

KLIO

Beiträge zur alten Geschichte.

In Verbindung mit

Fachgenossen des In- und Auslandes

herausgegeben von

C. F. Lehmann-Haupt,
a. o. Professor der alten Geschichte
an der Universität Berlin.

und

E. Kornemann,
o. Professor der alten Geschichte
an der Universität Tübingen.

Zehnter Band.

— Mit 5 Karten, 1 Tafel, 26 Abbildungen. —



20-40+6
24. 2 3-

Leipzig
Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung
Theodor Weicher
Inselstrasse 10
1910.

100
101
102
103
104

Druck von H. Laupp in Tübingen.

Printed in Germany

Inhalt.

	Seite
BANG, M., Marius in Minturnae	178—191
CALDER, W. M., A Journey round the Proseleimene	232—242
DELBÄCK, H., Antike Kavallerie	335—340
DESSAU, H., Der Mond und die Säkularfeier des Augustus	360—362
ECKHARDT, K., Die armenischen Feldzüge des Lukullus II. III.	72—115, 192—231
GROEBE, P., Zum Seeräuberkriege des Pompeius Magnus (67 v. Chr.)	371—389
JANKE, A., Die Schlacht bei Issus	137—177
KAHRSTEDT, U., Frauen auf antiken Münzen	261—314
LEHMANN-HAUPT, C. F., Zum Wertverhältnis von Gold und Silber	243—248
Berossos' Chronologie und die keilinschriftlichen Neufunde. IX, X.	476—494
LEHMANN, K., Zur Geschichte der Barkiden. II. Hasdrubals Marschziel im Metaurosfeldzuge	363—373
LEUZE, O., Die Kämpfe um Sardinien und Korsika im ersten punischen Krieg. (259 und 258 vor Chr.)	406—444
MACHIORO, V., Di alcuni frammenti di Cassio Dione	341—359
NITTLER, J., Vettius Agorinus Praetextatus	462—475
PERDRIZET, P., Scaptésylé	1—27
SCHUBART, W., Spuren politischer Autonomie in Aegypten unter den Ptolemäern	41—71
STEINWENDER, TH., Der Gefechtsabstand der Manipulare	445—461
SWOBODA, H., Studien zur Verfassung Boiotiens	315—334
Zur Geschichte von Akarnanien	397—405
VARESE, P., Nuovi contributi alla cronologia della prima guerra punica	28—40

MITTEILUNGEN UND NACHRICHTEN.

116—136; 219—260; 390—396; 495—508.

ADAM, R., Die Aufstellung der griechischen Flotte vor der Schlacht bei Salamis	505—508
CARDINALI, G., Ancora per i confini nella pace di Antiochia	249—251
COSTANZI, V., ΤΥΡΡΑ	127—129
GINZEL, F. K., Notiz	133—134
HILLER, V., GAERTRINGEN, F., Griechische Inschriften	116—119
KAHRSTEDT, U., Zu Didymos VIII, 7 ff.	508
KORNEMANN, E., Vom syrischen Limes	134—135
Borna	258—260
Neuerscheinungen	395—396
KUBITSCHKE, W., Drobeta in Dacien	253—256
LEHMANN-HAUPT, C. F., Zwei wichtige Neufunde	256—258
Didymos zum Jahre 344/3	391—393
Zu Sarapis	391—395

	Seite
MÜLLER, W., Aus der Argolis	390—391
STEWART, G., Sueton und das Monumentum Ancyranum	394
Zum Sprachgebrauch des Tacitus	394
SOLTAU, W., Einige Bemerkungen zu der Entstehung einer geschichtlichen Tradition über die ältere römische Geschichte	129—133
TÄUBLER, E., Der Nabatäerkönig Erotimus	251—253
TÉGLAS, G., Neue Beiträge zur Inschriftenkunde Dakiens	495—505
WEITZ, H. PH., Sarapis	120—127
Zwei neue Zeitschriften	135
Personalien	135—136, 260, 396, 508
NAMEN- UND SACHVERZEICHNIS (R. BRÄUER)	509—516

Scaptésylé.

Par Paul Perdrizet.

C'est surtout au début du V^e siècle que les Thasiens ont tiré profit de leur Pérée. Le témoignage d'Hérodote à ce sujet est formel¹⁾. Encore faut-il le bien entendre. On fait dire à l'historien que lors de l'expédition de Mardonios en Thrace, vers 493, Thasos aurait eu un revenu annuel de deux cents talents, dont quatre-vingts produits par le « placer » d'or de Scaptésylé, un peu moins par les placers de l'île, et le reste par les taxes, douanes et fermages de la Pérée; parfois même, le revenu annuel se serait élevé jusqu'à trois cents talents. En réalité, Hérodote dit qu'à l'époque dont il s'agit, vers 493, les revenus de Thasos atteignaient très-croquemment (*σεγρὰ*) le total étonnant de deux cents talents d'argent. Les érudits qui négligent ce petit mot *σεγρὰ*²⁾ font une grave erreur de critique; Hérodote n'a rapporté que des maximums. Il se produisit sans doute à cette époque, au Pangée et à Thasos, des trouvailles d'alluvions aurifères, trouvailles comparables, pour l'énormité et la rapidité du profit, et pour le retentissement qu'elles eurent dans le monde grec, à la découverte des gisements argentifères de Maronée au Samium, en 483. Mais il n'y avait pas tous les ans de ces coups de fortune. Un demi-siècle plus

1) VI, 46, 1, δὲ ἀποδοὺς ἀπὸ ἐργασίας ἐκ τῆς νῆς ἡμίονος καὶ ἀπὸ τῶν ἀνέμων· καὶ μὲν γὰρ τὸν ἐκ Σκαπτέσυλης τῶν γυμνῶν ἀνέμων τὰ βασιρὰ ἀποδοῦναι λέγουσι, ἐκ δὲ τῶν ἐν αὐτῇ ὀλίγα ἔλθον ἀπὸ τοῦτον αὐτοῦ, δὲ οἷον ὅταν τὰ βασιρὰ βροχίονα ὦσιν, ποταμὸν ἐκείνῳ ἀποδοὺς ἀπὸ τῆς νῆς ἡμίονος καὶ τῶν ἀνέμων ὅσους ἐκείνῳ ἀποδοῦναι λέγουσι, οὗτος δὲ τὰ ἀπὸ τῶν ἀποδοῦναι, ἡμισίον.

2) Perrot, *Mémoire sur l'île de Thasos* (Archives des missions, 2^e série, t. II, p. 20; Babelon, *Étude des monnaies grecques et romaines*, t. II, I, col. 1197. « En 483, écrit Cavaignac (*Études sur l'histoire financière d'Athènes au V^e s.*, p. 8), les Thasiens compartaient sur les deux ou trois cents talents que leur fournissaient les mines du Pangée pour former une flotte capable de les défendre contre la Perse. » Mais les chiffres donnés par Hérodote valent pour les premières années du V^e siècle, il n'est pas sûr qu'ils soient encore exacts pour 483; d'ailleurs, en 483, Thasos était depuis huit ans sujette du Roi, et n'avait plus de flotte militaire, ayant dû, en 491, ouvrir aux Perses ses galères (*πλοῖα πολεμικά*), ce que Giguet, copié par Babelon, *loc. cit.*, traduit par « grands vaisseaux »; Hérodote, du reste, ne dit pas que les Thasiens exploitaient les mines du Pangée; il ne leur attribue que Scaptésylé, ni qu'ils en tiraient deux ou trois cents talents, mais seulement les deux cinquièmes de cette somme.

tard, quand Hérodote séjourna à Thasos, les vieillards, parlant au voyageur de la prospérité dont leur île avait joui autrefois, ne se souvinrent que des années où les recettes avaient été les plus belles. L'erreur des modernes a été de transformer des totaux exceptionnels en totaux ordinaires. L'énormité des sommes aurait pourtant dû leur donner à penser: car enfin, deux cents talents, c'est le double de ce que le *cash* de Maronée rapporta au trésor athénien¹⁾, la moitié de ce que le riche nome d'Ionie payait à Darius²⁾, la moitié des revenus probables d'Athènes et de toute l'Attique au début de la guerre du Péloponnèse³⁾. On a supposé⁴⁾ qu'Hérodote avait dû lire, à Thasos, sur des stèles, les chiffres qu'il donne. Je trouve plutôt à ses renseignements le caractère et l'accent de l'information orale et traditionnelle, qui n'est jamais qu'une déformation: «Souvent, au bon vieux temps, nos revenus annuels montaient à deux cents talents, voire à trois cents. Nous ne devions pas alors de tribut à Athènes, et quoique, depuis l'expédition de Mardonios, nous fussions vassaux du Roi, nous n'avions pas, comme ses sujets des satrapies, comme les Grecs d'Ionie, à lui payer d'impôt direct⁵⁾. Tels on s'imagine les propos qu'Hérodote a entendus à Thasos vers 435 — propos d'alliés d'Athènes, mécontents des charges excessives que leur imposait l'alliance. Il convient de rapprocher de renseignements de cette sorte un autre chiffre qui se rapporte aussi aux finances thasiennes et qu'Hérodote a reçu, comme les précédents, de la tradition orale, sans s'inquiéter de le contrôler: le repas qu'aurait fait l'armée de Xerxès dans les localités de la Pérée aurait coûté aux Thasiens quatre cents talents! Hérodote écrit le chiffre sans sourcilier: il nomme même le commissaire thasien qui fut chargé de traiter l'armée perse et de faire l'addition⁶⁾. Dira-t-on aussi de ce compte fantastique, qu'Hérodote l'a lu sur une stèle, dans les archives thasiennes? Il faut croire, comme lui, que l'armée de Xerxès, avec les femmes et les goudjats, comptait cinq millions, et plus, d'êtres humains⁷⁾ pour admettre qu'elle ait pu consommer, en un seul repas, une somme aussi formidable.

Il n'est pas donné à tout le monde de croire sur parole tout ce qu'a lui-même cru l'excellent Hérodote; particulièrement pour les guerres médiques, depuis les recherches critiques de Nitzsch⁸⁾ et de Wecklein⁹⁾, de Del-

1) Aristote, *49. ro2. 22.* 2) Hérod. III, 90.

3) Xenoph. *Anab.* VII, 1. 27. Les revenus qu'Athènes tirait de l'*Égélogée*, autrement dit des tributs des alliés, se montaient, au début de la guerre du Péloponnèse, à 600 talents (Thuc. II, 135). 4) Perrot, *op. cit.*, p. 20.

5) Hérod. VI, 46 *κατάτοις τοῖς τετραῖς ἀρξίσαι*. Cf. VI, 42.

6) VII, 118. Cf. Perrot, *op. cit.*, p. 23 et Grote, *Hist. grecque*, t. VI, p. 327 de la traduction française. 7) VII, 186.

8) *Ueber Herodots Quellen für die Geschichte der Perserkriege*, ap. *Rhein. Museum*, t. XXVII, p. 226—268. — 9) *Ueber die Tradition der Perserkriege*, ap. *Sitzungsberichte der Académie des sciences de Munich*, 1876, p. 239—314.

brück¹⁾ et d'Ed. Meyer²⁾, un historien se disqualifierait aujourd'hui en professant encore l'opinion de Curtius que le récit d'Hérodote «porte le caractère indéniable d'une pleine vérité et que nous pouvons le prendre pour un garant irrécusable»³⁾. Mais, quelque opinion qu'on ait sur ce qu'Hérodote nous dit des finances thasiennes, on ne peut douter que Thasos n'ait connu, au début du V^e siècle, une phase d'extraordinaire prospérité. Une bonne preuve en est la floraison artistique qui se produisit alors dans cette ville. L'art ne fleurit qu'aux temps d'opulence. Le plus grand peintre du V^e siècle, Polygnote, est un Thasien, fils d'un autre peintre, Aglaophon. Ils sont contemporains et compatriotes de sculpteurs anonymes, dont nous connaissons, à défaut d'œuvres de ronde bosse, un assez grand nombre de reliefs remarquables⁴⁾.

Au début du V^e siècle, Thasos n'était donc plus du tout la terre infortunée, maudite par Archiloque, où toutes les malchances et les misères de la Grèce s'étaient donné rendez-vous.

ὥς Ἡρακλῆϊον ὠρεῖς ἐς ἑλῶος ἀντιόκου.

Où plutôt, sa misère, c'était maintenant d'être trop riche. Elle excitait l'envie et la convoitise. Un dangereux aventurier, Histiée de Milet, ἀρίστ' Ἐλλήν' ὀνείρωξ τε καὶ ἀσπάζ, avait taché de mettre la main sur le Bas-Strymon et sur le Pangée. Il avait eu l'adresse, pendant l'expédition de Scythie, de sauver Darius et l'armée. En récompense, il s'était fait donner le bourg édone de Myrcinos, sur le lac Strymonique⁵⁾. Il l'avait fortifié et y avait installé des colons Milésiens à sa dévotion⁶⁾. Ses projets allaient bien au-delà: mais ils furent dévinés par Mégabaze. Celui-ci était alors occupé à soumettre au Roi toute la cote thrace, depuis le Bosphore jusqu'à la Macédoine. Il connaissait la ville qu'Histiée avait reçue en fief. Il se hâta d'expliquer à Darius combien il était dangereux d'installer un homme aussi ambitieux et aussi intelligent qu'Histiée dans ce pays du Strymon et du Pangée, où fourmillaient, autour des comptoirs et des mines, les Barbares de l'intérieur, les Grecs de la cote, toutes sortes d'aventuriers⁷⁾. Histiée fut mandé à Suse et obligé d'y demeurer; de

1) *Die Perserkriege und die Barquaderkriege. Zwei kombinierte Kriegsgesch.*, Studien (Berlin, 1887).

2) *Herodots Geschichtswerk*, ap. *Forschungen zur alten Geschichte*, t. II (1899), p. 196-229 et *Gesch. des Altertums*, t. III, p. 237-248. Quant au gros livre d'Hauvette, *Herodote historien des guerres médiques*, 1894, je ne puis souscrire à tant d'appréciations bienveillantes dont il a été l'objet à Paris: «Hauvette bîstet wenig», dit justement Meyer.

3) *Hist. gr.*, t. II, p. 340 de la traduction française.

4) Monument d'Apollon Nymphégète: Brunn-Bruckmann, no. 61; Dittenberger, *Syll.* 624. Reliefs des portes de Thasos: *BCH.*, 1894, pl. XVIII; 1900, pl. XIV-XV; 1903, p. 391; *Rev. archéologique*, 1908, t. I, p. 25. Ex-voto à Aphrodite: *BCH.*, 1900, pl. XVI. Stèle funéraire de Philis: Brunn-Bruckmann, no. 232a.

5) Hérodote, V, 23. — 6) *Her.*, V, 11 et 124.

7) *Her.*, V, 23 ὅς φησὶν, καὶ αὐτὸν τε γούρου ἑταίρους, ἀσπάζ' Ἐλλήν' ὀνείρωξ τε καὶ

même, la Porte a souvent fait venir à Constantinople les chefs Arabes, Druzes ou Albanaïs qui lui faisaient ombrage. Histée laissait à Milet son gendre Aristagore, confident de ses desseins. Aussi, quelques années après, l'Ionie s'étant mise en révolte sur un ordre secret d'Histée, quand les Miliésiens quittent leur ville, c'est à Myrcinos qu'Aristagore les conduit. Mais la même année, Aristagore et ses compagnons sont massacrés par les Thraces, devant une place dont Hérodote n'a pas su le nom¹⁾ et qui, d'après Thucydide²⁾, aurait été la bourgade d'*Ἐρρία Ὀδοί*, celle là même que les Athéniens devaient plus tard coloniser sous le nom d'Amphipolis. Ceci se passait en 497. Sur ces entrefaites, Histée était revenu de Susa. Repoussé de Milet, il avait erré sur l'Égée et l'Hellespont, vivant en corsaire aux dépens des Ioniens; un beau jour, en 493, quand il avait cru le moment propice et ses forces assez grandes, il s'était brusquement porté sur Thasos. Mais la ville avait résisté à ce coup de main, et les événements d'Ionie avaient rappelé Histée dans l'Est³⁾.

Ainsi, en quatre ans, Thasos avait échappé à deux grands dangers: la tentative des Miliésiens pour s'établir sur le Bas-Strymon, l'attaque inopinée d'Histée. Mais elle ne pouvait échapper au joug du Grand Roi. Déjà, la côte du continent jusqu'au golfe de Macédoine, y compris par conséquent la Pérée thasienne, était soumise à la Perse, depuis l'expédition de Mégabaze. En 493, la flotte de Mardonios paraît devant Thasos, qui se soumet sans coup férir⁴⁾. D'ailleurs, la suzeraineté de la Perse ne semblait pas devoir peser. Mardonios n'exigeait ni contribution de guerre, ni impôt direct, ni soldats, ni navires; il ne demandait pour son maître que l'hommage symbolique, par la terre et par l'eau. Les Thasiens continuèrent après son passage à exploiter leurs mines et leurs comptoirs, et avec les ressources qu'ils en tiraient, ils renforçaient leurs murailles et leur flotte. Le danger couru lors de l'attaque d'Histée leur avait fait comprendre la nécessité d'augmenter leurs forces militaires⁵⁾.

Mais la prospérité subite de Thasos inspirait une jalousie féroce aux villes grecques voisines. L'accroissement de ses forces militaires, tant offensives que défensives, inspira de la crainte. Maronée était en différend avec Thasos à cause de Strymé; Dicéa et Abdère lui disputaient, je suppose, les fructueuses pêcheries de la lagune Bistonienne et du delta que forme le Nestos. Les Thasiens furent donc dénoncés à Darius comme méditant défection. Le Roi leur enjoignit d'amener leurs vaisseaux de guerre dans le port d'Abdère et de démanteler leur ville. Ils obéirent. Ceci se passait en 491⁶⁾.

L'échec de l'expédition de Xerxès libéra les Thasiens du joug de la

σφερόδοντες ἐπὶ τῇ πόλει τῶν ἐν τῇ θάλασσῃ, ἵνα ὅτε τι γενεαγενέσθαι ἐπὶ ἐσθλῶτος καὶ τοῖσιν ὁμοῖον, καὶ αὐτοῖσι, σφόντες, ταῖς τῶν τοιούτων ἡν' Ἑλλὰς περιουσίαν, τοῖσδε δὲ βίβλητος.

1. Her. V, 124 sq. — 2) Th. IV, 102. — 3) Her. VI, 28: *ὁμοῖον ἀποσφόντων ἑλπίαν.*

4. Her. VI, 44. — 5) Herod. VI, 46. — 6) *Ibid.* 47.

Perse. C'est à ce moment, je crois, qu'ils durent relever leurs remparts. Les ruines s'en voient encore; elles sont imposantes¹⁾. Quelques pierres portent des lettres archaïques, marques de carriers ou d'entrepreneurs. Les portes étaient ornées de reliefs, représentant les divinités protectrices de la cité. Une, qui donnait sur la campagne, montrait, comme plus tard les monnaies de l'île, l'image de Dionysos et d'Héraclès, avec cette épigramme:

Ζηρόζ καὶ Στυλίζ καὶ Ἀζχαίριζ *ιανναί. αὐτοῖ*
ἰστιάτω αὐτοῖζ, ἵδζθι αὐτοῖζ γέζουσι²⁾.

„Qui terre a, guerre a“, dit un vieux brocard. Qu'est-ce, lorsque la terre que les voisins envient, est riche en argent et en or? Les Boers en savent quelque chose. Thasos allait bientôt avoir affaire à des adversaires autrement redoutables que les Milésiens et que les Perses. Ni ses divinités tutélaires, Déméter parienne, le Dionysos thrace, Héraclès archer, symbole de la force thasienne, ni les talismans magiques dont la ville munissait ses remparts³⁾, ne devaient la préserver du joug athénien.

On sait⁴⁾, depuis la découverte de l'*Εὐρυπύλορ τοῦτινα*, que Pissistrate, banni d'Athènes, était allé refaire sa fortune au Pangée, dans des entreprises (*χορηγισμάτωζ*). Il n'est pas trop hardi de supposer que ç'avait été dans des entreprises de mines, et que depuis cette époque, l'attention des Athéniens avait été attirée sur le Pangée. Nous avons vu que de grandes découvertes d'or durent être faites à Scaptésyliké dans les premières années du V^e siècle; jusque là, probablement, le Pangée avait surtout produit de l'argent. Je crois que la première tentative des Athéniens pour s'emparer du Pangée remonte à une date plus haute qu'on ne dit, et qu'elle s'explique en définitive par le retentissement qu'avaient du avoir, en Grèce, aux environs de 490, ces subites et énormes trouvailles d'or scaptésylique. Dans ce monde égéen si petit en somme, tant la mer y rapproche les distances, dans ce monde hellénique si curieux, si bavard, si bien informé par ses marchands, par ses panégyries, par l'activité et la mobilité de la race, bien des gens devaient savoir que les Thasiens et les Thraces tiraient depuis quelques années des profits énormes de leurs mines du Pangée. Des récits couraient, qui éblouissaient le populaire; rien de contagieux comme la fièvre des mines.

On lit partout que les Athéniens n'ont pas songé à s'emparer du

1) Mendel a voulu y voir les restes du rempart élevé après l'attaque d'Histiée (*BCH.* 1900, p. 264); c'est oublier que les Thasiens furent contraints de raser en 491 les murs qu'ils avaient bâtis l'an d'avant. D'ailleurs, le style des reliefs dont les portes étaient décorées semble indiquer une date plus basse que 492.

2) *BCH.* 1903, p. 392; *Rev. archéol.* 1908, t. I, p. 25.

3) Conze, *Reisen auf den Inseln des thrakischen Meeres*, pl. V, p. 12.

4) Aristote, *Ἁθ. πολ.* XV, 2 *περὶ τῆς ἐξ τῶν τοῦ Πέγγου ὀρυζάνης, ὅθι γὰρ χρυσάματα καὶ ἀργύρια μαθονέοντο* *εἰ,*

Pangée avant 475, avant l'expédition de Cimon contre Éëon. C'est, à mon avis, qu'on n'a pas exprimé tout le suc d'un texte d'Hérodote. Ici, que le lecteur me laisse entrer dans quelques explications. Si elles sont trouvées justes, il en jouïra de la lumière, non seulement sur l'histoire du Pangée, mais sur une grave affaire, restée fort obscure, et dans laquelle les modernes ont eu tort, je crois, de ratifier le jugement inique rendu par Athènes contre un des hommes qui l'ont le mieux servie.

Sitôt les Perses battus à Marathon, les Athéniens, sous l'impulsion énergique de Miltiade, tachent de compléter leur victoire en en tirant tout le parti possible, comme ils tâcheront sous l'impulsion de Thémistocle, onze ans plus tard, de tirer parti de Salamine et de Platées. Sans perdre temps, ils dessinent une vigoureuse contre-attaque, pour balayer hors des Cyclades la flotte de Datis et reprendre au Perse les îles qui lui avaient fait soumission. Aspirant dès cette époque à la domination de la mer, fils aînés de la race ionienne, les Athéniens ne pouvaient pas laisser les Nésiotes sous le joug et Délos aux mains de la Perse. L'expédition qui s'ensuivit a été racontée par Hérodote d'une façon lamentablement incompréhensible¹⁾: Miltiade n'aurait eu d'autre objectif que Paros; il se serait attaqué aux Pariens, pour satisfaire une vieille haine qu'il nourrissait contre l'un d'entre eux; et il aurait échoué, pour avoir commis le sacrilège de pénétrer dans le Thesmophorion parien, où seules les femmes pouvaient entrer. Voilà comment la tradition orale, recueillie par Hérodote à Paros et à Delphes, racontait la campagne de 489. Heureusement, pour apprécier à sa valeur le plan de Miltiade, nous possédons autre chose que cette version locale, si platement édifiante et dévote. Par Ephore²⁾, qui l'a empruntée aux atthidographes, nous connaissons la version attique. Miltiade avait bien pour but, d'abord, de chasser les Perses des Cyclades. Celles du couchant, Céos, Cythnos, Sériphos, Siphnos, qui forment comme le prolongement de l'Attique, et au Sud de celles-ci, file plus importante de Melos ne s'étaient pas soumises à Datis: leurs galères combattront à Salamine contre les Perses³⁾. Mais les Cyclades les plus grandes et les plus riches, Naxos, Paros, au centre de l'Archipel, avaient accepté le joug du Roi. Miltiade se présente devant Paros, qui lui ferme ses portes. Un long siège commence, très dur, où Miltiade est grièvement blessé, dans un assaut. La ville allait se rendre, quand une lueur est aperçue sur la mer, du côté du Nord. C'était, sur une montagne de Myconos, un de ces incendies de forêts de pins, comme en allument les bergers. Assiégés et assiégeants croient que c'est un signal de Datis, venant de la mer d'Icarie.

1) VI, 132—136. Voir la critique qu'ont faite de ce récit Ducker, *Geschichte des Alterthums*, t. VII, p. 148, Wecklein, *Tradition der Perserkriege*, p. 246, et Ed. Meyer, *Gesch. des Alt.* III, p. 339.

2) Cite par Étienne de Byzance, s. v. *Ἡγοῦ* (*FHG.* t. I, p. 263). Cornelius Nepos (*Milt.* 7) résume Ephore. Je ne crois pas que le scholiaste d'Aristide (t. III, p. 572 Dunderf) ait, comme on l'a dit, connu Ephore. — 3) Hérod. VIII, 46.

par la même route qu'il avait suivie un an plus tôt¹⁾. Les Athéniens se rembarquèrent précipitamment.

L'insuccès de l'expédition, surtout quand on sut à Athènes qu'il n'aurait pas fallu décamper ainsi, exaspéra la grèce attique. On sait avec quelle cruauté les Athéniens s'en prirent à Miltiade, et comme ils lui firent expier la popularité dont il avait joui jusque là, la confiance sans bornes qu'ils lui avaient accordée. Quand il leur avait demandé des vaisseaux, des crédits et des hommes, ils lui avaient tout accordé, sans explications. Quand il fut de retour, sans avoir égard ni à ses services, ni à sa blessure, ni à leur propre part de responsabilité, ils le condamnèrent à la prison et à une amende énorme, cinquante talents (340 000 francs, qui en vaudraient quatre millions aujourd'hui). Comment expliquer et l'énormité de cette amende, et le fait étonnant que Miltiade avait pu faire voter l'expédition, sans être obligé de dire quel en serait le but? Les historiens conservateurs, qui défendent le récit pieux d'Hérodote et tâchent en même temps de disculper les Athéniens, s'en tirent par de mauvaises raisons, en alléguant, avec Grote²⁾, «l'impuissance d'un Grec à être investi de la confiance de ses concitoyens sans être aussitôt gâté par un orgueil démesuré»: «Miltiade après Marathon, dit Curtius³⁾, avait senti sa force, et il l'avait crue plus grande encore qu'elle n'était. Il avait prétendu garder le commandement sans contrôle: il n'avait pas envie de soumettre ses projets à une discussion publique: ces façons mystérieuses d'agir étaient totalement contraires à l'esprit de la constitution athénienne: mais on avait dans le bonheur de Miltiade une confiance absolue».

Les historiens qui admettent comme article de foi le récit d'Hérodote, n'ont pas fait attention au début de ce récit même⁴⁾: «Quand Miltiade proposa l'expédition, il ne dit pas quel en serait le but, mais certifia que ceux qui le suivraient reviendraient riches, car il les mènerait dans un pays d'où ils rapporteraient sans grand peine de l'or à foison, *ζυῖσσαν ἄφθονον*. «Quel était cet Eldorado, ce Potose? Les Cyclades? Mais elles ne produisaient plus d'or. Il y avait beau temps que le placer de Siphnos était épuisé⁵⁾. Du pillage des îles, même des moins pauvres, on ne pouvait attendre qu'un maigre butin, des esclaves, des moutons et des chèvres: et l'on ne devait piller que celles qui tiendraient pour le Roi. Miltiade, d'ailleurs, ne promettait pas du butin, mais du métal, beaucoup de métal, beaucoup de cet or dont la Grèce d'Europe — Apollon de Delphes excepté — avait eu si peu jusque là. Si Miltiade a pu promettre

1) Hérod. VI, 95. — 2) *Hist. de la Grèce*, t. VI, p. 226 de la traduction française.

3) *Hist. grecque*, t. II, p. 254 de la traduction française.

4) VI, 132 *αἰτίαντες ἑαυτὸν ἐξουίζοντα καὶ ἀνατάρτε καὶ ζυῖσσαν ἄφθονον, αὐτὸς ἑαυτὸν ὡς ἐν τῇ ἐλευθερίᾳ τῶν ἰσχυρῶν, ἐπὶ τῇ αὐτοῦ κατασκευῇ τῇ αὐτοῦ ἐκ τῆς πόλεως ταύτης δὲ τὰς ἑξῆς ἡμέρας ἡγεῖτο ἐλευθέρων ἀνδρῶν ἀγῶνας ταῦτα αἶψα τὰς νύκτας.* — 5) Hérod. III, 57; Pausanias, X, 11, 2.

aux Athéniens qu'ils rapporteraient de l'or à foison, c'est qu'il se proposait de les mener finalement dans la partie de l'Égée qui, à cette date, produisait réellement *ζοήαορ ἄφθορορ*. Et si les Athéniens ne lui ont pas demandé d'explications, c'est qu'ils comprenaient tous, à mots couverts, où il s'agissait d'aller. Et s'ils s'en rendaient tous si bien compte, c'est que tous savaient quels profits les Thasiens tiraient de Scaptésylé. Et comme ils étaient tous fixés sur le but ultime et véritable de l'expédition, ils pensaient inutile d'ébruiter leurs projets. L'expédition se dirigea d'abord sur les Cyclades centrales, parce qu'il importait à Miltiade, avant d'opérer dans le Nord, d'assurer ses derrières et sa route de retour. Peut-être tenait-il à se rendre maître d'abord de Paros, pour que celle-ci ne pût secourir Thasos, dont elle était la métropole.

Plus brillamment avait resplendi le mirage doré, plus violente fut l'impopularité qui, en un instant, se déchama contre Miltiade. Il avait promis aux Athéniens l'or de la Thrace, il fallait que la promesse fût tenue; toute la fortune du grand homme y passa, tout l'or qu'il avait jadis rapporté de la Chersonnèse, l'or de son beau-père le roi thrace Oloros,

La victoire de l'Eurymédon n'avait pas plus tôt achevé de conjurer le péril perse, qu'Athènes entraînait en conflit avec Thasos au sujet des mines pangéennes. Ses hommes d'état, instruits par Pisistrate et Miltiade, comprenaient non moins bien qu'Histié et que Mégabaze, l'importance du Pangée et du Bas-Strymon. En 475 ?), les Athéniens, reprenant à leur compte la tentative avortée des Milésiens, s'emparent d'Eion, à l'embouchure du Strymon, à quelques lieues de Myrcinos. Le Perse Bogès l'avait gardée jusque là dans l'obéissance du Roi. Nous ne savons pas l'effet que la nouvelle fit à Thasos, mais nous pouvons imaginer celui qu'elle produisit à Athènes. La prise d'Eion avait été difficile. Les Thraces de l'intérieur, en haine de ces Grecs dont ils redoutaient l'avarice, aidaient Bogès. Il avait fallu, pour les empêcher de ravitailler la place, remonter le fleuve, attaquer leurs villages lacustres, brûler les bourgs de la plaine¹⁾.

1) Pour la date, voir Ed. Meyer, *Gesch. d. Alt.*, t. III, p. 494.

2) Plutarque, *Cimon*, 4. Eschyle dut prendre part à cette opération (Blass, *Eschylus' Poetie and die Eroberung von Eion*, ap. *Rhein. Museum*, 1874, p. 481); c'est alors qu'il vit la Thrace strymonique, dont il devait, trois ans plus tard, rappeler le souvenir à ses anciens compagnons d'armes:

οὐκ ὀκνησάμενος πέποιθα, Ἀγχι-
 πονδὺ καὶ πέλαγον
 θοήζων ἐρεῖλον,
 ἔμπεδον τ' ἐπ' ὄρεσιν ἢ κατὰ πείραν ἔ-
 ρευσσάμενος ἀπὸ πέλαγος (Perses, 867—72 ed. Weil²⁾).

Ces vers expressifs étaient restés une énigme pour les interprètes jusqu'à ce que M. Weil, dans son édition de Gießen, eût eu l'idée d'en rapprocher le texte d'Hérodote V, 16 sur les côtes lacustres du lac Prasias. Les vers 871—2 se rapportent évidemment à Myrcinos.

Le famine¹⁾ — ou, selon une autre version qui n'est peut-être pas inconciliable avec la précédente, un expédient heureux dont s'étaient avisés les ingénieurs athéniens²⁾ — réduisit la place. Quand toute résistance fut devenue impossible, Bogès, dans un dernier sacrifice au dieu Strymon, avait jeté dans le fleuve tout l'or et l'argent que contenait la ville, puis, comme Crésus à la prise de Sardes, s'était voué aux flammes, avec tous les siens. Se rendait-il compte, ce Barbare héroïque, en lançant dans le fleuve les métaux précieux, que l'or du Strymon³⁾ était néfaste — néfaste comme l'or du Rhin?

Cimon reçut, pour la prise d'Eëon, de plus grands honneurs que Miltiade pour Marathon et Themistocle pour Salamine. On lui permit d'élever à Athènes, sur le marché, trois hermes avec épigrammes commémoratives. L'expédition d'Eëon y était comparée à celle de Troie, à laquelle les Athéniens prétendaient que leurs ancêtres avaient pris part sous la conduite de Ménésthée. Cimon, par prudence, pour n'exciter ni la jalousie des dieux ni celle de ses concitoyens, n'y était pas nommé. Mais il n'y était point parlé non plus de Marathon, de Salamine et de Platées. C'est que la légende des guerres médiques n'existait pas encore, et que la prise d'Eëon, dont l'histoire traditionnelle et conventionnelle de ces guerres a rabaisé l'importance, paraissait aux contemporains un succès capital. Est-ce à dire que mieux instruits que nous de l'importance respective des événements de 480-79 et de ceux de 475, ils crussent vraiment que la prise d'Eëon surpassait Salamine et Platées? Assurément non. L'explication

1) Epigramme d'un des hermes: *ἰαυὴν τ' εἰθόρε*. Cf. Hérod. VII, 107 et Plutarque, *Cimon*, 7. Plutarque a puisé ses renseignements sur le siège d'Eëon ailleurs que dans Hérodote: il parle d'une grande victoire remportée par Cimon sur les Perses au début du siège; il appelle le commandant perse *Βοήτης*.

2) Pausanias, VIII, 8, 9. Eëon était au bord du fleuve, du côté gauche (Thuc. V, 10), sur un terrain d'alluvion parfaitement plat. Les Athéniens détournèrent le Strymon, de façon à ce que l'eau entrât par les portes et inondât la ville, et qu'elle diluât les remparts, qui étaient en terre (est-ce pourquoi on n'en trouve plus trace aujourd'hui? cf. Leake, *Travels in the Northern Greece*, t. III, p. 172, avec lequel concordent mes propres observations). Wilamowitz (*Aristoteles und Athen*, t. I, p. 156), suivi par Meyer (*Gesch. d. Alt.*, t. III, p. 194), me semble avoir eu tort de s'insérer en faux contre Pausanias. On calomnie souvent ce pauvre Pausanias. Fongeres écrit (*Mantinee*, p. 420): «Pausanias, toujours soucieux d'étaler son érudition, démontre que la manœuvre d'Agésipolis avait un précédent, le stratagème célèbre de Cimon au siège d'Eëone (sic)». A vrai dire, Pausanias ne «démontre» rien, il rappelle un fait, très simplement. Si le stratagème de Cimon était «célèbre», Pausanias, lorsqu'il en a touché un mot, n'a pas «étalé son érudition». Est-on sûr, d'ailleurs, que ce stratagème fût si «célèbre»? Nous ne le connaissons que par un témoignage, celui de Pausanias.

3) On trouvait l'or en paillettes dans les sables du Haut-Strymon; cf. la monnaie de Pantalía (*Beschr. der antiken Münzen in Berlin*, t. I, p. 202; Babelon, *Traité*, t. I, col. 782), où l'on voit, autour du dieu Strymon, quatre petits génies, (ΤΑΝΥC, ΒΟΤΡΥC, ΑΡΓΥΡΟC, ΝΥΡΟC). Encore aujourd'hui, le Haut-Strymon aurait ses orpailleurs (Erdie, *En Bulgarie et en Roumanie*, Paris, 1885, p. 312).

des honneurs extraordinaires qu'elle valut à Cimon doit être autre. Déjà les anciens s'étaient rendu compte qu'il y avait là un problème¹⁾. La solution juste, c'est, je crois, que les Athéniens pensèrent avoir pris, avec Éïon, la clef d'un terroir excessivement riche²⁾, qui leur donnerait, outre l'argent et l'or, les chevaux et le gros bétail³⁾, les salaisons de poisson⁴⁾ et le blé⁵⁾, les bois de marine — ceux dont on faisait les coques et ceux dont on faisait les rames⁶⁾ — enfin, toutes sortes de bonnes denrées à acquérir soit par l'exploitation directe, soit par échange avec les produits de l'Attique, vin, huile, poteries, sel. Le troc du sel, surtout, promettait d'être lucratif, et dut l'être effectivement plus tard, après la fondation d'Amphipolis⁷⁾. Les habitants de l'intérieur faisaient, je suppose, une grande consommation de cette indispensable denrée pour les salaisons de poisson. C'est l'époque où les vainqueurs, revenus d'Éïon dans leurs demeures d'Attique, appellent leurs fils nouveau-nés du nom significatif de Strymodore⁸⁾; où les *Lycurgies* d'Eschyle et de Polyphrasmon évoquent à

1) Plutarque, *Cimon*, 8 *ἀλλ' ἂν τοῖνυν τὸ Κίμωνος ἐπιτολμάων ἔργον*;

2) *Id.*, 7 *ῥόγην ἐφεισάμεναι οὐρανὸν καὶ καλλίστην οὐξ ἴσθαι παρ' ὅποις τοῖς Ἱθαγείας*, Cf. Boné, *La Turquie d'Europe* (Paris, 1840), t. I, p. 196: «la plaine ovale de Serres, l'un des diamants de la couronne de Byzance».

3) Se rappeler les types des monnaies des Bisaltes, des Orreesciens, des Tynoniens et de Géta, roi des Edones; cf. Babelon, *Traité*, t. III, pl. 45—47 et 49.

4) Pour les pêcheries du Strymon, cf. Hérodote, V, 16; Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine*, t. I, p. 136; Leake, *Travels*, t. III, p. 184. Les anguilles surtout pullulaient dans le Strymon (Aristote, *Hist. anim.* VIII, 4, 5); elles y atteignaient une taille énorme (Antiphanes, *Thaumas*, fr. 165 Kock; cf. Leake, *l. l.*); les gourmets les priaient fort (Archestrates ap. Athénée, VII, p. 299 F). Joindre à ces témoignages des auteurs anciens, et des voyageurs modernes celui des mommies d'Amphipolis et de Bergé (Cousinéry, *op. l.*, t. II, pl. 6, no. 18; *Beschreib. der ant. Münzen zu Berlin*, t. II, p. 37, nos. 16—19; *BMC, Thrace*, p. 205, no. 31).

5) Leake (*op. l.*, t. III, p. 172) note en 1806, à l'embouchure du Strymon, «a store-house for the grain of the Strymonic plains, which is exported from hence in large quantities to Constantinople».

6) Hérod., V, 23 [*Μέγανον*], *ὅτι ἰθα τε πελαγίστατος ἐστὶ ὕψους καὶ πολλοὶ ποταμοί*. Cf. Thucyd., IV, 108 *ἐχούσης δὲ τῆς Ἰθακίσης οἱ Ἱθαγείας ἐξ ἡμέρας δύος κατελάτταν, ἄλλως τε καὶ ὅτι ἡ πόλις ἐείκοσι ἡμέρας ἔχειν τε πελαγίστατον ποταμὸν καὶ ῥαγίστην ἀποσάβην* et Théophraste, *Hist. plant.* IV, 5, 5 *ῥαγίστης δ' ἐστὶ τόσος ὥς ἔχει καὶ ἵστος τῆς πελαγίστατος ἑκατ' ἐξ μὲν γὰρ Εὐρώπης δορεὶ τὰ περι τῆς Μεσσηνίας καὶ ὅσα τῆς Θυγίας καὶ περι Ἰτακίας*.

7) *Θαλίς ἐγγίης ὃ ποῖος ἔχεις ἡγομένους* (Ménandre fr. 828 Kock; cf. Grote, *Hist. grecque*, t. V, p. 155 de la traduction), *Ἐξ τῆς μεσότητος ἀνελόντες οἱ ἑταῖροι ἐβούλοντο ἔλαιον, ἐνθ' οὗ τοῖς οὐκ ἐπὶ τῆς ἑλπίδος (Zenobios, II, 12). Τὸν θαλάσσιον οἱ μεσότηριοι ἔχον ἀνταναγκάζοντο τοῖς οὐκ ἐπὶ τῆς* (Pollux, VII, 14). Ce qui fait l'importance de ces témoignages, c'est qu'ils ont trait au commerce d'Athènes, et que la partie de la Thrace avec laquelle les marchands athéniens, au V^e et au IV^e siècle, ont été le plus en rapport est le pays du Strymon, dont Amphipolis était le marché et le débouché.

8) Ce nom ne s'est rencontré jusqu'ici dans l'épigraphie attique que sous la forme *στρυμόνος* STPMNOS, dans une inscription (IG. I, 440) copiée par Pittakis et que M.

l'imagination des Athéniens les pathétiques légendes, les cultes mystérieux de la montagne de l'or. Les mythes tendancieux que le nationalisme athénien inventa pour justifier les prétentions de la « plus grande Athènes » sur le pays strymonien remontent sans doute à cette date. On racontait que cette partie de la Thrace appartenait aux Athéniens par droit d'héritage, un des fils de Thésée, Athamas ou Démophon, l'ayant jadis reçue de sa femme Phyllis, une épicière édone dont c'était la dot¹⁾. Ces belles inventions, dont le théâtre du V^e siècle est responsable et que les orateurs athéniens alléguèrent souvent en manière de raisons, passaient déjà, au temps d'Eschine, pour d'anciennes légendes, *ἀρχαῖαι μῦθοι*.

Thucydide dit: « Quelque temps après la victoire de l'Eurymédon, les Thasiens voulurent sortir de la confédération attico-délienne, parce qu'ils étaient en conflit avec Athènes au sujet des comptoirs et de la mine qu'ils exploitaient en Thrace, vis à vis de leur île ». L'aveu est grave pour Athènes. Il en dit long sur l'avidité de cette terrible ville, sur l'appât qu'elle mettait alors à butter pour avoir la richesse, et par la richesse la force, et par la force l'hégémonie. Quels droits avaient donc les Athéniens sur la Pérée thasienne et sur Scaptésylé? Ils ne possédaient alors en Epithrace que la seule place d'Eion; d'Eion à Scaptésylé il y avait loin.

Ad. Wilhelm me dit n'avoir pas retrouvée. M. Kirchner n'a pas admis *Σκαπτός* dans sa *Prosopographia* — à tort, car *Σκαπτός* est un Kurzname tout à fait régulier (cf. Fick-Rechtel, *Griech. Personennamen*, p. 22 et 256). Si Kirchner s'en est défilé, c'est que Kirchoff avait discrédité la copie de Pittakis en y remplaçant d'une façon arbitraire, la *lectio difficilior* par la correction *Σκαπτόδερος*. Ce nom-ci non plus ne figure pas dans la *Prosopographia attica*, quoique trois pièces d'Aristophane le garantissent comme athénien. Kirchner pense que c'était un nom inventé par le poète, autrement dit qu'il n'aurait pas existé, dans l'Athènes du V^e siècle, de citoyens ainsi dénommés. Je crois au contraire — et M. Wilhelm, que j'ai consulté, est de mon avis — que parmi les Athéniens nés à l'époque des campagnes victorieuses contre Eion, Scyros, Carystos, Naxos, il y en eut qui reçurent le nom sonore et glorieux de Strymodore, comme d'autres ceux non moins superbes de *Στρογγύλης* (*Syll.* 3, no. 32, l. 22; date 425-4). *Κακωτόρορος*, *Αεζιάδης*, (*IG*, I, suppl. p. 198, no. 446a; date 440 environ, et non 408, comme l'avait pensé Kirchoff; cf. en dernier lieu Hicks-Hill, *Greek hist. inscr.*, p. 78 et E. Meyer, *Gesch. des Altertums*, III, p. 194). Le coryphée du chœur des vieillards, dans *Lysistrata*, s'appelle Strymodore (*Lgs.*, 259; cf. dans l'édition Van Leeuwen, p. 1, la liste des personnages telle que la donne le *Loideusis*); Lysistrata fut jonce en 411, Strymodore aurait eu 64 ans. Dans les *Guêpes* (v, 233), l'un des vieillards qui forment le chœur s'appelle Strymodore, du dème de Kontiylé (cf. Wilamowitz, *Aristoteles und Athen*, II, p. 172); lors de la représentation des *Guêpes*, il pouvait avoir 52 ans; à cet âge, on comptait déjà parmi les *παρόλκιτοι*. Dans les *Acharniens* (v, 273), il est question d'un rural, Strymodore, qui possédait une esclave du nom de *θούρτα*; le nom même de ce Strymodore donne à penser qu'il était d'une famille en rapport, d'une façon ou d'une autre, avec la Thrace; rien d'étonnant que ce personnage eut une Thrace pour esclave.

1) Eschine, *De falsa legat.* 31 avec la scholie. Cf. Ovide, *Heroides*, II; *Remedes d'amour*, 55, 591-606; *Art d'aimer*, III, 37; Hygin, 59; *Schol. ad Lycoph.*, P5 (p. 181 Schoer),

Mais le territoire d'Eïon touchait à celui de Galepsos, l'un des comptoirs thasiens de la Pérée: la délimitation des deux territoires put faire naître le différend. A Scaptésylé même, des capitalistes athéniens avaient pu tenter, sans y réussir, d'évincer ceux de Thasos, de leur disputer les concessions. Les affaires qui avaient enrichi Pisistrate étaient peut-être restées entre des mains athéniennes.

Le conflit avec Thasos fournissait aux Athéniens l'occasion désirée et sans doute provoquée de s'approprier les gisements précieux du Pangée. Ils envoient aussitôt contre Thasos une flotte commandée par le vainqueur d'Eïon¹⁾. Les Thasiens sont défaits dans une bataille navale, les Athéniens débarquent dans l'île et investissent la ville. Après une résistance de deux années, Thasos capitule. Elle est obligée de se démanteler, de livrer ses vaisseaux, de payer une indemnité de guerre, et pour l'avenir de se soumettre au tribut et de renoncer à toute prétention sur son ancienne Pérée et sur Scaptésylé, *τίη τε ἡπειρὸς καὶ τὸ μέγαλλον ἀγέμεν*²⁾.

Malheureusement pour les Athéniens, dans le temps même où ils se battaient devant Thasos pour Scaptésylé, le placer tant convoité et disputé retombait aux mains des Thraces, ses anciens possesseurs. Les Thasiens s'en étaient rendus maîtres à une date que nous ignorons. La guerre entre Thasos et Athènes permit aux Thraces de s'en emparer de nouveau. Les Athéniens aussitôt envoient³⁾, pour le leur reprendre, une expédition de dix mille *ἑτοῖμοι*, tant citoyens qu'alliés, sous la conduite de Sophanès et du beau Léagros⁴⁾. Elle avait pour objectif immédiat la fondation d'une colonie, à deux heures en amont de l'estuaire, au lieu-dit «les Neuf-Routes»⁵⁾, l'endroit même où vingt-neuf ans plus tard s'élève Amphipolis. L'emplacement était admirable: il commandait le défilé par où l'on monte de la mer dans la plaine strymonique; avec cela, bien pourvu d'eau et facile à fortifier. Déjà en 475/4 les Athéniens avaient essayé de s'en emparer. Ils avaient essuyé un cruel désastre⁶⁾. L'expédition de 464

1) Plutarque, *Cimon*, II, — 2) Thucyd. I, 101.

3) Hérod. IX, 75; Thucyd. I, 100, IV, 102; Isocrate, *De pace*, 88; Diodore, XI, 70, XII, 68; Pausanias, I, 29, 1; *Schol. ad Æschin. de falsa leg.* 34.

4) Klein, *Lebensnamen*, p. 70; Pottier, *Catalogue des vases antiques* [du Louvre], t. III, p. 711, où la mort de Léagros est datée à tort de 461.

5) *Ἐννέα ὁδοί*. Ce nom me semble la forme hellénisée d'un nom thrace, au cas d'etymologie populaire. Il désigne une localité, extrêmement importante par sa situation, de l'Edonie, peut-être le chef-lieu de ce district thrace. Or, les *Ἡδῶναι* ou *Ἡδῶναι* s'appelaient aussi *Ἐδῶναι* et l'Edonie *Ἐδωνία*. Cf. les *Ὀδῶναιτες* ou *Ὀδῶναιτοι*, qui sont probablement les mêmes que les Edones, en tout cas leurs proche voisins.

6) *Schol. ad Æschin. de falsa leg.* 31 (*Oratores attici* de la collection Didot, t. II, p. 502) *Ἀναστάσιον καὶ Ἀντολίαν καὶ Κερσίρον ἀρχιστράτορας ἐκ' Ἡώης τῆς ἐν Στρυμόνι διαφθίσαντες ἐν τῷ Θρακίῳ, ἐλαφότες Ἡώην ἐκ' ἐργαστοῦ Ἀθήνησι φέροντες*. Cf. Ed. Meyer, *Forschungen*, t. II, p. 62. Wilamowitz (*Aristoteles und Athen*, t. II, p. 292) pense que la stèle vue par Pausanias (I, 29, 4) au Céramique et que le Périégète croyait celle des Athéniens massacrés à Drabescos en 464, devait être celle des Athéniens morts dans l'affaire dont parle la scholie d'Eschine.

réussit à occuper les „Neuf-Routes“. Mais elle visait bien plus loin. Hérodote assure expressément qu'elle avait pour but véritable la mine d'or du Pangée¹⁾. Après s'être saisi des Neuf-Routes, les Athéniens s'enfoncèrent dans l'intérieur, pour conquérir le pays de l'or, le district de Datos ou Daton, comme on l'appelait²⁾; c'était la vaste plaine, très fertile au Nord, assez marécageuse au Sud, où quelques générations plus tard Philippe de Macédoine devait fonder la ville de son nom; c'était aussi, dominant cette plaine, la partie du Pangée où se trouvait Scaphésglé. Pour gagner le pays de Daton, deux chemins s'offraient aux Athéniens, l'un le long du versant Sud, par la vallée piérienne, l'autre le long du versant Nord, par l'Edonie, celui là même que suivra plus tard la voie Egnatienne. Ils prirent celui du Nord, qui, étant en plaine, semblait le plus facile. Ils avaient compté sans les surprises³⁾ de la tactique barbare. Une fin tragique les attendait, si terrible que pour l'expliquer, le chauvinisme athénien faisait intervenir les éléments⁴⁾ et les dieux. Attaqués à l'improviste par les Thraces, ils furent exterminés jusqu'au dernier.

Par quels Thraces? Et en quel endroit de la Thrace?

Ni sur l'un ni sur l'autre point les témoignages ne concordent, mais la critique peut déterminer celui qu'il faut croire. On n'a généralement pas vu qu'Hérodote a fait erreur sur les deux points et que Thucydide a tenu à rétablir la vérité. Il est ainsi arrivé plusieurs fois que Thucydide a jugé nécessaire de corriger Hérodote⁵⁾. Il le fait sans jamais nommer son devancier, mais pour qui sait lire entre les lignes, l'intention n'est pas douteuse. Hérodote assurait que l'expédition de Sophanès avait été massacrée *ἐν τῇ Ἠόρῳ ἐν Δάτῳ*, Thucydide dit qu'elle fut massacrée *ἐν Δραβήσσει ὑπὸ τῶν Ἠόρων* *ἐν τῷ Θυαζῶν ξηραιῶν*. On le voit, Thucydide ne précise pas seulement, il rectifie. Ce n'est pas assez de dire qu'il ajoute un témoignage d'Hérodote: par ce qu'il y ajoute, il le contredit. Drabescos étant un bourg d'Edonie, le désastre n'a pas eu lieu *ἐν Δάτῳ*, car la plaine de Datos s'étend au N. E. et l'Edonie au N. O. du Pangée. Et ce ne sont pas les seuls Edones qui ont massacré l'expédition athénienne. Comment une seule petite tribu, dont le territoire

1) Hérodote IX, 55 *Σφάγεται... ἐκστρέψεται... ἐν Δάτῳ ἀπὸ τῶν περὶ τὸν ῥῶν ζῶντων περὶ τὸν ῥῶν*.

2) Sur l'emplacement du district de Daton, voir les lumineuses explications de L. Henzen, *Mission de Macédoine*, p. 63—65.

3) Pausanias, I, 29, 4 *ἐν τῇ αὐτῇ ἐκστρέψεται*.

4) Paus., I, c. *ἐξ ἑστῆς δὲ τοῦ ἐν τῇ αὐτῇ πύλης ἐν τῇ αὐτῇ*.

5) Le passage de Thucydide le plus important à cet égard est I, 20, 3, qui vise Hérodote, VI, 57 et IX, 53. Cf. encore Thuc., I, 4 et Herod., I, 171 (sur Mino et les Cariens des Cyclades); Thuc., IV, 102 et Herod., V, 126 (sur l'endroit où Aristogoras et les Milesiens furent exterminés par les Thraces); Thuc., I, 126, 8 (sur les archontes) et Herod., V, 71 (sur les prytanes des naucrares); Thuc., I, 89, 3 et Herod., IX, 43 (sur la destruction d'Athènes par Xerxès); Thuc., I, 89, 2 et Herod., IX, 114 (sur le siège de Sestos); etc. Cf. Ad. Bauer, *Thucydides* (Marseille, 1881), p. 28 sq.

était grand à peine comme un canton français, aurait-elle pu massacrer une armée grecque de dix mille hommes? Pour exterminer une telle armée, il a fallu une coalition des Barbares. Ils s'étaient coalisés, car à tous l'établissement des Athéniens aux Neuf-Routes portait ombrage, paraissait, non sans raison, un *casus belli*: ἀποσθόνετες... ἐξ μεσότητων, dit Thucydide (I, 100), ἀποσθόνετες ἐπὶ τῶν θοροτέρων ξημάτων, οἷς πολέμιος ἔρ τὸ γόγιον ζυζόντων. La conjecture de Poppo, ξημάτων¹⁾, proposée en dépit des manuscrits, qui tous donnent ξημάτων, est aussi arbitraire que malheureuse. Non moins malheureux le commentaire de Stahl, qui garde ξημάτων, mais essaie de concilier Thucydide avec Hérodote, Diodore et Pausanias. En réalité, la conciliation est impossible. Il faut choisir. Or, qui ne pense que, quand Thucydide juge devoir contredire Hérodote, c'est qu'il a pour cela des raisons sans réplique? Particulièrement pour tout ce qui touche à l'histoire des Athéniens au pays pangéen, qui n'accordera une confiance absolue à Thucydide? Il avait ses intérêts industriels dans ce pays, il y a commandé en chef devant l'ennemi, il y a résidé une grande partie de sa vie.

* * *

Par un curieux hasard, la localité de l'ancienne Edonie qui portait jadis le nom de Drabescos l'a gardé jusqu'à nos jours. Malgré tant d'invasions, tant de bouleversements dans les races et les langues, ce vieux nom thrace a survécu, comme ont survécu, plus ou moins modifiés, les noms très antiques, préhelléniques, de Strymon et de Mestos, d'Angistès et de Siris. Drabescos s'appelle aujourd'hui Sdravik, ἡ Σδράβη, avec addition de la proposition ἡ = ἐξ „à" sans mouvement, comme dans Stamboul²⁾, Stalimène, Setinia, Sampsoum, Isnik, Estèves³⁾ etc. C'est à treize kilomètres d'Amphipolis, un village d'une cinquantaine de maisons, qui, en août 1899, quand j'y passai, appartenait à trois grands propriétaires, Tahir-bey de Serrès, Abdi-aga et Bairi-Ama, ces deux-ci Albanais. La population agricole qui s'y trouvait réunie se composait de Macédoniens hellénophones et d'un plus grand nombre de Bohémiens (τσίγοι).

L'identification de Sdravik avec Drabescos a été indiquée depuis longtemps par Cousinéry⁴⁾. Voici ce qu'il écrivait, il y a presque un siècle, dans le récit d'un voyage qu'il fit de Drama à Serrès, par Alistrati et Zilachova: „Parvenus sur le pont d'Anghista, nous avions devant nous plusieurs villages, savoir: *Anghista*, qui porte le nom de la rivière, *Per-*

1) Admise par A. Croiset, pour cette raison que si Thucydide avait écrit ξημάτων, il n'aurait pas employé αὐτ, mais αὐτῶν.

2) Cf. Hosseling, *Istanbul*, ap. *Rev. des études grecques*, III (1896), p. 189.

3) Lemnos, Athènes (cf. V. Hugo, *Orientales*, VI: Cri de guerre du Muphti), Amisos, Nicée, Thèbes (dans un texte français du Moyen Âge ap. *Romania*, t. XIV, p. 41).

4) *Voyage dans la Macédoine*, t. II, p. 51; d'où elle a passée dans la monographie de A. Μουρτζιανός, *Η ἱστορία τῆς Εὐρωπαϊκῆς* (Constantinople, 1896), p. 30.

*eska*¹⁾, *Jani-Kan*²⁾ et *Sdravit*. Ce dernier nom me rappela ce que m'avait dit l'archevêque de Salonique, au sujet des sources de l'Angitas, savoir, qu'en parcourant son ancien diocèse, il avait aperçu beaucoup de ruines à Sdravit, et qu'il ne doutait pas que ce village n'eût tiré son nom de celui de *Drabescos*, altéré par les Bulgares, qui de Strymon ont fait Stromna, et d'Angitas Anghista, à cause des difficultés de prononciation, que leur présentent les désinences de quelques mots grecs³⁾.

Il n'y a pas de ruines à Sdravik. Le bon Consinéry a donné une traduction un peu grossissante du mot d'*ἀγζαία*, dont, je suppose, s'était servi le métropolite de Salonique. Celui-ci, d'ailleurs, avait dit vrai. L'humble église de Sdravik⁴⁾ a pour autel un de ces *πορφύρεα* funéraires en marbre blanc, comme on en a trouvé beaucoup sur le territoire de la colonie de Philippes⁵⁾. De l'épithaphe antique il ne subsiste plus que les deux premières lignes. Après avoir surmonté une tombe, et avant d'être consacré dans une église chrétienne, ce *πορφύρεον*, retourné, a servi de borne, comme en témoignent des inscriptions en grandes lettres byzantines, sur trois des quatre faces. A la porte de l'église, payée dans l'exonarthex, j'ai relevé une autre inscription terminale, elle aussi de la période byzantine. Enfin, dans le *teklik* de Tahir-bey, j'ai copié et estampé l'épigramme suivante, qui est gravée, en fines lettres du IV^e ou III^e siècle avant notre ère, sur une base de marbre blanc⁶⁾:

... ΑΔΙΚΩΣ ΑΥΓΗΔΟΞΑΞΡΡ... ΛΙΟ... ΟΙΑΝ...
 ΜΦΑΡΕΤΗΙΤΟΙΑΔΕΙΞΟΞΙΝΗΘΑΔΑΜΑΡ
 ΕΓΓΟΞΟΡΩΞΑΑΝΟΩΝΞΕΤΑΦΩΙΔΙΟΝΥΞΙΟΞΑΥ...
 ΩΙΩΜΕΝΟΞΦΙΛΙΑΝΗΜΡΡΕΠΟΝΕΙΞΑΑΛΟΝΟΝ

[Φεῖρ] ἀδίκως, Ἀῖγῃ, ὀόξαξ ἀρ[ὴ] θέρ[ος] μ[α]ρ[μα]ρ[μα]ρ
 [ἀ]μφ[ι] ἀρετῇ, τοιαύτῃ εἰς πόσιν ἱερὰ δάμαρ
 [γ] ἐγγός ὀρώσα· ἀρδ' ὅρ σε νύμφη Διὶ ἑσθλῇ
 [σ]φ[ι]ζόμενος γαζίαν ἔρ[ως] ποσειδῶν εἰς ἄλζον.

Je n'ignore pas que M. Henzey s'est prononcé contre l'identification de Drabescos avec Sdravik et qu'il place Drabescos à l'endroit où se trouve aujourd'hui la grande ville de Drama⁷⁾. L'identification de Drabescos et de Drama, proposée aussi par Leake⁸⁾ et Perrot⁹⁾, est admise aujourd'hui comme certaine par les géographes¹⁰⁾. Elle va pourtant à l'encontre non

1) Carte autrichienne: *Prorista*.

2) Carte autrichienne: *Neduri* (a l'emplacement d'Amphipolis).

3) *Fouage dans la Macédoine*, t. II, p. 51.

4) Elle est placée, comme beaucoup d'autres églises de la Macédoine orientale, sous l'invocation d'Athanase, le fondateur de la Grande Laure.

5) Un spécimen dessiné dans *BCH*, 1897, p. 530.

6) Larg. 0^m56; haut. 0^m22. Je dois la restitution du premier vers à mon ami W. Vollgraf. — 7) *Mission de Macédoine*, p. 140—142. — 8) *Travels*, t. III, p. 183.

9) *Drama, Négules, les ruines de Philippes*, ap. *Revue archéologique*, 1860, t. II, p. 73.

10) Philippeon, dans Pauly-Wissowa, s. v. Drabescos; R. Kiepert, *Formae orbis antiquae*, XVI, p. 5.

seulement de Thucydide, mais de Strabon, ou de l'*Epitomator* de Strabon¹⁾ et d'Appien²⁾, qui l'un et l'autre placent Drabescos non pas au Nord de Philippes, mais à l'Ouest, du côté de Myrcinos et du Strymon. On identifie Drabescos avec Drama, parce que la Table de Peutinger place, à douze milles de Philippes, sur la route d'Héraclée Sintique, une localité nommée *Darabescus*. Mais c'est d'une mauvaise méthode de sacrifier des témoignages comme ceux de Thucydide ou d'Appien, qui sont clairs, catégoriques et fondés sur l'"autopsie" des lieux, à celui de la fameuse Table, laquelle, pour cette région, est tout à fait déconcertante, tant on est surpris de n'y pas trouver l'*Egnatia*, tant les noms semblent défigurés et les distances faussées. La première station qu'elle nomme après Darabescus, sur cette route de Philippes à Héraclée, est celle de ou du *Strymon*, à 8 milles de Darabescus; or, de Drama au Strymon, il n'y a pas moins de 45 kilomètres. Peut-être le *vicius* latin qui a précédé Drama s'est-il en effet appelé Darabescus, sans qu'il le faille confondre avec *Δραβήσος* d'Edonie -- de même qu'aujourd'hui il y a, dans cette région, deux gros bourgs à peu près homonymes, Pravista au S. E. du Pangée, et Provista, au N. O.

Mais revenons au désastre de Drabescos. Il dut empêcher les Athéniens de tirer parti du traité qu'ils allaient bientôt imposer à Thasos. Je dis "qu'ils allaient", car Thasos, lors du désastre de Drabescos, ne s'était pas encore rendue. Le désastre de Drabescos est antérieur de 29 ans à la fondation d'Amphipolis (en 436). Il date donc de 464. La reddition de Thasos eut lieu l'an d'après. Ainsi la clause qui, dans le traité imposé par Athènes à Thasos concernait Scaptésylé, *τὸ μεταλλὸν ἀγέρειν*, visait une propriété dont ni les Thasiens ni les Athéniens ne disposaient plus. C'était, si j'ose dire, vendre la peau de l'ours. A moins qu'il ne faille entendre *τὸ μεταλλὸν ἀγέρειν* d'un renoncement des Thasiens à aider les Satres dans l'exploitation de Scaptésylé, à y affermer des concessions.

Je sais bien que la plupart de ceux qui ont parlé de Scaptésylé s'en sont imaginé autrement les vicissitudes. Le dernier érudit qui ait écrit sur les finances athéniennes assure qu'«Athènes fut maîtresse des mines du Pangée de 463 à 442»³⁾. Sur quoi se fondent cette assertion et ces précisions?

1) VII. 33.

2) *De bell. civ.* IV, 105 ἐξ δὲ τῆς δόξης, πλείον μὲν Μεγάρων τε καὶ Ἀρχαίων καὶ καὶ ποταμῶ Στρυμόνος, ἤμαρ ὅτε καὶ περὶ τούτου ἀνέβη, ἔργον πᾶν καὶ ὀλίγον.

3) Cavaignac, *Études*, p. 185; même assertion à la p. 50: «Dès le lendemain des guerres médiques, l'attention des Athéniens se porta vers le Pangée, où l'or et l'argent se rencontraient ensemble... En 463, les mines d'or, qui appartenaient aux Thasiens, furent conquises (les mines d'argent restèrent au roi de Macédoine)... Au nombre des premiers concessionnaires fut le père de l'historien Thucydide... Tout cela est erroné. L'assertion concernant le père de Thucydide résulte d'un contre-sens sur Plutarque greffée sur une erreur de Plutarque lui-même, *Comm.* IV, 2. L'as-

Elles ne se fondent pas sur le monnayage d'Athènes. L'auteur que je viens de citer remarque lui-même qu'«Athènes, maîtresse des mines d'or du Pangée, n'a pas monnayé l'or». Il est exact qu'Athènes n'a pas, à cette époque, monnayé l'or. Si elle en avait tiré de Scaptésylé, et en aussi grande abondance qu'on le croit, pourquoi ne l'aurait-elle pas converti en monnaie? — Cet argument se heurte, je le sais, à la théorie formulée en ces termes par M. Babelon: «Athènes, pas plus que n'importe quelle autre ville de la Grèce, ne pouvait déroger à la doctrine monétaire de toute l'antiquité, qui réservait aux rois et aux généraux à la tête de leurs armées le privilège du monnayage de l'or»¹⁾. J'avoue que ce dogme, pas plus que bien d'autres, ne peut m'entrer dans la tête: pourquoi, si Athènes, au milieu du V^e siècle, avait à Scaptésylé récolté l'or à foison, ne se serait-elle pas cru le droit de le convertir en monnaie — de peur d'enfreindre on ne sait quel privilège du Grand Roi contre qui elle se battait, ou d'*imperatores* auxquels on ne pouvait songer, car ils étaient encore à naître. Cette «doctrine», vraie pour la numismatique de l'empire romain, ne saurait être étendue à la Grèce du V^e siècle. En fait, les énormes émissions d'électrum des villes grecques d'Anatolie, et les pièces d'or d'Enos²⁾, de Laupsaque³⁾, de Rhodes⁴⁾, démentent la théorie de Babelon. Pour ne parler que d'Athènes, si cette puissante cité n'a pas frappé d'or au milieu du V^e siècle, sauf dans des cas d'absolue nécessité concernant les argentières pangéennes qui seraient «restées au roi de Macédoine» résulte d'une confusion avec l'argentière du *Ἰάσσιος ἄρος*, entre le lac Prasias et la vallée de l'Axios (Herod. V, 17). Il est vrai que Philippe II, dans sa lettre aux Athéniens, dont Weil a prouvé l'authenticité (*Les Harangues de Demosthène*²⁾, p. 491 sq.; les remaniements dont la lettre a été l'objet de la part d'Anaximène ne doivent pas avoir modifié le passage dont il s'agit) assure qu'Alexandre I avait profité de la défaite de Xerxès pour s'emparer des Neuf-Routes et que la statue d'or ou de bronze doré qu'il dédia au dieu de Delphes (Hérod. VIII, 121) était l'*ἐκτοχὴ* du butin fait en cet endroit sur les Mèdes (*Εὐατ. φιλ.* 21, ap. Demosth. p. 164). Que les Mèdes en déroute aient été detroussés par le Philhellène au passage du Strymon, rien de plus admissible. Mais on doit s'inscrire en faux contre la tradition mensongère, qui transformant ce succès assez peu reluisant en une première prise de possession des Neuf-Routes par la monarchie macédonienne. Cette tradition, fabriquée à la cour de Pella, faite pour servir la cause de Philippe dans la lutte dont Amphipolis était l'enjeu, a juste autant de valeur historique que la légende inverse de Phyllis et Démophon, qui avait cours à Athènes. On la retrouve dans la curieuse lettre de Spensippe à Philippe (*Socratis et Socraticorum epistola* éd. C. Orelli, p. 262 *ἀλλὰ μὲν καὶ τὰς ἑξαχμίας Μεσσηνίας τῆς Ἰβηρίας πόρος ἐχέμεν Μεσσηνίας καὶ τὰς ἰσθμίας*) dont Böhmcke a tâché de démontrer l'authenticité (*Demosthenes, Lykurgos*, p. 572). A cette légende tendancieuse se rattache celle de la soi-disant donation du pays compris entre l'Olympe et l'Hémus, dont Xerxès aurait gratifié Alexandre I; celle-ci nous est connue par l'*Histoire philippique* de Pompeius Trogus (Justin, VII, 7), qui l'avait empruntée, je suppose, aux *Φιλιππικά* de Théopompe.

1) *Les monnaies d'or d'Athènes* ap. *Revue des études grecques*, II, p. 148; du même, *La monnaie thébaine* ap. *Rev. des et. gr.*, t. VI, p. 51.

2) *BMC, Thracia*, p. 77. — 3) *BMC, Mysia*. — 4) *BMC, Rhodes*.

sité, dans ceux que les Romains auraient qualifiés de tumultueux, c'est qu'elle n'avait pas assez de ce précieux métal. Pour en frapper de façon à suffire aux besoins d'une vaste circulation, il en aurait fallu beaucoup; et au milieu du V^e siècle, il n'y avait presque pas d'or dans la Grèce propre, car elle n'en produisait pas. Seul, Apollon Delphien aurait pu monnayer l'or, s'il avait consenti à envoyer au creuset les offrandes de Gygès, de Crésus et de Gélon. Une bonne preuve que l'or était encore très rare à cette époque dans la Grèce propre, c'est que l'usage des couronnes d'or ne s'y introduisit pas avant la fin du siècle. Thémistocle et Eurymède furent récompensés après Salamine d'une couronne de feuillage¹. En 414 encore, une couronne d'or était quelque chose de tout à fait extraordinaire: c'est pourquoi les hommes, devenus ornithomanes, en décernent une à Penthétaïros².

On s'est persuadé qu'Athènes avait possédé et exploité Scaptésyle pendant vingt années, parce qu'on s'est mal expliqué les chiffres concernant Thasos dans les listes du *Θαλασσιῶν φόροις*.

C'est en 454/3 que les hellénotames remirent pour la première fois aux trésoriers d'Athènes l'*ἀταξία* du soixantième prélevé sur les tributs des alliés. La liste de 454/3 apprend que le tribut de Thasos n'était alors que de trois talents. Il reste fixé à cette somme jusqu'en 445, où il monte subitement à trente talents, chiffre auquel il se maintient depuis. Pour expliquer cette hausse si forte et si brusque, Boeckh supposait qu'en 445, les Athéniens avaient rendu à Thasos les comptoirs qu'elle possédait jadis en terre ferme³. L'explication paraît bonne. Encore faut-il ne pas se tromper sur l'importance des restitutions qu'Athènes, pour des motifs qui nous échappent, consentit à Thasos, une vingtaine d'années après l'avoir matée.

Nous ne savons pas le chiffre de l'indemnité de guerre qui fut imposée aux Thasiens en 463. C'est sans preuve qu'on avance qu'ils remboursèrent les frais très considérables du siège⁴. Le texte de Thucydide, le seul que nous ayons là-dessus, ne dit rien de tel⁵. Il est invraisemblable que les Thasiens aient pu, tout de suite après le siège (*αἰχμα*), payer une très forte somme. Ils étaient ruinés par une lutte de deux ans, par un siège où, pour prolonger la résistance, ils avaient tout sacrifié, jusqu'aux tresses de leurs femmes⁶. Selon les usages de la guerre, l'armée

1) Hérod. VIII, 124.

2) Aristophane, *Acqs.*, 1274 avec la note de Kock. Le plus ancien exemple de couronne d'or est celle que Brasidas reçut en 423 des Scioniens (Thucyd. IV, 121). On notera que Scione, en Chalcidique, était à proximité du pays de l'or.

3) *Staatshaushaltung*, éd. Fränkel, t. II, p. 394. — 4) Cavaignac, *op. cit.*, p. 49.

5) I, 101 *ζῶντες ἄνθρωποι ἐξεδόθησαν ὅτι οὐκ ἐπείκειτο*.

6) Polyen, VIII, 67. D'après Delahaye (*Les légendes topographiques*), p. 300, l'histoire des femmes d'une ville assiégée qui coupent leurs tresses pour fournir de quoi faire des cordes de ballistes serait un thème légendaire des textes dans Schweigler, *Römische Geschichte*, t. III, p. 260. Je crois que cette opinion du docte Bollandiste

Scaptésylé était exploitée par les Thasiens. C'est donc qu'entre le début du V^e siècle et la date où Hérodote visita le Pangée, les mines avaient été reprises aux Thasiens par les Thraces.

Il est vrai qu'une inscription attique de la fin du V^e siècle mentionne, à deux reprises, dans le trésor d'Athènes, des lingots d'or scaptésyliques, *qθoîδeζ xρoσίov azaπιavλίζov¹⁾*. Il n'en faudrait pas conclure qu'Athènes ait jamais possédé Scaptésylé. Les trésoriers des *ἑγὰ ζυγίατα* reconnaissent ces lingots comme provenant de Scaptésylé, peut-être à leur composition, d'après la couleur de la trace sur la pierre de touche²⁾, plus probablement aux marques dont ils étaient poinçonnés. Il ne nous est point parvenu de lingots d'or de cette époque ancienne, mais nous en avons plusieurs de l'époque romaine³⁾. Ceux-ci portent des poinçons indiquant le titre et l'origine. Les lingots du V^e siècle, ceux dont parle l'inventaire attique du Musée Britannique, devaient porter des marques analogues. Ces lingots de l'Acropole étaient des offrandes. Qui les avait dédiés? Quelque roi thrace, *qλaθήρασζ ἐπιγεφωζ⁴⁾*. Sitalcès l'Odryse, Pollis l'Odomante? Je les attribuerai plutôt à quelque riche Athénien intéressé à l'exploitation de Scaptésylé. Les Thraces avaient repris les *xρoσία*, mais ils n'étaient pas si sots que d'en défendre l'accès aux capitalistes grecs. Nous connaissons un Athénien qui avait de grands intérêts dans le «placer» de Scaptésylé; c'est Thucydide l'historien. Il est possible que les *qθoîδeζ* de l'Acropole aient été offertes par Thucydide lui-même, comme ἀποσχίς de ses bénéfices. Thucydide nous dit qu'il avait au Pangée *zιζήσιν τὸν xρoσίον μετ' ἄλλων ἐργασίας ἐν τῇ περὶ νάβη θοάζη⁵⁾*. Il s'agit assurément de Scaptésylé, qui était à cette époque la seule mine d'or de la Thrace occidentale (les mines de Philippiques ne furent découvertes qu'au siècle suivant). Le biographe de Thucydide, Marcellin, assure que l'historien avait épousé une héritière de Scaptésylé, et que c'est ainsi qu'il se trouvait intéressé dans l'exploitation des «placers» pangéens⁶⁾. Cette tradition ne mérite point créance. Marcellin, et Plutarque aussi⁷⁾, ont mal compris Thucydide: la légende de la riche héri-

1) *IG*, I, 184—5 et suppl. p. 33—4. Date probable 410 (Cavaignac, *Études*, p. XXVIII et 153). Dans les deux passages, le mot *azaπιavλίζov* est inutile, mais la restitution est certaine. Elle est due à Hicks, *Ancient greek insc. in the Brit. Mus.*, I, p. 55.

2) Harpocraton, s. v. *πέστρος*: Ἀρτοφῶν Ἀθήναις οὐτος ζεζήσιν εἰς τὸ xρoσίον ποσμετρήσαντων δοσανέστεται. Cf. Stein ad Herod. VII, 10.

3) Trouvés à Sirmium de Pannonie en 1887. Excellentes reproductions dans *Arch. ep. Mitt.* XII, pl. 2 et 3. Cf. Hill, *A handbook of greek and roman coins*, p. 137; Babelon, *Traité* I, col. 882. Darenberg-Saglio, fig. 5020. — 4) Aristoph. *Archaraus*, 142.

5) IV, 105. — 6) *Vita Thuc.*, § 19 ἡγήσεται γενεῖαι ἀπὸ Σκαπιτάλλης τῆς θοάζης πλοσίαν ἀπόδοι καὶ νάβηλις ζεζιμένῃ ἐν τῇ θοάζη.

7) *Cimon*, IV, 2 τὸ xρoσίον περὶ τῇ θοάζη ἐξέσται. Plutarque dit que les *xρoσία* venaient à Thucydide de son trisaïeul le roi thrace Oloros. Assertion erronée: Oloros n'avait pas régné au Pangée, mais en Chersonèse (Hérodote, VI, 39.

tière est née d'un contre-sens. Thucydide ne dit pas qu'il possédât la mine d'or de Scaptésylé, ni en totalité, ni en partie. Elle était aux Thraces, ils ne l'auraient pas plus aliénée que l'état athénien n'aliénait les mines d'argent du Laurium. Thucydide, sur une concession prise à bail, possédait une exploitation, *αἰῶνα ἰσχυαίῳ*, avec laveries, ateliers, hangars, etc. Il n'est pas nécessaire, pour s'expliquer la chose, de supposer avec les grammairiens de l'antiquité, que comme le Théséide de la légende ou comme son bisaïeul Miltiade, il eût épousé une héritière thrace. De qui avait-il pris à bail sa concession? Non pas certes de Thasos, ou d'Athènes, mais des Thraces. Car lorsque les Athéniens, le rendant responsable de la prise d'Amphipolis par Brasidas, punirent de l'exil Leorichard qui avait livré l'Épithrace¹⁾, c'est à Scaptésylé qu'il se retira. Si Scaptésylé avait appartenu à Athènes ou à une ville alliée d'Athènes, un banni athénien n'y aurait pas trouvé asile. Car la perte d'Amphipolis n'avait pas anéanti la puissance d'Athènes dans cette région. Les expéditions se multipliaient pour reprendre la ville d'Hagmon, Cléon en 425, Exétion en 414. Cléon avait repris Galepsos²⁾, la flotte d'Exétion avait stationné plusieurs mois dans l'estuaire du Strymon³⁾. Thasos ne devait se détacher qu'en 412 de l'alliance d'Athènes. Néopolis, en haine de Thasos, resta fidèle alliée d'Athènes pendant toute la guerre du Péloponnèse⁴⁾; or Néopolis est de toutes les places de la côte la plus rapprochée de Scaptésylé. Thucydide n'était en sûreté dans sa concession que parce qu'elle était située hors des limites de l'empire athénien, hors de l'atteinte de ces commissaires qu'Athènes envoyait en tournée chez ses alliés et sujets⁵⁾. Appien⁶⁾ mentionne non loin de Philippes des mines d'or du nom d'*Λαυζα*. Il ne faut pas les identifier avec Scaptésylé, et sans doute au temps de Thucydide elles n'existaient pas encore. Leur nom n'en est pas moins instructif. Déjà, au V^e siècle, Scaptésylé devait être un asile pour plus d'un banni, comme aujourd'hui, plus d'un raya grec en délicatesse avec la justice turque trouve refuge aux mines du Laurium.

Peut-on indiquer, au moins d'une façon approximative, l'endroit où se trouvait Scaptésylé?

Une tradition, rapportée par Marcellin, nous montre Thucydide écri-

avec le commentaire de Stein: et. Classen-Steup, *Thucydidis Ausg.*, t. I, p. XIII, et Kirchner, *Prosp. att.*, II, p. 470.

1) Aristophane, *Gucpes*, 288 *ἀνὴρ περὶς . . . τὸν προδόντων τὰς Θυλῆζας*. C'est G. Hermann qui a reconnu le premier dans ce passage des *Gucpes* une insulte à l'adresse de Thucydide.

2) Thucydide, V, 6. — 3) Thucydide, VII, 9. Aristophane, *Oiseau*, 1369.

4) Hicks-Hill, *Greek hist. inscr.*, no. 75.

5) Aristophane, *Oiseau*, 1022; Antiphon, *Περὶ τοῦ Λαδίου φόρου* et *Κατὰ Λεοσκόλου* (Blass fr. 23), cité par Harpocration, s. v. *ἐκίστατος*.

6) *Gucpes* citées, IV, 106 *Φιλίππων μὲν οὖν ἔστιν ἑταῖρος λόφος οὐ περὶν, ὅν Λαυζὸν λέγουσιν. ἐν ᾧ καὶ τὰ χρυσία εἰσι τὰ Λαυζα καλεῖσθαι*.

vant l'Histoire de la guerre du Péloponnèse dans sa propriété de Scaptésylé, à l'ombre d'un grand platane, *σκαπτέσιλον ἐν Σκαυτῆ ἔλῃ ἐνὶ πλατείῳ ἔργον*¹⁾. Quoiqu'il y ait de très beaux platanes dans le pays pangéen, je n'oserais garantir que celui dont parle Marcellin eut des droits à la vénération des curieux qui le vinrent voir à l'époque impériale (il devait passer par Philippes bien des touristes, qui se rendaient en Asie en suivant la voie Egnatienne²⁾). Mais je ne crois pas nécessaire de contester l'existence de cette tradition tardive et de corriger *πλατείῳ* en *Παγγαίῳ*³⁾. Les anciens se figuraient Thucydide écrivant l'Histoire de la guerre du Péloponnèse à l'ombre de son platane, parce que le platane était préposé, si je puis dire, au soin d'abriter les doctes travaux de la littérature⁴⁾: „Thucydide sous son platane”, sujet de bas-relief dans le goût hellénistique, pour bibliothèque ou villa d'homme de lettres. „Scaptésylé, nous assure l'auteur de la conjecture ci-dessus, se trouvait au pied du Pangée riche en or.” Mais justement parce que le Pangée était riche en or, il faut chercher Scaptésylé dans le Pangée même, non au pied du Pangée. Hérodote dit expressément que les Satres qui exploitaient la plupart des mines du Pangée, habitaient les forêts qui, en-dessous des neiges, couvrent encore aujourd'hui la partie orientale de la montagne; mais il n'y avait pas de forêt au pied de la chaîne, ni dans la plaine marécageuse de Philippes, ni dans la vallée piérienne, ni sur le glacier du versant septentrional. La „forêt fossoyée”, *σκαυτῆ ἔλῃ*, se trouvait donc, non pas sous le Pangée, mais assez haut dans la montagne. Les Pières⁵⁾, les Edones, les Odo-mantes exploitaient les argentières qui se trouvaient les unes dans le versant Sud, les autres dans le versant Nord-Ouest. C'est à celles du Nord-Ouest que Mégabaze pensait quand il redoutait qu'Histiée, maître de Myrcinos en Edonie, ne mit la main sur les mines d'argent⁶⁾. La partie orientale de la chaîne appartenait aux Satres: *οἰζύοντι τε γῆρ ὄρεα ἐρύχθῃ, ἴδιόι τε καρτοίῳι καὶ γῶνι ἀργυρέῃ*⁷⁾. C'est en effet, comme on s'en convaincra en se reportant à la carte autrichienne, non seulement la seule partie boisée de la chaîne, mais la partie la plus élevée.

Les travaux de mines exécutés par les anciens dans le Pangée n'ont pas encore été étudiés par des spécialistes, ou du moins, les prospecteurs et les ingénieurs qui ont pu visiter le Pangée, n'ont pas, que je sache, publié leurs observations. Nous en sommes donc, pour l'étude de cet in-

1) Vita Thuc., § 25. Cf. A. Croiset, *Thucydide I. I et II*, p. 12.

2) Friedländer, *Sittengeschichte*®, t. II, p. 29.

3) Hirschwälder ap. *Jahrb. f. class. Philol.* 1883, p. 32. Steup (*Thucydides* ed. Classen⁴, t. I, p. XXVII) trouve cette conjecture „recht wahrscheinlich”.

4) *IG*. XIV, 1011 et Juvénal, *Sat.* I, 12 *Frontonis platani*, avec les remarques d'A. v. Premierstein ap. *Hermes*, 1908, p. 321.

5) Hérod. VII, 112 *τὸ Πέγγιον ὄρος . . . ὅν μὲν τε καὶ ἐνὶ ὄρει, ἐν τῷ γῶνι, τε καὶ ἀργύρεα ἐν μετέλλῃ, τὴ ριάνοντι Πέγγι² τε καὶ Ὀδωνοντι καὶ μέλλῃσι Σάτρῃσι*.

6) Hérod. V, 23. — 7) Hérod. VII, 111.

teressant district, au point où se trouvait Boeckh, quand il écrivait son célèbre mémoire sur les mines de l'Attique. L'archéologue et l'historien doivent attendre la reprise (si elle se produit jamais) de l'industrie minière dans le Pangée, pour rédiger, comme Ardaillon l'a fait au Laurium, les observations des ingénieurs sur les travaux des anciens. Je ne puis donc examiner en connaissance de cause ce que Lucrèce, on ne sait d'après quelle source, rapporte de Scaptésylé¹⁾:

*Nunc ridet etiam terra quaque salpur in ipsa
giquier et tacta concreverat odore bitumin:
denique ubi argenti cecus aurique secundat,
terrai penitus scrutantes abdita ferro,
qualis exipret Scaptensula sabler odoros?
quidre mali fit at exhalat aurata metalla!*

Je crois d'ailleurs qu'il ne faut pas s'exagérer l'importance des vestiges qu'ont pu laisser les *zovata* de Scaptésylé. L'emplacement exact en sera peut-être très malaisé à déterminer. Qu'on ne m'objecte pas le Laurium, où subsistent, comme le dit Strabon²⁾ des mines d'Astysa, *πολλὰ ἐκ πολλῶν καὶ ὁμόματα, ἀναμέλι τῆς πόλεως μεταλλείας* — car l'objection témoignerait d'une confusion entre deux exploitations minières en général très différentes, au moins chez les anciens, étant donné les moyens dont ils disposaient.

Les argentières éparses dans le Pangée ont dû laisser comme au Laurium, des galeries, des amas de scories, des laveries³⁾. Peut-être

1) VI, 807—811. Cf. Festus p. 147 Müller *Scaptensula, locus ubi argentum effoditur in Macedonia*. Lachmann dérivait *Scaptensula* de Σαπτή¹⁾ ὕλη, forme de basse époque qu'on trouve dans Plutarque, *De exil.* 14 et Marcellin, *Vita Thuc.* 25: Ps représenterait l'aspiration de ὕλη (cf. *silva*). Mais dans le dialecte ionien qu'on parlait au Pangée, l'aspiration ne devait plus être sensible à ce point. *Scaptensula* doit dériver de Σαπτή²⁾ ὕλη, qui est la forme ancienne, attestée par IG. I, suppl. p. 33—4 *zovatoz σαπτή³⁾ ὀνίζοι* et par Étienne s. v. Σαπτή⁴⁾ ὀνίζοι πόλεις θούζης μινεὶ ἐν τῇ⁵⁾ θέσσει τὸ ἐννὸν Σαπτή⁶⁾ ὀνίζης, et Κεφ⁷⁾ δ⁸⁾ α⁹⁾ μ¹⁰⁾ ὕλη, ... τὸ ἐννὸν Κεφ¹¹⁾ δ¹²⁾ α¹³⁾ μ¹⁴⁾ ὕλη, etc Σαπτή¹⁵⁾ ὀνίζης add. Marcellin, *Vita Thuc.* 14. Dans Hérodote VI, 46, Théophraste, *De lapid.* 17, Plutarque, *Cimon.* 4 et Eustathe *ad Dionys. Perieg.* 517, on ne sait s'il faut lire Σαπτή¹⁶⁾ ὀνίζης ou Σαπτή¹⁷⁾ ὕλη. Pour l'u dans *Scaptensula*, cf. Sommer, *Lat. Laut. u. Fernouche* (Heidelberg, 1902), p. 256. La disparition, en latin, du son nasal, après une longue et devant s (par exemple dans *mensa*, qu'on prononçait *mesa*, a eu assez souvent pour effet que dans l'orthographe, après une longue et devant s, s'est glissé un n dont l'etymologie ne saurait rendre compte. Parce qu'on prononçait *thesaurus* comme on prononçait *mēsa*, on a écrit *thesaurus*, comme on écrivait *mensa*: peut-être même se trouvait-il des gens pour prononcer *thesaurus*, de même que chez nous les instituteurs primaires prononcent *compteur*, *sculpteur* et font sonner les doubles lettres. Dans l'*Appendix Proba* (IV, 198 Keil), *ocausio* pour *ocasio*: dans CIL. V, 4220 *Isid* pour *Isid*, III, 673 *herens* pour *heres*.

2) XIV, p. 689.

3) Athènes, II, 16, p. 42 τὰ δὲ πρὸς τοῖς πρὸ Πόλεως μεταλλοῖς (ῥήματα), τὰ μὲν πρῶτος τῆς πόλεως ἔχοντες ἔχοντες ἐν τῇ πόλει ἔχοντες ἔχοντες. Il s'agit peut-être des sources dont l'eau servait aux laveries. Une circonstance aug-

Il faudrait-il chercher les amas de scories et les laveries non dans la montagne même, mais à ses pieds: le minéral, je suppose, était transporté à dos de mulets dans les villages du bas, où l'eau était en plus grande abondance que dans les hauteurs. Quant aux galeries creusées pour suivre les filons de plomb argentifère, elles doivent subsister: un boyau de mine, taillé dans la pierre à la pointe et au ciseau, c'est en son genre une oeuvre *εἰς αἰῶν*. Les gens du pays parlent de galeries, qui existaient dans la région orientale de la montagne, celle-là même où devait se trouver Scaptésylé¹⁾.

Mais l'exploitation de l'or, telle qu'on devait la pratiquer au Pangée ne produisait pas d'amas de scories chimiques et ne forait pas les profondeurs. Les travaux d'extraction étaient à fleur de sol. Ainsi s'explique le nom de *αζαυτή βλάη*. Ainsi s'explique que ces travaux se soient effacés sans laisser de traces. Pour exploiter l'or, les anciens n'avaient pas les moyens

même l'intérêt de ce témoignage: Athénée paraît l'avoir emprunté à Théophraste: *ἐν δὲ Θούλῃ καὶ τῷ Πάγγειον ὁνομαζομένων ἔστιν χρυσῆν, ἐφ' ἣς τὰ τὸ γένος ἔδατος ἐγγύστερον ὁτιούτων χρυσῶνος. ἴσμεν διὰ τούτων ἀρεθίστην ἢ θύλακας* (Plutarque, *Quæst. nat.* 7; Théophraste fr. 161). Or, Théophraste connaissait certainement d'autopsie la région de Philippos (*Hist. pl.* II 2, 7. IV 14, 12. 16, 2. V 12, 7. VI 6, 4. VIII 8, 7; *De causis plant.* V 14, 5). Il paraît avoir herborisé près des mines de Philippos (*Hist. plant.* IX 13, 4). D'une façon générale, il semble que les observations personnelles dont Théophraste a enrichi l'histoire naturelle ont été faites *sur-tout* en Macédoine — en donnant à cette expression géographique la valeur qu'elle avait au temps de Théophraste: la Thrace occidentale, autrement dit la région d'Amphipolis, du Pangée et de Daton, avait été annexée par Philippe à la Macédoine. Théophraste possédait une propriété, *χρύσειον*, à Stagire (Diog. Laert. V, 2, 52; cf. Zeller, *Phil. d. Griech.* 3 II 2, p. 896); il paraît avoir surtout connu de la Macédoine, la Thrace Macédonienne et la Chalcidique. Les indications données par O. Kirchner (*Die botanischen Schriften des Theophrastos* ap. *Jahrb. f. class. Phil.* suppl. VII, p. 469) devraient sur ce point être complétées et précisées.

1) Pierre Belon, *Singularités* (Paris, 1554) l. I, ch. 53: «Nous laissâmes le mont Pangée à dextre, où encore maintenant on tire des métaux d'argent des minères de la montagne. Ils la nomment Malaca ou bien Castagna . . . En venant à Philippé, passant par les minères de Castagna, j'entendis qu'elles ne baillioient que de l'argent et du plomb et quelque fois bien de l'or, aussi les vei seulement en passant, sans m'y arrêter». Il serait imprudent de conclure de ce texte que les argentières du Pangée fussent encore exploitées au XVI^e siècle: Belon a dû en entendre parler, à Serrès et à Cavalla, par les *λόγιοι* du pays, qui avaient vu dans les livres qu'elles avaient existé jadis. Henzey (*Mission*, p. 27) dit que «le seul vestige d'exploitations métallurgiques connu aujourd'hui des montagnards se trouve sous le Pilaf-tépé, au dessus du village actuel de Paleochori». Les montagnes du casaz de Zikhna, écrit Verkovich (*Esquisse topographico-ethnographique de la Macédoine*, en russe, Petersbourg, 1889, p. 96), étaient renommées dans l'antiquité pour leurs mines d'or. Les galeries de ces mines subsistent encore dans leur intégrité. L'entrée se trouve dans la partie du Pangée qui regarde Philippos, entre le bourg de Provichta (Pravista) et le monastère Kochintsa. «Ce monastère (τῆς Εὐσταθίουρίτσας), le seul qui soit au Pangée, fut fondé au IX^e siècle. Un de ses archimandrites, *ἱεροεπίτροπος Μοναχολόγος*, lui a consacré une savante monographie (*Ἡ ἱερά νορὴ τῆς Εὐστ.* Constantinople, 1896) elle ne dit rien des mines anciennes. Je n'oserais garantir l'exactitude des renseignements dont Verkovich s'est fait l'écho.

qu'on emploie au Transvaal; ils ne connaissaient ni les concasseurs, ni l'amalgamation mercurielle, ni la chloruration, ni la cyanuration. Ils ne pouvaient donc guère exploiter que l'or d'alluvion, que les *placers*. Celui de Scaptésylé devait se trouver sur un palier de l'immense montagne. La nature l'avait formé lentement, par «lévigation». Les agents atmosphériques et les eaux avaient pulvérisé peu à peu, pendant des myriades d'années, les roches aurifères des sommets (quartz et granit), les torrents avaient emporté et tamisé les sables, les paillettes s'étaient déposées dans les «cones de déjection», en quelques endroits. On comprend quels bénéfices durent faire les inventeurs de ces gisements, on s'explique les chiffres énormes rapportés par Hérodote. On comprend aussi que l'exploitation de gisements de cette sorte n'a pas duré des siècles. Il en est allé à Scaptésylé comme à Siphnos, ou comme le long du Pactole, du Rhône ou du Rhin: découverte de sables aurifères d'une richesse extrême, donnant lieu à une exploitation d'abord excessivement fructueuse, puis de moins en moins rémunératrice. On parle généralement de Scaptésylé comme si l'exploitation en avait duré toute l'antiquité: c'est méconnaître la minéralogie élémentaire, à peu près comme la méconnaissait l'oracle de Delphes qui, lorsque l'amas aurifère de Siphnos fut épuisé, expliqua aux Siphniens qu'ils ne trouvaient plus d'or parce qu'ils avaient inexactement payé le denier d'Apollon¹). M. Babelon assure que «les mines d'or du Pangée étaient aussi fécondes que celles de Philippos»²); et il cite, à l'appui de son assertion, Strabon et Pline: on croirait vraiment que Scaptésylé était encore en exploitation au temps de Strabon et de Pline. En réalité, ces auteurs n'en ont parlé que d'après des témoignages bien antérieurs, du V^e siècle, tout au plus du IV^e. Les derniers confins du précieux sable scaptésylique étaient tamisés depuis longtemps, lorsqu'en 360, la découverte d'un nouveau placer, analogue à celui de Scaptésylé, vint rallumer au pays de Baton la fièvre de l'or: je veux parler du placer d'*Ἰλάρζα*, trouve près de Crénides, au pied du *Διורתόου λόφου*³). Celui-ci aussi, du reste, s'épuisa vite: il n'en est plus question à l'époque romaine, ni dans les auteurs, ni dans les inscriptions. On s'exagère donc le temps pendant lequel ont été exploités ces placers.

1) Pausanias X, 11, 2 *Σιφνίων, ἡ νῆσος χρυσοῦ μέταλλα ἔχει, καὶ αἰτοῦς τὸν χρυσώτερον ἐκτελεῖν ὁ θεὸς ἐποφύειν δεξιότῃ ἐς ἡλικίαν*... 22; δι' ἐπὶ ἀκαχάτιος, ἐπὶ Πύρου τῆς γυναικός, ἐκτελέσασα ἡ θεὸς αὐτῇ τὸ μέταλλόν οὐρανὸν ἐποίησεν. Cf. la note de Bent ap. *Journal of hellenic studies*, t. VI, p. 195—8. Le texte de Lucrèce VI 809 *argentum cenis aurique secundum* permettrait de soutenir, à la rigueur, qu'à Scaptésylé le minerai d'or s'exploitait par galeries: de même pour Asyla, si l'on sollicitait dans ce sens Ps. Aristote, π. βενε. ἐξοργα, 42. Mais les inductions qu'on est en droit de tirer de ces textes semblent bien fragiles.

2) *Traité des monnaies grecques et romaines*, t. I, col. 782.

3) Appien, *De b. c.* IV, 106. Pour la date de la découverte, cf. Henzey, *Mission*, p. 65.

On s'en exagère aussi le nombre: «La Thrace, écrit Ardaillon¹⁾, avait offert aux anciens les nombreux filons aurifères du district du mont Pangée. A côté des exploitations de la montagne même, il y avait une série de centres miniers un peu plus à l'Est: c'étaient Daton, Crénides, Asyla, Scapté-hylé²⁾. Mais Asyla, Crénides, Daton, ne désignent qu'un seul placer: il était au lieu-dit *Λαρζα*, près de Crénides, petite bourgade thrace que les Thasiens et Callistrate d'Athènes, l'année même de la découverte, colonisèrent sous le nom de *Δάτωρ* et dont Philippe s'empara deux ans après³⁾. En réalité, le district pangéen, le pays de Daton, n'a possédé, en tout, que deux placers d'or, l'un⁴⁾ dans le Pangée même, celui de Scaptésylé, dont le *rash* date du début du V^e siècle, l'autre dans les montagnes à l'Est du Pangée, celui d'*Λαρζα*, autrement dit de Crénides, ou de Daton, ou de Philippe, dont le *rash* date de 350.

La conséquence de ces erreurs touchant le nombre des placers pangéens et le temps qu'a duré leur exploitation, c'est qu'on s'exagère la quantité d'or qu'ils ont pu verser dans la circulation, au V^e et au IV^e siècle. Il ne s'agit plus d'une simple erreur de topographie ou de géographie: l'exagération que je signale risque de fausser l'histoire générale, telle que tentent de l'écrire ceux des modernes qui attendent l'explication historique principalement des faits économiques. Babelon, qui croit que «les mines d'or du Pangée ont été non moins fécondes que celles de Philippe⁵⁾», évalue le revenu annuel de celles-ci à mille talents d'or, soit 26 200 kilos d'or⁶⁾. Comment un historien de la monnaie antique a-t-il pu croire que le seul placer d'*Λαρζα* ait donné chaque année au roi de Macédoine un revenu aussi énorme? En réalité, Diodore⁷⁾, qui nous parle de ces mille talents, a voulu dire que le placer d'*Λαρζα* rapportait un poids d'or valant mille talents d'argent. Et ce chiffre aussi, comme celui d'Hérodote concernant Scaptésylé, ne doit s'entendre que des meilleures années, que des «vaches grasses» du *rash* initial.

Nancy.

1) Daremberg-Saglio, art. *Metalla*, p. 1849. De même L. de Launay, *Les mines d'or antiques*, dans *La Nature*, 1907, II, p. 41: «Les mines d'or situées à l'E. de Philippe, à Daton, à Asyla près de Crénides...»

2) Pour ces faits, cf. l'admirable exposé de Heuzey, *Mission*, p. 61—65.

3) *Tô pétézior*, dit Thucydide IV, 101. S'il emploie ailleurs l'expression *πρωτα μεταλλα* IV, 105; cf. Plut. *Cimon*, IV, 2 *πρωτα*, c'est que la mine de Scaptésylé comprenait plusieurs concessions.

4) *Traité des monnaies grecques et romaines*, t. I, col. 782: «En 356 [sic], Philippe fonda Philippi comme centre des mines du mont Bermion [sic], qui lui fournirent l'or nécessaire à la frappe de ses statères: il parvint à en extraire annuellement jusqu'à mille talents, 26.200 kilogrammes». Le Bermion est à 250 km environ de Philippe.

5) XVI, 8 *τὰ δὲ κατὰ τὴν πόλιν* (sic PX *πόλιν* cett. codd.) *πρώτα μεταλλα* περιέχοντες ὅτε κατὰ τοὺς ὀβολοὺς τὰς κατασκευὰς ἐπὶ τοσούτοις ἡξίησαν, ὅσας δύνανται κτείνειν εἰς τὸν χρόνον ὅστις ἡ τελευτὴν πύειν.

Nuovi contributi alla cronologia della prima guerra punica.

Di Prospero Varese.

L'indagare fino a qual punto il calendario romano ha funzionato d'accordo colle stagioni costituisce senza dubbio un problema fondamentale così importante, che è necessario sia risolto prima di studiare seriamente qualsiasi avvenimento di Storia romana a partire da tempi realmente storici, cioè dalla fine delle guerre sannitiche fino alla riforma giuliana del calendario. Non pochi dotti si sono infatti occupati di questa questione. Sono però purtroppo giunti a risultati che io non posso né in tutto né in parte accettare¹⁾.

Voglio in questo articolo portare alcuni nuovi contributi a quanto ho sostenuto in un mio giovanile lavoro sulla cronologia della prima guerra punica, pubblicato negli *Studi di Storia antica* del mio venerato maestro, il Prof. Beloch (fase. III, Roma 1902).

Si sono, quanto alla prima punica, sostenute, ove si prescinde dall'anno girante del Matzat, le due seguenti opinioni, prima che io pubblicassi le mie nuove vedute riguardo all'andamento del calendario: Da una parte due o tre mesi di spostamento in avanti nel calendario romano (maggio pregiuliano = marzo o febbraio giuliano), e dall'altra la sua regolare funzione²⁾.

Col mio succitato lavoro sulla prima punica, ho creduto, mediante una serie di prove dirette e specialmente in base alla valutazione di molti fatti i quali, per chi crede alle due vecchie ipotesi, sono addirittura inesplorabili o si attribuiscono a pretesi errori delle nostre fonti, di poter dimostrare che il calendario romano, durante la prima punica, aveva uno spostamento regressivo col suo massimo grado di circa tre mesi (maggio pregiuliano = agosto giuliano) verso la fine di questa guerra; e con un grado minore anteriormente; di conseguenza tale che lo vediamo andar diminuendo man mano che retrocediamo verso epoche più lontane. Col 1° Vol. poi della mia *Cronologia romana* mi lusingo di aver convinto che

1) Vedi *Cronologia romana*, Vol. I: *Il Calendario Flavianus*, Roma 1908.

2) Matzat, *Römische Chronologie*; Seipt, *Questiones chronologicae*; Fränkel, *Studien zur Römischen Geschichte*; Holzappel, *Römische Chronologie*; Soltan, *Römische Chronologie* ecc.

tale spostamento continua a verificarsi durante l'età della guerra d'Annibale e della guerra contro Filippo: e notisi, con un grado sempre maggiore (cioè di circa cinque mesi al tempo della battaglia di Magnesia: lib. I, cap. 3, §§ 29—30; di poco più di quattro mesi al tempo della battaglia di Cinocefale: lib. I, cap. 3, §§ 26—27; e minore retrocedendo: vedi per es. quanto al tempo della battaglia di Beecula ciò che ho detto nel lib. I, cap. 1, § 2; lib. II, cap. 2, §§ 61—66; e riguardo ai primi anni della guerra annibalica, quanto nel lib. I, cap. 1, §§ 5—7).

Quanto ai miei risultati riguardo alla guerra d'Annibale ed all'età delle grandi conquiste, non si sono ancora occupati i critici. Riguardo alla prima punica, venne la mia teoria accettata dal Beloch (*Griech. Gesch.*, Vol. III, 2 pagg. 208 e 231), e da Max Schermann (*Der erste punische Krieg im Lichte der literarischen Tradition*, Tübingen 1905). Invece O. Leuze (*Die Schlacht bei Paenonius*, *Philolog.* 1907, pag. 135 ed F. Lütjebacher (*Beiträge zu einer kritischen Geschichte des ersten punischen Krieges*, *Philolog.* 1907 pag. 396) credono poter rigettare le mie argomentazioni, e dimostrare che durante la prima punica il calendario ha funzionato regolarmente.

Veniamo a dar uno sguardo alle argomentazioni di questi due dotti. Incominciamo dalla battaglia di Palermo. Che questa battaglia sia avvenuta non prima della metà di un giugno giuliano, cioè verso il tempo della mietitura, è certissimo.

Polyb. I, 40, 1, dice: *Τὸν δὲ Καυζίδιον ἐν τῇ Παιρόνῳ διακρίβειν, τὸ λοιπὸν μέρος ἔχοντα καὶ στρατιὰς, βολύμηνον ἐξεδόσανα τοῖς τῶν συμμάχων χωροῖς, ἀναζωόσαις καὶ συγκροτῶνς τι.*

Si può far questione se dobbiamo, in base a questo dato ritenere che si trattò della metà di giugno, oppure della fine di questo mese, o dei primi di luglio: a seconda cioè delle nostre opinioni riguardo al tempo in cui nell'antichità si faceva la mietitura in Italia e in Sicilia: ma ad un'epoca anteriore al giugno per la battaglia di Palermo, non possiamo in alcun modo pensare.

Partendo dalla premessa che il calendario romano abbia funzionato regolarmente, si deve di necessità ritenere una di queste due cose: Che la battaglia sia avvenuta o al principio dell'anno di carica di Metello (i consoli in questo tempo prendevano il comando alle calende di maggio); oppure dopo la fine dell'*annus*, cioè mentre Metello non era più console, ma proconsole.

Contro la prima di queste ipotesi voglio riportare quanto ne dice lo stesso Leuze, pag. 137:

1) Zur Zeit der Schlacht hat der Kollege des Metellus, C. Furius, mit der Hälfte des Heeres Sizilien bereits verlassen (Polyb. I, 40, 1; Zon. VIII, 14, 8). Beide kamen aber erst im Frühsommer 251 auf den Kriegsschauplatz. Furius müsste also unmittelbar nach seiner Ankunft wieder den Rückmarsch nach Rom angetreten haben. Das

wäre eine fauſt anfallende Maſſregel, für die man ſchlechterdings keinen einleuchtenden Grund finden kann.

2) In gleicher Verlegenheit befindet man ſich der Frage gegenüber: wenn Metellus im Juni 251 ſchon den entſcheidenden Sieg über das vorher ſo gefürchtete Elefantenheer errungen hat, was hat er dann den ganzen Sommer 251 über getan, wie hat er ſeinen Erfolg ausgenützt? In den Quellen ſucht man vergebens nach Material zur Beantwortung dieſer Frage.

3) Die Friedensgeſandſchaft wird auch von ſolchen, welche die Schlacht ins Jahr 251 verlegen, dem folgenden Jahr 250 zugeteilt. Darnach wäre zwischen der Schlacht (Juni 251) und der Abſendung der Geſandten (Frühling 250) faſt ein volles Jahr vergangen; in der Ueberlieferung wird aber das Friedensangebot als direkte Folge des niederschmetternden Eindruckes jener Niederlage bezeichnet.

4) Polybius hat bereits die Wahl der neuen Konſulu für 504 Varr. und den Beginn der Flottenrüſtung erwähnt (I. 39, 15), ehe er zu dem Bericht über die Schlacht bei Panormus kommt (I. 40, 1), und I. 41, 2 ſagt er, durch die Siegesboſchaft ſeien die Römer in ihrem ſchon vorher gefaſſten Beſchlusſe, die neuen Konſulu mit einer Flotte nach Sizilien zu ſchicken, nur noch beſtärkt worden. Schon die äüßere Anordnung bei Polybius ſpricht ſomit entſchieden gegen die Annahme, daſſ Metellus am Anfang ſeines Amtjahres geſiegt habe. Aber auch der innere Zusammenhang, in den Polybius die Ereigniſſe bringt, ſchließt dieſe Datierung aus. Er gibt I. 39, 14 als Motiv für die Rückkehr der Römer zum Seekrieg die Tatsache an, daſſ das Landheer in Sizilien aus Furcht vor den Elefanten nichts ausrichtete. Dieſer *πτοία τῶν ἀντιπαρατίε* des Landheers hat aber die Schlacht bei Panormus ein Ende gemacht. Folglich kann ſie nicht ein ganzes Jahr vor der Wahl der neuen Konſulu und der daraufhin beginnenden Flottenrüſtung angeſetzt werden, wenn man nicht dem Polybius eine ſtarke Ungenauigkeit und eine irreführende Verſchiebung der Ereigniſſe zumuten will (vg. inoltre la mia cron. della prima punica, pag. 28).

Veniamo alla ſeconda ipoteſi: ſoſtenuta queſta ultimamente da Lütſcherbach pag. 416. Riportiamo le ſue ſteſſe parole:

Dann fährt Polybius fort: als Haſdrubal erfuhr, daſſ der eine Feldherr mit der Hälfte des Heeres nach Italien gegangen ſei (im Herbeſte 251), Caecilius aber mit den übrigen Truppen in Panormus weile und die Feldfrüchte der Bundesgenoſſen ſchützen wolle, brach er zur Zeit der Ernte mit ſeiner Heeresmacht von Lilybäum auf und lagerte ſich an den Grenzen des Gebietes von Panormus. Keine andere Zeitbeſtimmung bei Polybius iſt klarer als dieſe: er bezeichnet in Uebereinkünſtung mit den kapitoliniſchen Faſten den Sommer 250, da Atilius und L. Manlius Schiffbauten.

Ed anche contro queſt' ultima ipoteſi voglio riferire integralmente le argomentazioni del Leuze, pag. 136:

1) Da das Amtjahr damals an den Kalenden des Mai begann, ſo war Metellus im Juni 250 nicht mehr Konſul. Dementsprechend lieſt man bei den neueren Hiſtorikern, ſoweit ſie dieſe Datierung vertreten, Metellus habe ſeinen Sieg als Prokonſul erfochten. In den Quellen aber iſt nirgends eine Andeutung zu finden, daſſ die Schlacht nicht noch in das Amtjahr des Metellus fiel. Im Gegenteil: von Florus und Eutrop wird ſie unter dem Jahrstitel *L. Caecilio C. Furio consulibus* erzählt; von Diodor, Frontin und Oroſius wird der Sieger ausdrücklichs als Konſul bezeichnet (Flor. I. 18, 27: *Metello gique consule . . . apud Panormum sic hostes occidit* [sc. populus Romanus]. — Eutr. II. 24: *L. Caecilio Metello C. Furio Placido* [fälschlich ſtatt Pacilio] *consulibus Metellus in Sicilia Aprorum duces . . . superavit*. — Diod. exc. XXIII. 21: *κατασκότος, Κεκιλίου καὶ Φυρίου κόνουλων*. — Front. strat. II. 5, 4: *L. Metellus consul*

in Sicilia bellum adversus Hasdrubalem gerens . . . intra Panormum copias tenuit.
 Oros. IV, 9, 14: *Hasdrubal . . . cum Metello consule apud Panormum pugnam consecutus*

2) Die Ueberlieferung berichtet von Friedensunterhandlungen, die nach der Niederlage von den Puniern angeknüpft wurden (diese Friedensverhandlungen werden von Polybios nicht erwähnt, weil sie erfolglos blieben. Aber sie sind durch andere Quellen und durch sachliche Gründe (vgl. besonders Oskar Jäger, *M. Atilius Regulus*, Progr. 1878 S. 8-11) so gut beglaubigt, dass die meisten Forscher [z. B. auch Mommsen] sie als geschichtlich betrachten. Ob bei dieser Gesandtschaft Regulus beteiligt war, ist eine Frage für sich, die hier nicht in Betracht kommt. Fiel die Schlacht in den Juni 250, so betrug die Zeit zwischen dem Tag von Panormus und der Wiederaufnahme des Kriegs durch die Absendung der neuen Konsuln C. Atilius und L. Manlius allerhöchstens sechs Wochen. Dass in so kurzer Frist die durch eine Gesandtschaft der Punier in Rom geführten Verhandlungen eingeleitet und beendet sein konnten, ist wohl kaum denkbar.

Come vedesi, se il Luterbacher ha potuto ostinarsi a porre la battaglia di Palermo dopo la fine dell' anno di carica di Metello, è pel semplice motivo che questo dotto non ha, diciamolo pure, avuto una chiara conoscenza delle questioni che si è proposto di risolvere. Il Leuze invece ha studiato profondamente questo argomento: così mi ha fornito il modo di confutare, senza incomodarmi a rispondere con argomentazioni mie, chiunque si ostina a determinare la cronologia della battaglia di Palermo senza accettare la mia teoria sul calendario romano.

Vero è però che il Leuze, nonostante tutte le ragioni da lui portate in favore della mia teoria, alla fine non l'ha voluta accettare. Ma l'argomentazione in base alla quale il Leuze non ammette la mia teoria è anch' essa una prova in favore di questa: è anzi la più valida prova che si possa portare.

Prende le mosse dalla traduzione latina del vecchio Casaubono e dalla traduzione tedesca del Campe; di qui passa ad argomentazioni che non credo di dover riferire; e viene in sostanza a questa conclusione: «Essere vero che l'esercito cartaginese è andato contro Palermo nell' aprile rom. del cons. 503; che però *ἀρὰ τοῦ ἔτους ἡς ἀρχαίου ἔτι* non significa che era il tempo della mietitura; che si era invece nell' aprile giuliano del 250*.

Quale prova, in favore della mia teoria, è più valida di questa? Che cioè siasi dovuto per distruggere ad ogni costo le mie argomentazioni, ricorrere ad un tale ripiego?

Si sono insomma questi avvertimenti svolti nel modo seguente: In uno degli ultimi mesi dell' anno di carica (poniamo verso i primi di aprile 503) C. Furio ha lasciato la Sicilia per andare a Roma a presiedere i comizi per le elezioni dei nuovi consoli. Il capitano dei Cartaginesi, saputo che Furio era partito (subito dopo e non nientemeno che molti mesi dopo, come risulta dalla ricostruzione di Luterbacher, il quale fa ritornare Furio nell' inverno precedente), cerca di trarre profitto dal fatto che per qualche mese cioè fino all' arrivo dei nuovi consoli, le forze romane in Sicilia erano molto diminuite; e va contro Palermo. Essendo il tempo della

raccolta, la stagione era molto propizia per operare in territorio nemico.

Ma riportiamo il passo di Polibio:

Καὶ κατεσκήσαντες στρατιῶνός τ' ἑαὸν Ἀντίον καὶ Μένιον Μύλλιον, ναυπηγόντια περιζώνια σιδήρῳ, καὶ κατέγραψον καὶ ἀνέθροον σιόλον ἐντογῶς. Ὅ δὲ προσιὼς τῶν Καρχηδονίων Ἀσδρούβας, ὄρων ἀποδεικνύων τοὺς Ῥωμαίους ἐν ταῖς προεργεμέταις παρατάξουσιν, ἀνθόμερος τὸν μὲν εἶνα τῶν στρατιῶν μιὰν εἰς ἡμισίαν δυνάμειος εἰς τὴν Ἰαλίαν ἀπὸλλύσθαι, τὸν δὲ Κιαζίον ἐν τῷ Πανόρμῳ θανατῶναι, τὸ λοιπὸν μέρος ἐχθρία εἰς στρατῶς, βολόμενον ἐγδορῆσαι τοῖς τῶν συμμάχων παρσιόις, ἀκμαϊόσιν εἰς ἀνταρμιᾷς, ἀνταλῶν ἐκ τοῦ Ἀλεβίων ἐν δόρυμιν, ὄρησι καὶ κατεστρωμένον πρὸς τοῖς ὄροις εἰς χώρας Πανορμίουσι καὶ. (I, 39, 15—40, 2).

Quando è giunta a Roma notizia della vittoria di Metello, i consoli del 504 o erano ancora *suffecti*, o da poco avevano preso il comando:

Polyl. I, 41, 1: Τοῦ δὲ προεργεμῆτος τοῦτον προσπεσόντος εἰς τὴν Ῥώμην, περικραεῖς ἦσαν, ὅτ' οὕτως ἐπὶ τῷ τοῖς πολέμοις ἡλιωσθῆναι, τὸν θύριον ἐπιτομήνους ὥς ἐπὶ τῷ τοῖς ἰδίοις τεθαυμάζεσθαι, τὸν ἐκείνων περικραεῖας. Διὸ καὶ πάλιν ἐπερρώσθησαν διὰ ταῦτα κατὰ τὴν εἰς ἀρχὴς ἀρῶσθαι, εἰς τὸ μὲν σιόλον καὶ ναυτικὴς δυνάμειος τοὺς στρατιῶνός ἐπὶ ταῖς ἀράσις ἐκπέμναι, ἀπορῶνους εἰς δόρυμιν πέρας ἐπιπύσαι τῷ πολέμῳ.

Da tutto il fin qui detto crediamo risultino i due seguenti fatti:

1^a. — che la battaglia di Palermo è avvenuta verso la fine del giugno 250.

2^a. — che in questo tempo l'anno di carica di Metello era bensì verso il termine, ma non era ancora del tutto trascorso.

Così facciamo il seguente ragguaglio: Metà d'aprile 503 = Fine di giugno 250.

Se il calendario romano avesse funzionato regolarmente, i mesi dell'anno consolare adatti alla guerra (*thargelia*) sarebbero stati tutti inclusi nell'anno astronomico in cui i consoli entravano in carica: e perciò sempre in questo avrebbero dovuto partire pel campo ritornando poi verso la fine dell'*annus*, un console a Roma per le elezioni. Invece collo spostamento regressivo del calendario romano, quest'unico modo di inviare i consoli contro il nemico non poteva sempre essere seguito, perchè un console spesso non avrebbe potuto lasciar il campo, per recarsi a Roma a presiedere i comizi per le elezioni, se non producendo un indebolimento nell'esercito romano in una stagione adattissima alle operazioni militari: come p. e. abbiamo veduto quanto al ritorno di C. Furio nel 250, che diede luogo all'assalto di Asdrubale. Quindi sono spesse volte o ambedue i consoli, oppure uno di essi, partiti *ἐκπαύειν* εἰς *thargelia* dell'anno astronomico seguente a quello in cui entravano in carica: cioè o dopo presie-

duto ai comizi per le elezioni dei consoli seguenti, oppure eletto un *dict. comit. causa*, all'atto della loro partenza.

Ecco un esempio di questo genere, quanto alla guerra di Annibale:

Liv. XXX, 39, 4: *M. Serrilius* (552), *in comitiarum causa ad urbem revocatur, dictatore dicto C. Serrilio Gemino, in provinciam est profectus*.

E da Liv. XXX, 39, 5, consegue la partenza di questo console non potersi ascrivere ad un tempo anteriore al dicembre o gennaio rom. (Vedi *Cron.* lib. I, cap. III, § 22).

Si sono insomma seguiti due modi diversi d'invviare i consoli al campo: o alla prima *θεσία* cioè poco dopo preso il consolato, all'incirca nel nostro agosto; oppure alla seconda *θεσία* cioè nella primavera successiva all'anno astr., in cui i consoli prendevano il comando.

Dei consoli del 505, L. Giunio e P. Claudio, è quest'ultimo partito alla prima *θεσία* (249); e Giunio alla seconda (prim. 248). Ecco in sostanza ciò che ne dice Polibio. Appena giunto a Lilipio (Polyb. I, 49, 3), Claudio deliberò di andare improvviso a Trapani colla flotta per assaltare Aderbale; e fu sconfitto (mettiamo verso la metà di settembre). Venuta a Roma notizia della battaglia di Trapani, L. Giunio, il collega di Claudio, allestisce nuove navi, coscrive un nuovo esercito (nell'inverno 249/8); e fatte le elezioni (Polyb. I 52, 5: *συναιχρόνως ἐκείνους κατασκευάζει*), parte per la Sicilia.

Quale passo polibiano più chiaro di questo?

Polibio, è vero, nel riportar questa notizia da Fabio, ha, con quel suo *παράκλητα τὸν ἥτορ αὐτὸν ἐξέκρινεν* *Λέξιον* *Τούριον* erroneamente scambiato L. Giunio, il console che presiedeva i comizi, per uno dei consoli eletti di nuovo. Ma questa non è che un'inezia¹⁾. Il fatto,

1) Avendo Polibio, nel suo racconto della prima guerra punica attinto unicamente da Filino, autore contemporaneo, e da Fabio, il quale ha scritto in un tempo in cui il calendario era ancora spostato, non si trovano nel racconto polibiano di questa guerra veri e propri errori cronologici originati dall'uso di determinazioni secondo il calendario romano fatto in un tempo in cui questo funzionava regolarmente. Una certa eccezione è costituita dal succitato scambio di Giunio per uno dei consoli del 506, derivato dal fatto che quando Polibio ha scritto, non si verificavano più partenze alla seconda *θεσία*; ed un'altra (scambio quest'ultima dell'anno cons. colla *θεσία* quantità identiche quando scrisse Polibio), da quel *τῆς θεσίας κατασκευάζει* che Polyb. I, 39, 1, riferisce alle partenze di Cn. Cornelio e C. Sempronio (501) mentre in realtà questi consoli sono partiti durante la stessa stagione di guerra al principio della quale erano partiti i consoli precedenti: cioè gli uni alla prima *θεσία*, e gli altri alla seconda (vedi fasc. pag. 22—23).

In sostanza però, insistiamo, le indicazioni di tempo fornite da Polibio quanto al racconto della prima guerra punica, non sono spostate. Veri spostamenti di stagione vi sono invece naturalmente però non molto numerosi, a causa del carattere condensatissimo delle medesime, nelle nostre fonti secondarie. Non sono p. es. altro che spostamenti il *θῆγοντες παρασκευάζει* riferito da Zon. VIII, 11, al ritorno di Duilio dalla Sicilia; e il *διὰ τὸν γαῖονα* che Zon. VIII, 10, riferisce al ritorno dalla Sicilia di M. Valerio e M. Otacilio (quanto, a proposito di questi due passi di Zo-

nella sua sostanza, sta in ciò: che Polibio ha, insistiamo, raccontato la partenza di uno dei consoli alla prima *θέρμη*, e dell'altro alla seconda, dopo fatte le elezioni. Chi vuole tener ferma la vecchia cronologia non può riuscire a comprendere quanto in Polyb. I, 52, 2—8. Così fa il Laterbacher pag. 118.

Veniamo ad esaminare altre partenze di consoli alla seconda *θέρμη*. Incominciamo da quella di M. Emilio e Ser. Fulvio (499).

Questi consoli sono partiti, col compito di andare in Africa a liberare gli avanzi dell'esercito di Regolo, al principio di una buona stagione (Polyb. I, 36, 10: ἀρχὴν καλὴν τῆς θέρμης). Ove si voglia ritenere che si tratti non di quella del 254, ma di quella del 255, bisogna porre la sconfitta di Regolo nel corso dell'inverno 256/5. Così hanno finora fatto tutti coloro che, mentre si occupavano di questa questione, avevano presente anche il problema della funzione del calendario romano.

Invece Laterbacher (pag. 410) ha riconosciuto doversi la sconfitta di Regolo assegnare a verso l'agosto del 255.

M. Atilio e L. Manlio (498) entrarono, secondo me, in carica verso il principio del luglio giul. 256 (vedi *Cron.* pag. 102: 1 marzo 498 = 9 maggio 256): sono partiti da Roma verso i primi di agosto di quest'anno; e verso la fine di agosto hanno vinto quella battaglia che ha aperto loro il passo all'Africa, in cui sono sbarcati verso la metà di settembre. Poco dopo presa Clupea, hanno inviato ambasciatori a Roma per chiedere al Senato istruzioni sul da farsi: ed avendo questo risposto che Regolo dovesse rimanere in Africa e Manlio ritornare a Roma, χαίρων δὲ ἐπαγροῦντορ Μάλλιος αὖρ τῆς Πόλεως αὖρ τῆς ἡτῆς ἀπέχαιρεν (Zonar. VIII, 13).

Regolo, rimasto da solo in Africa, per tutto l'inverno se ne stette ai quartieri a Clupea. Intanto i Cartaginesi si prepararono alla guerra per la prossima primavera: crearono duce Asdrubale e Bostare e richiamarono Annibale dalla Sicilia.

La vittoria di Regolo presso Adì è avvenuta al principio della buona stagione del 255.

Terminato l'anno, gli venne *ab hunc gestas res* prorogato l'imperium (Liv. Per. 18: Val. Max. IV, 4, 6; Dion. 13, 20; Front. IV, 3, 3).

Non è affatto vero, come vorrebbe Laterbacher (pag. 410) che secondo Polibio Regolo sia stato fatto prigioniero prima della fine del suo

marco, ho detto nel fasc. pag. 12, è assurdo: non aveva in quel tempo ancora veduto chiaro, riguardo agli spostamenti. Ne mancano anche le giuste determinazioni: tale è l'ἔτος χειμῶνος di App. lib. 3, riferito al tempo della sconfitta di Regolo: così il δὲ τὸν χειμῶνα di Zon. VIII, 10, quanto al ritorno di L. Postumio e Q. Emilio dopo presa Agrigento (sette mesi a partire dal tempo della mietitura, secondo Polyb. I, 18, 6; 19, 6); così pure il χειμῶνος ἐπαγροῦντορ riferito da Zon. VIII, 13, al ritorno di Manlio dall'Africa.

anno di carica. Polibio traslascia soltanto di accennare alla proroga dell'*Imperium*, pel semplicissimo motivo che per la guerra d'Africa ha seguito non un annalista, cioè Fabio, ma Filino.

La sconfitta di Regolo è avvenuta nel cons. 499 e nel cuore dell'estate (App. *Lib.* 3: ὅγα ζαίνατος; Liv. XXVIII. 13, 17: *Negat* (Q. Fabius) *aditum esse in Africam* *M. Atilium captum in Africa commemorat, inquam M. Atilius primo accessu ad Africam offenderit, neque recordatur illi ipsi tam infelici imperatori pugnasse tamen portus Africae et res egregias primo anno gessisse*). Da ciò consegue che la flotta liberatrice dell'esercito di Regolo, comandata dai consoli del 499 M. Emilio e Ser. Fulvio, è venuta in Africa τῆς θηρίας ἀγοζουέρης non del 255, ma del 254.

Questo è comprovato dal trionfo di M. Emilio e Ser. Fulvio *procons.* XIII e XII K. *Febra.*, cioè nientemeno che verso la fine dell'anno cons. seguente a quello in cui sono entrati in carica.

E, notisi, se i medesimi fossero partiti appena preso il consolato, non vi sarebbe stato nessun console a Roma a presiedere ai comizi per le elezioni dei consoli seguenti e si sarebbe nominato un *dict. com. hab. causa*. Ma questo nei fasti consolari non figura.

Che poi τῆς ἀγοζουέρης τῆς θηρίας di Polyb. I. 36, 10, non si possa in alcun modo rigettare, risulta dal fatto che il naufragio di M. Emilio e Ser. Fulvio, avvenuto subito dopo il loro ritorno in Sicilia, si deve ascrivere al luglio giul. (Polyb. I. 37, 4: μετατὲρ τοῦ ἐναυαγίου τὸν Ἰούλιον τῆς Ὠρίστορος καὶ Κερρὸς ἐναυαγίης).

Dunque i consoli del 499 sono partiti nella prim. del 254. Ritenendo questo, si deve naturalmente ammettere lo spostamento regressivo del calendario romano.

Ma Luterbacher non vuol fare ciò. Così, dopo avere assegnato la sconfitta di Regolo all'agosto del 255, vuol sostenere che M. Emilio e Ser. Fulvio siano venuti in Africa in questo stesso anno.

Ed ecco in base a quali argomentazioni:

1°. — Perchè Polyb. I. 36, 5, dice che i Romani, venuta notizia della sconfitta di Regolo, hanno immediatamente (εὐθὺς) deliberato che si dovesse allestire la flotta ed inviarla a liberare gli avanzi dell'esercito d'Africa, assediati a Clupea.

Ma se (cosa questa riconosciuta anche da Luterbacher), la disfatta di Regolo è avvenuta nell'agosto la notizia della medesima non può essere giunta a Roma prima del settembre: nè la flotta poteva essere equipaggiata in pochi giorni. Devono dunque M. Emilio e Ser. Fulvio essere partiti nella primavera seguente.

2°. — Perchè, se i consoli non fossero venuti subito in Africa, gli assediati di Clupea non avrebbero potuto resistere ai Cartaginesi.

Questa considerazione è in contrasto con Polyb. I. 36, 7. I Carta-

ginesi hanno posto l'assedio a Clupea, si sono con ogni potere sforzati di ottenerla: finalmente disperati di poter riuscire nel loro intento, hanno abbandonato l'assedio ($\Delta\iota\alpha\ \delta\epsilon\ \tau\acute{\eta}\varsigma\ \gamma\alpha\rho\rho\alpha\sigma\iota\omega\tau\eta\varsigma\ \kappa\alpha\iota\ \iota\acute{o}\lambda\eta\alpha\varsigma\ \tau\omicron\upsilon\varsigma\ \alpha\iota\tau\acute{o}\phi\omicron\delta\epsilon\upsilon\iota\varsigma\ \alpha\iota\tau\acute{o}\phi\omicron\delta\epsilon\upsilon\iota\varsigma\ \iota\lambda\lambda\iota\epsilon\ \delta\epsilon\upsilon\epsilon\iota\lambda\epsilon\upsilon\epsilon\iota\tau\omicron\iota\varsigma\ \epsilon\iota\varsigma\ \pi\omicron\lambda\iota\sigma\tau\omicron\phi\iota\alpha\varsigma$).

Devonsi naturalmente a queste operazioni assegnare parecchi mesi.

Venne intanto la nuova che i Romani apparecchiavano la flotta per mandarla di nuovo in Africa. Da questa notizia mossi i Cartaginesi attesero ad allestire la vecchia flotta, a costruire nuove navi. Quando l'armata romana di dirigeva alla volta dell'Africa, la flotta cartaginese era già pronta, le nuove navi già costruite.

3.^a. — Contro il fatto che, avendo M. Emilio e Ser. Fulvio trionfato *pro-ross.* XIII e XII K. *Fabr.*, e non essendosi fatto il *diel. com. hab. causa*, devono i medesimi aver fatto le elezioni prima della loro partenza, la quale quindi si deve ascrivere alla seconda metà del loro anno di carica, risponde che uno dei consoli, verso la fine dell'*annus* avrà lasciato la Sicilia per andare a far le elezioni, oppure si saranno fatti i nuovi consoli con un *interrex*.

A quest'ultima ipotesi non credo necessario rispondere. Quanto poi alla prima ipotesi, faccio osservare che il fatto che M. Emilio e Ser. Fulvio hanno trionfato nello stesso tempo, indica chiaramente che questi sono ritornati nel medesimo tempo a Roma. Né si può ritenere che, verso il termine dell'*annus*, uno dei consoli sia ritornato a Roma per le elezioni, e poi sia di nuovo venuto in Sicilia.

4.^a. — Quanto al suocitato $\mu\epsilon\tau\alpha\zeta\eta\epsilon\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \epsilon\iota\sigma\phi\omicron\delta\epsilon\iota\tau\omicron\ \tau\omicron\upsilon\varsigma\ \pi\lambda\omicron\epsilon\epsilon\varsigma\ \epsilon\iota\varsigma\ \Omega\upsilon\gamma\iota\omicron\upsilon\alpha\varsigma\ \kappa\alpha\iota\ \textit{Ker}\acute{o}\varsigma\ \epsilon\iota\sigma\phi\omicron\zeta\eta\epsilon$ riferito al tempo del naufragio di Camarina, Luterbacher dice che non si deve trattare di luglio, ma di gennaio.

Però (bisogna pur riconoscerlo a sua lode), anche Luterbacher sembra non creda troppo a questa ipotesi, poichè aggiunge che non volendo ammettersi ciò si può benissimo porre la sconfitta di Regolo nel maggio. E questo, notisi, dopo che lui stesso ha dovuto riconoscere che la disfatta di Regolo si deve assegnare all'agosto.

5.^a. — Anche ponendo la sconfitta di Regolo nel maggio 255, non si può ugualmente ritenere che i nuovi consoli siano andati in Africa $\alpha\epsilon\gamma\kappa\upsilon\epsilon\iota\tau\epsilon\varsigma\ \epsilon\iota\varsigma\ \theta\epsilon\tau\iota\alpha\varsigma$ di questo stesso anno. Così Luterbacher dice che tale passo di Polibio non ha alcun valore.

Che devo mai rispondere contro argomentazioni di questo genere? Evidentemente per Luterbacher non hanno valore le fonti, ma soltanto le sue opinioni sul Calendario Romano.

* * *

Esaminiamo altre partenze di consoli avvenute indubbiamente alla seconda *θελία*.

I Romani, perduta la loro flotta presso Camarina, come abbiamo ve-

duto nel luglio del 254, fecero costruire un'altra flotta: e l'inviarono in Sicilia, coi consoli del 500 A. Atilio e Cn. Cornelio.

Fabio in Polyb. I, 38, 6, ha detto che la nuova flotta è stata costruita in tre mesi: ciò, ed è tutto dire, allo stesso Polibio è sembrato quasi da non credersi (*ἀλλ' οὐδὲ πιστεύσαι ἔρεχθον*); in realtà la cosa è del tutto impossibile: si devono alla ricostruzione della flotta assegnare almeno sette od otto mesi.

Sono dunque anche A. Atilio e Cn. Cornelio partiti alla seconda *πρωτία* (prim. 253).

Passiamo al primo anno della guerra. Il punto di partenza più importante, per determinarne la cronologia, viene dato da Polyb. I, 41, 3, secondo cui l'assedio di Lilibeo ha incominciato nell'anno quattordicesimo. E ciò, mentre erano consoli C. Atilio e L. Manlio (504), i quali sono in ogni caso venuti in Sicilia a tarda estate del 250, essendo la battaglia di Palermo, la quale precede la partenza dei consoli da Roma (Polyb. I, 41, 1—3), avvenuta, come abbiamo veduto, durante il tempo della meti-tura di quest'anno.

Sorge la questione se questo calcolo è stato preso da Fabio oppure da Filino. Col cap. 42 § 8, incomincia senza dubbio una lunga serie di excerpti di Filino, la quale, eccettuatine soltanto due brevissimi, cioè quanto al 42, 2—8, ed al 45, 3—10, ed una piccolissima contaminazione al 48, 5, continua fino alla ricostruzione della flotta romana, che precedette la battaglia delle Egadi, cioè fino al 48, 9. Col 44, 3 poi termina un excerpto indubbiamente di Fabio.

Da quale dunque dei due succitati autori proviene l'*ἔτος τεσσαρταζαυδέζατον* di Polibio?

Da Fabio no certamente, poichè lo storico romano, contando gli anni della guerra a seconda dei consolati avrebbe detto che era il quindicesimo anno. Deve quindi questo calcolo essere di Filino, il quale ha senza dubbio contato gli anni della guerra partendo dalle primavere.

Facendo, in base all' *ἔτος τεσσαρταζαυδέζατον*, il calcolo all' indietro vediamo che la guerra fu incominciata bensì dal console Ap. Claudio (490), ma nell'anno a. C. 263.

Il Luterbacher (pag. 417), rievocando un'opinione già sostenuta dal Seipt ed ultimamente dal Reuss, sostiene, per giustificare tale calcolo di Polibio, che questi abbia contato il 501 come il dodicesimo anno, che perciò il 502 dovrebbe essere il tredicesimo: ma che Polibio, avendo trascurato la coppia consolare del 502, abbia contato il 503 pel tredicesimo anno e il 504 pel quattordicesimo.

Rispondiamo. Anche ammesso che il calcolo di Polibio emanì direttamente da lui, questo non può essere ugualmente basato che su due punti fissi, cioè sul principio della guerra e sul tempo in cui è incominciato l'assedio di Lilibeo: nè l'omissione (per quale motivo vedi fasc. pag. 21)

d'una coppia consolare poteva quindi dar luogo ad un qualsiasi errore nel calcolo.

Né basta. Abbiamo in Polyb. I, 56, 2, un altro calcolo di questo genere, cioè *ἔτος ὀκτωκαιδέκατον* riferito alla nomina di Barca a comandante supremo ed all'occupazione di Ercte. Barca è rimasto ad Ercte per tre anni (Polyb. I, 56, 11), e due anni ad Erice (Polyb. I, 58, 6), fino alla battaglia delle Egadi, avvenuta secondo me nel 241 ed anche secondo Luterbacher (pag. 424), in ogni caso non prima dell'autunno del 242. Da ciò consegue che Barca ha preso il comando supremo nel 246, il quale anno era, insistiamo, il diciottesimo della guerra. Veniamo dunque, pel principio della guerra, di nuovo al 263.

Né si può in questo caso dire che Polibio ha contato un anno di meno pel motivo che ha ommesso i consoli del 502. Infatti, a partire dal 505 fino al 512, Polibio omette tutti i consolati; non può dunque aver fatto il suo calcolo dei diciotto anni contando le coppie consolari.

Finalmente che la spiegazione del calcolo polibiano accettata da Luterbacher non sia da ritenere giusta, risulta anche dal fatto che Polyb. I, 63, 4, ascrive alla durata della guerra ventiquattro anni. Infatti se le cose fossero state come crede Luterbacher, Polibio avrebbe assegnato alla medesima non ventiquattro anni ma ventitre.

La verità sta insomma in ciò, che tutti questi calcoli non sono il risultato di computi fatti da Polibio, ma sono stati dal medesimo trascritti dalle sue fonti: i primi due da Filino, e quest'ultimo da Fabio, il quale ha naturalmente calcolato gli anni di durata della guerra contando i consolati.

ἔτος τεσσαρεσκαίδέκατον e *ἔτος ὀκτωκαιδέκατον* non si possono spiegare ove si voglia porre il principio della guerra nel 264. Questa ha dunque incominciato bensì durante il consolato di Ap. Claudio (490), ma nel 263, anno quest'ultimo il quale costituisce uno dei due punti estremi su cui sono basati i succitati calcoli, i quali, insistiamo, provengomo da una fonte greca, cioè da Filino.

Di calcoli di questo genere abbiamo i seguenti esempi quanto alla guerra di Annibale:

1°. — La catastrofe degli Scipioni è avvenuta durante il consolare 542 e nella primavera 211. E Livio, seguendo in ultima analisi una fonte greca, dice:

Octavo anno postquam in Hispaniam venerat (cioè a partire dal 218) *Cn. Scipio . . . est interfectus* (XXV, 36, 14; vedi *Cron.* pag. 165).

2°. — La cacciata definitiva dei Cartaginesi dalla Spagna devesi ascrivere bensì alla prima metà della buona stagione del 205; ma ancora al consolare 548, poichè P. Scipione alla fine del 548 era già a Roma, essendo venuto a chiedere il consolato pel 549. Dunque la cacciata dei Cartaginesi dalla Spagna per gli annalisti dev'essere avvenuta nel tredice-

simo anno a partire dal principio della guerra (536) e nell'anno quattordicesimo per gli storici greci.

Liv. 28, 6, 11, in base a questi ultimi dice:

Hoc marisve moelo ducta atque auspicio P. Scipionis pulsè Hispania Carthaginienses sunt, quarto decimo anno post bellum inditum, quinto (cioè a partire dalla prima campagna di Scipione, 209), quam P. Scipio provinciam et exercitum accepit (Vedi Cron. pagg. 208—216).

Filino, Sileno, Sosilo ecc. non potevano naturalmente contare secondo i consolati e tanto meno in base ai suffetti Cartaginesi. Non rimaneva quindi loro altro che contare in base alle stagioni di guerra, computo questo pel quale aveva loro fornito il tipo Tucidide.

Veniamo ai consoli del 492, L. Postumio e Q. Emilio. Questi consoli, appena vennero in Sicilia, si avviarono con tutto l'esercito contro Agrigento e si accamparono, secondo Polyb. I, 17, 8, ad otto stadi da questa città, costringendo i Cartaginesi a rimanersene rinchiusi dentro le mura. Non molto dopo viene il tempo della raccolta: i Cartaginesi assaltano improvvisamente i Romani, che si erano dati con troppo ardore a raccogliere il frumento, e per poco non li sconfiggono.

Naturalmente Laterbacher crede che si tratti della mietitura del 262, A pag. 404, dice semplicemente così:

Die Konsula schlossen den Hannibal, den Diktator, d. h. wohl Jahreskönig oder Statos, der Karthager in Agrigent ein, zur Zeit der Ernte 262, nicht 261, wie Varesio, S. 18 und Schermann S. 34 annehmen.

Ma ciò è senz' altro impossibile. I consoli entravano in carica alle calende di maggio: non potevano quindi partire da Roma prima della fine di questo mese. Da Roma ad Agrigento v'è una distanza di circa 1050 km: in una lunghissima marcia quale quella da Roma ad Agrigento, un esercito non può percorrere in media più di una ventina di km. al giorno: non possiamo dunque, anche ammettendo che i consoli appena arrivati a Messina, abbiano senz' altro continuato la loro marcia alla volta di Agrigento, ritenere che i medesimi abbiano potuto giungere sotto questa città in un tempo anteriore alla fine del luglio pregiul.

Devesi quindi anche ove si ritenga che il calendario abbia funzionato regolarmente, assegnare l'arrivo di L. Postumio e Q. Emilio sotto Agrigento ad un tempo posteriore alla mietitura del 262.

Da ciò risulta dimostrato che anche questi consoli sono partiti alla seconda *Septia* (prim. 261).

* * *

Diamo uno sguardo alla cronologia dell' ultimo anno della guerra. Mi sono occupato diffusamente di ciò nel fasc. pagg. 4—11 e nella *Cron.* pagg. 37—42: e credo di aver dimostrato quanto segue:

- 1^a. — Che Catulo è venuto in Sicilia non molto prima di Annone.
- 2^a. — Che l'arrivo di Annone coincide con la battaglia delle Egadi.

la quale è stata combattuta l'*Id. Mart.* secondo Eutr. II, 27: datazione questa confermata da Zon. VIII, 17.

3^a. — Che dunque Catulo è partito durante la seconda metà del suo *annus*, poniamo un mese e mezzo prima del *VI Id. Mart.*

4^a. — Che però dovesi la partenza di Catulo ascrivere al principio della buona stagione, poniamo alla fine di aprile o primi di maggio (Polyb. I, 19, 8: ἀρρομένης τῆς θερίας).

Così ho fatto il seguente ragguaglio: marzo 512 = giugno 241.

Ed ecco con quali ragioni Lützbacher rigetta tutto ciò. Nemmeno lui (ed è tutto dire), ha potuto sostenere che Catulo sia partito al principio del suo *annus*. Riportiamo le sue stesse parole pag. 422:

Dass alle diese Schiffe schon bereit waren, als Catulus zum Anführer bestimmt wurde, ist schlechterdings nicht glaublich. Auch gingen mit der Flotte ohne Zweifel einige frische Landtruppen zu den ἀρρομένης (Polyb. I, 61, 8) nach Sizilien. Es mussten mindestens 100000 Mann an Truppen und socii navales angehoben werden (?), und es war feststehende Sitte, dass die Konsule selbst ihre Mannschaften anhoben. Also waren Lutatius und Postumius noch viele Wochen mit den Aushebungen der Besatzung und Befrachtung der Schiffe in Rom beschäftigt. Auch mussten sie das Latinerfest halten. Als sie aber ausfahren wollten, trat ein Hindernis ein: Metellus pentateles maximus Postumium consulum eundemque placentem Martium ad bellum gerendum Africanum petentem, ne a sacris descenderet, multa dicta, necem egressi passus non est (Val. Max. I, 1, 2). Wie es bei einer solchen multa dictio zugeht, sehen wir aus einem ähnlichen Handel im Jahre 190: Et in senatu et ad populum nequis contentioibus certatum, et imperia inhibita ultra citroque, et pupura capta et multae dictae et tribuni appellati, et provocatum ad populum est (Liv. XXXVII, 51, 3). An Stelle des Postumius gab man dem Catulus den Prätor Q. Valerius Falto als Befehlshaber bei.

Annettiamo dunque con Lützbacher che Lutazio sia partito ad anno consolare inoltrato. Ma, in base a Polyb. I, 59, 8, dobbiamo assegnare ciò al principio di una buona stagione (ἀρρομένης τῆς θερίας). Si deve quindi trattare di quella non del 242, ma del 241.

Invece Lützbacher dice:

Die Abfahrt des Catulus von Rom fand also erst zu Ende des Sommers statt: die Zeitbestimmung des Polybius ἀρρομένης τῆς θερίας beruht auf Irrtum wie im Jahre 255.

Non voglio più oltre insistere per ribattere argomentazioni di questo genere. Le teorie sono giuste quando con queste si possono chiarire le fonti: non quando ci costringono a far man bassa sulle medesime¹⁾.

Roma,

¹⁾ Per una trattazione più particolareggiata della cronologia della prima punica, rimando il lettore al vol. I parte II, della mia *Cron. Rom.*, di prossima pubblicazione.

Spuren politischer Autonomie in Aegypten unter den Ptolemäern.

Von W. Schubart.

Unter den Staaten, die aus dem Erbe des grossen Alexander hervorgegangen sind, nimmt das ägyptische Königreich der Ptolemäer eine besondere Stellung ein. Denn während überall sonst die königliche Gewalt mit dem Vorhandensein zahlreicher politischer Verbände, vornehmlich griechischer Städte, zu rechnen hat und ihrer Autonomie gegenüber sich gewisse Beschränkungen auferlegen muss, tritt sie uns in Aegypten als unbeschränkte Machtvollkommenheit über Untertanen entgegen. Hier ist, so scheint es, kein Raum für selbständige Organisationen; auch den letzten Winkel erreicht die absolute Regierung mit ihrem dicht geflochtenen Netz königlicher Verwaltung, deren Werkzeuge die königlichen Beamten sind. Dieser Gesamteindruck gründet sich auf Beobachtungen verschiedener Art. Zunächst ist es eben die straffe Staatsverwaltung selbst, die keinerlei Ausnahmen zuzulassen scheint; die Papyrusurkunden zeigen uns immer und immer wieder den König, vertreten durch seine Beamten, als die maßgebende Instanz. Sodann weist man mit Recht darauf hin, dass es in Aegypten an autonomen politischen Gebilden fast ganz fehle; ist auch die Stadtverfassung von Ptolemais nicht mehr zu bezweifeln und die von Naukratis so gut wie sicher, so wird sie doch gerade bei der Hauptstadt Alexandrien fraglich. Und darüber hinaus können wir autonome Griechenstädte in Aegypten nicht nachweisen, müssen vielmehr annehmen, dass es keine gegeben habe. Jedenfalls haben die Ptolemäer der städtischen Autonomie von vornherein nur eine begrenzte Verbreitung gewährt und auf diesem Wege eine staatliche Einheit in ihrem Lande erreicht, die sich zum Vorteil ihrer Machtstellung wesentlich von den Zuständen des benachbarten Seleukidenreiches unterscheidet.

Trotzdem lassen sich Unterschiede in der Stellung ihrer Untertanen nicht verkennen. Gerade die Papyrusurkunden haben uns gelehrt, dass der Grieche in Aegypten, namentlich im ersten Jahrhundert der Ptolemäerzeit, einen Vorrang vor dem Ägypter geniesst. Freilich scheint dieser Vorrang sich in eine Reihe von Privilegien für einzelne Personen oder auch einzelne Gruppen aufzulösen und darüber hinaus nur in dem höheren Ansehen der Griechen zu bestehen, also mehr einen gesellschaftlichen Vor-

sprung als ein politisches Vorrecht zu bedeuten. Allein eine genaue Prüfung unseres in dieser Beziehung nicht sehr ergiebigen Materials wird, wie ich glaube, dazu nötigen, das allgemeine Urteil ein wenig zu ändern.

Versucht man, sich in die Anfänge der Ptolemäerherrschaft zu versetzen, so ist wohl nicht zu bezweifeln, dass die einwandernden Griechen zunächst die aus ihren Heimatsorten überkommenen Begriffe von politischer Selbständigkeit der *πόλις* mitgebracht haben. Diese hatten ihnen zum mindesten in der Form an, dass sie die Zugehörigkeit zu ihrer Vaterstadt festhalten und sich Athener, Rhodier u. s. w. zu nennen fortfahren. Hierin liegt ein nicht ganz unwesentlicher Unterschied von der Art, wie man in Aegypten den Heimatsort zu bezeichnen pflegt, nämlich mit *ἀσπίς*; sogar der alexandrinische Jude ist ein *Ἰουδαῖος τῆς ἀπὸ Ἀλεξανδρείας*. Ausnahmen fehlen nicht; wie sie entstehen, zeigt das Nebeneinander von *οἱ ἀπὸ Κίχωνάτης* und *Κίχωναιεῖς* (*Pap. Rhinoc.* 10, 27). Am leichtesten ergeben sie sich begrifflicher Weise da, wo es sich um bedeutende Orte handelt, die zwar nicht griechische *πόλις* aber sonst wirkliche Städte sind, so z. B. bei Memphis und Theben; vgl. den *Διοπολίτης* und die *Διοπολίτης* *P. Lond.* III 882 S. 13. 101 v. Chr. Soweit aber die Griechen nicht einer *πόλις*, sondern einer anders organisierten Landschaft angehören, nennen sie sich Thessaler, Kreter u. s. w. Sie besitzen ausser ihrer durch die Einwanderung erworbenen Eigenschaft als Untertanen des Königs noch eine zweite, nämlich die Verbindung mit dem heimischen Gemeinwesen, die nicht nur in der Abstammung, sondern auch in Gewohnheiten und Rechtsanschauungen, in politischen Begriffen besteht. Wenn nun einwandernde Scharen zum Unterschiede von dem alten Stamme ihrem Ethnikon ein *ἴς* *ἐκγορεύς* hinzufügen und eine Gruppe von „Neumakedonen“ und dergl. bilden, so betonen sie damit zugleich wiederum ihren nationalen Zusammenhang¹⁾. Die Tatsache, dass solche nationale Bezeichnungen sich durch Jahrhunderte erhalten haben, bedeutet an sich schon einen Widerspruch gegen eine völlig absolute Königsgewalt. Denn vom Standpunkte der königlichen Verwaltung aus wurden die Bevölkerungsgruppen nur durch ihr Verhältnis zur Regierung abgegrenzt; es gab Soldaten und Militärkolonisten, Beamte, Staatspächter, *βασιλικοὶ γεωργοὶ* und dergl., es war aber gleichgültig, ob man es mit Makedonen oder Persern, mit Rhodiern oder Aegyptern zu tun hatte. Vielmehr: es wäre gleichgültig gewesen, wenn nicht der König eine weitreichende Rücksicht auf die nationalen Gruppen hätte nehmen müssen. Im Heere, der Stütze des Königs, konnte er keinentfalls die Landsmannschaften übersehen; er hat im Anfange die nationale Einheitlichkeit der Söldnerregimenter geachtet und später wenigstens die Namen bestehen lassen. Dies gilt nicht nur für die Griechen im engeren Sinne, sondern auch für eine ganze Reihe

¹⁾ Zu der hier vorausgesetzten Deutung von *ἴς* *ἐκγορεύς*; vgl. meine Bemerkungen *Archiv f. Pap.* V, 107.

anderer Nationalitäten, sofern sie sich nur von den Ägyptern unterschieden. Macht man sich klar, dass das Heer immer von neuem durch Werbungen auf griechischem Boden ergänzt wurde, so versteht man ohne weiteres, dass der König auf die Anschauungen dieser Leute beständig Rücksicht nehmen musste, und dass sie zugleich, ebenso wie Kaufleute und andere Einwanderer, dahin wirkten, das politische Bewusstsein der in Ägypten ansässigen Griechen nicht einschlafen zu lassen.

Das Verhältnis der Ptolemäer, im besonderen der ersten, zu den Griechen ihres Gebietes, ist durchaus anders als zu den Ägyptern: hier der Sohn des Re, der über Untertanen herrscht, dort der Nachfolger Alexanders, der dem Griechentum neue Gebiete erschliesst. Ob auch der Grieche den König bald genug einen Gott nennt, so steht er ihm doch persönlich als freier Mann gegenüber. Er schreibt an den König nicht anders als sonst an eine höher stehende Person; der Königsname wird zwar im Dativ vorangestellt, im übrigen aber mit ihm höflich und sachlich, ohne jede Ergebenheitsphrase, verkehrt¹⁾. Der König wiederum schreibt an seine Beamten in demselben schlichten, man möchte sagen, bürgerlichen Tone. Erst im 2. Jahrhundert wird das allmählich anders, ungefähr um dieselbe Zeit, wo man sich durch die Aufnahme unter die „Verwandten“, „ersten Freunde“ und „Freunde“ des Königs gehoben fühlt. Die Protokolle der Urkunden stellen zwar den König an die Spitze, neben ihm aber eponyme Beamte, in erster Reihe den Alexanderpriester; diesen freilich gewissermaßen als den ersten Diener des göttlichen *πασιτέλης*, der im Grunde der eigentliche Herrscher ist. Man vergleiche nur das griechisch gedachte Protokoll des Dekrets von Kanopos mit dem ägyptisch gedachten des Rosette-Steines, und man wird den ganzen Gegensatz des hellenistischen *πασιτέλης* der Griechen zum ägyptischen Pharao empfinden²⁾.

Solche Erwägungen geben uns ein Recht zu fragen, ob sich das besondere Verhältnis des Königs zu seinen nichtägyptischen Untertanen, in erster Linie zu den Griechen, in irgend welchen rechtlichen Formen ausgeprägt habe. Wir gewinnen es noch sicherer aus der Tatsache, dass wenigstens eine Stadt im hellenischen Sinne, Ptolemais, dem Könige ihren

1) Vgl. z. B. *Pap. Hibeh* I 34 (243 2 v. Chr.).

2) Es ist längst bemerkt worden, dass gegenüber der Begünstigung der Griechen im dritten Jahrh. im zweiten Jahrh. v. Chr. eine grössere Rücksicht auf die Ägypter zur Geltung kommt. Jedoch ist das Verhältnis des Königs zu den Griechen und Ägyptern nicht nur in der Abstufung der Gunst, sondern grundsätzlich verschieden, denn während bei den Griechen das charakteristische Moment in der Beziehung des Königs zu ihren Verbänden und Gemeinden liegt, handelt es sich bei den Ägyptern um einzelne Personen oder Bevölkerungsklassen, Bauern, *μυρρα*, Priester und dergl. Auch die ägyptische Priesterschaft steht dem Könige nicht als einheitliche Organisation, sondern als Berufsklasse gegenüber; eine ägyptische „Kirche“, wie Otto, *Priester* II 281 ff. sie konstruiert, hat es nicht gegeben. Vgl. meine Anzeige des Ottoschen Buches im *Lat. Centralbl.* 1909 Sp. 68 ff.

Ursprung verdankt. Eine grundsätzliche Ablehnung dürfen wir also nicht voraussetzen. Alexandrien und Naukratis fallen weniger ins Gewicht, weil beide schon bestanden, als Soter Aegypten besetzte.

Zuvor aber muss bemerkt werden, dass die Frage nicht dahin gestellt werden darf, ob politisch organisierte Städte nachgewiesen werden können, sondern gemäss den sehr ungleichen griechischen Bevölkerungselementen dahin auszudehnen ist, ob Kennzeichen irgend welcher politischen Betätigung und politischer Einrichtungen aufzufinden sind. Alexandriens Verfassung, einer der dunkelsten Punkte in der Ptolemäergeschichte, steht unter diesem Gesichtspunkte keineswegs im Vordergrund, obwohl sie naturgemäss ein besonderes Interesse weckt und aus dieser Untersuchung neues Licht empfangen kann.

Um über die Spuren politischer Autonomie richtig urteilen zu können, müssen wir einen Blick auf die ptolemäische Verwaltung werfen. Sie äussert sich in der Form königlicher Erlasse oder Verfügungen, der *δικαστήματα* und *προστάγματα*; neben ihnen werden aber auch Gesetze, *νόμοι*, angeführt, die sich nicht scharf davon scheiden lassen, da auch der *νόμος* als königlicher Erlass in die Erscheinung getreten sein muss. Vielleicht sind die grossen allgemeinen Regulierungen bestimmter Verwaltungszweige als *νόμοι* bezeichnet worden, während die *δικαστήματα* und *προστάγματα* mehr den Charakter von Ausführungsbestimmungen hatten: freilich ist es auffallend, dass die anscheinend grundlegende Ordnung des Gerichtswesens immer als *τὸ δικαστικόν* angeführt wird, ein Zeichen, wie sehr man sich hüten muss, genaue Unterschiede zu suchen. Alle diese königlichen Bestimmungen geben sich als unbeschränkt bindend, sofern sie nicht selbst Ausnahmen anordnen oder gewähren.

Neben ihnen aber finden wir zitiert ausser den *νόμοι τῆς χώρας*, den einheimisch ägyptischen Gesetzen, die hier nicht in Betracht kommen, *πολιτικοὶ νόμοι* und *θηγίγματα*, zu denen ein Beispiel aus der Kaiserzeit noch *ἀστυκοὶ νόμοι* hinzutügt.

Die Natur unsres Materials bringt es mit sich, dass wir nirgends über diese Begriffe unmittelbar belehrt werden. Allein der Hauptpunkt tritt überall mit genügender Klarheit zu Tage, wenn man ohne eine vorgefasste Meinung zu prüfen versucht. Zunächst sollte nicht bezweifelt werden, dass *θηγίγματα* Beschlüsse sind, die von einer Körperschaft durch Abstimmung gefasst werden; Nabers Erklärung¹⁾: *normae rerum constitutiones* dürfte man selbst dann nicht billigen, wenn man beschliessende Körperschaften in Ptolemäerstaaten nicht kannte. Nun wissen wir aber, dass es solche gab, nicht nur die Priestersynoden²⁾, die ihre Beschlüsse

1) *Arch. f. Pap.* III, 6 ff.

2) Vgl. Otto, *Friester und Tempel*, Index. Auch *Teb.* I 6, 23 sind mit *θηγίγματα* ohne Zweifel Beschlüsse von Priestersynoden gemeint, nicht königliche Erlasse, wie Grenfell und Hunt annehmen. Richtig urteilt Rostowzew, *Arch.* IV 569; er nimmt jedoch neuerdings diese Deutung wieder zurück, *GG.A.* 1909 S. 636 Anm.

als *φρῆγματα* bezeichnen, nicht nur Veraine und *νομοτάται*¹⁾, sondern auch mindestens eine *νόμος*, die in aller Form *φρῆγματα* gefasst hat, nämlich Ptolemäis. Gerade bei dieser Stadt vermögen wir sogar noch zu erkennen, dass die *φρῆγματα* sowohl die Stadtverfassung als auch das Privatrecht betrafen²⁾. Vielleicht haben wir auch in dem frühptolemäischen Text über die Aufnahme in die Phratrien ein *φρῆγμα*, nicht einen königlichen Erlass vor uns³⁾. Demnach ist, um zunächst bei Ptolemäis zu bleiben, hier das *φρῆγμα* das Mittel zur Regulierung von Fragen der Verfassung und des Privatrechts, d. h. es ist die Grundlage gesetzlicher Bestimmungen und hat zum Ergebnis das Gesetz, den *νόμος*. Gesetze aber, die aus den Beschlüssen politisch organisierter Körperschaften hervorgingen, fielen selbstverständlich nicht unter den Begriff der vom Könige erlassenen Ordnungen, die z. T. ja auch *νόμοι* hießen; sie mussten davon unterschieden werden, und ich wüsste nicht, wie man sie anders als *νομοῦντοί νόμοι* hätte nennen sollen. Dem entspricht es, wenn wir nun auch tatsächlich *νομοῦντοί νόμοι* und *φρῆγματα* neben einander angeführt finden. Im Prozesse des Hermias beleuchtet der Anwalt der Gegner seine Sache unter zwei Gesichtspunkten, je nachdem ob das einheimisch ägyptische Recht vor den Laokriten angewandt würde, oder die *νομοῦντοί νόμοι* und die *φρῆγματα*⁴⁾. Man darf hier nicht die letzteren als Königsrecht dem einheimischen Rechte gegenüberstellen, denn es versteht sich von selbst, dass vor den Gerichten in ptolemäischen Ägypten überhaupt nur Königsrecht gilt; auch die *νόμοι τῆς πόλεως* gehören dazu, insofern sie von den Ptolemäern in Kraft gelassen wurden. Nur dem Inhalte nach könnte man, und soviel ich weiss, ist das bisher immer geschehen, die von den Ptolemäern eingeführten Rechtssatzungen, das *ius Graecum*, wie Naber es nennt, den *νόμοι* der *πόλις* gegenüberstellen. Indessen würde man Königsgesetze doch recht sonderbar mit dem Namen *νομοῦντοί νόμοι* und königliche Erlasse direkt falsch als *φρῆγματα* anführen; das Wort selbst legt es am nächsten, an „politische“ Gesetze zu denken, also Gesetze, die in politischen Organisationen, Städten oder ähnlich verfassten Gebilden, Geltung besitzen. Darin liegt nichts Anstössiges, denn auch

1) Vgl. z. B. das *viñjanam* der Idumäer. *Arch.* III 128 f. Nr. 6.

2) Ditt. *OGI* I 48 über Wahl der *πολιτῆς* und der *δικαστῆρες*: P. Fav. 22 Ehericht vgl. meinen Aufsatz *Alexandrinische Urkunden*, Arch. V, 76 Anm. 3.

3) *P. Hobbs* 128. Die Gründe für diese Auffassung habe ich *Arch.* V 92 Anm. 1 dargelegt.

[illegible]

diese bedurften selbstredend königlicher Bestätigung oder Zulassung, um vor Gericht, und zwar vor dem Königsgericht, wirksam zu sein. Es ist aber nicht einzusehen, weshalb der König, der die *νόμοι τῆς χώρας* bestehen liess, nicht auch *ψηφίσματα* und Gesetze der griechischen Städte und sonstigen politischen Einheiten¹⁾ hätte anerkennen sollen. Es ist sehr wohl denkbar, dass über den Antritt der Erbschaft, denn darum handelt es sich an unsrer Stelle, besondere königliche Erlasse nicht vorhanden waren, weil dafür gewisse *πολιτῶν νόμοι* und *ψηφίσματα* durch königliche Anerkennung geltendes Recht geworden waren. Ohne Zweifel haftete dieser Charakter dem *ψηφίσμα* und dem Stadtgesetze nicht ohne weiteres an: vielmehr muss man voraussetzen, dass nur bestimmte Ordnungen dieser Art als Königsrecht anerkannt und in das Staatsgesetzbuch aufgenommen waren. Die Geltung dieser Beschlüsse und Gesetze innerhalb der sie beschliessenden politischen Organisation ist eine Sache für sich: hier handelt es sich nur darum, ob sie zum allgemein geltenden Königsrecht werden konnten, was m. E. zu bejahen ist. Die bisher älteste Erwähnung der *πολιτῶν νόμοι* als Grundlage eines gerichtlichen Urteils scheint dieser Auffassung zu entsprechen²⁾; denn im 25. Jahre Euergetes' I legt das Gericht im Prozesse Dositheos-Herakleia die königlichen *διατάγματα* und soweit diese nicht in Betracht kommen, die *πολιτῶν νόμοι* seinem Urteile zu Grunde. Wenn hier, in den offiziellen Gerichtsakten, die königlichen *διατάγματα* an erster Stelle stehen und die politischen Gesetze nur als Aushilfe in zweiter Linie herangezogen werden, so dürfte klar sein, dass die letzteren eben nicht vom Könige erlassene Gesetze, sondern städtische Gesetze, die vom Könige bestätigt sind, vorstellen. Sonst müssten die königlichen *νόμοι* in erster Reihe und die Verfügungen, *διατάγματα*, in zweiter Reihe berücksichtigt werden.

Ergibt sich, wie ich glaube, schon hieraus, dass man die *πολιτῶν νόμοι* nicht nur um ihres Namens willen, sondern auch aus sachlichen Gründen, von der königlichen Gesetzgebung formell scheiden muss, so finden wir eine Bestätigung in einigen Stellen, die das Wort *πολιτικὸς* in prägnantem Sinne belegen. Der Erlass Euergetes' II gegen die Willkür der Beamten³⁾ beginnt mit den Worten: *μηδὲ τοῖς σιγατικῶν δὲ μηδὲ*

1) Dass es solche gab, soll später gezeigt werden; hier setze ich es voraus, um anzudeuten, dass wir nicht nur an Ptolemais und ev. Alexandrien denken müssen.

2) *Petrie Papyri* III 21 g.

3) *P. Tib.* I, 5, 255 ff. Der Erklärung von Grenfell-Hunt in der Anm. S. 58 kann ich nicht zustimmen. Zunächst wäre es mindestens sonderbar, wenn man zur Erläuterung der *σιγατικὸς* zwei Kategorien auführte, die am wenigsten als unmittelbar königlich bezeichnet werden können: die *ἡγετικὸς* standen zwar unter königlicher Aufsicht, waren aber doch ein Ressort für sich, das neben der allgemeinen Staatsverwaltung bestand. Ebenso verhielt es sich mit den *πολιτικὸς*: auch sie unterlagen der königlichen Aufsicht, fielen aber mit den unmittelbar königlichen Angelegenheiten nicht zusammen. Die von Gr.-H. herangezogene Beschreibung der Chremata-

τοὺς ἀλλοι εἰ τοὺς αὐτοὺς ἑστίας ἀντίας τῶν πρὸς βασιλικῶν καὶ πολιτικῶν καὶ ἡγεμονικῶν und scheint entweder die Beamten oder, was Grenfell und Hunt vorziehen, ihre Geschäfte, in königliche, politische und priesterliche zu gliedern: die Beziehung auf die Beamten selbst ist wohl sprachlich mehr angemessen. Jedenfalls also war *basilikῶν* und *πολιτικῶν* nicht dasselbe, und wenn auch tatsächlich königliche Beamte in die Verwaltung der *πόλις* eingriffen, so gab es doch ein besonderes Verwaltungsgebiet, das *πολιτικῶν* hiess, und, wie uns Ptolemais deutlich zeigt, auch besondere städtische Beamte, die in ihrer Gesamtheit *πολιτικοὶ* genannt werden durften. Wenn Grenfell und Hunt bei der Erläuterung dieser Stelle die *πολιτικοὶ νόμοι* als die für die Griechen geltenden Gesetze gegenüber den ägyptischen *νόμοι τῆς χώρας* bezeichnen, so trifft das nur für ihren Inhalt zu, wird aber der formalen Seite nicht gerecht: denn den Gegensatz zur *χώρα* bildet nicht die griechische Bevölkerung, sondern die Stadt oder die *ἐν* Stadt ähnliche Organisation. Im weiteren Sinne sind auch diese beiden Kategorien königlich, im engeren Sinne aber ist *πολιτικῶν* sichtlich etwas anderes als das direkt auf den König bezügliche *basilikῶν*, und ein *basilikῶς νόμος* ist formell, seiner Entstehung nach, etwas anderes als ein *πολιτικῶς νόμος*.

Dass man städtische Beamte in der Tat *πολιτικοὶ* genannt hat, darf man wohl aus dem Erlass über die Hadriansbibliothek vom Jahre 127 n. Chr. entnehmen. Denn hier werden zur Nachachtung aufbefohlen *οἱ μὲν ἐν τῇ πόλει παρακατατίθενται* und *οἱ δὲ ἐν Αἰγύπτῳ*; der in der Abschrift folgende Einführungsbefehl des Flavianus sendet ganz entsprechend *οἱ ἀπὸ τῆς Αἰγύπτου νομοιοὶ* von den *πολιτικοὶ ἀντίας*, d. h. im vorliegenden Falle die Urkundenschreiber in der ägyptischen *χώρα* von den alexandrinischen Schreibern. Wenn hier die Beziehung der *πολιτικοὶ* auf die *πόλις* Alexandrien klar ist, so gilt doch das Wort an sich nicht

tisten (*Amb.* II 33, 9) als *οἱ τῆς βασιλικῆς καὶ παρανομικῆς καὶ δημοτικῆς ὑφ' ἡμῶν*, macht, wie ich glaube, eine ganz entsprechende Unterscheidung, obgleich die *παρανομικῆς* unfraglich zu den königlichen Sachen gehören. Aber bekanntlich nahm das Finanzressort eine sehr selbständige Stellung ein, sodass man wohl begreift, wie es von den *basilikῆς* im engeren Sinne gesondert werden konnte. Wie bei uns die Zollgemeine Staatsverwaltung ein Ressort für sich ist, so waren τῆς βασιλικῆς im engeren Sinne etwas anderes als *παρανομικῆς* und *δημοτικῆς*, etwas anderes als *πολιτικῆς* und *ἡγεμονικῆς*. Wäre an unseren Stellen nicht diese Bedeutung beabsichtigt, so hätte die Hinzufügung der andern Kategorien kaum einen Sinn, denn *basilikῆς* im weiteren Sinne waren alle Dinge und *basilikῶν* im weiteren Sinne alle Beamten im Ptolemäerstaate, und mit *τῶν αὐτῶν ἑστίας* wäre alles Nötige gesagt gewesen. Wenn der König trotzdem drei Klassen nennt, so wollte er offenbar auch diejenigen binden, die sich nicht unter die königlichen Beamten im engeren Sinne rechneten. Außerdem möchte ich noch, dass eine Beziehung dieser drei Genitive zum folgenden *ἐνεχόμενον ὑφ' ἡμῶν* keineswegs ausgeschlossen werden kann; damit würde der Sinn der ganzen Verfügung wesentlich geändert werden.

allein den Beamten Alexandriens, sondern allgemein denen jeder $\pi\acute{o}\lambda\iota\varsigma$ ¹⁾; ferner aber bezeichnet es nicht nur die hier gemeinten Personen, sondern alle, die in der Stadt Funktionen haben, also auch Beamte, die in der Stadt tätig sind. Der Weg von da zu den eigentlich städtischen Beamten ist nicht weit; vielmehr traf auf sie dieser Name in erster Linie zu. In sehr charakteristischer Weise werden in der von Letebvre im *Bulletin de la Société Archéol. d'Alexandrie* X, 1908, 187 ff. publizierten Inschrift, die zahlreiche Namen weihender Soldaten aus ptolemäischer Zeit anführt, unter ihnen neben andern Truppen- und Rangbezeichnungen $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ als besondere Kategorie genannt (Z. 69). Ohne hier weitere Folgerungen für die Heeresgliederung ableiten zu wollen, betone ich nur, dass „Stadtsoldaten“ einen bestimmten Begriff bilden, also Soldaten, die zu einer $\pi\acute{o}\lambda\iota\varsigma$ gehören, und zwar, wenn man die übrigen Bezeichnungen in dieser Inschrift vergleicht, nicht etwa als geborene Städter, sondern als „städtische“ Truppenabteilung. Vgl. die Ausführungen von Lesquier, *Revue de Philologie* XXXII 215 ff. Ähnlich erscheinen (*Revue des Ét. Grecques* IV 53) in den Graffiti von Achnim $\pi\epsilon\tau\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ und $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ nebeneinander.

Für unsern Zweck ist es nicht erforderlich, das Wort $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ in allen Verbindungen zu verfolgen, da es hier auf seinen sachlichen Inhalt ankommt, nicht auf seine zahlreichen Anwendungen. Immerhin sei darauf hingewiesen, dass wir $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ als „städtische Angelegenheiten“, $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ $\alpha\iota\omicron\nu\alpha$ als „Stadtvermögen“, $\delta\eta\mu\acute{o}\sigma\iota\alpha$ $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ $\epsilon\gamma\gamma\alpha$ als „öffentliche städtische Arbeiten“, $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ $\tau\upsilon\acute{\alpha}\tau\epsilon\zeta\alpha$ als „städtische Bank“, $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ $\lambda\omicron\gamma\eta\gamma\iota\omicron\upsilon\tau\omicron\iota$ als „städtisches Rechnungsamt“, $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ $\acute{\alpha}\gamma\gamma\epsilon\iota\omicron\iota$ als „städtisches Archiv“ (dies aus den alexandrinischen Urkunden) belegen können; die direkte Beziehung auf eine „Stadt“ ist hier unverkennbar²⁾. Für die $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ $\rho\acute{\eta}\mu\alpha\iota$ aber dürfen wir angesichts der Tatsache, dass es städtische

1) P. Oxy. I 34 Verso: Kol. II 19 ff. $\pi\epsilon\tau\epsilon\pi\eta\mu\acute{\alpha}\zeta\epsilon\tau\omicron\upsilon\sigma\iota$ $\sigma\acute{\upsilon}\nu$ $\tau\acute{\iota}\varsigma$ $\epsilon\lambda\epsilon\gamma\omicron\tau\acute{\iota}\mu\epsilon\varsigma$ $\tau\acute{\iota}\varsigma$ $\beta\epsilon\beta\alpha\theta\acute{\iota}\sigma\tau\epsilon\varsigma$ $\tau\acute{\iota}$ $\sigma\tau\alpha\tau\iota\sigma\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha\iota$ $\alpha\iota$ $\mu\acute{\epsilon}\nu$ $\epsilon\iota$ $\tau\acute{\eta}$ $\pi\acute{o}\lambda\iota$ $\pi\alpha\epsilon\gamma\pi\epsilon\tau\iota\sigma\tau\acute{\epsilon}\mu\alpha\tau\omicron\iota$ $\epsilon\pi\acute{\iota}$ $\Phi\epsilon\gamma\mu\alpha\theta\epsilon$ $\kappa\alpha\omega\pi\acute{\iota}\varsigma$, $\alpha\iota$ $\delta\epsilon$ $\epsilon\iota$ $\Lambda\gamma\epsilon\tau\epsilon\varsigma$ $\acute{\alpha}\nu\omicron\tau\omicron\upsilon\varsigma$ $\epsilon\pi\acute{\iota}$ $\Pi\epsilon\gamma\epsilon\iota\alpha$. Kol. III 3: $\sigma\acute{\iota}\zeta$ $\epsilon\lambda\epsilon\gamma\epsilon$ $\mu\epsilon$, $\sigma\acute{\iota}$ ω $\acute{\alpha}\pi\omicron$ $\tau\acute{\eta}\varsigma$ $\Lambda\gamma\epsilon\tau\iota\omicron\iota$ $\iota\omicron\upsilon\mu\epsilon\iota\zeta\omicron\iota$ $\pi\alpha\tau\epsilon\rho\acute{\alpha}\iota$ $\mu\acute{\epsilon}\lambda\lambda\omicron\iota$ $\pi\epsilon\tau\epsilon\pi\eta\mu\acute{\alpha}\zeta\epsilon\tau\omicron\upsilon\sigma\iota$ $\tau\acute{\iota}\varsigma$ $\sigma\eta\gamma\epsilon\kappa\iota\alpha\varsigma$ η $\epsilon\tau$ $\Phi\epsilon\gamma\mu\alpha\theta\acute{\epsilon}$ $\beta\epsilon\beta\alpha\theta\acute{\iota}\sigma\tau\epsilon\varsigma$; 9: $\tau\acute{o}\iota\tau\omicron\upsilon\varsigma$ $\kappa\epsilon$ $\sigma\acute{\upsilon}\nu$ $\pi\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\tau\omicron$ $\kappa\alpha\iota$ $\tau\acute{o}\iota\varsigma$ $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota\varsigma$ $\pi\acute{\alpha}\nu\tau\epsilon\varsigma$ $\tau\acute{\alpha}$ $\epsilon\pi\acute{\alpha}\lambda\omicron\upsilon\sigma\eta\alpha$ $\tau\omicron\iota\iota$ $\tau\eta\sigma\pi\epsilon\tau\epsilon\gamma\mu\acute{\alpha}\tau\omicron\iota$ $\kappa\alpha\tau\acute{\iota}\varsigma$. Ob man $\iota\omicron\upsilon\mu\epsilon\iota\zeta\omicron\iota$ mit Grenfell und Hunt für die gesetzekundigen Berufsschreiber oder für die Gauleute hält, ist unwesentlich, da der Gegensatz zu den $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ in jedem Falle ersichtlich bleibt. Der Befehl in Kol. III ist in erster Linie den $\iota\omicron\upsilon\mu\epsilon\iota\zeta\omicron\iota$ zgedacht, daher stehen sie am Anfang, und nur der Vollständigkeit halber werden auch hier die $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ genannt. Der uns erhaltene Papyrus stammt ja aus Oxyrhynchos und gibt daher den an die ägyptische $\pi\acute{o}\lambda\iota\varsigma$ gerichteten Befehl; für Alexandrien gab es wahrscheinlich eine analoge Anordnung, worin die $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ voranstanden.

2) $\beta\epsilon\lambda\omicron\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ P. Oxy. I 55, 4. $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ $\alpha\iota\omicron\nu\alpha$ P. Strassb. Nr. 25. $\delta\eta\mu\acute{o}\sigma\iota\alpha$ $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ $\epsilon\gamma\gamma\alpha$ P. Oxy. I 84, 16. $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ $\tau\upsilon\acute{\alpha}\tau\epsilon\zeta\alpha$ ib. 9. $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ $\lambda\omicron\gamma\eta\gamma\iota\omicron\upsilon\tau\omicron\iota$ CPR I 8, 119. $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ $\acute{\alpha}\gamma\gamma\iota\omicron\iota$ BGV III 3, 22 (vgl. Arch. f. Pap. V, 80). Die Frage, wann $\pi\acute{o}\lambda\iota\varsigma$ und dem zufolge auch $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\iota\upsilon\zeta\omicron\iota$ speziell Alexandrien bezeichne, ist von Wilcken, Arch. IV 390 ohne Zweifel zutreffend erledigt, ist aber für uns ohne Belang.

Gesetze, d. h. von politischen Körperschaften beschlossene Gesetze, in Ptolemais gegeben hat, bei dieser äusserlichen Beziehung nicht stehen bleiben, sondern müssen anerkennen, dass mit dem Ausdrucke eben dieser Inhalt gemeint ist, um so mehr, als wir von königlichen Gesetzen, die nur für Städte gegolten hätten, nichts wissen, vielmehr manchen Grund haben, ihr Vorhandensein zu bezweifeln. Vielleicht ist es auch nicht überflüssig, bei unsrer Frage die Deutung von *πολιτικός* = *urbanus* = städtisch gebildet, ausdrücklich abzuweisen; so könnte wohl Polybios den ägyptischen Bestandteil der alexandrinischen Bevölkerung bezeichnen, ohne im geringsten an städtische Verfassung zu denken.

Eine willkommene Ergänzung finden wir endlich in der Erwähnung von *ἀστυνομὶ νόμοι* in der Kaiserzeit. In dem Prozesse des Damarion gegen seinen Patron entscheidet der richtende Präfekt, da die Gesetze der Ägypter nichts für die Frage ergeben, nach den *ἀστυνομὶ νόμοι*, also nach alexandrinischem Gesetz, denn *ἀστυ* dürfte wohl mit Sicherheit nur auf Alexandrien anzuwenden sein ¹⁾. Grenfell-Hunt denken hierbei an die Privilegien der Alexandriner und verstehen offenbar unter den *ἀστυνομὶ νόμοι* königliche oder kaiserliche Gesetze solchen Inhalts. Der Sachlage nach wäre dagegen nichts einzuwenden; allein die sich von selbst aufdringende Parallele mit den *πολιτικὸν νόμον* eröffnet zum mindesten die Möglichkeit, wirkliche Stadtgesetze, autonome Gesetze der Alexandriner, darin zu erblicken. In welcher Form die königlichen Privilegien der Alexandriner ausgesprochen waren, wissen wir nicht; aber eine nicht geringe Wahrscheinlichkeit spricht dafür, sie sich als *προσταγία* der Ptolemäer vorzustellen, man vergleiche z. B. das *πρόσταγμα γιζαρθρότων*, das etwa eine Analogie bieten dürfte.

Auch die Gegenüberstellung der ägyptischen Gesetze und der *ἀστυνομὶ νόμοι* erinnert lebhaft an die Betrachtungen des Rechtsanwalts im Prozesse des Hermias über ägyptisches Recht und *πολιτικὸν νόμον* nebst *ψηφίσματα*. Zugleich aber führt der Inhalt, nämlich das Rechtsverhältnis des Patrons zum Freigelassenen, auf ein frühptolemäisches Gesetz, das sich mit der Stellung der Sklaven im Prozesse befasst ²⁾. Ob es ein könig-

1) *P. Oxy.* IV, 706, etwa 115 n. Chr. Z. 6 ff. [πολιτικός] μετὰ τῶν *πῶν ἀστυνομὶ νόμων* [ἐν μὲν τοῖς τῶν] *ἀγροτικῶν νόμοις* οὐδὲν ἔτι [14] *ἐξ ὧν τῶν ἀστυνομικῶν* [15] *ἐ[πο]λιτικός* τοῖς *ἀστυνομὶ νόμοις* usw.

2) *P. Lille*, Nr. 29, 3. Jahrh. v. Chr. Die Ansicht von Bouche-Leclercq teilen Collart und Lesquier S. 126 mit. Der Stil ergibt weder für ein königliches Gesetz noch für ein *ψήφισμα* etwas Entscheidendes. Dagegen könnte man in der Erwähnung Alexandriens am Ende des Erhaltenen einen Hinweis darauf finden, dass das Gesetz nicht alexandrinisch sei; indessen würde Ptolemais dadurch nicht ausgeschlossen. Für die Beziehung auf Demetrios von Phaleron spricht nach Bouche-Leclercq besonders die Erwähnung der *προσφύγετες* I 33 und II 31; allein beidemals ist der entscheidende Wortanfang ergänzt. Ich möchte daher *προσφύγετες* nicht nur für möglich, sondern für wahrscheinlich halten; in Ptolemais finden wir sie *P. Fay.* 22.

liches Gesetz ist, vielleicht gar, wie Bouché-Leclercq vermutet, ein auf Demetrios von Phaleron zurückgehendes Gesetz aus der Zeit des Soter, kann man nicht mit Sicherheit sagen, denn auch die Beziehung auf „das Diagramma“ ist nicht entscheidend, da ja auch ein „politisches“ Gesetz sich über die allgemeine Gerichtsordnung des Diagramma nicht hätte hinwegsetzen können. Dass es aber mit den „Städten“ in Verbindung gebracht werden muss, folgt weniger aus seinem griechischen Charakter, als aus der Nennung der $[\theta\epsilon\sigma]\mu\omicron\gamma\acute{\iota}\lambda\alpha\tau\epsilon\varsigma$, die wir für Ptolemais nachweisen können, um gar nicht davon zu reden, dass die ägyptische Landesverwaltung solche Beamtentitel nicht kennt. Ist nun hier von der rechtlichen Stellung der Sklaven die Rede, so liegt die rechtliche Stellung der Freigelassenen nicht weit davon ab, und ein Zusammenhang mit den oben besprochenen $\alpha\sigma\tau\iota\upsilon\omicron\iota$ $\rho\acute{o}\mu\alpha\iota$ scheint nicht leeres Phantasiegebilde zu sein. Jedoch die Hauptfrage bleibt: ist diese Gesetzgebung königlich oder städtisch, d. h. durch Beschlüsse politischer Körperschaften begründet? Um das beurteilen zu können, muss man zu der allgemeinen und negativen Wahrscheinlichkeit, dass es unter den Ptolemäern Ausnahmegesetze königlichen Ursprungs für die $\pi\acute{o}\lambda\epsilon\iota\varsigma$ nicht gab, die gesamte Stellung der $\pi\acute{o}\lambda\epsilon\iota\varsigma$ zum Könige in Betracht ziehen.

Hierfür dürfen wir eine wichtige Aufklärung dem von Seymour de Ricci publizierten Ratsprotokoll aus Antinoë entnehmen, denn die Stellung der Kaiser zu den $\pi\acute{o}\lambda\epsilon\iota\varsigma$ wird sich nicht so sehr von der der Ptolemäer unterscheiden haben. Es heisst darin: $\epsilon\grave{\iota}$ $\tau\omicron\iota\varsigma$ $\acute{\alpha}\nu\alpha\pi\alpha\sigma\theta\epsilon\iota\sigma\iota$ $\psi\eta\gamma\acute{\iota}\sigma\mu\alpha$ $[\sigma\eta]$ $\epsilon\pi\epsilon\alpha\upsilon\tau\iota\omicron\iota\varsigma$ $\epsilon\grave{\iota}$ $\epsilon\sigma\tau\iota$ $\kappa\alpha\tau\grave{\alpha}$ $\rho\acute{o}\mu\alpha\iota$ $\tau\grave{\iota}$ $\kappa\alpha\tau\grave{\alpha}$ $\delta\iota\kappa\alpha\sigma\tau\epsilon\iota\upsilon$ $\epsilon\grave{\iota}$ $[\eta]$ $\gamma\acute{\iota}\lambda\epsilon$ $\epsilon\pi\epsilon\alpha\upsilon\tau\iota\omicron\iota\varsigma$ $\epsilon\sigma\tau\iota$ $\iota\upsilon$ $\kappa\alpha$ $[\rho\acute{\alpha}]$ $\delta\epsilon\gamma\mu\alpha$ $\omicron\upsilon\varsigma$ $\iota\sigma\chi\upsilon\sigma\theta\epsilon\iota$, $\pi\alpha\sigma\sigma\alpha\iota$ $[\eta]$ $\rho\omicron\iota\alpha$ $\gamma\acute{\iota}\lambda$ $\pi\alpha\tau\iota\omicron\varsigma$ $\omicron\upsilon\tau\iota\omega\varsigma$ $\omicron\upsilon\tau$ $\omicron\iota$ $\rho\acute{o}\mu\alpha\iota$ $\kappa\alpha\iota$ $\delta\iota\kappa\alpha\sigma\tau\epsilon\iota\varsigma$ ¹⁾. Demnach muss bei jedem $\psi\eta\gamma\acute{\iota}\sigma\mu\alpha$ der $\pi\acute{o}\lambda\epsilon\iota\varsigma$ Antinoë untersucht werden, ob es nicht den Gesetzen oder Verordnungen widerspricht, da es in diesem Falle keine Rechtskraft erlangt, auch nicht auf Grund von Präzedenzbeschlüssen. Hierin liegt eine wesentliche Beschränkung der Beschlussfreiheit, zunächst durch die Verfügungen der Statthalter, sodann durch die Gesetze. Diese letzteren kann man als Lan-

in Alexandrien können wir sie *P. P. II 42c* vermuten. Wir finden nämlich im Briefe des Philonides an Kleon [...] $\tau\omicron\iota\varsigma$ $\theta\epsilon\alpha\mu\omicron\gamma$ [...], was Wilcken zu $\theta\epsilon\alpha\mu\omicron\gamma$ $[\rho\omicron\gamma\iota\omicron\iota\varsigma]$ ergänzt; aber die Analogie von Ptolemais dürfte doch $\theta\epsilon\alpha\mu\omicron\gamma$ $[\acute{\iota}\epsilon\tau\epsilon\varsigma]$ wenigstens zulassen. Dass die Korrespondenz der Familie des Kleon Alexandrien betrifft, ist wahrscheinlich, vgl. *Arch. V* 123 Ann. 5.

1) *Comptes Rendus de l'Acad.* 1905, 160 ff. Die Lesung ist nicht überall sicher: so ist de Riccis Lesung $\pi\epsilon\upsilon\tau\iota\omicron\varsigma$ $\omicron\upsilon\tau\iota\omega\varsigma$ $\omicron\upsilon\gamma\gamma\iota$ $\chi\alpha\mu\omicron\iota$ $\kappa\alpha\iota$ $\delta\alpha\kappa\alpha\sigma\tau\epsilon\iota\varsigma$ jedenfalls nicht richtig. Ich habe die mir wahrscheinlichste Korrektur im Texte gegeben, weil sie m. E. den beabsichtigten Sinn am besten ausdrückt. Wilcken, *Arch. III* 556 nimmt Anstoss am Fehlen des Artikels vor $\delta\alpha\kappa\alpha\sigma\tau\epsilon\iota\varsigma$ und vermutet mit allem Vorbehalt $\omicron\upsilon\tau\iota\omega\varsigma$ $\omicron\upsilon\gamma$ $\omicron\iota$ $\rho\acute{o}\mu\alpha\iota$; allein dadurch wird der Ausdruck nur undeutlicher, und das Fehlen des $\epsilon\grave{\iota}$ verdient keine besondere Rücksicht. Oder fehlt es überhaupt nicht? War etwa $\kappa\alpha\iota$ mit der geläufigen kursiven Abschleifung κ geschrieben und dann $\epsilon\upsilon$?

desgesetze oder als Stadtgrundgesetze deuten, der Wortlaut entscheidet nicht. Wenn aber weiterhin mitgeteilt wird, dass Antinoë die Gesetze der Naukratiten habe (*Ναυκρατίται, ὅς τοις νόμοις τοῖσι Νάκραις*), so ist für Naukratis anzunehmen, dass seine Grundgesetze autonom waren und bis in die Kaiserzeit als solche bestanden. Und ferner darf man hiernach vermuten, dass die oben herangezogenen Gesetze nichts anderes als die Stadtgrundgesetze von Antinoë sind, deren Uebernahme von Naukratis Hadrian gestattet oder verfügt hat. Unter dieser Voraussetzung gewinne ich von den *νόμοις* Ägyptens folgendes Bild: sie besaßen Grundgesetze und hatten die Freiheit, *ψυγίαματα* zu fassen, aber nur soweit die Verfügungen des Landesherrn dadurch nicht beeinträchtigt wurden. Ihre eigene beschliessende Tätigkeit stand also unter beständiger Aufsicht. Daher dürfte es keinen Anstoss erregen, wenn man, wie oben in dem Gesetze über die Sklaven, ausdrückliche Berücksichtigung des königlichen *δίκου* findet: das Gesetz kann trotzdem sehr wohl das Ergebnis selbstständiger städtischer Beschlüsse sein. Wie es sich mit dem verhielt, was ich Stadtgrundgesetz genannt habe, ist schwer zu sagen; aber ich vermute, dass die ersten Stadtbürger im ptolemäischen Ägypten ähnlich verfahren sein werden wie Antinoë, nämlich die Gesetze einer altgriechischen Stadt im wesentlichen übernommen haben, sei es auf Anordnung sei es unter Genehmigung des Königs. Hierüber können wir bis jetzt nicht urteilen, da sowohl die Anfänge von Alexandrien und Ptolemäis als auch die Anfänge der königlichen Gesetzgebung völlig dunkel sind. Wohl aber ergibt sich, dass neben den königlichen Ordnungen, *νόμοι, προσιδύματα* und *διατάγματα*, andere bestanden, *πολιτικοὶ νόμοι, ἀστικοὶ νόμοι* und *ψυγίαματα*, die sich von jenen unterscheiden. Die Geltung der letzteren in ihren Ursprungsorten wird niemand anfechten, aber ihre Geltung vor dem Königsgericht bedarf einer Erklärung. Wir sehen deutlich, dass die ersten Ptolemäer, in der Hauptsache wird man an Soter zu denken haben, keineswegs eine vollständig neue Gesetzgebung in Ägypten begonnen haben, sondern auf jeden Fall in bestimmten Grenzen das alte ägyptische Landrecht bestehen liessen. Taten sie aber dies, so lag erst recht kein Grund vor, den Griechenkolonien, die weit weniger als die Ägypter gewohnt waren, sich einem königlichen Machtgebote zu fügen, einen königlichen Rechtskodex aufzudrängen. Vielmehr werden diese griechischen Ansiedlungen sich sofort organisiert und eine selbstständige Rechtsordnung zu schaffen begonnen haben, gleichviel, ob sie in einer Stadt wohnten oder einen grösseren Landbezirk in loserer Organisation besiedelten. Der König wird zunächst in ihre eigenen Angelegenheiten kaum eingegriffen haben; da aber sofort mit der Bestellung königlicher Gerichte für das ganze Land eine einheitliche Gesetzgebung nötig wurde, wird er hierfür die schon bestehenden *πολιτικοὶ νόμοι* zu Grunde gelegt und ihre Ungleichheiten durch königliche Verordnungen ausgeglichen haben. Ich stelle

mir vor, dass der ptolemäische Rechtskodex zum Teil aus anerkannten „politischen“ Gesetzen, zum Teil aus königlichen Verordnungen bestand, und dass auch seine weitere Entwicklung in derselben Weise vor sich gegangen ist. Indem der König „politische“ Gesetze als allgemein gültig anerkannte, nahm er sie in das Königsrecht auf, ohne ihren Ursprung verleugnen zu wollen; ein Widerspruch zu seinen Verfügungen konnte sich nicht ergeben, so lange er eine wirksame Aufsicht über die griechischen Gemeinwesen ausübte. Wo wir also vor dem Königsgericht eine Berufung auf *νόμιμοι λόγοι* und *ἐγκρίματα* finden, dürfen wir annehmen, dass der betreffende Gegenstand durch unmittelbar königliche Gesetzgebung nicht geregelt war, eben weil die anerkannten politischen Gesetze dafür genügten. Auf der andern Seite gebot den griechischen Gemeinwesen ihr eignes Interesse, in ihrer gesetzgebenden und beschliessenden Arbeit sich beständig im Einklang mit den königlichen Anordnungen zu halten, um das Eingreifen des Königs zu vermeiden.

Überblicken wir die Gesetze und Beschlüsse, die mit Wahrscheinlichkeit den politischen Körperschaften zugeschrieben werden dürfen, so finden wir darin vertreten 1) innere Angelegenheiten der politischen Verfassung, z. B. Aufnahme von Neubürgern, Wahl des Rats und der Gerichte in Ptolemäis; auch das schon erwähnte Gesetz über die Aufnahme in die Phratrien gehört in diese Gruppe, gleichviel ob es Ptolemäis oder Alexandrien betrifft; endlich Ehrendekrete in Ptolemäis.

2) Ordnungen des Privatrechts, z. B. des Erbrechts, des Rechts der Sklaven und Freigelassenen, dies letztere speziell alexandrinisch; Ehegesetze in Ptolemäis, Naukratis und Alexandrien; aber auch über andre Gegenstände¹⁾.

Wenn man soviel den Papyrusurkunden, die fast ausschliesslich die ägyptische *ζῶνα* betreffen, entnehmen kann, so ist ohne Zweifel der Umfang der „politischen“ Gesetzgebung viel grösser gewesen, und es fehlen uns nur die Dokumente aus den politischen Gemeinwesen, um dies beweisen zu können.

Politische Gesetze und Beschlüsse setzen politische Gemeinwesen und beschliessende Körperschaften als ihre Quelle voraus. In erster Linie kommen hierfür die griechischen *νόμιμοι* Aegyptens in Betracht, nämlich Ptolemäis, Naukratis und Alexandrien. Am klarsten sehen wir bei Ptole-

1) Ueber die *ἀρεταὶ* P. Tor. I. 7 (vgl. dazu BGU 1150, 10), Sklaven P. Lille 29, Freigelassene P. Oxy. IV 506. Ehegesetz in Ptolemäis P. Fay. 22; in Naukratis FHG II 8, 89 angeführt von Wilcken Arch. III 556, ferner das schon cit. Ratsprotokoll von Antinoë, wo für diese Stadt die *ἐκτελέα τοῦς Ἀλεξανδρίους* bezeugt wird, *ἥτις οὐκ ἔχουσιν Νεκροποιεῖν, ἐν τοῖς νόμοις πομπήα*; also eine Abweichung vom naukrat. Ehrerecht; in Alexandrien die Eheverträge BGU 1050, 1051, 1098, 1101; sie zeigen in der *ἀρεταὶ* vor den *ὑποθήκαι* einen mit Ptolemäis verwandten Zug, der auf ein analoges Ehegesetz schliessen lässt. — Unklar ist der Inhalt der P. P. III 21 g herangezogenen *νόμιμοι λόγοι*.

mais, das ganz und gar als autonome Stadt mit allem Zubehör vor uns steht. Obgleich daran kein Zweifel möglich ist, scheint es mir doch angemessen, die wichtigsten Merkmale seiner Autonomie kurz zusammenzustellen.

Der *δῆμος* von Ptolemais besitzt seine Vertretung in der *βουλή*, der ein eigener *ῥαρχιμαχὴς* zur Verfügung steht; dieser kann sein Amt mehrere Jahre hindurch bekleiden. Die eigentliche Geschäftsführung ruht in den Händen des aus fünf Mitgliedern und einem Obmann bestehenden Prytanenkollegiums; der Obmann, mit dem Titel *ἀρχιπρύτανης*, bekleidet sein Amt mitunter lebenslänglich. Zugleich scheinen die Prytanen in einem gewissen Zusammenhange mit der Gliederung der Bürgerschaft in Phylen und Demen zu stehen, vielleicht so, dass jede Phyle durch einen Prytanen vertreten wird. Ihre Funktionen sind, soweit wir sie kennen, nicht nur die formelle Ausführung der Volksbeschlüsse, z. B. die Einreihung des Neubürgers in Phyle und Demos, sondern erstrecken sich auch auf eine Aufsicht über das Verhalten der Bürger: sie dürfen Strafen wegen unwürdiger Haltung verhängen. Die Hauptsache aber ist, dass sie Volksbeschlüsse, jedenfalls durch Einberufung der *ἐκκλησία*, herbeiführen können. Die Volksversammlung selbst fasst ihre Beschlüsse gemeinsam mit der *βουλή*, denn so ist es wohl zu verstehen, wenn die Einleitung lautet *ἔδοξε τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ*. Den Antrag stellt ein zu einem Demos gehöriger Bürger, also ein Vollbürger, der jedoch weder Bulent noch Prytane zu sein braucht: *Ἐφ' ᾧ Δόξαντος Μεριστὲς εἴτετ*, oder das Prytanenkollegium: *πρυτάνεσσι πρόβη*. Den Inhalt der *αἰγίαματα* bilden neben Ehrungen verdienter Mitbürger und königlicher Abgeordneten, denen man *ἀποδοῖα ἐν τοῖς ἑσθιαῖς*, Speisung im Prytaneion, Bekränzung mit dem *ζισσοῦ ἀτέφαρος λάττος* im Theater zubilligt, politische Akte, nämlich Verleihung des Bürgerrechtes und Wahl der Beamten, *ἀρχιπρύτανη*, im besonderen Wahl der *βουλή* und der *δυναστεία*. Ja die Stadt besitzt sogar das Recht, ihre Verfassung zu ändern, indem sie mit Bezug auf Rat und Gerichte das passive Wahlrecht einengt. Und damit nichts fehle, erfahren wir auch, dass dieser letzte Beschluss aus politischen Wirren hervorgegangen und gegen den Willen der *πρότεροι* durchgesetzt worden ist. Endlich befassen sich die Volksbeschlüsse auch mit privatrechtlichen Ordnungen. Die Aufzeichnung der Beschlüsse auf einer *σύλη* ist Sache des Ratsschreibers.

Ptolemais besitzt *νόμοι*, d. h. Grundgesetze, nach denen die Prytanen Strafen verhängen, es besitzt auch *δικαιοφύλακες*, die über das Privatrecht zu wachen scheinen. Seine wohl rein hellenische Bevölkerung pflegt das Gymnasium, dem der Gymnasiarch vorsteht, veranstaltet Agone und versammelt sich im Theater. Den Kult versehen griechische Priester wie die *ἱεροδύται* und *ἱεροποιοί*; dazu kommt das eponyme Priestertum des Gottes Soter. Der Verein der dionysischen Künstler verewigt in Ehren-

inschriften für Prytanen seine Anhänglichkeit an die Stadt wie seine Ergebenheit gegen den König. Kurz, das politische Leben spielt sich hier in Formen ab, die durchaus dem entsprechen, was wir sonst aus hellenistischen Freistädten kennen. Wenn Strabo der Stadt ein *σέσμημα πολιτισμόν* zuschreibt, so ist dies im Sinne einer autonomen Verfassung zu verstehen¹⁾.

Ptolemais stellt sich dem Könige gegenüber ähnlich wie die dem Machtbereiche der Ptolemäer angehörigen Inselgriechen. In charakteristischer Weise zeigt sich das in dem Beschlusse zu Ehren eines königlichen Abgesandten, der ausser andern Auszeichnungen das Bürgerrecht erhält: *ἄνωξ φάνηται ἡ πόλις φιλοτιμῶς καὶ ἀξίως ἐποδεχόμενη τοὺς πρὸ τοῦ βασιλέως [παύου] φρουρέωνς*. Auf der andern Seite lässt der König der Stadt seine Befehle durch seine Beamten zugehen, wofür wir ein Beispiel die Verleihung des Asylrechts an ein Isisheiligtum in Ptolemais betreffend besitzen. Die Autonomie heisst also die königliche Machtvollkommenheit nicht auf; wie sich diese freilich zu eigentlich politischen Angelegenheiten, zu Beschlüssen der *ἐκκλησία* verhält, sagen unsre Zeugnisse nicht. Das Verhältnis der *πόλις* Ptolemais zum Könige spiegelt sich endlich darin, dass königliche Beamte hohen Ranges zugleich städtische Ämter bekleiden. Vielleicht liegt hierin die wirksamste Aufsicht des Königs, denn wenn der Epistrateg der Thebais zugleich *ἀρχιπρόταρις* von Ptolemais ist, so wird die Leitung der Stadt unter Schonung der autonomen Form tatsächlich dem Könige in die Hand gegeben²⁾. Jedoch ist zu be-

1) Die Belege für Ptolemais sind für *δημος, πόλις, ἀρχαῖοις, ἐπιγίματα, νόμοι*, Prytanen, Bürgerrecht, Ehrungen Ditt. *OGI* I 47, 48, 49, 51, II 728. *Arch.* I 209, II 434 Nr. 24, 436 Nr. 32. *P. Lond.* III 604 S. 71. Inschriften von Kertassi in Nubien. Zu den *ἀρχιστράταις* ist zu bemerken, dass wir allerdings im 2. Jahrhundert das *ἀρχιστράτην* der Chrematisten in Ptolemais aufgestellt finden und in den unpubl. Berl. Pap. P. 11306 und 11309 Ptolemais als Aufenthaltsort der *ἀρχιστράταις* für den Panopolites und die *μεταπολιτεῖαι τῆς πόλεως* genannt sehen. Im letzteren Falle handelt es sich um Leute aus Syene, die dies Gericht in Anspruch nehmen. An sich ist denkbar, dass die ursprünglichen Stadtgerichte von Ptolemais später aufgehoben worden sind; mindestens ebenso gut aber kann man annehmen, dass diese königlichen Richter sich in Ptolemais nur deshalb zeitweilig aufhalten, weil es als grösster Ort eines weiten Bezirkes dafür geeignet war, ohne dass hierdurch die städtischen *ἀρχιστράταις* beseitigt wären. Für den griechischen Charakter der Bevölkerung, Priester und *θεῖοι ἐργασταί* vgl. Willeken *Arch.* IV 534 ff. *P. Fay.* 22. *Arch.* II 436 Nr. 32 sowie die Inschriften von Kertassi. Ueber Phylen und Demen vgl. meinen Aufsatz *Alexand. Urkunden*. *Arch.* V 82 ff. Ueber Privatrecht ebenda 76 Anm. 3. Ueber Gymnasiarchen vgl. die folg. Anm. Eponymes Priestertum: Urkundenprotokolle, ferner *Rev. Egypt.* IV 123. Verein der Dionysen. Künstler *Bull. Corr. Hell.* IX 133. Im allg. vgl. Preisigke, *Stadt, Beamtenwesen* 3, 4. Strabo 813; Lambrosos Deutung *Arch.* III 355 ist sachlich und sprachlich unhaltbar.

2) Ein königlicher Befehl: Stele der Sammlung Golenischeff aus ptol. Zeit, mitgeteilt von Pridik: ich führe sie vollständig an, da der Aufsatz vielleicht nicht jedem zugänglich ist. *Θέον τῇ πόλει τῶν Πτολεμαίων χάριον καὶ ἐγκώσιον | τῆς μεταπολιτείας ἐφ' ἧ καὶ ἀρχιστράτης ἀντὶ τῆς πόλεως ἀντὶ τῆς ἀρχιστράτης ἀντὶ τῆς πόλεως*

achten, dass wir dies erst für das 1. Jahrh. v. Chr. nachweisen können, während die Zeugnisse für die Autonomie dem 3. Jahrh. v. Chr. angehören. Dass aber Ptolemäis seine Autonomie auch noch in der Kaiserzeit besitzt, ist wahrscheinlich¹⁾.

Die Stadtverfassung von Naukratis kennen wir im einzelnen nicht; auch von den Timuchen und dem Prytaneion wissen wir nicht mehr als den Namen. Dass aber die Autonomie noch in der Kaiserzeit fortgedauert hat, bezeugt die Verleihung der Grundgesetze von Naukratis an Hadrians Gründung Antinoë. Wie Ptolemäis so hat auch Naukratis seinen eignen *γεραιὸς νόμος*, der hier die Ehe mit Ägyptern verbietet²⁾. Im übrigen kommt Naukratis für uns kaum in Betracht, da es in der Ptolemäerzeit seine Bedeutung verliert und für die Stellung der Könige zur Autonomie nur wenig beweisen kann.

Über Alexandriens Stadtverfassung kann man heute noch kein ab-

εἰσέλθαι, ὅπως εὐδοκῆς ζετῶν[ω]σίαντες ἐν τῷ παρ' ἐμὴν δημοσίῃ ὡς καθήκει καὶ ἐκ-
τῶν ἐπιμελούμενοι. ἢ' Ἐρμούδης Ἐ. Φερωνίδης ἡ. Θέων. Ῥοβήτης οἷς ζε-
θῆκει τὸ ζετῶναι-εἰμένον ἐκτὶ τῆς ἐμετίμας συνταγῆς ἐπὶ Κελλεμάχου τοῦ ἐπιστρα-
τηγῶς ἰσίδιον ἀπὸ ναύου Ἡτολκεῖδος ἐκείνης καὶ ἑαυτοῦ οὐκ ἄν τῷς πρὸς αὐτὸ
ζετῶντοδουμένους σκετῆρας μίχα τοῖς τῶν τῆς πόλεως Πυλάδης Ἐ. Φερωνίδης ἡ.
Theon, der den Befehl des Königs an Ptolemäis weiter gibt, dürfte *ἐπιμενετοργάτος* sein. Der Stifter des Isideion, Kallimachos, ist bekannt; Strack, *Dyn.* 152, 62 v. Chr., *Arch.* II 8, 557 Nr. 39, P. M. Meyer, *Herodes* S. 390. Auf seine Stiftung beziehe ich auch eine Inschrift aus Mensehije (Ptolemäis), deren Photographie ich der Güte O. Rubensohns verdanke (rechte Hälfte erhalten). [*Κελλεμάχου*] ὁ ἀρχηγ[ος] τῆς καὶ ἀρχε-
τῆς καὶ καὶ [ἐπιστρατηγῆς] τῆς θ[η] [ἡμετέρας καὶ ἐκ τῆς Ἐπ[ισ]τ[ρα]τ[η]ς καὶ ἰσίδιον ἡ-
δὲς [σῶας καὶ ἐπὶ] ἀρχετῆρας [καὶ καὶ ναύου] ἐαυτοῦς [ἐπὶ] τῶς γ' Ἐπειγ α'. Die Erg. des Namens Kallimachos ist wahrscheinlich, weil 1) der Schriftcharakter dem 1. Jahrh. v. Chr. entspricht und 2) schwerlich mehr als ein Epistrategos so nahe Beziehungen zu Ptolemäis hat. Wir sehen nun, dass Kallimachos ausser seinen Staatsämtern auch städtische Ämter in Ptolemäis bekleidete und deshalb sich bewogen fand, in der Stadt ein Heiligtum zu stiften; zur Isis hatte er, wie die Weihungen in Philae bezeugen, enge Beziehungen. Nach der Photographie scheint der Stein oben vollständig zu sein und demnach nur Namen und Titel des Kallimachos enthalten zu haben; vielleicht war es der Grundstein des Isideion. Allerdings ist nach der von Pridik publizierten Inschrift eigentlich ein *ἐκτὶ περὶ τῶν Ἡτολκεῖδος* vorauszusetzen. Nebenbei beweist die Inschrift, dass der *ἐπιστρατηγῆς* nicht priesterlich ist, was P. M. Meyer auf Grund der zufälligen Verbindung [*ἡπο*]καὶος [καὶ] ἀρχετῆρας (*Arch.* II 436 Nr. 32) vermutet hatte, *Berl. Philol. Woch.* 1904, 495 ff. Ähnliche Ämterverbindung ist auch bei Hippalos, dem Epistrategen und Priester des Ptolemäios Soter, zu beobachten, *Rev. Egypt.* IV 123.

1) Wenn *P. Egypt.* 22 einen im ersten Jahrh. n. Chr. gefassten Beschluss darstellt, haben wir einen sicheren Beweis für die Autonomie; möglich ist allerdings, dass nur ein älteres *νόμος* in neuer Abschrift vorliegt. Alles übrige, Erhebungsbeschlüsse der *πόλις* und Erwähnung des *ἀρχετῆρας*, entscheidet nicht. Jedoch fehlt auch jeder Beweis für eine Beseitigung der Autonomie.

2) Zu Naukratis vgl. Ditt. *OGI* I 129, Seymour de Ricci, *Comptes rendus de l'Acad.* 1905 p. 160 ff.; dazu Willeken, *Arch.* III, 555 ff., H. Prinz, *Funde aus Naukratis*, *Klio* 7, Beihett.

schliessendes Urteil fällen und müsste deshalb eine Erörterung dieser Frage ausscheiden, wenn nicht gerade in diesem Punkte sich das Interesse an den Spuren der Autonomie in Ägypten vornehmlich sammelte. So rechtfertigt es sich, wenn ich in Kürze die wesentlichen Momente zusammenstelle und zwar unter dem Gesichtspunkte, wie sich die uns bekannten Daten für Alexandrien zu den als autonom erwiesenen politischen Ordnungen von Ptolemais verhalten.

Zunächst haben wir auch in Alexandrien eine in Demei und Phylei gegliederte Bürgerschaft vor uns, ja hierin ist Alexandrien wahrscheinlich das Vorbild für Ptolemais gewesen. Möglicherweise liegt in *Pap. Hibeh* I 28 ein Bruchstück des hierfür maßgebenden Grundgesetzes vor uns. Wenn wir gewisse Aenderungen dieser Organisation, insbesondere diejenige, die unter Philopator erfolgt ist, dem Eingreifen des Königs zuschreiben müssen, so wird damit die Möglichkeit, dass königliche Anordnungen in Gestalt städtischer *πρωτογραφα* ins Leben traten, nicht ausgeschlossen. Ob die zweite und tiefer einschneidende Umgestaltung unter Nero vom Kaiser unmittelbar ausgegangen ist, bleibt zweifelhaft. Jedenfalls besitzen wir bis heute keinen entscheidenden Beweis gegen die Annahme, dass die Demei- und Phyleiordnung in Alexandrien selbständiger Regelung durch die Stadt offen gestanden hätte¹⁾.

Wie in Ptolemais bildet auch in Alexandrien die Bürgerschaft der *ἡγεμόνων* einschliesslich der Demosbürger eine mit der *πολιτεία* ausgestattete Körperschaft, die sich von der Masse der Einwohner unterscheidet; dies haben die neuen alexandrinischen Urkunden bestätigt und im einzelnen klarer ans Licht gebracht²⁾.

Eine weitere Analogie findet sich in den städtischen Behörden. Die Prytanen und zwar als Kollegium können wir für die Kaiserzeit vor Severus nachweisen; es ist kaum zu bezweifeln, dass das Prytanenkollegium in der Ptolemäerzeit bestanden und die kritische Periode unter Augustus überdauert hat. Wo wir in seinen Amtsbereich hineinblicken können, sehen wir es mit der Einschreibung von Epheben, mit der amtlichen Ausstellung einer Vollmacht und mit der Bestellung eines *ζέφυρος* beschäftigt, also mit Amtshandlungen, die mit der Führung der Bürgerlisten zusammenhängen. Berühren sich die alexandrinischen Prytanen hierin mit denen von Ptolemais, so fehlt uns allerdings auf der andern Seite jedes Anzeichen dafür, dass sie auch wie die Prytanen von Ptolemais politische Funktionen im eigentlichen Sinne gehabt hätten³⁾.

1) Vgl. hierzu meine Ausführungen *Arch.* V 82 ff. und Wilcken, *Arch.* V 182.

2) Näheres habe ich *Arch.* V 104 ff. angegeben.

3) Für die Kaiserzeit: *P. Oxy.* III 477 und *P. Tch.* II 317 Eingaben an den Exegeten, die *Κρατάτορες* und die andern Prytanen (über *Κρατάτορες* vgl. *Arch.* V 94 Anm. 3). *BGU* 1984 führt ein *εὐαγγέλιον ἀποστόλων* an. Mit Epheben hat auch das *ζευγύσιον* Alexandriens zu tun. Vielleicht kommt auch *P. Oxy.* III 592 in Betracht.

Das Prytanenkollegium von Ptolemäis besitzt einen Obmann, der unter dem Titel *ἀρχιπρύτανις* erscheint. Ähnlich steht in Alexandrien zu den Prytanen vielleicht der Exeget. Die Zeugnisse bis auf die Zeit des Augustus sind spärlich, aber ausreichend, um darzutun, dass er der vornehmste städtische Beamte ist, der *ἀξιον ἡμῶν* genießt und das Purporkleid trägt. Wo er uns zugleich in königlichen Ämtern begegnet, gehört er in die Rangklasse der *ἀρχαῖταις*; einen städtischen Rang führt er in einem Falle als *κατὰ ἡμῶν ἀρχιπρύτανις*, d. h. als Ehrenpräsident des Gernsias-Vereins. Seine Funktion bezeichnet Strabo als *ἐπιμύκτην τῶν τῶ ἀρχῇ χορηγῶν*, also mit einem wegen seiner Allgemeinheit nichtsagenden Ausdrucke. In der Kaiserzeit hat er mit Erteilung von Vollmachten, Einschreiben der Epheben wie das Prytanenkollegium, und wenn man die jedenfalls ähnlich gestellten Exegeten der Metropolen heranzieht, mit der *cura minorum* sowie allgemein mit städtischen Angelegenheiten zu tun; noch längere Zeit hindurch bleibt er der höchste Stadtbeamte. Nirgends enthält seine Amtsführung einen Hinweis auf die Autonomie¹⁾. Dass Ehren-

vgl. Wilcken, *Arch.* IV 118 ff. Ueber Prytanen in Antinoë vgl. Preisigke, *Stadt, Brautauwesen* 52; sie scheinen hier phylbenweise zu wechseln, ähnlich der für die *zeitlicher ἀρχαῖται* eingesetzten Dreimänner-Kommission *P. Rönisch* 49. Ein Zusammenhang zwischen Prytanen und *πολιτεία* scheint in Ptolemäis zu bestehen und ähnlich seit Severus in der den Metropolen verliehenen Verfassung, vgl. Preisigke, a. a. O. 43 ff., ist aber an sich nicht notwendig, wie wir denn in Griechenstädten Prytanen als höchste Jahresbeamte finden, z. B. in Korinth, Laupsakos, Ephesos. Jedoch ist zu beachten, dass die alexandrinischen Prytanen ein Kollegium sind und dass Prytanen vor 198 n. Chr., wo wir einen *ἀρχιπρύτανις* von Arsinoë kennen lernen (*P. Tch.* II 397), nur in Alexandrien, Ptolemäis und Antinoë begegnen, von denen die beiden letzten autonome Städte sind. P. M. Meyer, *Berl. Phil. Wochenchr.* 1904, 495 ff. betont den Beamtencharakter der Prytanen Alexandriens, die eine *πολιτεία* nicht zur Voraussetzung haben; vgl. Wilcken, *Arch.* IV 118 f. Dass Strabo 797 die Prytanen nicht nennt, ist ohne Belang, vgl. die folgende Ann.

1) Strabo 797: *τῶν δ' ἐπιπολιτῶν ἐξάρχων κατὰ πόλιν αἱ ἄν τε ἐκκλησίαις ὅταν ποιεῖσθαι ἐπιτρέπονται καὶ ἕποντες τὰς καὶ ἐπιμύκταις τῶν τῶ πόλει χορηγῶν καὶ ὁ ἐπιμύκτης καὶ ὁ ἐπιμύκταις, τίςτος δ' οὐ νεκτεροῦς ἀρχαῖταις, ἡδὲ μὲν οἱ καὶ καὶ τῶν πολεμίων οἱ τε ὁ ἐπὶ. Es handelt sich um die einheimischen Beamten, die in der Stadt amtieren, nicht in der *πόλις* ihren Sitz haben. Strabo will nicht die städtischen Beamten (*πολιτῶν*) müssen sie heißen) aufzählen, ebenso wenig aber diejenigen, die wie z. B. der *ἀρχιπύτανις* zwar in Alexandrien ihren Sitz haben, aber für das ganze Land da sind. Von städtischen Beamten fehlen in seiner kurzen Uebersicht z. B. die Prytanen. Während der *ἐπιμύκτης* der Ptolemäerzeit und der *ἐπιμύκταις* königliche Beamte sind, ist der Exeget sicher städtisch, vom Nachtstrategen wissen wir nichts (vgl. Mitteis, *P. Laps.* 32 Einl., ein *νεκτεροῦς* in Tralles *CIG* II 2930). Beim *ἐπιμύκτης* ist ein Zweifel möglich, weil in der Kaiserzeit ein Stadtbeamter dieses Titels begegnet, z. B. *P. Tch.* II 286, *P. Strauss.* I 22, 26 ff. als Richter; vgl. im allg. Preisigke, *Stadt, Brautauwesen* 41, 31. Es kann sein, dass ausser dem königlichen *ἐπιμύκτης*, schon zu Strabos Zeit ein gleichnamiges städtisches Amt vorhanden war. Der Exeget begegnet in der Ptolemäerzeit zweimal: Ditt, *OGI* I 104 (Delos): *Ἀρχιπύτανις Ἡρακλείου Ἀλεξανδρῶν τῶν ἀρχαῖταις**

inschriften, die von der *πόλις τῶν Ἀλεξανδρέων* gesetzt werden, weder für noch gegen die Autonomie ins Feld geführt werden dürfen, bedarf keiner besonderen Darlegung. Wenn die Inschrift zu Ehren des Aristides zwar den Rat von Antinoë, aber nur die Stadt der Alexandriner nennt und von Ptolemais und Naukratis schweigt, so folgt daraus, wie Wilcken gezeigt hat, für die letzteren gar nichts; die Autonomie können wir jetzt für die Kaiserzeit bei Naukratis nachweisen, bei Ptolemais wenigstens für wahrscheinlich halten. Daher ergibt sich auch für Alexandrien nichts daraus. Sogar Sonderinschriften von Ptolemais und Naukratis führen nur die Stadt, nicht, den Rat an. Eine Analogie zu dem Ehrendekret aus Ptolemais für einen königlichen Abgesandten ist aus Alexandrien nicht bekannt¹⁾.

Dagegen verdient es Beachtung, dass wir einige *νόμοι* kennen, die mit Wahrscheinlichkeit Alexandrien zugeschrieben werden dürfen, nämlich die *δούτιοι νόμοι* über das Verhältnis des Patrons zum Freigelassenen, ein Ehegesetz, das aus der Ähnlichkeit der alexandrinischen Eheverträge mit den Bestimmungen eines *φύλαγμα* von Ptolemais erschlossen werden kann, und vielleicht auch die frühptolemäischen Vorschriften über die Aufnahme in die Phratrien. Königliche Gesetzgebung ist in diesen Fällen zwar nicht wahrscheinlich, aber immerhin denkbar, obwohl nach den früheren Ausführungen die Annahme näher liegt, dass es sich hier um *πολιτικοὺς νόμους* handelt. Allein unmittelbare Belege für *φύλαγματα*, wie sie bei Ptolemais zu Gebote stehen, lassen sich aus Alexandrien nicht beibringen.

βιβλίους Πτολεμαίου ἐξηγητῆς καὶ ἐπὶ τῶν βιβλίων καὶ ἐπιστάτης τοῦ Μουσείου und *Νέροντος* *Tam. Alexandrie* 98 Nr. 19; *ἀρχιερεὶ καὶ κατὰ ταύτην ἀρχιερεῖσσι καὶ δούτις καὶ ἐξηγητῆς καὶ ἐπὶ τῆς πόλεως καὶ γυμνασίου*. Beidemals besitzt er auch königliche Ämter, denn *ἐπὶ τῶν βιβλίων, ἐπιστάτης τοῦ Μουσείου* (das Museum ist ebenso königlich wie die Bibliothek), *δούτις* und *ἐπὶ τῆς πόλεως* sind königliche Ämter. Otto, *Priester* I 155 ff. identifiziert ihn mit dem Alexanderpriester, m. E. ohne genügenden Grund. Wenn der alexandrinische Exeget zugleich Dioiket und *ἐπὶ τῆς πόλεως* ist, so haben wir dasselbe Verhältnis wie oben für Ptolemais bei Kallimachos, der *ἐπιστάτης* der Thebais und *ἐξηγητὴς* von Ptolemais ist, nämlich die königliche Aufsicht ausgedrückt durch Ämtervereinigung, unter Wahrung der republikanischen Form. Für die Kaiserzeit vgl. die bei den Prytanen angeführten Stellen, ferner *Arch.* II 46 Nr. 33, *P. Flor.* I 57, *Oxy.* III 477, IV 727, *Teb.* II 317, 329 (2). Sein Rang über dem Gymnasiarchen: *Arch.* II 444 Nr. 66. Exegeten in den Metropolen: Preisigke, *Stadt, Beamtenwesen* 7 f. 31 ff. Die *ἐξηγητῆς* *Arch.* III 138 Nr. 21 gehören wahrscheinlich nach Alexandrien und haben sichtlich mit dem Gymnasion zu tun, dürfen aber nicht mit dem Exegeten *κατ' ἐξοχὴν* in Verbindung gesetzt werden; ebensowenig vermutlich der Exeget Montanos, der in der alexandr. Urkunde *BGU* 1143 vorkommt; er bezeichnet sich weder mit dem Demos noch als *Ἀλεξανδρέως*. Exeget = An-leger, Priester vgl. Lambroso, *Arch.* III 331 2.

1) Aristides-Inschrift *CIG* 4679, vgl. Wilcken, *Obserr.* 17 f. Preisigke, *Stadt, Beamtenwesen* 6. Inschrift von Ptolemais, *Arch.* II 434 Nr. 24: *ἡ πόλις ἡ Πτολεμαίων*; von Naukratis, *Ditt.* *OGI* I 129: *ἡ πόλις ἡ Νεκρυατίων*.

Erwägungen allgemeiner Art scheinen mir dafür zu sprechen, dass die Hauptstadt, die grösste Griechenstadt des Ptolemäerreiches, an der zuvor nachgewiesenen „politischen“ Gesetzgebung nicht unbeteiligt gewesen sein möge, mindestens nicht in den Anfängen, wo Ptolemais noch gar nicht bestand. Dann müsste man allerdings auch die Voraussetzung, nämlich Beschlüsse einer autonomen Bürgerschaft, gelten lassen.

Nur nebenbei sei auf einige zweifellos unpolitische Ämter hingewiesen, die Alexandria mit Ptolemais gemein hat, nämlich ausser dem Gymnasiarchen, der nicht charakteristisch ist, die Priesterämter der *ἱερογῆραι* und *ἱεροποιοί* und vielleicht auch die *ἡρανογέλατοι*. Das in einer der neuen alexandrinischen Urkunden erwähnte *πολιτὺν ἀρχιεὶς*, dessen Aufgabe in der Führung des Grundbuchs zu bestehen scheint, findet vielleicht sein Analogon in Ptolemais im *ἀγρολόγος*, das in der früher angeführten Inschrift über das Asylrecht des Isisheiligtums (Prädik) genannt wird. Wenn der königliche Beamte es *ἀγρολόγος* nennt, so braucht er einen allgemeinen Ausdruck, der eine anders lautende Benennung dieses Archivs in Ptolemais nicht ausschliesst. Der Wert dieser Vergleiche besteht darin, dass er eine weitgehende Verwandtschaft der öffentlichen Einrichtungen von Ptolemais und Alexandria dartut¹⁾.

Schwierig ist es, sich ein Bild zu machen von dem Wesen der *Politeia* der Alexandriner. Dieser Begriff schliesst zunächst diejenigen Vergünstigungen aus, die dem Stadtgebiete von den Königen gewährt worden sind, da er sich nicht auf den lokalen Bezirk Alexandria beziehen kann, sondern nur auf die eigentliche Bürgerschaft. Ebenso wenig darf man an die Vorteile denken, die einzelnen Personen durch besonderes Privileg verliehen werden konnten. Dagegen könnte man darunter die Vorrechte der Bürgerschaft, Freiheit von der Kopfsteuer, Besonderheiten im Strafvollzuge und Freiheit von Liturgien in der *zeugn* verstehen. Jedoch bleibt dann der Anstoss bestehen, dass solche Vergünstigungen nur ungenau als *πολιτεία* bezeichnet würden, zumal wenn wir den Inhalt des Bürgerrechts von Ptolemais daneben stellen. Wenn ferner die Römer das alexandrinische Bürgerrecht zur Vorbedingung ihres eigenen machen, so scheinen sie damit eine engere Grenze zu ziehen, als sie der Umfang der privilegierten

1) Der Gymnasiarch als Vorsteher des grossen städtischen Gymnasion muss scharf von den Verein-gymnasiarchen geschieden werden, die wir z. B. in dem Gensia-vereine *Arch.* III 138 Nr. 21 und in der *αἰροδο. Σεβαστῆς* der alexand. Urkunde *BGU* 1137 antreffen. Er vertritt die Bürgerschaft vor dem Kaiser *P. Oxy.* 133; seine hohe Stellung geht auch daraus hervor, dass M. Antonius sie bekleidet hat, was man freilich in Rom als Schande betrachtete. Ueber Gymnasiarchen der Kaiserzeit vgl. Preisigke, *Stadt. Beamtenwesen* 53 ff. *ἱερογῆραι* werden bezeugt durch alexandrinische Eheverträge, *ἱεροποιοί* durch die Korrespondenz des Architekten Kleon, die auch eine Andeutung der *ἡρανογέλατοι* zu enthalten scheint. Vgl. auch *Pap. Lille* 29 und die frühere Bemerkung darüber. *Πολιτὺν ἀρχιεὶς* vgl. *BGU* 1131.

Ohne Zweifel verdient es Beachtung, dass die Schriftsteller, die von Alexandrien sprechen, weder der *πολις* noch der Autonomie im allgemeinen jemals Erwähnung tun. Polybios, der eingehend von den Wirren in der Stadt bei Philopators Tode erzählt, sagt doch kein Wort, das auf eine Betätigung der alexandrinischen Bürgerschaft als einer politischen Organisation oder der Ratsversammlung schliessen liesse. Agathokles und Sosibios, die Makedonen und die sonstigen Hofftruppen stehen durchaus im Vordergrund, und neben ihnen spielt nur die Masse, *πῶλις* oder *ὄχλος*, der Alexandriner eine Rolle. Wenn sich der Opposition gegen Agathokles, die von den Makedonen ausgeht, alsbald *πάντα τὰ γένη, καὶ τὰ στρατιωτικὰ καὶ τὰ πολιτικὰ*, anschliessen, so darf man aus dem letzten Worte nur entnehmen, dass auch die Civilbevölkerung sich beteiligt. Wo er von *ἐκκλησίαις* redet, sind es die Versammlungen der Makedonen und der andern *ἀσπίματα*; das mehrmals erwähnte *ἀνέδοκτον* ist nichts weiter als ein Kronrat. Jedenfalls hat also die *πόλις τῶν Ἀλεξανδρέων* als solche in dieser Revolutionszeit nichts bedeutet; man darf aber doch auch nicht mehr daraus folgern. Denn ohne Zweifel waren schon in ruhigen Zeiten im ptolemäischen Alexandrien der König und die Makedonen die tatsächlich ausschlaggebende Macht, und eine Revolution brachte höchstens noch den Janhagel der Strasse auf den Plan. Unter dem Übergewichte des Militärs, des Hofadels und des Pöbels mussten die Organe einer städtischen Verfassung völlig versinken, zumal in den Augen eines Geschichtsschreibers, der die politische Unwälvung, nicht die Geschichte der alexandrinischen *πόλις*, schildern wollte. Man frage sich nur, ob im Falle einer Revolution in Berlin der Oberbürgermeister und der Magistrat eine Rolle spielen würden. Ausserdem fiel aber der Gegenstand der von Polybios dargestellten Revolution gar nicht in den Bereich der den städtischen Körperschaften zustehenden Wirksamkeit. Ein Thronwechsel ging sie nichts an; sie hatten selbstverständlich keine Stimme dabei¹⁾. Wenn ferner auch Caesar und Strabon nicht die geringste Andeutung über die alexandrinische Verfassung machen, so folgt daraus nur, dass die Ereignisse und Zustände, die sie darstellen wollten, keine Berührung mit der städtischen Verfassung hatten, und dass diese selbst, wenn sie vorhanden war, nicht kräftig zu wirken vermochte.

Mehr Gewicht messe ich der Beobachtung Mahaffys bei, dass es keinerlei Weihgeschenk oder entsprechende Inschrift, keine Duplikate von Beschlüssen der Alexandriner an den grossen religiösen Mittelpunkten der Griechenwelt, in Delphi und Delos, gibt, während fast jede auch noch so kleine Stadt dort vertreten ist. Bleibt auch die Möglichkeit offen, dass

sondern nur die erneute Festlegung des bestehenden Zustandes erblickt; m. E. ist Dios Ausdrucksweise unklar genug, um mehr als eine Deutung zuzulassen.

1) *Ἐκκλησίαι, πῶλις* oder *ὄχλος* der Alexandriner Polyb. XV 26. *πάντα τὰ γένη, καὶ τὰ στρατιωτικὰ καὶ τὰ πολιτικὰ* ib. 28. *ἀνέδοκτον* XVIII, 53, 54.

neue Funde Neues ans Licht fördern, so spricht doch der gegenwärtige Stand der Kenntnis gegen eine Autonomie der Alexandriner¹⁾.

Als Hadrian Antioch, die Stadt der neuen Hellenen, gründete, verlieh er ihr die *νόμος* von Naukratis, nicht von Alexandrien. War dies nicht autonom, so bedarf Hadrians Verfahren keiner Erklärung, obgleich auch so noch die alexandrinische *πολιτεία* Wert und Inhalt besass. Jedoch bedeutet Hadrians Schritt an sich keinen Beweis gegen Alexandriens Autonomie, denn vielleicht bestimmte ihn ein antiquarisches Interesse an der uralten Hellenenstadt Naukratis; vielleicht aber hatte er auch den politischen Gedanken, das alexandrinische Bürgerrecht, die Vorstufe zum römischen, nicht durch Uebertragung auf die neue Gründung zu verallgemeinern und seiner bestimmten Begrenzung zu berauben. Für Ptolemäis darf man erst recht nichts daraus ableiten.

Sehen wir von der Kaiserzeit ab, deren Zeugnisse hier nur zur Aushilfe herangezogen worden sind, so bleibt die Autonomie Alexandriens in der Ptolemäerzeit eine offene Frage. Kann auf der einen Seite der Vergleich mit Ptolemäis, der nicht nur durch allgemeine Erwägungen, sondern auch durch eine Reihe einzelner Ähnlichkeiten unterstützt wird, dafür sprechen, so fehlt auf der andern Seite ein unantefchtbarer Beweis, den man um so eher erwarten dürfte, als er für das viel unbedeutendere Ptolemäis geführt werden kann. Immerhin lässt sich auch der Nachweis des Gegenteils nicht erbringen; wenigstens scheint mir Spartian, der allein etwas bestimmtes aussagt, hierfür nicht zu genügen. Mindestens ist es erlaubt zu fragen, ob Alexander, als er die Stadt gründete, auf den Gedanken verfallen sein kann, ihr im Widerspruch zu allen Anschauungen seiner Zeit keine Autonomie zu verleihen. Denn dass Alexandrien von Hause aus eine Griechenstadt ist, kann man nicht bezweifeln. Wir sehen aber jetzt auch aus den alexandrinischen Urkunden, wie deutlich sich dieser Charakter durch Jahrhunderte erhalten hat.

Gehen wir den Spuren der Autonomie unter den Ptolemäern nach, so brauchen wir bei den drei Städten Naukratis, Alexandrien und Ptolemäis nicht stehen zu bleiben. Denn ein Blick auf die Griechenkolonien Aegyptens lehrt, dass sie keineswegs alle in städtischen Niederlassungen bestanden, sondern zum grossen Teile über weitere Bezirke verstreut ansässig waren, bald dichter zusammen wie in den Dörfern des Faijüm, bald in kleineren Gruppen, wie man es wohl für Oberägypten als Regel annehmen darf. Auch diese Griechen stammten so gut wie die Stadtbürger aus griechischen Gemeinwesen, auch sie waren von Hause aus an autonome Verfassung oder wenigstens gewisse Rechte politischer Art gewöhnt. Mochte auch der gelockerte örtliche Zusammenhang dem politischen Bewusstsein mit der Zeit Eintrag tun, so scheint er es doch nicht überall ganz beseitigt zu haben.

1) Mahaffy, *History of Egypt under the Ptol. Dyn.* 58 9.

Neben den Griechen kommen hier, wie schon anfangs bemerkt worden ist, auch andere, nicht ägyptische Nationalitäten in Betracht.

Am kräftigsten blieb das Bewusstsein nationaler Zusammengehörigkeit und politischer Rechte naturgemäss bei den eigentlichen Herrenvolke der Makedonen. Noch mehr als hundert Jahre nach Alexander fühlten sie sich als makedonische Heeresversammlung, wenn sie das Recht, den neuen König zu bestätigen, in Anspruch nahmen. Indessen beweist ihre Stellung an sich nichts für andre, da die Makedonen ohne Zweifel in jeder Beziehung einen Vorrang genossen, insbesondere die der Hauptstadt: denn abgesehen von dem Verhältnisse des makedonischen Königs zu ihnen als seinen Landsleuten war er auch tatsächlich in hohem Maße auf sie angewiesen¹⁾.

Wir finden aber auch an andern Stellen einige beachtenswerte Anzeichen politischer Organisationen. Einigemal begegnet nämlich im Ägypten der Ptolemäer der Ausdruck *πολιτεία* im Sinne einer mit gewissen Rechten ausgestatteten Körperschaft. Einer Inschrift aus dem 2. Jahrh. v. Chr. verdanken wir einen Ehrenbeschluss *τῷ πολιτεύματι καὶ τῷ ἀπὸ τῆς πόλεως Ἱερουσόλ* für einen Strategen Dorian. Die Schlussformel zeigt, dass die Gesamtheit der ehrenden Körperschaften sich als Vertreter der *πόλις*, nämlich Memphis, betrachtet. Während *πόλις* nichts als Stadt im Gegensatze zum Dorfe besagt, stellt sich das *πολιτεία* als ein besonders organisierter Teil der Stadt dar, der seine besonderen Einrichtungen hat und Ehren verleiht auf Grund eines *λόγιος λόγου*. Obgleich der Beschluss gefasst wird wegen der Verdienste des Dorian besonders um das Heiligtum, so ist er doch formell durchaus das Werk einer politischen Körperschaft, nicht eines religiösen Vereins. Die Idumäer der Inschrift stehen neben dem *πολιτεία* als der zweite Hauptteil der Stadt, und da sie an dem Beschlusse Teil haben, werden sie ähnlich wie jenes *πολιτεία* organisiert sein. Da nun völlig klar ist, dass mit *πολιτεία* nicht die Stadt Memphis gemeint ist, so muss es in ihr eine Körperschaft gegeben haben, die diesen Namen verdiente, und ich glaube, dies kann nur die griechische Bevölkerung gewesen sein. Eine Stadtverfassung, in vollem Umfange hat dies *πολιτεία* jedenfalls nicht besessen, wohl aber etwas ähnliches, was dem hellenischen Sinne von *πόλις* und *πολιτεία* verwandt war²⁾.

1) Beachtenswert sind auch diejenigen Kleruchentestamente, die König und Königin zu *ἐπίτατοι* einsetzen. Für das makedonische Bewusstsein der Könige vgl. z. B. Pausan, VI 3, 1.

2) *Arch. III* 128 ff. Nr. 6: *Ἐπεὶ ἔστιν ἐν ἀνατολῇ τῆς γερουσίας ἐν τῷ εἰρηνοπολίῳ τῷ πολιτεύματι καὶ τῷ ἀπὸ τῆς πόλεως Ἱερουσόλ*. Der Beschluss: *ἔδοξε τῷ πρὸς ἑαυτοὺς, ὅτι ἐν τῷ πόλει, ὡς ἐν τῷ πόλει καὶ τῷ ἀπὸ τῆς πόλεως Ἱερουσόλ ἐπὶ τῷ πόλει καὶ τῷ ἀπὸ τῆς πόλεως Ἱερουσόλ ἐπὶ τῷ πόλει καὶ τῷ ἀπὸ τῆς πόλεως Ἱερουσόλ*. . . . *ἐν δὲ καὶ τῷ πόλει καὶ τῷ ἀπὸ τῆς πόλεως Ἱερουσόλ ἐπὶ τῷ πόλει καὶ τῷ ἀπὸ τῆς πόλεως Ἱερουσόλ*. Strack deutet *πολιτεία* im wesentlichen richtig. Für die Bedeutung des Wortes vgl. *CTG II* 3137, 60

Dass man nicht mit Unrecht auch den hier genannten Idumäern eine Art von *πολιτεία* zuschreibt, lehrt das Beispiel des wahrscheinlich nach Alexandria gehörigen *πολιτεία* der Phryger¹⁾. Und fast zur Gewissheit wird es durch das *πολιτεία* der Kreter, das den politischen Verband der zum Regiment „Kreter“ gehörenden Soldaten bildet. Gerade hier tritt zu Tage, dass *πολιτεία* eine politische Organisation ist, denn bei der Ueberweisung des Makedonen Asklepiades an die Kreter wirken die [100]-*στρωφῆρες ἐπὶ τῷ πολιτείᾳ* [οὗ τῶν Κρητῶν mit, obgleich diese Angelegenheit, die sowohl militärisch wie Verwaltungssache ist, von den königlichen Behörden ausgeht. Und zwar besteht augenscheinlich ihre Aufgabe nicht darin, das militärische Verhältnis des Asklepiades zu ordnen, sondern in der Aufnahme in das *πολιτεία* der Kreter, d. h. in der Aufnahme eines neuen Bürgers. Dass dies auf Befehl geschieht, ist eine Sache für sich, die an der Beobachtung der politischen Form nichts ändert²⁾. Zufällig besitzen wir gerade für die Kreter ein zweites ungefähr

(Bündnis zwischen Smyrna und Magnesia, etwa 244 v. Chr.). Ueber die Beziehung der Idumäer zu Apollon vgl. Lambroso, *Arch.* III 164. Zum griechischen *πολιτεία* in Memphis vgl. den *Ἐλληνισμῆτος*, der im *Ἐλλήνωρ* wohnt, *P. Lond.* I 50 S. 48/9.

1) Ditt. *OGI* II 658, in Pompei gefunden, aber wohl alexandrinisch, Zeit des Augustus: *Ἦναι τὸν πολεῖον Ἡερκλῆον τὸν Ἡερκλῆον Ἡερκλῆον τὸν πολεῖον τὸν Φοῦρον ἀνδρῶν τοῦ Φοῦρον* usw. Könnten diese beiden Beispiele darauf führen, im *πολιτεία* einen religiösen Verein zu erblicken, so wenig das auch zu dem Worte *πολιτεία* stimmen würde, so zeigt das folgende Beispiel, dass das *πολιτεία* an sich nicht religiös und nicht Verein ist. (Man beachte die Analogie der *curia* des röm. Reichs.) E. K.]

2) *P. Th.* I 32. Auszugehen ist von Z. 9/10, die zeigen, dass Sosos und Aigyptos die „vom Politexnuma der Kreter Gewählten“ sind, also unfraglich nicht königliche Beamte. Ihre Betätigung beruht auf einer allgemeinen Verfügung, wonach in solchen Fällen das Nähere durch sie zu veranlassen ist: Z. 13/14 *ἐπεὶ τῶν πολεῖων* *ἀνδρῶν* = da verordnet worden ist, dass durch uns . . . Grenzfälle verbinden *δὲ* *ἀνδρῶν* mit *πολεῖων*; es ist aber undenkbar, dass Apollodoros einem Befehle der *πολεῖων* zu folgen habe, und auch sprachlich lässt es sich nicht rechtfertigen. Im Hinblick darauf hat der Epistates und Grammateus der Katökenreiter Apollodoros ihnen von den 500 Mann, die dem *πολιτεία* der Kreter überlassen worden sind, den Makedonen Asklepiades zugesandt; Sosos und Aigyptos ersuchen darauf Pankrates, *τὸν τῇ ἐντέλει τῶν κατοίκων ἱππέων*, den Asklepiades in die fünfte Hipparchie aufzunehmen und den Apollodoros davon zu benachrichtigen. Es geht also zunächst vom Könige der Befehl aus, 500 Mann dem *πολιτεία* der Kreter zu überweisen. Darauf folgt die Regelung der einzelnen Fälle und zwar auf Grund einer allgemeinen Verfügung unter Mitwirkung der gewählten Organe des *πολιτεία*; demgemäss sendet der mit der Ausführung betraute Epistates und Grammateus den Asklepiades an diese gewählten Organe zur weiteren Veranlassung, und diese ersuchen nun den kgl. Beamten Pankrates, die Verhältnisse des Asklepiades als Katökenreiters zu regeln. Naturgemäss tritt hier nur das zu Tage, was den Katökenreiter betrifft, nicht was dem neu gebackenen Kreter gilt. Aber man darf annehmen, dass Asklepiades zuerst in das *πολιτεία* der Kreter aufgenommen wird, und dass dieses nunmehr die weiteren Schritte von sich aus zu veranlassen hat. Was die gewählten Vertreter des Kreterpolitexnuma hier tun, ist der Sache nach nur Ausführung eines

gleichzeitiges Zeugnis. Wenn Dryton, der Offizier, solange er in Ptolemais steht, hier als *ἄρχηγός* geführt wird, später aber, zu den Kretern versetzt, sich *Κόης* nennt, so tritt er damit aus der Bürgerschaft von Ptolemais in die der Kreter über. Dies ist die politische Seite der militärischen Versetzung, beide Bezeichnungen sind einander parallel¹⁾. Wenn aber in solchen Dingen politische Formen berücksichtigt werden, so ist kaum zu beweisen, dass das *πολίτευμα* der Kreter in der Tat eine Art politischer Organisation besessen hat. Und von hier aus wird man es wagen dürfen, auch bei den übrigen nationalen Verbänden etwas Ähnliches voranzusetzen. Thraker und Thessaler, Mysier und Perser kennen wir im 3. Jahrh. als Hipparchien, d. h. als national einheitliche Regimenter; versetzt der König Leute anderer Herkunft hinein, so nehmen diese auch die neue Nationalität an. Man darf in diesen Bezeichnungen nicht lediglich Regimentsnamen erblicken; sie bezeichnen ausser der militärischen Einheit eine ursprünglich damit zusammenfallende nationale und in gewissem Sinne politische Körperschaft²⁾.

Vielleicht den besten Begriff bilden wir uns von diesen politischen Organisationen, wenn wir die Judenschaft Alexandriens ins Auge fassen. Sie besitzt im Ethnarchen ihren Vorsteher, in der *πρόστα* ihre Vertretung und geniesst eine beträchtliche Selbständigkeit gegenüber der königlichen Verwaltung im Rechts- und Urkundenwesen. Mögen hier auch an Stelle mitgebrachter Rechte königliche Privilegien zu Grunde liegen, so ändert das nichts an der Tatsache, dass diese Judenschaft ein politisches Gebilde für sich darstellt³⁾. Das ist um so mehr bezeichnend, als es neben einem echt hellenischen Verbands politischer Art steht, neben der alexandrinischen Bürgerschaft. Ob man die Juden als *πολίτευμα* bezeichnet hat, ist dafür gleichgültig. Weder im Namen noch in Organisation und Rechten werden diese Nationalgemeinden einander gegliedert haben; wesentlich aber ist es, dass sie vorhanden waren.

Was wir bei Phrygern und Idumäern, bei Kretern und Juden vorfinden, dürfen wir bei den Griechenkolonien und Griechenverbänden, mi-

Befehls, formell aber ein selbständiger Akt; der König benutzt die politischen Organe, indem er ihnen den Schein der Selbständigkeit lässt.

1) Zu Dryton vgl. *P. Grenf.* I 12. *Anh.* II 36 und meine Bemerkungen *Arch.* V 102.

2) Die *zouή* der ptolemäischen Söldner auf Kypros (vgl. P. M. Meyer, *Hieroglyphen* 92 ff.) sind vielleicht verwandte Bildungen, nicht lediglich Vereine; man braucht dabei auf Beispiele wie das *zouήν* der Thraker *ζωή τῶν ἀρχαίων τούτων* und das entsprechende *zouήν* der Ionier mit ihrer ausdrücklichen Nennung der *ἀρχαίων τούτων* kein besonderes Gewicht zu legen, wenn auch das *ἀρχαίων τούτων* zusammen mit dem Soldatenverbands des *zouήν* immerhin beachtenswert ist.

3) Joseph, *Antiqu.* XIV 7, 2 (Strabo). Eine Bestätigung finde ich suchen in der alex. Urk. *BGU* 1151, wo ein „Archiv der Juden“ erwähnt wird; die Lesung des Namens ist zwar nicht ganz sicher; aber das Erkennbare lässt kaum einen anderen Ausweg zu.

litärischen und nichtmilitärischen, ohne allzugrosse Kühnheit ebenfalls annehmen. Damit wird nicht behauptet, dass jeder Grieche einem *πολιτεία* angehört habe: weder Name noch Sache ist als durchgängige Regel zu betrachten. Wohl aber eröffnet sich hiermit ein Ausblick auf Zustände, die weit mehr hellenisch aussehen, als man es dem Aegypten der Ptolemäer zuzutrauen pflegt. Dass unser Material so wenig dafür bietet, liegt an seiner Einseitigkeit, die uns nur die königliche Verwaltung und das private Rechts- und Geschäftsleben vorführt; es liegt aber ohne Zweifel auch daran, dass jene politischen Verbände in Wirklichkeit mehr Form als Inhalt besaßen¹⁾.

Sobald eine *πόλις*, eine autonome Gemeinde, sich einem grösseren Verbande einordnet, verliert sie einen Teil ihrer Selbständigkeit: das gilt in bemerkenswerter Weise von den Gliedern des attischen Seebundes und von allen folgenden ähnlichen Gebilden auf griechischem Boden, erst recht aber von der Stellung der Griechenstädte im Reiche Alexanders und in denen seiner Nachfolger. Das Königtum bedeutet eine tatsächliche Einschränkung der Autonomie, die sogar ihren Inhalt so gut wie völlig aufheben kann, ohne die Form der Autonomie anzutasten. Diese Form ist dem Bewusstsein jener Zeit etwas so Selbstverständliches, dass auch die Könige sich nicht darüber hinwegsetzen können. Wenn die Inselstädte des ägäischen Meeres aus der Hand eines Königs in die des andern übergehen, so geschieht es in der Form der „Befreiung“, die einer Anerkennung der Autonomie gleichkommt, nur dass in dem Bundesverhältnis des Kleinen mit dem Grossen die Selbständigkeit des Kleinen nicht weiter reicht, als es der Grosse zulässt.

Das reale Uebergewicht der Ptolemäer über die politischen Verbände in Aegypten wird man nicht leicht zu hoch veranschlagen können: es reichte so weit, wie der König es ausdehnen konnte und wollte. Jedoch darf man nicht vergessen, dass namentlich die ersten Ptolemäer schwerlich beabsichtigt haben, das politische Bewusstsein ihrer griechischen Untertanen zu unterdrücken; wir haben keinen Grund zu der Annahme, dass etwa eine Stadt wie Ptolemais nur mit Mühe ihre Autonomie gegen den König behauptet habe, dem Autonomie und Königsgewalt waren weder in den Augen des Königs noch in denen der Bürger widersprechende Begriffe. Aber die Macht des Wirklichen führte von selbst dahin, dass von vornherein an eine Betätigung der Autonomie nach aussen nicht gedacht wurde, und dass im Innern die vom Könige für das ganze Land erlassenen Anordnungen auch in der *πόλις* befolgt werden mussten. Jedoch in der Form ist die Autonomie berücksichtigt worden, vermutlich nicht zu allen

1) Mit Vorsicht sei darauf hingewiesen, dass die früher besprochenen *πολιτεῖαι* *ῥαῖαι* und *εὐχάραι* möglicherweise z. T. auf solche nicht stadtmässige politische Organisationen zurückgehen, womit man für ihren Ursprung wie für ihren Geltungsbereich eine nicht unwahrscheinliche Erweiterung gewänne.

Zeiten in gleicher Weise und auch nicht allen politischen Verbänden gegenüber in gleichem Maße. Eine *πόλις* wie Ptolemais steht zum Könige anders als die geringfügigen Verbände, die wir etwa als *πολιτειαὶ* bezeichnen können.

Wir haben nur wenig Anzeichen dafür, wie der König sich zu den politischen Gemeinden stellte, aber doch genug, um zu sehen, dass er in der Tat eine besondere Stellung zu ihnen fand. Im 3. Jahrhundert sehen wir in Ptolemais einen königlichen Gesandten mit dem Bürgerrechte und andern Ehrungen beschenkt, nicht anders als in irgend einer Stadt des Inseemeeres. Welchen Auftrag der Gesandte hatte, wissen wir nicht; aber schon die Tatsache seiner Bestellung zeigt, wie etwa damals königliche Anordnungen in Ptolemais zur Geltung gebracht wurden. Ich glaube, es ist nicht allzu gewagt, wenn ich vermute, daß die Botschaft des Gesandten in einem *ἐπίσταμα* der Bürgerschaft ins Leben getreten ist. Mehr als 150 Jahre später wird die Verleihung des Asylrechts an ein Isthmheiligtum von der Regierung zwar kurzweg verfügt, aber der mit der Ausführung beauftragte Beamte teilt doch die Verfügung in einem höflichen Schreiben der *πόλις τῶν Προζευκίων* mit. Immerhin fällt der Unterschied auf. Dass übrigens das Asylrecht eine allgemeine Regelung für das ganze Land fordert, begreift man aus seiner Wichtigkeit für die Rechtspflege: wird doch in einigen der neuen alexandrinischen Urkunden die Zuthucht des Schuldners zum *ἀσύλος τόπος* ausdrücklich ausgeschlossen. Wahrscheinlich kommt es sogar in erster Linie bei griechischen Gemeinden in Betracht. Ungefähr gleichzeitig aber sehen wir die königliche Macht in einer anderen, ohne Zweifel viel wirksameren Form ausgedrückt: Kallimachos, der Epistratage der Thebais, ist zugleich *ἐπιτοκράτωρ* von Ptolemais. Denn das bedeutet, dass die Autonomie der Stadt wirklich nur noch eine Form ist. Und ebenso ist es nur eine Form, wenn die Vertreter des kreischen *πολιτεια* im zweiten Jahrhundert auf Grund einer königlichen Verfügung den Makedonen Asklepiades unter die Kreter aufnehmen und dann seine Einreihung in die Katökeureiter veranlassen. Hier bedient sich der König politischer Organe in einer königlichen Angelegenheit.

Besonders lehrreich für das Verhältnis des Königs zu den politischen Gemeinden ist das Wenige, was wir von Alexandria wissen. Gerade hier macht sich die Königsgewalt besonders fühlbar. Nicht nur die Beziehungen der Stadt zu Ägypten regelt allein der König, sondern er besitzt auch in ihr, seiner Residenz, ein solches Übergewicht, dass die politischen Organe nur geringen Spielraum behalten konnten. Schon die starke Garnison sicherte ihm gegen jeden Versuch, städtische Selbständigkeit anders als er wünschte geltend zu machen; überdies sassen hier die Zentralbehörden, vor allem der Dioiketes und der Chef der Gerichtsverwaltung, der Archidikastes. Ihnen gegenüber traten die städtischen Behörden in den Hintergrund, und es ist im Grunde nicht verwunderlich, dass wir von

ihrer Wirksamkeit keinen unmittelbaren Beweis entdecken können. Sogar in rein städtischen Angelegenheiten hat ohne Zweifel der König oder die Zentralregierung das entscheidende Wort gesprochen, so dass tatsächlich eine Autonomie in Alexandrien mehr ein Dekorationsstück als eine greifbare Macht war.

Wie die ersten Ptolemäer sich zu Alexandrien gestellt haben, wissen wir nicht: wie es scheint, haben sie sich auch hier mit ihrer tatsächlichen Uebermacht begnügt. Später aber ist ein eigener Beamter eingesetzt worden, der die Königsgewalt in der Stadt vertrat. Die erste Spur finde ich bei Polybios: als der König nach Kanobos ging, erzählt er, machte Kleomenes einen Anschlag zu seiner Befreiung, aber auf der *πλατεῖα* traf er zusammen mit *Πτολεμαῖος τῷ τῷ ἐπὶ τῆς πόλεως ἀποκλεισμένῳ*¹⁾. Ptolemaios führte also damals in der Stadt das Kommando und zwar schwerlich nur vorübergehend, denn bei der Nähe von Kanobos wäre ein eigens für diese Gelegenheit bestimmter Vertreter kaum nötig gewesen: auch deutet *τότε* vielleicht darauf hin, dass hier nicht zum ersten Male ein solcher Beamter eingesetzt wurde. Wahrscheinlich verdankte dies Amt seine Entstehung solchen Fällen, wo der König für längere Zeit von Alexandrien abwesend war. Wenn wir nun später unter den Titeln des hohen Beamten Lykarion ein *ἐπὶ τῆς πόλεως* finden, so ergibt sich, dass auch schon jener Ptolemaios denselben Titel geführt hat. Im letzten Jahrhundert der Ptolemäerherrschaft hat dieser Beamte dann den Titel *στρατηγὸς τῆς πόλεως* erhalten²⁾, und unter diesem Namen ist er von der kaiserlichen Verwaltung übernommen worden³⁾. Diese Maßregel entspricht genau dem, was wir in den auswärtigen Besitzungen der Ptolemäer finden. Auf Kypros z. B. kennen wir in Amathus und Kition ptolemäische Beamte *ἐπὶ τῆς πόλεως*, und der *στρατηγὸς ἐπὶ Θήραις* ist ebenso zu verstehen. Hier kommt sogar schon im 3. Jahrh. v. Chr. ein *στρατηγὸς τῆς πόλεως* vor⁴⁾. Der Inhalt des Amts ist ohne Zweifel überall derselbe.

1) Polyb. V 39. So hatte schon Alexander der Grosse Stadtkommandanten eingesetzt. Arrian IV 22: *Ἐπαρχὸν βασιλικοῦ ἐπὶ τῆς πόλεως τότε ἐπέχθη*. Ob das alexandrinische Amt *ἐπὶ τῆς πόλεως* militärische Gewalt einschloss, ist zweifelhaft.

2) Ditt. *OGI* II 743, wahrscheinlich auf Alexandrien bezüglich.

3) Zum Stadtstrategen der Kaiserzeit vgl. P. M. Meyer *Arch.* III 71.2, ferner *P. Orig.* IV 705, 727. Dass hieraus nicht, wie P. M. Meyer glaubt, ohne weiteres auf mangelnde Autonomie geschlossen werden darf, zeigen die Beispiele der folgenden Ann. Ob eine der alex. Urkunden, die in sehr schlechtem Zustande ist, von der alexandrinischen Strategie handelt, ist fraglich. Sie ist ein Bürgerschaftsvertrag: die eine Partei, der Büрге, ist *Ἰεθασίς*; der Strategie Zosimos verspricht *ἐξιστῆναι τῶν Πτολεμαίων ὅ ἅντι ἐπὶ τῶν πόλεων ἡ πόλις*. Auf die Tätigkeit des Strategen beziehen sich vereinzelt lesbare Ausdrücke wie *τῶν ἀπὸ τοῦ στρατηγικοῦ* und *ὁ ἐπὶ τῆς πόλεως στρατηγός*. Am ehesten möchte ich an den *στρατηγὸς* denken. Vielleicht ist die Urkunde ein Vertrag zwischen dem abtretenden und dem abtretenden Beamten.

4) Amathus: Strack, *Dyn.* 171: *Ἀμαθ[or] Σί[α]or [τ]ῶν [ἀρχ]ιστρατηγικῶν τῶν ἐπὶ τῆς πόλεως καὶ θύειν τῇ γεννίᾳ ἐπὶ τοῦ usw.* Kition: Strack *Dyn.* 97: *ἡ*

nämlich die Vertretung der Königsgewalt in einer autonomen Stadt. Wie aber in den eben genannten Beispielen die Anwesenheit dieses Beamten die formale Autonomie nicht aufhob, sondern nur ihre Wirksamkeit beschränkte und eindämmte, wie es in Pergamon neben der *ῥοιζή* einen *στρατηγὸς τῆς πόλεως* gab, so stand es wohl auch in Alexandria. Es ist für die gesamte Stellung Alexandriens von Bedeutung, dass der König sein Verhältnis zur Stadt in derselben Weise regelt wie zu den Inselstädten. Nur ganz entfernt kommt die Analogie mit den Gaustrategen der ägyptischen *νόμα* in Betracht, die jedenfalls von Hause aus nicht das Vorbild geliefert hat. Mit dem städtischen Exegeten hat dies Amt nichts zu tun; dass er in einem Falle es zugleich bekleidete, hängt mit der Person nicht mit dem Amte zusammen. Denn der schon genannte Lykarion vereinigt in seiner Person mehrere staatliche und städtische Ämter und ist insofern allerdings ein neuer Beweis dafür, dass die Stadtverfassung Alexandriens mehr Schein als Macht war!).

ἀρχὴ Ἰσχυρ Ἀποκρίτωρ Κοίτη τὸν ἐπιπορευομένην καὶ ἐπὶ τῆς πόλεως usw. Thera: Bitt. *OGI* I 102: *ἐπὶ Ἀγαθ[ε]ῶν τοῦ θεοῦ τὸν Ἀ[γ]εῶν πόλεως τὸν ἀνδρῶν τοῖς τετραγώνων ἐπὶ πόλεως* usw. II 735: *ἀδελφὸς ἡμεῶν τοῦ ἀνδρῶν Ἀλεξάνδρου* τὸν ἀπὸ ἐκτὸς ἀποδίδωμι ὁ τετραγώνων ἐπὶ τὸν πόλεως [ἐπὶ πόλεως] usw. Strack, *Arch.* II S. 560 Nr. 47: ὁ δὲ τὸν *Φιλοκρίτων* *Περὶ πόλεως* ἐπὶ πόλεως [ἐπὶ πόλεως] *Πτολεμαίου* [ἐπὶ πόλεως καὶ στρατηγὸς τῆς πόλεως] (vgl. Inschr. von Itanos, Michel 144: *Ἡεροκλίου Ἡεροκλίου Μεταδὸς ἐπὶ πόλεως Πτολεμαίου στρατηγὸς τῆς πόλεως*). Diese Beispiele zeigen 1) dass das Amt aus speziellen Aufträgen (*ἐπὶ πόλεως*, *τετραγώνων*, bei Polyb. *ἐπὶ πόλεως*) sich zur festen Einrichtung entwickelt hat und den festen Titel *ἐπὶ τῆς πόλεως* führt; 2) dass es die formale Selbstständigkeit der Stadt nicht aufhebt, denn z. T. bestehen die Zeugnisse in Ehreninschriften der Städte für den kgl. Stadthauptmann. Auch die Anwesenheit eines höheren kgl. Beamten, des *στρατηγὸς τὸν κατὰ Κίραρον* oder *στρατηγὸς ἐπὶ πόλεως* hinderte nicht an der formellen Betätigung der Autonomie, vgl. Bitt. *OGI* I 105, 149, 151, 152, 153, Pergamon. *στρατηγὸς τῆς πόλεως* Bitt. *OGI* II 268.

1) Néronτος *l'ancienne Alexandrie* S. 98 Nr. 10. Die *ἀρχὴ* hat ihm einen Ehrenstein gesetzt, der seine Titel auführt: *στρατηγὸς καὶ κατὰ ταῦτα ἐπὶ πόλεως καὶ ἀνδρῶν καὶ ἐπὶ πόλεως καὶ ἐπὶ πόλεως καὶ ἐπὶ πόλεως*. Lykarion vereinigte also in seiner Person staatliche und städtische Ämter, die hier in wechselnder Folge aufgezählt werden; in der Regel finden wir sonst die städtischen Ämter hinter den staatlichen genannt, z. B. bei dem zuvor besprochenen Epistategen Kallimachos, der zugleich *ἐπὶ πόλεως* in Ptolemais war. In unserm Falle ist aber ein andres Verfahren befolgt worden; auch wenn wir nicht wüßten, dass *ἐπὶ τῆς πόλεως* ein königliches Amt war, würde es sich aus der Reihenfolge ergeben. Der Titel *κατὰ ταῦτα ἐπὶ πόλεως*, der ebenso wie *στρατηγὸς* den Ämtern voransteht, bezeichnet jedenfalls ebenso wie dieses nicht ein Amt sondern einen Rang. Man wird ihn deuten müssen wie die verwandten Ausdrücke, z. B. *ἐπὶ πόλεως*, *ἐπὶ πόλεως*; zum letzteren vgl. *Arch.* V 121 Anm. 1. Demnach dürfte *ἐπὶ πόλεως* Präsident einer *γέμεναι* sein, und ein *κατὰ ταῦτα ἐπὶ πόλεως* dürfte den „Präsidentenrang“ ausdrücken. Man kennt die *γέμεναι*-Vereine, die in der Regel in den hellenischen Städten einen halb offiziellen Charakter hatten. Augenscheinlich gab es einen solchen auch in Alexandria; und zwar stand er ohne Zweifel in naher Beziehung zu den städtischen Organen. Daher ist auch dieser Titel des Lykarion als städtisch, nicht als königlich aufzufassen. An

Die Funktionen des $\epsilon\lambda\iota\ \tau\eta\zeta\ \pi\acute{o}\lambda\iota\tau\omicron\varsigma = \sigma\iota\gamma\alpha\tau\iota\ \pi\acute{o}\varsigma\ \tau\eta\zeta\ \pi\acute{o}\lambda\iota\tau\omicron\varsigma$ ¹⁾ können wir im einzelnen nicht bestimmen²⁾; er wird die Befehle des Königs übermitteln und dafür gesorgt haben, dass in den städtischen Körperschaften nichts beschlossen wurde, was dem Könige nicht genehm war, und wird im Namen des Königs die rein königlichen Angelegenheiten, z. B. die Steuern, verwaltet haben³⁾.

Wenn auf der einen Seite die Stellung des Lykariou, der $\epsilon\lambda\iota\ \tau\eta\zeta\ \pi\acute{o}\lambda\iota\tau\omicron\varsigma$ und $\epsilon\lambda\iota\ \tau\eta\zeta\ \tau\eta\zeta$ ist, der des zuvor genannten Kallimachos zu Ptolemais ähnlich ist, so liegt doch ein nicht unwesentlicher Unterschied darin, dass Alexandrien einem besonderen Stadthauptmann untersteht, während in Ptolemais der höchste Beamte der umliegenden Provinz zugleich das erste städtische Amt bekleidet. Mag auch die Grösse und Bedeutung Alexandriens es erklären, dass der König einen besonderen Aufsichtsbeamten einsetzt, so scheint doch Ptolemais wenigstens in der Form etwas weniger beschränkt gewesen zu sein als die Hauptstadt.

Im allgemeinen gewinnt man den Eindruck, dass die Selbständigkeit

die Gensia der Juden ist nicht zu denken. Beachtenswert ist es, dass der Rang des Gensiapräsidenten in Alexandrien offenbar der höchste städtische ist: wie der Rang des $\alpha\gamma\gamma\iota\tau\eta\zeta$ dem Dioiketen, so entspricht der des $\epsilon\gamma\gamma\gamma\iota\tau\omicron\varsigma$ dem Exegeten. Die alexandrinische Gensia begegnet uns noch einmal in einer Inschrift, die spät ptolemäisch zu sein und aus Alexandrien zu stammen scheint *Arch.* III 8, 138 Nr. 21. Otto, *Prätor* I 184 (vgl. 156) fasst in der Lykariou-Inschrift $\epsilon\lambda\iota\ \tau\eta\zeta\ \pi\acute{o}\lambda\iota\tau\omicron\varsigma$ als ein Amt zusammen, während der Herausgeber Neronatos richtig beide getrennt hatte, und Limbrosio *Arch.* III 351 2 stimmt Otto bei, ebenso P. M. Meyer, *Arch.* III 71 2. Allein 1) ist die dem Exegeten zugeschriebene $\epsilon\gamma\gamma\iota\tau\omicron\varsigma\ \tau\omicron\upsilon\varsigma\ \tau\eta\ \pi\acute{o}\lambda\iota\varsigma\ \gamma\gamma\iota\tau\omicron\varsigma$ kein adäquater Ausdruck für das Amt $\epsilon\lambda\iota\ \tau\eta\zeta\ \pi\acute{o}\lambda\iota\tau\omicron\varsigma$, 2) ist auf die Ausdrücke $\epsilon\lambda\iota\ \tau\eta\zeta\ \tau\eta\zeta$, $\epsilon\lambda\iota\ \tau\eta\zeta\ \tau\eta\zeta$ (siehe Limbrosio l. c.) nichts zu geben, weil sie allgemein sind, und ebenso auf einen städtischen Exegeten wie auf einen königlichen Stadthauptmann passen, 3) ist $\epsilon\lambda\iota\ \tau\eta\zeta\ \pi\acute{o}\lambda\iota\tau\omicron\varsigma$ als selbständiger Titel eines königlichen Beamten durch die obigen Beispiele erwiesen, und 4) liegt kein Grund vor, in der Lykariou-Inschrift, die die Ämter jedesmal durch $\tau\eta\zeta$ trennt, an einer Stelle eine Ausnahme zu machen, da die Existenz eines kgl. Amtes $\epsilon\lambda\iota\ \tau\eta\zeta\ \pi\acute{o}\lambda\iota\tau\omicron\varsigma$ keinen sachlichen Widerspruch enthält. Lykariou war also Dioiket und $\epsilon\lambda\iota\ \tau\eta\zeta\ \pi\acute{o}\lambda\iota\tau\omicron\varsigma$ als königlicher, Exeget und Gymnasiarch als städtischer Beamte.

1) Die Gleichung richtig erkannt von Strack, *Arch.* III 135 und Preisigke, *Stadt. Beamteneisen* S. 5 Anm. 1.

2) Vgl. die Ausführungen von Preisigke, *Stadt. Beamteneisen* S. 22 über die Stellung des Strategen zu den autonom gewordenen ägypt. Städten, die vielleicht Analogien liefern kann. Der Strateg von Alexandrien in der Kaiserzeit steht im Range unter dem Archidikastes, ganz entsprechend der Sachlage in der Ptolemäerzeit, wo der Archidikastes als Zentralbeamter naturgemäss über dem lokalen Stadthauptmann rangieren musste. Mit dem $\nu\alpha\tau\iota\sigma\tau\omicron\upsilon\alpha\varsigma\ \sigma\iota\gamma\alpha\tau\iota\ \pi\acute{o}\varsigma$ hat er nichts zu tun. Erwähnt sei noch der Titel $\epsilon\gamma\gamma\iota\tau\omicron\varsigma$, der im vierten Jahrh. n. Chr. in Alexandrien vorkommt, *BGU* IV 1024 S. 5, und der $\pi\acute{o}\lambda\iota\tau\omicron\gamma\gamma\iota\tau\omicron\varsigma$ *Oxy.* IV 745 im ersten Jahrh. n. Chr., der nicht zu Oxyrhynchos gehört, möglicherweise aber nach Alexandrien. Ob diese Ämter Beziehung zum Strategen haben, ist mindestens fraglich.

3) Vgl. Wilcken, *Oxy.* I 624.

der politischen Gemeinden allmählich abgenommen hat. Die ersten Ptolemäer scheinen die autonomen Formen mehr als die späteren geachtet, die älteren Bürgergenerationen mehr politisches Bewusstsein als ihre Nachkommen gehabt zu haben. Wenn wir im Anfang als Quelle der im Königsrechte geltenden *θυγιάταια* und *πολιτῆς νόμος* politische Gemeinden vermuten mussten, so werden wir eine so weit gehende Wirkung der Autonomie nur für den Anfang der Ptolemäerzeit, etwa bis zu Euergetes I., annehmen dürfen, und auch für diese Zeit mit der Einschränkung, dass der König eine sehr wirksame Aufsicht über solche *θυγιάταια* ausübte; auch hier gilt, wie später in Antinoë: „allen und jedem gehen die Verordnungen vor“. Selbst in ganz unpolitischen, rein kommunalen Angelegenheiten vermochte der König seinem Willen Geltung zu verschaffen, besonders in Alexandrien: so ist ja heute auch Berlin von der Krone tatsächlich abhängiger als die meisten andern Städte.

Je länger die Griechen unter den Ägyptern wohnten, je mehr die Könige ägyptische Selbstherrscher wurden, desto mehr verwischten sich die Spuren der Autonomie, ohne jedoch ganz zu verschwinden. Der Ptolemäerstaat ist ihr nicht günstig gewesen, aber nicht in dem Sinne, als hätte er sie von vornherein abgelehnt, sondern nur insofern, als er sie nicht kräftig zu erhalten vermochte.

Es wird vielleicht Einspruch hervorrufen, wenn ich aus wenig zahlreichen Zeugnissen und Andeutungen Schlüsse gezogen habe, die der geläufigen Vorstellung von der ptolemäischen Monarchie als einer überall absoluten Regierungsgewalt widersprechen. Aber ich meine, man darf über all den *προσούχματα* und *δυσούχματα*, den Eingaben und Berichten, den antlichen Listen und Steuern nicht vergessen, dass es Griechen in Ägypten gab, die sich anders fühlten als ein Petosiris oder Stotoëtis, und dass es Könige gab, die hellenisch dachten und Wert darauf legten, sich als Hellenen zu zeigen.

Steglitz.

Die armenischen Feldzüge des Lukullus.

Von Kurt Eckhardt.

II. Abschnitt.

Das Kriegsjahr 69.

1. Kapitel.

Bis zur Einschliessung von Tigranokerta.

§ 1. Lukullus entschliesst sich zum Kriege.

Nach dem Siege bei Kabira (a. 72) verfolgte Lukullus den fliehenden Mithradates bis an die Grenze Armeniens, dann kehrte er um und unterwarf zunächst das flache Land und nahm die reichgefüllten Schatzhäuser. Darauf wendete er sich zur Eroberung der festen See- und Landstädte des Pontos, die sich tapfer verteidigten. Diese Belagerungen zogen sich bis in das Jahr 70 hin. Solange noch seine Stellung in dem eroberten Lande nicht gesichert war, liess er den Mithradates ruhig in Armenien. Als aber die Belagerungen der Städte zu Ende gingen und schon einige erobert waren, beschloss er von Tigranes die Auslieferung des pontischen Königs zu verlangen.

Er war sich wohl bewusst, dass ihm dieser Schritt in einen neuen, gefährlichen Krieg in einem unbekannten Lande verwickeln würde, da er annehmen konnte, dass diese Forderung den Stolz des Armeniers tief kränken und er daher die Auslieferung seines Schwiegervaters verweigern würde. Doch andererseits war er von der Notwendigkeit dieser Forderung überzeugt. Schon achtzehn Jahre dauerten die Kämpfe mit dem ehrgeizigen Pontiker, und bevor er, die Triebfeder jeglichen Widerstandes Asiens gegen Rom, nicht in den Händen der Römer war, war mit einem definitiven Ende der Kriege nicht zu rechnen. Zudem war es eine absolute Notwendigkeit für die Römer, auch mit Tigranes abzurechnen und die von ihm eroberten Länder zurückzugewinnen. Sicher hätte sich schon Sulla mit dem armenischen Eroberer auseinandergesetzt, wenn er nicht durch die Verhältnisse in Rom, die seine schnellste Anwesenheit erforderten, gezwungen worden wäre in aller Eile den Frieden von Dardanos abzuschliessen, der deswegen den Feinden weit günstigere Bedingungen gewährte, als sie je unter anderen Verhältnissen zu erreichen hätten hoffen können.

Wenn auch Tigranes seinen alten, landlosen Schwiegervater aus despotischem Dünkel nicht empfangen und sprechen wollte, so bot er doch

in seiner Hand eine gefährliche Waffe gegen Rom, die ihm Lukullus auf keinen Fall lassen durfte. Bei allen Unternehmungen der Armenier gegen die Römer, die diese irgendwo auf einem Kriegsschauplatz fesselten, konnte Tigranes dadurch, dass er den Mithradates mit ausreichenden Kräften in sein Stammreich zurückkehren liess, dort den Römern einen gefährlichen Feind in den Rücken senden, da die Pontiker ihren alten Herrscher jubelnd aufnehmen würden. So würden die Heere Roms immer zwischen zwei Feuern stehen. Dem konnte nur der Tod des Mithradates vorbeugen.

Es zeugt von einer völlig unrichtigen Auffassung der Sachlage, wenn in Rom die Gegner des Lukullus diesem vorwarfen, er habe den Krieg nur aus Ehrgeiz begonnen, um seinen früheren Siegen noch neue hinzuzufügen und weil er sein einflussreiches Kommando so lange wie möglich behalten wollte. Sein Unternehmen gegen Tigranes war nur der konsequente Schluss der früheren Kämpfe. Doch soweit reichte der staatsmännische Blick der hauptstädtischen Parteien zu jener Zeit nicht mehr, dass sie folgerichtig den letzten Schritt zum dauernden Erfolge machten. Die glücklichen Taten des bewährten Generals berauschten das Volk zwar im Augenblick, doch erhob sich sofort auch die Schaar der Neider und Widersacher. Und gerade dieser stolze Aristokrat hatte es gar nicht verstanden, ja gar nicht einmal versucht, die Neigung des Volkes zu gewinnen. Rücksichtslos hatte er das durchgesetzt, was er für gut und richtig hielt, und sich dadurch zahlreiche Feinde von grossem Einfluss gemacht. Was den armen. ausgesogenen Bewohnern der Provinz Asien zum Segen gereichte, die Regelung der Schuldverhältnisse, gerade das zog ihm die erbitterteste Feindschaft des einflussreichen Ritterstandes, der römischen Geldaristokratie, zu. Offenkundig und im Geheimen wühlten sie gegen den tüchtigen General, und leicht gewannen sie die allzeit der Bestechung zugänglichen Volkstribunen, die nun noch die willenlose Masse des Volkes gegen Lukullus aufhetzten. So wurde seine Absicht gegen Tigranes zu ziehen mit allen nur erdenklichen unlauteren Motiven erklärt, und das Volk, immer gegen die Aristokraten eingenommen, glaubte das allzu gerne.

Doch diese künstlich erregte Feindschaft des Volkes hätte wohl kaum solche Folgen gehabt, wenn nicht gerade im Jahre 70 durch das Konsulat des Pompejus und Krassus ein völliger Umschwung von dem aristokratisch-zullanischen Regierungssystem zur Demokratie erfolgt wäre. So musste vor allem der damals wohl bedeutendste Aristokrat und Schieber Sullas, eben unser Lukullus, fallen. Daher wurden ihm alle Hilfsmittel versagt, auch der Senat, der natürlich ebenfalls, wenn auch ungern, völlig unter dem demokratischen Einfluss stand, nahm sich seiner nicht an, und mit eigenen Mitteln, ohne die notwendige Verstärkung musste der unerschrockene Führer seinen Plan ausführen.

Und das war der Grund, warum das so grossartig angelegte Unternehmen schliesslich scheiterte. Wie notwendig wäre es gewesen, die alten Soldaten, die ihre Kriegszeit fast abgedient hatten, durch neue Kräfte zu ersetzen. So folgten sie ihrem Führer nur widerwillig, ohne Lust zur Sache. Nachdem sie geglaubt hatten, in Ruhe die Früchte ihrer zahlreichen Siege ernten zu können, sollten sie jetzt gegen einen neuen, mächtigen Feind geführt werden. Unbekannt waren die Gefahren des fremden Landes, hatte doch bis dahin noch kein Römerheer den Euphrat überschritten. Zwar fabelte man von dem grossen Reichtum des Landes, doch sie wussten, dass dieser nicht für sie vorhanden war. Wie in Rom das Volk, so hatte sich Lukullus auch hier seine Soldaten nicht zu gewinnen verstanden. Die Beute behielt er grösstenteils selbst und an Plünderungen war erst recht nicht zu denken. Zwar hatte Lukullus sich dadurch den Ruf des humansten Generals seiner Zeit erworben, doch die Liebe und Zuneigung seiner tapferen Soldaten, die diese nach der gewonnenen Beute und den erlaubten Freiheiten spendeten, hatte er nicht erlangt. So glaubten die Soldaten nicht mit Unrecht, dass nur Mühen und Strapazen ohne den erhofften Gewinn ihrer warteten, und folgten ihrem Führer nur ungerne und gezwungen. Doch gerade darin zeigte sich der grosse unerschrockene Geist des Lukullus, dass er, obwohl der Senat und das Volk den Krieg nicht wollten und ihn nicht unterstützten, obwohl seine Truppen ihm nur missvergnügt gehorchten, dennoch im Vertrauen auf ihre so oft bewährte Tapferkeit, im Vertrauen auf sein Glück aus eigenen Mitteln den Krieg zu führen und die Auslieferung des Mithradates zu fordern beschloss.

§ 2. Die Gesandtschaft des Lukullus an Tigranes.

Während Lukullus selbst in Asien die Verhältnisse seiner Provinz regelte, sandte er im Winter 71/70 seinen Schwager Appian Claudius an den armenischen König mit dem Auftrage, die Auslieferung des Mithradates zu verlangen oder eine Kriegserklärung zu überbringen. Gleichzeitig sollte er sich wohl unter der Hand über die Stimmung der Untertanen gegen Tigranes informieren und womöglich mit einigen unterworfenen Fürsten geheime Beziehungen anknüpfen und sie für Lukullus gewinnen, so dass dieser wenigstens auf einige freundliche Gesinnung rechnen konnte.

Und gerade zur Ausführung des zweiten Teiles seines Auftrages gab Tigranes dem römischen Gesandten ausreichend Zeit. Da er selbst in Phönikien stand¹⁾, wo er um die Befestigung seiner Stellung bemüht war und wo er noch einige feste Plätze unterwerfen wollte, so lag ihm viel daran, dass der Empfang der ihm so widerwärtigen Gesandtschaft so lange wie möglich hinausgeschoben wurde. Ehe er nicht in Syrien freie Hand

1) Plut. *Luc.* c. 21.

bekommen hatte, wollte er sich in keinen neuen Krieg stürzen. Darum hatten die Führer des Claudius den Auftrag ihn auf weiten Umwegen durch das Land zu geleiten. Endlich merkte der Gesandte die Absicht, als ein Freigelassener, ein Syrer, ihm den geraden Weg zeigte. Deshalb schickte er seine armenischen Führer fort, überschritt den Euphrat und gelangte nach Antiochia, wo ihm Tigranes zu warten befahl, bis er seine Pläne in Phönikien ausgeführt haben würde.

In dieser Zeit knüpfte der Römer mit vielen Fürsten der Umgegend geheime Verhandlungen an und brachte sie auf seine Seite. Sogar der mächtige Zarbienes von Gordyene, dessen Land Tigranes unterworfen und tributpflichtig gemacht hatte, versprach ihm seine Hilfe. Doch auch viele unterdrückte Städte wandten sich an Claudius und baten um den Schutz der Römer, so dass diese Gesandtschaft für den Krieg von grösster Wichtigkeit war, da gerade die Landschaften, die Lukullus zuerst durchziehen musste, um die feindliche Hauptstadt zu erreichen, ihm freundlich gesinnt wurden, wodurch sein Anmarsch viel leichter vorstatten gehen konnte, als wenn er sich den Weg erst mühsam hätte erkämpfen müssen. Doch auch sehr schwer wurde es dem Claudius nicht, die Bewohner und Fürsten zu gewinnen. Besonders den Griechen war die armenische Herrschaft unerträglich und die Willkür des Königs, mit der er alles nahm, was seine Bewunderung erregte, bis ins Innerste verhasst. So konnte Lukullus mit Recht hoffen bei seinem Einmarsch auf eine freundliche Gesinnung der Unterdrückten zu treffen.

Wie ich schon oben erwähnte, befand sich Tigranes zu dieser Zeit in Palästina, wo er vor allem darnach trachtete, die festen Seestädte in seinen Besitz zu bekommen, um dann das Hinterland zu erobern. So hatte er sich vor Ptolemais, das heutige Akkon, gelegt und belagerte die Stadt. Doch kaum hatte es Tigranes gewonnen, als er seine weiteren Unternehmungen aufgab, da sich die Kriegswolken immer drohender um sein Haupt zusammenzogen¹⁾. So stellte er denn alle Pläne bis auf weiteres zurück und eilte nach Antiochia, wo er den römischen Gesandten mit allem Prunk eines orientalischen Despoten empfing, in der Hoffnung den jungen Römer dadurch zu blenden und einzuschüchtern. Doch dies gelang ihm nicht. Offen und frei forderte Appian die Auslieferung des Mithradates, den sein General für seinen Triumph brauche, und drohte im Falle einer Weigerung mit Krieg. Zum erstenmal in seinem Leben hörte der asiatische Tyrann die Sprache der Freiheit, und alle Umstehenden merkten deutlich seinen Unwillen, obwohl er ihn durch ein Lächeln zu verbergen suchte. Jedoch um die Antwort war er nicht verlegen: Er würde die Verachtung aller Menschen auf sich ziehen, wenn er den Vater seiner Gattin ausliefern würde. Zwar kenne er genau die Schlechtigkeit des

1) Vergl. Josephus, *Antiqu. Jud.* XIII 16, 4 und *Jell. Jud.* I 5, 3.

Mithradates, doch auf die Familienehre müsse er Rücksicht nehmen¹⁾. Wenn daher die Römer einen Krieg wollten, so sei es ihm recht, er werde sich zu verteidigen wissen. In diesem Sinne schrieb er an den römischen Heerführer zurück, doch liess er den Titel Imperator fort, da Lukullus in seinem Schreiben ihn nur König und nicht König der Könige genannt hatte. Dadurch war sein Stolz zu sehr gekränkt worden, um so mehr als doch die Bezeichnung βασιλεύς βασιλέων nicht, wie Reinach²⁾ will, ein blosser dunkelhafter Titel ist. Denn nur ein Fürst, der über zahlreiche Vasallen zu gebieten hatte, konnte und durfte diesen Titel annehmen. So war dem Tigranes durchaus berechtigt ihn zu führen, und dadurch, dass Lukullus ihn nicht anwendete, sprach er dem armenischen Könige die Oberhoheit über die Vasallen ab, behandelte ihn also nur wie einen kleinen Stammesfürsten. Doch hinderte den Tigranes diese Kränkung nicht daran, den Pflichten eines so mächtigen Herrschers nachzukommen und dem Gesandten beim Abschied reiche Geschenke anzubieten, die er noch vermehren liess, als der stolze Römer ihre Annahme verweigerte, da er glaubte, die Weigerung erfolge nur, weil er zu wenig geboten habe. Allein Appian begnügte sich mit einer einzigen Schale und schickte das andere zurück, worauf er sich schnell ins Hauptquartier zu seinem General begab.

§ 3. Kriegsvorbereitungen und Stärke des Lukullus.

So war denn der Würfel gefallen und der neue Krieg unvermeidlich. Doch Lukullus schlug noch nicht im Jahre 70 los. Erst wollte er auch den letzten Funken des Widerstandes in den von ihm eroberten Gebieten beseitigen, um dann von gesicherter Basis aus den Kampf zu beginnen. Ariobarzanes, der König von Kappadokien, der natürlich gegen die beiden grimmigen Feinde seines Thrones auf der Seite der Römer stand, erhielt den Auftrag alles vorzubereiten und für einen bequemen Uebergang über den Euphrat zu sorgen, da von diesem Nachbarlande Armeniens aus der Einmarsch beginnen sollte³⁾.

Als das Frühjahr des Jahres 69 anbrach, hatten die Römer alle feindlichen Plätze in Pontos in ihrer Gewalt. Auch ein Sohn des Mithradates, Machares, dem der Vater die Statthalterschaft über das bospornische Reich übertragen hatte, schloss mit den Römern Frieden und Freundschaft⁴⁾ und schickte dem Lukullus einen Kranz im Werte von tausend Goldstücken. So war denn der erste Teil des Krieges beendet, und da auch die Vorbereitungen für den neuen armenischen Feldzug zum Abschluss gekommen waren, marschierte Lukullus gegen den neuen Feind.

1) Diese Worte bei Memnon c. 46. Alles andere bei Plutarch, *Luc.* c. 21.

2) A. a. O. S. 340.

3) Die Stellen bei Memnon c. 56 und Sallust, IV fragm. 59 lassen die Mithilfe des Ariobarzanes als wahrscheinlich erscheinen.

4) Plut. *Luc.* c. 24; Appian, *Mithr.* c. 83; Memnon c. 54 und Livius, *Per.* zu 98.

nachdem er in den eroberten Ländern eine angemessene Besatzung zurückgelassen hatte. In Eilmärschen durchzog er das befreundete Kappadokien und stand in kurzer Zeit am Euphrat, der Grenze zwischen Armenien und dem Reiche des Ariobarzanes.

Wenn wir nun die Stärke der römischen Angriffsarmee feststellen wollen, müssen wir von der Stärke des Lukullus zu Beginn des mithradatischen Krieges überhaupt ausgehen. Er hatte aus Italien eine Rekrutenlegion mitgebracht, zu der er in Asien vier weitere Legionen übernahm, die beiden valerianisch-timbrianischen und zwei andere, so dass er im Ganzen fünf Legionen = 30000 Mann Fussvolk hatte¹⁾.

Als Zahl der Reiter gibt Appian 1600, Plutarch 2500 Mann an. Da aber beide deutlich dieselbe Quelle wiedergeben, kann der Zahlenunterschied nur auf ein Versehen des Abschreibers zurückzuführen sein. Es entsteht nun die Frage, welche der beiden Zahlen die richtige ist oder wenigstens der richtigen am nächsten kommt. Dies ist aber wohl sicher die grössere Zahl des Plutarch, denn es ist klar, dass die Römer, wenn sie gegen asiatische Armeen ziehen wollten, deren Stärke von jeher die Reiterei gewesen ist, sich von dieser Truppengattung so viel wie möglich zu verschaffen gesucht haben. Aber auch diese höhere Zahl ist im Verhältnis zur feindlichen Reiterei eher zu niedrig als zu hoch bemessen. Wir können daher zweifellos annehmen, dass Lukullus zu Beginn des Krieges 2500 Reiter besessen hat. Die Gesamtstärke der Armee des Lukullus betrug also 30000 Fusssoldaten, die fünf Legionen zu je 6000 Mann bildeten, und 2500 Reiter, wozu natürlich noch leichtbewaffnete Hilfstruppen kamen, die sich aus Provinzialen und Verbündeten rekrutierten und die immer die Völker stellen mussten, die dem jeweiligen Kriegsschauplatze am nächsten wohnten. Ihre Zahl ist jedoch hier nicht überliefert.

Mit diesem Heere hatte der römische General fünf siegreiche Feldzüge ausgeführt, als er im sechsten Jahre gegen Tigranes zu ziehen beabsichtigte. Wir müssen daher für seine Stärke im Jahre 69 zahlreiche Verluste an Kranken, Ueberläufern und Toten in Abzug bringen. Besonders die Menge der Toten kann nicht klein gewesen sein, wenn Lukullus auch nach dem Beispiel seines Lehrmeisters Sulla nur wenige Mann in seinen Berichten angibt²⁾. Wenn man bedenkt, wie viele Schlachten zu Wasser und zu Lande und wie viele schwere Belagerungen sein Heer bestanden hat, so muss der Verlust ziemlich hoch angenommen werden. Dazu kommt noch der Abgang an Kranken und Verwundeten, der in jener Zeit im Verhältnis viel grösser war als heute, wenn man die schlechten sanitären Einrichtungen der damaligen Zeit in Betracht zieht.

Zu diesen Truppen, die er von Anfang an kommandierte, kommen

¹⁾ Plut. *Luc.* 78; Appian, *Mithr.* c. 72. Photius, Auszug aus Phlegon v. Tralles, fragm. 12 (Müller *FHG.* III).

²⁾ Z. B. Plut. *Luc.* c. 28.

noch im Jahre 70 die römischen Soldaten und die Reiter seines Kollegen Kotta, die dieser, bevor er nach der Eroberung von Heraklea nach Italien zurückkehrte, dem Lukullus schickte, während er die Bundesgenossen zu Fuss entliess¹⁾. Diese Truppen jedoch werden wohl kaum für den Krieg in Armenien in Frage gekommen sein, da sie wohl als Besatzung der eroberten Städte Verwendung finden mussten und daher aus der Feldarmee ausschieden. So war denn Lukullus für einen Einfall in Armenien nur auf seine fünf Legionen angewiesen, die jedoch hinter ihrem ursprünglichen Bestande von je 6000 Mann bedeutend zurückgeblieben sein werden.

Von diesen Truppen musste er selbstverständlich in dem von ihm eroberten Pontos eine starke Bedeckung zurücklassen, um dem Mithradates die Möglichkeit zu nehmen, hinter seinem Rücken sein Erbland von Armenien aus wieder zu erobern. Die Aufgabe das pontische Reich zu schützen fiel dem Sornatius zu, der zu diesem Zwecke 6000 Mann erhielt. Mit dem Rest seiner Truppen zog Lukullus gegen Tigranes. Plutarch gibt uns nun als Zahlen dieser Einmarscharmee 12000 Mann zu Fuss und etwas weniger als 3000 Reiter an²⁾.

Hierbei läuft ihm aber angesehnlich ein bedeutender Irrtum unter. Denn bei der Schlacht von Tigranokerta³⁾ gibt er folgende Zahlen an: Murena 6000 Mann, Lukullus 24 Kohorten = 10000 Legionssoldaten (= *ἀρτίστρα*) und alle Reiter (= 3000), sowie 1000 Leichtbewaffnete. Schon jetzt würde sein Heer, wenn wir die Zahl der Reiter aus Kapitel 24 einsetzen, 20000 Mann betragen gegen 15000 Mann beim Ausmarsch. Aber ich gehe noch weiter als Reinach⁴⁾, der schon auf diesen Irrtum aufmerksam gemacht hat, jedoch bei seiner Berechnung auf 20000 Mann stehen geblieben ist. Dazu müssen wir uns die Situation vorgegenwärtigen, in der die Schlacht stattfand.

Lukullus hat nach einem Siege Tigranokerta eingeschlossen. Die Stadt wird tapfer verteidigt, und es erfolgt sogar auf die Römer ein Nachtangriff armenischer Reiter, die Tigranes zum Entsatz schickte, um seine Frauen und Kostbarkeiten zu retten. Dies gelingt ihnen trotz grosser Tapferkeit der Römer durch einen Pfeilhagel, der die Römer von allem zurückhält. Alle diese Kämpfe haben selbstverständlich dem Lukullus grosse Verluste an Toten, hauptsächlich aber an Verwundeten gebracht, so dass zur Schlacht nicht mehr die gleiche Zahl zur Verfügung steht, wie zum Beginn des Jahres. Nun hat aber Lukullus in der Schlacht noch 10000 Legionare, nachdem er 6000 Mann unter Murena zurückgelassen hat zur Fortsetzung der Belagerung von Tigranokerta. Nehmen wir nun die Verluste an Toten und Verwundeten in den Kämpfen und Stürmen vor der Schlacht auf 2000 Legionare an, dann würde sich für die Einmarscharmee eine Stärke von 12000 Mann ergeben, wenn wir von dem

1) Memnon, c. 52. — 2) *Luc.* c. 24. — 3) *Luc.* c. 27. — 4) A. a. O. S. 355.

Korps des Murena vorläufig absehen. Damit würden wir aber dieselbe Zahl erhalten, die Plutarch im 21. Kapitel als Stärke des Fussvolkes, also der Legionare der Einnarscharnee angibt.

Hieraus geht aber klar hervor, dass er bei dieser Zahl, da die der Reiter beide Male gleich ist, die Truppen des Murena vergessen hat. Auch die Leichtbewaffneten hat er vorher nicht angegeben. Sie nennt er erst, als es zur Schlacht selbst geht, wo es natürlich auf jeden Mann ankommt. Den Anlass zu diesem Irrtum geben ihm die beiden Posten von 6000 Mann, die Truppen des Sornatius und des Murena. Anstatt bei seiner Berechnung der Einnarscharnee das Korps des Sornatius nur von dem ursprünglichen Gesamtheere abzuziehen, zog er es von der Einnarscharnee noch einmal ab, so dass nun die 6000 Mann des Murena bei der Berechnung im 24. Kapitel fehlen. So lässt sich der Irrtum leicht erklären. Das Angriffsheer hat demnach aus 18000 Legionaren, 3000 Reitern und wenigstens 1000 Leichtbewaffneten, also zusammen aus 22000 Mann, bestanden.

Eutrop dagegen und Rufus, der mit ihm, wie an vielen Stellen, so auch hier wörtlich übereinstimmt, gehen für den Bestand der Armee des Lukullus bei Tigranokerta 18000 milites an, während Frontin 15000 armati zählt¹⁾.

Die Stelle bei Frontin²⁾ lautet: *Lucullus adversus Mithradatem et Tigranem in Armenia maiorē apud Tigranocertam, cum ipse non amplius quindecim milia armatorum haberet, . . . hostium aciem incendit.* Diese Angabe bezieht sich lediglich auf die Schlacht von Tigranokerta, deren Verlauf mit kurzen Worten angedeutet wird. Hieraus geht also klar hervor, dass uns Frontin nur die Stärke des Lukullus in der Schlacht selbst angeben will.

Den gleichen Eindruck erweckt Eutrop³⁾. Hier heisst es: *ipsam regem . . . decem et octo milia militum habens ita vicit, ut magnam partem Armeniorum deleverit.*

Diese Worte und die des Rufus⁴⁾ beziehen sich nicht, wie es wohl zunächst scheinen könnte, auf den Kampf selbst, hierfür gibt nur Frontin die genauen Daten, sondern wir erhalten in ihnen einen kurzen Ueberblick über den ganzen Feldzug, dessen Höhepunkt allerdings die Schlacht und Eroberung von Tigranokerta war. Wenn dem aber so ist, dann hat sich Eutrop nur an die Zahlen gehalten, die Livius zu Anfang des Feldzuges gab, und nicht etwaige Abweichungen im Laufe der Darstellung und bei der Schlacht selbst berücksichtigt. Wir würden dann also in den 18000 Mann nicht die Zahl der Römer in der Schlacht bei Tigranokerta, sondern

1) Eutr. VI c. 9; Ruf. c. 15; Front. II 1, 14.

2) *Strateg.* II 1, 14. — 3) *Brer.* VI c. 9.

4) *Brer.* c. 15; *Tigranem, Armeniorum regem, . . . cum decem et octo milibus Romanorum vicit.*

die Stärke ihrer Einnarscharmee zu Beginn des Feldzuges, wo sie noch nicht durch Verluste und Detachements geschwächt war, erblicken müssen.

Doch weiter: Während Frontin von *quindecim milia armatorum* spricht, haben Eutrop und Rufus *decem et octo milia militum*. Nun ist aber die ständige Bezeichnung des römischen Legionssoldaten miles und nicht armatus. Wir können demnach vermuten, dass Eutrop und Rufus von 18000 Legionssoldaten sprechen, Frontin aber in seinen *quindecim milia armatorum* alle Waffengattungen, also auch Reiter und Leichtbewaffnete, mit einbegriffen wissen will.

Wenn wir dies alles berücksichtigen, dann erhalten wir folgendes Ergebnis: Lukullus bricht mit einer Armee von 18000 Legionssoldaten, exklusive der Reiter und Leichtbewaffneten (Eutrop und Rufus), gegen Armenien auf und schlägt das Riesenheer des Tigranes bei Tigranokerta mit 15000 Mann, worin alle Reiter und Hilfstruppen mit inbegriffen sind (Frontin), nachdem er, wie wir aus Plutarch ersehen haben, ein Detachement von 6000 Mann zurückgelassen und zahlreiche Verluste erlitten hat. So können wir die Abweichungen dieser Quellengruppe erklären, obwohl alle drei Schriftsteller in letzter Linie auf Livius als dieselbe Grundquelle zurückgehen. Vergleichen wir aber dieses Ergebnis mit dem, welches wir bei Plutarch erhalten haben, so liegt die völlige Uebereinstimmung unserer Quellen, wenn sie zunächst auch durch andere Umstände verdunkelt ist, klar auf der Hand. Denn die 18000 Mann, die Eutrop und Rufus überliefern, sind die 18000 Legionare des Plutarch, die wir erhalten, wenn wir die 6000 Mann des Murena, die Plutarch vergessen hat, zu den 12000 Mann im 24. Kapitel hinzuzählen. Und die Angabe des Frontin wird ebenfalls unterstützt durch Plutarch, nur dass hier gegen 14000 Mann an der Schlacht von Tigranokerta teilnehmen, während Frontin rund 15000 angibt. Diese Uebereinstimmung unserer Quellen wird sich dadurch erklären, dass Plutarch und Livius auf Sallust zurückgehen.

Bei Appian¹⁾ haben wir auch eine Angabe für die Reiter, die 500 Mann stark gewesen sein sollen. Nun haben wir aber oben gesehen, dass Lukullus ursprünglich 2500 Reiter gehabt hat, wozu noch die des Kotta gekommen sind. Rechnen wir auch hier einige Verluste ab, so wird dennoch, wie auch oben, wieder die Zahl des Plutarch (nicht ganz 3000) die richtige, die des Appian jedoch abermals zu verwerfen sein.

Wir kommen nun zu der Einteilung der römischen Einnarscharmee. Oben haben wir gesehen, dass Lukullus fünf Legionen kommandierte, deren Stärke zu Beginn des ganzen Krieges 30000 Mann betragen hat. Schon oben haben wir auch die Notwendigkeit dargelegt, zahlreiche Verluste abrechnen zu müssen. Nun erhalten wir aber aus Plutarch²⁾, wenn wir den Irrtum berücksichtigen, 24000 Mann³⁾, die dem römischen General für den

1) *Mithr.* c. 84. 2) *Plut.* *Luc.* c. 24 und 27.

3) 6000 (Sorniatius) + 12000 (Einnarscharmee, c. 24) + 6000 (Murena, c. 27) = 24000.

armenischen Feldzug zur Verfügung standen. Die Legion hatte demnach nicht mehr 6000 Mann, wie ursprünglich, sondern nur noch 1800, die Kohorte also nur 480 Mann. Dieser Verlust von $\frac{1}{3}$ des Bestandes ist zwar ausserordentlich hoch, doch müssen wir immerhin berücksichtigen, dass die Armee fünf volle Jahre im Felde gestanden hat.

Appian gibt nun an ¹⁾, dass Lukullus für seine armenischen Feldzüge zwei auserlesene Legionen bereit stellte. Es ist wohl mit Sicherheit anzunehmen, dass er hiermit die alten, kriegserprobten valerianisch-fimbriatischen Veteranenlegionen meint, deren Stärke nach unseren Angaben jedoch 9600 Mann nicht überschritten haben kann. Wir haben aber gesehen, dass Lukullus fast doppelt so viel Legionssoldaten, nämlich 18000, mitgenommen hat. Hieraus geht aber klar hervor, dass er noch andere Truppenkontingente für den Feldzug abkommandiert hat.

Diese Annahme wird bestätigt durch eine Angabe des Plutarch, der in der Schlacht bei Tigranokerta 24 Kohorten ausdrücklich erwähnt²⁾. Schon jetzt hätten wir vier Kohorten zu viel, da zwei Legionen bekanntlich nur zwanzig Kohorten enthalten. Wenn wir aber daran denken, dass kurz vorher 6000 Mann unter Murena vor Tigranokerta zurückgelassen worden sind, dann müssen wir annehmen, dass die gesamte Stärke der Armee die Zahl von 24 Kohorten noch weit überschritten hat.

Da nun Lukullus für den armenischen Krieg 24000 Mann zur Verfügung gehabt hat und jede Kohorte etwa 480 Mann stark war, so folgt daraus, dass er von den fünfzig Kohorten der fünf Legionen mindestens 37 mitgenommen haben muss, was eine Zahl von rund 18000 Legionaren ergeben würde³⁾. Nun spricht aber Appian nur von zwei Legionen, wir müssen daher annehmen, dass nur diese als volle Einheit mitmarschiert sind. Die fehlenden 17 Kohorten verteilen sich dann so auf die drei anderen Legionen, dass zwei je sechs und die dritte fünf Kohorten abgegeben haben.

Diese Eigentümlichkeit, dass eine Legion als Einheit zwar bestehen bleibt, aber einen bestimmten Prozentsatz ihres Bestandes für andere Unternehmungen abgibt, findet sich in der Kaiserzeit allenthalben. Es soll dadurch im Standquartier der Legion der Eindruck hervorgerufen werden, als ob die ganze Legion noch anwesend sei. Deshalb bleibt häufig sogar auch die Kohorte noch als Einheit zurück, nachdem sie wieder die nötige Zahl abkommandiert hat. Vielleicht ist dies auch hier geschehen, und Lukullus hat dann die einzelnen Leute in neue Kohorten gegliedert. Doch wahrscheinlicher erscheint mir in unserem Falle die Abkommandierung ganzer Kohorten.

So haben wir denn folgende Stärke und Gliederung des Angriffsheeres festgestellt: Lukullus hatte die zwei valerianischen Legionen und 17 Ko-

1) *Mithr.* c. 84. — 2) *Luc.* c. 27. — 3) Genau 17760 Mann.

horten von den drei anderen in der Stärke von zusammen rund 18000 Mann, dazu 3000 Reiter und 1000 Leichtbewaffnete.

§ 4. Euphratübergang und Marsch durch Sophene bis an den Tigris.

Mit diesen Streitkräften also war Lukullus im Frühling des Jahres 69 an den Euphrat gelangt. Obwohl, wie wir gesehen haben, Ariobarzanes im Winter für eine ausreichende Zahl von Kähnen für den Uebergang gesorgt hatte¹⁾, so war doch der Fluss durch die Schneeschmelze so angeschwollen, dass ein Uebergang unmöglich schien. Schon wollte der rastlose Feldherr ungeduldig werden über dieses unvorhergesehene Hindernis, als das Wasser plötzlich zu sinken begann, wodurch die Römer einen leichten Uebergang hatten²⁾. Den Uebergang über den Strom verteidigte auf armenischer Seite, also schon in Sophene, das Kastell Tomisa, das ehemals zu Kappadokien gehört hatte, aber an Sophene verkauft worden war³⁾. Es ist identisch mit dem heutigen Izoli⁴⁾. Dies war der einzige bedeutende Uebergang über den Fluss in dieser Gegend. Hier führte die grosse Karawanenstrasse durch Kappadokien hinüber an den Tigris bis Amida und weiter nach Nisibis, dem alten Nimive und dann nach Susa und Indien. Auch heute noch ist der Weg mit wenigen geringen Abweichungen derselbe⁵⁾. Und wie wichtig die Beherrschung dieses Uebergangspunktes war, zeigt deutlich die schon oben erwähnte Stelle bei

1) Sallust, IV fragm. 59. — 2) Plut. Luc. c. 24 und Sallust, IV fragm. 60.

3) Strabo, XII 2, 1 (535).

4) Dies hat zuerst Lehmann erkannt (Verhandl. des 46. Philologentages S. 30). Ueber die Lage von Tomisa vergl. Näheres bei Strabo (XII 2, 1 (535)), woraus hervorgeht, dass der Ort auf dem linken Euphratufer liegt, da Strabo, nachdem er von Melitene, das Sophene gegenüber auf der anderen Seite des Euphrat liegt (ἐν τῇ πόλει τῇ Σοφηνῇ, μὴδὲ ἔχοντα τὸν Εὐφράτην ποταμὸν) gesprochen hat, fortführt: ὥστε . . . ἐν τῇ ἀρχαῇ Τόμισα. Die zweite Stelle, Strabo XIV 2, 29 (663), Τόμισα γονιὸν τῇ Σοφηνῇ, bezeichnet meines Erachtens auch eher die geographische Lage, als die politische Zugehörigkeit, also einen in der eigentlichen Sophene gelegenen Ort und nicht einen Ort, der erst im weiteren Sinne zu der Landschaft gehörte. So sieht es auf den ersten Blick aus, dass Tomisa nicht mit dem heutigen Izoli identisch ist, da dieses auf unseren Hauptkarten auf dem rechten Ufer verzeichnet ist (vergl. Kiepert, Nouvelle carte generale und Lynch), obwohl Kiepert es auf der Karte zu dem Aufsatz von Sachau (a. a. O.) auch auf das linke Ufer legt. Da Lehmann mir aber gütigst einen Einblick in seine Reisetagebücher gestattete, kann ich hier feststellen, dass Izoli in der Tat, wie wir es auch für Tomisa annehmen mussten, auf dem linken Euphratufer liegt und mit dem Gadi-koï der Karte von Lynch identisch ist, einem Orte, den Kiepert nicht verzeichnet. Es ist also die Annahme von Tomisa = Izoli wohl berechtigt. Auch R. Kiepert folgt dieser Ansicht, wenn er Iz Ogh (= Izoli) auf das linke Ufer legt und es mit Tomisa identifiziert (vergl. seine Karte von Kleinasien, Abt. Malatien). Vergl. ferner über die Lage von Tomisa: Kiepert, Atl. ant. tab. IV und Reinach, a. a. O. S. 355.

5) Kiepert, Abhandl. der Akad. d. Wiss. 1873 S. 180.

Strabo¹⁾, nach welcher der Herrscher von Sophene das Kastell für die bedeutende Summe von 100 Talenten von den Kappadokiern erworben hatte. Lukullus eroberte es und sicherte es dann sofort für die Römer, indem er es an seinen treuen Verbündeten Ariobarzanes gab. So hatte er das erste grosse Hindernis glücklich und schnell überwunden und das feindliche Land betreten, wo er zum Dank für den glücklichen Uebergang den Göttern ein Opfer darbrachte²⁾.

Von hier aus wollen wir den römischen Feldherrn auf seinem Marsche gegen die feindliche Hauptstadt begleiten. Für die nähere Feststellung des Marsches ist von unseren drei Hauptquellen unbrauchbar Appian, der den ausführlichen, bei Plutarch erhaltenen Bericht in die wenigen Worte zusammenfasst: Lukullus durchzog nach Ueberschreitung des Euphrats die Länder der Barbaren, indem er die Bewohner schonte. Menmon³⁾ spricht von dem eigentlichen Marsche gar nicht weiter. Abgesehen von einer Notiz bei Tacitus, auf die wir später zurückkommen werden, sind wir somit allein auf Plutarch angewiesen⁴⁾.

Von Tomisa aus ist Lukullus durch die armenische Landschaft Sophene gezogen, die jedoch von Plutarch nicht zu dem eigentlichen Armenien gerechnet wird, da er die Römer erst mit dem Augenblick Armenien betreten lässt, als sie den Tigris überschritten hatten⁵⁾. Das erklärt sich daraus, dass erst Tigranes das Reich des Artanes, dessen Hauptbestandteil Sophene war, seinem Reiche hinzugefügt hat. Daher wollen auch wir von Sophene und Armenien als von zwei verschiedenen Ländern sprechen.

Nach dem Euphratübergang gönnte Lukullus seinen Truppen einen Rasttag, worauf er mit frischen Kräften seinen Eilmarsch fortsetzen konnte, da ihm natürlich alles darauf ankommen musste, den Feind zu überraschen. Darum verzichtete er auf alles, was seinen Marsch irgendwie aufhalten konnte, und als seine Soldaten ein festes Schloss, das viele Schätze barg, zu erobern wünschten, versagte er ihnen hierzu die Erlaubnis mit den Worten: „Jenes Schloss müssen wir erst erobern, dies bleibt hier für die Sieger aufbewahrt!“ Dabei wies er auf die hohe Tauruskette als auf ein Schloss, das den Weg der Römer sperrte. Und es war für sie von der höchsten Wichtigkeit, dass sie dieses grösste Naturhindernis auf ihrem Wege so schnell wie möglich überschritten, damit die Armenier nicht vorher die Pässe besetzten.

Ungehindert gelangte er hinüber, da er noch keine feindlichen Truppen vorfand und auch die Bewohner des Landes ihm nicht den geringsten Widerstand entgegensetzten. Denn da es noch nicht lange her war, dass sie zu Armenien gehörten, nachdem Tigranes ihren angestammten Herrscher vertrieben hatte, war ihre Anhänglichkeit an den neuen König noch nicht gross. Dazu kam noch, dass Lukullus sie vor jedem Ueber-

¹⁾ XII 2,1 (535). — ²⁾ Plut. *Luc.* c. 24. — ³⁾ C. 56. — ⁴⁾ *Luc.* c. 24 n. 25.

⁵⁾ Plut. *Luc.* c. 24: . . . τὸν Τίγρις διαβὰς ἐνδοξότερον εἰς τὴν Ἀρμενίαν.

griff seiner Soldaten schützte, um sie für sich zu gewinnen. So erreichte er, dass sie ihn gern und friedlich durch ihr Land ziehen liessen, nur erklärten sie sich nicht offen für die Römer, da sie erst eine siegreiche Schlacht abwarten wollten, um sich dann dem Sieger anzuschliessen. So erreichte Lukullus denn ungefährdet den Tigris, der ihn allein noch von Armenien und seiner Hauptstadt trennte.

Doch nun zu dem Wege selbst, den wir um so genauer festzulegen versuchen müssen, als auch von ihm die Entscheidung der Frage, ob Tigranokerta bei Mayafarkin gelegen hat, ausserordentlich abhängt. Der besseren Uebersicht wegen wollen wir ihn in zwei Hauptabschnitte teilen, die durch die Gegend bedingt werden, und zuerst das Stück bis zum Taurus betrachten. Von dem Uebergang bei Tomisa konnte Lukullus zu Anfang nur die alte Karawanenstrasse benutzen, da sie der einzige Weg ist, der von diesem Punkte aus weiter führt. Kiepert¹⁾ bezeichnet ihn als einen alten Verkehrsweg, der jedoch keine ausgebaute Chaussee war. Er führte zunächst in die Ebene von Kharput und fällt mit der heutigen Strasse von Malatia über Izoli nach Kharput zusammen. Bei dem Orte Mezara²⁾ betritt sie die Ebene in der Südwestecke.

Von hier aus führen heute zwei Wege nach Mayafarkin-Tigranokerta. Der eine zunächst am Euphrat (Arsanias) entlang bis Palu, dann über Lidje und Hazru, der für uns natürlich fortfällt, da Lukullus auf ihm nicht den Tigris überschreiten konnte, obwohl er heute der gebräuchlichere von beiden zu sein scheint³⁾. Der zweite führt über Arghana Maden nach Arghana. Diesen hat Lukullus benutzt, und zwar zog er am Südrande der Ebene über Kesrik⁴⁾ an der Nordostecke des Göldjik-Sees entlang bis Kizin.

Und in der Tat steht dieses Stück des Weges genau fest. Hierzu hat uns Tacitus verholten durch seine Schilderung des Zuges des Korbulo gegen die Parther⁵⁾, wo er sagt: *auxilia regum in annum conducta apud Melitenum, qua transire Euphraten parabat*. Da nun auch Lukullus durch diese Provinz von Kappadokien ziehen musste, haben beide Feldherren auf dem einzigen Uebergang in dieser Gegend den Euphrat überschritten, also bei Izoli-Tomisa. Aus den folgenden Worten *Moar über*

1) *Atlas d. Wiss.* 1873 S. 177.

2) So nach Kiepert. Das Mezere der Karte von Lynch liegt hier zu nahe an Kharput.

3) Dennoch ist er, wie mir Lehmann-Haupt, der ihn in umgekehrter Richtung zurückgelegt hat, mittheilte, sehr beschwerlich.

4) Hier ist wieder die Karte von Lynch richtig, da jetzt Kiepert Kesrik zu nahe an Kharput legt. Ueber die Lage beider Orte verdanke ich die genauesten Angaben der grossen Freundlichkeit des Herrn Prof. C. F. Lehmann-Haupt, der die Orte besucht hat. Auch in diesem Punkte entspricht die Karte von R. Kiepert jetzt völlig den Tatsachen.

5) *Ann.* XV, c. 26 u. 27.

L. Lucullo quondam penetratum, apertis quae reclusas obscurerat, pergit geht hervor, dass Korbulo auch weiter denselben Weg verfolgt hat, wie Lukullus. Wo aber Korbulo gezogen ist, wissen wir sicher durch Inschriften, die die Namen des Nero und des Korbulo tragen und sich bei Kesrik gefunden haben¹⁾.

So steht auch für dieses Stück des Weges die Benutzung der alten Karawanenstrasse fest. Damit war der weitere Weg bis Arghana Maden, dem alten Arsinia, vorgeschrieben, da nur dieser eine Pass in dieser Gegend über den Taurus führt. Um zu dem Orte zu gelangen, musste Lukullus den westlichsten Quellarm des Tigris passieren, der hier noch ein seichtes, unscheinbares Bächlein ist²⁾. Von Arghana Maden konnte nun Lukullus nach der heutigen Topographie auf zwei Wegen nach Tigranokerta gelangen: über Piran, Hami und Hazru oder auf der alten Karawanenstrasse³⁾.

Betrachten wir die erste Möglichkeit, bei der ein abermaliges Ueberschreiten des Arghana-Su oder Tigris erforderlich ist und die alle die Historiker für die richtige hätten halten müssen, die sich mit dem Uebergang des Lukullus über diesen kleinen Bach begnügt haben. Denn nur so war mit dem Ueberschreiten des Tigris ein Einmarsch in Armenien verbunden. Doch alle lassen ihn die alte Karawanenstrasse benutzen, ohne zu merken, dass sie sich dadurch in Widerspruch zu dem Bericht Plutarchs gesetzt haben, der ausdrücklich sagt: *τὸν Τίγριν διαβὰς ἐνέβαλεν εἰς τὴν Ἀρμενίαν*, woraus, wie schon oben erwähnt, hervorgeht, dass Plutarch diesen Fluss und nicht den Euphrat als Grenze ansieht und Sophene von Armenien trennt. Wenn nun Tigranokerta in Mesopotamien, also auf dem rechten Tigrisufer gelegen hätte, dann wäre erstens ein Ueberschreiten des Tigris unnötig gewesen, zweitens hätte aber Plutarch in diesem Falle nie mit dem Ueberschreiten des westlichsten Tigriszulusses einen Einfall in Armenien verbinden können, da Lukullus auf diesem Wege dreimal den Tigris überschritten und sich bei dem letzten Uebergang wieder in Sophene befunden haben würde. Auch glaube ich nicht, dass Plutarch das dreimalige Ueberschreiten des Quellbächleins besonders hervorgehoben hätte. Vielmehr hatte der Uebergang einen Einfall in Armenien zur Folge und setzt demnach ein Verbleiben auf dem linken Ufer voraus; auch muss

1) *CIL* 6741 f2, vergl. auch 6743.

2) Vergl. Browski, *Der obere Tigris*, *Globus* LIII 1888.

3) Hierzu möchte ich noch bemerken, dass meine Anschauungen über den Marsch des Lukullus und des Korbulo mit den von Lehmann-Haupt a. a. O. S. 30 ausgesprochenen im Einklang stehen. Dagegen nahm Lehmann dort an, dass die Ueberschreitung des Tigris durch Lukullus sich auf einen der Quellarme des Westtigris, wahrscheinlich den westlichsten Hauptarm, den Arghana-Su, bezieht, teilte mir jedoch mit, dass er nach Kenntnisnahme meiner Ausführungen sich meiner Ansicht betreffs der Uebergangsstelle anschliesse. [Korrektur-Zusatz: Siehe jetzt vgl. *Klio* IX S. 406 Anm. 1) Lehmann-Haupt, *Armenien einst und jetzt*, Bd. I S. 546; S. 542 f.].

er an einer Stelle geschehen sein, wo er schon als erwähnenswerte Tat anzusehen ist, was hier oben nicht der Fall wäre.

Nehmen wir aber dennoch an, Lukullus hat bei Arghana-Maden den Tigris überschritten und ist in Armenien eingefallen. Demnach hätte er zweifellos den einzigen Weg, die heutige Strasse über Piran, Hani und Hazru, benutzt. Er läuft auf dem linken Ufer des Arghana-Su durch ein vollkommen gebirgiges Terrain, das durch die tiefen Einschnitte der Zuflüsse des Arghana-Su zerrissen wird. Zwar konnten die Römer den Uebergang über den schon vereinigten Strom dadurch vermeiden, dass sie diese kleinen Zuflüsse überschritten, von denen vielleicht der Zibene-Su so bedeutend war, dass Plutarch ihn als den Tigris, da alle Zuflüsse diesen Namen führten, beim Uebergange erwähnt hätte, obwohl er nie die Grenze von Sophene gebildet hat, sondern in der Provinz Anzitene fliesst. Doch verlor Lukullus durch das schwierige Herabsteigen in die Flusstäler und durch den Aufstieg auf der anderen Seite sehr viel von seiner kostbaren Zeit.

Dazu kommt noch, dass er auf diesem schmalen Gebirgspfade in einer sehr dünnen Marschkolonne ziehen musste, die sich fast einen Tagemarsch ausgedehnt hätte. Auch war in der unübersichtlichen Gebirgsgegend¹⁾, die er erst bei Hazru, etwa 20 km, also einen bequemen Tagemarsch, vor Tigranokerta hätte verlassen können, leicht ein feindlicher Angriff zu befürchten, der bei der langen Ausdehnung des Zuges üble Folgen hätte haben können. Zwar war dieser Weg von Arghana-Maden nur ungefähr 120 km lang, doch waren die Gefahren und die zu überwindenden Schwierigkeiten so gross, dass der Vorteil der Kürze völlig in den Schatten gestellt wurde. Da hier auch der Tigris nirgends als ein erwähnenswerter Fluss die Grenze von Sophene und Armenien bildet, so fällt der Weg für uns fort.

Lukullus musste also die alte Strasse weiter bis Arghana benutzen, wo er das schwierigste Stück, die Bergpassage, überwunden hatte. Von Arghana sagt Browski folgendes²⁾: „Das Städtchen Arghana liegt am rechten Ufer in einiger Entfernung vom Tigris, höchst romantisch in der Mitte einer breiten Schlucht, die sich gegen Süden hin nach einer grossen, mit zahlreichen Basaltblöcken übersäten Ebene öffnet. Diese, fast ohne alle Niveaunungleichheiten, ein schönes Tafelland, war im Altertum sehr fruchtbar und dicht bevölkert“. Schon der Umstand, dass hier drei Strassen hindurchführen, zeigt, dass das Gelände einem Marsche keine Schwierigkeiten entgegengesetzt, so dass Lukullus in allen Richtungen auf den Tigris zustreben konnte.

Der gegebene Weg war jedoch wieder die alte Strasse nach Amida, dem heutigen Diarbekr, die als die Hauptverkehrsader in dieser Gegend

¹⁾ Die Karte von Lynch zeigt besser als die von Kiepert die Schwierigkeiten des Geländes.

²⁾ A. a. O. S. 43.

natürlich noch besonders bequem und gangbar war. Allerdings sprechen auch mehrere Bedenken gegen diesen Weg. Dies ist zuerst seine Länge, mit 150 km ist er die längste Strasse, und da es Lukullus so eilig hatte, wird er sicher den Umweg vermieden haben, wenn ihm ein anderer bequemer und dabei kürzerer Weg zu Gebote stand.

Zu der Zeit des Lukullus war Amida, obwohl es schon in assyrischer Zeit bestanden hat, doch so unbedeutend, dass es später nirgends erwähnt wird. Erst unter Konstantin wird Amida berühmt, und die Brücke wird auch erst in dieser Zeit entstanden sein, so dass Lukullus damals, wenn er hier über den Fluss gehen wollte, den Tigris durchfuirten musste. Browski¹⁾ sagt von dem Ort: „Diarbekr liegt am rechten Tigrisufer etwas abseits vom Strome, der, hier zwar schon ziemlich entwickelt, doch bei normalem Wasserstande noch überall zu Pferde durchfuirtet werden kann“. Und dann weiter unten²⁾: „Der Tigris besitzt bei Diarbekr zur Zeit hohen Wasserstandes eine Breite von 800 Fuss und ist von der fünf Minuten südlich von der Stadt gelegenen Römerbrücke an für kleine Kelleks bereits schiffbar“. Nach Moltke³⁾ wird der Fluss im Sommer bei Diarbekr leicht durchfuirten. Wenn wir uns so die Wasserverhältnisse des Tigris bei Amida vergegenwärtigen, so finden wir, dass zwar zur Zeit des niedrigsten Wasserstandes im Hochsommer und Herbst⁴⁾ ein Durchfuirten, auch zu Fuss, leicht stattfinden kann. Wenn man aber bei normalem Wasserstande den Fluss nur mit Pferden überschreiten kann, so hätte Lukullus hier doch grosse Schwierigkeiten zu überwinden gehabt. Denn wenn noch vor acht Tagen der Euphrat so viel Hochwasser gehabt hat, dass Lukullus an einer Möglichkeit ihn zu überschreiten verzweifeln wollte, so können wir auch für den Tigris eher noch einen höheren als einen normalen Wasserstand annehmen. Demnach käme zu der Länge des Weges auch noch ein mit grösseren Schwierigkeiten verbundener Uebergang über den Tigris.

Wesentlich günstiger stellen sich alle Bedingungen für eine Stelle ungefähr 20 km oberhalb von Diarbekr dar. Hier hören etwa bei dem Dorfe Schabian⁵⁾ die Ausläufer des Taurus auf, und es beginnt die fruchtbare Tigrizebene, in der Lukullus ohne Rücksicht auf Wege und Berge marschieren konnte, wo er wollte, in jeder beliebigen Marschformation. Ferner führt an dieser Stelle auch auf der Karte von H. Kiepert die Strasse von Zibene nach Diarbekr über den Fluss, was auf das Vorhandensein eines leichten Ueberganges schliessen lässt. Denn sonst hätte sie bequem bis zur Tigrisbrücke auf dem linken Ufer ohne den geringsten Umweg führen können⁶⁾.

1) A. a. O. S. 43. — 2) S. 44.

3) *Briefe aus der Türkei* S. 236. — 4) Browski. S. 44.

5) Vergl. Karte von Lynch: Shahaban auf der von R. Kiepert.

6) Bei R. Kiepert, dessen Karte wesentlich grösser und genauer ist, führt bei Djobeir Kale, etwas oberhalb von Shahaban eine Strasse über den Tigris, während

Da nun ferner das Hochplateau hinter Arghana, wie wir gesehen haben, einen leichten Marsch nach jeder beliebigen Richtung gestattet, so ist Lukullus von diesem Orte aus direkt auf die Stelle marschiert, wo die Gebirgsausläufer, die er auf seinem Marsche umgehen musste, aufhören und sich ihm ein bequemer Uebergang auch bei höherem Wasserstande bot. Gleichzeitig treten auch auf dem rechten Ufer die Abhänge des Plateaus von Arghana bis auf 5 km von dem Fluss zurück, so dass Lukullus eine äusserst bequeme Lagerstätte hatte, von der aus er in aller Ruhe nach gründlicher Rekognoszierung des ebenen, weit übersichtbaren Geländes auf dem linken Ufer den Uebergang vollziehen konnte. Dazu kommt noch, dass er auf diesem Wege einen Marschtag erübrigte, da er 25 km kürzer ist, als der über Diarbekr.

So können wir daher annehmen, dass Lukullus kurz unterhalb der Einmündung des Devegetschid-Su den Tigris überschritten hat und somit auf dem Boden des eigentlichen Armeniens stand, nicht um die Truppen des Tigranes von Armenien abzuschneiden, denn dabei konnte er leicht einen Fehlstoss machen, wie denn ja auch Murena in der Tat nur noch die Nachhut der abziehenden Armenier fasste, sondern um den Feind da anzugreifen, wo er stand, nämlich bei der Hauptstadt. Zudem hätte Lukullus in diesem Falle den Tigris noch ein zweites Mal an einer Stelle überschreiten müssen, die ihm die grössten Schwierigkeiten geboten hätte, da der Fluss dann schon fast undurchföhrbar wird. Doch hiervon und überhaupt von dem ganzen Umgehungsplan findet sich in unseren Quellen nicht die geringste Spur. Wahrscheinlich hätte Tigranes dann den gleichen schwierigen Uebergang sich gespart, die Römer auf dem rechten Ufer erwartet und den Uebergang gesperrt. So wäre das ganze Manöver des Lukullus, wie es sich Mommsen denkt¹⁾, so voller Schwierigkeiten und Glückszufälle gewesen, dass ein so erfahrener Föhrer sich dem Risiko und sein Heer den Strapazen eines zweimaligen Flussüberganges nicht ausgesetzt haben würde. Da wir nun später sehen werden, dass der ganze Feldzugsplan darauf aufgebaut ist, dass die Römer den Tigranes durch die Belagerung seiner reichen Hauptstadt zur Schlacht verlocken wollen, so hätte Lukullus nie und nimmer den Tigris überschritten, wenn Tigranokerta auf dem rechten Ufer gelegen hätte.

Wenn Lukullus diesen Weg, der vom Euphrat bis zum Tigris rund 150 km betrögt, einschlug, so konnte er bei dem gewaltigen Eilmarsch, mit durchschnittlich 25 km auf den Tag gerechnet, bequem in einer Woche nach dem Euphratübergange auf dem linken Tigrisufer stehen. Bei dem damaligen Nachrichtenwesen konnte er damit allerdings den Tigranes so

die heutige Chaussee von Arghana Maden nach Tigranokerta über die Brücke bei Diarbekr föhrt, nachdem sie diese Stadt beröhrt hat. Doch nach einer kurzen Strecke fällt sie mit unserem Wege genau zusammen.

1) *Hermes* IX od. *Ges. Schriften* Bd. IV S. 330.

gründlich überraschen, wie es ihm denn auch in der That gelungen ist. Denn jetzt konnte nur noch eine starke Armee die Römer von den Mauern der Hauptstadt fernhalten. Doch eine solche stand dem Tigranes in diesem Augenblicke nicht zur Verfügung.

§ 5. Mangelhafte Vorbereitungen der Armenier.

Die Armenier hatten die lange Zeit, die ihnen Lukullus nach der Gesandtschaft des Claudius gelassen hatte, fast gar nicht benutzt. Nur das eine Ergebnis hatte die Kriegserklärung, dass Tigranes endlich seinen alten Schwiegervater zu sehen wünschte, nachdem dieser ein Jahr und acht Monate aus seinen Augen verbannt gewesen war¹⁾. Wahrscheinlich im April oder Mai 70 fand die Begegnung der beiden Könige unter Entfaltung des grössten Pompes statt. Drei Tage lang hatten beide Herrscher eine Unterredung unter vier Augen, die zum Schaden ihrer vertrautesten Minister endigte. Sie wurden nun natürlich für die Entfremdung ihrer Herren verantwortlich gemacht. Metrodorus von Skepsis, der gegen das Interesse seines Herrn dem Tigranes einen Rat gegeben haben sollte, fiel der Rache des Mithradates zum Opfer, und der Redner Amphikrates aus Athen, der am Hofe des Tigranes weilte, fand damals auch seinen Tod²⁾. Die Unterredung der beiden Fürsten schloss mit prunkvollen Festessen ab.

Das strategische Ergebnis dieser Zusammenkunft war jedoch, dass Mithradates 10000 armenische Reiter erhielt, mit denen er sein altes Reich zurückerobern oder, wenn ihm das nicht gleich gelang, wenigstens die Römer beunruhigen sollte. Schon hierin zeigte es sich, wie recht Lukullus hatte, als er glaubte, nur der Tod würde den alten König unschädlich machen. Doch dieses Absenden des Mithradates ist alles, was von Unternehmungen gegen den Einfall der Römer berichtet wird, und auch das scheint erst sehr spät unternommen worden zu sein, da Mithradates erst auf dem Marsche war, als er schon wieder zurückgerufen wurde, um in Armenien gegen die Römer Verwendung zu finden³⁾.

So verstrich das ganze Jahr 70, ohne dass die Armenier Schritte zur Abwehr getan hätten. Wenn ja auch Tigranes so dünnkelhaft war, dass er ernstlich die Frage erwog, ob die Römer noch in Ephesus standhalten oder gleich nach Griechenland hinübergehen würden⁴⁾, so war doch Mithradates, durch trübe Erfahrungen gewitzigt, frei von solchen unsinnigen Gedanken. Daher ist es schwer zu erklären, warum er nicht auf genügende Abwehrmittel gedrungen hat. Vielleicht traute er dem Lukullus keine schnellen Unternehmungen zu, da er ihn selbst ja nur durch Zögern und Aushungern, nie durch eine kühne Schlacht besiegt hatte.

Als dann die Nachricht eintraf, dass die Römer schon im Lande ständen, war es zu spät. Der erste, der diese Unglückskunde brachte,

1) Memnon c. 55, — 2) Plut. *Luc.* c. 22, — 3) Memnon, c. 56, — 4) Plut. *Luc.* c. 25,

wurde aufgeknüpft, da Tigranes glaubte, er wollte seine Untertanen durch diese Botschaft aufwiegen¹⁾. So verlor man wieder viel kostbare Zeit. Als sich dann endlich Mithrobarzanes, ein Günstling des Grosskönigs, ein Herz fasste und seinem Herrscher die Nachricht brachte, konnten nur 3000 Reiter²⁾ und eine grössere Menge Fussstruppen den Anrückenden entgegengeworfen werden. Mithrobarzanes erhielt das Kommando, weil er selbst die Meldung überbracht hatte, und dass Tigranes immer noch nicht von seinem Dünkel lassen konnte, zeigt der Befehl, den er seinem General gab: „Den Lukullus bringst Du mir lebendig, die anderen zertritt!“

§ 6. Erster Zusammenstoss der Gegner.

Nach den Eilmärschen durch Sophene marschierte jetzt Lukullus, als er alle Marschhindernisse glücklich überwunden und die Tigrisebene, wo er jeden Augenblick von leichten Reitern angegriffen werden konnte, betreten hatte, äusserst vorsichtig, durch Vorposten gut gedeckt, damit er nicht auf dem Marsche (*ὄν ἐν ᾧ*) überfallen werden konnte³⁾. Dies zeigt deutlich, dass er sich in einer Ebene befand, schliesst also ebenfalls den Marsch durch die Berge über Piran und Hani aus. Denn dort konnte die Sicherung nur gering sein, und an eine wirksame Enttaltung einer so grossen Reitermasse, wie sie Mithrobarzanes befehligte, war erst recht nicht zu denken.

So blieb ihm denn der Anmarsch des armenischen Korps nicht verborgen. Sein Heer wollte gerade das Lager schanzten und befand sich auch zum Teil noch auf dem Marsche, als Lukullus die Nachricht erhielt. Er selbst übernahm mit dem Hauptheere die Deckung des Lagers, da er fürchtete, es könnten noch mehr Feinde in der Nähe sein und ihn angreifen, bevor er sein Heer in Schlachtordnung aufgestellt hatte. Seinen Legaten Sextilius jedoch schickte er mit 1600 Reitern und fast ebenso vielen (*ὁ πολὺ πλείονες*) Legionaren und Leichtbewaffneten voraus, um den Feind aus nächster Nähe zu beobachten und die Vollendung des Lagers zu decken. Sextilius wollte diesem Befehle Folge leisten und einen Kampf vermeiden, doch Mithrobarzanes sprengte auf die Römer los, und es kam zu einem Handgemenge, indem er selbst fiel und seine Truppen völlig zersprengt und auf der Flucht zum grössten Teil getötet wurden.

Auf die Nachricht von dieser Niederlage verliess Tigranes, ohne zu zögern, seine Hauptstadt, über die er das Kommando dem Mankaïos übertrug. Alle Truppen, die sich zu ihm auf dem Marsche befanden, zog er

1) Appian, *Mithr.* c. 84 u. Plut, *Luc.* c. 25. Hier wird der Bote jedoch enthauptet.

2) Für dieses und das Folgende: Plut, *Luc.* c. 25. Nach Appian, *Mithr.* c. 84, erhielt Mithrobarzanes sogar nur 2000 Reiter im ganzen.

3) Auch ferner noch: Plut, *Luc.* c. 25.

so schnell wie möglich zusammen. Zu diesen gehörten auch die des Statthalters von Syrien, Magadates, den Tigranes bei dem Einfall des Lukullus zu sich beordert hatte¹⁾. Doch hierzu wollte ihm Lukullus keine Zeit lassen. Seine beiden tüchtigsten Legaten, Murena und Sextilius, sandte er aus, damit dieser ein stärkeres Araberkorps, das im Annarsch begriffen war, aufhob, während jener die anderen zu Tigranes eilenden Truppen abfangen sollte.

Beide lösten ihre Aufgabe. Sextilius überfiel die Araber, als sie gerade ihr Lager aufschlagen wollten, und hieb die meisten nieder. Murena aber verfolgte den abziehenden Zug des Tigranes und erreichte die Nachhut in einem unwegsamen und schmalen Tale, wahrscheinlich in dem des Kulp-Su, durch das der nächste und bequemste Weg in das Innere von Armenien führt. Tigranes und seine Begleitung konnten sich vor der Gefangennahme nur dadurch retten, dass sie ihren Tross den Römern preisgaben, die dessen Bedeckung theils niederhieben, theils zu Gefangenen machten. Jedentalls muss der Kampf mit Mithrobarzanes schon ziemlich nahe an der Hauptstadt stattgefunden haben, da es dem Murena noch gelungen war, den abziehenden Feind einzuholen. Auch das zeigt deutlich, wie unvorbereitet Tigranes gegen einen römischen Angriff gewesen war.

2. Kapitel.

Lukullus vor Tigranokerta.

§ 1. Beginn der Belagerung der Stadt.

Jetzt wandte sich Lukullus sofort gegen Tigranokerta, da ihm sehr viel daran liegen musste, diese Stadt in seine Gewalt zu bekommen. Denn erstens beherrschte er durch sie den Hauptpass nach Armenien, und zweitens befanden sich hier die Schätze des Königs und seine Frauen. Da es nun die grösste Schande für einen asiatischen Herrscher war, wenn sein Harem in die Hände der Feinde fiel, so konnte Lukullus hoffen durch seinen Angriff auf die Hauptstadt den Tigranes aus seinen Bergen zu locken, um seine Frauen vor der schimpflichen Gefangenschaft zu bewahren. In der Ebene aber fürchtete er die disziplinlosen Horden des Armeniers nicht, denn er wusste wohl, dass seine Römer jeder noch so grossen Uebermacht gewachsen waren.

So schloss er denn Tigranokerta von allen Seiten ein und belagerte es mit grösstem Nachdruck. Die ungeschützten Teile der Stadt, die vor der Mauer lagen, so das königliche Schloss, nahm er sofort. Die Stadt jedoch und die Zitadelle schloss er mit Wall und Graben ein, baute Belagerungsmaschinen und liess gegen die Mauern Minengänge vortreiben²⁾.

1) Appian, *Syr.* c. 49.

2) Appian, *Mithr.* c. 84. Appian hat hier offenbar den ausführlichen Bericht, wie er uns bei Plutarch vorliegt, wie so oft durch Zusammenziehung stark entstellt.

Diese Aufgabe fiel nach Appian, dem Sextilius zu, doch scheint das ein Irrtum zu sein, da er den Lukullus selbst nicht nennt. Sicher hat der Imperator, wie auch Plutarch erzählt¹⁾, selbst die wichtige Belagerung geleitet. Auch hat er sicher nicht sein an sich schon schwaches Heer noch durch Belagerungen anderer armenischer Städte, die doch nur unbedeutend sein konnten, zersplittert, wie es Memnon darstellt²⁾. Denn mit der Hauptstadt fiel dieser Teil Armeniens ohne grosse Anstrengungen von selbst.

Indessen suchte Tigranes so viel Truppen wie möglich an sich zu ziehen. So erhielten denn auch die Reiter, die er dem Mithradates für den Einfall in Pontos mitgegeben hatte, den Befehl, wieder zu ihm zu stossen. In der grössten Sorge schwebte er um die Sicherheit seiner Frauen, die er um jeden Preis aus der belagerten Stadt zu sich zu retten wünschte. Doch er selbst fühlte sich noch nicht stark genug, um die Römer vor der Stadt anzugreifen. Darum erhielten 6000 Reiter den Befehl die Frauen und die kostbarsten Schätze aus der Stadt zu holen.

Die Leute führten ihren Auftrag sehr geschickt aus. Mitten in der Nacht griff ein Teil das Lager der Römer an und verhinderte durch einen Hagel von Pfeilen, dass sich jemand aus den Toren des Lagers herauswagte, während der andere Teil ungehindert in die Stadt eindrang, Frauen und Schätze heransholte und sofort zu dem Könige vorausschickte. Dies waren denn auch die einzigen, die unversehrt zurückkehrten. Denn am Morgen, als die Römer die Sachlage überschauen konnten, rückten sie, unterstützt von ihren thrakischen Reitern zum Kampfe aus und vernichteten die feindliche Abteilung zum grössten Teil. Auch viele Gefangene hatte ihnen der Tag gebracht, doch auch Tigranes hatte seinen Zweck erreicht und das, was ihm am meisten am Herzen lag, gerettet bei sich.

Soweit die Darstellung bei Memnon, die Plutarch ganz übergangen hat. Nach Appian³⁾ sandte Tigranes diese Reiterschar erst von dem Marsche aus gegen Tigranokerta, nachdem sich sein ganzes Heer bereits gesammelt und mit ihm gegen Lukullus in Bewegung gesetzt hatte. Doch geht aus Memnon klar hervor, dass diese Expedition schon viel früher unternommen worden ist. Und das ist auch ganz natürlich. Wahrscheinlich hat er gleich nach seiner kopflösen Flucht den Gedanken gefasst, seinen Harem und einen Teil seiner Schätze zu retten, und diesen Gedanken zur Ausführung gebracht, sobald er nur einige Truppen dafür zur Verfügung hatte. Später wären auch die armenischen Reiter wohl kaum mehr so bequem in die belagerte Stadt hineingekommen, wenn die römischen Einschliessungswerke schon ganz vollendet gewesen wären. So lässt alles darauf schliessen, dass diese Unternehmung schon kurz nach dem Beginn der Belagerung stattgefunden hat.

1) *Luc.* c. 26. — 2) *C.* 56, wo auch das Folgende. — 3) *Mithr.* c. 85

Jedenfalls liess sich Lukullus durch derartige Misserfolge nicht entmutigen und setzte der Stadt heftig zu. Doch auch die Verteidiger wehrten sich mit Geschick und Ausdauer. Sehr viel hatten die Römer schon von den gutgezielten Geschossen der armenischen Besatzung zu leiden. Dazu liess Mankaios noch brennendes Naphtha gegen die Belagerungsmaschinen schleudern und als die Römer zum Löschen herbeieilten, fanden sie, dass die ihnen unbekannte Materie sehr schwer zu löschen war und sie die Maschine, die der Feind damit getroffen hatte, nicht mehr retten konnten¹⁾. So wurde die Belagerung auf beiden Seiten mit der grössten Energie geführt, doch scheint Lukullus schon vor der Ankunft der Entsatzarmee einige Erfolge gehabt zu haben, da seine Truppen auf Leitern emporklimmen, die Brustwehren und Verschanzungen einrissen und sich eines höher gelegenen Punktes bemächtigten²⁾.

§ 2. Anmarsch des Tigranes und Gegenmassregeln des Lukullus.

Während sich so seine Hauptstadt gegen die Belagerer wehrte, hatte Tigranes im Inneren Armeniens ein grosses Heer gesammelt. Natürlich durfte das nicht in zu grosser Entfernung von Tigranokerta geschehen, da es für ein so grosses Heer, wie es das der Asiaten immer war, äusserst schwer sein musste, auf den verhältnismässig schmalen Bergpfaden durch die Gebirge Armeniens zu marschieren. Es musste daher im Interesse des Königs liegen, sein Heer in der Nähe der Feinde zu vereinigen, in einer grossen, fruchtbaren Ebene, die instande war ein grosses Heer mit Proviant zu versorgen.

Und in der Tat findet sich vier bis fünf Tagesmärsche (ca. 100 km) von Tigranokerta entfernt die grosse Ebene von Musch, die der Kara-Su, der Teleboas Xenophons, durchströmt und die ungefähr 75 km lang und 10 bis 15 km breit ist. Dieser Platz ist wie geschaffen zur Konzentrierung und Verpflegung grosser Truppenmassen und schon Kiepert hat darauf hingewiesen³⁾, dass Tigranes nur hier sein Heer zusammengezogen haben konnte. Warum sollte er aber so weit in die Berge seiner Heimat hineinflüchten, um in Ruhe seine Truppen zu sammeln, wenn der Feind in Mesopotamien stand, von ihm durch den Masios und den breiten, undurchwatbaren Tigris getrennt? Auch dies gibt uns die Gewissheit, dass Tigranokerta auf dem linken Tigrisufer gelegen hat. Dann allerdings musste er die hohen Bergketten von Kulp und Sasun zwischen sich und die Feinde legen, um ungestört seine Rüstungen vollenden zu können.

Von Musch führt ein fast direkter Weg über den Gebirgssattel zwischen dem Darkosch- und dem Antogh-Dagh in das Tal des Kulp-Su, eines

1) Xiphilinos = Cassius Dio fragm. 178, 2. Vgl. auch Sallust. IV, fragm. 61--62.

2) Sall. IV, fragm. 63. — 3) *Alcad. d. Wiss.* 1873, 8, 173 u. *Hermes* IX 8, 137.

Quellflusses des Batman-Su und damit in die Nähe von Tigranokerta. Der Weg beträgt ungefähr fünf Tagesmärsche und ist für eine Armee durchaus gangbar. Ist doch dereinst das Heer der Zehntausend unter Xenophons Führung nach der unglücklichen Schlacht von Kunaxa denselben Weg gezogen¹⁾, und wo sie bequem durchgekommen sind, da konnte auch Tigranes seine Tausende an den Feind führen.

Ueber den Marsch erfahren wir nur etwas bei Plutarch²⁾, der uns berichtet, Tigranes habe den Taurus überschritten, eine Nachricht, die unsere Annahme bekräftigt, denn die Berge, über welche Tigranes von Musch aus ziehen musste, wurden von den Alten Taurus genannt. Wir können wohl mit Recht annehmen, dass die Armenier nach Ueberschreitung des oben erwähnten Gebirgssattels bis Nerdjiki am Kulp-Su hinab gezogen sind. Dann bogen sie nach links ab und zogen auf der Wasserscheide zwischen Batman-Su und Jezidhane-Su (oder Arzin-Su) entlang³⁾, bis sie das leicht wellige Terrain betraten, das sich bis an den Zusammenfluss des Farkin-Su in den Batman-Su erstreckt. Auf diesem plateauartigen Gelände zogen sie entlang, bis sie sein Ende erreichten, wo sie sich lagerten, um am folgenden Tage den Batman-Su zu überschreiten, der an dieser Stelle leicht zu durchfurten ist, und dann direkt, das Tal des Farkin-Su entlang, auf Tigranokerta zu marschieren.

Am 5. Oktober trafen sie am Batman-Su ein, und von dem Plateau konnten sie deutlich ihre Hauptstadt und die Zelte der belagernden Römer erblicken. Deutlich hatten aber auch die Verteidiger von Tigranokerta von der hohen Zitadelle aus den Anmarsch des grossen Entsatzheeres bemerkt, das sie jubelnd den Römern zeigten. Und in der Tat kann man noch heute von dem Burgberg Mayafarkins aus den Rand des Plateaus überblicken, so dass der Bericht Plutarchs in allen Stücken auf das Gelände passt⁴⁾.

So waren die beiden feindlichen Armeen bis auf wenige Kilometer zusammengekommen, und für den römischen General war es die höchste Zeit, sich zu entscheiden, unter welchen Bedingungen und wo er eine Schlacht liefern wollte. So berief er denn in aller Eile einen Kriegsrat, in dessen Verlauf sich zwei Parteien bildeten. Die einen wollten die Belagerung ganz aufheben und mit allen verfügbaren Truppen dem Feinde entgegenziehen, während die anderen die Belagerung nicht aufgeben und dadurch eine grössere feindliche Abteilung, die Besatzung von Tigranokerta, die durch einen Abzug der Römer verfügbar geworden wäre, in

1) Vgl. hierzu: Karbe, *Der Marsch der Zehntausend* (Rezension von C. F. Lehmann, *Literar. Zentralblatt* 1900); C. F. Lehmann, *Sitzungsber. Berl. Ak. d. W.* 1899 S. 745 Anm. 1; W. Belek, *Zeitschr. f. Ethnolog.* 1899 S. 255 und *Verh. Berl. anthrop. Ges.* 1899 S. 661 (Sitzg. vom 18. Nov.).

2) *Luc.* c. 27.

3) Hier weicht die Karte von R. Kiepert, die ich zugrunde lege, von den anderen völlig ab. — 4) Lehmann, *Philologentag* S. 28.

ihrer Rücken lassen wollten. Sie rieten daher, die Belagerung fortzusetzen und den Tigranes herankommen zu lassen.

Jedoch Lukullus entschied sich für keine Ansicht vollkommen. Mit grosser Kühnheit beschloss er, ohne die Belagerung ganz aufzugeben, den Feind anzugreifen und ihm den Uebergang über den Batman-Su streitig zu machen. So liess er seinen Legaten Murena mit dreizehn Kohorten, im ganzen 6000 Mann, vor Tigranokerta zurück, jedoch mehr zur Beobachtung als zur Belagerung, die von der kleinen Zahl doch nicht mit Aussicht auf Erfolg durchgeführt werden konnte. Er selbst zog gegen die Armenier mit dem Rest seines Herres, 24 Kohorten zu 10000 Mann, also den zwei valerianischen Kernlegionen und vier anderen Kohorten, denen sich alle 3000 Reiter und 1000 Leichtbewaffnete anschlossen.

§ 3. Das Schlachtfeld.

Um ein getreues Bild von der Schlacht zu erhalten, müssen wir uns genau das Terrain vergegenwärtigen. Dass alle Angaben Plutarchs, der die Schlacht allein genauer schildert, auf die Ebene am Einfluss des Farkin-Su in den Batman-Su passen, hat schon W. Belek genau dargelegt¹⁾. Ich will nun einen für uns passenden Auszug aus seinem Bericht geben, an der Hand dessen wir eine Kartenskizze herstellen und den Verlauf der Schlacht schildern können. Die Stelle lautet mit einigen Kürzungen wie folgt:

„Durch die breite Talmulde des Farkin-Su nach Südosten langsam herabsteigend, gelangt man etwa nach 20 km in eine grosse Ebene, die Uferebene des wasserreichen Batman-Su, die bald unterhalb der grossen, etwa 20 km nördlich von hier gelegenen Brücke beginnt und sich nach Süden wohl noch 12—15 km fortsetzt, dann aber aufhört. Sie besitzt eine wechselnde Breite von 1—3 km; in der Verlängerung des Farkin-Tales fortmarschierend, gelangt man erst nach 5 km zum Uferand des Flussbettes

. Es ist eine vollkommene Ebene ohne irgend welche Erhebungen und Senkungen, gross genug, um dem bedeutendsten Heere einen Lagerplatz zu gewähren.

Und der von Lukullus zu überschreitende Fluss ist der Batman-Su, der in wechselnder Breite von 30, 40, 50 m still und gräuselos, aber in schnellem Laufe seine gewaltigen Wassermassen dem bedeutend kleineren Fluss von Diarbekr zuwölzt.

Von Ende Februar bis etwa Ende Mai ist nach Angabe der Flussanwohner der Batman-Su nicht furtbar, dann aber an den meisten Stellen sowohl oberhalb wie unterhalb der Brücke, ausgenommen, wenn heftige Regen im Gebirge fallen, die den Fluss für 1—3 Tage unpassierbar zu

1) *Zeitschr. für Ethnologie*, 1899, S. 272 ff.

machen pflegen. Das Wasser soll den Pferden nur bis etwa zum Kniee reichen; jedenfalls bietet der Uebergang an den breiteren Stellen nicht die geringsten Schwierigkeiten

Gerade gegenüber erhebt sich ein grosses Plateau, das ziemlich steil nach Westen zu dem etwa 5—6 km vom Plateaurande entfernten Batman-Su herunterfällt, nach Südwesten dagegen sehr allmählich sich zum Fluss herabsenkt, nahe demselben von einigen niedrigen Hügeln gekrönt. Hier oben nun und auf der sanften Plateauabdachung lagerte das grosse Heer Tigrans, der von diesem wohl 150—200 m relative Höhe besitzenden Punkte Tigranokerta und die Zelte des Belagerungsheeres erblicken konnte, ebenso wie die Belagerten ihn erblickten; denn von hier aus überschaut man deutlich das ganze Gelände, das Plateau, die sanfte Abdachung, den Batman-Su und die Ebene.

Gerade an dieser Stelle macht auch der bisher genau in Nord-Südrichtung fließende Batman-Su eine entscheidende Biegung nach Westen, die heute etwa 35° beträgt, aber nach dem durch die steilen Uferländer angedeuteten alten Laufe gut 50—60° betragen haben mag, freilich nur für eine Strecke von etwa 12 km, um dann wieder eine mehr südliche Richtung anzunehmen und bis fast zur Mündung beizubehalten.

. Bei der sanften Plateauabdachung und den nahe am Fluss gelegenen kleinen Hügeln befindet sich auf beiden Seiten eine kleine Uferebene, während weiter oberhalb der westliche Uferand an 4—5 m, der östliche an 3—4 m steil abfällt.“

Soweit unsere Terrainbeschreibung. Hier in diesem Gelände fand am 6. Oktober 69 die denkwürdige Schlacht statt, die von der Nähe der armenischen Hauptstadt den Namen der Schlacht von Tigranokerta erhalten hat und die Mommsen einen der glänzendsten Sterne in der ruhmreichen Kriegsgeschichte Roms nennt¹⁾.

§ 4. Die Stärke der Armenier.

Nach dem Kriegestrate brach Lukullus am 5. Oktober von Tigranokerta auf und marschierte durch das Tal des Farkin-Su, auf dem rechten Ufer des Flusses entlang, 20 km nach Südosten, bis er in die Talebene des Batman-Su eintrat. Dort, auf der Westseite des Flusses, schlug er am Vorabend der Schlacht sein Lager auf, gegenüber den zahllosen Scharen des Tigranes, die auf dem Plateau und hauptsächlich auf der Abdachung zum Batman-Su lagerten. Von hier aus sah Tigranes das kleine Römerlager, und prahlend sprach er die denkwürdigen Worte: „Kommen sie als Gesandte, dann sind es zu viel, als Soldaten aber zu wenig!“

Diese Prahlerei unterstützten noch seine Heerführer, die sich darin überboten, ihrem Herrscher zu schmeicheln. Einige von ihnen sassen und

1) *Röm. Gesch.* III 8, 79.

würfelten emsig. Als der König sie nach dem Grunde fragte, wurde ihm die Antwort: „Wir würfeln schon jetzt um die Beute!“ Andere Generale traten an den König heran mit der Bitte sich nicht selbst am Kampfe zu beteiligen, sondern einen von ihnen auszuwählen, der allein mit seinen Leuten die kleine Zahl der Römer vernichten würde. Nur einen Kummer hatte der König, dass er nur gegen den einen der ihm so verhassten römischen Generale kämpfen sollte und nicht gleich mit allen!

So scherzten und spotteten die Armenier, und sie hatten auch eine gewisse Berechtigung dazu, wenn sie die grossen Truppenmassen ihrer Armee mit der römischen verglichen. Da konnte ihnen wohl der Gedanke kommen, dass es ein Leichtes sein würde, die winzige Zahl der Römer im ersten Angriff zu überwinden. Geben doch unsere Quellen im allgemeinen die armenische Armee ungeheuer gross an.

Für diese Angaben haben wir dieselben Schriftsteller, wie bei der Aufzählung der römischen Streitkräfte, und was wir damals für sie festgestellt haben, gilt auch jetzt noch in ganzem Umfange.

Auch hier ist es klar erwiesen, dass bei Plutarch¹⁾ der vortreffliche Bericht des Sallust zugrunde liegt²⁾; wenn Plutarch die Zahlen der armenischen Armee bis ins einzelne angibt, und als Quelle den Siegesbericht des Lukullus nennt³⁾, so wird er diese Kenntnis der Vermittlung Sallusts verdanken. Doch ist es klar, dass der römische General, um seinen Sieg noch grossartiger zu gestalten, die Menge seiner Feinde übertrieben hat, ohne daran zu denken, dass er gerade dadurch die Qualität seiner Gegner so sehr herabsetzte, dass auch sein Ruhm schliesslich darunter leiden musste, wenn er gegen so minderwertige Soldaten gefochten hatte. Also Plutarch gibt folgende Zahlen: 20 000 Schleuderer und Bogenschützen, 55 000 Reiter, unter denen sich 17 000 Panzerreiter befanden, und 150 000 Fusssoldaten, also im ganzen 225 000 Streiter, wozu noch 35 000 Leute kamen, die zu allerhand notwendigen Arbeiten, wie Brücken- und Wegebau, Holzfällen u. a. m. verwendet wurden und daher nicht mitkämpften. Doch wurden sie hinter die Schlachtreihe gestellt, um einen noch grösseren Eindruck auf die Feinde zu machen.

Noch stärker ist die armenische Armee nach Appian⁴⁾. Doch es ist kaum zu verkennen, dass auch hier Anklänge an die Zahlen des Plutarch bestehen. Er gibt 250 000 Fusssoldaten und 50 000 Reiter an, wobei die Zahl der Reiter fast genau übereinstimmt, zumal noch Appian „etwa“ also „ungefähr“ hinzusetzt. Auch die andere Zahl, 250 000, kann durch ein Versehen des Schreibers entstanden sein, der für 295 000, die Summe aller Fuss- und Reitertruppen der sallustisch-plutarchischen Angabe, die uns erhaltene Zahl schrieb.

1) *Lac.* c. 26.

2) Maurenbrecher, *Sallustii Historiarum reliquiae* S. 53 u. Reinach, S. 142.

3) *C.* 26; ὁ δὲ Λούκιλλος ἔφηεν πρὸς τὴν ἀντιπαράστασιν. — 4) *Mahr.* c. 85.

Für völlig unbrauchbar halte ich die Angaben bei Eutrop und Sextus Rufus¹⁾, die, sei es durch eigene, sei es durch Fehler der Abschreiber, die Zahlen des Livius verdorben haben²⁾. Sie geben 7500 Panzerreiter und 100000 bzw. 120000 Bewaffnete und Bogenschützen an³⁾.

Memnon dagegen stimmt mit allen diesen Angaben keineswegs überein. Er gibt die Truppenstärke der Armenier kurz auf 80000 Mann an⁴⁾.

Diesen Zahlen nähern sich die des Phlegon von Tralles, der 30000 Reiter und 40000 Fusssoldaten, im ganzen also 70000 Mann nennt⁵⁾.

Die anderen, Livius in der Epitome, Frontin und Orosius, reden nur von ungeheuren feindlichen Truppenmengen, haben also wohl auch die grossen Zahlen vor sich gehabt. So können wir zwei Gruppen von Angaben unterscheiden, die des Memnon und Phlegon einerseits und andererseits die des Plutarch, Appian, Eutrop und Rufus, die alle auf den Bericht des Lukullus zurückgehen und die am besten und sicher am genauesten bei Plutarch erhalten sind, da er den Sallust direkt benutzt hat.

Plutarch nun lässt das Riesenheer aus fast allen Stämmen des inneren Asiens bestehen. Armenien, Gordyene, Medien und Adiabene sandten ihre ganze Streitmacht zum Heere, von den beiden letzten Staaten waren sogar die Könige persönlich anwesend. Nicht mit allen Truppen, aber in grosser Zahl erschienen die Araber vom Persischen Golf⁶⁾, die Albaner

1) Eutrop, *Beer*, VI, c. 9; Rufus, *Beer*, c. 15.

2) Wie sehr auch jetzt noch die Lesart schwankt, zeigt die Tatsache, dass von den Entropeditoren Dietsch 60000, Droysen und Rühl 7500 Panzerreiter schreiben.

3) So fehlen bei beiden die anderen Reiter. Rufus gibt 120000 Bogenschützen an, doch ist es ganz ungewiss, ob er darunter alle Fuss-truppen versteht, oder, was der Text nur zulassen würde, die Bogenschützen, wobei dann bei ihm aus 20000 120000 geworden wären!

4) C. 57.

5) Fragm. 12 bei Müller, *FHG* III S. 696. An dieser Stelle möchte ich mich gegen Reinach wenden, der die Ansicht vertritt, S. 449 Anm. 2, dass die Angabe des Phlegon in das Jahr 68 gehört und auf die Arsaniasschlacht geht. Da Phlegon nach richtigen Olympiadenjahren rechnet, die sich zur Hälfte mit dem einen, zur Hälfte mit dem anderen Jahre decken, so ist es allerdings auf den ersten Blick zweifelhaft, ob das erwähnte Ereignis in die zweite Hälfte 69 oder in die erste 68 fällt. Aus den nachfolgenden Daten ergibt es sich, dass das Jahr 69 gemeint ist, da sie alle auf dieses Jahr gehen, so z. B. die Einweihung des Jupitertempels in Rom. Ferner hebt Phlegon die wichtigsten Ereignisse der einzelnen Jahre mit ziemlich guter Auswahl hervor, und da sollte er die ruhmreiche Schlacht bei Tigranokerta zugunsten der viel unbedeutenderen Arsaniasschlacht übergangen haben? Diese fällt ausserdem sicher in den Herbst 68, also in die Olympiade 178, 1, und es ist doch klar, dass Phlegon hier nicht auf die Rüstungen, sondern auf den Römersieg Gewicht legt, also diesen, nicht jene datiert, mithin die Schlacht bei Tigranokerta (177, 4 = Herbst 69) und nicht die am Arsania (178, 1 = Herbst 68) meint. Der Grund Reinachs, dass Tigranes und Mithradates das Heer gemeinschaftlich sammeln und römisch einüben, passt ja allerdings besser auf das Angebot für 68, kann jedoch kaum als so wichtig in Frage kommen, dass deswegen die Schlacht falsch datiert ist.

6) Plut., *Luc.* c. 26: τῶν ἐν τῇ Βαβυλῶνι περικλειούτων.

und Iberer vom Kaspischen Meer und Anwohner des Araxes, die nicht als Vasallen sondern freiwillig, durch Geschenke bewogen, den Fahnen des Königs von Armenien gefolgt waren.

Dies waren die Stämme, die Tigranes in der Ebene von Musch zusammengezogen hatte, um sie gegen die Römer zu führen. Und wenn man die Stärke und die Grösse der einzelnen Völker berücksichtigt, dann würde man allerdings mit Leichtigkeit ein Heer, wie Plutarch es aufzählt, erhalten können. Doch man muss vor allem im Auge behalten, dass z. B. die Albaner und Iberer, die dem Tigranes nicht unterworfen waren, nur ein geringes Interesse an dem Krieg gehabt haben und daher nicht allzuviel Leute den Armeniern zu Hilfe geschickt haben werden. Auch die Kontingente der Vasallen, mit Ausnahme vielleicht der Meder und Adiabener, werden nicht gross gewesen sein.

Wenn man das alles erwägt und die Hilfskorps nur ziemlich klein annimmt, dann wird man wohl am ersten den Zahlen des Memnon und Phlegon den Vorzug geben müssen. Schon für eine Armee von 70—80000 Mann war es schwer, auf den Bergwegen, wo höchstens zwei bis drei Mann nebeneinander gehen konnten¹⁾, über die Gebirge in die Ebene zu gelangen. Wie schwierig musste sich der Durchmarsch für ein Heer von 250000 Mann oder gar noch mehr gestalten! Ich bin daher geneigt, die Zahlen bei Memnon und Phlegon für annähernd richtig zu halten und nehme also die Armee des Tigranes auf 70—80000 Mann an, wobei dann auf die Reiter etwa 30000 und auf die Fusstruppen etwa 40000 Mann entfallen würden. Die weiteren Einzelheiten jedoch, so z. B. die Stärke der Panzerreiter, lassen sich jetzt nicht mehr feststellen. Wenn die Zahlen bei Eutrop und Rufus nicht so unsicher wären, dann würde man wohl die Angabe von 7500 Mann für die Kataphrakten für ziemlich richtig halten können.

Wenn wir diese Armee der kleinen römischen gegenüberstellen, dann bleibt der Unterschied immer noch sehr bedeutend, auch wenn wir fast zwei Drittel haben streichen müssen. Auch jetzt können wir es noch verstehen, dass die Asiaten voll Siegeszuversicht auf das winzige Römerlager blickten, das sich vor ihnen erhob und in der grossen Flussebene noch kleiner erschien, als es an sich schon war. So erklären sich die masslosen Aeusserungen der Prahlerei, in denen sich Tigranes und seine Heerführer ergingen, sie, die von den siegreichen Römerheeren nur durch Gerüchte Kunde hatten, ohne doch je mit ihnen gefochten zu haben.

Nur einer weilt in ihrer Mitte, der ohne Unterlass seine warnende Stimme erschallen liess, es war Taxiles, ein erfahrener General des alten Mithradates, der mit seinem Könige so viele Niederlagen und auch Siege geteilt hatte. Ihn hatte sein Herrscher dem jüngeren, unüberlegten Schwiegersohn zur Unterstützung geschickt, da er in der römischen Tak-

1) Belk, a. a. O. S. 256.

tik wohl erfahren und mit der Art der Römer wohl vertraut war. Er sollte den armenischen König von übereilten Schritten zurückhalten und vor Fehlern bewahren. Und eine solche Unbesonnenheit war eine Schlacht mit den Römern, ohne die Ankunft des Mithradates abzuwarten, der noch mit der Bildung einer zweiten Armee beschäftigt war. Wusste doch der alte, erfahrene König, wie leicht es für die tapferen Krieger Roms mit ihrer vortrefflichen Disziplin und Schulung war, die asiatischen Riesenheere, denen gerade ihre grosse Menge wegen des vollständigen Mangels an Zucht und Ordnung hinderlich war, zu schlagen. Und als er dann eine Auswahl traf, die tüchtigsten seiner Truppen durch römische Emigranten einüben und gliedern liess, auch da versagten sie den alterproben Römern gegenüber völlig.

So sollte Taxiles¹⁾ in Tigranes dringen, ja eine Schlacht zu vermeiden und mit Hilfe seiner zahlreichen Reiterei dem Römerheer in dem fremden, unbekannten Lande die Zufuhr abzuschneiden und es auszuhungern, wie es Lukullus einst vor Kyzikus mit ihm gemacht hatte. Wieder und wieder warnte er und widerriet einer Schlacht, bis er selbst in Lebensgefahr gerieth, weil der unbesonnene Grosskönig glaubte, er wollte ihn nur so lange aufhalten, bis Mithradates selbst herbeikommen könnte, da dieser ihm allein einen so leichten Sieg missgönnte und den Ruhm mit ihm teilen wollte. Nein, daraus sollte nichts werden, mit seinen Tausenden wollte er die kleine Römerschar erdrücken, bevor der alte, neidische und ohnmächtige Fürst herankam. Daher tat Taxiles gut, sich vor den Augen des ergrimten Königs zu verbergen, da er den Gang des Geschickes doch nicht mehr aufhalten konnte.

§ 5. Die Schlacht nach unserer Darstellung.

So nahte der Morgen des denkwürdigen 6. Oktober heran. In der Frühe brach Lukullus sein Lager ab und machte sich marschfertig. Neugierig, wie weit ihn seine Kühnheit treiben würde, beobachtete ihn Tigranes mit seinem Stabe. Da ging ein Frohlocken durch die Reihen der Armenier. Jetzt zeigte sich's, was den Taxiles in Wahrheit bewogen hatte, eine Schlacht zu verhindern, dass es nur der Neid war, weil sein eigener Herr noch nicht anwesend war. So gross war die Furcht der Römer, dass sie, ohne überhaupt eine Schlacht zu versuchen, abzogen, nach Westen, nach Kappadokien hin, wo sie vor mehreren Monaten hergekommen waren. Triumphierend liess Tigranes den Taxiles rufen: „Da ziehen Deine unbesiegten Römer hin, feige ziehen sie ab, ohne Schlacht, vor meinen gewaltigen Scharen!“ Doch so leicht liess sich der erfahrene Krieger nicht aus der Fassung bringen: „Dein Glück wäre es, o König,

¹⁾ Nach Appian, *Mithr.* c. 85, war es Mithradates selber, was aber in diesem Zusammenhange nicht möglich ist, da sich Mithradates nicht beim Heere befand, wie aus Plut., *Luc.* c. 29 u. Memn. c. 58 klar hervorgeht.

wenn so Unerwartetes geschähe, doch hätte dich, noch nie sah ich Römer auf dem Marsche mit entblößten Schilden und Helmen, das deutet auf eine Schlacht!“

Und kaum hatte er ausgesprochen, da sah man schon, wie recht er hatte. Die Römer machten Halt, und ihre Kohorten nahmen nach Manipeln geordnete Aufstellung, um über den Fluss zu gehen. Hatte doch der ganze fluchtähnliche Marsch nach Westen nur den Zweck gehabt, die steilen Uferwände des Batman-Su zu vermeiden und an die Stelle zu gelangen, wo sich die flachen Ufer befanden. Hier konnten die Legionen bequem hinüber und erreichten zugleich das Ende des Plateaus, von wo sie einen leichten Aufstieg nach dem Lager ihrer Feinde hatten.

Diese Erkenntnis rüttelte jäh die Armenier aus ihrer Sicherheit und Ruhe auf. Wie ein Trunkener, der sich von seinem Rausch erholt, stammelte Tigranes: „Gegen uns wollen sie ziehen?“ Doch jetzt war keine Zeit mehr zu verlieren, in grosser Eile wurden die regellosen Massen an das Ende der Plateauabdachung geführt, wo sie den Römern entgegenzutreten sollten, wenn diese den Aufstieg auf das Plateau und gegen das Lager bewerkstelligen wollten.

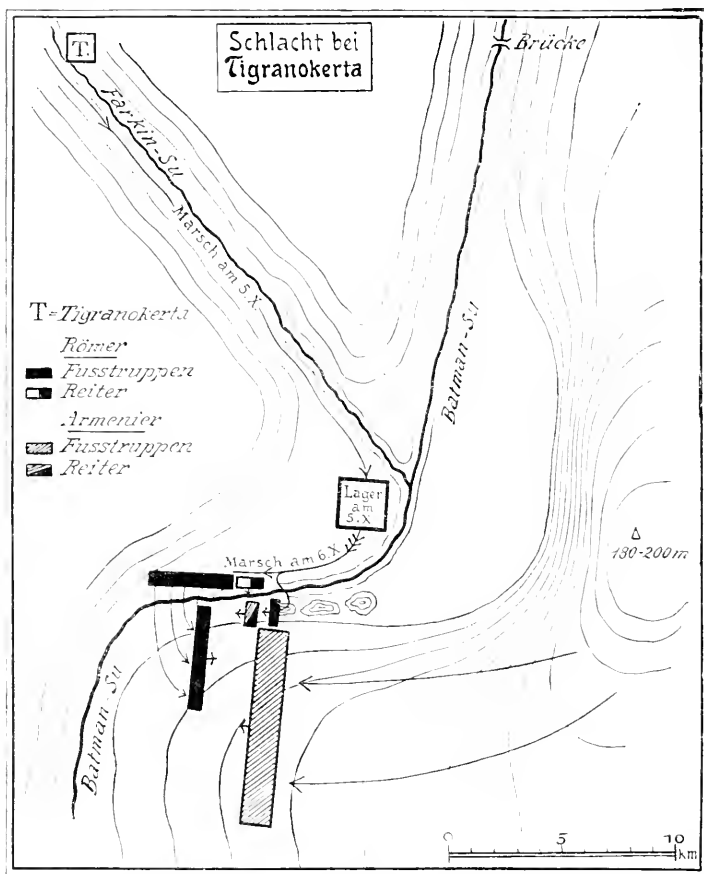
Die Schlacht, die sich nun entspann, wird uns sehr eingehend und genau von Plutarch, dann aber auch von Appian, Memnon und Frontin geschildert. Im allgemeinen decken sich unsere Quellen bis auf wenige Abweichungen. Der oben geschilderte Aufmarsch zur Schlacht ist dem Plutarch entnommen, der ihn allein genau erzählt. Ich werde nun erst eine Darstellung von dem Verlauf der Schlacht geben, wie ich ihn mir denke, und dann die Abweichungen der Quellen berücksichtigen. Meine Darstellung stimmt im ganzen mit der des Plutarch überein, so dass ich auf ihn nicht näher einzugehen brauche¹⁾.

Tigranes stellt also seine Truppen auf der sanft nach dem Fluss abfallenden Plateauabdachung auf und zwar so, dass er rechtwinklig zum Flusse steht, um den Angriff der Römer von vorn zu erwarten. Er wird also seine Truppen so weit zurückgenommen haben, dass die Römer bei ihrem Uebergange nicht gleich in seine rechte, ungedeckte Flanke kamen, sondern erst eine Linksschwenkung machen mussten, um der feindlichen Front gegenüberzustehen. Daher stellte er sein Fussvolk da auf, wo der steile Uferabhang aufhörte, bis wohin also die Römer nicht hinüberkommen konnten. So schien sein rechter Flügel durch den Fluss und dessen steile Ufer gedeckt, auch befanden sich dicht bei dem Fluss einige Hügel, die die Sicherheit noch zu verstärken schienen.

Er *προειργαται*, also ins Vortreffen, als Deckung des rechten Flügels stellte er die Mehrzahl seiner Kataphrakten, die so, etwas vor der Front, am Flusse unterhalb eines Hügel ein gutes Entwicklungsfeld nach vorn

1) Der Aufmarsch findet sich bei Plut. *Lac.* c. 27, die Schlachtschilderung c. 28.

und links hatten. Diese Kataphrakten waren der Stolz des Armeniers und sicher der Kern seines Heeres, da sie sich ja aus den Megistanen, dem Adel Armeniens, rekrutierten. Sie waren bis auf die Schenkel und Schien-



beine in einen dicken Schuppenpanzer gehüllt, und auch ihre Pferde waren durch einen solchen Panzer geschützt¹⁾. Ihre einzige Waffe war eine Lanze. Der ganze Krieger war infolge seiner Rüstung unbeholfen

1) Sall. *hist. rel.* IV. fragm. 64—66. (Maurenbrecher.)

und äusserst schwerfällig und wirkte nur durch den geschlossenen Stoss nach vorn. Hieraus geht hervor, dass die Kataphrakten wahrscheinlich ihrer plumpen Rüstung wegen noch unbeholfener waren als unsere Ritter im Mittelalter, auch scheinen sie ausser der Lanze keine andere Waffe geführt zu haben.

Sie sollten also den rechten Flügel decken. Das übrige Heer stand in breiter Front, wahrscheinlich seiner Menge wegen auch ziemlich tief. Den rechten Flügel kommandierte der König von Media Atropatene, den linken der von Adiabene, das Zentrum Tigranes selbst. Noch wogten diese disziplinlosen Horden ungeordnet durcheinander, als Lukullus seinen Uebergang bewerkstelligt hatte und den Angriff begann. Man hatte ihn vor dem 6. Oktober, dem Unglückstage der Schlacht von Arausio, wo die Römer unter Servilius Caepio gegen die Cimbern und Teutonen die furchterliche Niederlage erlitten hatten, gewarnt. Doch voll Siegeszuversicht hatte Lukullus gesagt, er werde den Tag zu einem glücklichen machen. Und er täuschte sich nicht.

Mit scharfem Blick hatte er die Schwäche der Feinde in der Ungefügigkeit ihrer Panzerreiter erkannt. Diesen, die ihm auch am nächsten standen, galt sein Angriff. Seinen leichten thrakischen und galatischen Reitern gab er den Befehl die Kataphrakten in der Flanke anzugreifen und sie dadurch wehrlos zu machen, dass sie die einzige Waffe, die Lanze, beiseite schlugen, und so ihre ganze Aufmerksamkeit auf sich zu lenken. Hieraus geht hervor, dass Tigranes die Panzerreiter nicht so aufgestellt hatte, dass sie auch noch von den steilen Ufern gedeckt wurden, denn sonst hätte sie auch noch so leichte Reiterei nicht von der Flanke angreifen können. Die Stellung vor dem Hügel bedingte wohl eine Aufstellung da, wo die Ufer schon flach waren. Immerhin war es eine Unvorsichtigkeit des Tigranes, seine Kataphrakten in ihrer Flanke so zu exponieren.

Während nun die römischen Legionen in der Front der Feinde aufmarschierten und diese sich noch ordneten, führte Lukullus, da aller Augen nach vorn gerichtet waren, gleich vom Flussübergang aus zwei Kohorten von hinten auf den Hügel, unter dem die Panzerreiter standen und der, vier Stadien entfernt, einen leichten Aufstieg bot, in den Rücken ¹⁾ der feindlichen Reiter. Unter dem Rufe: „Der Sieg ist unser, Kameraden!“ stürmte er an der Spitze seiner Kohorten unter die Kataphrakten, nachdem er vorher seinen Soldaten befohlen hatte, ihre Pilen nicht zu gebrauchen, sondern gleich mit dem gezückten Schwerte den Feinden nach den ungeschützten Schienbeinen und Schenkeln zu hauen.

Diesem wilden Angriff hielten die plumpen Reiter nicht stand, zumal sie auch von der Seite durch die leichten römischen Reiter bedrängt wurden. So wandten sie sich zur Flucht, und da hinter ihnen Lukullus

1) So richtig auch Lehmann-Haupt *Philologentag* 8, 28 Abs. 2. Im Folgenden ist dort „Front“ natürlich lapsus calami für „Flanke“ (iz. *πλευρά*). [S. jetzt *Armenien einst und jetzt*, Bd. I, S. 494.]

mit seinen beiden Kohorten und vor ihnen das andere Römerheer standen, blieb ihnen nur ein Ausweichen nach links, wenn sie sich nicht durch die Thraker und Galater hindurch in den Fluss stürzen wollten. Da sich aber links das ganze Fussvolk anreichte, so warfen sie sich, nur auf die eigene Rettung bedacht, in dieses und brachten es dadurch in völlige Unordnung.

Man gab jetzt die Schlacht verloren, und so wurde dieses grosse Heer geschlagen, ohne dass die Mehrzahl den Feind überhaupt gesehen hatte. Alles strömte in Unordnung den Abhang hinauf zum Lager, auf dem Fusse gefolgt von den römischen Kohorten. Durch das Lager hindurch ging die wilde Jagd, keiner dachte an Widerstand. 120 Stadien weit erstreckte sich die Verfolgung, bei der die Römer so gute Manneszucht zeigten, dass sie achtlos an den kostbarsten Beutestücken vorbeieilten, nur von dem Bestreben erfüllt, so viele Feinde wie möglich zu töten. Und die Natur des Geländes half ihnen bei ihrem gransigen Werk. Im Norden und Nordosten geht das Plateau in ein schluchtenreiches Gebiet über, in dem die Wände der Schluchten oft 30 und 40 m hoch senkrecht hinabstürzen¹⁾. Hierhin wurden die Armenier zusammengedrängt und fielen scharenweis dem Schwerte der Verfolger zum Opfer.

Nur Tigranes selbst entkam mit kaum 150 Begleitern²⁾, da er schon frühzeitig das Schlachtfeld verlassen hatte, doch gab er, um unerkannt zu bleiben, die königlichen Abzeichen seinem Sohne zur Aufbewahrung. Dieser aber wagte es nicht, sie zu behalten, sondern vertraute sie einem treuen Diener an, der dann in die Hände der Römer fiel. So konnte Lukullus in seinem Triumph auch das Diadem des armenischen Grosskönigs als Beutestück aufführen.

§ 6. Die antiken Quellen über die Schlacht.

Dies war der Verlauf der denkwürdigen Schlacht von Tigranokerta. Wir wollen nun auf die Abweichungen unserer Berichte eingehen. Im allgemeinen habe ich, wie schon oben erwähnt, den Bericht Plutarchs zugrunde gelegt, der hier wieder aus Sallust, der besten Quelle, schöpft. Viel unklarer stellt Appian die Schlacht dar³⁾. Zuerst spricht er von keinem Fluss, an dem die Schlacht stattgefunden hat, doch erklärt sich dies daraus, dass er im allgemeinen ziemlich oberflächlich und leichtfertig exzerpierte und diese Schlacht nur kurz darstellt.

So ist denn auch seine Erzählung so verworren, dass man daraus durchaus kein klares Bild von den Vorgängen gewinnen kann. Sein Bericht lautet kurz: Lukullus sieht einen geeigneten Hügel im Rücken des Tigranes, darum lässt er die Feinde von seiner Reiterei in der Front beunruhigen und durch verstellte Flucht zerstreuen. Mit den Fußsoldaten gelangt er auf einem Umweg unbemerkt auf den Hügel, bricht in den

1) Belek, a. a. O. S. 274. — 2) Orosius, VI. 3. 7. — 3) *Mithr.* c. 85.

unter diesem aufgestellten Tross, der sich auf die Fussstruppen wirft und sie verwirrt. Diese fliehen auf die Reiter, die auch in Unordnung geraten, worauf eine vollständige Flucht entsteht. Dies ist alles eher als eine klare Schlachtdarstellung, so dass man sie als unbrauchbar übergehen kann. Einige Worte seien mir aber noch dazu gestattet.

Lukullus geht mit seinem Fussvolk auf einen Hügel im Rücken der Feinde. Das stimmt, doch kann er unmöglich mit dem ganzen Fussvolk dieses Umgehungsmanöver „unbemerkt“ ausgeführt haben, wie es bei Appian heisst, der von dem Fussvolk im Gegensatz zur Reiterei spricht, die in der Front den Feind beunruhigen soll. Nun wird mir doch jeder zugeben, dass man mit 10000 Mann nicht einen Marsch „unbemerkt“ ausführen kann, wenn nur 3000 Reiter als eigentliche Kämpfer von dem ganzen Heere zurückbleiben. Tigranes hätte sicher nach dem Verbleib der Infanteriemassen geforscht und Gegenmassregeln getroffen. Zwei Kohorten, also 8–900 Mann, dagegen können wohl unbemerkt eine Armee umgehen, noch dazu, wenn das Terrain so günstig ist wie am Batman-Su.

Die römischen Reiter sollen den Feind zur Verfolgung locken, um ihn zu zerstreuen. Wer wird sie verfolgen? Sicher wieder die Reiterei, und zwar die leichte, da die schweren Panzerreiter die flinken Galater und Thraker schwerlich einholen konnten. Da Lukullus später die Feinde auf der Flucht weit verstreut sieht, erkennen wir, dass seine List geglickt ist. Unter *ποσειδώνες* wollen wir also nur die Reiter verstehen, da das Fussvolk sicher an der Verfolgung nicht teilgenommen hat.

Es steht noch in Schlachtordnung vor dem Tross unter dem Hügel. Nun ist diese Aufstellung schon ein Nonsens, denn jeder Feldherr ist zufrieden, wenn er das Gepäck, dieses so notwendige Uebel, möglichst weit vom Schnus hat. Und da soll es Tigranes noch zwischen Hügel und Fussvolk einkeilen, damit es sich bei einer Niederlage ja nicht retten kann? Er hat es sicher im Lager gelassen, wenn auch Appian von keinem solchen spricht. Vielleicht wäre es am besten, wenn man für *αεροφόρα ζατάφρακτοι* setzt, die dann auf dem rechten Flügel stehen, den Angriff nicht anhalten und das sich links anschliessende Fussvolk niederreiten, welche Rolle bei Appian dem Tross zufällt, dann würde sich die Verworrenheit wenigstens einigermassen klären. Leider lässt aber der Text solche Aenderung kaum zu.

Endlich flieht das Fussvolk auf die Reiter, die doch, wenn jemand die römischen Reiter verfolgt hat, fern auf dem Felde zerstreut sind. Dann müssen die armenischen Fusstruppen schnelle Füsse haben, wenn sie ihre Reiter einholen und verwirren konnten, die leicht die 500 römischen Reiter, die Appian angibt, aus dem Felde geschlagen haben und dann den Legionen gefährlich werden mussten, wie bei Kannä die numidischen Reiter Hannibals und so oft die feindlichen Reiter. Doch auch sie lassen sich ruhig von dem fliehenden Fussvolk in Unordnung bringen, eine

Leistung, die in der Kriegsgeschichte einzig dasteht, und fliehen, wodurch die Flucht allgemein wird.

Man könnte bei den Reitern jedoch auch an die Kataphrakten denken, die die Verfolgung ihren leichteren Kameraden überlassen haben könnten und noch auf ihrem Platze standen. Doch Appian erwähnt von ihnen nichts, und wenn er sie auf den rechten Flügel stellte, wie Plutarch, dann wäre es unbegreiflich, warum das Fussvolk gerade nach rechts, in die Panzerreiter geflohen sein sollte, da doch links so viel Platz war!

Die Verfolgung erstreckte sich über 120 Stadien, bis die Nacht einbrach. Durch diese Worte glaube ich die Unbrauchbarkeit der Darstellung Appians bewiesen zu haben, und ich bin deshalb so genau auf sie eingegangen, weil sie in unseren modernen Darstellungen der Schlacht ausserordentlich viel Unheil angerichtet hat.

Es bleiben uns nun noch die ganz kurzen Berichte bei Memnon und Frontin. Memnon erzählt¹⁾, Lukullus habe zuerst den rechten Flügel geschlagen, darauf die Nächsten und dann alle der Reihe nach, so dass eine unaufhaltsame Flucht die Folge war, die mit dem Verderben der Kämpfenden endete. Mit anderen Worten, Lukullus rollte die feindliche Armee vom rechten Flügel aus auf. Dies deckt sich vollkommen mit unserer Darstellung, den Fluss, und wie es im einzelnen war, übergeht Memnon in seiner kurzen Beschreibung.

Auch Frontin²⁾ stimmt mit uns völlig überein: Lukullus besetzt mit einem Teil seiner Truppen den breiten Kamm eines Hügels, dringt von da in die unter ihm stehenden Feinde und greift ihre Reiterei in der Flanke an, schlägt sie in die Flucht (*avorsum*) und verfolgt die Infanterie, nachdem er auch diese in die Flucht gejagt hatte. Hier findet sich ebenfalls kein Widerspruch mit unserer Darstellung. Er führt die Umgehung mit einem Teil seiner Truppen aus, die feindliche Reiterei (= Kataphrakten) lässt er in der Flanke angreifen, d. h. durch seine Galater und Thraker vom Flusse aus. So glaube ich unter Berücksichtigung aller Quellen eine erschöpfende Darstellung der Schlacht gegeben zu haben.

§ 7. Die moderne Literatur über die Schlacht.

Ich möchte nun, bevor ich mich wieder der Belagerung von Tigranokerta zuwende, noch mit einigen Worten auf die Darstellungen einiger unserer Gelehrten eingehen, die über dieses Gebiet geschrieben haben.

Da ist zunächst Drumann, der in seiner *Geschichte Roms*³⁾ eine genauere Schilderung der Schlacht gibt. Sie unterscheidet sich von der

1) C. 57.

2) *Strategem.* II. 2. 4. Vgl. hierzu auch II. 1. 14, wo noch besonders hervorgehoben wird, dass Lukullus zum Angriff schritt, bevor noch die grosse Armee einermassen geordnet war.

3) Band IV S. 147 ff.

meinigen besonders dadurch, dass auch bei ihm, wie bei Appian, Lukullus den Tross angreift und auf das Fussvolk wirft, während seine leichten Reiter durch verstellte Flucht die feindlichen Kataphrakten aus ihrer Stellung locken sollen. Meine Ansicht über den Angriff auf den Tross habe ich schon bei der Beurteilung Appians dargelegt. Ich möchte mich nun gegen die Ansicht wenden, dass Lukullus die Kataphrakten habe aus ihrer Stellung locken lassen.

Nach der Schilderung Appians mussten wir annehmen, dass, wenn Lukullus wirklich ein solches Manöver mit seinen verhältnismässig wenigen Reitern ausgeführt hat, die leichte feindliche Reiterei die Verfolgung aufgenommen hat. Ferner kann Lukullus, wenn wir den Tross ganz ausschalten, nur die Panzerreiter angegriffen haben, die bei ihrer Unbeweglichkeit den Trossmassen wohl annähernd gleichgekommen sein dürften. Das feindliche Fussvolk anzugreifen hat Lukullus wohl unterlassen, da auch bei noch so disziplinlosen Horden der einzelne so behende ist, dass er durch eine Schwenkung seinem Gegner die Stirn bieten kann, zumal die kleine Zahl der Römer sicher nur für die Ueberrumpelung angefügter Massen bestimmt war und von einem kleinen Teil des tiefstehenden Fussvolkes abgewehrt werden konnte. So würden die 80000 Mann den Angriff der 800 kaum sehr gespürt haben, sicher wäre nicht eine solche Deroute der ganzen Armee die Folge gewesen. Sie kann nur dadurch entstanden sein, dass schwere Massen, die wegen ihrer Schwerfälligkeit den Rückenangriff auch einer kleinen Schar nicht aushalten konnten, sich auf das Fussvolk geworfen und dieses niedergetreten haben. Und das war nicht der Tross, sondern die Panzerreiter. Das erkannte Lukullus sofort. Und dann sollte er dieses grossartige Ziel seines Angriffes erst durch verstellte Flucht seiner Reiter in die Ebene haben locken lassen, so dass er, wenn seine zwei Kohorten ihr Ziel erreicht hatten, nur die leere Stelle vor sich hatte, wo die Panzerreiter gestanden hatten? Das ist doch kaum möglich. Der Angriff der Thraker und Galater geschah also nicht von vorn, wo die Panzerreiter in geschlossenem Gegenstoss sich leicht Luft gemacht hätten, sondern vom Fluss aus, wohin sie wegen des engen Geländes und ihrer Ungefügigkeit nicht aufschwenken konnten.

So diente der römische Reiterangriff erstens dazu, die Aufmerksamkeit der Feinde von dem Umgebungsmanöver der zwei Kohorten abzulenken, und zweitens ihm vorzubereiten, da die Panzerreiter, durch den Angriff in ihre ungedeckte Flanke erschüttert, schon mutlos geworden waren, als die Legionare in ihren Rücken stürmten. So denke ich, dass hiernit der Zweck und die Ausführung des römischen Reiterangriffes genügend geklärt worden ist¹⁾.

1) Vergl. auch Mommsen, *Röm. Gesch.* III, 8, 70, der hier ebenfalls von dem Tross nicht spricht.

Auch Neumann¹⁾ kann sich von dem Tross hinter dem Heere nicht trennen, doch spricht er nur von einem Beschäftigen der Kataphrakten durch die leichten Reiter, was der Tatsache schon näher kommt, da damit noch nicht ein Herauslocken aus ihrer Stellung in die Ebene verbunden zu sein braucht. Doch auch bei ihm ist der Tross das Ziel des Angriffes.

Sehr dunkel stellt auch Reinach²⁾ diesen Vorgang dar, der auch von dem Tross und dem Hinablocken der Panzerreiter in die Ebene spricht. Als „die Trossknechte und Zugtiere in den Reihen des feindlichen rechten Flügels Verwirrung gesät hatten, macht die römische Reiterei plötzlich kehrt und treibt in raschem Ansturm die ihr gefolgtten armenischen Panzerreiter vor sich her, während sie Lukullus in den Rücken fasst“. Dieser Vorgang lässt sich nur dann erklären, wenn die Kataphrakten rückwärts vor den römischen Reitern her geflohen sind. Das ist aber wohl kaum anzunehmen; wenn es wirklich den 3000 leichten Reitern gelungen sein sollte, die 10000 Kataphrakten vor sich herzutreiben, dann werden sie auch wohl keine Ausnahme von der Regel gemacht und den Verfolgern den Rücken zugekehrt haben. In diesem Fall hätten dann die zwei Kohorten den ganzen Stoss der Zehntausend aushalten müssen. Ob da wohl von ihnen viel übrig geblieben wäre? Bei Fussvolk liesse sich ein Zurückweichen mit der Front gegen den Feind gut erklären, aber ein noch dazu schwer gepanzertes Ross zum Rückwärtsgehen zu bewegen, hat wohl nur ein K unstreiter erreicht, sicher nicht 10000 Krieger. Auch an ein staffelweises Zurückgehen kann hier nicht gedacht werden, da auch dazu die schweren Reiter zu unbeholfen waren.

Ich wende mich nun zu der Darstellung Sachaus³⁾, der die Lage von Tigranokerta bei Mardin, auf der Stelle von Tell Ermen annimmt und sich eine für sein Gelände passende Schlacht konstruiert. Er sagt selbst, dass es schwierig sei, sich von der Aufstellung der Römer und ihren Bewegungen eine klare Vorstellung zu machen. Und es musste dies auch so sein, da das Terrain, auf dem er die Schlacht stattfinden lässt, mit unseren Quellen absolut nicht übereinstimmt. Auf die Lage der Stadt will ich nicht näher eingehen. Ich will nur versuchen darzulegen, dass so, wie Sachau die Schlacht an der Hand seines Geländes schildert, sie sich unmöglich abgespielt haben kann. Zur näheren Erläuterung füge ich hier eine Kartenskizze aus Sachaus Aufsatz bei.

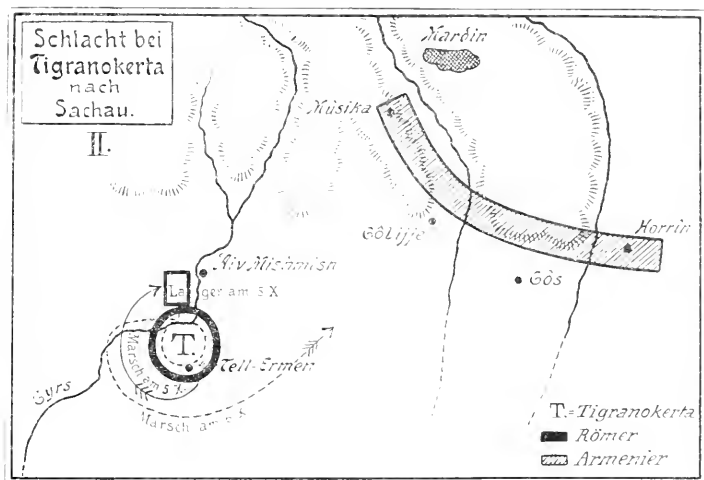
Die Armenier überschreiten den Tor auf dem Pass von Mardin und lagern sich höher als die Römer auf den Vorbergen. Ihr rechter Flügel lehnt sich an den Pass an, während sich das Zentrum und der linke bis über Hornum erstrecken. Lukullus steht im weiten Bogen um Tigranokerta auf beiden Seiten des Gyrs. Jetzt lässt er den Murena mit 6000 Mann

1) *Gesch. Roms* II 113 f. — 2) S. 259.

3) *Abh. d. kgl. Akad. d. Wiss. z. Berl.* 1880.

vor der Stadt und zieht selbst über den Gyrs, wo er sich zwischen Ain Mischmisch und der Westbiegung lagert. Warum tut er das? Warum überschreitet er den Fluss, wo doch seine Feinde auf der Seite stehen, auf der er sicher sein Gros hatte? Hier gibt es nur eine Antwort: Sonst passt es nicht mit Plutarch, der beide Gegner auf verschiedenen Ufern lagern lässt, den einen auf der West-, den andern auf der Ostseite.

Aber weiter. Am Morgen des 6. Oktober muss Lukullus nach Westen ziehen und einen Fluss überschreiten, das verlangt Plutarch, der eine Westbiegung voraussetzt. Hier hat der Gyrs allerdings eine. So muss denn Lukullus bei Sachau ohne jeden Grund den Gyrs abermals überschreiten und um die ganze Stadt herummarschieren, um endlich an den Feind zu



kommen. Er hat also die ganze Bewegung am Tage vorher nur deshalb gemacht, weil er auf der Westseite des Flusses lagern und nach Westen ziehen musste. Jetzt stellt er wieder da, wo er vorher gewesen war, und hat einen grossen Umweg gemacht, während er bei Ain Mischmisch direkt über den Gyrs gegen den rechten feindlichen Flügel hätte ziehen können, alles nur, damit Plutarch stimmt.

Für diese einleitenden Bewegungen gibt Sachau keine einzige Erklärung. Oder sollte Lukullus die Armenier haben töpnen wollen, indem er ihnen einen Rückzug nach Westen, nach Kappadokien, vorspiegelte? Das ist doch wohl für einen Feldherrn, der sein Heer nach Möglichkeit schon, kein Grund zwei Märsche völlig zwecklos zu machen und sein Heer

unnötig zu ermüden. So ist denn bei Sachau Lakullus so weit, dass er nach allen Anforderungen Plutarchs die Schlacht beginnen kann.

Nähere Ausführungen über den Verlauf der Schlacht macht nun Sachau nicht mehr, wenigstens nicht unter Berücksichtigung des Geländes. Zwar findet er ein passendes Hochplateau, unter dem die Kataphrakten gestanden haben können, doch liegt dieses auf dem linken Flügel bei Gos und Horrin und nicht auf dem rechten, wie Plutarch es verlangt, dies würde in der Nähe vom Pass von Mardin sein, ungefähr bei Músika. Sachau fühlt nun zwar selbst den Widerspruch, doch kann er sich nur damit aus dieser Verlegenheit ziehen, dass er sagt: „Das Gros der armenischen Kataphrakten stand zwar auf dem rechten Flügel, also nahe am Pass von Mardin, doch bin ich geneigt, den Schauplatz des Entscheidungskampfes nicht zwischen dem Pass und Goli, sondern in die Gegend von Horrin zu verlegen.“ Das ist allerdings ganz einfach, doch stimmt dies nicht mit Plutarch überein, und dann fehlt auch jeder noch so geringfügige Grund dafür, dass die Kataphrakten mit einem Male auf den linken Flügel kommen.

So sehen wir bei der ganzen Darstellung nur das eine Bestreben, einer völlig unzutreffenden Stelle die Schlacht anzupassen, ohne Rücksicht auf jede praktische Kriegsführung und zum Schluss auch noch auf Kosten fast aller Quellen. Damit glaube ich erwiesen zu haben, dass hier und so, wie Sachau es darstellt, die Schlacht unmöglich stattgefunden haben kann. Wie natürlich und praktisch passt sich dagegen der ganze Schlachtbericht Plutarchs unserem Gelände am Batman-Su an, so dass jede anfangs noch so unverständliche Bewegung der Römer durch die Forderungen des Geländes erklärt wird.

§ 8. Die Verluste der Gegner.

So war denn am Abend des 6. Oktober die Schlacht beendet. Die Römer hatten einen grossen, fast mühelosen Sieg errungen und die Armee des Tigranes, die mit so grosser Siegeszuversicht den Kampf begonnen hatte, völlig zersprengt. Gewaltig sind die Zahlen der Verluste, die Plutarch auf der Seite der Armenier angibt¹⁾: Fast alle Reiter und 100 000 Fuss-soldaten sollen gefallen sein. Dagegen spricht Orosius²⁾ nur von 30 000 Toten. Doch auch diese Zahl ist noch viel zu hoch. Denn bei 30 000 Mann hätten die Armenier fast zweimal so viel Leute verloren, als Römer an der Schlacht teilgenommen haben. Dies ist schon ein gewaltiges Verhältnis und es erscheint noch grösser, wenn man die Verluste bei heutigen Schlachten in Betracht zieht, wo die Schnellfeuergeschütze und die modernen Gewehre eine viel grössere Wirkung ausüben als ein Menschenarm.

Viel geringer, und doch den Tatsachen wesentlich entsprechender, ist die Angabe bei Phlegon von Tralles³⁾, der die Verluste der Armenier

1) Plut. *Luc.* c. 28. — 2) *VI.* c. 3 § 6. — 3) Müller *FHG* III. frgm. 12.

auf 5000 Mann beziffert, wozu noch viel mehr an Gefangenen kamen, ohne die wertvolle Beute zu rechnen, welche die Römer machten, da ihnen der ganze Tross, also das feindliche Lager, in die Hände fiel.

So werden wir wohl die Zahl des Phlegon für richtig halten können, wobei wir ruhig die grösste Zahl der Kataphrakten wegen ihrer geringen Beweglichkeit als Tote mitrechnen können.

Lächerlich klingt dagegen die Angabe der römischen Verluste: fünf Tote und hundert Verwundete. Nun hat ja zwar im Altertum das siegreiche Heer im allgemeinen nur geringe Verluste, da immer erst die Verfolgung so viele Tote seitens der Fliehenden fordert, aber so wenig Leute werden die Römer denn doch wohl nicht verloren haben. Auch hier tritt wieder Sullas Beispiel bei der Berichterstattung glänzend hervor: Viele Feinde und wenig Römer.

§ 9. Die Eroberung von Tigranokerta.

Durch diesen Sieg bekam Lukullus jetzt freie Hand für die Belagerung von Tigranokerta, ohne unliebsame Störungen von den Armeniern befürchten zu müssen. Daher zog er nun wieder mit seinem Heere vor die Stadt und betrieb mit grosser Energie ihren Fall. Und doch hätte er ihm bei der grossen Festigkeit der Mauern und der Tapferkeit der Verteidiger kaum in absehbarer Zeit erreicht, wenn ihm nicht innere Zwistigkeiten in der Stadt zu Hilfe gekommen wären.

Alle Bewohner hatten genau den Verlauf der Schlacht verfolgen können und wussten nun, dass sie auf Entsatz nicht mehr zu hoffen hatten. So scheinen denn die griechischen und kilikischen Söldner des Mankaïos, der die Stadt kommandierte, die Absicht haben durchblicken lassen, dass sie lieber mit den Römern ihren Frieden machen als in nutzloser Verteidigung ihr Leben aufs Spiel setzen wollten. Jedenfalls hielt es der armenische General für sicherer, die Griechen dadurch unschädlich zu machen, dass er sie entwaffnen liess. Doch diese waren jetzt auf ihrer Hut, da sie als Wehrlose mit Recht Nachstellungen gegen ihr Leben fürchten mussten. So rotteten sie sich zusammen, um jederzeit an einander Unterstützung zu haben, wobei sie sich mit Knüppeln bewaffneten.

Um diesen Unannehmlichkeiten ein Ende zu machen, sandte Mankaïos seine Barbaren gegen sie aus, und es kam zu einem regelrechten Kampfe, in dem die für ihr Leben ringenden Griechen die Oberhand behielten und sogar die Waffen ihrer Gegner erbeuteten. Jetzt besetzten sie einige Mauerabschnitte und hielten den Römern hinüber. So gelang dem Lukullus der Sturm, und die reiche Stadt fiel ihm in die Hände. Seinen Soldaten gestattete er die Plünderung.

Memnon¹⁾ schweigt von einem Aufstand der griechischen Söldner.

¹⁾ C. 57.

doch auch er führt die Eroberung der festen Stadt auf eine Hilfe von innen zurück. Aber hier sind es die Kommandanten der Stadt, die, auf ihre eigene Sicherheit bedacht, die ihnen anvertraute Hauptstadt ihres Königs dem Lukullus übergeben. Wenn Memnon hier von *Μισθοδοτῶν ἀρχαῖοι* spricht, so sind darunter sicher nicht Generale des entthronten pontischen Königs zu verstehen, sondern des Tigranes, wenn auch Mithradates vielleicht, wie den Taxiles bei dem Angriffsheere, so auch hier einen erfahrenen Berater beigegeben hat. Auch in Nisibis¹⁾ finden wir den berühmten Verteidiger von Amisos²⁾, den Kallimachos, als Beirat des Guras, eines Bruders des Tigranes. Aber aus den tapferen Verteidigungen der pontischen Städte in diesem Kriege kann man wohl mit Recht vermuten, dass nicht die Generale des Tigranes, die reiche, stark befestigte und wohlverproviantierte Stadt dem Feinde aus Rücksicht auf ihre eigene Sicherheit ausgeliefert haben, sondern dass, wie Plutarch, Appian und Cassius Dio³⁾ berichten, die griechischen Söldner die Römer in die Stadt hineingelassen haben.

Gross war die Beute, die Lukullus in dieser reichen Stadt machte. Die öffentlichen Kassen belegte Lukullus selbst mit Beschlag, während er seinen Soldaten die übrigen Reichtümer zum Plündern überliess. 8000 Talente⁴⁾ fielen ihnen in die Hände, und von dem Erlös der Beute erhielt noch jeder Soldat ein Geschenk von 800 Drachmen. So grosse Reichtümer hatte Tigranes durch sein Machtgebot in so verhältnismässig kurzer Zeit in seiner neuen Hauptstadt aufgehäuft.

Die griechische Schauspielertuppe, die Tigranes zur Einweihung seines neuen, prächtigen Theaters hatte nach Armenien kommen lassen, musste nun den Sieg des römischen Imperators durch ihre Kunst verherrlichen. Doch Lukullus war nicht nur der städtezerstörende Eroberer, denn auch bei der Einnahme dieser Stadt zeigte sich, wie bei den anderen allen, sein Menschlichkeitsgefühl in reinstem Lichte. Den Besitz der Griechen und die Frauen der armenischen Grossen schützte er gegen jeden Uebergriff seiner plündernden Soldaten und gewann sich dadurch die Neigung ihrer Männer.

Aber er tat noch mehr für die unglücklichen Griechen, die Tigranes dereinst nach seiner neuen Residenz gewaltsam verpflanzt hatte. Alle entliess er unangestastet in ihre Heimat, ja er stattete sie sogar noch mit einem Zehrgehalte aus. So erhielten durch die Eroberung dieser einen Grossstadt alle entvölkerten Griechenstädte ihre Einwohner wieder und priesen den milden römischen General als ihren Wohltäter und Gründer. Auch den Barbaren, die sich gezwungen in Tigranokerta angesiedelt hatten, gestattete er die Heimkehr in ihre alten Heimatstädte. So warb Lukullus

1) Plat. *Luc.* c. 32. — 2) Plat. *Luc.* c. 19. — 3) Buch 35, c. 2.

4) Nach unserem Gelde rund 40 Millionen Mark.

nach allen Seiten um die Neigung und Freundschaft seiner Gegner, und die Folge lehrte, wie sehr ihm dies gelang.

3. Kapitel.

Die Folgen der Schlacht und der Eroberung von Tigranokerta.

§ 1. Die Vasallen des Tigranes südlich vom Taurus unterwerfen sich dem Lukullus.

Als sich nach der siegreichen Schlacht und der Eroberung von Tigranokerta das Glück so offenbar auf die Seite der Römer neigte, zögerten die Vasallenfürsten des Tigranes nun nicht länger sich dem Lukullus zu unterwerfen. Mit dem Fall der Hauptstadt fielen auch alle südlich davon gelegenen armenischen Eroberungen an Rom. Zuerst fanden sich die Scheichs der Zeltaraber bei Lukullus ein und unterwarfen sich ihm¹⁾. Cassius Dio²⁾ nennt den mächtigsten, den Alchaudonius mit Namen. Er ist mit dem Alchaidannos Strabos³⁾ identisch, der der Beherrscher der Rhambäer war, eines Nomadenvolkes, das innerhalb des Euphratkniees wohnte, und der den Ehrentitel eines Freundes des römischen Volkes führte. Diese Identität geht aus einer Stelle des Cassius Dio⁴⁾ klar hervor, der ihn hier in demselben Zusammenhang wie Strabo noch einmal erwähnt.

Ferner ergab sich Antiochos von Kommagene⁵⁾, und auch für Syrien brachte der Sieg der Römer einen grossen Umschwung. Denn mit dem Abzuge der armenischen Truppen unter Magadates, die ja Tigranes bei dem Einfall der Römer abberufen hatte, fiel auch die armenische Oberhoheit, und Antiochos Asiatikus, ein Spross des alten seleukidischen Herrscherhauses, wurde von den Syrern als König anerkannt. Er war ein anderer Sohn des Antiochos Eusebes, dem Tigranes die Oberhoheit genommen hatte⁶⁾ und der Selene⁷⁾, die Tigranes in Seleukia, einem Kastell in Mesopotamien, gefangen hielt und dann später hinrichten liess⁸⁾.

Jetzt zeigten sich auch die Früchte der massvollen und freundlichen Behandlung, die Lukullus den Untertanen Armeniens, durch deren Gebiet sein Marsch ging, gegen den Willen seiner Soldaten hatte angedeihen lassen. Die Sophener, die, solange ihr Herr noch nicht endgültig geschlagen war, noch geschwankt hatten, unterwarfen sich freiwillig.

Ihnen schlossen sich die tapferen Bewohner von Gordyene an, die Lukullus noch besonders durch die Ehrung ihres verstorbenen Fürsten Zarbienes gewann. Dem Tigranes war nämlich verraten worden, dass

1) Plut. *Luc.* c. 29. — 2) XXXV. 2. — 3) XVI. 2. 10 (753). — 4) B. 47 c. 27.

5) Cassius Dio B. 35, c. 2. — 6) Appian. *Syr.* 48. 49.

7) Appian. *Syr.* c. 69. 70. — 8) Strabo. XVI. 2. 3 (749).

Zarbias hinter seinem Rücken mit Appius Claudius Verhandlungen angeknüpft und ihm Unterstützung zugesagt hatte, deshalb hatte er, noch bevor die Römer anrückten, den Zarbias mit Gattin und Kindern hinarbeiten lassen. Um ihn zu ehren und zugleich die Gordyener auf seine Seite zu bringen, veranstaltete Lukullus ein feierliches Leichenbegängnis, als er nach Gordyene kam. Er liess den Scheiterhaufen mit kostbaren Stoffen und Beutestücken schmücken und zündete ihn eigenhändig an. Bei dem Totenopfer erklärte er den verstorbenen Fürsten für seinen Freund und einen Bundesgenossen der Römer und liess zu seinem Andenken ein prunkvolles Denkmal errichten. Aus Dank dafür öffneten sich ihm die Burgen des Landes ohne Schwertstreich, und so gross waren die Reichtümer und Vorräte, dass er, ohne ein As vom Senat zu erhalten, den Krieg führen konnte¹⁾.

So hatte Lukullus durch einen grossen Sieg alle Landschaften um den Tigris bis zum Masios in seine Gewalt gebracht und konnte nun durch die Winterruhe seine Soldaten stärken, um dann von einer gesicherten und gefestigten Position aus im nächsten Jahre seine Truppen noch tiefer in das fremde Land führen zu können.

§ 2. Tigranes auf der Flucht.

Doch jetzt wollen wir zu den Armeniern zurückkehren, die wir auf ihrer Flucht nach der Schlacht von Tigranokerta verlassen haben. Während hier die Hauptarmee unter Tigranes völlig vernichtet wurde, rückte Mithradates mit den zehntausend armenischen Reitern, die ihm Tigranes gegeben hatte, und seinen Truppen, welche dem Verderben bei Kabira entronnen waren, langsam heran, da er in der Ueberzeugung, dass Lukullus wieder ebenso langsam und vorsichtig operieren werde, wie in allen Feldzügen gegen ihn selbst, keine augenblickliche Gefahr für seinen Schwiegersohn fürchtete. Auch hatte er ihm ja seinen erfahrenen Taxiles als Ratgeber beigegeben, um ihn von allen unüberlegten und vorschnellen Schritten zurückzuhalten. Doch wir haben oben gesehen, welche Deutung diese redlichen Bemühungen des alten Römerkenners erfuhren.

So kam es, dass Mithradates, als er auf derselben Strasse anrückte, die Tigranes vorher gezogen war, auf die ersten Flüchtlinge der Schlacht von Tigranokerta stiess, denen in kurzer Zeit grössere Mengen folgten²⁾. Durch sie erfuhr er zu seiner grössten Bestürzung von der furchtbaren Niederlage und erkannte, dass hier Lukullus im Gegensatz zu seinen früheren Unternehmungen durch kühne Entschlossenheit und Schnelligkeit den Sieg errungen hatte.

Bald trat er auch seinen unglücklichen Schwiegersohn in einem Kastell³⁾, bis wohin dieser mit geringer Begleitung und völlig niederge-

1) Plut. *Luc.* c. 29. — 2) Vergl. dies und das Folgende bei Plut. *Luc.* c. 29.

3) Mennon c. 57.

schlagen seine Flucht fortgesetzt hatte. Sofort stieg er vom Pferde, begrüßte den bedauernswerten Herrscher und tröstete ihn über sein Missgeschick. Als er den erbärmlichen Zustand dieses vor kurzem noch so prunkvollen Königs sah, gab er ihm seine eigenen königlichen Kleider, die an Pracht den anderen, die Tigranes sonst zu tragen pflegte, nichts nachgaben¹⁾. Nachdem er ihn noch mit Leuten aus seiner Leibwache umgeben hatte, erreichte er, dass der vom Schicksal so hart getroffene Sultan wieder mit grösserer Zuversicht in die Zukunft blickte.

Wie unendlich verschieden war dieses Verhalten von dem des Tigranes gegen ihn, als er flüchtig und ohne Heer nach Armenien kam! Wir können aber wohl sicher annehmen, dass nur kluge Berechnung den harten und grausamen Mithradates, der sich nicht gescheut hatte seine Mutter, seinen Bruder, drei Söhne und drei Töchter zu töten²⁾, zu dieser Milde und Selbstlosigkeit bestimmt hat. Denn Tigranes war in diesem Augenblick seine einzige Rettung und der einzige, mit dessen Hilfe er seine ehrgeizigen Pläne verwirklichen konnte, und bei dem schwachen Charakter dieses vom höchsten Glanze jäh herabgestürzten Despoten, lag die Befürchtung nahe, dass er nun alle Widerstandskraft verloren hatte und den Römern seinen Schwiegervater ausliefern würde. So war es vielleicht die grösste Tat des greisen Königs, dass er seinen Stolz und das Gefühl der Genugthuung und Rache für die erlittene Kränkung überwand und den gebeugten Herrscher durch seinen Zuspruch wieder aufrichtete.

1) Memnon c. 58. — 2) Appian, *Mthr.* c. 112.

Mitteilungen und Nachrichten.

Griechische Inschriften.

(Vgl. VII 521.)

Von F. Hiller v. Gaertringen.

Im November 1909 erschienen zwei neue Teile des *Inselecorpus* (IG XII). Der achte Fasciculus umfaßt die *inscriptions insularum maris Thracici* und hat Carl Fredrich zum Bearbeiter. Es sind die Inseln Lemnos, Halonnesos und Imbros, Samothrake, Thasos, Skiathos, Peparethos, Ikos und Skyros. Den Inschriften werden historisch-topographische Einleitungen vorausgeschickt, die durch das Mittelalter bis auf die neueste Zeit der Erforschung durchgeführt sind; auch die Besiedlungsverhältnisse durch Barbaren und Griechen finden eingehende Erörterung. Ueberraschend wirken die reichen Notizen über die fränkisch-venezianisch-türkische Zeit, deren Zusammenbringen viel Mühe gemacht haben mag; aber sie werden manchem, der das Geschichtsstadium nicht um 336 vor Chr. oder 375 nach Chr. abbricht, willkommen sein. Alle archäologischen, topographischen und manche religionsgeschichtlichen Fragen waren schon vorher ausführlich mit reichem Bilderschnuck, der endlich auch der Landschaft vollgerecht wurde, in den *Athenischen Mittheilungen* behandelt worden; mancher möchte daraus wohl ein zusammenfassendes hübsches Buch im Stile von Rossens Inselreisen entstehen sehen. Am Anfang steht Lemnos mit seiner Tyrhenerinschrift, deren Bild leider etwas zu dunkel gedruckt ist. Bei seinen Städten Myrina und Nepehaistia, sowie bei Imbros interessiert besonders die attische Zeit. So wie hier alles Lemnische und Imbrische aus Literatur und Epigraphik aller Landschaften zusammensteht, so möchte man die ausserhalb Attikas verstreuten attischen Steinurkunden und aus den Schriftstellern wenigstens die echten Volksbeschlüsse, Gesetze und andere nicht mehr im Original erhaltene, ehemals auf Stein oder Bronze geschriebene Texte einmal zusammenge-druckt sehen! — aber freilich gehört dazu ungemein viel; man denke allein an Delos! Samothrake bietet ausser den Dekreten und dem schönen Hippomedonstein, der seit seiner Auffindung und O. Kern's erster Ausgabe durch die kritische Arbeit vieler gefördert ist, die Verzeichnisse der fremden Festgesandten und die Kataloge der Mysterien, unter diesen vieler Römer, zum Teil in lateinischer Sprache, die, sobald die Texte nicht bilingue sind, in der Einleitung stehen. Thasos hat die bekannten und oft behandelten, aber immer noch nicht erledigten Urkunden des V. und IV. Jahrhunderts. Für epigraphische Methode ist der Beschluss von Smyrna n. 269, den Wilamowitz redigiert hat, als Beispiel hervorzuheben: *Corras lapidis formosus mutari reile non esset, cum saepe ambra tantum apparerent neque litteram adpascas, antequam vocabulum idoneum mente praeformares. Nostra igitur emendatur aut lapis adendus est aut certe estypa. Lapidia rem suam summa securitia percipit. Litterae tunc nequaquam ut spatia dimitti non liceat. Litterae, syllabae, vocabula haud raro amittuntur; scribendi ritus non desunt neque correcturae; aliquotiens cum alio repletur subesse scriptura, nec tamen audemus pallia haece vestigia singula perconsere.* Zum Glück sind solche bösen Steine selten; die älteren thasischen Steine haben oft wunderschöne, klare Schrift. Sehr bekannt sind unter diesen die Theoren-

1) Dass man andererseits in einem attischen, oder einem lakonischen Corpus die Schriftquellen nicht so zusammenstellen kann wie für Peparethos oder Imbros, bedarf keiner Begründung.

Verzeichnisse, wo Friedrich über die trefflichen Leistungen seiner Vorgänger, Bechtel und Jacobs, noch erheblich hinausgekommen ist; die Indexarbeit hat hier aus prosopographischen Beobachtungen noch mehr ergeben. Man weiss, wie wichtig diese Listen für Hippokrates und die Kunstgeschichte (Polygnot) sind; hoffentlich ergänzt eine Ausgrabung die Funde Millers, bevor es zu spät wird. Reich und wichtig sind für Thasos auch die Weih- und Grabinschriften; dass da bisweilen der Wertung der O-Laute ($O = \omega$, $\Omega = o$) eine gleiche der E-Laute ($H = \epsilon$, $E = \eta$) entspricht, mag als Kuriosität hervorgehoben werden (395). Die späten Grabschriften (und Theorenlisten) zeichnen sich durch ganz absonderlich verschnörkelte Buchstaben aus; die Grabschriften auch durch manche interessante Spitznamen. Bei Nr. 145 bedauert man trotz oder wegen des Zusatzes *laudando omnia supplerem, quae adscribere nolui*, die Zurückhaltung; dem bilderreichen Grabgedicht hätte man eine wenn auch noch so willkürliche volle Ergänzung gegönnt; weiss doch jeder, dass das, was in Klammern steht, Ergänzung oder Interpretation des Herausgebers ist. — Auch Skiathos und Peparethos sind für Athen von Wichtigkeit. — Der Namenindex enthält zahlreiche Personen, die aus der Literatur, Amphorenheukeln oder sonstigen Inschriften bekannt sind; der der römischen Namen berücksichtigt zum ersten Male die Zusammengehörigkeit von Nomen und Cognomen, einem Wunsche Dessaus entsprechend. Auch sonst spürt man allenthalben die Individualität des Verfassers, wie denn eine griechische Inschriftensammlung noch freier von schematischer Gleichförmigkeit sein muss als jede andere, da jede griechische Landschaft und Insel ihre scharf abgerissene besondere Physiognomie besitzt und dafür auch im Corpus den adäquaten Ausdruck verlangt.

Endlich kommt nun auch der zweite, Schlussstil des Kykladenfasciculus (XII 5), vom Unterzeichneten. Der Anfang steht schon seit 1903 als Torso da. Die Ausgrabungen der Belgier auf Tenos, begonnen von H. Demoulin, fortgeführt von P. Graindor, konnten unter denkbar starker Beteiligung dieser beiden Gelehrten, von denen der zweite jeden unserer Korrekturbogen sorgfältig durchgesehen hat, benutzt werden. Ungewöhnlich reich, wenn auch teilweise etwas eintönig ist so die Zahl der Dekrete des III. und II. Jahrh. vor Chr.; ihre chronologische Reihenfolge liess sich auf Grund des *index honorum* IV 4 (z. B. s. v. *ἀρχοποιία*) und einiger Formeln (wie der hier, in Andros Sikinos Pholegandros belegten *ἐν τοῖς ἡμετέροις χρόνοις* *ἐν τῷ αἴτι* oder ähnlich) noch besser feststellen; auch würde vielleicht eine verfassungsgeschichtliche Dissertation über alle Kykladen, mit Berücksichtigung des übrigen Griechenlands, lohnen. Die Verzeichnisse der *ἀρχαῖαι* etc., vor allem die bekannte des British Museum (Nr. 872), bedurften einer kritischen Nachlese, werden aber auch juristisch und archäologisch noch manches ergeben. Von den zahlreichen Weihungen ist die des Andronikos von Kyra, dem auch der Turm der Winde in Athen sein Dasein verdankt, und die von Servilius Isaurikus wiederhergestellte (917) Basis mit der Künstlerinschrift des Agasias von Ephesos hervorzuheben.

Erheblich sind die Addenda zu den anderen Kykladen, für Ios und Keos, besonders Karthäia, ebenfalls durch Graindors Ausgrabungen veranlasst, und zahlreicher, als für eine bequeme Benutzung erwünscht wäre — doch daran darf sich die Wissenschaft nicht kehren. Durch die neuen Steine haben auch die altbekannten sehr gewonnen, deren richtige Ergänzungen ohne die hinzugekommenen Analogien kaum zu finden gewesen wären. Für Paros wurden die Kummandesschen Scheden von 1849 benutzt, die zu spät für den ersten Teil im Akademiearchiv entdeckt waren; beim Archilochosdenkmal hat der Bearbeiter einige seiner früheren Unvollkommenheiten gutzumachen gesucht, ist aber noch lange nicht zum Ziele gelangt. Sehr gewonnen hat Keos; aber diese hochwichtige Insel verlangt noch grosse Ausgrabungen und wird sie in Poieessa sicher und reichlich lohnen; die Geschichte der *αὐτοκρατορία* von

Polessa mit Karthada, Koresia mit Julis (Anfang III. Jahrh.), die ptolemäische Gründung Arsinoë und die Dementopographie müssen noch weit besser herauskommen!).

In der Einleitung ist nach einem kurzen historischen Ueberblick eine Art Geschichtstabelle für alle Kykladen gegeben, unter Berücksichtigung, aber freilich auch nicht entfernter Ausschöpfung der Delischen Funde. Die Inschriften von Delos, an denen Pörrbach als Leiter unter der tätigen Mitwirkung von Hollaux u. a. rastlos arbeitet, werden erst, wenn sie gesammelt und geordnet vorliegen, aus diesen Steinen einen Bau aufzuführen gestatten. Für die Topographie der einzelnen Inseln ist in einem folgenden Teile das Wichtige beigetragen, unter Beigabe möglichst anspruchloser, meist aus Philippson und Meliarakes geschöpfter von Lübke für diesen Zweck ungezeichneter Kartenskizzen. Ein Münzanhang, dessen Stoff fast ausschliesslich H. von Fritze verdankt wird, gibt kurz und ohne den Anspruch auf Selbstständigkeit, der langwierige Arbeit bedingen würde, das was wir besitzen — an Münzen der Kykladen und an Annahmen der Neueren über ihre Zeit.

Die Philologenversammlung in Graz hat in der historisch-epigraphischen Sektion Berichte von Ziebarth über sein Corpus von Euboia (XI 9) und von Kirchner über Attika (II III) gebracht, worauf hier nur hingewiesen sein soll. Samos und Chios wird A. Rehm abschliessen, sobald er die höchst wertvollen Urkunden des Delphinion von Milet herausgegeben hat. Kolbes Sammlung der Steine Lakoniens und Messiniens (V 1) ist soeben (Oktober 1909) im Manuscript vollendet worden. Andere Pläne werden später zu erwähnen sein, wenn sie weiter gereift sind.

Ueber das grosse Unternehmen des österreichischen Instituts, die *Tübli Asiaticae*, erfuhr man in Graz privatim, doch so, dass ein Glückwunsch dazu keine Indiskretion sein wird, dass das Corpus der griechischen Texte Lykiens von Kalinka im Manuscript beendet ist und dass v. Premerstein auch Lydien, womöglich nach einer letzten Bereisung, zum Abschluss bringen will.

Die alte Klage, dass es in der griechischen Epigraphik unmöglich ist, den vorhandenen Bestand zu übersehen, gilt namentlich auf den Gebieten, für die seit längerer Zeit kein Corpus erschienen ist. Ihr würde am radikalsten und besten abgeholfen, wenn überall nach Bedarf neue und wieder neue Corpora gemacht würden, mit unbegrenztem Einsatze von Kraft und Geld und ohne Rücksicht auf Buchhändler und Zahl der Käufer. Solange dieser paradiesische Zustand noch nicht erreicht ist und man kann ja nicht wissen, ob die Welt besser oder schlechter wird — erhofft mancher von einer *Ephemeris Epigraphica* die Erlösung. Und man könnte sich denken, dass ein praktischer und tätiger Mann im Bunde mit anderen, der seine ganze Zeit dieser Aufgabe widmen dürfte, dieses Ideal¹⁾ verwirklichte, zu dem er freilich erst das richtige Rezept erfinden müsste. Mittlerweile sind wir schon für die regelmässigen Jahresberichte dankbar, die Joseph Reinach und vor ihm andere Gelehrte in der *Revue des études grecques* geliefert haben.

Die Corpora werden langsam und veralteten um so schneller, durch neue Funde und durch zerstörende Kritik. Von allen jetzt lebenden Kritikern aber hat keiner, wenn man will, mehr zur Antiquierung aller bestehenden Inschriftsammlungen und, setzen wir gleich hinzu, durch positive Beiträge zur besseren Fundamentierung der kommenden Corpora getan als Adolf Wilhelm. Daher müssen ihm von allen die am meisten dankbar sein, die von seiner Kritik betroffen werden.

1) Leider ist der für die Zeitbestimmung sehr wichtige *Ἀνατολικὸν ἑκὸς ἐκ Κομφ[?]ε[?]*, der unter den *[Κ]ίσια* steht und durch einen in derselben Liste vertretenen *Σίκεν[?]ε[?]* gegen zu hohen Ansatz geschützt wird (Wilamowitz *Abh. Berl. Ak.* 1909, Nordionische Steine 21 Anm.) nicht aufgenommen.

2) Beiläufig wäre es vielleicht wünschenswert, dass solche Mitforscher, die bereits ein Ideal fertig in sich herumtragen, darüber in der *Klio* sich äussern wollten.

sofern es ihnen wirklich auf die Sache ankommt. Im vergangenen August ist von ihm ein neuer umfangreicher Band erschienen, mit dem bescheidenen Titel: *Beiträge zur griechischen Inschriftenkunde. Mit einem Anhang über die öffentliche Aufzeichnung von Urkunden*; als siebenter Band der Sonderschriften des österreichischen archäologischen Institutes in Wien und äusserlich als Pendant zu dem vor drei Jahren vorausgegangenen sechsten Bande, den Urkunden dramatischer Aufführungen in Athen desselben Verfassers. Und wie viele kleinere Veröffentlichungen Wilhelm fallen dazwischen — und für wie viele hat er seit Jahren den Stoff fast fertig! Die äussere Form ist diesmal, von dem Anhang abgesehen, eine kunstlose Aneinanderreihung einzelner „Beiträge“ von sehr verschiedenem Umfange — in Wahrheit die praktischste Art, solche Beobachtungen, die sich auf ein weites Gebiet erstrecken, zu veröffentlichen. Wenn wir uns vergegenwärtigen, dass sie alle in unendlich vielen Zeitschriften zerstreut stehen könnten — so müssen wir uns gerade darüber freuen, dass wir sie hier vereint haben, benutzbar durch Indices, die an Brauchbarkeit noch das übertreffen, was W. früher geleistet hat, sodass ungenügsame Menschen ihn am liebsten bitten, möchten, durch Generalindices zu allen seinen opuscula das Werk zu krönen. Vom Inhalt eine volle Vorstellung zu geben, ist unmöglich und auch nicht nötig, da eben jeder leicht findet, was für sein Sondergebiet in Betracht kommt. Sehr reich sind grammatische Feinheiten vertreten; die Lautlehre, mit besonderer Rücksicht auf phonetisch erklärte Sprach- und Schreibfehler (denn „Fehler“ nenne ich sie doch trotz der geistreichen und einleuchtenden Begründung), die Bildung der Eigennamen, von denen viele Ungeheuer beseitigt werden, die Syntax, vor allem das Gebiet der Formeln in attischen und hellenistischen Urkunden und der mit den Formeln zusammenhängenden Institutionen. Dies besonders in der angehängten Abhandlung. Für jüngere und ältere Gelehrte, die in die Feinheiten der griechischen Urkundensprache eindringen wollen, gibt es heutzutage keinen besseren Rat, als alles was Wilhelm in den letzten zwanzig Jahren geschrieben hat durchzuarbeiten; auch jeder, der eine griechische Grammatik oder ein Lexikon grösseren Stils vorbereitet, wird auf Schritt und Tritt bei ihm lernen. Wilhelm hat auch das grosse persönliche Verdienst, durch seine Kritik, die keine noch so entlegene Veröffentlichung übersieht, dafür zu sorgen, dass auf dem ganzen Gebiete der griechischen Epigraphik nicht leicht grobe Irrtümer und Unterlassungen auftreten, ohne rechtzeitig gerügt und unschädlich gemacht zu werden. Uebrigens hat er auch zu manchen fremden Arbeiten in liebenswürdiger Hilfsbereitschaft wertvolle Ratschläge und neues Material gesendet; das Corpus von Amorgos enthält dank ihm schon manches, was man in diesen „Beiträgen“ wiederfindet, nicht minder die Nachträge zum thessalischen Bande; und die attischen Arbeiten von Johannes Kirchner hat er in uneigennützigster Weise gefördert. Hoffen wir also, dass er auch in Zukunft nicht nur manches Corpus antiquieren, sondern auch zu manchem neuen verhelfen wird, das mehr und mehr den Ansprüchen der durch ihn so wesentlich verfeinerten epigraphischen *εργα* entspricht. (Q. B. F. F. Q. S. 9).

1) Es kommt hier mehr auf die allgemeine Einschätzung des Werks als auf Nachweis einzelner Abweichungen an, deren man bei Wilhelm weniger finden wird als in jedem Corpus, da W., abgesehen von seiner wissenschaftlichen Ueberlegenheit, auch meist die Inschriften behandelt, für die er sicher ist etwas Besseres geben zu können, während der Herausgeber eines Corpus oft genug genötigt ist Texte zu behandeln, mit denen er noch lange nicht fertig ist und vielleicht erst nach Jahren, vielleicht nie ins Reine gekommen wäre. Die Ergänzung zu *IG* XI 3, 1226 (Melos) wäre m. E. besser unterdrückt (S. 321); zu XI 3 Suppl. 1586 (Thera) in nr. 222 ist nicht berücksichtigt, was der Kommentar über die Verschiedenheit der Schrift sagt. Charakteristisch für die Komposition ist es, dass W., wenn er einen Fehler rügt,

Sarapis.

Von Hans Philipp Weitz.

Die Einführung des Sarapis in Alexandria von Ernst Schmidt, Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der hohen philosophischen Fakultät der Ruprecht-Karls-Universität zu Heidelberg. Naumburg a. S. Druck von Lippert & Co. (G. Putz'sche Buchhandlung, 1909)¹⁾ lautet der Titel einer Schrift, die mir zu einer Zeit bekannt wurde, als die Drucklegung meines Artikels *Sarapis-Typen* für *Roschers Lexikon*²⁾ gerade abgeschlossen war. Meinem Aufsatz geht ein Artikel über die historisch-mythologische Bedeutung des Sarapis voran³⁾, dessen Verfasser Lehmann-Haupt ist. Auch diese Arbeit war schon beendet, als die oben zitierte Dissertation erschien. Da Schmidt sich in entschiedenem Gegensatz zu den bisherigen Forschungsergebnissen setzt, möge es mir gestattet sein, die Ansicht des Verfassers an dieser Stelle einer kurzen Besprechung zu unterwerfen, und zugleich noch einiges Material hinzuzufügen, dessen Verarbeitung für die Zwecke des mythologischen Lexikons als ungeeignet bei Seite gelassen werden musste⁴⁾.

Hierbei sche ich mich genötigt, nochmals auf den Literaturnachweis für Sarapis⁵⁾ hinzuweisen, da der von Schmidt gegebene⁶⁾ mir auch innerhalb der vom Verfasser gesteckten Grenzen noch einer Ergänzung bedürftig zu sein scheint. Schmidt geht bei seiner Behandlung des Sarapis-Problems durchaus sachgemäss von einer Kritik der antiken Fehlerlieferungsgeschichte aus. Jedoch schlägt er hierbei den Weg ein, sich zunächst nur mit denjenigen Nachrichten auseinander zu setzen, denen eine Beziehung — wenigstens eine unmittelbare — auf Babylon scheinbar fehlt⁷⁾. Natür-

dank seinem ausgezeichneten Gedächtnis oder seinen vorzüglich angelegten Notizen oder beiden sofort eine Unmasse analoger Irrtümer eintreffen, zu denen er dann oft bei späteren Anlässen noch Nachträge gibt; so bei ΦΙ verlesen zu Η, ΑΑ verlesen zu Μ (= α) u. a. m. Gewiss sind das wertvolle Beiträge für die Geschichte und Methodik des menschlichen Irrtums. Für die Benutzbarkeit sorgen jetzt die Indices, in denen 1) jeder, der über die Inschriften einer Stadt oder Landschaft arbeitet, sofort findet, wo eine von diesen behandelt ist, 2) zu allen wichtigen Publikationen die Nachweise geordnet geliefert werden. Gewiss also sind solche Bücher, die nicht Neubearbeitung ganzer Gebiete, sondern grosse und kleine Berichtigungen zu allem Möglichen geben, zunächst unbequem; aber was der Autor tun konnte, die Benutzung zu erleichtern, hat er getan. Dass er die Seiten nicht einseitig bedruckte, um das Zerschneiden zu erleichtern, ist ihm nicht vorzuwerfen; solche Munificenz leistet nur die Generalverwaltung der Königlichen Museen zu Berlin, und auch sie wohl nur für die Papyrusurkunden, denen wir es neidlos gönnen wollen, dass sie heutzutage noch etwas besser behandelt werden als die Inschriften — dafür sind sie nicht mit der traditionellen Pflicht der Majuskeltex te belastet.

1) Schmidt macht den Zusatz: „Die Arbeit erscheint vollständig als Band VIII Heft 2 der *Religionsgeschichtlichen Versuche und Vorarbeiten*, herausgegeben von Richard Wünsch und Ludwig Deubner, (Verlag von Alfred Töpelmann in Giessen).

2) IV 1 Sp. 364 ff. 3) A. a. O. Sp. 338 ff.

4) Bei den aus diesem Grunde vorgenommenen Streichungen musste auch eine Besprechung der *Vulgaritas Pelasii* (*Vita Marci* 28, 3) in Anschluss an die Polemik zwischen O. Th. Schulz und U. Wilcken [*Klio* VIII (1908) p. 263 ff.; IX (1909) p. 131 ff.; 261 f.] geopfert werden, die dabei auch irrtümlich bei einer von mir gelesehenen Korrektur des Ganzen aus dem Literaturnachweis (Roscher IV 1 Sp. 338) entfernt wurde.

5) Lehmann-Haupt a. a. O. Sp. 338 f. — 6) p. 47 f.

7) Behandelt werden: Tac. *Hist.* 83 f.; Plut. *περὶ Ἰδαίου καὶ Ὀαίηδος* 28; soll. in 36; Eustathios zu Dionys. *Perieg.* 255; *Geogr. min.* ed. Müller II 262, 28; Clemens

lich kann Verfasser nicht umhin, auch bei diesen Quellen einige Widersprüche festzustellen¹⁾; doch meint er²⁾, diese Widersprüche seien „sämtlich derart, dass sie im Lauf der Zeit durch Weiterdichten in geläufigen Formen entstehen konnten“. Diese auch schon früher³⁾ dargelegte Beobachtung kann als vollkommen zutreffend bezeichnet werden. Ebenso zustimmend kann ich mich den Ausführungen gegenüber verhalten, in denen er wahrscheinlich zu machen sucht⁴⁾, dass Tacitus seine Nachrichten dem jüngeren Plinius zu verdanken habe. Nun meint aber der Verfasser⁵⁾, dass man dazu neigen könne, der taciteischen Erzählung mehr Glauben zu schenken, erstens weil sie die ausführlichere ist, zweitens weil sie keine tendenziösen Zwecke verfolgt, während sie dem Plutarch nur als Beweis für eine theologische Spekulation diene⁶⁾, drittens endlich weil — worauf Petersen aufmerksam macht⁶⁾ — bei Tacitus noch ein Bruchstück der Antwort des Orakels zu Delphi erhalten sein solle. Nur dieser letzte Grund kann von mir allenfalls als stichhaltig anerkannt werden, da er als einziger einen gewissen literarischen Stützpunkt gewährt. Auf das zweite Argument ist zu erwidern, dass bei Plutarch zwar das religionsgeschichtliche Interesse stark in den Vordergrund tritt, dass darum sein Bericht aber doch keineswegs stärker tendenziös gefärbt ist als der taciteische: vollkommene Objektivität wird man wohl beiden nicht zusprechen wollen. Ich glaube daher auch nicht, dass Tacitus die Geschichte so ganz „um ihrer selbst willen bringt“. Ferner: der zuerst genannte Grund ist durchaus haltlos und steht auch im offensbaren Gegensatz zu der Ansicht, die Schmidt selbst auf Seite 80 seiner Arbeit äussert, die übrigens auch als Widerspruch gegen den zweiten Grund zu gelten hat. Verfasser sagt hier: „Die Existenz einer so ausführlichen Erzählung, wie sie bei Tacitus und Plutarch vorliegt, ist nur dann zu erklären, wenn man sie zu einem besonderen Zweck absichtlich erdichtet hat“, was doch mit einer „Geschichte um ihrer selbst willen“ schwer in Einklang zu setzen ist. Und wie steht es dann ferner um die dem Tacitus nachgerühmte stärkere Zuverlässigkeit gerade wegen seiner grösseren Ausführlichkeit?

Im übrigen will mir dieses Abwägen zwischen Tacitus und Plutarch als Gewährsmann sowohl für Schmidts Zwecke als auch für meine ziemlich unwesentlich erscheinen, da ja das Endresultat in beiden Fällen nicht durch Vermittelung gerade dieser Quellen ausgesprochen wird. Denn ganz in Übereinstimmung mit mir verwirft der Verfasser im Folgenden alle Vermutungen, zu denen die bisher erwähnten Berichte — ohne Zuhilfenahme weiterer Angaben — leicht führen könnten, als durchaus unwahrscheinlich und zum Teil unmöglich. So wendet er sich zuerst⁷⁾ gegen einen in Aegypten heimischen Sarapis⁸⁾, dann⁹⁾ gegen eine Einführung aus Sinope¹⁰⁾. Meine Zustimmung zu der Polemik gegen Sinope als Heimat des Sarapis kann ich allerdings nur mit einigen Einschränkungen erteilen¹¹⁾. Schmidt wendet sich nämlich hier gegen den Nachweis Lehmann-Haupts¹²⁾, dass für die Umgebung von Sinope in den in Frage kommenden Zeiten auch die Bezeichnung „*Naavata*“ Giltigkeit hat. Das ist für mich insofern von einer gewissen Bedeutung, da ich zwar ebenfalls Sinope nicht als Ursprungsort des Sarapis-Kultus anerkenne, andererseits aber durchaus nicht darüber im Zweifel bin, dass diese Stadt für den Weg des Sarapis von seiner eigentlichen Heimat (s. u.) nach Aegypten ihren Einfluss ausgeübt.

Alexandrinus, *Protr.* IV 48, vol. I p. 37, 16 Stählin. Hierzu vgl. Lehmann-Haupt a. a. O. Sp. 341 ff.

1) Lehmann-Haupt a. a. O. Sp. 344 Z. 53 ff. — 2) p. 52.

3) Lehmann-Haupt a. a. O. Sp. 343 Z. 19 ff. — 4) p. 55. — 5) p. 57.

6) *Archiv f. Religionswiss.* XHI (1910) Heft 1. — 7) p. 64 ff.

8) Lehmann-Haupt a. a. O. Sp. 352. — 9) p. 64 ff.

10) Lehmann-Haupt a. a. O. Sp. 350 ff. — 11) Lehmann-Haupt a. a. O. Sp. 350 ff.

12) *Klio* IV 399 ff.; *Sitzungsber. d. Berl. Ak.* 1899 S. 117.

Lehmann-Haupt-Hinweis hierauf wird von Schmidt als ein unsicherer und auch unnötiger Kompromiss bezeichnet¹⁾. Während aber der Vorwurf der Unsicherheit unbegründet bleibt, beruht die Erklärung für das Unnötige dieses „Kompromisses“ auf der Behauptung, dass mit *Μαργα* nichts anderes als *Σεργα* gemeint und dieses wieder nur eine Abkürzung für das kappadokische *Αρροαργα* sei: eine Erklärung, die trotz der angeführten Belegstellen — gleichfalls zum mindesten als höchst unsicher bezeichnet werden muss.

Erst nachdem alle diese Hypothesen eben als Hypothesen abgetan sind, kommt Schmidt auch auf die angenommene Möglichkeit einer babylonischen Herkunft zu sprechen, die er sowohl bei der Ueberlieferung selbst, wie auch in seinem zweiten, der Kritik der Ueberlieferung gewidmeten Kapitel nicht einmal streifte. Der Verfasser fühlt selbst, dass er für diese eigentümliche Einteilung einer Schrift, in deren Mittelpunkt des Interesses Sarapis steht, eine Aufklärung schuldig ist. Diese gibt er mit folgenden Worten²⁾: „Was Kaerst, *Gesch. d. hell. Z.* II 1, 268 von Sinope sagt, unsere Kenntnis der dortigen religiösen Verhältnisse sei nicht gross genug, um die Möglichkeit entschieden zu bestreiten, dass es dort Sarapiskult gegeben haben könne³⁾, das gilt mit noch viel grösserem Rechte von Babylon“. Bei dem heutigen Stand der Dinge muss ich mich jedoch gegen eine solche Verallgemeinerung der Unkenntnis über babylonische Verhältnisse mit aller Energie verwahren. Auch scheint es mit dieser Unkenntnis, die der Verfasser bescheidenweise für sich beansprucht, nicht allzu schlimm bestellt zu sein: jedenfalls sieht er ein, dass der hierhergehörigen Kenntnisse wenigstens nicht ganz zu entraten ist, da er schon einige Seiten weiter⁴⁾ wiederum zur babylonischen Mythologie seine Zuflucht nimmt, indem er der Vermutung Raum gibt: „Vielleicht besteht auch zwischen dem Wesen des babylonischen Gottes, dem Sterben das Beste dünkte, und dem chthonischen Charakter des Sarapis eine Beziehung“. Schmidt hätte mit ruhigem Gewissen für das „vielleicht“ ein „bestimmt“ einsetzen können. Zur Sache selbst werde ich mich noch weiter unten zu äussern haben; hier nur soviel, dass der Verfasser auf Grund derjenigen Quellen⁵⁾, von denen Lehmann-Haupt⁶⁾ gerade im Gegensatz zu ihm seinen Ausgangspunkt nimmt, gleich von vornherein zugeben muss⁷⁾: „dass es aber in Babylon einen Gott namens Sarapis gegeben haben muss, mag er nun schon gefunden oder noch zu finden sein, kann nach dem Zeugnis der Ephemeriden nicht mehr bezweifelt werden“. Hätte der Verfasser sich weniger auf die Unkenntnis verlassen, so hätte er wissen müssen, dass dieser von ihm postulierte Gott schon längst gefunden ist. Die Ephemeriden sind die von Plutarch aus Hieronymus von Kardis exzerpierten Ephemeriden⁸⁾, wodurch die hier so stiefmütterlich behandelte Quelle mit einem Schlage zu der hauptsächlichsten erhoben wird.

Ich will jedoch vorläufig noch dem Gedankengang der Schmidtschen Arbeit einfach weiter folgen, zumal wir uns nunmehr dem Augenblick nähern, an dem uns das Ergebnis seiner Untersuchung verkündigt werden soll. Auch die babylonische Hypothese teilt das Schicksal der ägyptischen und sinopesischen, da ihr die Bewertung der Quellen, wie auch das Kultbild des Bryaxis im Wege steht. Am Schluss meiner Arbeit will ich mich noch einmal mit den Sarapistypen beschäftigen, dasellst werde ich mich auch mit der Meinung Schmidts über diese Schöpfung des Bryaxis aneinanderzusetzen haben. Dann heisst es⁹⁾: „Es gibt einen gewaltigen Grund dagegen, dass überhaupt eine fertige Religion übertragen wurde: Sarapis hat

1) p. 77 Anm. 3 zu p. 76. — 2) p. 76 Anm. 1. — 3) Lehmann-Haupt a. a. O. Sp. 355.

4) p. 89 Anm. 2. — 5) Plut., *Alc.* 73; Arrian., *Anab.* 7, 26, 2.

6) Roscher IV 1 Sp. 339 ff. — 7) p. 76.

8) Lehmann-Haupt *Hermes* XXXVI 1901, 319 f.; Roscher IV 1 Sp. 339 (dort auch weitere Literatur); Schmidt p. 74 Anm. 2. — 9) p. 77.

keinen Mythos. So unbegreiflich das wäre, wenn man in Alexandria einen Gott eingeführt hätte, der irgendwo vorher schon Verehrung genoss, also auch Mythen entwickelt hätte, so wohl verständlich ist es, wenn der Gott eine künstliche Neuschöpfung ist¹⁾. Das also ist das Evangelium, auf das wir fortan zu schwören haben! — Neu ist diese Botschaft gerade nicht, was übrigens Schmidt — trotzdem hier sein wichtigstes Resultat ist — auch nicht behauptet: er beruft sich auf Dieterich²⁾. Verfasser begründet seine These mit der Behauptung³⁾, dass „keine Gewalt der Erde die Aegypter hätte zwingen können, von ihrer viertausendjährigen Tradition zu lassen und sich einem griechischen Kulte zuzuwenden, aber der König wollte ebenso wenig die Griechen in ihrem Glauben zu Aegypten werden lassen. So war es nur möglich, dass ein Höheres beide vereinigte⁴⁾“. Und dieses Höhere, das eine solche Wundermacht besass, sollte eine ganz moderne Erfindung, ein junger Extrakt politischer Erwägungen gewesen sein! Das ist nicht nur unwahrscheinlich, das ist gerade aus den angeführten völkerpsychologischen Gründen unmöglich. Der mythenlose Gott ist ein Mythos, und zwar diesmal wirklich ein zu jenem Zwecke eigens geschaffener. Nie und nimmer wäre es auch der schlauesten Priesterschaft gelungen, einen völlig neuen, d. h. zur Zeit autoritätslosen Mythos zu kreieren, der es vermocht hätte, das religiös-konservative ägyptische Element mit dem leicht beweglichen Geiste hellenischer Philosophie in sich zu verschmelzen. Eine Verschmelzung aber, in der die einzelnen Bestandteile ihren Charakter jedoch nicht einbüßten, erstrebten Ptolemäos und seine Ratgeber. Schmidt muss selbst zugeben, dass von dem mythenlosen Gotte, wie er ihm vorschwebt, bis zum Allgotte, wie er dann später vom Jordanland aus der Welt verkündigt wurde, nur noch ein letzter Schritt ist, und kein grosser. Einem solchen Allgotte aber hätte der formenfrohe Hellenismus damals noch fremd und verständnislos gegenüber gestanden, das ägyptische Gedankenreich war von ihm noch himmelweit entfernt.

Nein, nur eine Gottheit mit einem weitverzweigten Mythos, der durch eigene uralte Tradition reich genug und fähig war, sich einem durch lange Vergangenheit geheiligten anderen Mythos zu umschliessen, konnte hier helfen, wofür man in Alexandria auch das richtige Taktgefühl besass. Wie wäre es umgekehrt möglich gewesen, von einem Gott, dessen ungeheure Bedeutung auch für die geschichtliche Entwicklung Schmidt selbst anerkennen muss⁵⁾, nur den Namen zu entlehnen, ohne nicht zugleich seinen Kult zu übernehmen? Natürlich hat bei einer Anlese der unter diesen Bedingungen in Frage kommenden Gottheiten neben der engen Beziehung des Sarapis zu Alexander dem Grossen auch die Erwägung mitgesprochen, dass *protisor* hier nicht als geographischer Eigenname, sondern als Appellativum zu dem Meergott Sarapis aufzufassen sei. Trotzdem hiernüt ein weiterer Beleg für das Zutreffende der Ableitung des Wortes Sarapis von „sar apsi“, dem Beinamen des Ea, gegeben ist, kann sich Schmidt doch nicht entschliessen⁶⁾, die Konsequenzen zu ziehen. Er verhält sich hier vielmehr neutral, indem er wiederum Unkenntnis⁷⁾, diesmal philologischer Natur, vorschützt⁸⁾.

Schmidt zitiert⁹⁾ Clemens Alexandrinus *Protr.* IV 48, vol. I p. 37, 16 Stählin: „*Ἄλλοι δὲ γὰρ πρῶτον εἶνα λέγουσι τὸν Σέγαρον, κτλ.* und bemerkt dazu sehr richtig⁶⁾, dass *πρῶτον* hier nicht als geographischer Eigenname, sondern als Appellativum zu dem Meergott Sarapis aufzufassen sei. Trotzdem hiernüt ein weiterer Beleg für das Zutreffende der Ableitung des Wortes Sarapis von „sar apsi“, dem Beinamen des Ea, gegeben ist, kann sich Schmidt doch nicht entschliessen⁷⁾, die Konsequenzen zu ziehen. Er verhält sich hier vielmehr neutral, indem er wiederum Unkenntnis⁸⁾, diesmal philologischer Natur, vorschützt⁹⁾.

1) *Vers. d. Philol.* 1897, 33. — 2) p. 78 f. — 3) Lehmann-Haupt, Roscher IV 1 Sp. 345 Z. 41 ff. — 4) p. 79. — 5) p. 51 f. — 6) Ann. 6. — 7) p. 75. — 8) Ann. 4.

9) Lehmann-Haupt, Roscher IV 1 Sp. 340 Z. 48 ff.

Der starke Einfluss babylonischer Kulte auf die orientalische Welt ist nicht zu leugnen. Schon oft wurde von verschiedenen Seiten auf die Beziehungen hingewiesen, die zwischen Babylon und der Jahve-Religion bestehen¹⁾, daher auch im Sarapis-Kulte ihre deutlichen Spuren hinterliessen. Schmidt verwirft²⁾ mit Recht die Ableitung des Wortes Sarapis von Σάραπας als Sohn der Sarah. Zu dieser falschen Etymologie konnte aber nur der Umstand die Veranlassung sein, dass die Tradition zäh daran festhielt, Sarapis mit semitischen Kulturen in Verbindung zu setzen, und zwar gerade mit jenen semitischen Kulturen, die von Babylon aus entweder überhaupt ihre Richtung erhalten hatten, oder doch wenigstens von dort stark beeinflusst waren. Durch die Zerstreung der Juden über die damals bekannte Welt wurden auch ihre kulturellen Güter über diese mit ausgebreitet, um an den verschiedensten Orten die mannigfaltigsten Kombinationen einzugehen. Für Mythologie und Kalenderlehre lassen sich diese verschlungenen Fäden am sinnfälligsten wieder entwirren. Hierbei konnte es natürlich vorkommen, dass auf ganz verschiedenen Wegen mehrere solcher nach gleichem Ausgangspunkt getrennter Fäden schliesslich wieder zusammenliefen. Im Sarapis haben wir einen solchen Knotenpunkt: in seinem Kulte vereinigte sich wieder der direkte babylonische Einfluss mit denjenigen semitischen Anschauungen, die ihren Weg durch das Reich der hellenischen Bildung genommen.

Auf diesem Wege hat Sarapis auch alle diejenigen Elemente in sich aufgenommen, durch die in Alexandria dann das Griechische seines Charakters so betont werden konnte, besonders seines chthonischen Charakters in der Eigenschaft als Pluto-Hades-Osiris. An sich sind ja solche Identifikationen innerhalb der antiken Religionsgeschichte gewöhnlich, daher ziemlich belanglos; meistens handelt es sich nur um eine naive Anlehnung des lokalen Pantheons. Tatsächlich nimmt Sarapis schliesslich neben Isis die Stelle des Osiris ein; trotzdem kann in diesem Sinne von keiner Verdrängung³⁾ des Osiris durch den Sarapis die Rede sein, sondern nur von einem endgültigen in einander Aufgehen zu einer neuen Einheit aus alten Bestandteilen. Die Darstellung auf einer Silbermünze gewährt hierfür ein treffliches Beispiel⁴⁾; dort sehen wir einen Sarapis, dessen Haupt mit einem Osirisbild bekrönt ist. Der Terminus ante quem aber, den Schmidt durch diese Zusammenstellung Isis-Sarapis für die Einführung des Sarapis in Alexandria gewinnen will⁵⁾, verliert dadurch seine Bedeutung, dass wir in der mit Sarapis verbundenen Isis wiederum nur eine Weiterbildung, beziehungsweise neue Kombination der Istar-Astarte zu erblicken haben, die ganz ähnlichen Wandlungen unterworfen war, wie der zum Osiris-Apis modifizierte Sarapis. Uebrigens ein neuer Wertmesser dafür, wie viel oder wie wenig auf Namensanklang zu geben ist.

Auch auf rein römischem Boden finden wir einen Einschlag gerade jener Kalendermythologie, der natürlich nur eine weiter nach Westen vorgeschobene Station der von Osten kommenden Lehre bedeutet. Mit dem Monat Januar beginnt der römische Jahreslauf, d. h. mit dem dem Mondgott Jana geheiligten Zeitraum. Von dem Janus bifrons ist die Geschichte der Zwillinge, deren einer zum Vernichter des anderen wird, schwer zu trennen. Auch sie weist uns wiederum auf Babylon zurück, wo uns jene Zwillinge bald als Vollmond und Neumond, bald als Sonne und Mond begegnen. Immer ist das Leben des einen durch den Tod des anderen bedingt. Für diese Beziehungen gibt uns gleichfalls die typische Darstellung mancherlei Nachweise, sowohl in den zahlreichen Reproduktionen des Sarapis in Gesellschaft der Dioskuren⁶⁾, wie in der nahen stilistischen Verwandtschaft des Sarapis mit dem doppelköpfigen Janus, dessen beide Köpfe meist noch durch eine Mondscheibe mit nach oben gekehrten Hörnern verbunden sind⁷⁾.

1) Lehmann-Haupt, Roscher IV 1, Sp. 359 ff. — 2) p. 67 Anm. 2.

3) Schmidt p. 63. — 4) Weitz, Roscher IV 1 Sp. 366 f. — 5) p. 63.

6) Weitz a. a. O. Sp. 370. Typus 4b. — 7) Weitz a. a. O. Abb. 12. Typus 15.

Meinem Versprechen gemäss bin ich über die Typenbehandlung des Sarapis überhaupt hier noch einige Worte schuldig. Auf die typische Gestaltung des Gottes legt Schmidt besonderen Wert; doch müssen seine hieran geknüpften Betrachtungen¹⁾ als gänzlich verfehlt bezeichnet werden. Auch ich bin zweifellos davon überzeugt, dass Bryaxis für Alexandria ein Sarapisbild geschaffen hat²⁾. Ich deutete aber schon einmal kurz an³⁾, dass aus die Produkte der bildenden Kunst keinen Rückschluss erlauben auf den Ursprung des Sarapiskults überhaupt und auf die damit zusammenhängenden mythologisch-historischen Probleme. Höchstens kann ich hierzu Folgendes bemerken: wenn ein Künstler den Auftrag erhielt, eine Gottheit darzustellen, die eine babylonisch-griechisch-ägyptische Kombination repräsentierte, und wenn diese Gottheit durch den auf alle drei Bestandteile bezüglichen Unterweltsscharakter dem Künstler einen so trefflichen Anhaltspunkt zur Ausführung seines schwierigen Werkes bot, dann war es unter diesen Umständen nur natürlich, dass aus der Werkstatt ein Sarapis-Hades-Osiris-Apis Darstellung hervorgehen musste, in der ebenso selbstverständlich der Hadescharakter überwog, da eine griechische Künstlerhand den Meissel führte. Vor allem kam es darauf an, ein Bild zu schaffen, das der allgemeinen Vorstellung von dem zu verehrenden Gotte gerecht wurde. Das ist dem Künstler nicht vollständig gelungen, wie aus den zu Eingang zitierten Quellen deutlich hervorgeht. Er hat aus seiner hellenischen Ideenwelt heraus das eigentliche Tier des Sarapis dem Hades-Kerberos zu sehr nachgesetzt. Dieses Tier des Sarapis kann ebenfalls — wie Lehmann-Haupt nachgewiesen⁴⁾ — sehr gut als *ζεύγερος* *zei dgyzer* definiert werden. Diese Darlegung Lehmann-Haupts ist von Schmidt⁵⁾ in jeder Weise missverstanden worden⁶⁾.

Die Neuschöpfung eines Bildes überhaupt wurde — trotz des Einführungsberichtes — schon deswegen bedingt, weil der von Ptolemäos neu inaugurierte Kult auch ein prächtiges und würdiges Bild erforderte; ein solches hätte aber dem Transporte über so weite Entfernungen zu grosse Schwierigkeit gemacht. Das herbeigeholte Bild muss also minderwertiger gewesen sein, weshalb es möglichst bald durch dieses neue Werk des Bryaxis ersetzt wurde. Dass die Nachrichten über diesen Austausch schweigen, begreift sich leicht: muss es doch im Interesse der Priesterschaft und der Regierung gelegen haben, diese Reorganisation in aller Stille vorzunehmen, die Gemeinde gleichsam vor eine vollendete Tatsache zu stellen. Diese Bemühungen erreichten in dem Maße ihr Ziel, dass schon unsere frühesten Quellen scheinbar nicht mehr instande sind, einen Unterschied zwischen dem ersten und dem zweiten Bild zu machen, und daher vielleicht auch zum Teil von dem letzteren berichten, was sie über das erste gehört haben. Aus einer Neuschöpfung des Bildes aber auf eine Neuschöpfung des Kultes zu schliessen, ist ganz unzulässig. Soweit sich derartig sensible Anfänge überhaupt verfolgen lassen, sehen wir bei allen Völkern zu allen Zeiten immer erst aus religiösem — sei es Verehrungs- oder Furchttrieb — eine Form der Anbetung und Unterwerfung unter die gefühlte unsichtbare Macht entstehen, die erst nach geraumer Zeit auch nach einem sichtbaren Vertreter dieser Macht verlangt. Dieses Stadium wird gewöhnlich erst dann erreicht, wenn die aus Unnatur entkeimte religiöse Gottesanbetung zum Dogma erstarrt ist und in die Form eines geregelten Gottesdienstes eingezwängt wird. Die Errichtung eines neuen Kultbildes ist also nicht ein Beweis dafür, dass ein neuer Kult entstanden, sondern gerade im Gegenteil dafür, dass einem alten Kult eine sichere Fortdauer gewährt werden soll.

1) Besonders p. 77. ff. und p. 84. Exkurs II zu p. 81.

2) Weitz a. a. O. Sp. 373. — 3) Weitz a. a. O. Sp. 366 Z. 57 ff.

4) *Wochenschr. f. klass. Philol.* 1898. 125. — 5) p. 77 Anm. 4.

6) Für den Sarapis des Bryaxis vgl. auch den Aufsatz *Le Sarapis de Bryaxis* von W. Amelung, *Revue archéologique* 1903 p. 177 ff.

Das Kultbild selbst wird dann immer ein Produkt der augenblicklich herrschenden Aesthetik sein und demgemäss in gewissen Zeitabständen eine Umwandlung erfahren: das ist der Weg, der von den roh geschnitzten Baumstammidolen zum Wunderwerk des Phidias, von den künzlich gestammelten Darstellungen der Katakomben zu Raphaels erhabene Milde leuchtenden Christusantlitz führt.

Sarapis gerade hat es uns relativ leicht gemacht, einzelne Zeitströmungen innerhalb seiner Typenentwicklung an verschiedenen Orten zu verfolgen¹⁾. Auch hier möge ein kurzer Ergänzungsexkurs erlaubt sein, der zugleich recht geeignet ist, die Mannigfaltigkeit der Bestandteile zu erläutern. Babylonische, griechische, ägyptische Elemente durften uns nicht überraschen: die Natur des Gottes erforderte sie. Aber auch von römischer Seite war ein Einschlag zu vermerken, wie der Janus uns lehrte, dem die uralte Tradition des Jana zu Grunde lag. Wenn wir diesen Weg noch weiter hinauf verfolgen, darf uns ein Hinübergreifen in etruskische Kreise nicht mehr befremdlich sein. Die Jupiterdarstellung eines etruskischen Spiegels²⁾ bot Veranlassung zu derartigen Bemerkungen. Noch überzeugender drängt sich der von dieser Seite aus dem Sarapis gelieferte stilistische Beitrag bei einem etruskischen Jupiter³⁾ auf, dessen ornamental geflochtenes, von einem schmalen Band umschlungenes Haupthaar, dessen mit leichter Eleganz gewellter Bart, dessen ernst sinnende Züge schon allein für unsere Beobachtung sprechen würden. Dazu kommt noch, dass das Szepter des Gottes zu einem stilisierten Palmenzweig umgeformt ist, wie wir ihn als eines der vielen Fruchtbarkeitssymbole auch vom Sarapis her kennen⁴⁾. Das um die Blättern des thronenden Gottes reiche Falten wertende Himantion lässt den Oberkörper unbedeckt, ist aber vom Rücken her mit einem Ende über die linke Schulter und den linken Arm gezogen; lebhaft erinnert uns dies alles an einen durch zahlreiche Repliken vertretenen Sarapistypus⁵⁾. Vielleicht noch grössere Uebereinstimmung in der Auffassung von Gesichtsbildung, Haar, Körper und Kleidung weist ein als IOVEI inschriftlich bezeichneter thronender Gott auf⁶⁾. Motiv der Haltung ist dasselbe, nur fehlt das Szepter in der Linken, die sich diesmal auf die Oberfläche des Thronsitzes stützt, wie ein von uns schon einmal zum Vergleich herbeigezogener Zeus auf einer apulischen Vase mit der Rechten⁷⁾. Dafür kommt hier ein anderes Attribut hinzu: an der rechten Seite des Gottes, neben dem Postament des Thrones steht eine kleine männliche Herme, deren Kopf einen Modius trägt. Ueber den Modius verweise ich übrigens auf meine Abhandlung bei Roscher⁸⁾, mit der Schmidts wohl stark gekünstelte Auffassung⁹⁾ in keiner Weise zu vereinen ist. Endlich können noch einige andere Gestalten der etruskischen Welt mit Erfolg zu einer Entwicklungsgeschichte des Sarapistypes herangezogen werden. Vor allem Mantus¹⁰⁾, der zwar in seiner der gallischen, wie zum Teil auch der germanischen Region verwandten Kleidung unverkennbare Abweichungen zeigt, dessen Züge aber ohne weiteres für den Hades-Sarapis in Anspruch genommen werden können: dazu kommt noch der eigenartige Kopfschmuck in der Weise einer Mauerkrone, der sich der Modius des Sarapis zuweilen stark anpasst; auch lassen die Flügel des Gottes an den Kreis Chronos-Saturn-Sarapis¹¹⁾ denken. Letzteres gilt auch für Iunon¹²⁾, für den gleichfalls zutrifft, was bei Mantus sowohl von der Kleidung, wie von der Gesichtsbildung gesagt wurde.

1) Weitz a. a. O. Sp. 364 ff. — 2) Weitz a. a. O. Abb. 11. Typus 13.

3) Gerhard, *Etruskische Gottheiten*, *Hist. ph. Kl.* 1845, Taf. II 1.

4) Weitz a. a. O. Sp. 371, Typus 5 b. — 5) Weitz a. a. O. Sp. 374 ff. Abb. 5 u. 6.

6) Gerhard, *Agathodemon u. Bona Dea*, *Hist. ph. Kl.* 1847, Taf. II 1; cf. *Etruskische Gottheiten*, *Hist. ph. Kl.* 1845 Taf. II 3.

7) Weitz a. a. O. Sp. 374 f. Abb. 6. — 8) IV 1 Sp. 366. — 9) p. 84.

10) Gerhard, *Etruskische Gottheiten*, *Hist. ph. Kl.* 1845, Taf. VI 2.

11) Weitz a. a. O., Typus 15. — 12) Gerhard a. a. O., Taf. VI 3.

Wie mehrmals betont, handelt es sich hier nur um Nachträge zu der von mir bei Roscher gegebenen Typenentwicklung des Sarapis; im übrigen muss ich auf diese Arbeit selbst, wie auch besonders auf die am gleichen Orte befindliche historisch-mythologische Abhandlung von Lehmann-Haupt und auf die daselbst angegebene Literatur nochmals verweisen.

TTTTA.

Di Vincenzo Costanzi.

Nella città denominata oggi Thira, situata nella valle del Caistro, furono rinvenute fin dal 1871 alcune iscrizioni greche dell'età imperiale, di cui la prima e la terza conservatesi quasi integralmente, la seconda mutila. Poiché la loro contenenza non ha alcuna importanza per la questione che intendiamo trattare, sorvoliamo ad una illustrazione antiquaria ed epigrafica di esse, e notiamo subito che in nessuna è dato il nome della città; ma che questo si rileva agevolmente dall' etnico, leggibile per intero nella prima I. 6 *Τηγετῶν*, e agevolmente ricavabile dalla parte superstite nella terza, I. 5 [*Τη*]γετῶν. Ammesso che non si tratti di un doppione non v'ha dubbio che la forma legittima sia la seconda, come suppone l'editore Papadopoulos. — Kerameus (*Athenische Mittheilungen* III p. 55, 56). L'22 infatti si spiega per l'influenza del seguente *ω* pertinente alla desinenza genetivale, cui era fisso Forchio del lapide. Il Papadopoulos ricava che il nome della città fosse *Τήγεα*, e giustamente. L'alterazione in Thira si dovrebbe assumere anche quando mancassero esempi analoghi; ma esempi analoghi non mancano, e basti ricordare come Pygela è diventato Phygela (Ramsay *The historical geography* etc. p. 111) e *Πύλη* di Cos è diventato Pyli (Paton and Hicks *The inscriptions of Cos* p. 122).

L'editore fa notare il riscontro del nome *Τήγεα* con la *Τήγεα* ricordata nell'Etymologicum Magnum (*τῆγεα*), ricordando ancora in proposito le seguenti voci citate nel lessico di Stefano Bizantino *Τήγεα: πόλις Ἰδωλῶν — Τόγγιον: πόλις Ἰδωλῶν ἐκ τῶν Τόγγιον τοῦ Ἀττοῦ — Τήγοι: . . . πόλις Ἰδωλῶν καὶ Ἀδολῶν . . .*. Sembra — giacchè non lo afferma esplicitamente — che egli ritenga tutti questi nomi di città deformazioni del nome *Τήγεα* rivelatici dal documento epigrafico. Il Ramsay (o. c. p. 117), parlando di *Τήγεα*, non si ferma a considerare se con questa debba identificarsi la *Τήγεα* dell' E. M., e il Fick (*Griechische Ortsnamen* p. 102), pur ritenendo il nome *Τεγγυροί* plasmato secondo la foggia dell'Asia Minore e sorto in Lidia, rinuncia alla forza che potrebbe derivare alla sua induzione dal nome *Τήγεα* . . . wenn auch auf die . . . *Τήγεα*: nicht viel zu geben ist. Non sarebbe per se stesso improbabile che l'alterazione di *Τήγεα* in *Τήγεα* potesse essere un effetto della somiglianza degli etnici *Τεγγυροί* e *Τεγγυροί*¹⁾, qualora si ammetta — come a me sembra — l'origine etimologica della leggenda che fa venire i Tirreni dalla Lidia, e si convenga che nella prima fase di essa non si intendessero già gli Etruschi, ma i Tirreni di Lemno, d'Imbro e della Calcidia; ma per varie considerazioni vi è almeno seriamente a dubitare che a questo procedimento si debba la menzione di una città denominata *Τήγεα*. Delle città ricordate da Stefano Bizantino si può eliminare *Τήγεα* (vedi sotto) difficilmente, senza peccare di arbitrio, si giungerebbe a sopprimere *Τήγεα*

1) Mette conto appena di ricordare che un mito etimologico trova lo spunto in somiglianze di suono, talvolta avvertite solo con uno sforzo di buona volontà. I *Κυβέβοι* diventarono *Αἰεέβοι* e *Κεφέβοι*; la prima denominazione ha quest'origine: *κυβέβοι* γῆ, e la seconda da *Κύβητος*, prendendo Kratete sul serio lo scherzo d'Aristofane (*Roan*, 187 cfr. *Schol.* ad l. 14). Più sbalorditiva appare la derivazione di *Crastomerium* da *Chytaemestra* (Cass. *Rem. apud. Serv. Aen.* VII 631), e di *Gabii* da *Gabinius* e *Bous*, fratelli di *Siculus*.

e *Τίγγοι*, poichè l'esistenza della prima è accertata non tanto dall'indicazione che vi si venerava Ἱερὸν Τίγγοιον e che era patria di Lucio grammatico, quanto dall'omonimia con la Tarra di Creta e la Tarra del Caucaso: Torcheo o Torrebo era almeno designazione di popolo presso Xanto di Lidia (Dionys. A. R. I 22); e, come parecchie città galliche acquistarono il nome dalle tribù¹⁾, così può essersi effettuato lo stesso processo anche per le città della Lidia. Ora, se dobbiamo mantenere nel novero delle città lidie *Τίγγοι* e *Τίγγοβοι*, per cancellarne *Τίγγοι* occorrerebbe con argomenti positivi mostrare l'origine fittizia del nome. La designazione moderna Thira si deve probabilmente all'etimologia popolare, che vi riconosceva la *θίρα*; ma per giungere da *Τίγγο* a *θίρα*²⁾ non occorre passare per *Τίγγοι*, poichè nei tempi bizantini — anzi molto prima — la pronunzia di *ti* già equivaleva a quella di *r*, e il raddoppiamento del *rho* avrebbe avuto tutt'altro effetto che di contribuire all'assimilazione. Pertanto la confusione sarebbe in ogni caso anteriore all'epoca bizantina; ma allora l'ipotesi della confusione apparirebbe già difficilmente giustificabile, per non dire gratuita: le probabilità di essa scemano ancor più quando si abbia riguardo al contesto dell'esgesi data nell'E. M. del vocabolo *Τίγγοροι*. Questa parola è fatta derivare . . . ἡτοι ἐκ Τίγγορον ὅπου γὰρ οὐτοὶ ἦ ἀπὸ Τίγγοις ἔστι ἐκ Τίγγοις πόλιος Ἀρκεσίης (sic). Si tratta senza dubbio di ginocchi etimologici; ma non diversi da quelli secondo cui nella parola *θίρα* si scorgeva *ζόουσι τήνθρα* (Herod. II 51), e nel nome *Πελαγοί* si vedeva adombrata la natura errabonda del popolo, quasi *Πελαγοί* = *πέλαγοι* (Strab. p. 220—221). Inoltre secondo la mente del lessicografo i *Τίγγοροι* possono bene essere stati gli Etruschi; ma la stessa connessione con *τίγγοροι* e la concezione dei *Τίγγοροι* simile a quella che emerge dall'inno omerico *ἰόντας ἢ ἰγῶτα* fanno pensare che la prima fonte avesse in mente i Tirreni abitanti nelle isole e nel litorale dell'Egeo; e questo non sarebbe insignificante indizio della antichità di questa interpretazione etimologica³⁾. Oltre a ciò vorremmo credere che proprio i Bizantini avessero concetto di far risalire a Gige l'origine della tirannide? All'incontro questo concetto di Gige corrisponde alla rappresentazione platonica (*Rep.* I, 3 pg. 360 B) e al tipo tratteggiato da Tacidide dei tiranni (I, 17), che avrebbero mirato non all'utile pubblico, ma al proprio interesse.

1) Cfr. i nomi raccolti dal Marquardt *Römische Staatsverwaltung* I² p. 269. Una città *Τογίθιοι* si trova menzionata presso Nonn. *Dionys.* XIII 466 (Cfr. Müller-Deecke *Die Etrusker* I p. 75 n. 24).

2) È inutile osservare che *θίρα* e *θίρα* (Hainsay ib. p. 114) sono due grafie della stessa pronunzia.

3) Molto istruttivi sono gli esempi di corruzione raccolti da Ottofredo Müller e W. Deecke (o. c. p. 74 n. 20; p. 75 n. 24; p. 78 n. 31) dei vocaboli *Τίγγοροι* o *Τίγγοριος* in *Τίγγοροι*. L'errore dell'amannense traeva origine dalla somiglianza dei vocaboli; ma dubito seriamente che l'alterazione vada sempre addebitata ai trascrittori degli autori bizantini, presso cui si trovano. La corruzione può ben risalire a un tempo in cui il suono delle parole fosse ancora più simile, cioè quando *g* aveva ancora il suono di *c*, ed essersi quindi infiltrata nei testi delle fonti adoperate dagli scrittori bizantini. L'etimologia di Filocoro (fr. 5), secondo il quale *τίγγοροι* *ἦγοντο* ἐκ *Τίγγορον* . . . e l'identificazione che fa lo stesso storico (ib.) coi Tirreni-Pelagi dell'Attica (Hecat. apd. Herod. VI 137) mostra che l'epiteto di *ἄνθρωποι* si adattava, secondo il più antico autore da cui deriva il cenno dell'E. M. ai Tirreni dell'Oriente. Valga questo esempio, secondo la restituzione, per me sicura, di O. Müller (o. c. p. 79 n. 31): Hesych. *ἱεῖται Τίγγοριος* ἐκ δεσφῶν οἷς ἐξήρκετο ὁ Ἱεράτων. È forse giustamente alla voce *Κίζωος* apd. Steph. Byz. lo stesso autore ha così risarcito il luogo *οἰκτρος*¹⁾ οἱ *ζήλοισι* ἄνθρωποι *Τίγγοριος*²⁾ δὲ τὸ ὑπόμνημα *ἔστιν τοὺς Τίγγοροις*.

Pertanto l'esistenza di una città denominata *Tigge* ha tutto il diritto di essere rivendicata, e forse il nome di essa va scoperto nel *Tigōz* di Stefano Bizantino. La notorietà della città fenicia esercitò un'influenza sul nome della città più oscura lidia non altrimenti che nel testo di Polibio *Θεῖα* ha in un luogo soppiantata *Θιάη* (Polyb. XXVII 5, 3; Liv. XLII 16, 7; Niese II p. 116 n. 6). Soltanto bisogna rinunciare a identificarla con la moderna Thira e a cercarle una qualunque abiezione, non avendo pur troppo che l'insufficiente guida del cenno occasionale contenuto in un libro d'indole grammaticale, non geografica. Noi ricaviamo che nomi come Tarra e Tyrra dovevano essere frequenti nella Lidia, e, tenendo fermo al mito etimologico della derivazione dei Tirreni dalla Lidia, non si deve immaginare che gli antichi fissassero in una determinata città il luogo di provenienza dei Tirreni, ma li reputassero oriundi dalla Lidia per il frequente ricorso di nomi etnici e locali simili nel suono a *Τεγγοίροι*. Come ai *Τεγγοίροι* dell'Egeo venissero nella tradizione sostituiti gli Etruschi, ho procurato di dimostrare altrove; e non credo inutile rilevare che non è stato questo il primo scambio degli Etruschi coi *Τεγγοίροι*, ma che proprio nel quinto secolo lo riscontriamo in un poeta contemporaneo d'Erodoto (Eurip. *Cyclop.* V 11 sq.).

Einige Bemerkungen zu der Entstehung einer geschichtlichen Tradition über die ältere römische Geschichte.

Von Wilhelm Soltan.

Mein Buch *Die Anfänge der römischen Geschichtsschreibung* (Leipzig 1909 H. Haessel) hat die Entstehung einer geschichtlichen Ueberlieferung über die ersten 500 Jahre Roms aufzuhehlen gesucht.

Möge es mir gestattet sein, an dieser Stelle noch auf einige Punkte hinzuweisen, an welchen die spätere Forschung der Fachgenossen einzusetzen und das Gefundene zu ergänzen haben wird.

Die Beweisführung meines Buches, welches die kritische Arbeit mancher anderer Forscher über Naevius-Ennius-Accius, über Römerdramen und römische Epen zusammenfasste, hat den grossen Einfluss, welche diese Männer und ihre Dichtungen auf die Ausbildung, ja die eigentliche Neuschaffung einer römischen Geschichts-Tradition ausgeübt haben, klargestellt.

Allerdings werden nicht alle Historiker im einzelnen beistimmen.

Es ist möglich, dass nicht sämtliche Erzählungen, welche wegen ihrer dramatischen Gestaltung ihre Herkunft aus einer praetexta wahrscheinlich machen, auch wirklich aus einem römischen Drama stammen. An manchen Stellen ist hierfür nur ein bestimmter Grad von Wahrscheinlichkeit zu gewinnen. Fest steht aber, dass die Mehrzahl der erhaltenen Fragmente jener Römerdramen sogar noch auf die livianische Darstellung einen bestimmenden Einfluss ausgeübt haben, und dass überall, wo derartige dramatische Behandlungen der älteren römischen Geschichte anzusetzen sind, Dionys dutzende von Kapiteln braucht, um den Vorgang zu schildern. Man vgl. Dionys I, 76—84 (Romulus' Jugend), 2, 30—52 (Raub der Sabinerinnen), 3, 2—22 (Horatier), 7, 21—67; 8, 1—60 (Coriolan), 9, 68—82 (Sp. Cassius). Sollte das Zufall sein?

Auch über den bedeutenden formalen Einfluss, welchen die griechischen Geschichtsschreiber auf die römischen Annalisten ausgeübt haben, ist bereits das Wichtigste soweit festgestellt, dass es nicht mehr bezweifelt werden wird, wie überaus zahlreiche Details bei Schilderungen geschichtlicher Vorgänge der älteren Zeit den griechischen Schriftstellern entlehnt sind. Man vergl. Zarneke *Der Einfluss der griechischen Literatur auf die Entwicklung der römischen Prosa*, und Soltan *Anfänge der rom. Geschichtsschreibung* S. 76 f.

Aber auf eine mehr formale Nachbildung griechischer Geschichtsschreiber, auf die Nachahmung mancher Schilderungen griechischer Vorgänge hat sich die römische Annalistik nicht beschränkt.

Es gibt eine grosse Anzahl von Erzählungen, namentlich aus der älteren römischen Geschichte vor dem Dezemvirat, welche mit einer uns betreffenden Naivität *mutatis mutandis* aus griechischen Historikern herübergenommen sind.

So die Kämpfe der Horatier und Curiatier (vgl. Herodot 1, 82), die Fabierkatastrophe (nach dem Fall der Spartaner bei Thermopylae Herodot 7, 228 ausgemalt), die Schicksale der Tarquinier nach Xenophon *Hell.* 6, 4, 81 und Herodot 3, 154; 5, 92, der Opfertod des Curtius Liv. 7, 6 nach der griechischen Fabel über Midas' Sohn cf. Plutarch *parall. min.* 5. (Näheres s. *Anfänge d. Rom. Gesch.* 8, 86 f.).

Es kann nun nicht bezweifelt werden, dass die Mehrzahl solcher den Griechen entlehnten Erzählungen schon vor Beginn einer römischen Annalistik zu Rom in Kurs waren.

Schon Fabius Pictor erzählte gläubig den Heldenentod seiner 306 Stammesgenossen und die Schicksale des C. Marcius Coriolanus. Die Sage von Lucretia hat sich schon vor Accius, der sie in seinem Drama *Brutus* dichterisch darstellte, zu Rom ein Bürgerrecht erworben.

Andererseits aber können solche Berichte nicht einer uralten volkstümlichen Sagenbildung entstammen. Ihr Aufkommen ist schon deshalb nicht vor den Beginn des 3. Jahrhunderts v. Chr. anzusetzen, weil manche der plebejischen Geschlechter, zu deren Ehre sie erzählt wurden, erst damals bekannt und berühmt geworden sind, so die Junier und Marcier.

Hier nun erwächst der Forschung die neue Aufgabe zu zeigen, welche Schriftsteller vor den Annalisten diese Versuche gemacht haben, durch Geschichtskonstruktionen nach griechischen Vorbildern die Lücke der geschichtlichen Ueberlieferung auszufüllen.

Darüber konnte mein oben genanntes Buch nur einige Hinweise geben, und deshalb soll hier ergänzend hervorgehoben werden, wie notwendig es ist, dass genaue Kenner der hellenistischen Literatur mitwirken mögen, um noch weiteres Material herbeizuschaffen.

Es ist allerdings nicht zu bezweifeln, dass auch hier zunächst die Dichtungen des Naevius mit dazu beigetragen haben, manche Angaben griechischer Schriftsteller in die römische Gedankenwelt und in die ältere römische Geschichtserzählung einzulenken und einzuführen. Vielleicht sind erst durch seine Dichtung die Erzählungen von Aeneas und Ascanius, von Dido und Anna, von Aeneas' Ankunft bei der Sibylle von Cumae und seine Kämpfe in Latium bei den Römern populär und allgemeiner bekannt geworden.

Aber die Uebereinstimmung der Annalisten mit den Stellen griechischer Historiker, namentlich mit Erzählungen Herodots, ist z. T. derart, dass dieselben nicht durch das Medium einer Dichtung, sondern allein durch prosaische Darstellungen in die römische Geschichte eingeführt sein können.

Mag immerhin die Jugendgeschichte von Romulus und Remus, ihre wunderbare Errettung durch Faustulus und ihr Leben unter den Hirten nach Cyrus' Jugendgeschichte gebildet, zuerst von Naevius aus Herodot 1, 116 f. entlehnt sein. Sicherlich sind die Beziehungen von Livius 1, 54 (Dionys 4, 50 f.) zu Herodot 5, 92 und 3, 154 oder von Liv. 1, 25 f. (Horatier und Curiatier) zu Herodot 1, 82, von Liv. 2, 8, 7 zu Xenophon, sowie die Verwandtschaft der Sage von den 300 Fabiern und den 300 Spartanern (Herodot 7, 228) nicht durch die Tätigkeit der Dichter erklärlich. (Ueber Einzelheiten vgl. *Die Anfänge der römischen Geschichtsschreibung* 8, 82—89). Und dabei ist festzuhalten, dass die meisten dieser Erzählungen, so jedenfalls diejenige von den

300 Fabiern, von der Willkür der Tarquinier, von Lucretia¹⁾ und Coriolan älteren Ursprungs sind als die Werke der ältesten Annalisten.

Also das dritte Jahrhundert v. Chr. ist die geschichtsbildende Epoche gewesen, in welcher die Berichte griechischer Mythographen und Historiker sich in Rom eingebürgert haben.

Hier hat die weitere Forschung einzugreifen und die verschiedenen Wege klarzulegen, auf welchen im Laufe dieses Jahrhunderts historische Schilderungen griechischer Provenienz in die römische Chronik gelangt sind.

Namentlich drei Arten von Übertragungen sind hier zu beachten und von einander zu scheiden.

I. In erster Linie kommt die Tätigkeit griechischer Mythographen in Betracht, von Schriftstellern, welche alte griechische Sagen gesammelt, und durch allerlei Anekdoten und Fabeleien ergänzt hatten, offenbar um das Lesepublikum angenehmer zu unterhalten. Ein günstiger Zufall hat es gefügt, dass wir namentlich über einen derselben und seine Beeinflussung der römischen Geschichte ziemlich gut unterrichtet sind. Plutarch erwähnt in der *vita des Romulus* (2) einen gewissen Pro-mathion und seine *ἱστορία Ῥωμῆς*, in welcher ein ganz albernes, täppisches Märchen über die wunderbare Erzeugung der Zwillinge, ihre Aussetzung und Errettung erzählt war. Dann wendet er sich zu den gewöhnlichen Gründungslegenden²⁾ mit den Worten (*Rom.* 3): τοῖς δὲ πλείοσι ἔχοντος λόγου μύθια καὶ πλείστοις μάλιστα τὰ μὲν νεώτερα πρῶτον ἐξ ἑλληνων ἐξείδωκε. Ἰωζύης Περσέφθιος, ὃ καὶ Φίφιος ὁ Πισίωγ ἐν τοῖς πλείστοις ἐκχρῶσθαι. Vgl. auch 8: οὐ τὰ πλείστα καὶ Φιφίων λόγοντος καὶ τοῦ Περσέφθιος Ἰωζύου, ὃς δὲ οὐκ ἐπὶ πρῶτον ἐξοδῶναι Ῥώμης ζήτησιν.

Zwar hat man hier dem Plutarch einen Irrtum zur Last legen wollen und Diokles zu einem Ausschreiber des Fabius gemacht. Aber abgesehen davon, dass der Nachweis nicht gelingen ist³⁾, ist jetzt festgestellt, dass weder Fabius noch Diokles Original waren, sondern beide des Naevius' Drama *Alimonia Romuli* getreu gefolgt sind.

Naevius ist der erste gewesen, welcher die Romuluslegende in allen ihren Einzelheiten berichtet und erfunden hat. Seine Praetexta *Alimonia Romuli* war eine genaue Nachbildung von Sophokles' *Tyco*. Bei dieser Sachlage ist es immerhin denkbar, dass dennoch einige Seiten der Gründungslegende schon vor Naevius geglaubt worden sind. Nicht allein die Zwillinge und ihre Herkunft standen schon vor Naevius fest, sondern auch die sonderbare Ernährung durch die Tiere des Waldes — ohne Zweifel im Anschluss an die Gruppe der *infantes cantiores sub uberibus lupae* (Liv. 10, 47), welche die Ogmurier 296 v. Chr. am Lupercal aufgestellt hatten⁴⁾. Aber die primäre Quelle für Diokles wie Fabius kann nur Naevius gewesen sein.

Damit aber steht fest, dass Diokles bemüht gewesen ist, ausführlich über die römischen Sagen den Griechen Mitteilung zu machen, und dass er dabei sehr wenig kritisch gehandelt hat, einem Drama gefolgt ist, das sich allerdings in Rom einer ungeteilten Anerkennung erfreute. Plutarch citiert ferner *quasi, Graeci*, 40 eine Angabe aus Diokles ἐν τῷ περὶ ἡρώων ἀνέκδοτου. Diokles schrieb also nicht die Geschichte

1) Die Lucretiäfabel ist der Gründungslegende des Tempels von Tegea, wie sie Pausanias VIII 47, 6 überliefert hat, nachgebildet (vgl. *Anfang der Rom. Gesch.* S. 95; zu Coriolan s. ebendasselbst S. 102 f.).

2) *Archiv für Religionswissenschaft* XII S. 104 f.

3) Durch die Wiederholung der gleichen Worte bei Plutarch (*Romul.* 3 und 8) wird die Vermutung nahe gelegt, dass das Zitat indirekt aus Diokles entlehnt ist, dass dieser schon bei Fabius zitiert war.

4) Die Lupa selbst stand dort schon früher. *Archiv für Religionswissenschaft* XII S. 120 f.

seiner eigenen Zeit, sondern er behandelte die entlegenen Zeiten des Heroenalters. Da wird es mit seinen geschichtlichen Bestrebungen nicht weither gewesen sein.

Zugleich ist durch die Tatsache, dass Diokles nach Naevis geschrieben hat, während er andererseits um 150 v. Chr. bereits gestorben war, die Zeit seiner schriftstellerischen Wirksamkeit fixirt.

Auch Promathion ist wie Diokles ein treffliches Musterbeispiel für diese Gattung hellenistischer Schriftsteller, welche bemüht gewesen sind, die Vorgeschichte Roms und Italiens unter Verwendung griechischer Sagenmotive zu rekonstruieren.

II. Ueber eine andere Art, wie Erzählungen aus griechischen Dichtern und Geschichtswerken sich in Rom eingebürgert haben, sind wir leider weniger gut unterrichtet. Und doch muss dieselbe gleichfalls von grossem Einfluss gewesen sein.

Um den ältesten römischen Dichter Livius Andronicus sammelte sich bald ein grösserer Kreis von Literaten, Schulmeistern und Dichterlingen, welche es sich zur Aufgabe machten, ähnlich wie Livius Andronicus durch Uebersetzungen und Uebertragungen das römische Publikum mit den Erzeugnissen griechischer Literatur bekannt zu machen. Wie jener neben seinen zahlreichen Dramen ein episches Gedicht die *Odysia* in Saturniern verfasste, so wurde von seinen Genossen ein *carmen Priami* und ein *carmen Noli* aus dem griechischen übertragen. Die Zahl solcher Schriftsteller, welche z. T. zu Unterrichtszwecken Dichtungen und prosaische Erzählungen übertrugen, war so gross, dass den Schreibern und Schauspielern auf dem Aventin im Plebejerquartier der Tempel der Minerva, der Patronin von Handwerkern, Künstlern und Gelehrten, als stehender Versammlungsort und gottesdienstliche Stätte angewiesen ward¹⁾.

Leider ist, wie gesagt, im übrigen unsere Kenntnis hier lückenhaft, in wieweit die jedenfalls zahlreichen literarischen Produktionen dieses Kreises auch die Schriften griechischer Historiker berücksichtigt haben.

Aber selbst wenn die Zahl solcher schriftlicher Uebertragungen gering gewesen sein sollte, so haben doch die Mitarbeiter des Andronicus, welche als Lehrer und Hausgenossen mancher angesehenen Römer tätig waren, sicherlich auch mündlich bei ihrer Unterweisung darauf hingewirkt, mit dem über griechische Geschichte und Literatur Gelehrten und Erlernen die römischen Zustände und Ereignisse zusammenzustellen. Die tyrannischen Ausschreitungen der Pisistratiden und ihre Vertreibung mussten zum Vergleich mit der nahezu gleichzeitigen Vertreibung der Tarquinier auffördern. Der Befreiungskampf der Römer ward mit dem der Athener, die Verbannung des Themistokles mit derjenigen Coriolans verglichen. Die Willkür der zweiten Dezemviri wurde vielfach zusammengestellt mit den Schandtaten der 30 Tyrannen. Athens und Roms Eroberung (390 v. Chr.) wurden in Parallele gesetzt. Roms Brand ähnlich wie die Einäscherung Athens durch die Perser geschildert.

Es steht fest, dass nicht etwa spätere Chronographen oder Nepos zuerst solche synchronistische Angaben zusammengestellt, sondern dass bereits Cato und Cassius, darin ihren hellenistischen Lehrmeistern folgend, wichtige Ereignisse der älteren römischen und griechischen Geschichte mit einander verglichen und geglichen haben. (Man lese z. B. Gellius *Noct. Attic.* 17, 21.)

III. Verwandt mit diesen Bestrebungen hellenistischer Schulmeister in Rom ist eine andere. Während jene durch Uebersetzungen und Uebertragungen die Phantasie der Römer anregten und ihnen manchen geschichtlichen Stoff zuführten, den sie dann den historischen Ereignissen ihrer eigenen Vorzeit an die Seite stellen konnten, handelt es sich hier um Sammlungen von Exzerpten aus griechischen Historikern, welche die Erlernung griechischer Sprache und griechischer Literatur fördern sollten. Auch solche Chrestomathien und Auszüge aus

¹⁾ Bibbeck, *Geschichte der rom. Dichtung* I, 19.

griechischen Schriftstellern führten dadurch, dass sie den geschichtlichen Stoff den Gemüthern der Römer nahe gebracht hatten, zur Rekonstruktion der eigenen Geschichte. Was man bei den griechischen Helden zu schätzen gelernt hatte, das übertrug die ruhmstüchtige Nachwelt auf die eigenen Almen.

Hier sei besonders darauf hingewiesen, wie selbst ein Cicero statt der Originale eine Epitome Polybiana, eine Epitome des Fannius benutzt hat und dass sehr wahrscheinlich gemacht werden kann, dass auch andere unbedeutendere Schriftsteller, welche aber als Quellen sehr in Betracht kommen, derartigen Auszügen ihre Kunde verdanken. Im übrigen kann jedoch an dieser Stelle nur wiederholt werden, wie notwendig es ist, dass hier Spezialuntersuchungen eingreifen, welche die häufige Verwendung derartiger Auszüge erweisen. Auf verwandten Gebieten ist schon mancherlei getan, so z. B. indem in meiner Abhandlung *Die Quellen Plutarchs im Leben des Poplicola* (Programm des Gymnasiums zu Zabern 1905) erwiesen ward, dass Plutarch grössere Abschnitte aus Oppian, Caecilius, u. a. Annalisten einer Exzerptensammlung entnommen habe, oder indem Münzer *Zur Komposition des Velleius* (1907 S. 247 f.) gezeigt hat, dass Velleius eine grosse Anzahl von Exzerpten aus Schriften von der Gattung *de vicis illustribus* entlehnt hat. Derartige Auszüge müssen in grösserer Zahl existiert haben, welche nicht nur römische, sondern auch nichtrömische Grössen, letztere sogar in grösserer Vollständigkeit, als das Buch des Nepos *de excellentibus ducibus exterarum gentium* behandelt haben.

Namentlich dann, wenn schon früh solche Sammlungen von Auszügen aus griechischen Historikern gebraucht wurden, ist es erklärlich, dass manche Erzählungen Herodots, manche Schilderungen des Thukydides und Xenophon den Römern so bekannt und vertraut wurden, dass sie Anekdoten und Ausführungen derselben mitverwerteten, um nach solchen Vorbildern die Geschichte der eigenen römischen Vorzeit zu bilden und zu schaffen. An eine absichtliche Fälschertätigkeit ist dabei in den seltensten Fällen zu denken. Man verglich die zeitlich zusammenfallenden Ereignisse verschiedener Art mit einander; der Vergleich führte leicht zu einer Gleichstellung mancher Vorgänge und darauf dann zu einer Entlehnung wichtiger geschichtlicher Motive aus dem historisch bekannteren Vorgang für die weniger bekannte Epoche vorgeschichtlicher Zeiten.

Wie Cato die Tat des Caeliclus 257 v. Chr. (vgl. *fragm.* 83) mit der des Leonidas und seiner 300 Spartiaten verglich, so hatten schon früher die Fabier die durch griechische Chrestomathien und Lehrbücher in Rom bekannte Erzählung mit den Schicksalen ihrer Geschlechtsgenossen und deren Heldentod an der Cremera zusammengestellt und diesen Vorfall nach jenem Heldenentod an der Cremera wiedererzählt.

Zu derartigen Untersuchungen anzuregen, vor allem die Kenner der hellenistischen Literatur aufzufordern, das Ihrige dazu beizutragen, um das Dunkel aufzuheben; das ist der Zweck vorstehender Ausführungen.

Notiz.

betreffend die Berechnung der Zeit, wann die Neumondsihel vom 23. Febr. 1477 v. Chr. sichtbar sein konnte (ad Ginzler *Handb. d. math. u. techn. Chronol.* I 50).

Das Sichtbarwerden von schwachen Sternen und der ersten Spur des Mond-Neulichtes ist bekanntlich an die Dauer der astronomischen Dämmerung gebunden. Gewöhnlich wird für das Ende der Dämmerung, bei welcher erst Sterne sichtbar werden, der Depressionsbogen der Sonne unter dem Horizont zu 18° angenommen.

Der Betrag von 18° für die Depression der Sonne beim Ende der astronomischen Dämmerung ist der alte traditionelle, welcher schon von Ptolemäus und Kepler angenommen worden ist; der genannte Wert ist dann, wie es scheint seit Brandes,

in die meisten astronomischen Handbücher übergegangen. Selbst das streng fachliche *Lehrbuch der sphärischen Astronomie* von F. Brünnow bedient sich seiner wenigstens noch in der Auflage von 1881 S. 180. Ich habe deshalb a. a. O. ebenfalls von dem Betrage 18° Gebrauch gemacht. Indessen haben schon einige Astronomen des 18. Jahrh. Depressionswerte angegeben, welche vermuten lassen, dass das Ende der astronomischen Dämmerung schon bei einem etwas weniger tiefen Stand der Sonne unter dem Horizonte, also etwas früher eintritt. Eine grössere Reihe von systematischen Beobachtungen mit freiem Auge ist indes erst von J. Schmidt 1856–1864 zu Olmütz und Athen gemacht worden (*Astron. Nachrichten* 63, Bd. 1865); derselbe gibt für die verschiedenen Jahreszeiten etwas von einander verschiedene Depressionswerte, das Mittel aus denselben ist 15,9°. Einige Jahre später hat C. Behrmann auf einer Seereise in den Tropen, zwischen 18° n. Br. und 20° s. Br., Depressionsbeobachtungen gemacht, aus welchen nahezu der Schmidtsche Wert, nämlich 15,6° folgt (*Vierteljahrschr. d. Astronom. Ges.* 1867 S. 237); diese Beobachtungen, welche also einen etwa 2 1/4° kleineren Wert als den historischen ergeben, sind von Astronomen angestellt, bei welchen die Auffassung von Helligkeitsunterschieden besonders ausgebildet ist, für Laien wird der Depressionsbogen mindestens auf 16° angesetzt werden müssen. Wiederholt man unter Anwendung des Mittelwertes der Beobachtungen 15,8° die Berechnung der Dauer der astronomischen Dämmerung für den von Ed. Meyer zur Bestimmung der Regierungszeit Thutmosis III herangezogenen Neumond vom 23. Febr. 1477 v. Chr., so ergibt sich die Dauer etwas kürzer als 1^h 26^m, nämlich 1^h 15^m; da die Sonne um 5^h 43^m m. Zt. unterging (a. a. O.), war das Ende der Dämmerung um 6^h 58^m. Der Mond ging um 7^h 4^m unter; also stellt sich für Ed. Meyer die astronomische Sachlage insofern günstiger, als man 6 Minuten vor Monduntergang die Mondsichel am hinreichend dunkel gewordenen Himmel hätte sehen können. Andererseits steht aber einer Befestigung dieses Rechnungsergebnisses der schon a. a. O. angegebene Umstand entgegen, dass wir mit unseren Mondtafeln für eine so entlegene Zeit den Mondort und daher auch die Untergangszeit des Mondes nur mit beträchtlicher Unsicherheit angeben können.

F. K. Günzel.

Vom syrischen Limes.

Herr Professor Alois Musil in Wien schreibt mir zu meinen Ausführungen über den syrischen Limes in byzantinischer Zeit, *Klio* IX S. 501: „Die angeführten Ausdrücke des Theophaues und Malalas *τὸ ἐξωτερὸν ἡμῶν, τὸ ἐξωτερὸν ἡμῶν* kennen auch die syrischen Schriftsteller, die von innerer und äusserer Wüste reden¹⁾. Vor kurzem aus Nordanabien, wo ich in der inneren Wüste zehn Monate arbeiten konnte, zurückgekehrt, kenne ich die Grenze in ihrer ganzen Ausdehnung. Die innere Grenze (Wüste), vom Standpunkt der Römer aus, bedeutet das von römischen Lagern, von römischer Militärmacht verteidigte Gebiet, das immer und überall die äusserste Grenze der Ansässigen bildet. Die äussere Grenze (Wüste) entspricht den Weidegründen der mit den Römern verbündeten Stämme, somit der äussersten Einflusssphäre des römischen Reiches. Palmyrene gehört zur Machtsphäre; denn das ganze alte Palmyrene ist anbaufähig und war auch angebaut. Es ist mir gelungen, neues Material zur Festlegung des römischen Limes in Nordanabien zu sammeln. Ich erwähne nur die römischen Heeresstrassen von Resäfa nach Damaskus und von Pal-

1) M. verweist hierzu auf die Abhandlung *Zur Topographie und Geschichte der Gebiete von Amra* in seiner grossen Publikation *Kuṣṣār Amra*, Wien 1907, wo die gesamte Quellenliteratur angeführt ist. Das Prachtwerk ist leider auf der Tübinger Bibliothek noch nicht vorhanden.

myra nach Damaskus mit ihren Meilensteinen, ferner den Kranz der römischen Befestigungen zwischen Euphrat und Hawran, vgl. *Nord-Arabien, Vordrucht über die Forschungsreise 1908/9, mit einer Kartenskizze, Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Wiener Akad. vom 11. Okt. 1909*. Auch für die Umgrenzung der römisch-persischen Einflusssphäre ist Neues zu Tage getreten.* Wir dürfen also mit berechtigter Spannung dem angekündigten Erscheinen des ersten Bandes von *Nord-Arabien* entgegensehen, womit ein Werk beginnen wird, das das Gegenstück zu den drei Bänden über *Arabia Petraea* (Wien 1907 = 8) bilden wird. F. K.

Zwei neue Zeitschriften.

Aus zwei neuen Zeitschriften, die zum Teil das gleiche Gebiet wie *Klio* bearbeiten und sich mit ihr dementsprechend ergänzen, seien hier einige der wichtigsten Arbeiten angeführt. In Band I (1907) des *Mémorial Zeitschrift für die Kunst- und Kulturgeschichte des alten Orients*, herausgegeben von Reinhold Freiherrn von Lichtenberg finden wir: E. Brandenburg, Bericht über eine Reise in Anatolien im Sommer 1906; E. Herzfeld, Untersuchungen über die historische Topographie der Landschaft am Tigris, kleinen Zab und Gebel Hamrin; F. Hommel, Ein neues Bindeglied zwischen Etrurien und Kleinasien; J. Strzygowski, Bildende Kunst und Orientalistik. In Band II (1908): Duncan Mackenzie, The Tombs of the Giants and the Nuraghi of Sardinia in their West-European Relations; Marie Paneritins, Der kriegsgeschichtliche Wert der Gebrüder; E. Sellin, Heilig oder Profan? —

Das Institute of Archaeology der University of Liverpool, veröffentlicht seit September 1908 *Annals of Archaeology and Anthropology* herausgegeben von J. L. Myres, unter Mitwirkung von Barnard, Bosanquet, Frazer, Gaun, Garstang, Milne, Newberry und Pinches. Aus Band I seien genannt: J. Garstang, Notes on a Journey through Asia Minor and Excavations at Sakje-Genzi, in North Syria (Preliminary Report for 1908); P. Newberry, The Petty-Kingdom of the Harpoon and Egypt's earliest Mediterranean Port; A. L. B. Ware, I. P. Daoud, M. S. Thompson, Early Civilization in Northern Greece. Aus Band II: R. Newstead, On a recently discovered section of the Roman Wall at Chester; T. E. Peet, Prehistoric finds at Matera and in South Italy generally; W. H. S. Jones, Dea Febris: A study of Malaria in ancient Italy.

Personalien.

Am 17. Dezember ist in Paris Jules Delamarre an Kehlkopfschwindsucht gestorben, so kurze Zeit nachdem im Jahre 1908 der von ihm bearbeitete Fascikel „Amorgos“ des Insel-Corpus erschienen war. Von seinem Aufenthalt auf Amorgos, Sommer 1896, datiert auch das schwere Leiden, dem er jetzt erlegen ist. Damals wurde er, wie die *Fossische Zeitung* 21. XII. 1909 aus sachkundiger Feder berichtet, von einem typhösen Fieber befallen und lag lange Zeit von den Aerzten aufgegeben im Hospital von Hermupolis auf Syra. Halb hergestellt, aber noch schwach, widmete er sich in der Heimat, von seiner Mutter auf das sorgsamste gepflegt, der Verarbeitung seiner Funde, beraten von seinen Lehrern und Freunden Foucart und Haussoullier, in engem Bunde mit seinen deutschen Fachgenossen. Daraus erwuchs jene für die Geschichte der Ptolemäermacht in den Kykladen und ihr Ringen mit dem makedonischen Reiche besonders ergiebige Reihe fein ausgearbeiteter geschichtlicher und rechtlicher Studien über einzelne bedeutende Urkunden, in denen er fortleben wird, wie in seinem Anteil an dem Inschriftenwerk, dessen Vollendung

er erlebte. Nachdem ihm Freunde die letzte Arbeit abgenommen hatten*, und das „Wilamowitz in der Vorrede als Frucht der Freundschaft zwischen französischen und deutschen Gelehrten gefeiert hat. Der Tod war für ihn eine Erlösung: sein Andenken aber wird bleiben als an einen hochgesinnten Forscher, der Leben und Gesundheit für die Wissenschaft hingegeben hat*.

Am 16. Dezember ist Ludwig Friedländer zu Strassburg i. E., wo er seit seiner Emeritierung lebte, im 86. Lebensjahr gestorben, seit Henri Weils Tod der Senior der Altertumswissenschaft. Am 16. Juli 1824 zu Königsberg i. Pr. geboren, hat er sein mit Früchten reich gesegnetes akademisches Wirken ausschliesslich seiner Vaterstadt, in dem langen Zeitraum von 1847–1892, gewidmet. Dem Schüler von Lobeck und Lehrs hat zunächst das Studium der griechischen Philologie, insbesondere Homers und der homerischen Frage, im Vordergrund seiner frühzeitig stark entwickelten wissenschaftlichen Neigungen gestanden. Dann aber ist er durch seine *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms in der Zeit von Augustus bis zum Ausgange der Antonine*, deren erster Band zum ersten Mal im Jahre 1862 erschien, der Schöpfer einer Kulturgeschichte der römischen Kaiserzeit geworden, die alle bisherigen Leistungen auf diesem Gebiet tief in den Schatten stellte. Das auf langjährigen, tief eindringenden Studien des gesamten in Betracht kommenden Quellmaterials aufgebaute Werk erschien zunächst in drei Bänden und ist leider in der 7. Auflage von 1901 durch Weglassen der Noten und Exkurse dem Wunsch des Verlegers entsprechend auf zwei Bände zusammengestrichen worden. Die vom Vt. druckfertig hinterlassene 8. Auflage wird aber, wie Otto Hirschfeld kürzlich in seinem Nachruf im *Zeitgeist* Nr. 1 (1910) mitgeteilt hat, höchst erfreulich Weise das sicher noch für lange Zeit grundlegende Werk wieder in unverkürzter Fassung bringen. In der *Sittengeschichte* und in den ausgezeichneten Sachkommentaren zu den Ausgaben des Martial, Juvenal und Petronius steckt die Lebensarbeit dieses grossen Kulturhistorikers von Rom, der als einer der letzten universalgerichteten Forscher aus der alten Generation klassische Philologie und alte Geschichte gleich souverän beherrschte.

Am 13. Dezember ging diesem *μυζολόγος* in ein frühes Grab voran Karl Krumbacher in München, geb. 23. IX. 1856 in Kürnach, seit 1879 Gymnasiallehrer in München, seit 1892 a. o., seit 1897 o. Professor an der dortigen Universität, der Organisator und Träger einer neuen Wissenschaft, der byzantinischen Philologie. Nach H. Gelzers allzu frühem Tod am 11. Juli 1906 (*Klio* VI S. 333 und VII S. 302) ist dieses plötzliche und ganz unerwartete Hinscheiden Krumbachers ein ausserordentlich schwerer Schlag für seine junge Wissenschaft. Das Hauptwerk des Dahingegangenen, die *Geschichte der byzantinischen Literatur*, in zweiter Auflage 1897 erschienen, hat seinen Weltruhm begründet und München zum Zentrum der deutschen Studien über Byzanz gemacht. Dazu trägt vor allem bei die *Byzantinische Zeitschrift*, die Kr. seit 1891 herausgegeben und zum führenden Organ seiner Wissenschaft erhoben hat, durch die unermüdliche Arbeit des grundgelehrten und ungemein fleissigen Redakteurs zugleich ein unerreichtes Muster auf dem Gebiet wissenschaftlicher Periodica überhaupt.

August Heisenberg, seither ordentlicher Honorarprofessor für mittelhellenische Philologie in Würzburg, ein Schüler Krumbachers, wurde zu seinem Nachfolger ernannt.

Walter Otto in Greifswald ist zum Ordinarius befördert worden.

Francesco Bertolini, ord. Professor für alte Geschichte an der Universität Bologna, ist, 69 Jahre alt, gestorben.

Die Schlacht bei Issus.

Von A. Janke, Oberst z. D.

Nachdem mein Buch *Auf Alexanders des Grossen Pfaden. Eine Reise durch Kleinasien* (Berlin, Weidmann 1904) mit den Aufnahmen der Schlachtfelder am Granikus und bei Issus erschienen ist, hat sich die Kritik mit meiner Festlegung des ersteren einstimmig einverstanden erklärt. Professor Judeich (Erlangen) hat daraufhin eine zusammenhängende Darstellung der *Schlacht am Granikos* (vgl. *Klio*, VIII S. 372–397) veröffentlicht, der ich ganz beistimme. Professor Delbrück (*Geschichte der Kriegskunst* I. Teil, zweite Auflage, Berlin 1908) schreibt S. 182: „Mittlerweile ist nun das Material für die Granikusschlacht sehr verbessert durch eine topographische Aufnahme und Beschreibung der Gegend in dem Werke: *Auf Alexanders des Grossen Pfaden* etc. Durch dieses Werk, das am Granikus einen fundamentalen Fehler in den bisherigen Geländevoraussetzungen aufdeckt und beseitigt, ist in Wahrheit erst die Möglichkeit einer kritisch-geschichtlichen Behandlung der Schlacht geschaffen worden.“

In Bezug auf die Schlacht bei Issus sind einige Stimmen laut geworden, welche trotz meiner Aufnahmen an der Identifizierung des Pajass-Flusses mit dem Pinarus der Alten festhalten. Bevor ich auf diese eingehe, möchte ich vorausschicken, dass auch hierbei meine Festlegung der benachbarten Pässe und meine Annahme der strategischen Lage beider Armeen allgemein Zustimmung gefunden hat. Die einzige Schrift, welche andere Ansichten vertritt, ist diejenige von A. Gruhn, *Das Schlachtfeld von Issus. Eine Widerlegung der Ansichten Jankes* (Jena 1905), welche aber nicht als eine ernste, auf sorgfältigen Studien beruhende Arbeit anzusehen ist, da sie nach des Verfassers eigenem Geständnis „hastig, an 6 Abenden im Galopp anstürmender Reiter“ und aus persönlichen Rücksichten (vgl. Nr. 8 der *Berliner Philologischen Zeitschrift* vom 24. Februar 1906) niedergeschrieben ist. Die Schrift hat eine eingehende Widerlegung durch Lammert, *Berliner Philologische Wochenschrift* 1905 Nr. 50, 51 und 1906 Nr. 8, erfahren. Lammert verwirft Gruhns Ansichten vom Annarsch der Perser über den Beilan-Pass und von der Lage der Stadt Issus ebenso wie ich. Auch Dittborners *Issus, ein Beitrag zur Geschichte Alexanders des Grossen*, Berlin 1908) weist Gruhns Beilampass- und Issus-Hypothese

als haltlos nach und erklärt: „Der Gruhnsche Dareios ist ein recht wunderlicher Strategie. Seltsam ist aber auch Gruhns Alexander. Die Ungeheuerlichkeit einer solchen Kriegsführung, wie Gruhn sie Alexander insinuiert, leuchtet von selbst ein.“

1. Lage der Städte.

Die Lage der von Arrian erwähnten Städte Mallus, Issus, Myriandros ist noch nicht genau nachgewiesen. Mallus, wo Alexander die Nachricht erhielt, dass die Perser bei Sochoi jenseits des Amanus ständen, vermutet man nördlich oder nordöstlich vom Vorgebirge Karataş Burun. Nach Heberdey lag es ca. 24 km von der Küste entfernt an der Stelle, wo sich der Pyramus (h. Džihan) teilt. Die Schwierigkeit des Marsches von Mallus nach Myriandros, den Arrian auf zwei Tage angibt, was eine tägliche Marschleistung von über 50 km erforderlich gemacht hätte, sucht Dittberner dadurch zu erklären, dass er *ῥατταία* und *ἡμερησίου* in das richtige Verhältnis setzt: Alexander hat die Nachricht erhalten, dass die Perser bei Sochoi jenseits des Amanus stehen: am folgenden Tage bricht er auf und zwei Tage darauf, also am zweiten Tage nach dem Aufbruchstage gelangt er nach Myriandros. Dies ergibt drei Marschstage mit mindestens je 35 km, die Dittberner richtig als eine respektable Leistung ansieht, welche die Heeresleitung zuweilen verlangen muss. Man rechnet 20–30 km als gewöhnliche, 22,5 km als tägliche Durchschnittsleistung in Deutschland, 50–60 km als Gewaltmärsche, daher kann man nicht gerade von einem ruhigen Marsch von 50 km sprechen, wie Lammert es tut.

Was Issus betrifft, so kann ich nur meine Vermutung wiederholen, dass es, wie Pomponius Mela (II 13, 1) sagt: *in recessa intimo*, also nahe der äussersten Einbuchtung des Meerbusens von Issus gelegen hat. Xenophon (*Anabasis* I 7, 1) sagt: *τῆς Κίχριας ἐπαύρις πόλις ἐστὶ τῆς θαλάσσης οἰζοντέρης, πυγύλης καὶ ἐδοάμωρα*. Da Mela hinzufügt: *Nunc ne minimū quidem, tunc ingenti urbe celebris fuit Issus*, so ist es nicht zu verwundern, dass von der schon zu seiner Zeit (1. Jahrhundert n. Chr.) unbedeutenden Stadt nichts übrig geblieben ist, was nicht ausschliesst, dass bei genauerer Untersuchung der Gegend noch Spuren von ihr gefunden werden könnten. Dittberner und Delbrück vermuten Issus am rechten Ufer des Deli Tschai nahe seiner Mündung, wo wir allerdings keine Spuren gefunden haben.

Ähnlich liegt die Sache bei der Stadt Myriandros, welche in der Nähe des heutigen Alexandrette zu suchen ist. Da sich an der Strasse von hier nach Arsus (Rhossus) zahlreiche Ruinen vorfinden, so wird eine eingehende Untersuchung derselben vielleicht zum Ziele führen. Die Entfernung der Ruinenstätte von Myriandros nach Alexandrette darf keine grosse sein, da Alexander von Myriandros am nächsten Tage den Beilan-Pass zu überschreiten gedachte, um die Perser jenseits des Amanus bei Sochoi anzugreifen, es muss also ziemlich nahe an der nach Süden füh-

renden Strasse gelegen haben oder es ist mit Alexandrette identisch, wie Delbrück annimmt. Dittberner vermutet Myriandros (er hält die Schreibart *Myriandros* für korrekter) 2–3 km südlich vom heutigen Alexandrette, was als möglich zuzugehen ist.

2. Lage der Pässe.

Ueber die *Ἀquariὸς ὁρμα* des Strabo (XIV 5, 18) und die *Ἀquarizai ὁρμα* des Stadiasmus (156) ist kein Zweifel mehr vorhanden. Diesem Anmarschwege Alexanders von Mallus nach der Ebene von Issus entspricht der heutige Pass von Kara Kapu¹⁾ (auch Karanlyk Kapu genannt). Ob auch Ptolemäus (V 7) mit *Ἀquarizai ὁρμα* denselben Pass meint, ist zweifelhaft²⁾. Den Pass von Kara Kapu als Cilicische Tore zu bezeichnen, wie Dittberner vorschlägt, möchte ich nicht empfehlen, da sowohl Plinius (II, N, V 27) selbst, als auch Strabo (XII 2, 7) unter „Cilicischen Toren“ *ταὶ ἐξοχλαὶ* den Gülek Boghas³⁾ im Taurus verstehen.

Der heutige Pass von Toprak Kale⁴⁾ entspricht zweifellos den *ὁρμα Ἀquarizai* des Arrian (II, 7), den *Ἀquariὸς ὁρμα* des Polybius (XII 17, 2), den *Amanicus pylus* des Curtius III (8, 13). Hier ist Darius, nachdem er sein Lager bei Sochoi (Lage noch nicht nachgewiesen) verlassen und den Amanus im Arslan Boghas oder Löwenpass überschritten hat, nach Süden gezogen, um die Macedonier am weiteren Vormarsch aus Cilicien zu hindern. Inzwischen hatte Alexander, der noch immer Darius jenseits des Amanus bei Sochoi vermutete, Issus passiert und die Cilicisch-syrischen Pässe durchschritten. Es bestätigt sich aufs glänzendste, wie Dittberner richtig bemerkt, die eigenartige Notiz bei Curtius (III 8, 13): *forte eadem nocte et Alexander ad faucibus Syria adduxit* (Cilicisch-syrische Tore), *et Darius ad eum locum, quem Amanicus pylus vocant* (Toprak Kale⁵⁾) *peruenit*.

Die Cilicisch-Syrischen Tore im engeren Sinne, *αἱ ὁρμα* bei Arrian (II, 6, II, 8), Polybius (XII, 8), Strabo (XIV 5, 3 und 19) werden zunächst durch die schmale Strandebene⁶⁾ am Mersin Su, Merkes Su oder Sarisaki (*Κῆροσος*) gebildet, welche zu Xenophons Zeit (*ἡ αἰγοδόξ*, *Anab.* I, 4, 4) durch Mauern geschlossen waren, sodass sie nur an den Toren passiert werden konnten. Wenn Dittberner S. 115 sagt, dass ich die südlich (soll wohl „nördlich“ heissen) vor den Toren liegende, 3 km lange, $\frac{1}{2}$ –1 km breite Strandebene nicht zu den *ὁρμα* gerechnet habe, so ist er im Irrtum. Ich habe die Strandebene S. 18–20 beschrieben und sie ausdrücklich als Defilee, also zu den *ὁρμα* gehörig, bezeichnet. Lammert dagegen hält meine Bezeichnung „Strandpass des Xenophon“, die

1) Vgl. Abb. 5 und 6 meines Buches S. 44 und 45.

2) Vgl. Anmerkung 428, S. 163 meines Buches.

3) Vgl. S. 408 meines Buchs und *Globus* Nr. 13 vom 8. April 1909 S. 201.

4) Vgl. Abb. 3 und 4 S. 37 und 38 m. B. 5) Vgl. Abb. 1 S. 17 m. B.

Genau merkwürdig findet, zwar für richtig, ist aber der Meinung, dass sie zu den *πύλαι τῆς Κιλικίας καὶ τῆς Συρίας* des Xenophon nicht gehöre, der sie im engsten Sinne des Worts, ebenso wie die *πύργοι*, als Tore auffasst. Das mag sein. Wohl aber gehört sie zu den *πύλαι* des Arrian, Polybios und Strabo. Lammert's Vermutung, dass die südliche syrische Mauer an oder auf dem Berge am Jonas-Pfeiler gestanden habe, widerspricht Xenophons Bericht von der beabsichtigten Landung der Hopliten innerhalb und ausserhalb (also südlich) der Tore, mit denen Cyrus den Feind zu vertreiben und so den Durchmarsch zu eröffnen gedachte. Diese zwar nicht zur Ausführung gekommene Absicht lässt vielmehr auf den Lauf der südlichen Mauer in der Ebene schliessen. Am Jonas-Pfeiler wäre kein Platz zur Landung gewesen. Auch rührt die alte Flussmündung im Süden nicht vom Sarisaki her, wie ich berichtigen muss: sie ist vielmehr der Rest eines aus der Schlucht von Sakaltutan herkommenden Flusses. Dagegen wäre die Möglichkeit nicht ausgeschlossen, dass der Sarisaki statt des grossen Bogens nach Süden direkt zum Meere, wie der Mersin Su, geflossen wäre und zwar zwischen den beiden nördlichen Mauern, deren Linien nach Caillier und Ainsworth den von Xenophon angeführten Stellen entsprechen könnten, da ihre Entfernung von einander 3 Stadien = 555 m beträgt; sie stehen heute c. 600 m auseinander.

Der Berg mit dem Jonas-Pfeiler¹⁾, ein Ausläufer des Amanus, schliesst unmittelbar südlich die Strandebene ab und bildet einen wichtigen Teil der Cilicisch-Syrischen Tore im weiteren Sinne, da er bisher nur von einem steilen Saumpfad überschritten wurde. Erst jetzt wird an einer Chaussee gebaut. Ich habe diesen schwierigen Teil im Gegensatz zum Strandpass des Xenophon Bergpass des Arrian genannt, weil dieser ihn ausdrücklich sowohl auf dem Hinmarsch (*ἐπεμβαὼν τὰς πύλας*), als auf dem Rückmarsch Alexanders (*κατέει ἀπὸ τῶν πύλων*) erwähnt. Ich befinde mich hierbei in Uebereinstimmung mit den englischen Schriftstellern, namentlich mit Ainsworth, der in seinen *Notes on the comparative geography of the Cilician and Syrian Gates* (*Journal of the Royal geographical Society*, London 1838) ausdrücklich von „the two maritime passes“ spricht „the one on the sea shore, mentioned by Xenophon, and that on the ascent by Arrian“. Von diesem sagt er: „a little way to the south of the Mahersy river (Sarisaki) the hills encroach on the sea and there, it is conceived, was the pass, described by Arrian to have been possessed by Alexander's troops on the morning proceeding the battle of Issos. Certain ruins, named Jonas' Pillars, appear to occupy the spot, where the pass was situated“.

Während über den Pass am Jonas-Pfeiler keinerlei Zweifel in Bezug auf seine Zugehörigkeit zu den Cilicisch-Syrischen Pässen im weiteren

1) Vgl. Abb. 1 S. 17 und 2 S. 21 m. B.

Sinne herrscht, zeigt sich über den nördlichen Abschluss Verschiedenheit in den Ansichten. Ich sehe in der schmalen Strandebene am Mersin Su den nördlichen Abschluss der Cilicisch-Syrischen Tore im engeren Sinne. Lammert behauptet nun, ich hätte den Begriff zu eng gefasst und das, was ich als solche gelten lasse, unrichtig erklärt. Er rechnet, ebenso wie Dittlerner, auch den Bergrücken am Eski Ras Pajas und sogar die 1 km breite und nördlich bis zum Pajas reichende Strandebene hinzu. Dem gegenüber muss ich erklären, dass seine Ansicht eine irrigte ist. Der Bergrücken erweitert sich von $\frac{1}{2}$ —1 km der südlichen Strandebene bis zu 3 km, bildet also kein Defilee mehr. Seine Höhe ist im Vergleich zur Höhe am Jonas-Pfeiler und in Rücksicht auf die Breite von 3 km, welche die Breite der Strandebene um das drei- bis fünffache übertrifft, und auf die Länge von 1 km eine ganz unbedeutende. Die Schummerung auf meinem Plan ist unrichtig und hätte besser ganz fortbleiben sollen, da sie nur den steilen Berghang des Amanus bezeichnen soll, auch beim Jonas-Pfeiler, aber nicht am Eski Ras Pajas angebracht ist. Es geht dies auch daraus hervor, dass die heutige Chaussee fast ohne jeden tiefen Einschnitt über ihm wegführt, wie der Plan zeigt, während ihre Einschnitte am Jonas-Pfeiler bedeutend sind und der bisherige Saumpfad sowohl nördlich, als südlich von ihm im Zickzack hat geführt werden müssen. Ueber die Beschaffenheit des Rückens werde ich weiter unten beim Lager Alexanders noch zu sprechen haben.

Andererseits lässt sich die ganz ebene Gegend am Pajas und am Deli Tschai, wie sie vom Amanus im Osten und seinen Ausläufern von Erzín im Norden begrenzt wird, als eine Enge im weiteren geographischen Sinne auffassen, wie aus der englischen Seekarte vom Golf von Iscanderum zu erkennen ist, welche das Küstengebände und Umgebung plastischer hervortreten lässt, als die Kiepertsche Karte und daher jedem, der sich mit Issus beschäftigt, als Uebersichtskarte nur dringend empfohlen werden kann. In diesem weiteren Sinne spricht Arrian (II. 7) von τὰ στερόματα, in welche Darius seine Streitkräfte statt in der weiten Ebene bei Sochoi zusammengedrängt habe, ebenso Plutarch (*Alexander* 20), der dreimal die στερά erwähnt, in denen Darius möglichst schnell gegen Alexander vorzurücken, und aus denen er seine Armee wieder herauszubringen suchte, als Alexander sich bemühte, ihn noch darin zu treffen. Endlich sagt Polybius (XII. 8): „dass man von ihm (Timäus) glauben solle, er sei einer der Generale, die soeben die Perser ἐν ταῖς Κιζικιαῖς πύλαις in offener Feldschlacht durch sein Feldherrntalent besiegt habe“. Von einer solchen kann nicht bei den Toren im engeren Sinne, sondern nur in den Pässen im weiteren Sinne d. h. in der Ebene von Issus die Rede sein. Er trennt (XII. 17) ausdrücklich τὰ στερά von den πύλαις. Auch könnte die Stelle (XII. 17. 3) ἀνταρρύθαινα τοῖς στεροῖς ἀγαυο-ποδεῖσαι παρὰ τὸν Πηραγοῦρ λουαγοῦρ, welche Dittlerner S. 117 gerade

zu Gunsten des Pajas erklärt, im weiteren Sinne zu verstehen sein und daher ebensogut zum Deli Tschai passen.

3. Wann und wo erhielt Alexander die Nachricht von der Ankunft des Darius in Cilicien?

Kallisthenes berichtet (bei Polybios XII. 17): „Alexandros habe des Dareios Ankunft in Cilicien erfahren, als er 100 Stadien von ihm entfernt war und die Engpässe bereits hinter sich hatte“. Ich habe S. 63 geschrieben: werden diese 100 Stadien = 18,5 km von Myriandros gerechnet, so weisen sie auf den Pajas: werden sie aber, wie es der Wortlaut zulässt (Bauer: verlangt), vom Sarisaki gerechnet, so weisen sie annähernd auf den Deli Tschai. Lammert behauptet, ich hätte S. 18 und 25 die Entfernung des Pajas von Myriandros auf 38 km angegeben. Das ist eine irtümliche Auffassung. Ich habe S. 18 die Entfernung des Pajas vom Sarisaki auf 11 km angegeben, und auf S. 25 erwähnt, dass nach Xenophon die Entfernung von dort bis Myriandros 5 Parasangen = 27,15 km betragen habe. Diese falsche Berechnung bei Xenophon rechnet Lammert zu meinen 11 km hinzu und erhält dadurch 38 km, also ein falsches Resultat. Ich berechne nunmehr die Entfernung von Myriandros, wenn es in der Nähe von Alexandrette gelegen hat, wie ich jetzt als wahrscheinlich annehme, bis zum Sarisaki auf 11, bis zum Eski Ras Pajas auf 16, bis zum Pajas auf 21, bis zum Deli Tschai auf 31 km, welche sich auf den Nachtmarsch und den Anmarsch zur Schlacht am folgenden Tage verteilen, also nicht zu gross sind.

Lammert verwirft nun den Sarisaki als Ausgangspunkt, da sich Alexander nicht am Ende der Pässe, sondern noch mitten darin befand, und vermutet, dass der Sinn dieser Meldung im Referat des Polybios verschoben worden ist. „Auch würde er, wenn er hier die wichtige Nachricht erhalten hätte, schwerlich noch 27 km weiter bis Myriandros marschiert sein. Die 100 Stadien können sich nicht auf Alexander in Myriandros bezogen haben, wohl aber stimmen sie, wenn damit die Entfernung des Darius von den Pässen d. h. vom Beginn des Defiles im weiteren Sinne, vom Pajas gemeint war. Von diesem bis in die mutmassliche Gegend von Issus (von hier aus rechnet Diodor) sind es etwa 100 Stadien = 18 km“. Lammert rechnet vom Pajas zum Deli Tschai 10, von dort bis Issus 8 km, in summa 18 km.

Dittberner rechnet die 100 Stadien von Myriandros, das er 2—3 km vom heutigen Alexandrette vermutet, bis zum Pajas (22 km) und schliesst hieraus, dass Darius an diesem Flusse gestanden haben muss. Kallisthenes erwähnt nicht, von wem obige Meldung her stammt. Da die Flüchtlinge aus Issus eine solche genaue Entfernungsangabe wohl nicht gemacht haben dürften, folgert Dittberner, dass die auf einem Dreissigrunderer entsandten Generalstabsoffiziere die Entfernung des Feindes nach Befragen

auf 100 Stadien angegeben hätten. Er vermutet, dass Arrian (II. 7, 2) mit *zoḗtōdēs* die kleine Einbuchtung am Pajas gemeint habe. Indessen sowohl die südlich, als auch die nördlich davon vorhandene Einbiegung der Küste sind so unbedeutend, dass von eigentlichen Buchten an der langgestreckten Küste keine Rede sein kann. Ich glaube vielmehr, dass sich die Worte *ὅτι zoḗtōdēs ἔρ' ἡ ναῦς βαζααα* auf die Bucht von Issus im Allgemeinen beziehen, deren nordöstliche Umgrenzung vor ihnen lag, als sie *ὁπίω ἐπὶ Ἰσσὸν* geschickt wurden. Ich habe wenigstens diese Vorstellung gehabt, als ich in einer Segelbarke von Alexandrette nach Pajas fuhr, wie ich S. 9 beschrieben habe.

Abb. 1 zeigt die Skala von Pajas, an welcher das 12 m hohe Ufer den



Abb. 1. Die Skala von Pajas.

Einblick erschwert haben würde, Abb. 2 (S. 114) unser Lager an derselben Küste mit den Sümpfen südlich davon. Führt man an Pajas vorüber und nach Norden weiter, so senkt sich bald die hohe Küste zur Ebene und man hat einen freien Blick nach dem Deli Tschai. Angenommen, Ditt-
 berners Vermutung vom Einlaufen und Beobachten südlich des Pajas wäre richtig, so würde die Schätzung allerdings in der Luftlinie ziemlich genau auf den Pajas weisen, während die Entfernung zu Lande 116 Stadien = 22 km beträgt. Da jedoch Arrian hiervon nichts erwähnt, sondern nur berichtet, dass der Feind *ἐν ζεοαίρ* gemeldet sei, so glaube ich, dass man den Zahlenangaben des Kallisthenes nicht zu sehr vertrauen und ihnen eine so entscheidende Bedeutung nicht beilegen darf, wie Delbrück und

Dittberner es tun. Von seinen 40 und 14 Stadien wird weiter unten noch die Rede sein.

4. Abmarsch Alexanders.

Der Abmarsch Alexanders von Myriandros erfolgte nach Arrian (II. 8. 1 und 2) in der Nacht, seine Ankunft bei den Pässen um Mitternacht. Lammert präzisiert den Beginn der Nacht Anfang November auf 6^h Ab., Curtius (III. 8. 22) berichtet dagegen, dass das Heer um die dritte Nachtwache, d. h. nach römischer Rechnung um Mitternacht aufgebrochen und bei Sonnenaufgang an den Pässen angekommen sei. Beide Angaben können nach Lammert richtig sein: „die eine kann sich auf den Aufbruch



Abb. 2. Küste und Schlossruine bei Pajas.

des Fussvolks beziehen, das zur etwaigen Verteidigung der Pässe früher am Platze sein musste und hier bis zum Sonnenaufgang ruhte, die andere auf die Reiterei, die in den Pässen nicht gebraucht wurde, und daher noch rechtzeitig ankam, auch wenn sie erst um Mitternacht abmarschierte*. Mir erscheint eine solche Teilung nicht wahrscheinlich und ich möchte daher der Angabe des Arrian, nach der die ganze Armee gleichzeitig aufgebrochen sei, aus militärischen Rücksichten den Vorzug geben. Es lag ihm daran, möglichst schnell wieder in den Besitz der Pässe zu gelangen, und dazu war der Nachtmarsch das beste Mittel; die Strapazen desselben wurden durch die Ruhe am Morgen etwas aufgewogen. Nach Dittberner mag die zeitliche Verschiebung bei Curtius durch das nächtliche Opfer des Königs veranlasst sein.

Natürlich hat Alexander am Tage bereits Vortruppen in der Richtung der Pässe vorausgeschickt, nach Arrian (II. 8. 1 und 2) „wenig Bogenschützen und Reiter, um über den bereits zurückgelegten Weg Kundschaft einzuziehen“. Es ist nun die Frage, wie weit sind diese gelangt, wo haben gegen Mitternacht die Vorposten gestanden und wo hat sich das Heer Alexanders gelagert? Da hierüber die Ansichten auseinander gehen, so ist eine eingehende Untersuchung, namentlich in Bezug auf das Gelände, erforderlich. Das Gelände von Myriandros bis zum Fuss des Berges am Jonas-Pfeiler ist ganz eben, sodass der Nachtmarsch längs des Meeresufers keine Schwierigkeiten bereitet. Es sind von Alexandrette 8 km. Dann folgt der ziemlich steile Aufstieg zu dem c. 100 m hohen Berge; der im Zickzack geführte Sammpfad zieht sich an seinem westlichen Hange zwischen Kuppe und Jonas-Pfeiler hinauf und ebenso zur Strandebene am Sarisaki hinunter. Die Strecke beträgt in der Luftlinie $1\frac{1}{2}$ km. Dann folgt die Strandebene mit 3,5 km, der verhältnismässig niedrige Rücken am Eski Ras Pajas c. 3 km, sodass für den Marsch von Myriandros, wenn seine Lage in der Nähe von Alexandrette angenommen wird, sich bis dorthin 16 km ergeben. Man rechnet auf den Kilometer mit Ruhepausen 15 Minuten, 16 km erfordern also 4 Stunden; für den Nachtmarsch und für die Steigung am Bergpass des Jonas-Pfeilers sind je eine Stunde hinzuzurechnen, sodass die Macedonier nach 6 Stunden auf dem Rücken des Eski Ras Pajas ihr Lager beziehen konnten. Wenn sie um 6^h Ab. von Myriandros aufgebrochen sind, so konnten sie um Mitternacht daselbst angekommen sein, wie Arrian (II. 8. 2) angibt.

5. Lager der Macedonier.

Ich muss bekennen, dass ich durch Arrians: *καίτοι ἀπὸ τῶν πελῶν κατὰ τὴν ὁδόν*, welche er auf den Weitermarsch am folgenden Morgen bezieht, in Uebereinstimmung mit Ainsworth und Wilson veranlasst worden bin, das Lager am Berge des Jonas-Pfeilers, an dessen südlichen Hängen und in der südlich anstossenden Ebene anzunehmen. Lammert sowohl, als Dittbner haben von dem Rücken am Eski Ras Pajas eine falsche Vorstellung, wenn sie annehmen, dass er ebenso bedeutend ist, wie der Berg am Jonas-Pfeiler. Das ist jedoch keineswegs der Fall. Es ist ein flacher Rücken, fast plateaunartig, felsig, sodass Arrians: *ἐν τῶν πελοῶν*, auf oder an denen Alexander seinen Truppen für die Nacht Ruhe gönnte, sich auf ihn beziehen könnte. Er ist jetzt mit Buschwerk und Felsblöcken bedeckt und wird von mehreren langen und tief eingeschnittenen Felsspalten durchbrochen, welche die Bewegung geschlossener Truppenmassen an diesen zerklüfteten Stellen unmöglich machen. Daher habe ich ihn als Aufmarschgelände vor der Schlacht nicht geeignet erklärt. Sonst ist er überall mit Leichtigkeit zu überschreiten, selbst von einer breiten Marschkolonne, die nicht, wie Lammert annimmt, an eine gebaute

Strasse gebunden ist. Ob eine solche im Altertum bestanden hat, ist zweifelhaft: ihr entspricht wohl der heutige Saumpfad. Wenn Lammert aus meiner Beschreibung S. 18 und aus der Karte herausgelesen hat, dass der Rücken nicht minder schwer, als der Berg am Jonas-Pfeiler zu passieren ist, so ist er im Irrtum. Am Jonas-Pfeiler ist ein wirklicher Berg, wie Abb. 1 meines Buchs zeigt. Von Enge und Steilheit des Weges am Rücken des Eski Ras Pajas ist keine Rede. Die heutige Chaussee führt, indem sie den Gipfel in einem kleinen Sattel umgeht, fast ohne jeden Einschnitt und ohne bedeutende Steigung hinauf und hinunter, wie es das Croki der Cilicisch-Syrischen Pässe richtig wiedergibt. Man vergleiche damit den Lauf der Chaussee am Nordrande des Bergpasses, der den Rücken um das drei- bis fünffache an Höhe übertrifft. Bei ihm ist die Schummerung angebracht: beim Rücken des Eski Ras Pajas hätte sie besser fortbleiben sollen, denn sie hat anscheinend zu falscher Auffassung Veranlassung gegeben.

Als Lagerplatz ist der Rücken geeignet und ich erkläre mich nunmehr mit Lammert und Dittberner dahin einverstanden, dass auch das Lager der Macedonier auf ihm und in der südlich anstossenden Strandebene sich befunden haben kann. Demnach wären seine mit aller Vorsicht ausgestellten Vorposten bis an den Nordrand des Rücken vorgeschoben gewesen. So war Alexander, wie beide richtig betonen, in sicheren Besitze der Pässe (*τῶν παρόδων*) als wenn diese nach meiner ersten Annahme nur von den Vorposten besetzt gewesen wären. Ich möchte nun annehmen, dass Alexander für seine Person auf dem Berge am Jonas-Pfeiler, dessen Beschaffenheit und beherrschende Lage gegenüber dem tiefer liegenden Schlosse Sakaltutan aus meiner Abb. 1 S. 17 hervorgeht, geblieben ist und dass sich Arrians *ταῖς* besonders auf ihn beziehen könnte. Auch Ainsworth sagt: Alexander descended with the dawn from the Marble Gates. Die Stelle bei Curtius (III. 8. 22) *ipse in jugum editi montis descendit*, um dort unter dem Leuchten zahlreicher Fackeln nach Vätersitte den Schutzgöttern des Orts ein Opfer darzubringen, findet dort oben in der Verlängerung der Abb. nach rechts ihre Erklärung. Dittberner meint S. 33, dass er dadurch dem Feinde die eigene Nähe verraten habe. Dies stimmt, wenn Darins am Pajas gestanden hätte, spricht also gegen den Pajas und für den Deli Tschai als Pinarus. Ferner ist jedenfalls der Tross südlich vom Bergpass geblieben, denn sowohl der Aufstieg von Süden, als der Abstieg nach Norden sind so steil, dass ein Nachtmarsch des Trosses über denselben unwahrscheinlich ist. So glaube ich, dass über das Lager der Macedonier kein Zweifel mehr herrschen kann. Vom militärischen Standpunkt muss ich jedoch betonen, dass das Lager mit den schwierigen Defileen in der Strandebene und am Jonas-Pfeiler im Rücken unmöglich gewesen wäre, wenn die Hauptnacht der Perser so nahe dicht am nördlichen Ufer des Pajas gestanden haben sollte. Es

spricht dieser Umstand wesentlich gegen die Fixierung des Schlachtfeldes an diesem Fluss durch Delbrück und Dittbner. Die Bedenken fallen fort, wenn die Schlacht an den Deli Tschai verlegt wird.

Nun melden die Vorposten gegen Sonnenaufgang bei Curtius (III. 8, 24) und bei Diodor (XVII. 33, 1), dass Darius 30 Stadien = 5,5 km entfernt stand. Diese Entfernung würde allerdings, wenn die Meldung richtig ist, vom Nordrande des Rückens bis zum Gelände nördlich vom Pajas reichen und Dittbner sieht hierin einen Beweis dafür, dass die Schlacht am Pajas stattgefunden haben müsse. Während Bauer und ich gemeint haben, dass diese Meldung bei Curtius sich auf etwas anderes beziehe, vermutet Lammert, dass nur die Erkundungsabteilungen am Pajas auf einandergestossen seien und dass Curtius in leicht erklärlichem Irrtum „Darius“ statt „Feind“ geschrieben hat. Lammert sagt: „Dass Darius, ebenso wie Alexander, die Meldung schon in der Frühe bekommen haben muss, ersieht man daraus, dass er vor Alexanders Ankunft noch Zeit gehabt hat, ihm 30 000 Reiter und 20 000 Leichte¹⁾ entgegenzuschicken und erstere wieder zurückzunehmen. Um das jenseitige Ufer des Pajas noch rechtzeitig vor der möglichen Ankunft der Perser zu gewinnen und den Flussübergang, sowie den Aufmarsch ungestört bewerkstelligen zu können, bricht Alexander sofort auf.“

6. Alexanders Vormarsch.

Arrian (II. 8, 2) berichtet über den Vormarsch: „Alexander marschierte, so lange das Gelände eng war (*ὅς μὴ πύτυ σπυρόμενα ἦν τὰ ζεγία*), in Marschkolonnen, als sich das Gelände in die Breite ausdehnte (*ὅς δὲ διεζώσεν ἐς πλάτος*), liess er aufmarschieren“. Es fragt sich nun, wo endet das enge, wo beginnt das weite Gelände? Dittbner verlegt beide südlich des Pajas auf einen Raum von c. 3 km, wie wir unten sehen werden, und ebenso wie Delbrück die Schlacht an diesen Fluss. Lammert befindet sich in Übereinstimmung mit mir darin, dass er den Pajas erst in der Marschkolonnen überschreiten lässt. Die Beschaffenheit dieses Flusses ist eine derartige, dass er im oberen und mittleren Lauf nur auf Brücken überschritten werden kann. Diese mögen vielleicht im Altertum zwischen Ober- und Mittellauf oder zwischen Mittel- und Unterlauf, wie heute, vorhanden gewesen sein. Lammert spricht von einem Flussbett am mittleren Pajas, das 100 m breit ist. Es ist dies ein Irrtum, da die hohen Ufer hier unmittelbar an den Wasserspiegel stossen. Er scheint dies mit dem oberen Lauf des Pajas, von dem ich S. 52 gesagt habe, dass die 10 m hohen Felsufer stellenweise bis auf 100 m aneinander treten, oder mit dem oberen Deli Tschai verwechselt zu haben, von dem ich S. 56 ge-

1) Wo die Leichten verbleiben, wird nichts gesagt. Dittbner vermutet daher, dass sie mit den 20 000 M. am Gebirge identisch sind.

sagt habe, dass sein steiniges Bett, welches er zuweilen bei Hochwasser ausfüllt, e. 100 m breit ist.

Der untere Lauf des Pajas kann überall auch ohne Brücken überschritten werden, aber das Gelände nördlich von ihm ist etwas sumptig und bildet, wie Lammert richtig betont, als weit vorspringende Landzunge einen toten Winkel, aus dem man erst durch Rechtsschwenken in die freie Ebene gelangen konnte, ein Umstand, der ebenfalls gegen die Aufstellung der Perser an diesem Ufer spricht, denn ihr rechter Flügel hätte dort keinen Platz gehabt oder wäre in das Meer geworfen worden. Delbrück findet eigentümlicherweise S. 191 in dem ins Meer vorspringenden ebenen Ufer am Unterlauf einen Beweis für die persische Stellung am Pajas, ohne dies zu begründen. Das sumptige Gelände spricht gegen die Kavalleriegefechte.

7. Aufmarsch Alexanders zur Schlacht.

Ich habe mich für den Beginn des macedonischen Aufmarschs nördlich des trockenen Kurudere, 3 km vom Pajas erklärt, weil die Schlucht bei einer Tiefe von 10 m und bei den zwar überall gangbaren Böschungen der Wände ihn gestört haben könnte. Lammert hält die von mir befürchtete Gefahr nicht für sonderlich gross und lässt den Aufmarsch bereits 1 km nördlich vom Pajas vor sich gehen, was mir etwas kurz erscheint, da die Marschkolonne nach Ueberschreiten des Pajas erst eine Hakenschwung vornehmen musste. Lammert übersetzt und erklärt Arrian (II. 8, 2): „Als sich das Gelände (am jenseitigen oder nördlichen Ufer) in die Breite (zunächst bis auf 14 Stadien = 2,5 km) ausdehnte, legte er die Spitze seiner (senkrecht nach vorn gerichteten) Marschkolonne in die (quer zur Marschrichtung liegende) Schlachtlinie um, indem er ein Regiment der Schwebbewaffneten nach dem anderen in die Front vorrücken liess, auf der einen Seite bis zum Gebirge, auf der linken zum Meere. Die Reiter blieben zunächst noch hinter dem Fussvolk aufgestellt“. Lammert versteht unter *ἀνατρέσσειν* „umhalten, umlegen, einen Hakenmarsch ausführen“. Derselbe war notwendig, damit die Linie senkrecht zur neuen Längsachse der sich nach links biegenden Ebene und parallel zur Stellung des Feindes auf der Pinarns-Linie zu stehen kam.

Lammert lässt also den macedonischen Aufmarsch 1 km nördlich vom Pajas beginnen, wo die Ebene 2,5 km = 13,88 Stadien breit ist. Das sind nach ihm genau die 14 Stadien = 2,59 km, an denen noch etwas fehlt, bei Kallisthenes (Polybius XII. 17, 4 und 21, 4): *τὸ τοῦ τόπου διάστημα οὐ πλείον τῶν πεντάγων καὶ ὅζα σταδίων ἀπὸ τῆς θαλάσσης ἕως τοῦ τῆς παφούρου. Ἀπὸς (Καλλισθένους) δὲ γὰρ λέγειν τῶν ὅζα πεντάγων σταδίων*. Lammert bezieht auch die *angustiae* des Curtius auf diese enge Stelle und berechnet bei 42 000 M. des Fussvolks, 32 M. tief aufgestellt, eine Linie von 13,12 Stadien = 2,361 km, welche durch die bei den Taxen vorhandenen Zwischenräume sich auf annähernd

14 Stadien verlängern können. Während Bauer, Dittberner und ich die 14 Stadien für die Länge des Pajas nur auf irriger Schätzung beruhend angesehen haben, da er 21,6 Stadien = 4 km lang ist, glaubt Lammert, dass auch bei Kallisthenes sich die Zahl durch Berechnung unter Zugrundelegung der genauen Heeresstärke von 12000 M. Fussvolk ergeben habe.

Die zweite Aufstellungslinie verlegt Lammert dorthin, wo der Deli Tschai in die c. 5 km breite Ebene tritt, also übereinstimmend mit Moment II meines Planes. Auf sie bezieht er die Worte des Kallisthenes (Polyb. XII, 20, 1): *μετακινῶν ἄνωγ' εἰς ὄρεσιν ἀπέχοντα τῶν ποταμῶν πρὸς ἡγομένους σταθῶν* und ebenso diejenigen Arrians (II, 8, 9): *Ἀλέξανδρος ὅς, ὅς ἀντὶ τοῦ ποταμοῦ ἴσταν τὸ χωρίον διέσχευ' ὀλίγον ἐξ ἀπέχοντος, πορεύετο τοῖς πελάγεσσι*. Jetzt erst, nachdem auch die Reiterei (5000 R. nach Polybios) auf gleiche Höhe mit dem Fussvolk gezogen war, stand die gesamte Streitmacht der Macedonier in Linie, daher sagt Kallisthenes: *εἰς ὄρεσιν*, nicht: *εἰς πελάγη*. Sie nahm mit der Reiterei etwa $1\frac{1}{4}$ km ein und war von der am nördlichen Ufer des Pinarus (am Deli Tschai) stehenden persischen Schlachtlinie c. $6\frac{1}{2}$ km = 36 Stadien entfernt, welche annähernd den 10 Stadien des Kallisthenes entsprechen sollen. Dittberner erklärt in Übereinstimmung mit Delbrück den Ausdruck des Kallisthenes von den 10 Stadien Frontmarsch, über den sich Polybios entrüstet, für einen falsch angewandten Terminus technicus; er habe nur den Marsch von der Strandebeue, wo er den Tross annimmt, bei dem sich Kallisthenes befunden hat, bis zum Pajas gemeint. Die Gesamtstärke der Macedonier gibt Polybios auf 47000 M. an; Dittberner rechnet nur 32000 M. Die letzte Linie bei Lammert, die mit dem Haken auf dem rechten Flügel $6\frac{1}{4}$ km lang ist, fällt mit meinem IV. Moment zusammen und verlängert sich im letzten Moment V bis auf 7 km. Dann erfolgt der Angriff gegen die Perser am Deli Tschai, den Lammert ebenso zweifellos für den Pinarus hält, wie ich.

Dittberner sagt: „Man muss zugeben, dass Lammerts Berechnungen auf den ersten Blick etwas ungemein Bestechendes haben: die Einzelaufgaben der Quellen sind auf das geschickteste zu einem einheitlichen Bilde verarbeitet. Fasst man aber seine Anführungen genauer ins Auge, so melden sich bald Bedenken und Einwände: es stimmt doch nicht alles so, wie es zuerst schien“. Er kommt zu dem Schluss, dass alle diese Schreibtschmanöver die notwendige Folge davon sind, dass Lammert den Persern und Macedoniern einen viel zu grossen Exerzierplatz zur Verfügung stellt.

Sehen wir nun zu, wie Dittberner sich den Vor- und Aufmarsch denkt und es wird sich ergeben, dass er in den entgegengesetzten Fehler verfällt und sich einen viel zu kleinen Exerzierplatz dafür auswählt. Er verlegt das Lager Alexanders auf den Rücken des Eski Ras Pajas, womit ich mich bereits einverstanden erklärt habe, und lässt den Vormarsch vom

Nordrande desselben antreten. So lange das Gelände eingeengt ist, marschiert Alexander in der Marschkolonne und zwar die Hopliten voran, dann wahrscheinlich die Hypaspisten, hinter ihnen die schwere und die leichte Reiterei, schliesslich das leichte Fussvolk. Er verwirft die Lammertsche Uebersetzung von ἀρατίζασαι und versteht darunter „entwickeln, aufmarschieren lassen“, wie Rüstow und ich übersetzt haben, und verbindet ταχύς mit τῇ μὲν ὥς ἐπὶ τὸ ὄρος, ἐν ἀνατολῇ δὲ ὥς ἐπὶ τῇ θάλασσῃ, sodass die Regimenter bald rechts, bald links aus der Marschkolonne ausgebrochen seien, dass also die Schlachtordnung durch diagonale Aufmärsche aus der Tiefe hergestellt ist. Der Zusatz „aus der Tiefe“ ist nicht richtig gewählt. Man verstand darunter die besondere Art des Aufmarschs bez. des Deployirens (wenn die Tetenabteilung hält), bei welcher der letzte Truppenkörper an die Stelle des vordersten tritt, während die anderen sich seitwärts bewegen und in die Linie einrücken, sobald ihre Front frei ist. Er nimmt an, dass die Taxen zunächst ihre Marschformation beibehalten und, statt hinter einander zu ziehen, sich successive (ἀντὶ) neben einander setzen. Es geschieht dies eine Viertelstunde nördlich. Würde Arrian die Marschkolonne erwähnen, wenn sie nur eine Viertelstunde beibehalten wird? Ich glaube kaum. Die Entfernung vom Nordrande des Rückens am Eski Ras Pajas bis zum Pajas, an dessen nördliches Ufer Dittberner die Stellung der Perser verlegt, beträgt c. 4 km. „2 km südlich vom Pajas marschieren die Macedonier an der äussersten Spitze des von den Persern in ihre Stellung einbezogenen Bergrückens vorbei (?); das Gelände erweitert sich, sodass die Taxen aus der Kolonne in die Schlachtfront rücken können. Parmenion muss sich mit Rücksicht auf das persische Flankenkorps dicht an den Strand halten. Rechts verbreitert sich das Terrain stetig infolge der Ausbuchtung (?) des Amanus und zwar von 2 bis auf 4 km. Auf diesem Gelände vollzieht sich nun nach Massgabe des Raumes nach einander das Aufmarschieren der Kavallerie in die Front, die Verstärkung des linken Flügels, die Hakenbildung (jetzt erst?) und schliesslich das Einrücken der Leichten in die Linie. Kurz vor dem Eintreffen am Pajas Tschai¹⁾ ist also Alexanders Front 4 km breit. In Bogenschussweite vom Feind — etwa 120–150 m vom Fluss entfernt — erfolgt der Befehl zum Angriff“. Dieser ganze komplizierte Aufmarsch vollzieht sich nach Dittberner im Angesicht des Feindes, der in der Front am Pajas, in der rechten Flanke am Gebirge und im Rücken am Bergvorsprunge steht. Er ist unter diesen Umständen unmöglich. Ausserdem ist das Gelände gar nicht günstig, denn es steigt auf dem rechten Flügel von 20 bis 80 m, also um 60 m an.

Vergleichen wir hiermit den Aufmarsch bei Lammert und mir: Die Marschkolonne bewegt sich vom Nordrande des Rückens am Eski Ras

1) Das türkische Wort Tschai bedeutet Strom und wird niemals beim Pajas angewendet.

Pajas 4 km bis zum Pajas, den sie am Unterlauf, bez. auf Brücken zwischen Ober- und Mittellauf oder zwischen Mittel- und Unterlauf überschreitet. 1 km nördlich vom Pajas ist das Gelände zwischen Meer und Gebirge noch eng; Lammert verlegt dorthin die 11 Stadien des Kallisthenes. Nachdem die Frontveränderung der Tete der Marschkolonne, der Hakenmarsch, den Arrian mit *ἀραιώσασθαι* andeutet, vorgenommen ist, lässt er den Aufmarsch beginnen, was mir etwas kurz nach dem Überschreiten des Pajas erscheint, weshalb ich ihn erst nördlich der trocknen Schlucht des Kurudere habe beginnen lassen. So stehen nun bei Lammert c. 9 km, nach meiner Annahme c. 5 km zur Verfügung, um sämtliche Bewegungen in Ruhe, wie wiederholt betont wird, und auf ziemlich ebenem Gelände, das sich allmählich von 2,5 bis auf 6 km erweitert, ausführen zu können. Ich habe die 4 Momente in meinem Rekonstruktionsverfahren auf dem Plan angedeutet, aber ausdrücklich S. 167, Ann. 162 bemerkt: „Inbezug auf Einzelheiten macht er keinen Anspruch auf Unfehlbarkeit. Es wird Sache der Detailforschung sein, auf der Plangrundlage die Fragen über Breite, Tiefe und Zwischenräume der Aufstellung endgültig zu entscheiden — soweit dies überhaupt möglich sein wird“.

Alexanders Heer ist gegen Tagesanbruch, also in der zweiten Hälfte des Oktober 333 gegen 6 $\frac{1}{2}$ ^h aufgebrochen, so dass der Tag von c. 10 bis 11 Stunden zur Verfügung steht. Vom Nordfuss des Rückens am Eski Ras Pajas bis zum Kurudere sind c. 7 km. Dieselben erfordern mit Ruhepausen und Aufenthalt am Pajas c. 1 $\frac{1}{2}$ Stunden, also gegen 8^h kann der Aufmarsch beginnen. Es bleiben noch 7 km bis zum Deli Tschai zurückzulegen, die ohne Ruhepausen 1 $\frac{1}{2}$ Stunden erfordern. Dazu kommt der ziemlich komplizierte Aufmarsch, die Truppenverschiebungen auf den Flügeln, sodass noch 3—4 Stunden hinzuzurechnen sein werden. Der Aufmarsch von 14 km, mit dem Nachtmarsch von 30—31 km vor der Schlacht ist nicht zu gross. Wir haben am 17. und 18. August 1870 in einem Nacht- und Tagesmarsch 56 km bis in die Schlacht von Gravelotte zurückgelegt. Die Schlacht bei Issus könnte also um Mittag gegen 12 $\frac{1}{2}$ bis 1 $\frac{1}{2}$ begonnen haben: sie wird infolge des schnellen und erfolgreichen Angriffs Alexanders nicht lange gedauert haben. Jedenfalls ist noch Zeit genug vorhanden, auch die Verfolgung, wie Arrian (II. 11) sie erwähnt, vornehmen zu lassen.

8. Aufstellung der Macedonier am Pajas nach Dittberner.

Kehren wir zu Dittberners Aufstellung zurück. Nach ihm „steht das Gros der macedonischen Kavallerie am Meer, die Hoplitenphalanx am Mittellauf des Pajas, die Masse der Leichten zu Fuss und zu Pferde in langer Linie nach rechts bis in die Berge hinein aufgestellt“. Auch Curtius (III. 9. 6) bestätigt dies: „Was irgend auf jenem engen Gelände zugänglich war, war von Truppen erfüllt und die Flügel erstreckten sich einerseits

bis zum Gebirge (*ab iugo*) und andererseits bis zum Meere“. Wie reimt sich nun mit dieser Ausdehnung die Angabe des Kallisthenes (Polybius XII, 21), dass „die ganze Schlachtordnung sich ein beträchtliches Stück von den Bergen entfernt hielt, um nicht einem Angriff der Feinde, welche den Fuss derselben besetzt hielten, ausgesetzt zu sein“? Auch Arrian (II, 8, 4) und Curtius (III, 9, 10) betonen die Weisung an Parmenio, sich dicht an das Meer zu halten, damit man desto entfernter von den Bergen bliebe und nicht von der Uebermacht der Perser umzingelt würde. Daraus geht doch klar hervor, dass Alexander seinen rechten Flügel rechtzeitig und möglichst weit von der persischen Flankenstellung zu entfernen suchte, wozu am Deli Tschai Platz genug vorhanden ist. Dieser Platz fehlt am Pajas vollständig. Dittberner lässt die Macedonier sogar an der äussersten Spitze des von den Persern in ihre Stellung einbezogenen Bergrückens, der nur 1500 m vom Meere entfernt ist, ruhig vorbeimarschieren und erst dann den Aufmarsch und die Hakenbildung ausführen, wenn die Perser bereits in ihrem Rücken stehen. Zu solchen Unnatürlichkeiten gelangt man, wenn man à tout prix die beiden an Zahl aufs äusserste reduzierten Heere auf einem engen, aber unmöglichen Raume unterbringen will, wie Dittberner und Delbrück es tun. Beide haben von einer Flankenstellung keine richtige Vorstellung, wenigstens entspricht die ihrige nicht der Praxis. Es ist doch wohl selbstverständlich, dass man einen Haken (Verteidigungs- oder Angriffsflanke) bildet, bevor man an die feindliche Flankenstellung herankommt und nicht erst, wenn diese schon im Rücken liegt, wie Dittberner S. 162 ausdrücklich hervorhebt. Ich werde weiter unten noch einmal darauf zurückkommen müssen.

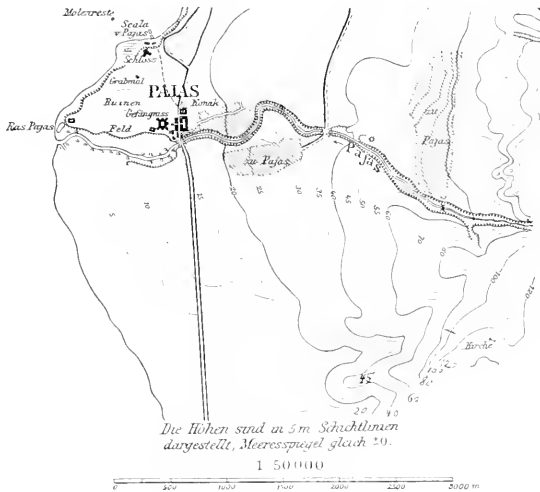
Der Raum von 4 km ist nun nach Dittberner auf beiden Seiten des Pajas mit Truppen vollständig ausgefüllt. Aber was nützt beiden Teilen diese Aufstellung, wenn der zwischen ihnen liegende Oberlauf ganz unpassierbar, der Mittellauf für geschlossene Truppenkörper, also für die Hoplitenphalanx ebenfalls unpassierbar ist? Dieses auf Grund mehrtägiger Erkundungen an Ort und Stelle von mir und meinen drei Offizieren abgegebene Urteil ist, wie Dittberner erklärt: „von modernen militärischen Anschauungen beeinflusst und schmeckt ein wenig nach Manöverkritik“. Woher er Manöverkritiken kennt und sie zu beurteilen versteht, weiss ich nicht. Er fährt fort: „Man tut gut, sich die Leistungsfähigkeit und Beweglichkeit der Hopliten Alexanders nicht zu gering vorzustellen; andererseits hat Janke auch nicht so ganz unrecht: die Phalanx kommt wirklich nicht „geschlossen“ über den Fluss, sondern zerreisst beim Uebergang“. Ich fürchte, es bleibt nichts von ihr übrig: sie ist beim Überschreiten des Pajas nicht gefechtsfähig, wie auch Polybius annimmt, und würde von den Persern vernichtet worden sein, selbst wenn sie die senkrechten Felsenfer hätte ersteigen können. Wenn man anderen Manöverkritik, Schreibtischmanöver und Willkür vorwirft, so muss man sich selbst vor diesen Fehlern hüten.

Delbrück geht von einer falschen Voraussetzung aus, wenn er S. 191 schreibt: „Der Pajas aber erschien den militärischen Reisenden so unmöglich, dass sie diesem Fluss nicht einmal eine eingehende Betrachtung gewidmet haben, sondern von vornherein alle Aufmerksamkeit dem Deli Tschai zugewendet haben“. Wie unbegründet diese Behauptung ist, dürfte aus den Daten unserer Reise hervorgehen, denn wir haben uns vom 11. bis 19. April 1902 im Lager von Pajas, vom 20. 23. im Lager von Tschok Mersin aufgehalten, also verhältnismässig mehr Zeit zur Aufnahme und Erkundung des Pajas verwendet, als am Deli Tschai. Und zwar haben wir das mit Absicht getan, weil eine Autorität, wie Professor Delbrück, sich für den Pajas als Pinars ausgesprochen hatte, worauf ich meine Offiziere wiederholt aufmerksam gemacht habe. Delbrück sagt ferner: „Jene Militärs, die an Ort und Stelle das Feld besichtigten, waren noch befangen in der Vorstellung, dass die Perser selbstverständlich viel stärker gewesen sind, als die Macedonier. Waren sie dies und hatten sie demgemäss auch den ganzen Oberlauf des Pajas gleichfalls stark besetzt, so war es freilich völlig unmöglich, dass sie in dieser Stellung angegriffen wurden. Dann ist die Schlacht hier ausgeschlossen und man könnte sich höchstens fragen, warum die Perser sich hier nicht aufgestellt und Alexander zum kampflosen Abzug gezwungen haben. Das Bild verändert sich aber von Grund aus, wenn die Perser gegen die 25 000–30 000 Macedonier nur, sagen wir, 20 000–25 000 M. in Reih und Glied gestellt haben, und mehr können sie, gemäss ihrem Marsch durch die Amanus-Pässe, nicht wohl gehabt haben. Die Unpassierbarkeit des Oberlaufs des Flusses Pajas scheidet also aus, denn bis dahin hat sich die Schlacht gar nicht erstrecken können; der Raum, der übrig bleibt, ist immer noch fast 2½ km breit, also für ein Heer von höchstens 20 000 bis 30 000 M. noch sehr reichlich“. Auch hierin irrt Delbrück; wir sind keineswegs befangen gewesen, denn wir hatten seinen I. Teil der *Geschichte der Kriegskunst* gelesen und stimmten mit ihm über die strategische Lage beider Armeen und über die Stärke der Perser darin überein, dass sie nicht die Hunderttausende erreicht haben konnten, von denen einzelne Schriftsteller berichten, auch dass nicht 30 000 griechische Söldner auf ihrer Seite gestanden. Ob aber die Gesamtstärke der Perser nur 30 000 bis 40 000 M., wie Delbrück damals annahm, oder nur 20 000 bis 25 000 M. nach seiner jetzigen Annahme¹⁾ betragen hat, wage ich nicht zu entscheiden. Dass sie sogar schwächer als die Macedonier gewesen sein sollen, haben wir allerdings aus den Quellen nicht entnehmen können, da sie sämtlich von der Ueberlegenheit sprechen. Der Marsch von Sochoi über das Amanus-Gebirge nach Issus spricht gegen das Riesenheer, aber nicht für eine so grosse Herabsetzung. Die weite Ebene östlich des Gebirges, welche den Marsch

1) Danach waren die Perser an Reitern und Bognern den Macedoniern überlegen, an Infanterie und Hoplitern aber schwächer.

K 110, Beiträge zur alten Geschichte X 2.

in breiter Front erlaubte, die Möglichkeit, dieses in mehreren Kolonnen zu überschreiten, wie ich S. 35 und 36 nachgewiesen habe, zwingen noch nicht dazu, das persische Heer auf 20 000 bis 25 000 M. herunterzusetzen. Aber selbst von der Stärke ganz abgesehen, kann ich meine Behauptung nur wiederholen, dass auch der Mittellauf des Pajas jede Gefechtsfähigkeit ausschliesst; er erlaubt ein Überschreiten im Angesicht des Feindes nicht, da sich nördlich 3—4 m hohe senkrechte Felsufer vorfinden, sodass nur einzelne Leute an wenigen Stellen hinaufklettern können. Zweifellos bleiben von den 2400 m des Mittel- und Unterlaufs nur 1150 m als Kampfplatz übrig, der für die Reiterkämpfe des rechten persischen und linken



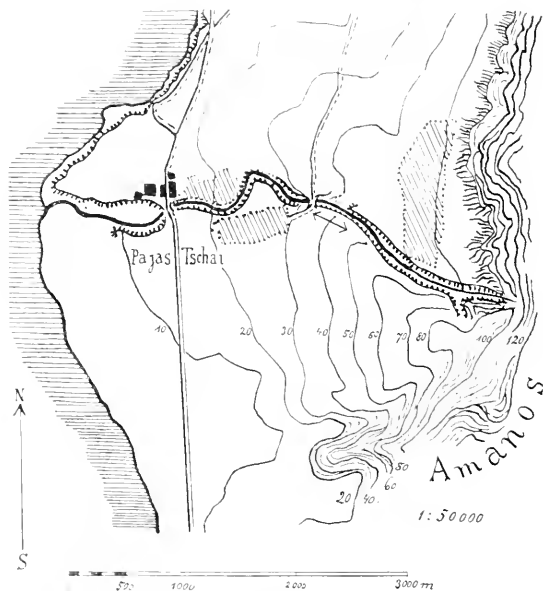
Skizze II des Pajas nach Janke.

macedonischen Flügels ausreicht und geeignet ist, aber nicht für die ganze Schlacht. Am Deli Tschai dagegen sind c. 6 km vorhanden, die mit Ausnahme weniger Stellen einen Uferkampf zulassen.

9. Angriff Alexanders mit der Hetärenreiterei am oberen Pajas nach Dittberner.

Nun sucht Dittberner diejenige Stelle auf dem rechten Flügel ausfindig zu machen, an der Alexander mit der Hetären-Reiterei trotz der geschilderten Uferbeschaffenheit am Ober- und Mittellauf im Galopp (ὀρῶμενος und σιτορῶν bei Arrian II. 10) über den Fluss gesprungen sein soll. Eine

solche findet er auf meinem Plan nicht, daher greift er auf die Original-Messschplatte in 1:25 000 zurück, welche er bei meinem leider 1908 verstorbenen Mitarbeiter, Hauptmann v. Marées, eingesehen hat. Von dieser mir selbst vorliegenden Originalaufnahme ist der Plan meines Buches auf die Hälfte, also auf 1:50000 reduziert. Dabei entdeckt er eine kleine Abweichung: dicht östlich der Brücke, also am untersten Teile des Oberlaufs fehlen die Steilstrieche des rechten Ufers an zwei, aber nicht zusammenhängenden Stellen, während auf meiner Reduktion dies nur an einer



Skizze III des Pajas nach Dittberner.

Stelle der Fall ist. Darauf beschliesst Dittberner, eine eigene Skizze zu liefern. Auf dieser, welche er S. 176 seinem Buch beifügt, fehlen die Steilstrieche des rechten Ufers auf einer Strecke von 300 m, diejenigen des linken Ufers erscheinen längs seines Pfeilstrichs so klein als möglich und westlich der Brücke fehlen sie wiederum ganz, sodass er nunmehr eine 300 m breite Stelle für den Uebergang der Hetärenreiterei Alexanders gefunden zu haben glaubt! Ich füge die 3 Skizzen zum Vergleich bei: Skizze I zeigt die Originalaufnahme, II die meinige, III diejenige Dittberners. Auf letzterer habe ich nur unten rechts die Niveaulinienzahlen

hinzugefügt. Ueber die Steilstriche möchte ich zur Erklärung anführen, dass sie ein konventionelles Zeichen sind, um die militärische Brauchbarkeit anzudeuten. Schwache sollen diejenigen Stellen wiedergeben, welche die Gangbarkeit beschränken, starke diejenigen, welche ungangbar sind. Sie können im Massstab 1:25 000 und 1:50 000 nicht jede Konfiguration des Geländes im einzelnen wiedergeben. Wenn ich hätte ahnen können, dass man die von uns durch Autopsie an Ort und Stelle gewonnene Vorstellung vom Gelände und dessen Wiedergabe im Plan am grünen Tisch in Berlin zu berichtigen unternehmen würde, so hätte ich allerdings eine topographische Aufnahme in 1:5000 und eine Photographie des ganzen mittleren Pajas veranlasst. Aber man muss in der Ferne und im Gelände mit der Zeit rechnen, über die man nicht so beliebig verfügen kann, wie am Schreibtisch. Man sieht die Natur vor sich und bemüht sich nicht, sie zu verbessern.

Dittberner macht mir auf S. 177 den Vorwurf, dass ich den Pajas stiefmütterlich behandelt habe. „Es fehlen z. B. Abbildungen, wie sie vom Deli Tschai gegeben werden und die für den Vergleich ungemein förderlich wären. Vielleicht beseitigen spätere Forschungsreisende diesen kleinen Mangel durch photographische Aufnahmen des Pajas Tschai und bestätigen unsere aus der Karte gezogene Vorstellung“. Auch diese Aufnahmen sind von mir am oberen, mittleren und unteren Pajas gemacht worden. Da aber mein Buch nicht Issus allein, sondern eine Reise durch Kleinasien darzustellen hatte, so musste leider von meiner Seite in Bezug auf die Abbildungen eine Beschränkung eintreten, zu welcher der Verleger nötigte. Dittberners Wunsch, dass sich seine aus der Karte gezogene Vorstellung bestätigen werde, dürfte wohl nicht in Erfüllung gehen. Ich bin überzeugt, dass sie das Gegenteil beweisen werden. Zunächst zeigt Abb. 3 (S. 158) die Brücke, welche heute zwischen Ober- und Mittellauf in schräger Richtung und in hohem Bogen über den Pajas führt, um den Höhenunterschied der Ufer zum Wasserspiegel zu überwinden. Man sieht rechts oberhalb der Brücke das für Mittel- und Oberlauf charakteristische Felsufer, soweit es nicht bewachsen ist. Nach Dittberner wurden diese senkrechten Stellen von der macedonischen Kavallerie mit Leichtigkeit genommen, während dies einer modernen Truppe unmöglich ist! Ich finde in meinem Tagebuch die Notiz: „östlich der Brücke senkrechte Felsufer, die immer höher bis 10, 15, 20 m ansteigen“. Demgemäss habe ich den Oberlauf S. 53 geschildert. Dittberner wundert sich S. 177, dass ich über die Uferbeschaffenheit auf dieser Strecke nichts Näheres im Text gesagt habe. Gleichzeitig ist aus der Photographie zu ersehen, dass Dittberners Zeichnung auf S. 176 der Wirklichkeit nicht entspricht und dass von einem niedrigeren Nordufer und zwei ganz flachen Stellen, die 300 m von der Brücke nach Osten reichen sollen, keine Rede ist! Wenn v. Marées dies in seiner Erinnerung bestätigt hat, so hat diese ihn getäuscht. Auch Del-

brück ist im Irrtum, wenn er an dem Uebergang vom Mittel- zum Oberlauf in den Felswänden eine Unterbrechung von 300 m annimmt. Ebenso ist er im Irrtum, wenn er es „ganz natürlich findet, dass die militärischen Reisenden diesem Punkt keine sonderliche Beachtung geschenkt haben, da der Raum viel zu klein ist, um gleichzeitig mit so grossen Massen hinüberzugehen, dass man ein in Schlachtordnung stehendes überlegenes Heer angreifen kann“. Ich verstehe nicht, wie Dittberner und Delbrück annehmen können, dass Offiziere, welche durch jahrelange Tätigkeit als Topographen ihren Blick für das Gelände und dessen militärische Benutzung geschärft haben, eine solche Stelle entgangen sein sollte, trotzdem sie, mit dem Arrian in der Hand, den Pajas mehrere Tage lang erkundet



Abb. 3. Brücke über den Pajas zwischen Mittel- und Oberlauf.

haben. Erst zwei Gelehrten am grünen Tisch an der Spree gelingt es, diese hochwichtige Entdeckung zu machen!

Dittberner schreibt weiter: „Der Raum, zu dem noch ein Stück vom Mittellauf hinzukommt (ist nicht der Fall), genügt vollkommen, um die Kavallerie Alexanders über den Fluss zu bringen, zumal wenn man annimmt, dass die Hetären, wie am Granikus, staffelförmig vorgegangen sind (dann brauchen sie doch erst recht Breitenausdehnung). Das Uebersetzen der Reiter ist eine kavalleristische Bravourleistung, die mancher modernen Truppe unmöglich (?) sein mag, zu erklären aber ist sie aus der gesteigerten Energie, die der Kampf verleiht, und aus dem vorzüglichen Mannschafts- und Pferdmaterial, das Alexander

zur Verfügung hatte.“ Hier geht nun auch der ganze rechte Flügel der Macedonier über, trotzdem er sich bis an das Gebirge (also 1500 m weit) ausgedehnt hat. Dass auch der linke Flügel der Perser sich bis an das Gebirge ausgedehnt hat, worauf Dittberner wiederholt, namentlich S. 141, 154, 163, mir gegenüber hinweist, dass er aber nicht so schwach gewesen sein kann, wie er und Delbrück ihn darstellen, geht aus Arrian (II, 9, 2) hervor: *καὶ τὸ δεξιὸν αὐτῶν τῆς γάλαγγα ἐς δύο τρίτια διέχοσαν ἰσχυρά· τὸ μὲν ὥς πρὸς Δαρεῖον τε καὶ τοὺς πέποι τοῦ ποταμοῦ τοὺς πάριαις Ἠρόσας.* Dittberner übersetzt: „Hauptmacht“ der Perser. Diese kann doch nicht mit einem Mal verschwinden! Auch Kallisthenes (Polybius XII, 17) betont, ebenso wie Curtius (III, 9, 6 *cornuque hinc ab ingo*).



Abb. 4. Oberlauf des Pajas.

dass die persischen Peltasten bis dicht an das Gebirge aufgestellt waren. Am Pajas hätte dies gar keinen Zweck gehabt, denn beide Parteien ständen einander gegenüber und könnten nicht an einander gelangen wegen der Unpassierbarkeit des Oberlaufs.

Abb. 4 zeigt diesen Oberlauf mit seinen weit auseinander stehenden hohen und senkrechten Felsatern, die ein Ueberschreiten im Gefecht unmöglich machen. Das Bett ist heute von hohen Bäumen bedeckt, sodass der Pajas kaum zu erkennen ist. Was nützt nun Alexander, dass er seine Schlachtlinie noch über den linken Flügel der Perser hinausreckt, wie Arrian (II, 9, 4) ausdrücklich erwähnt? Was nützt es Darins, wenn auch er eine Ueberflügelung anstrebt, wie Dittberner auf Grund von Cur-

tius (III, 11, 1) das *circumibatur* auffasst? Darüber gibt er uns in seiner genialen Schlachtdarstellung keinen Aufschluss. Am Deli Tschai nimmt dies alles einen ganz natürlichen Verlauf, wenn der linke persische und der rechte macedonische Flügel sich am Bergrücken von Odschakli berühren und es zum Kampf, Mann gegen Mann, kommt. Am Pajas lässt Dittberner Alexanders rechten Flügel einfach linksun machen (auf 1500 m) und den Fluss an der nicht vorhandenen Lücke überschreiten. Selbst wenn eine solche vorhanden gewesen wäre, was für ein Gedränge musste dort entstehen und wo bleibt der ganze persische linke Flügel, der dicht am Gebirge stand? Er war nach Delbrück hier bereits recht schwach, da Darius das Gros seiner Reiterei, wie er vermutete, zum Entscheidungskampf in der Meeresebene konzentriert hatte. Wo bleiben überhaupt die persische Infanterie und die 6000 Speerschützen und Schleuderer, wenn sie diesen schwachen Punkt, wo heute die c. 3 m breite Brücke hinüberführt, nicht stark besetzt und befestigt haben sollten?

Dittberner sagt: „Es ist gar nicht nötig, dass gleich geschlossene Truppenmassen an den Feind kommen, ein paar Dutzend Mann, die den Uferrand erklettern und frisch auf den Feind einhauen (?), genügen für den ersten Erfolg. Die persische Linie ist hier im Oberlauf, wie gesagt, ganz dünn (?); man erwartet hier auf keinen Fall den Angriff (?), sonst hätte nicht Dareios diesen Flügel fast ganz von Reitern entblösst. Aber gerade hier an dieser unmöglichen (sehr richtig!) Stelle setzt Alexander zum Stoss an. Das ist das Ueberraschende, das Kühne, das Grossartige in seiner Schlachtführung bei Issos, der Punkt, wo wir einmal dem kriegerischen Genius voll ins Angesicht schauen können (?). Hier liegt der Schlüssel zum wirklichen Verständnis der Schlacht in ihrer über das Schema hinausragenden Eigenart und an diesem Kardinalpunkt sind Janke und die drei ihn begleitenden Offiziere vorübergegangen. Sie mussten das, weil sie sich nicht frei machen konnten von der landläufigen übertriebenen Vorstellung von der Stärke des Dareios. Das Riesenheer der Perser fand nach ihrer Meinung keinen Platz am Pajas Tschai, und selbst wenn der Raum zur Not gereicht hätte, und wenn sie hätten zeigen wollen, dass eine Handvoll tüchtiger Reiter mit einiger Mühe über den Fluss kommen konnte, so war es für sie undenkbar, dass diese paar Mann die Phalanx des Feindes durchbrochen haben sollten, die doch hier am Pajas Tschai in ungeheurer Tiefe hätte stehen müssen. So verwarfen sie unter dem Banne jener Vorstellung den Pajas Tschai und verlegten die Schlacht an den Deli Tschai. Damit aber nahmen sie der Frucht den Kern: an den überall bequem (?) zu passierenden Ufern des Deli Tschai!) hebt sich

1) Es widerspricht dies meiner Beschreibung auf S. 57, wo ich beim mittleren und unteren Lauf des Deli Tschai stellenweise 2—3, bzw. 3—4 m hohe, senkrecht abfallende Lehnufer nachgewiesen habe, welche nicht ohne weiteres zu passieren sind, sondern umgangen werden müssen, wie z. B. Abb. 10 auf S. 58 m. B. zeigt.

das entscheidende Manöver Alexanders auf dem rechten Flügel in nichts mehr über die Schablone hinaus. Die Schlacht am Del-Tschai hätte jeder einigermaßen (?) befähigte General schlagen und gewinnen können, der Sieg am Pajas Tschai ist ein Geniestück, wie es nur Alexander fertig bringen konnte¹⁾. Mit diesen allgemeinen Worten und mit dieser Vorstellung von einer Schlacht, die er sich am grünen Tschai zugetragen hat, glaubt Dittberner die Issostrafe dahin entschieden zu haben: „Der Pajas Tschai ist der einzige Fluss, der topographisch wie miltürsch in allen Stücken dem Pinaros der Alten entspricht“. Damit hat Dittberner nach Delbrücks Ausspruch die Lösung gefunden! Auf der Lücke von 300 m haben beide ihre Theorien aufgebaut; da die Lücke in Wirklichkeit nicht vorhanden ist, so fällt ihre ganze Theorie zusammen: ihre Schlacht am Pajas ist nicht möglich. Delbrück sagt in der Vorrede zur zweiten Auflage seiner Geschichte der Kriegskunst: „So sind nicht nur unrichtige Auslegungen der Quellen, über die man verschiedener Ansicht sein kann und immer sein wird, sondern auch sachlich und physisch unmögliche Konstruktionen ausgebildet und vorgetragen worden und haben die klaren historischen Vorgänge vielfach verdunkelt und der grössere Teil meiner Arbeit bei dieser zweiten Auflage der ersten beiden Bände bestand deshalb darin, diese Unmöglichkeiten quellenkritisch und sachlich aufzulösen und zu widerlegen“. Ich glaube die Theorie vom Pajas-Übergange, wie sie Delbrück auf Grund der Dittbernalerschen Untersuchungen aufgestellt hat, als eine sachlich und physisch unmögliche Konstruktion nachgewiesen zu haben. Man erkennt, wie problematisch jeder Versuch der Lösung topographischer Fragen am grünen Tisch ausfällt, selbst an der Hand der besten Karten.

Vom Kampf der Phalangiten hören wir weiter nichts, als dass sie „erhebliche Schwierigkeiten und harte Arbeit beim Ueberschreiten des Flusses und bei dem Ringen an seinem nördlichen Ufer haben“. Delbrück schreibt S. 195: „Es wird lange genug gedauert haben, bis das Gros der macedonischen Phalanx die steilen (senkrechten!) Felswände des Pinarus überwunden hatte, sodass die Griechen einen Vorsprung gewannen“. Also auch er hält das Ueberwinden von 3–4 m hohen senkrechten Felswänden schliesslich für möglich! Gerade das nördliche Ufer ist das ungangbarere. Ich wünschte, die beiden Gelehrten ständen mit mir an diesem Ufer und versuchten, mir diesen Kampf der Phalangiten zu schildern, wie sie sich an den 3–4 m hohen senkrechten Felswänden in einander verbeissen, wie hier die Macedonier den Feind vom Uferand zu verdrängen, dort die Griechen den Gegner in den Fluss zurückzustossen suchen und wie es sogar einem Teil der griechischen Söldner des Darius — nach Arrian 8000, nach Curtius 4000 M. — gelingt, die Phalanx an dem nur 1250 m langen Mittellauf des Pajas zu durchbrechen²⁾. Alles dies macht sich auf

1) Es ist dies eine reine Unmöglichkeit, wie auch Delbrück S. 201 nachweist.

dem Papier sehr leicht: nur an Ort und Stelle kann man entscheiden, ob es dort möglich ist. Auch Dittberner und Delbrück würden erklären müssen, dass sie sich geirrt haben, dass selbst Alexanders Soldaten nicht senkrechte Felswände im Kampf erklettern können. Wenn Lammert die Macedonier eine Weile über ebenes Gelände vorrücken lässt, ohne auseinander zu reissen und in Unordnung zu geraten, dann nennt es Dittberner S. 169 Schreibtischmanöver; wenn er selbst die macedonische Schlachtlinie einen Fluss mit fast ungangbaren, teilweise senkrechten Felsufern, die sogar noch von Bognern besetzt sind, im Kampf überschreiten lässt, dann kommt sie nicht auseinander, sondern gewinnt sogar einen glänzenden Sieg! Das ist ein Schreibtischmanöver, denn es nimmt auf das Ge-



Abb. 5. Unterlauf des Pajas.

lände gar keine Rücksicht. Schon Polybius (XII. 22) fragt gegenüber der Schilderung des Kallisthenes: „Wie konnte eine Schlachtlinie von Phalangiten den schroffen (ich füge „senkrechten“ hinzu), mit dornigem Gestrüpp bedeckten Uferand des Flusses ersteigen?“

10. Der Pinarus nach Kallisthenes.

Abb. 5 zeigt den unteren Lauf des Pajas von der Brücke am Ort bis zum Meere und seine Uferbeschaffenheit daselbst. Zum Vergleich füge Auch sagen die Quellen (Arrian II. 13, Curtius V 5), dass sie sich unmittelbar vom Schlachtfelde aus in die Berge geflüchtet haben. Das ist nicht am Pajas, sondern nur nördlich vom Deli Tschai von Erzin nach Islahije möglich. Nach Curtius waren sie, von den übrigen abgeschnitten, entronnen, ohne dass dies gerade wie eine Flucht aussah.

ich in Abb. 6 die Mündung des Deli Tschai (bei niederem Wasserstande) hinzu. Wenn Arrian (II. 11, 2) erwähnt, dass während des Kampfs die persischen Reiter des rechten Flügels, welche den Thessalern auf Alexanders linkem Flügel gegenüber standen, nicht auf ihrem Ufer blieben (*ἐν τῷ τοιαυτῷ ἐν αὐτῷ τῷ ἔσθρῳ*), sondern über den Fluss setzten und attackierten (*ἐπιδιαβάντες ἐξόστως ἐνίπαλλον εἰς τὰς ἡλὰς τὸν θάλαλλον*), so ist dies aus Abb. 6 erklärlich, denn es ist ein Fluss. Die Erwähnung wird unwahrscheinlich bei einem Bache, wie ihn Abb. 5 zeigt.

Kallisthenes gilt Delbrück und Dittbener als Kronzeuge für den Pajas: wie wenig zuverlässig er ist, zeigt seine Angabe der 14 Stadien für die Entfernung vom Meere bis zum Gebirge am Pajas. Ebensovienig



Abb. 6. Unterlauf des Deli Tschai.

trifft seine Beschreibung des Unterlaufs (Polybius XII. 17, 3) des Pinarus beim Pajas zu. Er sagt: „quer durch diese Gegend strömt der erwähnte Fluss, der gleich bei seinem Austritt aus dem Gebirge Schluchten an den Seitenwänden (*ἐξορύγματα τὸν πλεονέον*) hat“. Wenn dies heissen soll, dass er ein tief ausgehöhltes Bett hat, so habe ich dies wiederholt am Ober- und Mittellauf des Pajas zugegeben. Er hat dort steile senkrechte Felsufer, wie Abb. 3 und 4 zeigen. Lammert sucht die *ἐξορύγματα* des Kallisthenes oben im Gebirge und glaubt, dass Polybius ihn falsch verstanden habe, wenn er sie in die Ebene verlegt. Daher erwähnt sie Arrian nicht. Dem möchte ich nicht beistimmen, da Kallisthenes sie wohl in der Ebene meint. Der Pajas entspringt übrigens, wie ich ergänzend

zu S. 53 m. B. bemerke, nicht oben im Gebirge, sondern am Fusse desselben. Kallisthenes führt fort: „er hat in seinem weiteren Lauf durch die Ebene bis zum Meere schroffe und den Uebergang erschwerende Ufer (*ἀλιωράων καὶ ὀρεφάτων λόφων*)“. Schon Polybios (XII, 18) sieht sich durch diese falsche Beschreibung, welche die Kavalleriegefechte am Meere unmöglich gemacht hätte, zu dem Einwand veranlasst: „Dass aber ein Fluss dazwischen war und zwar einer, wie er ihn kurz vorher beschrieben hat, das hat er vergessen“. Nun sind aber weder abschüssige, schwer gangbare, noch überhaupt Uferhöhen am Unterlauf bis zum Meeresufer vorhanden, wie Abb. 5 zeigt, und wie ich ihn S. 53 m. B. beschrieben habe. Es ergibt sich also, dass seine Schilderung, die nach Dittberner anschaulich genug und von rhetorischer Phrase weit entfernt ist, topographisch ganz falsch ist. Trotzdem sagt Delbrück S. 198, Kallisthenes hat mit seinen topographischen Angaben Recht. Es ist der zweite Fehler, den wir ihm nachweisen können: wir finden das Misstrauen, welches Polybios ihm anspricht, ganz gerechtfertigt. Er hat als Nichtmilitär der Schlacht nicht beigewohnt, sondern beim Tross sich aufgehalten und nachher durch Hörensagen und späteren Augenschein sich Kenntnis über das Schlachtfeld verschafft. Sein militärisches Verständnis ist gering, wie Dittberner selbst zugibt, während er sehr richtig von „Arrians abgeklärtem, sachgemäsem Generalstabsbericht spricht, der, sozusagen, Vater und Mutter nicht verleugnen kann: die Sprache der Ephemeriden klingt noch nach in den oft knappen, nüchternen Sätzen und der alte Militär Ptolemäus spricht deutlich genug aus der klaren, liebevoll angelegten Analyse der Operationen und taktischen Massnahmen beider Gegner“. Sollte man ihm daher nicht mehr Vertrauen schenken, als dem Kallisthenes?

Arrians Schilderung lässt keinen Zweifel übrig, dass sein Pinarus dem heutigen Deli Tschai und nicht dem Pajas entspricht. Er sagt (II, 10, 4): „Darius blieb vielmehr an den Ufern des Flusses stehen, die vielfach abschüssig (*πρὸς ἄνω καὶ κατωτέρω ὄντας*) und an einigen Stellen, wo sie dem Anschein nach leichter zu ersteigen waren *ἢ τὰ ἐπεσπόμενα ἐρείματα*, noch durch Pallisaden verstärkt waren“. Und (II, 10, 5): „die Macedonier im Zentrum konnten mit der Reiterei des rechten Flügels nicht auf gleicher Höhe bleiben, weil sie an vielen Punkten auf die abschüssigen Ufer (*πρὸς ἄνω καὶ κατωτέρω καὶ ὄντας*) stiessen“. Diese Beschreibung passt genau zum Deli Tschai, an dem die steilen Uferstellen mit den flachen abwechseln, wie aus meinem Text, den Abb. 7 bis 10 und aus dem Plan deutlich hervorgeht, und stimmt mit derjenigen am Granikus überein (I, 13, 4: *ὄχθη ἐκτεθειμένη καὶ κατωτέρω*), wo nirgends Fels sich vorfindet. Würde er nicht die senkrechten Felsufer des Pajas besonders erwähnt haben? Dittberner folgert, im Gegensatz zu Lammert, aus dem Wort *πρὸς ἄνω*, dass nur wenige, nur einige flache Uferstrecken gemeint seien. Nun ist aber am Ober- und Mittellauf des Pajas auch

nicht eine einzige flache Uferstrecke vorhanden. Diejenige, welche sich Dittberner auf S. 175 künstlich konstruiert hat, um den Raum zu gewinnen, welchen er für die Kavallerieattacke Alexanders am Oberlauf notwendig braucht, ist nicht vorhanden, wie ich oben nachgewiesen habe. Zur weiteren Charakteristik des Deli Tschai mögen noch Abb. 7 vom oberen Lauf bei Odschaklû (linker persischer Flügel) und Abb. 8 (S. 166) vom Unterlauf unterhalb der Brücke vom Tschaili (Mitteltreffen der Macedonier) dienen.

11. Die persische Flankenstellung auf dem Bergrücken.

Auf alle militärischen Fragen an dieser Stelle einzugehen, muss ich mir wegen Beschränkung des Raumes versagen. Ich möchte nur noch



Abb. 7. Oberer Lauf des Deli Tschai bei Odschaklû.

einige Punkte klar stellen, die entweder noch nicht berührt oder von besonderer Bedeutung sind. Es handelt sich um den Bergrücken (*τὸ ὄρος*) bei Arrian (II, 8), *iniquum montis* bei Curtius (III, 8, 27), den ich mit Bauer an den Deli Tschai verlege. Die Stelle bei Arrian lautet: „Darius stellte auch auf dem Gebirge zu seiner Linken gegen den rechten Flügel Alexanders etwa 20 000 M. auf und ein Teil von diesen kam Alexanders Heer in den Rücken, denn das Gebirge, auf dem sie aufgestellt waren, ging an einer Stelle in die Tiefe (*παρῳρεῖ ἐς βάθος*) und war hier wie eine Meeresbucht gestaltet (*κολατῳδὲς ἡ αὐτοῦ ὥστε ἐν θαλάσῃ ἐπίπτετο*), dann in einer Biegung vorspringend (*ἐς ἐκστασίν ἀγούσα*), brachte er die, welche an seinen unteren Teilen (*ἐκτορείαις*) standen, hinter den

rechten Flügel Alexanders“. Dittberner sieht diese Biegung des Gebirges in einem Vorsprung 2 km südlich vom Pajas und die *Ausbuchtung*, von der Arrian ebenfalls spricht, in dem Zurücktreten des Gebirges von ihm und bis zum Pajas. Dieser Gebirgsvorsprung ist aber nur eine unbedeutende Bergnase mit einer kleinen Nullfläche darauf, die wohl nicht als Aufstellungsplatz für 20 000 Leichtbewaffnete (oder weniger) angesehen werden kann. Auch tritt sie in keiner Weise hervor, denn sie ist bei einer Höhe von 20–40 m — die Nullfläche liegt auf 45 m — gleich hoch mit dem sich bis zum Mittellauf des Pajas erstreckenden Gelände: es können also die auf ihr, auf ihren Abhängen oder an ihrem Fuss (*ἐν τῇ τειχὶ ἐνωρείῳ*) aufgestellten Truppen die Macedonier nicht überhöhen.



Abb. 8. Unterer Lauf des Deli Tschai bei Tschaili.

Dittberner und Delbrück haben sich (ebenso wie Gruhn) durch die Schummerung täuschen lassen, welche leider durch den Lithographen wiederum zu weit ausgedehnt ist. Sie musste, wie sonst auf dem Plan, bei 100 m aufhören, statt bis 20 m herunterzugehen. Ich bedaure diesen Fehler der Zeichnung, da er vielleicht zu falscher Auffassung geführt hat. Genaues und richtiges Planlesen, wozu das Verfolgen der Niveaulinien gehört, ist erforderlich, wenn man auf dem Plan militärische Verhältnisse beurteilen will. Ich habe, als ich im Gelände stand, gar nicht an die Möglichkeit gedacht, dass Jemand hier die Flankensicherung suchen würde, sonst hätte ich jedenfalls eine Photographie davon aufgenommen, wie ich es bei Odshaklü (Abb. 12 und 13 m. B.) gemacht habe.

Eine Ausbuchtung ist überhaupt nicht vorhanden, auch nicht auf dem Plan, abgesehen von kleinen Mulden nördlich und südlich der Bergnase. Dittberner hat wiederum das Zurücktreten der Schumnerung, die nur den Fuss des Gebirges ungefähr andeuten soll, irrigerweise als solche angesehen, wenn er S. 115 sagt: „in weit ansholendem Bogen tritt der Amanus in Richtung seiner Tiefe zurück“. Gerade im Gegensatz zur Ausbuchtung, die Arrian mit einer Meeresbucht vergleicht, ist eine Rückenbildung zwischen der Bergnase und dem Pajas vorhanden, die sich durch Vorspringen der Niveaulinien nach Westen kundgibt, also kann von einer Meeresbucht keine Rede sein, wie bei der von mir südlich von Odschaklü festgestellten Ausbuchtung, die ganz von Wasser ausgefüllt sein könnte. Dass Dittberner die Bergnase in südöstlicher Richtung vorspringen lässt, ist wohl nur auf einen Druckfehler zurückzuführen, da es „südwestlich“ heissen muss. Die Bergnase liegt $1\frac{1}{2}$ km vom Oberlauf, 2 km vom Mittellauf des Pajas entfernt. Er hält diese Entfernung einer Flankensicherung für richtig, diejenige am Bergrücken von Odschaklü von 250 m für ungenügend. Ich bin entgegengesetzter Ansicht: eine Angriffsflanke, wie wir sie uns bei der persischen Aufstellung zu denken haben, muss Anschluss an die Hauptstellung haben, sonst schwebt sie in der Luft und ist der Isolierung ausgesetzt, wie Delbrück S. 195 richtig auseinandersetzt. Er lässt die Besatzung „auf die Höhen der Berge“, Dittberner „auf die Höhe des Gebirges“ zurückweichen. Diese liegt 1750 m über dem Meere, kann also wohl von Arrian (II. 9. 4) nicht gemeint sein, wenn er sagt: „sie floh auf die Spitze (*ἐς τὸ ἄκρον*)“, sondern nur der Bergrücken bei Odschaklü: Gruhn erscheint dieser kurze Daumen am Gebirge trotz seiner Höhe von 30 m und seiner Länge von 800 m nicht gross genug, um überhaupt von Abhang und Gipfel zu reden, auch hätten die Quellen die beiden Abhänge nach Süden und nach Norden nicht erwähnt! Dittberner meint, die Besatzung des Bergrückens bei Odschaklü hätte es bequemer gehabt, wenn sie einfach über den Fluss zurückgegangen wäre und den linken Flügel der Hauptstellung verstärkt hätte. Am Pajas war ihr dieser Weg verschlossen und sie wäre völlig isoliert worden, wie Dittberner selbst zugeibt. Man muss doch den Persern so viel zutrauen, dass sie sich nicht von vornherein in eine isolierte Stellung hineinbegeben werden!

Nun sprechen Dittberner und Delbrück von einer Flankenstellung des persischen Detachements auf den Bergen. Ihre Bergnase liegt aber gar nicht zu ihrer Linken, wie Arrian (II. 8. 7: *τῶ ὄρει τῶ ἐν ἀκρωτεῶν*) ausdrücklich betont, sondern genau südlich vor der Mitte der persischen Stellung am Pajas, zu deren Sicherung ausdrücklich 30 000 Reiter und 20 000 Leichtbewaffnete ausser den 20 000 M. der Besatzung des Bergrückens von Darius vorgeschickt werden. Trotz dieser Sicherungsmassregeln lässt Dittberner den ganzen Aufmarsch zwischen der Bergnase und dem Pajas vor sich gehen, im Rücken gefährdet durch die Besetzung des

Berges. Er betont namentlich und wiederholt, dass, wie Arrian berichtet, diese den Macedoniern in den Rücken gefallen sei und verwirft deshalb die Stellung bei Odschaklü. Die Tendenz einer Angriffsflanke geht allerdings dahin, aber erst wenn der Feind so weit vorgedrückt ist, dass sie ihn im Rücken fassen kann. Von vornherein wird dies in den seltensten Fällen möglich sein; daher sind die Einwürfe gegen die Stellung am Bergrücken von Odschaklü unbegründet: sein Aufmarsch zur Schlacht, seine Darstellung der Kämpfe mit der feindlichen Besetzung im Rücken sind unmöglich. Er kämpft mit drei Fronten nach vorwärts, nach rechts seitwärts und nach rückwärts.

Bei Odschaklü ist ein wirklicher Bergrücken, wie ich ihn auf den Abb. 12 und 13 meines Buchs dargestellt habe. Er überragt das umliegende Gelände um 20—30 m und ist bei seiner Ausdehnung von 800 m so bedeutend, dass er 20000 M. ebensogut fassen kann, wie 200 M., wenn die erste Zahl herunterzusetzen ist. Eine idealere Stellung für eine Flanken-sicherung lässt sich gar nicht denken; ihr linker Flügel könnte sich bis an den hier noch gangbaren Fuss des Gebirges erstreckt haben, wodurch derselbe sehr früh in den Rücken Alexanders gekommen wäre. Arrian (II. 8, 7) sagt ausdrücklich: *καὶ τοῦτο ἔσται ὃ κατὰ πόδας ἐγερτο τῆς Μεδάρου στρατῶς*. Also nur ein Teil bedrohte den Rücken, die anderen waren *κατὰ τὸ Μεδάρου ὄρεον* aufgestellt. Ich habe auf meinem Plan bei A die Stellung der vorgeschobenen Leichtbewaffneten angedeutet, welche auf dem ansteigenden Gelände zwischen Odschaklü und dem eigentlichen Gebirge den rechten Flügel Alexanders und auch seinen Rücken bedrohten, wenn er dieser Gefahr nicht durch einen Haken (*ὁ ἐπιστρατήρ*, d. h. eine nach rückwärts gebogene Verteidigungsflanke) begegnet wäre. Dieses merklich von 80—100 m ansteigende Gelände ist sehr wohl als *ἐπώγεια*, als die Gegend „unten am Berge“ zu bezeichnen, wie sie in den von Arrian (II. 8 und 9) geschilderten Kämpfen eine Rolle spielt; sie ist keineswegs eben, wie Dittberner S. 163 Anm. behauptet. Mit leichter Mühe wurden die Perser aus ihrer Stellung dasselbst geworfen und flohen auf die höchste Spitze (*ὁ ἄκρον*). Die Stellen bei Curtius, der sich durch topographische Einzelheiten auszeichnet (III. 8, 26): *alio in inguine montis caeserunt, ut hostium agmen prospicerent*, (27): *anguine montis eum parte copiarum occupare statuit*, (9, 6): *quidquid in illis angustiis adiri poterat, implerant copiae, cornuque hinc ab iugo, illuc a mari stabant*, (9, 6): *qui praenissi ab Darco inguine montis insederant* können sich nur auf diesen Bergrücken, nicht auf Dittbarners Bergnase und nicht auf den Hauptkamm des Amanus beziehen. Gruhn und Dittberner führen als Einwand gegen den Bergrücken die von mir S. 61 beschriebene Schlucht südlich davon an, die von den Schriftstellern nicht erwähnt wird, weil sie nicht bloss östlich und westlich, sondern überall mit Leichtigkeit zu passieren ist, denn sie hat keine senkrechten Wände.

Daher ist sie auf dem Plan auch nur durch ganz schwache Steilstrieche markiert, was wohl zu beachten ist, wenn man nach ihnen die Gangbarkeit des Geländes beurteilen will.

Dittberner bezeichnet es als Willkür, dass ich den linken Flügel der Perser bei Odschaklū annehme, während die Quellen angeben, dass er bis zum Gebirge reiche. Der bedeutende Bergrücken ist aber ein Teil des Gebirges und zieht sich bis in die Gegend von Odschaklū; hinter ihm brauchte er sich nicht weiter auszudehnen, daher bin ich berechtigt, ihn bei Odschaklū anzusetzen.

Dittberner bezeichnet meinen Hinweis auf die Schlacht bei Wörth als einen unglücklichen Vergleich, obgleich derselbe sehr nahe liegt, da ebenso wie der Pinarus bei Issus die Quellen zwischen den beiden Schlachtlinien liegt und auch die Franzosen eine Verteidigungsflanke nördlich von Fröschweiler gebildet haben, gegen welche die Bayern vorgingen. Ich habe keineswegs die Schlussfolgerung daraus ziehen wollen, weil bei Wörth von den Deutschen 10 M., von den Franzosen 6 bis 7 M. auf den Meter kommen, müsse auch die Sarissenphalanx bei Issus so gestanden haben. Er scheint Hinweise auf die moderne Kriegsgeschichte, wie sie z. B. Delbrück (*Geschichte der Kriegskunst* II, S. 7) bei Sphakteria im Vergleich zu Alsen und namentlich Kromayer macht, der in seinem Schlusswort *Schlachtfeld und Schlacht* (*Antike Schlachtfelder* I, S. 317 ff.) eine Reihe von neuen Schlachten zum Vergleich mit den antiken in Bezug auf ihre Ausdehnung heranzieht, nicht zu kennen.

12. Gegen den Pajas als Pinarus.

Ich komme zum Schluss. Von den S. 72 und 73 meines Buches aufgeführten sachlichen Punkten, welche gegen den Pajas und für den Deli Tschai als Pinarus sprechen, ist kein einziger durch Dittberner widerlegt. Ich füge dieselben nochmals bei:

Die Punkte 1 und 2, wie ich sie auf S. 72 aufgestellt habe, ändern sich insofern, als ich nunmehr mit Lammert und Dittberner das Lager der Macedonier vor der Schlacht ebenfalls auf den Bergrücken am Eski Ras Pajas verlege. Da Dittberner ihre Vorposten am Nordrande desselben annimmt, womit ich einverstanden bin, so würde der Marsch in der Kolonne, den Arrian (II, S. 2) erwähnt, solange der Gegner noch in jeder Richtung eingeengt war, nur 1—2 km bis zur engsten Stelle, wo das Gebirge sich der Küste bis auf 1500 m nähert, fortgesetzt worden sein, was mir ebenso zu gering erscheint, um erwähnt zu werden, wie die 2 km, in denen die Entwicklung zur breiten Front bis zum Pajas erfolgt sein soll. Der Raum ist so gut von beiden Seiten zu übersehen und so nahe, dass sich Arrians (II, 10, 3) „in der Ferne“ (*ἐν ἀπόψει*) nicht ganz damit in Einklang bringen lässt. Da nach Arrian (II, S. 5) Darins 30 000 R., 20 000 Leichtbewaffnete zu Fuss über den Pinarus hinüberschickt, sobald

er die Nachricht erhält, dass Alexander in Schlachtordnung heranrücke, so müssten doch beide Parteien, die nur eine halbe Stunde von einander entfernt sind, in Berührung gekommen sein und die Perser würden den Aufmarsch in dem engen Raum sicher gestört haben. Inzwischen hatte Darius seine Aufstellung vollendet, wozu doch wohl Stunden gehört haben werden, und gab jetzt der Reiterabteilung, welche er über den Fluss hinübergeschickt hatte, um sein Heer ungestört ordnen zu können, das Zeichen zum Rückzuge. Die auch von Curtius (III. 8, 28) erwähnten 20 000 Leichtbewaffneten zu Fuss blieben also auf dem linken Pajas-Ufer und sollten sich nicht gerührt haben, um Alexanders Aufmarsch unmittelbar vor ihnen zu stören?

Alles dies ist am Pajas unmöglich, während es am Deli Tschai natürlich verläuft, denn Darius hat Zeit genug, ungestört sich aufzustellen und seine Reiterei zurückzunehmen, als sie noch nicht Fühlung mit dem Feinde hatte.

3. Der Pajas ist an sich unbedeutend, nur ein Gebirgsbach, wird aber in seinem Oberlauf (Abb. 4), sobald er in die Ebene tritt, von 10 m hohen senkrechten Felsufern eingeschlossen, sodass man ihn dort gar nicht, im Mittellauf (Abb. 3) schwer, namentlich mit Truppen im Gefechte, im Unterlauf (Abb. 5) überall passieren kann. Ich füge hinzu: es wäre seltsam, wenn sämtliche Schriftsteller den Pinarus als *ποταμός* bezeichnen und hiernit den unbedeutendsten Gebirgsbach der Gegend im Sinne gehabt haben sollten, während der Deli Tschai (Abb. 6) der bedeutendste, die anderen Rabat Tschai, Mersin Su, Merkes- oder Sarisaki Su bedeutender sind als der Pajas: es sind wirkliche Flüsse, während dieser, selbst an seiner Mündung, nur ein Bach ist und nirgends als Tschai (Strom), wie Dittberner und Delbrück ihn irriger Weise nennen, und nicht einmal als Su (Fluss) bezeichnet wird.

4. Das Gelände nördlich vom Pajas ist für die Besetzung insofern sehr ungünstig, als der rechte persische Flügel, wie Dittberner S. 165 selbst zugibt, in das Meer geworfen werden konnte, da die Skala vom Pajas eine wenn auch nicht gerade starke Einbuchtung der Küste nach Osten bildet. Es bleibt nur ein rechtwinkliges Dreieck übrig, dessen Grundlinie am unteren Flusslauf entlang vom Meere bis zum Ort, ebenso wie seine Höhe von diesem Ort bis zum Meere nur 1 km beträgt. Es leuchtet ein, dass dieser Raum, zumal er Sümpfe enthält, weder für den rechten Flügel noch für die hinter ihm anzunehmenden Lagerplätze, welche nach Curtius (III. 8, 18) ziemlich weitläufig (*marine luvius*) waren, ausgereicht haben würde. Da ausserdem am ganzen Oberlauf ungangbares Gelände sich vorfindet, so bleibt eigentlich nur der Mittellauf mit e. 1½ km Breite übrig und an ihm sollen nach Arrian (II. 8, 6) von seinem schweren Fussvolk an 30 000 M. griechische Mietstruppen (auch Kallisthenes bestätigt diese Zahl) und auf beiden Seiten von diesen gegen 60 000 M. so-

genannte Kardaker Platz haben. Denn soviel konnte der Raum, wo sie aufgestellt waren, in einfacher Schlachtordnung (*ἐνὶ γὰρλαργῷ ἀνὰ ἑλάνῃ*) fassen. Die Angaben über die Stärke des persischen Heeres weichen bekanntlich sehr von einander ab; nach Arrian und Plutarch: 600 000, Diodor und Justinus: 500 000, Orosius: 400 000, Curtius: 311 200, Bauer: 200 000, Yorck v. Wartenburg: 160 000, Kallisthenes: 60 000, Dittberner: 40 000, Delbrück (1. Auflage): 30 000–40 000, (zweite Auflage): 20 000 bis 25 000 M. Ob eine so bedeutende Herabsetzung, wie bei den letzten Zahlen, geboten ist, wage ich nicht zu entscheiden.

5. Die von Arrian auf dem linken persischen Flügel erwähnte Ausbuchtung und der vorspringende Bergrücken sind am Pajas nicht vorhanden.

13. Für den Pajas als Pinarus.

Dittberner führt auf S. 175 Colonel Sir Charles W. Wilson an, der sich — wie ich schon auf S. 52 meines Buchs, Anm. 142 vermerkt habe — für den Pajas als Pinarus erklärt hat. Er war Generalkonsul für Anatolien. Aus seinem Bericht¹⁾ über einen Vortrag vom 24. März 1884 geht nicht hervor, ob er sich längere Zeit am Deli Tschai und am Pajas behufs genauer Erforschung des Schlachtfeldes von Issus aufgehalten und ob er Aufnahmen von den beiden Flüssen gemacht hat. Die seinem Aufsatz beigelegte Skizze des Golfs von Scanderun von Capt. Bennet ist unzureichend. Ihm gegenüber verteidigte Ainsworth in einem Briefe vom 11. Juni 1884 (*the identification of the Pinarus with the river Piyas* in denselben *Proceedings* S. 468) die Ansicht, dass die Schlacht am Deli Tschai stattgefunden hat. Er sagt richtig: *the Piyas was a mere rivulet, whilst the Deli Tschai or mad river becomes a really small river*. Er war früher auch der Ansicht gewesen, dass der Pajas dem Pinarus entspreche, hatte aber bei genauer Prüfung seine Ansicht berichtigen müssen. Ihm schliesst sich Bumbury an (die *Proceedings* nennen ihn *the great authority on all questions of classical geography*). Nur macht er sehr richtig auf einen Irrtum bei Ainsworth aufmerksam, der die weite Ebene, von der Arrian (II, 6, 3: *περὶ τὴν πάντη ἀναπνικαμένην* und 7, 3: *ἐν τῇ ἐνδορρωγίᾳ*) im Gegensatz zu der engen Ebene bei Issus (*τὰ στενὰ ποτα*) spricht, in die Ebene von Gösene oder Erzini statt nach Syrien verlegt.

Darauf antwortete Wilson in einem Briefe vom 11. August 1884 über die *Identification of the Pinarus with the River Piyas* (S. 540 desselben Bandes):

1. Die Front von Alexanders Heer war ungefähr $1\frac{1}{2}$ miles (= 2,41 km), was mit der Breite der Ebene am Pajas und mit der Angabe des Kallisthenes von 14 Stadien (= 2,5 km) übereinstimmt, während die Ebene

¹⁾ Vgl. *Notes on the geography of Asia Minor, made during journeys in 1879–82* in *Proceedings of the Royal Geographical Society* VI S. 320. London 1884.

am Deli Tschai über 5 miles (= 8,04 km) breit ist, sodass Alexanders Armee von den Persern flankiert worden wäre. Das ist allerdings durch die Besetzung des Bergrückens geschehen. Die Ebene am Pajas ist aber in Wirklichkeit 4 km und am Deli Tschai nur 6—7 km breit.

2. Die Spitze von Alexanders Heer war am Morgen des Schlachttages an den Marble gates (am Jonas-Pfeiler) 5 miles (= 8,04 km) vom Pajas, 10 miles (= 16,09 km) vom Deli Tschai entfernt und kam kurz (?) nach dem Verlassen der Tore (Strandpass des Xenophon) mit den feindlichen Vorposten in Berührung und die Schlacht fand am Pajas statt. Seine Entfernungen stimmen nicht: es sind bis zum Pajas 11, bis zum Deli Tschai 21 km.

3. Die topographischen Verhältnisse am Pajas stimmen mit den Schilderungen überein, am Deli Tschai nicht. Einen Nachweis dafür gibt er nicht.

4. Issus verlegt er im Gegensatz zur Annahme der meisten Forscher in geringe Entfernung nördlich vom Pinarus, also nach seiner Annahme vom Pajas und kann die Details der Schlacht, ohne an dieser Stelle auf sie einzugehen, nicht damit in Einklang bringen, wenn das Schlachtfeld auf 10 miles (= 16,09 km) von den Marble gates verlegt wird. Dies wird erklärlich dadurch, dass er die erste Berührung mit dem Feinde bereits in der Strandebeane annimmt.

Wilson versprach, dass er ausführlich hierüber im Winter 1884/85 in der *Royal United Service Institution* vortragen werde. Auf eine Anfrage teilte mir diese mit, dass der Vortrag nicht gehalten worden sei. In dem von Major-General Sir Charles Wilson bearbeiteten *Handbook for travellers in Asia Minor* (Verlag von Murray 1895) verbleibt der Verfasser bei der Ansicht, dass der Pajas dem Pinarus entspreche. Er sagt: Here the plain was so narrow, that, though there was sufficient room for the Macedonians to deploy, the Persians could not utilise their large force. Als ich mich mit General Wilson in Verbindung setzen wollte, um seine Ansicht nach dem Erscheinen meiner Pläne zu erfahren, erhielt ich vom Verleger Sir Murray die Nachricht, dass Wilson leider am 25. Oktober 1905 gestorben ist.

Auf Grund der eindringlichen Schilderung Dittberners erklärt nun auch Deiblück:

1. Alle Nachrichten der Quellen.
2. die Entfernungsangaben.
3. die Beschreibung der Flussufer.
4. das in das Meer vorspringende Uter am Unterlauf.
5. der Bergvorsprung für das persische Flankendetachment.

alles passt, alles findet sich beim Pajas und nur beim Pajas*.

ad 1—3. Nur einzelne Nachrichten des nach Polybios nicht ganz zuverlässigen und in militärischen Angelegenheiten völlig unerfahrenen Kallisthenes lassen sich für den Pajas in Anspruch nehmen. Seine Ent-

fernungen sind ungenau. Seine Beschreibung der Flussufer stimmt nur teilweise; diejenige vom Unterlauf des Pajas ist falsch. Sämtliche Nachrichten des Arrian dagegen, namentlich seine Beschreibung der Flussufer, sind in Uebereinstimmung mit dem Deli Tschai; auch nicht eine einzige lässt sich nur auf den Pajas beziehen. Auch bei Curtius findet sich keine Stelle, die im Widerspruch zum Deli Tschai stünde.

ad 4. Das in das Meer vorspringende Ufer des Unterlaufs des Pajas haben Lammert und ich als ungünstig für die Aufstellung des persischen rechten Flügels erklärt; auch Dittberner erkennt S. 164 die Gefahr der Perser, ins Meer geworfen zu werden. Delbrück begründet sein Urteil nicht; ich kann nur annehmen, dass er der Ansicht Dittberners in Bezug auf die Flucht beitrifft, welche nach Curtius (III. 11, 13) die Perser bei der Verfolgung durch die Reiter des Parmenio vom Meere fort *in illud cornu* d. h. zum linken Flügel fortriss. Ich sehe darin nichts, was für die Stellung am Pajas spräche.

ad 5. Der Bergvorsprung, wie Arrian, Polybios, Curtius ihn beschreiben, ist am Pajas nicht vorhanden. Was Dittberner und Delbrück dafür ansehen, entspricht dieser Beschreibung nicht; ihre nicht überhöbende Bergnase liegt $2\frac{1}{2}$ km vor der Mitte der Stellung am Pajas, kann also nicht zu einer Flankenstellung benutzt werden, wie alle Quellen sie richtig andeuten. Da sich Delbrück in Bezug auf den Angriff Alexanders ganz an Dittberner anschliesst, kann ich nur wiederholen, dass die von ihnen künstlich konstruierte Lücke von 300 m am Ober- und Mittellauf nicht vorhanden ist, wie Abb. 3 zeigt, der Angriff daher unmöglich wird. Ich kann ihre Ansicht (S. 177), dass der Kavallerie Alexanders möglich gewesen ist, was der modernen unmöglich erscheint, nicht teilen. Senkrechte Felsufer konnte sie ebensowenig wie die heutige im Kampf nehmen. Man pflegt zu sagen, die Kriegskunst sei veränderlich. Dies hat in Bezug auf die Taktik, welche sich nach Zeit und Bewaffnung ändert, Gültigkeit. Dagegen gibt es Grundsätze der Kriegskunst, welche weder an Raum noch an Zeit gebunden sind, also einem Wechsel nicht unterliegen.

Delbrück sagt in der Vorrede zur ersten Auflage seiner *Geschichte der Kriegskunst* (S. VII) sehr richtig: „Um mit der Untersuchung bis auf den Grund zu kommen, muss daher die philologische und die Sachkritik bei jedem Schritt und jeder Betrachtung Hand in Hand gehen, sich unangesehen gegenseitig belehren und kontrollieren. Es gibt keine wahre Sachkritik ohne die quellenmässige, philologisch-genauere Grundlage, und es gibt keine wahre philologische Kritik ohne Sachkritik“. Der von mir hochverehrte General v. Schlichting äussert sich bei einer Besprechung des Delbrückschen Werks, dessen Vorzüge ich ebenso anerkenne, wie er: „Der Kriegsgeschichtsforscher bedarf überhaupt immer des Historikers von Fach. Dieser ist der gründlichen Ermittlung weltgeschichtlicher Tatsachen jeden-

falls am meisten gewachsen; aber er auch bedarf des gewiegten und vielseitig geübten militärischen Urteils, um die ermittelten Tatsachen strategisch wie taktisch richtig einzuschätzen. Bis in die Neuzeit bleibt dieser Dualismus bestehen. Die Forschungen Sybels und Friedjungs waren unentbehrlich, um die gewaltigen Erscheinungen jüngster Vergangenheit allgemein zeitgeschichtlich festzustellen. Für ihre Strategie und Taktik bleiben Moltke und seine Schüler die Hauptsachverständigen. Es ist daher begreiflich, wenn sich auf so entstehenden Grenzgebieten beide Fachbemühungen gelegentlich in die Haare geraten, wiewohl sie darin Unrecht tun. Das Höchste kann nur vom Zusammenwirken beider Teile erreicht werden: von Historikern, die sich das militärische Urteil erarbeiten, von Militärs, die sich das Rüstzeug der umfassenden Gelehrsamkeit aneignen*.

In der Vorrede zur zweiten Auflage seines Werks (S. IV) macht Delbrück den Militärs den Vorwurf, dass sie „viel zu schnell und viel zu sicher glauben, mit den in der Praxis, oft nur des Friedensdienstes, gewonnenen Vorstellungen die Verhältnisse früherer Kriegsepochen kritisch bemeistern zu können“. Lammert¹⁾ sagt: „Die antike Kriegswissenschaft verlangt nicht nur philologisch-historische Schulung, sondern auch militärisches Sachverständnis. Beides ist selten in einer Person vereinigt. Militär und Gelehrter müssen sich also auf diesem Gebiet gegenseitig ergänzen“. Delbrück gehört zu diesen seltenen Ausnahmen; um so mehr muss man sich wundern, dass er sich die Theorie seines Schülers Dittberner von der Schlacht bei Issus, seinen Aufmarsch, seinen Angriff mit der Hetärenreiterei, seine Flankenstellung, welche ich als sachlich und physisch unmögliche Konstruktionen nachgewiesen habe, ganz zu eigen gemacht hat, obwohl er in seiner zweiten Auflage gegen diese anzukämpfen besonders bestrebt gewesen ist.

14. Für den Deli Tschai als Pinarus.

Delbrück sagt: „Mit dem Deli Tschai lässt sich auch bei der grössten Künstelei (?) kaum eine oder die andere der überlieferten Nachrichten vereinigen“. Sollte es nicht einer grösseren Künstelei bedürfen, wenn man, um das auf 20 000 bis 25 000 M. herabgesetzte persische Heer unterzubringen, die Schlacht an einen Fluss verlegt, an dem sie unmöglich stattgefunden haben kann? Ohne mich auf irgend welche Künsteleien einzulassen, hebe ich nochmals diejenigen Punkte hervor, welche für den Deli Tschai als Pinarus sprechen:

1. Das Gelände nördlich vom Pajas bez. Kurudere ist vorzüglich für den Aufmarsch geeignet, da es sich von 3—4 km Breite allmählich auf 6—7 km erweitert. Es entspricht demjenigen, was Polybios (XVIII. 31) im Sinne hat: „Nun aber ist es eine anerkannte Sache, dass die Phalanx

¹⁾ *Berliner Philologische Wochenschrift* Nr. 50, 16. Dezember 1905, S. 1603.

ein ebenes, freies Gelände erfordert, das auch sonst keine Hindernisse bietet, wie z. B. Gräben, Löcher, Talgründe, Erhebungen, Flussbetten, denn alles ist instande, eine solche Aufstellung zu hindern und aufzulösen⁴. Der unbedeutende Rabat Tschai dürfte um die Herbstzeit ziemlich wasserlos gewesen sein, daher kein Hindernis gebildet haben.

2. Der Deli Tschai entspricht der Schilderung Arrians (II, 10, 1) in Bezug auf seine Uferbeschaffenheit vollständig. Sie ermöglicht sowohl dem Verteidiger bei etwaigem Uferwechsel, als auch dem Angreifer das Ueberschreiten. Ist ein solches Fronthindernis unüberschreitbar, wie der Pajas an seinem Oberlauf und vorherrschend auch am Mittellauf, so muss der Angriff unterbleiben. Dittberner betrachtet die Ufer des Deli Tschai als überall bequem zu passieren. Das ist ein Irrtum. Ich habe auf S. 57 meines Buchs beim Mittel- und Unterlauf desselben stellenweise 2—3, bez. 3—4 m hohe, senkrecht abfallende Lehmufur nachgewiesen, welche nicht ohne weiteres zu passieren sind, sondern umgangen werden müssen, wie z. B. Abb. 10 auf S. 58 zeigt. Die von Arrian erwähnten *záqaza* waren hier mehr am Platz als am Pajas.

3. Der Lauf des Deli Tschai⁵ ist fast senkrecht zum Strande gerichtet, sodass die Richtung des Angriffs, welche ziemlich parallel dem Strande erfolgt sein wird, die persische Stellung fast senkrecht trifft. Wenn Kallisthenes (Polybios XII, 17) anführt, dass der Fluss gerade längs der persischen Stellung vorbeifloss, so passt dies besser auf den Deli Tschai als auf den Pajas, der eine so gleichmässige Richtung nicht annimmt. Eine Aufstellung längs desselben würde einen grossen Winkel bilden; folgt sie dem Oberlauf, so würde der rechte Flügel c. 1 km nördlich von der Mündung enden, folgt sie dem Unterlauf, so würde der linke Flügel ebenso weit nördlich vom oberen Pajas enden.

4. Es ist genügend Raum für den Angreifer sowohl, als für den Verteidiger vorhanden. Die Perser fanden in der c. 6—7 km breiten, 5 bis 8 km bis zu den Bergen von Erzín sich erstreckenden nördlichen Ebene hinreichenden Platz, selbst wenn ihr Heer so stark gewesen sein sollte, wie die Schriftsteller es angeben. Ihren Angaben widerspricht die noch nicht bewiesene Annahme Delbrücks, dass es sogar schwächer gewesen sein soll, als das macedonische. Die Breite der Ebene südlich vom Deli Tschai bis zum Gebirge — c. 6 km — ist andererseits nicht zu gross, um nicht von der macedonischen Schlachtlinie einschliesslich des Hakens ausgefüllt werden zu können, wenn wir tatsächlich Lücken und Gelenke zwischen den Taxen annehmen, wie sie in der Praxis stets vorkommen.

5. Die Ausbuchtung am linken persischen Flügel bei Usudschulu und

1) Eine Berichtigung der Skizze von Issus in der zweiten Auflage von Delbrücks *Geschichte der Kriegskunst* I S. 185 wäre notwendig gewesen, da sie die Flussläufe, namentlich den Deli Tschai, ganz falsch darstellt.

der Bergrücken südlich davon sind genau so am Deli Tschai vorhanden, wie Arrian sie beschreibt.

6. Die Entfernungsangaben der Itinerarien weisen, auch wenn sie nicht alle zuverlässig sind, vorherrschend auf den Deli Tschai als Pinarus. Ich füge ferner hinzu:

7. Da sämtliche Schriftsteller den Pinarus als *ποταμός* bezeichnen und nur von diesem einen Flusse sprechen, so können sie nur den bedeutendsten im Sinne haben, wie ich unter 3. S. 170 nachgewiesen habe. Nur auf ihn kann sich Strabo (XIX. 5, 19) beziehen: „Auf Aegaeae folgt das Städtchen Issus mit einem Ankerplatz und der Fluss Pinarus. Hier fiel die Schlacht zwischen Alexander und Darius vor“. Vgl. Abb. 4 und 7—11 meines Buchs.

8. Es wäre seltsam, dass die bedeutenderen Flüsse weder beim Vormarsch zum Pajas noch beim Rückzuge nach der Schlacht erwähnt werden. Flüsse, welche senkrecht zur Rückzugslinie fließen, sind viel gefährlichere Hindernisse als Schluchten und sonstige Unebenheiten. Aber auch diese *γάραρες καὶ δεξαροῖα* finden sich nördlich vom Deli Tschai mehr als nördlich vom Pajas vor. Auch dass Arrian ausdrücklich neben diesen die *ὄψαροι ποταμοὶ* erwähnt, spricht für das Gelände am Deli Tschai. Wenn Dittberner mir auf S. 164 in Bezug hierauf einen Widerspruch unterschiebt, so scheint er S. 13 und 43 meines Buchs übersehen zu haben, denn er führt nur dasjenige an, was ich über die Verbindung der beiden Ebenen in der nordwestlichen Ecke beim Tumulus Tell Arakli gesagt habe, lässt aber meine Schilderung des schluchtenreichen, fast bis 100 m ansteigenden Geländes fort, in welchem teilweise der Rückzug des Darius in der Richtung auf Erzän und Toprak Kalessi erfolgt sein muss, und wo vielleicht die von Alexander zur Erinnerung an den Sieg gegründete Stadt Nikopolis gelegen hat, wie ich aus den dort vorhandenen Ruinen vermuten möchte. Durch den allen bekannten Richtungspunkt von Toprak Kalessi findet auch das *illud cornu* bei Curtius (III. 11, 13) seine Erklärung, während Dittberner es auf die Gegend nördlich vom Pajas bezieht. Ich verweise auf das, was ich S. 42 und 43 meines Buchs über den Rückzug gesagt habe. Ich habe nur die bekannten Schilderungen der alten Schriftsteller (Arrian II. 11, 8. Polybios XII. 20) von der Anhäufung der Leichen in diesen Schluchten für ebenso übertrieben erklärt, wie die modernen Schilderungen von den Strömen von Blut, welche über die Schlachtfelder fließen. Ich habe die beiden grössten Schlachten der Neuzeit mitgemacht, solche aber nicht gesehen. Herodian z. B. erzählt bei der vierten Schlacht von Issus, dass die durch das Blachfeld fließenden Bäche infolge des Kampfes mehr Blut als Wasser in das Meer geführt hätten. Dagegen beschreibt er den Schauplatz, welchen er genau an dieselbe Stelle verlegt, wo Alexander den Darius besiegte, ganz treffend: „Das Zusammentreffen beider Heere erfolgte auf dem überaus breiten und weitge-

streckten Blachfelde an dem sogenannten Meerbusen von Issus: um dasselbe zieht sich im Halbkreise ein Bergzug wie ein Theater herum, während sich der Meeresstrand sehr weit herausstreckt, gleichsam als hätte hier die Natur selbst den Kampfplatz zu einer Schlacht gebildet. Man vergleiche die englische Seekarte mit dieser Schilderung. Sie passt für das Schlachtfeld am Deli Tschai, aber nicht am Pajas.

9. Cicero hat mit seinem Heere, nachdem er den Amanus pacifiziert hatte, bei Issus (wahrscheinlich nahe dem *recesso intimo* des Golfs) ein Lager bezogen und spricht von den Altären, welche Alexander nach der Schlacht dem Jupiter, Herakles und der Minerva am Ufer des Pinarus (Curtius III. 12. 27. *τὸ ἱερόν* im Stadiasmus) geweiht hat, als noch zu seiner Zeit vorhanden: *Castra in radicibus Amanii habuimus apud Aras Alexandri quadridentum* (epist. ad fam. XV. 4. 9). — *Castra habuimus ea ipsa, quae contra Darium habuerat apud Issum Alexander* (ep. ad Atticum V. 20. 3). — *Ita victoria iusta imperator appellatus apud Issum, quo in loco saepe ut ex te audiri, Clitarchus tibi narravit, Darcum ab Alexandro esse superatum* (ep. ad fam. II. 10. 3). Das Lager hat sich demnach zwischen Issus und dem Deli Tschai befunden: eine Veranlassung für Cicero, am Pajas zu lagern, lag nicht vor. Dittberners Einwurf, dass der von Arrian (II. 7. 1) erwähnte Marsch des Darius von Issus zum Pajas und nicht zum Deli Tschai führen müsse, ist unbegründet. Es brauchte nicht gerade ein Tagesmarsch sein, in dem er von Issus *προσέχουσι εἰς τὸν ποταμὸν τὸν Ηρακλῶν*.

Ich habe am Schlusse des Vorworts zu meinem Buch *Auf Alexanders des Grossen Pfaden* den Wunsch ausgesprochen, dass die Pläne sich als geeignet erweisen möchten, als Grundlage für die Entscheidung aller derjenigen Fragen zu dienen, welche sich an diese klassischen Gegenden knüpfen. Ich habe sie nunmehr durch Abbildungen ergänzt und in Bezug auf Issus nochmals alles zusammengestellt, was zur Beantwortung der Frage gehört, ob die Schlacht am Pajas oder am Deli Tschai stattgefunden hat. Ich unterbreite den Nachweis dafür nochmaliger Prüfung, um zu entscheiden, ob die Verteidiger des Pajas oder diejenigen des Deli Tschai als Pinarus Recht haben.

Schöneberg-Berlin.

Marius in Minturnae.

Von M. Bang.

Zu den Erzählungen, die als *exempla factorum memorabilium* in den römischen Geschichtsbüchern figurirten, seitdem und so lange es eine solche Literatur gab, gehört die von Marius und dem Minturnischen Henker. Daher eine Reichhaltigkeit der Ueberlieferung, wie wir sie sonst für so kleine und nebensächliche Episoden im Leben grosser Männer vergebens suchen. Die Quellenverhältnisse, auf den ersten Blick klar und durchsichtig erscheinend, stellen sich bei näherer Betrachtung im Gegenteil als recht verwickelt heraus, so dass eine Untersuchung derselben sich wohl lohnt.

Die wunderbare Geschichte von der Verhaftung, Einkerkierung und schliesslichen Errettung des geächteten Marius geht im letzten Grunde auf die Schilderungen von Augenzeugen zurück, einerseits, wie wir das beispielsweise aus Cicero wissen, auf solche des Hauptbetheiligten, Marius selbst¹⁾, andererseits auf solche, mündliche und auch schriftliche²⁾, von Einwohnern Minturnaes. In Einzelheiten werden diese Berichte natürlich vielfach von einander abgewichen, zum Theil auch durch bewusste und unbewusste Uebertreibungen entstellt gewesen sein, aber ihr Wert als der unmittelbarer Zeugen wird dadurch nicht beeinträchtigt, so dass der wahre Verlauf der Begebenheiten im allgemeinen durch sie als festgestellt gelten darf. Daneben lief eine andere, minder zuverlässige Tradition. Aussprüche, die Marius bei dieser oder jener Gelegenheit tat oder gethan haben sollte³⁾,

1) Cic. p. red. ad Quir. 8, 19—20: *cidi ego fortissimum virum, municipem meum, C. Marium quum eam et dicere audiri ton se fuisse miserum, cum in paludibus demersus concursu ac misericordia Minturnensium corpus ac ritum suum conservasset.* Merkwürdigerweise erwähnt Cicero an keiner der Stellen, wo er auf die Erlebnisse des Marius in Minturnae zu sprechen kommt (ausser dieser noch *pro Sestio* 22, 50; *in Pis.* 19, 43; *pro Plouc.* 10, 26), auch nur mit einer Silbe den Henker.

2) Wie die eines gewissen Behaios, der, selbst an den Vorgängen aktiv betheilig gewesen, *ἐπεγον τίνεσσι τὸν ἀρχαῖον ἐκείνον γυνώμενος ἀνέθιξεν εἰς τὸ ἔργον θῆναι ἐμπὰς ὁ Μήκιος ἀνέχθη* (Plut. *Mar.* 40).

3) Bei Plutarch finden sich mehrfach solche erwähnt, z. B. *Mar.* 33, 34 (über seinen Gesundheitszustand). 36 (τὸ μέντοι πολλῶτα ἐν τῷ γυνῆ καὶ ταῖς λογίταις ἀποφύας Μήκιον εἶπεν, ὅς τις ἐβδόμενός ἐπαιτίας ἀρκείων, ὁμοιογραφικὸν ἔσται).

wurden kolportiert, erfuhren dabei, wie es mit derartigen Aeusserungen zu gehen pflegt, mancherlei Verdrehung und Ausschmückung und führten, immer weiter verbreitet und immer mehr mit Dichtung durchsetzt, schliesslich zur Legendenbildung. Ein Stück dieser Mariuslegende haben wir u. a. in der Erzählung von dem Funde des Adlernestes mit den sieben Jungen durch den kleinen Marius und seiner Deutung auf die sieben Konsulate¹⁾, eine Erzählung, die, wie sich aus Plutarch entnehmen lässt, als angeblich aus dem Munde des Marius selbst stammend, vielfach geglaubt und weitergegeben worden ist, freilich nicht ohne bei einsichtigeren Leuten energische Ablehnung zu erfahren²⁾. Das angeführte Beispiel zeigt, dass diese legendäre Tradition, die im Volke lebte, so lange das Interesse an dem Volkshelden lebendig blieb, auf die gleichzeitige historische Literatur teilweise einen gewissen Einfluss ausgeübt hat.

Leider ist uns diese so gut wie ganz verloren. Ausser den schon (S. 178 A. 1) erwähnten Cicero-Stellen und einem kurzen Fragment des Sisenna³⁾ besitzen wir im Original nichts von gleichzeitigen Berichten über den hier in Betracht kommenden Zeitraum, Marius Flucht und Rückkehr. Behandelt hatten ihn in ihren Darstellungen Poseidonios, der, wie er selbst erzählt, den heimgekehrten Marius noch kurz vor seinem Tode gesehen und gesprochen⁴⁾, ein sonst unbekannter C. Piso, von Plutarch für die letzten Lebensstage des Marius zitiert⁵⁾, über die er möglicherweise aus eigener Anschauung berichtet hat, die Annalisten Clandius Quadrigarius⁶⁾ und Licinius Macer, Cornelius Sisenna im 6. Buch seiner *Historiarum*⁷⁾, endlich Cicero in seinem Epos *Mariusus*⁸⁾. Aus was für Quellen diese Schriftsteller im einzelnen geschöpft haben, wissen wir nicht. Nur soviel lässt sich sagen, dass mündliche Tradition aus dem Marianischen Kreis eine grosse Rolle dabei gespielt haben muss, wie ja auch der eben erwähnte Piso in dem bei Plutarch (natürlich in starker Kürzung) erhaltenen Fragment von ausführlichen Aeusserungen, die Marius gelegentlich eines wenigen Tage vor seinem Tode mit Freunden gehaltenen Gespräches selbst über seine wechselvollen Lebensschicksale getan habe, referierenderweise erzählt, sei es aus eigener Erinnerung, in welchem Falle sie als authentisch zu

1) Plut. *Mor.* 36; Appian *b. c.* I 61, 275.

2) Plut. *Mor.* 36: *ταῦτα οἱ μὲν ἀναθῶς τῷ Μαρίῳ συνέττειν οἷον λέγοντες, οἱ δὲ τοὺς τότε καὶ περὶ τῆς ἀλλοτρίας γενεῆς ἀποδόντες αὐτοῦ καὶ πιστεύοντες ἀναθῶς καὶ σοφῶς ἀνέθουσαν.*

3) Peter, *Hist. Rom.* fr. p. 187 n. 125. — 4) Plut. *Mor.* 45. — 5) Ebenda.

6) Erhalten sind zwei Fragmente aus dem 19. Buche, die sich auf Ereignisse aus der letzten Lebenszeit des Marius (Wahl zum *cos.* VII — Verhalten nach der Rückkehr) beziehen.

7) Vgl. das Urteil Sallusts (*Inv.* 95, 2): *L. Sisenius optime et diligentissime omnium, qui eas res dicere, persecutus.*

8) Aus der Schilderung der Flucht stammt offenbar der von Isidorus *orig.* XIX 1, 20 erhaltene Vers *tunc se fluctifero tradit mandataque parvi.*

betrachten wären, sei es auf Grund von Mittheilungen, die ihm von anderer Seite darüber geworden¹⁾.

In jedem Falle ist der radikale Verlust sämtlicher Primärquellen, vor allem der Historien des Poseidonios, sehr zu bedauern. Nur einigermaßen entschädigt uns dafür die überreiche Fülle des sekundären Quellenmaterials. Wir besitzen nicht weniger als ein volles Dutzend solcher aus zweiter oder dritter oder gar vierter Hand schöpfenden Berichte. Es fragt sich nun, in welchem Verhältniß sie einerseits zu den oben besprochenen verlorenen, andererseits zu einander stehen, und, daraus resultierend, welcher Wert einem jeden von ihnen beizumessen ist.

Die ausführlichste und gehaltvollste Darstellung, die wir über die Minturnische Episode überhaupt haben, liegt vor bei Plutarch im Leben des Marius c. 37 (Ende) — 40 (Anfang). Ihr am nächsten kommt die Appians im *bell. civ.* I 61—62 Anf. (§ 272—276). Längere oder kürzere Berichte liefern ferner Velleius II 19, 2 ff., Valerius Maximus II 10, 6 und dazu I 5, 5; VIII 2, 3, die Perioche von Livius LXXVII, der Auctor *de viris illustribus* c. 67, Orosius V 19, 7, Granius Licinianus p. 15 Flem., Augustinus *de civ. Dei* II 23, die Commenta Bernensia zu Lucan *Phars.* II, 70, die Juvenalscholien zu *sat.* 10, 276, endlich, in poetischer Form, Lucan *Phars.* II, 70 ff., Berichte, die (mit Ausnahme vielleicht desjenigen des Licinianus)²⁾, wie sich ohne weiteres sagen läßt, samt und sonders auf die verlorene Darstellung des Livius im 77. Buche zurückgehen und daher kurz als die Livianische Tradition bezeichnet werden können.

Sehen wir zunächst zu, in welchen Hauptpunkten alle diese Schilderungen übereinstimmen oder sich doch wenigstens nicht geradezu widersprechen. 1) Das Versteck des Marius: Ganz genau wird die Oertlichkeit bezeichnet von Plutarch: *περὶ τῆς ἐκβολῆς τοῦ Μίριος ποταμοῦ διὰ χερσὶν λιμνῶδι λιανίζοντος* (c. 37); das eigentliche Versteck war ein *χορὶον χοίτων παρὰ τὸν ποταμὸν* (ebd.), von wo aus dann Marius beim Herannahen der Häscher sich hinabgleiten liess *εἰς τὴν λιμνὴν ῥόδῳ παρὶ καὶ τελευτῶδες ἔχοντα* (c. 38). Allgemeiner gehalten sind die Angaben der übrigen: *arundinato circa paludem Maricam* (Velleius), *in agris Minturnensium in palude* (Comm. Bern.), *in agris in Minturnarum paludibus* (Schol. Juv.), *in paludibus Minturnensium* (Liv. per.), *in Minturnensium paludibus* (Cic. in *Ps.* 19, 43; Orosius), *Minturnis in palude* (Auct. *de vir. ill.*), *Minturnarum paludes* (Juvenal 10, 276), *limosa ultra und stagna aridi soli lacusque paludes* (Lucan), *paludes (palus)* (Cicero zweimal: Val. Max. VIII

1) Plut. *Mari.* 45: *Γένος δὲ τῆς Πείσων, ἐνὶ τῷ ἱστορικῷ, ἱστορεῖ τὸν Μίριον ἀπὸ δέλτων περιεσπένοντα μετὰ τὸν γήινον ἐν λόχοις γενέσθαι περὶ τὸν καθ' ἑαυτὸν προγεμίοντα ὄψθεν ἀρξάμενον καὶ τὰς ἐπ' ἀμφοτέρω πολλὰς μεταβολὰς ἀγγιζόμενον εἰπεῖν, ὅς οὐκ ἔστι τοῦν ἔχοντος ἀνδρὸς εἶναι τῇ τέλῃ πιστεύειν ἑαυτὸν ἐν δὲ τοῖσι τοῖς ἀσφόντοις ἀπασιζόμενον καὶ κατακλιθέντα ἀνεχθῆναι λιμνῶς κατὰ τελευτήσαν.*

2) S. unten S. 184 A. 1.

2, 3). Bei Appian findet sich überhaupt nichts darüber. 2) Die Entdeckung und Verhaftung: In seinem Schlupfwinkel von den Verfolgern (Plutarch; von einem Hirten: Comm. Bern.) entdeckt (Plutarch; Comm. Bern.; Auct. *de vir. ill.*: Schol. Juv. [*agripas*]) und herausgezogen (Plutarch; Velleius; Val. Max. VIII 2, 3; Orosius; Liv. *per.* [*ab oppidanis*]), nackt (Plutarch; Velleius) und schlammbedeckt (Plutarch; Velleius; Val. Max. a. O.; Orosius), wird er, eine Schlinge um den Hals (Velleius; *turpi spectando*: Orosius), nach Minturnae geschleppt (Plutarch; Orosius) und dort den Stadthauptern (*ἀρχοῦντες*: Plutarch; *II vir*: Velleius; *principes*: Comm. Bern.) übergeben (Plutarch; Comm. Bern.). Auch dieser Punkt fehlt in der Darstellung des Appian. — 3) Sendung eines schwertbewaffneten (Plutarch; Appian; Velleius; Val. Max.) Mannes mit dem Auftrage, Marius zu töten: Plutarch; Appian; Velleius; Val. Max.; Liv. *per.*; Auct. *de vir. ill.*; Orosius; Gran. Licin.; Comm. Bern.; Schol. Juv.; Lucan. (Nicht erwähnt von Cicero!). — 4) Vereitelung der Hinrichtung durch die plötzliche Furcht des Henkers, die ihn unter Zurücklassung seines Schwertes (Plutarch; Velleius; Val. Max.; Schol. Juv.; Lucan) fluchtartig das Gemach verlassen lässt: Plutarch; Appian; Velleius; Val. Max.; Liv. *per.*; Auct. *de vir. ill.*; Orosius; Comm. Bern.; Schol. Juv.; Gran. Licin. Von dieser ganzen Geschichte weiss Cicero offenbar nichts. — 5) Die Freilassung: Auf die Kunde von dem Vorgefallenen strömen die Minturnenser zusammen (Plutarch; Val. Max. I 5, 5; vgl. Cic. *p. red. ad Quir.*). Ein *δαμόνιος δῶς* (Appian; *ἔκκλησις*: Plutarch) und Mitleid mit dem Schicksal des einst so bewunderten und gefeierten Mannes (Cic. *p. red. ad Quir.*; *pro Sest.*; Plutarch; Velleius; Augustinus) bewegen sie ihn ziehen zu lassen. Sie stellen ihm ein Schiff zur Verfügung (Cic. *pro Planc.*; Plutarch [*Βιζαίων πρὸς ῥαὲν . . . παρὰσφόρον*]; Velleius; Val. Max. a. O.; Liv. *per.*; Auct. *de vir. ill.*; Comm. Bern.), versorgen ihn mit Kleidung (Velleius) und Wegzehrung (Cic. *pro Planc.*; Velleius; Comm. Bern.; vgl. Plutarch: *τὰ ζῶντάματα*) und geleiten ihn *rotis omnibus lacrimisque* (Cic. *pro Planc.*; vgl. Augustinus). Ueber den allgemeinen Verlauf der Begebenheiten sind wir also im grossen und ganzen gut unterrichtet. Man wird daher auch gegenüber dem Consensus so vieler und in der Hauptsache gut beleumundeter Zeugen dem an sich höchst auffälligen Schweigen Ciceros über das Erlebnis des Marius mit dem Henker nicht allzu grosses Gewicht beilegen.

Wenden wir uns nunmehr der Erörterung derjenigen wesentlichen Punkte zu, in denen sich die Quellen direkt widersprechen. Es sind ihrer im ganzen drei. 1) Die Internierung des Marius: Der Ort, an dem er nach seiner Einföhrung in Minturnae untergebracht wird, ist nach der einen Tradition, deren Vertreter sich in der Mehrheit befinden (Velleius; Auct. *de vir. ill.*; Orosius; Comm. Bern.; Schol. Juv.; Lucan; ferner Juvenal *sat.* 10, 276; Florus II 9, 10) das Stadtgefängnis (*carcer Mintur-*

mensium: so ausdrücklich Velleius: bei den übrigen einfach *carcer*), nach der andern, vertreten durch Plutarch und Valerius Maximus (an allen drei Stellen), ein Privathaus, und zwar das Haus einer gewissen Fannia. Zur Erklärung der Wahl gerade dieses Gewahrsams geben beide Autoren eine längere Erzählung, die sich mit der Person der Fannia und speziell ihren Beziehungen zu Marius beschäftigt. Bei Plutarch ist diese Fannia-Geschichte in die Darstellung eingeflochten, bei Valerius erscheint sie als besonderes *exemplum* (VII 2, 3). Appian weiss nichts von einer zwangsweisen Internierung. Bei ihm ruht Marius, nach Minturnae gelangt (wie, sagt er nicht), einfach *ἐν οἴκῳ ζῶν ὥδεται* aus. Auch Cicero erwähnt nicht nur keine Gewaltsamkeit auf seiten der Minturnenser, sondern hebt vielmehr, in Uebereinstimmung mit seinem Schweigen hinsichtlich des Henkers, ausdrücklich die freundliche Antnahme, die Marius von vornerein bei ihnen gefunden, hervor¹⁾. Genau genommen haben wir also drei Traditionen über diesen Punkt. — 2) Die Stellung des Henkers: Wiederm liegen uns drei Traditionen vor. Die eine (Plutarch: *Comm. Bern.*) bezeichnet ihn als Söldner (*ἱππεὺς* und *στρατιώτης*; Plutarch: *miles*; *Comm. Bern.*), die andere (Velleius; Val. Max.; Liv. *per.*) als Sklaven, und zwar als *seruus publicus* von Minturnae (Velleius; Val. Max.), die dritte (Appian) als *ἐπιδημιῶν*, also als einen aus der Fremde zugewanderten Bewohner der Stadt. Die übrigen Zeugen reden nur ganz allgemein von einem *perussor* (Auct. *de cir. ill.*; Orosius) oder *curuifer* (Schol. Juv.; auch die *Comm. Bern.* haben so [neben *miles*]!). — 3) Die Nationalität des Henkers: Schon Plutarch verzeichnet das Bestehen einer Diskrepanz in der Ueberlieferung hinsichtlich dieses Punktes: *Ταζάρης τὸ γένος ἢ Κίμβροος ἀναγομένης γὰρ ἱστορεῖται*. Den Gallier finden wir ausserdem bei Appian (*Ταζάρης ἀνὴρ*), in der Perioche des Livius (*natione Gallus*), beim Auctor *de cir. ill.* (*Gallas*) und in den *Comm. Bern.* (*Gallus gener*); den Kimber bei Velleius (*natione Germanus qui . . . bello Cimbrico captus erat*), Valerius Maximus (*natione Cimbrus*) und bei Lucan (*frustraque hosti concessa potestas sanguinis incisi . . . hunc, Cimbrum, serrule senem*!). Schlecht hin als *barbarus* bezeichnet ihn Granius Licinianus in dem erhaltenen Fragment (p. 15 Flem.), was aber nicht anschliesst, dass in dem verloren gegangenen Anfang der Erzählung seine Nationalität genauer angegeben war.

Wie ist dieser mannigfache Widerstreit der Aussagen zu erklären? Ein Blick auf die Gruppierung der Quellen bei der ersten der drei eben festgestellten Divergenzen zeigt, dass Velleius, Florus, Orosius und der Auctor *de cir. ill.*, die Hauptvertreter der Tradition, die Marius im Stadtgefängnis von Minturnae interniert werden lässt, wie auch sonst, zusammengehen. Da alle diese Autoren bekanntermassen ausgiebig das Ge-

1) *Pro Plana*, 10, 26: *Minturnenses . . . C. Marium . . . tuto receperunt . . . fessum, recrearunt*.

schichtswerk des Livius benutzt haben, sei es im Original, sei es in verkürzenden Bearbeitungen, werden wir überall da, wo sie übereinstimmen, das Vorliegen Livianischen Gutes anzunehmen haben; somit auch hier. Schwerer zu beantworten ist die Frage, wer der Gewährsmann für die andere, an die Person der Fannia sich knüpfende Tradition gewesen sein mag. Man könnte versucht sein, an Poseidonios zu denken. Allein dem widerspricht, von anderen Erwägungen abgesehen (s. unten), dass diese Version samt der Fannia-Anekdote sich nicht nur bei Plutarch, der nachweislich aus den *ιστορικά* geschöpft hat, sondern auch bei dem um vieles älteren Valerius Maximus findet, der ebenso gewiss nichts mit dem Griechen zu tun hat. Nun hat aber Plutarch den Valerius gekannt und vielleicht auch direkt benutzt. Wenigstens zitiert er ihn an zwei Stellen¹⁾ mit Namen. Es könnte also sein, dass auch in dem vorliegenden Falle seine Darstellung durch jenen beeinflusst ist. Eine andere, mir weit wahrscheinlichere Möglichkeit wäre die, dass beide in diesem Punkte einer gemeinsamen Quelle folgen. Welcher Art diese gewesen, ist bei dem anekdotenhaften Charakter der Fannia-Geschichte nicht schwer zu erraten. Es muss ein Schriftsteller gewesen sein, der auf die Sammlung solcher sich mit den Personen grosser Männer beschäftigenden Histörchen grossen Wert gelegt hat, also doch wohl ein biographischer Schriftsteller. Halten wir unter den älteren römischen Vertretern dieser Literaturgattung Umschau, wer als Quelle für die Darstellungen sowohl des Valerius wie auch des Plutarch in Betracht kommen könnte, so fällt unser Blick tüchtig in erster Linie auf Cornelius Nepos, für dessen Schriftstellerei die starke Hervorkehrung des Anekdotenhaften ja geradezu charakteristisch ist.

Dass Nepos in seinem grossen Werke *de viris illustribus* auch den Marius behandelt hat (jedenfalls doch in dem Abschnitt über die römischen Feldherren), ist, wenn sich auch keine Spur von dieser Biographie erhalten hat, mit Sicherheit anzunehmen. In ihr könnte die Fannia-Geschichte gestanden haben. Aber Nepos hat noch ein anderes Werk verfasst, in dem für solche Anekdoten Raum war. Es sind seine *Exempla* (nach Ausweis der Fragmente in wenigstens 5 Büchern), ein Geschichtenbuch zur Unterhaltung und Belehrung nach Art des Valerischen. Dass dieses letztgenannte in Anlage und Auswahl des Stoffes nach dem Muster jenes gearbeitet ist, ist im höchsten Grade wahrscheinlich, nicht minder, dass sein Verfasser aus den Sammlungen des Nepos auch vieles direkt entlehnt hat²⁾. Mag also die Fannia-Anekdote in der Vita des Marius oder in den *Exempla* oder in beiden Schriften gestanden haben, auf jeden Fall liegt die Möglichkeit vor, dass Valerius Maximus sie von Nepos übernommen hat. Auf der anderen Seite wissen wir, dass auch Plutarch den

1) *Brut.* 53; *Marc.* 30, an letzterer Stelle in enger Verbindung mit Nepos (*ταῖς αὖ ἐν οἷς περὶ Κορινθίων Νέστορα καὶ Θιάμωνα Μήζιον ἱστορίαις*).

2) Traube, *S.-Ber. d. Münch. Akad.* 1891, S. 495.

Nepos verschiedentlich als Quelle herangezogen hat, so in den Viten des Lucullus (zitiert c. 43), Ti. Gracchus (c. 21) und Marcellus (c. 30; *compar.* 1). Es dürfte daher die Vermutung nicht unberechtigt sein, dass er auch in der Biographie des Marius von Plutarch benutzt worden und dass er es ist, auf den die von den übrigen abweichende Angabe über die Internierung des Marius zurückgeht¹⁾.

Bleibt noch Appian. Was sich über die ihm zu Grunde liegende Quelle mit Sicherheit feststellen lässt, ist einzig dies, dass sie nach dem oben Bemerkten nicht Livius gewesen sein kann. Nun stimmen aber die Berichte Appians und Plutarchs, abgesehen von diesem und dem unter 2) angeführten Punkte, so genau, zum Teil wörtlich, überein²⁾, dass man darin unmöglich bloss ein Spiel des Zufalls erblicken kann. Da an eine gegenseitige Abhängigkeit nicht zu denken ist, haben wir für beide die Benutzung einer gemeinsamen Hauptquelle zu statuieren. Beide schreiben griechisch. Nichts hindert uns anzunehmen, dass auch diese ihre Quelle

1) Aus derselben Quelle stammt anscheinend die gleichermassen von Plutarch und Val. Maximus (von diesen beiden im Zusammenhang mit der Fannia-Geschichte) und ausserdem von Granius Licinianus berichtete Anekdote von dem Esel, der Marius den Weg zur Rettung gewiesen.

2) Eine Gegenüberstellung beider Berichte mag dies veranschaulichen:

Appian:	Plutarch:
ὁ δὲ Μάριος αὐτοῖς (sc. τοῖς ζητηταῖς) ἐς Μαντινάρας ἀφῆκεν, ἐρημὸς ἐπιπλέον ἔκτιστο . . .	οὕτω δὲ αὐτὸν ἐρημὸς ἀποσυρθεὶς . . .
τε καὶ θροῦλοντο, καὶ αὐτὸν ὡς τῆς πόλεως ταῦτα διαλεχθεὶς τῷ Φανίῳ καὶ ἑτέροις ἄνδρασι ὁμεινὸν ἐν ὧν γόφῳ, δεδωκὸς μὲν τὸ πλῆγμα τοῦ δήμου,	ἀνταπεῖστο . . .
γενεσιώμενοι δὲ ἀνδρὲς ἑξῆς ἐπαισιόσαντος καὶ πολλοῦ καὶ λευκοῦ ἐσφραμῖνον εὐθύνειν γινώσκει. Γαίλιον ἄνδρα ἐπαυμοῦντα μετὰ	βουλευόμενος δὲ τοῖς ὄρχοντι καὶ ἀντιδρῶσι τῶν Μαντιναίων ἔδοξε μὴ μέλλειν, ἀλλὰ διαγνώσασθαι τὸν ἄνδρα, καὶ τὸν μὲν πολιτῶν οὐδεὶς ἐπέστη τὸ ἔργον, ἱκανὲς δὲ
ἑξήκοντα ἰσχυρότερον ἀνελθόν, τὸν δὲ Γαίλιον προσέειπεν ἐν τῷ σκότειν προσόντι τῷ ἀνδρὶ δόξαν δοῦναι, δόξαντι τοῖς ἀφῆκτοῖς ἄνδρα ὅς δὲ καὶ ὁ Μάριος αὐτὸς ἐπαισιόσας	Γαίλιος τὸ γένος ἢ Κίμῳος ἀγαμέμνωνος γῶν ἰσχυρότερον λευκὸν ξίφος ἐπισφύλαξεν αὐτῷ, τοῦ δὲ οὐδῆμος ἐν τῷ ἔργῳ μέγα κατακείμενος οὐ πόνη ἰσχυρόν γῶν ἔχοντος, ἀλλ' ὄντως ἐπιστόν, λέγεται τὸ μὲν θυμῷ τοῦ Μαρίου γλῶσσαν πολλὴν ἐκπύλλουσαν
αὐτῷ, καὶ τὸ πλῆγμα κατεῖναι Γάλιον Μάριον· προτραπόμενον ὁ Γαίλιος ἔφηνεν ἔξω διὰ θύρας μακρὰς ἐκπύου καὶ βοῶν, καὶ δὲ τὸ κατεῖναι Γάλιον Μάριον· ὅθεν καὶ τοῖς ὄρχοντι, εἰς τὸ ξίφος ἐν μέσῳ κατακείμενον ἔχοντι διὰ καὶ τῶν ταῦτα οἰν ὄντων κακοποιῶν, ἐντεταμένῳ τι διακρίνον δόξαι καὶ μῆτιν, τῆς ἐκ πεινῆς ἐπιθυμίας τῶν ἀνδρῶν ἐβδόμη ἐστίν, (folgt die Erzählung von dem Adlerner mit den sieben Jungen [oben S. 179]).	τῷ σιγασίῳ φωνῇ, φωνῇ δὲ μακρὰν ἐκ τοῦ πελάγιον γινώσκει, καὶ δὲ τὸ πλῆγμα, ἐνθροῦντος Γάλιον Μάριον ἀνελθόν· ἐξ ἧς θύρας οἰν εἰθὺς ὁ βέρυκτος γυγῆ καὶ τὸ ξίφος ἐν μέσῳ κατακείμενον ἔχοντι διὰ θύρας, τοῦτο μόνον βοῶν, καὶ δὲ τὸ κατεῖναι Γάλιον Μάριον ἀποκτείναν, αὐτὰς οἰν ἐκπύου ἐκπύον, εἰτα οὐκ οἰν καὶ πενία τῆς γυναικὸς καὶ κατὰ μῆτιν ἐκπύον, ὅς ποτὶς μακρὰν ἐκπύον ἀποκτείναν καὶ ἐκπύον ἐκπύον ἐκπύον τῆς Ἰταλίας, ἣ μὴ βολύθου δεινὸν ἦν . . .

eine griechische war: im Gegenteil, die wörtlichen Kongruenzen, die sich andernfalls schwer erklären liessen, legen eine solche Annahme geradezu nahe. Wer nun dieser griechisch schreibende Schriftsteller war, ist nach allem, was die Quellenforschung über Plutarch und Appian gelehrt hat, unschwer zu sagen. Es kann nur einer in Betracht kommen: Poseidonios. Auf ihn werden wir also im letzten Grunde die Darstellung des Appian und, wo sie mit dieser zusammenstimmt, die des Plutarch zurückzuführen haben¹⁾.

Was die Stellung des Henkers anlangt, so erscheint er bei Appian als einfacher *peregrinus*, also als vorübergehend oder zu längerem Aufenthalte im Orte weilender Nichtbürger, eine Angabe, die wir nach dem oben Gesagten als die Meinung des Poseidonios zu betrachten haben. Mit ihr und ebenso wieder unter einander stehen im Widerspruch die beiden Traditionen, die ihn die eine als Soldat, die andere als Sklave bezeichnen. Dass die letztere, von den Livianischen Ausschreibern vertretene auf Livius bezw. dessen Quelle zurückgeht, ist ohne weiteres klar. Schwierigkeiten bereitet dagegen wieder die Angabe Plutarchs, um so mehr, als sie sich mit der der Comm. Bern. deckt und an dieser eine Stütze findet. Woher stammen der *σπαρτότης* oder *ἐπαυτός* der griechischen und der *miles* der lateinischen Quelle? Eine befriedigende Antwort auf diese Frage zu finden, ist nicht möglich. Man könnte bei Plutarch wieder versucht sein, an Cornelius Nepos zu denken (oben S. 183), aber damit wäre noch nicht erklärt, woher die Comm. Bern. ihre Angabe haben und wie es kommt, dass eine Darstellung, die sonst durchaus der Livianischen Tradition folgt, in einem so wesentlichen Punkte von dieser abweicht und mit Plutarch zusammengeht. Zu dem allenfalls denkbaren Ausweg, dass die Bewaffnung des Henkers mit einem Schwerte für beide Autoren die Veranlassung gewesen sei, ihm auf eigene Faust einen militärischen Charakter beizulegen, wird man sich ungern verstehen.

Nicht geringere Schwierigkeiten bietet auf den ersten Blick die Frage nach der Nationalität des Henkers. Appian und mit ihm eine Gruppe von Repräsentanten der Livianischen Tradition (Perioche, Auctor *de riv. ill.*, Comm. Bern.) bezeichnen ihn als Gallier, während Velleius, Val. Maximus und Lucan, die ebenfalls aus Livius schöpfen, in ihm einen Kimber sehen. Plutarch verhält sich neutral, indem er einfach diesen Widerstreit in der Ueberlieferung registriert, ohne sich für die eine oder andere Auffassung zu entscheiden. Es zeigt sich also — und dies ist der Angelpunkt der ganzen Frage — hier wider Erwarten ein Widerspruch in der sonst durchweg einheitlichen Livianischen Tradition. Aber dieser Widerspruch ist, wie wir gleich sehen werden, nur ein scheinbarer. Ganz unzweifelhaft ist es, dass in der originalen Darstellung des Livius von einem

1) So schon Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde* II¹, S. 159.

Gallier die Rede war; das geht klar und deutlich aus den Angaben der drei oben genannten Zeugen, namentlich der der Perioche, hervor. Aber als ebenso gewiss muss es bei der Uebereinstimmung der drei anderen Gewährsmänner, die notorisch ebenfalls den Livius ausgeschrieben haben, gelten, dass in dem Originalwerke auch der Kimber Erwähnung gefunden hat. Es handelt sich also für uns darum, die beiden sich scheinbar gegenseitig ausschliessenden Angaben mit einander in Einklang zu bringen. Einen Fingerzeig dazu bietet uns die Fassung der diesbezüglichen Notiz bei Velleius: *seruus publicus natione Germanus, qui forte ab imperatore eo bello Cimbrico captus erat*. Jede Schwierigkeit ist behoben, wenn wir annehmen, dass die Worte des Livius ebenso oder ähnlich gelautet haben, mit alleiniger Ersetzung des *natione Germanus* durch *natione Gallus*, wie die Perioche hat¹⁾. Dieser Ausweg ist ohne weiteres einleuchtend, um so mehr, wenn wir uns daran erinnern, dass Livius in seiner Darstellung des Kimbernkrieges höchst wahrscheinlich die in diesem auftretenden germanischen Völkerschaften, der Auffassung seines Gewährsmannes für diese Ereignisse (Poseidonios?) folgend, als Kelten behandelt hat. Seine Angabe gleichsam korrigierend und dem fortgeschrittenen Stande der Kenntnis des germanischen Nordens anpassend, hat dann Velleius den *Gallus* durch einen *Germanus* ersetzt, während Val. Maximus sie mit Unterdrückung des Galliers in *seruus publicus natione Cimber* zusammengezogen hat und auf der andern Seite sowohl die Perioche als auch der Auctor *de vir. ill.* und die Comm. Bern. oder besser deren unmittelbare Vorlagen (s. unten) den die Heimatsangabe *natione Gallus* erläuternden Passus als für ihre Zwecke entbehrlich einfach fortgelassen haben. Somit löst sich der zunächst unüberbrückbar scheinende Gegensatz der beiden von Livius abhängigen Zeugengruppen bei näherem Zusehen in nichts auf, und auch der zwischen *Gallus* und *Cimber*, wie ihn Plutarch formuliert (*Γαλάης τὸ γένος ἢ Κίμβρος*), vermutlich mit Anspielung bei dem ersteren auf Poseidonios, bei dem letzteren auf Livius, ist nach dem oben Bemerkten streng genommen nicht vorhanden.

Es wird also damit sein Bewenden haben, dass wir in dem von den Minturnensern mit der Vollstreckung des Todesurteils an dem geächteten Greise beauftragten *caruifer*, der älteren (auf Poseidonios zurückgehenden) und ihrem ganzen Charakter nach glaubwürdigeren Tradition folgend, einen einfachen Gallier, und zwar einen ortsansässigen Peregrinen, zu erblicken und den Kimbrischen Kriegsgefangenen der jüngeren Livianischen als Erfindung zu betrachten haben, bestimmt, den Vorgang durch eine Gegenüberstellung von Sieger und Besiegtem dramatischer zu gestalten.

¹⁾ Ohne Kenntnis zu haben von Müllenhoffs Ausführungen a. a. O., in denen er zu demselben Ergebnis gelangt, bin ich vor nunmehr fünf Jahren — so lange liegt die Beschäftigung mit dem Gegenstande zurück — auf diese Vermutung geführt worden.

Es erübrigt noch die Masse der mehr oder weniger ausführlichen Berichte, die aus der Livianischen Darstellung geflossen sind, einer kurzen Betrachtung zu unterziehen und durch Vergleichung derselben im einzelnen die gemeinsame Vorlage so weit möglich zu rekonstruieren. Sämtliche Berichte erwähnen zunächst den Sumpf, in dem Marius sich versteckt hält (oben S. 180), wobei die Uebereinstimmung im Ausdruck bei einzelnen beachtenswert ist¹⁾, und (mit Ausnahme des Val. Maximus: oben S. 182) den *carcer*, in dem er nach seiner Entdeckung²⁾ und Verhaftung untergebracht wird³⁾. Einige malen dazu die desperable Verfassung aus, in der sich der Ergriffene befindet⁴⁾, sowie das klägliche Schauspiel seiner Einbringung in die Stadt⁵⁾. Die Ketten, mit denen ihn Lucan und Florus (II 9, 10) im Gefängnis beschwert sein lassen, sind sicher nichts als rhetorische Uebertreibung, und es ist kaum anzunehmen, dass bei Livius etwas davon gestanden hat. Wichtig ist die Erwähnung des Minturnischen Magistrats bei Velleius (II *civ*) und den Comm. Bern. (*principis Minturnensium*). Es folgt die Absendung des Henkers, die vollkommen gleichmässig, teilweise in wörtlicher Uebereinstimmung erzählt wird⁶⁾, und die wunderbare Errettung des Delinquenten, in deren Schilderung die Quellen bis auf das freilich sehr wesentliche Moment der Motive, die jenen veranlassten, von der Ausführung seines Vorhabens abzustehen⁷⁾, eben-

1) Per.: *cum in paludibus* . . . *lateat*; Comm. Bern.: *cum . . . in palude latuisset*; Auct. *de vir. ill.*: *in palude latuit*; Schol. Juv.: *latuit in . . . paludibus*. — Die Bemerkung des Velleius *oculis tantummodo ac naribus emicantibus* steht allein, wird aber wohl kaum auf sein eigenes Konto zu setzen sein.

2) *Inventus*; Auct. *de vir. ill.*; Comm. Bern. (auf die singuläre Angabe der letzteren *a pastore* werden wir noch zurückkommen). — *extractus (protrahitur)*; Per.: Velleius: Orosius.

3) Beachte die wörtliche Uebereinstimmung *in carcerem missus* beim Schol. Juv. und den Comm. Bern.

4) Velleius: *oculus ac loto obrutus*; Orosius: *luto oblitus*; Val. Maximus (VIII 2, 3): *caeco paludis . . . oblitus*; (II 19, 6): *squalore obsitus*.

5) Das *turpi spectacula* des Orosius wird erläutert durch die (jedenfalls nicht von ihm selbst erfundene) Angabe des Velleius *incto in collum loto*.

6) Per.: *missus ad occidentum cum serris natione Gallus*; Val. Max.: *missus ad eum occidentum . . . serris publicis natione Cimber . . . strictum gladium tenens* (vgl. Velleius); Schol. Juv.: *caruifer* (vgl. Comm. Bern.) *ad occidentum eum missus*; Velleius: *ad quem interficiendum missus cum gladio serris publicis natione Germanus* . . . ; Comm. Bern.: *ad quem interficiendum quidam caruifer Gallus genere missus*.

7) Per.: *maiestate tanti viri perterritus* = Schol. Juv.: *visu circa eum tanta maiestate rei quod fortuito esset* = Val. Max.: *claritate viri obcecatus* (vgl. das. zu Anfang: *Marius . . . ex ipso ritu discrimine beneficio maiestatis emerit*) — Auct. *de vir. ill.*: *cultus auctoritate* = Orosius: *solio ruit* — Comm. Bern.: *horrendum visu globos flammaram vertice exurgere viliū roem, quē patere subitam, quae illum a Mario coarcevit, audirū*; vgl. Lucan: *ruerat inmensum tenebroso in carcere lucem* — Velleius: *agnovit Murium . . . expromens indignationem casus tanti viri (profugit)*.

falls, vielfach auch im Ausdruck, zusammenstimmen¹⁾. Immerhin lässt sich auch bezüglich jenes Punktes eine Einigung unter den verschiedenen Ansichten erzielen, indem die hoheitsvolle Würde (*maiestas*) des Gefangenen sich doch zunächst in seiner achtungsgebietenden Miene (*cultus auctoritas*) ausprägt. Hauptsächlich also der gebieterische, Furcht und Respekt einflössende Blick des Marius ist es, was den Henker überwältigt und in die Flucht jagt. So wird Livius erzählt haben. Aber er scheint nach seiner Weise noch eine andere Version²⁾ mitgeteilt zu haben, in der der Vorgang höchst phantastisch und mit Heranziehung übersinnlicher Erscheinungen dargestellt war. Darauf führen die 'furchtbar anzuschauenden Flammenbüschel auf dem Haupte des Marius' und die geheimnisvolle 'plötzlich ertönende Stimme' im Bericht der Comm. Bern. und die *immensa lux* in dem des Lucanus. Das von Velleius angeführte Motiv, dass nämlich der 'Cimber' den Marius erkennt und in Erinnerung an die geschwundene Grösse seines einstigen Besiegers von Mitleid erfasst, deswegen sich nicht an ihm vergreifen mag, ist allem Anschein nach nicht Livianisch, sondern eigene Erfindung des Schriftstellers, mit der Tendenz die Erzählung durch eine *ἀναγνώσις* der beiden Hauptakteure dramatisch zuzuspitzen und so den Effekt zu steigern. — Den versöhnlichen Abschluss des Abenteuers erzählen alle Quellen übereinstimmend (oben S. 181): Marius wird begnadigt, erhält ein Schiff gestellt samt Wegzehrung und segelt ab nach Afrika. Von Einzelheiten seien noch erwähnt die Dunkelheit in dem Gemach, in dem Marius untergebracht war (Lucan.) und der heilige Hain der Göttin Marica (Augustinus)³⁾. Beides stammt ohne Zweifel aus der Livianischen Darstellung⁴⁾.

Ueber die Quellen dieser selbst lässt sich nur vermuthungsweise einiges sagen. Anzunehmen ist, dass Livius die Berichte der Annalisten der Sullanischen Zeit, Claudius Quadrigarius und Licinius Macer (oben S. 179), wenigstens gekannt hat, ebenso den des Poseidonios. Ob er sich an einen

1) Hierbei zeigt sich die interessante Erscheinung, dass die in Betracht kommenden sechs Berichte paarweis zusammengehen:

Velleius:	Val. Maximus:
<i>abiecito gladio profugit e carcere</i>	<i>abiecito ferro attonitus inde ac tremens fugit</i>
Comm. Bern.:	Schol. Juv.:
<i>quibus monstrosus territus miles ea quae gesta sunt principi remanierat</i>	<i>relicto gladio parens fugit ac retulit cognita his, a quibus missus fuerat</i>
Auct. de vir. ill.:	Orosius:
<i>immissum percussorem Gallum cultas auctoritate deterruit</i>	<i>percussorem ad se missum solo cultu exterritavit</i>

2) *Sunt qui . . . putant (dicunt, tradant) — alii putant — quidam scribere — ut quidam auctores sunt* und ähnliche Einführungen divergierender Traditionen finden sich ausserordentlich häufig bei ihm.

3) Velleius bringt ihren Namen fälschlich mit dem Sumpfe in Verbindung.

4) Augustin zitiert gleich darauf (II 24) das 77. Buch des Livius, in dem diese Geschichte erzählt war.

von diesen angeschlossen hat, erscheint mir freilich fraglich. Viel eher möchte ich glauben, dass er im wesentlichen dem des Siscinna gefolgt ist und vielleicht nur für ein oder das andere Detail eine von den oben genannten Quellen herangezogen hat.

Halten wir nun den so in den Hauptzügen rekonstruierten Bericht des Livius mit der Plutarchischen Schilderung vergleichsweise zusammen, so zeigt sich, dass eine Reihe von wesentlichen Einzelheiten jenes in dieser wiederkehrt: Der *ἡμυρορρύχης πέποιε* Plutarchs, der Marius beim Herannahen der Verfolger ein Versteck anweist, ist offenbar identisch mit dem von den Comm. Bern. erwähnten *pastor*, der aber hier gerade umgekehrt die Entdeckung des Flüchtlings herbeiführt. Zweifellos ist die Darstellung Plutarchs die richtige, und man kann nur schwanken, ob man den Irrtum dem Scholiasten oder seiner unmittelbaren Vorlage, vermutlich einem aus Livius schöpfenden Geschichtenbuch, zur Last zu legen hat. Letztere Möglichkeit dürfte die grössere Wahrscheinlichkeit für sich haben. Der Ort des Verstecks ist hier wie dort ein Sumpf, aus dem Marius nackt (so von den Livianischen Zeugen nur Velleius: S. 187 A. 4) und schlammbedeckt herausgezogen wird. Beiden Darstellungen gemeinsam ist ferner die Uebergabe des Gefangenen an die Stadtbehörden von Minturnae und die Erwähnung des Haines der Göttin Marica. Alle diese Züge fehlen in der Erzählung Appians. Es ergibt sich daraus, wie wir schon in Bezug auf den *Cimber* vermuteten, dass Plutarch höchst wahrscheinlich auch die Darstellung des Livius eingesehen und aus dieser jene Einzelheiten in die seinige übernommen hat.

Ein Wort noch über das Verhältnis der von Livius abhängigen Berichte zu und unter einander. Es hat sich bereits im Laufe der Untersuchung gezeigt (oben S. 187), dass sie sich teilweise ausserordentlich eng, bis zu wörtlicher Uebereinstimmung, mit einander berühren, so im besonderen der des Auct. *de vir. ill.* mit dem Orosianischen, der der Comm. Bern. mit dem des Juvenal-Scholiasten, dieser wieder mit denen der Perioche und des Val. Maximus, während auf der andern Seite der der Comm. Bern. mit dem Velleianischen eine gewisse Verwandtschaft aufweist. Diese auffällige Erscheinung erklärt sich und kann sich m. E. nur erklären durch die Annahme, dass (mit Ausnahme des letztgenannten) alle diese Berichte nicht unmittelbar aus dem Originalwerk geschöpft, sondern vielmehr es durch Vermittlung von Zwischeninstanzen benutzt haben. Es fragt sich nun, wie viele und welcher Art diese waren. Dass die sogenannten Periochae der einzelnen Bücher des Werkes nach einem allerdings ausführlichen Auszug aus diesem, nicht direkt nach ihm selbst gearbeitet sind, ist längst nachgewiesen¹⁾ und heute wohl unbestritten. Ich halte es nun

1) Zangemeister, *Die Periochae des Livius*, Festschr. zur 36. Philol.-Vers. (1882). Vgl. über die Epitome-Frage ausserdem E. Kornemann, *Die neue Livius-Epitome* aus

für sehr wahrscheinlich, dass diese, jedenfalls weit verbreitete, Epitome (E) die Vorlage gebildet hat nicht nur für die Darstellung der Perioche, sondern auch für die des Valerius Maximus und derjenigen (unbekannten) Quelle — nennen wir sie X —, die der Juvenal-Scholiasist benutzt hat. Die Uebereinstimmung des Ausdrucks nämlich ist stellenweis so frappant¹⁾, dass sie sich nur durch die Annahme einer gemeinsamen Quelle für diese drei Berichte, eben der genannten Epitome, erklären lässt. Denn dass in der Phrase *missus ad eum occidendum* nicht Livius selbst redet, dieser vielmehr *ad quem interficiendum missus* oder ähnlich geschrieben hat, geht, wie mir scheint, mit Notwendigkeit aus dem Zusammenstimmen von Velleius, dessen Darstellung unstreitig das getreueste Abbild der ursprünglichen Livianischen ist und demnach wohl, wenn irgend eine von den in Rede stehenden, als unmittelbar aus dem Originalwerk geflossen angesehen werden darf, und Comm. Bern. hervor.

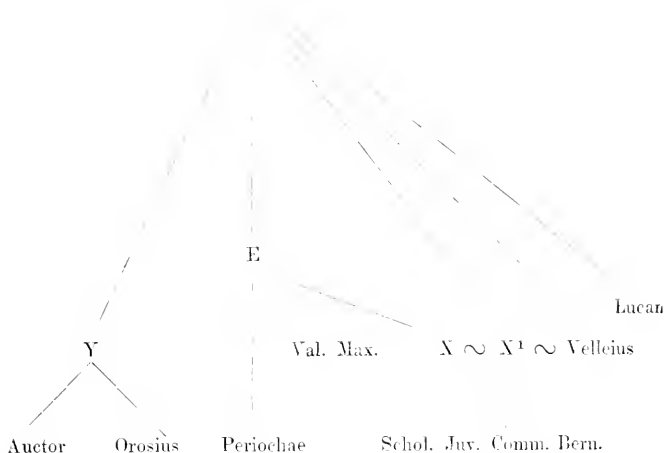
Durch die an drei Stellen²⁾ hervortretende nahe Verwandtschaft zwischen den Darstellungen der Schol. Juv. und Comm. Bern. wird weiter für letztere eine Vorlage (X¹) gefordert, die zum mindesten in den genannten Punkten mit der jener (X) übereinstimmte. Andererseits freilich muss sie, wenn anders die Berührungen mit Velleius³⁾ ihre Erklärung finden sollen, auch mit dessen Schilderung eine gewisse Aehnlichkeit aufgewiesen haben, was nur der Fall gewesen sein kann, wenn sie, anders als X, direkt aus dem Originalwerk geschöpft hat. Wir hätten damit eine zweite, gleich der ersterwähnten verloren gegangene Epitome des Livianischen Werkes gewonnen, oder, wenn man will, ein hauptsächlich auf das Interesse eines grösseren Publikums berechnetes, aus jenem zusammengearbeitetes Geschichtenbuch. Einen dritten Auszug dieser Art (Y) haben wir in der Quelle zu erkennen, die dem Auctor *de vir. ill.* und Orosius vorgelegen hat; denn ein und dieselbe haben, wie die S. 188 A. 1 angeführte Kongruenz schlagend beweist, beide Autoren benutzt. Mit E zeigt er, soviel sich sehen lässt, nicht mehr und nicht weniger Verwandtschaft als mit X¹. Zur Veranschaulichung der im Vorstehenden ermittelten Quellenverhältnisse lasse ich ein Stemma derselben folgen (s. S. 191).

Ich fasse die Hauptergebnisse der Untersuchung kurz zusammen: Wir können, alles in allem, drei Traditionen über die Minturnischen Erlebnisse des Marins unterscheiden. Das wesentliche Moment bildet hierbei die Person des Henkers. Die eine, vertreten von Cicero, weiss überhaupt nichts von einem solchen. Die andere, höchst wahrscheinlich auf Poseidonius⁴⁾ zurückzuführen, 2. Beiheft zur *Klio* (Leipzig 1904), S. 68 ff. und die dort S. 69 A. 1 angeführte Literatur.

1) *Missus ad occidendum eum* (Per.) = *missus ad eum occidendum* (Val. Max.) = *ad occidendum eum missus* (Schol. Juv.). — *maiestate tanti viri perterritus* (Per.) = *visa circa eum tanta maiestate* (Schol. Juv.) = *Marius . . . ex ipso virarum discrimine beneficio maiestatis emersit* (Val. Max.).

2) Oben S. 187 A. 3 und 6; S. 188 A. 1. — 3) S. 187; S. 187 A. 6.

Livius



donios zurückgehende, die am reinsten sich bei Appian erhalten hat, kennt den Henker als Gallier, und zwar als einen aus der Fremde zugewanderten, und erzählt im übrigen, unter Verzicht auf jede Ausmalung, knapp und schlicht den Hergang des Abenteuers. Die dritte, die Livianische, macht den Henker zu einem durch Marius' Sieg in Gefangenschaft geratenen und als Sklave nach Minturnae gekommenen Kimber. Charakteristisch für sie ist — unbeschadet ihrer besseren Kenntnis mancher Einzelheiten — die allenthalben, insonderheit in der dramatischen Gegenüberstellung von Sieger und Besiegtem zu Tage tretende Effekthascherei, die die Farben so stark wie möglich aufträgt und namentlich in der Betonung des rührseligen Elementes ihr Gefallen findet. Die beiden letzten vereinigt in sich, unter weiterer Heranziehung einer biographischen Quelle (Nepos?), die Darstellung Plutarchs, die somit, nach Umfang wie Inhalt, als die wenn auch keineswegs allein massgebliche Hauptquelle für die in Rede stehende Episode zu gelten hat.

Rom.

Die armenischen Feldzüge des Lukullus.

Von Kurt Eckhardt.

III. Abschnitt.

Das Kriegsjahr 68.

4. Kapitel.

Vorbereitungen beider Gegner und Einmarsch des Lukullus in das armenische Hochland.

§ 1. Die Verhandlungen mit den Parthern.

So war denn Tigranes durch den Zuspruch seines Schwiegervaters so ermutigt, dass er weiteren Widerstand zu leisten beschloss. Ohne zu zögern, trafen daher die beiden Verbündeten neue Vorbereitungen zur Abwehr der Römer, bei denen Tigranes dem Mithradates völlig freie Hand liess, dem er jetzt die grössere Erfahrung in den Kriegen gegen die Römer zugestehen musste. Infolgedessen erhielt Mithradates den Auftrag ein neues Heer zu sammeln und das Kommando darüber zu übernehmen¹⁾. Jedoch blieb man dabei noch lange nicht stehen und benutzte den Winter, während Lukullus in den eroberten Ländern seinen Truppen die wohlverdiente Ruhe gönnte, zur Ausbildung und Einübung dieses Heeres und zur Werbung neuer Bundesgenossen.

Für das Kriegsjahr 68 tritt nun zu unseren alten Quellen noch eine neue, Cassius Dio hinzu. Ein grosser Teil seines Werkes ist uns nur durch Exzerpte des Xiphilinos sehr fragmentarisch erhalten, und so haben wir denn für das erste Kriegsjahr nur ein kümmerliches Stück. Anders wird es für das zweite Jahr. Hier beginnt Dio ungefähr da, wo Memnon, der bisher eine unserer Hauptquellen war, aufhört, nämlich mit den Gesandtschaften an die Parther. Dio hat ohne Zweifel für diesen Teil seines Werkes den Sallust benutzt, wie aus zahlreichen Uebereinstimmungen mit den Fragmenten dieses Historikers und mit Plutarch klar hervorgeht. Wo aber Plutarch und Dio von einander abweichen, da hat es seinen Grund darin, dass jener zeitweilig einer anderen Vorlage gefolgt ist.

Für die beiden Verbündeten war es nun von der grössten Wichtig-

¹⁾ Memnon, c. 58 und Appian, *Mithr.* c. 87. Vergl. auch Cassius Dio B. 35, c. 1.

keit, die Parther, die alten Feinde der Armenier, wenn nicht zu einem Bündnis, so doch wenigstens zu strengster Neutralität zu bewegen, damit sie nach dieser Seite hin freie Hand hatten und nicht etwa einen unvermuteten Angriff zu fürchten bräuchten. So ging denn eine Gesandtschaft ab an Phraates, den Partherkönig, um ihn zu versöhnen und zu einem Bündnis zu bewegen. Phraates war ein Sohn des Sinatrukes¹⁾, dem er im Jahre 70/69 (Olympiade 177, 3) in der Regierung gefolgt war. Dieser Name des Partherkönigs, an den die Gesandtschaft geschickt wurde, findet sich in unseren Quellen nur bei Memnon und Phlegon, der ihm noch den Beinamen „Der Gott“ gibt, während ihn Cassius Dio und Sallust in üblicher Weise nur Arsakes nennen²⁾.

Die Gesandtschaft an die Parther ist ebenfalls auf den dringenden Rat des Mithradates zurückzuführen, dessen schwerwiegenden Gründen es gelungen war, den einst so stolzen Tigranes dazu zu bringen, dass er den ersten Schritt tat, um mit seinen Erbfeinden Frieden und Bündnis zu schliessen. Alle Gebiete, die er zu Anfang den Parthern abgenommen hatte, also Mesopotamien, Adiabene und die grossen Täler, wahrscheinlich die Talgaue, von denen Strabo spricht³⁾, musste er nun wieder abtreten, wenn er die Parther gegen die Römer gewinnen wollte⁴⁾. Dies war wohl einer der schwersten Entschlüsse seines Lebens, und dem klugen Mithradates gebührt der Ruhm, seinen Schwiegersohn dazu gebracht zu haben.

So ging denn die Gesandtschaft an Phraates ab, der Mithradates ein Schreiben mitgab, das den Partherkönig von dem Werte eines Bündnisses überzeugen sollte und das um so erfolgreicher sein konnte, als es von der Hand eines Fürsten stammte, der an den vorliegenden Zwistigkeiten uneteiligt war. Mit beredten Worten sucht der alte König den Phraates von der unersättlichen Ländergier der Römer zu überzeugen, der er sicher auch dereinst erliegen würde, wenn die siegreichen Legionen Roms erst in seiner Nachbarschaft festen Fuss gefasst hätten. Darum solle er jetzt den günstigen Augenblick, wo Armenien noch widerstandsfähig sei, nicht verstreichen lassen und mit ihm und Tigranes zusammen der Eroberungssucht der Römer ein für allemal ein Ziel setzen. Und wenn der Brief auch natürlich eine freie Erfindung des Verfassers ist, so spiegelt er doch die Verhältnisse ausgezeichnet wieder. Nur so konnte der pontische König an Phraates schreiben, wenn er dessen Hilfe erlangen wollte⁵⁾.

Doch so verlockend auch diese Anerbietungen waren, so waren doch

1) Dies ist die richtige Form des Namens, vergl. Phlegon v. Tralles, frgm. 12. Bei Appian, *Mithr.* c. 104, heisst er Sintrikos.

2) Vergl. hierzu: Memnon, c. 58; Phlegon, frgm. 12; Dio B. 35, c. 1 und Sallust, IV, frgm. 69.

3) XI 14, 15 (532). — 4) Memnon, c. 58 und Dio B. 35, c. 1.

5) Sallust, IV, frgm. 69.

die Demütigungen noch zu frisch, die die Parther von Tigranes hatten erdulden müssen. Darum suchte Phraates lieber, ohne sich mit seinen Gegnern versöhnen zu müssen, seine Zwecke zu erreichen, und bot dem Lukullus durch eine Gesandtschaft ein Bündnis an¹⁾. Dies war dem Lukullus äusserst angenehm, und so ging denn auch eine römische Gesandtschaft ab, die ein Freundschaftsbündnis mit den Parthern abschliessen, auf jeden Fall aber von ihnen die strengste Neutralität fordern sollte. Um seinem Werben noch einen grösseren moralischen Nachdruck zu verleihen, sandte Lukullus zunächst nur Bundesgenossen, die als Unparteiische mehr erreichen konnten. Und in der That gelang es diesen, zwischen Lukullus und Phraates ein Abkommen zustande zu bringen, nach welchem ein parthisches Hilfskorps zu den Römern stossen sollte.

Doch als der römische Imperator zur Befestigung des Bundes seinen bewährten Legaten Sextilius, bei Dio in Σιζίλιος²⁾ entstellt, zu dem Partherkönig schickte, glaubte dieser, dass der hohe Offizier nur als Kundschafter seiner militärischen Macht erschienen sei, und fasste Zweifel an der Aufrichtigkeit der Römer. Zugleich wird wohl auch das Drängen der verbündeten Gegner Roms seinen Höhepunkt erreicht haben. Von diesen Verhandlungen erfuhr natürlich auch Lukullus, und so trat ein beiderseitiges Misstrauen an die Stelle der Freundschaft. Das hatte zur Folge, dass Phraates das versprochene Hilfskorps nicht abgehen liess und sich nun neutral verhielt, um im Stillen seine Macht zu vergrössern, während die Gegner im Kampf ihre Kräfte auftrieben³⁾.

So glaube ich das sonderbare Benehmen des Partherkönigs, dass er nach Appian, Plutarch und Memnon mit beiden Parteien Verabredungen traf, und die Abweichungen dieser unserer Berichte zu erklären. Jedenfalls möchte ich nicht annehmen, dass der so weitsichtige Römer auch nur im geringsten daran gedacht hat, für diese angebliche Treulosigkeit die Parther zu bekriegen und die beiden verbündeten Könige, wie Plutarch es will, als ungefährliche Gegner zu betrachten. Dazu kannte er den alten, hartnäckigen Mithradates zu gut, dass dieser sich nicht so leicht zufrieden geben würde, zumal Tigranes nur einige Grenzgebiete verloren hatte und über den ganzen ungeschwächten Kern seines Landes gebot. Zuerst musste die Macht Armeniens völlig gebrochen werden, bevor sich die Römer in einen neuen, unabsehbaren Krieg stürzten. Das wusste Lukullus sehr gut, und darum hat er sicher seine Rachegedanken gegen die Parther, wenn er solche überhaupt hegte, bis nach der Besiegung der beiden Könige zurückgestellt⁴⁾. Zwar könnte es so scheinen, als ob Lukullus zu der Zeit, da er sein Winterquartier nach Gordyene in die nächste Nähe der Parther verlegte, sich doch mit dem Gedanken getragen habe, sie zu bekämpfen. Doch

1) Plut. *Luc.* c. 30. — 2) Vergl. über die Gesandtschaften Dio B. 35. c. 3.

3) Vergl. hierzu Sextus Rufus c. 15, der erst nach der Eroberung von Nisibis von den Vorbereitungen zu einem Partherkriege spricht. Desgl. Eutr. *Brer.* VI c. 9.

spricht für diese Wahl viel eher das rein materielle Motiv, dass dieses Land, wie wir oben gesehen haben, das reichste dieser Gegend war, dann aber auch, dass die Bewohner durchaus auf seiner Seite standen.

Wenn auch das dem Lukullus so sehr erwünschte Bündnis mit Phraates nun wieder auseinandergegangen war, so hatte er doch die feste Ueberzeugung, dass ihm von der Seite der Parther keine Unannehmlichkeiten drohen würden. Dies wäre aber sicher der Fall gewesen, wenn Lukullus offenkundig gegen ihn zum Kriege gerüstet hätte und nur durch die Meuterei seiner Truppen verhindert worden wäre, ihn zu bekämpfen. Hätte Lukullus nun unter solchen Umständen den Krieg mit den Armeniern wieder aufgenommen, so hätte sich Phraates wohl kaum die Gelegenheit entgehen lassen, den Römern in den Rücken zu fallen. Auch zieht man nicht so leicht gegen den ins Feld, dessen Unterstützung man zuerst mit allen Mitteln zu erlangen gesucht hat. Dies wäre alles eine Inkonsequenz und Ziellosigkeit gewesen, die wir dem römischen General nach so vielen Proben seines Könnens und seiner Fähigkeiten in den ersten Kriegsjahren nicht zutrauen dürfen, wenn auch Plutarch, Eutrop und Rufus von einem beabsichtigten Zug gegen die Parther sprechen, von dem jedoch Cassius Dio, Appian und Memnon nichts wissen¹⁾. Reinach²⁾ und Niese³⁾ haben sich sicher durch die ausführliche Darstellung bei Plutarch zu sehr beeinflussen lassen, während dagegen Mommsen⁴⁾ von einem Partherkrieg nicht als von einer Absicht des Lukullus, sondern nur als von einem Gerücht spricht, das die Gegner des Imperators aussprengten, um die Truppen gegen ihn aufzuhetzen.

§ 2. Die Armenier heben Truppen aus und organisieren ein Heer.

So war denn die Bemühung des Mithradates, die Parther zu gewinnen, gescheitert, und die beiden verbündeten Könige waren auf sich und ihre heerespflichtigen Untertanen angewiesen. Wenn auch Appian nur von einer Aushebung der Armenier spricht⁵⁾ (die naturgemäss am willigsten zum Kriegsdienst waren, da es ja nun galt ihren eigenen Herd und Weib und Kind gegen den eindringenden Feind zu verteidigen unter der Führung ihres angestammten Herrschers, dem sie im Gegensatz zu unterworfenen Fremden das Gefühl der Treue und Ergebenheit entgegenbrachten), so zeigt doch die Erwähnung der Iberer und Marder bei Plutarch⁶⁾, dass auch in diesem Kampfe Vasallen und Bundesgenossen der Fahne des Tigranes folgten. Aber hieraus zu schliessen, dass der Krieg des Jahres 68 zu einem nationalen und religiösen aller Orientalen gestempelt worden ist, dazu liegt meines Erach-

1) Vergl. hierzu: Plut. *Luc.* c. 30; Eutr. *Brev.* VI c. 9; Sext. Rufus c. 15; Dio B. 35. c. 3; Appian, *Mithr.* c. 87; Memn. c. 58.

2) A. a. O. S. 363. — 3) *Grundriss der rom. Gesch.*³ S. 194. vgl. ⁴ S. 217.

4) *Röm. Gesch.* III. S. 74. — 5) *Mithr.* c. 87. — 6) Plut. *Luc.* c. 31.

tens nicht die geringste Veranlassung vor¹⁾. Und die Angabe über die Stärke des armenischen Heeres, die Appian auf rund 100000 Mann beziffert²⁾, schliesst die Annahme eines asiatischen Nationalkrieges völlig aus. Wie sehr bleibt sie hinter der desselben Verfassers für das Vorjahr zurück, wo es sich nur um einen Kampf der Armenier und ihrer nächsten Nachbarn und Bundesgenossen handelte! Um wie viel grösser müsste die Zahl sein, wenn alle Asiaten an diesem Kriege teilgenommen hätten!

Die ganze Hypothese von dem asiatischen Religions- und Nationalkriege geht auf eine Stelle der Rede Ciceros für Pompejus zurück³⁾, der hier, wie überall, die politische Lage zugunsten der Tendenz seiner Rede übertrieben oder ganz schief dargestellt hat. Auch lässt meines Erachtens der ganze Zusammenhang, wenn man durchaus an den Worten Ciceros festhalten will, nur die Annahme zu, dass der Redner hier den Beginn des armenischen Krieges überhaupt, also das Jahr 69 meint⁴⁾. Allerdings haben wir oben gesehen, dass hier zahlreiche Völkerschaften Asiens den Armeniern Bundeshilfe leisteten, woraus sich dann Cicero den Nationalkrieg konstruiert haben mag. Die Absicht, mit der er die armen. meuchlings überfallenen Armenier für ihre Götter eintreten lässt, ist nur die, die Eroberungssucht des Lukullus, der ohne Befehl und ohne Grund unschuldige Völker überfällt, gegen Pompejus in das rechte Licht zu setzen.

Aber wenn auch Mithradates von allen Asiaten, die „sich scharenweis von nah und fern unter die Banner der Könige drängten, welche sie aufriefen den Osten und seine Götter vor den gottlosen Fremdlingen zu schirmen“⁵⁾, nur die brauchbarsten Leute zum Felddienst eingeübt hat, da ja die Erfahrung gelehrt hatte, dass „das blosse Zusammentreiben unge-

1) Vergl. hierzu besonders: Mommsen, *Röm. Gesch.* III. S. 72-73 und Reinach, S. 362.

2) *Maibr.* c. 87.

3) *In imp. Cn. Pomp. c. 9 § 23*: *Caius (= Tigranis) in regnum posteaquam L. Lucullus cum exercitu venit, plures etiam gentes contra imperatorem nostrum concitatas sunt. Erat enim metus injectus his nationibus, quas nunquam populus Romanus neque laessandas bello neque temptandas putavit: erat etiam alia gravis atque vehemens opinio, quod animos gentium barbararum perasserat, fani locupletissimi et religiosissimi diripiendi causa in eos oras nostram esse exercitum adluctum. Ita nationes multae atque magnae toto quodam terrae ac metu concitabundae.*

4) Denn die oben angeführten Worte folgen unmittelbar auf den Satz, der die Aufnahme des besiegten Mithradates schildert: *Hunc in illo tempore et fuga Tigranes, rex Armenius, excepit diffidentemque rebus suis confirmavit et adluctum crevit perditumque revercit.* (Diese Worte illustrieren übrigens auch hinreichend die Art cicero-mianischer Geschichtsdarstellung, wenn wir berücksichtigen, wie sehr in Wirklichkeit die Aufnahme in Armenien von dieser Schilderung abgewichen ist!) Und die Eroberung der feindlichen Hauptstadt, die, wenn unsere Stelle auf das Jahr 68 bezogen werden soll, doch vorher hätte erwähnt werden müssen, folgt gleich darauf: *Noster autem exercitus tametsi (i. e. obwohl so viele Völker gegen Rom unter Waffen standen) urbem ex Tigranis regno cepit . . .*

5) Mommsen, *Röm. Gesch.* III. S. 72-73.

heurer Heerhaufen“ für einen aussichtsvollen Kampf eher hinderlich als nützlich gewesen war, warum sollte er da erst alle Orientalen zu einem Kriege aufbieten, um dann sofort den grössten Teil wieder zu entlassen! Nie hätte er dies getan, da es ihm vor allem darauf ankam, ein kleines, aber schlagfertiges Heer zu sammeln, das in dem rauhen Gebirgslande leicht beweglich und gut zu verproviantieren war. Ferner fehlte auch bei den entfernter wohnenden Völkern jedes Interesse an einem Kampfe für Tigranes, dessen Eroberungspolitik während seiner 25 Regierungsjahre ihr berechtigtes Misstrauen erregt hatte. Und wenn nicht einmal die Parther, die dem Kriegsschauplatz am nächsten wohnten, den alten Nationalhass gegen die Armenier zugunsten der gemeinsamen Sache aller Asiaten hatten überwinden können, wie sollten dann die fernen Völker dazu kommen, den fremden Armenier gegen die ihnen ebenso fremden Römer zu helfen.

Aber auch die religiöse Einheit dieser Asiaten ist nur eine Erfindung der Neuzeit, die zwar auf einen heiligen Krieg des Islam passen würde, aber nicht auf die damalige Zeit, wo jeder Gau seinen eigenen religiösen Mittelpunkt hatte: denn ein einheitliches Nationalheiligtum aller Asiaten, wie es Cicero annehmen will, hat es nie gegeben.

Nein, ganz aus eigener Kraft haben die Armenier und ihre Bundesgenossen vom ersten Jahre ein Heer aufgestellt. Oder sollten wir annehmen, dass ein Land, das im Vorjahr ein so starkes Heer aufgebracht haben soll, nun mit einemmale nicht mehr so viel Leute hat, um seinen eigenen Herd schützen zu können? Im Gegenteil, es melden sich bei Mithradates so viele kriegsfähige Mannschaften, dass er sich die brauchbarsten aussuchen kann. Zu dieser allgemeinen Aushebung der Armenier stiessen dann noch einige Bundesgenossen. Aus diesem Menschenmaterial bildete Mithradates eine kleine auserlesene Armee, deren Stärke Appian auf 70000 Mann zu Fuss und 35000 Reiter angibt¹⁾. Doch seine Angabe ist, wenn sie auch hinter der des Vorjahres zurückbleibt, noch viel zu gross. Denn wenn man bedenkt, wie schwierig das Terrain für den Krieg ist und besonders für Fremde, die das Land nicht kennen, dann begreift man, dass schon eine viel schwächere Armee instande ist, dem kleinen Römerheer die Pässe zu sperren.

Verwunderlich ist auf den ersten Blick die starke Angabe der Reiterei für ein so unwegsames Gelände, wie das armenische Hochland, wenigstens für grössere Kavalleriemassen, immerhin ist. Wenn wir aber den Lauf der Ereignisse in diesem Jahre verfolgen, so sehen wir, dass es gerade der Plan des Mithradates war, sich in keine Entscheidungsschlacht einzulassen, sondern die Römer durch fortwährende Angriffe der flinken Reiter zu Unbedachtsamkeiten zu verlocken und in jeder Weise zu schädigen. Dieser Plan hatte um so mehr Aussicht auf Erfolg, als ja die Reiterei

1) *Mithr.* c. 87 εἰς ἑκατασχιλίους πεζοὺς καὶ ἑκατὰ ἵππους.

der Römer, die an sich schon sehr schwach war, in dem unbekannten Lande und unter den ihr ungewohnten Bedingungen fast unbrauchbar war gegenüber den iberischen und mardischen Reitern der Armenier, die, selbst Bergbewohner, mit den Gefahren und Verhältnissen eines Berglandes wohl vertraut waren.

Diese Armee gliederte Mithradates ganz nach römischem Muster in Schwadronen und Kohorten, die er seinen alten pontischen Veteranen, die er selbst einst durch römische Verbannte hatte ausbilden lassen, übergab, um sie ganz wie die Römer einzüben und zu disziplinieren¹⁾. Ferner liess er im Winter Waffen und Kriegsgerät in ausreichender Menge herstellen und häufte an geeigneten Orten in Magazinen²⁾ Proviant und Getreide an, damit dieses für das Heer gleich an Ort und Stelle wäre und nicht erst auf den schmalen Bergpfaden mühsam herangebracht zu werden brauchte. So hatten denn die Armenier unter der umsichtigen Leitung des alten Mithradates ihre Zeit hervorragend benutzt, und es standen die Dinge für sie durchaus nicht schlecht, als sich Lukullus entschloss, seine Winterquartiere abubrechen und den Krieg tief nach Armenien hinein zu tragen.

§ 3. Schwierigkeiten des Lukullus durch Intrigen in Rom.

Zu diesem Angriff und um sein Heer noch zu verstärken, gab er seinem Legaten Sornatinus, der bekanntlich mit 6000 Mann die eroberten Gebiete in Pontos deckte, den Befehl zu ihm zu stossen, da er nun von den Armeniern, die alles zur Verteidigung ihres eigenen Landes aufbieten mussten, wohl kaum einen Einfall in Pontos zu fürchten hatte. Doch da hatte sich inzwischen in Rom und in seinem Heere ein derartiger Umschwung der Stimmung vollzogen, dass daran schliesslich sein ganzes Unternehmen scheiterte.

In Rom war man lange schon mit Lukullus nicht mehr zufrieden, der sein umfassendes Kommando mehr zur Befriedigung seines Ehrgeizes als im Interesse des Staates zu führen schien. So haben wir gesehen, dass schon zu Anfang der armenischen Expedition das Missfallen an dem bewährten General einen so grossen Umfang angenommen hatte, dass ihm der Senat und das Volk jede noch so notwendige Verstärkung und Unterstützung versagten, so dass er aus eigenen Mitteln und gegen den Willen der heimatlichen Autoritäten den Krieg führen musste. Dass hieran vor allem auch der Regierungsumschwung in Rom schuld war, der durch das Konsulat des Pompejus und Krassus die Herrschaft der Aristokraten beseitigte und dafür die Demokratie ans Ruder brachte, haben wir schon oben gesehen.

¹⁾ Bei Phlegon, *FHG* III, S. 606, wird die römische Ausbildung der Armenier irrtümlich schon vor Tigranokerta gesetzt.

²⁾ Plut. *Luc.* c. 31 und Appian, *Mithr.* c. 87.

Inzwischen wurde die Wählerarbeit gegen Lukullus mit immer steigendem Erfolge ausgeführt, so dass dann im Winter 69/68 das Missfallen des römischen Volkes zu offenem Ausbruch kam. Zwar scheint der glänzende Sieg von Tigranokerta, der dem römischen Nationalgefühl ungeheuer schmeichelte, den Ausbruch des Hasses für einige Monate unterdrückt zu haben. Als es sich dann aber zeigte, dass der Krieg noch immer nicht beendet war, dass noch ein Jahr mindestens vergehen musste, ehe Lukullus den Römern ihren Erbfeind Mithradates im Triumph aufführen konnte, da warf man ihm offen vor, dass er den Krieg absichtlich ganz unnötig in die Länge ziehe, um nur ja den Oberbefehl um so länger behalten und von der reichen Beute noch recht viel für sich in Sicherheit bringen zu können¹⁾. War es doch für die Demagogen in Rom klar, dass er nur deswegen seinen grossen Sieg nicht durch rastlose, schnelle Verfolgung der Trümmer des feindlichen Heeres ausgenutzt und den Feinden Zeit gelassen hatte ein neues Heer zu sammeln, damit er einen triftigen Grund hätte im nächsten Jahre den Kampf wieder aufnehmen zu können. So beschloss man denn ihm den Groll des Volkes deutlich zu zeigen und ihm seine Macht erheblich zu beschneiden.

Zu Beginn des dritten Mithradatischen Krieges waren ihm die Provinzen Asien und Kilikien nebst dem Kommando zu Lande übertragen worden. Zwar erscheint es sonderbar, dass Lukullus Statthalter von zwei Provinzen gewesen sein soll, doch finde ich keinen Grund, die Tatsache zu bezweifeln, wenn sie auch in den Quellen nicht ausdrücklich erwähnt wird. So berichten Memnon und Velleius Paterculus, dass Lukullus Prokonsul von Asien gewesen sei, während ihn Plutarch die Provinz Kilikien erhalten lässt²⁾. Da nun Plutarch so genaue Einzelheiten gibt, muss man als sicher annehmen, dass seine Ansicht richtig ist. Wenn wir aber sehen, dass Lukullus, während seine Unterbefehlshaber und sein Kollege Kotta die grossen pontischen Städte belagerten, in den Jahren 72—70 die Verhältnisse der Provinz Asien ordnet, wie Plutarch und Appian berichten³⁾, und sich dadurch die grösste Zuneigung der Provinzialen gewinnt, so können wir zweifellos annehmen, dass er nur in seiner eigenen Provinz mit solcher Machtvollkommenheit geschaltet haben kann, mithin also auch Asien als Provinz besessen hat.

Dies wird noch mehr glaubhaft durch die Angabe bei Cassius Dio⁴⁾, dass die Römer nach der Schlacht bei Tigranokerta die Verwaltung der Provinz Asien wieder Prätores übertragen haben, da sie mit Lukullus unzufrieden waren. Desgleichen gibt Plutarch⁵⁾ als Machtbezirk des Lukullus Kilikien, Asien, Bithynien, Paphlagonien, Galatien und die von ihm eroberten Länder an. So ist es daher wohl glaubhaft, dass er zu seiner ursprünglichen Provinz Kilikien, die Plutarch hier auch an erster Stelle

1) Cassius Dio B. 35 c. 2. — 2) Memnon, c. 37; Velleius II c. 23; Plut. *Luc.* c. 6.

3) *Luc.* c. 20 und 23; *Mithr.* c. 83. — 4) B. 35, c. 2. — 5) *Luc.* c. 33.

nennt, noch Asien und vielleicht auch nach Kottas Abreise nach Rom noch Bithynien erhalten hat, um ihm in jeder Weise die Organisation der Feldzüge gegen Mithradates dadurch zu erleichtern, dass man ihm das ganze römische Kleinasien unterstellte.

Dieses so umfassende Kommando beschränkten ihm nun die Römer, die auf seine Erfolge neidisch und mit der Länge des Krieges unzufrieden waren, gerade in einem Augenblick, wo er zur endgültigen Besiegung seiner Gegner der Zusammenfassung seiner ganzen Macht bedurft hätte. So übertrugen sie die Verwaltung der Provinz Asien einem Prätor, und, als Lukullus fortfuhr die Römer dadurch zu reizen, dass er den Mithradates und Tigranes sich erholen und neue Truppen sammeln liess, designierten sie auch für die Provinz Kilikien den Konsul des Jahres 68, Q. Marcius Rex, der dann am Schluss seines Amtsjahres dorthin abging, da wir ihn nach den Misserfolgen des Jahres 68 als Prokonsul in Kilikien finden¹⁾. Dies zeigt uns die Stelle bei Dio²⁾ . . . τὸν ἑταῖον αὐτοῦ, τὸν γὰρ ἐξεῖρον τὸν ἡρώων ὄντα, ἀδόξον ἐπεψαν, was sich, da wir uns ja im Jahre 68 befinden, unmöglich schon auf den Nachfolger im Oberbefehl, den M. Acilius Glabrio, den Konsul von 67, beziehen kann. Hierin bestärkt mich noch der Umstand, dass Dio dieses Ereignis später im 14. und 15. Kapitel besonders erwähnt. Wenn nun die Angabe im 2. Kapitel nicht an eine falsche Stelle geraten ist, kann Dio nur von zwei verschiedenen Nachfolgern sprechen und sich die erste Angabe daher nur auf den Marcius Rex beziehen, wenn auch die Gründe für beide Ernennungen dieselben sind. So blieb dem Lukullus nur noch der Oberbefehl im Kriege, wenn auch Marcius Rex noch nicht nach seiner Provinz abgehen konnte.

§ 4. Mißstimmung des Heeres gegen Lukullus.

Wie wir nicht oft genug betonen können, war dieser Umschwung der Stimmung gegen Lukullus durch zwei Gründe hervorgerufen worden. Einmal durch das Wühlen der Finanzwelt, die er sich durch seine Reformen in Asien zu dem erbittertsten Feinde gemacht hatte. Sie liess durch ihre Agenten, die Volkstribunen, alle Handlungen des umsichtigen Generals entstellen, so dass der beste Plan von ihm nur als List und Vorwand erschien. Dann auch dadurch, dass unter dem Konsulat des Pompejus und Krassus alle Einrichtungen Sullas abgeschafft und die Aristokratie zugunsten der Demokratie unterdrückt wurde, wodurch Lukullus natürlich als Mitglied des höchsten Adels und Schüler Sullas ebenfalls betroffen wurde.

Diese ungünstigen Verhältnisse in Rom wirkten naturgemäss auch auf das Heer ein. War doch dieses Volksheer eng mit der Heimat verbunden, und als von dort die Nachrichten eintrafen, dass man sich schon mit dem Gedanken vertraut mache, den Lukullus durch einen anderen

1) Cassius Dio B. 35, c. 15. — 2) B. 35, c. 2.

General zu ersetzen, da glaubten auch die Soldaten ihrem Feldherrn den Gehorsam aufkündigen zu können. Nur ungern und nur durch die harte Disziplin ihres Imperators, der die geringste Unregelmässigkeit hart bestrafte¹⁾, gezwungen, waren sie ihm in den neuen Krieg nach Armenien gefolgt. Als er jedoch jetzt an Sornatius und die anderen Führer in Pontos den Befehl ergehen liess, mit ihren Kontingenten zu ihm zu stossen, da weigerten sich die Soldaten, die hier nicht unter dem direkten Einfluss des energischen Führers standen, dem Befehl Folge zu leisten und nach Armenien zu ziehen²⁾. Und den Legaten gelang es nicht, dieser Stimmung ihrer rebellischen Truppen Herr zu werden, deren an sich schon gelockerte Manneszucht durch das fast tatenlose Leben in den eroberten Ländern noch verschlechtert worden war. So musste denn Lukullus auf diese 6000 Mann verzichten und mit seinem kleinen Heere in Armenien eindringen.

Aber auch auf diese Truppen griff der meuterische Geist der pontischen Regimenter über. Als sie deren Weigerung vernahmen, lobten sie ihre rebellischen Kameraden, und da sie durch die Eroberung der reichen feindlichen Hauptstadt in den Besitz grosser Geldmittel gekommen waren und ihnen das faule Leben in den Gefilden von Gordyene, die uns Plutarch als sehr reich und üppig schildert³⁾, ausserordentlich gut behagte, so weigerten auch sie sich zu folgen und forderten ihre wohlverdiente Ruhe und Entlassung. Hierzu kam noch, dass selbst ein Schwager des Lukullus, P. Clodius, gegen ihn wühlte und die Truppen noch mehr aufhetzte. Dieser Erdemokrat hatte um so grösseren Einfluss beim Heere, als er so nahe verwandt mit dem Feldherrn war⁴⁾.

So sah sich denn Lukullus kurz vor der letzten Entscheidung seiner langjährigen, erfolgreichen Bemühungen vor das Risiko gestellt, durch den Widerstand seiner Truppen alle Erfolge aufs Spiel setzen zu müssen. Doch noch einmal gelang es seiner Energie und seiner imponierenden Persönlichkeit wenigstens die Legionen, die er gegen Tigranes geführt hatte, in der Pflicht zu erhalten und zu dem Zuge, der den letzten Widerstand seiner Feinde brechen sollte, zu veranlassen. Vielleicht ist ihm damals schon der Gedanke gekommen, wie gefährvoll dieser Entschluss war, mit Truppen, die er so wenig in der Hand hatte, sich in so grosse Schwierigkeiten und Gefahren zu begeben, wie sie ein Krieg in dem fremden, rauhen und unwirthlichen Lande mit sich bringen musste, dessen an sich schon tapfere Bewohner zur Verteidigung ihrer engsten Heimat den letzten Bluts-

1) So liess er, als einst einige Manipel geflohen waren, obwohl sie die Schmach sofort wieder gut machten, diese in Unterkleidern ohne Gürtel vor dem ganzen Heere einen Graben aufwerfen. Plut. *Luc.* c. 15. (Aehnliches berichtet Frontin. *Strateg.* IV. 1, 21 von Korbulo).

2) Plut. *Luc.* c. 30.

3) *Luc.* c. 29. Vergl. auch Xenophon, *Anab.* IV c. 1 § 8, wo er von den reichen Vorräten der Karduchen erzählt.

4) Plut. *Luc.* c. 34.

tropfen hingeben würden. Doch fest auf seinen Glücksstern vertrauend, wie dereinst sein grosser Meister, und bei seiner rastlosen Energie und dem zähen Festhalten an dem, was er einmal als das Richtige erkannt hatte, schlug er alle seine Bedenken nieder und rüstete sich zum Aufbruch aus seinen Winterquartieren in Gordyene.

Mittlerweile war schon der Hochsommer herangekommen¹⁾, da ihn die Widersetzlichkeiten seiner Truppen so lange aufgehalten hatten. Dazu kam noch, dass in diesem Gebirgsland das Frühjahr besonders kalt und rauh ist, so dass er auch aus diesem Grunde den Abmarsch länger, als ihm lieb war, hinausschieben musste. Wusste er doch sehr wohl, dass oben in den Bergen des armenischen Hochlandes der Winter viel früher und mit viel grösserer Strenge eintrat, als sonst irgendwo in Kleinasien.

§ 5. Einmarsch des Lukullus in das armenische Hochland.

Ueber den Feldzug des Jahres 68 haben wir als brauchbare Quellen nur die beiden, die den Sallust benutzt haben, nämlich den Plutarch, der auch hier mit gewohnter Genauigkeit seine Quelle ausschreibt und den Cassius Dio, der den ganzen Feldzug in Armenien in einem Kapitel abtut. Zu diesen beiden kommt schliesslich noch Appian, der alles wieder so verworren und kurz darstellt, dass man sich aus ihm allein kein Bild von dem Gang der Ereignisse machen könnte, wenn wir nicht eben Plutarch hätten, den wir zugrunde legen und die Berichte der beiden anderen an der passenden Stelle einschalten müssen. Livius hat zwar auch den zweiten Feldzug in Armenien geschildert, wie aus der Angabe Plutarchs²⁾ nach der Arsaniasschlacht: *ἡ γὰρ ὁ δὲ Λουκιῶς* etc. hervorgeht, doch ist uns bei seinen Ausschreibern kein Wort davon überliefert. So ist denn das Quellenmaterial für diesen Teil unserer Untersuchung sehr dürftig, und wir sind mehr auf Vermutungen und Hypothesen angewiesen als auf feste Angaben.

Als Lukullus seine Truppen zum Einfall in Armenien zusammenzog, standen diese südlich der hohen Tauruskette und hier wohl zum grössten Teil in dem befreundeten Gordyene, dessen überaus reiche Vorräte für den Winterunterhalt der römischen Armee äusserst wertvoll waren. So wird Lukullus, wenn nicht alle, so doch sicher die Mehrzahl seiner Soldaten in diesem Lande gesammelt haben, wie ihn denn auch Plutarch³⁾ von Gordyene aus weiter vorrücken lässt. Er hatte also seine Winterquartiere auf dem linken, östlichen Ufer des Tigris, der hier nach der Vereinigung aller seiner Quellflüsse, auch der vom Plateau des Wansees herabströmenden, eine Richtung nach Südosten einschlägt, jedoch sicher

1) Plut. *Luc.* c. 31: *ἡ γὰρ ἐξυμῶντος* und Cassius Dio B. 35, c. 4: *μεσοῦντος ἡδὲ τοῦ ἡγῶντος*; es war also inzwischen Mitte Juli geworden!

2) *Luc.* c. 31. — 3) *Luc.* c. 30.

südlich des Bohtan-Tschai, des Kentrites Xenophons, bezogen, da hier der Kern von Gordyene lag¹⁾. Dass einige Truppenteile auch auf dem rechten Ufer des Tigris gelegen haben, ist ja möglich, jedoch kaum anzunehmen, da der Fluss hier schon so schwer zu überschreiten ist, dass ein kleineres Korps leicht von der Besatzung von Nisibis, das sich noch in den Händen der Armenier befand, angegriffen und abgeschnitten werden konnte, bevor das Gros des römischen Heeres instande war zur Unterstützung über den ziemlich tiefen Tigris hinüberzugehen. Dies bestimmt mich ein Ubergreifen der römischen Winterquartiere auf das rechte Ufer für ausgeschlossen zu halten.

Hier von Gordyene aus standen nun den Römern drei Wege in das Innere von Armenien zur Verfügung. Der erste über den Pass von Nerdjiki, auf dem, wie ich oben schon annahm, Tigranes zum Entsatz von Tigranokerta marschiert war, der zweite über den Bitlis-Pass und schliesslich der dritte im Süden um den Wansee herum in die Ebene von Bayazid. Wie wir sehen werden, müssen wir den dritten sofort ausschalten, da alle Angaben Plutarchs diesen Weg unmöglich machen. So bleiben uns nur die Strassen über den Bitlis- und den Nerdjiki-Pass. Bei Karbe²⁾ finden wir alles Nütige über diese beiden Pässe zusammengestellt. Er unterrichtet uns auch zugleich sehr gut über die Geographie und die Natur Armeniens. Er sagt auf Seite 32 über die Brauchbarkeit beider Pässe folgendes:

„Ueber die Strecke Bitlis-Sert liegen uns zwei Beschreibungen von Reisenden, die sie beide in umgekehrter Richtung durchzogen. Von Bitlis, der in einer weiten, fruchtreichen Bergschlucht in der Höhe von 1550 m gelegenen Hauptstadt der gleichnamigen Landschaft, zog L. Col. Shiel 1836 flussabwärts auf Sert zu³⁾. Der Fluss wendet sich durch viele Engpässe hin, die Wege am hohen Uferrande sind höchst beschwerlich, mit tiefen Abstürzen zur Seite, voll Steinblöcke, oft kaum breit genug für den Pferdetritt. Dabei wird heutzutage die Beschwerlichkeit des Weges vermindert durch mancherlei Werke von Menschenhand, so ca. 20 Steinbrücken, die gestatten, immer die günstigere Seite des Flussufers zu benutzen, eine durchbrochene Galerie von ca. 20' Länge, welche einen den Weg versperrenden Felsriegel durchsetzt u. s. w. Unser anderer Gewährsmann⁴⁾ hebt gleichfalls die grosse Schwierigkeit der Strecke von Bitlis nach Sert hervor, welche ihm zu Pferde 2 Tage mit ca. 23 Stunden kostete. Shiel erwähnt noch, dass bei seiner Reise im Sommer zwei Reitpferde und vier Saumtiere von seiner Karawane unter den grossen Anstrengungen krepiereten!“

1) Kiepert, *Atl. antiqu.* Tab. IV. — 2) *Der Marsch der Zehntausend* (ob. Bd. IX. S. 401 Anm.). — 3) Ritter: *Erdkunde* IX. S. 1006 ff.

4) Müller-Simonis: *Die Caucase au golfe Persique à travers l'Arménie, le Kurdistan et la Mésopotamie*, Washington 1892.

Der Weg über den Pass von Nerdjiki dagegen „geht anfangs (d. h. auch vom Boltan-Tschai aus) durch ebenes Fruchtländ; die Schwierigkeit der Passage beginnt erst bei Nerdjiki, so dass der Gebirgsmarsch hier kürzer ist, als auf der Bitlisroute. Von Nerdjiki an wird der Weg allerdings ungemein beschwerlich. J. Brant, der diesen Pass, dessen Höhe 2050 m¹⁾ beträgt, überstieg, schildert den Abstieg (der also für Lukullus der Anstieg war) folgendermassen²⁾: Beim Abstieg ging es „furchtbare Abstürze in fast senkrechtem Zickzack hinab, auf dem die Pferde über Steiltiefen von mehr als 1000' nicht selten glitten. Auch für Fussgänger war die Talschlucht gefahrvoll über dem tief rauschenden Strom. So steil ging der Pfad bergab, dass man nach zwei Stunden Zeit kaum eine Viertelstunde in horizontaler Distanz fortgerückt war“. Brant versichert, dass dies der gefahrvollste Weg gewesen, den er in seinem Leben gemacht; jedes Truppenkorps könne hier durch wenige Mann völlig abgeschnitten und unbrauchbar gemacht werden, was ja aber für die Bitlisroute genau so gut zutrifft“.

Soweit die Schilderung beider Pässe bei Karbe. Für den Nerdjiki-pass haben wir jedoch noch eine Darstellung bei W. Belck, bei der die Schwierigkeiten viel geringer erscheinen. Der Unterschied von dem Brant-schen Wege ist jedoch der, dass Belck ihn in umgekehrter Richtung, also wie Lukullus es hätte machen müssen, zurückgelegt hat. Nach seiner Beschreibung³⁾ führen von Nerdjiki zwei Hauptwege in die Murád-Ebene. Der eine geht am Nordabhange des Andoog-Dagh⁴⁾ entlang über den Kurrtig-Dagh ungefähr nach Musch, der andere mit einem bedeutenden Umwege im Tal des Chulp-Su hinauf bis zum Dorfe Schen⁵⁾ und von da entweder auch über den Kurrtig- oder über den Kozmi-Dagh in die Ebene von Musch. Diesen zweiten Weg hat Belck gemacht, und er nennt diesen Marsch einen „ziemlich beschwerlichen“, bei dem er den „schnelldahinschliessenden Bergstrom dreissigmal zu überschreiten hatte“. Ausserdem war in steilem Auf- und Abstieg eine Höhe von ca. 750 m zu übersteigen, ehe er an die Quelle des Chulp-Su bei Schen gelangte. Ein Nebenweg, auf dem man zwei Stunden und den steilen Auf- und Abstieg sparte, folgte dem Flusse aufwärts bis Schen, war jedoch wegen der Felsblöcke im Flussbett — er fiel also wohl teilweise mit diesem zusammen — nur für Fussgänger, nicht aber für Reiter brauchbar. Dagegen sollte der Bergweg, der 3 km östlich vom Dorfe entlang führte, wenn es auch auf ihm bergauf und bergab ging, doch verhältnismässig leichter sein als der, den Belck selbst benutzt hatte. Von Schen aus führten dann drei Wege in die Ebene von Musch, ein westlicher, der längste zwar, aber dafür auch

1) H. Kiepert: *Nouvelle carte generale*. — 2) Ritter: X 694.

3) *Zeitschr. für Ethnologie* 8, 255.

4) Antogh-Dagh auf den Karten von H. Kiepert und Lynch.

5) Lynch: Shin; H. Kiepert: Schin.

der bequemste, über die niedrigsten Partien des Kozni-Dagh — er wird auch heute fast ausschliesslich benutzt —, ein östlicher und ein mittlerer. Von diesen führt der östliche über den Kurrtig-Dagh direkt nach Musch, während der mittlere 12—15 km oberhalb der Mündung des Kara-Su in den Muräd-Tschai die Ebene erreicht. Der westliche führt gleich an den Muräd, unterhalb der Mündung des Kara-Su. Von Nerdjiki bis zur Ebene sind nach Belcks Angabe zwei Tagesmärsche.

So stellt sich denn nach dieser Schilderung der Weg über den Pass von Nerdjiki als lange nicht so schlimm dar, wie es erscheinen könnte, wenn wir allein auf die Schilderung Brants angewiesen wären. Und wenn wir nun fragen, zu welcher Route, über den Bitlis-Pass oder den von Nerdjiki, sich Lukullus entschieden hat, so glaube ich mit Sicherheit, dass er, wie auch die Zehntausend unter Xenophon, den Weg über den Pass von Nerdjiki benutzt hat¹⁾. Die Vorzüge dieses Weges sind so bedeutend gegenüber denen des Bitlispasses, dass dieser meines Erachtens kaum in Frage kommen kann. Denn erstens haben wir gesehen, dass die Bergpassage viel kürzer ist und, wenn nicht um ein Bedeutendes leichter, so doch sicher nicht beschwerlicher. Schon dieses Argument hätte genügt, um in den Augen des Lukullus dem an sich zwar weiteren Weg, der dafür anfangs auch durch die fruchtbarste Ebene führte, den Vorzug zu geben vor dem anderen, der rund 80—90 km durch die Berge führte.

Dann aber ist auch ein zweiter Punkt, der den Nerdjikiweg ungleich geeigneter macht. Während über den Bitlispass nur eine einzige Strasse führt, standen dem Lukullus von Nerdjiki aus zwei, wenn er den Weg direkt am und im Flusse benutzte, sogar drei, von Schen aus sicher drei Strassen zur Verfügung, so dass er ohne allzu grosse Schwierigkeit die Bergpassage in zwei oder drei Marschkolonnen überschreiten konnte. Wenn wir hören, dass auf diesem Wege höchstens zwei bis drei Mann nebeneinander gehen konnten²⁾, so ist es klar, welchen Vorteil Lukullus durch eine Teilung der Armee hatte. Auch war es ihm viel leichter gemacht, in die Ebene von Musch einzudringen, wenn ihm drei Pässe zur Verfügung standen. Denn falls die Armenier einen Zugang sperrten, konnte er ihn von dem einen oder sogar von den beiden anderen aus öffnen. Führt dagegen nur eine Strasse hinab, so hätte er die Stellung der Armenier auf den Felsen mühsam umgehen müssen, wie dereinst Xerxes die der Grie-

1) In dieser Ansicht bestärkte mich noch Lehmann-Haupt durch mündliche Angaben. Er hat selbst den Weg über den Bitlis-Pass zurückgelegt und hält es für völlig ausgeschlossen, dass eine Armee hier vorwärts kommen kann. Die Schwierigkeiten dieses Weges seien so wenig hervorgehoben, dass in der ganzen Literatur falsche Vorstellungen über die Gangbarkeit dieses Passes herrschten. Vergl. auch die Schilderung dieser Reiseetappe in dem Bericht an die Hamburg. Geogr. Gesellsch., *Mitteilungen* dieser Gesellsch. XVI (1900). Vergl. ferner sein kürzlich erschienenenes Reisewerk: *Armenien einst und jetzt*, I S. 327—332.

2) W. Belck: a. a. O. S. 256.

chen bei Thermopylae. So spricht denn alles dafür, dass Lukullus diesen Weg benutzt hat, und in diesem Sinne werde ich jetzt seinen Marsch von Gordjene in das Innere von Armenien darstellen.

Von Pinaka aus, der grössten und festesten Stadt, und daher wohl der Hauptstadt des alten Karduchenlandes¹⁾, wo er wahrscheinlich sein Hauptquartier hatte, konzentrierte er seine Armee um die Mitte des Juli, wie wir oben gesehen haben, in der Umgegend des Dorfes Mutyt, wo vielleicht nicht der einzige, so doch sicher der beste Uebergang über den Bohtân-Tschai, den Kentrites Xenophons, war und wo dieser auch seine Griechen hinübergeführt hatte²⁾. Die Stelle des Ueberganges lässt sich auch auf der Karte von H. Kiepert feststellen, sie liegt ungefähr da, wo die Strasse von Beuleuk die von Til nach Benzis führende dicht am Bohtân-Tschai trifft³⁾.

Hier führte er ohne grosse Schwierigkeiten seine Legionen hinüber und gelangte über das Hochplateau auf dem rechten Ufer nach dem heutigen Kirbipiro und Redwan, von wo ihm, wie auch einst dem Xenophon, der Weg über Hazu nach Nerdjiki zur Verfügung stand. Dann teilte er seine Armee, und während die Reiter und der Tross den bequemeren Bergweg einschlugen, zogen die Fussstruppen im Tale und oberhalb desselben in die kleine Ebene von Schen, wo das Heer sich vereinigte und rastete. Nun nahmen die Reiter den linken Flügel und zogen mit dem Tross über den Kozmi-Dagh, während die Legionen den mittleren und östlichen Weg wählten. In der Ebene vereinigten sich dann alle Truppen wieder am nächsten Tage. So hatte Lukullus die 175 km vom Kentritesübergang bis in die Ebene von Musch in 10—11 Tagen, davon die eigentliche Bergpassage, wie auch Xenophon, in drei Tagen zurückgelegt und befand sich nun mitten im Feindeslande.

5. Kapitel.

Historischer Teil der Märsche und Kämpfe.

§ 1. Die Kämpfe in der Ebene von Musch.

Hier musste er die erste Enttäuschung erleben. Denn während sonst in den südlichen Gegenden im Hochsommer das Getreide schon reif war, womit er auch hier bei der Mitnahme seines Proviantes gerechnet hatte, so fand er in der Hochebene von Musch, die um 500—600 m höher ist als die Tigrisebene⁴⁾, das Getreide auf den Feldern noch allenthalben grün⁵⁾.

1) Vergl. Strabo, XVI 1, 24. 747.

2) Vergl. hierzu: C. F. Lehmann-Haupt in der *Wien. Zeitschr. f. d. Kunde d. Morgenl.* 14 (1900) S. 40 und *Abh. d. Berl. Akad. d. Wiss.* 1899, S. 745 und im *Literar. Zentralblatt* 1900. Rezension zu Karbes Aufsatz. Dazu neuerdings: *Armenien einst und jetzt*, I S. 312 ff.

3) Weit klarer gibt die Karte von R. Kiepert die Gegend wieder. Hier ist für Beuleuk-Balak und für Mutyt-Moti geschrieben.

4) Karbe: a. a. O. S. 17. — 5) Plut. *Luc.* c. 31.

infolge der Kälte des Frühjahres in dieser Hochlandsgegend¹⁾, obwohl inzwischen ziemlich sicher der August herangekommen war. Durch dieses Missgeschick liess er sich aber keineswegs entmutigen, sondern rückte in der Ebene vor, jedoch ohne dass sich die Armenier, wie er es dringend hoffte und wünschte, in einen Kampf mit ihm einliessen.

Dies lag durchaus in dem Plan des alten Mithradates, der ja, wie wir oben gesehen haben, durch die grosse Ueberlegenheit seiner Reiterei den Römern in jeder Beziehung Schaden zuzufügen bestrebt war, ohne sich dem Risiko einer grossen Niederlage auszusetzen. So theilte er die Truppen in zwei Korps. Das eine, welches er selbst kommandierte und welches aus einigen Reitern und dem ganzen Fussvolk bestand, zog er auf einer Anhöhe in einem Lager zusammen, während der Rest, fast die ganze Reiterei, unter dem Kommando des Tigranes in der Ebene die Römer umschwärmte und bei der Fouragierung angriff. So gerieten die Römer in eine Zwickmühle, denn während sie den einen angriffen, rückte der andere nach und schädigte sie, und umgekehrt²⁾.

Dennoch erlitten die Armenier von den geordneten römischen Kohorten mehrere Schlappen, so dass es den Römern trotz der regen Tätigkeit ihrer Gegner doch gelang, zahlreiche Dörfer auszuplündern und zu verwüsten. Ja, sogar mehrere wohlgefüllte Magazine konnte Lukullus vor ihren Augen wegnehmen, wodurch dem anfänglichen Getreidemangel in reichem Masse abgeholfen war³⁾. Trotzdem kam der römische General keinen Schritt vorwärts, da ihm die Feinde immer auswichen und sich zu keiner Entscheidung stellten. Dabei verlor er in den kleinen Scharmützeln, in denen er seinen Gegnern nur geringen Schaden zufügen konnte, da diese ein Gefecht, das zu ihren Ungunsten auslaufen drohte, vermöge ihrer leichten Beweglichkeit immer schnell abbrechen konnten, mehr Leute, als je in einer grossen Entscheidungsschlacht. Zudem hatte er es ja immer nur mit einem Gegner zu tun, während ihn der andere jederzeit in dem ungelegensten Augenblick belästigen konnte. So musste dem Lukullus natürlich alles darauf ankommen eine Schlacht zu erzwingen.

Daher rückte er gegen das feste Lager des Mithradates vor und lagerte sich ihm gegenüber, um ihn zu einem Kampfe zu verlocken oder regelrecht einzuschliessen und zu belagern⁴⁾. Auch hier zeigte es sich deutlich, wie gut der Plan der Armenier war und wie konsequent er durchgeführt wurde. Denn kaum hatte sich Lukullus in die Umschliessung des Lagers eingelassen, da rückte auch schon wieder Tigranes mit seinen Reitern heran, um ihn in die Mitte zu nehmen. Zur Sicherung gegen diese Umzinglung entsandte er den Kern seiner Reiterei gegen die Armenier, um diese in einer weiten Entfernung aufzuhalten, er selbst stellte sein Heer

1) Cassius Dio B. 35, c. 4.

2) Dieser Plan geht aus Appian, *Mithr.* c. 87, klar hervor. — 3) Plut. *Luc.* c. 31.

4) Appian, *Mithr.* c. 87 und Plut. *Luc.* c. 31.

dem Mithradates gegenüber in Schlachtordnung auf, in der Hoffnung, dass er sich nun endlich zu dem ersuchten Kampfe stellen würde. Doch auch jetzt warteten die Römer wieder vergeblich. Unentwegt hielt der König seine Truppen im Lager und liess sich auf nichts ein.

So glaube ich für die Kämpfe in der Ebene von Musch die Darstellungen bei Appian und Plutarch vereinigen zu können.

§ 2. Der Marsch auf Artaxata und die Schlacht am Arsanius.

Für den Zug der Römer auf Artaxata sind wir jedoch nur auf Plutarch und ein Fragment des Sallust ¹⁾ angewiesen, da Appian nach dem vergeblichen Einschliessen des armenischen Lagers den Lukullus gleich wieder wegen Einbruch des Winters nach Mesopotamien zurückkehren lässt. Wenn auch Cassius Dio ²⁾ nicht ausdrücklich von einem Zug auf Artaxata spricht, so kann man doch wohl mit Recht die Worte *ἐκ αὐτῶν ὥρμησε* darauf beziehen, zumal er vorher sagt, dass die Armenier sich nicht in eine Schlacht einliessen, was sich ja mit unseren anderen Quellen völlig deckt. Sonst ist von einer Bewegung der Römer gegen die Feinde nur noch bei der Einschliessung des Lagers die Rede, worauf sich ja die Worte auch noch beziehen könnten. Dies erscheint mir aber als ausgeschlossen, weil ja diese Bewegung den Feind auch nicht aus seiner Passivität herauslocken konnte. Da nun die Erzählung im 5. Kapitel einen heftigen Kampf voraussetzt, so müssen sich die Worte auf den Zug nach Artaxata beziehen. Demnach wäre die Schilderung des Reiterkampfes als ein Teil der grossen Arsaniasschlacht anzusehen.

Wenn nun der römische General in diesem Jahre noch einen entscheidenden Sieg über die vorsichtige Kriegsführung der Armenier davontragen wollte, dann musste er den Tigranes an seiner empfindlichsten Stelle zu treffen suchen. Und das war Artaxata, wohin er seine Schätze, Weiber und Kinder von Tigranokerta aus hatte bringen lassen. Wie der armenische König im Vorjahre alles tat, um die Stadt, die seinen Namen trug, zu retten, und zum Entsatz heranrückte, so würde er wohl auch diesmal eine Schlacht wagen, um sein Liebstes nicht in die Hände seiner Feinde fallen zu lassen. So liess denn Lukullus von seinen Gegnern ab und richtete seinen Marsch auf die alte Hauptstadt Armeniens, die dereinst Hannibal, der Erbfeind Roms, für Artaxias gegründet und erbaut hatte ³⁾.

Wenn man nun einigermaßen noch imstande ist für den ersten Teil des zweiten Kriegsjahres die Märsche geographisch festzulegen, so ist dies für den zweiten Teil fast unmöglich. Wir wollen daher den Gang der Ereignisse dieser Periode lediglich historisch betrachten und dann am Schluss einige Vermutungen über die Topographie hinzufügen.

1) IV fragm. 74. — 2) B. 35 c. 4 und 5.

3) Plut. *Luc.* c. 31 und Strabo, XI 14, 6 (529).

Als Tigranes sah, dass Lukullus seinen Marsch geradeswegs auf seine alte Hauptstadt richtete, erfasste ihn auch diesmal die Besorgnis für seine Angehörigen und Schätze. Auch jetzt beschloss er lieber eine Schlacht zu wagen, als sie den Römern preiszugeben. So hatte Lukullus zum zweitenmal den Charakter des armenischen Despoten richtig durchschaut und daraus seinen Vorteil zu ziehen gewusst. Um seine Hauptstadt zu retten, brach Tigranes mit seinen Truppen auf und lagerte sich am vierten Tage auf dem rechten Ufer des Arsianias¹⁾, um den Römern den Uebergang über diesen Fluss, den sie unbedingt überschreiten mussten, wenn sie nach Artaxata wollten, streitig zu machen. Zu gleicher Zeit erreichten auch die Römer den Fluss an der entsprechenden Stelle des linken Ufers²⁾, so dass auch hier wieder, wie vor einem Jahre bei Tigranokerta, sich beide Gegner durch einen Fluss getrennt gegenüberlagerten.

Am Morgen des nächsten Tages bewerkstelligte Lukullus, der auch hier offensiv vorging, den Uebergang über den Arsianias. Dass die Schlacht am nächsten, also am fünften Tage stattfand, schliesse ich aus den Worten *παρεσχητο τόδε τὸν τοῖς Ῥωμαίοις*, die ein Lager beider Parteien voraussetzen. Ein solches konnte aber nur ein Lager für die Nacht gewesen sein, da die Römer sonst gleich vom Marsche aus den Uebergang unternommen hätten, ohne ein Lager aufzuschlagen, wenn sie sich auch vorher einige Zeit auf dem linken Ufer von dem Marsche erholt hätten. Da Lukullus aber für den Fall eines unglücklichen Ausganges jedenfalls für einen befestigten Rückzugs- und Sammelpunkt gesorgt haben wird, so können wir mit ziemlicher Sicherheit annehmen, dass er den Rest des vierten Tages mit dem Schanzen eines festen Lagers zugebracht und seinen Truppen Ruhe gegönnt hat.

Also am Morgen stellte er sein Heer in Schlachtordnung auf. Er konnte das schon auf dem linken Ufer ohne Gefahr tun, da der Fluss so flach war, dass er einen bequemen Uebergang in breiter Front erlaubte. So stellte er denn von seinen Kohorten zwölf in das erste Treffen, die anderen dahinter, um gegen eine Umgehung der feindlichen Reiter gesichert zu sein und eventuell selbst seine Reserve zu Flankenbewegungen benutzen zu können. Voller Siegeszuversicht brachte er den Göttern Roms das übliche Opfer und führte dann seine Legionen über den Fluss einem neuen Siege entgegen.

Auf dem rechten Arsianiasufer hatte Tigranes sein ganzes Reiterkorps in Schlachtordnung aufgestellt. Das armenische Fussvolk scheint überhaupt bei der Schlacht nicht anwesend gewesen zu sein. Plutarch erwähnt von den armenischen Fussstruppen kein Wort, und aus Cassius Dio geht ebenfalls nirgends hervor, dass feindliche Infanterie am Treffen beteiligt war, ja, die ganze Schilderung der Schlacht schliesst eine derartige

1) Vergl. für die Schlacht Plut. *Luc.* c. 31.

2) Nach Sallust, IV fragm. 74, waren die Bithynier, römische Hilfstruppen, die ersten, die den Fluss erreichten.

Annahme völlig aus, da hier ja gerade die Schnelligkeit und die den Römern ungewohnte Kampfesweise der armenischen Reiter scharen gekennzeichnet werden soll. So können wir wohl als gewiss annehmen, dass Tigranes den Römern, als er die feste Ueberzeugung gewonnen hatte, dass Lukullus seine Hauptstadt bedrohe, nur mit seinen schnellen Reitern nachgeeilt war und sie beim Uebergang gestellt hatte. Bevor die Absicht des Lukullus auf Artaxata zu ziehen aus seinen Bewegungen klar hervorging und Tigranes daher zur Verfolgung aufbrach, hatten die Römer wohl schon einen derartigen Vorsprung, dass sie von der feindlichen Infanterie nicht mehr eingeholt werden konnten.

Daher war die Arsamiaschlacht auf der Seite der Armenier nur ein Reiterkampf, und nur ein Irrtum kann Mommsen¹⁾ zu dem Satze veranlasst haben: „Die armenische Infanterie zeigte sich, aber es glückte nicht sie in ein Gefecht zu verwickeln“. In keiner unserer Quellen ist davon die Rede. Man kann diese Aeusserung wohl nur auf eine irrtümliche Deutung der Stelle bei Cassius Dio zurückführen, wo er sagt, dass die römischen Reiter schwer durch die Feinde zu leiden haben, und dann fortführt: *τῶ δὲ πεζῷ οὐδενὶ ἀντὶ τῶ ἐξ ἡττάς ἦεν*. Diese Stelle lässt sich aber nur auf das römische Fussvolk beziehen, dem bei der Schnelligkeit der feindlichen Reiter (= *ἀντὶ τῶ*) kein Gegner in die Hände kommt. Das geht aus dem ganzen Zusammenhang hervor.

Es erwartete also die Römer auf dem anderen Ufer nur die feindliche Reiterei, die Tigranes in zwei Treffen aufgestellt hatte. Den Kern bildeten seine eigenen zahlreichen und erlesenen Reiter, während die berittenen mardischen Bogenschützen und iberischen Speerträger im ersten Treffen standen. Diesen beiden Kontingenten schenkte Tigranes von allen seinen Bundesgenossen das meiste Vertrauen, und darum fiel ihnen die Aufgabe zu, die römische Kavallerie durch verstellte Flucht vom Kampfplatz zu entfernen und zu zerstreuen. Nur so lässt sich die Stelle bei Plutarch erklären, der diese beiden Abteilungen in einem Atem als die besten der Bündner lobt und wegen ihrer schnellen Flucht scharf tadelt.

Die Schlacht begann mit dem Angriff der römischen Reiter auf die Marder und Iberer, da Lukullus seine Kavallerie vorausgeschickt hatte, um den Uebergang seiner Legionen zu decken, der sich in der oben erwähnten Ordnung schnell und korrekt vollzog. Hier ist wohl sicher die Stelle bei Dio im 5. Kapitel einzuschalten, da die Erzählung nur auf berittene Bogenschützen passt und die Marder als solche hier zum erstenmal den Römern gegenüber stehen, denen daher ihre sonderbare Kampfesweise unbekannt war und ihre Verwunderung erregte. Solange nur die beiden feindlichen Reitermassen mit einander kämpften, behaupteten die tapferen Marder und Iberer ihren Platz. Als aber das erste römische Infanterietreffen über den Fluss gegangen war und in den Kampf einrückte, flohen sie ihrem

1) *Röm. Gesch.* III S. 75.

Befehle eingedenk nach beiden Seiten hin und öffnete so dem Gros der Armenier die Bahn zum Angriff, während die römische Reiterei sie eifrig verfolgte. Schnell und gewandt wussten sich die Marder selbst allen Verwundungen zu entziehen, während sie ihrerseits auf der Flucht rückwärts vom Pferde herab schiessend mit ihren zweizackigen Pfeilen die Römer auf den Tod verwundeten. Denn wenn man den Pfeil aus der Wunde ziehen wollte, brach die eine Spitze ab und blieb im Körper des Getroffenen zurück, da sie zum Herausziehen zu klein war. Dies hatte den sicheren Tod zur Folge, wenn die Verwundung an sich auch nicht gerade tödlich war.

So hatte sich denn der Reiterkampf von der Front nach den beiden Flügeln hingezogen, und die armenischen und medischen Reiter setzten sich in Trab, um das erste Treffen der Römer zu attackieren, wobei sie wohl hofften, dass die Marder und Berer, die nun auf den Flügeln kämpften, die römische Kavallerie werfen und den Kohorten zu ihrer Unterstützung in die Flanke fallen würden. Auch Lukullus scheint das gefürchtet zu haben und rief seine Reiterei vom Kampfe zurück wohl einerseits, um sie von der Vernichtung zu retten, und andererseits, um durch eine Gegenattacke die Wucht des feindlichen Angriffes zu brechen. Er selbst setzte sich an die Spitze seiner Kohorten und führte sie im Laufschrift gegen die Atropatener, die mit den Edelsten die persönliche Bedeckung des Tigranes bildeten. Diese wurden durch das mutvolle Anrücken der Römer so in Schrecken gesetzt, dass sie, bevor noch die Legionen zum Einhaufen kamen, ihre Pferde wandten und flohen, wobei es nun kein Halten mehr gab. Plutarch erzählt, die Flucht habe sich die ganze Nacht hindurch ausgedehnt, bis die Römer darauf verzichteten, zu töten, Gefangene und Beute zu machen und diese fortzuschleppen. Nach Livius (bei Plutarch) soll der Feind in dieser Schlacht zwar weniger Leute an Toten und Gefangenen verloren haben als bei Tigranokerta, dafür aber viel mehr an Vornehmen und Führern. Das nimmt uns auch gar nicht Wunder, wenn man bedenkt, dass hauptsächlich die Reicheren zur Reiterei gehörten und eine gute Auswahl bei der Aushebung getroffen worden war, während im Vorjahre die zusammengetriebenen Massen des Fussvolkes dem Schwert der Römer zum Opfer gefallen waren.

Höchst sonderbar klingt jedoch die Angabe bei Plutarch, dass von den drei verbündeten Königen, dem armenischen, dem pontischen und dem atropatensischen, Mithradates zuerst geflohen sei und nicht einmal das Feldgeschrei der Römer ausgehalten habe. Dass dies eine völlige Verdrehung der Tatsachen ist, liegt auf der Hand: eine solche Feigheit sind wir an dem tatkräftigsten der drei Verbündeten nicht gewöhnt, der selbst immer persönlich seine Truppen gegen die Feinde zu führen pflegte und dabei oft schwer verwundet wurde¹⁾. Diese Notiz, die wohl auf Livius zurückgeht, hat, wenn sie nicht ganz zu streichen ist, sicher einen anderen Grund.

1) Hierzu u. a. Appian, *Mithr.* c. 88-89; Dio B. 35 c. 13; Plut. *Pomp.* c. 42.

Hier möchte ich einfügen, dass von einem Eingreifen des zweiten römischen Infanterietreffens, von dem Drumann und Reinach sprechen, in keiner unserer Quellen die Rede ist. Es ist ja möglich, dass Lukullus die Kombination der Waffen schon so weit durchgeführt hat, dass er den Ibern und Medern sein zweites Treffen zur Unterstützung seiner schwachen Reitercharen entgegengestellt hat und Drumann daher das Richtige trifft¹⁾, doch beweisen lässt sich das keinesfalls. Dass er daran gedacht und daher für die nötige Reserve gesorgt hat, um sie gegen eine Bewegung feindlicher Reiter gegen seine Flügel zu verwenden, scheint ja aus den Worten Plutarchs: *πρὸς τὰς περὶ λόγους τὸν πολεμικόν* hervorzugehen, doch ist es sehr fraglich, ob dieser Plan auch zur Ausführung gekommen ist. Meines Erachtens war er nach dem Gang der Ereignisse völlig unnötig. Die leichten feindlichen Reiter befanden sich auf der Flucht vor den römischen, und nichts deutet darauf, dass sie zum Angriff übergegangen sind und die Römer wirklich zurückgetrieben haben, wenn diese auch zahlreiche Verwundete hatten. Dass es in ihrem Plan gelegen zu haben scheint, haben wir oben gesehen. Doch auch hier hat wohl die schnelle Entscheidung die Ausführung verhindert, und ausserdem rief Lukullus seine Reiterei rechtzeitig von der Verfolgung zurück, so dass sie völlig intakt die Flügel der Legionsphalanx decken konnte. Dann aber hatte der Angriff des ersten Treffens schon die Feinde geworfen, bevor das zweite irgendwelches Eingreifen nötig hatte.

Noch weniger verständlich ist Reinach²⁾, der das zweite Treffen den Mithradates in die Flucht schlagen lässt. Nirgends wird irgend eine Bewegung des Mithradates erwähnt, gegen die das zweite Treffen Verwendung finden konnte, und wenn man sich durchaus an die Angabe Plutarchs klammert und er den Angriff römischer Infanterie nicht ausgehalten hat, dann kann er mit gleicher Berechtigung schon vor dem ersten Treffen geflohen sein! Doch nach Reinach sollte er die Römer in den Rücken fassen, eine Bewegung, die an sich ja sehr vernünftig ist, schade nur, dass sie aus keiner Andeutung auch nur konstruiert werden kann und der Arsanius wohl die Römer im Rücken leidlich gedeckt hat.

Ich glaube vielmehr, dass auch hier, wie bei Tigranokerta, Mithradates gar nicht mitgekämpft und dass er nach wie vor den zweiten Teil der armenischen Streitmacht, dessen Kern die ganze Infanterie war, geführt hat. Als das Marschziel des Lukullus offenbar geworden war und Tigranes mit seinen Reitercharen diesem nacheilte und schliesslich zuvor kam, hat sich sicher auch Mithradates mit seinem Korps in Bewegung gesetzt. Leicht möglich ist es, dass er in die Nähe des Schlachtfeldes kam, als die Schlacht schon entschieden war, und er deswegen auf ein nutzloses Eingreifen seines Fussvolkes verzichtete und, um es für später zu erhalten, einem Kampfe auswich und abzog. Das hat ihm dann wohl

1) *Gesch. Roms* IV S. 152. — 2) *A. a. O.* S. 164 und 165.

den Tadel des Livius eingetragen, er habe das Schlachtgeschrei der Römer nicht anhalten können und sei geflohen. Vielleicht hat auch Mommsen das mit seinen oben angeführten Worten gemeint, doch hätte er es dann nicht als feste Tatsache so bestimmt hinstellen dürfen. Es sind eben nur Vermutungen, auf die wir wegen der Dürftigkeit unserer Quellen angewiesen sind.

§ 3. Weitermarsch und Meuterei des Heeres.

So hatte denn Lukullus noch einmal einen Sieg über die Verbündeten errungen, von denen, wie wir oben sahen, zahlreiche Tote das Schlachtfeld bedeckten. Doch auch die Römer hatten in dieser Schlacht ungewöhnlich viele Tote und Verwundete. Wenn es auch Plutarch nicht erwähnt, so sagt es doch ausdrücklich Cassius Dio, bei dem gerade die Menge der Verwundeten und Kampfunfähigen ein Hauptgrund zur Umkehr gewesen ist. Doch diese eigenen Verluste hätten den römischen Imperator nicht so bedrückt, wenn er wirklich mit der Schlacht und dem blutigen Siege seine Zwecke voll erreicht hätte. Doch dem war nicht so. Zwar hatte sich ihm der Feind gestellt, um seine Hauptstadt zu decken, zwar hatte er ihn geschlagen und das Reiterkorps durch eine lange Verfolgung zerstreut, doch schnell konnte es sich wieder sammeln, und dann war das Infanteriekorps unter Mithradates noch völlig intakt, der, seinem Vorsatze getreu, sich auf keine zweifelhafte Schlacht eingelassen hatte und den Römern nach Kräften Schaden zufügte.

So standen denn die Dinge für Lukullus äusserst ungünstig, und doch setzte er seinen Marsch unentwegt fort, seinem Ziele entgegen. Gerade das bestärkt mich in der Annahme, dass Artaxata von dem Schauplatz des Kampfes im Arsaniastal nicht mehr so weit entfernt war, wie Mommsen und Reinach es darstellen¹⁾. Zwar war die Orientierung und Kenntnis gerade von Armenien sehr schlecht, noch z. B. zur Zeit des Antonius, doch glaube ich trotzdem, dass Lukullus bei seiner vorsichtigen und sorgfältigen Kriegsführung, ehe er sich zu einem so folgenschweren Marsche entschloss, erst ganz genaue Kundschaft eingezogen hat, zumal ihm auch infolge der Bündnisse mit ehemaligen armenischen Vasallen sicher gute Führer zu Gebote standen. Denn sonst wäre es Wahnsinn gewesen, wenn er es unternommen hätte, noch in der zweiten Hälfte des September, wo in Armenien schon der Winter heftig einzusetzen pflegt, und mit den zahlreichen Verwundeten, die ihn der Kampf gekostet hatte, einen grösseren Zug zu unternehmen, da ihm seine Soldaten ohnehin schon mehr und mehr Schwierigkeiten machten. Denn dass die Meuterei mit einemmal ausgebrochen sein soll, können wir wohl kaum annehmen. Sicher waren dem Feldherrn zahlreiche Fälle von Widersetzlichkeit zu Ohren gekommen, die ihn über die Stimmung seiner Truppen auf dem Laufenden hielten.

1) Mommsen, *Röm. Gesch.* III S. 75; Reinach, a. a. O. S. 365.

zumal er schon vorher so grosse Mühe gehabt hatte, die Legionen in den neuen Feldzug zu führen. Dazu kam der Mangel an Lebensmitteln, der sich empfindlich fühlbar machte, alles triftige Gründe, die den Lukullus, wenn er auch noch so stark an seinen Glücksstern glaubte, von der Aussichtslosigkeit seiner Unternehmung überzeugt hätten, wenn er sein Ziel nicht in einigen Tagen erreichen konnte.

An ein Zurücklassen der Kranken und Verwundeten und alles dessen, was ihm hinderlich sein musste, war aber vollends nicht zu denken. Ein noch so festes und stark verteidigtes Lager wäre wohl den Truppen des Mithradates gegenüber verloren gewesen und hätte dem römischen Heere, das durch hohe Gebirge davon getrennt ihm kaum hätte Entsatz bringen können, einen beträchtlichen Teil der kampffähigen Mannschaft gekostet, wenn man es mit einiger Aussicht auf eine erfolgreiche Verteidigung besetzen wollte. So war Lukullus denn auf jeden Fall gezwungen, alle Verwundeten mitzunehmen, und dies konnte ohne offenbaren Schaden nur dann geschehen, wenn der Weg nicht mehr zu weit war. So glaube ich den Ort der Schlacht höchstens 6—7 Marschstage von Araxata entfernt annehmen zu dürfen. In der Hoffnung diesen verhältnismässig kleinen Weg ohne Gefahr zurücklegen zu können, brach Lukullus sein Lager nach der Schlacht ab und verliess um die Zeit des Winteräquinoktiums das Arsaniatal, um über die Wasserscheide in das des Araxes hinabzusteigen.

Dieser Marsch durch die hohen Randgebirge, die das armenische Hochplateau von der Araxesebene trennen, war an körperlichen Strapazen das Schwerste, was Lukullus seinen Truppen je zugemutet hatte. Denn schon in dem letzten Drittel des September¹⁾ fiel der erste Schnee, an jedem Morgen bedeckte der Raureif Bäume und Sträucher, und jeder Flusslauf und jede Wasserlache waren von einer dünnen Eisschicht überzogen. An eine solche Kälte und an eine so scharfe Witterung waren die Söhne des sonnigen Italiens nicht gewöhnt, und schwer hatten sie darunter zu leiden. Den ganzen Tag über kamen sie aus den nassen Kleidern nicht heraus, der leise vom Himmel herabrieselnde Schnee durchnässte sie bis auf die Knochen, und in der Nacht mussten sie kümmerlich auf dem feuchten Boden ruhen. Das Trinkwasser war eiskalt und für die Pferde ungeniessbar, während es die Menschen in erwärmtem Zustande allentalls zu trinken vermochten. Dabei bot der Uebergang über die dünngefrorenen Flüsse noch ganz besondere Schwierigkeiten. Die Eisschicht, noch zu dünn, um das Gewicht von Menschen und Tieren tragen zu können, brach ein und verletzte mit ihren scharfen Kanten besonders die Pferde sehr schwer, da sie ihnen die Sehnen an den Füßen zerschnitt, und auch die Soldaten werden nicht ohne Verwundungen davongekommen sein.

Unter diesen Leiden und Strapazen brach denn die Unzufriedenheit

¹⁾ *ὅτε δ' ἰσημερινὸς ὁ θέρων ποταμὸς ἦν*, Plut. Luc. c. 32, wo auch das Folgende.

der römischen Krieger, die so lange unter der Oberfläche geschwält hatte, zu hellen Flammen aus. Nur missvergünstigt und widerwillig waren sie in diesem Jahre ins Feld gezogen, schon hatten sie auf dem Marsche hier und da ihrer Unlust Ausdruck gegeben, jetzt aber kündigten sie ihrem General offen den Gehorsam auf. Dass dies der eigentliche Grund zur Umkehr und des schliesslichen Scheiterns des so gross angelegten Feldzugsplanes des Lukullus war, geht aus Plutarch klar und deutlich hervor. Zwar verschweigen diese für das römische Heer so ruhmreiche Tatsache Appian und Cassius Dio, die als Gründe für den Rückzug theils den hereinbrechenden Winter¹⁾, theils die grosse Zahl der Verwundeten und den Mangel an Lebensmitteln²⁾ angeben. Doch diese Gründe, an sich zwar schwerwiegend genug, machten sich schon geltend, bevor Lukullus das Schlachtfeld am Arsiniastufer verliess. Wenn er sie damals, wie wir gesehen haben, nicht für so triftig hielt, um von dem Ziel seines Marsches abzustehen, so war dies nach einigen Marschtagen noch viel weniger der Fall, da er jetzt seinem Ziele so viel näher gerückt war. Es müssen ihn daher andere Ursachen zur Umkehr veranlasst haben, die nicht vorauszu-sehen waren, und das war eben die Meuterei der Truppen.

Und dass diese nicht eine bloss Erfindung des Sallust, der Quelle des Plutarch, ist, zeigen uns deutlich die Worte Ciceros in der Rede für den Oberbefehl des Pompejus³⁾. Wenn er sich auch der Pflicht nicht verschliessen kann, dem so oft siegreichen Lukullus einige Komplimente zu machen, so ist doch sein ganzes Streben in dieser Rede darauf gerichtet, ihn dem Pompejus gegenüber herabzusetzen, und darum hätte er es sicher nicht verschwiegen, wenn das Scheitern der armenischen Feldzüge auf eine falsche Berechnung der Schwierigkeiten seitens des Oberkommandos zurückzuführen war. So muss er aber, wenn auch schweren Herzens, der historischen Wahrheit Rechnung tragen und das schmachvolle Verhalten der alten Krieger Roms erwähnen. Doch geht er mit der ihm eigenen Gewandtheit über diese allen Römern so peinliche Tatsache hinweg und sagt nur, dass die Truppen durch die weite Entfernung des Kriegsschauplatzes von Rom und durch die Sehnsucht nach ihren Angehörigen bewogen lieber einen früheren Rückmarsch als ein weiteres Vorrücken forderten. Und vorsichtig fügt er hinzu: *plura non dicam*, natürlich, um den römischen Namen nicht öffentlich an den Pranger zu stellen. So verschweigt er zwar, dass eine offene Meuterei stattgefunden hat, doch lässt sich dies mühelos zwischen den Zeilen lesen. Nie hätte er jedenfalls so gesprochen, wenn nicht Lukullus tatsächlich von seinen Truppen gegen seinen Willen zur Umkehr gezwungen worden wäre.

Diese versuchten zuerst auf dem vorgeschriebenen Wege ihre Wünsche durchzusetzen und schickten ihre Stabsoffiziere an Lukullus ab und baten um Einstellung des Marsches und um sofortige Rückkehr. Als sie aber von ihrem

1) Appian, *Mithr.* c. 87. — 2) Dio B. 35 c. 6. — 3) c. 9 § 23.

General abschlägig beschieden wurden, rotteten sie sich zur Nachtzeit lärmend in ihren Zelten zusammen und erhoben ein fortdauerndes Geschrei. Lukullus verstand dieses bekannte Zeichen der Meuterei sehr wohl, und als er sah, dass seine Soldaten tatsächlich Ernst machten und ihm den Gehorsam verweigern wollten, da verlegte er sich aufs Bitten und beschwor seine Truppen sich doch wenigstens noch so lange zu gedulden, bis sie das armenische Karthago, das Werk des Erbfeindes Roms, erobert und zerstört hätten. Diese Bitte wäre natürlich ganz widersinnig gewesen, wenn noch ein weiter Marsch von vielen Tagen zur Erreichung dieses Zieles notwendig gewesen wäre. Doch auch durch diesen Hinweis auf die Nähe der feindlichen Hauptstadt liessen sich die Legionen nicht bewegen und beharrten trotzig auf ihrem Willen. So musste denn Lukullus dem Starrsinn seiner Krieger nachgeben und kurz vor der Entscheidung heinkehren und dadurch alle Erfolge der sieben anstrengenden Kriegsjahre aufs Spiel setzen.

§ 4. Rückmarsch und Einnahme von Nisibis.

Bis ins Innerste getroffen gab er den Befehl zum Rückmarsch, für den er einen anderen Weg über den Taurus wählte, als er auf seinem Einmarsch eingeschlagen hatte. So gelangte er dem wieder auf die Südseite des Gebirges, von wo er im Frühjahr von stolzer Siegeszuversicht erfüllt gegen Armenien aufgebrochen war. Doch ganz so leichten Kaufes sollten die meuternden Krieger nicht zu ihrer Winterruhe kommen. Noch war eine feste Stadt auf dem rechten Tigrisufer in Mesopotamien in den Händen der Armenier, Nisibis oder Antiochia Mygdonia¹⁾. Hier lag eine starke Besatzung unter dem Kommando des Guras, eines Bruders des Tigranes, die diesen äusserst wichtigen Grenzposten gegen die Parther, denen Tigranes die Stadt abgenommen hatte²⁾, verteidigen sollte. Als technischer Beirat war dem Guras, der wohl als Bruder des Herrschers nur nominell den Oberbefehl führte, der kriegserfahrene Kallimachos beigegeben, der sich durch seine äusserst hartnäckige Verteidigung von Amisos als Festungskommandant einen bedeutenden Namen gemacht hatte³⁾. Er wird wohl auch hier, wie in Amisos, die Seele der Verteidigung gewesen sein. Dass ausserdem viele Schätze und reiche Vorräte in Nisibis aufgehäuft waren, machte Lukullus den Ort noch begehrenswerter, wozu wohl sicher der Wunsch kam, nicht ohne einen letzten Erfolg von dem Schauplatze seiner Taten abzutreten. So überschritt er denn den Tigris und zog vor Nisibis, um die Stadt nach allen Regeln der Kriegskunst einzuschliessen und zu belagern.

Doch eine leichte Aufgabe war dies keineswegs. Denn wenn auch Plutarch, der diese Episode des Krieges nur kurz darstellt, sagt, Lukullus

1) Strabo, XVI 1, 23 (747) und Plut. *Luc.* c. 32, wo auch das Folgende.

2) Cassius Dio B. 35, c. 6.

3) Plut. *Luc.* c. 19; Appian, *Mithr.* c. 83; Memnon c. 45.

habe die Stadt nach kurzer Zeit im Sturm genommen, so gehen doch aus der Schilderung des Cassius Dio¹⁾ die Schwierigkeiten der Belagerung klar hervor. Zwei sehr dicke Backsteinmauern, die durch einen tiefen Graben getrennt waren, umschlossen den Ort und machten ihn uneinnehmbar, sobald die Besatzung ihre Pflicht tat. Und dies war in vollstem Masse der Fall, so lange die warme Jahreszeit noch anhielt. Dies will Cassius Dio durch seine Notiz *ἐν μὲν τῷ θέρει οὐδὲν ἐπιφέρειν* (sc. Lukullus) sagen, denn dass die Belagerung wirklich in die Sommerzeit gefallen ist, ist nach der ganzen Lage der Dinge ausgeschlossen, da ja Lukullus erst um die Zeit des Herbstaequinoktiums, also in dem letzten Drittel des September, seinen Rückmarsch aus dem Inneren Armeniens angetreten hatte. Wir müssen daher den Beginn der Belagerung von Nisibis in den Oktober legen, wo allerdings in dieser Gegend noch grosse Wärme herrscht²⁾. So konnte denn Lukullus in den warmen Oktobertagen, da sich die Besatzung aufmerksam und tapfer verteidigte, nichts gegen die feste Stadt ausrichten.

Als aber der Winter herankam³⁾ mit seinen kalten und stürmischen Tagen, da glaubten die Belagerten, dass sie nun die Gefahr überwunden hätten und die Römer unverrichteter Sache abziehen würden. Sie vernachlässigten daher ihre Pflichten mehr und mehr. Dies entging den Römern keineswegs, und als in einer besonders stürmischen Nacht, in der man wegen der Finsternis und des beständigen Regens keinen Schritt weit sehen konnte, die Verteidiger an keinen Angriff der Römer dachten und bis auf wenige Posten die Mauern verliessen, gab Lukullus den Seinen den Befehl zum Sturm. Fast unbemerkt erstiegen die Römer die feste äussere Mauer, wo sie die Posten niederhieben und dann nach dem Graben, der sie von der inneren Mauer trennte, hinabstiegen. Hier fanden sie, dass die Feinde die Brücken abgebrochen hatten, so dass sie einen Teil des Grabens durch Faschinen zuschütten mussten. Jetzt zeigte es sich, wie gut es war, dass Lukullus diese dunkle Regennacht zum Angriff gewählt hatte. Denn sicher hätten die Römer am hellen Tage unter dem heftigen Feuer der Verteidiger der zweiten Mauer nur mit den grössten Verlusten den Uebergang über den Graben bewerkstelligen können, wenn sie nicht überhaupt zurückgeschlagen worden wären. So aber hinderte die finstere Nacht den Feind am Zielen, und das Feuer, wahrscheinlich brennendes Naphtha, wie bei der Belagerung von Tigranokerta, das er auf die Angreifer schleuderte, wurde durch den Regen verlöscht. Die Römer gelangten ohne grosse Verluste über den Graben und erstürmten die

1) B. 35 c. 6.

2) Vergl. hierzu die Wärmetabelle des Prof. Heiderich in Hommel: *Gesch. d. alt. Morgenlandes*, S. 33. Er gibt für Mosul, das wohl in seiner Temperatur von dem nur 180 km entfernten Nisibis nicht sehr abweichen wird, im Oktober 22.4° C. an.

3) Vergl. für das Folgende: Cassius Dio B. 35 c. 7 und Plut. *Luc.* c. 32.

zweite Mauer, die viel weniger stark und fest war, da man sich in erster Linie auf die Aussenwerke verlassen hatte.

Damit war die letzte feste Stadt des Tigranes im Süden der Tauruskette in den Händen des Lukullus bis auf die Burg, wohin sich die tapferen Verteidiger mit ihren beiden Führern, Guras und Kallimachos, geflüchtet hatten. Dass sie sich hier nicht längere Zeit mit Aussicht auf Erfolg würden halten können, war klar. Darum nahmen sie die Bedingungen, die Lukullus ihnen bot, an und ergaben sich der Gnade des Siegers. Guras, der Bruder des Königs, wurde sehr milde behandelt, Kallimachos jedoch in Ketten gelegt, ohne überhaupt vom Imperator gehört zu werden, obwohl er sich erboten hatte, geheime Schatzkammern zu zeigen. Dies war nach Plutarchs Ansicht die Strafe des Menschenfreundes, dem Kallimachos durch das Niederbrennen von Amisos die Gelegenheit genommen hatte, den Griechen seine Milde und Güte zu offenbaren.

Ob das aber der wahre Grund dieser Behandlungsweise war? Sollte nicht auch das Gefühl der endlich befriedigten Rache mitgespielt haben, das ihn den Mann in Ketten legen liess, der ihn, den sonst so glücklichen Heerführer, zweimal in seiner Siegeslaufbahn lange aufgehalten hatte, einmal vor Amisos und dann jetzt vor Nisibis, durch seine so geschickte, einmal und tapfere Verteidigung beider Städte. Dass diese Frage entschieden zu bejahen ist, geht aus den Worten Plutarchs selbst hervor. Er sagt im 19. Kapitel ausdrücklich, dass Kallimachos durch seine hervorragende Verteidigung den Römern grossen Schaden zufügte, wofür er dann später seine Strafe erhielt (*ὅτι ὑπέροχον ἔδωκε δίκην*). Auch von der absichtlichen Brandstiftung spricht er allein. Wenn man jedoch diese Massregel leicht entschuldigen könnte, da sie wahrscheinlich das einzige Mittel bot den Rückzug der Besatzung zu decken, so scheint doch aus Plutarchs späterer Schilderung in demselben Kapitel klar hervorzugehen, dass in der Hauptsache die Römer selbst die Stadt eingeschert haben, wenn nicht absichtlich, so doch durch Unvorsichtigkeit beim Plündern¹⁾. So sehen wir auch hier wieder deutlich das Bestreben Plutarchs seinen Helden herauszustreichen und die Tat des Lukullus, die nichts als ein Racheakt war, als eine gerechte Vergeltung hinzustellen, obgleich er dabei selbst in einen Widerspruch gerät.

Die überaus reichen Vorräte der eroberten Festung erlaubten es dem Lukullus seine Winterquartiere wieder da aufzuschlagen, wo er auch im Vorjahre gerastet hatte, doch mit dem Unterschied, dass er nun wohl auf beiden Ufern des Tigris lagerte, in dem eroberten Nisibis und in dem befreunden Gordyene.

Diese Eroberung der Hauptstadt des Mygdonienlandes war der letzte Sieg, den Lukullus an seine Fahnen heften konnte, und kann als Abschluss

1) Vergl. auch: Sallust, *hist. fragm.* IV 15.

seiner beiden armenischen Feldzüge gelten. Denn was nun folgt, sind nur Enttäuschungen und Verluste, durch die der tapfere General ein Stück nach dem anderen von seinen Eroberungen aufgeben musste, da es ihm nicht mehr gelang, sich das Vertrauen, die Liebe und den Gehorsam seiner Soldaten wieder zu gewinnen und gegen die übermächtigen Strömungen in Rom anzukämpfen, die auf seinen baldigen Sturz energisch hinarbeiteten. Da sich aber die Kämpfe der folgenden Jahre wieder im Pontos abspielen, wir also den Boden Armeniens verlassen müssten, so wollen wir den rein historischen Teil unserer Arbeit mit dem jetzigen Augenblick beschliessen.

6. Kapitel.

Topographischer Teil für die Kämpfe und Märsche des zweiten Jahres.

§ 1. Die Ebene von Musch.

Wenn wir uns nun zu der topographischen Darstellung der Märsche und Gefechte dieses zweiten Teiles des Jahres 68 wenden, so geschieht das nicht in der Hoffnung irgend eine sicher begründete Feststellung zu geben. Dazu reicht unser Quellenmaterial, wie schon oben erwähnt, nicht annähernd aus. Wir können nach Prüfung der wenigen positiven Angaben und des Geländes, wie es uns in Reisebeschreibungen vorliegt, lediglich vermuthungsweise das festzustellen versuchen, was uns als das Wahrscheinlichste erscheint.

Um nun den Marschweg des Lukullus einigermaßen bestimmen zu können, müssen wir uns vor allem über den Ausgangspunkt und sein Ziel klar werden und dann die möglichen Routen nachprüfen. Auch die Zeitdauer dieser Märsche und Kämpfe, so weit sie in unseren Quellen angegeben ist, ist für die Feststellung des Weges von grosser Bedeutung.

Für den Ausgangspunkt gilt vor allem das, was ich oben über die Kämpfe in der Ebene von Musch gesagt habe. Diese Ebene betrat Lukullus durch den Pass von Nerdjiki, wahrscheinlich in den ersten Tagen des August. Es folgten dann die zahlreichen, aber völlig ergebnislosen Scharmützel gegen die beiden Truppenabteilungen der Armenier, die Infanterie unter Mithradates und das Kavalleriekorps unter Tigranes, die mit der Verwüstung des feindlichen Landes und mit der Eroberung der armenischen Magazine endeten. Ihren Abschluss fanden die Kämpfe in der Einschliessung des mithradatischen Lagers und dem Entsatzversuch der Kavallerie des Tigranes, doch ohne dass es auch hier zu einer Entscheidungsschlacht gekommen wäre.

Mommsen¹⁾ denkt sich alle diese Gefechte nur als lästige Aufhaltungsversuche des römischen Marsches, der dadurch zwar langsam aber stetig fortgesetzt wurde. Diese Ansicht kann ich nicht teilen. Das würde gar

1) *Rom. Gesch.* III 8. 75.

nicht in dem Plan des Lukullus liegen, dem es in dem ersten Teil der Kämpfe nicht darauf ankam, Artaxata zu erreichen — dazu entschloss er sich erst viel später, ja wie wir gesehen haben, sogar zu spät, als kein anderes Mittel sich ihm bot, eine Schlacht zu erzwingen — sondern darauf, den Feind in einer Entscheidungsschlacht zu fassen und zu vernichten. Dies verhinderte der glückliche Kriegsplan der Verbündeten. So stellen sich die Kämpfe nicht als ein Vorrücken dar, sondern als ein Hinundhermarschieren der Römer, die den zurückweichenden Feind zu packen suchen und, wenn ihnen das nicht gelungen war, gegen das zweite Korps zogen, ohne mehr zu erreichen, als das Land zu verwüsten und die Magazine zu plündern. So kamen meines Erachtens die Römer räumlich eben so wenig vom Fleck wie strategisch. Allerdings wird sich der Kriegsschauplatz allmählich, als die Ebene völlig ausgesogen war, auf das Hochplateau von Schatakh hinaufgezogen haben, wo die Vorräte noch unberührt waren. Doch kann man dies nicht als zielbewusstes Vorrücken bezeichnen.

Meine Annahme, dass sich die Einschliessung des mithradatischen Lagers nicht direkt in der Ebene von Musch abgespielt hat, wird gestützt durch die Angabe Appians¹⁾, dass der pontische König seine Truppen *ἐν τῷ Ζόγορ* konzentrierte, was ja obnehin für ein festes Lager das allein Gegebene war. Ein solcher Hügel aber, der gross genug war, einer stärkeren Streitmacht zum Lager zu dienen, findet sich nach Belcks Angabe²⁾ nirgends in der Ebene von Musch, die er „glatt wie eine Tischfläche, ohne die geringsten Erhebungen“ nennt. Zwar finden sich zahlreiche kreisrunde Erdaufschüttungen, die er aber für altarmenische Königsgräber hält, und die kaum als Lager für ein grosses Heer benutzt werden konnten. Da er ferner „den wildzerissenen Südrand der Ebene als Sammel- und Lagerplatz eines Heeres seiner Natur nach für vollständig ungeeignet hält“, können wir das Lager des Mithradates nur in „einer der grossen, breiten Talmulden des nördlichen Randgebirges“³⁾ oder gar schon auf ihm suchen. Dieses Gebirge von Schatakh schildert Belck als „viele Parallelketten mässig hoher Bergrücken, die durch breite, flache Talmulden von einander getrennt und an mehreren Stellen von Quertälern durchschnitten sind“. Der Uebergang über diese Bergrücken in die kleine Ebene von Liz und weiterhin nach Norden in die grössere von Bulanyk soll keine Schwierigkeiten bieten. „man kann sie überschreiten, wo immer man will“⁴⁾. So steht denn unserer Annahme nichts im Wege, dass sich das Lager des Mithradates auf einer Anhöhe dieser Hügelketten, etwa in der Nähe des Dorfes Liz befunden haben kann. Somit wäre denn der Ausgangspunkt für den Marsch des Lukullus ungefähr bestimmt.

1) *Mithr.* c. 57.

2) *Zeitsch. f. Ethnologie*: XXXI (1899) S. 663.

3) *A. a. O.* S. 662.

4) *A. a. O.* S. 664.

§ 2. Der Marsch bis zum Schlachtfeld am Arsaniās.

Das Ziel des Lukullus war Artaxata, die zweite Hauptstadt Armeniens, die sich im Tale des Araxes befand und deren Lage und Bauart uns Strabo schildert¹⁾. Es würde uns zu weit führen, wenn ich hier auf die genaue Lage eingehen würde, zumal ja die ungefähre kaum mehr bestritten wird. Die Stadt hat sich an dem Teil des Mittellaufes des Araxes befunden, der durch die Einflüsse des Zengi-Tschai und des Vedi-Tschai gebildet wird. Dies genügt völlig für den Zielpunkt des Marsches, um auf die Darstellung der Route eingehen zu können, da beide Nebenflüsse nur etwa 20 km von einander entfernt in den Araxes münden²⁾.

Diese Lage der Stadt schliesst aber den Uebergang des Lukullus über den Euphrat-Arsaniās und den Schauplatz der Arsaniasschlacht bei Melazgerd, wo ihn Reimach annimmt³⁾, völlig aus. Die Strasse, die von Melazgerd aus den Euphrat überschreitet, führt über Koluschn und dann weiter über Kinish oder Gök-sü nach Hassan-kalah, also an den Oberlauf des Araxes und würde nur passend sein, wenn man Artaxata dorthin verlegen wollte. Sonst wäre die Benutzung dieses Weges für unsere Annahme ein unsinniger, strategisch nicht im geringsten zu erklärender Umweg. Ein anderer Weg von der Uebergangsstelle bei Melazgerd aus, etwa auf dem rechten Ufer des Euphrat ist auf der Karte von Kiepert nicht verzeichnet, scheint also auch gar nicht vorhanden zu sein.

Gegen die Annahme des Schlachtfeldes an dieser Stelle sprechen ferner zwei schwerwiegende Bedenken. Das ist zunächst die sehr weite Entfernung von Artaxata, deren Annahme ich durch meine oben angeführten Gründe widerlegt zu haben glaube. Dann aber trifft auch die Entfernung dieses Punktes von dem Schauplatz der letzten Kämpfe, der Einschliessung des mithradatischen Lagers, kaum zu. Nach Plutarch⁴⁾ müssen wir im niedrigsten Falle eine Entfernung von vier Infanterietagemärschen für beide Punkte annehmen. Weiter unten werde ich darzustellen versuchen, dass sie wahrscheinlich noch grösser war. Vier Tagemärsche würden nun, wenn wir die geringste Marschleistung von ungefähr 20 km annehmen, eine Entfernung von rund 75 km bedingen. Wir können aber wohl kaum annehmen, dass Lukullus den Feinden die Verfolgung so leicht gemacht hat, dass sie ihm bequem den Vorsprung abgewinnen und ihn stellen konnten. Man könnte allerdings ja hierin eine List sehen, um sie zur Schlacht zu locken, wenn er den Uebergang bewerkstelligte, doch ist dies kaum anzunehmen. Dann aber hätte sicher das Fussvolk unter Mithradates ohne

1) XI 14, 6 (529).

2) Nach allen Angaben hat die Identifikation von Ardaschar am heutigen Garni-Tschai mit Artaxata, die grösste Wahrscheinlichkeit für sich. Vergl. auch Lehmann-Haupt, *Armenien einst und jetzt*, I S. 173 ff.

3) A. a. O. S. 366, Anm. — 4) *Luc.* c. 31.

grosse Mühe an der Schlacht teilnehmen können. In jedem Falle würden wir dann aber für die Lagerkämpfe wieder die Ebene von Musch erhalten, was wir oben von der Hand weisen mussten. Wollte Lukullus aber doch in das obere Araxestal gelangen, dann hatte er von Musch aus über Keravi nach Kinish einen so bequemen und nahen Weg, dass nun sein Marsch über Melazgerd ein Unsinn gewesen wäre. Nehmen wir aber Liz als ungefähren Schauplatz der Lagerkämpfe an, würden wir nur bei einem Schneckenmarsch vier Tagemärsche bis an den Arsanias erhalten. Dazu kommt noch, dass der Euphrat bei Melazgerd kaum noch so flach und unbedeutend sein wird, wie es die Schilderung bei Plutarch voraussetzt, da Lukullus ohne jede Schwierigkeit sein Heer schon in Schlachtordnung durch den Fluss führen konnte. So weist denn alles auf ein Schlachtfeld viel weiter oberhalb am Arsanias hin.

Um dorthin zu gelangen, gibt es nach der Karte von Kiepert, von Liz bis Melazgerd einen, von da jedoch zwei Wege, die allein für uns in Frage kommen, wenn wir die oben erwähnte Stelle für Artaxata annehmen, auf denen der Arsanias überschritten werden muss¹⁾. Der eine führt im Flusstal des Euphrat-Arsanias oder Murád-Tschai westlich um den Aladagh nach Karakilissa, der zweite östlich um das Gebirge nach Diyadin. Beide Orte liegen am oberen Euphrat und bilden die heute üblichen Uebergangsstellen über den Fluss, 60 km von einander entfernt²⁾. Der erste Weg ist von Melazgerd 90 km, der zweite 120 km lang, und beide sind in Bezug auf ihre Beschaffenheit und Gangbarkeit völlig gleich. Es lässt sich also aus ihrer Natur kaum feststellen, welchem von beiden Lukullus den Vorzug gegeben haben wird. Um dies zu entscheiden, müssen wir die Zeitangaben, die unsere Quellen enthalten, mit zu Rate ziehen.

Die einzige, hierfür passende, findet sich bei Plutarch im 31. Kapitel und lautet: Ἐπὶ ταύτῃ (= Artaxata) τοὺς Ἀρζαοῦλλος βασιλέως οὐκ ἐρέσγειο Τηράνης ἀλλὰ τὴν δόρυμιν ἀναλαβὼν ἐμέρα τετάρτῃ παροιστοισιπέδωσε τοῖς Ῥωμαίοις, ἐν μίσθῳ λαβὼν τὸν Ἀρσανίαν ποταμόν... Hier erfahren wir also, dass Tigranes nach vier Tagen, von seinem Abmarsch an gerechnet, die Römer überholte und sich ihnen gegenüber auf dem anderen Ufer des Arsanias lagerte. Wir müssen uns nun vor allem zuerst darüber klar werden, ob der Aufbruch des Lukullus gleichzeitig mit dem des Tigranes stattgefunden hat oder nicht. Die Ankunft beider Armeen am Arsanias scheint mit ziemlicher Sicherheit gleichzeitig gewesen, ja Tigranes sogar etwas später eingetroffen zu sein, da Plutarch wohl sonst kaum hätte sagen können, Tigranes lagerte sich den Römern

1) Plut. Luc. c. 31: Arsanias. ὅρ ἐξ ἀνάγκης διαβητέον ἢν τοῖς Ῥωμαίοις τὴν ἐπ' Ἀρταξάτων πορευομένοις.

2) Die folgenden Zahlenangaben sind alle abgerundet und nach der Karte von H. Kiepert festgestellt.

gegenüber. Dies muss zur Voraussetzung haben, dass die Römer schon am Arsamias eingetroffen waren und den Bau ihres Lagers begonnen, vielleicht sogar schon vollendet hatten. In dem anderen Falle hätte Plutarch sicher sagen müssen, dass Tigranes die Römer erwartete oder dass sich die Römer ihm gegenüber lagerten. Ferner erscheint die Annahme ausgeschlossen, dass Lukullus sehr viel früher angekommen war und etwa die Ankunft des Tigranes einen oder mehrere Tage lang erwartet hat. Wir können daher die Ankunft der beiden Heere als gleichzeitig geschehen ansehen und die paar Stunden, die die Armenier vielleicht später eintrafen, als belanglos fortlassen.

Da nun das Korps des Tigranes ausschliesslich aus Reiterei bestand, so folgt daraus ferner, dass er in derselben Zeit, wie die Römer mit ihrer Infanterie und ihrem Tross, bequem das Doppelte des Weges hat zurücklegen können. Wenn dennoch die Ankunft beider gleichzeitig erfolgte, so geht daraus hervor, dass Tigranes entweder noch einmal so viel Kilometer zurückgelegt oder nur die Hälfte der Zeit gebraucht hat, also wenn er vier Tagemärsche machte, vier Tage nach Lukullus aufgebrochen ist. Auch hier trifft sicher, wie so oft, die Vereinigung beider Extreme zu, was ich im folgenden beweisen zu können glaube.

Nach wochenlangem Hinundhermarschieren hatte Lukullus endlich, um zu einer Entscheidung zu kommen, den Mithradates in seinem Lager eingeschlossen, als Tigranes heranrückte und die Römer im Rücken belästigte. Zu seiner Abwehr entsandten sie ihre Reiterei, doch wieder, ohne einen Schwertschlag zu tun, wich Tigranes zurück und setzte seine Belästigungen fort. Da fasste Lukullus den kühnen Entschluss, den Feind in seinem Rücken zu lassen und auf seine zweite Hauptstadt zu marschieren. Da sich Tigranes in weiter Ferne hielt, weil ihn Lukullus nicht näher herankommen liess¹⁾, dauerte es sicher mehrere Stunden ehe er genaue Kunde von dem Abzuge der Römer erhielt. Ihre wahre Absicht konnte er aber erst durchschauen, wenn sie ein bis zwei Tagemärsche weit auf Artaxata vorgerückt waren. Vorher konnte er eher alles andere hinter dem Abmarsch des Lukullus vermuten, als die beispiellose Kühnheit, ohne Rücksicht auf den noch völlig ungeschwächten Feind, tief in das Innere seines Landes vorzurücken, zumal ja die Römer auch vorher immer hinundhergezogen waren.

Während also der römische General auf Artaxata ohne Aufenthalt losmarschierte (βαδίζοντες), erfasste den Tigranes die Angst um seine Hauptstadt, er konzentrierte seine Reiter, die er sicher weit verteilt hatte, da er die Römer lange nicht so gut schädigen konnte, wenn er sie in einem einzigen Lager zusammenhielt, wobei er auch wieder Zeit verlor, und rückte ihnen endlich nach, um seine Hauptstadt zu retten. Nach

¹⁾ D. Appian, *Mithr.* c. 87: ἀπιστοῦν τὸν ἰσχυρὸν προέπαινε πορρωτάτω ἀνυπὲρθεῖν τῷ Τίγριδι.

alldem können wir für Lukullus einen Vorsprung von zwei Tagen annehmen, da man sicher erst am Morgen oder Mittag des zweiten Tages über das Ziel seines Marsches Klarheit gewonnen hatte.

Wenn wir nun weiter annehmen, dass die Römer den für sie kürzesten Weg gewählt haben, so ergibt sich für die Armenier die Notwendigkeit, einen Umweg zu machen, um sie zu überholen, da sie naturgemäss nur zur Verfolgung dieselbe Strasse benutzen konnten, wie Lukullus, nicht aber, wenn sie dessen Armee überholen wollten. So ist es ein Leichtes, den Unterschied in der Schnelligkeit beider Truppenkörper durch den längeren Weg und die kürzere Zeit des Kavalleriemarsches so auszugleichen, dass am Ende beide Parteien gleichzeitig denselben Punkt erreichen. Sehen wir nun, dass von dem Kampfplatz zwei gleich gute Wege in das obere Arsaniastal führen, so werden wir nicht fehlgehen in der Annahme, dass jedes Heer einen gewählt hat. Welchen aber sind nun die Römer gezogen?

Zu diesem Zwecke müssen wir uns zuerst vergegenwärtigen, welchen Durchschnittsmarsch die Römer gemacht haben können. Hierzu kann uns die Anabasis Xenophons helfen, der in den ersten fünf Kapiteln des ersten Buches so viel Marschangaben macht, dass man die Durchschnittsleistung der vereinigten Griechen und Perser wohl annähernd genau feststellen kann. Da besonders die letzteren nach der Art der Orientalen einen sehr grossen Tross mit sich führten, so werden sie sich nicht übermässig schnell vorwärts bewegt haben, wenn auch Kyros allen Grund hatte, seinen Marsch nach Möglichkeit zu beschleunigen. Nun war die Bewaffnung und die Marschausdauer der griechischen Söldnerveteranen kaum wesentlich anders als die der römischen Legionare. Wir werden also wohl nicht fehlgehen, wenn wir die Leistung beider gleich setzen. Wir erhalten nun in 22 Etappen 80 Marschtag, an denen 502 Parasangen zurückgelegt wurden¹⁾. Wir würden also auf einen Marschtag rund 6 Parasangen oder, die Parasange zu 5,4 km²⁾ gerechnet, rund 32 km erhalten. Wenn wir nun berücksichtigen, dass in der glatten Ebene Leistungen bis zu 54 km den Tag erfolgten³⁾, die Römer aber immerhin ziemlich beschwerliche Wege vorfanden und dann wohl auch kaum einen Rasttag eingelegt haben, der bei einer solchen Kraftleistung unbedingt notwendig war, so können wir wohl als Durchschnitt 25 km für den Tag annehmen. Da wir, wie oben dargelegt, für den Marsch der Römer 6 Tage vorausgesetzt haben, so müssten sie ungefähr 150 km zurückgelegt haben. Wenn wir nun die Karte prüfen, so haben wir von Liz bis Melazgerd 50 km, von da bis Karakilissa 90 km, bis Diyadin 120 km. Also

1) Die Prüfung erfolgte bis I, 5, 5 (bis Pylae).

2) Vergl. Lehmann-Haupt, *Kongressortrag* (ob. Bd. IX S. 400 Anm.) Tabelle. Hier genau für 1 Parasang = 39 olympische Stadien zu 600 attisch-römische Fuss: 5,3586 km. — 3) So I, 2, 11.

im ganzen für beide Wege 140 km und 170 km. Während die Länge des ersten Weges unserer Berechnung genau entsprechen würde, würde der zweite einen Durchschnittsmarsch von 30 km verlangen. Dies wäre aber für 6 Tage hinter einander mit gleich darauf folgender Schlacht eine zu grosse Kraftanspannung¹⁾. Somit würde, wenn wir nur die Länge berücksichtigen wollten, der Weg im Tale des Euphrat, den Belck²⁾ „einen glatten, verhältnismässig leichten“ nennt, für uns allein in Frage kommen.

Jedoch spricht für unsere Ansicht ein zweites Moment, das ist die Uferbeschaffenheit des Arsianias oder Murád-Tschai an den Ausmündungspunkten der beiden Strassen, bei Karakilissa und Diyadin. Hierüber erfahren wir bei Belck³⁾, dass nach der scharfen Westbiegung des Euphrat, wo er den nach Süden vorliegenden Bergrücken durchbricht, „die bisherigen flachen Ufer in Steilufer übergehen“. Hieraus folgt zweierlei, erstens, dass die Ufer bei Karakilissa flach sind, wie sie allein die Schlachtschilderung voraussetzt, und zweitens, dass der Uebergang über den Murád-Tschai und die Schlacht nicht unterhalb der Südbiegung stattgefunden haben kann, da sich dort Steilufer befinden. Dies würde allein genügen, die Ansicht von Reinach zu Fall zu bringen, wenn wir nachweisen könnten, dass sich die Steilufer bis Melazgerd und weiter erhalten haben und nicht in Flachufer übergegangen sind. So liegen denn auch in dieser Beziehung die Dinge für den ersten Weg äusserst günstig.

Anders stellen sie sich für den Uebergang bei Diyadin dar. Wir finden da bei Koch nach den Reisewerken des Generalmajors A. F. Macintosh⁴⁾ folgende Beschreibung für diesen Ort: „Diyadin liegt an dem felsigen Ufer des Murád-Tschai, welcher hier aus einer engen Schlucht hervorkommt“. Und dann weiter⁵⁾: „Der Weg führte uns über eine grasige Fläche zu dem Rande einer engen Schlucht, in der der Murád-Tschai fliesst. Ein Fusssteig führt im Zickzack zwischen den Felsen nach unten und auf die andere Seite“. Also finden wir hier eher alles andere, als die flachen, bequemen Ufer, die Plutarchs Schilderung verlangt. Hier kann daher die Schlacht unmöglich stattgefunden haben. Leider erfahren wir aber nirgends, wie weit sich diese Steilufer erstrecken, und ob sie nicht schon bald unterhalb der Stadt in Flachufer übergehen. Jedenfalls hätte Lukullus, wenn er auf diesem Wege den Arsianias erreicht hätte, noch mehrere Kilometer, vielleicht sogar sehr viele, flussabwärts ziehen müssen, bevor er eine Stelle erreichte, die Flachufer hatte und damit für einen Uebergang geeignet war. Dies hätte den an und für sich schon langen Weg noch mehr verlängert. So bin ich denn überzeugt, dass

1) Hatten doch die Griechen nach dem dreitägigen Gewaltmarsch von 162 km fünf Rasttage und im allgemeinen nach fünf bis sechs Märschen zwei bis drei.

2) A. a. O. S. 666. — 3) A. a. O. S. 666.

4) K. Koch: *Die kaukasischen Länder* S. 229. — 5) S. 230.

Lukullus den ersten Weg gewählt hat und im Tale des Arsianias hinaufmarschiert ist, bis er dann am sechsten Tage die Ebene von Alaschgerd erreichte und sich in der Gegend von Karakilissa am Flusse lagerte.

Tigranes mit seinen Reitern musste nun wohl oder übel den anderen Weg wählen, der für ihn zwar einen wesentlichen Umweg bedeutete, den wir aber auch voraussetzen mussten, wenn beide fast gleichzeitig eintreffen sollten. Er hatte also erstens die 170 km bis Diyadin und dann noch ungefähr 60 km bis Karakilissa zurückzulegen. Die Ueberwindung des schwierigen Ueberganges bei Diyadin fiel für ihn natürlich weg. Denn da er doch nach Karakilissa musste, konnte er so lange auf dem linken Ufer bleiben, bis die allmählich flach gewordenen Flussränder ihm einen bequemen Uebergang gestatteten. Diesen vollzog er wahrscheinlich mehrere Kilometer von den Römern entfernt, worauf er sich dann auf dem rechten Ufer ihnen gegenüber lagerte.

Er hätte also rund 230 km zurücklegen müssen, wovon er vielleicht noch einige sparte, wenn er den Uebergang bei Diyadin vermied und den dadurch bedingten Winkel abschnitt. Wir würden dann also für sein Kavalleriekorps bei vier Tagemärschen eine Durchschnittsleistung von 57,5 km für den Tag erhalten, die von einer Reitertruppe aber ohne Schwierigkeit erreicht wird, noch dazu wenn die Pferde, wie wir es von den armenischen sicher voraussetzen müssen, an das Gelände und das Klima gewöhnt sind und wenn die schwergerüsteten griechischen Hopliten drei Tage hintereinander je 54 km zurücklegen konnten. So können wir denn den Schauplatz der Arsaniasschlacht etwas oberhalb von Karakilissa annehmen, und ich glaube auch die Möglichkeit des Anmarsches und des gleichzeitigen Zusammentreffens bewiesen zu haben. Hier allein findet sich auch an dem ganzen rechten Murádufer eine Ebene, die so lang oder breit ist, dass sich die Verfolgung der Armenier, ohne dass diese sehr bald durch Bergketten abgeschnitten wurden, die ganze Nacht, also auch den Rest des Schlachttages, hindurch erstrecken konnte. Von hier aus war auch die Metropole Armeniens nur noch so weit entfernt¹⁾, dass Lukullus sie nach Ueberwindung der hohen Agbri-Daghkette in wenigen Tagemärschen zu erreichen hoffen konnte.

§ 3. Der Marsch nach der Schlacht bis Nisibis.

Aus der Ebene von Alaschgerd und dem Tale des oberen Murád-Tschai führen drei Pässe über den Aghri-Dagh in die Araxesebene, und zwar ungefähr in den Teil, wo wir die Lage von Artaxata annehmen müssen. Da ist zunächst der Pass von Karakilissa nach Kagyzman (55 km), dann der zweite von Diyadin nach Kulluk (130 km) und der dritte von Bayazid nach Igdir, der von Diyadin aus auch 130 km lang ist. Welchen dieser drei Pässe Lukullus gewählt hat, lässt sich auch nicht annähernd bestim-

1) In der Luftlinie 120—130 km vom Schlachtfeld!

men, da hiertür alle Angaben fehlen. Nur so viel steht fest, dass er schon in den Agbri-Dagh eingedrungen war, als ihn seine rebellischen Soldaten zur Umkehr zwangen.

Und in der Tat trifft die Schilderung der Strapazen bei Plutarch im 32. Kapitel auf ein so hohes Gebirge, wie diese Grenzscheide von Euphrat und Araxes, ausgezeichnet zu. Aus dem Umstand aber, dass die Meuterei erst nach einigen Tagen (*τοὺ πολλὰς οὐρ ἡμέρας ἀποροδύσαντις τῷ Λουζούλλῳ μετὰ τῆς μάχης*) zum Ausbruch kam, glaube ich, den Pass von Kagyzman ausschalten zu können, da Lukullus auf ihm bequem nach drei Tagen in der Araxesebene stehen konnte, womit natürlich auch die Strapazen in der Hauptsache überwunden waren. Lag aber erst das hohe Gebirge in dem Rücken der Römer und waren sie erst einmal in der immerhin bedeutend wärmeren Ebene, dann werden sie doch wohl lieber Artaxata erobert haben, als dass sie die Qualen und Mühen noch einmal durchkosteten.

Anders ist es mit den beiden anderen Pässen. Hier war noch vorher ein Marsch von drei Tagen in ebenem Gelände zurückzulegen, so dass erst am vierten die Bergpassage begann, und da lässt es sich leichter verstehen, wenn die Soldaten noch vor dem Gipfelpunkt die Rückkehr erzwingen. Dazu kommt noch ein Grund. Wäre Lukullus über den Pass von Kagyzman gezogen, dann hätte er wohl kaum einen anderen Weg gewählt für den Rückmarsch als den, auf dem er gekommen war. Denn jede andere Strasse bedeutete einen gewaltigen Umweg, den Lukullus sicher vermieden hat, da ihm alles darauf ankommen musste, seine meuterten Truppen so schnell wie möglich aus dem Inneren des feindlichen Landes in wärmere Gegenden zu führen.

Dass er aber wirklich einen anderen Weg gewählt hat, geht aus dem 32. Kapitel Plutarchs hervor, wo es heisst: *ἀπὸ γὰρ αὐτοῦς ὁρίσω καὶ κατ' ἄλλας ἐπερβοῶν ἀεὶ θῶν τὸν Ταῦρον* usw. Dies kann aber aus dem oberen Murádtal nur ein Weg sein, der östlich um den Wansee herumführt. Schon Reinach hat diese Wahrscheinlichkeit ins Auge gefasst¹⁾, was ihn veranlasste, das Schlachtfeld in die Nähe von Melazgerd zu verlegen. Auch da würde Lukullus einen ungeheuren Umweg gemacht haben. Wie klar ergibt sich aber der Weg östlich um den Wansee von Diyadin aus oder auch viel besser aus der Ebene von Bayazid, was ein Vordringen auf dem letzten der drei Pässe dem nach Igdır zur Folge haben würde. Von hier standen ihm mehrere Strassen zur Verfügung, auf denen er ohne einen allzu grossen Umweg den Tigris erreichen konnte, den er entweder bei Mosul oder bei Djezire-ilm-Omar, dem alten Sapphe, überschritten haben könnte. Obwohl der Tigris von Mitte September bis Mitte Oktober den niedrigsten Wasserstand hat²⁾, so ist er doch keines-

1) A. a. O. S. 366, Anm. — 2) Vergl. Kaulen, *Assyrien und Babylonien*, S. 19.

wegs mehr bei Mosul durchföhrbar, wie mir Lehmann-Haupt freundlichst mittheilte. Für Djezire-ibn-Omar dagegen, wo er sich in mehrere Arme theilt und daher nicht so tief ist, ist ein Durchwatzen durchaus möglich. Daraus geht aber hervor, dass die Römer nur bei dieser Stadt den Uebergang bewerkstelligt haben können. Von da gelangten sie dann bequem nach Nisibis.

So haben wir denn auch für den Rückmarsch der Römer östlich um den Wansee herum den Anfangs- und den Endpunkt festgelegt. Es führen nun aber mehrere Wege von dem oberen Murädtal (Diyadin) und der Ebene von Bayazid nach Djezire-ibn-Omar. Leider sind wir nicht in der Lage, über diese Strassen und ihre Gangbarkeit für ein Heer eine eingehende Reiseliteratur befragen zu können. Und so wäre ich denn kaum imstande, den brauchbarsten Weg feststellen zu können, wenn mir nicht Lehmann-Haupt gütigst alles, was er selbst theils aus eigener Anschauung, theils auf Grund seiner Expeditionsermittlungen über diese Strassen wusste, mitgeteilt hätte.

Es stehen uns für diesen Teil Armeniens folgende Wege zur Verfügung, für die jedoch beide Karten, von Lynch und Kiepert, gleichmässig eingesehen werden müssen, da sie sich in sehr vielen Punkten ergänzen. Hier gebe ich nur das Ergebnis aus dem Vergleich beider.

1. Von Kizildize ¹⁾ über Wan, Baschkala, Djulamerk direkt nach Djesire, wobei der Weg bis Wan sich theilt und einer direkt am Östufer des Wansces, der andere weiter östlich am Erdjeksee entlang führt. Ein dritter Zweig geht noch weiter östlich, trifft aber den zweiten am Erdjeksee.

2. Bis Djulamerk mit 1 zusammentallend, dann aber über Dandiye oder Amadiye-Dandiye nach Zakho und weiter nach Djezire.

3. Bis Wan (siehe 1.) und dann direkt nach Djulamerk und weiter 1 und 2.

4. Von Kizildize über Sarai nach Baschkala und dann 1 oder 2 oder

5. über Diza, Nera nach Rowanduz und von da nach Mosul, entweder über Reschvan und Bäheschika oder Arbela. Von Mosul dann über Feischabur nach Djezire.

6. Ohne Berührung von Mosul von Rowanduz Alkösch-Feischabur-Djesire.

7. Kizildize-Choi-Dilman-Urmia-Uschnu über den Kel-i-schinpäss nach Rowanduz und dann 4 oder 5.

8. Bis Dilman, dann Salmas-Taghikpass-Deir-Baschkala und weiter 1 oder 2.

Diese acht Wege fand Lukullus für seinen Marsch vor, und wenn er

¹⁾ Ich wähle diesen Ort zum Ausgangspunkt, da er zwischen Diyadin und Bayazid liegt und alle Strassen von Diyadin und Bayazid, die für uns in Frage kommen, in die Wege von Kizildize einmünden.

auch kleine Abweichungen hat machen können, so bedingt doch das Terrain in dieser Gegend die Wege derartig, dass die heutigen fast genau mit den alten zusammenfallen. Darum sei es mir erlaubt, die heutigen Bezeichnungen auch ferner beizubehalten.

Von diesen Wegen müssen wir nun sofort diejenigen streichen, die über Rowanduz nach Mosul oder Feischabur führen, also 5, 6 und 7. Denn Lehmann-Haupt, der diesen Weg persönlich gemacht hat, hält es für ganz ausgeschlossen, dass von Rowanduz Truppen nach Mosul, Arbela oder Feischabur gelangen können, da das Gelände für Armeen unpassierbar ist. Wer über den an sich zwar sehr bequemen Kel-i-schinpass nach Rowanduz kommt, kann nur nach Nera, Diza usw., also nordwärts an den Wansee, nicht aber an den Tigris gelangen. Ausserdem sind diese drei Wege auch bei weitem die längsten, da 5: 687 km, 6: 622 km und 7 gar 725 bzw. 660 km betragen. So müssen wir also einen Marsch der Römer über den Kel-i-schinpass nach Rowanduz ausschalten.

Der Weg 1 führt, wie wir oben sahen, in drei Abweichungen nach Wan und scheint ganz brauchbar zu sein, wenn auch mehrere hohe Berg Rücken zu überwinden sind, besonders der mittlere führt über Pässe von 7345 und 6120 engl. Fuss¹⁾ (= 2277 und 1897 m²⁾. Die grösste Schwierigkeit aber besteht in der Etappe Wan-Baschkala, die Lehmann-Haupt aus eigener Anschauung kennt, auf der zuerst bei Wan ein Pass von 7080 Fuss (2195 m), der aber noch keine allzu grosse Schwierigkeit bietet, und dann der äusserst beschwerliche Tschuchpass von 9070 Fuss (2811 m) zu überwinden sind. Diesen Tschuchpass hält Lehmann für ein Heer für so gut wie unpassierbar, so dass dadurch schon der Weg für uns fortfallen müsste. Der dritte Teil, Baschkala-Djulamerik, ist durchaus gangbar. Er führt, wenn auch scheinbar nicht ohne Schwierigkeiten, im Tal des grossen Zab entlang. Ein Unding ist aber der direkte Weg von Djulamerik bis Djezire, der nur bei Kiepert verzeichnet ist. Hier ist die Kiepertsche Karte weiss gelassen, die Höhenzüge also nicht ausgefüllt. Ein Blick aber auf die Karte von Lynch zeigt deutlich die Unmöglichkeit eines Weges durch diese zahlreichen Höhenzüge. Wenn der Weg auch nur 427 km lang ist, so ist er doch für uns unbrauchbar wegen der vielen zu überwindenden Schwierigkeiten.

Auch 3 ist fast ebenso beschwerlich, Anfang und Ende fallen mit 1 zusammen, die Mitte, Wan-Djulamerik, führt, wie auch das Ende, Djulamerik-Djezire, durch so unwegsame Gegenden, dass an einen Durchmarsch für eine Armee nicht zu denken ist.

Die 2. Route kommt aus den zu 1 erwähnten Gründen für den ersten Teil bis Baschkala nicht in Frage, doch sahen wir, dass Baschkala-Djula-

1) Diese Höhenangaben alle nach Lynch.

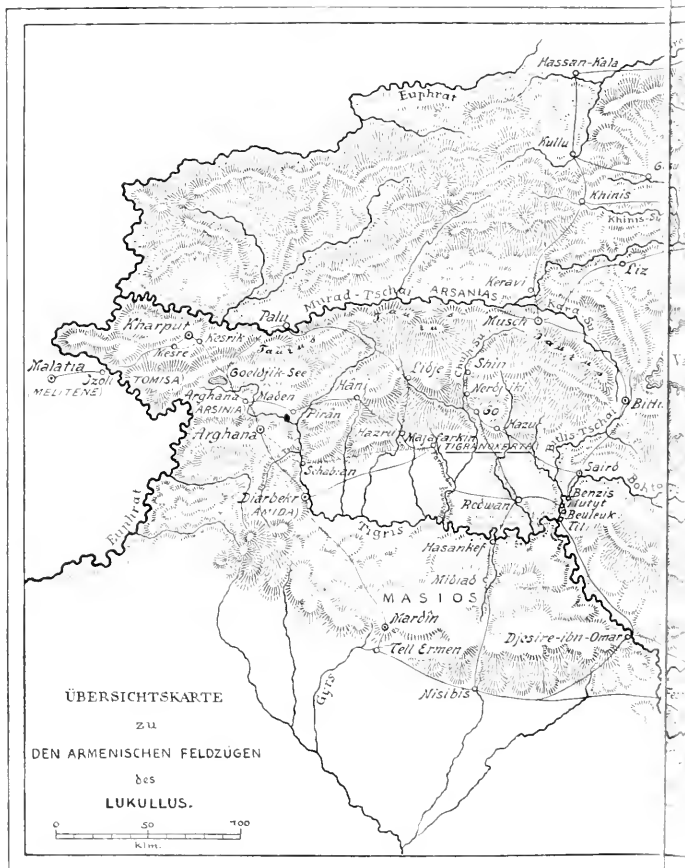
2) Die Meter sind in abgerundeten Zahlen angegeben, zur Umrechnung vergl. Hultsch, *Metrologie*, S. 23.

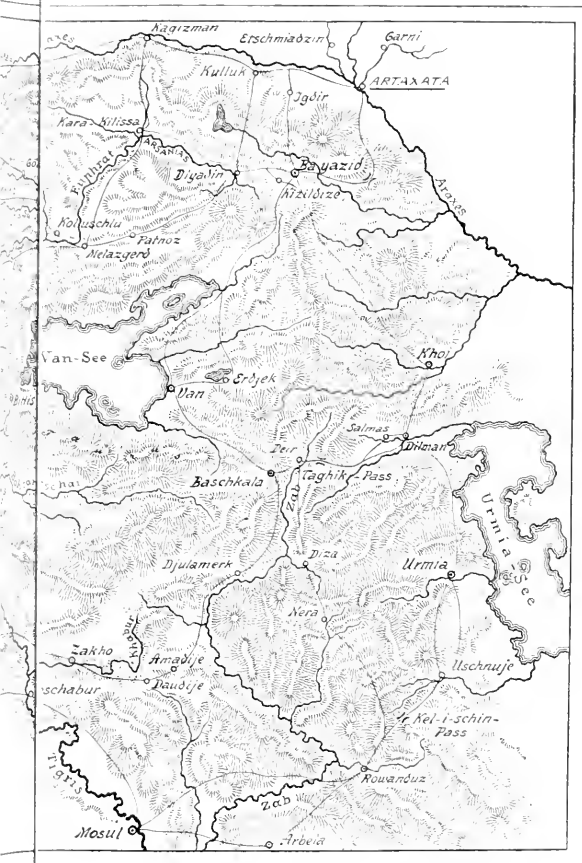
merk keine grosse Schwierigkeiten bietet. Ebenso ist es mit dem letzten Teil. Während der direkte Weg, Djulamerk-Dandiye, noch zu sehr durch das Gebirge führt, ist der Talweg nach Amadiye und dann nach Dandiye durchaus brauchbar und kaum sehr beschwerlich, wenn man die Karte von Lynch für das Tal des oberen grossen Zab in Betracht zieht. Der weitere Weg über Zacho nach Djezire ist viel begangen und fast ohne jede Unbequemlichkeit. Wir sehen also, dass ein Marsch Baschkala-Djulamerkm-Amadiye-Dandiye-Zachodjezire wohl auszuführen ist und für uns daher sehr in Frage kommt. Dieser Weg beträgt 245 km. Anders ist es jedoch mit dem Hinmarsch nach Baschkala, der, wie wir gesehen haben, nicht über Wan erfolgt sein kann.

Der Weg 4 von Kizildize über Serai nach Baschkala ist im Anfang wohl bei weitem der bequemste von allen, die wir bis jetzt betrachtet haben. Doch bei Schuschmalerg mündet er in den von Wan kommenden und zwingt so ebenfalls zu einer Ueberschreitung des Tschuchpasses. Er kann also auch nicht für uns in Betracht kommen. Da ferner 5, 6 und 7 ausscheiden mussten, weil sie nach Rowanduz führen, so bleibt uns nur noch der letzte Weg.

Und er ist auch in der Tat der gebräuchlichste, wenn er auch einen grösseren Umweg erfordert. Er fällt bis Dilman mit der grossen Heerstrasse Bayazid-Urmia zusammen, zweigt sich dann aber ab und führt über Salmas und den 8100 Fuss (2511 m) hohen, aber sehr leichten und bequemen Taghikpass nach Deir und Baschkala. Der Pass ist um so weniger schwierig, als Deir selbst noch ziemlich hoch liegt und der Weg von da ganz allmählich nach Baschkala fällt. So haben wir denn in ihm die beste und leichteste Zugangsstrasse nach Baschkala. Und wenn wir sahen, dass auch von Baschkala ein für ein Heer gangbarer Weg nach Djezire führt, so können wir wohl annehmen, dass Lukullus diesen Weg gewählt hat. Wenn er auch 500—520 km lang ist, so musste doch der römische General vor allem einen Weg suchen, auf dem seinem erschöpften und missvergnügten Heere die geringsten Strapazen zugemutet wurden. Und das ist hier der Fall.

Ferner ist für einen, der die Gegend nicht genau kennt und der lieber einen Umweg machen als zu schwierige Pässe überschreiten will, dieser Weg der allein gegebene. Er geht östlich in einem Terraineinschnitt um den hohen Tendurek-Dagh herum und führt in einer auf unseren beiden Karten deutlich ausgeprägten Talsenkung direkt nach Choi. Dann ist bis Dilman ein niedriger Höhenzug zu überschreiten, der sogar nach der Karte von Kiepert noch ohne grossen Umweg umgangen werden kann. Von Dilman geht es fast genau nach Westen auf den Taghikpass zu, der zwischen dem Haravil- und dem Beleko-Dagh einen deutlichen Einschnitt in die hohe Gebirgskette, die Wasserscheide zwischen dem Urmia-see und dem Zab, und damit dem Tigris bildet. Von Baschkala war das





Zabtal wieder der von der Natur vorgeschriebene Weg, der dann über einen niedrigen Höhenzug in das Tal des Ghara-Tschai, eines Nebenflusses des Zab, und schliesslich in das Khaburtal hinüber führte.

So erreichte denn Lukullus Djezire, nachdem er rund 500 km zurückgelegt hatte¹⁾. Dies scheint auf den ersten Blick eine hohe Zahl zu sein, wenn wir aber bedenken, dass der Hinweg, den die Römer im Anfang dieses Kriegsjahres benutzten, von Djezire rund 480 km lang ist, dann ist der Unterschied von 20 km fürwahr nicht bedeutend. Es könnte also für unseren Weg im Osten des Wansees nicht einmal das Bedenken eines übergrossen Umweges erhoben werden, wenn er im Vergleich zu dem Einmarschwege nur 20 km länger ist. Nehmen wir nun als Durchschnittstagesmarsch 20 km an, dann konnte Lukullus mit den nötigen Rasttagen bequem in fünf bis sechs Wochen nach der Meuterei seiner Truppen vor Nisibis stehen und, wenn er den Marsch in bequemen Gelände noch bis auf 25 km steigerte, sogar schon in einem Monat sein Ziel erreichen. War er also um den 25. September umgekehrt, dann war ihm die Möglichkeit gegeben, noch im Oktober die Belagerung von Nisibis zu beginnen, was sich mit unserer Annahme oben völlig deckt.

Als er dann diesen letzten Erfolg, die Eroberung der Stadt, erreicht hatte, bezog er mit seinen Truppen, wie wir schon oben gesehen haben, hier und in Gordyene die Winterquartiere, und damit hatten die ersten Feldzüge, die die Römer in das Innere des rauhen und unbekannten Armeniens führten, ihr Ende erreicht.

Gross-Lichterfelde.

1) Von hier bis Nisibis waren es noch 100 km, so dass Lukullus im ganzen 600 km zu marschieren gehabt hatte.

A Journey round the Proseilemmene.

By W. M. Calder.

The journey of which (on the invitation of Professor Lehmann-Haupt) a short preliminary account is given here, was the last of a series of excursions made by me in the summer of 1908 in Lycaonia, Galatia, and Asia, with funds derived from the University Craven Fellowship, and the Dixon Research Scholarship in Christ Church, Oxford.

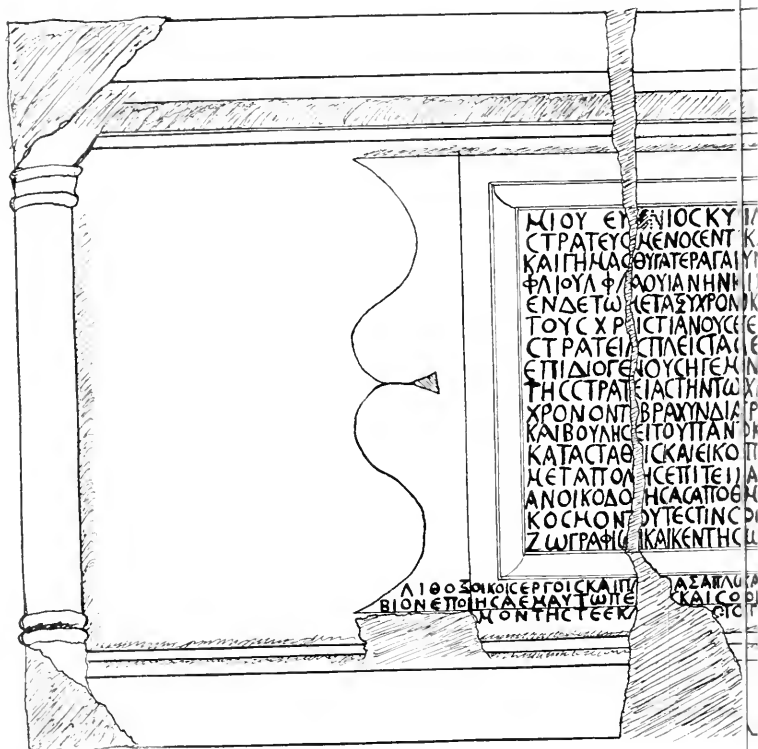
Starting from Konia (Ikonium), I first visited the cinnabar mines at Sisma, then spent some time at Laodiceia Combusta, which had not been properly examined since Professor Ramsay's visit in 1882¹). Thence I struck north by way of Senge, Zebir, Kelhassan, and Bulduk to Yarashli (Kinna), and from there westwards in zigzags along the north side of the Desert of the Axylon to Amorium. Next, after a long detour caused by a false report of a pagan temple in the mountains above Bayat, I travelled by Katslubuy to Polybotum, and then eastwards through Phrygia Paroreios to Laodiceia and Konia.

The journey was made throughout in a Turkish vehicle fitted with a trocheameter; the distances traversed were thus accurately measured, and compass readings were taken at all important points. The topographical results of the journey will be incorporated in a map of the district — the first map of Lycaonia based on exhaustive travel and exact measurements of distance — which is being prepared by Professor Callander, of Kingston University, Canada. A fuller account of my journey awaits the completion of this map.

My interest in the excursion was mainly epigraphical. Upwards of three hundred Greek inscriptions were copied, the majority of them new. Several had been copied already by Hamilton, Ramsay, Sterrett, and Anderson: a still larger number by a more recent traveller in this district, Professor Callander, at places where his routes intersected mine. These will be published by Professor Callander, from our joint copies.

A few of the more interesting inscriptions are appended, with historical and topographical notes.

¹) See *Ath. Mitt* 1888, p. 233 ff.



ΚΥΛΛΟΥ ΚΕΛΕΡΟΣ ΚΟΥ ΗΣΕΩΣ ΒΟΥΛ
ΝΤΗ ΚΑΤΑ ΤΙΣ ΔΙΑΝΗΓΕΚΟΝΙΚΗΤΑΣ Ι
ΓΑΙΝΕΣΤΟΡΙΑΝΟΥΣΥΝΚΛΗΤΙΚΟΥ
ΗΜΕΤΕΠΙΤΕΙΛΙΑΣΣΤΡΑΤΕΥΣΑΜΕΝΟΝ
ΚΕΛΕΥΣΕΩΣ ΤΗΣ ΣΑΧΣΕΠΙΛΑΞΙ ΧΙΝΟΥ
ΚΕΒΕΙΝ ΚΑΙ ΗΠΑΛΑΣΣΕΘΑΙ ΤΗΣ
ΑΘΕΟΣ ΑΣΒΑΝΟΥ ΥΠΟΜΕΙΝΑ
ΕΚΗΝΟCΣΤΟΥ ΔΑΣΑ ΣΕΑΠΛΑΛΛΗΝΑ
ΤΟΥ ΡΕΙCΤΙΑΝΩΝ ΤΙCΤΙΝ ΦΥΛΑCΣΩΝ
ΠΑΡΕΨΑCΕΝ ΤΗ ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ ΤΟΛΙ
ΝΤΙΚΡΑΤΟΡΟCΘΕΟΥ ΕΠΙCΚΟΤΤΟC
ΟΓΓΕΝΤΕΟΛΟΙCΕΤΕCΙΝ ΤΗΝ ΕΠΙCΚΟΤΗΝ
ΙΑCΔΙΟΙCΗCΑCΚΑΙ ΠΑCΑΝ ΤΗΝ ΚΛΗCΙΑΝ
ΟΒΗΛΙΩΝ ΚΑΙ CΥΝΤΑΝΤΑ ΤΟΝ ΠΕΡΙ ΑΥΤΗΝ
CΤΩΝ ΤΕ ΚΑΙ ΤΕΡΑCΤΩΝ ΚΑΙ
CΟΝ ΚΕΥΔΡΕΙΟΥ ΚΑΙ ΠΡΟΤΥΛΟΥ ΚΑΙ ΤΑCΙC

ΑΤΑCΚΕΥΑ
ΟΙ ΝΕΝΗΓΑΤΑ
ΤΟ ΕΝΟΥCΑΟΥ
ΝΟCΤΕ ΤΟΝ ΤΩΝ ΑΝΘΡΩΠΩΝ
ΤΑΥΤΑ ΕΠΟΙΗΣΑ ΕΠΙΓΡΑΦΗ

My best find was the Epitaph of Bishop Eugenius of Laodiceia Combusta, already published, with notes on the text and an historical commentary, in the *Expositor* Nov. Dec. 1908 and April 1909. In May 1909 I was privileged to revisit this and some other inscriptions of Laodiceia Combusta in company with Sir W. M. Ramsay and Miss A. M. Ramsay. With their help I prepared the facsimile copy of the Epitaph which is reproduced here. Our measurements showed that eight or nine letters are lost at the beginning of the last line, and that the gap after ΕΚ contained about six letters. Sir W. M. Ramsay detected traces of Ο before Τ on the right-hand side of the gap, and discovered that the faint letters at the beginning of line 4 which I had transliterated ΓΑ are ΦΑ. In all other particulars my copy of 1908 stands verified. ἐξ|λογίζε|ἀλ|ῶ in the last line is Sir W. M. Ramsay's suggestion: he gives it as meaning „the Elect in my family“, implying that only some of the relatives of Eugenius were Christians¹).

1. Ladik. On a marble sarcophagus lying in a field south of the *mesarlik*²) (s. Tafel).

Μ(ᾱρκος) Ἰουλιος Εὐ[γ]ενιος Κρηζλλον Κέλερος Κοινοσέως βορλ(εριοῦ)
στραινεσ[ἀ]μερος ἐρ τῇ κατὰ Πισιδίαν ἡγεμονιᾷ ἡξίε
καὶ γήμας θυγατέρα Γαίον Νεστοριανοῦ σερκλῆτικοῦ
Φλ(αοτίαν) Ἰουλιανῆρ Φ[ι]λ[αοτιανῆρ καὶ μετ' ἐπιτε[μ]νίας στραινεσάμενον
(sic).

ἐρ δὲ τῷ [μ]εταξὺ χρόνῳ πελάσσεως [γο]μηνιάσις ἐπὶ Μαξιμίρῳ
ιοῦς Χρ[ι]στιανοῦς θύειν καὶ μὴ ἀπα[λ]λάσσεσθαι τῆς
στραινε[ἀ]ς πλείστας δὲ σπας βασάνο[υ]ς ἐπομείνας
ἐπὶ Διογ[ε]ν[ο]νι[ο]ς ἡγεμόνος σπονδᾶσας [τ]ε ἀπαλλάττειν
τῆς στραινίας τῆρ τῶν Χρ[ι]στιανῶν πίστιν γενέσσαν
χρόνον [ε] βροχλῆν διαιρέψας ἐρ τῇ Λαοδικέῳ πόλει
καὶ βορλ[ι]σ[τ]ιανῶν τοῦ παντοκράτορος θεοῦ ἐπισκοποῦς
καιασιαθ[ε]ν[ε]ν[ε] καὶ εἴκοσι ἑπτὰ ὅλοις ἔτεσιν ἡρ ἐπισκοπῆρ
μετὰ πολ[λ]ῆς ἐπιτεμνίας ὁμο[τ]ι[κ]ίας καὶ πάσαν τῆρ ἐκκλησίαν
ἀντοιχοδο[μ]ήσας ἀλλ' θεμελίων καὶ στήλιατα τὸν περὶ αὐτῆρ
κόσμον [τ]οῦτ' εἶναι στοῶν τε καὶ [ε]τε[ρ]οσίδων καὶ
ζωρηγιστῶ[ν] καὶ κερύστων καὶ ἰδρυέων καὶ προπύλων καὶ ἄσιν τοῖς
λιθοξοῦχοις τρυφῆς καὶ ἀντι[κ]ας (sic) ἀπλῶ (sic) καιασκευά[σας] λιθόμ[ε]τ[ρ]ός
τε τὸν τὸν ἀνθρῶπων
βίον ἐποίησα ἡμεντῶ π[ι]λ[ι]α τε καὶ σοφὸν ἐρ ἡ τὰ [π]ρο[γ]ραμμένα
ταῦτα ἐποίησα ἐπιγ[ρ]αφ(ε)ν τε
ἐν τῷ βῶρ ἐμὸν τῆς τε ἐξ|λογίζε|ἀλ|ῶ τοῦ γένους μου.

A couple of miles south of Laodiceia Combusta, on the lower slope of the high ridge which divides the valley of Ladik from the upland glen containing the village and the mines of Sisma, there are considerable

1) See *Expositor* Jan. 1910. — 2) A commentary on this important inscription is reserved for a future issue of *Klio*.

ruins of an ancient temple. Close by, there is one of those fountains called by the Greeks *Agasmata*. It is a rectangular tank of cement, nine feet by six, kept full by a spring of good water. No part of the temple is now standing, and its exact site is not clear, but the remains show that it was a considerable building. Fragments of Byzantine "engaged columns" prove that this was later the site of a Christian building, presumably a church. The temptation to identify it with the church built by Bishop Eugenius, with its *ἑδούριον*, is strong, but Eugenius' statement implies that his church was built on the site of the one destroyed in the Persecution under Diocletian (*ἀποικοδομήσας ἀπὸ θεμελίων*) and at this early date we must suppose that the pagan temple beside the watertank was still standing.

Among the ruins of this temple I copied inscriptions 2, 4, and 5; No. 3 was in a field some distance away. In 1909, No. 2 was revised by Miss A. M. Ramsay, No. 5 by Sir W. M. Ramsay, and No. 4 by myself.

2. Ladik. Among ruins of pagan temple.

ΚΟΡΝΗΛΙΑΝ	<i>Κορνιζίαν</i>
ΣΑΛΩΝΕΙΑΝ	<i>Σαλωνείαν</i>
ΣΕΒΑΣΤΗΝ	<i>Σεβαστήν</i>
ΚΛΑΥΔΙΑ	<i>Κλαυδία-</i>
ΟΔΙΚΕΩΝ	<i>οδίζεον</i>
ΗΒΟΥΛΗΚΑΙ	<i>ἡ βορλή καὶ</i>
ΟΔΗΜΟΣ	<i>ὁ δῆμος.</i>

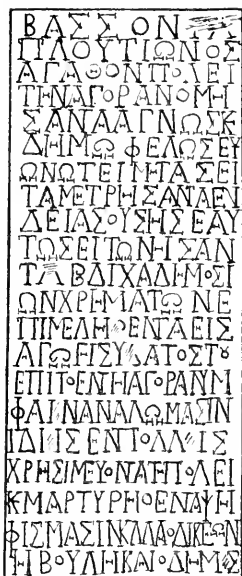
Other dedications to the wife of the Emperor Gallienus are published by Mr J. G. C. Anderson in *Journal of Hell. Studies*, 1897, p. 423, and 1899, p. 107. This inscription supplies a direct proof, if indeed any proof were now required¹, that Laodiceia Combusta was not a *colonia* in the time of Gallienus: otherwise, the dedication would have been made in the name of the *colonia*. A *βορλή* and *δῆμος* imply Greek city organisation.

3. Ladik. In field near pagan temple.

ΑΡΧΙΕΡΕΑΘΕΩΝ	<i>Ἀρχιερεῶν θεῶν</i>
ΣΕΒΑΣΤΩΝΒΑΣ	<i>Σεβαστῶν Βάσ-</i>
ΣΟΝΤΑΠΛΟΥΤΙ	<i>σόντια Ἡλίου[ι]</i>
ΩΝΟΣ	<i>ωνος</i>

¹ See *Catalogue of Greek Coins in Brit. Museum*, Lycaonia, Introd. p. XXII; Professor Ramsay in *Classical Review*, 1905, p. 369.

4. Ladik. Among ruins of pagan temple.



Básson|ia
Házortioros
*ἀγαθὸν πολί-
 τιν ἀγορασμένη-
 αὐτα ἀγρῶς καὶ)*
*δημοσιζῶς ἐν-
 ὄρωι τιμῇ τὸ σῆ-
 μα μετρίστια ἐν-
 δόξας οὐσίαις ἐν-
 τὸ σκευασα-
 ν[α] β' ὅτι δὲ δημοσι-
 ων χορημάτων ἐ-
 τιμολύ[θ]εντα εἰς
 ἀγορῆς ἐ[θ]έουσιν τοῦ
 ἐπὶ τὸ ἐν τῇ ἀγορᾷ ἐν-
 γα[σ]θῶν ἀναζήμωσιν
 ἰδ[ι]ο[σ]ί[α]ς ἐν πολλ[ο]ῖς
 χορηγηθῶντα ἐν πόλει
 καὶ) μακροχρόνια ἐν-
 γίσμωσιν Κλ(αυδίου)λαοδικεύων
 ἐν πόλει καὶ ὁ δῆμος.*

These two inscriptions, which were engaved on separate epistyle blocks, refer to the same person. 3. is probably later than 4., for had Basson been high-priest in the Imperial cult when 4. was dedicated, the fact would have been mentioned. „ἐνδόξας οὐσίαις ἐνταφ” is an unusual qualification.

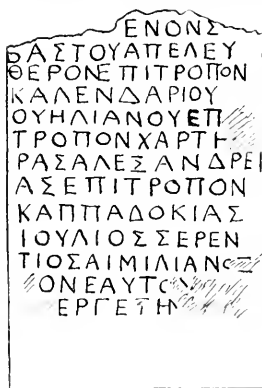
5. Ladik. Among ruins of pagan temple.

The stone bearing the inscription given on p. 236 was broken off above the first line, destroying the first half of the line. It was buried upside down, and as I had only the means of uncovering the inscription, not of digging up and turning the stone, I could form no opinion as to whether there had been a further line at the top.

This document contains the only extant record of two Imperial procuratorships. The person to whom the dedication was made (I can find no independent clue to his name) was a *libertus Augusti*, and therefore in the service of the Imperial household¹⁾. It is necessary to lay

¹⁾ A list of the known *liberti Augusti* and *servi Caesaris* at Laodicea Combusta is given by Prof. Ramsay *Class. Rec.* 1905, p. 369.

stress on this point, because the inscription affords the first instance of a *procurator calendarii* in the Imperial service. *Curatores calendarii*, of



..... ερον Σ[ε
β]αστοῦ ἀπετέλε-
θερον ἐπιτροπον
Καλενδαρίου
Οὐηλιαροῦ ἐπι-
τροπον χαρτῆς ἁ-
ρᾶς Ἀλεξανδροῦ
ας ἐπιτροπον
Καππαδοκίας
Ἰούλιος Σερέ-
νος Αἰμιλιανῶς
τοῦ αὐτοῦ
ἐργετῆ.

Equestrian rank¹), are known to have existed in several *municipia* and *coloniae* in Italy, Sicily, and Spain, sometimes granted (*datas*) by the Emperor, more often chosen (*electus*) by him or by the governor of the province. On the meaning of the word *Calendarium*, see especially Kübler in Ruggiero *Dizionario Epigrafico*, where the Latin inscriptions mentioning *curatores calendarii* are collected.

The *Calendarium Velianum* must be the account-book of a legacy left by a person called Velius, most probably to the Fiscus. In an inscription of Pisaurum, C. Titus Valentinus leaves a legacy to the *colonia Pisaurensium* for a specific purpose; we find in another inscription of the same city a *curator Calendarii praeuiarum Valentini*²). We know that the slave or freedman in charge of a private ledger was a *procurator*³), and this fact prepares us for an Imperial *procurator* in charge of the account-book of a sum bequeathed to the Fiscus. With the *Calendarium Velianum* compare the *Calendaria Clodianum* and *Minarianum*, *CIL* X, 1824; *Calendarium Septimianum*, *CIL* III, 4152. It is possible, but improbable that the *Calendarium Velianum* also was the account-book of some municipal legacy located in Rome or Alexandria⁴). Despite the solicitude shown by several Emperors for sound municipal finance, it is unlikely

1) See Ruggiero *Dizionario Epigrafico* s. v. *Calendarium*. Cagnat's inclusion of this office among „*carrières inférieures*“, (*Epigraphie latine*² p. 149) is incorrect.

2) Noticed by Kübler loc. cit.

3) Inferred by Kübler from Seneca *Ep.* 14, 18.

4) Not in Laodiceia Combusta, for *Calendaria* do not occur in Asia Minor, and, further, careers in inscriptions are regularly set down in chronological order.

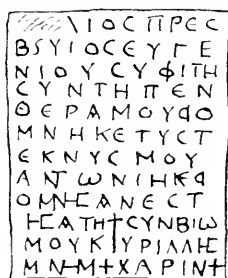
that an Emperor would ever have departed from the rule that the officials in charge of municipal *calendaria* must be of the Equestrian order, and have appointed a capable freedman to the office.

This inscription supplying, as it does, an instance of a *libertus Augusti* as *procurator calendarii*, does not however justify us in defending the older interpretation¹⁾ of *CIL* VI, 8511. In that inscription, *Aurelius Hermias Aug. lib. prov. K.* etc. the abbreviation *prov. K.* used to be read *procurator* (*Kalendarii*), but was correctly transliterated *procurator* (*Kastrens*) in the *Corpus Inscr. Lat.* Compare *CIL* VI, 652, and 727.

The restoration $\chi\acute{\alpha}\rho\iota\tau\iota\zeta\iota\epsilon\theta\acute{\alpha}\zeta$, which occurred to Sir W. M. Ramsay as soon as he saw my copy, is better than $\chi\alpha\tau\iota\tau\iota\phi(\acute{\iota})\alpha\zeta$, which involves a change in the preserved part of the text. It is true that there is scant room for three letters at the end of line 6, but if we suppose that there was ligature of H and C (thus HC) and that the form $\acute{\iota}\theta\acute{\alpha}\zeta$ was used, the difficulty vanishes. $\chi\acute{\alpha}\rho\iota\tau\iota\iota\epsilon\theta\acute{\alpha}$, instead of the usual masculine form, is a Latinism based on *charta sacra*. Another Latinism in this inscription is $\kappa\alpha\lambda\epsilon\tau\acute{\alpha}\sigma\iota\omicron\upsilon$ as contrasted with $\kappa\alpha\lambda\acute{\alpha}\nu\delta\alpha$, the usual form in Greek inscriptions of *calendae*²⁾. The Egyptian paper-yielding papyrus was an Imperial monopoly, and an Imperial *procurator* in the Imperial papyrus office in Alexandria need cause no surprise. The *regia charta* ($\chi\acute{\alpha}\rho\iota\tau\iota\zeta\iota\beta\alpha\sigma\iota\lambda\iota\kappa\acute{\omicron}\varsigma$) of Egypt is mentioned by Catullus *Carm.* XXII, 6. The term came in time to denote the best kind of paper (cf. Pliny, *HN.* XIII, 74; Suetonius, *Reliquiae* (ed. Reifferscheid), p. 131, quoted by Ellis ad Catullum, loc. cit.); but was doubtless applied originally to all Egyptian paper, as being a monopoly of the Ptolemies. The name „Serentius“ is certain, and apparently new.

6. Senge.

On a limestone block, with ornamented borders.



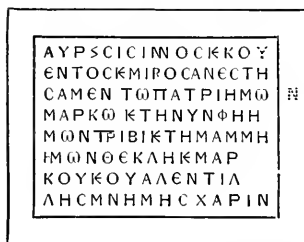
Ἰούλιος πρεσ-
βύτερος) υἱὸς Εὐγε-
ρίου Συγγιγ(ιστοῦ)
σὺν τῇ πεν-
θεκά μιν Δό-
μνῃ καὶ τῷ ι-
έτρει μιν
Ἀρτορίῳ καὶ Δ-
όμνῃ ἀνέσι-
γσαι τῇ συνθήκῃ
μιν Κερίλλῃ
μυῖα(ις) χάριτ.

1) E. g. in Orelli, 4005, Gori, II 24, Forcellini, *Lexicon*, s. v. *Calendarium*.

2) See Cagnat *Inscr. Graec. ad res Rom. pert.* Vol. III, Index, p. 665. The Ex given of *Καλένδα* is a false completion.

In the third line from the end, a cross is engraved between ΤΗ and CYΣΒΙΟ, in the last line two crosses, one after the letters ΜΝΗΜ, the other at the end. The form -υς for -οις, and the use of genitive for dative (Δόμνυς lines 8 and 9) are characteristic of the epigraphy of the district¹). This inscription probably gives the name of the important early-Christian settlement at Senge, where a large number of Christian epitaphs, some in metre, have been copied. The place was called Σίγμιος or Σιγίμυ. It was most probably a *pagus*²) of Laodiceia Combusta: or it may have been on the territory of Savatra.

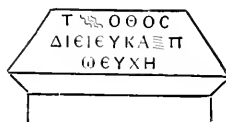
7. Senge. With a cross at the beginning of the first line.



Αὐτοῦ (ἡλίου) Σίγμιος καὶ Κοῦ-
 ε(ι)ντος καὶ(αἱ) Μιρος ἀρεσι-
 σμεν τῷ πατρὶ ἡμῶν
 Μάρκῳ καὶ(αἱ) τῇ ῥύργῃ ἡ-
 μῶν Πρίστ καὶ(αἱ) τῇ μάμῃ
 ἡμῶν Θέλλῃ καὶ(αἱ) Μάρ-
 ζοι καὶ(αἱ) Θάλεντι-
 λῃς μνήμῃς χάριν.

The bearing of this Christian inscription on Anatolian marriage-customs will be discussed under no. 9.

8. Balduk. On a votive pillar built into a fountain to the north of the village.



Πόθος
 Διὶ Εὐδα[ρ]π-
 ρ ἐξή[ρ].

Εὐδαρπος = Καρποφόρος or Καρποδότης. Cf. Heberdey und Wilhelm, *Reisen in Kil.* Inscr. no. 44; Cagnat, *Inscr. Græc. ad res Rom. pert.* p. 47, no. 108, etc.

9. Karakilisse, a village on the north slope of the Karadja Dagħ. The compass reading from Kinna is about 320°; the distance in a straight line 8 or 9 miles. It is an ancient site, with the foundation of an ancient building, presumably an early Christian Church. The following inscription was engraved on a small rough stone; the dedicators were poor and humble people.

1) Compare Inscr. No. 7.

2) See *Ath. Mitt.* 1888, p. 234.

Ι	Α	Τ	Ρ	Ο	Ε	Ι	Ν	Α	Τ	Ο	Ν	Τ	Ι	Κ	Ο
Υ	Δ	Η	Μ	Η	Τ	Ρ	Ι	Ο	Υ	Μ	Α	Ν	Ο	Υ	
Τ	Ω	Ι	Δ	Ι	Ω	Γ	Λ	Υ	Κ	Ι	Τ	Α	Τ	Ω	Α
Ν	Δ	Ρ	Ι	Α	Ν	Ε	Τ	Η	Κ	Α	Μ	Ν	Η		
Μ	Η	Κ	Χ	Α	Ρ	Ι	Ν	Α	Τ	Τ	Α	Λ	Ο		
Δ	Η	Μ	Η	Ξ	Ρ		Ο	Υ	Υ	Ι	Ο	Θ	Ε	Τ	
Ο	Κ	Κ	Α	Ι	Γ		Α	Β	Ρ	Ο	Α	Ν	Ε		
												Τ	Η	Κ	Α

Η|αγοστία Ηορίζο-
 ὦ Δ|ημιτρίου Μάρου
 τῶ| ἰδῶ| γ|ἐστ|αῖ|ω| ἀ-
 νό|θι| ἀ|ρε|σ|ί|σα| μ|ρί-
 μ|ς| γ|άρ|, "Α|τα|ζ|ος|
 Δ|ημ|τ|ρί|ου| εἰ|ς| τὸς| θε|ι-
 ῶς| καὶ| γ|αμ|η|θὸς| ἀ|ρε|σ-
 ῶ|σα|ν|,.

This inscription, and no. 7 throw light on the marriage-customs of the native population under the Roman regime. In no. 7 we have an epitaph set up by three brothers to their father, their *νύμφη*, their grandmother, and two persons Marcus and Valentilla whose relationship to the dedicators is not defined. Marcus and Valentilla were probably the son and daughter of Pribis, or they may have been the brother and sister of the dedicators.

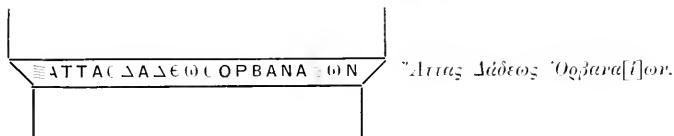
The interest of the inscription centres in the word *νύμφη* (for *νύμφη*). Pribis is called the *νύμφη* of all three dedicators; clearly she must have been either the wife of one of the three dedicators and the sister-in-law of the other two, or the wife of a fourth brother, and the sister-in-law of all three dedicators. In either case, we find *νύμφη* in a new sense, that of „sister-in-law“. From the meaning of „bride“, *νύμφη* passed into that of „son's wife“ or „daughter in law“, a meaning which it bears in the New Testament. In the Anatolian family-system, under which the married sons continued to live in the house of their father, the meaning of „daughter-in-law“ is common, and inscriptions record dedications made by a *νύμφη* to her father-in-law, or by a father-in-law to his *νύμφη*. But it is a natural extension from this use that *νύμφη* should have come to mean, (besides „daughter-in-law“ in relation to the head of the patriarchal establishment,) „sister-in-law“ in relation to the husband's brothers and sisters. Such is its meaning in no. 7. This use confirms the restoration γ|α|β|η|θ|ς in *Studies in the History and Art of the Eastern Roman Provinces* (Ramsay) p. 143 line 11, where the word, if adopted, must mean „brother-in-law“. On the use of the word *νύμφη* signifying „daughter-in-law“ in Anatolian Epigraphy see op. cit. page 70, no. 39; also pp. 82, 121, 150, 373.

No. 9 is an epitaph in honour of Demetrios son of Manes, dedicated by his widow Patroecina daughter of Ponticos, and by Attalos, adopted son and son-in-law of Demetrios. The name of the second dedicator is added as an after-thought, and included as one subject of the plural verb *ἀρεσίσαντες*. In a striking chapter of his *Historical Commentary on the Galatians*¹⁾, Professor Ramsay has argued that it was customary in Anatolia to encourage the adopted son to marry the daughter by nature of

1) p. 349 f.

his adopted father, in order to keep her dowry in the family. This inscription supplies a pretty confirmation of his theory, and is to be ranged with the other evidence on the subject collected by Mr. Fraser in *Studies in the History* etc. pp. 137 ff., esp. pp. 147—8¹⁾.

10. A mile and a half south of Karakilisse, in a valley running up into the Karadja Dagħ, there are mean modern ruins, with a Turkish graveyard. The ethnic recovered from this inscription and the next, both of which were erected above a single Turkish grave, gives the name of a site in the neighbourhood, probably Karakilisse.



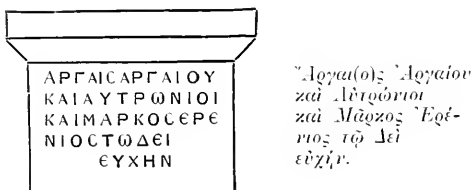
11. A fragment of an epitaph of which only a few letters remain. One line was well preserved, consisting of the letters.

Όρβα[τ]ωρ[ε].

With the form Orbana compare Orba and Orbanoupolis, variants for Olba in Cilicia²⁾.

Important evidence on the boundary between the provinces Asia and Galatia was found not far from this point. Two inscriptions proving that the boundary-line crossed a point a few miles west of Karakilisse have been published in the *Classical Review* 1908 p. 213³⁾.

12. In a cemetery east of Burnek, near Amorium.

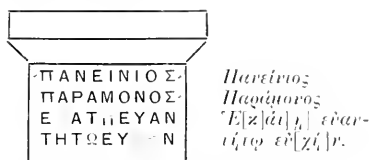


1) Add Petersen etc. *Reisen in Lykien* etc. p. 227, N. 1.

2) This place cannot (if Ptolemy is trustworthy), be the Ὀρβανασσα which he places in Pisidia (V. 5. 8). But it is possible that this is another Orbanassa, and that the word is to be restored Ὀρβα[τ]ωρ, the name of the town itself. Ὀρβα-ρα[τ]ωρ (or Ὀρβα[τ]ωρ[ε], a third possibility) would be an Ethnic derived from Ὀρ-βα[τ].

3) I take the opportunity of correcting two mis-prints in that article: „Kosez Abdullah“ should be Kösseh Abdullah (Beardless Abdullah), and „Baltsha Hissar“ should be „Baltshi Hissar“.

13. In the village of Gumuk.



z and ι in Ἐζάτῃ have been chiselled out.

The worship of Zeus is represented on coins of Amorium, but this is the first mention of a cult of Hecate there. *Παράμονος* occurs in Petersen etc. *Reisen in Lykien* etc. Vol. II p. 44. No. 80.

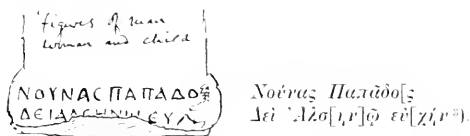
14. At Katshuby or Tchoghlu. These are alternative names for the same village; there are not two villages called by these names respectively, as marked on Kiepert's map. This inscription, engraved on a small round limestone pillar, gives the name of the ancient township (*δῆμος*) on the site of which Katshuby is built.



The stone is broken off below the third line; illegible traces of a fourth line remain. The ethnic shows the name of the place to have been Ἀππολῆα or Ἀππολῶς. Ἀσκαηνός is the same national or local name as Ashkenaz in *Genesis* X. 4¹).

Two further inscriptions copied here contain dedications to Zeus Alsenos, a by-form of Alseios, Paton and Hicks, *Inscr. of Cos*, No. 55²).

15. On a small votive tablet. Above are representations of a man, a woman, and a child.



1) On the title Askænos, and its geographical distribution in Asia Minor, see Ramsay *Cities and Bishoprics of Phrygia* part II p. 369 and on Men. *BCH* 1896 p. 55 ff.

2) Compare Apollo Alsaïos, quoted s. v. Ἐλαιοί in Stephanus.

3) Δεῖ for Δι. Compare Ramsay, *Cities and Bishoprics of Phrygia* part I. p. 154. Inscription 56. Compare also No. 12 above.

16. On a round marble pillar.

ΜΑΤΕΙΜΑΝΟΥ
ΜΕΤΑΑΡΙΣΤΟΓΕΝΟΥΚΑΙ
ΤΕΙΜΟΘΕΟΥΤΩΝΙ
ΔΙΩΝΤΕΚΝΩΝΑΝΕ
CΤΗCΑΝΔΙΑΛΑΧΝ
ΩΕΥΝΗΝ Ξ

Μάτεϊς Μάρου
μετὰ Ἀριστογέρον καὶ
Τεμοθέου τῶν ἱ-
διῶν τέκνων ἀνέ-
στησαν Δὴ Ἀλσίρ-
ῳ ἐγγίρ.

Selint. (Kiepert). The inscription in Sterrett's *Epigraphical Journey*, No. 163, is built into a Turkish *tekke* at Regiz. The reading is quite clearly Σελίντ[δ]ί[ω][ς], as in a second inscription of the same place published by Anderson in *Journal of Hellenic Studies*, 1898, p. 115. Sterrett's Σελινδόωζ (taken from an impression communicated to him; he did not see the stone) is certainly incorrect. Further, the modern pronunciation of the village name is Silint, not Selint. The ancient name was Silindos, not Selindos as it is given by Sterrett and Anderson. It is clearly the "Silindiconense"¹⁾ of the *Acta S. Theodori*, which Professor Ramsay has placed in Galatia (*Historical Geography of Asia Minor*, p. 246).

The mines of Sisma were worked, in ancient times, for cinnabar (ζινναράρι, oxide of mercury, to be distinguished from μίλιος, *minium*, oxide of lead), which was used as a pigment. The ancients did not smelt mercury, and if Laodiceia Combusta (*Κατακαυμένη*) was so called owing to the presence there of smelting furnaces, as Professor Ramsay has suggested²⁾, these furnaces must have smelted copper and lead, which are also found in the mountains above Laodiceia. The ancient cuttings are being reopened for their mercury ore; and in one cutting a large number of human skeletons were found, along with diabase hammers and flint arrowheads and spearheads — a grim record of an ancient mining catastrophe. Some of the skulls, (which I secured through the kindness of Mr. Hugh Whittall of Constantinople), have been examined by Professor Paterson of Liverpool University. His report, with an anthropological note by Professor J. L. Myres has been published in the *Annals of Archaeology and Anthropology of the University of Liverpool*³⁾.

Brasenose College Oxford.

1) i. e. Silindi-comense.

2) See *Class. Rev.* 1905, p. 370. — 3) Vol. II, No. 2, p. 91.

Zum Wertverhältnis von Gold und Silber.

Von C. F. Lehmann-Haupt.

Bis vor Kurzem war nur ein altpersisches Gewichtsstück (Nr. 1) bekannt (dunkelgrüne Pyramide aus Diorit), das als ein Drittel Mine bezeichnet war und das 166,724 gr wog, also auf eine Gewichtsmine von 500,172 gr führte, d. h. diejenige Form¹⁾ des babylonisch-persischen königlichen Gewichtes darstellte, auf die der Dareikos (8,1 g) als Goldschekel ausgebracht ist und die normal 504 g wiegt.

F. H. Weissbach²⁾ ist der Nachweis eines zweiten Gewichtsstückes (Nr. 2), von 2222,425 g, zu verdanken. Es ist zwar in keiner seiner, in den drei Sprachen der achämenidischen Inschriften abgefassten Legenden als Gewicht bezeichnet, aber die Gestalt, ein vierseitiger oben abgerundeter Pyramidenstumpf, entspricht nicht nur der des sicheren Gewichtes Nr. 1, sondern ist auch eine sehr häufige zu allen Zeiten verbreitete Gewichtform. Auch das Material (harter, grünlich schwarzer Stein) entspricht dem von Nr. 1. Weissbach hat nun scharfsinnig und richtig erkannt, dass das neue Stück das $\frac{10}{9}$ fache der Mine darstellt, auf die Nr. 1 führt, mit anderen Worten, metrologisch ausgedrückt, was Weissbach von seinem Standpunkte aus vermeidet, dass Nr. 2 vier Silberminen derselben Norm darstellt, deren Gewichtsmine gedrittelt in Nr. 1 vertreten ist. Denn die Silbermine ist eben ihrer Entstehung nach $\frac{10}{9}$ der Gewichtsmine. Das $\frac{1}{10}$ der Gewichtsmine, der Gewichtsschekel, bildet die Goldeinheit, den Goldschekel, dessen 50 faches die Goldmine ist, die sich also zur Gewichtsmine wie 5:6 verhält. Nach dem Wertverhältnis: $360:27^3 = 40:3 = 13\frac{1}{3}:1$ zwischen Gold und Silber entspricht einem Goldschekel das $\frac{40}{3}$ fache Gewicht in Silber. Als Ganzes wegen seiner Schwere unverwertbar, wurde

1) Und zwar ist dies die königliche Norm C, auf welcher die königlich persische Reichsprägung beruht und die aus der gemeinen Norm, die auch der lydischen Prägung zugrunde liegt, durch Erhöhung um $\frac{1}{30}$ entstanden ist, Hultsch, *Die Gewichte des Altertums* S. 12 Anm. 2; vgl. meine Ausführungen *Hermes* 36, S. 122 ff. und Tabelle bei S. 113 und Haeblerlin, *Zeitschr. f. Num.* 27 (1909) S. 5 f.

2) Die sogenannte Inschrift von Kerman. *Bulletin de l'Academie Imperiale des Sciences de St.-Petersbourg* 1910, p. 481 ff. („Der Akademie vorgelegt am 10 23. März 1910“).

3) Darüber *Verh. Berl. anthropol. Ges.* 1895 S. 434; 1896, S. 147; *Hermes* 36 (1901) S. 118; *Klio* VI, 1906, S. 327 Anm. 3; *Jahresber. d. Geschichtswissenschaft* XXX (Jahrg. 1907) I, 195 und jetzt besonders *ZDMG* 63 Heft 4 (1910) S. 716 ff. Anm. 1.

es in 10 Stücke geteilt: jeder dieser Silberschekel, von denen 10 einem Goldschekel entsprachen, wog also $\frac{4}{3}$ Goldschekel (bzw. der $\mu\alpha\delta\iota\omicron\varsigma\ \sigma\acute{\iota}\gamma\lambda\omicron\varsigma$ als Silberhalbschekel $\frac{2}{3}$ Goldschekel) und die Silbermine von 50 solchen Silberschekeln verhielt sich zur Goldmine wie $\frac{4}{3}$. Da die Goldmine = $\frac{5}{6}$ Gewichtsmine, so war die Silbermine $\frac{4}{3} \times \frac{5}{6} = \frac{10}{9}$ der Gewichtsmine. Vier Silberminen sind also $\frac{40}{9}$ der Gewichtsmine.

Weissbach aber legt seiner an sich richtigen Ermittlung eine methodische Bedeutung bei, die ihr nicht zuerkannt werden kann und verwertet sie zur Stütze anderer früher geäußelter irriger Anschauungen¹⁾, gegen die deshalb wiederholt Verwahrung einzulegen ist.

Er schreibt: „Vergleichen wir, unter Vernachlässigung der soeben ermittelten geringfügigen Differenz, das Gewicht des Petersburger Steines mit dem des Londoner, so ergibt sich das Verhältnis

$$\frac{40}{9} : \frac{1}{3} = \frac{40}{9} : \frac{3}{9} = 40 : 3 = 13\frac{1}{3} : 1^2).$$

„Dies ist aber nichts anderes als das Wertverhältnis des Goldes zum Silber, wie man es für den alten Orient angenommen hatte. Ein Silberblock von der Schwere des Petersburger Gewichtes hatte also den gleichen Wert wie ein Goldblock von der Schwere des Londoner Gewichtes. Auch zum Abwiegen geprägten Geldes waren beide Gewichte bequem zu benutzen: das Londoner Gewicht wog 20 Dareiken auf, das Petersburger 400 medische Sigloi. Im Werte kamen beide Quantitäten einander gleich“.

„Damit ist das Rätsel der sogenannten Inschrift von Kerman gelöst. Die Vergleichung der beiden Darins-Gewichte von Petersburg und London liefert auf mathematischem Wege den bisher vermissten Beweis²⁾, dass das längst vermutete, bezüglich behauptete Wertverhältnis²⁾ zwischen Gold und Silber $13\frac{1}{3} : 1$ in der Achämeniden-Zeit wirklich bestand“²⁾.

Darauf ist zu erwidern:

Zunächst ist es nur Zufall, dass das Londoner Gewicht $\frac{9}{40}$ des Petersburgischen ist und dass so zwischen diesen beiden Gewichtsstücken das Verhältnis $13\frac{1}{3} : 1$ besteht. Wäre zufällig das Londoner Stück eine halbe, eine Viertel- oder eine Sechstel-Mine (also das Gewichtsäquivalent von 30, 15 oder 10 Dareiken), so würde sich dieses Verhältnis nicht ergeben. Welchen Bestandteil der Mine das Londoner Gewicht darstellt, ist im Sinne der Untersuchung belanglos.

Richtig und wesentlich an Weissbachs Beobachtungen ist nur die Tatsache, dass die ganze Mine des Petersburger Stückes um $\frac{1}{9}$ grösser ist als die des Londoner Stückes. Und das beruht eben auf dem Wertverhältnis von Silber zu Gold $13\frac{1}{3} : 1$. Dieses Verhältnis würde man aber aus zwei Gewichtsstücken, die weder als für Silber, noch

1) *Ueber die babylonischen, assyrischen und altpersischen Gewichte*, Zeitschr. d. Deutschen morgenl. Ges. [ZDMG] 61 (1907) S. 379 ff.

2) Auch bei Weissbach durch den Druck hervorgehoben.

als für Gold gültig irgendwie bezeichnet sind, natürlich niemals ermitteln können, wenn es nicht ohnehin numismatisch und literarisch längst feststünde. Das Petersburger Stück bestätigt also im besten Falle das längst erwiesene, nicht etwa nur „vermutete oder behauptete“ Wertverhältnis für die Achämenidenzeit.

Weissbach hatte vor einiger Zeit das Vorhandensein dieses Wertverhältnisses bei den Babyloniern und Assyriern in Abrede gestellt oder doch für unerwiesen erklärt¹⁾. Dagegen hatte er ausdrücklich zugegeben²⁾, „dass das Wertverhältnis des Goldes zum Silber $13\frac{1}{2}:1$ für eine gewisse Periode“, nämlich „für die Achämenidenzeit“ „Geltung hatte. Die Goldmünzen (Dareiken) der Achämenidenkönige waren genau 1 Siklu schwer, ihre Silbermünzen (medische Sekel) $\frac{2}{3}$ Siklu“. In der hier erörterten Arbeit betrachtet er es auch für die Achämenidenzeit als unerwiesen. In diesem weiteren Rückschritt bekundet sich das Fortwirken eines methodischen Irrtums, der, wie Regling und ich³⁾ Weissbach inzwischen entgegengehalten haben, hauptsächlich darauf beruht, dass er als metrologisches Material mit wachsender Ausschlusslichkeit die Gewichtsstücke in Betracht zieht, das numismatische Material aber, besonders die einander kontrollierenden Gewichtsbeträge der Gold- und Silbermünzen einer und derselben Prägung und die literarischen Angaben so gut wie völlig ausser Acht lässt. Die lydische und die altpersische Prägung sind ein vollkommen einwandfreier Beweis für die Existenz des Wertverhältnisses $40:3$ schon für die babylonisch-assyrische Zeit, und zwar für die mit der lydischen Prägung gleichzeitigen Periode ebensowohl wie mittelbar für eine ältere Zeit, geschweige denn für die Achämenidenzeit. Für letztere wird es ausserdem durch Xenophon *Anab.* I, 7, 18 literarisch bezeugt⁴⁾. Für die babylonische Zeit ist neben der lydischen Prägung die Tatsache voll entscheidend, dass Herodot ein gesondertes Silbergewicht kennt, das er ausdrücklich als das babylonische bezeichnet. Herodots Angaben über das Wertverhältnis dieses babylonischen Silbergewichts zu dem Goldgewicht und damit überhaupt über das Wertverhältnis von Gold zu Silber liegen uns allerdings in einer Verschiebung vor, die teils längst durch Mommsen und Brandis, teils aber erst neuerdings meinerseits erkannt und erklärt worden ist. Ich möchte diese Erklärung, da sie an einer den Historikern weniger zugänglichen Stelle veröffentlicht ist⁵⁾, hier wiederholen.

1) *ZDMG* 61, S. 390 ff. — 2) A. a. O. S. 392 f.

3) *Die Sonderformen des „babylonischen“ Gewichtssystems*, *ZDMG* 63, Heft 4, S. 701 ff., ausgegeben Ende April 1910. (Weissbach bei der Drucklegung seines hier besprochenen Artikels wohl auch im Sonderdruck noch nicht bekannt, vgl. S. 243 Anm. 2.)

4) S. zuletzt K. Regling, *ZDMG* 63, S. 308 f.

5) *ZDMG* 63 S. 719 ff. Dort ist auch S. 728 ff. eine Bourgets Nachweis über die Grösse des phoenizischen Medimnos (*Revue archéol.* 1903, II p. 23 ff.) verwertende Erklärung für Aristoteles' *Met.* 102, 102, XI Angabe gegeben, dass unter Solon

Zunächst ist zu betonen, dass Herodot uns wiederholt annähernde Angaben statt der genauen bietet, so, wenn es heisst, dass die königliche Elle um drei Finger länger ist als die gemeine Elle, während das richtige $3\frac{1}{2}$ Finger wäre (*Actes VIII, Or.-Kongr.* II S. 196 Anm.). Aber immerhin würde man sich nur ungern dabei beruhigen, wenn wirklich das Verhältnis von Silber zu Gold auf 13:1 statt auf $13\frac{1}{2}$:1 angegeben wäre, wie es nach dem Wortlaut bei Herodot III, 95 den Anschein hat. Und die Sache wird dadurch noch bedenklicher, dass Herodot selbst, wie sich bestimmt nachweisen lässt, für Zahlen und Massverhältnisse gar kein eigentliches Verständnis besass; wo er selbst einmal aus eigenem Derartiges bietet, ist es von einer rührenden oder erschreckenden Kindlichkeit. So tut er sich (IV, 86) ungehener viel darauf zugute, dass er bei den Massangaben des Pontus die Stadien schliesslich in Orgyien umrechnet, d. h. nichts weiter tut, als mehrmals mit 10 multipliziert. Alles ernstlich Metrologische und Chronologische geht auf ältere, von Herodot verwertete sachliche Quellen unter den ionischen Logographen zurück, vor allem auf den ernstesten und bedeutendsten, Hekataios von Milet und seinen Schüler und Anhänger Dionysios von Milet, dem und denen eine Angabe, die das Gold um $\frac{1}{30}$ zu niedrig bewertet, kaum zuzutragen ist. In der Tat verhält es sich denn auch nicht so.

An der betreffenden Stelle (III, 95) wird nämlich offenbar das persische Goldtalent einfach dem euböischen Talente an Gewicht gleichgesetzt, während beide Talente einander in Wahrheit an Gewicht nur nahekommen und der Entstehung nach gänzlich von einander verschieden sind. Die euböische Mine ist entstanden als $\frac{1}{30}$ -Gewicht der babylonischen Silbermine gemeiner Norm und beträgt 436,6 g¹). Das persische Goldgewicht war die Goldmine königlicher Norm, entstanden aus der leichten Goldmine gemeiner Norm durch einen Zuschlag. Von den drei Formen (A, B, C) dieses Zuschlags, Erhöhung um $\frac{1}{20}$, um $\frac{1}{24}$ und um $\frac{1}{30}$, gilt die letztgenannte im Betrage von 420 g für das persische Reichsgeld (Dareikos 8,4 g), die zweite für die persische Provinzialprägung. In beiden Fällen bleibt das Gewicht der königlichen Mine um so viel hinter dem der euböischen Mine zurück, dass sich daraus die Angabe des Verhältnisses $13\frac{1}{2}$:1 statt 13:1 erklärt. Herodots Quelle weiss also, dass in Persien Gold und Silber nach verschiedenen Gewichten verwogen wird, kennt auch die Silbermine königlicher Norm, Form C 560 g, Form B 568,5 g, hält aber die Goldmine (in Wirklichkeit 420 g Form C und 426 g Form B) für identisch mit der attisch-euböischen Mine von 436,6 g. Statt also bei dem ihm bekannten Verhältnis (10 Goldminen an Wert = 10 Silberminen) wie folgt zu errechnen $10 \cdot 560 : 420 = 13,333 \dots$ (oder $10 \cdot 568,5 :$

ἐπὶ τὸν τὰ μέτρα μίτρα (*die Hohlmasse*) *μείζον τὸν Φειδωνίων*, auf die ich, bis ich etwas ausführlicher auf sie zurückkommen kann, verweisen möchte. —

¹) *Hermes* 27 (1892), S. 597 f.

426 = 13,333 . . .) und also zu sagen Gold: Silber wie 13¹/₃:1, sagt er entweder 10,560:436,6 = 12,83 (d. h. rund 13):1 oder 10,568,5:436,6 = 13,01 (d. h. so gut wie genau 13):1. Letzteres ist, wie man sieht das Wahrscheinlichere. Und dass die an der Küste gebräuchlichere Form B der Erhöhung überhaupt vorherrscht, ergeben weitere Betrachtungen.

„Im Texte des Herodot steht die Gleichung 70 Goldtalente = 60 Silbertalenten, die Herodots Angaben direkt widerstreitet. Hier ist von Mommsen, *Geschichte des römischen Münzwesens*, S. 23 ff. und Brandis, *Münz-Mass- und Gewichtswesen* S. 64 die 70 in 78 berichtigt worden, und dieses Verhältnis trifft, wie ich gezeigt habe¹⁾, für die beiden Grössen, wenn man lediglich ihre organische Stellung im babylonischen Gewichtssystem der königlichen Form B in Betracht zieht, zu. Die euböische Mine ist ¹/₅, die königlich babylonisch-persische Silbermine der Form B ²⁵/₂₄ der gemeinbabylonischen Silbermine . . . ¹/₅:²⁵/₂₄ verhalten sich aber wie 60:78,125.

„Aber, und auch darauf habe ich gleichzeitig schon vor Jahren hingewiesen¹⁾, selbst Herodots Gleichung von 60 Silbertalenten mit 70 andern Talenten, so verkehrt sie in dem Zusammenhange ist, in dem er sie bringt, liegt etwas Tatsächliches zugrunde. Denn es gibt tatsächlich ein babylonisches Talent, das dem Gewicht von 70 euböischen Minen so gut wie gleichkommt: nämlich das Talent der leichten königlichen babylonischen Gewichtsmine. Letztere beträgt ²⁵/₂₄ der leichten gemeinen Gewichtsmine, die euböische Mine ¹/₅ der babylonischen Silbermine, die ihrerseits ¹⁰/₉ der Gewichtsmine beträgt, d. h. ⁸/₉ der leichten gemeinen Gewichtsmine. ⁸/₉ verhalten sich aber zu ²⁵/₂₄ wie 60:70,31, also rund wie 60:70.

„Das ist für die Kritik des Herodot von Bedeutung. Steht obnehin fest, dass Herodot bei seinen metrologischen Angaben fast nirgends auf eigenen Füßen steht, so erkennen wir hier, dass er, wie so häufig auch in anderem Zusammenhange, nicht zusammengehörige Angaben seiner Vorlage missverständlich zusammenfügte. Es liegt hier also nicht etwa ein Fehler der Handschriften, sondern ein äusserst bezeichnender Lapsus des Herodot selbst vor.“ —

Kehren wir nunmehr zu Weissbachs Anschauungen zurück. Während er, wie gezeigt, früher nur die Existenz des Währungsverhältnisses im Zweistromlande für die vorachämenidische Zeit mit Unrecht bezweifelte, bezeichnet er sie jetzt auch für die Achämenidenzeit als bisher unbewiesen und nur „vermutet oder behauptet“, indem er sich lediglich auf die Gewichtsstücke stützt und die literarischen und vor allem die numismatischen Beweise ganz beiseite lässt. Darauf beruhte es denn auch, wenn Weissbach ferner s. Z. den Anspruch erhob, aus dem einen Londoner Gewichtsstück das Gewicht des Dareikos etwas „genauer als bisher“ (nämlich als aus dem Münzbefund) auf 83326 gr anstatt auf 84 g berechnen zu können. „Der Münzbefund von Hunderten von erhaltenen

1) *Hermes* 27, S. 551 Anm. 1.

Exemplaren, die erheblich höher stehen, wurde also¹⁾, wie Regling¹⁾ mit Recht betonte, „von ihm bei seiner übertriebenen Wertschätzung des Befundes erhaltener Gewichtsstücke gegenüber dem numismatischen Material weggeblasen und nach einem einzigen Gewichtsstück „korrigiert“. Auf dasselbe läuft es hinaus, wenn Weissbach auch in dieser neuesten Arbeit aus den beiden Gewichten, die auf eine Mine von 500,0456 bis 500,172 führen, den normalen Betrag der königlich persischen Gewichtsmine, oder wie er sich ausdrückt, des altpersischen Pfundes tatsächlich auf rund 500 g anzusetzen geneigt scheint, während nach dem Gewicht des Dareikos (8,4 g) sich der Betrag der königlich persischen Gewichtsmine dieser Form (C) auf 504 g berechnet. Die beiden Gewichtsstücke weisen nur das bei Gebrauchsge-
wichten so häufige geringfügige Zurückbleiben hinter der Norm, sei es bei der Ausbringung, sei es durch allmähliche Abnutzung auf.

Das Petersburger Gewichtsstück erbringt also weder einen neuen Beweis für das Wertverhältnis $13\frac{1}{3}:1$ in der Achämenidenzeit, einen Beweis, der bisher, auch nach Weissbachs eigener früherer Anschauung, keineswegs mehr „vermisst“ wurde, noch auch darf es etwa zu einer Korrektur des der königlich persischen Prägung zugrunde liegenden Gewichtes königlicher Norm der Form C verwendet werden.

Dagegen schliesst Weissbachs an sich richtige Bestimmung des Petersburger Gewichtes eine andere metrologisch-archäologisch wertvolle, von ihm nicht ausgesprochene Erkenntnis in sich: man konnte nämlich bisher zweifeln, ob nicht die Silber- und die Goldmine zunächst nur als fiktive Rechnungsgrössen besonders für den internationalen Verkehr ausgebildet waren, wie beispielsweise die Mark Banco in Hamburg vor Einführung der Reichswährung²⁾. Die gefundenen babylonisch-assyrischen Gewichtsstücke stellten nämlich, soweit sie bezeichnet waren, so gut wie alle die Gewichtsmine dar. Die Tatsache, dass in den von Babylonien her metrologisch beeinflussten westlicheren Gebieten die Goldmine und besonders die Silbermine als gesonderte Gewichtsstücke wirklich auftraten, machte es zwar wahrscheinlich, dass sie auch im Zweistromlande bereits als wirkliche Gewichtseinheiten zur Verwendung gekommen waren; aber ein sicherer Beweis dafür lag noch nicht vor. Das Petersburger, 4 Silberminen (königlicher Norm C) darstellende Gewichtsstück liefert diesen Beweis zunächst für die achämenidische Zeit und ist als Indizium darüber hinaus für ältere Zeiten bedeutsam. Diese Erkenntnis mittelbar gefördert zu haben, ist Weissbachs Verdienst.

1) *ZDMG* 63, S. 708 Anm. 1. Vgl. meine Bemerkungen ebenda S. 725 f.

2) Darauf habe ich bereits wiederholt hingewiesen, zuletzt *ZDMG* 63, S. 715. Vgl. Regling ebenda S. 706 f.

Mitteilungen und Nachrichten.

Ancora per i confini nella pace di Antioco.

Di G. Cardinali.

Il Viereck ha nella sua nota pubblicata in questo periodico IX 1909, 371 seg.¹⁾ esercitato una critica assai abile ed acuta contro le ragioni per le quali il Mommsen in *Röm. Forsch.* II 527 seg. combatte arditamente la correzione, divenuta tradizionale, di *Tanaïm* in *Halys* nel passo di Liv. XXXVIII 38, 4²⁾, nel quale ci sono tramandati i confini che i Romani imposero ad Antioco III dopo la battaglia di Magnesia. Con formidabili argomenti ha il Viereck dimostrata l'inconsistenza delle difficoltà architettate dal Mommsen contro questa correzione e la insostenibilità della emendazione dal grande maestro proposta di *Tanaïm* in *Taurum*. Tra l'altro il Viereck ha assai bene messo in luce come il Mommsen sia caduto in errore, quando cerca una conferma di questa sua emendazione nel passo di Liv. XXXVIII 39, 17: *de Pamphilia disceptatum inter Eumenum et Antiochi legatos cum esset, quia pars eius citra, pars ultra Taurum est, integra res ad senatum, reicitur*. Di fatto Livio nel passo ora citato sembra alludere a un fiume Tauro, ma il Viereck riportandosi all'originale Polibiano (XXI 48, 11): *περὶ δὲ τῆς Παναυλίας, ἑκείνων μὲν εἶναι πλάζοντος αὐτὴν καὶ εἰς τὴν ταύρον, τὸν δὲ παρ' Ἀντιόχου ἀποβαίνοντος εἶναι, διαποροῦσιντες ἀνέθεντο περὶ τούτων τῆς τῆν σύγκλητον*, dimostra agevolmente che la traduzione di Livio è errata e che la questione relativa alla Pamfilia sorge per la sua ubicazione rispetto alla catena del Tauro e non già rispetto ad un preteso fiume Tauro. Ora questa argomentazione del Viereck io credo possa essere ricalzata, notando che non solo, secondo i termini autentici della tradizione, questa questione della Pamfilia non nasce per la posizione di essa relativamente a un fiume, ma che nemmeno *a priori* sarebbe mai potuta nascere per una simile ragione. Se infatti in un trattato viene stabilito come confine tra le zone di influenza delle parti contendenti un fiume, non potrà poi nascere in nessun caso contestazione circa la pertinenza della regione attraverso la quale scorre quel fiume, perchè è troppo chiaro che, ai termini del trattato, quella regione va divisa in due parti tra i contraenti. Veramente il Mommsen sembra faccia derivare la questione della Pamfilia non già dalla sua posizione rispetto a questo preteso fiume Tauro, ma dalla indeterminatezza di questa indicazione, e dalle conseguente facilità di equivoco. Ma il Mommsen stesso non si mantiene poi coerente con questa sua opinione, perchè dalle modalità e dai risultati della spedizione di Gn. Manlio egli inferisce che questo *Taurus amnis* niun altro fiume potesse essere che il Kestros. Se tale identificazione con tanta chiarezza risultava dalla spedizione di Manlio, come l'espressione si sarebbe poi potuta prestare a fraintendimenti? E un'ultima osservazione vogliamo fare: pretendere che nel trattato di Apamea si menzionasse un *Taurus amnis* significa presupporre nei redattori del capitolato una ignoranza della geografia della Pamfilia, che resta da dimostrare, e che, seppure potesse essere ammissibile nella fase in cui vennero in Roma fissati i preliminari della pace, è invece da escludersi assolutamente nel momento in cui erano entrati in campo i commissari romani, inviati appunto coll'incarico di enrare i particolari, ed essi erano assistiti da Gn. Manlio, reduce proprio dalla Pamfilia.

Queste osservazioni mi sono state suggerite dal desiderio di corroborare anche

1) *Die Festsetzung der Grenze im Frieden des Antiochos.*

2) *Excedito urbibus agris cis castellis eis Taurum montem usque ad Tanaïm amnem et ea (a Paris.) calle Tauri usque ad iuga qua in Lycanium erigit.*

Assicurata in modo incontrovertibile la lettura *Halys* in luogo di *Tanaim* nel passo di Livio XXXVIII 38, 1 restano sempre indiscutibilmente delle difficoltà circa il percorso che doveva seguire la linea di confine imposta dai Romani all'influenza di Antiocho. Il testo Liviano dopo le parole: *Excedito arhibus cis Taurum montem usque ad Tanaim amnem* soggiunge: *et ea (a Paris.) valle Tauri usque ad ingu qua in Lycanionum vergit*. E qui il Viereck propone l'emendazione: *et ab ea valle usque ad ingu Tauri* etc., e spiega: dass „mit diesen letzten Worten eine Linie bezeichnet werden soll, die von dem Punkt, wo der Halys sich nach Norden wendet, südlich etwa nach der Grenze von Kilikien und Pisidien verläuft, so dass also nach Meinung der Römer auch Lykaonien eingeschlossen wart“. Con ciò, se bene io ho inteso il pensiero dello scrittore, si è costretti non solo alla interpolazione dello *ab*, ma anche a conferire alla espressione Liviana una andatura elittica e una struttura sintattica abbastanza dura. Infatti il senso voluto dal Viereck presuppone, mi pare, che il passo Liviano corrisponda al seguente: *usque ad Halym amnem et ad lineam quae se extendit ab ea valle usque ad ingu Tauri, qua in Lycanionum vergit*, e qui la elissi è nelle parole che abbiamo chiuso tra parentesi, la stortura sintattica nel fatto che lo *usque* dello *usque ad ingu* va messo in relazione con le parole sottintese *ad lineam quae se extendit*, e non come il primo *usque* col verbo *excedito*.

A me pare che si potrebbero evitare questi inconvenienti, omettendo la inserzione dello *ab* e intendendo *ea valle* come equivalente ad un *per eam vallem*. Il senso sarebbe questo: Antiocho della porzione di Asia Minore che si trova a Nord della catena del Tauro dovrà abbandonare la parte che arriva sino allo Halys e, correndo attraverso la valle di questo, sino ai gioghi pei quali il Tauro volge verso la Licaonia. E con quest'ultima espressione, che è certamente assai indeterminata, secondo me sarebbero da intendere quelle montagne, che, partendo dalle frontiere della Cilicia e della Licaonia si spingono verso il Nord attraverso la Tyanitis e fan parte dell'Antitauo, e di quelle altre che sorgono nella Garsauritis e a sud della curva dello Halys, e, pur non appartenendo specificamente all'Antitauo, possono allo ingrosso essergli ammesse. Che queste montagne fossero chiamate *ingu Tauri* non può far nessuna meraviglia, visto che Strabone (XII 534) include le regioni da esse dominate tra quelle divisioni della Cappadocia che egli chiama *ἀπὸ τοῦ Τάυρου*. E nemmeno può sorprendere che esse sieno più particolarmente designate come *ingu Tauri qua in Lycanionum vergit* perchè il confine tra la Licaonia e la Cappadocia correva appunto tra queste regioni (Strab. XII 558 cfr. XIV 663).

Genova.

Der Nabatäerkönig Erotimus.

In die Königsreihe der nabatäischen Araber, die uns mit den rein semitischen Namen Aretas (Haritat), Obodas, Malchos (Malkú) und Rabel¹⁾ bekannt ist²⁾, führt Justin den Namen Erotimus ein (*epit.* 39, 5, 6). Es lag nahe, ihn für eine Gräcisierung des Namens Haritat zu halten³⁾. Die historische Stellung dieses Aretas-Erotimus wurde aber verkannt.

1) Vielleicht noch Abias, Schüler *Geschichte des jud. Volkes im Zeitalter Jesu Christi* Bd. 1, 1901 S. 739. — 2) Vollständigste Sammlung der Angaben bei Schürer a. a. O. S. 726—744. Nach Schürer kam hinzu René Dussaud, *Nonis-matique des rois de Nabathène* im *Journal Asiatique* 10. sér., t. 3, 1904 S. 189—238.

3) So de Sanley im *Annuaire de la soc. franc. de numism. et d'arch.* t. 4, 1873 S. 6, Winkler *Altorient. Forschungen* 2. Reihe, Bd. 3, 1901 S. 554 f., Dussaud a. a. O. S. 192 und vorher *Mission dans les regions desert. de la Syrie moysenne* S. 70. Nöldecke (bei Euting, *Nabat. Besch. aus Arabien*, Berlin 1885 S. 83) dachte dagegen an den Ersatz eines mit taum = abd. Knecht, gebildeten Namens. Dagegen Winkler

Die Angabe der Epitome hat eine nicht ganz gleichartige Parallele im Prolog; beide Stellen müssen im Zusammenhang betrachtet werden:

Epit. ... <i>revocato Ptolomeo regnum redditur</i> (a. 96). 88).	Prol. <i>Ut . . . occisa per Alexandrum matre recepit Aegypti regnum</i> (sc. Ptol. Lathyrus). <i>Ut post Lathyrum filius Alexandri regnavit</i> <i>impulsoque eo successus sit Ptolomaeus Nothus</i> (a. 80.)
--	---

Dum haec aguntur frater eius ex paedice susceptus, cui pater Cyrenarum regnum testamento reliquerat, herede populo Romano instituto decedit (a. 96). *Haec et ea pars Libyae provincia facta est* (erst 74); *postea Creta* (67) *Ciliciaque* (64) *piratico bello perdomitae in formam provinciae rediguntur. Quo pacto et Syriae et Aegypti regna Romana cunctitate coartata, quae incrementa de finitimis quaerere solebant, adempto vagandi arbitrio circa suos in perniciem mutuum converterunt, adeo ut adsiduus proelii consumpti in contemptum finitimorum ven-* Prol.

rint praedaeque Arabum genti, inbelli antea, Ut Syriam Iudaei et Arabes terrestribus fuerint; quorum re. Herotimus fiducia septatrociniis infestavit, mari Cilices piratitingerentur filiorum, quos ex paedibus cum bellum moverint, quod in Cilicia Rosusceperat, divisis exercitibus nunc Aegyptum mani per M. Antonium gesserunt.

nunc Syriam infestabat magnumque nomen Arabum viribus finitimorum exanguibus fecerat.

Der Prolog nennt also Erotinus nicht; seine Angabe über die Streifzüge der Araber ist aber dem Zusammenhange wie der Sache nach der Angabe der Epitome über Erotinus parallel, und da der Prolog auf die Züge der Araber den Seekrieg gegen die Cilicier (a. 102) folgen lässt, wird allgemein angenommen, dass Erotinus um diese Zeit, vor 100 v. Chr., geherrscht habe¹⁾. Da weiter aus der vorangehenden Zeit nur ein *ῥῆγορος* Aretas bekannt ist²⁾, Justinus Fabelei von den 700 Söhnen des Erotinus aber wie eine Stammvatersage klingt, wollte man in ihm den mit einem bekannten Herrscher nicht identifizierbaren Begründer des nabatäischen Königtums erkennen³⁾.

Aber das ist eitel Phantasie. Das wenig sorgfältige Summarium des Prologs, das an unserer Stelle, wie ein Vergleich mit der Epitome zeigt, den inneren Zusammenhang der Erzählung des Trogus gar nicht mehr erkennen lässt, wurde zu einer falschen chronologischen Schlussfolgerung benutzt. Die ausführlichere Epitome zeigt ganz deutlich, dass Trogus in chronologischer Abfolge erzählte, die auch durch die Notiz über den Tod Apions von Cyrene nur scheinbar unterbrochen wird; denn diese ist hier offenbar nur in den Bericht über die Einziehung Cyrenes eingelegt. Auf dieselbe Weise kam aber im Prolog der Seekrieg des M. Antonius in Zusammenhang mit dem Vordringen der Araber; die parallele Erwähnung der Einziehung Ciliciens in der Epitome zeigt, dass Trogus an dieser Stelle von Cilicien nicht wegen des Seekriegs des M. Antonius (102), sondern wegen der Umwandlung Ciliciens in eine römische Provinz (64) sprach. Wie er die Festsetzung der cyrenäischen Erbschaft erst bei ihrer Einziehung nachholte, so hier die gesamten 102 beginnenden Kämpfe gegen die Cilicier bei ihrem Abschluss.

a. a. O., der aber mit Unrecht das Vorkommen von Doppelnamen bei den Nabatäern negiert. Ein Beispiel ist *Ἀβρίαζ ὁ πατριάρχης αἰθῆς Ἀγρίαζ* (Jos. Arch. 16 § 294). Josephus hat hier und I § 240 *Κισιόβιος ὁ καὶ Μάχος* das Verhältnis des ursprünglichen Namens zu dem Ersatznamen wohl umgedreht.

1) v. Gutschmid bei Euting, *Nabat. Inschr. aus Arabien*, Berlin 1885, S. 83. Schürer S. 731, Willich bei Pauly-Wissowa v. *Erotinos*, Winkler S. 555, Bevan, *The house of Seleucus*, London 1902, 2 S. 257, Dassaud im *Journ. Asiat.* S. 192.

2) *II Makkab.* 5, 8 zum J. 169 v. Chr. — 3) Schürer a. a. O.

Eine *provincia Cilicia* wurde allerdings schon 102 eingerichtet. Aber wie die Voraussetzung des Erwerbs von Cyrene und Creta, so zeigen auch die Worte *Syriae regnum*, *Romana vicinitate coartatum* ganz deutlich, dass hier die endgültige Provinzkonstituierung im J. 61 gemeint sei. Denn im J. 102 wurden nur einige eiländische Küstenpunkte okkupiert¹⁾. Das ebene Cilicien, das sich bis zur Grenze von Syrien erstreckte, kam dagegen erst 66 aus dem Besitz des Tigranes von Armenien an Rom und wurde 61 mit dem rauen Cilicien zu der späteren *provincia Cilicia* verbunden²⁾. Also hat die mit der Einziehung Ciliciens verbundene, in der Epitome ihr sogar folgende Notiz über Erotinus unzweifelhaft auf das Ende der sechziger Jahre Bezug und Erotinus ist identisch mit dem ungefähr von 87—62 als Herrscher bekannten Aretas, auf den auch Justins rühmende Charakteristik vollständig passt; denn Aretas hatte bereits Antiochos Dionysos von Syrien bei Kama und Jannaios von Judäa bei Adida besiegt und seine Herrschaft über Coesyrien und Damascus ausgedehnt³⁾, als er im Zusammenhang mit den jüdischen Thronwirren mit Pompeius in Konflikt kam.

Damals traten, wie der Prolog noch erkennen lässt, die Araber zum ersten Male in den römischen Gesichtskreis. Es war Trogu's Art, bei dem ersten bedeutenderen Eingreifen einer Stadt oder eines Stammes in die Geschichte die Vorgeschichte zu rekapitulieren. Der Prolog notiert das stets⁴⁾; bei der Erwähnung der Nabatäer fehlt dagegen ein Hinweis dieser Art, ohne Zweifel, weil Trogu's⁵⁾ von ihrer vorausgehenden Geschichte nichts wusste⁶⁾.

E. Täubler.

Drobeta in Dacien.

Von W. Kubitschek.

Seit etwa 16 Jahren liest man in verschiedenen Aufsätzen, Handbüchern, Realencyklopädiën und Kommentaren, dass Drobeta (j. Turn Severin) am linken (nördlichen) Donauufer gelegen bereits in flavischer Zeit römisches Stadtrecht erhalten habe; man wird also vermuten dürfen, dass diese Ansiedlung nicht die einzige ihrer Art gewesen, dass vielmehr wie am Rhein die römischen Siedler unter dem Schutze der Donaufestungen ihren Pflug vorbei trieben in jener Ebene, deren Fruchtbarkeit auch heute noch das Stämmen der Reisenden erweckt. Diese Folgerung wird aus einer (1865) dort gefundenen Inschrift vom J. 145 gezogen, die von der *res publica municipi Flavi Hadriani Drobot*, gesetzt worden ist (*CIL* III 1581 = 8017, vgl. p. 1018); der Name *Flarium* erinnere an die Entstehung der Stadt in flavischer Zeit, der Name Hadrianum führe auf die „Neukonstituierung“ durch Hadrian zurück, aus der sich auch die *Tribus Sergia* erkläre.

Diesen Ansatz eines flavischen Munizipiums jenseits der Donau wüsste ich aus der kulturellen und politischen Lage Moesiens nicht zu erklären. Zwar wäre an und für sich die frühe Einverleibung einer auf dem linken Donauufer gelegenen Ansiedlung in das römische Staatsgebiet nicht weiter bedenklich, wenn sich nur militärische, kommerzielle oder andere Gründe dafür geltend machen lassen. Hat doch auch z. B. Augustus Kolonien und vielleicht auch Munizipien an der mauretanischen Küste einige Dezennien früher geschaffen, bevor das mauretanische Königreich (40 n. Chr.) in eine römische Provinz verwandelt worden ist; von einer dieser Städte mit römischem Stadtrecht (Zulil) lesen wir in der plinianischen Naturgeschichte ausdrücklich: *regum ditioni exempta et iura in Baeticum petere iussa*.

1) Marquardt, *Rom. Staatsverw.* I S. 379 f., Klebs bei Pauly-Wissowa I 2590.

2) Marquardt I S. 382, — 3) Jos. *Arch.* 13 § 391 f. — 4) *repetita inde in excessu origo* u. ä. — 5) Oder vielmehr dessen Quelle Timagenes, auf dessen *Conto* auch die Namensform Erotinus zu setzen sein dürfte. — 6) Nur dies ist auch aus der Bemerkung, die Araber seien vorher ein unkriegerisches Volk gewesen, herauszulesen.

Aber wie liegen die Dinge doch an beiden Orten verschieden! Dort war in augusteischer Zeit das seit jeher in starker Verbindung mit der afrikanischen Nordküste stehende Ost- und Südspanien ziemlich dicht mit römischen Ansiedlungen, auch Kolonien und Munizipien, besetzt, und der Seeweg nach Nordafrika und Karthago fand eine wesentliche Stütze und Sicherung durch die Umformung der wichtigsten afrikanischen Hafenorte in römische Städte; dabei soll gar nicht weiter in Erwägung gezogen werden, wie weit dieser Rechtsformulierung durch die mehr als anderthalb Jahrhunderte umfassende Ausgestaltung italischer Handelsfaktoreien vorgearbeitet worden sein mag. Der Verkehr auf der unteren Donau hat sich aber zu allen Zeiten hauptsächlich auf die am rechten Donauufer gelegenen Städte stützen müssen, und er war auch in der Gegend von Turn Severin auf die Beherrschung des anderen Donauufers nicht mehr als anderswo angewiesen. Es erscheint also umso weniger verständlich, warum die Römer noch vor der Erwerbung Daciens eine römische Ansiedlung hier hätten anstreben sollen als damals in Moesien selbst so lang und breit es war keine Stadt mit latinischem oder römischen Stadtrecht ausgestattet war; ja (dies füge ich an, obwohl ich weiss, dass es in diesem Zusammenhange keine Beweiskraft haben kann), als die Donau damals in ihrem gesamten Lauf keine römische Kolonie oder Munizipalstadt berührte oder aus ihrem Tal heraus erblicken konnte.

Anfällig erscheint es weiter, dass Kaiser Traian diese vermeintlich älteste und bis auf seine Zeit einzige römische Ansiedlung in Dacien nicht irgendwie gefördert haben sollte, als er das Städtewesen und die Verwaltung der neuen Provinz einrichtete. Aber vielleicht meinen die eingangs erwähnten Gelehrten, dass die römische Stadt Drobeta nach dem Untergang des Cornelius Fuscus von den Dakern vernichtet oder von den Römern verlassen worden sei; dann, dass Kaiser Hadrian sie habe „neu konstituieren“ müssen, während Traian sich um sie nicht bekümmert habe. Aber dann konnte man entweder die ehemalige Vernichtung des Munizipiums als gegebene Tatsache ansehen oder den Rechtsakt seiner Gründung als bestehend und fortwirkend ansehen. Wählte man den letzteren Standpunkt, dann hätte nicht bloss der flavische Ursprung, sondern auch die Tribus Quirina dem wieder erstandenen Munizipium erhalten bleiben müssen; ich bitte mir erst wenigstens ein Analogon dafür nachzuweisen, dass in der Kaiserzeit eine Stadt so „neu konstituiert“ worden wäre, dass damit auch die Einschreibung in eine andere Tribus verbunden wurde; Drobeta ist aber aller Wahrscheinlichkeit nach ¹⁾, und wie auch allgemein angenommen wird, in die Sergia eingeteilt.

Ich halte also den flavischen Ursprung Drobetas einerseits mit der sergischen Tribus andererseits mit der Entwicklungsform der römischen Verhältnisse in Moesien und Dacien nicht für vereinbar. Die Schwierigkeit liegt in dem FL der zehnten Zeile von *CIL* III 8017, dem einzigen Zeugnis ²⁾, das für jenen Ursprung beigebracht worden ist. Als ich nun durch jene Zweifel aufmerksam gemacht wie billig die Beglaubigung der beiden Buchstaben prüfte, ergab sich, dass obwohl mehrere Gelehrte Gelegenheit gehabt haben, den Stein zu sehen, anscheinend Römer allein als Gewährsmann für die Lesung zu nennen ist. Ganz zu schweigen von Pfarrer Kretschmann, auf dessen Kopie *CIL* III 1581 zurückgeht, und der gar nichts in Z. 10 fg. zu entziffern wagte, hat Florian Römer noch im Jahre der Auffindung des Steines im *Archaeologicon Kézlemények* VI (1865) 184

RESPUBLICAMVNFL
HADRIANIFRONT

¹⁾ Vgl. mein *Imperium Romanum tributim descriptum* p. 230, gestützt auf die in Mehadia gefundene Inschrift *CIL* III 1579 mit *L. Iulio* *L. filio* *Sergia Basso*, *decurioni* *municipii* *Drobetae*, *quaestori*.

²⁾ Die ganz unvollkommenen Lesungsversuche der Inschrift 8129, die ins Belgrader Museum gelangt ist, dort aber verschollen zu sein scheint, lässt man besser ganz beiseite.

abgeschrieben. Boissière hat

RESPUBLICVMNI
HADRIANIDROBET

(Desjardins *ann. d. ist.* 1868, 36) und bemerkt (Mommsen *CIL* III p. 1018), dass die Lesung der ganzen zehnten Zeile fragwürdig sei. Otto Hirschfeld hat in seinem Reisebericht (*Sitzungsberichte Wien LXXVII*, 1874, 422; daraus *Eph. ep.* II 441 — nicht 481 —) keine vollständige Abschrift, sondern nur wenige Varianten mitgeteilt; wenn er nun zu Z. 10 PVBLICAMVN, zu Z. 11 DROBET und nichts weiter anführt, so kann das nur so verstanden werden, dass er lediglich zwischen den Lesungen Römers und Boissières vermitteln will; dann hat auch er RES und HADRIANI gesehen, nicht aber FL (Röm.) und nicht I (Boiss.). Später hat den Stein nur noch Domaszewski 1885 gesehen, der die Inschrift so verwischt fand, *ut de locis diffidioribus indicari non posset*. Wie man sieht, ist eine Bestätigung von Römers Lesung an der fraglichen Stelle von keiner Seite erfolgt, und ich sehe mich unter diesen Umständen berechtigt, sie abzulehnen (Römers Namen dabei in allen Ehren). Eine Nachprüfung des Steines, die ich nicht in der Lage bin einzuleiten, die ich aber den ungarischen Gelehrten sehr ans Herz legen möchte, könnte wohl zuverlässig darüber entscheiden, ob nach *respublica* etwa MVNIC oder MVN EL steht; richtiger wäre natürlich die Schreibung AEL¹⁾, aber sie scheint durch das Zusammentreffen von Römer und Boissière ausgeschlossen zu sein, da beide eine vertikale Hasta nach MVN setzen. Alle Wahrscheinlichkeit spricht dann für MVNIC. Eine gründliche Reinigung des Steines dürfte geboten sein, da Römer — wenn er auch seine Abschrift für gut gelungen anzusehen geneigt ist, — auf die von ihm besiegte Schwierigkeit der Lesung hinweist und hervorhebt, dass die Inschriftplatte gerade innerhallaß der Buchstaben durch Kalkbewurf an Leserlichkeit eingebüsst habe. — Das *municipium Hadrianum Drobetae* wird auch *CIL* III 11216²⁾ erwähnt; ebenso auf einer Inschrift aus Cherchel *Rev. arch.* VI (1905) 208 n. 119 *municipium Hadrianum Drobetaense ex Dacia*. — *Aetium Hadrianum* ist eine Ueberfälle des Ausdruckes, vergleichbar z. B. der *colonia Ulpia Traiana Aemeronia*.

Aelia Dra[beta] scheint auch in der Liste städtischer Soldaten, die 204 n. Chr. ihre Entlassung erhielten, zu stehen (*CIL* VI 32523a Z. 32). Wenn aber ausserdem in einer Prätorianer-Liste des dritten Jahrhunderts ein [*C.*] *Valer(ius) C. f. Chaudia* *Valerianus Dra[beta]* VI 32640, 4 aufgeführt wird, so werden wir uns nicht verleitet sehen, was wir jetzt für etwa Domitian unannehmbar angesehen haben, für einen noch früheren Kaiser glaubhaft zu finden. In derselben Inschrift finden wir Zeile 21 auch einen [*M.*] *Aure(ius) M. f. Ulpia* *Eueritus Hadr.*, und ähnliches 17; und ebenso in der Prätorianer-Liste 32624 c 13, 14 je einen Soldaten *Ulpia* *Hadrianopolis* und d 11 *Ulpia* *Hadrianopolis*. Daraus aber auf die Richtigkeit der Verbindung beider Namen zu schliessen, wie dies Pick und Wilhelm Weber getan haben, erscheint unstatthaft. Pick hat *Antike Münzen Nordgriechenlands* I 183 Anm. 1 diese Verbindung zur Entscheidung der Frage, ob Traian wirklich die Adoption Hadrians beabsichtigt habe, scharfsinnig zu verwerten gesucht: „wenn die Stadt unter Hadrian gegründet worden wäre, hiesse sie Aelia; da sie Ulpia heisst, ist als ihr Gründer Traianus anzusehen, der sie nach seinem Verwandten und präsumptiven Nachfolger benannte, wie unser Marcianopolis nach seiner Schwester“. Weber hat in seinen *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrianus* (1907) 15 ff. Picks Beobachtung zwar anders als dieser zu verwerten gesucht, hält aber Picks Forderung, dass Traian die Stadt gegründet hat, für völlig berechtigt und verweist auf die unfern gelegenen Neugründungen Traians Plotinopolis und Traianopolis. Eine Widerlegung von Webers Beweisführung muss ich mir hier versagen.

1) Anstatt EL.

und ich will mich darauf beschränken zu behaupten, dass *Uria*¹⁾ nicht wie er meint, einen Stadtnamen bilden kann. Vielmehr ist in den beiden genannten hauptstädtischen Soldatenlisten neben so und so vielen richtigen Zusammenstellungen von Heimatsnamen und Tribus oder an deren Stelle tretenden andersartigen Beinamen auch sicher Unrichtiges verstreut, so z. B. die *Flavia Mursa*. Augenscheinlich ist das Streben des Redaktors auf ein Ausfüllen der Tribusrubrik gerichtet, im Notfall womit immer, z. B.

b 19 <i>dom(o) Ant(i)ochia</i>	}
c 19 <i>Antiochia Dafne</i>	
d 17 <i>Antiochia Syria</i>	

Welche Behelfe der Redaktor bei dieser Arbeit herangezogen hat, weiss ich nicht zu sagen, auch mag der Steinmetz seine Vorlage gerade in der Tribusrubrik ab und zu wiederholt schlecht gelesen haben. Aber gewiss ist diese Rubrik von einem Mann ausgefüllt worden, der aus seinem Gesichtskreise und seiner Zeit heraus eine beliebige Vorstellung mit den Tribus zu verbinden nicht mehr im Stande war.

Wien.

Zwei wichtige Neufunde.

I. Eine neue Semiramis-Inschrift.

Bei den Ausgrabungen der Deutschen Orient-Gesellschaft²⁾ in Assur sind zwei Stelenreihen mit Inschriften, die eine von Königen, die andere von Statthaltern, gefunden worden; in der ersteren folgende Inschrift der Semiramis:

¹Denksäule der Semiramis ²der Palastfrau Samsi-Adads, ³Königs der Welt, Königs von Assur; ⁴der Mutter Adadniraris, ⁵Königs der Welt, Königs von Assur; ⁶der Salmanassars, ⁷des Königs der vier Weltgegenden³⁾.

Semiramis war also nicht, wie man bisher zunächst annehmen musste, die Gemahlin Adadniraris IV, als dessen Palastfrau sie in der längstbekannten Inschrift der Nebostatuen bezeichnet wird, sondern vielmehr dessen Mutter, die Gemahlin Samsi-Adads, Sohnes des von 860—826 regierenden Salmanassar, der auf Grund neuerer Funde in Assur nicht mehr als der zweite, sondern als der dritte König dieses Namens zu rechnen ist⁴⁾. Auch hat man sich auf der neuen Stele nicht begnügt, von ihr etwa zu sprechen als der Gemahlin Samsi-Adads, des Vaters Adadniraris, sondern das Verhältnis der königlichen Frau zu drei Assyriekönigen wird besonders hervorgehoben. Der an dritter Stelle erscheinende Salmanassar kann an sich der Vater ihres Gemahls oder Salmanassar IV, der Nachfolger ihres Sohnes sein. Ersteres hätte als sicher zu gelten, sobald festgestellt würde, dass das erste Zeichen in Z. 6 der

1) Bildungen von Stadtnamen wie *Julia* und *Fulvia* (beide in Phrygien) oder *Antonia* (Palaestina) sind noch in der Triumviralzeit möglich. In der Kaiserzeit bilden nur Fortbildungen von Gentilnamen Stadt- oder Ortsbezeichnungen: *Claudias*, *Flurias*, *Aurelianus* usw.; durch gelegentliche Abkürzungen komplizierter Stadtnamen, besonders in späterer Zeit, darf man sich nicht beirren lassen, also auch nicht durch die Gewohnheit später Autoren Jerusalem bloss durch *Jelia* zu bezeichnen; der Gebrauch kürzt eben irrationell, vgl. die schon in den Itinerarien nachweisbare Bezeichnung der *colonia Claudia Ara Agrippinensis* bloss durch *Colonia*. Eine zusammenfassende Darstellung der Entwicklung der römischen Stadtnamen wäre übrigens sehr wünschenswert.

2) S. deren *Mitteilungen* Nr. 40 (Mai 1909) S. 24 ff.; Nr. 42 (Bez. 1909) S. 34 ff., bes. S. 35 Anm.

3) ¹*Sa-lam Ša am-mu-ra-mat* ²*zi-mi-si ekalli* [*Sam*]-*si-Adad* ³*sar kissati* [*sar mat A*]-*sar* ⁴*ammi* [*Ad*]-*nirari* ⁵*sar kissati* [*sar mat A-sar* ⁶*KID. LAT* (*kad-lat*?) [*Šu*]-*mu-mu-usuridi* ⁷*sar kab-rat ir-bat-ti*.

4) S. Delitzsch, *Mitteil. d. D. Or.-Ges.* Nr. 42 S. 35 Anm.

Inschrift nicht *KID*, sondern das ihm sehr ähnliche *KAL* ist. Dann wäre zu lesen *kal-lut* (vgl. Ann. I) Semiramis würde bezeichnet als die Schwiegertochter Salmanassars III. *Kallita* bedeutet zwar ursprünglich „Braut, junge Frau“. Aber auch im Hebräischen findet sich für *kallāh* der gleiche Bedeutungsübergang, den nach Caldesi Darlegungen oben S. 239 auch bei dem griechischen Worte *νύφη* offenbar unter orientalischem Einfluss — *νήφη* = Schwiegertochter besonders im Neuen Testament — nachweisbar ist. Dann griffe die Genealogie, die in dieser Inschrift von oben nach unten fortschreitet, zurück. Erwiese sich dagegen bei Prüfung des Originals, dass wirklich *KID*, *LAT* dasteht, so müsste Semiramis als Grossmutter oder Vormüdin Salmanassars IV genannt sein. Dass der betr. Salmanassar anders als die beiden vorausgehenden Könige, nur den uralten babylonischen Königstitel „König der vier Weltgegenden“, führt, ist besonders bedeutsam, war doch unter den Auspizien der Semiramis durch die Einführung des Nebokultus in Assyrien die staatsrechtliche Grundlage für die Vereinigung Assyriens und Babyloniens unter dem nominalen Vortritt Assyriens geschaffen worden¹⁾. Dass die kluge und umsichtige Herrscherin sich von vornherein im Klaren darüber war, dass schliesslich der Gewinn dieser von ihr geforderten religiös staatsrechtlichen Verschmelzung der Babylonier als den in jeglicher Kultur höherstehenden zufallen würde, wurde bereits im ersten Bande dieser *Zeitschrift* (S. 278) hervorgehoben. Ist Salmanassar III gemeint, was ich jetzt für wahrscheinlicher halten möchte als früher gelegentlich meiner ersten Äusserung zur Sache²⁾, so soll der Schwiegervater der Semiramis als der grosse Eroberer, der auch in die babylonischen Thronwirren nachdrücklich ordnend eingegriffen und so die neue Lage der Dinge vorbereitet hatte, gekennzeichnet werden. Wäre dagegen der Enkel der Semiramis, der Sohn Adadniraris, mit dem Titel „König der vier Weltgegenden“ bedacht, so müsste er noch zu Lebzeiten seines Vaters und seiner Grossmutter zum Unterkönig von Babylonien ernannt worden sein oder aber, es wäre ihm überhaupt eine Mitregentschaft übertragen worden und man hätte dabei — in diesem ersten Falle der rechtmässigen Vereinigung beider Reiche auf Grund des Nebokultus — das babylonische Königtum in den Vordergrund treten lassen.

Dass die bei den Modern entstandene sagenhafte Tradition, wie sie uns Ktesias nach iranischen Gesängen und Mären wiedergibt, wesentlich mehr historische Elemente in sich schliesst als man bisher annehmen konnte und dass auch Berossos' Kunde von der historischen Semiramis klarer hervortritt und besser verwertbar wird als ohnehin schon früher, sind weitere wichtige Ergebnisse dieses bedeutsamen Neufundes³⁾.

2. Prozess des Phidias nach Apollodor.

Der Prozess des Phidias nach der Chronik Apollodors ist die neueste Ueberraschung, die uns die Papyrusforschung spendet; diesmal entstammt sie der Genfer Sammlung, und Jules Nicole hat den Schatz gehoben⁴⁾. Zwei Fragmente, — beide, besonders das zweite, stark verstümmelt —, aber doch zweifellos grösstenteils⁵⁾

1) S. 265 ff. meiner Abhandlung *Die historische Semiramis und Herodot.* *Klio* I.

2) Siehe vor der Hand meinen in der Deutschen Orientgesellschaft im Februar 1910 gehaltenen Vortrag *Die historische Semiramis und ihre Zeit.* *Deutsche Rundschau* 36, Heft VII, April 1910 S. 70—90 und meinen Artikel *Semiramis* in *Roschers Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*.

3) *Le Procès de Phidias dans les Chroniques d'Apollodore d'après un papyrus inédit de la collection de Genève, déchiffre et commenté.* Genève 1910.

4) Es liegen wiederholte Verstösse gegen das Metrum vor, die Nicole als Schreiberversehen durch Umstellungen etc. zu heilen sucht. Da jedoch Apollodor's Chronik später in einer erweiterten, grossenteils sicher nicht metrischen Bearbeitung verbreitet gewesen ist, die u. a. auch ägyptische König-listen mit verarbeitete (*Klio* IV S. 123 f.), so fragt es sich, ob nicht vielmehr der neue Papyrus einer solchen Bear-

Klio, Beiträge zur alten Geschichte X 2.

in jambischen Trimetern abgefasst, liegen vor und entscheiden die in den Traditionen bei Ephoros und bei Philochoros vorliegenden Widersprüche endgültig in folgenden Punkten. Gegenstand der Anklage war nicht das Gold, sondern das Elfenbein: nach einer scharfsinnigen und einleuchtenden Ergänzung Nicole's war es mittels einer besonderen Expedition aus Adule in Nubien geholt worden¹⁾: Εργμ. Α 25: [ἔ]λεγε γ' ἔτι καὶ τὰ δαριγὰ ἱέρως πόλιν. — Phidias ist nicht zu Athen im Kerker gestorben, sondern hat sein Leben unbehelligt in Elis beschlossen. — Das Bild des olympischen Zeus ist jünger als das der Athena Parthenos. Dass der Ankläger, wie Ephoros berichtet, Menon hiess, bestätigt der Papyrus (Z. 7). Als bedeutsame Nova ergeben sich — neben einigen mehr nebensächlichen Einzelheiten — folgende Hauptpunkte: Phidias ist, wie das Wernicke scharfsinnig vermutet hatte, selbst bestohlen worden, so dass die Anklage garnicht auf eine Veruntreuung seinerseits, sondern nur auf mangelhafte *diligentia in custodiendo* lauten konnte²⁾.

ὁ Φειδ[ί]ος οἷς τοῖς ἱερ[ο]τέροις [ἐ]ν πόλει
[τῇ] οὐ[τ]ὶς αἰτέ[ι]ς τὰς ἐπὶ τοῖς Φειδ[ί]οις τι[μ]ω[ρ]αίς.

Das wichtigste aber ist, dass die Elter in dem Prozess des Phidias intervenierten, indem sie durch Hinterlegung von 40 Talenten (αὐτὸς δὲ δώσαντες ἑξήκοντα τάλαντα) die Entlassung des Phidias aus dem Gefängnis erlangten und sich, wie Nicole sicher richtig folgert, dadurch die Ausführung des bereits bei Phidias in Auftrag gegebenen Bildes des olympischen Zeus sicherten. C. F. L.-H.

Borma

Von Ernst Kornemann.

J. H. Holwerda jr. (Leiden) hat zu meinen Ausführungen in *Klio* IX S. 422 ff. an zwei Stellen das Wort ergreifen: in den *Vragen en Mededeelingen op het Gebied der Geschiedenis. Taal- en Letterkunde* (Deel I Serie I Nr. 8, 25. Februar 1910, S. 87 f. mit einem Nachtrag aus anderer Feder (D) in Nr. 9, 4. März 1910, S. 99 und im *Römisch-germanischen Korrespondenzblatt* III, 1910, Nr. 2 (März und April) S. 29 f. Er erkennt an der letzteren Stelle zunächst den von mir mit trefflichen Gründen erbrachten Nachweis an, dass das in dem neuen Tiberinsbrief genannte Bononia in Boulogne-sur-mer zu suchen sei, wo es wahrscheinlich die alte Ortschaft gewesen ist, neben welcher Drusus schon den römischen Kriegshafen Gesoriacum gestiftet hat³⁾. Das ist aber auch das Einzige, was er von meinen Aufstellungen gelten lässt. In allem übrigen verhält er sich ablehnend. Namentlich passt ihm nicht meine Behandlung der Florus-Stelle II 30, 26 und mein Eintreten für J. Becker (S. 431 ff.). Ich bleibe aber dabei, dass Beckers Interpretation des Wortes *pontibus* im Sinn von *pontes longi* einen grossen Fortschritt bedeutet, und ich befinde mich bei weitem oder einem die Metrik bewusst oder unabsichtlich vernachlässigenden Zwischen- und Übergangstadium zwischen der ursprünglichen Fassung und der Umgestaltung angehört. Auch in diesem Falle könnten Rekonstellationsversuche von Erfolg sein. Aber sie müssten nicht von der Voraussetzung des Schreiberversehens ausgehen.

1) Nicole p. 29 ff. möchte *Αιολίαν πόλιν* ergänzen.

2) Worauf sich Nicole's Unterscheidung zwischen der Wohnung des Phidias auf der Burg und seinem Atelier stützt, ist mir nicht klar geworden, sie erscheint mir auch mehr als entbehrlich, da sie die gewonnene Klärung mehr erschwert als fördert.

3) Ich hebe das ausdrücklich deshalb hervor, weil der ausgezeichnete Kommer Galliens C. Julian (vgl. *Revue des études anciennes* XII Nr. 2, April-Juni 1910, S. 200 f.) auch diesen Nachweis für nicht erbracht ansieht, vielmehr an Bononia in Gallia cisalpina (Bologna) denkt: vgl. dagegen meine Ausführungen a. a. O. S. 427 Anm. 3.

mit dieser Auffassung in recht guter Gesellschaft¹⁾. Wie der Plural *classibus* bei Florus deutlich zeigt, handelt es sich um zwei neuerrichtete Flottenstationen. Bei der älteren Auffassung der Stelle, nach der *pontes* Brücke bedeutet, der sich Holwerda anschliesst, können die beiden Stationen ganz nahe bei einander zu liegen, ja man könnte an besten von einer Doppelstation reden, deren Zweck nicht recht ersichtlich ist. Dagegen bekommt die Neuschöpfung einen guten Sinn, wenn durch die Interpretation von *pontes* = Bolzenweg die beiden Stationen aneinandergerückt werden. Die eine Station, Gesoriacum, liegt zudem am Ende der Agrippastrasse, die von Lyon zum Ozean führt (S. 428 und 435); da ist die Annahme gegeben, dass die *pontes longi* des Drusus die Fortsetzung der Agrippastrasse am Meer entlang darstellen. Da weiter Tiberius seinen Feldzug vom Jahre 4 n. Chr. nach der neuen Inschrift kombiniert mit Vell. II 104, 3 und 105, 1 von Nordgallien aus gegen die Cannanefaten unternommen hat, so ist die Drususstrasse von Boulogne-sur-mer nordwärts führend anzunehmen und ebenso ist in dieser Richtung die zweite Seestation Borna zu suchen.

Soweit ist alles in guter Ordnung. Streiten kann man dagegen — das räume ich gern ein — über meinen Versuch Borna noch genauer und zwar im nördlichen Holland zu lokalisieren. Ich habe durch Kombination der Florusstelle mit Plinius II N. IV 106 Borna ins Land der Marsacer verlegt und diese Völkerschaft nördlich oder östlich von den Cannanefaten angenommen. Es ist zuzugeben, dass die Verwendbarkeit der Pliniusstelle durch die schlechte Ueberlieferung sehr in Frage gestellt ist. Aber mit den *Oromarsaci*, die in *Frages* a. a. O. S. 99 wieder hervorgeholt werden, ist wirklich nichts anzufangen. Schwerer wiegt der Einwand Holwerdas: „die Worte *Morini Marsacis iuncti* bedeuten . . . nicht, dass sie durch einen Weg mit einander verbunden waren, sondern *iunctus* ist hier, wie so oft, „angrenzend“. Mit dem Beispiel *Italia Dalmatis iuncta* meint er wohl die Velleiusstelle II 110, 3, wo es heisst, *pars petere Italiam decreverat iunctam sibi* (i. e. gentibus Dalmatiae) *Noaporti ac Tergestis confinio* und übersieht, weil er die Stelle nachzuschlagen unterlassen hat, dass hier erst durch den Zusatz *Noaporti . . . confinio* das „Angrenzen“ deutlich zum Ausdruck gebracht ist. Ich will jedoch hierauf keinen grossen Wert legen; denn Plinius selbst, von dessen Sprachgebrauch auszugehen wäre, hat *iungere* allein in der von Holwerda angegebenen Bedeutung mehrfach, vgl. II. N. III 127, 138, 146, 149 u. s. w. Aber unsere Stelle tritt aus dem üblichen Schema der Anwendung durch die Zatifügung der Ablative *oro* und *pago* heraus. Wenn *iuncti* hier „angrenzend“ bedeutete, müssten wir, da Plinius zunächst die Küstestämme von der Scheldemündung ab nach Südwesten fortschreitend aufzählt, die Marsacer nicht nördlich, sondern südwestlich von den Morinern ansetzen²⁾. Damit wird aber niemand einverstanden sein. Folglich ist, vorausgesetzt, dass die Marsacer an der Pliniusstelle genannt waren, nur die Interpretation möglich, die ich mit Hülfe des Florus versucht habe und die durch die Verwendung desselben Verbums bei beiden Schriftstellern (*iunxit* — *iuncti*) nahegelegt wird. Gelingt also die genaue Lokalisierung der Marsacer für die augusteische Zeit, so haben wir damit auch die Gegend, in der der zweite Drususshafen gesucht werden muss³⁾.

1) Sowohl Mommsen (vgl. *R. G.* V³ S. 28 A. 2 und dazu *Klio* IX S. 430, 6) wie v. Domaszewski (a. a. O. S. 432) fassen *pontes* wie Becker auf.

2) Konsequenz ist es daher unstreitig, wenn derjenige, welcher *Oromarsaci* bei Plinius liest (*Frages* a. a. O. S. 99), dabei an die *Aremorici* denken will.

3) Im Anschluss an die von mir (*Klio* IX S. 434) schon erörterte Möglichkeit, dass die Marsacer östlich von den Cannanefaten gesessen haben, sei hier noch nachträglich die Frage aufgeworfen: Sollte etwa *Borna* in der Nähe von *Fectio* zu suchen oder gar mit dieser Station identisch sein? Bei der letzteren Annahme würden zwei Dinge mit einem Schlage klar: einmal

Wenn endlich Holwerda fragt: „wie denkt K. sich Boulogne-sur-mer und die Nordspitze Hollands durch eine Brückendammstrasse oder Brücken mit einander verbunden, quer durch oder über die breiten und grossen Ströme Hollands, von deren einem Ufer man das andere kaum sehen kann?“, so antworte ich, dass ich zu der Ansicht neige, dass wahrscheinlich die Strasse das Rheindelta, das, wie der spätere Bau des Corbulokanals beweist (über ihn vgl. S. 447 und 448 Anm. 1), für den Schiffverkehr, nicht aber für den Landverkehr in Betracht kam, wohl durch Einbiegen landeinwärts umgangen hat.

Personalien.

Maurice Holleaux ist für weitere sechs Jahre zum Direktor der École française in Athen ernannt worden.

Im Dezember 1909 ist in Wien Regierungsrat Dr. Matthäus Much, 78 Jahre alt, gestorben.

Am 19. Januar ist August Meitzen gestorben.

Am 1. Februar starb Professor B. Niese, Ordinarius der alten Geschichte in Halle, im Alter von 61 Jahren. N. war sehr produktiv und vielseitig. Ursprünglich, wie Th. Noeldeke bezeugt, orientalistischen Studien geneigt, hat er das Gesamtgebiet der alten Geschichte durch seine ertragreichen Forschungen befruchtet und dabei den Berührungen der klassischen Völker und ihrer Kultur mit denen des Orients eine gewisse Vorliebe bewahrt. Seine mustergültige Ausgabe des Josephus sowie seiner Epitome und die bedeutungsvolle Untersuchung *Kritik der beiden Makkabäerbücher nebst Beiträgen zur Geschichte der makkabäischen Erhebung* gehören ganz sein Hauptwerk, die dreibändige *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Charonae* gutenteils hierher. Seit Droysens schöpferischem und schwingvollem Werke die erste Behandlung der hellenistischen Geschichte auf Grund des inzwischen so bedeutend angewachsenen Materiales und mannigfach veränderter Anschauungen, wird dieses schlicht geschriebene Handbuch seinen Wert neben den ganz anders gearteten Darstellungen von Beloch und Kaerst behalten. Kurz vor Niese's Tode ist sein nützlicher *Großriss der Römischen Geschichte nebst Quellkunde*, wiederum erweitert, in vierter Auflage (München 1910) erschienen. Niese war ein ungemein sympathischer Mensch, dessen Andenken allen, die ihm näher getreten sind, teuer bleiben wird.

Am 24. Februar starb Hamdi Bey, seit 1882 Generaldirektor der türkischen Museen zu Konstantinopel, die die von ihm zu Sidon geborgenen herrlichen Sarkophage hellenistischer Zeit aufnahmen und die erst durch ihn auf ihre wissenschaftliche Höhe gebracht wurden, zugleich der Organisator archäologischer Forschung in der Türkei.

Am 26. Februar starb zu Paris H. d'Arbois de Jubainville, Professor der keltischen Sprache und Geschichte.

die Masse angusteischer Keramik, die gerade in Vechten gefunden worden ist (a. a. O. S. 436 A. 2) und dann die Fassung der Florusstelle, an der dem Satz *Bormani et Gesoriacum* etc. der andere vorausgeht, wonach Drusus am Rheine mehr als 50 Kastelle errichtet hat. Borma, das an der Spitze des zweiten Satzes steht, war dann eines der neuen Rheinkastelle und zwar das wichtigste, weil es zugleich Flottenstation wurde und südwärts durch *pontes longi* mit dem Ozean bei Gesoriacum, nordwärts durch einen Kanal (nach Ritterling die Vechte) mit dem *lacus Flero* in Verbindung gesetzt wurde, weshalb noch im 2. Jahrh. von seiten des Legaten von Germania inferior Wehungen an den Ozeanus und den Rhenus hier erfolgen. Es bleibt dann nur die Schwierigkeit, die Namensänderung *Borma* — *Fertio* zu erklären, die nicht so leicht wie diejenige von *Gesoriacum* in *Bononia* (darüber S. 429 f.) zu lösen ist.

Frauen auf antiken Münzen¹⁾.

Von Ulrich Kahrstedt.

Das erste Vorkommen von Frauen auf antiken Münzen fällt in die Zeit, in der Bilder von Sterblichen überhaupt in grösserem Umfange in der Prägung zu erscheinen beginnen. Man kann, von dieser Zeit — dem Ende des 4. Jahrhunderts — ausgehend, nun entweder ganz chronologisch verfahren, oder das Münzrecht der einzelnen Staaten gesondert betrachten. Ich wähle der Uebersichtlichkeit halber den letzteren Weg.

1. Ptolemaier.

Die erste Frau, die auf Münzen erscheint, ist die Lieblingsgattin Ptolemaios I. Berenike, die Mutter der *θεοὶ ἀδελφοί*.

Wir besitzen eine Anzahl Münzen von Kos, auf denen Svoronos (*Phol.* Nr. 83—90) ihr Bild mit grosser Wahrscheinlichkeit vermutet²⁾. Es handelt sich um Silber- wie Kupferstücke, von denen die ersteren ihren Kopf im Peplos auf der Rückseite, die letzteren auf der Vorderseite tragen. Daneben erscheinen lokale Embleme und öfters der Name ΚΩΙΟΝ, sowie die abgekürzten Namen der Prägebeamten. Die Stücke fallen dann nach 310 (Okkupation von Kos durch Ptolemaios), wahrscheinlich erst nach 309, denn damals gab Berenike auf der Insel dem Thronfolger das Leben und dieses Ereignis dürfte die Ausprägung der Münzen veranlasst haben.

Ferner gibt es Kupfermünzen von Rhodos, auf denen Svoronos (IV 34 f.) ebenfalls Berenike I wiederzufinden glaubt (bei ihm Nr. 91—92). Vs: Berenike mit Stephane und Schleier; Rs: Schiffsvorderteil und Blüte. *PO*. Diese Münzen fallen dann nach 304, denn damals wurde hier Ptole-

1) Die nachstehende Untersuchung wurde veranlasst durch eine in den numismatischen Übungen von Dr. Regling gestellte Aufgabe. Die damals entstandene Arbeit, revidiert und erweitert durch das bei der Besprechung herbeigezogene Material und die Beobachtungen Dr. Reglings, die er liebenswürdigerweise mit mir durchsprach, liegt hier vor.

2) B. M. Cat. *Caria and islands* S. 196 denkt an Demeter. Es fehlen aber Ähren oder ähnliche Andeutungen. Sie hatte an Artemisia gedacht (cf. Svor. *Phol.* 1770.) aber die Technik ist zu spät und die Prägung zu reichlich für die kurze Zeit der autonomen Regierung Artemisias.

lemaios I als *Σοτήρ*, Zeus-Heiland, gefeiert, ein Ptolemaion erbaut und ein Paian zu seinen Ehren aufgeführt¹⁾, wozu sich die Verherrlichung seiner Gattin sehr gut fügt.

Ferner finden wir bei Svoronos die grosse Reihe von Gold-²⁾, Silber- und Kupfermünzen, die nach seiner Meinung Berenike I als Königin von Kyrene darstellen (Svor. Nr. 314—321).

314: \mathcal{A} . Vs: Berenike mit Diadem und Himation, jung.

Rs: $\text{ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ}$. Steuer. Horn. \mathcal{M} .

315: \mathcal{A} . Vs: wie 314, dazu Kugelkranz.

Rs: wie 314. Dreizack statt Horn.

316: \mathcal{A} . Vs: wie 315.

Rs: wie 314. Keule statt Steuer.

317: \mathcal{A} . Vs: wie 315.

Rs: wie 316, Dreizack statt Horn. Links Γ .

318: \mathcal{A} . Vs: wie 315.

Rs: wie 317, links \mathcal{P} .

319: \mathcal{A} . Vs: wie 315.

Rs: wie 316, links Silphion.

320: \mathcal{A} . Vs: wie 315.

Rs: wie 316, links Rad.

321: \mathcal{A} . Vs: wie 315, aber Berenike alt.

Rs: wie 316, kein Symbol links.

Alle Reverse werden von verschiedenartigen Kränzen umschlossen, die hier gleichgültig sind.

Diese Münzen, die man bis auf Svoronos allgemein der zweiten Berenike zuwies, der Gattin des Euergetes (z. B. B. M. *Cat. Ptol.* 59 f.), hält dieser deshalb für solche der Berenike I, weil das Monogramm \mathcal{M} , \mathcal{P} , \mathcal{P} sich in kleinen Variationen auf fast allen wiederholt und Berenikes Sohn Magas Vizekönig von Kyrene war (seit 296).

Zunächst fällt auf, dass so plötzlich und unvermittelt neben den sich eben erst schlichten auf die Münzen wagenden Frauenbildern der autonomen Inselstaaten, die keinerlei Beischrift haben, hier in Gold (?) und Silber mit Namen und Titel der Königin geprägt werden sollte. Und wie käme denn Berenike I auf kyrenäische Münzen?

Ptolemaios selbst fängt eben erst an, seinen Kopf neben dem Alexanders zu verwenden, im Hauptlande Aegypten ist das Bild des Herrschers selbst noch nicht einmal als Münztypus in vollem Gebrauch, und da sollte in Kyrene seine Gattin, die Mutter des Vizekönigs, mit Titel und kgl. Emblemen prägen? Kyrene in der Welt voran? Kyrene, wo Berenike

¹⁾ Athen. XV, 969.

²⁾ Echtheit zweifelhaft, vgl. Svor. *A' qz9* und Regling bei Svoronos IV 463. Ich führe sie im folgenden mit auf; das Ergebnis wird durch die Frage nach der Echtheit von Nr. 314 f. nicht berührt.

selbst nie gewesen ist, wo ihr Sohn erster Ehe nur als Statthalter, d. h. ohne eigenes Münzrecht, residiert? Das Monogramm *Ma* berechtigt nicht dazu, anzunehmen, dass eine Frau, die gar keine offizielle Stellung in der Reichsregierung hat, plötzlich Ehren geniesst, die sich für den regierenden Herrscher erst zu entwickeln anfangen, und so alle allmähliche Entwicklung, die wir an den Ptolemaermünzen der beiden nächsten Generationen wahrnehmen werden, zu negieren und ein unverständliches, willkürliches Vorgehen seitens Ptolemaios' I anzunehmen¹⁾.

Ganz anders aber verhält sich das alles, wenn wir die betr. Münzen Berenike II, der Gattin des dritten Ptolemaios zuweisen. Erstens fallen sie dann nicht so völlig aus dem Zusammenhang heraus (wir werden sehen, dass es von Berenike II Gold- und Silberstücke gibt mit der Aufschrift *Βερενίκης βασίλισσας*) und zweitens, und das entscheidet, ist Berenike II wirklich Königin von Kyrene gewesen, was ihre Grossmutter eben nicht war. *Ma* kann man auflösen wie man will, soll man durchaus an *Μάγας* festhalten, so kann dies allenfalls den Vater der jungen Berenike bedeuten; mit grösserer Wahrscheinlichkeit aber wird ein Münzbeamter darunter zu verstehen sein, der am Hofe Berenikes fungierte.

Wir finden also Berenike I nur auf Münzen von Kos und Rhodos, die mit dem Reiche ihres Gatten wohl in engstem völkerrechtlichen Konnex, aber nicht in staatsrechtlicher Verbindung standen, nominell völlig autonome Republiken, deren Beziehungen zum Reiche von Alexandria auf der Basis eines Vertrages gleichberechtigter Mächte beruhten. Diese praktisch natürlich mehr oder minder abhängigen *πόλεις* — die ich im folgenden „Aussenorte“ nenne — setzen das Bild Berenikes auf ihr Geld, was eine ausgesuchte Höflichkeit gegen Alexandria vorstellt, aber auf einen Beschluss der gesetzgebenden Faktoren einer Republik zurückgeht, nicht auf irgend welche vom Reiche geschaffenen Normen. Das Königreich ignoriert in seinem Münzwesen die Existenz einer Gattin des Monarchen vollkommen.

Erst später, nach dem Tode selbst ihrer Kinder finden wir sie apotheoisiert auf Münzen mit ihrem Gemahl zusammen (s. u. bei Ptolemaios II).

Die Gattin und Schwester Ptolemaios II, die berühmte Arsinoë II, die Witwe des Lysimachos und Ptolemaios Keraunos, ist uns schon von bedeutend mehr Münzbildern bekannt.

1) Ein sehr ähnlicher Kopf, wie auf den Berenikemünzen — wenigstens in der Haartracht auffallend übereinstimmend —, findet sich auf Goldmünzen des Pyrrhos (vgl. Imhoof-Blumer, *Münz. Gr.* S. 111 f. Pl. D. Nr. 15). Sichere Schlüsse sind daraus natürlich nicht zu ziehen, am allerwenigsten eine Stütze für die Ansicht Svoronos' zu gewinnen, dass es sich um Berenike I handeln müsse, da Pyrrhos ihr notorisch alle möglichen Komplimente gemacht hat (Plut. *Pyrrh.* 4: *Βερενίκην μάλιστα ἐτίμησεν*). Es ist wohl ein Zufall, dass die Haartracht so auffallend gleichmässig ist — bei den Gesichtszügen ist die Ähnlichkeit nicht so deutlich zu erkennen — oder aber Epirus und Kyrene, die an einheimischen Künstlern von Rang nicht gerade Ueberfluss gehabt haben werden, haben sich von ausserhalb, aus derselben Quelle, Modelle kommen lassen.

Nr. 346, 351 f., 383, 386 f. bei Svoronos zeigen uns ein Bild, in dem man allgemein Arsinoë erkennt, da die Züge der Frau mit denen auf späteren Münzen, die ihren Namen tragen, übereinstimmen. Es sind dies alles Kupfermünzen folgenden Typs:

Vs: Frauenkopf r., Stephane, Schleier.

Rs: Adler auf Blitz nach l., Legende: *ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΥΟΣ*.

Diese Stücke gehören, wie Svoronos IV 81 f. darlegt, in die erste Klasse der Prägung Ptolemaios' II¹⁾, sie tragen noch Monogramme statt der seit Ptolemaios II. Jahr 15, herrschenden Datierung. Einige von ihnen (Nr. 346 und 352) zeigen ein Loch in der Mitte. Da diese Art zu prägen später, seit dem 15. Jahre des Königs, auf Kupfer überhaupt dominiert, so werden wir mit grosser Wahrscheinlichkeit Nr. 346 und 352 schon in die Zeit der Münzreform setzen müssen (271), denn ich sehe keinen Grund, ein Hin- und Herspringen des Systems anzunehmen: erst ohne, dann mit, dann wieder ohne, dann dauernd mit Loch. Die Stücke fallen zwischen den Beginn des Reformjahres (Oktober 271) und den Tod der auf ihnen noch menschlich dargestellten Königin (Juni 270).

Mit dem Jahre 270 ändert sich plötzlich das Bild vollständig: Gold- (8-Drachmen) und Silber-Münzen (10 Dr., 4 Dr.) — aber keine Kupfermünzen — zeigen das Bild der vergotteten Königin mit Schleier, Stephane und Szepter (Svor. Nr. 408—410, 419—421, 428 f., 432—435, 443—445, 454—456, 459—461, 471, 475—477, 486—490, 492, 495 f., 502 f., 508, 513, 517 f.). Der Datierungsbuchstabe steht bei allen diesen Stücken am Hinterkopf, wenn er überhaupt steht. Bei einigen aber fehlt er (Nr. 408—410). Diese erklären sich folgendermassen:

Die letzten Münzen unter Ptolemaios II (nach Svoronos I 969 f.) sind die aus dem Jahre 2 = 247/6, d. h. A = 270/69. Arsinoë wurde sofort nach ihrem Tode (Juni 270) konsekriert, die Münzdatierung begann aber natürlich mit dem Jahresanfang am 30. Oktober 270. Die noch undatierten Stücke fallen also in die Zeit Juni-Oktober 270²⁾.

1) Diese ist (Svoronos a. a. O.: Regling, Svoronos IV 464) sehr schwer von der letzten Prägung Ptolemaios I zu scheiden. Das hat aber für unsere Untersuchung keine Bedeutung, da die uns interessierenden Münzen (Arsinoë II) natürlich erst geschlagen wurden, als Arsinoë Königin von Aegypten war (seit c. 277), also lange nach dem Tode des Ptolemaios Soter.

2) Die Tabelle bei Svoronos a. a. O. ist nicht ganz klar. Vielleicht meint S. dasselbe, wie ich, wenn er ansetzt: 271/0 und 270/69 = A, 269/8 = B u. s. w. Im übrigen glaube ich nicht, dass die Einführung der Datierung durch den Tod der Arsinoë veranlasst wurde. Wenigstens kann ich mir nicht recht vorstellen, wie das geschehen soll, dass eine Regierung wegen des Ablebens einer Königin das Münzsystem reformiert. Es handelt sich nur um ein zufälliges Zusammentreffen der so wie so beschlossenen Geldreform und des Todes der Königin. Die konsekrierte Gattin des Herrschers wurde nun natürlich als Münztypus bei der bevorstehenden neuen Emission benutzt und schon im selben Jahre mit der Ausprägung begonnen, aber veranlasst wurde der Beschluss einer Münzreform sicher nicht durch den Tod der Arsinoë.

Der Vorderseite der Gold- und Silber-Stücke entspricht die Art, wie die Rückseite behandelt ist: die Legende lautet $\text{ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΙΠΠΕΙ-ΦΟΙ}$, und ein Doppelfüllhorn mit Früchten und Bändern ist das Symbol der neuen Göttin. Die silbernen, nur bis 265/4 geprägten Vier-Drachmen-Stücke haben auf dem Revers einen Adler auf einem Blitz mit dem Monogramm X. (Svoronos Nr. 410, 426, 429, 435, 445, 456.)

Soviel über Arsinoë II in Aegypten; nun die kgl. Münzstätten der Nebenländer:

1. Kyprien (Svor. 520 ff.) Vs. wie in Aegypten seit 270 (auf Kyprien nur A), aber ohne Datum. Rs ebenfalls wie dort; dazu Monogramm der Münzstätte: Πάφος ($\Sigma\alpha\lambda\alpha\mu\acute{\iota}\varsigma$), Κάπριον , Καρχαία , Κί... .
[Karpasia s. Svor. Nachtrag.]

2. Phoinikien ist ganz dem von Kyprien Gesagten entsprechend. An Monogrammen finden wir $\text{Ῥ} = \text{Tégoz}$; Σιδόν , mit Datierungen nach Jahren Ptolemaios II; Θ , Ῥ , $\text{Π} = \text{Παζαί}$, zum Teil mit Datierungen; Ῥ , Ῥ , $\text{ΠΠ} = \text{Ιον}$, mit Datierungen wie Sidon; Ῥ $\text{Ῥ} = \text{Παζα}$, ebenfalls solche Datierungen. (Svoronos: 680, 685, 696, 699, 747, 750, 752, 754, 779, 785, 794, 823.)

Soweit das Königreich. Ueber Tripolis hinaus nach Norden ist dieses nicht vorgedrungen, die nächste Münzstätte, Marathos, zeigt abweichenden Charakter. Wir finden hier Münzen aus der Zeit vor dem Tode Arsinoës (Svor. Nr. 844 ff.):

Vs: Arsinoë (d. h. sehr wahrscheinlich Arsinoë) mit Stephane und Schleier.

Rs: ΠΑΡ [Μαργαρίτα]. Asklepios als lokaler Gott oder andere lokale Embleme, 845 f. tragen den Stadtnamen auf griechisch: ΜΑΡΑΘΙΩΝΩΝ . Daneben Datierungen (30, 35, 36, 40) nach der Selenidenära¹⁾.

An Metallen ist Silber wie Kupfer in dieser Prägung belegt.

Man sieht es am vollen Gebrauche des Stadtnamens als Bezeichnung des Münzherren und an dem Auftauchen des Kopfes der lebenden Arsinoë auf Silber, dass wir hier nicht mehr auf dem Boden des ptolemaischen Staatsrechtes stehen, sondern im Bereiche der Aussenorte, die eigenes Münzrecht haben und nominell wenigstens keine andere Regelung ihres Münzwesens und ihrer Prägung kennen, als die Beschlüsse der eigenen Stadt. Marathos stellt sich also nicht den eben besprochenen Münzen von Sidon

279. Er gab nur eine weitere Möglichkeit, neue Formen zu schaffen, die die alten nunmehr ersetzen sollten.

1) Diese rechnet Svoronos immer 311/0; ist damit die Herbst oder Frühjahrsära gemeint? Die erstere, normale Zählung hat Jahr 1 = 312/1. 311/0 ist nur richtig, wenn man für Phoinikien, wie in Jerusalem, Jahr 1 mit dem Frühjahr 311 (1. Nisan) beginnen lässt, d. h. mit dem Beginn des 1. einheimischen Jahres nach der Einführung der Ära.

und Tyros an die Seite, sondern den oben erwähnten von Kos und Rhodos.

Ich ziehe hier die Parallele von *Arsinoeia* = *Ephesos* heran¹⁾. Svoronos Nr. 890 zeigt eine Silberdrachme, die Svoronos der ägyptischen Herrschaft über diese Stadt zuzuschreiben scheint.

Vs: Arsinoë II nach l. Hinter dem Kopfe A.

Rs: APΣI mit Doppelfüllhorn.

Ebenso ein silbernes Drei-Obolen-Stück (Svor. Nr. 891) und Kupfer (892).

Svoronos' Ansatz ist unmöglich. Schon Imhoof-Blumer (*Z. f. N.* III 325) hat darauf hingewiesen, dass die Darstellung der Arsinoë auf den Münzen dieser Art sich durch das Fehlen der Stephane von den ägyptischen unterscheidet. Das allein ist nicht zwingend, da Ephesos autonomer Aussenort ist und nominell wenigstens prägen kann, was und wie es will, wenn es auch tatsächlich ein zweifelhaftes Kompliment vor Alexandria wäre, die Vergottung der Arsinoë zur *θεὴ Ἀρσινόεως* zu ignorieren. Entscheidend ist aber die Abkürzung APΣI, die natürlich nicht *Ἀρσινόης*, sondern *Ἀρσινόειας* bedeutet. Die Münzen gehören also in die Zeit, da Ephesos den Namen Arsinoeia offiziell führte. Dies war aber nur zu Lebzeiten des Lysimachos der Fall, der Gatte der Arsinoë war und Ephesos nach ihr neu benannte. Nach seinem Tode aber nahm ihre Stellung ein rasches Ende, nur unter Lebensgefahr entkam Arsinoë der Empörung der Ephesier (Polyän VIII 57). Dann ist natürlich der der Stadt aufgezwungene Name Arsinoeia auch nicht länger beibehalten worden.

Die Münzen stellen also ein Kompliment vor Lysimachos, nicht vor Ptolemaios dar und als Gattin des ersteren, nicht des letzteren ist Arsinoë auf den lokalen Münzen von Ephesos der Göttin angeglichen, bzw. sind dieser ihre Züge verliehen worden.

Die Prägung reiht sich also der Serie 875—889 an, die auch Svoronos in die Zeit des Lysimachos versetzt. Hier ist ebenfalls auf „arsinoeitischen“ Münzen Arsinoë der lokalen Göttin angeglichen. Die Münzen fallen zwischen 286 v. (Neugründung von Ephesos als Arsinoeia durch Lysimachos) und 281 v. Es ist Silber, wie Kupfer aus dieser Reihe erhalten²⁾.

1) Regling, a. a. O. S. 475 zieht für Nr. 890—892 die Gleichung Arsinoeia = Ephesos in Zweifel, da auf ihnen Biene und Köcher fehlt. Natürlich hat es noch mehr Städte gegeben, die in frühhellenistischer Zeit „Arsinoeia“ getauft worden sind, aber ich halte es nicht für nötig, diese Münzen von den sicher ephesischen abzusondern. Sonst hätte man eine andere *πόλις* anzunehmen, deren staatsrechtliche Stellung der von Ephesos ganz analog ist. Die Resultate ändert das nicht, im Gegenteil, wir erhielten nur ein weiteres Beispiel für die bei Ephesos beobachtete Norm.

2) Ein interessantes Analogon hierzu hat Imhoof-Blumer im *Jahresh. d. osterr. arch. Inst.* VIII 227 f. aufgedeckt: die Münzen der Stadt Smyrna als „Eurydikeia“ mit dem Kopfe der Eurydike, der Tochter des Lysimachos. Also nicht nur die Gattin, sondern auch die Tochter des Lysimachos geniesst in seinem Machtbereich solche Ehren. Man sieht, wie viel stärker und unmittelbarer der Einfluss des Lysimachos auf die Städte sich geäußert hat, als der real ebenso starke der viel feineren und gedeckter

Die Münzgesetze, die uns hier angehen, können wir für die Zeit des Ptolemaios Philadelphos also formulieren:

Die Lebende Gattin des Königs erscheint auf Kupfermünzen, deren Münzherr ihr Gemahl ist, sie erscheint als Münztyp und nicht als mehr. Dagegen hat die vergottete Königin ein Bildnisrecht und eine eigene Legende mit ihrem Gottesnamen auf Gold und Silber der Reichsprägung Aegyptens wie der Nebeländer, aber eben nur als Göttin, nicht als Frau. Mit anderen Worten: die tote Königin steht dem Lebenden Könige gleich, denn letzterer prägt Gold und Silber mit eigenem Bilde und Namen und ist staatsrechtlich Gott.

Daneben benutzen dem Reiche verbündete Orte wie Marathos — wie Kos und Rhodos schon früher taten — ihr Bild, um sie auf ihren Münzen zu verherrlichen und so dem Könige eine Aufmerksamkeit zu erweisen. Dieses Bildnis der Frau (auf A und A) ist aber auch nur Typ und deutet nirgends eine Münzherrlichkeit an.

Die Aussenorte sind also auf dem Standpunkte der vorigen Generation stehen geblieben, während das Reich selbst von der Ablehnung jedes Bildnisses der Königin zu einer Zulassung der lebenden ohne Legende auf Kupfer, der vergotteten auf Edelmetallen mit Gottesnamen übergegangen ist.

Hier seien auch gleich noch die Münzen erwähnt, die Arsinoë mit ihrem Gatten Ptolemaios zeigen:

Vs: ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ , Ptolemaios und Arsinoë mit Diademen

Rs: ΘΕΩΝ , entsprechendes Brustbild von Ptolemaios I und Berenike I.

So sind Goldstücke von 8 und 2, Silbermünzen von 4, 2, 1, $\frac{1}{2}$ Drachme vorhanden. Eine Datierung, die sich auf manchen Stücken findet, läuft ebenfalls von 270/69 an, wie die der Münzen, auf denen sich Arsinoë II allein findet. Diese Stücke bestätigen nur, dass auf Gold- und Silbermünzen lediglich die vergottete Königin zu erscheinen berechtigt ist. Wie lange diese Königin schon tot ist, bleibt sich natürlich gleich, die Gattin des Soter steht der des zweiten Ptolemaios völlig gleich.

Svoronos weist von diesen sehr lange geprägten Stücken Nr. 603—606, 613 f. 618, 621 Ptolemaios II, 934 der Zeit Ptolemaios III, 1229 der Zeit Ptolemaios IV, 1247 f. der Ptolemaios V zu. Einige (Svor. Nr. 934) tragen den Namen ΘΕΩΝ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ auf einer Seite vereinigt; das macht keinen Unterschied für die staatsrechtliche Beurteilung.

Auch die Prägung mit dem Kopfe des Philadelphos allein auf Gold und Silber hat Ptolemaios III fortgesetzt und der Typus hat sich in Aegypten, Phönicien und Kypern noch sehr lange, bis in die Mitte des zweiten

vorgehenden Ptolemaierdiplomatie. Der thrakisch-makedonische König und Kriegsherr hat seine Macht über die παλις viel rücksichtsloser und brutaler zum Ausdruck gebracht, während bei den Ptolemaiern die Komplimente der Aussenorte immer noch ein Mass und einen Schein von Freiwilligkeit haben, wovon bei den ungetauften ionischen Orten nicht mehr die Rede sein kann.

Jahrhunderts vor Chr. erhalten. Dies ist ebenso irrelevant, wie die Beibehaltung des Doppelbildes¹⁾.

Eine Generation weiter: Berenike II. die Gattin Ptolemaios III. Goldene 5-Drachmen-Stücke, sowie Silbermünzen von gleichem Werte zeigen auf der Vorderseite Berenike II mit Diadem und Halschmuck, auf der Rückseite die Legende $\text{ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ}$, ein Füllhorn mit Bändern und Früchten und je einen sechsstrahligen Stern rechts und links. Die Kupferstücke dieser Serie zeigen Ammon-Zeus²⁾, in der Weise wie die Stücke Ptolemaios II seit 270. Das Charakteristikum der Serie ist das Monogramm \mathfrak{A} . (962 f.)

Ebensolche Serien von Gold- und Silberstücken mit dem Bilde Berenikes II und derselben Legende sind mit den Monogrammen \mathfrak{E} , \mathfrak{H} , \mathfrak{F} unter Ptolemaios III auch geschlagen worden: Gold im Werte von 10, 5, 2¹/₂, 1, 1¹/₂, 1¹/₄ Drachme, Silber zu 12, 5, 2¹/₂, 1, 1¹/₂ Drachme (Svor. Nr. 972, 978—991).

Die Erklärung der Monogramme geht uns hier nichts an. Ich verweise auf die — z. T. recht problematischen — Auflösungen von Svoronos, vgl. dazu Regling a. a. O. 477, 480.

Wir sehen eine gänzlich veränderte Lage vor uns: keine einzige Kupfermünze, aber Gold und Silber in Massen zeigt das Bild der lebenden Königin, welche somit dem lebenden Könige gleichsteht oder aber, anders ausgedrückt, schon bei Lebzeiten die Ehren der Konsekration und Apotheose genießt. Zwei Möglichkeiten der Erklärung gibt es:

Entweder kann die Entwicklung, die wir oben den Frauen ein sich allmählich erweiterndes Bildnisrecht einräumen sahen, jetzt soweit gekommen sein, dass auch Gold und Silber der Prägung mit dem Kopfe der lebenden Königin freigegeben wäre oder aber wir müssen eine Ausnahme annehmen. Die Entscheidung bringt ein Blick in die Reihe der Monarchinnen der folgenden Generationen: nirgends, werden wir sehen, wird das bei Berenike II überraschende Schauspiel wiederholt. Also nimmt diese eine Ausnahmestellung ein. Der Beweis ist klar: als Ptole-

1) Als Parallele sei noch die geringe Ausbeute angeführt, die Inschriften und Papyri für die staatsrechtliche Stellung der Frau in dieser ersten Zeit geben. Letztere datieren nach der Königin überhaupt nicht, offiziell wird in allen Urkunden ihre Existenz ignoriert. Erst nach der Konsekration erscheint ihr Name in Datierungen, da ihre Priesterin eponym ist.

Auch die Inschriften entsprechen dem: zu ihrem Wohle $\epsilon\iota\varsigma\epsilon\omicron\upsilon$ wird öfters etwas dargebracht oder errichtet (Strack Nr. 17 ff.), aber nach ihrem Tode, was der Beiname beweist, erscheint Arsinoë nicht nur auf Delos mit Apollo, Artemis, Leto u. a. in gleichem Range genannt (Nr. 33), sondern auch auf Kypern und Amorgos, in Mittelhellas und im Delta sind ihr Altäre und Weihgeschenke errichtet worden. Von Berenike gibt es — entsprechend der an der Hand der Münzen gemachten Erfahrung — fast keine inschriftliche Erwähnung: nur eine kurze Inschrift (*CIG* 2615 = Strack 3) auf Kypern nennt sie, aber ohne Titel.

2) 969 und 971: Alexander den Grossen.

maios III zu dem grossen asiatischen Kriege auszog, liess er bekanntlich seine Gattin als Vizekönigin und Bevollmächtigte in Aegypten zurück; bei dieser Gelegenheit hat er ihr offenbar auch das Münzrecht anvertraut und ihr auf diesem Gebiete alle Befugnisse, die er selbst genoss, eingeräumt.

Es liegt auf der Hand, dass die oben besprochenen Gold- (?) und Silbermünzen von Kyrene hierher gehören und nicht zu Berenike I. Sie fügen sich hier harmonisch ein, während sie an der von Svoronos ihnen zugewiesenen Stelle der ganzen übrigen in den Münzen erkennbaren Ordnung ins Gesicht schlagen. Allerdings möchte ich, wie auch z. B. Wilcken Pauly-Wissowa s. v. *Berenike* (III 1. 284) tut, diese Münzen in Kyrene vor die Vermählung mit Euergetes setzen, weil ihr Kopf noch jugendlicher ist und der Schleier noch fehlt. Das ist selbstverständlich möglich, denn damals regierte sie als Königin (*βασιλισσα* = weiblicher *βασιλεύς*, nicht = *γυνή βασιλέως*), weil die männliche Seite der kyrenäischen Dynastie ausgestorben war.

Dass Berenike damals in Kyrene selbständig herrschen durfte, ist eine Abweichung des Staatsrechtes dieses Landes von dem ägyptischen, wenigstens des ersten Jahrhunderts vor Chr., denn bekanntlich hat dort Berenike IV, die in ähnlicher Lage war, wie hier Berenike II, nicht regieren dürfen, sondern sofort einen Gemahl wählen müssen, um die Kontinuität der Regierung zu sichern.

Ferner lernen wir aus den Vorgängen unter Ptolemaios III, dass, wie zu erwarten, der absolute König das Recht hatte, seine Befugnisse, wie hier das Münzrecht auf Gold und Silber, auf bestimmte Zeit oder dauernd der ihn vertretenden Gattin zu überlassen, die sie dann aber übte, weil sie die Vertreterin, nicht weil sie die Gattin des Monarchen war; das muss scharf geschieden werden.

Soviel über Berenike II in Aegypten und Kyrene. Wie steht es in Phönikien und auf Kypern? Zunächst werden, wie oben gesagt, die Λ und \Re -Münzen der Arsinoë weitergeprägt, der Kopf der Berenike dagegen tritt nur auf Kupfer auf, weil der König hier selbst im Felde stand und die Vertretung, die Berenike in Aegypten ausübte, hier keine Geltung mehr hatte. In Tyros, Sidon, Gaza, Jope, Ptolemais prägt man auf der Vs Berenike mit der Legende *BEPENIKHΣ BΑΣΙΛΙΣΣΗΣ*, auf der Rs Horn und andere Symbole mit der Legende *ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΤΙΟΛΕΜΗΟΓ* (vgl. Svor. von Nr. 1047 an). Hier tritt also die Kontinuität der Entwicklung klar zu Tage: die Königin, d. h. die Gattin des lebenden Herrschers erscheint im Bereich der kgl. Münze nur auf Kupfer, wie eine Generation vorher, nur dass ihr Name neben dem des Gatten in der Legende erscheint. Letzterer ist aber gleichwohl der Münzherr, sorgfältig hält man seine Legende fest und opfert lieber das bekannte Prinzip hellenistischer Prägungen, die Vereinigung von Kopf und

Namen (also als Umschrift) auf einer Seite der Münze zu vermeiden. Dieses Aufkommen des Namens der Königin ist der — freilich bald wieder verschwundene — Fortschritt der Entwicklung dieser Generation.

Hierher gehören auch die schönen, aber seltsamen Stücke 899 f. bei Svoronos: Goldene 8-Drachmen-Stücke deutlich nicht-ägyptischer Prägung. Vs: wie in Aegypten Berenike, Rs: *ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ*. Füllhorn, Biene. Svoronos lässt die Frage offen, ob die Stücke unter Ptolemaios II oder III gehören: ist ersteres der Fall, so kommt nur Kyrene in Betracht, wo es vor dem Antritte des Euergetes einzig und allein eine *Begeriza*, *βασιλισσα* gab. Ephesos als Ursprungsort (so Svoronos a. a. O. und Head, *H. N.* 714 u. a.) ist trotz des Beizeichens Biene sehr problematisch. Es gibt nun doch einmal keine Königin von Ephesos. Hat Ephesos angehört, Aussenort zu sein und ist kgl. Münze und — während Ptolemaios III in Syrien kämpfte — ebenso wie die Münze in Afrika Berenike übertragen? Das ist doch alles sehr unwahrscheinlich. Sicher ist es, dass die Münzen aus kgl. Prägestätte stammen, dass diese Prägestätte bei der Uebertragung der Reichsverweserschaft mit an Berenike kam und dass sie doch ausserhalb Aegyptens zu suchen ist. Wir kennen die staatsrechtlichen Verhältnisse an den Peripherien der Grossstaaten für diese Zeit herzlich schlecht, wissen vor allen Dingen nicht, wie weit in Kleinasien königliches Gebiet ging und wo der Kranz der Aussenorte sich daran schloss. Das wahrscheinlichste ist mir, dass die Münze aus unmittelbar kgl. Gebiet entweder aus Kleinasien oder von einer der Inseln stammt. Die Stadt Ephesos ist m. E. gänzlich ausgeschlossen¹⁾.

Zwei weitere Erscheinungen sind zu besprechen: 1) Berytos zeigt Berenike II in der Gestalt Arsinoë II und mit der Legende *ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ* auf Gold (Svor. Nr. 1061 f.). Dies ist das erste Beispiel einer Münzsorte, die sich fortan öfters wiederholt: Gold und Silber, auf dem die jeweilig lebende Königin Arsinoë II, der vergotteten Ahnfrau, angeglichen wird. Ein Münzrecht der lebenden *βασιλισσα* folgt nie daraus, denn ein Gott — *θεά γιγάδελφος* — ist der Münzherr. Die Veranlassung der Prägung des Typus wird, wie Svoronos bei späteren mit K bezeichneten Münzen gleicher Art wahrscheinlich gemacht hat, das zehnjährige Hochzeitsjubiläum der Königin sein. Sie bedeuten kein Novum.

1) Büchner bei Pauly-Wissowa s. v. *Ephesos*, (V 2, 2794) denkt daran, dass Ptolemaios nach dem Tode des Antiochos Theos 247 6 die Stadt, die ihm zufiel, seiner Gattin geschenkt habe. Das würde also bedeuten, er stellt sich zu ihr, wie seinerzeit Lysimachos, so unptolemäisch wie möglich: nichts zwingt uns, eine so ungeheure Vergewaltigung der ersten Stadt Kleasiens anzunehmen. Ephesos ist sicher *πόλις*, Aussenort, geliebt und der kann nicht vom Monarchen verschenkt werden. Auch die ägyptische Besatzung c. 241 (Euseb. *Chron. Arm.* I 251) ändert daran nichts. Die deckte eben den Verbündeten, die Republik Ephesos, gegen den gemeinsamen Feind, Seleukos II, bezw. Antiochos Hierax.

denn das Münzrecht gehört ja eben der verstorbenen Arsinoë. Uebrigens ist es durchaus überflüssig, mit Svoronos IV 181 eine Veränderung in der staatsrechtlichen Stellung im Berytos (wo Nr. 1061 f. wegen des Bezeichens Π wohl sicher geprägt sind) anzunehmen. Unter Ptolemaios II gehört die Stadt zum Königreich, es folgt nun aus den vorliegenden Münzen keineswegs, dass sie jetzt Aussenort war, im Gegenteil, die Prägung ist genau die königliche mit Andeutung der Einzelgelegenheit, bei der sie erfolgte, ein Aussenort setzt den Namen der Stadt auf die Münze, die hier fehlt. Die Goldstücke sind also einfach kgl. ptolemäisch.

2) Abweichend ist, wie zu erwarten, die Prägung des Aussenortes Marathos (Svor. Nr. 1064 ff.). Hier erscheint Berenike auf Silber, ohne ihren Namen, aber mit Szepter, das sie in Aegypten nicht führt. Die Rs trägt den Stadtnamen — teils griechisch, teils phönikisch — und wieder Datierungen nach der Aera von 312/1. Es handelt sich also auch hier um Münzen der autonomen Republik Marathos, die dem Könige in Alexandrien ein Kompliment machen will. Ausser auf Silber erscheint Berenike auch auf Kupfer, was nichts ändert. Auch diese Stücke sind städtisch.

Svoronos schreibt übrigens, um dies auch zu erwähnen, einen Teil der Exemplare der Gold- und Silbermünzen der Berenike in Aegypten der Zeit Ptolemaios IV zu (Nr. 1113 ff.) mit der Begründung, dass sonst keine silbernen Dekadrachmen unter der Regierung des Philopator geschlagen wären¹⁾. Dagegen hat schon Regling a. a. O. 481 polemisiert, und aus dem Vergleich mit den bisher gesicherten Resultaten ergibt sich sofort die äusserste Unwahrscheinlichkeit des Ansatzes. Die Münzen — unter Ptolemaios IV versetzt — würden eine Prägung mit dem Bilde der lebenden Königin nach dem Tode ihres Gatten bedeuten, was an sich recht unwahrscheinlich ist und jeden Sinn verliert, wenn man bedenkt, dass die ganze reiche Prägung der Berenike auf dem Vizekönigtum an Euergetes' Statt basiert war, ein Grund, der nach dem Tode des letzteren — wie auch schon in den letzten Jahren vorher — eo ipso wegfiel.

Um noch einmal das Resultat der Entwicklung dieser Generation zu wiederholen: die Königin prägt Kupfer, und legal nur Kupfer, weiter: aber jetzt mit Namen neben dem des Münzherrn. Ausnahmsweise wird ihr als Vertreterin, nicht als Gattin, volles Münzrecht zugestanden. Sodann beobachteten wir hier den ersten Fall der Anähnlichung der Göttin Arsinoë an die Züge der lebenden Monarchin. Damit betritt das Reich einen Pfad, den die Städte längst beschritten haben: die Königin der Staatsgöttin im Portrait anzunähern. Es ist interessant, zu

1) Im Text IV 191 ff. werden diese Stücke seltsamerweise gar nach Syrien verwiesen, wo eine *BEPENIKH BASILEUS* ganz auffallend wäre. Daran ist gar nicht zu denken. Δ auf Nr. 1116 als *Je(paozo)* zu lesen, ist reine Hypothese, vgl. IV 480.

sehen, wie vollständig gleichmässig die Arsinoë mit z. B. der Artemis von Ephesos als Göttin behandelt wird, wie die erstere als Göttin genau so real ist, wie irgend ein althehrwürdiges Numen¹⁾.

Nun zu Arsinoë III. der Gattin Ptolemaios IV. Ihre Münzen zerfallen, wie nach den aufgestellten Prinzipien zu erwarten ist, in zwei Klassen: erstens Goldmünzen (Svor. 1159, 1269, 1272) mit Szepter und allen Attributen der Göttlichkeit, dazu dem Beinamen $\Phi\Lambda\Omega\Upsilon\Lambda\tau\omicron\upsilon\omicron\varsigma$ und zweitens Kupfermünzen (Svor. 1160 fl., 1174?) mit ihrem Kopfe und der Legende des Königs selbst. Es ist klar, dass die Kupferstücke vor, die Goldmünzen nach dem Tode Arsinoës geschlagen sind.

Die letzteren fallen dann aber auch — was Svor. 1269 und 1272 richtig annimmt — später als der Tod des Ptolemaios Philopator selbst, denn Arsinoë wurde von Ptolemaios selbst umgebracht, ohne dass etwas davon in der Öffentlichkeit verlautete. Erst nach dem Tode des Königs wird es bekannt und führt nun zu hohen Ehren seitens der neuen Regierungsmänner und der Bevölkerung für die verstorbene Königin (vgl. Polyb. XV 25, 7 ff.; 33, 11 ff. Justin XXX 2, 7). Da hat natürlich Ptolemaios IV keine Münzen wie Svor. Nr. 1159 schlagen lassen, denn jeder, der sie in die Hand nahm, musste stutzen und sich mindestens darüber wundern, dass der Arsinoë, von deren Ableben man nichts gehört hatte, plötzlich in einer Weise gedacht wurde, die man sonst nur bei apotheosierten Königsfrauen gewöhnt war. Die Münzen gehören also in die Anfänge Ptolemaios V, später als der Sturz der Schreckensmänner um Sosibios, deren Opfer Arsinoë III geworden war.

Zu erklären ist hier nichts. Dass die Typen der vergotteten Gattin des Vorgängers auch unter dem Nachfolger weitergeprägt werden, haben wir bei Arsinoë II und in beschränkter Weise bei Berenike I gesehen: im vorliegenden Falle kann es aber noch weniger Wunder nehmen, denn Arsinoë wurde ja eben erst unter Ptolemaios Epiphanes nachträglich apotheosiert.

Auch die Kupfermünzen vor dem Tode der Arsinoë sind selbstverständlich und bedürfen keiner Erläuterung. Zu bemerken ist lediglich, dass die Nennung des Namens neben dem des Gatten sich nicht durchgesetzt hat und hier wieder aufgegeben ist, vermutlich weil der doppelte Name die gänzlich verschiedene Stellung von Münzherr (der König) und dargestelltem Typ (die Frau) zu verwischen drohte.

Daneben stehen die goldenen Hochzeitsmünzen, auf denen Arsinoë III.

1) Auf Inschriften tritt Berenike II nicht mehr hervor, als Arsinoë II. Sie erscheint natürlich bei Lebzeiten als $\theta\epsilon\acute{\alpha} \epsilon\iota\varsigma\theta\epsilon\acute{\iota}\tau\upsilon\varsigma$ (Strack Nr. 43, 45, 48 f.), daneben aber einfach als $\gamma\epsilon\gamma\eta \tau\omicron\iota \alpha\delta\epsilon\lambda\phi\eta$ (Titular). In Papyri wird nicht nach ihr datiert, auch nicht, als sie Vizekönigin von Aegypten war. Die Bezeichnung als $\theta\epsilon\acute{\alpha}$ entspricht dem grossen Fortschritt zum Gottkönigtum, der in die Zeit des dritten Lagiden fällt, wurde natürlich ferner dadurch begünstigt, dass sie mehr als $\gamma\epsilon\gamma\eta \beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\alpha$, nämlich $\beta\epsilon\alpha\lambda\iota\sigma\sigma\alpha$ = weiblicher $\beta\epsilon\alpha\lambda\eta\tau\acute{\epsilon}$, wurde, d. h. die göttliche Stellung des Monarchen auf sich selbst übernahm, wenigstens so lange, als sie Reich-verweserin war.

wie früher schon Berenike II. in Gestalt und mit der Legende der Philadelphos erscheint (Svor. Nr. 1163 ff.). Auf ihnen finden wir die Datierungsbuchstaben $\Delta = 1$ und $\Delta = 11$. Beide bedeuten nach Svoronos dasselbe Jahr 211, das der Vermählung, weil dieses das 11. des Königs und zugleich das 1. der Königin war.

Anserhalb Aegyptens finden wir in Marathos einen Kopf, den Svoronos wohl mit Recht als Arsinoë III deutet (Svor. 1197 ff.). Marathos ist also — da die Münzen städtisch sind — noch immer der getreue Aussenort des Reiches, der von ptolemäischem Münzregal befreit ist, aber auch unter der neuen Regierung die Gelegenheit benutzt, in gewohnter Weise der kgl. Familie zu schmeicheln.

Der Revers trägt neben dem Stadtnamen (phönikisch) Datierungen nach Seleukidenära; erhalten sind die Jahre von 95—108. Metall: Kupfer.

In gleichem Verhältnis zum Reiche steht die Stadt Phaselis, deren Silbermünzen (Svor. 1196) auf der Vs zwei Portraits, nach Svoronos, Ptolemaios IV und Arsinoë III, tragen. Die Rs zeigt die Abkürzung $\Phi.\Sigma\text{H.}$ den Namen des Beamten und ein Schiffsvorderteil.

Dazu kommt noch Methana im Peloponnes (Svoronos, *Journ. d'arch. numism.* VII 397 ff.), das wohl seit 243 Aussenort des ptolemäischen Reiches war.

Æ. Vs: Aphrodite als Arsinoë III. Rs: Ein Heros und Legende $\frac{\Delta-\Sigma}{\rho-\Gamma}$. d. h. $\Delta\rho\sigma\alpha(\rho\sigma\tau\sigma\tau\sigma\tau)$.

Die Münze ist interessant dafür, wie weit der Einfluss der ptolemäischen Macht reichte, staatsrechtlich bietet sie nichts neues: aus Höflichkeit vor Ptolemaios gibt die Stadt auf ihren Münzen der lokalen Göttin die Züge Arsinoës. Die Umnennung des Stadtnamens in Arsinoeia ist gleichfalls nicht ohne Analogie.

Das Material, das Papyri und Inschriften für die staatsrechtliche Stellung Arsinoës III ergeben, entspricht völlig dem über Berenike Gesagten.

Der Gesamteindruck der Periode ist also ein Stehenbleiben auf dem unter Ptolemaios Euergetes beobachteten Verhältnis. Die Erwähnung des Namens der lebenden Königin auf Kupfer hat sich nicht durchgesetzt, überhaupt ist das erste leise Abflauen der Bewegung zu bemerken, die auf eine immer weitere Ausgestaltung des Bildnisrechtes der Frauen hinzudrängen schien.

Wie im grossen das Reich, so macht im kleinen unser Glied des Verwaltungsorganismus einen Umschwung durch: eine rückläufige Bewegung beginnt. Unter Ptolemaios IV steht alles still, nicht nur das Bildnisrecht der Königinnen; jetzt folgt die Reaktion.

Von Kleopatra I. der Gemahlin Ptolemaios V, kennen wir zwei Sorten von Münzen:

1. Die Hochzeitsmünzen (Svor. 1241 ff.), auf denen die Königin als *Λοισιρὴ Φιλώδεζκος* erscheint, die uns bekannt sind.

2. Kupfermünzen, die in Paphos auf Kypern geschlagen sind (Svor. 1380 ff.) mit folgendem Aussehen:

Nr. 1380. Æ . Vs: Ammonkopf. Legende: *ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ*.

Rs: 2 Adler. Legende: *ΗΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ*.

Nr. 1381. Æ . Vs: Kopf der „Alexandria“. Legende wie 1380. Rs: wie 1380.

Nr. 1382. Æ . Vs: Isis. Legende und Rs wie 1380.

Svoronos IV 280 deutet diese Stücke als Vormundschaftsmünzen: sie gehören nach seinem Ansatz in die erste Zeit der Regierung Ptolemaios' VI, ihres Sohnes. Natürlich lässt sich aus den Münzen Kleopatras I allein keine Entscheidung fällen, wir werden aber unten an mehreren Analogien sehen, dass Svoronos recht hat. Es handelt sich um das erste uns bekannte Beispiel eines auf Vormundschaft basierten Münzrechtes der Königin-Mutter. Die Form, in der es sich äussert, ist also im Ptolemäereich: Kupferprägung ohne ihr oder des Mündels Bild, aber mit beider Namen auf beide Seiten verteilt. Dies ist ein Novum.

Weiter: Kleopatra II, Gattin Ptolemaios' VI, und Kleopatra III, Gattin Ptolemaios' VIII, die gewaltigsten Frauen der Ptolemäerdynastie und zeitweilig die absoluten Herrinnen des Staates, haben überhaupt keine Münzen geprägt, erscheinen auch nicht auf Münzen anderer Prägeherren, weder innerhalb noch ausserhalb Aegyptens. Ausgenommen sind nur die Hochzeitsjubiläumsmünzen der alten Form, wo sie *sub specie duae Philadelphoi* erscheinen (Svor. Nr. 1498 ff.). Die Legende lautet wie gewöhnlich *ΑΡΣΙΝΟΥΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ*. (*Αρσ. βασιλισσῆς* bei Svoronos ist ein Druckfehler, vgl. IV 430 und die Abbildung III LV, 4).

Die hier gewonnenen historischen Resultate sind von höchster Bedeutung: sie zeigen deutlich, dass die Stellung der Königin in dieser Periode ebensowenig *nominell* dem Könige gleichberechtigt ist, wie früher. Wenn jemals in der Ptolemäergeschichte die Möglichkeit vorliegt, über die staatsrechtliche Stellung der Frau Zweifel zu hegen und sie auch *de iure*, nicht nur *de facto* als dem Monarchen gleichberechtigt anzusehen, so ist es hier. Nicht nur zeigen die Historiker, Polybios, Livius, Justin, die Chronographen, das gewaltige Übergewicht der königlichen Damen mit grosser Deutlichkeit, sondern auch die Papyri und Inschriften¹⁾

1) Die Inschriften Ptolemaios' V. und VI. zeigen in der Regel, die Ptolemaios' VIII fast stets den Namen der Frau. Und die Papyri entsprechen dem. Datierungen nach den Frauen Ptolemaios' V. und VI. finden wir zwar noch nicht, um so reichlicher sind wir aber mit solchen nach den beiden Gattinnen Ptolemaios' VIII gesegnet: *P. Tch.* 15 (2 Frauen), *P. Anb.* II 44 (2 Frauen), *P. Reinach* 7 (2 Frauen), *BGU*, III 993 (1 Frau) u. a. m.

scheinen etwas wie eine Santherrschaft anzudeuten, die ja Strack demgemäss auch annahm. während Breccia und ihm folgend Beloch — wie wir sehen durchaus mit Recht — die entgegengesetzte Ansicht vertreten. Wir müssen den Ptolemäermünzen dankbar sein, dass sie uns eine so durchaus eindeutige Antwort geben durch die rapide Abnahme des Bildnisrechtes der Frauen gerade in dieser Periode äusserst entwickelter Frauenmacht ¹⁾.

Eine Art von Münzrecht, aber kein Bildnisrecht Kleopatras III weisen Svor. Nr. 1727—1731 auf. Es sind dies Silbermünzen, die in *Ηαγος* geprägt sind. Sie zeigen den Kopf des Soter I und die regelmässige Umschrift Πτολεμαῖος XI (ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΥΣ), sind aber durch ihre doppelte Datierung auffallend, die sowohl nach Jahren des Königs, wie nach denen Kleopatras III, also der Königin-Mutter und Vormündin, rechnet: z. B. Svor. Nr. 1727 LI (11) = II (8). Dies ist eine zweite Art, eine Vormundschaft auf Münzen auszudrücken. Sie steht hinter der oben bei Kleopatra I beobachteten Manier zurück, indem sie den Namen der Mutter nicht setzt, übertrifft sie aber durch die Ausdehnung der Gerechtsame auch auf Silber ²⁾.

Ebenso geht es in den folgenden Jahrzehnten weiter: Kleopatra Selene, Gattin Ptolemaios X, (Svor. 1726) und vielleicht Kleopatra V Tryphaina, die des Ptolemaios Auletes (Svor. 1841, vgl. IV 508) haben nur solche Hochzeitsmünzen mit Namen der Arsinoë Philadelphos anzuweisen.

Wir kommen zur letzten Frau des Ptolemäerhauses, die in Aegypten regiert hat, Kleopatra VII, der berühmten Geliebten Caesars und des Antonius.

Für die nächste Zeit (s. u.) sei das nicht-numismatische Material hier gleich kurz mit abgemacht: Datierungen nach Ptolemaios X und Frau: *Fayûm-Towns* II 11; II 14. *P. Feb.* I 7; I 78; II 33. *P. Reinach* 9 f., 14 ff., 20. *P. Lond.* I 23. *Pap. d. Louvre* (= *Extraits et manuscrits* Bd. 82) 5. *BGU.* III 994 ff.

Dieses Papyrusmaterial, das keineswegs irgend welchen Anspruch auf Vollständigkeit macht, gibt die Lage wieder, wie sie tatsächlich war, wie die Petenten und Briefschreiber sie sahen. An offiziellem Werte kann sich natürlich ein Papyrus nicht mit einer Münze messen. Zu beachten ist auch noch, dass unter den Inschriften die offiziellen den Namen der Königin weglassen, vgl. die offiziellste von allen, das Dekret von Rosette unter Ptolemaios Epiphanes.

1) Es sei noch auf Svoron. Nr. 1732 hingewiesen. *Æ.* Vs: Ammon. Rs: Adler und K—A. Svoronos löst dies als *Κ(ε)οπάτρας* auf, analog Nr. 1733 A—B als *Ἀλεξάνδρου βασιλέως*. M. E. ganz irrtümlich, die Abkürzung eines Personennamens ist ganz unerhört, nur Ortsnamen findet man so. Und *βασιλεύς Ἀλεξάνδρου* ist staatsrechtlich unmöglich. Der *βασιλεύς* heisst Ptolemaios. „Alexander“ ist der Götterbeiname. Es gibt doch auch keinen *βασιλεύς Εὐεργέτης* oder *βασιλεύς Σοτήρ*!

2) Dies ist eine Parallele zu den häufigen Papyrusdatierungen nach Kleopatra III und Ptolemaios XI. z. B.: *Fayûm-Towns* II 12; *P. Feb.* I 210; *P. Leipz.* I; *P. Reinach* 22 ff.; *BGU.* III 998 ff. Vgl. auch *P. Amh.* II 51 und *BGU.* III 999 f. (Ptol. XI mit seiner Schwester).

Für die einzelne Zuweisung der Münzen verweise ich auf Regling a. a. O. IV 507 und *Journ. d'arch. num.* XI. 244 ff., wo die Anordnung bei Svoronos richtig gestellt wird; die grosse Serie von Tetradrachmen Svor. 1815 ff. gehört zu Kleopatra VII., dagegen die zweite von 1847 an an erste Stelle unter Auletes.

Die Münzen, die in die Zeit Kleopatras VII. gehören, teilen sich in drei Gruppen:

1. Königliche Münzen ihres Reiches.

Α. Svoronos 1815—35. Datum: Jahr 1—22. Kopf Ptolemaios I. Legende *ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΥΣ*. (Tetradrachmen.)

Β. Svor. 1853. Datum: Jahr 6. Kopf Kleopatras. Legende *ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ*. (Drachme.)

Γ. Svor. 1871—73. Kopf Kleopatras. Legende *ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ*.

Δ. Svor. 1874. Kleopatra mit Kaisarion als Isis mit Eros. Legende *ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ*.

Ε. Svor. 1887 ff. (in Berytos geschlagen). Vs: Kleopatra mit Legende *ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ*. Rs: *ΕΤΟΥΣ ΚΑ ΤΟΥ ΚΑΙ* ☐ Kopf des Antonius.

2. Münzen der Aussenorte.

Α. Svor. 1883 ff. Askalon. Vs: Kleopatra und Datierung (33—30 v. Chr.). Rs: lokale Legende.

Β. Svor. 1886. Berytos. Vs: Kleopatra. Rs: Lokaler Gott Poseidon. *ΒΗ* und Datierung. Jahr 21 = 6.

Γ. Svor. 1890 ff. Damaskus. Vs: Kleopatra. Rs: Lokale Embleme und Legende. Datierung 36—32 v. Chr.

Δ. Svor. 1894 ff. Tripolis. Vs: Kleopatra. Rs: Lokale Embleme und Legende und Datierung Jahr 22, bezw. 23. Statt d. Embleme 1896: Antonius.

Ε. Svor. 1905. Patrai. Vs: Kleopatra. Legende: *ΒΑΣΙΛΙΣΣΗ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ*. Rs: Isisschmuck und lokale Legende.

3. Münzen des römischen Beamten Antonius.

Α. Svor. 1897 f. (Antiochia Prägeort??). Vs: Kleopatra. Legende: *ΒΑΣΙΛΙΣΣΗ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ ΘΕΑ ΝΕΩΤΕΡΑ*. Rs: Antonius. Legende: *ΑΝΤΩΝΙΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΤΡΙΤΩΝ ΤΡΙΩΝ ΑΝΔΡΩΝ*.

Β. Svoronos 1906 ff. Vs: Kleopatra. Legende: *CLEOPATRAE REGINAE REGUM* (evt. dies mit dem Zusatz *FILIORUM REGUM*). Rs: Antonius. Legende: *ANTONI ARMENIA DEVICTA*.

Γ. Svor. 1899 f. (Kyrene Prägeort??) Vs: kein Bild. Legende: *ΒΑΣΙΛΗ—ΘΕΑ—ΝΕ*. Rs: auch kein Bild. Legende: *ΑΝΤΩ—ΠΑ—Τ*.

Dieses Verzeichnis lehrt folgendes:

Kleopatra VII. ist die einzige Königin des Ptolemäerhauses gewesen, die ein eigenes, nicht auf Vertretung des Gatten basier-

tes Münzrecht ausgeübt hat. Svor. 1853, eine Silberdrachme vom Jahre 46 v. Chr., zeigt uns ihr Bild als vollkommen autonome und souveräne Münzherrin, ohne jede Andeutung von Vormundschaft. Dem entspricht das Kupfer 1871 ff.

Recht eingebürgert hat sich die unerhörte Xenerung aber noch nicht. Bei weitem der grösste Teil des Silbers zeigt den Namen des Schattenkönigs Ptolemaios XIV als den des Münzherrn (Svor. 1815 ff.). Auch flüchtet sich die Monarchin noch gelegentlich unter die *species dei* als Isis (Æ. Svor. 1874), wenn sie sich auch selbst als βασιλισσα nennt.

Wie in Aegypten, so verfährt sie auch in den wiedergewonnenen Nebeländern. Æ. (Svor. 1887 ff.) aus der Münzstätte von Berytos ist königliches Geld mit ihrem Kopfe, ihrem Namen und ihrer Doppeldatierung nach Jahren in Aegypten und in Syrien. Der Kopf des Antonius deutet keine Münzherrlichkeit an, er ist nur ein aus politischen Gründen gewählter Typ.

Die Aussenorte, deren Zahl durch die Schenkungen des Antonius wieder beträchtlich gestiegen ist, benehmen sich genau wie in der Zeit ptolemäischer Grossmacht, sie prägen das Bild der Königin in Alexandrien auf ihre lokalen Münzen.

Interessant ist Berytos, wo aus demselben Jahre (21 = 6 der Kleopatra = 321 v. Chr.) städtische Münzen (Svor. 1886) und königliche (Svor. 1887 ff.) erhalten sind. Man kann nun die königlichen als früher annehmen und an einen Abfall der Stadt denken, dann wäre es aber schwer, die fortgesetzte Höflichkeit der Münzen auch des rebellischen Berytos gegen Kleopatra zu erklären, ausserdem geht das Jahr Kleopatra 21 noch vor der Schlacht bei Aktion zu Ende, ein Abfall der Phoinikier ist also unwahrscheinlich. Umgekehrt wird man das Richtige treffen: im Jahre 321 ist die Münze in Berytos königlich, d. h. ist die Stadt zum Königreich gezogen worden. Es liegt nahe, dies mit den Seerüstungen gegen Octavian in Verbindung zu setzen, die man wohl dadurch zu sichern glaubte, dass man ein unmittelbar königliches Regiment über die grossen Wertplätze, z. B. Berytos einrichtete und die lockere Stellung als Aussenort abschaffte. Das Datum der Abänderung (zwischen August 32 und August 31) passt recht gut. Warum gerade Berytos davon betroffen wurde und nicht auch z. B. Tripolis, ist natürlich nicht mehr zu bestimmen.

Die Münzen der dritten Gruppe sind römische und als solche später zu behandeln. Kleopatra ist auf ihnen nicht Münzherrin, sondern von dem Münzherrn Antonius auf seinen Münzen dargestellt. Es handelt sich nur um eine Ehrung der verbündeten Monarchin seitens Roms, bezw. des Mannes, der die Autorität Roms zu repräsentieren behauptete. Die entsprechende Aufmerksamkeit von der anderen Seite stellt das kgl. Kupfer von Berytos dar (Svor. 1887 ff.), wo Kleopatra auf eine Seite ihrer Münzen den Kopf des Antonius setzt. Dieser steht hier in Parallele mit einer Nike und Athene, wird also deutlich als Münztyp, nicht als Münzherr

dokumentiert. Genau so ist es umgekehrt. Kleopatra ist ein Typus der römischen Münzen, ebenso wie Antyllos (Svor. 1909 f.) oder irgend ein Emblem. Dass Antonius auf seinen Münzen neben ihrem Bilde auch ihren Namen setzte, ändert juristisch nichts, sondern zeigt höchstens, wie wenig er mit seinen Aufmerksamkeiten auf solch höchst alltlichem Gebiet Mass zu halten wusste.

Auf einer Reihe von Münzen führt Kleopatra das Beiwort *ἡ ἡγεμένης*. Es sind dies Svor. 1887 ff. (das kgl. Kupfer in Berytos von 32/1 v. Chr.), 1897 f. (römische Münzen, datiert durch Antonius *LMP* III = *αὐτοκρατορ ἰσχυρ* also seit 35 v. Chr.¹⁾, 1899 f. (ebenfalls römische Münzen aus Antonius drittem Konsulat = 31 v. Chr.²⁾. Die Münzen gehören also alle in die letzte Zeit des Lebens des Antonius und der Kleopatra, entsprechend der literarischen Ueberlieferung bei Plutarch. *Antonius* 54, wo die Proklamation zur *ῥῆα ἡγεμένης* in Parallele mit der zur Grosskönigin und dem Triumph von 34 v. Chr. steht.

2. Das Seleukidenreich.

Antiochos III *Μέγας* hat als erster aller seleukidischen Könige Geld mit dem Kopfe einer Königin geprägt (Babelon. *Rois de Syrie* 424 ff.): Α. Vs: Weibliche Büste, die wohl mit Babelon als Königin anzusprechen ist. Rs: Elefant und Dreifuss. Legende *ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ*.

Weitere Beispiele bietet erst die Zeit Demetrios' I Soter (Babelon a. a. O. 791 ff.) Hier erscheint auf Silber, wie auf Kupfer der Kopf der Königin Laodike, der Witwe des Perseus, neben dem des Gemahls, niemals allein. Die Legende der Stücke lautet einfach *ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ*, bei Silber mit dem Zusatze *ΣΩΤΗΡΟΣ*. Die Rückseite zeigt bei Silber eine Psyche, bei Kupfer eine Nike. Die chronologische Fixierung der Emission ist sicher dadurch, dass einzelne Exemplare (Silber) sich als überprägte Münzen des Timarchos von Babylon herausgestellt haben, der 162 unterworfen wurde. Das Beiwort *ΣΩΤΗΡ* stimmt auch hierzu, denn Demetrios nahm es nach der Ueberwindung des Tyrannen an. Der Schluss, dass danach die Kupferstücke in die Zeit vor 162 gehören, da sie diesen Namen nicht tragen, ist nicht sicher. Ebensogut kann auch auf Münzen der gleichen Zeit das Epitheton weggelassen sein, da seine Nennung keineswegs obligatorisch war.

Ferner haben wir Münzen aus der Zeit Alexanders I Balas, die hier in Betracht kommen und zwar sowohl Silber (Svor. Ptol. I 171' und Literatur daselbst) wie Kupfer (Babelon a. a. O. Nr. 928 f.).

Vs: Die Köpfe Alexanders und seiner Gattin Kleopatra Thea (Tochter Ptolemaios VI). Rs: Verschiedene Typen mit der Legende nur des Königs selbst.

1) Drumann-Groebe *Gesch. Roms* I² 337.

2) Drumann-Groebe *Gesch. Roms* I² 346.

Kleopatra erscheint dann in derselben Weise auch mit ihrem zweiten Gatten auf Münzen verbunden (Svoronos a. a. O. 129'), auch hier nur der Name des Königs selbst: *ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΗΜΗΤΡΙΟΥ*.

Am wichtigsten sind aber die Münzen Kleopatras aus der letzten Zeit ihres Lebens, als sie für ihren jungen Sohn Antiochos VIII Grypos die Regierung führte, die Münzen, die sie als Vormündin und nicht als Gattin des Königs darstellen.

1. Ein Unikum des britischen Museums, eine silberne Tetradrachme mit nur ihrem Bilde und nur ihrem Namen *ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΘΕΑΣ ΕΤΕΘΗΛΙΑΣ*. Das Bild hat vollen königlichen Schmuck: Diadem, Stephane. (*J. M. Cat. Seleucid Kings of Syria* S. 85.) Datiert auf 125 v. Chr.

2. Silbermünzen mit den Köpfen von Mutter und Sohn: auf dem Revers *ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ* und *ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ* mit verschiedenen Emblemen. Die Datierungen führen auf die Jahre 125, 124, 121, 120; daneben sind einige undatierte Stücke. (Die Münzen von 125 und 124 sind als in Sidon geschlagen bezeichnet: *ΣΙΔΩ* und tragen manchmal den Zusatz *ΘΕΙΑΣ* zum Namen der Königinmutter, der auch 121 noch vorkommt.) Babelon Nr. 1336 ff.

3. Die entsprechenden Kupferstücke (Babelon a. a. O.) haben, soweit sie datiert sind (125—120), nur den Kopf des Antiochos, einige undatierte Stücke haben auch die beim Silber beobachtete Vereinigung beider Köpfe, einige wenige von beiden Sorten haben nur Götterköpfe (1335 f., 1367). Die Legende ist stets, auch wo der Kopf des Grypos allein erscheint: *ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ*, öfters mit Zusatz *ΘΕΙΑΣ*; manchmal fehlt das *ΚΑΙ*.

Damit sind die Frauenbilder auf seleukidischen Münzen erschöpft. Ueber das hier herrschende System ist folgendes zu sagen. Noch unter Antiochos III. wo ein Bildnisrecht der Frau zum ersten Mal greifbar wird, ist die Prägung der ptolemäischen analog: die lebende Gattin des Königs erscheint ohne Namensnennung auf Kupfer. Dann aber lenkt das System in andere Bahnen: Demetrios I, Alexandros I, Demetrios II haben das Silber der Prägung mit dem Bilde der Gattin geöffnet, zugleich aber eine Beschränkung eingeführt, dass nämlich der Kopf der Gemahlin nicht allein, sondern stets nur mit dem des Monarchen zusammen erscheint. Eine Nennung des Namens der Frau erfolgt auch hier niemals.

Interessant ist aber vor allem die Ausgestaltung des Vormundschaftsmünzrechtes unter Kleopatra 125—120. Auch in Aegypten hatten wir ein solches Recht gefunden, aber es beschränkte sich auf die Setzung beider Namen auf Kupfer, bzw. beider Datierungen auf Silber. So wurde die Stellung von Mutter und Sohn angedeutet, nie durch Setzung des Bildnisses der Regentin offen ausgesprochen.

Hier dagegen erscheint die letztere mit Bild und Titel auf Silber.


teils mit teils (selten) ohne ihren Sohn. Auf dem Kupfer wird sie stets genannt, wenn auch nicht immer abgebildet. Die Prägung von Silber nur mit dem Kopfe der *πασιζασα* und *ῥεά* ist aber augenscheinlich bald eingestellt worden: das einzige erhaltene Exemplar stammt aus dem ersten Jahre der Vormundschaft. Offenbar hat das Novum zu viel Aufsehen erregt. Dagegen hat sich die Prägung mit den Köpfen von Mutter und Sohn die ganze Zeit der Vormundschaft gehalten, auf Silber stets, auf Kupfer zum Teil. Wir werden sehen, wie die hier geschaffene Norm für das Vormundschaftsmünzrecht der Königinmutter fortgewirkt hat. Die Silberprägung mit beiden Köpfen ist in solchen Fällen immer wieder nachgeahmt worden, dagegen hat der Präzedenzfall der völlig autonomen Alleinprägung Kleopatras höchstens einen nach sich gezogen.


3. Sonstige hellenistische Staaten.

Der drittbedeutendste der hellenistischen Staaten, Pergamon, weist überhaupt kein Frauenbild auf Münzen auf. Keine Frau des Attalidenhauses ist auf dem Gelde des Reiches abgebildet oder genannt: nicht einmal die Aussenorte haben es für gut befunden, die den Ptolemäern gegenüber beliebte Schmeichelei auch hier anzuwenden. Dasselbe gilt von der Dynastie von Bithynien.

Von den übrigen kleinasiatischen Staaten, in denen uns Frauenbildnisse auf Münzen begegnen, ist chronologisch an erster Stelle zu nennen das Fürstentum, oder wenn man will Königreich Amastris (vgl. *Rev. d. monn. Gr. d'As. min.* 135 f. und *Six. Num. Chron.* 1885, 63 ff.).

Es gibt von Amastris, der Gattin des Klearch und Lysimachos, der Gründerin der nach ihr genannten Stadt, Münzen folgenden Aussehens:

- 1)  Vs: Amastris als Amazone Rs: Amastris sitzend, hält einen Eros, mit Mitra. Bogen. Legende *AMASTPIOΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ*.

- 2)  desselben Typus.

 mit anderen Beizeichen.

- 4)  mit Nike statt Eros auf der Rs.

An diese Münzen schliessen sich Stücke, die der Amastris nicht mehr gedenken: die Amazone wandelt sich in ein Wappen ohne Portraittähnlichkeit, der Name der Gründerin weicht dem Ethnikon.

Die zeitliche Ansetzung dieser Serien im *Recueil* ist unmöglich. Der Einschnitt wird dort beim Jahre 300 gemacht, als Amastris von Lysimachos verstossen wird. Die Münzen, die sie nennen, sollen in die Zeit der Ehe mit dem Diadochen gehören, während nach ihrem Sturze, also 300/299, eine Ehrung der Amastris unterblieben sei.

Dem widerspricht ganz deutlich Memnon IV am Schluss (*FHG.* III, 530), der sagt, dass Amastris nach ihrer Trennung von Lysimachos und der Beschränkung auf die Vormundschaftsregierung in Herakleia die Stadt

Amastris anlegte. Die Münzen der βασιλεύσα Μαδαστρίζ gehören also in die Zeit von 300-299 bis zu ihrem Tode, die zweite Klasse von Münzen fällt später als ihr Tod.

Darans geht deutlich hervor, ebenso wie aus der Legende „ΑΜΑΣΤΡΙΟΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ“, dass es sich hier um ein wirkliches Münzrecht handelt, nicht etwa um die Ehrung einer βασιλεύσα durch einen Aussenort. Amastris, die in Herakleia nur Königinmutter ist, ist in Amastris Monarchin, so gut wie Ptolemaios in Alexandria, und schlägt als Königin, d. h. als absolute Herrscherin, ihre kgl. Münzen. Als nach ihrem Tode Herakleia an das Reich des Lysimachos kommt durch Ueberwältigung ihrer Söhne, verwandelt sich auch Amastris aus einem Fürstentum in eine πόλις.

Wir kommen zu Kappadokien, zu Ariarathes IV und Nysa, seiner Mutter.

✠ Vs. Die Köpfe von Mutter und Sohn mit Diadem und Schleier, bezw. Tiara.

Rs. Pallas. Legende: ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΝΥΣΗΣ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΤΟΥ ΠΙΟΥ.

Die Annahme von Reinach, *Trois royaumes*, 46 ff., dass es sich um Vormundschaftsmünzen handelt, ist selbstverständlich richtig. Der Zusatz τοῦ εἰοῦ beseitigt alle Zweifel. Wir finden hier also ein genaues Analogon zu der zweiten Klasse der Vormundschaftsmünzen Kleopatras von Syrien, nur noch deutlicher als solche kenntlich gemacht, als diese.

Königreich Pontos. Hier kennen wir aus der Zeit Mithradats IV Silbermünzen (*Recueil*, S. 12), die auf der Vs den König mit seiner Gattin und Schwester Laodike, auf dem Revers Zeus und Hera stehend zeigen, während die Legende lautet: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΤΑΤΟΥ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΛΑΟΔΙΚΗΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΩΝ. Andere Silberstücke haben nur Laodikes Kopf und dementsprechend nur ihre Legende und nur Hera.

Die Münzen stellen das erste Geschwister-Ehepaar im pontischen Hause dar. Die Betonung des „ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΙ“ und die Beziehung auf Zeus und Hera legen es nahe, die Stücke als Hochzeitsmünzen aufzufassen, die diese erste Ehe solcher Art gebührend verherrlichen sollen. Für die Stücke mit Laodike allein hat man (vgl. Reinach *Hist. p. l. monn.*, 131 ff. und dazu Regling, *Wochenschr. f. kl. Philol.*, 1903, 316) die Vermutung geäußert, dass sie Vormundschaftsmünzen seien, dass Laodike für einen uns unbekannten Sohn die Regentschaft geführt habe. Unbedenklich ist die Annahme freilich nicht. Die Reihe der pontischen Könige ist uns seit Reinachs Untersuchung a. a. O. so gut greifbar, dass fühlbare Lücken nicht mehr auszufüllen sind, aber gerade bei diesen kleinasiatischen Herrscherreihen, z. B. Bithynien, hat man so oft einen aus der Literatur nicht bekannten Fürsten einschieben müssen, dass die Vermutung immerhin einige Wahrscheinlichkeit hat, so wenig man sie als

sicher betrachten und staatsrechtliche Maximen darauf aufbauen darf.

Ist sie richtig, so haben wir hier einen Fall von Vormundschaftsprägung in der Art wie die einzelne Silbermünze Kleopatras von Syrien, einen Präzedenzfall für diese; denn die pontische Münze gehört dann bald nach dem Tod Mithradats IV, also etwa 20—25 Jahre vor die Vormundschaft Kleopatras in Syrien; diese Annahme aber, dass was selbst in Syrien sich nicht durchsetzt, schon viel früher in Pontos, das doch wirklich nicht fortgeschrittener war, als jenes, möglich gewesen sein sollte, ist nicht ohne Bedenken. Eher könnte man versucht sein, die Laodike auf der Münze mit der Mutter des grossen Eupator zu identifizieren und in die Zeit von deren vormundschaftlicher Regierung setzen (120 ff.). Das wäre dann eine Nachahmung des soeben in Syrien gegebenen Beispiels.

Letztere Annahme ist auch entschieden der einer Prägung der Gattin ohne Nennung des Gemahls vorzuziehen, denn diese wäre ganz singulär, die Vormundschaftsprägung hätte aber doch wenigstens ein Analogon. Ein Bedenken wäre höchstens, dass die zweite Laodike dann nicht mit der ersten zu identifizieren wäre, wobei die deutliche Identität des Rückseitentyps (Hera) Schwierigkeiten macht¹⁾. Immerhin wird man bei der Vormundschaftsmünze stehen bleiben müssen²⁾.

Ehe ich die späteren uns hier angehenden Fälle pontischer Prägung behandle, muss ich die noch übrigen hellenistischen Staaten oder Staaten der hellenistischen Kulturwelt besprechen, denn diese späteren Pontier sind bereits dem römischen Einflusse unterworfen, zeigen also nicht mehr eine rein hellenistische Form des Münzrechtes.

Dagegen gehört die Prägung der Dynamis noch vor die Geltendmachung kaiserlicher Normen für die von ihr beherrschten Gebiete. Dynamis war die Gattin des Asander, des Mörders des Pharnakes, später des Scribonius, der ihrem ersten Gatten nachfolgte und zuletzt, nach Scribonius' Sturz, des römischen Vasallenfürsten Polemo I von Pontos. Von ihr ist eine Goldmünze erhalten (Sallet, *Beiträge zur Geschichte und Na-*

1) Die Ähnlichkeit der Gesichtszüge ist nicht so gross, dass sie die Trennung absolut verbietet. Die Laodike auf der Münze mit Mithradat hat ein ganz anderes Kinn als die auf der anderen Münze (Reinach a. a. O. Pl. VI und S. 12: *veuve de M IV ou V*).

2) Reinach *L'histoire p. l. monn.* S. 132 macht auf eine Drachme von Amisos aufmerksam, die nach dem Monogramm in die Zeit Mithradats III gehört. Diese zeigt einen Frauenkopf auf der Vs. auf der R. das Monogramm BA—IA, das Reinach (*πασιλιιστης*) *Λαοδίζης* lesen will. Die Abkürzung wäre ganz ungewöhnlich und ich kann mir nicht vorstellen, wie eine Stadt oder ein kgl. Münzbeamter — denn wahrscheinlich war Amisos damals bereits königliche Stadt — den Namen der Königin so verstümmelt. Sollte es sich auch hier um Vormundschaft handeln? Das wäre also abermals eine Alleinprägung auf Silber. Aber sicher ist die Auflösung keineswegs, selbst wenn man mit Reinach sich dazu entschliesst, anzunehmen, dass Laodike ehrenhalber in dem nach R.s Ansicht noch autonomen Amisos das Jahresamt führt und ihr Name gleich dem anderer Archonten abgekürzt wird.

mismodik der Könige des einmündigen Bosphors S. 15 ff.), die ihren Kopt, wie ihre Legende zeigt: *ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΑΝΔΡΕΩΣ*; dazu die Datierung 281 bosp. Aera = 17 6 v. Chr. Diese Münze ist geschlagen zwischen dem Tode des Asander und der Ehe mit Scribonius, also als Dynamis als selbständige Königin herrschte. Sie trug das Diadem, sie war βασιλισσα nicht = γυνὴ βασιλέως, sondern als weiblicher Monarch; dem entspricht der Befund der Münze, es liegt kein spezielles Frauenbildnisrecht vor, sondern das allgemeine Münzrecht des Souveräns.

Interessante Münzen weist die Stadt Kios in Bithynien auf. Sie hat Kupfermünzen von zwei verschiedenen Königinnen. Die älteren zeigen einen weiblichen Kopf und die schon im Kreise stehende Aufschrift *ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΟΡΣΟΒΑΡΙΟΣ ΜΟΥΣΗΣ*, die Rückseite zeigt den Stadt-heros Herakles und die Legende *ΗΡΩΣΕΙΕΩΝ ΤΩΝ ΗΡΟΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ* (*Recueil* S. 316), die wohl späteren tragen einen anderen Kopf mit der Umschrift *ΩΡΟΔΑΛΤΙΟΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΥΚΟΜΗΔΟΥΣ ΑΥΤΑΥΤΟΥ* (*Recueil* u. a. O.). Rs wie oben. Beides \mathfrak{E} .

Reinach, *Trois Rojannes* S. 138 ff. vermutet, dass Orsobaris-Musa von Pompeius, Orodaltis von Caesar eingesetzt ist: das letztere ist möglich, da wir 47 einen Lykomedes, der eventuell ihr Vater sein könnte, als Fürsten oder, wenn man will, König von Komana finden (Strabo XII, 3. 38, Reinach S. 139). Eine Orsobaris kennen wir als Tochter des Mithradat, die Pompeius im Triumph aufführte, aus App. *Mithrad.* 117. Dass nun diese nach der Gefangenschaft in Rom eine Herrschaft in Asien empfangen haben soll, wie Reinach S. 140 meint, ist nicht gerade wahrscheinlich, trotz Caesars Rede für die Bithyner 63 (s. Gellius V 13, Reinach S. 142). Immerhin ist eine bessere Erklärung mit unserem Material nicht zu beschaffen.

Bei beiden Münzsorten ist zu beachten, dass nicht nur die Frau sondern auch das Ethnikon des Ortes im Genetiv steht, man also zweifelhaft sein kann, wer der Münzherr ist. Namentlich der zweite Fall, Orodaltis, ist wohl am einfachsten so zu lösen: Lykomedes hat ein Aufsichtsrecht über eine Anzahl Städte von Caesar (?) erhalten, unter ihnen auch über Prusias am Meer. Dieses ist also sozusagen sein Aussenort und setzt, um ihm ein Kompliment zu machen, seine Tochter auf die städtische Münze. Daher kommt die auffallende Ausdrucksweise βασιλέως . . . θρηγατρός. Eine zweite Möglichkeit ist: Da Prusias von seinem Hauptort, Komana, zu weit entfernt liegt, hat Lykomedes seine Tochter dorthin delegiert und hat ihr zugleich ein beschränktes Münzrecht auf \mathfrak{E} übertragen, etwa wie Euergetes seiner Gattin ein unbeschränktes auf \mathfrak{V} und \mathfrak{R} übertrug. Βασιλισσα ist sie nicht, sondern nur θρηγατὶς βασιλέως und nur als solche kann sie sich titulieren.

Die Orsobaris dagegen ist βασιλισσα, also entweder Königin oder Gattin eines Königs, dem die πόλις eine Aufmerksamkeit erweisen will

oder aber eine Selbstherrscherin, die irgendwie in Parallele mit den *Hgov-antig*, denn diese werden ausdrücklich genannt, ein Münzrecht ausübt.

Von den Staaten Kleinasiens bleibt Galatien zu behandeln. Hier kommt eine Silbermünze in Betracht. Vs: ΒΑΣΙΛΕΩΣ Δ[ΗΙΟΤΑΡΟΥ] ΑΔΕΛΦΟΥ. Kopf des jungen Königs Deiotaros. Rs: ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ [ΑΔΟΒΟΥ] ΠΙΘΝΑΣ. Büste des Adobogiona (vgl. Reinach *l'hist. p. l. m.* 151 ff., *Recueil* S. 127, Dressel, *Z. f. Num.* XXI 226). Mit vollem Rechte hat man aus der Münze des jungen Deiotaros (III) geschlossen, dass es sich um Vormundschaft handelt, dass die auf der Münze dargestellte Adobogiona als Königinmutter die Regierung leitet. *Recueil* a. a. O. wird die Münze 31—5 v. Chr. gesetzt. Dazu ist zu bemerken: Deiotaros III kommt durch den Tod seines Vaters Kastor auf den Thron. Dieser erfolgt wahrscheinlich 36 v. Chr. Die Münze gehört also sicher in die Mitte der 30er Jahre, ist auf keinen Fall über 31 hinunterzurücken, wo Deiotaros als erwachsener Fürst den Antonius nach Aktion begleitete¹⁾. Damit ist nun die Datierung auf der Vorderseite in Verbindung zu bringen: ΖΚΥ. Man hat dies 427 lesen wollen. Damit ist gar nichts anzufangen. Was soll das für eine Aera sein, die ungefähr 463/2 beginnt, nach der die galatistische Dynastie rechnet, und die doch fast zwei Jahrhunderte über die Begründung des galatistischen Staates überhaupt hinausreicht? Ich lese daher lieber V als Jahreszeichen²⁾ (400 ist auch nicht V sondern Y) und rechne „Jahr 27“ = 36 v. Chr. Denn 62 v. Chr. ist die Dynastie durch Pompeius in Galatien eingesetzt worden, das ist ein Zeitpunkt, der eine Aera begreiflich macht.

Staatsrechtlich liegt kein Novum vor, sondern nur ein neues Beispiel für die verbreitete Vormundschaftsprägung auf Silber, die sowohl die Mutter, wie den Sohn zur Geltung kommen lässt.

Im hasmonäischen Judenstaat kommt ebenfalls ein Fall von Frauenregierung vor: Salma Alexandra, die Witwe des Alexandros Johannes, als Vormünderin ihrer aus der Geschichte des Pompeius bekannten Söhne Hyrkanos und Aristobulos. Wellhausen, *Isr.-Jüd. Geschichte* S. 268, bestreitet die Existenz von echten Münzen der Alexandra überhaupt, während Madden, *Coins of the Jews*, 2. Aufl. S. 91 f. ihr einige Kupfermünzen zuschreibt, die aber alle einen äußerst ungewissen Charakter zeigen. Stücke mit der Legende ΒΑΣ... ΑΛΕΞ... und

יְהוֹשֻׁעַ בֶּן יוֹסֵף הַכֹּהֵן הַגָּדוֹל

sind ihr sicher abzusprechen, die hebräische Legende weist sie unbedingt dem König, bezw. Hohenpriester Alexander Johannes zu, dem Gemahl der Salma Alexandra.

1) Plut., *Ant.* 61, 63, Dio 50, 13, 5, Drumann-Groebe *Gesch. Roms* I² 347 Anm. 13.

2) V wäre dann nichts als eine abweichende Form des auf seleukidischen Münzen und Inschriften oft genug belegten Jahreszeichen L, dessen verschiedene sonstige Gestalten aus den Papyri bekannt sind.

Ganz unsicher sind die von Reichhardt in den *Wiewur numismatischen Monatsheften* 1869 und von Madden im *Nam. Chron.* 1865 veröffentlichten Münzen. Keine Legende ist völlig lesbar, auf dem einen sind nur die Buchstaben $\Lambda\Lambda\Xi$ zu unterscheiden.

Ein drittes Kupferstück von nicht viel besserer Erhaltung trägt nach Madden a. a. O. S. 92 die Legende ΒΑΣΙΛΗΣ ΜΑΒΕΞ und einen Anker. Die Rs zeigt eine achtstrahlige Sonne, zwischen deren Strahlen hebräische Buchstaben gestanden haben sollen, von denen man noch ein τ zu erkennen glaubt.

Irgend welche Schlüsse aus diesem Material zu ziehen, ist unmöglich. Auf Vormundchaftsmünzrecht fehlt jede Anspielung und an eine Prägung des Königs mit der Legende seiner Gattin zu denken, ist auch nicht eben ratsam, da nirgends ausser auf der ersten sicher ihm zuzuweisenden ein Münzherr eindeutig zu erkennen ist. Auf dieser aber ist von der Gemahlin gar nicht die Rede. Auch der Anker zwingt nicht eine besondere Emission mit dem Namen der Alexandra anzunehmen, im Gegenteil; dieses Zeichen ist auf den Münzen des Alexandros Johannes ganz gewöhnlich.

Wir wenden uns zu den östlichsten Staaten der hellenistischen Welt, den Fürstentümern Baktriens.

Hier ist zunächst eine Silbermünze des Königs Eukratidas zu nennen, dessen Legende $\text{ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΕΤΑΣ ΕΥΚΡΑΤΙΔΑΣ}$ und Bild mit Diadem und Helm die Vs einnimmt, während die Rs 2 Büsten mit der Legende $\text{ΠΑΤΕΡΩΝ ΚΑΙ ΜΑΤΕΡΩΝ}$ zeigt. Ich sehe mit dem *B. M. Cat.* S. 19 in ihnen die Eltern des Münzherrn Eukratidas¹⁾. Die Münze soll das Andenken der Eltern feiern, etwa wie die ptolemäischen Goldmünzen der $\thetaεοί \text{ Ἀδελφοί}$ unter Energetes.

Interessanter sind die Silber- und Kupfermünzen der Agathokleia (vgl. Rapson in der *Corolla numismatica* 66, *Festschrift für Head* S. 245 ff.): Vs: $\text{ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΣΤΡΑΤΩΝΟΣ ΚΑΙ ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΑΣ}$. Beide Büsten.

Rs: Athene und Monogramm ΓP . Indische Legende, die nur Strato nennt (𑀲𑀸𑀓)²⁾.

Ferner (ebenfalls 𑀲𑀸𑀓) Vs: $\text{ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΗΣ ΘΕΟΤΡΟΠΗ[Τ] ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΑΣ}$, ihre Büste.

Rs: Indische Legende, nennt nur Strato: der stehende „König“ auf der Rs ist natürlich Typus, nicht Portrait. 𑀲𑀸𑀓 ebenso, Rs sitzender Herakles.

¹⁾ *B. M. Cat.* S. 21 setzt dagegen auch den älteren der beiden Heliokles als Sohn oder Bruder des Eukratidas an. Ich wäre entsprechend der Gedächtnismünze geneigt, die Münzen des Königs Heliokles eben dem von seinem Sohn gefeierten Vater Heliokles zuzuschreiben.

²⁾ = *B. M. Cat.* S. 43.

Dazu Kupfer Vs: *ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΑΣ ΣΤΡΑΤΩΝΟΥΣ*, aber Agathokleias Büste. Rs: nur seine Legende auf indisch.

Endlich Silber, das von Agathokleia überhaupt nichts mehr weiss.

Wir haben hier also Münzen, die nur die Frau, solche die nur den Mann, solche die beide als Münzherren nennen. Rapson a. a. O. hat die Vermutung geäußert, dass Agathokleia die Mutter und Vormüdin des jungen Straton gewesen sei; nach dem oben beobachteten Material kann dies nicht bezweifelt werden. Wir beobachten hier also ein allmähliches Zurückdrängen des Vormundschaftsrechtes in vier verschiedenen Phasen.

I. Agathokleia: Portrait und griechische Legende. *⊕*. *⊕*.

Straton: Indische Legende, kein Portrait.

II. Agathokleia: Portrait und griechische Legende. *⊕*.

Straton: Portrait, griechische, indische Legende.

III. Agathokleia: Portrait, aber keine Legende. *⊕*.

Straton: Legende auf griechisch und indisch.

IV. Agathokleia: nichts. *⊕*.

Straton: Portrait und Legende auf griechisch und indisch.

I und II zeigen zwei Phasen ausgebildeten Vormundschaftsrechtes, die Königinmutter erscheint in Bild und Legende. III ist schon nicht viel mehr als eine Ehrung der abgedankten Mutter durch den emanzipierten Sohn, er allein ist Münzherr, das Portrait Agathokleias ist auf das Niveau der Prägung mit dem Kopfe der lebenden Königin in Aegypten und sonstwo gesunken¹⁾. IV nennt dann die Mutter überhaupt nicht mehr.

Dazu kommt noch die vereinzelte *⊕*-Prägung, die uns Hermaios und Kalliope nennt (*B. M. Cat.* S. 66):

Vs: *ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΕΡΜΑΙΟΥ ΚΑΙ ΚΑΛΛΙΟΠΗΣ*.

Beide Köpfe mit Diadem.

Rs: Dasselbe auf indisch. Der König sitzend.

Die Münze ist genau analog den Vormundschaftsmünzen in Syrien und bei Agathokleia in Baktrien: es ist also wohl, wenn auch nicht zu erweisen, doch das wahrscheinlichste, auch hier an eine Vormundschaft der Mutter über den Sohn zu denken. Im genaueren entspricht das Stück der Phase II der Agathokleia, nur dass hier die Mutter auch in der indischen Legende genannt wird.

Noch ein Staat bleibt im Osten zu erledigen: die Parther. Zwei Beispiele können wir aus dem Bereiche ihrer Münzprägung heranziehen. Zunächst Silber- und Kupfermünzen Phraates V Phraatakes, des Sohnes Phraates IV und der Thea Musa, der diesem von Augustus geschenkten italischen Sklavin, die bald zur legitimen Königin erhoben wurde. Sie setzte die Entfernung ihrer Stief-söhne zugunsten ihres eigenen Sohnes

¹⁾ Es erscheint, wie dort auch nur auf Kupfer.

durch und ihr ist Phraates auch erlegen, worauf Phraatakes den Thron bestieg.

Aus dessen Regierungszeit nun gibt es Silbermünzen, deren Vorderseite den König mit der Legende *ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ* und deren Revers Thea Musa zeigt mit der Legende *ΘΕΑΣ ΟΥΡΑΝΙΑΣ ΜΟΥΣΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ*. Man kann hier nicht an Vormundschaftsmünzen denken, denn wenn auch Phraatakes als Knabe auf den Thron gekommen ist — wahrscheinlich 9 v. Chr. und er kann nicht vor 21 geboren sein, da Thea Musa erst 22 nach dem Osten ging —, so sind doch die Münzen nicht darauf basiert, dass die Mutter die Zügel der Regierung führte; denn die Datierung gerade der Stücke, die Musa zeigen und nennen, führt in die Jahre 313–315 seleukidischer Aera, d. h. 1–3 n. Chr., und die Stücke aus den ersten Jahren des Phraatakes nennen die Mutter gar nicht (*B. M. Cat. Parthia* S. 139 ff.).

Das Kupfer folgt dem nämlichen Prinzip (a. a. O. S. 141), nur dass die Namen nicht genannt werden.

Da ein Vormundschaftsrecht ausgeschlossen ist, bleiben nur zwei Möglichkeiten; entweder ist Thea Musa schon gestorben und die Münzen verherrlichen die Vergottete, analog den *φιλῶντινος*-Münzen der Ptolemaier, wozu der Beiname *ΟΥΡΑΝΙΑ* sehr gut passen würde, oder aber wir greifen auf die Nachricht zurück, die Josephus (*Jud.* XVIII 2, 4) überliefert, dass Phraatakes mit seiner Mutter eine — bei den Parthern nicht so ungeheuerliche — eheliche Verbindung eingegangen sei. Diese Annahme ist wohl noch die wahrscheinlichere von beiden.

Dann wäre kein Novum zu konstatieren; Prägungen mit dem Bilde des Königs und seiner Gattin sind uns schon wiederholt begegnet. Gerade in Syrien, wo man zuerst nach Analogien zu suchen hätte, begegnet uns eine solche Prägung unter drei Königen (Demetrios I. Alexandros I. Demetrios II.). Abweichend ist nur, dass Phraatakes die Köpfe auf beide Seiten verteilt, wie eine Generation vorher Antonius und Kleopatra getan hatten, von wo es vielleicht entnommen sein könnte.

Noch einmal, unter König Gotarzes (41–51 n. Chr.), gibt es Kupfermünzen, die auf der Vorderseite den König, auf der Rückseite einen weiblichen Kopf tragen, den man als seine Gattin deutet (*B. M. Cat. Parthia* S. 171 f.). Sicher ist die Deutung keineswegs, es ist nicht zu ersehen, warum gerade Gotarzes seiner Gemahlin ein Bildnisrecht einräumt. Immerhin enthält sie nichts Unmögliches, wenn es auch in Parthien selten ist, dass die Gattin des Monarchen neben ihm auf Münzen erscheint. Genannt wird ihr Name niemals, ebensowenig wie der der Thea Musa auf den entsprechenden Kupferstücken.

Damit ist das System der orientalischen Staaten, die noch nicht unter den Regeln römischer Prägungen stehen, erledigt.

Es ergaben sich folgende Grundregeln: die lebende Gattin eines leben-

den Herrschers hat Bildnisrecht, aber nicht Münzrecht, auf Kupfer ohne den Gatten in Aegypten; auf Silber und Kupfer, aber nie ohne den Kopf des Gatten, in Syrien, Pontus, Parthien. Münzrecht hat eine Frau nur dann, wenn sie in eigener Person regiert, kraft Erbfolge (Amastris, Dynamis) oder Delegation (Berenike II).

Seit dem 2. Jahrhundert v. Chr. bildet sich ein Vormundschaftsmünzrecht aus, das wir in Aegypten, Syrien, Pontus(?), Galatien, Baktrien belegen können und auch noch später in Pontus und Bosporos wiederfinden werden. Seine häufigste Erscheinung ist gemeinsame Prägung von Mutter und Sohn auf Silber und Kupfer, ausnahmsweise auch eine solche nur der Mutter auf Silber (Syrien, Pontus?). Die Zusammenstellung von ihrem und seinem Portrait mit ihrer und seiner Legende ist sehr wechselnd, auch innerhalb desselben Landes, bald behauptet die Regentin, bald der junge König das Uebergewicht.

Die verstorbene und vergottete Königin wird dem Könige gleich behandelt, sie erscheint *sub specie deae* mit göttlichem Namen auf den Münzen ihres Landes¹⁾. Neben allen diesen Reichsmünzen der verschiedenen Staaten, die die eigene Königin verherrlichen, finden sich, fast nur in frühhellenistischer Zeit, städtische Münzen, die die Herrscherin eines verbündeten und befreundeten Großstaates darstellen, ihrer eigenen lokalen Göttin anähneln und bald mit mehr bald mit weniger Rücksichtnahme auf das Geldsystem der Großmacht selbst dem betr. Hofe ein Kompliment machen, ohne dabei der dargestellten Frau irgendwelche staatsrechtliche Machtfülle zuschreiben zu wollen. —

Abseits steht das hellenische Königreich im Westen, die Monarchie des Hiero in Syrakus (274—216), die hier noch zu besprechen bleibt. Hieros Gattin Philistis erscheint auf silbernen Tetradrachmen und Drachmen viele Jahre hindurch.

Vs: Kopf der Philistis mit vielen verschiedenen Beizeichen.

Rs: Quadriga, bzw. Biga. Ebenfalls verschiedene Beizeichen. Legende der Königin.

Sonderbar ist hier die reiche Prägung auf Edelmetall mit dem Bilde der lebenden Königin — denn nichts weist darauf hin, dass sie verstorben ist — und deren Legende *ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ*.

Holm, *Gesch. Siciliens* III 694 betont mit Recht, dass die Portraits der verschiedenen Mitglieder der kgl. Familie bestimmten Nominalen entsprechen:

1) Eine besondere Abart dieser Prägung liegt in den ägyptischen Hochzeitsjubiläumsmünzen aus Gold vor. Sie sind rechtlich Stücke der vergotteten Königin, nämlich der Philadelphos. Nur werden dem Kopfe dieser Göttin regelmässig die Züge der lebenden Königin verliehen, deren Hochzeitsfest zu feiern die betreffende Münze bestimmt ist.

✓	Hieron.
✠ 32 Litren	Hieron.
✠ 16 oder 20 L.	Philistis.
✠ 8 Litren	Gelon. der Kronprinz.
✠ 5 Litren	Philistis.
✠ 4 Litren	Gelon.
✠ 1 Litra	Gelon.

Hier liegt also ein abweichendes System vor. Die Portraits der Königin sind nicht Dokumente einer juristischen Stellung, sondern Wertzeichen. Eine Erklärung dafür zu suchen, ist müßig, wir müssen uns mit dem Befunde begnügen und konstatieren, dass die Regeln der östlichen Staaten in dem entlegenen Sizilien keine Geltung errungen haben. Das syrakusanische Königtum ist auf gänzlich abweichender Basis, durch Volkswahl, entstanden und hat auch in den Jahrzehnten seiner Existenz diesen singulären Charakter in seinem Münzwesen offenbart.

Hier sei noch bemerkt, dass das zweite Volkskönigtum der Zeit, das der Antigoniden in M a k e d o n i e n, keinerlei Frauenbildnisrecht kennt.

4. Rom.

Wir kommen zur Prägung der römischen Kaiserzeit. Sie ist die Prägung der Beamten des römischen Staates, zuerst der Tres-Viri, später des Prinzipes. Mit ihr verquickt sich die Tradition der Monarchie, wie sie aus dem Osten herüberströmt und je nach dem Charakter des Kaisers und seines Systems mehr oder weniger das beamtenhafte, an die Persönlichkeit des einzelnen Prinzipes geknüpfte Bildnisrecht unwandelt in ein solches dynastischer Färbung, bei dem dann natürlich auch ein Bildnisrecht der kaiserlichen Damen möglich wird.

Scharf zu scheiden ist vor allem dieses so gekennzeichnete Münzrecht, die kaiserlich-römische Prägung, von der sehr verbreiteten Lokalprägung der Städte, neben die in geringerem Umfange die anderer lokaler Faktoren, der *zourá* oder der Provinzen tritt. Seit Augustus schon und bis in das Ende des eigentlichen Prinzipats hin¹⁾ begegnet uns diese Prägung der *πόλεις* etc. Normal ist bei ihnen allen die strikte Beschränkung auf Kupfer. Ausnahmsweise, aber lokal wie zeitlich nie sehr ausgedehnt, kommt auch Silberprägung vor, namentlich wenn lokale Bedürfnisse von der oder jener Stelle des Reiches ein zeitweiliges Nachlassen der Regeln erforderten, wenn ein bestimmter Bezirk eine grössere Quantität an Edelmetall brauchte und die vorhandene Reichsmünze nicht genügte, das Defizit wettzumachen. Solchen momentanen Notlagen sind die Prägungen der *zourá* etc. entsprungen.

1) Das wirkliche Verschwinden lokaler Prägungen fällt in der Revolutionszeit des 3. Jahrhunderts auf. Seit Kaiser Tacitus hält sich nur die von Alexandria.

Es war nun entweder Gesetz oder zum allermindesten an Gesetzesstatt beobachtete Regel, dass alle diese Lokalprägungen, von *πόλις*, *zouri* oder Provinzen, die Zugehörigkeit zum Reiche irgendwie auszudrücken verpflichtet waren. Am einfachsten geschah dies, indem man den Kopf des Kaisers und seinen Namen neben den lokalen Emblemen und Legenden prägte. Aber bei der unendlichen Zahl der lokalen Emissionen — im westlichen Kleinasien, das allerdings besonders reich damit beglückt war, finden sich nach einer flüchtigen und keineswegs vollständigen Berechnung ungefähr 140 Lokalprägungen! — lag es nahe genug, Varianten zu schaffen. Und so wurden denn von Anfang an neben den Bildern der Kaiser auch ihre Söhne und Brüder, Gattinnen, Schwestern und Töchter auf Münzen verherrlicht, bald zu zweien oder dreien vereint, bald mit, bald ohne genaue Nennung des Namens, bald der Kopf, bald die ganze Figur. Genau so machten es dann die römischen Kolonien, die sich im Weltreiche ausbreiteten. Die Städte, wie Korinth oder Patrai in Griechenland, Emerita und Caesaraugusta in Spanien und viele in anderen Teilen des Imperium schlugen natürlich genau denselben Weg ein, wie die *πόλις*. Auch sie prägen die Verwandten des Kaisers auf ihren Kupfermünzen und so finden wir in ihren Emissionen ebenso wie in denen der *πόλις* weitaus die meisten der kaiserlichen Damen verwirgt.

So finden wir unter Augustus¹⁾ Livia und Julia auf lokalen Prägungen, unter Tiberius Livia (sehr häufig, der *B. M. Cat.* nennt Sardes, Magnesia a. S., Mytilene, Pergamon n. v. a.). Unter Caligula ist ein Abflauen der Frauenprägung in den Städten festzustellen, wir kennen sehr wenige sichere Münzen seiner Schwestern oder Gattinnen (vgl. Cohen I², 245 ff., die Stücke der Drusilla und Julia Livilla sind ganz unsicher, *B. M. Cat.* weiss von Livilla in Mytilene nichts). Claudius' Regierung zeigt — wir werden sehen, analog der Reichsprägung — eine raschere Entwicklung: Messalina, Octavia und namentlich die jüngere Agrippina finden sich auf vielen lokalen Prägungen. Dem Reichsrecht parallel flaut die Entwicklung unter Nero wieder ab, Poppaea und Messalina sind selten, die kleine Tochter der ersteren, Claudia, nur zweimal (Cohen a. a. O. S. 315 f.) belegt.

Unter den Flaviern wächst die Bewegung, Julia Titi findet sich ziemlich, Domitia Domitiani sehr oft. Damit ist die Norm fixiert, genau wie im staatlichen Geldwesen und wir finden im zweiten Jahrhundert fast alle Kaiserinnen, ebenso wie auf Reichsmünzen, auch auf lokalen Prägungen wieder. Entsprechend dem Gebrauch, den das Imperium im ausgehenden Antoninenzeitalter annimmt, wird auch die Kronprinzessin als Augusta auf Münzen verherrlicht.

1) Die Beispiele, die vor die Begründung des Prinzipats unter das Triumvirat fallen, behandle ich unten.

Bis auf Gallienus finden wir die *Augustae*¹⁾ auf Münzen in allen Reichsteilen, die eine häufiger, die andere weniger häufig — nur die beiden Frauen der Eintagsregierung des Didius Julianus, seine Gattin Manlia Scantilla und seine Tochter Didia Clara, sind noch nicht aus der Reichsprägung in die der Einzelgewalten vorgeedrungen — dann aber geht es rasch zu Ende. Aurelians Gattin Severina ist ganz selten und Zenobia — als letzte Frau auf Lokalmünzen —, die Gemahlin des Odainathos, auch. Beide erscheinen nur noch auf den Münzen von Alexandria.

Damit komme ich auf die Lokalprägungen der Kaiserzeit nicht wieder zurück: es handelt sich um autonome Münzen, deren Münzherr die Stadt etc. ist und deren Typen zwar die Zugehörigkeit zum Reiche ausdrücken sollen, aber sonst völlig der Entschliessung der lokalen Autorität anheimgestellt sind. Mit dem römischen Staats- und Münzrecht, den Normen, die für die kaiserlichen Emissionen maßgebend sind, haben sie nach dem Buchstaben des Gesetzes nichts zu schaffen, wenn sie auch praktisch nie allzuweit davon abweichen werden. Die Tatsache, dass mehrere Personen der Dynastien auf ihnen erscheinen, die uns auf Reichsgeld nie begegnen, zeigt deutlich, dass es keinerlei Bestimmung gab, die bestimmte Verwandte des Prinzepts auf Münzen zuließ und andere ausschloss, sondern dass die Ortsautorität nach eigenem Gutdünken sich aussuchte, wessen Portrait man wählte, um die Abhängigkeit von der Monarchie zu dokumentieren, auch nach eigenem Belieben bestimmte, ob man nur den Kopf oder die ganze Figur, ob man die betr. Prinzessin allein oder mit dem Kaiser zusammen darstellte, wie man den Titel formulierte, endlich ob man nicht das Bild überhaupt wegliess und nur den Namen setzte.

Die Münzprägung des Kaiserreichs beginnt mit Caesar, der das Bildnisrecht des Lebenden analog dem Gottkönigtum in das römische Geldwesen eingeführt hat. Von ihm haben wir kein Beispiel des Bildnisrechtes einer Frau, wohl aber von den Trimmviren, die hier auf seinen Bahnen weiter fortschreiten (vgl. Mommsen, *Staatsrecht* II² S. 789).

M. Antonius ist der erste der Gewalthaber, der den Kopf einer Frau auf Münzen setzt. Seine Gattin Fulvia erscheint auf Silber (Cohen I² 51 No. 3); Vs: Fulvias Portrait und Antonius Titel III. VIR. R. P. C. Rs: Ein Löwe und Name des Antonius. Antonius betritt hier also Wege, die denen des hellenistischen Rechtes entsprechen. Die Gattin des Machthabers erscheint ohne Namen auf Münzen, die seinen Namen als den des Münzherren tragen, nur hat Antonius den hellenistischen Gebrauch dadurch überboten, dass er das Bild der Gattin auch auf Silber zuließ, ohne sein Portrait daneben zu setzen. Ebenso begegnet uns Octavia auf Münzen des Antonius (Cohen, S. 52 f.), Gold wie Silber. Auch sie wird nicht

¹⁾ Zu denen gelegentlich mehr Frauen als Gattin und Kronprinzessin gehören. So erscheint unter Caracalla, Elagabal und Alexander die Kaiserin-Mutter.

mit Namen genannt, der Münzherr ist eindeutig Antonius. Nur ihr Kopf erscheint, teils allein auf dem Revers, teils neben dem Gemabls auf der Vorderseite. In der Goldmünze Cohen S. 52 Nr. 1 erkennt Sallet vielleicht mit Recht eine Erinnerungsmünze auf die Versöhnung der Machthaber und den Ehebund Octavias mit Antonius (vgl. Dressel, *Z. f. N.* XXI 240 f.).

Die Münzen des Antonius, die der Kleopatra gedenken, habe ich erwähnt (S. 16 f.). Sie zeigen eine Weiterentwicklung des Bildnisrechtes durch den Einfluss der allmächtigen Geliebten und die Stellung des Orients überhaupt. Sowohl auf den nach römischem Fusse geschlagenen Münzen (Svor. *Ptolem.* Nr. 1906 ff.), wie den Tetradrachmen, die zum Umlauf in Syrien bestimmt waren (Svor. 1897 f.), erscheint Kleopatras Bild und Legende neben dem Portrait und der Legende des Antonius. Auf den vielleicht in Kyrene geschlagenen Kupferstücken (Svor. 1899 f.) hat er ebenfalls keinen Vorzug vor ihr: die Legenden finden sich ohne Portrait in völlig paralleler Weise auf die beiden Seiten verteilt.

Neben dieser Prägung des Beamten Antonius erscheinen Fulvia wie Octavia auf einigen Münzen, die von Städten oder Münzmeistern auf eigene Hand geprägt sind. So hat C. Numonius Vala, der Münzmeister des Antonius zur Zeit des perusinischen Krieges, auf seinen Aurei neben Anspielungen auf kriegerische Vorgänge auch den Kopf der Fulvia *sub specie deae Victoriae* geprägt, eine Aufmerksamkeit für die Gattin des Triumvirn, die in dem Kriege, den sie entfacht, begreiflich genug ist, aber keinerlei staatsrechtliche Maximen andeutet. Ihr Name ist selbstverständlich nicht genannt, denn nicht sie ist es ja eigentlich, die verherrlicht wird, sondern die Victoria (Cohen I² 51 Nr. 2). Dem entsprechen die Stücke 1 und 4 bei Cohen a. a. O. Nr. 1 ist ein Kupferstück der Stadt Fulvia in Phrygien, die ihre Eponymia *sub specie deae* verherrlicht, sich also zum Reiche des Antonius so stellt, wie die Aussenorte in Syrien zu dem der Kleopatra. Nr. 4 gehört der Stadt Lugdunum an (Λ) und zeigt das Bild Fulvias, natürlich ohne Legende. Auch hier ist nur eine Nachahmung hellenistischer Stadtgebräuche, kein Novum zu konstatieren.

Ähnlich steht es mit Octavia. Sie erscheint auf Kupfer, das des Antonius Flottenpräfekten 39—36 v. Chr. geschlagen haben, ohne Namensnennung, nur als Münztyp (Coh. S. 53 ff. Nr. 4—13). Daneben auf Kupfermünzen der Städte Korkyra, Thessalonike, Tripolis Phoinike. Auch hier ist nichts zu erläutern.

Antonius steht mit seiner Ausdehnung des Frauenbildnisrechtes in seiner Zeit ganz allein. Seine orientalisch-dynastische Politik wird von Augustus in keiner Weise nachgeahmt, bei diesem weicht die Dynastie dem persönlichen Fürstentum, staatliche Ehrenrechte hängen nicht an der zufälligen Ehe oder Blut-verwandtschaft mit dem Monarchen, sondern an der Stellung zum Staat. Das Individuum ist der Untertan des Prinzeps

und hat keine Rechte, die der Prinzeps hat — im Staat: ob es dabei in der Familie dem Prinzeps ganz nahe steht, geht den Staat nichts an. Der Prinzeps ist der Beamte und erste Diener des Reiches, als solcher prägt er mit seinem Bilde und logischerweise kann er dieses Beamten-ehrenrecht nicht auf Familienmitglieder übertragen, die nicht solchen Charakter eines leitenden Beamten haben. Der hellenistische König herrscht, weil er Mitglied der und der Familie ist und die Abspaltungen, die er am Münzrecht vornimmt, kommen folglich den übrigen Mitgliedern dieser Familie zugute, vor allem der Gattin. Der Prinzeps herrscht, weil er ein Amt hat und event. Abspaltungen von dem an dieses Amt geknüpften Bildnisrechte können nur solchen zugute kommen, die auch ein Amt haben. (Vgl. die ephemere Prägung der Proconsuln von Asien und Afrika. Mommsen, *Staatsrecht* II² S. 789).

Unter Tiberius finden wir die erste Spur einer Wiederaufnahme des Bildnisrechtes der Frau. Es handelt sich um Kupfermünzen, auf denen die dargestellte Göttin — Pietas, Salus u. a. — die Züge der Livia erhalten hat. Die Legende nennt sie, entsprechend der Darstellung *sub specie deae*, nicht. Durch tribunizische Datierungen ist die Zeit der Münzen festgelegt. Wir haben Stücke aus den Jahren 22, 23, 33, 34 n. Chr. (Cohen I² S. 179 f. Nr. 1—4).

Einen anderen Charakter haben Cohen Nr. 6—8 (auch \mathfrak{E}).

Vs: S. P. Q. R. IVLIAE AVGVSTAE. Wagen mit Maultiergespann.

Rs: Legende des Tiberius.

Dieses sind die ersten Beispiele der später immer mehr anwachsenden Gattung der Begräbnismünzen.

Es handelt sich durchweg um Kupfermünzen des Senates. Tiberius selbst steht auf dem Boden des Augustus, er kennt keine Münzherrslichkeit der Livia. Er selbst erweist ihr auf den Münzen, die er ausgibt — auf Gold und Silber — auch keinerlei Ehre, die an ein Bildnisrecht, an irgend eine Abspaltung von münzrechtlichen Befugnissen erinnern könnte. Wenn der Senat bei der Auswahl von Typen, die er zu treffen hat, dem Prinzeps bezw. seiner Mutter eine Aufmerksamkeit erweist, ist dies seine eigene Sache. S. P. Q. R. weihen dem Gedächtnis der Livia Münzen, wie sie sie prägen, die kaiserlichen Emissionen ignorieren sie.

Eine Ausnahme hat Augustus selbst gemacht bei Julia, seiner Tochter, der Mutter der als Nachfolger in Aussicht genommenen Prinzen Gaius und Lucius. Cohen I² S. 180 zeigt eine Silbermünze, deren Vs den Kaiser mit der Legende AVGVSTVS, deren Rs einen Dianakopf mit der Legende C MARIVS TRO III VIR aufweist. Der Kopf hat deutlich Portraitszüge und ist äusserst wahrscheinlich Julia. Genannt wird der Name der Frau nicht. Andere Silberstücke desselben Marius (Cohen a. a. O. S. 186) zeigen Julia mit den beiden Prinzen. Auch hier erscheint daneben Bild und Legende des Kaisers, dagegen nicht die Namen der Julia und ihrer Söhne.

Diese Stücke sind wahrscheinlich Geschichtsmünzen, einmal geprägt zur Erinnerung an die Proklamation der Prinzen zu *principes iuventutis*, d. h. ihrer offiziellen Einführung in die Reihe der Leiter der *res publica*. Hier ist Julia zugleich mit ihnen verherrlicht worden, da sie das Bindeglied zwischen dem Kaiser und den Prinzen darstellte. Ein Münzrecht liegt hier nirgends vor, die Köpfe sind nicht Bezeichnung der Münzherren, sondern sind ein Typus, den die Münze der besonderen Gelegenheit angepasst erhält.

Dazu kommt ein Unikum der Wiener Sammlung (Cohen 214 Nr. 1): eine Silbermünze vom Jahre 21 n. Chr.

Vs: Kopf des Tiberius und sein Name mit Datierung: IMP. VII.

Rs: DIVVS AVGVSTVS IMPER. OCTAVIA. Die Köpfe der Geschwister.

Dass die Münze aus dem Zusammenhang herausfällt, ist deutlich. Eine Frau wird neben dem verstorbenen Kaiser namentlich aufgeführt und zwar auf Silber. Eine Frau, die längst tot ist und zu ihren Lebzeiten wohl Schwester des Prinzeps und Gattin des Triumvirn Antonius war, aber niemals zu dem Staate als solchem in Beziehung stand.

Man würde schon allein der Darstellung wegen zögern, das Stück als Reichsmünze anzuprehen; aber auch der münztechnische Befund verbietet das. Cohen nennt es a. a. O. „frappé en Crête“. Man wird nun nicht gerade Kreta zu urgieren brauchen, aber wie mir Dr. Regling mitteilt, macht die grobe Art der ganzen Münze, ihr Stil und vor allem ihr Fuss einen scharfen Unterschied zwischen ihr und den Reichsmünzen, wenigstens der stadtrömischen Prägung. Eine lokale Autorität ist nicht aufgeführt, was die Zuweisung erschwert, vermutlich handelt es sich um irgend eine Provinz, kaum um eine *πόλις* oder *colonia*, die den Namen nicht auslassen würden.

Soweit die beiden ersten Monarchen des neuen Rom. Der oben angedeutete Beamtencharakter, das Undynastisch-Persönliche der neuen Monarchie kommt gerade bei der Behandlung des Frauenbildnisrechtes zur Geltung. Städte und Provinzen wetteifern in der Verherrlichung der Dynastie, der Senat selbst benutzt sein Münzrecht, um die Mutter des Prinzeps zu verewigen, Augustus aber setzt nur ein einziges Mal den Kopf seiner Tochter, zum Andenken an das Fest der Vorstellung ihrer Söhne, nicht als Münzherrin, sondern als Münztypus, Tiberius, hier wie immer der Prinzeps *zar' ižoxir*, kennt kein Bildnisrecht der Frau.

Mit Caligula beginnt der Kampf des dynastischen Königtums gegen den Beamtenprinzipat. Aus allem, was wir von ihm hören, lässt sich das erkennen. Sein Gedanke, seine Schwester zu heiraten, ist eine tendenziöse Nachahmung der Gottkönige, ein bewusstes Negieren der augusteischen Tradition. Der von ihm erzählte Plan, vom N.-W.-Rande des Palatin eine unmittelbare Verbindung mit dem Tempel des Jupiter

herzustellen, dem er sich ähnlich fühlte, ist wohl überspannt, aber kein Zeichen des Wahnsinns, wie die Modernen meist glauben. Die Angleichung von Monarch und Gott ist kein Krankheitssymptom, sondern eine Staatsraison¹⁾.

Wir bemerken zu seiner Zeit eine sorgfältige Imitation des hellenistischen Münzrechtes, teils durch ihn, teils durch die Senatskupferprägung, die natürlich nicht ohne sein Wissen geschieht: lebende Frauen auf Kupfer, tote auch auf Edelmetallen.

1. Lebende Schwestern des Caligula. \mathfrak{A} . Vs: der Kaiser und seine Legende. Rs: Drusilla, Agrippina, Julia stehend mit zugesetzten Namen. Das ist hellenistisch, namentlich wenn man bedenkt, welche gottköniglich-hellenistischen Beziehungen zwischen Caligula und seinen Schwestern walteten (die Proklamation der Ehe mit Drusilla wurde nur durch deren Tod verhindert). Wir finden die Schwester, wie unter Euergetes I von Aegypten als Rs. von Kupfer mit Namensumschrift, die natürlich ebensowenig, wie dort, münzherrliche Ansprüche bezeichnen soll (Coh. I² 273).

2. Ferner haben wir Kupferstücke von Caligulas Mutter Agrippina. Vs: Ihr Kopf mit der Legende AGRIPPINA . M . F . MAT . C . CAESARIS AVGVTI oder AGRIPPINA . M . F . GERMANICI CAESARIS. Rs: Maultierwagen und Legende S. P. Q. R. MEMORIAE AGRIPPINAE (Cohen I² S. 231 Nr. 1 ff.).

Eine andere Reihe von Münzen mit Agrippinas Portrait hat als Rs. TI. CLAVDIVS CAESAR AVG. GERM. P. M. TR. P. IMP. P. P. Dazu: S. C. im Felde. Es handelt sich in beiden Fällen um Gedächtnismünzen, die im ersten Falle sich schon durch den Typ als solche dokumentieren. S. P. Q. R. weihen eine Emission dem Andenken der verstorbenen Kaiserin-Mutter. Dass unter Claudius die Prägung des Typs fortgesetzt wird, ändert nichts; nur der Name des Kaisers erscheint als Umschrift auf der Rs. Der Widmende ist natürlich der Senat, wenn auch die Legende den Kaiser dazu nennt (Cohen a. a. O. Nr. 3).

Auf Kupfer setzt Caligula also beide Systeme fort, das hellenistische (1) und das schon unter Tiberius für Livia beobachtete römische (2).

Ganz hellenistisch aber ist sein Bildnisrecht der Frau auf Edelmetallen (Cohen a. a. O. S. 233). Vs: AGRIPPINA MAT. C. CAES. AVG. GERM. Agrippinas Kopf. Rs: Caligulas Kopf und Legende. Datierungen (37. 40. 41 n. Chr.).

Hier erscheint die tote Frau auf Gold und Silber mit ihrem Namen. Das ist für Rom etwas gänzlich Neues, wird aber klar durch die hellenistischen Instinkte des Caligula. Das Vorbild zu dieser \mathfrak{A} - und \mathfrak{R} -Prägung mit der Toten ebenso wie zu der \mathfrak{A} -Prägung mit der Lebenden haben wir in Aegypten beobachtet.

1) Herr Professor Lehmann-Haupt macht mich darauf aufmerksam, dass eine der meinen entsprechende Anschauung über Caligula bereits von H. Willrich, *Klio* III 288 ff., vertreten worden ist.

Claudius: Hierher gehören zunächst die Münzen der Antonia, die Cohen a. a. O. S. 222 f. wenigstens zum Teil unter Caligula setzen möchte. Da aber auf der ganzen einheitlichen Emission nur Claudius genannt wird, wo überhaupt eine Kaiserlegende erscheint (auf Æ), ist es unwahrscheinlich, dass die Reihe zu zerreißen und ein Teil dem Caligula zuzuweisen ist, der zudem die Antonia wohl zuerst mit Ehren überhäufte, dann aber umbringen liess.

Gold und Silber zeigen auf der Vs Antonia mit der Legende ANTONIA AVGVSTA. Der Kopf ist teils mit einem Diadem, teils mit Ähren gekrönt. Die Rs hat verschiedene Typen; als Legenden erscheinen: CONSTANTIAE AVGVSTI; PACI PERP., SACERDOS DIVI AVGVSTI (was Antonia zu ihren Lebzeiten war).

Das Kupfer hat Antonias Kopf ohne Schmuck, dieselbe Legende und auf der Rs die Legende des Claudius nebst S. C. Dargestellt ist auf der Rs zuweilen Antonia stehend, natürlich als Typ, nicht als Portrait.

Zu diesen Münzen tritt die erwähnte Fortsetzung der Kupferprägung mit dem Kopfe Agrippinas I. analog den Kupferstücken der Antonia stets mit Namen des Kaisers ausser dem S. C.

Von den Gattinnen des Claudius finden wir auf Reichsmünzen die Messalina noch garnicht; den grossen Fortschritt des Frauenbildnisrechtes bringt die Zeit der jüngeren Agrippina (Cohen I² 271 f.; Dressel Z. f. N. XXIV 96 ff.). Sie erscheint allein ohne Namen oder Portrait des Kaisers auf Senat-kupfer. Vs: AGRIPPINA AVG. GERMANIC. F. CAESARIS AVG. und ihr Kopf. Rs: Ceres und S. C., bzw. Maultierwagen ohne S. C.¹⁾

Es handelt sich nur um Kupfer und gar nicht einmal um eine besonders zahlreiche Emission, aber zum ersten Male ist hier der Kopf einer lebenden Frau ohne Erwähnung des Kaisers geprägt. Die Ehre, die der Senat nur der toten Livia und der toten Agrippina I hatte widmen können, ist hier zum ersten Male auf eine lebende Frau übertragen. Sogar der Maultierwagen erscheint, auch er zu Lebzeiten, denn sie ist die Gattin CAESARIS AVG., was die Münze als vor dem Tode des Claudius, also lange vor ihrem eigenen geprägt erweist (vgl. Dressel a. a. O. S. 981).

Sodann findet sich — auch dies eine Neuerung — die lebende Agrippina mit Claudius zusammen auf Gold und Silber (Cohen I² 273 f.), teils beide auf einer Seite, teils auf beide verteilt, Agrippina teils mit (Nr. 3 f.), teils ohne (Nr. 1 f.)²⁾ Ährenkranz der Ceres. Die Legenden

¹⁾ Trotzdem sicher Reichs- Æ (Dressel a. a. O. S. 981, Cohen nach Veillant liest auf der Vs CAESARIS AVGVSTI M. Das M steht tatsächlich auf keinem Exemplar.

²⁾ Die Stücke, die Agrippina ohne den Kranz zeigen, sind auf Drachmenfuss geschlagen und dienen lokalen Bedürfnissen in Kleinasien, sind aber gleichwohl Reichsmünze. Die leichte Verdeckung, die in Rom noch ratsam erscheint, fällt hier also fort. Eine Darstellung *sub specie aeternitatis* ist das natürlich nicht (s. d. Tabelle am Schluss).

nennen beide: Claudius mit Datierungen (50 n. Chr.) und AGRIPPINA AVGVSTA, Nr. 2 mit dem Zusatz CAESARIS AVG.

Ein drittes Novum begegnet uns in den Silberstücken Agrippinas mit ihrem Sohne Nero vor dessen Regierungsantritt, also unter Claudius (Cohen I² S. 275 Nr. 5), Vs: Agrippina mit dem Cereskranz, AGRIPPINAE AVGVSTAE, Rs: NERO CLAVD. CAES. DRVSVS GERM. PRINC. IVVENT. Büste des jungen Nero.

Soweit die Zeit des Claudius. Wir finden einen gewaltigen Fortschritt des Frauenbildnisrechtes: Die beiden bisher nur verstorbenen Damen gewidmeten Ehren: Bildnis auf Kupfer allein, auf Gold mit dem Kaiser, werden beide auf die lebende Agrippina übertragen. Und sogar die Vereinigung mit dem Kronprinzen Nero genügt, um die Gattin des Monarchen auf Edelmetall erscheinen zu lassen.

Unter Nero wird zunächst die Prägung fortgesetzt, die ihn und seine Mutter vereinigt zeigt (Cohen a. a. O. Nr. 3, 4, 6, 7), sowohl in Gold wie in Silber. Vs: beide Köpfe, bald gegenüber, bald nebeneinander. Rs: Quadriga oder Ehrenkranz. EX S.C. Die Legenden stehen verschieden, bald seine auf der Vs und Agrippinas auf der Rs (Nr. 3 f.), bald umgekehrt (Nr. 6 f.). Agrippina wird genannt AGRIPP. AVG. DIVI CLAVD. NERONIS CAES. MATER. Cohen a. a. O. Nr. 1 und 2 sind Reichsmünzen (Æ), die für lokale Bedürfnisse in Asien geprägt sind. Auf der einen Seite erscheint Nero mit Legende, auf der anderen Agrippina mit der Legende AGRIPPINA AVGVSTA MATER AVGVSTI.

Nur selten ist Agrippina verschleiert, der Kranz ist ganz aufgegeben, den man unter Claudius noch setzte (Nr. 3 f.), entsprechend der offenen Nennung des Namens der Augusta in der Legende.

Abgesehen von diesem ersten Anfange der Regierung zeigt die Zeit des Nero ein völliges Abflauen der Frauenprägungen: Octavia und Poppaea kommen auf Reichsmünzen überhaupt nicht vor, ebensowenig die jung gestorbene Tochter der letzteren, Claudia.

Ein Ueberblick über die julisch-claudische Epoche lehrt, dass nach der so gut wie vollständigen Ablehnung eines Frauenmünzrechtes unter Augustus und Tiberius unter Caligula eine Nachahmung hellenistischer Formen eintritt, die der lebenden Frau das Reichs-Æ, der Verstorbenen auch die Edelmetalle öffnet. Claudius hat darauf auch diesen Maßstab fallen lassen und seine Gattin Agrippina erscheint auf Kupfer, ohne dass er genannt wird, auf Gold und Silber — als Lebende — mit ihm und Nero zusammen. Hier ist man also weit über die Normen der hellenistischen Reiche hinausgegangen. Nero setzt fort, was er von Claudius übernimmt, verhält sich aber sonst ablehnend gegen die Wege, die die beiden letzten Regierungen eingeschlagen haben. Auch lässt Nero nur die Prägung der Frau mit dem Kaiser fortsetzen, dagegen verschwinden die Kupferemissionen, die nur den weiblichen Kopf und Namen tragen.

Galba, Otho und Vitellius — deren Regierung freilich kaum eine Ausbildung neuer Normen zuließ — folgen dem Vorgänger hierin.

Vespasian hat seine Gattin Domitilla verloren, ehe er Kaiser wurde. Ihrem Andenken sind eine Anzahl Silbermünzen gewidmet (Coh. I² S. 426), die auf der Vs ihr Bild mit der Legende DIVA DOMITILLA AVGVSTA, auf der Rs verschiedene Allegorien tragen.

Auf Gold und Silber erscheint sie ferner auf Münzen, die nach Vespasians Tode Titus dem Andenken seiner Eltern weihte (Cohen a. a. O. S. 427). Vs: Ihr Bild und Legende wie oben. Rs: Ihr Gatte mit DIVVS AVGVSTVS VESPASIANVS.

Ebenso gelten ihr¹⁾ die üblichen Begräbnismünzen in Kupfer, unter Titus geschlagen. Vs: Maultierwagen mit der Legende MEMORIAE DOMITILLAE S. P. Q. R., bzw. (s. Anm.) DOMITILLAE IMP. CAES. VESP. AVG. S. P. Q. R. Die Rückseite zeigt die Legende des Titus und seine Datierung (80 und 81 n. Chr.).

Ein neues Anfließen der Frauenprägung bringt der Ausgang der flavischen Zeit, die Regierung Domitians.

Die jüngere Julia, Tochter des Titus und später angeblich in wilder Ehe mit Domitian lebend, auch von diesem konsekriert, erscheint auf Gold, Silber und Kupfer (Coh. I² 465 ff.).

✠: Vs Ihr Kopf mit Legende DIVA IVLIA AVGVSTA (das letzte Wort zuweilen auf der Rs). Rs Elephantenwagen, auf dem Julia thront (Cohen Nr. 1 und 19).

Andere Stücke (Nr. 6 und 8) zeigen auf der Vs ihren Kopf und IVLIA AVGVSTA, auf der Rs einen Pfau und DIVI TITI FILIA.

✠: Die beschriebenen Goldmünzen auch in Silber (Cohen Nr. 7 und 5, letztere mit der Legende CONCORDIA AVGVSTI auf der Rs, bzw. Nr. 20).

Ausserdem gibt es noch Silberstücke mit der Legende IVLIA AVGVSTA mit oder ohne T. AVG. F. oder DIVI TITI F. Die Rs hat Allegorien²⁾.

✠: Die Kupferstücke sind ähnlich. Die Legende der Vs lautet IVLIA IMP. T. AVG. F. AVGVSTA. Die Rs hat Allegorien (Cohen Nr. 2—4, 18). Andere sind die üblichen Begräbnismünzen (Cohen Nr. 9 f.). Vs: DIVAE IVLLAE AVG. DIVI TITI F. S. P. Q. R. Maultiergespann. Rs: Legende des Domitian mit Titel aus den Jahren 90 und 91.

Es existieren ferner Gold- und Silbermünzen, die Julia als IVLIA

¹⁾ Cohen a. a. O. 427 Anm. weicht mit Recht von der Zuweisung Eckhels an die jüngere Domitilla ab. Nr. 3 ist zweifellos die ältere wegen des Zusatzes IMP. CAES. VESP. AVG., der nur die Gattin Vespasians bezeichnen kann. Demnach wird es mit Nr. 1 und 2 nicht anders stehen, die deutlich mit Nr. 3 zusammengehören.

²⁾ Cohen Nr. 11—17, worunter 15 eine für lokale Zwecke in Kleinasien geschlagene Münze auf Drachmenfuß ist. Nr. 17 bei Cohen hat natürlich nicht S. C. auf der Rs. (✠.)

AVGVSTA DIVI TITI F. auf der einen, den Divus Titus auf der andern Seite zeigen (Cohen I² 468).

Wir kommen zu Domitia, der Gattin des Domitian, die ihn überlebte (Cohen I² 534 ff.). Sie erscheint daher stets als Lebende, auch auf allen drei Metallen.

Die Vs nimmt stets ihr Bild ein mit ihrem Namen DOMITIA AVGVSTA, dem in der Regel der Name des Gatten im Genetiv beigesetzt ist. Die Rückseiten zeigen Allegorien, wie bei Julia; ausserdem gelegentlich des Todes ihres kleinen Sohnes dessen Bild als Kind (Nr. 10, V.).

Etwas abweichend sind die Æ-Stücke Cohen 13 ff., die nur ihren Kopf¹⁾ zeigen, aber die Legende des Kaisers. Die Rs trägt dann keine Legende.

Viele Gold- und Silbermünzen tragen auch ihr Bild auf der einen, das des Domitian auf der anderen. Die Legende der Fran lautet ebenfalls DOMITIA AVGVSTA, öfters mit dem Genetiv des Gemahls.

Soviel über die Flavier. Wir sehen, wie die Reaktion gegen das Frauenbildnis auf Münzen wieder einer entgegengesetzten Strömung Platz machen muss. Vespasian prägt das Bild seiner verstorbenen Gemahlin auf Silber, was Titus auch auf Gold fortsetzt. Hier handelt es sich also nur um die Verstorbene. Domitian aber, der wieder auf dem Throne eine Gemahlin hat, schwenkt sofort in die Bahnen des Claudius ein, ja überbietet ihn noch. Dass die lebende Kaiserin allein auf Kupfer erscheint, hatte auch dieser schon gestattet, dass sie mit dem Gemahl zusammen auf Edelmetallen geprägt wird, ebenso; dass sie aber allein auf Edelmetallen erscheint, mit nur ihrem Namen, ist ein gänzliches Novum. Das nicht einmal durchweg gesetzte „Gattin des Domitian“ ändert daran auch nichts. Damit ist der Gipfel eines Bildnis-rechtes der Gattin²⁾ erklommen.

Ehe wir die Weiterentwicklung im 2. und 3. Jahrhundert verfolgen, müssen wir einen Blick werfen auf die

Vasallenstaaten des Kaiserreichs.

Im Bereiche der von Rom abhängigen Staaten haben wir von Augustus bis zum Ende des 1. Jahrhunderts acht Beispiele von Frauenbildnissen auf Münzen.

In die armenischen Wirren, in die Kämpfe der augusteischen Zeit führt uns das Portrait der Erato und des Tigranes (Babelon, *Rois de Syrie* 216 Nr. 30).

Æ. Vs: Tigranes III mit Legende: ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΤΙΓΡΑ-ΝΗΣ.

1) Wenigstens äusserst wahrscheinlich ihren.

2) Julia erscheint natürlich nicht, weil sie die Nichte, sondern weil sie die Gemahlin des Kaisers ist, auf Münzen.

Rs: Eratos Kopf. ΕΡΑΤΩ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΓΡΑΝΟΥ ΑΔΕΛΦΗ.

Diese Münze gehört in die Zeit der Samtherrschaft der Erato mit ihrem Bruder (Tacitus *Ann.* II 3: *sociati more externo in matrimonium repugnante*), nicht in die Zeit der alleinigen Herrschaft (Tac. II 4), denn damals war Tigranes schon tot. Man kann nun an eine wirkliche Samtherrschaft denken, wie Tacitus sie anzudeuten scheint, dann wäre die Münze ganz selbstverständlich, da sie ja in Erato den Souverän darstellt. Oder aber wir legen darauf Gewicht, dass die Münze nur den Tigranes βασιλεύς nennt, bei Erato aber sogar das βασιλισσα vermeidet und durch ἀδελφή βασιλέως ersetzt. Dann wäre sie nur Gattin-Schwester des Monarchen und nicht Münzherrin. Ihre Prägung entspräche dann den Kupfermünzen Berenikes II in Aegypten, wo sie auch mit Namen erscheint. Münzherr aber gleichwohl der βασιλεύς ist und nicht sie.

Schwierigkeiten macht die Erklärung der Münze in keinem von beiden Fällen. Einfluss Roms ist hier nicht zu erkennen, abgesehen von der technischen Seite. Die beiden Köpfe sind — wie bei Antonius und den dies nachahmenden Parthern — auf Avers und Revers verteilt.

Die Polemoniden in Pontos:

Polemo I von Pontos, der durch die Ehe mit der oben erwähnten Dynamis auch Bosporos seinem Reiche angliederte, hinterliess die Krone seiner Witwe Pythodoris und zwar nicht als Vormüdin eines minderjährigen Königs, sondern als Erbin der Herrschaft.

Wir haben von ihr Silbermünzen mit Darstellungen des Augustus, Tiberius und der Livia¹⁾ auf der Vs und der Legende ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΠΥΘΟΔΩΡΙΣ ΕΤΟΙΣ Ξ bzw. ΞΙ' auf der Rs. Das Bild der letzteren ist bei den Stücken mit dem Kopfe des Augustus ein Steinbock, bei denen mit Tiberius ein Stern oder eine Wage, entsprechend dem Horoskop der Kaiser (vgl. Babelon, *Revue* 20 f.).

Die Zeit ist sicher dadurch, dass das Jahr Ξ = 60 sich mit Augustus und Tiberius verbunden findet, also = 14 n. Chr. ist, d. h. 63 = 17 n. Chr. und Ι = 47 v. Chr., also die Organisation von Pontos durch Caesar nach der Schlacht bei Zela.

Hier macht sich die kaiserliche Regelung des Münzwesens deutlich fühlbar. Pythodoris ist Münzherrin, setzt aber neben ihrer Legende nicht ihr eigenes Portrait, sondern eines von Mitgliedern der kaiserlichen Familie. Die Münze steht auf derselben Stufe, wie die Stadtmünzen, nur dass hier — entsprechend der grösseren Bedeutung des Vasallenstaates — das Silber dominiert. Genannt wird der lokale Münzherr, das Portrait auf der Vs

¹⁾ Babelon *Rec.* 29 nennt den weiblichen Kopf Pythodoris. Die Analogie zu den anderen Münzen legt es nahe, auch hier an ein Mitglied des Kaiserhauses zu denken. Zudem stimmt die Haartracht auf der „Pythodoris“-Münze mit der der authentischen Portraits der Livia überein. Ebenso wird es sich mit den Kupfermünzen verhalten, die Babelon a. a. O. *Ann.* I als in Madrid vorhanden erwähnt.

aber ist ein Dokument der Zugehörigkeit zum Kaiserreich. Es ist genau dieselbe Form, wie wenn etwa Sardes auf seine Münzen Augustus setzt und auf dem Revers *ΣΑΡΔΙΝΩΝ* steht (*B. M. Cat. Lydia* S. 250). Der Kopf des Kaisers und der Name des lokalen Münzherren, in dem einen Falle eine Vasallenrepublik, in dem anderen ein Vasallenfürst.

Noch nicht gültig ist aber diese Regelung des Vasallenmünzrechtes durch Augustus, die wir hier (8 v. Chr. — 19 n. Chr.) beobachten, bei den Münzen des Staates des Juba (Mauretanien-Numidien). *Head, hist. num.* 747. Juba hatte die Kleopatra, Tochter des Mark Anton und der berühmten Kleopatra, geheiratet und war von Augustus als Fürst eines Gebietes eingesetzt worden, das sich aus Teilen von Numidien und Mauretanien zusammensetzte. Er regierte 25 v. Chr. — 23 n. Chr.

Es handelt sich um Silber und Kupfer. Vs: Kopf des Königs und REX JUBA; Rs: Portrait der Kleopatra und *ΒΑΣΙΛΙΣΣΗ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ*. Andere Stücke lassen die Portraits vermissen und nennen nur die Namen. Als Typen dienen auf den Isiskult bezügliche Gegenstände.

Dazu kommen Münzen, die nur Kleopatra nennen, auch nur ihren Kopf aufweisen; die Legende ist dann immer griechisch. Die entsprechenden Stücke Jubas allein haben lateinische Legende.

Die Erklärung für diese Verhältnisse ergibt sich aus der Beobachtung, die Mommsen *Eph. epigr.* I 277 gemacht hat, dass nämlich wahrscheinlich Juba Numidien suo iure beherrscht habe, Mauretanien dagegen der Kleopatra unterstand, also nur insofern an Jubas Reich angegliedert war, als Kleopatra seine Gattin war¹⁾.

Die Münzen Jubas und Kleopatras erklären sich also sehr einfach:

1) Münzen Jubas, Königs von Numidien, natürlich mit ihm allein.

2) Münzen Kleopatras, Königin von Mauretanien, natürlich sie allein, als Souverän.

3) Münzen beider nach der Eheschliessung vor der Unterbindung des Bildnisrechtes der Vasallenfürsten durch Augustus. Beide als Souveräne genannt und abgebildet, nicht als Gatte und Gattin.

4) Münzen beider nach dem Ende des Bildnisrechtes der Vasallenfürsten. Nur die Namen beider Souveräne.

Diese Periode beginnt früher, als 8 v. Chr., denn Pythodoris (S. 40) steht seit dem damals erfolgten Tode des Gatten von Anfang an unter der besprochenen Beschränkung.

Zu erklären ist nichts, die Frau ist Souverän und prägt als solcher, analog Amastris oder Dynamis.

Hierzu tritt noch die ephemere Prägung mit dem Bilde einer Frau

1) Die bekannteste Analogie bieten Ferdinand und Isabella von Kastilien-Aragonien. Beide beherrschen auch in der Ehe nominell jeder seinen Teil; erst ihr Erbe ist König über das Ganze.

in dem Königreiche des Rhoinetalkes in Thrakien, auch zur Zeit des Augustus¹⁾.

☉. Vs: Augustus und Livia. *ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ*.

Rs: *ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΟΜΗΤΑΙΚΟΥ*. Kopf des Rhoinetalkes und einer Fran nebeneinander. (B. M. Cat. Thrakien S. 208 f.).

Es wird sich, wie der *B. M. Cat.* angibt, um die Gattin des Königs handeln. Prägung der Fran auf Kupfer ohne Nennung des Namens ist ja häufig genug.

Man könnte auch an Vormundschaft denken, da die Frauenbildnisse plötzlich aufhören, was dann der Uebnahme der selbständigen Regierung entspräche, aber das ist unwahrscheinlich. Als Rhoinetalkes — noch unter Augustus — stirbt, hat er bereits einen erwachsenen Sohn (Tac. *Ann.* II 44), da ist es nicht gut möglich, auch noch seine eigene Kindheit in die Zeit zu versetzen, wo Octavian bereits den Titel Augustus führt.

Die angedeutete Beschränkung des Vasallenmünzrechtes ist nicht dauernd festgehalten worden. Als man seit Caligula von den strengen Regeln des Augustus abzuweichen begann, lebte auch das Münzrecht der Vasallenstaaten wieder in alter Weise auf.

Zunächst in Pontos, wo im Anfange der Regierung des Caligula Polemo II, der Sohn der Antonia Tryphaina, Tochter Polemos I auf den Thron gesetzt wird. Von ihm und seiner Mutter haben wir eine Anzahl Silbermünzen (*Rev. d. monn. Gr. d'As. min.* S. 21). Wir haben hier ein Vormundschaftsmünzrecht der Mutter, wie es sich seit der hellenistischen Zeit wiederholt findet, und zwar in interessanter Parallele zu der Erscheinung, die wir in Baktrien bei Straton und Agathokleia beobachteten, zeigen die Münzen ein allmähliches Zurückdrängen der Mutter, eine stufenweise Emanzipation des jungen Königs.

1) Vs: Tryphaina mit Legende *ΤΡΥΦΑΙΝΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ*.

Rs: Polemos Kopf ohne Legende.

2) Vs: Tryphaina mit Legende wie 1.

Rs: Polemo ebenfalls mit Legende *ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΠΟΛΕΜΩΝ* (oder im Genetiv).

3) Vs: Nur *ΤΡΥΦΑΙΝΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ*, aber kein Portrait.

Rs: Polemos Bild und Legende wie 2.

4) Münzen König Polemos ohne Erwähnung der Mutter.

Die Münzen bieten nichts Neues, beweisen nur, dass die hellenistische Vormundschaftsprägung der Fran sich hier bis in die Mitte des ersten Jahrhunderts der Kaiserzeit gehalten hat.

1) Bei Rhoinetalkes beobachten wir auch mitten in der Regierung das Verschwinden des Porträts des Vasallen von den Münzen, nachdem er schon vorher Augustus und zuweilen Livia neben dem eigenen Portrait geprägt hatte. Eine ungefähr 10 v. Chr. erfolgte Regelung des Münzwesens der Vasallenstaaten durch Augustus wird auch hierdurch wieder nahegelegt. (B. M. Cat. Thrace S. 209, Nr. 9 und 10).

Ungefähr derselben Zeit gehören zwei Kupferstücke des zweiten Vasallenstaates am Schwarzen Meer an, des Königreiches Bosphoros (*B. M. Cat. Pontus* etc. S. 51). Wir sehen die Büste einer Königin mit der Legende *ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΠΗΛΑΓΗΤΡΕΩΣ*; auf der einen Münze zeigt die andere Seite Livia (??) als Aphrodite, auf der zweiten den König Mithradat von Bosphoros (c. 42—46 n. Chr.) mit seiner Legende.

Man hat (so *B. M. Cat.* a. a. O.) Gepaiyris bisher allgemein als Gattin des Mithradat angesetzt. Ebenso wahrscheinlich ist es aber, auch hier an ein Vormundschaftsrecht zu denken. Denn hierfür bieten sich Analogien, sowohl für die Münze mit, wie ohne Nennung des Königs und auch — wie eben gesehen — für die Abstufung innerhalb der Prägung. Ich setze daher die Münze der Gepaiyris allein in den Anfang der Regierung des Mithradat, als sie die Vormundschaftsregierung unumschränkt ausübte und lasse die Münze mit beiden Portraits folgen als ein Zeichen der Zurückdrängung der Mutter, genau wie in Baktrien und Pontos. Ihnen schliessen sich dann die Münzen des Mithradat ohne Nennung der Mutter an¹⁾.

In die Zeit des wieder aufkommenden Bildnisrechtes der Gattinnen gehören die Frauenmünzen von zwei weiteren römischen Vasallenstaaten, Kommagene und Chalkis (am Libanon).

Wir finden auf den Münzen von Kommagene Jotape, die Gattin Antiochos' IV (38, bzw. 41—72). Sie war die Schwester ihres Gemahls, der erste Fall von Geschwisterehe in diesem Hause.

Babelon, *Rois de Syrie* S. 221 f. zitiert folgende Münzen (sämtlich ϵ l).

1. Münze des Antiochos und der Jotape (Nr. 30). Vs: Antiochos und seine Legende. Rs: Jotape; die Legende ist nicht mehr zu erkennen.

2. Münzen der Jotape allein. Vs: Ihre Büste und Legende *ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΙΩΤΑΠΗ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΣ*. Rs: Skorpion und *ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ* (Babelon Nr. 32—36). Soweit die Münzen des Königreichs Kommagene. Sie bieten nichts Merkwürdiges, sondern ahmen einfach nach, was sich auch im Imperium eingebürgert hatte. Die Gattin des Monarchen erscheint mit ihm und — da es sich nur um Kupfer handelt — auch allein, ohne dass dadurch eine Souveränität ausgedrückt werden soll.

Nr. 31 (Antiochos und Jotape auf beide Seiten verteilt) und 39 (Jotape mit der Legende wie auf Nr. 32 ff.) sind städtische Münzen, wie die Aufschriften der Rückseiten beweisen *ΣΕΒΑΣΤΗΝΩΝ*, bzw. *ΔΑΚΙΛ-ΝΙΤΩΝ*. Beides sind von Kommagene abhängige und seiner Kontrolle unterstellte *πόλεις*, die den Kopf der Königin prägen, wie die dem Kaiser-

1) Auf keinen Fall darf man annehmen, dass diese Münze die Gattin darstelle als Nachahmung der auch in Rom unter Claudius aufkommenden Prägung mit der Gattin, denn die vorliegenden Stücke fallen 42/3. kaum später. Die entsprechende Prägung in Rom setzt aber erst mit der Ehe des Kaisers mit Agrippina ein (49).

reich direkt unterstehenden Städte den der Gattin des Prinzepts, ebenso wie diese mit dem Namen der dargestellten Frau. Die Münzhoheit gehört den Städten, nicht der durch die Aufmerksamkeit geehrten Dynastie.

In noch spätere Zeit, wohl schon in die des Domitian, führt uns die Kupferprägung mit Frauenbild in Chalkis am Libanon.

Hier herrscht bis 92 (?) Aristobul als lokaler Vasallenfürst und ihn und seine Gattin Salome kennen wir von Münzen (Head, *hist. num.* 684).

Vs: ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΑΡΙΣΤΟΒΟΥΛΟΥ und der Kopf des Dynasten.

Rs: ΒΑΣΙΛΙΣΣΗ ΣΑΛΩΜΗΣ und der Kopf der Königin.

Auch hier sehen wir nur, dass, wie natürlich, die kleinen Dynasten den Gebrauch der kaiserlichen Währung in ihren beschränkten Grenzen nachahmen. Aristobulos hat seiner Gattin einen Platz und eine Legende auf seinen Münzen eingeräumt, wie dies die Imperatoren auch taten, wie vor allen Dingen gerade sein Zeitgenosse Domitian es in reichstem Masse tat. Zu erklären bleibt an der Prägung nichts.

Wir kehren zu den Münzen des Kaiserreichs zurück, die wir auf einem Gipfelpunkte der Frauenprägung unter Domitian verlassen haben, wo die Gattin zu ihren Lebzeiten auf Gold und Silber erscheint, ohne dass dabei des Kaisers anders gedacht wird als im Genetiv des Gatten hinter dem Namen der Frau.

Von Traian ist bekannt, dass seine Hauptschwäche die persönliche und dynastische Eitelkeit war; er liess keine Gelegenheit vorübergehen, nach seinem oder seiner Frau oder Schwester Namen Orte oder Strassen zu benennen, ihnen Tempel zu erbauen u. s. f. Wir können uns nicht wundern, dass er in Bezug auf den Kreis der Personen, die den Augusta-titel und das Münzrecht erhielten, noch über die Normen Domitians hinausging.

Plotina, die Gattin des Traian, erscheint lebend allein und auf allen drei Metallen, genau wie Domitia (mit dem für das Münzrecht bedeutungslosen Namen des Gemahls im Genetiv). Die Rückseite zeigt Allegorien, wie von nun an stets (Cohen II S. 96 ff.).

Ferner erscheint sie natürlich mit Traian zusammen auf Gold (Cohen II 98 f.), mit Nerva und Traian zusammen ebenfalls auf Gold (Cohen II 95 f.), einmal mit der ebenfalls lebenden Matidia zusammen (S. 99). Ihr Name wird immer genannt: PLOTINA AVGVSTA.

Dazu treten nun auch zwei andere Augustae, des Kaisers Schwester Marciana und seine Nichte Matidia.

Erstere, die Traian überlebte, erscheint ebenfalls auf Gold und Silber mit der Legende MARCIANA AVG. SOROR IMP. TRAIANI CAESAR. AVG. GERMAN. DAC. (Cohen II 100). Sie teilt diese Münzen mit der Matidia, ihrer Tochter, die mit dem Titel MATIDIA AVGVSTA die Rs einnimmt.

Matidia begegnet uns ausser in den erwähnten Verbindungen mit Plotina (A) und Marciana (A und A) unter Traian nicht, immerhin ist es bedeutsam, dass hier bei der Nichte des Kaisers ein Bildnisrecht auf Edelmetallen überhaupt möglich ist.

Hadrian setzt die Prägungen, die er von Traian überkommt, fort. Wir begegnen unter ihm Plotina auf Gold und Silber mit dem neuen Kaiser zusammen (Cohen II 99), wobei sie als PLOTINA AVG. die Vs. er die Rs einnimmt, und allein (Coh II 97 Nr. 10) als PLOTINA AVG. DIVI TRAIANI PARTHICI. Ferner hat ihr Hadrian nach ihrem Tode Konsekrationsmünzen in A (?) und A schlagen lassen mit ihrem Kopf und Namen auf der Vs und CONSECratio auf der Rs.

Marciana, die Schwester Traians, hat unter Hadrian entsprechende Ehren genossen. Wir können nicht beweisen, dass ihr auch als Lebender unter Hadrian ein Münzrecht zustand, wohl aber kennen wir Konsekrationsmünzen, die ihr dieser Kaiser (A und A), bzw. sein Senat (A) widmete (Cohen II 100 Nr. 3 ff.). Sie erscheint als DIVA AVGVSTA MARCIANA. Die Rs hat CONSECratio, der Typus der Rs ist manchmal der Maultierwagen, den wir schon früher auf Begräbnismünzen fanden.

Matidia, ihre Tochter, die unter Traian noch nicht allein auf Münzen erschien, begegnet unter Hadrian sowohl lebend (Cohen II 102 Nr. 8 ff.), wie konsekriert (Nr. 1 ff.), lebend auf allen Metallen, konsekriert auf Gold und Silber¹⁾. Die Legenden lauten im ersten Falle MATIDIA AVG. DIVAE MARCIANAE F. (das beweist die Prägung unter Hadrian), im zweiten DIVA AVGVSTA MATIDIA.

Hadrian hat auch seinem Adoptiveltermpaar, Traian und Plotina, nach dem Tode der letzteren Goldmünzen geweiht, die auf der Vs den regierenden Kaiser, auf der Rs Traian und Plotina und die Legende DIVIS PARENTIBVS aufweisen (Cohen II 246).

Abgesehen von der Fortsetzung dieser Prägungen aber hat Hadrian nur eine Frau auf seinen Münzen zugelassen, seine Gattin Sabina, die Tochter der Matidia, diese allerdings in unerhörter Mannigfaltigkeit. Vor und nach ihrer Konsekration — sie starb unter Hadrian — finden sich Gold-, Silber- und Kupfermünzen mit ihrem Bilde und Legende SABINA AVGVSTA, DIVA AVGVSTA SABINA, DIVA AVGVSTA n. a. Die Rs zeigen die verschiedensten Symbole und Allegorien. Fast jeder Typ ist in allen drei Metallen erhalten (Cohen II 246 ff.). Mit Hadrian zusammen findet sich Sabinas Kopf auf Kupfer und Silber, Vs: Ihr Bild und Legende SABINA AVGVSTA, Rs: HADRIANVS AVGVSTVS und sein Bild, zum Teil mit Datierungen nach Konsulaten Hadrians.

Das nächste Frauenbildnis ist das Faustinas I., der 141 gestorbenen Gattin des Antoninus Pius. Es bietet sich dasselbe Bild, wie unter Ha-

1) Auf Kupfer einmal mit Hadrian zusammen, Coh. II 152, Nr. 550.

drian. DIVA FAVSTINA und FAVSTINA AVGVSTA wechseln als Legendenden der Vs der in allen Metallen vorhandenen Münzen. Die Reverse sind so mannigfaltig, wie bei Sabina. Mit dem Gatten zusammen kommt Faustina nicht vor (Cohen II 413 ff.).

Von der jüngeren Faustina, der Tochter des Pius und Gattin des Marcus Aurelius, gibt Cohen zwei Kupferstücke noch als Prinzessin. Das erste (Cohen II 412) zeigt Antoninus Pius auf der Vs, die junge Faustina auf der Rs mit der Legende FAVSTINAE AVG. PH AVG. FIL.; das zweite (Cohen II 442) zeigt auf der Vs die ältere Faustina als DIVA FAVSTINA, auf der Rs FAVSTINA AVGVSTA und den Kopf der jüngeren Faustina.

Bei beiden ist die Ursprung aus der kaiserlichen Hauptprägstätte sehr unsicher, weil sie kein S. C. haben, was sonst auf den Kupfern der Faustinen mit gewohnter Regelmässigkeit steht. Ich glaube, dass diese Münzen wohl im Namen des Reiches geschlagen wurden, aber nur für lokale Zwecke und Bedürfnisse, unabhängig von der regelmässigen Folge der grossen Emissionen, ein Fall, den wir schon ein paar Mal beobachtet haben¹⁾.

Dagegen ist die Tatsache an sich nicht abzustreiten, dass Faustina II schon als Augusta und Kronprinzessin auf Reichsmünzen erscheint.

Wir begegnen ihr nämlich in derselben Weise, wie bisher Sabina und Faustina der Älteren, auf Gold, Silber und Kupfer, als Diva und Augusta vor und nach der Konsekration, aber in der Legende heisst sie öfters PH. AVG. FIL. Das ist nun äusserst unwahrscheinlich, wenn dieser bereits DIVVS ist, was er zur Zeit von Faustinas Kaisertum war. Wir müssen also unter Antoninus Pius ein Novum verzeichnen, dass er die Kronprinzessin als Augusta im Münzrecht der Gattin gleichstellte (vgl. hierfür Cohen III 135 ff. Nr. 62, 82, 108, 114, 118, 124, 128, 129, 131, 133 n. s. w.)

Die Darstellung der Faustina mit Marcus Aurelius zusammen kommt nur auf Medaillons vor (Cohen III 127, vgl. aber Eckhel VII 79), ebenso wenig kann man die von Cohen III 378 aufgeführte Vereinigung von Faustina und ihrem Sohne Commodus annehmen; das betr. Stück (Æ) hat kein S. C.

Als Gattin des Kaisers aber steht Faustina mit einer ebensolchen und womöglich noch mannigfaltigeren Prägung da, wie ihre Vorgängerinnen (Cohen III 135 ff.).

Lucilla, die Gattin des L. Verus, erscheint selbstverständlich in genau derselben Weise als alleinige Münzherrin auf allen Metallen, wie die vorhergehenden Kaiserinnen²⁾. Münzen mit CONSECRATIO oder DIVA

1) Dasselbe gilt von dem Stücke der Faustina mit Commodus Cohen III 378 das ganz unsicher ist.

2) Man könnte höchstens zweifeln, ob die Münzen alle in die Zeit des L. Verus gehören, oder später weitergeprägt worden sind. Commodus hatte seiner Schwester

fehlen bei ihr natürlich, da sie als Opfer ihres Bruders Commodus fiel und nicht konsekriert wurde (Cohen III 214 ff.).

Das nämliche gilt von Bruttia Crispina, der Gemahlin des Commodus (Cohen III 382 ff.). Auch bei ihr fehlen begreiflicherweise die Konsekrationsmünzen, da sie nicht vergottet wurde. Zu ihren Lebzeiten dagegen begegnet sie uns auf Gold, Silber und Kupfer, wie die anderen Kaiserinnen.

Mit Commodus zusammen finden wir Crispina (Cohen III 388) abgesehen von Medaillons auf Gold, das nach Ausweis der Datierung bereits unter Marc Aurel geschlagen ist. Damit haben wir ein zweites Beispiel dafür, dass die Augusta-Kronprinzessin auch Bildnisrecht hat, es nicht erst durch den Tod des letzten Kaisers erhält. Wir beobachteten dasselbe schon bei Faustina II.

Commodus und Marcia kommen auf Münzen nicht vor¹⁾.

Ein Ueberblick über die Dynastie des Nerva lehrt also folgendes. Traian dehnt seinen dynastischen Tendenzen entsprechend das Bildnisrecht zugleich mit dem Titel der Augusta aus. Wir finden bei ihm auch Schwester und Nichte auf Münzen. Hadrian fixiert dann das selbständige Münzrecht auf die Gattin, seit seinem Nachfolger gestattet man es auch der Gattin des künftigen Monarchen, wenn auch letzteres Bildnisrecht an Bedeutung und Ausdehnung mit dem der Gemahlin des regierenden Kaisers nicht weiterfein kann.

Das Zeitalter der Severi.

Pertinax' Gattin Titiana haben wir auf Reichsgeld nicht, dagegen finden wir unter Didius Julianus sowohl seine Gattin Manlia Scantilla (Cohen III 401 f.) wie seine Tochter Didia Clara, die Gattin des Thronfolgers und Praefectus Praetorio Cornelius Repentinus auf allen Metallen (S. 402 f.) mit anderen Worten: Didius Julianus steht genau auf dem Boden, wie die letzten Kaiser. Münzrecht hat die Kaiserin und Kronprinzessin.

Julia Domna, die Gattin des Severus, prägt allein auf allen Metallen, wie ihre Vorgängerinnen (Cohen IV 104 ff.); erscheint ausserdem mit Severus und ihren Söhnen in verschiedenen Kombinationen. Auch dies ist kein Novum, da die Vereinigung von Augustus und Augusta auf einem Stück zwar in der letzten Zeit (seit Antoninus Pius) ungebräuchlich geworden war, aber doch unter Claudius, Domitian, Traian und Hadrian genug Analogien hatte.

Neu dagegen ist die Fortsetzung ihrer Prägung unter Caracalla und Geta, wo sie allein als MAT. AVGG (Cohen IV S. 114 Nr. 110 ff.) er-

gegenüber bekanntlich auch etwas hellenistische Instinkte, doch ist die Ueberlieferung zu unsicher, um bei ihm Schwester-Frauen-Prägung analog Caligula anzusetzen.

1) Auch auf den ihr zugeschriebenen Medaillons (Cohen III 378 f.) ist die Beziehung sicher falsch.

scheint, also als Kaiserin-Mutter. Auch die Verbindung mit Caracalla gehört z. T. in diese Zeit (Cohen IV S. 138 Nr. 2), wo sie sich als Augusta dem regierenden Augustus gesellt, ebenso wie sie zu Lebzeiten ihres Gatten sich diesem, als dem regierenden Augustus gesellte.

Plautilla, die Gattin des Caracalla als Thronfolger, aber nicht als Kaiser, erscheint allein auf allen Metallen (Cohen IV 246 ff.) und mit dem Gemahl, zuweilen mit diesem und Julia Domna (243 f.), ebenfalls auf allen Metallen. Die Kronprinzessin steht also der Schwiegermutter gleich, entweder prägt sie allein oder vereinigt sich mit einem Augustus. Wir sehen, dass die Regeln der antoninischen Zeit auf diesem Gebiet wohl ausgestaltet, aber nicht durchbrochen werden.

Elagabalus: Ahermals beobachten wir eine Erweiterung des Kreises der Frauen, die allein auf Münzen des Reiches erscheinen. Soaemias, die Mutter des Kaisers und Julia Maesa, seine Grossmutter, sind wie die Gattinnen der früheren Periode und wie die Kaiserin-Mutter der letzten behandelt. Sie sind Augustae und begegnen uns allein auf allen Metallen, auf Silber auch mit dem Kaiser auf einer Münze vereinigt. Auf Maesa sind nach ihrem Tode Konsekrationsmünzen, wie wir sie verschiedentlich beobachtet haben, geschlagen worden (Cohen IV 386 ff.).

Daneben gehen aber stets die Prägungen mit den Gattinnen des Kaisers: Julia Paula (A, R, E), Aquillia Severa (R, E), Annia Faustina (R, E), in der Regel allein. Mit dem Gatten finden wir Aquillia und Annia auf Gold. Konsekrationsmünzen existieren von ihnen natürlich nicht, da sie sämtlich zu Lebzeiten von Elagabal getrennt wurden (Cohen IV 376 ff.).

Ein ähnliches Bild zeigt die Zeit des Severus Alexander. Wir finden seine Gemahlin Orbiana in der bekannten Weise auf allen Metallen, daneben aber auch seine — 222 zur Augusta erhobene — Mutter Mamaea. An Kombinationen finden wir: Severus und Orbiana (E), Severus und Mamaea (A, R, E) alle drei dagegen nur auf Medaillons (vgl. Cohen IV S. 478 ff.).

Nun geht es im alten Gleise weiter: die Gattinnen fast sämtlicher Kaiser und Thronfolger begegnen uns, manche nur sporadisch erhalten, entsprechend den kurzen Regierungen, und alle in grosser Einförmigkeit.

Sabinia Tranquillina, Gattin Gordians III, ohne den Kaiser (R, E: Cohen V 88 ff.).

Otacia, Gattin Philipps, allein (A, R, E), mit dem Gatten (A, R, E), und mit diesem und ihrem Sohne, auch als Augustus (R, E: Cohen V 133 ff., 143 ff., 179 f.).

Herennia Etruscilla, Gattin des Decius, Allein (A, R, E), oder mit Gatten (nur E), oder mit ihm und den Söhnen (R, E: Cohen V 206 ff.).

Cornelia Supera, Gattin des Aemilianus, allein (R, E? Cohen V 295 f.).

Mariniana, Gattin des Valerianus. Nur als Diva, wohl vor der Thronbesteigung des Gatten gestorben. Vgl. *Prosop. Imp. Rom.* II 341 (N, \mathfrak{A} ; Cohen V 341 ff.).

Cornelia Salonina, Gattin des Gallienus, allein (N, \mathfrak{A} , \mathfrak{E}) und mit dem Gatten (N, \mathfrak{A} , \mathfrak{E}), auch als dieser nur Mitherrscher des Vaters war, und mit ihm und dem Schwiegervater Valerian (\mathfrak{A} und \mathfrak{E}), was nichts neues ist, da nur Vereinigung der Augusta mit dem Augustus (Cohen V 339 f., 490 ff., 495 ff.).

Dryantilla, Gattin des Regalianus, allein (\mathfrak{A} , vgl. Kubitschek, *Oesterr. Jahresh.* II 210 ff.)¹⁾.

Severina, Gattin des Aurelianus, allein (N, \mathfrak{E}) und mit dem Gatten zusammen (\mathfrak{E} ; Cohen VI 208 ff.).

Magnia Urbica, Gattin des Carinus, allein (N, \mathfrak{E}) und ebenfalls mit dem Gatten (\mathfrak{E} ; Cohen VI 405 ff.).

Von Victorina, der zeitweilig in Gallien mächtigen Mutter des Victorinus, deren Rolle freilich nicht ganz klar ist, haben wir keine Münzen, die „charakteristischen Züge“, die die Allegorien auf Münzen des Sohnes tragen sollen (Cohen VI 85, vgl. 86), sind natürlich wertlos; von Bildnisrecht kann in der späteren Kaiserzeit nur die Rede sein, wenn wir ganz klar Portrait und Legende finden, wie bei den anderen Kaiserinnen. Alles übrige ist Phantasie.

Ebenso ist die Münze einer IMP. VICTORIA AVG. Phantasie, Cohen VI 85 behandelt sie bereits mit Misstrauen.

Zenobia erscheint auf Reichsmünzen nicht, sondern nur auf solchen alexandrinischer Stadtprägung²⁾ (Cohen VI 214 ff.).

Für die Zeit Constantins hat Stückelberg, *Nobilissimatsmünzen*, Z. f. N. XIX 106 ff. erkannt, dass wir die Münzen zu scheiden haben, die einer Frau als Augusta und solchen, die ihrer als Nobilissima femina gedenken. Dieser Gebrauch, eine zeitweilige Ausdehnung des Bildnisrechtes über die Kreise der Augustae hinaus, verschwindet nach Constantin wieder. Wir begegnen seit dem Ende des dritten Jahrhunderts folgenden Frauen auf Münzen.

Helena, Mutter Constantins I. als Nobilissima und Augusta unter ihrem Sohne geprägt (Nob.: \mathfrak{E} , Aug.: \mathfrak{A} und \mathfrak{E} ; Cohen VII 93 ff.).

Theodora, Gattin Constantins I. als Augusta (\mathfrak{E} , Cohen VII 98 f.).

1) Die namenlose „Frau des Postumus“, die bei Cohen VI 15 A. spukt, ist nur eine Phantasie. Die weibliche Figur, die auf dem Revers als AETERNITAS erscheint, ist eine Allegorie wie alle anderen auch.

2) Hier auch als Gattin des Kaisers, nicht als selbständige Kaiserin, denn die Datierungen, die sich finden (5 oder 6), rechnen vom Regierungsantritte Odaenathus an, nicht von dessen Tode (267/8), sonst wäre 6 = 272/3, also später als der Fall von Palmyra. Die Münzen sind von derselben Art, wie die Lokalmünzen früherer Zeit, wie die Griechenstädte und die Kolonien schon Livia, Julia etc. etc. geprägt haben.

Fausta, Gattin desselben, als Nobilissima und Augusta (Nob: \mathfrak{A} , \mathfrak{E} ; Aug: \mathfrak{A} , \mathfrak{E} ; Cohen VII 332 ff.).

Galeria Valeria, Gattin des Galerius, als Augusta (\mathfrak{A} , \mathfrak{E} , wohl nicht \mathfrak{A} , Cohen VII 128 ff., \mathfrak{A} event. Nr. 12?).

Constantia, Schwester Constantins¹⁾, als Nobilissima (\mathfrak{E} , Cohen VII 211 f.), und zwar vielleicht nach ihrem Tode.

Helena, die Gattin Julians (??)²⁾.

Flaccilla, die Gattin des Theodosius, als erste Frau mit christlichen Symbolen (\mathfrak{A} , \mathfrak{R} , \mathfrak{E} ; Cohen VIII 164 f.).

Galla Placidia, Schwester des Honorius, Gattin Constantius III. später am Hofe ihres Bruders. Sie erscheint auf Münzen sowohl bei Lebzeiten ihres Gemahls (Nr. 12 setzt 3 Augusti voraus) wie am Hofe des Bruders (Nr. 2) auf \mathfrak{A} , \mathfrak{R} , \mathfrak{E} (Cohen VIII 193 ff.).

Licinia Eudoxia, Gattin Valentinians III (\mathfrak{A} , Cohen VIII 218 f.).

Eufemia, Gattin des Anthemius (467—472) auf \mathfrak{A} und \mathfrak{R} (Cohen VIII 233 f.).

Honoria, Schwester Valentinians III, nicht Kaiserin, die also wie Constantia und Placidia kraft der Augustawürde als Schwester des Kaisers das Bildnisrecht genießt (\mathfrak{A} ; Cohen VIII 219 f.).

Eudocia, Gattin des Arcadius (\mathfrak{A} , \mathfrak{R} , — Eckhel VIII 170 f.).

Aelia Eudoxia, Gattin Theodosius II (\mathfrak{A} , \mathfrak{R} , \mathfrak{E} ; Eckhel VIII 184 f.).

Pulcheria, Schwester Theodosius II und später Gattin des Marcianus (\mathfrak{A} , \mathfrak{R} ; Eckhel VIII 192 f.).

Aelia Verina, Gattin Leos I (\mathfrak{A} ; Eckhel VIII 195).

Aelia Zenonis, Gattin des unter Zeno auftretenden und fast zwei Jahre als Kaiser regierenden Usurpators Basiliscus (476—477). Sie erscheint auf \mathfrak{A} (Eckhel VIII 204 f.).

Mit Kaiser Zeno ist das Altertum vorüber, seine Gattin Ariadne ist als letzte Frau zu betrachten, die wir hier noch im Rahmen des antiken Münzrechtes erwähnen können.

Wir sehen seit der Severerzeit ein wohl im einzelnen schwankendes, im Ganzen aber gleichmässiges Bild. Die Augustae haben Anspruch auf

1) Als solche erscheint sie auf Münzen, nicht als Gattin des Licinius (Stückelberg a. a. O. III).

2) Cohen VIII 64 ff. findet sie auf einer Anzahl von Kupfermünzen wieder, die sämtlich nur den Namen einer Göttin tragen. Möglich ist die Beziehung auf Helena deshalb, weil der Kopf auch mit Julian zusammen erscheint. Das wäre ein auf Kupfer beschränktes Bildnisrecht *sub specie deae*. Es ist ein äusserst bedenklicher Anachronismus, dies im 4. Jahrhundert anzunehmen; freilich kann man einwenden, dass bei Julian so ziemlich alles ein Anachronismus ist. Immerhin glaube ich nicht recht an diese Isis-Helena. Als unecht überhaupt bei Seite zu lassen sind die angeblichen Stücke der Severa und Justina, Frauen Valentinians I (Coh. VIII 99).

Bild und Legende auf allen Metallen. Meist erscheinen sie allein; seltener mit einem Augustus vereinigt. In der letzten Zeit kommt diese Verbindung überhaupt ab. Ungleichmässig ist nur der Kreis der Augustae, schon seit den Antoninen ist die Gattin des Thronfolgers der des Kaisers zugesellt worden, seit den Severen finden wir die Kaiserinmutter und schliesslich kommt auch die Einbeziehung der Schwester in den Kreis der Münzberechtigten, die Traian einmal versucht hatte, wieder auf (Constantia, Placidia, Honoria, Pulcheria).

Dass unter Constantin I zeitweilig auch die nobilissimae feminae der Ehre gewürdigt wurden, auf Münzen zu erscheinen, habe ich gesagt. Uebrig geblieben ist davon nur die Erweiterung des Kreises der Bildnisberechtigten, die Abtrennung der Nobilissimae hat man wieder aufgegeben. —

Auf antiken Münzen vorkommende Frauen.

A. Volles Münzrecht von Frauen.

I. Kraft der Souveränität.

Amastris von Amastris. *Rev. d. monn. Gr. d'As. min.* 135 f.

Berenike II von Kyrene. *Svor. Ptol.* II Nr. 314 ff.

Kleopatra VII von Aegypten. *Svoron.* II Nr. 1853, 1871 ff., 1887 ff.

Dynamis von Bosphoros. *Sallet, Beiträge zur Num. d. Kyr. Pontos* 15 ff.

Kleopatra von Mauretanien. *Head, hist. num.* 747.

Pythodoris von Pontos-Bosphoros. *Rev. d. monn. Gr. d'As. min.* 20 f. und vielleicht:

Orsobaris von Prusias. *Rev. d. monn. Gr. d'As. min.* 316.

II. Kraft der Vormundschaft.

Kleopatra I von Aegypten. *Svor.* Nr. 1380 ff.

Kleopatra von Syrien. *B. M. Cat.* (Seleuc. Kgs.) 85. Babelon, *Rois de S.* Nr. 1332 ff.

Laodike von Pontos. *Rev. d. monn. Gr. d'As. min.* 12.

Kleopatra III von Aegypten. *Svor.* Nr. 1727 ff.

Nysa von Kappadokien. *Reinach, trois roy.* 46 ff.

Agathokleia von Baktrien. *Rapson, Corolla für Head* 245 ff.

Kalliope von Baktrien. *B. M. Cat.* (Bactria) 66.

Adobogiona von Galatien. *Rev. d. monn. Gr. d'As. min.* 127.

Antonia Tryphaina von Pontos. *Dasselbst* 21.

Gepaiipyris von Bosphoros. *B. M. Cat.* (Pontos etc.) 51.

III. Sonstige Gründe des Münzrechtes.

Berenike II von Aegypten (von dem Gatten beauftragt). *Svor.* Nr. 899 f., 962 f., 972, 978 ff. und vielleicht:

Orodaltis von Prusias (von dem Vater beauftragt?) *Rev. d. monn. Gr. d'As. min.* 316.

B. Frauen ohne eigenes Münzrecht¹⁾.

I. Verstorbene Frauen.

Berenike I von Aegypten. Svor. Nr. 603—634 passim. 934. 1229. 1247 f.

Arsinoë II von Aegypten. Svor. a. a. O.; ferner Nr. 520 ff., 608. 694 ff., 750. 752.

Arsinoë III von Aegypten. Svor. Nr. 1159. 1269. 1272.

Laodike von Baktrien *B. M. Cat.* (Bactria) 19.

Agrippina I. Cohen I 231 ff.

Antonia. Cohen I 222 ff.

Domitilla Vespasiani. Cohen I 426 f.

Julia Titi. Cohen I 465 ff.

Plotina. Cohen II 97. 246.

Marciana. Cohen II 100.

Matidia. Cohen II 102.

Sabina. Cohen II 246 ff.

Faustina I. Cohen II 413 ff.

Faustina II. Cohen III 135 ff.

Julia Maesa. Cohen IV 386 ff.

Mariniana (Valeriani). Cohen V 341 ff. und vielleicht

Constantia. *Z. f. N.* XIX 111.

II. Lebende Frauen.

1. Mit Portrait oder Legende des regierenden Herrschers²⁾

*Arsinoë II von Aegypten. Svor. Nr. 346. 351 f. 382 f.

Berenike II von Aegypten. Svor. Nr. 1047 ff. passim.

*Arsinoë III von Aegypten. Svor. Nr. 1160 ff.

Kleopatra VII von Aegypten (Münzen des Antonius). Svor. 1897 f. 1906 ff.

*Gattin Antiochos III von Syrien. Babelon. *Revue de S.* Nr. 424 ff.

*Laodike von Syrien. Babelon a. a. O. 791 ff. Svor. I 1779.

*Kleopatra von Pontos. Babelon a. a. O. 928 f. Svor. I 1776.

Laodike von Pontos. *Rec. d. monn. Gr. d'As. min.* 12.

Salma von Judaia. Madden. *Coins of the Jews*² 91 f.

Thea Musa von Parthien. *B. M. Cat.* (Parthia) 139 ff.

*Gattin des Gotarzes von Parthien a. a. O. 171 f.

Erato von Armenien. Babelon a. a. O. S. 216.

*Gattin des Rhometalkes von Thrakien. *B. M. Cat.* (Thrace) 208 f.

Jotape von Kommagene. Babelon a. a. O. 221.

Salome von Chalkis. *Head. hist. num.* 684.

Fulvia. Cohen I 51 f.

1) D. h. Frauen mit Bildni-recht auf Münzen des regierenden Fürsten und Frauen, auf deren Namen der regierende Fürst das Münzrecht ausübt.

2) Die mit * bezeichneten Frauen werden auf den betr. Münzen nicht mit Namen genannt, die Legende nennt also nur den Fürsten. Wenn kein Verwandtschaftsgrad bezeichnet ist, handelt es sich um dessen Gattin. Schwester-Gattin rechnet als Gattin.

Octavia. Cohen I 52.
 Drusilla und ihre Schwestern (Schwester). Cohen I 237, Nr. 4.
 Agrippina II. Cohen I 273, 275.
 Domitia. Cohen I 538.
 Plotina. Cohen II 98 f. (auch als [Adoptiv-]Mutter).
 Sabina. Cohen II 256.
 Crispina. Cohen II 388 f.
 Julia Domna. Cohen IV 98 f., 137 ff., 243 (auch als Mutter).
 Plautilla. Cohen IV 103, 243 f.
 Aquilia Severa. Cohen IV 373.
 Annia Faustina. Cohen IV 371.
 Soaemias. Cohen IV 375 (Mutter).
 Maesa. Dasselbst. (Grossmutter).
 Orbiana. Cohen IV 478 f. 502.
 Mammaea. Cohen IV 480 ff. 502 (Mutter).
 Herennia Etruscilla. Cohen V 206.
 Severina. Cohen VI 208.
 Magna Urbica. Cohen VI 408.

2. Ohne Portrait oder Legende des regierenden Fürsten¹⁾.

Philitis von Syrakus. Holm. *Gesch. Sicil.* III 693 ff.
 Iotape von Kommagene. Babelon, *Rois de S.* 221.
 Agrippina II. Cohen I 273.
 Julia Titi. Cohen I 165 ff.
 Domitia. Cohen I 534 ff.
 Plotina. Cohen II 96 f.
 Marciana. Cohen II 100.
 Matidia. Cohen II 100, 102.
 Sabina. Cohen II 246 ff.
 Faustina I. Cohen II 413 ff.
 Faustina II. Cohen III 135 ff. auch T.
 Crispina. Cohen III 381 ff. T.
 Lucilla. Cohen III 214 ff.
 Manlia Scantilla. Cohen III 401 f.
 Didia Clara. Cohen III 402 f. T.
 Julia Domna. Cohen IV 104 ff.
 Plautilla. Cohen IV 246 ff. T.
 Julia Paula. Cohen IV 376.
 Aquilia Severa. Cohen IV 380 ff.
 Annia Faustina. Cohen IV 384 f.
 Soaemias. Cohen IV 386 ff. (Mutter).
 Maesa. Cohen IV 391 ff. (Grossmutter).

¹⁾ Wenn kein Verwandtschaftsgrad angegeben ist, handelt es sich um die Gattin. Thronfolger-Gattinnen sind mit T. bezeichnet.

Orbiana. Cohen IV 486 ff.

Mammaea. Cohen IV 489 ff. (Mutter).

Für den Rest ist die Tabelle aufgestellt S. 308 bis 310. Alle da selbst genannten Augustae erscheinen allein auf Münzen, ausgenommen die zweifelhafte Helena, Gattin des Julian. Mariniana gehört, wie erwähnt, unter die verstorbenen Frauen. Alles sind Gattinnen, ausgenommen Helena I (Mutter) und Constantia, Placidia, Honoria, Pulcheria (Schwestern).

C. *Sub specie deae*¹⁾.

Berenike I (als Göttin von Kos und Rhodos). Svor. Nr. 83 f., 91 f.

Arsinoë II (als Göttin von Marathos und Ephesos). Svor. Nr. 844 ff., 875 ff.

Eurydike *Αναυδάριος* (als Göttin von Smyrna). *Oest. Jahresh.* VIII 227 f.

Berenike II (als Philadelphos und Göttin von Marathos). Svor. Nr. 1061 f., 1064 f.

Arsinoë III (als Philadelphos, Göttin von Marathos, Phaselis und Methana). Svor. Nr. 1163 ff., 1196 ff., *Journ. d'arch. numism.* VII 397 ff.

Kleopatra I (als Philadelphos). Svor. Nr. 1241 f.

Kleopatra II (als Philadelphos). Svor. } Nr. 1498.

Kleopatra III (als Philadelphos). Svor. }

Kleopatra IV (als Philadelphos). Svor. Nr. 1726.

Kleopatra V (als Philadelphos). Svor. Nr. 1841.

Kleopatra VII (als Göttin verschiedener syrischer Aussenorte ihres Reiches). Svor. Nr. 1883 ff., 1890 ff., 1905²⁾.

Jotape von Kommagene (als Göttin von zwei Aussenorten). Babelon. *Rois de S.* 221²⁾.

Livia (als Pietas u. a.). Cohen I 170.

Julia (als Diana). Cohen I 180.

Helena (?), Gattin Julians (als Isis). Cohen VIII 64 ff.

Charlottenburg.

1) Eine Frau ist *s. s. d.* dargestellt, wenn der Kopf Münztypus ist und nicht sie persönlich, sondern eine Göttin darstellt, wenn also eine eventuelle Legende sie nicht nennt, bezw. nicht nennen würde. Es ist also nicht *s. s. d.*, wenn Arsinoë als *θεὴ καὶ ἀνδρείου* erscheint, denn das ist sie selbst; auch nicht, wenn z. B. Agrippina mit voller Legende erscheint, aber den Ceres-kranz trägt, dagegen sehr wohl, wenn Berenike II als *θεὴ καὶ ἀνδρείου* erscheint, denn das ist eine Göttin, die nicht sie selbst ist, genau so gut, wie z. B. die Artemis von Ephesos.

2) Hier wird der Name der betr. Frau genannt; die Darstellung ist also nicht mehr streng *sub specie deae*; ich habe sie hierher gestellt, um die Prägung der „Aussenorte“ zusammenzustellen, die sonst Portraits von Menschen durchweg *s. s. d.* verbirgt.

Studien zur Verfassung Boiotiens.

Von Heinrich Swoboda.

I.

Unsere Kenntnis von der Verfassung Boiotiens in der Zeit von 447 bis zum Königsfrieden hat durch das kostbare Kapitel 11 der *Hellenica Oxyrhynchia* des Theopomp¹⁾ eine feste Grundlage erhalten und den sich an dasselbe anknüpfenden Erörterungen der Herausgeber²⁾, von Göligher³⁾, Glotz⁴⁾ und endlich von Eduard Meyer⁵⁾ fällt das Verdienst zu, eine Reihe von wichtigen Fragen, welche durch die neue Quelle angeregt wurden, in glücklicher Weise der Lösung näher gebracht zu haben. Dennoch erübrigt es, einige Punkte zu besprechen, mit Bezug auf welche entweder eine tiefgehende Differenz der Anschauungen besteht oder die von den erwähnten Forschern gar nicht berührt oder bloss gelegentlich gestreift wurden.

Bekanntlich haben die Herausgeber⁶⁾ und Eduard Meyer⁷⁾ die Ansicht aufgestellt, dass der Bundesrat nur geringe Kompetenzen hatte, die Einzelstaaten souverän waren und es bei dem Abschluss von Bündnissen auf die Zustimmung jedes einzelnen ankam. Was diese Anschauung anlangt, so kann ich mich kurz fassen, da, wie ich glaube, Göligher und Glotz ihre Unrichtigkeit aus der Erzählung des Thukydides V 36 ff., bes. 37, 1 ff. 38 über die Verhandlungen der Boioter mit den Spartanern und Argivern im Winter 421/0 schlagend erwiesen haben⁸⁾. Vielmehr geht aus Thukydides' Erzählung klar hervor, dass der Bundesrat, der nach Analogie der Räte der Städte in vier Abteilungen gegliedert war, wie in Bundessachen überhaupt, so auch in auswärtigen Angelegenheiten das ent-

1) Bezüglich der Frage der Autorschaft schliesse ich mich denjenigen an, welche Theopompos für den Verfasser der Schrift halten, vgl. meine Rezension über Ed. Meyers Buch in der *Wochenschrift f. klass. Philologie* 1910, Nr. 11, Sp. 285 ff. Ich zitiere nach der Kapitelteilung der Sonderausgabe von Grenfell-Hunt 1909.

2) Grenfell und Hunt, *Oxyrhynchus Papyri* V 119, 223 ff.

3) *Classical Review* XXII 1908, 89 ff. — 4) *Bull. de corr. hell.* XXXII 1908, 271 ff.

5) *Theopompos Hellenika* 92 ff. — 6) *Oxy. Pap.* V 224, 228. — 7) *A. a. O.* 92 ff.

8) Die richtige Auffassung findet sich bereits bei Ulrich Köhler, *Sitzb. Ber. der Berl. Akademie* 1895, 455 ff.

scheidende Votum besass¹⁾. Nicht Thukydides' vollkommen folgerichtige und in sich geschlossene Erzählung ist, wie Grenfell-Hunt und Ed. Meyer annehmen müssen, irreführend (*somewhat misleading*) und inkorrekt: vielmehr erscheint die Skizze, welche Theopomp von den Institutionen des Bundes gibt, als unvollständig, insofern als die Tätigkeit des Bundesrates gegenüber der Gliederung des Bundes und der aus ihr resultierenden Bestellung der Bundesbehörden vernachlässigt wird und muss aus Thukydides ergänzt werden.

Doch ist es nicht dieser Punkt, auf welchen ich die Aufmerksamkeit lenken will, da ich ihn, wie bereits hervorgehoben, durch die Behandlung von Glotz und Goligher für erledigt halte. Eine andere, nicht minder wichtige Frage ist diejenige nach der Bestellung und Art der Zusammensetzung der *javzai* in den einzelnen Städten des Bundes. Zunächst handelt es sich darum, festzustellen, in welchen Gemeinden Boiotiens solche Räte überhaupt existiert haben. Nun geht aus Theopomp c. 11, 3 hervor, dass es seit 447 in rechtlchem Sinn in Boiotien nur 10 (zu Anfang 9) Städte gegeben hat²⁾, aus denen sich der Bund zusammensetzte; die Folgerung ergibt sich unmittelbar, dass die Räte, deren Organisation c. 11, 2 geschildert wird, auch nur in diesen Städten vorhanden waren. Die übrigen, ziemlich zahlreichen Orte gehörten zu den Gebieten der Bundesstädte³⁾, sie waren deren *ἀρμυροὶ*⁴⁾ oder *ἀρτεῖσις*⁵⁾, d. h. sie hatten, staatsrechtlich gefasst, keine selbständige Existenz und waren von den Bundesstädten, in deren Territorium sie lagen, abhängig und ihnen untertänig⁶⁾.

1) Dass die Räte der Bundesstädte nur die lokalen Angelegenheiten zu besorgen hatten, ergibt sich, wie Glotz (a. a. O. 274) und Goligher (l. l. 81) überzeugend bemerken, aus der Ausdrucksweise Theopomps c. 11, 3: *ἡ αἰ τὰ μὲν ἔχοντα δεσπόζοντες αὐτοὶ διοικούντο, τὸ δὲ τῶν Βοιωτῶν τοῦτο ἔχον τῶν τοῦτων ἀρτεῖσις μένον.* Auch ist Golighers Frage: *If the general assembly or „Senate“, which met at the Cadmea, did not decide matters of foreign policy, one is compelled to ask, what in Heaven's name did it decide?* vollkommen berechtigt.

2) Chaironeia ist erst nach 424 selbständige Stadt geworden (Ed. Meyer a. a. O. 94).

3) Eine erschöpfende Zusammenstellung derselben gibt Ed. Meyer 95 ff., vgl. die seinem Buche beigegebene Karte.

4) Thuk. IV 93, 4.

5) Thuk. IV 76, 3: unser Autor c. 11, 3 über die früher plateaischen Gemeinden *τοῖσι μὲν ἐκείνοις ἀρποῦται μένοντες, τὸ τὲ δὲ ἀρτεῖσις ἔχοντες ἐλὲ τὰς θύλας* β. 2). Isokrates XIV 8 gebraucht *ἀρτεῖσις* für „unterwütig“. Diod. XV 38, 3, 4, 50, 4 *ἡ τῶν θύλακων ἀρτεῖσις* für „Herrschaft“. Dagegen bezeichnet der Ausdruck *τοῖσι μὲν ἐκείνοις ἀρποῦται* sämtliche boiotische Städte ausser Theben (Xenoph. *Hell.* V 4, 46, 63, cf. VI 1, 11, Isokr. VIII 115); er ist also lokalen Ursprungs, sicherlich aber von beiden Schriftstellern mit bewusster Zweideutigkeit (vgl. die lakonischen Perioiken) angewandt worden.

6) Die Stellung dieser Gemeinden ist in der bisherigen Literatur strittig. Während Boeckh *CIG* I 8, 678, Otfried Müller (*Oachomeus und die Mäurer* 397), Sievers (*Gesch. Griechenlands vom Ende des polykronen. Krieges bis zur Schlacht bei Mantinea* 200), C. Fr. Hermann (*Grech. Staatsaltertümer* 722), Freeman (*History of Federal*

Man sieht daraus, dass Goligher¹⁾ und Glotz²⁾ im Unrecht sind, wenn sie auch in den abhängigen Gemeinden die Existenz der *πολιτεία* voraussetzen, welche, wenn die von ihnen bekämpfte Anschauung Ed. Meyers zu Recht bestünde, Verträgen ihre Zustimmung zu geben hatten³⁾.

Die eben berührte Frage ist deswegen von Wichtigkeit, weil sie mit einer anderen, nämlich derjenigen nach der bürgerlichen Vollberechtigung in unserem Zeitraum auf das innigste zusammenhängt. Wie aus c. 11, 2 hervorgeht, war diese an einen Zensus, eine gewisse Höhe des Vermögens geknüpft: *ὅν οἱ [χ] ἀτασ[τα] τοῖς πολ[ιτείας] ἐξ[ε]ν μείζων ἀλλὰ τοῖς τε [ἐκείνοις] ἀλλ' ὅς [το]ις [ἐκείνοις] [το]ν*. Nach dem, was oben gesagt wurde, kann man kaum anderes annehmen, als dass dieser Grundsatz der Berechtigung nur für die Bürger der zehn Bundesstädte selbst galt und die regierenden Bürgerschaften in ihnen konzentriert waren. Die Angehörigen der abhängigen Orte werden dagegen, auch wenn sie den erforderlichen Zensus nachweisen konnten, von der Ausübung der Regierungsgewalt ausgeschlossen gewesen sein⁴⁾. Leider gibt Theopomp nichts als eine allgemeine Aeusserung über den Zensus; wie wichtig eine genauere Angabe sein würde, um die damals in Boiotien herrschende Oligarchie näher zu charakterisieren, ist unmittelbar klar. So bleibt nichts anderes übrig, als bezüglich der Höhe des Zensus zu Vermutungen zu greifen⁵⁾; so unsicher solche der Natur der Dinge nach sein müssen, wir dürfen uns der Verpflichtung nicht entziehen, in dieser Richtung wenigstens auf dem Wege der Hypothese weiter zu kommen. Man könnte daran denken, dass damals nur die Grundbesitzer politische Rechte hatten, wie Ed. Meyer früher vermutete⁶⁾ und Glotz jetzt annimmt⁷⁾. Allein die Stellen bei Aristoteles,

*Governments in Greece and Italy*² 126), Moritz Müller (*Gesch. Thebens von der Einwanderung der Boioter bis zur Schlacht bei Koroneia*, Leipz. Dissert. 1879, S. 9), Basolt (*Griech. Staatsaltert.* 2 341, *Griech. Gesch.* 2 I 258, 6), Schömann-Lipsius (*Griech. Altertümer* II 85), Ed. Meyer (*Gesch. des Altert.* II 336 V 213) sie als Orte, die von den Bundesstädten abhängig waren (Böckh *subditi et vectigales*), auffassten, nahm Wilhelm Vischer (*Kl. Schriften* I 341 ff., 4), dem sich G. Gilbert (*Gr. Staatsaltert.* II 53, 2) anschloss, an, dass sie zu ihnen im Verhältnis freier Komen oder Demen gestanden hätten.

1) I. I. 82. — 2) A. a. O. 274.

3) Die von Goligher herangezogene Wendung Theopomps c. 11, 2 *ἡμετέρας πολιτείας τὰς πόλεις τὰς πόλεις τὰς πόλεις* bezieht sich eben nur auf die Bundesstädte. Dass auch die abhängigen Orte kommunale Einrichtungen besaßen, versteht sich von selbst; doch ist dies etwas ganz anderes.

4) Was dies bedeutete, wird unmittelbar klar, wenn man die Verhältnisse Attikas daneben hält, wo jeder Bürger, auch wenn er in Rhamnus oder Marathon sass, an der Volksversammlung teilnehmen konnte. Wenn Vischer mit seiner oben erwähnten Ansicht Recht behalten würde, müssten auch die im Besitze des erforderlichen Vermögens befindlichen Bürger der Landorte Mitglieder derjenigen Körperschaft gewesen sein, welche in der Bundesstadt Träger der Regierungsgewalt war.

5) Auch Aristoteles Egm. 566 B.² hilft nicht weiter; dazu Basolt, *Gr. Gesch.* 2 I 258, 4.

6) *Gd. I.* III 620 V 212. — 7) A. a. O. 276.

auf welche sich letzterer beruft¹⁾, beziehen sich ersichtlich auf ältere Zeit²⁾; und anderseits spricht dagegen, dass der Grundbesitz ausschliesslich der Berechtigung zugrunde gelegt wurde, der Umstand, dass, wie oben vermutet wurde, die vollberechtigten Bürger in den Bundesstädten vereinigt waren, was, wenn auch viele unter ihnen Besitzer von Gütern oder Grundstücken ausserhalb der Tore gewesen sind, doch eine gewisse Berücksichtigung des beweglichen Vermögens wahrscheinlich macht. Ich glaube daher, dass die Grenzen der Berechtigung weiter gezogen waren und darauf lässt auch die Rede des Pagondas bei Thukydides (IV 92) schliessen; die eindringlichen Ermahnungen, welche er an das boiotische Heer richtet (bes. 6 ff.), sind nur unter dem Gesichtspunkte begrifflich, wenn wenigstens der grössere Teil desselben aus Männern bestand, welche mit dem häuslichen Herd auch ihre politische Selbstbestimmung zu verteidigen hatten. Wenn man dazu nimmt, welchen Wert die Boioter stets auf die militärische Ausbildung legten³⁾, so halte ich es für das Nächstliegende, dass damals alle diejenigen Bürger der Bundesstädte die politische Vollberechtigung besaßen, welche als Hopliten oder Reiter dienten und den zum Besitz einer schweren Rüstung notwendigen Zensus nachzuweisen vermochten (die *ὅλκα παροξόμενοι*)⁴⁾. Der Sache nach ist der Unterschied zwischen meiner Annahme und der anderen nicht so gross, denn dass der Kern des Hoplitenheeres aus Grundbesitzern bestand, ist bei einer vorwiegend ackerbauenden Landschaft, wie Boiotien war, gewiss.

Mit den nun gewonnenen Ergebnissen sind wir der oben aufgeworfenen Frage nach der Zusammensetzung der Räte in den Städten näher gerückt. Zunächst handelt es sich darum: gab es neben diesen Räten noch eine Gemeindeversammlung? Durch die Ausdrucksweise Theopomps c. 11, 3 scheint dies ausgeschlossen zu sein, denn sie bringt die bürgerliche Vollberechtigung in enge Verbindung mit der Teilnahme an den Ratsversammlungen: *ἴσθαι καθ'ἑαυτὴν βουλευαί τῶτε τέττα[ρες] παρ' ἑ]ξάστῃ τῶν πόλεων, ὅς τ' ὄ[χ]λῳ ἄτασι] τοῖς πολ[ι]ταις ἐξ ἑ] τ' μ ε ι ἑ χ ε ι τ' ἀ[λλὰ] τοῖς κερ[υ]μέροις] πληθός τ[ι] χοιμάτωρ*; und da diese Ratsversammlungen, wie aus den bei Theopomp darauf folgenden Worten hervorgeht, über die Angelegenheiten der Städte beschlossen, sieht man nicht ein, welche Funktionen einer Gemeindeversammlung, etwa die Wahl des Rates und der Be-

1) Polit. B 1274b, 4 ff. F 1278a, 25 ff. Z 1321a, 28 ff. *Hemel* 76.

2) Klütz. *De fœdere Boeotico* 20 ff. O. Müller, *Orchomenos*² 402. Gilbert a. a. O. II 46. F. Cauer bei Pauly-Wissowa *RE* III 244. Verkannt von Moritz Müller I. I. 13 ff. 68 ff. An ersterer Stelle nennt Aristoteles Philolaos als Gesetzgeber.

3) Ephoros bei Strabo IX 401.

4) Zum Begriff der *ὅλκα παροξόμενοι* Thuc. VIII 97. Xen. *Hell.* II 3, 48. Aristot. *149. πολ.* 4.1. 33.1. Platon *Leyes* VI 753 B. Dazu v. Wilamowitz, *Aristoteles und Athen* I 77 ff. Basolt, *Griech. Gesch.*² II 38.1 und im allgemeinen Beloch, *Bevölkerung der griech.-rom. Welt* 16 ff. Noch in Xenophons Bericht über die Befreiung Thebens 379 werden die *πολίται* mit den *παλῆται* und *λαπεῖς* identifiziert (*Hell.* V 2, 9).

hörden ausgenommen¹⁾, zugefallen wären²⁾. Vielmehr wird man sich die Sache in der Weise vorstellen müssen, wie sie in dem für die Zukunft bestimmten Verfassungs-Entwurf der attischen Oligarchen aus dem Jahre 411 vorgesehn war, dessen Kenntnis wir Aristoteles (*19. pol.*, c. 30) verdanken³⁾. Es ist jetzt ganz sicher, dass, wie bereits Köhler erkannte⁴⁾, für diesen Entwurf die Verfassung Boiotiens als Vorbild gedient hat. Dies erlaubt aber anderseits die attische Analogie für die boiotischen Institutionen als Ergänzung heranzuziehen. Nach dem erwähnten Projekt sollte es in Athen keine Volksversammlung geben, sondern die 5000 vollberechtigten Bürger in 4 Ratskollegien gegliedert werden, welche abwechselnd für je ein Jahr die regierende Körperschaft bildeten. Ganz in der gleichen Weise wird man sich die Sache für Boiotien vorstellen müssen: der Rat in den Städten bestand aus sämtlichen nach dem Zensus vollberechtigten Bürgern; als Grundlage für die Teilnahme musste natürlich eine Liste der regierenden Bürgerschaft aufgestellt werden, welche von Zeit zu Zeit, wohl jedes Jahr, einer Revision unterworfen ward⁵⁾. Doch ist ein wesentlicher Unterschied zwischen Boiotien und Athen festzustellen, der sehr zugunsten Boiotiens ausfällt. Während, wie bemerkt, von den vier Abteilungen (*τετρακτῆς*), in die man die attische Bürgerschaft zu teilen gedachte, immer nur eine im Jahre fungieren sollte, war der Rat in Boiotien zwar in vier Sektionen gegliedert, von welchen eine für ein Vierteljahr die Geschäftsführung und Vorberatung hatte, also permanent war, allein deren Anträge mussten, um Gültigkeit zu erlangen, von einer Vollversammlung der drei übrigen Sektionen genehmigt werden (Theopomp führt fort: *τοῦτον δὲ τὸν βουλευτῶν καὶ τὰς μὲν ἐκείνῃ προσηδριμένη καὶ προβουλευσάσας περὶ τὸν ἀρχαῖον τὸν εἰσέφερον εἰς τὰς τρεῖς, ὃι δ' ἔδοξεν ἀκούσας τοῦτο νέον ἐγγίγναι*). Es handelte sich also hier nicht um einen Turnus in der Ausübung der Regierungsgewalt, wie er in Athen ins Auge gefasst war, sondern bloss in der Geschäftsführung; im Grunde genommen standen sich die leitende Ratsabteilung auf der einen Seite, die übrigen drei Sektionen auf der anderen Seite ganz ähnlich gegenüber wie Rat und Volksversammlung in Athen und den anderen demokratischen Gemeinden, nur dass der Schwerpunkt der Staatsleitung noch in höherem Masse in der geschäftsführenden Sektion gelegen haben wird als in der Bule Athens. Dadurch aber dass die Bürger stets, nicht alle vier Jahre, Mitglieder der

1) Letzteres teilt ihr Platon zu (*Leyes* VI 753 B ff.).

2) Schon Freeman hat bezweifelt, dass es in Boiotien zur Zeit der Oligarchie Gemeindeversammlungen gab (I, I, 127).

3) Dazu bes. Wilamowitz a. a. O. II 116 ff. Kaibel, *Stil und Text der Pol.* 49 ff. des Aristoteles 187 ff. Köhler, *Sitz.-Ber. der Berl. Akad.* 1895, 453 ff., Ed. Meyer, *GdL*, IV 589 ff. Busolt, *Gr. Gesch.* III 2, 147 ff. Küberka, *Klio* VIII 211 ff.

4) Köhler a. a. O. 455 ff.; vgl. auch Ed. Meyer, *Theopomps Hellenika* 92.

5) Eine solche Revision würde sich auch für Athen, falls der Entwurf von 411 zur Verwirklichung gelangt wäre, als notwendig erwiesen haben, vgl. Köhler a. a. O. 454.

regierenden Körperschaft waren, wurde dasjenige erreicht, was der attische Entwurf in empfindlichem Masse vermissen lässt¹⁾, die Kontinuität in der Leitung des Staates.

Nun ist allerdings ein Umstand geeignet, Zweifel an der Richtigkeit der von mir aufgestellten Anschauung zu lassen. Wenn, wie gesagt, nur in den Bundesstädten Räte existierten und anderseits die Bürger mit Hoplitenzensus deren Mitglieder waren, kommt man für einzelne dieser Körperschaften zu einer hohen Zahl von Teilnehmern: Theben stellte, wie aus Theopomp c. 11, 4 hervorgeht, nicht weniger als 4000 Hopliten und 100 Reiter, Orchomenos und Thespiai je 2000 Hopliten und 200 Reiter, Tanagra 1000 Hopliten und 100 Reiter. Der Vorwurf, wie schwerfällig ein so grosser Körper für die Ausübung der Staatsgewalt gewesen wäre, den man gegen den regierenden Rat Athens nach dem Entwurfe von 111 erhoben hat — welcher nur ein Viertel der 5000 heranzog²⁾ — könnte in noch verstärktem Masse gegen unsere Ansicht eingewandt werden. Allein für ein abschliessendes Urteil sind noch einige Momente zu berücksichtigen. Einmal können die von Theopomp angegebenen Ziffern für die Stärke des Hoplitenheeres nur als Maximum, nicht als effektive Höhe, sondern als Sollstärke gelten³⁾. Dann kommen nach meiner Ansicht von den erwähnten Ziffern diejenigen Hopliten in Abzug, welche den von den Bundesstädten abhängigen Gemeinden angehörten und daher nicht Mitglieder des regierenden Rates waren: speziell was Theben anlangt, waren diese Orte ziemlich zahlreich⁴⁾ und die von ihnen gestellten Hopliten werden nicht wenige gewesen sein. Endlich ist kaum anzunehmen, dass sämtliche Hopliten schon von dem zwanzigsten Lebensjahre ab in dem Vollbesitz der politischen Rechte waren: viel wahrscheinlicher ist es, dass für deren Ausübung eine Altersgrenze festgesetzt war, geradeso wie der attische Entwurf, welcher auch in diesem Fall einen Fingerzeig abgeben

1) Ed. Meyer, *GA.* IV 589. Busolt, *Gr. Gesch.* III 2, 1488. Die wichtige, aus Xenoph. *Hell.* V 2, 30, VII 3, 1 ff. sich ergebende Tatsache, dass dem Rat in Boiotien eine ausgedehnte richterliche Wirksamkeit zustand und dass er das Recht hatte, über die von den Polemarchen Verhafteten zu urteilen und eventuell über sie die Todesstrafe zu verhängen (vgl. meine Bemerkungen, *Festgaben zu Ehren Max Budingers* 59 ff.), erklärt sich um so eher, wenn er aus sämtlichen Vollbürgern zusammengesetzt war.

2) Wilamowitz a. a. O. II 121 ff. Busolt a. a. O. III 2, 1488.

3) Abgesehen davon, dass Theopomp l. l. von *περὶ πολλοῦ μὲν ὁπλῖτας, ἱππέας δὲ ἱερατοῦ* spricht, ergibt sich dies daraus, dass in der Schlacht von Delion, wo sicherlich die boiotische Heeresmacht so vollständig als möglich (*παρόψει*) aufgeboten war, die Zahl der Hopliten nach Thuk. IV 93, 3 7000 Mann betrug, gegenüber der Normalzahl von 10000 für diese Zeit nach Theopomp. Vgl. Busolt, *Hermes* XL 438 und Beloch, *Klio* VI 34 ff. 49, welcher letzterer schon vor der Entdeckung unseres Fragmentes die Sollstärke des boiotischen Heeres ganz richtig auf etwa 10000 Hopliten bestimmt hat.

4) Ed. Meyer, *Theop. Hell.* 98 ff.

kann, eine solche mit der Vollendung des dreissigsten Lebensjahres vorsah (Aristot. *Pol.* 130, 2). Damit entfällt ein weiterer Bruchteil des gesamten Hoplitenaufgebotes für die Zusammensetzung des Rates¹⁾. Alles in allem genommen sind also die von Theopomp gebrachten Zahlen um ein Bedeutendes zu vermindern. Berechnen wir diesen Ausfall auf etwa $\frac{1}{3}$ der Gesamtsumme²⁾, so würden sich für Theben ca. 3000 Mitglieder des Rates ergeben, für Orchomenos und Thespiai die Hälfte davon. Auch diese Ziffern sind noch immer von einer respektablen Höhe³⁾; allein es

1) Allerdings sind dafür die in dem Alter von über 60 Jahren [die Wehrpflicht in den griechischen Staaten dauerte im allgemeinen vom zwanzigsten bis zum sechzigsten Jahre, Beloch *Bewölkerung der griech.-röm. Welt* 13 ff., *Klio* V 341 ff., der Beginn ist für Boiotien bezeugt cf. Beloch *Klio* VI 43] stehenden Männer in Anrechnung zu bringen, welche als Hopliten und Reiter gedient hatten und natürlich nach Absolvierung der Wehrpflicht im Besitze ihrer politischen Rechte blieben. Doch war deren Zahl relativ nicht gross (vgl. die nächste Anmerkung).

2) Um diese Dinge nur durch eine ungefähre Schätzung zu illustrieren, möchte ich Folgendes bemerken und dabei betonen, dass es sich dabei natürlich um im einzelnen ganz unsichere Ziffern handelt. Nach der am 27. Oktober 1907 in Griechenland stattgefundenen Volkszählung (vgl. *Στατιστικὴ ἀποτίκασις τῆς γενικῆς ἀπογραφῆς τοῦ πληθυσμοῦ κατὰ τὴν 27. Ὀκτωβρίου 1907* [Athen 1909] I 160, 161) betrug die Zahl der männlichen Bevölkerung vom 20. bis 60. Jahre in dem heutigen Nomos Boiotien, dessen Umfang sich mit der antiken Landschaft deckt (nur Oropos gehört zum Nomos Attikai, 14586, von welchen 5230 auf die Altersklassen von 20 bis 30 Jahren entfielen, was rund 36% der gesamten Summe ausmacht. Wenden wir diesen Schlüssel mit allem Vorbehalt auf unsere Dinge an, so ergeben sich für 11100 wehrfähige Männer rund 1000, die im Alter von 20—30 Jahren standen, für 4100 Männer rund 1600 aus diesen Altersklassen. Zieht man die 20—30jährigen ab, so würden für ganz Boiotien rund 7100 und für das Gebiet Thebens rund 2800 Männer in den Jahrgängen 30—60 übrig bleiben. Die über 20 Jahre alte männliche Bevölkerung des heutigen Boiotiens war bei der erwähnten Zählung im ganzen 16183 Köpfe stark, von welchen 1897 die Altersklassen von über 60 Jahren umfassten, also ungefähr 9%. Dies würde für ganz Boiotien rund 1000 Männer dieses Alters ergeben, für das Gebiet von Theben rund 400 und sich dadurch obige Ziffern auf rund 8100 und 3200 erhöhen. Allein ich betonte bereits, dass es sich bei den von Theopomp angegebenen Zahlen um Maximalziffern handelt, die in Wirklichkeit kaum erreicht wurden; dann sind davon noch die Hopliten der Landstädte in Abzug zu bringen, die nach meiner Annahme keine politischen Rechte besaßen (cf. oben), was wieder eine Verminderung der Zahl der Vollbürger nach sich zöge. Wie gesagt, ist es mir nur um eine schematische Exemplifikation zu tun, da es selbstverständlich ist, dass die Faktoren, welche die Vermehrung und die Alterszusammensetzung der Bevölkerung heutzutage bedingen, in mancher Hinsicht anders gestaltet sind als im Altertum. Den Nachweis der Verhältnisse des modernen Griechenlands verdanke ich der Liebenswürdigkeit des Vertreters der Statistik an unserer deutschen Universität in Prag, Herrn Professors H. Rauberg, der auch so freundlich war, meine Folgerungen einer Prüfung zu unterziehen.

3) Die Stoa an der Agora, in welcher nach Xenophon (*Hell.* V 2, 29, vgl. V 1, 8) der Rat von Theben tagte, wird genug Raum geboten haben, wenn wir, wie wahrscheinlich, die *porzi* bei diesem Schriftsteller als die geschäftsführende Abteilung auffassen.

ist nicht zu vergessen, dass der gesamte Rat während des Jahres nur von Zeit zu Zeit in Tätigkeit trat, geradeso wie die attische Ekklesie, und dass, wie früher betont wurde, der Schwerpunkt der Staatsleitung durchaus in der geschäftsführenden Abteilung ruhte, welche nur ein Viertel der berechtigten Bürgerschaft umfasste. Gerade durch diese Gliederung wurde es möglich, den Anspruch sämtlicher Vollbürger auf Teilnahme an dem Regiment mit dem Bedürfnis nach einer nicht zu schwerfälligen Abwicklung der Staatsgeschäfte zu vereinen.

Mit den bisherigen Ergebnissen sind wir einem Problem näher gekommen, welches ebenfalls eingehende Erwägung erheischt: wie wurde der Bundesrat der Boioter¹⁾ bestellt? Die vor Entdeckung der neuen Quelle geäußerte Ansicht, dass alle vollberechtigten Boioter, die Mitglieder der herrschenden Oligarchie, ihm angehörten²⁾, lässt sich heute nicht mehr aufrechterhalten. Auch abgesehen von der grossen Zahl seiner Mitglieder, die sich, falls meine Ansicht über die bürgerliche Berechtigung zutrifft, ergeben würde³⁾, ersieht man jetzt aus der Ausdrucksweise Theopomps (περιέχεται ὁ δὲ [sc. τὰ μέλη] ὁ δὲ καὶ βουλευτὰς ἐξ ἐξουσία κατὰ τὸν βοιωτάρχην), dass für den Bundesrat eine Anlese stattfand, die nur im Wege einer Wahl durch die Ratsversammlungen der Bundesstädte erfolgt sein kann⁴⁾. Man darf es aber in Frage stellen, ob diese Wahl direkt, d. h. nach einer Kandidatenliste entweder mittels Handmehrung oder mit Stimmfädelchen vorgenommen wurde, wenn man bedenkt, dass die Ratskollegien von Theben nicht weniger als 240 Bundesräte, diejenigen von Orchomenos und Thespiai nicht weniger als deren je 120 zu delegieren hatten: jedesfalls wäre die Wahl auf diese Art mit grossen Schwierigkeiten und nicht ohne die Gefahr einer Zersplitterung der Stimmen und anderer Komplikationen vor sich gegangen. Ich halte es daher für wahrscheinlicher, dass in diesem Falle das Los in Funktion trat, dessen Anwendung in einer Oligarchie nichts weniger als ausgeschlossen ist⁵⁾. In

1) *Boriz*, Thuk. V 38, 3. Theop. *Hell.* 12, 2: τέτταρες βουλευτὶ oder βουλευτῶν (τῶν βοιωτῶν) Thuk. *ibid.* 2, 3, 4: ἀντίσταν κατὰ τὸν βοιωτῶν Theop. c. 11, 4.

2) Köhler a. a. O. 456. Ed. Meyer *GdA.* III 620.

3) Wenn auch die Zahl 11100 bei Theopomp (c. 11, 4) aus den auf S. 320 ff. vorgebrachten Gründen reduziert werden muss.

4) Wenn Theopomp von der Bestellung der Buleuten nach Bundeskreisen (αἰῶνι) spricht, so steht dies durchaus nicht im Widerspruch dazu, denn für Theben mit seinen 4 Kreisen gab es nur eine Ratsversammlung, ebenso nur eine für Orchomenos und für Thespiai mit ihren je 2 Kreisen. Dagegen bestanden in den beiden Kreisen, welche je 3 Städte umfassten, dementsprechend je 3 Räte.

5) Ohne hier die Frage nach dem Ursprung der Loswahl überhaupt aufzurollen, will ich nur darauf hinweisen, dass die Anwendung derselben in der boiotischen Oligarchie durch die Tatsache bezeugt ist, dass der Archon von Theben auf diesem Wege bestellt ward (Καβειρίχος ὁ νεώτερός ἐξ ἄρχων bei Plutarch *De genio Socr.* c. 31, S. 597 A). Vgl. auch die Bemerkungen Freemans I, I. 129, 3. Die Zusammensetzung

gleicher Weise und wohl in derselben Form wie an der Wahl der Bundesräte waren nun die Bundesstädte auch an der Bestellung der Mitglieder des Bundesgerichts beteiligt¹⁾.

Wie die Räte der Bundesstädte, war der Bundesrat der Boioter in vier Abteilungen gegliedert²⁾, von welchen eine die Geschäftsführung hatte; ihre Vorschläge wurden der vereinigten Versammlung der drei übrigen Sektionen zur Genehmigung unterbreitet. Also auch im Bunde war nur das geschäftsführende Ratskollegium permanent. Zur Entschädigung für seine Mühewaltung empfing es — und die übrigen Buleuten, wenn sie zusammentraten — aus Bundesmitteln Sold³⁾; es ist dies eine weitere, wichtige Abweichung von dem Verfassungsentwurf der attischen Oligarchen, durch welchen, jedenfalls aus Gründen der politischen Theorie, jeglicher Soldempfang abgeschafft werden sollte (Aristot. I. I. 2)⁴⁾.

Ob zu den Aufgaben des Bundesrats auch die Wahl der elf Boiotarchen gehörte⁵⁾, ist nicht sicher. Theopomp sagt (c. II, 3), dass das Gebiet des gesamten Bundes in 11 Kreise gegliedert war: καὶ τοῖσιν ἑκατοσὶ ἔρα παρῴχιστο βοιωτάρχῃς [οὔτω] κατ.; nachdem er dann die lokale Einteilung der Bundesstädte in die Kreise geschildert hat, schliesst er mit den Worten (§ 4): οὔτω μὲν οὐρ ἔχουσιν τὰ μέγιστα ἀρχοντίας. Man kann sich darnach die natürlich in diesem Falle direkte Wahl der Boiotarchen in verschiedener Weise vorstellen. Entweder wählten die Ratsversammlungen der Bundesstädte ebenso wie die Buleuten auch die ihnen zugewiesene Zahl von Boiotarchen (also Theben 4, Orchomenos und The-

ben und die Reihenfolge der geschäftsführenden Sektionen sowohl im Bundesrat als auch in den Räten der Städte muss ebenfalls durch das Los bestimmt worden sein.

1) Theop. c. II, 4 ἀπὸς δὲ διδόνται κατὰ τὸν ἀρχοντικόν . . . καὶ δαζοσ τὰς ἑκατοσ.

2) Dies geht aus Thukydides' Erzählung V 38 klar hervor, vgl. Köhler a. a. O. 455 ff. Göligher I. I. Glotz a. a. O. 276 ff. Die Ansicht der Herausgeber (*Oxy. Pap.* V 228): „That the federal Boule, consisting of 660 members, was divided like the state *porized* into four parts, each of which held office in turn, is neither stated by P. nor is at all likely“ ist offenbar unrichtig.

3) Theop. I. I. 4: καὶ τοῖσιν αἰτοὶ τὰ κατ' ἑαυτοὺς ἀρχοντίας, wo, wie Grenfell und Hunt bemerken (*Oxy. Pap.* V 228), unter αἰτοὶ die Boioter zu verstehen sind; sie übersetzen daher richtig *and themselves defrayed their daily expenses*. Glotz hat diesen Passus falsch verstanden, wenn er sagt (a. a. O. 277): (*la confederation*) *était nécessairement oligarchique; comme telle, elle n'accordait aucune rétribution aux conseillers*. Auch die anderen Bundesbehörden, in erster Linie die Boiotarchen, werden im Genusse solcher Bezüge gewesen sein.

4) Ob die Räte in den Bundesstädten gleichfalls Sold erhielten, darüber steht nichts bei Theopomp; doch ist es aus allgemeinen Gründen wahrscheinlich.

5) Man könnte daran denken, dass für die Qualifikation zum Boiotarchen und den übrigen Bundesbeamten ein höherer Zensus erforderlich war. Allein auch abgesehen von Theopomps Schweigen, das allerdings nicht unbedingt beweist, ist dies kaum wahrscheinlich, da es dem in Boiotien so energisch verwirklichten Grundsatz des gleichen Anteils aller vollberechtigter Bürger an den Geschäften des Bundes und der Städte widersprochen hätte.

spiai je 2 usw.)¹⁾, oder es wurden die Boiotarchen von dem Bundesrate gewählt, jedoch mit Rücksicht auf die den Bundeskreisen zugestandenen Anteile; in diesem Fall sind wieder verschiedene Modalitäten denkbar, etwa dass das Plenum der 4 Räte die Wahl vornahm²⁾ oder dass jedesmal die Vertreter der Kreise im Bundesrat (also für Theben 240) für sich zu einer Kurie zusammentraten und diese die auf sie entfallenden Boiotarchen wählte. Für die Wahl der Boiotarchen durch den Bundesrat könnte der Umstand angeführt werden, dass wohl auch die übrigen Bundesbeamten auf diese Art bestellt wurden; wir kennen von ihnen nur den Hipparchen³⁾, es muss aber noch andere, so Verwalter der Bundesfinanzen, gegeben haben. Andererseits ist nicht zu verkennen, dass die Ausdrucksweise Theopomps und die Verbindung, in welche er (§ 4) die Wahl der Bundesräte mit derjenigen der Boiotarchen bringt, für die an erster Stelle angedeutete Eventualität spricht, und es wird wohl besser sein dabei zu bleiben, dass die Boiotarchen nach der uns mitgeteilten proportionalen Verteilung durch die Ratskollegien der Bundesstädte gewählt wurden⁴⁾.

Die Boiotarchen standen in enger Beziehung zu dem Bundesrate; aus den Mitteilungen bei Thuk. V 38 über die diplomatischen Unterhandlungen des Winters 421 auf 420 geht hervor, dass sie in Sachen der auswärtigen Politik — und man wird dies auf die Bundesangelegenheiten überhaupt ausdehnen dürfen — ihm referierten und an ihm Anträge stellten. Sie werden den Sitzungen des Rates, sowohl der geschäftsführenden Abteilung als den Vollversammlungen der drei übrigen Sektionen regelmässig beigewohnt haben⁵⁾. Man kann wohl noch weiter gehen und die Vermutung aufstellen, dass sie auch den Vorsitz wie in der geschäftsführenden Sektion so auch in den Vollversammlungen des Rates führten und letztere im Einverständnis mit der vorbereitenden Abteilung einberiefen. Jedenfalls hatten sie in der Leitung der Bundespolitik dem Rate gegenüber eine sehr selbständige Stellung und sind als die eigentliche Re-

1) Eine Analogie dazu würde die Wahl der attischen Strategen darstellen, wenn sie sich, wie Beloch meint (*Attische Politik seit Perikles* 274 ff.), in der Weise vollzog, dass jeder Strateg mit Ausnahme des von ihm angenommenen Oberstrategen von seiner Phyle erwählt ward. Mir ist freilich Belochs Ansicht in hohem Maße zweifelhaft.

2) Es würde dies der in den attischen Magistratskollegien öfter vorkommenden Berücksichtigung der zehn Phylen bei Wahlen, die in der Ekklesie erfolgten, entsprechen. 3) Thuk. IV 72, 3.

4) Dieser Ansicht sind auch die Herausgeber, wenn sie (*Oxy. Pap.* V 233) die oben angeführten Sätze in folgender Weise übersetzen: *The whole population of the country was divided into eleven units, and each of these provided one Boiotarch as follows* und besonders: *Such was the proportion in which the chief magistrates were appointed by the different units etc.* Allerdings haben Grenfell und Hunt von der Rolle des Bundesrats eine viel zu geringe Vorstellung (vgl. oben S. 315 ff.).

5) Man vergleiche die analogen Rechte der Strategen Athens gegenüber Rat und Volksversammlung, cf. *Rhein. Mus.* XLV 288 ff.

gierung Boiotiens anzusehen; dies ist aus Thukydides' Erzählung klar zu erkennen¹⁾. Deswegen möchte ich aber noch nicht mit Grote²⁾ und Freeman³⁾ annehmen, dass der Bundesrat jeglicher Initiative ermangelte und nur über Angelegenheiten, welche ihm die Boiotarchen vorlegten, beraten und beschliessen durfte. Das angedeutete Verhältnis der Boiotarchen zu dem Bundesrate wird durch die Stellung nahe gelegt, welche der leitende Magistrat in den Städten, die Polemarchen, gegenüber den Räten einnahm⁴⁾; dass sie deren Verhandlungen beiwohnten, ist aus Xenophons Erzählung über die Ereignisse des Jahres 382 (*Hell.* V 2, 29 ff., vgl. 25) zu folgern⁵⁾.

Aus den von mir vorgebrachten Ansichten, mögen sie auch nach mancher Richtung hin hypothetischer Natur sein, resultiert doch manches für eine nähere Charakteristik der boiotischen Verfassung in der Zeit nach 447. Zunächst würde es sich, die Richtigkeit meiner Annahme über die Vollberechtigung anerkannt, ergeben, dass damals keine exklusive, sondern, wie Ed. Meyer schon früher meinte⁶⁾, eine gemässigte Oligarchie herrschte, deren Kreis recht weit gesteckt war⁷⁾. Dann aber, und dies ist in dem grossen historischen Zusammenhang noch viel wichtiger, stellt sich die Anschauung von Grenfell-Hunt und Eduard Meyer (vgl. S. 315 ff.) als unberechtigt heraus, dass die Struktur des boiotischen Bundes damals ganz locker war und die Macht nicht in den Bundesbehörden, sondern in den

1) Bekanntlich war die Iteration der Boiotarchie gestattet. Als Gegenwirkung zu ihrer ausgedehnten Machtfülle ist das Gesetz anzusehen, das den Boiotarchen bei Todesstrafe verbot, ihr Amt über dessen Ablauf hinaus zu führen (Pausan. IX 14, 5. Plut. *Pel.* 24, 25; *Apophth. Epom.* 23. Corn. Nepos *Epom.* 7, 5. Appian *Syr.* 41. Aelian. *V. H.* XIII 42). Vielleicht gehört es erst in unsere Zeit; es entsprang offenbar der Resorgnis der boiotischen Oligarchie vor der Möglichkeit einer militärischen Diktatur.

2) *Hist. of Greece* VI 296. — 3) A. a. O. 128.

4) Vgl. darüber meine Ausführungen in den *Festgaben zu Ehren Max Balingers* (1898) 53 ff., bes. 58 ff. Sie wurden jedenfalls gewählt (ebenda 61, 1), nach unserer jetzigen Kenntnis natürlich von den Ratsversammlungen der Städte.

5) Sie hatten auch in der späteren Verfassung das Präsidium im Rate und den Volksversammlungen (*Festgaben* 57 ff.).

6) *GdL.* III 620 V 212.

7) Nur die Theten der Bundesstädte und die Bevölkerung der untertänigen Orte waren von ihr ausgeschlossen. Wenn man (vgl. S. 321) die Vollberechtigten auf etwa $\frac{2}{3}$ der von Theopomp angegebenen Maximalziffer von 11100 Hopliten und Reitern schätzt, so würde es damals in ganz Boiotien etwa 7000 Bürger gegeben haben, die Anteil an dem Regiment hatten. Die Leichtbewaffneten bei Delion betrugen etwas mehr, nämlich über 10000 (Thuk. IV 93, 9); die Gesamtzahl der Männer von über 20 Jahren wird von Beloch (*Bevölkerung* 163) vermutungsweise auf 29000 angesetzt. Wenn nach dieser Annahme auch nur die kleinere Hälfte der Boioter an der bürgerlichen Vollberechtigung Anteil hatte, so war doch die Verhältniszahl günstiger als bei den für Athen in Aussicht genommenen 5000. Die extremen Oligarchen Athens würden eine solche Regierungsform wohl geradewegs als Demokratie bezeichnet haben (vgl. Thuk. VIII 92, 11); bei Plutarch *Ages.* c. 6 wird sie als *παύρος πολιτία* bezeichnet.

Gliedstaaten ruhte. Im Gegenteil wird man sagen müssen, dass in der damaligen Organisation Boiotiens die Tendenz nach einer strammen Zentralisation vorherrschte¹⁾. Abgesehen von der Bedeutung des Bundesrats und der Stellung der Boiotarchen weisen auch andere Momente darauf hin. So existierte ein Bundesgericht (Theop. c. 11, 4), das sowohl über Verbrechen gegen den Bund, als auch über Streitigkeiten unter den Bundesgliedern geurteilt haben wird; dann hob der Bund direkte Steuern ein (*σιγοποιά*, Theop. c. 11, 4), war also nicht auf Matrikularbeiträge der einzelnen Staaten angewiesen. Von grosser Bedeutung ist, dass in der ganzen Zeit von 447 bis 386 von den boiotischen Städten keine Münzen geschlagen wurden, mit Ausnahme von Theben²⁾, d. h. das Münzrecht war in Boiotien zentralisiert und der leitenden Stadt zur Ausübung übertragen.

Die ganze Organisation des boiotischen Bundes, dessen Einteilung in Kreise, die Abstufung der Leistungen und Rechte der Bundesglieder sind von einem einheitlichen, man möchte fast sagen schematischen Gedanken getragen und ebenso waren die Verfassungen der Bundesstädte in gleichförmiger Weise gestaltet. Die Hegemonie Thebens fand, die Münzprägung und die Tatsache ausgenommen, dass der Bundesrat und die übrigen Bundesbehörden dort ihren Sitz hatten, in keinerlei Vorrecht Ausdruck und war daher mehr faktischer Natur, in dem natürlichen Uebergewicht und der geschichtlichen Rolle der bedeutendsten Stadt Boiotiens begründet. Allerdings hatte Theben mit Rücksicht auf den Umfang seines Gebietes relativ die meisten Vertreter in dem Kollegium der Boiotarchen³⁾ und den Ratskollegien des Bundes, und es ist selbstverständlich, dass die Thebaner in beiden Körperschaften, wenn sie auch ziffermässig in der Minderzahl waren (ihr Anteil an ihnen betrug etwas über $\frac{1}{13}$)⁴⁾, den meisten Einfluss besaßen und ihren Willen durchsetzen konnten, falls sie geschlossen auftraten. Ein ungemein gesunder Gedanke war die proportionale Verteilung der Rechte und Lasten auf die Bundesstädte, welche unsere Verfassung in vorteilhafter Weise vor anderen Bundesordnungen des Altertums auszeichnet⁵⁾. Wenn man sich von der herkömmlichen, in vielen Fällen aber

1) Schon von Köhler mit Recht betont (a. a. O. 456), cf. auch Beloch, *Griech. Gesch.* II 523.

2) Barclay V. Head, *A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum; Central Greece* XXXIX ff. 70 ff.; *Hist. Numorum* 296 ff. Die Münzen trugen zwar auf dem Avers den boiotischen Schild als Bundeszeichen, auf dem Revers aber die Bezeichnung der Stadt in Buchstaben (*Θε. Θεβ. Θεβ. Θεβ.*).

3) Der Ansicht von Gentell-Hunt (*Oxy. Pap.* V 226 ff.), dass die Thebaner vor 427 nur 2 Boiotarchen stellten und erst mit der Annexion des Territoriums von Plataiai die Zahl verdoppelt wurde, kann ich nicht beitreten, da Ed. Meyer nachgewiesen hat (*Theop. Hell.* 98 ff.), dass Skolos, Erythrai und Skaphai schon lange vorher den Thebanern gehörten. Auch Meyer sieht die Zahl der 4 Boiotarchen Thebens als ursprünglich an.

4) Entsprechend der Höhe der Truppen, welche sie zum Bundesheere stellten.

5) Wenn Xenophon *Hell.* V 1,36 versichert, dass die boiotischen Städte sich

sicherlich nicht berechtigten Abneigung gegen die griechische Oligarchie fernhält und die historischen Realitäten ins Auge fasst, so wird man der boiotischen Konstitution, wie wir sie jetzt durch Theopompos genauer kennen gelernt haben, einen achtungswerten Platz in der Geschichte der griechischen Bundesverfassungen zuerkennen müssen; wenn sie auch noch nicht den ausgebildeten ‚Bundesstaat‘ vorstellte¹⁾, so kam sie ihm doch bereits recht nahe.

II.

Die Frage, welche ich an dieser Stelle noch besprechen will, bezieht sich auf die spätere Zeit und kann sich an Bedeutung mit den Problemen nicht messen, welche ich in dem ersten Teile dieser Abhandlung erörterte; da sie aber mit allgemein geschichtlichen Verhältnissen zusammenhängt, entbehrt sie nicht des Interesses. Ich habe s. Z. in meinem Buche *Die griechischen Volksbeschlüsse* S. 149 ff. auf eine Gruppe von Psephismen aus Akraiphia aufmerksam gemacht und aus ihrer Formulierung den Schluss gezogen, dass sie auf eine Abänderung der Verfassung hindeuten, welche unter Einwirkung der Römer nach Auflösung des boiotischen Bundes im Jahre 146 v. Ch. stattfand. Neues Material, das seitdem bekannt wurde, und nochmalige eigene Prüfung meiner Aufstellungen nötigen mich, diese Anschauung einer Revision zu unterziehen: wenn ich auch daran festhalte, dass zur angedeuteten Zeit eine Aenderung in den Institutionen der boiotischen Städte stattfand, so glaube ich jetzt nicht mehr, dass die besprochenen Urkunden von Akraiphia, wenigstens nicht alle, dafür als Beweis verwendet werden dürfen.

Es wird am besten sein, hier nochmals die Präskripte der Beschlüsse von Akraiphia zusammenzustellen, von welchen ich damals ausging²⁾. Sie haben folgende Formulierung³⁾:

IG. VII 4127 (= Michel, *Rec. d'inscr. grecques* n. 234: [. . . ἀγορῶ]τοῖς — πολεμαιοῖσι τῶν Διωνύσι[ω] Νιορρίδαο, Μαρτιά[ο] Ἐνδ[ί]ζω — ῥαγαμαῖσι δόδοιτος Ηρακλ[έ]ιδ[ος] Ἡσυχ[ί]ω[τος] ῥάδο — πρὸς[ε]ρίη, — Τὴ ἀγορῆς καὶ τῇ ἐν σ[υ]νέρεσιν ἔτεζαν, Inf. Proxeniedekret für einen Römer; ib. 4128 [Τὴ ἀγορῶ]τεῖς καὶ τῇ ἐν σ[υ]νέρεσιν ἔτεζαν, Inf. Ebenfalls Proxeniedekret;

schon längst nach der Autonomie geschnit hätten, was endlich durch den Königsfrieden erfüllt wurde (ähnlich die Aeusserung *Memorab.* III 5, 2), so kann sich dies zunächst nur auf die abhängigen Orte und auf die demokratischen Parteien (Thuk. IV 76, 2 ff. 89, 2 VI 95, 2) beziehen. Es ist jedoch nicht zu vergessen, welche verdächtiger Zeuge Xenophon in diesen Dingen ist.

1) Es ist mir zweifelhaft, ob der damalige Bund von Szanto (*Gröech. Bürgerrecht* 158) mit Recht als „Sympolitie“ angesehen wird.

2) Sie wurden zuerst herausgegeben von Maurice Holleaux, *Bull. de corr. hell.* XIV 1890, S. 8 n. 9 (Z. 1 ff. 7 ff.), S. 187 n. 29 (Z. 21 ff.), S. 193 n. 25, S. 194 n. 26.

3) Die einzelnen Bestandteile des Präskripts sind von mir durch Bindestriche getrennt.

ib. 4132 [Κζ]έ[ω]ρος ἄρχοντος — πολεμωρχοῦντων Πολυξέρον τοῦ Νίζωρος, Νήρυ[ω]ρος τοῦ Φιλοξέρον, Θεοδόρον τοῦ Τιμάρχον — γραμματεῖοντος [Α]π[ολλ]οδ[ω]ρόν τοῦ Μρασίου[ν] — οἱ ἄρχοντες καὶ οἱ σὺν-εῶροι εἴπαι· ἐπειδὴ καὶ. — (Z. 20 ff.) δεδογμένον εἶναι τοῖς τε συνέδοις καὶ τῷ δήμῳ, Inf. Ehrendekret:

ib. 4133 [Ἀρχοντος τοῦ Διμ]ιτρίον — πολεμωρχοῦντων ορχόν τοῦ Περγέρονς, Νυ[. — τ]μῶι καὶ δο[ρ]εῖαι ζέζνρωμένα [Ἀρίστωρι Χρυσίππον] — οἱ ἄρχοντες καὶ [οἱ συν-εῶροι εἴπαι· ἐπειδὴ καὶ.], die Uebergangsformel (δεδογμένον εἶναι καὶ.) nicht erhalten. Ehrendekret:

ib. 4148 Z. 2 ff. Ἐδοξε τοῖς τε ἄρχ[ο]νσι καὶ τοῖς συνέδοις· ἐπειδὴ καὶ. — (Z. 6 ff.) δεδογμένον εἶναι τοῖς τε ἄρχονσι καὶ τοῖς συνέδοις, Inf. Bekränzung.

Holleaux, der erste Herausgeber, hat die Zeit von n. 4127, 4128 auf die Jahre 200—175 v. Chr. bestimmt, n. 4132 in die zweite Hälfte des zweiten Jahrhunderts v. Chr., n. 4148 um Christi Geburt, n. 4133 etwas früher angesetzt ¹⁾. Das im wesentlichen übereinstimmende Präskript dieser Beschlüsse weicht von dem bekannten Lokal-Präskript der boiotischen Städte ab, welches den Antragsteller stets individuell, öfter mit der auf die Vorberatung hinweisenden Formulierung ὁ δέκται ἐξεξε προβεβωλευμένον ἔμειν αὐτῷ ποτὶ τὸν δῆμον einführt ²⁾ und in den übrigen boiotischen Städten in Psephismen aus der ersten Hälfte des zweiten Jahrhunderts v. Chr. noch im Gebranche ist ³⁾. Holleaux, der darauf aufmerksam wurde, stellte die Behauptung auf ⁴⁾, die Formel τὸ ἄρχοντες καὶ τὸ συνέδον ἐξεξαι in n. 4127, 4128 sei dahin zu erklären, dass zur Zeit der beiden Dekrete in Akraiphia ein oligarchisches Régime geherrscht habe. Allein diese Ansicht wurde von mir widerlegt ⁵⁾. Ich wies darauf hin, dass die zitierte Wendung nicht anders aufzufassen sei als οἱ ἄρχοντες καὶ οἱ σὺν-εῶροι εἴπαι in n. 4132, 4133, als Anträge der Magistrate, welche von dem Rate angenommen wurden: wohl aber seien unter ἄρχοντες in weiterem Begriff sämtliche höhere Magistrate zu verstehen, welche hier vereinigt auftreten (Synarchie) ⁶⁾; die Magistrate hätten die ständige Stellung von Anträgen, die von dem Rate ausgingen, die durchgängige Berichterstattung an das Volk besessen. Diese Aenderung der Verfassung dachte ich mir unter dem Einflusse der Römer erfolgt, da ähnliches für Andania festzustellen ist ⁷⁾ und die gleiche Erscheinung von der Kaiserzeit ab in den

1) A. a. O. 10 ff. 190, 194, 196, cf. 49.

2) Vgl. meine *Gr. Volksbeschl.* 36 ff. 236 ff. 288 ff.

3) Z. B. in Chaironeia *IG.* VII 3287, Orchomenos ib. 21, Tanagra ib. 513, 514, 517 ff., Thespiai ib. 1725, 1727. — 4) A. a. O. 12. — 5) A. a. O. 151 ff.

6) Es waren dies der Archon, die Polemarchen und die durch eine später zu Tage gekommene, unten zu besprechende Inschrift für Akraiphia bekannt gewordenen *ἀσπρῆτες* (*ἀσπρῆτες*), wie Homolle, *Bull. de corr. hell.* XXII 245 richtig bemerkt.

7) *Volksbeschl.* 147 ff.

griechischen Städten ziemlich allgemein wird. Ich nahm dabei, allerdings mit einer gewissen Reserve, an, dass diese Aenderung eine Folge der Auflösung des boiotischen Bundes im Jahre 146 v. Chr. war und dass die beiden Beschlüsse entgegen der Ansicht von Holleaux erst in die Zeit nach diesem Jahre zu setzen seien¹⁾.

Wenn ich auf diese Dinge wieder zurückkomme, so geschieht dies, weil die zeitliche Bestimmung der in Frage kommenden Urkunden durch Dittenberger²⁾, besonders aber durch das Verdienst von H. van Gelder, welcher dazu neue, von Perdrizet herausgegebene Konskriptionslisten von Akraiphia³⁾ heranzog, in entscheidender Weise gefördert worden ist⁴⁾. Man kann heute nicht mehr daran zweifeln, dass der Beschluss n. 4127 ungefähr auf das Jahr 170 v. Chr., n. 4132 auf ca. 120 v. Chr. zu datieren ist⁵⁾. Wir kommen also bezüglich der Dekrete n. 4127, 4128 ungefähr auf den Ansatz von Holleaux zurück. Damit müsste aber die von mir angenommene Modifikation der Verfassung von Akraiphia — und der anderen boiotischen Städte — in frühere Zeit gesetzt werden. Als Datum würde sich am besten das Einschreiten der Römer gegen Boiotien im Jahre 172/1 v. Chr. darbieten⁶⁾, wenn ich auch mit Mommsen der Ansicht bin, dass der boiotische Bund damals nicht aufgelöst ward, sondern dies erst im Jahre 146 geschah⁷⁾; freilich wird er in der Zwischenzeit nur eine Scheinexistenz geführt haben.

Allein neuere Funde von Urkunden können mit dieser Vermutung nicht in Einklang gebracht werden. In zwei Proxeniedikreten von Akrai-

1) Holleaux hat später (*Bull. de corr. hell.* XVI 172) meine Auffassung der Urkunden gebilligt, sich aber gegen deren zeitliche Herabdrückung ausgesprochen.

2) In den Anmerkungen zu den betr. Nummern der *IG*. VII.

3) *Bull. de corr. hell.* XXIII 1899, 193 ff.

4) In seiner Abhandlung *Ad titulos Acaephenses*, *Museosyne* N. S. XXIX 1901, 281 ff. Ich hebe dies um so bereitwilliger hervor, da ich die von dem VI. entwickelte merkwürdige Anschauung, dass es Polemarchen des boiotischen Bundes gegeben habe, für ganz verkehrt halte.

5) van Gelder a. a. O. 289 ff. 295; vgl. auch Dittenberger in der Ann. zu n. 4127. Dadurch ist auch das Alter von 4133 bestimmt (vgl. S. 328).

6) Dazu Johannes Schmidt, *Zeitschr. der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Romanist.* Abt. II 1881, 122 ff. Niese, *Gesch. der griech. und makedon. Staaten seit der Schlacht bei Chaeroneia* III 114 ff.

7) *Röm. Gesch.* I 772 ff. mit Rücksicht auf Pausanias VII 14, 6, 16, 9. Ebenso Wilamowitz *Hermes* VII 434, 2. Mommsens Anschauung wird durch die Ausdrucksweise von Polyb. XXX 13, 3 (Liv. XLV 31), XXXII 5, 2 und dadurch bestätigt, dass es für die Zeit bis 146 v. Chr. eine Reihe von Bundesmünzen gibt, cf. Head, *A Catalogue of Greek Coins: Central Greece* XLIV ff. *Hist. Num.* 299. Die gewöhnliche Ansicht ist, dass der boiotische Bund 171 von den Römern gesprengt wurde, wobei die meisten Gelehrten eine baldige Wiederherstellung desselben annehmen (Freeman, *Hist. of Federal Government in Greece and Italy*² 114, Gilbert, *Gr. Staatsaltert.* II 52, Holleaux, *Bull. de corr. hell.* XIV 28 und *Rev. des et. gr.* X 174, Schömann-Lipsius, *Gr. Altert.* II 88). Niese a. a. O. III 314, 5 lässt die Sache unentschieden.

phia, die von Perdrizet im *Bull. de corr. hell.* XXIII 1899, S. 90 ff. n. I, II herausgegeben wurden, lautet das Präskript $\text{Βίωτος ἀγορευτός} — \text{πρό-} \\ \text{ξενία} — \text{τὸ πολέμαρχον καὶ σοῦρδον ἐξεῖρε}$, Inf. Wir sehen hier, dass
 ähnlich wie in den früher besprochenen Dekreten die Gesamtheit der höheren
 Magistrate, die Polemarchen, die Hauptbehörde in den boiotischen
 Städten, und die σῦρδοι ¹⁾ vereinigt als Antragsteller auftreten. Die Zeit
 der beiden Beschlüsse bestimmt der Herausgeber auf ungefähr 200 v. Chr.
 Aus gleicher Zeit²⁾ stammt ein Komplex von Proxeniodekreten (ebenda
 S. 92 ff. n. III), in welchen die Antragsteller in der üblichen Weise indi-
 viduell bezeichnet sind: $\delta \deltaείρα ἐξεῖρε$ (in § 2 sind es zwei) — $\delta εὐόχθης$
 $\text{τῶ σοῦρδον καὶ τὸ ὄλεον}$, Inf. Noch wichtiger ist ein weiteres Denk-
 mal (ibid. S. 94 ff. n. IV)³⁾, weil es durch die Erwähnung eines Haliar-
 tiers Z. 2 sicher vor das Jahr 171, in welchem diese Stadt von den Rö-
 mern zerstört wurde, gehört. Es umfasst 5 Proxeniodekrete, von welchen
 das erste und das vierte sicher private Antragsteller aufweisen, während
 das dritte auf die Initiative von Behörden zurückgeht⁴⁾. Wenn wir das,
 was sich aus diesen neuen Urkunden für unseren Zweck ergibt, zusammen-
 fassen, so ist es folgendes. Einmal sieht man, dass Anträge einzelner
 Bürger und Anträge von Magistrats-Kollegien zu gleicher Zeit neben ein-
 ander vorkommen, also von einer ständigen Berichterstattung der Behör-
 den, welche die Antragstellung der übrigen Bürger ausschloss, nicht die
 Rede sein kann. Dann reicht die Stellung von Anträgen durch die ver-
 einigten Magistrats-Kollegien bereits in die Zeit vor 171 v. Chr. zurück.
 Damit verlieren aber die Eingangsformeln von *IG. VII* 4127, 4128 die-
 jenige Beweiskraft, welche ich ihnen früher beimass: sie können nicht
 mehr für eine Einwirkung der Römer auf die Ordnung der boiotischen
 Städte im Jahre 171 — oder, wie ich s. Z. annahm, nach 146 v. Chr. — ins
 Treffen geführt werden. Vielmehr legen sie, vereint mit *Bull. de corr.*
hell. XXIII S. 90 ff. n. I bis IV, davon Zeugnis ab, dass in den boiotischen
 Städten, wie in anderen griechischen Staaten in späterer Zeit⁵⁾, die Magi-
 stratskollegien sich zur Stellung von Anträgen an Rat und Volk vereinig-
 ten (ich habe für solche Vereinigungen den Terminus „Synarchie“ vorge-
 schlagen), während in früherer Zeit dieses Recht gewöhnlich nur von den

1) Die σῦρδοι finden sich selten in boiotischen Inschriften, nur noch in Orchomenos *IG. VII* 3173, Z. 9 ff. (als Zeugen bei Aufnahme einer Schuld durch die Stadt) und in Tanagra, *Rev. des et. gr.* XII 68 ff. Z. 10. Ihre Funktionen sind nicht näher zu bestimmen.

2) Perdrizet l. I. 94. van Gelder a. a. O. 292.

3) Es enthält nur den linken Teil der Beschlüsse.

4) Perdrizet ergänzt Z. 7 ff. [$\delta \deltaείρα τοῦ δείρα ἐξεῖρε καὶ τὸ πολέμαρχον καὶ σοῦρ- \\ \text{δον πρὸς}$]; der Anfang erscheint jedoch als zweifelhaft und es wird geraten sein, auch
 hier eine amtliche Person, etwa den Archon, zu vermuten. Bei den Dekreten 2 und
 5 ist eine Restitution der Präskripte unmöglich.

5) *Volksbeschl.* 128 ff.

Polemarchen ausgeübt ward¹⁾; wenn uns bisher dafür nur Zeugnisse aus Akraiphia vorliegen²⁾, so darf man doch diese Erscheinung ohne Bedenken verallgemeinern. Daneben aber bleibt, wie bemerkt, das Recht der *ιδιωται* Anträge zu stellen aufrecht³⁾.

Entfallen somit die beiden Urkunden von Akraiphia, von welchen ich früher ausging, für die Beweisführung, so möchte ich trotzdem an meiner Ansicht festhalten, dass nach 146 v. Chr. unter dem Einfluss der Römer eine Aenderung in den boiotischen Stadtverfassungen erfolgte und dass von da ab die vereinigten Magistratskollegien allein das Recht hatten, Anträge an Rat und Volk zu bringen. Dass damals die Römer die Ordnungen der griechischen Städte überhaupt in entscheidender Weise umgestalteten, steht durch Pausanias' Zeugnis fest⁴⁾. Für meine Annahme kommen zunächst die späteren Inschriften von Akraiphia selbst in Betracht (zusammengestellt auf S. 328), vor allem die Formel *Ἐδοξε τοῖς τε ἀγοροῖσι καὶ ἀντρέδοις* in n. 4148, welche Urkunde ungefähr in das Jahr 140 v. Chr. gehört⁵⁾. In demselben Sinne sind zu fassen n. 4132, 4133 mit der etwas abweichenden Formel *οἱ ἀγορευεῖς καὶ οἱ ἀντρέδοι εἵσαν — ἀδούμειρον εἶσαν τοῖς τε ἀντρέδοις καὶ τῷ δήμῳ* (in n. 4133 ist die Uebergangsformel verloren), welche auf ca. 120 v. Chr. zu datieren sind (oben S. 329). Wenn in anderen Dekreten von Akraiphia, die wahrscheinlich aus der Zeit nach 146 v. Chr. stammen⁶⁾, wie n. 2710, 1130, 1131⁷⁾, *Bull. de corr. hell.* XXIV 71 ff. die Uebergangsformel in der Fassung *ἀδούξουσι τοῖς (τε) ἀντρέδοις καὶ τῷ δήμῳ* auftritt⁸⁾, so kann dies keinen ernstlichen Grund gegen meine Ansicht abgeben, da es sich hier wohl nur um eine Verkürzung der vollen Ausdrucksweise handelt⁹⁾. Dass von dem an-

1) Vgl. meine Ausführungen in den *Festgaben zu Ehren Max Bäumlingers* 57 ff.

2) Ausserdem noch das unter diesen Gesichtspunkt fallende Psephisma von Oropos *IG.* VII 379; es gehört in die erste Hälfte des zweiten Jahrhunderts, vgl. Dittenberger dazu und *Syll.* 308, Anm. 1.

3) Dafür liefern die auf S. 328, 3 angeführten Inschriften aus den anderen boiotischen Städten ebenfalls Belege.

4) VII 16, 9. Vgl. auch Strabo X 484 und im allgemeinen *Vollsch.* 176 ff.

5) Van Gelder a. a. O. 291. Es liegt hier ein Ratsbeschluss vor, was aber nicht zur Folgerung berechtigt, dass damals keine Gemeindeversammlung existierte (*Gri. Volksbesch.* 152).

6) Holleaux, *Bull. de corr. hell.* XIV 44, 47. Dittenberger zu n. 1130.

7) Holleaux hat übrigens versprochen zu beweisen (*Rev. des ét. gr.* X 54, 2, 55, 5), dass n. 4130, 4131 in die Zeit vor 171 v. Chr. gehören.

8) Der Anfang von n. 2710, 4131 ist verloren, n. 4130 hat kein Präskript und beginnt sogleich mit der Begründung des Antrags.

9) Eine Schwierigkeit würden die Dekrete verschiedener boiotischer Städte bieten, welche in den *IG.* VII unter n. 4138–4142, 4144 vereinigt sind, wenn sie wirklich, wie Holleaux *Bull. de corr. hell.* XVI 157 ff. im Gegensatz zu seiner früheren Ansicht (ebenda XIV 48 ff.) nachweisen will, in das Ende des zweiten oder den Beginn des ersten Jahrhunderts v. Chr. gehörten; denn in ihnen findet sich die Uebergangsformel *ἀδούμειρον εἶσαν τοῖς τε ἀντρέδοις καὶ τῷ δήμῳ* (n. 4138, 4139, 4142 und wahrscheinlich

genommenen Zeitpunkte ab die Ordnung in Boiotien die gleiche blieb, ergibt sich aus der Formulierung der Beschlüsse, welche wir aus der Kaiserzeit besitzen, zunächst der beiden Dekrete von Akraiphia *IG*, VII 2712 (unter Gaius, Anfang verloren), Z. 89 ff. $\delta\tau' \tilde{\alpha} \delta\tilde{\iota} \lambda\tilde{\alpha} \rho\tilde{\iota} \alpha \tilde{\epsilon} \delta\delta\tilde{\omega} \tilde{\varsigma} \epsilon \tau \tilde{\omega} \tilde{\iota} \varsigma \tilde{\epsilon} \tilde{\alpha} \rho \tilde{\omega} \nu \alpha \tilde{\iota} \kappa \alpha \tilde{\iota} \sigma \nu \tilde{\epsilon} \tilde{\rho} \tilde{\epsilon} \delta \omega \tilde{\varsigma} \kappa \alpha \tilde{\iota} \tau \tilde{\omega} \delta \tilde{\iota} \mu \omega$ und n. 2713 (unter Nero, Ende 67 n. Chr.)¹⁾ Z. 27 ff. $\textcircled{\text{O}} \tilde{\alpha} \rho \chi \tilde{\iota} \mu \epsilon \tilde{\nu} \tilde{\varsigma} \tilde{\omega} \tau \tilde{\omega} \varsigma \Sigma \tilde{\epsilon} \beta \alpha \sigma \tau \tilde{\omega} \tau \tilde{\omega} \nu \delta \tilde{\iota} \alpha \beta \tilde{\iota} \omega \nu \kappa \alpha \tilde{\iota} \tilde{\iota} \tilde{\varsigma} \tilde{\omega} \rho \omega \varsigma$

auch n. 414t, in den übrigen verloren) und n. 4112 ein Privater als Antragsteller (*Heziziz* $\tilde{\iota} \epsilon \delta [\dots \tilde{\epsilon} \tilde{\iota} \pi \epsilon \tau]$). Allein wenn es auch gewagt ist, einem so ausgezeichneten Kenner der boiotischen Inschriften wie Holleaux zu widersprechen, so halte ich doch seine Datierung, trotzdem ihr Boesch *Θεωρός* 22,3 beistimmt, für sehr zweifelhaft; denn dass diese Dekrete nichts anderes sind als die Antwort auf die von Akraiphia zur Kenntnis gebrachte Einrichtung der Ptoia (n. 4135) ist klar (Dittenberger zu dieser Inschrift) und von Holleaux selbst früher betont worden (*Bull. de corr. hell.* XIV 48). Nun hat aber Holleaux gezeigt (*Bull. de corr. hell.* XVI 453 ff.), dass das Amphiktionendekret n. 4135 in die zweite Hälfte des dritten Jahrhunderts gehört; das Amphiktionendekret *Bull. de corr. hell.* VII 417 = *SGDI.* 2524, welches, wie er mit Recht hervorhebt, der ersteren Urkunde gleichzeitig ist, stammt aus dem delphischen Archontate des Kallias, welches von Pomtow (Pauly-Wissowa *RE.* IV 2601, 2628) auf das Jahr 226/5 fixiert wird (vgl. auch Beloch *GG.* III 2, 338). Die Dekrete *IG.* VII 4138 ff. können somit nicht lange nach diesem Datum fallen. Dies wird dadurch bestätigt, dass das Dekret von Oropos *IG.* VII 351 (vollständiger *Ἐγχε. ἱερογ.* 1902, Sp. 41 ff. n. 70), welches ebenfalls eine Antwort auf die Einladung zur Feier der Ptoia ist, in das Ende des dritten Jahrhunderts gehört; denn der Antragsteller $\tilde{\epsilon} \alpha \nu \rho \tilde{\iota} \sigma \tilde{\iota} \tau \tilde{\omega} \varsigma$ ist wohl der Amphiaraios-Priester dieses Namens unter dem Bundesarchon Damophilos (*Ἐγ. ἱερογ.* 1902, Sp. 47 f. n. 71), welchen Holleaux (*Rer. des et. gr.* VIII 187 ff. 197, et. ib. XIII 187, 1) frühestens 222, spätestens 207 ansetzt. Allerdings ist es auffallend, dass die Inschriften n. 1138 ff. nicht im Dialekt, sondern in der Gemeinsprache abgefasst sind und dies war auch der Hauptgrund für Holleaux, sie zeitlich herunterzurücken. Allein abgesehen davon, dass die Fassung in der *κοινή* sich bei diesen Beschlüssen daraus erklären lässt, dass sie sich nicht auf innere Angelegenheiten der betreffenden Städte bezogen, sondern gewissermassen internationale Charaktere waren, haben wir genügend Zeugnisse für die Anwendung der *κοινή* in öffentlichen Urkunden Boiotiens seit dem dritten Jahrhundert v. Chr. Bezeichnend ist dafür die Weihung der Thebaner aus dem Kabeirion *IG.* VII 2477, denn der in ihr genannte Kabirenpriester $\Sigma \epsilon \nu \tilde{\iota} \alpha \varsigma \tilde{\iota} \sigma \alpha \nu \rho \tilde{\iota} \sigma \tilde{\iota} \tau \tilde{\omega} \varsigma$ war zu Ende des dritten Jahrh. Archon des boiotischen Bundes (*IG.* VII 3207), cf. Dittenbergers Bemerkung zu n. 2420. Die Kataloge der *Μοραίαι* (*Bull. de corr. hell.* XIX 332 ff.) sind ebenfalls durchwegs in der Gemeinsprache abgefasst; Holleaux setzt (*Rer. des et. gr.* XIII 188 ff.) den Bundesarchon Lykinos und den thespischen Archon Philon, die in der Liste n. 6 (S. 332) eponym sind, in die Zeit von 215—203, Jamot (*Rer. des et. gr.* XV 353 ff.) diese Liste bald nach 198 v. Chr. an. Zu diesen Urkunden treten der Schuldschein der Örchomenier an Nikareta (*IG.* VII 3172, 1 ff.) aus den Jahren 222—220 und die von Wilhelm, *Wiener Archäol. Jahresh. heft* VIII 276 ff. herausgegebenen Beschlüsse von Hyettos, welche (ebenda S. 284 ff.) in den Anfang des zweiten Jahrh. v. Chr. gehören. Diese Hinweise genügen wohl, um die Tatsache glaublich zu machen, dass der boiotische Dialekt zu Beginn des zweiten Jahrhunderts v. Chr. bereits im Aussterben war (Holleaux, *Rer. des et. gr.* XIII 192).

1) Dazu Holleaux, *Bull. de corr. hell.* XII 1888, 510 ff. 525 ff. und *Discours prononcé par Neron à Corinthe en rendant aux Grecs la liberté* 28, Nov. 67 *J. C.* (Lyon 1889) 21 ff.

Κλεινόντων Καίσαρος Σεβαστοῦ Ἐπαμεινώνου Ἐπαμεινώνων εἰς τὴν ἀγορῆς ἐκκλησίαν ἐλθόντων εἶναι ἀπόξ τε εἰς βουλὴν καὶ εἰς δῆμον καὶ Ζ. 46 ff. δὲ ἂν διὰ πάντα ἀποδοκιμαστέον εἶναι τοῖς τε ἀγορεύου καὶ ἀντιδόχοις καὶ εἰς δῆμον καὶ Ζ. 1). zu welchen das Dekret von Theben zu Ehren des genannten Epameinondas aus 37 n. Chr. n. 2711. Z. 87 ff. (ohne Präskript) tritt, welches Z. 111 ff. die gleiche Uebergangsformel *δὲ ἂν ἀποδοκιμαστέον εἶναι [τοῖς] τε ἀγορεύου καὶ εἰς βουλὴν καὶ εἰς δῆμον ἑλθόντων* aufweist²⁾. Meines Wissens gibt es kein Zeugnis für private Antragsteller in den boiotischen Dekreten, das nach 116 v. Chr. viele (allerdings besitzen wir von diesem Datum ab nur wenige Beschlüsse); n. 2708, welches Dittenberger in die Zeit nach Auflösung des boiotischen Bundes setzt³⁾, gehört nach dem Nachweis van Gelders⁴⁾ in das Jahr 210 und die gleiche Datierung von n. 3059 (Lebadea) durch Dittenberger gründet sich nur auf seine unberechtigte Voraussetzung, dass eine im boiotischen Bunde befindliche Stadt dem Bürger einer anderen Bundesstadt nicht die Proxenie verleihen konnte.

Ich will hier nur noch eine Bemerkung anfügen, welche sich auf die Verhältnisse in der Kaiserzeit bezieht. Die alte Gemeindeverfassung Boiotiens hat bis in das dritte Jahrhundert n. Chr. hinein Geltung gehabt⁵⁾. An der Spitze der Städte standen wie früher der *ἡγορῶν*, jetzt auch *ἐπαὶ ὄρρεος ἡγορῶν*⁶⁾ oder *ἡγορῶν ἀρχαρχηγόρος*⁷⁾ genannt, und die Polemarchen⁸⁾. An Stelle der letzteren sind später die Strategen getreten⁹⁾; denn dass Strategen und Polemarchen nicht nebeneinander bestehen konnten, ist unmittelbar klar. Doch scheint es sich nur um eine Umbenennung zu handeln, indem der leitende Magistrat der boiotischen Städte den in den anderen griechischen Gemeinden der Kaiserzeit gebräuchlichen Namen

1) Epameinondas stellt den Antrag als Vertreter der Synarchie.

2) Ueber diese Urkunden *Gr. Volksb.* 194. Der Beschluss von Tanagra *IG. VII 533*, welcher wegen col. c. Z. 5 *[ἀρχαρχηγόρος]* in spätere Zeit gehört, ist ganz verstümmelt und die entscheidenden Formeln nicht herzustellen. Vgl. ferner für den Begriff der *ἡγορῶν* die Adressen der Schreiben *IG. VII 2744, 2. 78 ff. 2870, II. III. 2227 c. Add., D. z. 10 ff.*

3) Ann. zu n. 3059. Zur Ergänzung der Inschrift Holleaux, *Bull. de corr. hell.* XIV 9, 1.

4) A. a. O. 289, 295.

5) Das späteste datierte Zeugnis dafür stammt aus der Zeit des Kaisers Opellius Macrinus (217, 218 n. Chr.), *IG. VII 3420* (Chaireneia); in den Anfang des dritten Jahrhunderts gehört die Inschrift von Thibe *IG. VII 2226 + 2227* (jetzt am besten *Syll. 2 533*), in die Zeit von 170–229 n. Chr. die Archontenliste von Anthedon *IG. VII 4173*.

6) *IG. VII 1864* (Thespiei), 3106 (Lebadea).

7) In der Ann. 5 zitierten Liste von Anthedon.

8) *IG. VII 3070* (Lebadea), 3295, 3298 (Chaireneia).

9) Strategen werden erwähnt *IG. VII 2519* (wahrscheinlich Thespiei), 2881 (Koroneia), 533 c, Z. 5 (Tanagra), *Syll. 2 533, Z. 18* (Thibe).

der Strategen annahm¹⁾. Für diese Auffassung kann die Urkunde von Thespiai IG. VII 1777 Zeugnis ablegen, in deren Eingang drei Archonten auftreten²⁾; da in ihr der Stadtarchon eponym ist und der Terminus *ἄρχοντες* (im Plural) sonst in Boiotien nur für die Gesamtheit der höheren städtischen Magistrate gebraucht wird (s. oben S. 332 ff.), so sind in ihnen wohl die Strategen zu erkennen, wofür auch ihre Zahl spricht (ihre mutmasslichen Vorgänger, die Polemarchen in den boiotischen Städten waren drei). Diese Vermutung erhält dadurch eine Stütze, dass in Kleinasien während der Kaiserzeit die Benennung *ἄρχων* mit *στρατηγός* für dasselbe Amt abwechselte³⁾.

1) Shebelew hat diese Tatsache nicht erkannt (Azerb. 152).

2) Z. 1 ff. [Ἐ]ἄ[ρ]χο[ι]ν[τες] Ἡρακλῆος, μὲν δὲ Βορσελίου, δὲ ἄρχοντες Μελχίου, Ἀντόνιος Ἡφίστος καὶ Μελχίου, Ἀντόνιος Ζώσιμος καὶ Ἡράκλειος Κροτύσιος Ἀλκίνοος ἐπέτιμον ἐπὶ τοῖς ἐν τῷ ἔτει γυναικῶν ἐκ τῶν ἰδίων καὶ.

3) I. Lévy, *Revue et. gr.* XII 268 ff. Die *ἄρχοντες* in Sghl.² 533, Z. 13 (Thisbe) sind sonach mit den Strategen (ib. Z. 18) identisch.

Antike Kavallerie.

Von Hans Delbrück.

Eduard Meyer hat in seine Schrift über *Theopomps Hellenika* eine Untersuchung über die antike Kavallerie eingeflochten (S. 39 ff.), die, anerkannt, alles, was ich in meiner *Geschichte der Kriegskunst* nicht nur über diese Waffengattung, sondern eigentlich über das ganze antike Kriegswesen gelehrt habe, umwerfen müsste. Meyer glaubt nachzuweisen, dass die persische Reiterei unter normalen Verhältnissen geschlossen und in seinem Selbstvertrauen ungebrochenem griechischen Fussvolk trotz gewaltiger Ueberlegenheit nichts habe anhaben können, es weder überreiten, noch einbauen, noch auch nur zum Stehen habe bringen können. Dasselbe gelte von den Parthern und den Numidern des Jugurtha. Von den griechischen, römischen, gallischen, germanischen Reitern spricht Meyer nicht.

Es scheint, dass er einen Unterschied machen will zwischen leichten und schweren Reitern, Bogenreitern ohne Schutzaffen und Panzerreitern mit Schwert und Lanze. Der Unterschied ist da, aber er ist doch nur ein relativer. Die persischen und parthischen Reiter führten neben dem Bogen auch blanke Waffen und waren auch wenigstens zum Teil nicht ohne Schutzaffen, die wieder bei den germanischen Reitern gewiss nicht so sehr bedeutend waren. Vor allem aber kommt für den Hauptpunkt in Meyers Beweisführung der Unterschied zwischen leichten und schweren Reitern gar nicht in Betracht. Dieser Hauptpunkt ist der Satz, dass die Reiter nicht einmal instande gewesen seien, Hopliten zum Stehen zu bringen. Dass antike Reiterei, sei es schwere oder leichte, geschlossene schwere Infanterie zu sprengen und niederzureiten nicht fähig war, ist wohl allgemein anerkannt und von mir in der *Geschichte der Kriegskunst* eingehend behandelt. Das „Nicht-zum-Stehen-bringen-können“ ist das Neue in Meyers Theorie, worauf es ankommt, und für diese Aufgabe ist der schwere Reiter mit Schwert und Lanze weniger geeignet als der leichte, der mit Pfeil und Wurtspiess arbeitet. Was die persischen und parthischen Reiter, die Meister des Bogens, hier nicht leisteten, das konnten die griechischen und sonstigen Reiter gewiss nicht. Meyer selber hat diese Konsequenz nicht gezogen. Da sie aber unabweisbar ist, so müssen wir sie hier von vornherein mit hineinnehmen und unsere Untersuchung auf die gesamte antike Kavallerie erstrecken.

Das Ergebnis meiner Forschungen in der *Geschichte der Kriegskunst* ist, wie gesagt, dass antike Kavallerie die geschlossene, schwere Infanterie direkt zu überwältigen nicht instande war, wohl aber sie durch Angriffe in Flanke und Rücken zum Stehen zu bringen, dadurch ihre eigentliche Kraft, den Druck aufzuheben, sie zu lähmen und wehrlos zu machen.

Auf dieser Auffassung beruht meine Darstellung aller Schlachten, in denen die Taktik der verbundenen Waffen in Frage kommt, von Marathon und Platäa über Cannä und Zama (Naraggara) bis Pharsalus.

Meyer führt dagegen ins Feld das Treffen bei Sardes im Jahr 395, in dem Agesilaus die persische Reiterei schlug und worüber das neugefundene Bruchstück des Theopomp handelt. Nach Xenophon siegte Agesilaus vermöge eines kombinierten Angriffs von Reitern und Fussvolk: nach Diodor und Theopomp vermochte die persische Reiterei dem in geschlossenem Karree entlang ziehenden Fussvolk nichts anzuhaben und wurde schliesslich allein durch einen überraschenden Angriff dieses Fussvolks geschlagen. Das ist die Tatsache, aus der Meyer folgert, diese Reiterei habe sich an das Fussvolk nicht heranwagen dürfen, denn die Pferde und Reiter seien dann von den Hoplitens mit der Lanze niedergestossen oder mit dem Schwert niedergehauen worden, ohne dass sie sich hätten wehren können.

Ehe wir untersuchen, ob das alles wirklich aus dem neuen Quellenzeugnis zu erschliessen ist, fragen wir, wie es denn mit der sonstigen Quellenüberlieferung bezüglich des Verhältnisses der Waffengattungen bei den Alten steht. Auch Meyer hat die Empfindung gehabt, dass er sich doch nicht allein mit dem Treffen bei Sardes begnügen dürfe, um seine so überaus gewichtigen Schlussfolgerungen zu ziehen. Er verweist auf das Gefecht von Baskyleion (Xenophon, *Hell.* IV 1, 17—19). Pharnabazos lässt einen Haufen leichte hellenische Infanterie durch zwei Sichelwagen sprengen und dann seine Reiter auf sie einhauen. Wenn wir nicht ohnehin wüssten, dass Kavallerie geschlossenes Fussvolk nicht sprengen kann, aus diesem Gefecht würden wir es nicht erfahren, denn dass die Sichelwagen die Sprengung übernehmen, ist doch kein Beweis, dass die Reiter dazu unfähig gewesen wären. Zu Allem scheint Meyer übersehen zu haben, dass es sich, wie aus § 19 Schluss zu entnehmen, um leichte Infanterie handelt. Wenn das Gefecht überhaupt etwas bewiese, würde es also zu viel beweisen. Es beweist aber gar nichts.

Von der Schlacht von Carrhae, sagt Meyer, sie bewiese nichts gegen ihn, „da hier die Ueberraschung der an diese Kampfweise nicht gewöhnten Römer und ihre unsichere Führung den Ausschlag gegeben hat“. Jeder einzelne Zug in diesem Bilde steht in der Luft oder hat mit dem Problem nichts zu tun. Für die Römer, die so oft und so viel mit den Numidern gekämpft hatten, die Meyer unmittelbar darauf selbst mit den Orientalen zusammenstellt, soll deren Kampfweise etwas ganz Neues gewesen sein? Oder weil die Parther nicht vorher gemeldet hatten, dass sie kommen würden, wussten die Römer nicht, wie sie sich gegen sie wehren sollten? Die römischen Generale und Truppen sollen in einen Krieg gegen die Parther gezogen sein, ohne sich innerlich auf ihre Reiterangriffe vorbereitet, auf sie gefasst gemacht zu haben? Dass Crassus auf dem Rückzug unsicher geführt hat, mag schon sein, aber auch schon auf dem Vormarsch? Und wenn schon — wird dadurch erklärt, dass

ein grosses römisches Heer, an dessen Tüchtigkeit kein Zweifel besteht, einer Reitere unterlag, die gegen Hopliten schlechterdings nichts auszurichten, nicht einmal sie zum Stehen zu bringen, fähig war?

Schon Carthage würde Meyers Ansicht völlig widerlegen. Aber wenn ein Forscher so grundstürzende neue Ansichten aufstellt, sollte er doch nicht bloss dies oder jenes Beispiel heranziehen, sondern die antiken Quellen einigermaßen vollständig vorführen. Ich kann mir doch nicht denken, dass Meyer jener fundamentalen Satz des Polybius (III, 117) unbekannt ist: *καὶ ὁλόκληρον ἐγένετο τοῖς ἐπιγενομένοις οὐ καὶ πλεονέκτων ἰσχυρὰ τοῖς ἰσχυροῦσι καὶ τοῖς ἡμιτέτοις ἐγένετο πλεονέκτων, ἡλικιωτέρων δὲ τοῖς ὄλοις, μάλλον ἢ πάντα μάχιστά τοῖς πολεμίοις ἔχοντα διακρινόμεναί τε*. Das militärische Urtheil des Polybius ist zwar jüngst von Kromayer stark angegriffen worden und Meyer hat sich über diese Untersuchung Kromayers sehr lobend geäussert. Aber ich kann mir — ganz abgesehen davon, dass Kromayers Beweisführung fragwürdig ist — doch nicht denken, dass Meyer nun so weit gehen sollte, Polybius' Autorität überhaupt nicht mehr als beachtenswert anzusehen. Aber lassen wir die Autoritäten — reden denn die von Herodot V, 63 und VI, 29 erzählten Gefechte und später die Schlachten von der Trebia, von Cannä, von Zama-Naraggara, die Niederlage des Curio, Pharsalus, Ruspina nicht deutlich genug? Handelte es sich in allen diesen Schlachten, wo die Einwirkung der Kavallerie evident ist, wirklich um eine andere Art Reiter, andere Bewaffnung, andere Taktik als bei den Persern und Parthern, so müsste darüber doch erst eine Erklärung gegeben, ein Beweis angetreten werden. Nichts davon — vielmehr umgekehrt gerade die Reiter mit Fernwaffen, wie die Perser und Parther, sind für die Wirkung gegen die geschlossene Infanterie, wie sie uns in all diesen Schlachten vor Augen geführt wird, die allergefährlichsten: nicht so sehr direkt, um das noch einmal hervorzuheben, aber indirekt.

Wie steht es nun mit dem Gefecht bei Sardes, das Meyers Behauptung zugrunde liegt und alle sonstigen Zeugnisse aufwiegen soll? Et was Neues hat uns das Theopomp-Fragment darüber nicht gelehrt, da wir den Inhalt aus Diodor in allem wesentlichen bereits kannten. Danach hat Agesilaus sich gegen eine gewaltige Ueberlegenheit persischer Reiter geschützt, indem er im Karree formirt einherzog, und schliesslich durch einen überraschenden Angriff seines Fussvolks die feindlichen Reiter geschlagen. Sowohl der Marsch, wie das Gefecht, wie die Tatsache, dass infolge dieses Gefechtes die Perser den Kampf als hoffnungslos aufgaben, zeigen nach Meyer die völlige Ohnmacht der persischen Reiterei gegenüber den griechischen Hoplitcn.

Ich sehe davon ab, dass unmittelbar vorher, nach Xenophon, Agesilaus gefunden hat, ohne Reiterei könne er in der Ebene gegen die Perser nichts machen und sich deshalb eine eigene Reiterei organisierte. Ich sehe weiter davon ab, dass Busolt¹⁾, wie mir scheint, schlagend nachgewiesen hat, dass

1) *Hermes* Bd. 43 S. 255 ff. Bd. 45 S. 220 ff.

der Zug und die Schlacht, wie Theopomp-Diodor sie schildern, überhaupt nicht stattgefunden haben, sondern ein Phantasiestück Theopomps sind. Ich will unterstellen, dass wir eine im wesentlichen glaubwürdige Erzählung vor uns haben — was ist damit bewiesen?

Die Schlacht verläuft danach so, dass Agesilaus einen Hinterhalt legt und die Perser, die völlig überrascht und ungeordnet sind, von zwei Seiten zugleich angreifen lässt. Dass aus einem solchen Gefecht nichts Generelles über die Leistungsfähigkeit der Waffengattungen geschlossen werden kann, ist klar. Nach Xenophon war es überdies nicht bloss das Fussvolk, sondern eine Kombination von Fussvolk und Reitern, der die Perser erlagen.

Ebenso wenig beweist der Marsch im Karree. Dass marschierende Infanterie sich selbst und ihre Bagage gegen sie umschwirrende Reiterei so zu schützen sucht, wird uns öfter berichtet (Xenophon *Anab.* III, 1, 19, *Hellen.* IV, 3, 4. Auch das Treffen von Ruspina gehört hierher; vgl. meine *Gesch. d. Kriegskunst*). Marschieren kann sie aber auf diese Weise nur, wenn der Angreifer schwach ist oder sehr wenig Energie entwickelt oder sonst besondere Umstände mitspielen (vgl. Carthae und den Untergang Curios in Afrika). In dem Zuge des Agesilaus etwas Besonderes zu finden, hat sich Meyer offenbar verleiten lassen durch die Nachrichten von der ungeheuren Grösse des Perserheeres. Nicht weniger als 10000 Reiter nach Diodor, nach Theopomp sogar noch mehr, und 50000 Mann zu Fuss soll Tissaphernes gehabt haben. Meyer ist besonnen genug, diese Zahlen nicht zu wiederholen, spricht aber doch (S. 35) von den 10000 Reitern und 20000 *πεζοί*, die nach Diodor 39,5 die persischen Statthalter zusammengebracht hätten und lässt sie auf jeden Fall eine „gewaltige Ueberlegenheit“ haben. Wer meine *Geschichte der Kriegskunst* kennt, nimmt Zahlen wie „10000 Reiter“ kaum noch in den Mund. So ungeheure Reitermassen sind unendlich selten auf einem Punkt zusammen gewesen, und Uebertreibungen nicht nur uns zehnfache, sondern auch uns hundertfache begegnen uns in der Welt-Kriegsgeschichte auf Schritt und Tritt. Hat nun Theopomp eine so hohe Glaubwürdigkeit, dass man auf seine Autorität hin hier eine solche Zahl oder auch nur eine annähernd so grosse Zahl annehmen darf?

Meyer schätzt sein Werk ziemlich hoch ein, gibt aber doch zu, dass (S. 155) er auch „unzureichenden Quellen folgend, völlig in die Irre ging“. Noch ausserordentlich viel schärfer aber urteilt Busolt (a. a. O.), der Theopomp als einen „eitlen, auf Effekt bedachten Literaten, ohne Achtung vor geschichtlicher Wahrheit“ charakterisiert und das mit schlagenden Gründen beweist. Für das Militärische kommt noch besonders dazu, dass Polybios (XII, 25 f. 4, 5.) ihm darin Urteil und Kenntnisse ausdrücklich abspricht, und auch Meyer will (S. 155) militärisches Urteil im allgemeinen bei ihm nicht finden.

Nach alledem werden wir Bedenken tragen, auf Theopomps Aussage hin den Persern eine so „gewaltige“ Ueberlegenheit an Reitern zuzu-

schreiben, aber selbst wenn man das als wenigstens möglich annehmen will, kriegsgeschichtlich ist dennoch nichts gewonnen, da nach Diodor es nicht bloss der Marsch im Karree, sondern auch das Gelände war, vermöge dessen Agesilaos sich deckte. Die Stelle (XIV, 80) lautet nämlich: Tissaphernes fängt die vom Gros abgekommenen, plündernden Griechen ab: „*Ἀγισιάδος δὲ εἰς πληθύνον συνάξας τοὺς σιγαμένους ἀνείχετο εἰς παρὰ τὸν Σιανλὸν παραστάς, ἐπιτιθεὶς καὶ τὸν ὑβριστεύοντα εἰς τὴν τὸν πολέμιον ἐκδίεισαν. ἐπιλθὼν δὲ εἰς χρόνον μᾶλλον Σιανλὸν ἐξέθειρε τοὺς τε ζήτορας καὶ.*“ In dem Theopomp-Papyrus sind von der Schilderung dieser Bewegungen nur wenige kleine Fetzen erhalten, in denen das „Karree“ zweimal vorkommt, sonst aber kein Zusammenhang herzustellen ist.

Was ist von Meyers Beweisführung übrig geblieben? Sein Zeuge taugt nichts. Der Marsch im Karree und das Gefecht, in dem allein die Infanterie die Kavallerie besiegt, haben höchst wahrscheinlich überhaupt nicht stattgehabt. Und wenn der Zeuge wirklich etwas taugen sollte und wahr berichtet, so besagt sein Zeugnis nicht das, was Meyer ihn sagen läßt. Und wenn es das besagte, so würde eine so isolierte Aussage dennoch nicht ins Gewicht fallen gegen die dutzendfach vorhandenen anderweiten Zeugnisse über das, was die antike Kavallerie, auch die orientalische, zu leisten vermochte.

Der letzte Zweck von Meyers Untersuchung ist die Rechtfertigung seiner Darstellung der Schlacht von Marathon. Das Problem dieser Schlacht liegt darin, dass nicht direkt überliefert ist, weshalb die persischen Reiter der athenischen Phalanx bei ihrer Attacke nicht in die Flanke fielen. Ich habe die Frage dahin beantwortet, dass Miltiades eine Stellung gewählt hatte, wo die ansteigenden Hügel den Athenern die beiden Flanken deckten (im Vrana-Tal). Ich selber habe allerdings das Schlachtfeld nicht gesehen, sondern nur nach Karten gearbeitet, aber Offiziere, die jüngst mit einem meiner Schüler an Ort und Stelle gewesen sind, haben auf Grund der Besichtigung meine Auffassung bestätigt. Meyer nun, wenn er sich auch sonst meiner Darstellung der Schlacht angeschlossen hat, hat doch gerade diesen Hauptpunkt, die Flügelanlehnung verworfen, lässt die athenische Phalanx in die freie Ebene vorgehen und erklärt das Versagen der persischen Reiter dadurch, dass sie durch die Attacke der Athener überrascht und deshalb unsicher waren. Ich habe das in der *Geschichte der Kriegskunst* (2. Aufl. S. 70) zurückgewiesen, da, wenn das persische Fussvolk sich trotz des vielleicht überraschenden Anlaufs der Phalanx tapfer schlug (übrigens kann die Ueberraschung gar nicht so absolut gewesen sein, da ja eine Phalanx, die beschossen wird, wenn sie nicht sofort flieht, gar nichts anderes tun kann, als angreifen), kein Grund war, weshalb die Reiter es nicht ebenfalls getan haben sollten, wenn anders sie nämlich die Gelegenheit dazu hatten. Meyer glaubt aber auch in dieser neuen Schrift (S. 40) seine Auffassung aufrecht erhalten zu können, und wäre die neue Theorie über die geringe Leistungsfähigkeit der persischen Reiter gegen Hopliten richtig, so wäre das in der Tat eine

Stütze für seine Marathon-Hypothese, und er sucht sie noch weiter zu stützen, indem er jetzt darauf hinweist, dass die Attacke der Phalanx doch schwerlich länger als zwei Minuten gedauert habe, eine so kurze Spanne Zeit also leicht unbenutzt verloren gehen konnte. Das ist völlig richtig und könnte auch bei meiner Rekonstruktion der Schlacht in Betracht kommen: es ist sehr wohl möglich, dass die Athener bei ihrem Vorstoss aus ihrer Flankendeckung heraustraten in die freie Ebene und die persischen Reiter sie dennoch nicht packten, weil der Moment zu kurz war. Aber um ein sachliches Raisonement dieser Art richtig durchzuführen, muss man die Sache auch wirklich beherrschen. Wie der Versuch, den Meyer jüngst unternommen, die Schlacht bei Pydna zu rekonstruieren¹⁾, so dankenswert er quellenkritisch ist, doch sachlich unhaltbar ist, weil die Kenntnisse des Autors in der Taktik nicht ausreichen, so ist auch die neue Stütze für die Marathon-Hypothese nicht brauchbar, weil das taktische Raisonement unvollständig ist.

Es ist nämlich vergessen, zu fragen, weshalb denn die persischen Reiter so lange warteten? Sahen sie dem Schauspiel des Pfeilhagels der Infanterie untätig zu? Hätte die athenische Phalanx keine Flügelanlehnung gehabt, so hätten die persischen Reiter natürlich nicht abgewartet, bis die Hopliten sich in Bewegung setzten, sondern wären ihnen, schon ehe der erste Pfeilschuss des Fussvolks fiel, in beiden Flanken gewesen; die Flankenrotten der Phalanx hätten rechts- und linksum machen müssen und die berühmte Laufschritt-Attacke hätte nicht stattfinden können. Ob der Flankenschutz wirklich im Vranatal gesucht werden muss oder an einer anderen Stelle, ist bei dem Mangel einer positiven Ueberlieferung natürlich nicht mit absoluter Sicherheit anzumachen. Das Topographische ist aber auch eine Frage geringeren Interesses: das Entscheidende ist das Prinzipielle: dass die Schwäche einer blossen Infanterie-Phalanx gegenüber einem Heer aus verbundenen Waffen in den Flanken lag und dass das Genie des Miltiades diese Schwäche erkannt und das Mittel dagegen in der Stellung mit beiderseitiger Flügelanlehnung gefunden hat²⁾.

Meyers Versuch, die Schlacht ohne diese Momente zu rekonstruieren, musste missglücken. Durch den weiteren Versuch, vermöge einer neuen Theorie, welche die antike Kavallerie generell als fast unwirksam hinstellt, jene Konstruktion zu stützen, ist ihre Haltlosigkeit nur um so mehr zutage gekommen.

1) *Sitz.-Ber. d. Akad. d. Wissensch. Berlin*, 1909, 8, 780.

2) Meine Hypothese, dass die eigentümlichen Manöver vor der Schlacht von Platäa durch eben dasselbe taktische Grundprinzip bestimmt worden seien, ist seitdem von Ludwig Winter, „*Die Schlacht von Platäa*“ (Berlin, Dissert. 1909, Emil Ebering) im einzelnen nachgeprüft und topographisch fixiert worden. Die Hilfskonstruktionen, die ich in der *Gesch. der Kriegsk.* noch für notwendig hielt, ein Befehl des Xerxes und ein Umgehungs-Manöver des Artabazus, sind dadurch überflüssig geworden.

Di alcuni frammenti di Cassio Dione.

Di Vittorio Macchioro.

Per giustificare il metodo tenuto nel fare le seguenti osservazioni intorno ad alcuni frammenti di Cassio Dione, bastano alcune considerazioni.

Dalle mie osservazioni parrà al lettore che troppo facilmente muovo appunti ad illustri critici, che troppo agevolmente colloco a posto frammenti a volte inorganici, e che inline presuppongo talora relazioni troppo strette fra Dione e le sue fonti: si tratta ora appunto di vedere quali fossero queste vere relazioni, e quali conseguenze se ne può trarre per lo studio di questo autore.

La dipendenza di esso dalle fonti è maggiore di quanto generalmente non si suppone dai critici. Non parlo dei numerosi modi di dire, delle eleganze stilistiche che Dione dedusse da molti scrittori anche non storiografi¹⁾, ma dei molti casi in cui egli segue alla parola la fonte non come modello letterario, ma come documento storico. Do' un solo esempio per chiarire la distinzione:

Dione in Cedrenus I p. 295, 10: καὶ διὰ τοῦτο διπρόσωπον (sc. *Ιουὶον*) ἐπὶ Ποσειδῶν ἀλάττεισθαι — Plut. Num. 19 in fine: καὶ διὰ τοῦτο ἀλάττεισθαι αὐτὸν (Γάιος) ἀμειπρόσωπον²⁾.

Qui è chiaro che l'imitazione non fu di indole letteraria o linguistica come in moltissime deduzioni da Demostene, Eschine, Platone,

1) Cfr. per es. Dione fr. 1, 2 e Plat. *Apol.* 17 B [Herrmann]; Dione XXXVI 17, 3 e Plat. *Rep.* 14 (468a); Dione XII 62, 5 e Senof. *Cyrop.* VII 51 (Dindorf); Dione XXXVIII 40, 2 e Plat. *Theat.* 10 (154 D) ecc. V. Naber *Etz. Köseler* *Neue Wörterbuch.* Zwoil 1867 p. 8, Dindorf *Dio Cassius und Plutarchus*, *Neue Jahrb. für Phil.* 1869 p. 3 s. Per le imitazioni da Tacito v. Bergmans *Die Quellen der Vita Tiberii des C. D.* 1903 (Heidelberg-Dissert.) p. 3, 6.

2) Cfr. ancora Dione fr. 24, 2 — Plut. *Cam.* 10; Dione fr. 26, 1 — Plut. *Cam.* 36; Dione fr. 246 — Plut. *Cam.* 12. In queste citazioni e in tutto il corso del lavoro uso le seguenti edizioni: per Dione ed. Boissvain (Berlino 1895—1901) e qualche volta ed. Dindorf (Lipsia 1865); per Plutarco, ed. Sintenis (Lipsia 1852); per Livio, ed. Madvig-Ussing (Hanniae 1861); per Zonara ed. Pinder (Bonn. 1841 nel *Corp. script. hist. byz.*) per Dionisio ed. Jacobi, Lipsia Teubner 1885 s.; per Cedreno, ed. Bekker (Bonn 1838; nel *Corpus* su citato). Per Zonara, i cui capitoli sono assai lunghi, cito anche la pagina e la riga dell'ed. di Bonn

ma di indole storica: se poi si ammette come vuole un dotto critico¹⁾ che Plutarco non fosse una fonte diretta di Dione, la dipendenza, rispetto alla fonte comune, non muterà. Una dipendenza non meno stretta mostra Dione da Livio. Si veggano, per esempio, i seguenti passi:

Liv. I 24, 1: *Fortē in duobus tum creveritibus erant trigemini fratres nec aetate nec viribus dispares.*

Zon. VII 6 (II p. 23, 15 s.): ἔσαν δὲ παρ' ἀμφοῖν τριδύμοι ἀδελφοί, ἐκ μητέραν γρόνοιες διδύμων, ἰσχυρίζετο καὶ ἰσοπαλεῖς τῇν ἰσχυρί.

Liv. I 22, 3: *forte crevit ut agrestes Romani ex Albano agro, Albani ex Romano praedas invicem agerent.* — 24, 3: *priusquam dimicarent foedus actum inter Romanos et Albanos.*

Zon. VII 6 (II p. 23, 7 s.): ἀρπαγῆς γούρν γερομένης παρὰ Ρωμαίων ἐξ Ἀλβανούρ θουμισαν πούς μάχιρ ἐκάτεροι· πού δὲ τοῦ συμβαλεῖν καιρὺ λάνυσαν.

Liv. I 34, 8: *Aquila suspensis demissa leniter alis pileum aufert, superque carpentum cum magno clamore volitans rursus, velut ministerio divinitus missa, capiti apte reponit.*

Zon. VII 8 (II p. 26, 11 ss.): λέγεται δὲ μετισταζομένην αἰτὸς καιροπύς ἀρπάζει τὸν πῖλον ὅρ εἶχει ἐπὶ τῆς κεφαλῆς καὶ μετεωρισθεὶς καὶ κλάζας ἐπὶ πολλὸν ἀφθίς αὐτὸν ἐφαρμόσαι τῇ αὐτοῦ κεφαλῇ.

Liv. I 36, 3 ss.: „... inaugura, finire possit, quod nunc ego mente concipio“... atqui hoc animo agitur, inquit, te novacula cotem discissurum“.

Zon. VII 8 (II 28, 17 s.): „... ἀποχομαι μοι εἰ ὁ καιρὸς τούτῳ ποιήσει γενήσεται... οὐχούρ, ἔφη, τῇν ἀχόρην ταύτην λαβών τῷ ξυρῷ τοῦτο διάτμε.“

Liv. V 27, 9: *Denudatum deinde cum, manibus post tergam illigatis, reducendum Falerios pueris tradidit, virgisque eis, quibus proditorum agerent in urbem cecherantes, dedit.*

Zon. VII 23 (II 80, 6 s.): προσέταξε γυμνωθῆναι μὲν τὸν διδάσκαλον καὶ δεσμεῖσαι αὐτὸς χεῖρας ὀπισθεν. τοῖς δὲ πασί, ἰλάδοντες δοῦναι καὶ μάστιγας, ἵνα ταύταις τὸν προδότην δίσσαντες καὶ ἐπιτορτες εἰς τῇν πόλιν ἐλάτρουσι.

Questa dipendenza letterale dalla fonte spicca anche meglio nei luoghi in cui Dione segue Dionisio contro Livio, e tuttavia toglie da Livio, indiscentibilmente, alcune parole.

Si confrontino per esempio. Zon. VII 18 (II 68, 4 s.) — Dionis. XII 28

Liv. III 41. Secondo lo storico latino, quando la figlia di Virginio si presenta nel foro, M. Claudio, incaricato da A. Claudio, le mette le mani addosso e la dichiara sua serva ordinandole di seguirlo. La fanciulla resta timorosa e stupita, e la nutrice colla grida attira gente. Il popolo parteggia per la figlia di Virginio e allora M. Claudio invoca il giudizio del tribunale e narra che la fanciulla, natagli in casa, gli era stata rapita da Verginio. — Secondo Dionisio invece, M. Claudio insieme a molti complici rapisce Vir-

1) Haupt *Beitr. zu d. Fragm. des Dio Cass.*, *Hermes* 14 p. 443.

ginia dalla scuola e la trascina apertamente verso il foro. Appio Claudio che sta giudicando, cedendo alla volontà popolare, rimette il giudizio a quando vi possano assistere i parenti di lei. Nel dì del giudizio, M. Claudio attesta che Virginia è sua schiava. Zonara, dei due, segue Dionisio perchè dice che i rapitori furono parecchi: *ποταστῶν τε καὶ δουλεύοντων αὐτῇ*, ma proprio in questa frase si sente l'influsso di Livio la cui versione è tuttavia diversa (Liv. III 11, 5: *clientes negotium dedit, ut virginem in servitutem assereret*). Questo influsso di Livio come testo, ma non come fonte è tanto evidente che il Wolff usò delle parole di Livio per tradurre Zonara.

Analogamente si confronti Dionis. III 8, 2-12, 1 con Liv. I 23 e Zonara VII 6 (II 23, 3 s.). Secondo il primo, Mettìo Fufezio propone che le due città si riconcilino giustificandosi delle reciproche accuse e invita altri a esporre opinioni in questo senso. Tullo accetta la discussione e propone che gli Albani si assoggettino ai Romani formando un solo stato comune (questa è un'astuzia di Tullo per venir a trattative. Cfr. 12, 1). Dopo lunga discussione, nessuno dei due volendo rinunciare all'egemonia, decidono di combattere. Tullo vorrebbe che il combattimento avvenisse fra due soli guerrieri e si offre lui stesso. Mettìo Fufezio è d'accordo di limitar la battaglia ma vuole che tre sieno i combattenti. — Secondo Livio, Mettìo Fufezio propone che si limiti lo spargimento di sangue, e dopo discussione sul modo di far ciò, si ricorre alla pugna dei trigemini. — Zonara ripete Dionisio: i nemici si riconciliano e decidono di fondar una città, ma non si accordano, e non volendo combattere con tutto l'esercito, nè volendo un duello dei duci, eleggono i trigemini. Eppure in Zonara troviamo imitazioni di frasi da Livio: per esempio:

Liv. I 24, 1: *Fortis in duobus* etc. Zon. VII 6 (II p. 23, 15 s.): *ἰσχυρὸν δὲ παρ' ἀμφοῖν τιλ.*

Liv. I 22, 3: *forte venit* etc. s. o. Zon. VII 6 (II 23, 7 s.): *ἀφ' αὐτῶν γοῦν προέρηξ τιλ.*

Un terzo esempio: Dionis. IV 55, 57 — Liv. I 53-4 — Zon. VII 10 (II 35, 22 s.). Secondo Dionisio la finzione di Sesto, ribelle e transfuga del padre, arrivò al punto che Tarquinio battè in pubblico il figliuolo. Sesto fugge a Gabii, si ingrazonisce gli abitanti e diventa uno dei primati. Manda poi, quando la cosa è a buon punto, un filato a Tarquinio, il quale col noto indovinello dei papaveri gli ordina di distarsi dei principali cittadini. Per far ciò Sesto si lagna pubblicamente che vi sia chi voglia consegnarlo al padre e ne accusa Antistio Petrone: se ne cerca la casa e si trovano false lettere di lui dirette a Tarquinio. Egli è ucciso, e si autorizza Sesto a cercare e punire i suoi nemici, ed egli se ne giova per uccidere molti cospicui nomi di Gabii. — Zonara segue a puntino Dionisio perfino nel narrare (cosa notevole in un epitomatore) che Tarquinio battè in pubblico il figlio. -- Nulla di ciò si trova in Livio che mette invece in bocca

a Sesto una concione per commovere quelli di Gabii; ma anche qui in Zonara ci sono delle reminiscenze verbali di Livio, come per cagion d'esempio:

Liv. I 54, 3: *dux ad ultimum belli* | Zon. VII 10 (II 36, 10 s.): *διὰ ταῦτα*
legitur. | *γοῦρ ἡγήθη παρ' αὐτῶν*
στρατηγός.

Liv. I 53, 4: *fraude ac dolo ad-* | Zon. VII 10 (II 35, 21 s.): *καὶ οὕτως*
gressus est. | *μὴν ἡγορήσατο δόλῳ δὲ αὐτοῖς ἐχτι-*
ρώσατο.

Liv. I 53, 10: *benigne ab Gabinis* | Zon. VII 10 (II 36, 8): *ἐδέξατο τε*
occipitar. | *αὐτὸν ἀσμερίσταια.*

Sarebbe inutile moltiplicare esempi per dimostrar una cosa chiarissima: che Dione molte volte, anche indipendentemente dal contenuto storico, è in diretta dipendenza verbale dalle sue fonti, e che quindi per ricostruire o riordinare frammenti Dionei, possiamo usare delle fonti in un senso tutto particolare, fondandoci su questa speciale e strettissima relazione. Con questo presupposto ho esaminato alcuni tra i più importanti frammenti di Dione, la cui collocazione non era ancora accertata, ed ecco i risultati a cui sono giunto.

Lib. I fr. 1, 1.

Cod. Peir. 569: *σπονδὴν ἔχω ἀγγράψαι πᾶσιν ὅσα τοῖς Ῥωμαίοις*
καὶ εἰρηροῦσι καὶ πολέμοισι ἀξίως μνήμης ἐπαράχθῃ, ὥστε μὴδὲν ἰὼν
ἀναγκάσιον μίτε ἐξείρωρ ἢνὰ μίτε ἰὼν ἄλλων ποιεῖσαι.

Il Boissevain colloca questo frammento fra quelli che si riferiscono a Numa, e, pur riconoscendo che si adatterebbe al proemio, non ha voluto spostarlo dal suo luogo tradizionale, per rispetto all'autorità del codice, e lo lascia dopo il fr. 6, 2. — Il rispetto al codice è in questo caso fuori di luogo, non solo perchè in sè e per sè non costituisce un argomento, ma perchè la situazione del frammento, dopo il 6, 2, non accenna affatto a una antica originale continuità dei due frammenti. Ce ne danno una prova le parole solite *ὁ δὲ Δίωνης γράφει ὅτι* che precedono il frammento: e invero, se i due frammenti fossero stati originalmente uniti perchè l'autore del codice li avrebbe staccati inserendo tra l'uno e l'altro quelle parole? — Anzi queste dimostrano che egli estrasse i due frammenti separatamente dal testo facendoli precedere dalla solita formula. Ma nemmeno una continuità meno immediata appare verosimile se si tien conto del contenuto dei due frammenti. Il 6, 2 espone alcune innovazioni peculiari di Numa¹⁾ se dunque colle parole del fr. 1, 1 (*καὶ γὰρ σπονδὴν ἔχω πρὸς*) Dione avesse voluto giustificare la esposizione di queste abitudini, il frammento

Ὡς ὅτι ὁ Νουμῶς ἔπει ἐν πολέμῳ τῷ Κορινθίῳ ἐνομεύοντι ἦν καὶ Σελήνος ὢν
τὰ δὲ δι' ἀρχαῖα ἐν τῇ ἡμερᾷ ὁδοῦ εἶχε, καὶ τὰ, τὰ διαφυγόντες πλησίον τοῦ Εὐσταίου ἐπαίοντο
καὶ ἔπειν ὥς καὶ ταῦτα γόγον ἐμενεν.

andrebbe se mai collocato dopo il 6, 2 e non prima (si noti il *καὶ γὰρ*). E si aggiunga che le parole *παρθ' ὅσα τοῖς Ρωμαίοις ἐπαράχθη* hanno un contenuto ben più vasto che non sieno le innovazioni, e magari tutto il regno di Numa.

Invece queste difficoltà cadono se si ritorna all' antica collocazione che considerava il fr. 1, 1 come una parte dell' esordio: allora le parole *παρθ' ὅσα-ἐπαράχθη* appaiono pienamente giustificate. Né mancano analogie tra le parole di questo frammento e altri spunti offerti da esordi di altri autori. L'intonazione generale somiglia a quella dell' esordio di Tucidide: il verbo *συγγράφειν* (cfr. fr. 1, 2) è usato anche da Tucidide. L'uno e l'altro autore esprimono l'idea della *cura* avuta nello scrivere la storia: Dione la dice esplicitamente (*σπουδῇ ἐξω*), Tucidide la sottintende quando narra che appena scoppiata la guerra peloponnesiaca egli si accinse a narrarne i fatti. L'*ἀξίως μνήμης* dioneo corrisponde al tucidideo *ἀξιοζυγίατον*. Sono analogie tenui ma che acquistano grande valore se raffrontate alle infinite ricorrenti tra Dione e Tucidide¹). — Altre analogie con altri esordi si possono istituire. Il concetto *σπουδῇ ἐξω* si trova anche nel liviano: *invenit tamen rerum gestarum memoriar et ipsam consulis*: il *παρθ' ὅσα — ἐπαράχθη* trova il suo riscontro nel liviano: *faturusque operae pretium sum si a primordio urbis res populi Romani perscripserim*. Passando a Dionisio troviamo un riscontro alle parole *καὶ τῶν προῶν καὶ πολεμῶν* in quelle di Dionisio (1 2, 1): *πράξεις ἀπεδείξαντο λαμπροτάτης ἐν τοῖς ἔτεσι καὶ ταῖς πόλεμοις*: anzi il proposito espresso da Dione di nulla tralasciar di quanto fecero di memorando i Romani si ritrova già in Dionisio (1. 5, 2): *περὶ δὲ τῶν πράξεων . . . ἀγγεῖσθαι παρὰ λίσσων οὐδὲρ ὅσα μοι δέονται* τῶν ἀξίων ιστορίας. Né occorre rilevare che l'*ἀξίων μνήμης* del frammento equivale all' *ἀξίων ιστορίας* di Dionisio. Un riscontro è dato anche da Diodoro (1 4: *πάσας τὰς ἱγεμονίας ταύτης* (dei Romani) *πράξεις ἀκριβῶς ἀνελήκομεν*) al Dioneo: *παρθ' ὅσα — ἐπαράχθη*.

Tutte queste analogie danno ai frammenti un colorito proprio di un esordio, non copiato né desunto da nessun altro autore, ma ispirato ai concetti, e un pochino nelle parole, ai più noti esordi degli scrittori che Dione naturalmente aveva studiato. Noi lo riterremo dunque come appartenente all' esordio collocandolo dopo il fr. 1, 2. Il senso riesce perfetto: basta leggere i due frammenti l'uno dopo l'altro, di seguito:

(fr. 1, 2) . . . *πάντα ὧς εἰπὼν τὰ περὶ αὐτῶν καὶ γεγραμμένα, συγγράφα δὲ οὐ πάντα ἀλλ' ὅσα ἐξέζονα, μὴ μέρσι, μὴδ' οὐ περὶ αὐτῶν μέρεσι, ἐς ὅσον γε καὶ τὰ πράγματα ἐπέπεσε, λόγους λέγειν, ἐς τὴν*

1) V. per esse Melber *Die Schlacht der Venetier — Comment. Wolfelinianae* p. 291 l. 297. Poppo nell' ed. 1821 parte I vol. I proleg. 364. Litsch *De Cass. Dione imit. Thucydides* Freiburg in B. 1893. Columbia *Cassio Dione e le guerre gall. di Cesare. Atti acc. arch. Napoli* 1905 (XXIII) p. 23 nota 5 e p. 24.

La frase di Zonara è del tutto diversa sostanzialmente da quella di Plutarco. Questi dice in fondo: queste ridicole e leggendarie cose (= riti, istituzioni) rivelano la disposizione verso il divino, alla quale vennero assuefatti; e Zonara: con queste ed altre molte cose (= provvedimenti o simili) Numa dispose con la consuetudine gli animi verso la divinità. La prima frase suona biasimo, la seconda, lode. Questa somiglianza di frase e discrepanza di idee non può spiegarsi se non con una contaminazione di Dione e di Plutarco: Zonara tolse dal primo le parole *ἐξ δὲ τοῦτων* — *παράζικμεν* e vi aggiunse quelle di Plutarco *διάθεσιν* — *ἐρεποίσειν*, che venivano in taglio, non curando quelle precedenti *ταῦτα* — *ἐπιδείκνυσθαι*, senza forse avvertire che così il senso riusciva del tutto mutato. Ora queste parole di Dione *ἐξ δὲ τοῦτων* — *παράζικμεν* stanno perfettamente dopo il fr. 6, 4 (Bekker *Anecd.* p. 158, 23):

(*Δίωρ α' βιβλίῳ*) *ταῦτα τε οὐρ ὁ Νομάς ἐνόμισεν ἐξ δὲ τοῦτων καὶ ἄλλων πλειόνων, ἃ ὅτ' αὖτὸ πλείθος παράζικμεν + διάθεσιν πρὸς τὸ θεῖον τοῖς τότε ἀνθρώποις ἐξ ἐθισμὸν ὁ Νομάς ἐνόμισεν* (Uso le parole di Plutarco invece di quelle di Dione mancanti perchè dovevano esser assai simili, come prova anche la contaminazione fatta da Zonara). Tra le parole *ὁ Νομάς ἐρεποίσειν* (cioè le corrispondenti di Dione) e quelle su citate circa l'istituzione del mese di gennaio desunte anch' esse da Dione (come prova il testo di Cedreno) stanno pochi righi desunti da Plutarco *Num.* 16 (*καὶ τῆς χρόνου — ἔροια*), mentre invece in Plutarco tra quelle parole e l'accenno al mese di Gennaio stanno circa due capitoli. Abbiamo dunque qui una frase di Plutarco (*καὶ τῆς χρόνου — ἔροια*) inserita fra due altre tolte da Dione e precisamente: 1) *ἐξ δὲ τοῦτων* — *ἐρεποίσειν*, 2) *λέγεται δὲ καὶ τὸν Ἰανουάριον καὶ*. Il frammento di Cedreno che corrisponde a questa seconda frase andrebbe dunque collocato dopo il fr. 6, 4, ottenendosi la serie: 6, 4, 7, 5, 6.

Con quest' ordine riesce anche meglio a suo posto il fr. 6, 5 il quale è tolto da alcune considerazioni finali che chiudono l'esposizione delle innovazioni di Numa, descrivendo la pace in cui vivevano i Romani per opera di lui: così questo frammento molto bene chiuderebbe la serie dei frammenti che si riferiscono a Numa.

Lib. II fr. 12, 3b.

Bekker *Anecd.* p. 177, 20: *μαθὼν οὐρ τοῦτο ἐξαίρος ἔλθει τε τῆς ἡμετέρας πρὸς αὐτοῦς*.

Distinguiamo in questo frammento tre elementi: 1) *μαθὼν*. Accenna a una persona che viene a risaper qualche cosa. 2) *ἔλθει*. Un personaggio ignoto si reca in un luogo. 3) *τῆς ἡμετέρας*. Dimostra che questa venuta avvenne all' indomani di un dato avvenimento. 4) *ἐξαίρος — πρὸς αὐτοῦς*. Il personaggio si reca ad una accolta di più persone.

In Livio troviamo quattro avvenimenti nei quali alcune di queste circostanze si avverano:

A) Quando Servio viene a sapere i discorsi sovversivi di Tarquinio innanzi ai senatori e interviene e interrompe la sua concione. Liv. I 48, 1: *Hinc orationi Serrius quum intervenisset trepido nuntio excitatus etc.*

B) Quando Tarquinio Superbo aduna i Latini al luco di Ferentina col pretesto di trattar di gravi affari. Liv. I 50, 2: *Conveniant frequentes prima luce; ipse Tarquinius diem quidem serravit sed paulo ante quum sol occideret cecit.*

C) Quando Tarquinio, irritato dai discorsi di Turno Erdonio in quel convegno, fa nascondere nella sua casa molte spade per poi accusarlo innanzi ai maggiorenti Latini di tradimento e provar l'accusa col ritrovamento delle spade. Liv. I 51, 3: *Ea quum una nocte perfecta essent, Tarquinius paulo ante lucem ad se principibus Latinorum quasi re nova perturbatus, moram suam hesternam, relict deorum quidam providentia illatum, ait subito sibi atque illis fuisse.*

D) Quando Sp. Lucrezio torna con P. Valerio, Collatino, e L. Giunio Bruto a Roma e incontra un messo di Lucrezia e trovano questa in lacrime. Liv. I 58, 5: *Sp. Lucretius cum P. Valerio Valeri filio, Collatinus cum L. Junio Bruto cecit, cum quo forte Romam rediens ab nuntio uxoris erat convectus.*

In tutti questi avvenimenti alcune delle su dette quattro circostanze si avverano. Nel primo Servio vien a sapere alcunchè e si reca a una adunanza di più persone (1 e 2); nel secondo Tarquinio si reca a una accolta di vari (1 e 2); nel terzo Tarquinio saputo che un avvenimento si è compiuto (che le spade sono state nascoste) fa venir a sé all'indomani vari personaggi (1, 3, 4); nel quarto Spurio Lucrezio e i suoi compagni si recano a Roma e ricevono un messo, una notizia (1 e 2).

Soltanto nel caso C si avvera la determinazione cronologica dell'indomani che è la circostanza più importante, insieme alle altre due. Anzi, chi ben guardi, vedrà che solo in questo caso era necessaria questa determinazione perchè essa fa spiccare il vero carattere del tranello (oggi si nascondono le spade, domani Tarquinio fa agire la trappola), mentre invece questa determinazione non calza, come si è visto, per nessun altro fatto della primitiva storia Romana, esposta dal II libro Dioneo. Per ciò il frammento in questione si può benissimo metter in relazione con l'episodio di Turno Erdonio e va quindi collocato tra il fr. 11, 1—7 che parla della signoria di Tarquinio Superbo e de' suoi figli e il fr. 11, 10 che espone la finta pazzia di L. Giunio Bruto, ottenendosi la serie 11, 1—7, 12, 3b, 11, 10. Un ostacolo non sufficiente per infirmare l'ipotesi sta nel fatto che nel frammento il personaggio ignoto si reca lui dagli

altri, mentre in Livio sono i primati che si portano dal re: ma la discrepanza, assai lieve in se, si può attribuire a una variante nel racconto: Tarquinio convoca i primati e poi si reca da loro.

Lib. III fr. 12, 1-11¹⁾.

1. Mai *Script. vet.* p. 140: *οἱ οἱ θμιλοὶ πάντες τὰ προέγμια πρὸς τοὺς μεταχειρίζοντας αὐτὰ κρίνονσι, καὶ δοιοὺς ἂν τοιούτους ἀσθάνωνται ὄντας, τοιαῦτα καὶ ἐκίνα νομίζουσιν εἶναι.*

2. Mai *iri*: *αὖς γὰρ ἡς τὸ ἀκρίβειον πρὸ τοῦ καιτεγροσμήτου προαιρέται, μεγάλῃ ἐς τὸ ἄδειον ἐλπίδι παρὰ τὸ μεμισημένον ἦδη ποιούμενος.*

3a. Mai *iri*: *πᾶσαι μὲν γὰρ μεταβολαὶ σφαιροῦνται εἶσι, μέλαινα δὲ αὖ ἐν ταῖς πολυτέλαις πλείστα δὴ καὶ μέγιστα καὶ ἰδιώτας καὶ ἀόλινς βλάπτουσι διὸ οἱ τοὺν ἔχοντες ἐν τοῖς αὐτοῖς αἰεὶ, καὶ μὴ βέλυσια ἦ, ἀξιοῦσι ἐμμένειν ἢ μεταλαμβάνοντες ἄλλοιτε ἄλλα αὖ κτανάσθαι.*

8. Mai p. 141: *οἱ καὶ τὰ βουλήματα καὶ ἐπιθυμίας πρὸς τὰς ἐνάχας ἔκαστοι κρίνουσι, καὶ ὅποια ἂν τὰ παρόντα αὐτοῖς ἦ, τοιαῦτα καὶ τὰ οἰήματα λαμβάνουσι.*

9. Mai *iri*: *οἱ τὸ τῆς βασιλείας προέγμια οὐκ ἀρετῆς μόνον ἀλλὰ καὶ ἐπιστήμης καὶ σπουδαίας, εἴτε τοῦ ἄλλο, πολλῆς δοῖται, καὶ οὐχ οἷον τὲ εἶναι ἀνευ ἐκείνων ἀφαιμένων ἵνα σωφρονίσαι. πολλοὶ γοῦν ὥσπερ ἐς ῥῆος τοῦ μέγα παρὰ λόγον ἀρθέντες οὐκ ἤρεγκαν εἴη μειώσιν. ἀλλ' αὐτοὶ τε καιτεπεσόντες ὅπ' ἐκλήξεως ἔλυσαν καὶ τὰ ἰὼν ἀρχομένων πάντα σπυλίσαν.*

11. Bekker p. 130, 23, 161, 32: *οὐχ ὅπως πρὸς αὐτῶν τῶν βασιλευόντων σφῶν, ἀλλὰ καὶ πρὸς τῶν παραδουσιενόντων αὐτοῖς γίγνεται.*

4. Bekker p. 120, 24: *ὅς γε καὶ ὁ καιτὴ ἀμέλειως ἐμὼν ἰρξεν.*

5a. Bekker p. 139, 26: *οἱ μὲν γὰρ ἀγαθὰ ἑμῶς, οὐδὲν ἂν μεῖζον τεκμήριον λάβοιτε ἢ οἱ τοῦ τε βίου τοῦ παρ' ἡμῖν ἐγείναι.*

5b. Bekker p. 164, 28: *καὶ πρὸ πολλοῦ νομίσασθαι τὰ προῦπάροξανά οἱ ποιεῖται.*

6. Bekker p. 155, 11: *πῶς δ' ἂν καὶ λησιτελήσειεν ἵνα τοῦτο πράξαι;*

7. Bekker p. 139, 29: *ὥσπερ πορ καὶ Ῥομβόλος ἡμῖν ἐπέσιψεν.*

10. Mai p. 141: *καὶ περὶ τῶν μελλόντων ἐς ὧν ἐπράξεν τεκμήριου σθε, ἀλλὰ μὴ ἐς ὧν πλείστοινα ἰκετέοντες ἀπαιθῆτε· τὰ μὲν γὰρ ἀνύσσια ἔργα ἀπὸ γνῶμης ἀληθοῦς ἐκαστὸν γίγνεται σπλλαβάς δ' ἂν ἡς ἐμπρεπείς συμπλάσειεν· καὶ διὰ τοῦτ' ἀφ' ὧν ἐποιεσέ τις, ἀλλ' οὐκ ἀφ' ὧν φησὶν ποιῆσειν κρίνεται.*

Il Boissevain suppone che i fr. 1, 2, 3a, 8, 9, 11 facessero parte di un discorso intorno alla mutazione della cosa pubblica avvenuta dopo la cacciata dei re, oppure che contengano parole dei congiurati che si con-

¹⁾ Seguo per comodità del lettore l'ordine in cui i frammenti sono stati ordinati dal Boissevain.

certaino sul reggimento nuovo da istituire, e cita a conforto della sua ipotesi Dionis. 4. 72. Non ci pare che Dionisio serva all' uopo: tutto al più potrebbe servire solo a dimostrare che i congiurati discussero a lungo sulla instituenda forma di governo, ciò che però non dimostra punto che quelle parole proprio si fingessero pronunciate dai congiurati. In Dionisio non vi è traccia di quel scetticismo onde riboccano i sei frammenti: l'un congiurato propone la monarchia, l'altro il governo democratico, si discute e si vaglia, ma nessuno dice, come nei frammenti, che ogni moltitudine giudica le cose da chi le fa e da queste giudica quelle: che ognuno presceglie ciò di cui non ha esperienza piuttosto che ciò che conosce; che la gente forma i suoi desideri secondo la fortuna, e via dicendo¹). La situazione era così terribilmente chiara che nessuno certo poteva pensare a far della ironia e dello scetticismo: la città avversava, per odio alla monarchia, perfino l'istituzione del rex sacrificulus (Liv. II 2): la folla per poco non aveva ucciso Valerio perchè in sospetto di esser monarchico (Dione fr. 13, 2). Infatti anche nel racconto di Dione stesso l'azione di Bruto è rapida e precisa: appena saputa la trista fine di Lucrezia egli mostra a molti del popolo il cadavere ed eccita la folla all' odio contro il tiranno (Zon. VII, 11, 1 p. 42, 5 ss. La fonte è Dione). A tutto questo non si accordano considerazioni astratte e scettiche. — Nemmeno la prima ipotesi del chiaro editore appare più fondata, perchè queste considerazioni non si accordano alle tendenze politiche di Dione, certo non favorevoli alla tirannide dei Tarquini, che egli del resto condanna fieramente²). Egli non era un democratico ma era avverso a ogni forma di tirannide: nella sua storia egli loda, p. es. Pompeo non tanto per le sue vittorie quanto perchè, pur avendo gran potenza e per terra e per mare e potendo disporre di molti popoli italici non volle diventarne signore e dimise spontaneamente le sue milizie (37, 20, 2 ss.): invece egli è decisamente avverso Cesare che bolla in modo anche troppo fiero (36, 3, 3; 37, 52, 1—2; 43, 41, 2) mentre ha lodi sviscerate per Catone (37, 22, 2 ss.)³). Date queste idee politiche, non possiamo ammettere che Dione usasse parole scettiche e spregiative parlando di una rivoluzione che aveva rovesciata la tirannide — da lui stesso considerata come tale — dei Tarquini. Si noti che parole affini a quelle dei fr. 1 e 2 Dione usa parlando di un'altra mutazione della pubblica opinione, che egli disapprova, cioè le nuove correnti religiose eterogenee avvertitesi dopo alcune battaglie infelici combattute contro i Falisci (fr. 24, 1: *γίνεται γὰρ πρὸς τὸ ἀνθρώπιον ἐν ταῖς συμφοραῖς τοῦ μὲν ἀνθρώπου, καὶ θείου, καταφρονεῖν, τὸ δὲ ἀπειράτωρ*

1) Cfr. il racconto di Dionisio: ὧς δὲ τοῦτ' (le proposte di Bruto) ἤκουσαν ἔπαυταις ἔτι.

2) Il fr. 11, 6: (Tarquinio) ἀσπερόσσοδός τε καὶ ἀσπερόσσηγορός ἦν, καὶ τῷ ἑπεροσφίῳ τῷ τε οὐκ ἔμελλε πρὸς πάντας ἀνθρώπους ἐχρῆτο.

3) Cfr. Ferwer *Die pol. Ansch. des C. D. Progr.-Gross-Glogau* 1878.

θαυμάζειν). È possibile che Dione usasse le stesse parole a proposito tanto d'un avvenimento che egli approvava, cioè la cacciata dei Tarquini, quanto d'uno che disapprovava, cioè quelle correnti religiose? — Questi frammenti non possono dunque attribuirsi nè a un discorso di Dione sulla cacciata dei Tarquini nè ai congiurati.

Per trovarne il vero senso volgiamoci agli altri frammenti 4, 5a, 5b, 6, 7, 10. Il (Gutschmid¹⁾) crede che i due primi sieno tolti dal discorso della prima ambasceria Tarquiniese, il fr. 11, dalla risposta data ad essa, i fr. 5a e 6 dalle parole della seconda ambasceria, il fr. 7 dalla risposta resa a quest'ultima: in conseguenza, li dispone in quest'ordine: 1, 5a, 11, 5b, 6, 7. Il Gutschmid si appoggia a Dionisio 5, 4, 5, ma Dionisio (V, 5, 4) dice: *Περὶ μὲν εἰσόδου Ταρκενίων εἰς τὴνδε πόλιν παύσασθαι, ἀνδρες Τρωαῖοι, ἡ πλείω λέγουσις, ἐπὶ τῇ γὰρ ἔδη φήγος αἰθὺρ καὶ αὐτῶν δοῦζονσα γενήν, καὶ θεοὺς ὁμολοῦσαντες ἅπαντες μὴ' αὐτοὶ κατέξεν τοὺς νεώτερον μὴδ' τοῖς κατέγονον ἐπιτρέψαι· εἰ δὲ υἱὸς ἄλλον δεῖσθε ἰὼν μετῴων, ἃ μὴ νόμοις μὴδ' ἔθροισι πεποιθὲν δοῦν, λέγετε*. I legati replicano chiedendo la restituzione dei beni. Bruto e Collatino esprimono pareri diversi, e si decide di rimettersi al giudizio popolare. In quella risposta di Bruto non vi è nulla, assolutamente nulla, nemmeno una frase, a cui poter ravvicinare i fr. 6, 7, 10. — Ma vi ha di più: Livio che è la fonte di Dione ci dice (II, 3, 5) che i legati vennero col solo scopo ufficiale di richieder i beni di Tarquinio, e che mentre il senato per alquanti giorni stette deliberando essi di celato andarono tentando gli animi dei giovani nobili per tirarli dalla banda loro. Ora a questo scopo ufficiale non si accordano punto le parole dei fr. 4, 5a, 5b che logicamente non avrebbero dovuto esprimer se non lo scopo ufficiale dell'ambasceria, mentre invece esprimono chiaramente lo scopo segreto tanto chiaramente che non possono esser state pronunciate da legati ufficiali. — Ma Dione, si dirà, potrebbe aver seguito Dionisio (V, 4, 1—2) secondo il quale i legati tennero in senato un discorso non scevro da tracotanza esprimendo non poche pretese oltre alla restituzione dei beni²⁾: ma questo discorso è pur sempre lontano dalla imprudente franchezza che caratterizza i frammenti dionei.

È vero che secondo un'altra tradizione³⁾ le ambascerie furono due, l'una con la scopo di arrecare lettere concilianti e di fare discorsi anche più concilianti, l'altra, ch'è quella ricordata da Livio, per la restituzione dei beni: ma la fonte è in questo caso Livio, il quale parla di una sola: del resto, a ogni modo, la prima ambasceria non ebbe alcun esito, perchè Valerio nemmeno permise che i legati parlassero al popolo, quindi non è possibile che Dione — anche se avesse accettato la versione delle due

1) *Kleine Schriften* V p. 555.

2) Dionis. V, 4, 1—2, οὐτοὶ οἱ ἄνδρες εἰς Πόμπεϋ ἐκθάρτες ἔλεγον ἐπὶ τῇς βουλής, καὶ.

3) Plat. *Popl.* 2. Zon. VII 12 (II p. 43, 2 ss.).

ambascerie — inventasse discorsi e risposte che non furono nemmeno fatti. E se questi presunti discorsi vogliansi riferire alla seconda ambasceria, secondo Livio, allora come si è detto, essi appaiono assolutamente fuori di luogo, nella loro franca tracotanza.

Ma se invece supponiamo che questi discorsi fossero bensì tenuti dagli ambasciatori della seconda legazione, ma privatamente ai nobili giovani, per tentarli — appunto come dice Livio — allora essi appaiono del tutto verosimili: allora si capisce che si facesse ricordo del governo glorioso di Tarquinio e che egli desiderava vivamente di vivere in mezzo di Romani (5a) e via dicendo. Il frammento si attaglia a un' altra parte di quei discorsi, a quella in cui i legati distoglievano i giovani dall' accettare e favorire il nuovo ordine di cose, il quale non avrebbe portato loro nessun giovamento (ed era vero). Il fr. 7 poi accenna a un altro validissimo argomento: voi non dovete rovesciar la monarchia ma continuarla „come in certo modo anche Romolo ve lo impose“. Parole che si possono bene riferire a quella specie di consecrazione religiosa che la nota diceria sulla morte e sulla apoteosi di Romolo ebbe a dare alla monarchia: basta ricordare che per bocca di Giulio Procolo, com' è noto, il primo re di Roma si era dichiarato nume tutelare dei Romani e che, morto lui, l'opinione universale era stata di continuare nel regime monarchico¹⁾, sì che abbattere la monarchia, o almeno non difenderla contro nemici, era in certo modo una irriverenza verso la divinità del primo re di Roma. Era questo certo un forte argomento, tanto più che i legati si rivolgevano a giovani della aristocrazia²⁾. Con questa ipotesi riesce anche chiarissimo il contenuto del fr. 10. Se la monarchia era stata quasi imposta da Romolo, era opera empia (*ἀνόσια ἔργα*) il lasciarla abbattere: a un movimento tumultuario come la levata di scudi repubblicana si attagliano le parole: concludete dalle conseguenze che verranno dalle loro (dei congiurati) azioni, e non vi lasciate ingannare dalle loro supplicazioni (*καὶ περὶ τῶν μελλόντων — ἀπατηθῆτε*). La parola supplicazioni (*ἱκετεύοντες*) si riferisce bene, con calzante ironia, alle preghiere rivolte da Bruto, e dopo lui dai senatori, a Lucio Tarquinio, affinché anche lui uscisse di Roma per liberarla da ogni avanzo di progenie regale³⁾: a forza di preghiere avevano dunque definitivamente cacciato da Roma i Tarquini. Le parole „giudicate da ciò che uno ha fatto non da ciò che dice di fare“ (*διὰ τοῦτο — κρίνετε*) stanno bene in bocca a emissari i quali dovevano magnificare il regime splendido di Tarquinio esaltandolo di fronte ai meri propositi dei congiurati, e trovano il loro perfetto riscontro nei fr. 4 e 5a, dei quali il primo ricorderebbe appunto il glorioso regno di Tarquinio il relativo *οἷ* e il sostantivo *παῖς* si possono riferire a L. Tarquinio,

1) Liv. I 17, 3. — 2) Liv. II 3, 6: *nobilium adolescentium animos pertemptant*.

3) Liv. II 2, 8: *dicere deinde incipientem primores civitatis circumstant, eadem multis precibus orant*.

cacciato dalla città, del quale Tarquinio Prisco era padre, e che i legati opportunamente avranno ricordato come una vittima innocente dei repubblicani); il fr. 5a adduce la prova che Tarquinio amava ancora i Romani, poichè desiderava solo di vivere fra loro.

Anche il fr. 11 rientra bene in questa serie se lo supponiamo pronunciato dai legati. Questo reazione, o controrivoluzione, avranno essi detto, non avviene solo a favore dei re (dei Tarquini) ma anche di quelli che sono compagni del loro dominio: un altro argomento efficacissimo per indurre i giovani aristocratici a parteggiar per Tarquinio, quei giovani che erano stati compagni ed eguali dei giovani Tarquini, usi a un tenore di vita regale¹⁾ e che in una ristorazione vedevano un mezzo di tornare in auge. Concludendo, i fr. 1, 5a, 5b, 6, 7, 10, 11 sono bensì parole dei legati Tarquiniesi ma tenute ai nobili giovani che essi, nella seconda ambasceria, andavano tentando, mentre il senato deliberava sulla restituzione dei beni. Oltre a tutte le probabilità e verosimiglianze fin qui esposte, questa ipotesi ha anche il vantaggio di attenersi strettamente e omninamente a Livio.

Restano ora i fr. 1, 2, 3a, 8, 9. Vedemmo che non possono racchiudere nè parole di Dione intorno alla avvenuta rivoluzione, nè discorsi di congiurati sul nuovo ordine di cose. Essi però calzano a capello se si immaginano riferiti a un movimento politico caratterizzato da leggerezza, da facilità a credere più alle parole che ai fatti, da tendenza a voltarsi secondo spira il vento. Questo movimento non era certo la rivoluzione repubblicana, ma senza dubbio la controrivoluzione aristocratica, fomentata e scatenata dai legati tarquiniesi. Erano i giovani amici e colleghi dei tarquiniesi che non sopportarono la mutazione gonfiati da discorsi magniloquenti (*ἐξ ὅσως αὐτὰ πάλιν λόγον ἀποθέτετε οὐκ ἔντεχον τὴν μεταστροφήν*, Fr. 9) che fondavano le loro speranze sull'ignoto (*ἐξ τοῦ ἀδελφῶν ἐλπίδα . . . ποιοῦμενος* Fr. 2) che giudicavano le cose da chi le faceva, (*πρὸς τοὺς μεταστροφίαν ἀνὰ* Fr. 1) e che perciò aggiustavano fede alle lusinghe degli emissari, che avevano deliberazioni consone alle brame e alla fortuna (*τὰ βουλήματα καὶ τὰς ἐπιθυμίας πρὸς τὰς ἐλπίδας* Fr. 8); questi giovani tanto leggeri da tener un banchetto presso i Vitelli e da consegnar lettere compromettenti ai legati²⁾. I frammenti 1, 2, 3a, 8, 9 sono dunque bensì parole di Dione ma si riferiscono alla controrivoluzione aristocratica, come i fr. 4, 5a, 5b, 6, 7, 11 contengono le parole volte dai legati del re spodestato ai nobili reazionari. Secondo questi criteri i frammenti vanno riordinati, e collocandosi i fr. 1, 2, 3a, 8, 9 (considerazioni di Dione) dopo i fr. 4, 5a, 5b, 6, 7, 11 (discorsi dei legati), e restituendo il fr. 11 che contiene la conclusione dei discorsi, l'argomento

1) Liv. II 3, 2: *aequales sodalesque adulescentium Tarquiniorum, adsueti more regio vivere.*

2) Liv. II 4, 5.

finale, nel suo pristino luogo, dopo il fr. 10. La serie sarebbe quindi: 1, 5a, 5b, 6, 7, 10, 11, 1, 2, 3a, 8, 9.

Lib. V fr. 15c.

Bekker *Anecd.* p. 140, 10: *ἐπελπίζοντες ἴνα αὐτοὺς οἱ δεραιοί.*

Il Gutschmid¹⁾ mette questo frammento a confronto con Zon. VII 18, 1: il Boissevain lo colloca in principio del V libro solo perchè esso è tolto da esso: la sede propria è incerta. A proposito di esso dice il chiaro editore: *sapre patriciorum promissa memorantur*. D'accordo naturalmente nel ritenere che i *δεραιοί* sieno in termine generale i patrizi osserviamo che però Zonara esprime di solito la parola „patrizio“ col termine *ἐπατριῶδες*: a volte dice *πατρίσιος*, ma eccezionalmente, come in VII 5 (II p. 18, 16) dove però si sente l'influsso di Plutarco *Num.* 2 in fine. Si deve però osservare che Zonara usa la voce *ἐπατριῶδες* nel senso più di casta che di classe, come si rileva bene da alcuni esempi: VII 15 (II p. 57, 13 s.): *ιέλος καὶ τὼν βορκετιῶν τρεῖς ἐξίσωσαν διμαρχεῖν, εἰ μὴ τις ἐπατριῶδης ἐτρέφεται*. Ivi (II p. 57, 20): *καὶ ανήρωι τῶν σφοδρῶν ἐπατριῶδων ἀπίπτατο τὴν ευγένειαν ἔρωσι τοὺς μέγα δυνάμειναι, καὶ εὐδιμάχισαν*. VII 16 (II p. 59, 19): *ἐν αἰτίας δ' ἀλλήλων πεποιήντο, οἱ μὲν τοὺς θυζὼν τοὺς ἐπατριῶδης οὗ ἐς αὐτῶν ὁ Κοροζάρος τυχόντων μετὰ τῶν ἐχθρῶν ἐπὶ τὴν πατρίδα σιγατέοντο*. VII 17 (II p. 63, 20 s.): *καὶ τρεῖς δὲ τῶν διμαρχῶν ἄλλα τε καὶ τῶν ἐπατριῶδων ἀνέρωσαν*; VII 17 (II p. 64, 11 s.): *εἰς ἑνὸς ἑπὶ τῶν ἐπατριῶδων προήχθη ὁ θυζὼς*; VII 18 (II p. 65, 19 s.): *ὁ δ' ὀθυζὼς καὶ τότε πρῶτον ἐν τοῖς ὀπλοῖς ἐγένετο πρὶν τι πλεονεκτήειν τῶν ἐπατριῶδων*. VII 25 (II p. 90 s.): *Τίτος γὰρ τις ἀνὴρ ἐπατριῶδης* ecc.

In questi esempi, specie in alcuni, la voce *ἐπατριῶδης* è usata nel senso di casta contrapposta a plebe, *θυζὼς*. Invece la voce *δεραιός* vale bensì „patrizio“ ma nel senso di classe, per derivazione del senso originale che è quello di „ricco“²⁾; questo senso speciale riesce quanto mai evidente nelle vite plutarchiane dei due Gracchi, la narrazione classica delle lotte tra ricchi e poveri, ove *δεραιός* è usato sempre nel senso generale di „patrizio“ ma con piena equivalenza alla parola *πλούσιος*³⁾. Anche Dione usa *δεραιός*, nel senso di casta, specie dove si tratti di competizioni fra ricchi e poveri: così nel racconto delle leggi agrarie proposte da Cesare XXXVIII 1, 1: *βορλίθει δὲ καὶ τὰ τῶν δεραιῶν δοχεῖν ἴνα μὴ καὶ οἱ ἀπὸ πτωχείας αὐτῶν ὄντι, ἀνάγειν, εἰπὲ σφισι πολλὰ*

1) *Kleine Schriften* V p. 556.

2) Per es. Xen. *Ōlōz.* XVII 19 (Dindorf): *τοῖς δεραιωτέτοις τρέφειν ἐν τοῖς πλείοσι προαρίζεσθαι*. Xen. *Ἰτα.* I 10 (Dindorf): *τοῖς μὲν τῶν ἐκείνων ὄλων οὐ καθεστάναι δὲν κατὰ τὸν νόμον τοῖς δεραιωτέτοις καὶ γούμῳ καὶ ὀνομαίᾳ καὶ γὰρ τοῖς ἡττον δεραιῶσι τῶν ἐν τῇ ἀποστολῇ, εἰ μὴ τοῖς δεραιωτέτοις πρῶτον ἐνεργάζουσιν*. Ibid. IX 5: *οἷον δὲ καὶ πρὸς ὀνομαίᾳ τῶν δεραιῶν ὄλων ἐχόντων*.

3) *Ιεραιός*: Plut. *Fl. Gr.* 8, 10, 13, 15 C, *Gr.* 3. *Πλούσιος*: *Ti. Gr.* 10, 11, 12, 18, 20.

καὶ οὕτως γράφει ἡ ὁ μὴ καὶ ἐκείνους ἀρροίσαι. Interessante per la
 differenza tra *ἀρροίσας* ed *ἐκκαταβόλῃς* è un altro passo di Dione in XXXVII
 51, 1: Κλῶδιος δὲ ἐπεβήκει μὲν οὐ αὖτε τοῖς ἐκκαταβόλῃς καὶ οὐ
 δίκῃ διημάρτυσα, καὶ ἡμεῖς τῶν διημάρτυστων ἀποκατάβηκεν ἐκκαταβόλῃ
 καὶ οὐ τοῖς ἐκκαταβόλῃς οὐκ ὥσπερ μενοδόσθαι.

Tornando a Zonara, vediamo che gli usa *δρρατός* appunto in questo senso speciale di „(patrizio) ricco“: p. es. VII 14 (II p. 53, 5 ss.): *πλῆσι-
στον γὰρ δρρατῶν τοῖς Πομπηίοις αἰτία ἦ τοῦ τῶν δρρατῶν ἐφόρου
πρὸς τοὺς ἐποποιεῖσθαι ἀεζοφεία γέγονεν* (Wolf: *tum igitur locuplet-
tatio erga pauperes socordia plerumorum malorum Romanis causa fuit*);
VII 17 (II p. 61, 15 ss.): *οἱ γὰρ δρρατῶι μὴ ἄλλως κατέγειν ἀντιῶς
δυνάμενοι, πολέμους ἐκ πολέμων ἐξελαιόμες ἐξίπρον* (Wolf: *nam di-ci-
tes cum plebem aliter continere non possint, bella ex bellis de industria se-
cervunt*); VII 17 (II p. 62, 6 s.): *οὐ γὰρ οἱ ἐξ ἐλπίδος ἢς πόλεως πρὶν
ἐκείνῳ διαμύζοντες συνεγορεύοντο τοῖς δρρατῶσι*; VII 20 (II p. 74,
14 s.): *διὸ ἤντι μὴ ἐξείν ἀντιῶς οἱ δρρατῶι διέδοσαν καὶ μισθὸν τοῖς
πείσοις εἰτα καὶ τοῖς ἐλαφροῖς ἐθυγίσαντο* ecc.

Per tutto ciò il frammento in questione deve riferirsi bensì a una competizione tra patrizi e plebei, ma a una lotta in cui essi comparissero più come due classi avverse (ricchi e poveri) che non come caste. Tra i numerosi episodi di questa lotta convien qui ricordare ciò che dice Zonara in VII 17 (II p. 61, 13 s.—62, 1 ss.): οἱ δὲ διμύχοι γόρων ἐκ πολέμων προσπιθίσαντες Ῥωμαίους ἀπώσαντες διαιμιθίλιντα τῷ πλῆθει· ὅθεν πρὸς ἀλλήλων ἐκ καὶ πρὸς τὼν πολέμων πολλὰ ἐκκατέρχοντο· οἱ γὰρ ὀντατοὶ μὴ ἄλλως καίχοντο ἀντὶς ὀνταμένοι, πολέμους ἐκ πολέμων ἐξελκισσόμενοι· ἢ ἀντὶς ἀσχολοῦντο μὲν περὶ τῆς γῆς πολιπραγμολοῦντες· γόρων δὲ ποιεῖν ἐποιοῦσαντες τινας τὸ πραινόμενον, οὐκ εἶον καὶ ἄμφοι τοὺς ἐπείοντες ἢ σιταίητος ἐπὶ τῶν ὀντατῶν ἀποδεικνύσθαι, ἀλλ' ἔφερον καὶ ἀντὶς τὼν ἔτερον ἐκ τῶν ἐπαιρητῶν ἀφίσταναι. — Si tratta della divisione delle terre tolte agli Ernici (a. 268 486). I tribuni della plebe avevano chiesto che si dividessero fra il popolo, ma i ricchi per impedir l'attuazione della legge agraria suscitano una guerra dopo l'altra, finchè alcuni, accortisi della astuzia, vogliono che uno dei due consoli sia di nomina plebea. Si tratta di una lotta in cui i patrizi intervennero per ragioni di interesse economico, come ricchi: ed avranno tenuto a bada il popolo promettendo loro le terre che avrebbero conquistato nelle guerre future. Era questo certo l'unico argomento che potesse indurre i plebei ad accettare una guerra. Messo in relazione con questo passo di Zonara il frammento acquista nuova luce e può venir interpretato agevolmente così: i ricchi (οἱ ὀντατοὶ), facendo sperare (ἐλκελκίζοντες) un (τινα) provvedimento [una distribuzione di terre] li (ἀντὶς) persuasero. Prima della parola ἐλκελκίζοντες è da supporre un termine che significhi "legge", "provvedimento", "distribuzione", concordata col pronome τινα, dopo la parola

ὀνείτοι si deve ammettere un verbo principale significante „persuadere“, „indurre“, „calmare“ di cui *αὐτοῖς* è l'oggetto.

Così interpretato il passo mostra alcune concordanze con alcune frasi del racconto liviano: II 41, 1: *Id multos quidem patrum, ipsos possessores, periculo rerum suarum terrebant*, . . . Ibid. 7 ss.: *Uterque deinde consul certatim plebi indulgere e. Verginius dicere, passurum se assignari agros, dum ne cui nisi civi Romano assignentur. Cassius quia in agraria largitione ambitiosus in socios coque civibus vilior erat, ut alio munere sibi reconciliaret civium animos, habere pro siculo frumento pecuniam acceptam retribui populo*. — Qui troviamo il termine *possessores* che equivale a *ὀνείτοι*, e la parola *indulgere* che è analoga a *ἐπιελπίσσειν*. — Si noti che Cassio non era un emissario dei patrizi che anzi erano in voce di averlo fatto uccidere¹⁾ sì che Dione (fr. 19) lo dice un benefattore della plebe, ma Verginio invece era un emissario dei patrizi²⁾ e le sue promesse valevano come fatte da essi: e Verginio appunto usava di quell'argomento — l'assegnazione dei campi — che era l'unico atto a render la plebe propense a far nuove guerre.

Se tutto ciò vale, il frammento 15 e va posto innanzi al fr. 19 che narra l'uccisione di Cassio.

Lib. VII. fr. 32.

Mai 52 p. 156 „διόπερ ποτ. καίπερ οὐκ εἰσθδὼς ἐκβολαῖς τοῦ λόγου χοῦσθαι ἄλλως τε ἐπεμνήσθην αὐτοῦ καὶ ἵν' ὀλεμνιάδα προσέγραψα. ἢ ἐπειδὴ λανθάνει τοὺς πολλοὺς ὁ χοῦρος τῆς μετοχίσεως, ἐξηγείσιντος ἔξ ἐκείρου γένηται“.

Il Boissevain riferisce questo frammento alla venuta di Alessandro re di Epiro in Italia (414-340): ma, come ben vide il dotto editore pur non tenendo conto dell'osservazione, il vocabolo *μετοχίσεις* è un grave ostacolo poichè quella di Alessandro non fu una emigrazione, ma una incursione. Del resto la data liviana, accettata dal Boissevain, è errata³⁾, e già solo per questa ragione la collocazione del frammento, proposta dall'eminente critico, è inaccettabile. Ma tralasciando anche la questione cronologica e attenendoci alla ipotesi in sè, perchè mai Dione direbbe che generalmente si ignora il tempo della invasione di Alessandro quando per lo meno in Livio — errore a parte — questa data c'è? e perchè mai il racconto di quell'avvenimento costituirebbe una digressione (*ἐκβολή*)?

Convien tener presente: 1) che il racconto di cui il fr. 32 è la chiusa, costituiva una parentesi, una digressione intorno a fatti non del tutto pertinenti alla storia romana. 2) che questi fatti erano avvenuti in

1) Liv. II 41, 10.

2) Liv. II 41, 4: *Consul alter largitioni resistebat, auctoribus patribus*.

3) V. Pais, *Ricerche stor. e geogr. sulla Italia ant.*, Roma 1908 p. 136.

età o data incerta, sì che facilmente si potevano dimenticare. 3) che questi fatti costituivano una emigrazione.

In tutto il corso degli avvenimenti narrati, per quel che si può giudicar dai frammenti, nel libro VII della storia di Dione, cioè dall'anno 363/391 data del primo frammento (25) del VII libro, fino al 426/328, data dell'ultimo (35), l'unico avvenimento a cui queste tre circostanze calzino a capello, è l'invasione dei Galli: non la nota irruzione gallica contro Roma (avvenimento di età certa che non si poteva scordare), ma la emigrazione più antica com'è narrata da Livio. Il quale (V 34) narra che dei due nipoti di Ambigato, Segoveso e Belloveso, il primo rimase nella Selva Ercinia, l'altro ebbe in sorte di invader l'Italia. Ecco dunque un avvenimento la cui narrazione, perchè anteriore al contatto dei Galli con i Romani, costituiva una digressione (com'è anche in Livio), un avvenimento remoto e quindi anche facile a essere scordato, tanto che già al tempo di Livio ne restava solo una vaga tradizione¹⁾; un avvenimento infine che era una vera emigrazione, causata, secondo la tradizione, dalla carestia²⁾. Il fr. 32 va dunque posto innanzi al fr. 25 che narra la incursione gallica contro Chiusi e contro Roma.

Lib. XVII fr. 57, 80.

Suida *Etym.* s. v. ἰδιωτόθι· *Μὲν ἐν Ποταμῶν τῶν καὶ τῆς λήρας περὶ ἀντιῶν τοιούσδε ἰδιωτόθι.*

Il Gutschmid³⁾ confronta questo frammento con Liv. 29, 21, e vorrebbe collocarlo tra i frammenti 57, 61 e 57, 62. Il dotto autore non può riferirsi se non alle voci disperate che correvano intorno alla sorte del sedizioso Pleminio, gli uni dicendo che mentre si recava in esilio a Napoli egli era incappato nel legato G. Metello che a forza l'aveva tratto a Reggio, gli altri affermando che Scipione stesso aveva mandato il legato con 300 cavalieri per trar in catene Pleminio e insieme i caporioni della rivolta. L'ipotesi del Gutschmid è distrutta da quel *περὶ ἀντιῶν* secondo il quale la diceria riguardava più persone e non una sola. Tra gli avvenimenti di cui tratta il lib. XII di Dione, stando ai frammenti, e cioè dal 547/207 al 553/201 trovo solo due fatti dei quali si potesse dire che una diceria, una ciarla si diffuse nel popolo intorno ad alcune persone, e cioè:

1) 547/207. Mentre Roma, ignara della vittoria sul Metauro, era in grande incertezza, arrivò la nuova che due cavalieri di Narni erano arri-

1) Liv. V 34.1: *de transitu in Italiam Gallorum haec accepimus.* 35,3: *hunc gentem Cisipam Romanique cecisse comperio; id parum certum est, solumne an ab omnibus Cisalpinorum Gallorum populis adiutum.*

2) Plut. *Com.* 15: *ὃ δὲ Περσέας... ἠγόρευε τῶν ἀντιῶν ἀποκρίσεις αὐτὸς οἶδεν ἐλθέσθαι τοῖς ἐκείνους καὶ γὰρ ὁρῶντες ἴδμεν ὁμοῖα.*

3) *Kleine Schr.* V 556.

vati al campo che fronteggiava le gole ombre. Liv. 27, 50, 4: *Namquam per eos dies, ex quo Claudium consulem profectum fama attulit, ab orto sole ad occidentem aut senatos quisquam a curia atque ab magistratibus abscessit, aut populus e foro; matronae, quia nihil in ipsis opis erat, in preces oblationesque versae, per omnia delubra vagae suppliciiis rotisque fatigare deos. Tam sollicitae ac suspensae civitati fama incerta primo accidit, dum Narnienses equites in castra quae in faucibus Umbriae opposita erant, remisse ex proelio munitantes caesos hostes. Et primo magis auribus quam animis id acceptum erat, ut minus luctusque, quam quod mente capere aut satis credere possent; et ipsa celeritas fidem impediebat, quod biduum ante pugnotum dicebatur.*

2) 549/205. Quando fu introdotta in Roma la Magna Mater e il senato fu tanto più propenso all'innovazione in quanto ai legati mandati a Delfo erano riusciti favorevoli gli auspici del sacrificio. Liv. 29, 10, 6 ss.: *Id carmen (sc. in libris Sibyllinis inventum) ab decemviris inventum eo magis patres morit, quod et legati, qui donum Delphos portaverant, referebant, et sacrificantibus ipsis Pythio Apollini lacta ceta fuisse.* Tanto nel primo quanto nel secondo caso c'è una diceria diffusasi intorno a più persone: nell'uno, intorno ai due cavalieri, nell'altro, intorno ai due legati. Ma chi ben guardi, vedrà che la frase si adatta meglio al primo avvenimento: le parole *λόγος τις τοιόσδε* accennano a qualche cosa di indefinito, quasi incredibile. Certo possiamo ammettere che la notizia dei fausti auspici si diffondesse come una diceria vaga, tale da commover la città, colpita da repens religio. Ma nel primo caso invece, tutta la città, popolo e senato, è in ansia terribile, ed ecco arriva una notizia vaga, incredibile: il nemico era vinto; e si diffonde per la città, quasi come una novella grande ma non ben sicura: il *λόγος τις τοιόσδε* è qui proprio a suo posto. V'è di più: le parole *περὶ αὐτῶν* calzano assai meglio nel primo caso che non nel secondo: infatti l'esser o no propizi gli auspici non riguardava le persone dei legati, ma l'esser o no reduci dalla zuffa era non solo una cosa ben personale dei due cavalieri, ma la circostanza unica e sola per cui la diceria poteva trovar credito. „Sapete? Si dice che sono arrivati due cavalieri, si dice che essi, proprio essi, tornano dalla battaglia, e che abbiamo vinto, pare“: ecco ciò che è contenuto nella frase *λόγος τις τοιόσδε περὶ αὐτῶν ἐδηλώθη*. Il frammento in questione cade dunque nell'anno 547/207 e va posto tra il fr. 57, 48 (cfr. Zon. IX 8; II p. 221, 16 ss.) che parla delle qualità di Scipione e il fr. 57, 47 (Zon. IX 10; II p. 229, 22 ss.) il quale contiene le parole rivolte da Scipione ai soldati ribelli, con Mandonio e Indibile, in Spagna (Liv. 28, 25 ss.).

Lib. XVIII fr. 57, 77.

Cod. peir. II (p. 609): *πλείστοι ὅσοι ἐστρατεύσαντο, ὥς πορ πολλὰ ἐκοναίως πολλοὶ ὄν αὐτῶν ἀνταγχαζόμενοι θοράσταιν ποιοῦσαν, τὸ*

νὴρ γὰρ προσταυρόμενός σγισαι ὥς καὶ βίαιος ἀναγκάσειεν, τὸ δ' ἀν-
 θρώπευτος ὥς καὶ ἀντιζητούσης ἀγχιόων.

Queste parole suonano biasimo contro quei duci che di propria iniziativa fanno cose che non farebbero se costretti, mal sopportando gli ordini, come fossero imposizioni. Il Boissevain seguendo il Gros confrontò il passo con Livio 31, 8 e 14: nel primo di questi passi si narra come il console Sulpicio, nell' occasione della seconda guerra macedonica (554/200) interrogò i feciali se si dovesse dichiarar la guerra a Filippo III stesso, ovvero se bastasse dichiararla alla più prossima guarnigione, e quelli risposero, tutti due i modi esser buoni. Nel secondo luogo Liviano è narrata la spedizione di Sulpicio contro la Macedonia, la missione di C. Claudio Centone ad Atene, l'assedio di Abydo, e le cause della ostilità tra Filippo e gli Ateniesi. Ma tra questi due luoghi non c'è nessun nesso, tranne che vi ritorna la persona del console Sulpicio, nè tra essi e il frammento dioneo vi è concordanza, perchè in essi nè il console nè altri fa cosa che giustifichi il biasimo di Dione.

Non abbiamo nemmeno bisogno di violare la tradizione dei codici per trovar il vero luogo e il vero significato di quel frammento. Il cod. Peirese, lo mette dopo il fr. 57, 73 dell' anno 551/203: e precisamente in quest' anno vi è un episodio al quale esso si attaglia alla perfezione. In quell' anno si sorteggiarono le provincie per i consoli e per i pretori, ricevendo ciascuno dei primi l'esercito dai rispettivi predecessori, e continuandone l'attività. Ma pur essendo così ben definito il compito di ciascun magistrato, gli eletti si comportarono come se tutti avessero ricevuto in sorte l'Africa, sia perchè vedevano che in quella si combatteva la guerra decisiva (si era al decimosesto anno della seconda guerra punica), sia per ingrazionirsi Scipione al quale era stato prorogato l'imperio: Liv. 30, 3, 1 ss.: *omnibus tamen, velut cum sortitis, Africae cura erat... Itaque non ex Sardinia tantum, sicut ante dictum est, sed ex Sicilia quoque et Hispania restituta frumentumque, et arma etiam ex Sicilia et omne genus commentus eo portabantur.* — Ecco dunque il caso di molti comandanti (si noti che il frammento si riferisce piuttosto a molte persone che non a una sola) che non obbediscono a ordini ricevuti, dando più cura (si pensi all' *itaque* liviano con quel che segue) alle imprese altrui che non al proprio dovere. — Il frammento si adatta benissimo a questo episodio: quindi esso va restituito alla sua sede primitiva dopo il fr. 57, 73 senza violare l'autorità del codice, che non deve venir negletta, come fa l'ipotesi Gros-Boissevain, la quale trasporta il frammento dal libro XVII al XVIII. A volte giova più alla critica il rispetto alla tradizione che non l'audacia più coraggiosa e indipendente.

Neapel.

Der Mond und die Säkularfeier des Augustus.

Von H. Dessau.

Die im Jahre 1890 aufgefundenen Akta der Säkularfeier des Augustus vom Jahre 17 v. Chr.¹⁾ haben das genaue Datum der einzelnen Festlichkeiten ergeben, aus denen diese Feier sich zusammensetzte. Die Feier begann in der letzten Nacht des Mai mit einem Opfer an die Parzen, an welches sich unmittelbar primitive theatralische Vorstellungen schlossen, und währte ununterbrochen drei Nächte und drei Tage (*kal. Iun., a. d. IV* und *a. d. III nonas Iunius* = 1. 2. 3. Juni) hindurch. Weshalb man diese Tage gewählt hat, wird nirgends gesagt; auch in der uns erhaltenen angeblich aus den sibyllinischen Büchern stammenden Festvorschrift²⁾ findet sich nichts darüber. Durch eine Anregung, die ich Hülsen verdanke, glaube ich nun einem Umstand auf die Spur gekommen zu sein, der für die Wahl jener drei Tage mitbestimmend gewesen war. Hülsen³⁾ hat in Bemerkungen über den Brand Roms unter Nero, in welchen er den Kaiser gegen den Vorwurf der Brandstiftung in Schutz nimmt, darauf aufmerksam gemacht, dass ganz kurz vor dem Julitag, an dem der Brand seinen Anfang nahm, Vollmond eingetreten war, und dass der Brandstifter zu seinem Unternehmen schwerlich solche Hochsommertage gewählt haben würde, deren Nächte ganz vom Mond erleuchtet waren. Auch die Nächte der Säkularfeier des Augustus waren ganz vom Monde erhellt. Der letzte Mai, *pridie kal. Iunius*, entsprach, infolge der fehlerhaften Schaltungen, die die Pontifices nach dem Tode Cäsars vorgenommen hatten⁴⁾, dem 2. Juni des richtigen julianischen Kalenders⁵⁾; und am 2. Juni 8 Uhr 31 Min.

1) Mommsen, *Ephem. epigr.* 8 p. 227 ff.; *CIL* VI 32323; auch in meinen *Inscript. Lat. selectae* n. 5050.

2) Philegon bei Müller *fr. h. Gr.* III p. 620 = Zosim. 2, 6. Diels, *sb. Blätter* 8, 133 ff.

3) Hülsen, *The burning of Rome under Nero* (*American Journal of Archaeology* 1909 8, 45 ff.).

4) Macrobius *sat.* 1, 14, 13. Plinius *h. n.* 18, 211. Solinus 1, 45.

5) Hierfür ist es gleichgültig, ob man mit Ideler 2, 132 und Mommsen *Römische Chronologie* 8, 289 annimmt, dass Caesar selbst 45 v. Chr., und die Pontifices 42–39 36–33–30–27–24–21–18 (also 9 Jahre) — anstatt 41–37–33–29–25–21–17 (7 Jahren) — zu Schaltjahren gemacht haben; oder ob man mit Matzat (*Römische Zeitrechnung*

Morgens römischer Zeit war, wie Herr Prof. Ginzler auf meine Bitte freundlich konstatiert hatte, Vollmond eingetreten, der Mond ging am Abend dieses Tages, der ersten Nacht der Säkularfeier, wie derselbe Gelehrte mir bekundet, in Rom ungefähr 7 $\frac{1}{2}$ Uhr (ungefähr 10 Minuten nach Sonnenuntergang) auf (an den beiden folgenden Abenden ungefähr je eine Stunde später, also um 8 $\frac{1}{2}$ resp. um 9 $\frac{1}{2}$ Uhr) und blieb 9 $\frac{1}{2}$ Stunden (in den beiden folgenden Nächten etwas weniger) am Himmel. — Sollten die nächtlichen Spiele ihren Zweck ganz erreichen, sollte der Bevölkerung der Hauptstadt die Möglichkeit gegeben werden, sich bei der geheimnisvollen und eigenartigen Feier auch zu amüsieren — *παροῖσι δὲ γέλοιαι μὴνύθω*, hatte das Orakel (v. 34) vorgeschrieben —, so war es natürlich, dass man eine Zeit wählte, zu der der Mond die Nacht hindurch am Himmel stand¹⁾ und man bei den Spielen nicht bloss auf künstliche Beleuchtung angewiesen war, an der es ja auch nicht gefehlt haben wird (Zosimus 2, 5, 3 erwähnt in seiner Beschreibung des Festes *γῶτα καὶ ἀργαῖα*). Es ist möglich, dass für die älteren Säkularfeiern, die nächtliche Opfer an Dis und Proserpina kannten²⁾, dunkle Nächte vorgezogen worden waren, dass diese Opfer im Finstern vollzogen worden sind, und die Fackeln und Holzstöße erst bei Beginn der Spiele aufflaminten (vielleicht stammen Zosimus *γῶτα καὶ ἀργαῖα*, wie manches andre in seiner Beschreibung, aus dem Ritual der älteren Feste). Augustus musste für seine Feier, aus der z. B. auch die schwarzen Opfertiere verschwunden waren³⁾, helle Nächte vorziehen⁴⁾. — Natürlich war es aber nicht der Vollmond allein, der die Festordner bei ihrer Ansetzung des Fests auf die *Kalendae Iuliae* und die beiden folgenden Tage bestimmt hat. Der Frühsommer war dadurch gegeben, dass die Erstlinge der Ernte, wie es scheint, bei der Feier eine gewisse Rolle spielten⁵⁾. Das Fest durfte ferner nicht in eine der grossen Spielzeiten fallen, z. B. nicht in die Zeit der *Ludi Florales*, 28. April bis 3. Mai: das wäre, wenn nicht eine unzulässige *permissio sacrorum*, so doch eine unzweckmässige Spaltung der öffentlichen Teilnahme gewesen. Auch mit den latinischen Ferien durfte die Feier nicht kollidieren, an denen Augustus, wenn er irgendwie konnte, persönlich teilnahm: diese

219–1 v. Chr., S. 76) Schaltungen in den Jahren 44 44 38 35 32 29 26 23 20 17, oder mit Soltai (*Rom. Chron.* S. 173) solche in den Jahren 45 44 38 ff. annimmt. (Meiner Meinung nach ist die alte Ansicht die richtige, die Neueren haben die Frage verwirrt, dadurch, dass sie die von Dio 48, 33 erwähnte ausserordentliche Einschlebung eines Tages am Schlusse des Jahrs mit der Schaltung im Februar in Zusammenhang gebracht haben.)

1) Im Sommer macht auch jetzt noch in den abgelegenen Teilen Roms der Vollmond die Nacht zum Tage.

2) Mommsen, *Eph. epigr.* S. p. 237. — 3) Mommsen a. a. O.

4) Für die griechischen *παρρηγῶες* wählte man zwar keineswegs regelmässige (Panathenäen, vergl. A. Mommsen *Heortologie* S. 169), aber doch mitunter (Plutarch *septem sap. contr.* 18) mondhelle Nächte.

5) Z. 35, 82 der inschriftlichen Acta. Mommsen a. a. O. S. 251, 253.

hätten allerdings verschoben werden können. Ueberhaupt war natürlich auf etwaige Reisepläne des Kaisers Rücksicht zu nehmen. Und schliesslich kam es auch etwas auf den Namen des Tages an. An einem *dies postriduanus* würde man trotz Vollmond die Feier nicht begonnen haben; während Kalendae als erster Tag der Feier sich ganz gut machten. — Dass das Säkulum des Augustus selbst mit dem Mondlauf nichts zu tun hatte, ist heute wohl kaum nötig zu bemerken.

Ich hoffe, dass diese Bemerkungen nicht den Anlass bilden werden, dem Dichter der am dritten Tage der Feier auf dem Palatin vorgetragenen und auf dem Kapitol wiederholten Ode¹⁾ einen Vorwurf daraus zu machen, dass er auf die Helligkeit der drei Festesnächte nicht ausdrücklich hingewiesen, ja mit den Worten *ter die claro totiensque grata nocte* (Horat. *carm. saec.* 23, 24) die Lieblichkeit der Nächte in einen gewissen Gegensatz zur Helle der Tage gebracht hat; ebenso wenig wird man meiner Meinung nach in der Anrufung der Diana als *Luna, siderum regina bicornis* (a. a. O. 35) eine Anspielung auf den Mondschein der vorausgegangenen Nächte erblicken dürfen. Von diesem Mondschein brauchte Horaz nichts zu wissen, hat wahrscheinlich nichts von ihm gewusst, als er sein Gedicht schrieb, auf keinen Fall hat er Veranlassung gehabt, ihn zu erwähnen.

1) Vahlen, *Sitzungsber. der preuss. Akademie d. Wiss.* 1894 S. 1019.

Zur Geschichte der Barkiden¹⁾.

Von **Konrad Lehmann.**

II.

Hasdrubals Marschziel im Metaurus-Feldzuge.

Ähnlich wie Hannibal bei Beginn des zweiten punischen Krieges hatte sein Bruder ein Jahrzehnt später den Alpenübergang gewagt. Durch überraschend frühzeitigen Aufbruch aus Südgallien war es ihm gelungen, ungehindert durch römische Heere, das Po-Land zu erreichen, das ihm als Operationsbasis dienen sollte. Dann war er, durch gallische Bündner verstärkt, südwärts aufgebrochen, um das überaus schwierige Wagnis zu unternehmen, in Umbrien seinem Bruder die Hand zu reichen. Umbrien hatte er selbst in seinem Schreiben an Hannibal als sein Marschziel bezeichnet, und soviel ich weiss, hat man bis auf Nissen (Besprechung der Oehler'schen Studie *Der letzte Feldzug des Barkiden Hasdrubal*, *Ztschr. f. d. Gymnasialwesen* 1897, S. 534 ff.) ganz allgemein dabei an das mittlere Tibergebiet in der Gegend von Narnia gedacht.

Hasdrubal wurde durch die beiden Konsuln des Jahres 207 v. Chr., Livius Salinator und Claudius Nero, an der Ausführung dieses Planes gehindert und durch seine vernichtende Niederlage am Metaurus der kühne Kriegsplan der Karthager vereitelt. Mindestens bis Fanum Fortunae war er bereits an der Küstenstrasse des Adriatischen Meeres vorgedrungen und hatte hier längere Zeit den vereinigten Heeren des Prätors Porcius Licinus und des Konsuls Livius Salinator gegenübergestanden. Er war jedoch hier keineswegs der Bedrängte gewesen. Denn Salinator hatte es für nötig gehalten, dass Nero, der mit 6000 M. z. F. und 1000 R. aus Süditalien herbeigeëilt war, ganz heimlich unter dem Schutze der Dunkelheit in das Lager einrücke²⁾, und derjenige, welcher zur Schlacht herausgefordert hatte, und zwar anscheinend wiederholt, war der Barkide, nicht aber die Römer (Liv. XXVII, 47, 1).

Sobald jedoch der karthagische Feldherr, so heisst es in der livianischen Ueberlieferung weiter, beim feindlichen Heere das Eintreffen von

1) S. *Klio* IX S. 274—290.

2) Liv. XXVII, 45, 12: *nocte clam ingredi melius visum est.*

Verstärkungen festgestellt, habe er sich eilig in sein Lager zurückgezogen, und nachdem er mit einiger Mühe festgestellt habe, dass wirklich Konsul Nero selbst gekommen sei, habe er sich lediglich auf diese Beobachtung hin die allerschwärzesten und trostlosesten Gedanken über das Schicksal seines Bruders gemacht und versucht, sogleich in der nächsten Nacht sich den Römern zu entwinden und über den Metaurus zu gelangen.

Es ist klar, dass ein solcher Bericht aus dem Munde des Gegners zu den allergrössten Bedenken Anlass gibt. Der Sohn des Hamilkar Barkas und Bruder Hannibals, von dem Polybios und Livius betonen, dass er dieser beiden als Feldherr durchaus würdig gewesen sei ¹⁾, der Mann, der den kühnen Zug über die Pyrenäen, durch Gallien und über die Alpen trotz aller Gefahren glücklich durchgeführt hatte, um mit seinem Bruder mitten in Feindesland einen noch verwegenere, grossartig angelegten Versuch wirksamen Zusammenstosses zu unternehmen, — dieser Held soll plötzlich feige und *anxius curis* zurückgebebt sein, lediglich wegen der eingebildeten Möglichkeit eines Misserfolges Hannibals? Er soll Hads über Kopf nächtlicher Weile mit seinem Heere unter zunehmender Unordnung geflohen sein, um über den rettenden Metaurus zu gelangen? — Mit einer solchen Darstellung kann es unmöglich seine Richtigkeit haben.

Nissen verwarf infolgedessen den Bericht als unbrauchbar ²⁾; doch sah er den Fehler hauptsächlich in der Angabe aus Hasdrubals Brief, wonach er sich in der Umgegend von Narnia in Umbrien mit Hannibal habe vereinigen wollen. Ich hielt in meinem Buche *Die Angriffe der drei Barkiden auf Italien* (Leipzig, B. G. Teubner, 1905), übereinstimmend mit Oehlers Studie, eben diese Nachricht für unantastbar und deutete die livianische Schilderung von der feigen Flucht der Karthager als eine römisch-annalistische Entstellung des entschlossenen Versuches Hasdrubals, sich an den Römern vorbei auf der Via Flaminia über das Gebirge nach Westumbrien hinüberzuziehen. Eine Bestätigung dafür fand ich in der Angabe Appians (*Hann.* 52): ὁ δ' οὐλοῦν ἀνέχεσθαι περὶ τῶς, ἀλλὰ τῷ ἀδελφῷ συνελθεῖν ἐπιγόμενος ἐπεχόρει.

Gegen diese Auffassung wendeten sich Sieglerschmidt ³⁾, Oehler ⁴⁾, Luterbacher ⁵⁾ und Kromayer ⁶⁾ in ihren Besprechungen meines Buches.

1) Pol. XI, 2, 1—10: ἀδοκίματος δὲ καὶ τὸν πρὸς τοῦτον χρόνον καὶ κατὰ τὸν ἐκτατοῦ καὶ τὸν ἐν τῷ ἐχθρῷ γενόμενος u. s. w. — Liv. c. 44, 5: nunc . . . duos prope Hannibales in Italia esse quippe et Hasdrubalem patre eodem Hamilcare genitum, aequo impetum duces u. s. w. Vgl. auch c. 19, 3 und 4.

2) A. a. O. S. 534: „Der livianische Bericht ist recht schlecht und trägt alle Merkmale der Erfindungsgabe des Antias an der Stirn“.

3) *Lit. Beibl. z. Mit.-Wochenbl.* 1905, Sp. 331 ff.

4) *Berl. philol. Wochenchr.* 1906, Sp. 54 ff. und *Zeitschr. f. d. Gymnasialwesen: Jahresber. d. philol. Vereins* 1906, S. 34—49.

5) *Neu philol. Rdsch.* 1907, S. 367—369.

6) *Gott. Gel. Anz.* 1907, S. 478—482.

Meine Gegner sind nach dem Beispiele Nissens davon überzeugt, dass Hasdrubal sich mit seinem Bruder an der Ostküste Italiens, auf der Küstenstrasse am Adriatischen Meere habe vereinigen wollen, nicht aber in Umbrien am Westrande des Apennins. Denn angeblich hätte Hasdrubal in Umbrien als Verbündeter der verhassten Gallier keinen Boden gewinnen können (Nissen S. 531). Sodann wäre der Weg durch Umbrien über den Apennin viel beschwerlicher und umständlicher und in Anbetracht der römischen Festungen an der Via Flaminia und wegen der Verteilung der römischen Feldheere obendrein viel gefährlicher gewesen als der Küstenweg (Nissen, Pittaluga [bei Oehler] und Kromayer). „Ein vorzeitiges und unnötiges Einbiegen der Karthager in die Via Flaminia wäre unter den obwaltenden Umständen (zwischen zwei feindlichen Heeren, wovon das eine an Zahl überlegen!) eine Torheit ersten Ranges gewesen“ (Sieglerschmidt). Ueberdies wäre der gebotene Weg nach Westumbrien der Apenninübergang ins obere Tibertal gewesen (Nissen). Ueberhaupt wäre ein Angriff auf Rom selbst ohne Flotte aussichtslos gewesen (Nissen). Vielmehr habe Hasdrubal, ehe er an den Abmarsch nach dem Vereinigungspunkt denken konnte, sich erst eine passende Operationsbasis schaffen müssen, und zwar in Picenum (Oehler nach Pittaluga). Und schliesslich habe doch die Depesche Hasdrubals den Nero in Wirklichkeit veranlasst, an der Adriatischen Küste entlangzumarschieren, nicht aber nach Westumbrien (Kromayer). Ausser diesen strategischen Erwägungen sprächen auch schon eine Reihe von formellen Gründen dagegen, dass Hasdrubal beabsichtigt haben könnte, sich in Umbrien in der Gegend von Narnia mit Hannibal zu vereinigen. Denn die Angabe, dass Umbrien der beabsichtigte Vereinigungspunkt gewesen, sei eine Bestimmung, durch welche die an sich ja von Placentia auch mögliche Marschrichtung Etrurien ausgeschlossen und Hannibal auf die Rückenlinie Italiens verwiesen worden sei; auch liege Umbrien bekanntlich auf beiden Seiten des Apennins, und Ariminum, Fanum, Pisaurum und Sena seien umbrische Städte (Kromayer). Ferner stehe in der Ueberlieferung kein Wort davon, dass Hasdrubal die Via Flaminia eingeschlagen habe (Oehler). Vielmehr heisse es bei Zonaras ausdrücklich, dass Hasdrubal sich habe *πρὸς τοὺς Παλάτας* zurückziehen, nicht aber dass er sich habe nach Narnia durchgeschlagen wollen (Kromayer).

Was zunächst diese letztgenannten, mehr nur formellen Gründe anlangt, so ist die Darstellung bei Zonaras wenig belangreich, denn sie bedeutet offenbar nur eine weitere Ausgestaltung und konsequente Formulierung der durch die livianische Darstellung hervorgerufenen Auffassung von Hasdrubals angeblichem fluchtähnlichen Rückzug. Ubrigens findet sowohl bei Kromayer wie auch bei den übrigen Kritikern die Angabe Appians *τῷ ἀδελφῷ παραγγεῖν ἐπιχώμερος ἐπεχῶσαι* nicht die gebührende Beachtung.

Oehlers argumentum ex silentio kann ebenfalls nicht als ausschlag-

gebend angesehen werden, denn tatsächlich muss Hasdrubal in jedem Falle die Via Flaminia bereits von Ariminum an benutzt haben, ohne dass in den Quellen dieses Umstandes irgend eine Erwähnung geschieht. Wenn Kromayer behauptet, die Tatsache, dass in Hasdrubals Brief Umbrien als Marschrichtung der karthagischen Heere angegeben worden sei, zwingt zu der Auffassung, dass Hannibal seinen Bruder auf der Küstenstrasse erwartet habe, da er sonst Etrurien hätte als Marschrichtung angeben müssen, so kann ich diesen Ansatz nicht als begründet anerkennen. Denn wenn Hasdrubal sich im westlichen Umbrien mit Hannibal zu vereinigen beabsichtigte, so war es doch nicht unumgänglich nötig, dass er von Placentia aus auf der direktesten Linie durch Etrurien dorthin vorrückte. Und selbst wenn er durch dieses Land nach der Gegend von Narnia zu marschieren gedachte, so brauchte in dem Briefe doch nicht Etrurien statt Umbrien genannt zu werden, denn in dem Zusammenhang des Berichtes ist nicht von der Marschrichtung, sondern nur von dem beabsichtigten Vereinigungspunkt die Rede (*cum in Umbria se occursum Hasdrubal fratri scribat*). Und selbst zugegeben, dass zu Umbrien auch das Land östlich des Apennins bis an das Meer gehöre (was nach Kromayer „bekanntlich“ eine unumstößliche Tatsache sein soll), so ist jedenfalls ein logischer Grund nicht vorhanden, dass gerade nur dieses Stück und nicht das Hauptgebiet Umbriens von Hasdrubal gemeint gewesen sei. Die formellen Einwände also sind nicht stichhaltig.

Was nun die sachlichen Gründe betrifft, die von den Gegnern geltend gemacht worden sind, so ist die Frage schwer zu entscheiden, ob wirklich die Umbrer sich durch die Anwesenheit der Gallier im karthagischen Heere von ihrer Neigung zum Uebertritt auf Hasdrubals Seite hätten abbringen lassen. Ferner halte ich es für unzulässig, auf Grund eines so dürftigen Quellenmaterials eine strategische Massregel lediglich deshalb für unmöglich zu erklären, weil ihre Ausführung dem Kritiker als zu beschwerlich und gewagt erscheint. Denn für den Feldherrn ist nicht lediglich die Frage nach der Gefährlichkeit oder Ungefährlichkeit eines Unternehmens massgebend, sondern wesentlich mitbestimmend dürfte die Rücksicht auf den bei glücklichem Ausgange zu erwartenden Erfolg sein, vorausgesetzt natürlich, dass der gefährlichere Weg nicht von vornherein jeder vernünftigen Ueberlegung hohnspricht. Daher war der nicht ganz so gefährliche Weg an der Küste durchaus nicht der einzige für Hasdrubal in Betracht kommende. Denn wenn die Vereinigung der karthagischen Heere in Picenum oder in Apulien gelang, so war damit unmittelbar noch gar nicht so sehr viel gewonnen, hatten doch die Römer bisher seit Cannä noch immer nicht gewagt, sich auch nur mit Hannibals zusammengeschnittenem Heer auf eine Feldschlacht einzulassen. Das Hauptziel musste also doch sein, die Republik Rom ihrer Bundesgenossen, der Italiker, zu berauben. Die Landschaften jedoch, deren Besitz für Rom

am wichtigsten war, Etrurien, Umbrien und Campanien und in denen es schon lange sehr bedenklich gährte¹⁾, hätten wohl schwerlich den Entschluss zum offenen Abfall von Rom gefunden, wenn sie erfahren hätten, dass es Hasdrubal gelungen sei, sich jenseits des Gebirges durchzuschlagen und sich dort, vielleicht sogar fern in Apulien, mit Hannibal zu vereinigen, der sich ja bis dahin auch ohne die Hilfe seines Bruders den süditalischen Streitkräften der Römer gewachsen gezeigt hatte, ohne doch zu irgend einem nachhaltigen Erfolge zu gelangen. Ungleich wirksamer musste es zweifellos sein, wenn es den karthagischen Heeren gelang, überraschend in Umbrien oder Etrurien selbst die Vereinigung zustandezubringen, die Italiker sogleich, che sich die feindlichen Heere aus Italien dort versammeln konnten, zum Befreiungskampfe aufzurufen und sie durch eine Ueberumpelung der wenigen in dieser Gegend stationierten römischen Truppen von ihren Peinigern zu befreien. Uebrigens wäre auch der Marsch über das Gebirge auf der Via Flaminia an und für sich, d. h. wenn nicht ein römisches Feldheer dazukam, nicht so gar gefährlich gewesen, denn im Gebirge selbst gab es keine römischen Befestigungen und die Militärkolonisten in Spoletium und Narnia wären schwerlich in der Lage gewesen, der karthagischen Invasionsarmee den Weg zu verlegen. Und wenn sich dann Etrusker und Umbrer sofort den Karthagern anschlossen und die römischen Legionen sich zur Verteidigung der Heimat selbst und vielleicht sogar zur Annahme einer Feldschlacht genötigt sahen, so bot das Gelingen dieses Planes eine ungleich grössere Aussicht, die römische Republik niederzuwerfen, und auf diesem Wege konnte weiterhin die feindliche Hauptstadt selbst auch ohne Mitwirkung einer Flotte mit grosser Wahrscheinlichkeit sehr bald in so grosse Bedrängnis gebracht werden, dass sie es vorziehen würde, den weiteren Widerstand aufzugeben. Eine Aussicht also auf solchen Erfolg konnte recht wohl den karthagischen Heerführern das Wagnis eines Vormarsches nach Westumbrien gerechtfertigt erscheinen lassen.

Dass in solchem Falle Hasdrubal nicht bis Fanum Fortunae habe vorzutrücken brauchen, sondern der Weg über den Apennin ins obere Tibertal (bei Sarsina) für ihn der einzig richtige und gebotene gewesen wäre, kann ich nicht anerkennen. An sich wäre dieser Weg, den seinerzeit Hannibal gezogen, gewiss sehr günstig gewesen, ja, vielleicht noch günstiger ein Uebergang gleich südlich von Placentia über das Gebirge oder noch weiter westlich über den ligurischen Apennin, möglichst entfernt von den römischen Streitkräften. Aber es sind doch sehr wohl Gründe denk-

1) Liv. XXVII, 21, 22, 13, 24, 1—9, XXVIII, 10, 1—5: *dictator . . . in Etruriam provinciam . . . est projectus ad quaestiones habendas, qui Etruscorum Umbrorumque populi defectionis ab Romanis ad Hasdrubalem sub adventum eius consilia agitassent, quique cum auxiliis aut comedeis aut ope aliqua iruissent.* Vgl. die nach Mommsens Urteil zur Strafe für Unzuverlässigkeit auferlegten Lieferungen c. 46.

bar, die Hasdrubal verhindert haben könnten, andere Wege einzuschlagen als die Via Flaminia. Denn es ist nicht ausgeschlossen, dass der Prätor L. Porcius Licinius ihm die Uebergänge über den etruskischen Apennin streitig gemacht hat ¹⁾. Vielleicht auch konnte, ja höchstwahrscheinlich musste es Hasdrubal unratsam finden, sogleich vom Po-Lande aus über den Apennin zu gehen, denn dann hätte er von vornherein die feindlichen Heere unfehlbar sofort nach der Gegend gezogen, wo sie den Karthagern am wenigsten angenehm gewesen wären, weil sie dort möglichst überraschend erscheinen mussten, um auf das schnellste und ungestörteste die Vereinigung bewirken und die Etrusker und Umbrier zum Abfall von Rom veranlassen zu können. Vielmehr könnte es recht wohl in seinem Plane gelegen haben, die Aufmerksamkeit des Feindes tunlichst lange von dieser Gegend abzulenken und möglichst viele ihrer Streitkräfte nach dem Ostabhang des Apennins herüberzulocken, um sich ihnen dann durch einen schleunigen Uebergang nach Westen zu entziehen und den strategischen Hauptzweck desto bequemer und vollkommener zu erreichen. Also aus dem Vorstoss bis Fannum Fortunae an der Metaurusmündung würde noch keineswegs zu folgen brauchen, dass Hasdrubal beabsichtigt hätte, auf der Küstenstrasse sich mit seinem Bruder zu vereinigen.

Wenn Pittaluga meint, dass Hasdrubal vor seinem Abmarsch nach dem Vereinigungspunkt sich erst habe in Picenum eine Operationsbasis schaffen müssen, so geht doch wohl mit genügender Klarheit aus den Quellendarstellungen hervor, dass seine Operationsbasis, in der er sich für seinen Zug nach Mittelitalien gerüstet hatte, das gallische Po-Land war. Und schliesslich beweist die Tatsache, dass die abgefangene Depesche Hasdrubals den Nero veranlasst hat, auf der Küstenstrasse nach Norden zu eilen, doch keineswegs, wie Kromayer meint, dass auch Hannibal, wenn er sie richtig erhalten hätte, hätte veranlasst werden müssen, auf dieser Linie die Vereinigung mit seinem Bruder zu versuchen, dass also Hasdrubal beabsichtigt habe, auf der Küstenstrasse nach Süden vorzudringen. Vielmehr hatte Nero lediglich das Bestreben, möglichst schnell zu Livius Salinator zu stossen, und dafür konnte naturgemäss nur die apulisch-picenische Linie in Betracht kommen. Aus der im Briefe Hasdrubals zweifellos ebenfalls angegebenen Zeit mochte er wohl sehen, dass er bei eiligem Vormarsch noch nicht zu spät zu seinem Amtsgenossen Livius nach dem Senonenlande gelangen würde. Auch macht es der Quellenbericht selbst wenig wahrscheinlich, dass Nero erwartet haben sollte, dem Hasdrubal bereits irgendwo auf der Küstenstrasse südlich vom Metaurus zu begegnen. Denn *praemissi per agrum Larinatem, Marrucinum, Frentanum, Præduttianum, qui exercitum ducturus erat, ut conuocatus*

1) Liv. XXVII. 46, 6: *per loca alta ducendo exercitum, cum modo insideret angustos saltus, ut transitum clauderet, modo ab latere aut ab tergo carperet agmen, indificatus hostem omnibus artibus belli fuerat.*

deferrent, equos unculaque alia producerent, ut vehiculorum fissis copia esset. — profectus nocte perit in Picenum. Weitergehende Schlussfolgerungen jedoch von zwingender Logik lassen sich in E. aus der von Nero gewählten Marschroute nicht ziehen.

Die strategischen Einwände der gelehrten Kritiker kann ich also ebensowenig wie die philologisch-formellen als geeignet ansehen, den Küstenweg als die einzige für die Karthager in Betracht kommende Verbindungsstrasse gelten zu lassen: vielmehr muss ich den Plan einer Vereinigung in West-Umbrien geradezu als den militärisch ungleich wahrscheinlicheren hinstellen und keineswegs mit Sieglersehnidt als eine „Torheit ersten Ranges“. Es ist nun zu fragen, ob auch die Quellangaben das Ergebnis dieser sachkritischen Erwägung bestätigen.

Leider besitzen wir nicht den Wortlaut oder auch nur eine unmittelbare Inhaltswiedergabe des Briefes Hasdrubals, sondern nur eine Angabe der Massnahmen, zu denen sich Nero durch den Inhalt des Briefes veranlasst sah. Immerhin lassen sich daraus Schlüsse auf den Inhalt des Briefes selbst ziehen. Denn wenn es bei Livius (XXVII, 43, 8—9) heisst: *(Nero) patres conscriptos edocet, ut, cum in Umbria se occurrurum Hasdrubal patri scribat, — — exercitum urbanum ad Narniam hosti opponant,* so bedeutet der ungekünstelte und schlichte Sinn des Satzes doch nichts anderes, als dass das stadtrömische Heer, da Hasdrubal nach Umbrien vorzustossen beabsichtige, sich schleunigst dem Feinde bei Narnia in den Weg stellen solle und dass man mithin den Feind im westlichen Umbrien erwarten zu müssen glaubte, nicht aber einen Vorstoss an der Ostküste Italiens nach Apulien vermutete. So hat auch Oehler in seinem Buche S. 27 den Satz noch ganz ausdrücklich aufgefasst und sich erst nachträglich durch Nissens militärische Einwände beeinflussen lassen. Luterbacher (S. 368) wendet zwar ein: „Nero meinte, wenn die Römer wider Erwarten geschlagen würden und Hannibal sich mit Hasdrubal verbünden könnte, müsste man ihnen den Uebergang über den Nar und den Vormarsch gegen Rom verwehren“. Aber das heisst doch, die klare Quelle trüben. Denn als Grund für Neros Vorschlag, die Stadtlegionen bei Narnia aufzustellen, wird doch nicht die Möglichkeit einer Niederlage der konsularischen Heere und einer Vereinigung der punischen Heere an der Ostküste Italiens hingestellt, sondern schlechthin die unmittelbare Absicht Hasdrubals, in Umbrien mit seinem Bruder zusammenzutreffen.

Kromayer sucht die Nissensche Ansicht dadurch zu retten, dass er behauptet, auch das Küstenland am Adriatischen Meere um Sena habe zu Umbrien gehört. Ebenso Luterbacher S. 368, gestützt auf Frontin und Valerius Maximus. Auch Oehler (l.c. S. 37, Anm.) vertritt jetzt diese Auffassung, wenn auch nur mit Zagen und Zweifeln: „Ob bei Livius der *ager Galliens* unter *Umbria* mitbegriffen ist, ist zweifelhaft, aber nicht unmöglich; denn Strabo rechnet Sena — ausdrücklich zu Umbrien“.

Allerdings schlägt Strabo V, 227 das ganze Land östlich vom Apennin bis ans Adriatische Meer mit Ariminum, Sena und Fanum Fortunae ausdrücklich zu Umbrien. Er gibt ja freilich zu, dass „in dieser Gegend ehemals die Grenze zwischen Alt-Italien und den Keltenlande gelegen habe, doch sei sie oft geändert worden“ (περὶ γὰρ ἰσότητος τοῦς ἰσότητος ἐστὶ τὸ ὅπου εἴς Ἰταλίαν εἴς προέτιον καὶ εἴς Κελτικὴν καὶ τὸ πρὸς τῇ θαλάττῃ ταύτῃ μέγας καὶ πρὸς μετὰ τὴν πολλὰς τῶν ἐξημέρων). Und deshalb fügt er unbedenklich hinzu, „da jetzt das gesamte Land bis an die Alpen heran zu Italien gerechnet werde, so brauche man diese Grenze nicht mehr zu berücksichtigen und könne auf Grund der übereinstimmenden Ansicht aller Schriftsteller das ganze Gebiet bis Ravenna unter Umbrien begreifen, denn bis dahin sei das Land von Umbriern besiedelt“ (ὅτι δὲ ἀρχαῖαι εἴς μέγας Ἀλπίων ἀποδιζήσεις Ἰταλίαν ἰσότητος μὲν τοῦς ὅπου εἴρ ὅτι, τῇ δ' Ὀμβρικῇ καὶ αὐτῇ οὐδὲν ἕτιον μέγας καὶ Πυρρῆς ὁμοιογενεῖς ἀπαιτεῖ διακρίνειν οἰκίαι γὰρ ἐπὶ ἰσότητος).

Dieses Zeugnis des Strabo erschien Kromayer als eine hinreichend zuverlässige Grundlage. Er liess unbeachtet, dass Sena den Beinamen Gallien, nicht Umbria trug. Ihm entging wohl, was Kiepert (*Lehrbuch der alten Geogr.* S. 411, § 356) sagt: „Von diesen (den Kelten) besetzte der zuletzt über die Alpen gekommene Stamm, die Senonen, noch das adriatische Küstenland bis Ancona herab, bis es ihm durch die römische Eroberung des J. 280 entrissen, dann aber als ager Gallicus zur Landschaft Picenum geschlagen wurde; erst Augustus gab diesen Landstrich wieder an Umbrien zurück“. (Ebenso Jung, *Grundriss d. Geogr. v. Ital.* 2. A. 1897. Jw. v. Müllers Handbuch III, 3, 1, S. 49). Er beruft sich auf Nissens *Italische Landeskunde* II, 1, S. 374 ff., übersieht jedoch, dass Nissen seine Behandlung Italiens nach der augusteischen Regioneneinteilung gliedert und dass in der historischen Einleitung des Kapitels *Die Gallische Mark* (S. 376 f.) Bemerkungen stehen, die darauf hindeuten, dass der Küstenstreifen ehemals nicht zu Umbrien gehörte¹⁾.

Livius bezeichnet das Gebiet von Ariminum, Sena und Pisaurum niemals als Umbrien, sondern stets als ager Gallicus (XXIII, 14, 3; XXXIX, 2; 44, 10; XLII, 1). So nennt es auch noch Cicero (*pro Sestio* 4, 9: *Pisauri et in aliis agri Gallici partibus*; vgl. auch *Cato maior* 4, 11; *Brutus* 14, 57)²⁾. Auch wurde zur Zeit des zweiten punischen Krieges das

1) Die (gallische) Einwanderung blieb wesentlich auf den Küstensaum beschränkt und umfasste . . . die Stadtgebiete von Ariminum Pisaurum Fanum Sena . . . ; die oberen Flussläufer wurden von umbrischen Völkern behauptet. — In der Regel . . . heisst (seit der Ackerverteilung durch den Volkstribunen Gaius Flaminius 232 v. Chr.) das nördlich vom Aesis ausserhalb der italischen Grenze gelegene (Gebiet) ager Gallicus . . . Seit Sulla war die Mark zum Inland gezogen, seit Augustus . . . mit den umbrischen Stammesgenossen (?) jenseit der Berge in einer Region vereinigt*.

2) Cato, *Origines*: *Ager Gallicus Romanus vocatur, qui citrim eis Ariminum datus est ultra agrum Picentium* (fragm. 43 in Peters *Hist. Rom. fragm.*).

Gebiet von Ariminum gleichbedeutend mit Gallia provincia gebraucht (vgl. Liv. XXVIII. 38, 13). Umbrien dagegen ist bei Livius stets nur das eigentliche Gebiet dieses Namens, der Name erscheint nie auch auf den Küstenstreifen des Senonengebietes ausgedehnt, vielmehr bisweilen sogar in ausdrücklichem Gegensatz dazu, z. B. Liv. X. 26, 12 u. 13: *sunt qui Umbras fuisse, non Gallos (sc. Senones) trahant, similis vero est a Gallo hoste quam Umbræ cum eadem acceptam*. Dazu stimmt vorzüglich das Zeugnis des Polybios II. 16, 3–5: τοῖς αὐτοῖς ἀνταρξίς ἐξείκοσι τὸ πλῆθος ἐμὲν τῶν προειρημένων ὁρῶν Ὀμβροι. Doch bewohnten sie eben nur den Abhang des Gebirges, nicht auch die Küstenebene bei Sena. Denn λοιπὸν ὁ μὲν Ἀπεννίνος ἀπέχον ἐξ καὶ τῶν Ἀδριατικῶν σταδίων ὥσπερ πεντακοσίων ἀπολείπει τὰ πρὸς δεξιῶς ἀπορρέον — —, τὸ δ' ἀπολείπομεν μέρος πεδινὸν ἐξ πλεονάζει ἐπὶ θάλατταν καὶ πόλιν καλεῖται Σέναν. Und auch II. 19, 10–13; 21, 7 und III. 86, 2 bezeichnet er den Küstenstreifen ausdrücklich als gallisches, nicht als umbrisches Land. Zum Uebertluss bietet auch der Bericht des Livius über den Metaurus-Feldzug selbst zwei Stellen, in denen das Gebiet von Sena als Gallia, nicht aber als Umbria bezeichnet wird; XXVII. 44, 2: *consulem (Neronem) in Lucanos ostendisse iter, cum in Picenum et Galliam peteret*, c. 46, 10: *qui prolatando spatium hosti det, cum et illa castra (des konsularischen Heeres in Apulien) prodere Hannibali et aperire in Galliam iter, ut per otium, ubi relit, (dem bereits seit einiger Zeit bei Sena angelangten) Hasdrubali coniungatur*. Und Liv. XXVIII. 9, 12 wird das Land, in dem die Metauruschlacht stattfand, ausdrücklich als Gallien, nicht aber als Umbrien bezeichnet: *illum equitem (sc. Neronem) aiebant . . . cum Hasdrubale in Gallia signis confatis pugnavisse*.

Es ist doch wohl klar, dass Livius unter Umbrien nicht das gallische Küstenland bei Sena verstanden hat und dass der in Hasdrubals Brief angegebene Vereinigungspunkt in der Tat auf der Westseite des Apennins zu suchen ist, was ja auch bei unbefangener und ungekünstelter Deutung des Quellenberichts sich ohne weiteres ergibt. Da also Kromayer die Quellennachricht *cum in Umbria se occursum Hasdrubal fratri scribat* zwar nicht mit Nissen einfach als falsch verwerfen, ihr aber gestützt auf das leichtfertige Zeugnis Strabos eine neue Deutung geben will, indem er behauptet (S. 462): „Was beweist aber in Wirklichkeit dieser Tatbestand für Narnia? Schlechterdings gar nichts. Umbrien liegt bekanntlich auf beiden Seiten des Apennin: Ariminum, Fanum, Pisaurum, Sena sind umbrische Städte“, so kann ich nicht umhin anzumerken, dass sein Triumphieren etwas verfrüht war, wenn er am Schlusse der Besprechung meiner Untersuchung über den Metaurus-Feldzug sagte (S. 462): „Also auch die Voraussetzung Lehmanns, auf welche sich seine ganze Konstruktion aufbaut, dass Hasdrubal durchaus nach Narnia gewollt habe, ist irrig. Es bleibt von seiner ganzen Hypothese auch kein Fetzen übrig“.

Die Frage liegt nun so: Welche Angabe des Livius verdient Glauben — das Kapitel 47, in welchem Hasdrubal als plötzlich ganz verzagt und wegen der nur eingebildeten Möglichkeit einer Niederlage Hannibals flüchtig dargelegt wird, und dessen Anschauung in der darauf zurückgehenden Ueberlieferung (z. B. Zonaras) sogar konsequenterweise präzisiert wird durch die ausdrückliche Angabe, dass er nach dem Po-Lande, seiner Operationsbasis, habe zurückeilen wollen — oder die anderen Quellenzeugnisse, nach denen er ein hervorragend tüchtiger Feldherr gewesen ist, in Verbindung erstens mit der seinem eigenen Briefe entnommenen Mitteilung über sein Marschziel, das ebenfalls auf eine hervorragende strategische Grösse und Heldentum schliessen lässt, zweitens mit der Notiz Appians, die ihrem Inhalt nach sich vollständig damit deckt und ganz direkt besagt, dass er aus freiem Entschlusse auszuweichen versucht habe, um eben diesen kühnen Plan auszuführen?

Beim Fehlen karthagischer Quellendarstellungen muss die Entscheidung dieser Frage schliesslich dem subjektiven Empfinden anheimgestellt bleiben, wenn es auch nicht ganz an sachlichen Momenten fehlt, die als Indizien wertvoll sind. Denn schon die militärische Vergangenheit Hasdrubals spricht gegen die erste der beiden oben gegenübergestellten Möglichkeiten, gegen die Annahme kläglicher Verzagttheit. Ausserdem ist es nicht zu bezweifeln, dass das ganze psychologische Gemälde c. 47, 1—9 nicht aus karthagischer Quelle stammt, sondern römischen Ursprungs ist und dass es auf die Quelle zurückgeht, die das Verdienst des Konsuls Nero sogar auf Kosten des Livius Salinator zu preisen bemüht ist und die Einschüchterung des karthagischen Heerführers als eine unmittelbare Wirkung des Erscheinens Neros am Metaurus darstellt. Und schliesslich ist die Schilderung von dem ratlosen Umherirren des karthagischen Heeres c. 47, 9—10, die das ganze Unglück Hasdrubals auf das heimliche Entweichen der beiden Wegführer zurückführt, wenig glaubwürdig; denn hier in unmittelbarer Nähe der Küste, auf dem schmalen ebenen Landstreifen am Strande, und längs des Metaurus-Ufers ist ein Verlieren der Richtung schwer denkbar; auch wäre es schwer vorstellbar, dass ein Heer, welches sich um jeden Preis habe durch die Flucht nach dem Po-Lande retten wollen, die ganze Nacht und einen Teil des folgenden Tages hindurch absolut keine Uebergangsstelle habe finden können über ein Küstenflüsschen, das nach dem fachmännischen Urteil des Hauptmanns Pittagora (s. Oehlers Studie S. 48) in seinem Unterlaufe heute „an jeder Stelle durchwatbar ist“; ebenso ist es wenig wahrscheinlich, dass die Karthager lediglich aus diesem Grunde so tief ins Binnenland längs des Metaurus hinaufgezogen seien, bis auf beiden Ufern die Felsen den Fluss einengen (c. 47, 11: *altioribus coarctatis amnem ripis*), also bis in die Gegend von Fossombrone, etwa 25 km von der Küste entfernt. Andererseits ist

die Stelle c. 43, 1—12, wo die Ergreifung der sechs Reiter Hasdrubals und die von Nero daraufhin ergriffenen Massregeln berichtet werden, in ihrer nüchternen Sachlichkeit ganz unbedenklich und frei von subjektiven Ausmalungen, so dass auch die aus Hasdrubals abgefangenem Briefe entnommene Nachricht, welche die Grundlage der Entschliessungen Neros bildete, als zuverlässig angesehen werden muss: *in Umbria se occursum fuisse*.

Die sachlichen und formellen Gründe machen es also durchaus wahrscheinlich, dass Hasdrubal in der Absicht bis zur Metaurus-Mündung vorgerückt ist und hier einige Zeit hindurch zwei römischen Heeren gegenüber gestanden hat, den Feind über seinen wahren Plan zu täuschen — ähnlich wie i. J. 217 Hannibal scheinbar den Küstenweg einschlagen wollte, um dann etwa 50 km vor dem Heere des Konsuls Cn. Servilius, das bei Ariminum stand, plötzlich rechts abzuschwenken und überraschend den Apennin zu übersteigen. Durch diese Täuschung des Feindes gedachte er jedenfalls möglichst viele römische Streitkräfte nach der Ostseite des Apennins hinüberzulocken, um ihnen bereits hier, wenn sich Gelegenheit dazu böte, durch eine Schlacht Abbruch zu tun, doch vor allem zur rechten Zeit sich dem Gegner zu entziehen und schnell über das Gebirge nach Umbrien und Etrurien vorzubrechen. So wollte er die überaus schwierige Aufgabe lösen, auf der verhältnismässig schmalen Apennin-Halbinsel an den feindlichen Heeren vorbeizugelangen, sich überraschend mit dem Bruder im Herzen des feindlichen Landes in der Nähe der Hauptstadt zu vereinigen, die Stämme Mittelitaliens zur Erhebung gegen Rom aufzurufen und, unterstützt durch die moralische Wirkung eines solchen Erfolges, die feindlichen Streitkräfte in Schlachten, denen sie seit Cannä beständig ausgewichen waren, durch wichtige Schläge niederzuzwingen. Sein Plan scheiterte erstens daran, dass seine Nachricht Hannibal nicht erreichte, zweitens daran, dass das schwierige Manöver, welches später dem Cäsar mit seinen vorzüglich geschulten und unbedingt zuverlässigen Legionen bei Dyrrhachium in mustergültiger Weise gelingen sollte (Caes. *bell. civ.* III, 75—77), nämlich sich unbemerkt dem Bereiche der feindlichen Truppen zu entziehen, hier am Metaurus wegen der Disziplinosigkeit der gallischen Hilfsvölker nicht schnell genug durchgeführt werden konnte. Nero ist der glänzende Sieger in diesem grossartigen, geradezu spannenden Ringen, strategisch und taktisch der Ueberwinder des Karthagers; aber sein Gegner hat trotz seines Misserfolgs gezeigt, dass er ebenfalls ein ruhmwürdiger Held war, ein echter Barkide.

Zum Seeräuberriege des Pompeius Magnus (67 v. Chr.).

Von P. Groebe.

1. Die Bestimmungen der Lex Gabinia de bello piratico (Jan. 67)

Das Gesetz des Volkstribunen A. Gabinus, welches nach heftigem Widerstande der Senatspartei im Januar 67¹⁾ zur Annahme gelangte und Pompeius den erstrebten Oberbefehl gegen die Seeräuber verschaffte, enthielt

1. allgemeine Bestimmungen über Art, Umfang und Dauer des zu verleihenden Imperiums;

2. besondere Bestimmungen über die Machtmittel.

Die letzteren, die Bestimmungen über die Machtmittel, erfuhren nach der Annahme des Gesetzes eine Erweiterung. Da diese Erweiterung erst nach der Erledigung der Personentrage und zu gunsten des Pompeius erfolgte, so wird man annehmen dürfen, dass sie von ihm veranlasst wurde. Eine Annahme, die denn auch durch das ausdrückliche Zeugnis des Plutarch bestätigt wird (*Pomp.* 26: *διεπράξατο προσλαβεῖν* usw.). Es ist daher sehr wahrscheinlich, dass in dem ersten Gesetzentwurf den Bestimmungen über die Machtmittel die Klausel angehängt war: „Falls der zu wählende Oberfeldherr mit diesen Mitteln auszukommen glaubt“. Für Pompeius, der mit erdrückender Übermacht aufzutreten liebte, eine willkommene Handhabe, seine Machtbefugnisse zu vergrössern!

1) Der Antrag erfolgte unter dem Konsulat des Piso und Glabrio (Dio XXXVI 38, 1). Plut. *Pomp.* 25. App. *Mithr.* 94. Zonar. X 3. Cic. *de imp. Cn. Pomp.* 52. Vell. II 31, 2: *Cn. Pompeius . . . cum consul* (im J. 70) *perquam laudabiliter iurasset se in nullam provinciam ex eo magistratu iturum atque serrasset* (im Frühjahr 69), *post biennium* (also im Frühjahr 67) *A. Gabinus tribunas legem tulit* usw. Es geschah wohl schon im Januar, da Pompeius *extrema hieme* den Feldzug vorbereitete, *incunte vere* ihn begann (Cic. *de imp.* 35) und *nonnam tempestivo ad navigandum mari* Sizilien, Afrika und Sardinien aufsuchte (Cic. *de imp.* 34). Den Anfang des Frühlings setzten die Alten auf den 7. (Varro *de re rust.* I 28, 1) oder 8. Febr. (Plin. II 122. XVIII 239): den Beginn der Schifffahrt auf den 10. März (Veget. IV 39). Demnach wird der Antrag des Gabinus noch im Januar 67 Gesetzeskraft erlangt und Pompeius Ende Februar den Feldzug eröffnet haben.

a) Die allgemeinen Bestimmungen der Lex Gabinia über Art, Umfang und Dauer des zu verleihenden Imperiums

besagten, ohne Pompeius zu erwähnen¹⁾:

Man solle einem einzigen Feldherrn den Krieg gegen die Seeräuber übertragen²⁾. Sein Machtbereich solle das ganze Mittelmeer vom Osten bis zu den Säulen des Herkules umfassen³⁾ und auf dem Festlande bis zum 50. Meilenstein landeinwärts sich erstrecken⁴⁾. Den von Rom abhängigen Fürsten und Völkern solle seine Unterstützung zur Pflicht gemacht sein⁵⁾. Drei Jahre solle das Kommando dauern⁶⁾, der Inhaber aus der Zahl der Konsulare erwählt⁷⁾ und mit unumschränkter⁸⁾ prokonsularischer Gewalt bekleidet werden⁹⁾ und von der Rechenschaftspflicht entbunden sein¹⁰⁾.

An diesen Bestimmungen wurde in allen Stadien der Verhandlungen über das Gesetz des Gabinus festgehalten. Auch als die Personenfrage entschieden war, hat man an ihnen nicht gerüttelt. Anders steht es mit den Bestimmungen über die dem Feldherrn einzuräumenden Machtmittel. Hier ist es schwer, zwischen dem ersten und zweiten Entwurf scharf zu unterscheiden, da die meisten Schriftsteller beide Entwürfe zusammenwerfen und nur das Schlussergebnis der Verhandlungen im Auge haben. Plutarch allein unterscheidet, sagt aber nicht alles.

b) Die Vorschläge des Gabinus über die Machtmittel.

Zu allen Zeiten ist man in Rom sich darüber klar gewesen, dass zum Herrschen zwei Dinge gehören: Soldaten und Geld!¹¹⁾ Mit ungenügenden Mitteln den Kampf gegen die Seeräuber zu beginnen, konnte verhängnisvoll werden. So beantragte Gabinus von vornherein,

die gesamte Kriegsflotte bereit zu stellen (Dio XXXVI 37, 1: *τὰς ραῖς ἀνάσας*, App. *Mithr.* 94: *ραῖς ὅσας εἶχον*) — diese Flotte bestand aus 200

1) Dio XXXVI 23, 5: *ἔνταυθα γὰρ τὸ τοῦ Πιπηνίου ὄνομα αὐτὸ εἶπε*. Vell. II 31, 2 füllt den Namen hinzufügen.

2) Cic. *de imp. Ca. Pomp.* 52: *de uno imperatore contra praedones constituendo* . .

Dio XXXVI 23, 4: *ἀναταγὰς ἑνὶ ἄνθρωπῳ*.

3) Plut. *Pomp.* 25. App. *Mithr.* 94. Zonar. X 3.

4) Vell. II 31, 2: *usque ad quinquagesimum miliarium a mari*. Plut. *Pomp.* 25. Zonar. X 3. Niphihin, bei Dio XXXVI 36a und App. *Mithr.* 94: *ὡς γὰρ ἀπὸ θεῶν αὐτῶν ἐστὶ σταθῶν τετρακοσίων ἐταρ*. Niphihin, bei Dio XXXVI 17a: *τὰς ἡμετέρας ἡμεῖς ἡμεῖς ἀπὸ θεῶν αὐτῶν*.

5) App. *Mithr.* 94.

6) App. *Mithr.* 94: *ἐπὶ τριῶν*. Dio XXXVI 23, 4. 34, 3. 37, 1: *ἐπὶ τριῶν ἔτη*.

7) Dio XXXVI 23, 4: *ἐκ τῶν προκρίτων*. — 8) Dio XXXVI 23, 1: *ἐξουσίαν*.

9) Dio XXXVI 37, 1: *ἐπὶ πάντων*. Vell. II 31, 2: *imperium acquam in omnibus provinciis cum proconsulibus*. — 10) Plut. *Pomp.* 25: *ἀνεκτὰ ἀνακρίβειαν*.

11) Dio XLII 49, 1: *δύο τε τῶν εἰχόν τὰς δυνάμεις ἀποκτείναντες καὶ πρὸς πόλεωσιν καὶ ἐκείνων, ἀνακρίβειαν καὶ πρὸς πόλεωσιν* (Worte Caesars).

Schlachtschiffen (Plut. *Pomp.* 25. Zonar. X 3: *ραῖς διαζούσας*) und 70 leichten Fahrzeugen (App. *Mithr.* 94: *ῥῆγες δὲ σὺν ἡμιοζίας ἐβδομή-
ζορτα καὶ διαζούσας*)¹⁾ — mit der Ermächtigung, die für die Beman-
nung erforderliche Zahl von Soldaten und Matrosen auszuheben (Plut.
Pomp. 25: *κέρειον ὄντα πλῆθος καὶ καιαλόγον σιγατιάς καὶ πλιρω-
μάτων ἔρεσιζών*). Als Unterbefehlshaber *ἐπὶ τὰς καιὰ μέρος ἡγεμο-
ρίας* (Plut. *Pomp.* 25) wurden 15 Legaten (Plut. *Pomp.* 25. Zonar. X 3:
περιεκαίδεκα προσβενιάς Dio XXXVI 37. 1) nebst 2 Quästoren²⁾ bewilligt
und den ersteren, die aus der Mitte der Senatoren gewählt werden soll-
ten (Plut. *Pomp.* 25. Zonar. X 3: *ἐκ τῆς βουλῆς*), eigenes Imperium
und magistratische Insignien verliehen³⁾. Dazu ward, wie es scheint,
ein unbeschränkter Kredit bei der Staatskasse in Rom und bei den
öffentlichen Kassen in den Provinzen eingeräumt⁴⁾, ein Barvorschuss von
6000 Talenten⁵⁾ aber sofort überwiesen (App. *Mithr.* 94) und, was an
Truppen vorhanden war, zur Verfügung gestellt (App. *Mithr.* 94: *ἀνέ-
πεμψαν δὲ καὶ παρὰ σφῶν σιγατῶν πολλὴν ἐκ καιαλόγων*).

Ein unbeschränktes Truppenaushebungsrecht kann der Entwurf nicht
enthalten haben. Sonst wäre die später ausgesprochene Ermächtigung,
bis zu 120 000 Mann aufzustellen, theoretisch betrachtet, nicht eine Er-
weiterung, sondern eine Beschränkung gewesen.

Am Tage der Abstimmung über den Gesetzentwurf des Gabinus, der
die allgemeinen Bestimmungen über Art, Umfang und Dauer des zu ver-
leihenden Imperiums und die Vorschläge des Tribunen über die Macht-
mittel enthielt, begab sich Pompeius, um neutral zu erscheinen, aufs Land
(Plut. *Pomp.* 26: *ὑπεξῆλθεν εἰς ἀγρόν*). In seiner Abwesenheit wurde der
Entwurf angenommen (Zonar. X 3: *ἐνεκράθη τὸ φήγισμα*) und unmittel-
bar nach der Annahme in Tributkomitien die Personenfrage entschieden:
*universus populus Romanus referto foro Cn. Pompeium imperatorem
depoposcit* (Cic. *de imp.* 44). Noch in derselben Nacht kehrte Pompeius
nach Rom zurück (Plut. *Pomp.* 26: *εἰσῆλθε νέκτωρ εἰς τὴν πόλιν*).

Ἄμα δ' ἡμέρᾳ προσελθὼν ἔθηκε, καὶ γενομένης ἐκκλησίας αὐτῷ δι-
εράζαιο προσλαβεῖν ἔτιρα πολλὰ τοῖς ἐφηγισμένοις ἥδη, μικροῦ διπλα-
σάσας τὴν παρασκενήν (Plut. *Pomp.* 26).

Hier liegt der Schlüssel für das Verständnis des folgenden!

1) Vgl. dazu Kromayer, *Die Entwicklung der röm. Flotte*, Philol. 1897 LV1 429.

2) Diese 2 Quästoren werden zwar von Plutarch erst bei der Besprechung des
zweiten Gesetzentwurfes erwähnt (*Pomp.* 26), können aber im ersten nicht gefehlt haben.

3) Unten S. 379.

4) Plut. *Pomp.* 25: *χορηγία δὲ λαμβάνειν ἐκ τῶν ταμίων καὶ παρὰ τῶν τελωνῶν*.
Zon. X 3: *ἐκ τῶν ταμίων καὶ τῶν τελῶν*. App. *Mithr.* 94: *ἔδοσαν καὶ χορηγία ἀγείρειν*.
Dio XXXVI 37, 1: *χορηγία δαα ἂν ἐθελήσῃ λαβεῖν ἐρηγίσαντο*; vgl. Plut. *Lucull.* 37.
Möglich, aber nicht wahrscheinlich ist, dass dieser Kredit erst im zweiten Entwurf
bei der Erweiterung der Machtmittel zugestanden wurde.

5) = 36 Millionen Drachmen.

c) Die endgültigen Bestimmungen über die Machtmittel nach dem Vorschlage des Pompeius.

Scheinbar hatte Pompeius dem Gesetzentwurf des Gabinus ferngestanden, ja sich ablehnend verhalten. Wer eingeweiht war, wusste, dass er nichts sehnlicher begehrte als den Oberbefehl gegen die Seeräuber und damit den gegen Mithridates; denn über Kilikien führte der Weg nach Pontus. Gabinus war von Anfang an nichts als sein Werkzeug¹⁾. Ob erkaufte oder nicht erkaufte, ist für die Geschichte gleichgültig; wahrscheinlicher ist das erstere. Das Ganze war eine wohl berechnete Komödie²⁾. Um nicht von vornherein durch zu hoch gespannte Forderungen das Schicksal des Gesetzentwurfes zu gefährden und für den Fall eines ungünstigen Ausganges sich einen angemessenen Rückzug zu sichern, hielt sich Pompeius im Hintergrunde. Gabinus ward vorgeschickt. Ihn traf der ganze Hass der Gegner und, wenn sein Antrag fiel, die Verachtung. Pompeius blieb unversehrt; er hatte ja laut und öffentlich seine Abneigung gegen die Übernahme eines neuen Kommandos erklärt.

Jetzt war die Vorlage des Gabinus Gesetz geworden. Pompeius tritt aus dem Dunkel heraus, in das er sich bisher gehüllt hat. Noch in der Nacht eilt er nach Rom. Um kein Aufsehn zu erregen und etwaigen Begrüssungen zu entgehen?³⁾ Wer das glaubte, kannte Pompeius nicht. Das Erreichte genügte ihm nicht. Er wollte mehr. Jetzt, wo kein Nebenbuhler mehr zu fürchten war, durfte er kühner fordern. Sofort muss Gabinus, von Pompeius' Ankunft rechtzeitig verständigt, in einer zweiten Volksversammlung (Plut. 26: *γενομένης ἐκκλησίας αὐτῷ*) des Pompeius Forderungen (Plut. 26: *ὁ Πομπήιος . . . διεπραΐατο προσλαβεῖν* usw.) vorlegen⁴⁾. Dieser selbst steht abseits und opfert den Göttern. Das Volk versammelt sich und gibt den Beschlüssen des vorhergehenden Tages eine grössere Ausdehnung: die Kriegsrüstung wird fast verdoppelt (Plut. *Pomp.* 26).

Pompeius erhält die Ermächtigung, die vorhandene römische Schlachtflotte von 200 bzw. 270 Kriegsschiffen (oben S. 376) durch Neubauten auf 500 zu erhöhen, die Zahl der Legionen bis auf höchstens 20, die der Reiter bis auf 5000⁵⁾ zu bringen und bis zu 24 bzw. 25⁶⁾ Legatenstellen zu besetzen.

So sind die Worte Plutarchs zu verstehen, *Pomp.* 26: *περιάζουσαι μὲν γὰρ αὐτῷ νῆες ἐπικρούθησαν, βαλίων δὲ μισθώδεις δόδεκα καὶ πεντα-*

1) Dio XXXVI 23, 4 zweifelt mit Unrecht daran.

2) Die von Dio erfundenen Reden des Pompeius und Gabinus beleuchten dramatisch die Situation (XXXVI 25–26 und 27–29).

3) Plut. *Pomp.* 26.

4) Drumann, *Gesch. Roms* IV 406, lässt die Mehrung der Machtmittel ohne das Zutun des Pompeius zustande kommen, trotzdem er bereits erkannte, dass der Tribun von Pompeius „nicht nur angestiftet, sondern auch geleitet wurde“ (S. 402).

5) App. *Mithr.* 94: 4900. — 6) So App. *Mithr.* 94.

πισχυίζουσι λατινῆς ἐθροισθῆσαν. Ἡγεμονίζουσι δὲ καὶ σιγαυηχοὶ ταυτέ-
 γησαν ἀπὸ βουλής ἀρότοις τίζουσισσατος ἐπ' αὐτοῦ. Es ist das Verdienst
 Kromayers, nachgewiesen zu haben, dass die Zahl von 500 Schiffen
 als äusserste Grenze aufzufassen ist (*Die Entwicklung der römischen
 Flotte*, *Philol.* 1897 LVI S. 429). Aber was von den Schiffen gilt, gilt
 ebenso von den Fusstruppen, Reitern und Legaten. Pompeius hat zu keiner
 Zeit des Seckrieges 120000 Mann zu seiner Verfügung gehabt. Das Ge-
 setz gab ihm nur die Vollmacht, bis zu 20 Legionen ($20 \cdot 6000 = 120\,000$)
 aufzustellen; eine Vollmacht, von der Pompeius weder im Seeräuberkrige
 noch im Mithridatischen Gebrauch gemacht hat. Nicht einmal die Le-
 gatenstellen sind, wie es scheint, vollständig besetzt worden. Inwieweit
 die Neubauten der Flotte durchgeführt sind, darüber fehlt es an Nach-
 richten. Unterblieb die Durchführung gänzlich¹⁾, so haben beide Schrift-
 steller mit ihren Zahlen recht; Plutarch, wenn er von 500 Schiffen spricht,
 die gesetzlich bewilligt waren; Appian, wenn er sagt, Pompeius habe den
 Seekrieg mit 270 Schiffen begonnen.

Noch bleibt die Frage zu beantworten, wer als der geistige Urheber
 der Lex Gabinia zu betrachten ist. Es will nicht recht glaublich erschei-
 nen, dass ein so fein ersonnener Plan dem Kopfe des Pompeius entsprungen
 sein soll. Aber wer hatte ausser Pompeius ein Interesse an dem Streit? —
 Der Mann, dessen ganzes Sinnen und Trachten darauf gerichtet war, die
 Vorherrschaft des Senats zu brechen, der Volkspartei zum Siege zu ver-
 helfen! Gelang der Plan, Pompeius mit einem so ehrenvollen Auftrage
 und gegen den ausgesprochenen Willen seiner einstigen Parteigenossen
 aus Rom zu entfernen, so war die Kluft zwischen ihm und dem Senat
 unheilbar geworden, in Rom freie Bahn für die Volkspartei geschaffen und
 Pompeius dieser Partei und ihrem Führer verpflichtet. So mochte Caesar
 rechnen, als er bald nach der Rückkehr aus Spanien durch seine Ver-
 mählung mit Pompeia, der Enkelin des Q. Pompeius Rufus cos. 88, dem
 Hause des Cn. Pompeius Magnus näher trat (*Suet. Caes.* 6. *Plut. Caes.* 5).
 Wenn freilich Pompeius die ihm verliehene Macht zu gebrauchen verstand,
 so war er, was die Senatspartei fürchtete: nicht Nauarch, sondern Mo-
 narch (*Plut. Pomp.* 25). Aber Caesar wusste — besser vielleicht als Pom-
 peius selbst — dass diesem im rechten Augenblick der Mut fehlte, nach
 der Krone zu greifen. So konnte er wagen, was kein anderer gewagt
 hätte. Und Pompeius wie Gabinius haben ihre Rolle vortrefflich gespielt.

2. Die Legaten.

Über den Titel, den die Legaten des Pompeius im Seeräuberkrige
 führten, ist kein Zweifel. Sie waren sämtlich wie später die Legaten Cae-

¹⁾ Wie man nach dem späteren Bestand an Kriegsschiffen annehmen muss (*Kro-
 mayer* S. 431).

sars (*b. Gall.* I 21, 2, *b. c.* I 30, 2) *legati pro praetore*. Appian, *Mithr.* 94 sagt es ausdrücklich (οἷς ὁ Πόμπειος ἐδόδορ ἀρχαρχίας ἀρχιεὶς ἀρχαρχιστά, ἢ αἰτοχράτωρ ἐπὶ τῇς οὐδ' ἀποτέτατο αἰφύρας ἐκαστος ἐπὶ τῶν) ¹⁾, und die Inschrift des Cn. Lentulus Marcellinus in Kyrene bringt dazu eine willkommene Bestätigung, indem sie Lentulus als ἀρχαρχιεὶς ἀρχαρχιστάτος bezeichnet (Dittenberger *Syll. inscr. Graec.* I ² 343). Plut. *Pomp.* 26: ἡγεμονίζοντο δὲ καὶ ἀρχαρχίζοντο ἄρῳται. Auch in dem Kriege mit Mithridates — wahrscheinlich aus der Zeit des Lucullus — wird ein *legatus pro praetore* genannt, C. Salluvius C. f. Naso (*ILL* XIV 2218 = Dittenberger *Orientalis Graeci inscr. sel.* II 145).

Wenn Drumann Varro und Piso als *legati pro quaestore* bezeichnet, so beruht dieser Irrtum auf einer falschen Datierung der beiden Münzen mit der Aufschrift *Varro proq.* bzw. *Cn. Piso proq.* und *Magn. procos.* (Babelon, *Terrant.* 15, *Calpurn.* 30). Diese Münzen gehören zwar dem Triumvir Pompeius, aber sie gehören nicht in das J. 67, sondern in das J. 49 (Mommsen, *Röm. Münzwesen* S. 655), in dem derselbe M. Terentius Varro und Cn. Calpurnius Piso im spanischen Heere des Pompeius dienten, während im Seeräuberzuge nicht Cn. Calpurnius Piso (so Drumann), sondern nach Borghesis unwiderleglicher Beweisführung M. Pupius Piso Frugi cos. 61 (App. *Mithr.* 95: Πόμπειος Πείστορ) dem Pompeius als Legat beigegeben wurde (Borghesi VI 401), nachdem er in der Ämterstafel bis zur Prätur aufgestiegen war ²⁾.

Ebensowenig wie in der Titelfrage herrscht ein Zweifel in der Rangfrage. Da die Legaten aus dem Senat gewählt werden sollten (oben S. 376), so mussten sie mindestens die Quästor bereits bekleidet haben. Denn die Bekleidung dieses Amtes bildete seit Sulla die Vorbedingung für den Eintritt in den Senat (Mommsen, *Staatsrecht* III 863).

Schwieriger ist es, Namen und Persönlichkeit der einzelnen Legaten zu bestimmen. Über M. Piso ist schon gesprochen. Desgleichen über den Lentulus Marcellinus des App. *Mithr.* 95 und Flor. I 41, 9. Die im J. 1860 gefundene Inschrift von Kyrene nennt ihn [Ι]ραὶὸρ Κορηζίου Λέρτοζορ Πραξίλο εἰὸρ Μαγνιζζίνορ (Dittenberger *Syll. inscr. Graec.* I ² 343). Es kann demnach kein Zweifel sein, dass Cn. Lentulus Marcellinus cos. 56 gemeint ist, der jüngere Bruder des P. Lentulus Marcellinus, der im J. 75 als Quästor in die neue Provinz Kyrene entsandt wurde (Sallust.

1) Das Pompeius gesetzlich zugestandene Recht, den von ihm ernannten Unterbefehlshabern eigenes Imperium und magistratische Insignien zu verleihen, setzte zum erstenmal die Regel ausser Kraft, nach der Hilfstätigkeit und eigene Amtsgewalt einander ausschlossen. Auf derselben Grundlage ward bald darauf im Prinzipat das System des militärischen Reichsregiments durchgeführt durch Offiziere, die vom Monarchen ernannt und dennoch mit eigenem Imperium ausgestattet waren (*legati Augusti pro praetore*). Mommsen, *Abriss des röm. Staatsrechts* S. 151.

2) Vor dem J. 69, in dem er *pro cos. de Hispania* triumphierte (Ascon. p. 14 K.-S.).

hist. II 43 Maurenbrecher). Drumnann dachte an den Vater, da ihm der Konsul des J. 56 zu jung erschien. Aber der Vater hiess Publius, der Legat dagegen nach dem Zeugnis der Inschrift von Kyrene Gnaeus und Publii filius. Im J. 74 war er Quästor (Mommsen, *Röm. Münzwesen* S. 611 Nr. 242), und als Quästorier oder Ädilizier trat er unter die Legaten. Da er Patrizier war, kann er nicht im J. 71 Volkstribun gewesen sein, wie Willems, *Le sénat de la république Romaine* I 447, glaubt. Der bei Cic. *de imp. Cn. Pomp.* 58 genannte Volkstribun Cn. Lentulus kann kein anderer sein als Cn. Lentulus Clodianus cos. 72, der durch Adoption aus der plebejischen Linie der Gens Claudia in das patrizische Geschlecht der Lentuli überging (Münzer bei Pauly-Wissowa *RE* IV 1380 Nr. 216) und vor seiner Adoption zwischen 82 und 76 das Tribunat bekleidete (Ziegler, *Fasti trib. pl.* 133—70, Progr. von Ulm 1903, S. 26).

M. Terentius Varro brachte es bis zum Prätor (App. *b. c.* IV 47, 202: ἐσφαγγιζόμενος). Das Jahr ist ungewiss. Willems I 453 nimmt an; um das J. 76; Teuffel-Schwabe, *Gesch. d. röm. Lit.* I⁵ § 164, 1; nach dem J. 66. Daher muss es unentschieden bleiben, ob er als Prätorier oder als Ädilizier den Seeräuberkrieg mitmachte.

L. Cornelius Sisenna, der Geschichtschreiber, war im J. 78 Prätor *κατὰ πρόβιν καὶ ἐπὶ τῶν ξέρων* (*Senatusconsultum de Asclepiade* *CIL* I 203), gehörte also zu den Prätoriern, als er dem Rufe des Pompeius folgte.

Q. Metellus Nepos wurde nach seiner Rückkehr aus dem Orient im J. 62 Volkstribun (Ascon. p. 6 K.-S.), war also im J. 67 Quästorier.

Derselben Rangstufe scheinen P. Atilius, L. Lollius, M. Pomponius und L. Octavius angehört zu haben, von denen wir sonst nichts wissen. Im Mithridatischen Kriege des Lucullus wird zwar ein Reiterführer Pomponius erwähnt, der als Gefangener im J. 72 durch seine kühne Sprache das Staunen des Mithridates erregte, ἀνὶς οὐκ ἄδοξος (Plut. *Luc.* 15). Aber erstens kennt man seinen Vornamen nicht, und dann ist es ungewiss, ob er je wieder in Freiheit gesetzt wurde. Es ist daher sehr gewagt, ihn mit dem Legaten des Pompeius gleichzusetzen, wie Willems I 509 vorschlägt. Bei L. Octavius, dem Legaten im Stabe des Pompeius, wäre die Möglichkeit nicht ausgeschlossen, in ihm denselben Octavius zu erkennen, der im J. 53 als Legat des Crassus nach der Schlacht bei Carrhae sich opferte, ohne Crassus retten zu können (Plut. *Crass.* 27, 29—31).

Tiberius Nero kann kaum ein anderer sein als der Tiberius Claudius Nero, der im J. 63 im Senat bei der Erörterung über das Schicksal der Katilinarier für Vertagung eintrat (Sallust. *Cat.* 50, 4, App. II 5, 19). Er stimmte als Prätorier vor dem designierten Volkstribunen M. Cato (Mommsen, *Staatsrecht* III 973, 2, *Röm. Münzwesen* S. 613 Nr. 246) und war der Grossvater des Kaisers Tiberius. Seine Prätur dürfte vor dem J. 67 anzusetzen sein (Willems I 458).

Bei Manlius Torquatus kann man zweifeln, ob A. Torquatus gemeint

ist, der Proprätor von Afrika (Cic. *Planc.* 27), oder der bekanntere L. Torquatus cos. 65. Da App. *Mithr.* 95 den Vornamen verschweigt und Flor. I 41, 9 ihn gar bloss Torquatus nennt, so wird man mit grösserer Wahrscheinlichkeit an den Consul des Jahres 65 denken dürfen. Beide Familien standen im Bürgerkriege auf der Seite des Pompeius: sowohl L. Torquatus praet. 49, der Sohn des Konsulars, als auch A. Torquatus praet. 52, der Sohn des Statthalters von Afrika.

Über Plotius ist schwerer ins reine zu kommen. Borghesi II 195 hat recht, wenn er nach dem Vorgange Drumanns bei App. *Mithr.* 95 den beigefügten Zunamen *Béqqor* tilgt, der offenbar von den Abschreibern aus dem folgenden herübergenommen ist. Aber keinesfalls dürfte er Plotius mit P. Plautius Hypsaenus gleichsetzen. Hypsaenus war Quästor des Pompeius (Ascon. p. 31 K.-S.), also nicht Legat. Ausserdem bekleidete er, nach der Zeit seiner Ädilität im J. 58 zu schliessen, die Quästur erst im J. 64, als Pompeius in Asien stand (Mommson, *Röm. Münzwesen* S. 628 Anm. 469, wo irrig Cic. *Planc.* § 50 statt § 20 angezogen ist), konnte also im J. 67 noch gar nicht Legat werden, da der Sitz im Senat die Voraussetzung für die Ernennung zum Legaten bildete (oben S. 376). Und endlich hatte Hypsaenus gar nichts mit Sizilien zu tun. Er scheint vielmehr in Griechenland gewirkt zu haben (Cic. *Planc.* 20 und dazu *Schol. Bob.* p. 13 Hildebrandt: *Hypsaci litteris indicabatur perfidia Graecorum*).

Da andererseits weder bei Appian noch bei Florus der Vorname des Plotius angegeben wird, so darf man schwerlich an eine ganz unbekannte Persönlichkeit denken. Auf die Spur führt der Denar eines A. Plautius, der im J. 54 als kurulischer Ädil im Auftrage des Senats prägte (Mommson, *Röm. Münzwesen* S. 629 N. 270, Babelon *Plaut.* 13). Dieser Denar, eine Nachbildung des nicht viel älteren Denars des M. Aemilius Scaurus, auf dem die Unterwerfung des Nabatäerkönigs Aretas verherrlicht wird (Babelon *Aemil.* 8), zeigt einen knienden Barbaren mit Hosen und weitem Mantel, ein Kamel am Zügel, einen Ölweig in der Rechten haltend. Daneben liest man die Umschrift: *Bacchius Iudaeus*. Was auch das Wort *Bacchius* bedeuten mag¹⁾, das Gepräge und die Bezeichnung *Iudaeus* weisen auf ein Kommando im Osten. Wir dürfen also A. Plautius zu den Legaten rechnen, die Pompeius aus dem Seeräuberkrieg in den Mithridatischen Krieg folgten. Auch als Volkströbun im J. 56 zeigte er sich dem ehemaligen Oberfeldherrn ergeben (Dio XXXIX 16, 2). Im J. 54 war er kurulischer Ädil, im J. 51 Prätor. Als Statthalter von Bithynien und Pontus starb er im J. 48 (Babelon II 324).

Zu diesen 12 Legaten prätorischen bzw. quästorischen Ranges kom-

1) Am meisten für sich hat die von Klebs bei Pauly-Wissowa *RE* II 2789 Nr. 4 vertretene Ansicht, wonach auf die Unterwerfung irgend eines kleinen jüdischen Dynasten im Libanon angespielt wird.

men die beiden Konsulare Cn. Cornelius Lentulus Clodianus cos. 72 cens. 70 und L. Gellius Poplicola cos. 72 cens. 70.

Mit den übrigen bei Flor. I 41, 10 und 42, 6 genannten Legaten — *Pompei iuvenes, Caepio, Porcius Cato, Antonius* — ist nichts anzufangen. An der letzteren Stelle ist offenbar *Antonius* für *Octavius* verschrieben. Die beiden Söhne des Pompeius aber — Gnaeus und Sextus — waren im J. 67 noch zu jung, um den Seeräuberkrieg mitzumachen. Da ihre Mutter Mucia erst nach dem J. 82, also frühestens im J. 81, mit dem Triumvir sich verband (Plut. *Pomp.* 9), so zählte der ältere höchstens 13 Jahre, der jüngere erst 8, da er im J. 35 in seinem vierzigsten Lebensjahre den Tod fand (App. *b. c. v.* 144, 598). Ebenso irrig behauptet Florus, Porcius Cato habe den Bosphorus, *ipsus Propontidos fauces*, gesperrt. Dort stand vielmehr M. Pupius Piso (App. *Mithr.* 95), während Cato überhaupt erst im J. 65 die Quästur bekleidete (Plut. *Cato min.* 16), also im J. 67 noch gar nicht im Senat sass und überdies zu jener Zeit als Kriegstribun in Macedonien diente (Drumann, *Gesch. Roms* V 154). Möglich, dass der Irrtum durch falsches Abschreiben entstanden ist: M. Porcius statt M. Pupius! Über Caepio endlich und seinen Posten im „asiatischen“ Meere lässt sich gar nichts sagen. Von den bekannten Serviliern jener Zeit war Q. Servilius Caepio, der Quästor des J. 100, bereits tot, und sein gleichnamiger Sohn, der Adoptivvater des M. Brutus, starb eben in diesem Jahre auf der Reise nach Asien zu Ainos in Thrazien (Plut. *Cato min.* 11).

Ebenso ungewiss bleibt es, welcher Servilius im J. 65 die Flotte des Pompeius im schwarzen Meere befehligte (Plut. *Pomp.* 34 a. E.). P. Servilius Vatia Isauricus cos. 79 war es natürlich nicht, denn nimmermehr hätte der Besieger der Isaurer seinem Nebenbuhler im Kampfe mit den Seeräubern als Legat sich untergeordnet. Sein Sohn aber ebensowenig, denn noch im Bürgerkriege erwies sich dieser als Gegner des Pompeius.

So haben wir, von den bei Florus mit Unrecht genannten abgesehen, 14 Legaten des Pompeius im Seeräuberkrieg: 2 Konsulare, 5 Prätorier, 7 Quästorier. Darunter dreizehn im Frontdienst, einen (L. Octavius) im Stabe. Damit ist die Liste der Legaten nicht erschöpft. Pompeius wird mehr als einen Legaten in seinem Stabe gehabt haben. Aber wer immer die fehlenden gewesen sein mögen: an Rang und Bedeutung standen sie der Mehrzahl der übrigen nach, wir werden sie unbedenklich den Quästoriern zuzählen dürfen.

Ob andererseits Pompeius die ihm eingeräumten 24 bzw. 25 Legatenstellen sämtlich besetzt hat, erscheint mir zweifelhaft. In den asiatischen Krieg folgten ihm von den oben genannten Legaten die Quästorier Q. Metellus Nepos ¹⁾, L. Lollius ¹⁾, A. Plantius ²⁾ und der Prätorier M. Pupius Piso ³⁾. Dass von den übrigen Legaten des Mithridatischen Krieges —

1) Joseph. *ant. Jud.* XIV 29. — 2) S. oben S. 381. — 3) Joseph. *ant. Jud.* XIV 59.

Q. Metellus Celer¹⁾ praet. 63 cos. 60, L. Afranius²⁾ praet. 63³⁾ cos. 60, L. Valerius Flaccus⁴⁾ praet. 63⁵⁾, A. Gabinius¹⁾ tr. pl. 67, praet. 61 cos. 58, Servilius praet. class.³⁾ — der eine oder andere schon während des Seekrieges im Stabe des Pompeius sich befand, ist sehr wahrscheinlich. Mit ihnen war die Zahl der Legaten am Schluß der Feldzüge — den im J. 67 verstorbenen L. Cornelius Sisenna abgerechnet⁶⁾ — auf $13 + 5 = 18$ angewachsen.

Quästoren hatte Pompeius im Seekriege 2 (Plut. *Pomp.* 26), im Mithridatischen vermutlich je einen für die Provinzen Asien, Bithynien und Kilikien; also im ganzen 5, von denen wir zwei mit Namen kennen: M. Aemilius Scaurus praet. 56 (Joseph. *ant. Jud.* XIV 29 f. App. *Syr.* 51) und P. Plautius Hypsaenus (Ascon. p. 31 K.-S.).

So finden wir bei der Rückkehr des Pompeius aus Asien 18 Legaten und 5 Quästoren. Eben damals machte er im Herbst des J. 62 in Ephesus den Truppen das ungeheure Geschenk von 16000 Talenten = 96 Millionen Drachmen⁷⁾, wovon nach Plin. XXXVII 16 die Legaten und Quästoren 100 Millionen Sesterzen = 25 Millionen Drachmen erhielten. Legt man bei der

1) Dio XXXVI 54, 2. — 2) Dio XXXVII 5, 4.

3) Wenn der bei Dio XXXVI 54, 2 genannte L. Flaccus der von Cicero im J. 59 verteidigte L. Valerius Flaccus praet. 63 ist (Reinach, *Mithridate Eupator* S. 394 Anm. 1), so gewinnt die Annahme an Wahrscheinlichkeit, dass dann wie Q. Metellus Celer, so auch dessen Konsulatskollege L. Afranius im J. 63 die Prätur bekleidete.

4) Dio XXXVII 5, 2. — 5) Plut. *Pomp.* 34 a. E. — 6) Dio XXXVI 19, 1.

7) App. *Mithr.* 116: *zel qeai xerabeta rixevra nika zel kexzagiva*. Aus dieser Gesamtsumme der ausgezahlten Beträge lässt sich mit einiger Wahrscheinlichkeit berechnen, wie stark das Heer des Pompeius am Schluss der Feldzüge gewesen ist. 16000 Talente sind 96 Mill. Drachmen. Davon erhielten nach Plin. XXXVII 16 die Legaten und Quästoren 25 Mill. Drachmen. So blieben zur Verteilung an die Soldaten, Zenturionen und Kriegstribunen 71 Mill. Drachmen. Bei dem Truppengeschenk des Tigranes im J. 66 erhielt der Zenturio das Zwanzigfache, der Kriegstribun das Hundertzwanzigfache des Betrages, der auf den gemeinen Soldaten entfiel (Plut. *Pomp.* 33 = Strabo XI 14, 10; App. *Mithr.* 104 gibt abweichend den Anteil der Kriegstribunen mit 10000 statt mit 6000 Drachmen an). War das Verhältnis im J. 62 das gleiche und die Legion durch die Feldzüge auf zwei Drittel ihrer Normalstärke (6000; Marquardt, *Röm. Staatsverw.* II² 335, 1) herabgesunken, so ergibt sich folgende Rechnung:

4000 legionarii	=	4000 . 1500	=	6 000 000	Drachmen
60 centuriones	=	60 . 1500 . 20	=	1 800 000	"
6 trib. mil.	=	6 . 1500 . 120	=	1 080 000	"
<hr/>					
1 Legion zu 4000 Mann			=	8 880 000	"
8 Legionen zu 32 000 Mann			=	71 040 000	"

Das also war die Truppenmacht, die Pompeius heimführte. Dass die Legionen nach den langen Feldzügen im Pontus und in Armenien, am Kaukasus und in Syrien stark zusammengeschmolzen waren, versteht sich von selbst. Lukullus zählte vor der Schlacht bei Tigranokerta am 6. Okt. 69 in der Legion 4166 Mann (Plut. *Lucull.* 27; 24 Kohorten = 10000 Mann). So dürfte die Zahl 4000 nicht zu hoch gegriffen sein, auch wenn man annimmt, dass zur Heimkehr und bei der Verteilung sich alles wieder einfand, was noch am Leben war.

Verteilung eine runde Summe zugrunde, so dürfte der einzelne mit 4 Mill. Sesterzen = 1 Mill. Drachmen bedacht worden sein, und nur fünf Namen von minder bedeutenden Männern fehlten uns zu den 18 Legaten und 2 Quästoren, die wir kennen.

Demnach gibt folgende Aufstellung, soweit wir sie vervollständigen können, das Verzeichnis der

Legati pro praetore des Pompeius

a) Im Seeräuberkrige (67):

1. Cn. Cornelius Lentulus Clodianus	cos. 72. cens. 70	} Konsulare
2. L. Gellius Poplicola	cos. 72. cens. 70	
3. L. Cornelius Sisenna	praet. 78 + 67	} Prätorier
4. M. Terentius Varro, geb. 116	praet.?	
5. M. Pupius Piso Frugi quaest. 83	praet. ? cos. 61	
6. L. Manlius Torquatus	cos. 65	
7. Ti. Claudius Nero	praet.?	
8. Q. Caecilius Metellus Nepos		} Quästorier
tr. pl. 62 praet. 60 cos. 57		
9. Cn. Cornelius Lentulus Marcellinus quaest. 74	praet. ? cos. 56	
10. P. Atilius		
11. L. Lollius		
12. L. Octavius + 53?		
13. M. Pomponius		
14. A. Plautius	tr. pl. 56 aed. cur. 54 praet. 51	

Dazu kommen

b) Im Mithridatischen Kriege (66—64):

15. A. Gabinius	tr. pl. 67 praet. 61 cos. 58	} Tribunizier
16. Q. Caecilius Metellus Celer	praet. 63 cos. 60	
17. L. Afranius	praet. 63 cos. 60	} Quästorier
18. L. Valerius Flaccus	praet. 63	
19. Servilius	praef. class.	

c) Die beiden Quästoren:

20. M. Aemilius Scaurus	quaest. 64 praet. 56
21. P. Plautius Hypsaenus	quaest. 64

3. Der Kriegsplan des Pompeius.

Mit der Verteilung der Streitkräfte im Seeräuberkrige hat seit Drummann niemand, soviel mir bekannt, sich genauer befasst. Hat schon die Untersuchung über die gesetzlichen Bestimmungen der Lex Gabinia sowie

die Nachprüfung der Titel- und Namenfrage teils Berichtigungen teils Ergänzungen gebracht, so ist das in noch höherem Grade bei der Untersuchung über die Kriegsgliederung der Fall. Drumann gibt die Verteilung wie folgt¹⁾:

„L. Gellius Poplicola kreuzte an der Küste von Etrurien und in einiger Entfernung, ebenfalls im Westen von Italien, Cn. Lentulus Clodianus. Plotius stand in den südlichen Gewässern des ionischen Meeres. Weiter hinab bis Sizilien M. Terentius Varro. M. Pomponius bei Ligurien und Gallien. Tiberius Nero vor der Meerenge von Spanien, folglich auf dem äussersten Punkte im Westen. Manlius Torquatus bei den Balearischen Inseln. Lentulus Marcellinus östlicher, zwischen der Provinz Afrika und Korsika. In derselben Gegend, aber von ihm getrennt, P. Atilius. L. Cornelius Sisenna an den westlichen Küsten des ägäischen Meeres. An den östlichen Küsten bis zum Hellespont L. Lollius. Piso bei Mysien und Bithynien in der Propontis bis zum thrasischen Bosporus, um den Eingang in das schwarze Meer zu sperren. Q. Metellus Nepos endlich an der Südküste von Vorderasien bis Phönizien.“

In dieser Aufstellung sind nicht weniger als vier Stationen falsch und zwei ungenau angegeben; falsch die des Lentulus Clodianus, Plantius, Varro und Marcellinus, ungenau die des Gellius und Atilius.

Für die Kenntnis des Verteilungsplanes sind in erster Linie die Berichte der Alten massgebend. Dazu treten ergänzend strategische und administrative Gesichtspunkte.

An Berichten aus dem Altertum haben wir zwei, den des App. *Mithr.* 95 und den des Flor. I 41, 9—10. Den Vorzug verdient Appian, doch so, dass Florus daneben nicht unberücksichtigt bleiben darf.

Von den beiden Konsularen L. Gellius und Cn. Lentulus Clodianus sagt Appian, sie hätten ihre Stellung *πρὸς αὐτὴν Ἰταλίαν* gehabt. Kann das heissen: „an der Küste von Etrurien und im Westen von Italien?“ Florus schweigt von Lentulus Clodianus; von Gellius sagt er: *Tusco mari impositus*. Diese Angabe in Verbindung mit dem *πρὸς Ἰταλίαν* des Appian kann nur bedeuten, dass Gellius und Lentulus die beiden Meere Italiens bewachten, das *mare inferum* oder *Tuscanum* und das *mare superum* oder *Adriaticum*. Wo bleibt in der Aufstellung Drumanns das adriatische Meer, seit alten Zeiten ein Hauptschlupfwinkel der Seeräuber? Als Stützpunkte mögen im tyrrhenischen Meere Ostia oder Misenum, im adriatischen Ancona oder Ariminum gedient haben (s. unten S. 388).

Von Plantius und Varro sagt Appian: *Σιζελίαν δὲ καὶ τὸν Ἰόνιον ἐγέλασσον αὐτῷ Ἠλιώτις τε Βάρορ*²⁾ *καὶ Τερτίσιος Βάρορ μέγιστος*

1) Der folgende Abschnitt ist wörtlich aus Drumann, *Gesch. Roms* IV 408, übernommen. Fortgelassen ist, was mit dem Verteilungsplan nicht unmittelbar in Zusammenhang steht und was in dem Abschnitt über die Legaten bereits berichtet ist.

2) Über den Namen s. oben S. 381.

Azuqrarias, Florus: *Plotius Siculo (mari impositus) Hadriaticum Varro Terebins (obsedit bezw. obseravit)*. Varro selbst, *de re rust.* II prooem. § 6, äussert sich folgendermassen: *cum piratico bello inter Delum et Siciliam Graeciae classibus praessent*. Plinius endlich, *nat. hist.* III 100—101, berichtet, Varro habe wie schon vor ihm König Pyrrhus, *cum classibus Pompei piratico bello praesset*, die Meerenge zwischen Hydruntum und Apollonia, *discrimen Jonii et Hadriatici maris, qua in Graeciam brevissimus transitus L (milia passuum) non amplius*, überbrücken wollen, sei aber durch andere Sorgen an der Ausführung gehindert worden. Dass dieser von vornherein aussichtslose Plan je ernstlich erwogen wurde, ist undenkbar. Aber seine Erwähnung zeigt, dass die Meerenge zu Varros Machtbereich gehörte. Hier sollte Varro den von Lentulus Clodius im adriatischen Meere aufgescheuchten Seeräubern den Weg verlegen. Von dem Zusammenwirken der einzelnen Legaten hing der Erfolg ab. Der Kriegsplan war so angelegt, dass die Legaten die Seeräuber einander in die Arme treiben sollten (App. *Mithr.* 94 a. E.: *ἵνα εἴτε οἱ πανταχόθεν αὐτοῖς ἀπαντῶντές τε καὶ τὰς ἐς ἀλλήλους διαδρομὰς ἀποκλείοντες*).

War das die Hauptaufgabe Varros, so besteht kein Zwiespalt zwischen den Angaben des Appian und Florus. Varro hatte das adriatische Meer zu sperren und die Westküste Griechenlands im ionischen Meere zu bewachen. Seine Operationsbasis war Griechenland (Varro *de re rust.* II prooem. § 6: *cum Graeciae classibus praessent*), der Schauplatz seiner Tätigkeit war das ionische Meer (Appian). Nach Westen schloss an ihn A. Plautius sich an, dessen Stützpunkt Sizilien bildete (Florus: *Siculo mari impositus*). Ihm lag es ob, das *fretum Siculum* zu sperren.

Von Lentulus Marcellinus und P. Atilius sagt Appian, ihnen sei Afrika, Sardinien und Korsika nebst den benachbarten Inseln übertragen worden: *ἐπέστειλεν Αἰγύπτῃ καὶ Σαρδόβι καὶ Κέρκυρ, καὶ ὅσα πλησίον ἦσαν, Μένιζοι τε Μαγνητῶν καὶ Ἰβηλίων Ἀνιζιοι*. Florus: *Atilius Ligusticum sinum (obsedit)*, . . . *Libycum Lentulus Marcellinus*. So besteht für Lentulus Marcellinus keine Meinungsverschiedenheit. Er hatte die Meerenge zwischen Sizilien und Afrika zu sperren. Seinen Stützpunkt bildete die Provinz Afrika und das in jener Zeit von einem Quästor verwaltete Kyrene¹⁾, wo ihm aus Dankbarkeit ein Denkmal errichtet wurde (Dittenberger, *Syll. inser. Graec.* I² 343). Die letztere Provinz war zu abgelegen und zu unbedeutend, um zu ihrem Schutze einen eigenen Legaten zu bestellen.

Den Machtbezirk des Atilius gibt Appian wiederum genauer an als Florus. Ihm unterstand Sardinien und Korsika *καὶ ὅσα πλησίον ἦσαν*. So griff sein Wirkungskreis zwar auch hinüber nach dem ligurischen Meerbusen (Florus), aber hier in Konkurrenz mit M. Pomponius, der *ἀπὸ τῆς Αἰγαιουζῆς τε καὶ Κελυζῆς διακρούει* (App. *Mithr.* 95) krenzte

¹⁾ Sall. *hist.* II 43 Maurenbrecher.

und seinen Stützpunkt im narbonensischen Gallien hatte, der künftigen Provinz des Konsuls C. Piso (Dio XXXVI 37, 2). Das Ineingreifen der einzelnen Bezirke an ihren Grenzen verbanderte um so wirksamer ein Entschlüpfen der Scythen und findet sich nicht bloss an dieser Stelle.

Im Westen des Mittelmeeres standen Ti. Claudius Nero, der Grossvater des Kaisers Tiberius, und L. Manlius Torquatus cos. 65. Sie stützten sich auf die beiden spanischen Provinzen: Nero auf das jenseitige Spanien mit der Aufgabe, die Strasse von Gibraltar zu sperren (Florus: *Gaditanum fretum obsedit*); Torquatus bei den Balearen (Florus: *Balearicum mari obsedit*) auf das diesseitige (Appian: ἐπείσιντες Ἰβηρία μὲν καὶ αὐτὴν Ἡρακλείου ἀνέλας Τιβέριον Νέρον καὶ Μάνιον Τορκουάτιον).

Am weitesten im Osten stand Q. Metellus Nepos cos. 57. Er schützte *Αρζίαρ καὶ Παφλαγίαρ καὶ Κέας καὶ Φωκίαν* (Appian). Sein Bezirk umfasste natürlich auch das ägyptische Meer, welches Florus irrig den Söhnen des Pompeius gibt. Die Basis seiner Unternehmungen bildete aber die im J. 102 eingerichtete Provinz Kilikien mit den Landschaften Lykien, Pamphylien, Pisidien und Isaurien (Marquardt, *Röm. Staatsverw.* I² 375, 379—382). Wenn Florus ihm ausserdem das *mare Legicum et Ponticum* zuweist, so hat er die Sprengel des Lollius, Piso und Nepos zusammengefasst. Wir wissen aus Appian, dass L. Lollius αὐτὸς εἰσέειρε καὶ τὸ Λυκαίων ἄγαν καὶ τὸν Ἑλλησποντον ἐπ' ἐκείνῳ zu bewachen hatte, M. Pupius Piso dagegen *Βιθυνίαρ καὶ Θυάζην καὶ τὴν Ἡρακλιδέα καὶ τὸ τὸν Πόντον αἰεταί*. Ihre Stützpunkte bildeten die Provinzen Asien und Bithynien. Piso sperrte den Bosporus, Lollius die Dardanellen.

Der dreizehnte und letzte Legat des Pompeius und zugleich der einzige, der den Krieg nicht überlebte (Dio XXXVI 19, 1), war der bekannte Geschichtsschreiber¹⁾ L. Cornelius Sisenna, der Prätor des J. 78²⁾. Ihm fiel die Aufgabe zu, den Peloponnes und die Ostküste Griechenlands bis hinauf nach Mazedonien zu bewachen (Appian: *Ἡλοπόννησον καὶ τὴν Ἀιτωρίαν, ἔτι δ' Ἑβρίαν καὶ Θεσσαλίαν καὶ Μακεδονίαν καὶ Βοιωτίαν*. Dio XXXVI 18, 1: ὁ αὖτ' Ἑλλάδος ἄγχιον). Seine Operationsbasis — die im J. 106 eingerichtete Provinz Mazedonien mit Griechenland (Marquardt, *Röm. Staatsverw.* I² 319 und 322) — musste er mit seinem Fachgenossen M. Terentius Varro teilen (oben S. 386). Der Grund dieser Teilung ist leicht zu erkennen: die vielfach gegliederte und langgestreckte Küste Griechenlands vom akro-keranischen Vorgebirge um den Peloponnes herum bis zur Chalkidike konnte nicht von einem Legaten bewacht werden. Wenn aber Sennas Machtbereich den Peloponnes einschloss (Appian), Varro dagegen nach seinem eigenen Zeugnis *inter Delum et Siciliam* befahligte (*de re rust.* II *prooem.* § 6), so werden wir darin wiederum ein Beispiel für das Übergreifen der Grenzen zu erkennen haben, zwischen Varro und Plautius

1) Peter *Hist. Rom.* vol. I p. CCCXXIII u. CCCXXVIII.

2) *Senatus consultum de Asclepiade*, *CIL* I 203.

(Sizilien) einerseits, Varro und Sisenna andererseits. Ganz so wie oben S. 386 bei Pomponius und Atilius!

Schon bei der Erörterung über die 13 Bezirke hat sich gezeigt, dass der Verteilungsplan des Pompeius nicht willkürlich neue Grenzen schuf, sondern unter Berücksichtigung der strategischen Interessen der vorhandenen Organisation des römischen Reiches sich anpasste. In nicht weniger als acht Fällen gibt Appian ausdrücklich die Provinz an, die dem betreffenden Legaten als Stützpunkt diente!

Πομπήιος ἐπέστειλεν	1. Ἰβηρία	{ eterior: L. Manlius Torquatus
	2. Ἰβηρία	{ ulterior: Ti. Clandius Nero
ἐπέλασσον	3. Αἰθῶλη:	Cn. Lentulus Marcellinus
	4. Σαρόδιαι καὶ Κέρκυρα:	P. Atilius
	5. Σκελίαι:	A. Plantius
	6. Μακεδονία nsw.:	L. Cornelius Sisenna
	7. Βιθυνία:	M. Pupius Piso
	8. Αρζία καὶ Παμφυλία:	Q. Metellus Nepos.

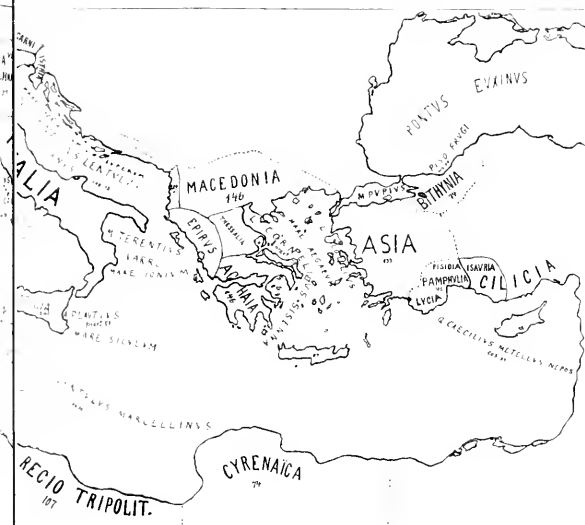
In drei weiteren Fällen darf man teils aus der Stellung (bei Lollius), teils aus Dio XXXVI 37, 2¹) und Varro *de re rust.* II *prooem.* § 6²) auf die zugehörigen Provinzen schließen:

9. Asien:	L. Lollius
10. Gallia Narbonensis:	M. Pomponius
11. Achaia:	M. Terentius Varro.

Von den Provinzen des römischen Reiches bleibt also nur Gallia cisalpina übrig, wenn man von Illyricum und Kyrene absieht. Letztere Provinz wurde in jener Zeit von einem Quästor verwaltet (Sallust. *hist.* II 43 Maurenbrecher), war aber zu abgelegen und zu unbedeutend, um zu ihrem Schutze einen eigenen Legaten zu bestellen, weshalb Pompeius sie dem Legaten für Afrika mit übertrug. Illyricum wurde zwar im J. 167 eingerichtet. Ein Beweis für die Existenz der Provinz lässt sich aber erst für die letzten Zeiten der Republik geben: sie ward im J. 59 zusammen mit Gallien Caesar auf 5 Jahre verliehen und tritt erst unter Vatinius in den Jahren 45 und 44 als selbständiger Verwaltungsbezirk auf (Marquardt, *Röm. Staatsverw.* I² 298). Daher muss die Frage offen bleiben, ob Cn. Lentulus Clodianus, der Beherrscher des adriatischen Meeres, seine Operationsbasis in Illyricum, in Gallia cisalpina oder in Italien hatte, wo Ancona und Ariminum als Flottenstützpunkte geeignet waren (Hülsen bei Pauly-Wissowa *RE* I 2111. II 828). Für die letztere Annahme spricht der Bericht des Appian und die Analogie mit L. Gellius. Diesem stand als

1) Τοῦ Πόμπου μὴ ἐπιτρέψαντος τοῖς ἐπύλοιοις ναυαγῶσι ἐν τῇ Πελοποννήσῳ τῇ Νεο-
 ζωνική, ἣς ἔργα ποιῶσθαι, wobei der Ausdruck τοῖς ἐπύλοιοις nicht recht verständ-
 lich ist, da nach dem Zeugnis des Appian und Florus nur M. Pomponius in jener
 Gegend beschäftigt war.

2) Cum piratico bello Graeciae classibus praessem.



Küstengebiet im tyrrhenischen Meere nur Italien zur Verfügung, welches damals im Westen bis zum Varus reichte, d. h. bis zur Grenze des narbonensischen Galliens (Marquardt, *Röm. Staatsverw.* I² 219). Und Appian sagt von beiden Legaten, sie hätten *αρχὴ ἀπὸ τῆς Ἰταλίας* ihre Stellung gehabt.

Für Gellius kommt als Flottenstützpunkt im tyrrhenischen Meere wohl am ehesten Ostia und nächst dem Misenum in Frage (Cic. *de imp. Cn. Pomp.* 33), das später von Augustus ausgebaut und mit Ravenna zur Hauptstation der römischen Flotte bestimmt wurde (Suet. *Aug.* 49. Marquardt, *Röm. Staatsverw.* II² 501).

So hat sich gezeigt, dass Pompeius den beiden rangältesten Legaten, den Konsularen Lentulus und Gellius, die Bewachung Italiens anvertraute, die übrigen 11 Legaten des Frontdienstes aber auf die Provinzen des Reiches verteilte. Diese an sich verständliche Tatsache wird durch zwei Bestimmungen der Lex Gabinia bestätigt. Erstens durch das Pompeius verliehene Recht, die öffentlichen Kassen in den Provinzen in Anspruch zu nehmen, und zweitens durch die Befugnis zur Aushebung. Die praktische Durchführung dieser Rechte ging nur dann glatt und rasch von statten, wenn die Gliederung des Pompeius den vorhandenen Organisationen sich anpasste.

Das Ergebnis der vorangehenden Untersuchung über den Seeräuberkrieg zeigt die beigegebene Karte.

Berlin.

Mitteilungen und Nachrichten.

Aus der Argolis.

Von Walter Müller¹⁾.

Von einer Bereisung der Argolis, die Dr. Frickenhaus und ich zwecks Aufnahme und Neubearbeitung aller noch über der Erde stehenden antiken Denkmäler planen, ist der erste Teil im Herbst 1909 ausgeführt worden. Wie sich das Landschaftsbild des bisher ertorschten Teils der Argolis in der mykenischen und geometrischen Periode darstellt, sei hier kurz angedeutet. Ueber die neolithische und frühmykenische Zeit sind wir bisher ungenügend unterrichtet, nur das lässt sich nach den Tiefgrabungen in Tiryns sagen, dass wir mit den ältesten Schichten nicht in die Zeiten zurückkommen, die neuerdings in Thessalien und Böotien aufgedeckt sind. Die älteste, greifbare Ansiedelung ist die kleine ummauerte Stadt auf der Aspis in Argos; eine Siedelung aus gleicher Zeit (I. mittelminoische Periode) lässt sich mit Hilfe der Keramik auf einem kleinen Hügel am Meer bei Lerna feststellen. Wirklich plastisch wird das Bild erst in spätkykenischer Zeit. Sie zeigt uns das Herz der Landschaft, die Ebene von Argos, rings von einem Kranz grösserer und kleinerer Burgen umgeben. Zu oberst Mykenae, die Herrin der Ebene und die einzige Großstadt dieser Zeit. Dann der kleine, wahrscheinlich Prosymna zu benennende Herrnsitz an Stelle des späteren Heraion von Argos. Darauf das hohe Midea, das aus verschiedenen Gründen zu den ältesten argivischen Burgen gehört, und Tiryns mit seiner, wie die letzten Grabungen zeigen, recht ausgedehnten Unterstadt. Endlich Nauplia, der für die Ebene unentbehrliche Hafen. Gegenüber auf der Westseite Argos. Hier muss, da die Larissa wegen ihrer Höhe ausgeschlossen ist, die Burg auf der Aspis angesetzt werden, trotzdem nur wenige keramische Spuren sich dort gefunden haben. Die mykenischen Reste sind der ständigen späteren Bebauung zum Opfer gefallen. Um den Hügel herum, unter dem heutigen Argos, lag die Unterstadt. Weiter kommen als mykenische Ansiedelungen noch hinzu Lerna und Lyrkeia; das erstere auf dem erwähnten Hügel und wahrscheinlich dem rückwärtigen Pontinos, das letztere auf einem Hügel im unteren Inachostal, beim heutigen Skala. Zwischen diesen Herrnsitzen lagen natürlich wie heute Dörfer, ohne Namen, eines z. B. beim jetzigen Phichtia. Nördlich dieser Ebene können wir eine Siedelung dieser Zeit bisher nur im Tal von Nemea feststellen, auf einem Hügel westlich vom Zerstempel.

Der gebirgigen östlichen Halbinsel fehlen die Ebenen, an ihre Stelle tritt die zerrissene Küste mit ihren vorzüglichen Häfen. Damit ändert sich auch der Typus der Siedelungen: drüben waren es mässig hohe Felsenhögel mit möglichst viel Land zu ihren Füßen für Acker und Unterstadt. Hier tritt sozusagen das Meer an die Stelle des Ackers; da man aber auch auf die wohlgeschützten Akropolen nicht verzichten will, so entstehen die Ansiedelungen auf den felsigen, ins Meer vorspringenden Landzungen, deren Hauptbeispiele Nauplia, Asine, Hermione und Epidaurios sind. In Nauplia kann trotz des Fehlens aller Reste nach dem eben Gesagten die mykenische Stadt nur auf der Landzunge gelegen haben. Die weite Entfernung der Nekropole erklärt sich daraus, dass erst dort, nordöstlich vom Palamidi der für die Gräber nötige weiche Kalk ansteht. Es folgt südöstlich das feste Asine. Noch weiter östlich die Strandebene von Kandia mit einem landeinwärts gelegenen kleinen

1) Nach einem in der *Berliner Archäologischen Gesellschaft* (Sitzung vom 7. Juni) gehaltenen Vortrage.

Herrnsitz ohne Namen nach Art der Borgen in der grossen Ebene. In Epidaurios und Herminon lassen sich nur die Nekropolen nachweisen; die Städte haben wir in beiden Fällen auf den Halbinseln zu suchen. Auch die grossen, z. T. fruchtbaren Inseln blieben nicht unbesetzt; in Hydra liegt der mykenische Burghügel westlich der heutigen Hauptstadt, in Methana ist es die gleichnamige Akropolis der späteren Stadt, in Poros vorläufig nur eine kleine Siedlung an Stelle des späteren Poseidontempels.

Dieser Überblick zeigt, wie dicht die Besiedelung ist und wie sie fast alle Ebenen und Häfen schon besetzt hat; vor allem, wie die wenigen grösseren Städte historischer Zeit bis in die mykenische zurückgehen. Nur wenige kommen später hinzu; manche gehen in der Folgezeit zu Grunde.

Das griechische Mittelalter hat nur geringe Reste und dementsprechende Beobachtungsmöglichkeiten hinterlassen, lässt aber das Eine klar erkennen: die Hauptsitze halten sich. Im Gegensatz dazu stehen z. B. Kreta und Rhodos, wo die zuwandernden Dorer Stadtverlegungen vornahmen; an Stelle der offenen mykenischen Städte am Meer treten mehr landeinwärts gelegene, ummauerte Felsbügel, sei es aus strategischen Gründen, sei es dass diese Siedlungsweise die ihnen gewohnte war. In der Argolis dagegen wohnen die neuen Stämme mit den Achäern in denselben Städten weiter, was für friedliche Auseinandersetzung spricht. Ausnahme scheint nur Mykenae zu machen, wo der Palast niedergebrannt wird — vielleicht war in der Hauptstadt der Widerstand am stärksten. Aber die Besiedelung an sich geht weiter, ebenso wie in Prosymna und Tiryns; Midea scheint verlassen. In Argos wird jetzt die Larissa besetzt wahrscheinlich aus dem Bedürfnis nach vermehrter Sicherheit. Weiterbewohnt wird auch Asine, Epidaurios und die Burg von Kandia. Neu entsteht Troizen; in mykenischer Zeit war die reiche Ebene dort freigeblichen. Einen weiteren Hinweis auf allmählichen, friedlichen Übergang gibt die Vasenmalerei. Nirgends ein Bruch. Schritt für Schritt lässt sich jetzt (Tiryns) der Übergang vom mykenischen in einen lokalgeometrischen Stil verfolgen, an den sich weiterhin der protokorinthische und korinthische anschliessen.

Der Untergang der mykenischen Paläste steht uns zeitlich nur in Mykenae selbst vor Augen, für Prosymna und Tiryns geben uns den terminus ante quem die an ihrer Stelle entstandenen Heiligtümer. Hier das Heraion von Argos um die Wende des 8. Jahrhunderts, hier das Heraion von Tiryns, rund 50 Jahre später gegründet. (Näheres s. *Athen. Mitteilungen* 1910 Heft 3.)

Didymos zum Jahre 344/3.

Von C. F. Lehmann-Haupt.

Die auf den Perserkönig bezüglichen Worte der pseudodemosthenischen, in Wahrheit von Anaximenes von Lampsakos herrührenden¹⁾, vierten Philippika (Dem. X 34) . . . ὅς καὶ πρότερον ἀντιπρόβησθε τὰ τῆς πόλεως πρόβλημα καὶ τὴν ἐπιβόλην — εἰ δὲ μὴ ἐδόξεσθ' ἑμεί τις ἀλλ' ἀπεψηφίζεσθαι, οὐ τὰδ' ἔχειν οὐ γὰρ εἴτια — . . . kommentiert Didymos (VIII, 7 ff.): πρὸ τοῦτον ἔτιον ἔντε τοῖδε, τοῖ Φίλιππον ἐπὶ ἄρχοντος Ἀρξίου (344/343) Ἰσχυρὰς πρὸς ἐκκλησίαν ἀνένεον, προαίτιος πρόβλητος ἀντιπρόβησεν οἱ Ἀθηναῖοι, ἀλλὰ ἐπερωπυζόμενον ἢ ἐχούσιν διεκχέμεν αὐτοῖς, ἐκινεῖν γὰρ πρὸς Ἀρταξέρξην ἐπὶ μὴ ἐπὶ τῶν Ἑλληνίδας ὅρ πόλεως, ἀρχοῦντα ταῦτα Ἀρσινόην ὅς καὶ τ[ὸν] εἶπε, καὶ Ἀρ[ιστομένης].

1) Siehe P. Wendland: *Die Schriftstellerei des Anaximenes von Lampsakos*. *Hermes* 39, 1904 S. 418 ff., vgl. „*Anaximenes von Lampsakos, Studien zur älteren Geschichte der Rhetorik*“ 1905.

2) Dazu dann Weiteres aus Philochoros.

Hier hat Wendland¹⁾ unter Ed. Meyer Beistimmung²⁾ vorgeschlagen *ἀναποδείξας* zu ändern in *ἀν ἀποδείξας*, m. E. mit Unrecht.

Ein Zwang zur Aenderung liegt nicht vor; Objekt zu *ἐν μὲν ἰδίῳ* *ἔργῳ* *ἡ* *ἔξωθεν* in der 4. Philippika sind die Vorschläge des Perserkönigs, nicht die Gesandten. Das Fehlen einer konzessiven auf das *ἰδίῳ* hinweisenden Partikel³⁾ vor *οἱ Ἀθηναῖοι* in Didymos' Worten ist zwar auffällig, aber nicht unmöglich; die Einschränkung liegt bereits in dem *οὐκ* in *ἀναποδείξας*, das nach der Auffassung des Androtion und des Anaximenes von Lampsakos die Gesandten des Perserkönigs in die zweite Linie hinter die Gesandten Philipps rückt.

Für den an sich vertretbaren und daher nicht anzufechtenden Wortlaut ergibt sich so auch ein vortrefflicher Sinn: Artaxerxes Ochos stand, nachdem er den ägyptischen Aufstand niedergeschlagen, im Begriff, sich gegen die übrigen Auführer und die, die ihnen den Rücken gestärkt hatten, zu wenden. Zu letzteren gehörte Philipp, der Hermias von Atarneus unterstützte, oder — falls dieser schon gefangen gesetzt war⁴⁾ — unterstützt hatte.

Jedenfalls bestand zwischen Philipp und dem Grosskönig ein gespanntes Verhältnis, das leicht zum Kriege führen konnte. Für beide Teile ein wünschenswerter Bundesgenosse, wurde Athen von beiden umworben.

Die Gefährdung des Friedens war der Grund für Philipps Gesandtschaft: *φαῖλα*.

1) *Hermes* a. a. O. S. 419 Anm. 1. — 2) *Isokrates' zweiter Brief an Philipp und Demosthenes' zweite Philippika*. Sitzungsber. Berl. Ak. d. W. 1909 S. 758 ff. S. dortselbst S. 777 Anm. 1: „So emendiert Wendland richtig für das überlieferte *ἀναποδείξας*.“

3) Für ein *ἢ* = *ἢ* zwischen *ἰδίῳ* [et] und *ἀναποδείξας* oder über der Zeile ist nach dem Lichtdruck des Papyrus nicht Raum noch Spur zu entdecken. Das Gleiche gilt nach W. Schubarts eigener freundlicher Mitteilung für das Original. Dagegen bedarf an einer anderen nicht bedeutungslosen Stelle die von den Herausgebern gebotene Lesung einer Verbesserung. Nach dieser (Did. 12, 64) soll Philipps zweite im Illyriefeldzug erhaltene Verwundung den Unterschenkel *ΚΝΗΜΗΝ* betroffen haben, während nach der Kranzrede (Dem. XII 67 *τῇν χεῖρν καταγόντα*) und den Scholien dazu (*τῇν δὲ χεῖρ ἢν ἰκρύοντα*), ein Bruch bezw. eine Verwundung des Schlüsselbeins vorlag. Von K. Fahr darauf hingewiesen, dass sowohl Crönert, *Rh. Mus.* 62 (1907) S. 387 wie Foucart (*Études sur Didymos*) als Lesung des Papyrus an dieser Stelle *ΚΑΙΝ* statt *ΚΝΗΜΗΝ* erkannt und befürwortet hatten und dass das auch nach dem der grossen Berliner Ausgabe beigegebenen Lichtdruck dieser Kolonne zutrafte, richtete ich, zunächst ohne Hinweis auf die oben angeführten Ansichten, die Anfrage an Schubart, ob er die Lesung *ΚΝΗΜΗΝ* für die allein vertretbare oder ob er als zweiten Buchstaben hinter *Κ* ein *Α* für möglich hielt. Sie wurde dahin beantwortet, dass er nunmehr *ΚΑΙΝ* als die allein mögliche Lesung ansah und die bisherige *ΚΝΗΜΗΝ* als irrig verwarf. Bei eigener Prüfung des Lichtdruckes auch in der Gesamtausgabe konnte ich das nur bestätigt finden: in der Tat steht *ΚΑΙΝ* da, das *Α* ist aber so nah an das *Α* herangeschrieben, dass *Α* von *Ν* kaum unterschieden werden kann. Damit erledigt sich die Discrepanz zwischen Demosthenes und Didymos. Auch der letztere gedenkt des Schlüsselbeins (*χεῖρ* für *χεῖρ*), und wir sind der Notwendigkeit einer Entscheidung überhoben, die Ed. Meyer a. a. O. S. 758 zu Gunsten der „auf sorgfältiger Quellenbenützung beruhenden Angaben des Didymos“, gegen Demosthenes, „der an dieser Stelle von der Energie und dem Ehrgeiz Philipps ein möglichst eindrucksvolles Bild zeichnen will und dem es auf geschichtliche Korrektheit der Einzelheiten dabei gar nicht ankommt“, treffen zu müssen geglaubt hatte.

4) Letzteres nimmt Didymos (29 ff.) an, ersteres wird das Richtigere sein, s. Ed. Meyer a. a. O. S. 777 Anm. 2. Vgl. hierzu und zu dem Gegensatz zwischen Philipp und Persien überhaupt, F. Stähelin, *Klio* V (1905) 144 f.

τοι ἀπὸ τῆς φιλίας ἀναπαύοιτο heisst es deshalb bei Didymos, wo nicht mit Ed. Meyer¹⁾ *ἀπὸ τῆς φιλίας* als das im Grunde Richtigere zu bezeichnen ist. Denn es handelte sich um Krieg oder Frieden im allgemeinen, nicht um den philokratischen Frieden als solchen. Vielmehr bekundete Philipp, um die Kriegsgefahr abzuwenden, seine Bereitwilligkeit im Texte des philokratischen Friedens Aenderungen eintreten zu lassen, also im Grunde genommen einen neuen Frieden auf veränderter Basis, wenn auch in Anlehnung an die Bedingungen des bis dahin gültigen, zu schliessen. Erst aus der Bedrohlichkeit der Sachlage erklärt sich dieses, keineswegs als ein spontanes Entgegenkommen zu deutende, weitgehende Anerbieten Philipps. Was der Perserkönig anbot, wissen wir nicht, da dessen Vorschläge abgelehnt wurden.

Die Partei, die in Philipp den Retter und Einiger Griechenlands erblickte (die um Isokrates, Phokion und Aischines, soweit er seiner innersten Überzeugung folgte), war für die Annahme von Philipps Vorschlägen. Die demosthenische dagegen, die in dem Makedonienkönig den Beherrscher von Barbaren²⁾, den Feind der Selbständigkeit Athens und Griechenlands sah, war auf den Perserkönig, der längst aufgehört hatte, lediglich als Nationalfeind zu gelten und dessen Hilfe man, wie mit Recht betont wurde, schon früher (vgl. bes. Konon³⁾) in Anspruch genommen hatte, angewiesen. Die erstere, für die u. a. Androtion — auch persönlich Demosthenes' Gegner —, auf dessen Bericht in erster Linie Didymos fusst, das Wort ergriff⁴⁾, siegte; Philipps Vorschläge wurden angenommen, die des Perserkönigs abgewiesen. In dem *εὐμαρτυροῦντο*, das den Standpunkt der damals siegreichen Partei und ihres Wortführers Androtion nachklingen lässt, liegt, wie bereits angedeutet, eine besonders feine Nuance. Dass nunmehr noch in derselben Sitzung die demosthenische Partei den Antrag auf eine möglichst radikale Aenderung des philokratischen Friedensinstruments⁵⁾ durchzudrücken suchte, war begreiflich, wenn auch nicht allzuklug, — wie denn überhaupt auf der demosthenischen Seite die Liebe zum engeren Vaterland, bei der Gegenpartei der politische Weitblick überwog⁶⁾.

Didymos' Worte, so wie sie dastehen, lassen nicht bloss den Gang der Dinge klarer erscheinen. Es gibt auch schwerlich eine andere Stelle, die sowohl die Schwierigkeiten, in die Athen und Griechenland, durch die Notwendigkeit, ausser mit dem Perserkönig auch noch mit der neuen makedonischen Grossmacht zu rechnen, wie zugleich die — neuerdings so vielfach zu Ungunsten des demosthenischen Standpunktes verkannte — Berechtigung der Anschauungen der einen wie der anderen Partei, so prägnant ins Licht stellte, wie der Bericht des Didymos über die früh im Jahre 343 gleichzeitig vor das athenische Volk gelassenen Gesandten Makedoniens und Persiens.

1) A. a. O. S. 777.

2) Zur Nationalität der Makedonen s. meine Andeutungen *Klio* V (1905), S. 134 m. Anm. 4. Näheres hierzu, wie zur Beurteilung Philipps und seiner Gegner in meiner im Druck befindlichen *Griechischen Geschichte bis zur Schlacht bei Chaironeia* in Bd. III der von A. Gercke und E. Norden herausgegebenen *Eileitung in die Altertumswissenschaft*. — 3) Auf ihn weist auch Didymos Col. VII, 61 ausdrücklich hin.

4) *Ἐνδοτιὸν ὅς τε τῶν εἰρηῶν* s. im Text S. 391. Vgl. E. Meyer a. a. O. S. 778.

5) Antrag des Hegesippos *ἐκτρέφοντες ἑαυτὸν ἢ ἑταίρων* — von den Kontrahenten des philokratischen Friedens gesagt — sollte verändert werden in *ἑαυτὸν τὰ βαρβάρων*. Rede (d. h. Broschüre) über Halonnesos (Verf.: Hegesippos unter Mitwirkung des Demosthenes, Ed. Meyer a. a. O. S. 776 Anm. 1), 18 f.

6) Auch den Gegnern des Jeremias, die für den Kampf bis aufs Messer gegen das Chaldäerreich waren und die das von der Einsicht in die bittere Notwendigkeit diktierte Verhalten des Propheten als verräterisch hinstellten, wird man, was ihre Gesinnung und ihre Vaterlandsliebe anlangt, seine Sympathie nicht versagen.

Sueton und das Monumentum Ancyranum.

Von Georg Sigwart.

Dass Sueton in seiner Lebensbeschreibung des Augustus die *res gestae divi Augusti* benützt hat, ist bekannt¹⁾. Sehr hübsch zeigt diese Abhängigkeit Suet. *Aug.* 22 *bis orans ingressus est urbem, post Philippense et rursus post Siculum bellum, curulis triumphos tris egit. Delmaticum, Actiacum, Alexandrinum, continuo triduo omnes* im Vergleich mit *Mon. Ancyr.* 1. 21 *[bis] orans triumpho [vi, tris egi] curulis triumphis*. Das Adjektivum *curulis* kommt nämlich in Verbindung mit *triumphus* in der ganzen Latinität, soweit sie am *Thesaurus linguae latinae* verzettelt und exzerpiert ist, nur an diesen beiden Stellen vor²⁾. Damit dürfte mit einer Strenge, wie sie bei Quellenuntersuchungen selten möglich ist, bewiesen sein, dass Sueton bei Abfassung seiner Vita die Schrift des Augustus, wenn nicht vor Augen, so doch dem Wortlaute nach im Gedächtnis hatte.

Gestützt wird dieses Resultat auch durch andere Erwägungen. Nur an diesen beiden Stellen werden die zwei Ovationen und die drei Triumphe des Augustus zusammengestellt. Die andern Schriftsteller, die von den Ovationen und Triumpfen des Augustus reden³⁾, erwähnen sie gesondert. Eben deshalb lag es für Augustus und Sueton nahe, die Triumphe von den Ovationen durch das Beiwort *curulis* zu unterscheiden. Jedoch bemerkt Fürst⁴⁾ mit Recht: „Beachtenswert ist hier, dass Sueton, dem es sonst nicht um Genauigkeit bei staatsrechtlichen Fragen zu tun ist, die Scheidung der Triumphe in der gleichen Weise vornimmt, wie Augustus“. Wir können hinzufügen, dass Sueton um so weniger Anlass hatte, das unterscheidende Beiwort *curulis* zu gebrauchen, als er das *triumphari* des Augustus durch *ingressus est urbem* ersetzt. Augustus dagegen musste durch das im letzten Satze angedeutete Motiv zu seiner Ausdrucksweise geführt werden, denn seinen Stil beherrschte das Streben, *sensum animi quam apertissime exprimere*⁵⁾.

Zum Sprachgebrauch des Tacitus.

Während der Sitz der römischen Magistrate sonst immer *sella curulis*, zuweilen auch bloss *curulis* genannt wird, nennt ihn Tacitus stets *sedes curulis* (*Ann.* 2, 83, 15, 29) neben *curulis* (*Hist.* 2, 59, *Ann.* 1, 75; s. *Thes. ling. lat.* IV p. 1543, 44 und 1545, 21). Andere Schriftsteller kennen *sedes curulis* nicht. Wir sehen hier an einem markanten Beispiel die bekannte Abneigung des Tacitus gegen technische Ausdrücke.

München.

Georg Sigwart.

Zu Sarapis.

In meinem Artikel „Sarapis“ (Roschers *Lexikon der Mythologie* Bd. IV Lieferung 61) lese man Sp. 357 Abs. 1⁶⁾: „Die babylonischen Götter waren anthropomorph dargestellt, sie haben aber auch tiergestaltige Erscheinungsformen und Begleiter, und gerade sein Meer-Ungeheuer, eine Form des Gottes Ea (*Lahmu tandi Sa[et] (du) Ea*) kennen wir aus bildlicher Darstellung wie aus keilschriftlichen Schilderungen.“ (Bezold, *Zeitschr. f. Assyriol.* 9, 114, 405, Puchstein ebenda 410, Thompson *Cowiform*

1) S. die Literatur in Th. Opitz' Bericht über Sueton, *Bursians Jahresbericht* Bd. 134, 1907, H. 8, 237—270.

2) *Thes. ling. lat.* IV p. 1544, 80. — 3) S. Mommsens Kommentar zu der Stelle.

4) *Suetons Verhältnis zu der Denkschrift des Augustus*. Diss. Ansbach 1904 S. 10.

5) Suet. *Aug.* 86, 1.

6) Vgl. schon die Berichtigung auf dem Umschlag der 62. Lieferung.

Texts in the British Museum XVII 42 ff.) und *The devils and evil spirits of Babylon* vol. II p. 148) und als ein auch doppelköpfig erscheinendes Wesen²⁾ etc.).* Besonders auf den Grenzsteinen erscheint dagegen als Tier des Ea ein antilopenartiges Tier mit fischartigem Unterleib, Fischschwanz neben dem Symbol des Ea, „dem Widderkopf auf einer Stange, die aus einem Gestell hervorragt“³⁾.

Sp. 361 hatte ich auf das babylonische Element in den Inschriften des von Wunsch veröffentlichten pergamenischen Zaubertisches aufmerksam gemacht. „Die Inschrift des Zaubertisches beginnt: *lorior zoqzazab*. Es ist bisher unbemerkt geblieben, dass hier rein babylonisches Sprachgut vorliegt. *lū* ist die babylonische Prekativpartikel, die dem Verbum vorangesetzt wird. *lū sarhat* = *lor zoqzar* heisst: „sie möge gerufen werden“ oder „rufen“, 3 pers. fem. Permansiv des einfachen Verbalstammes von *sarihu* 𐎶𐎵 rufen, schreien, der passendste Anfang für einen Zauberspruch. Ebenda wird das von Wunsch als Parallele angeführte *loriorior zoqzazab* babylonischen *lū bitrar* entsprechen (woraus mit Metathese [vgl. *Z. f. Ass.* 14. Sp. 361 ff.] und mit Verdunkelung des Vokals *bitrar*) „er, es möge erglänzen, erscheinen“, 3 pers. masc. des Ifelalt Stammes von *barāru* „hell sein, hell werden“.* Dazu bemerkt mir H. Zimmern, dem ich auch die berichtigenden Hinweise zu Sp. 357 verdanke: „das *lor zoqzar* möchte ich lieber mit Metathese, wie Sie sie in anderen Falle annehmen, als = *lū zakrat* fassen: „sie sei genannt, beschworen“, von *zākāru* 𐎶𐎶𐎵 nennen.“

C. F. L.-H.

Neuerscheinungen.

Das Jahr 1909 und die erste Hälfte von 1910 haben eine ganze Reihe von höchst bemerkenswerten Neuerscheinungen auf dem Gebiet der alten Geschichte gebracht:

Von *Entwicklung und Aufgaben der alten Geschichte* handelt die Rektoratsrede von K. J. Neumann, die vor allen die *Entwicklung* unserer Disziplin zu lichtvoller Darstellung bringt, während die *Aufgaben* zu kurz geraten sind.

Von der *Einführung in die Altertumswissenschaft* herausgeg. von A. Gercke und E. Norden ist soeben Bd. II erschienen. Der dritte Band, der die *alte Geschichte* nebst *Hilfswissenschaften* enthalten wird, ist im Druck.

In *Ullsteins Weltgeschichte* herausgegeben von Pflugk-Karttun folgt in Band I auf einen gutgeschriebenen Abschnitt von M. Hoernes, *Die Anfänge menschlicher Kultur*, sofort die *griechisch-romische Geschichte*, dargestellt von J. Becher, K. J. Neumann, R. Pöhlmann, während der *alte Orient* aus der Feder von C. Bezold erst im Band III unmittelbar vor dem *Islam von seinen Anfängen bis zur Gegenwart* (C. Brockelmann) und die *Reiche der Indogermanen in Asien*, darunter das persische Reich (von R. Stüber, in demselben Band sogar nach dem Islam behandelt werden. So verfehlt diese Stoffanordnung ist, so Tüchtiges steckt in den einzelnen Beiträgen.

Zu Pöhlmanns Behandlung der Kaiserzeit bei Pflugk-Karttun tritt seit dem vorigen Jahr A. von Domaszewskis zweibändiges Werk *Geschichte der römischen Kaiser*, das ebenfalls für ein grösseres Publikum bestimmt ist und durch die Geschlossenheit der Auffassung imponiert.

1) Es werden in dem betreffenden Keilschrifttext (*Cuneiform Texts* a. a. O. pl. 42, 15 25; pl. 43 f., 63/74) zwei verschiedene solche „Meer-Üngeheuer“ als „Formen des Ea“ geschildert. Der zweite Passus ist sehr verstümmelt. Ich komme darauf nach Einsichtnahme in Thompson's mir z. Z. leider andauernd unzugängliches Werk *The devils etc.* zurück.

2) Auch die Schilderung dieser schlangenköpfigen Mischgestalt bedarf in einigen Details der Revision, vgl. Anm. 2.

3) K. Frank, *Bilder und Symbole babylonisch-assyrischer Gottheiten*, S. 10.

Eduard Meyer hat uns von Amerika herüber einen Band *Kleine Schriften* geschenkt. Sie bringen auch seither Un- oder Halbveröffentlichtes, so den Aufsatz *Der Gang der alten Geschichte: Hellas und Rom* und den Vortrag auf der Hamburger Philologenversammlung vom 5. Oktober 1905 *Alexander d. Grosse und die absolute Monarchie*. Wie gegen Meyers *Augustus* wird sich auch gegen diesen *Alexander* mancherlei sagen lassen; zu der sehr wichtigen Frage der Vergötterung Alexanders vgl. man vorläufig den abweichenden Standpunkt von A. Bauer in dem sehr ausreichend geschriebenen Büchlein *Vom Griechentum zum Christentum* in der Sammlung *Wissenschaft und Bildung* Heft 78 S. 53 ff.

Auf dem Gebiete der Religionsgeschichte ist das Erscheinen des Werkes von A. Deißmann *Licht vom Osten* in 2. und 3. verbesserter und vermehrter Auflage, R. Reitzensteins Büchlein *Die hellenistischen Mysterienreligionen* und die Uebersetzung von Franz Cumont, *Die orientalischen Religionen im römischen Heidentum* durch Georg Gehrich zu notieren. Das tief angelegte Buch des Tübinger Historikers H. Günter, *Die christliche Legende des Abendlandes = Religionswiss. Bibl.* herausgeg. von W. Streitberg und R. Wünsche Bd. II geht, wie natürlich, auf die heidnische Legende zurück.

Für Armenien liegt der erste Band des grossen Reisewerks von C. F. Lehmann-Haupt vor, *Armenien einst und jetzt*, in welchem auch für die griechisch-römische Geschichte, z. B. für Xenophons Rückzug, die Kämpfe der Römer und Byzantiner um Armenien, wichtige Ergebnisse, besonders topographischer Art, erzielt worden sind.

Aegypten und die Papyrologie haben, was das Material betrifft, durch die Ausgabe des VII. Bandes der *Oxyrhynchus-Papyri*, bearbeitet von A. S. Hunt, und der beiden ersten Hefte der *Giessener Papyri* von Ernst Kornemann und Paul M. Meyer eine starke Bereicherung erfahren. Von Arbeiten darstellender Art auf diesem Gebiete sind die wichtigsten Friedrich Preisigke, *Girouesen im griechischen Aegypten* und die tüchtigen Dissertationen der Wilken-Schüler Matthias Gelzer, *Studien zur byzantinischen Verwaltung Aegyptens = Leipz. hist. Abh. Heft XIII* (1909) und Gerhard Plaumann, *Ptolemäos in Oberägypten = ebd. XVIII* (1910). M. Rostowzews hochbedeutsame *Geschichte des römischen Kolonates*, deren Ausgabe in Kürze zu erwarten ist, nimmt ebenfalls von Aegypten ihren Ausgang.

Für Byzanz ist das Erscheinen von Heinrich Gelzer, *Byzantinische Kulturgeschichte* sehr zu begrüßen. Das Fortleben antiken Erkundenwesens ins Mittelalter hinein illustriert das Buch von G. Ferrari, *I documenti greci mediocentrali di diritto privato dell'Italia meridionale = Byzantisches Archiv Heft 4*. Das längst nicht genügend beachtete sogen. *Ἐξαγγὺς βασιλῆως* Leos des Weisen bildet die Grundlage einer Arbeit von A. Stöckle, *Spatrömische und byzantinische Zünfte*, die als 9. Heft dieser Zeitschrift zu Ende des Jahres erscheinen wird.

Schliesslich sei noch hingewiesen auf die neue Zeitschrift *Der Islam* Hrsgg. von C. H. Becker (Band I Heft 1 vom 10. Mai 1910) und den ersten, einen weiten historischen Blick verratenden Aufsatz des Herausgebers: *Der Islam als Problem*. E. K.

Personalien.

Giacomo Tropea, der Begründer und Leiter der *Rivista di Storia Antica*, ord. Professor der alten Geschichte an der Universität Padua, ist im März 1910 gestorben. Die *Rivista* erscheint fortan unter der Leitung von Prof. Cesare Tropea.

Julius Jung in Prag ist am 21. Juni 1910 gestorben.

Der Keltologe Heinrich Zimmer in Berlin ist am 29. Juli 1910 gestorben.

Zur Geschichte von Akarnanien.

Von Heinrich Swoboda.

Unsere ungemein lückenhafte Kenntnis der Geschichte Akarnaniens zu Beginn des dritten Jahrhunderts v. Chr. ist durch die wichtige und interessante Inschrift aus Thermon, welche Sotiriadis in der *Εφημερίς ἀρχαιολογική* 1905, Sp. 56 ff. herausgegeben hat, in wünschenswerter Weise bereichert worden. Schon die Tatsache, dass zwei Völkerschaften, die wir sonst im Laufe der Geschichte stets als Feinde antreffen¹⁾, hier im Gegenteil in enger Verbindung auftreten, wirkte als Ueberraschung. Der Inhalt der Urkunde, welche sich, abgesehen von der Ueberschrift, in zwei grosse Partien gliedert (z. 1—14 *in*, die *συνθήκη*, z. 14 bis zum verlorenen Schluss die *συμμαχία*) ist kurz folgender²⁾. Zwischen

1) Diod. XIX 67, 4.

2) Um die Orientierung zu erleichtern, wiederhole ich ihren Text nach der *Εφημερίς* in Minuskeln.

Συνθήκη καὶ συμμαχία Αἰτωλοῖς καὶ Ἀκαρνανίοις.

Ἀγαθὰ τέχνη. Συνθήκη Αἰτωλοῖς καὶ Ἀκαρνανίοις ὁμόλογος. Εὐφύνη | ἑμῶν καὶ φε-
| ῖνός ποτ' ἀλλήλων, φίλους ὄντες καὶ συμμάχους ἔματε τὸν πάντα χρόνον, ὅπως ἔχο-
| ντες τὰς χώρας τὸν Ἀργεῖον ποταμὸν ἔχει εἰς θέμενον. Τὴ μὲν ποτ' ὥς τοι Ἀκα-
| ρανίων ποταμὸς Αἰτωλῶν ἦεν, τὸ δ' ὥς ποθ' ἐπέβη Ἀκαρνανίων πλὴν τοῦ Περσέως καὶ
| τῶς Κιρκίδος· ταῦτας δὲ Ἀκαρνανεὺς οἷα ἐνταπεινῶνται. Ὑπὲρ δὲ τὸν τεταμένον τοῦ
| Περσέως, εἰ μὲν καὶ Στρατίων καὶ Ἀργεῖοι συγχωροῦνται εἰς τοὺς ποταμούς, ταῦτα νό-
| μους ἔστω· εἰ δὲ μή, Ἀκαρνανεὺς καὶ Αἰτωλοὶ | τεταμένον τῶν Περσέως χώραν, ὅπως
| θύβιντας ἐκατέρωθεν δέξω πλὴν Στρατίων καὶ Ἀργεῖων· πεθὼς δ' αὖ τεταμένον, τίθειον
| ἔστω. Ἐμῶν δὲ καὶ βασιλέων ποτ' ἀλλήλων καὶ γὰρ ἐχέτησαν τὸν τε Αἰτωλῶν ἐν
| Ἀκαρνανίᾳ καὶ τοῦ Ἀκαρνανῆος ἐν Αἰτωλίᾳ καὶ πόλιν τινα τὸν Αἰτωλῶν ἐν Ἀκαρ-
| νανίᾳ καὶ τὸν Ἀκαρνανῆος ἐν Αἰτωλίᾳ ὄνομα καὶ ὅμοιοι. Ἀκαρνανέων τε δὲ ταῦτα ἐν
| στάλλας χάριτας ἔχ' Ἀχαιοὺ μὲν οὐ ἐχόντες τὸν Ἀκαρνανέων, ἐν δὲ Θέρμῳ τοὺς ἐχ-
| ρόντες τὸν Αἰτωλῶν, ἐν Ὀλεμπίᾳ δὲ καὶ ἐν Αἰλίοις καὶ ἐν Λοιδώνῃ καὶ ἐν ἐλάτῃ.
| Εἰ δὲ ἀργόντων ἐν μὲν Αἰτωλίᾳ στρατηγόντος Πόλερχοντος Κελκιδῶς τὸ δέσπῃον,
| βασιλεῖοντος Φίλωνος Περσέωνος, χρηματιστῆντος Νισατοῦχονος Νερσεπίωνος, ἐπιλατ-
| ριστῆντος Λυκίδοντος Κελκιδέωνος, Ἀριστάρχον Ἐργιδέων, Λέωνος Κεραφιδῶς, Κελκί-
| ας Κελκιδῶς, Τιμοδόρου Ποντιπύου, Περμασίδα Φρασίδου, Σίμων Φρεσίδου, τεταμένων

Actolern und Akarnanen sollen ewiger Friede und Freundschaft herrschen. Als Grenze des beiderseitigen Gebiets wird der Acheloos bis zu seiner Mündung bestimmt, bezüglich zweier noch strittiger Distrikte im Norden (*Ηφαῖς* und *Διφυγίς*) wird eine bald erfolgende Einigung vorgesehen (z. 5—9)¹⁾. Die Actoler sollen in Akarnanien und umgekehrt die Akarnanen in Actolien im Genusse der Epigamie, der Enktesis und des Bürgerrechtes sein (z. 9—11, spez. *καὶ πολιτῶν ἔστω τὸν Αἰτωλὸν ἐν Ἀζαγρανίᾳ καὶ τὸν Ἀζαγράν ἐν Αἰτωλῶν ἴσοι καὶ ὅμοιοι*); es wird also zwischen beiden Bündn das Verhältniß der Isopolitie begründet²⁾. Darauf folgt die Aufschreibungsklausel (z. 11—14) und anschliessend der durch die Anführung der in beiden Föderationen damals eponymen Beamten eingeleitete zweite Teil, die *συνμαχία* zwischen beiden Staaten (z. 14 ff., bes. 25 ff.). In üblicher Weise wird festgesetzt, dass bei einem Einfall in das Territorium des einen Staates der Verbündete binnen einer gewissen Frist und mit einer bestimmten Truppenzahl Hilfe leisten solle. Dann werden Bestimmungen über die Soldzahlung der aufgebotenen Streitkräfte getroffen; der Schluss der Urkunde ist verloren.

Am wichtigsten ist es natürlich, zu einer Verständigung über den Zeitpunkt des Vertrags zu kommen; und in dieser Hinsicht scheint der Herausgeber, dessen Verdienst um die sorgfältige Erklärung und Verwertung der Urkunde sonst rückhaltlos anzuerkennen ist, nicht das Richtige getroffen zu haben. Im allgemeinen setzt er ihn in die Zeit zwischen 280 und 272; für die obere Grenze zieht er die Tatsache heran, dass durch

Κερσίφορος Ἀναμαχίλος, Ιωρμίζων Τραχηνίον, Ἀφίππνος Παύλος, Ἀριστίης Ἰστορίων, Ἀγέσφορος Εξείος, Τιμάνδρον Ἐνανεῖος, || Ἀργίον Σωσθένης· ἐν δὲ Ἀζαγρανίᾳ στρατηγὸν Βερθίφρον Οὐνίδα, Ἐπι(λ)ίδον Ἡράειος, Ἀγέσφορος Στρατίον, Ἀλέτι Φουτιῆνος, Ἀζάνιον Θεόφιλον, Θεόνος Ἀρεστοφίλος, Ποινυλλέος Ἀνταδίων, Ἰπποκρίστον Οὐνίδα, | γραμματεῖστον Περικλέος Οὐνίδα, τετρία Ἀγέλειον Στρατιζοῦ | σωμαχία Αἰτωλοῖς καὶ Ἀζαγρανίοις ἔματα τὸν πάντα χρόνον. || Εἴ τις καὶ ἐμφύλλῃ εἰς τὸν Αἰτωλίαν ἐπὶ πολέμῳ, βοσθεῖν τοῖς | Ἀζαγρανίαις πεζοῖς μὲν χίλις, ἵππειοι δὲ ἑκατὸν, οἷ· καὶ τοὶ ἔχοντες πέμποντι, ἐν ἡμέραις ἑξ. Καὶ εἴ τις ἐν Ἀζαγρανίᾳ ἐμφύλλῃ ἐπὶ πολέμῳ, | βοσθεῖν Αἰτωλοῖς πεζοῖς μὲν χίλις, ἵππειοι δὲ ἑκατὸν ἐν ἡμέραις ἑξ, οἷ· καὶ τοὶ ἔχοντες πέμποντι. Εἰ δὲ πλείονον χρόνον ἔχουν ἄνθρωποι πάντες, || βοσθεοῦντο τρισχιλίους ἑκατέρωθεν ἑκατέρωθεν, ἐν ἡμέραις δέκα. Τὰς δὲ βοσθείας τὰς ἀποστειλλόμενας ἴστω τὸ τέλει μέρος ὅλῃται. Ἡμερόντων δὲ τῶν βοσθεῖν | ἐγὼ μὲν Ἀζαγρανίαις οἱ στρατηγοὶ τὸν Ἀζαγρανίων καὶ οἱ σύνεδροι, ἐγὼ δὲ Αἰτωλίας οἱ ἔχοντες τὸν Αἰτωλὸν. Στρατηγούντων δὲ τοῖς ἀποστειλλόμενοις στρατιωτῶν ἑκατέρωθεν τοῖς αὐτῶν ἡμερῶν τριάζοντα· εἰ δὲ πλείονα χρόνον ἔχουν τὰς βοσθείας χρόνον οἱ μεταπεμψόμενοι τῶν βοσθεῖν, ὁδόντων τὰς σιταρχίας ἑξ τῆ καὶ | ἐν οἷων ἀποστειλόντων τοὺς στρατιώτας. Σιταρχία δ' ἴστω τοῖς πλείονος χρόνον τῶν | μὲν ἑκατὶ στατήρ Κορίνθιος τὰς ἡμέρας ἑκατέρωθεν, τῶν [δὲ] τῶν πελοποννησίων ἑξα[ντι], τῶν δὲ τὸ ἡμιμυριάσιον ἑνὲς ὀβολοῦ, ἅντων ἑπ' ὀβολοῦ. Ἀγέλαθον . . . (die wenigen Reste in den noch vier übrigen Zeilen können unberücksichtigt bleiben).

1) Zu diesem Passus Sotiriadis Sp. 75.

2) Zum Begriff der Isopolitie Szanto, *Griech. Bürgerrecht* 67 ff. 79 ff.

die Erwähnung eines *Σοῦθηρέζ* als ätolischen Schatzmeisters (z. 20) der Anschluss der Aenianen an den Aetolerbund bezeugt ist (vgl. unten S. 400), für den terminus ante quem dagegen, dass bald nach Pyrrhos' Tode Akarnanien zwischen Epeiros und Aetolien geteilt wurde. Doch ist er geneigt, innerhalb dieses Zeitraums die Jahre 275 bis 272, etwa 273, zu bevorzugen, weil damals die geschichtlichen Verhältnisse sich in einer Weise entwickelten, die einen engen Zusammenschluss der bisher feindlichen Staaten Akarnanien und Aetolien, wohl unter dem Einfluss des Pyrrhos begünstigte. Jedenfalls gehöre die Urkunde in die Zeit vor Pyrrhos' Tod.

Dass nun unsere Inschrift in die erste Hälfte des dritten Jahrhunderts fällt, ist ganz sicher, denn darauf führt die Erwähnung des ätolischen *Tamias Dorimachos* (z. 18), welcher nur der Grossvater des aus der zweiten Hälfte desselben Jahrhunderts bekannten ätolischen Strategen gewesen sein kann ¹⁾. Für eine genauere Datierung kommt nun ein Hilfsmittel in Betracht, nämlich die Angabe derjenigen Orte, welche nach Z. 11 ff. 20 ff. damals zu Aetolien und Akarnanien gehörten ²⁾; schon Sotiriadis hat es zu diesem Zweck verwendet, ohne aber, wie ich glaube, auf die entscheidenden Gesichtspunkte aufmerksam geworden zu sein. Vorher eine allgemeine Bemerkung: es ist meines Erachtens ganz unmöglich, das Bündnis zwischen Aetolien und Akarnanien vor Pyrrhos' Tod anzusetzen, wie Sotiriadis es tut. Seit Kassanders Eingreifen (314) ³⁾ war Akarnanien nicht viel mehr als ein Untertanenland Makedoniens; im Jahre 294 wurde es von Kassanders Sohn Alexandros zusammen mit Ambrakia, Amphilochien und den beiden makedonischen Gauen Tymphaia und Paranaia an Pyrrhos, um dessen Hilfe zu erlangen, abgetreten ⁴⁾. Es gehörte zu den *ἐπίστυλα*

1) Cf. Sotiriadis Sp. 69; über den jüngeren Dorimachos Wissowa in Pauly-Wiss. *Realenc.* V 1562 und H. Gillischewski, *De Aetolorum praetoribus antea annos 221 et 168 a. Chr. n. munere functis* (Dissert. Erlangen 1896), 6 ff. Dagegen halte ich die Identifikation des Strategen Polykritos (Z. 11 ff.) mit dem Träger dieses Namens bei Polybios IX 34, 10 für unmöglich, da dessen Bentezüge in der Peloponnes, wie übrigens Sotiriadis selbst bemerkt (Sp. 70), in die Zeit um 240 gehören (dazu Niese, *Gesch. der griech. und makedon. Staaten seit der Schlacht bei Chaeroneia* II 261) — dreissig Jahre nach dem von Sotiriadis angenommenen Datum seiner zweiten Strategie.

2) Nur nebenbei sei bemerkt, dass durch Z. 20 ff. *Ἐπὶ δὲ Ἰονίᾳ Ἀγρία*; die handschriftliche Ueberlieferung *Ἰονία* bei Diodor XIX 67, 4 bestätigt wird, die früher angezweifelt wurde (Bursian, *Geographie von Griechenland* I 138, 5. E. Kuhn, *Ueber die Entstehung der Städte der Alten* 89. Oberhammer, *Akarnanien, Ambrakia, Amphilochien, Leukas im Altertum* 137, 2. Salvetti in Belochs *Studi di storia antica* II 96, 6. Hirschfeld in Pauly-Wissowas *R.E.* I 889. Beloch, *Griech. Gesch.* III I, 625, 1).

3) Diod. XIX 67, 4 ff.

4) Plut. *Pyrrh.* 6. Dazu Beloch, *Griech. Gesch.* III I, 229 und bes. 2, 319 gegen die Ansicht von Oberhammer I I, 142 ff. und R. Schubert, *Gesch. des Pyrrhus* 128 vertretene Ansicht Ungers; vgl. auch Niese a. a. O. II 6.

79 v. Chr. wie früher Makedoniens (Plut. *Pyrrh.* 6), so jetzt von Epeiros¹⁾ und blieb dies bis zum Tode des Pyrrhos. Dies schliesst nicht aus, dass der akarnanische Bund unter diesen Wechselfällen der Geschichte bestehen blieb und sich formeller Unabhängigkeit erfreute²⁾ — aber nur einer solchen; eine selbständige auswärtige Politik, wie sie sich in unserem Vertrag und der durch ihn begründeten engen Verbindung mit Aetolien ausdrückt, war mit dem Verhältnis zu Epeiros nicht zu vereinen. Um nun von dieser notwendigen Abschweifung zu dem Früheren zurückzukehren, so kam nach dem eben Gesagten die Erwähnung eines Angehörigen der Stadt *Σωθριάς*, die unter den Orten der Akarnanen erscheint³⁾, nicht die Wichtigkeit für sich beanspruchen, welche Sotiriadis ihr beimass; da die Aemianen bald nach 276 dem ätolischen Bunde beigetreten sind⁴⁾, gibt sie allerdings den terminus a quo für unsere Inschrift, lässt aber immer noch einen zu weiten Spielraum. Noch mehr gilt dies von der Erwähnung eines Bürgers von Erineos unter den ätolischen Schatzmeistern (z. 19)⁵⁾, da die Doris wahrscheinlich bereits nach 285 dem Aetolerbunde einverleibt wurde⁶⁾. Ueberraschend wirkt, dass unter den akarnanischen Bundesbeamten nicht weniger als drei (ein Strateg, der Hipparch, der Schreiber) aus *Οἰριάδου* stammen (z. 20, 22, 23)⁷⁾. Es ist bekannt, dass die Aetoler, wahrscheinlich 330⁸⁾ sich Oniadais und damit der Südküste Akarnaniens bemächtigt hatten⁹⁾.

1) Wenn Sotiriadis (Sp. 66 ff.) die Untertänigkeit Akarnaniens leugnet, so behauptet dies auf einer Verkennung des Sachverhalts.

2) Dies lehrt eine leider noch immer nicht veröffentlichte, von Foucart wiederholt zitierte Inschrift (z. B. zu Lebas *Felop.* n. 194 d, vgl. auch Oberhummer a. a. O. 291, 298), die einen Vertrag zwischen Pyrrhos und den Akarnanen enthält.

3) Sie wird erwähnt von Ptolemaios III 12, 42; das Demotikon *Σωθριάς* kehrt wieder in der Amphiktionien-Inschrift aus dem Jahre 178 7, *SGDI* 2536, Z. 18 und in der Thearodeken-Liste von Delphi ebenda n. 2580, Fgm. A (col. 3), Z. 31, 40. Ueber Sosthenis vgl. Pontow, *Jahrb. f. kl. Philol.* CXLIX 1894, 664 und bes. Dittenberger, *Hermes* XXXII 164 XXXIII 324 ff.; Sotiriadis Sp. 61 ff.; Gerhard Kip, *Thessalische Studien* (Dissert. Halle a. S. 1910), 26.

4) Nach Pontow, *Jahrb. f. kl. Phil.* CLV 1897, S. 791 zwischen den Jahren 278 und 273, S. 819 wahrscheinlich 276; nach Beloch I. I. III 2, 344 (vgl. 331) um 275. Wenn man Sosthenis zur Octaea zählt, so wird nicht viel daran geändert, da diese Landschaft seit 280 zum aetolischen Bunde gehörte (Pausan. X 20, 9, dazu Salvetti a. a. O. 105, Pontow I. I. 792, Kip I. I. 34).

5) Dazu Sotiriadis Sp. 61 ff.

6) Salvetti I. I. 104, Pontow a. a. O. 789 ff. Nach Beloch I. I. III 2, 331, 344 ebenfalls um das J. 275; es hängt dies damit zusammen, dass er den delphischen Archon Archiadas in das Jahr 273/2 setzt.

7) Der Schreiber heisst Perikles (Z. 23). Sollte dieser Namen nicht auf eine Familientradition aus dem fünften Jahrhundert zurückgehen? Wenn auch Oniadaı damals meist eine athenerfeindliche Stellung einnahm, so wird es gewiss Anhänger Athens in dieser Stadt gegeben haben.

8) Joh. Gust. Droysen, *Gesch. des Hellenism.* 2 I 1, 396, 1. Oberhummer a. a. O. 33, Beloch, *Gr. Gesch.* III 1, 53.

9) Diod. XVIII 8, 6; Plut. *Alter.* 49. Wenn Pausan. I 25, 2, von der Teilnahme

Aus unserer Inschrift lernen wir die bisher unbekannte Tatsache kennen, dass es den Akarnanien gelungen war, ihnen diese wichtige Stadt wieder zu entreissen und damit wird die Fortsetzung der Grenze zwischen den beiden Bünden z. B. ff. *ὅσα ἐχούσιν τὰς πόδας τὸν Ἀγέλαον ποταμὸν ἀπὸ τῆς θάλασσης* erst recht verständlich. Wann dies geschah, ist ungewiss, da die literarische Ueberlieferung darüber schweigt und für die Datierung unserer Urkunde ist damit nichts gewonnen.

Von entscheidender Wichtigkeit dafür ist aber der Umstand, dass unter den akarnanischen Strategen ein Lenkadier vorkommt (Polykles z. 22); wir ersehen daraus, dass Leukas, das bekanntlich später, seitdem die Akarnanien um 230 ihre Selbständigkeit wieder erlangt hatten, Vorort des neu hergestellten Bundes wurde¹⁾, schon in der ersten Hälfte des dritten Jahrhunderts dessen Mitglied war. Damit erhalten wir, wie ich meine, den terminus post quem für unsere Urkunde. Wann ist Leukas von den Akarnanien gewonnen worden? Die Vermutung Imhoof-Blumers²⁾, dass es bereits um oder sogar vor 314 v. Chr. Hauptstadt des Bundes war, wurde mit Recht von Oberhummer bekämpft³⁾ und wird durch folgende Tatsachen widerlegt. Kassander gewann zwar 314 Leukas⁴⁾; allein er gab es nicht den Akarnanien, sondern behielt es für sich, wie schon daraus erhellt, dass er in die Stadt eine makedonische Besatzung legte⁵⁾. Im Jahre 312 wurde diese mit Hilfe der Korkyräer vertrieben⁶⁾ und Leukas ward zunächst unabhängig. Für die folgende Zeit lassen uns die Quellen im Stich. Die nächste Nachricht ist erst, dass Demetrios Poliorketes einen Zug nach Korkyra und Leukas unternahm⁷⁾. Die früher geäusserten Ansichten, so diejenige Droysens⁸⁾, dass er dies tat, um Leukas von Kassander zu befreien, und Oberhummers⁹⁾, dass er Kleonymos vertrieb, kommen heutzutage nicht mehr in Betracht, seitdem Wilamowitz nachgewiesen hat,

der *Ἀκαρνανεὶς ἐς τὸ Ἀγέλαον ἀντελοῦντες* (es wird wohl zu lesen sein *Ἀκαρνανεὶς καὶ τὸ Ἀγέλαον ἀντελοῦντες*) an dem lamiischen Kriege spricht, so kann damit nur dieses Gebiet gemeint sein, vgl. dazu Freeman. *History of Federal Government in Greece and Italy*² 256, 2. Oberhummer a. a. O. 184. Salvetti l. l. 103; von Droysen l. l. ² II 1, 54 und Niese a. a. O. I 202, 6 falsch auf Alyzia gedeutet.

1) Oberhummer a. a. O. 153 ff.

2) Wiener *Nomismat. Zeitschr.* X 18 ff. 45. Auch R. Weil glaubt (*Zeitschr. f. Numismatik* VII 120 ff.), dass Leukas 314 in den Akarnanienbund eintrat.

3) l. l. 154 ff. Auch die Theorodokenliste von Epidauros (*IG* IV 1504), welche nach B. Keils Nachweis in die Zeit zwischen 390—367 gehört und in der Z. 29 Leukas unter den Orten Akarnaniens erscheint, kann nicht etwa als Beweis dafür gelten. Ob alle in ihr aufgeführten Städte damals den akarnanischen *zoov* angehörten, ist zweifelhaft. Die Anordnung wird nach dem land-schaftlichen Gesichtspunkt ertelgt sein. Wie Leukas unter Akarnanien, wird Korkyra (*Z.* 28) unter Epeiros aufgeführt.

4) Diod. XIX 67, 5. — 5) Diod. XIX 88, 5, 89, 3.

6) Diod. XIX 89, 3.

7) Demochares bei Athen. VI 253 b, c; dazu Plut. *Pyrrh.* 10 Ende.

8) *Gesch. d. Hellenism.*² II 2, 190. — 9) A. a. O. 140.

dass der Zug in das Jahr 290 gehört¹⁾. Beloch hat nun mit vollem Rechte darauf hingewiesen²⁾, dass Agathokles von Syrakus sich etwa 298 wie Korkyras, so auch Leukas' bemächtigt hat und dann beide Inseln um 295 als Mitgift seiner Tochter Lanassa in den Besitz seines Schwiegersohnes Pyrrhos übergangen³⁾. Dass nun nach der Trennung Lanassas von Pyrrhos Demetrios, der auf ihre Einladung herbeikam, sich 290 Korkyras bemächtigte, ist sicher⁴⁾ und das gleiche muss für Leukas gelten⁵⁾. Allein Korkyra wurde nach Demetrios' unglücklichem Ausgang von Pyrrhos zurückerobert⁶⁾; und dass er sich bei dieser Gelegenheit wieder in den Besitz von Leukas setzte, ist geradezu selbstverständlich und wird auch dadurch nahe gelegt, dass der Angriff seines Sohnes Alexandros auf diese Stadt (s. unten S. 404) nur als deren Revindikation aufzufassen ist. Trifft diese Erörterung das Richtige, so sieht man daraus, dass Leukas sich nicht vor Pyrrhos' Tod dem Akarnanenbunde angeschlossen haben kann; und dies führt auf eine gleiche Datierung unseres Vertrages, wie sie sich früher (S. 399) aus allgemeinen Gründen als wahrscheinlich ergab.

Auch andere Erwägungen sind diesem Ergebnis günstig. Es ist merkwürdig, dass Sotiriadis sich überhaupt nicht die Frage vorgelegt hat, gegen welche dritte Macht sich das Waffenbündnis der Aetoler und der Akarnanen richtete und welche Absichten jeder der beiden Staaten bei dessen Abschluss verfolgte. Was Akarnanien anlangt, so ist es nicht schwer, dies zu erraten: dass es sich nach Pyrrhos' Tode von Epeiros unabhängig machte, geht aus der Geschichte der Folgezeit hervor⁷⁾. Natürlich musste das Bestreben von Pyrrhos' Nachfolger Alexandros dahin gerichtet sein, den Akarnanenbund wieder zu unterwerfen, und der Anschluss von Leukas an denselben wird seine feindselige Stimmung gegen ihn noch mehr gesteigert haben. Dies bewog die Akarnanen, einen vollständigen Wechsel ihrer bisherigen Politik vorzunehmen und bei Aetolien Anlehnung zu suchen, um ihre von dem nördlichen Grenznachbar in Frage gestellte Unabhängigkeit zu sichern; feindliche Einfälle in Akarnanien, wie sie z. 27 ff. des Vertrags vorgesehen sind, konnten unter den damaligen Umständen nur von Epeiros drohen. Dass die Aetoler auf die Einladung der Akarnanen bereitwillig eingingen, ist aber auch nicht schwer zu begreifen. Es scheint allerdings, wie die gewöhnliche Annahme ist, ihr Verhältnis zu

1) Antigonos von Karystos 241 ff.

2) Griech. Gesch. III 1, 211, 2, 313 ff.

3) Für Korkyra Plut. *Pyrrh.* 9. — 4) Plut. *Pyrrh.* 10.

5) Wenn es eines Beweises bedürfte, so liefert ihn Demochares' Ausdrucksweise bei Athen. I 1. *ἐπεκτείνοντο δὲ τὸν ἡρωϊκὸν ἀπὸ τῆς Λευκάδος καὶ Κερκυρας εἰς τὰς Ἰθρίδας οἱ Ἰθριεῖς ἐδύχοντο οἱ μόνον θυμαῖοντες καὶ αἰετοειδέες καὶ οὐνοπούς τας πτῆς.*

6) Pausan. I 11, 6, 12, 1. Justin. XXV 4, 8. Cf. Beloch I. 1. III 1, 247, 2, 313.

7) Niese a. a. O. II 62. Beloch I. 1. III 1, 616; 2, 319.

Epeiros während Pyrrhos' Regierung im allgemeinen freundlicher Natur gewesen zu sein¹⁾. Wenigstens für die frühere Zeit ist dies sicher, da Pyrrhos sie im Jahre 289 durch den Sieg über Pantauchos von der Invasion des Demetrios befreite²⁾; auch in dem Heere, das er 280 nach Italien hinüberführte, befanden sich ätolische Söldner³⁾. Ob aber diese Verbindung in der späteren Zeit von 274 ab fort dauerte, da Pyrrhos sich gegen Antigonos wandte, mit welchem die Aetoler seit 280 verbündet waren⁴⁾, ist nicht ebenso gewiss. Es wird dafür angeführt, dass Pyrrhos bei seinem Zuge in die Peloponnes 272 durch Aetolien marschierte und seine Truppen von da zur See nach Achaia übersetzte⁵⁾; allein dieses Faktum ist nicht ausreichend bezeugt⁶⁾. Aber selbst wenn man an ihm festhält, so kann es mancherlei Gründe gegeben haben, warum die Aetoler sich damals Pyrrhos fügten: sie hatten die bedeutende Macht des Epeirotenkönigs zu fürchten und anderseits richtete sich dessen Zug zunächst gegen Sparta, mit dem sie von früher her in Feindschaft waren. Nach Pyrrhos' Tode aber, infolge dessen sein Stammland von der bisherigen Höhe herabsank, waren die Aetoler jeder Rücksicht auf Epeiros enthoben und liessen sich nur von dem Gesichtspunkte ihres eigenen Interesses leiten. Dieses gebot ihnen auf das Entgegenkommen der Akarnanien unbedingt einzugehen und den Versuch zu machen, das Nachbarland, ohne dass sie an die Waffen zu appellieren brauchten, ihrem Bunde anzugliedern. Auf welche Weise sie dies taten, ist sehr interessant. Szanto hat schon darauf aufmerksam gemacht, wie die Aetoler bestrebt waren, ihren Bund über das eigentliche Aetolien hinaus auf dem Wege der Isopolitie zu erweitern⁷⁾; in unserem Vertrage haben wir ein weiteres Beispiel für diese Politik, welches zugleich dadurch an Wert gewinnt, dass es zeitlich das älteste und vom historischen Standpunkt aus das bedeutendste unter den uns bekannten darstellt.

Um das bisher Gesagte zusammenzufassen, halte ich es für das wahrscheinlichste, dass unser Vertrag in die Zeit von dem Tode des Pyrrhos (272) bis zum Beginne der Operationen im chremonideischen Kriege (Frühjahr 265) gehört⁸⁾, natürlich näher der oberen Grenze; denn Akarnanien

1) Niese a. a. O. II 213. Beloch I. I. III 1, 595, 1. — 2) Beloch III 1, 235. In diese Zeit gehört das Pyrrhos in der aetolischen Stadt Kallion (Kallipolis) gesetzte Ehrendenkmal *Syll.*² 919. — 3) Dionys. Hal. *Ant. Rom.* XX 1. — 4) Justin. XXIV 1, 3.

5) Beloch a. a. O. III 1, 595 mit Anm. 1.

6) Der Text Justins XXV 4, 4 ist an der entscheidenden Stelle verderbt und Belochs geistreicher Versuch ihn zu heilen (l. l.) von fraglichem Werte. Cf. zur Sache Pomtow, *Jahrb. f. klass. Phil.* CLV 1897, S. 29, 79 und Niese a. a. O. II 56, 4.

7) *Griech. Bürgerrecht* 81 ff., 86.

8) Bezüglich der Chronologie des chremonideischen Krieges schliesse ich mich den in den wichtigsten Punkten übereinstimmenden Ansätzen von Beloch *Gr. Gesch.* III 2, 124 ff. und Walther Kolbe, *Die attischen Archonten von 293/2—31/0 v. Chr.* (*Abhandlungen der Götting. Gesellsch. der Wissenschaften*, philol.-hist. Kl. NF. X n. 4) 39 ff. an.

Abfall von Epeiros und Leukas' Zutritt werden unmittelbar nach Pyrrhos' Tod fallen¹⁾. Allein der dem bisherigen Verhältnisse zwischen den beiden Völkern widersprechende Bund²⁾ kann nicht von langer Dauer gewesen sein; gewiss werden wieder Zwistigkeiten zwischen den beiden Kompaziszenten ausgebrochen sein und die Aetoler kehrten zu ihrer alten Eroberungspolitik gegen die westlichen Nachbarn zurück. Es kam zwischen ihnen und Alexandros von Epeiros, der die schwierigen Anfänge seiner Regierung überwunden hatte, zu einer Verständigung, deren Erfolg war, dass zur Zeit des chrenonideischen Krieges Akarnanien zwischen beiden Mächten aufgeteilt wurde und damit für eine Zeit lang aus der Reihe der selbständigen Staaten verschwand³⁾. In diesen Krieg ist die von Frontin (III 4,5) erwähnte Eroberung von Leukas durch Alexandros zu setzen⁴⁾. Der nördliche und westliche Teil von Akarnanien (mit Thyrrheion, Limnaia, Medion) und Lenkas fielen Epeiros zu, während die Aetoler, welche bei ihrer damaligen Haltung den Spruch *πῶτορ ἤμαρ πατρίς* praktisch betätigten, den Südosten — Stratos, Phoitia, Matropolis, Oiniadai — erhielten⁵⁾. Erst um das Jahr 230 gelang es den unter der epeirischen Herrschaft befindlichen Akarnanen, die sich im Genusse einer gewissen Autonomie befanden⁶⁾, sich wieder unabhängig zu machen⁷⁾.

1) Vielleicht gehören die älteren der von Inahoof-Blumer a. a. O. 24 ff. 45 zusammengestellten Silbermünzen des Bundes, welche in Leukas geprägt wurden und nach ihm der Zeit des Antigonos Gonatas zuzuweisen sind (l. l. 37 ff.), in unsere Jahre 272—265. Gardner und Head setzen sie allerdings in die Zeit des Antigonos Doson (*A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum: Thessaly to Aetolia* III. 168 ff. *Hist. Num.* 283).

2) In der literarischen Überlieferung ist eine Erinnerung, die man früher nicht zu deuten wusste, an diese Verbindung zwischen Akarnanien und Aetolien bei Strabo erhalten IX 427 *καὶ γὰρ τοῖσιν* (die Aenianen) *ἐξέσθηναι Αἰτωλοὶ τε καὶ Ἀκαρναεῖς. Αἰτωλοὶ γὰρ κατὰ Ἀκαρναίων τοξεύοντες καὶ μὲν δυνάμενοι καὶ*. Freilich ist die Mitwirkung der Akarnanen bei der Unterwerfung der Aenianen unmöglich, da letztere bei Abschluss unseres Bündnisses bereits zu Aetolien gehörten (s. S. 400).

3) Polyb. II 45, 1. IX 34, 7. Justin. XXVIII 1, 1. Pausan. X 16, 6. Dazu Oberhummer l. l. 145 ff. Salvetti a. a. O. 106 ff. Niese l. l. II 237. Beloch a. a. O. III 1, 616 ff. 633, 2, 319 ff. Die richtige Datierung zuerst, so viel ich sehe, bei Schorn, *Gesch. Griechenlands von der Entstehung des aetolischen und achäischen Bundes bis auf die Zerstörung Korinths* (Bonn 1833) 58, 2.

4) Ebenfalls von Schorn a. a. O. zuerst richtig auf den Sohn des Pyrrhos bezogen. Vgl. auch Oberhummer a. a. O. 145, 3.

5) Dies geht aus Polyb. IV 63, 7 ff. 64, 4 ff. hervor. Dazu besonders Kuhn l. l. 84. Oberhummer a. a. O. 145 ff. Salvetti l. l. 106 ff. 115 ff.

6) Dies wird dadurch nahe gelegt, dass sie sich nach Alexandros' Tod an die Römer um Schutz vor den Aetolern wandten, welche auch den epeirischen Teil Akarnaniens erobern wollten (Justin. XXVIII 1, 5 ff.); wie Beloch *Gr. Gesch.* III 1, 621, I treffend bemerkt, kann dies nur im Einverständnis mit Alexandros' Witwe, der Königin-Mutter Olympias geschehen sein.

7) Oberhummer a. a. O. 152 ff. Niese a. a. O. II 267. Beloch l. l. III 1, 658.

Damit ist wohl das wichtigste gesagt, um unsere Urkunde in den grossen geschichtlichen Zusammenhang der Ereignisse einzureihen. Sie ist auch nach einer anderen Seite hin von Bedeutung, da sie neue Aufschlüsse über die Organisation sowohl des ätolischen als besonders des akarnanischen Bundes gibt. Da ich diese Dinge bei anderer Gelegenheit behandeln werde, kann ich sie für diesmal übergehen und beschränke mich darauf, nur einen Punkt hervorzuheben. Es geht aus ihr hervor (z. 10 ff.), dass es, was Szanto noch in Frage stellte¹⁾, in Akarnanien ein von dem Einzelstaatsbürgerrecht unabhängiges akarnanisches Bundesbürgerrecht gab, also der akarnanische Bund bereits damals eine sympolitische Grundlage hatte²⁾.

Prag.

1) A. a. O. 137.

2) Ausser in dem Gebrauch des gemeinsamen Ethnikons *Ἀκαρνάνες*, *Ἀκαρνάνων* (so auch in dem bekannten Beschluss von Ephesos für Euphronios aus 302 v. *Syll.* 186, Z. 3) findet dies darin Bestätigung, dass in einem Dekret aus dem Anfange des dritten Jahrhunderts *IG IX 1, 445* (gefunden in Stratos) das Bundesbürgerrecht, verbunden mit der Proxenie, als Auszeichnung verliehen wird; wenn für die Ausübung dieses potentiellen Bürgerrechtes dem Belieben die freie Wahl einer Bundesstadt anheimgegeben wurde, so hat dies dieselbe Bedeutung, wie wenn ein attischer Neubürger Phyle, Demos und Phratie wählen konnte. Allerdings deutet dies auf eine gewisse Zentralisation hin; die Bundesstädte blieben aber im Besitze des Rechtes, Proxenie und Politie zu verleihen (*IG IX 1, 443, 444*).

Die Kämpfe um Sardinien und Korsika im ersten punischen Krieg.

(259 und 258 vor Chr.).

Eine quellenkritische Untersuchung.

Von Oskar Leuze.

Die Geschichte der beiden Kriegsjahre 259 und 258 bietet mehrere ebenso interessante wie schwierige quellenkritische Probleme, vor allem weil die literarische Ueberlieferung Erfolge des Scipio zu erzählen weiss, die in der zufällig im Original erhaltenen Grabschrift des Mannes nicht erwähnt sind, sodann auch weil des Polybios kurzer Bericht mehrfach teils in sachlicher teils in chronologischer Hinsicht der sonstigen Tradition zu widersprechen scheint. Sehr verschieden ist denn auch die Stellung der Kritiker zu diesen Fragen. Zuletzt sind sie von Ake Eliäson in seiner Dissertation¹⁾ ausführlich und sorgfältig besprochen worden. Aber die Ergebnisse, zu denen der neueste Bearbeiter kommt, erscheinen mir in den Hauptpunkten verfehlt. Er hat sich, wie die meisten seiner Vorgänger, durch eine unrichtige Verwertung des Elogiums zu einer allzu skeptischen Behandlung der literarischen Berichte verleiten lassen, und bei Polybios findet er mit Unrecht Irrtümer und Versehen, weil er die Eigenart von dessen Bericht über die beiden Jahre verkennt. Dies suche ich in den folgenden Zeilen nachzuweisen und glaube dabei zugleich die bisherigen Darstellungen der Kriegsgeschichte der beiden Jahre in mehreren Punkten auf Grund der Quellen berichtigen zu können²⁾.

1) *Beiträge zur Geschichte Sardiniens und Korsikas im ersten punischen Kriege. Quellenkritisch-geschichtliche Untersuchungen.* Upsala 1906. (Ueber 259 und 258 handeln S. 25—82.)

2) Nur mit dem Verfassernamen zitiere ich folgende Schriften: W. Bötticher, *Gesch. d. Karth.* I 27. K. Haltaus, *Geschichte Roms im Zeitalter der punischen Kriege*, 1846. C. Neumann, *Das Zeitalter der punischen Kriege* 1883. W. Ihne, *Röm. Gesch.* II 1896. Otto Meltzer, *Gesch. d. Karth.* II 1896. Ad. Holm, *Gesch. Siciliens* III 1898. Joh. Neuling, *De belli Punici I scriptorum fontibus* Diss. Götting. 1873. O. Gortzitzu, *Krit. Sichtung d. Quellen zum I. pun. Kriege*, Progr. 1883. Fr. Reuss, *Zur Gesch. des I. pun. Kriegs.* *Philol.* 69, 1901, S. 192 ff. P. Varese, *Il calendario Romano all' età della I guerra Punica*, 1902 (*Studi di*

I. Prüfung der vorhandenen Berichte auf ihre Glaubwürdigkeit.

§ 1. Der Bericht des Zonaras.

Im Jahr 195 Varr. (259 v. Chr.) zog der Konsul L. Cornelius Scipio gegen Sardinien und Korsika. Er landete zuerst auf Korsika, eroberte die Hauptstadt Aleria mit Waffengewalt und unterwarf dann mühelos das Uebrige¹⁾.

Auf der Fahrt nach Sardinien erblickte er ein karthagisches Geschwader und wandte sich sofort gegen dasselbe. Die Punier zogen sich ohne Kampf zurück, er selbst aber gelangte nach Sardinien und landete bei der Stadt Olbia. Als dann später die Karthager mit den Schiffen erschienen, fürchtete er ihre Uebermacht — denn er hatte kein entsprechend grosses Landheer — und segelte nach Hause²⁾.

Im folgenden Jahr 196 Varr. (258 v. Chr.) durchzog der Konsul C. Sulpicius den grössten Teil von Sardinien. Durch seine Erfolge übermütig gemacht, wollte er nach Afrika fahren. Besorgt um die Heimat folgten ihm die Karthager unter Hannibal. Ein widriger Wind trieb beide Flotten nach Sardinien zurück. Sulpicius fuhr zum zweitenmal aus, scheinbar um den Versuch der Fahrt nach Afrika zu wiederholen, in Wahrheit um die Punier auf die offene See zu locken. Als Hannibal ihm wieder folgte, überfiel Sulpicius unter Benützung eines Nebels die ahnungslose feindliche Flotte und vernichtete den grössten Teil der Schiffe. Die übrigen fielen am Ufer den Römern in die Hände. Denn Hannibal hatte, da er den Hafen nicht für genügend geschützt hielt, mit den Seinen die Schiffe verlassen und hatte sich in die Stadt Sulci zurückgezogen. Dort fand er infolge einer Meuterei seiner Soldaten den Tod.

Als die Römer hierauf allzu sorglos das Land durchzogen, erlitten sie durch die Karthager unter Führung des Hanno eine Schlappe³⁾.

historia antea, fasc. III). M. Schermann, *Der I. pun. Krieg im Lichte der Lit. Trakt.* Diss. Tüb. 1905. F. Luterbacher, *Beitr. zu einer krit. Gesch. des I. pun. Kriegs.* Phil. 66, 1907, S. 396 ff. Fr. Reuss, *Der I. pun. Krieg.* Phil. 68, 1909 S. 410 ff.

1) Zon. VIII, 11, 7: *Αἰώνιος δὲ Σαρδίων . . . ἐν Σαρδὸν καὶ ἐν Κέρκρον ἐπιβάτηναι. (αἰσχροὶ δὲ ἐν τῷ Τροάριον πλοῦναι ὁμοῖον ἀλλήλων ἀνέχονσαι, ἐς μὲν αὐτὰς πόλιν θεν εἶνα δοκεῖν), καὶ πρῶτος τῶ Κέρκρον προσβάλλον τὴν μὲν ὁρμήναιεν* [Boissvain bemerkt dazu: *Dio procul dubio Ἀνέγειν*] *τὴν πρῶτον αὐτῆς πόλιν ὡς εἶεν, ἀπὸντος δὲ τὰ λοιπὰ ἐπιβάσαντο.*

2) Anschliessend an das Vorhergehende: *Ἐξ δὲ τὴν Σαρδὸν πλοῦν κατὰ τὴν περὶ τὸν Κερκιδόνον, καὶ ἐπ' αὐτὸ ἐπράξεντο, καὶ οἱ μὲν ἔργον πρὸς ἡ ἀντιπύξαι, αὐτὸς δ' ἐπὶ πόλιν ὁρμήναι ἐλθὲν* *ἔβη τὸν Κερκιδόνον μετὰ τὸν πρὸν ἐπιγερνέοντος ποσειδῶνις — οἱ γὰρ εἶπε τὸ πλοῦν ἐξῶμαζον — ἐπ' αὐτὸν ἀνέγειν.* (Siebmahr R.G. III 681 A. 1069 vermutete *μετὰ τὸν πρῶτον* statt *αὐτὸν* τὸν πρὸν. Seine Konjekture hat aber nirgends Beifall gefunden, s. Meltzer II. 567. Eliason S. 53, 3.)

3) Zon. VIII, 12, 4—6. Den Wortlaut herzusetzen ist hier weniger nötig, da diese Vorgänge nicht umstritten sind.

Von allen erhaltenen Berichten über die beiden Expeditionen nach Korsika und Sardinien ist der des Zonaras verhältnismässig der ausführlichste. Er wird auch allgemein von den neueren Historikern für glaubwürdig gehalten und ihren Darstellungen zugrunde gelegt¹⁾. Und gewiss gibt er die Hauptpunkte in dem Gang der Ereignisse richtig an. Nur wird bei Korsika die Einschränkung zu machen sein, dass es sich nicht um eine Unterwerfung der ganzen Insel handelt, sondern nur, wie Eliäson S. 42 es ausdrückt, um eine Eroberung des karthagischen Korsika, d. h. um eine Verdrängung der Karthager aus den gewiss wenigen Plätzen, die sie besetzt hatten (vgl. Meltzer II 283). Bei dem Bericht über Scipios Tätigkeit auf Sardinien sodann ist eine gewisse Kürze und Undeutlichkeit zu bemerken. Aus Zonaras ist nicht zu entnehmen, wie lange Scipio auf Sardinien gewesen war, als die Flotte erschien, die ihn zur Rückkehr veranlasste, und ferner sagt Zonaras nicht, ob Scipio dort Erfolge hatte oder nicht. Nun finden sich in anderen Quellen mehrere Notizen, die bei Zonaras fehlen. Dürfen wir durch diese den Bericht des Zonaras ergänzen oder müssen wir sie als erfundene Zutaten ablehnen?

§ 2. Nicht durch Zonaras bezeugte Notizen in anderen Quellen.

Zunächst sollen der Uebersichtlichkeit halber die in der Periocha Livii²⁾, bei den Epitomatoren Florus³⁾, Eutropius⁴⁾ und Orosius⁵⁾, bei

1) Dies ist noch nicht der Fall bei Niebuhr *RG.* III 680, der die Katastrophe des Hannibal, die Zonaras unter Sulpicius' Konsulat 496 erzählt, vielmehr unter Scipios Konsulat 495 geschehen sein lässt. Der Grund dieser Abweichung ist eine falsche Auffassung des Polybianischen Berichts, s. darüber unten S. 426, Anm. 1. Niebuhrs Ansicht folgen noch Neumann S. 106 und Gortzitz S. 11.

2) *Per.* XVII: *L. Cornelius consul in Sardinia et Corsica contra Sardos et Corsos et Hannonem, Poenorum duces, feliciter pugnavit.* Dann nach Erwähnung des Atilius Calatinus consul, also aufs Jahr 496 bezüglich: *Hannibal, dux Poenorum, cuncta classe, cui praefuerat, a militibus suis in crucem sublatu est.*

3) Florus I 18: *L. Cornelio Scipione consule, cum iam Sicilia subacta esset populi Romani provincia, serpente latius bello Sardiniam advenamque Corsicam transit [sc. populus Romanus]. Obiit hic, ibi Alrius urbis excidio incolae terruit, adeoque omni terra et mari Poenos purgavit, ut iam victoriarum nihil nisi Africa ipsa restaret.* (Die Tätigkeit des Sulpicius 496 wird von Florus nicht erwähnt.)

4) *Eutr.* II, 29: *C. Aquilio Floro L. Scipione consulibus Scipio Corsicam et Sardiniam cepit, multa milia inde captivorum abduxit, triumphum egit.* (Das Jahr 496 wird von Eutrop nicht erwähnt.)

5) *Oros.* IV, 7: *Postea Carthaginenses C. Aquilio Floro L. Cornelio Scipione consulibus Annonem in locum Anibalitis subrogatum pro Sardis et Corsis defensandis navali proelio praefecerunt: qui a Scipione consule victus, amisso exercitu, ipse confertissimis hostibus se immiscuit, ilique interfectus est.* IV, 8: *Anno ab hoc proximo valso 496 Varro . . . Anibal senior, a Carthaginensibus iterum classi praepositus, infeliceiter cum Romanis navali proelio congressus et victus, ab exercitu suo seditione orta lapidibus coepertus interit.*

den Beispielsammlern Valerius Maximus¹⁾ und Frontin²⁾, bei den Dichtern Ovid³⁾ und Silius Italicus⁴⁾ sich findenden Zusätze in chronologischer Ordnung zusammengestellt werden.

1. Scipio wird bei Korsika aus einem gefährlichen Sturm mit seiner Flotte glücklich gerettet (Ovid) und erbaut zum Dank dafür nach seiner Rückkehr den Sturmgottheiten einen Tempel (Grabschrift und Ovid).

2. Scipio besiegt vor Olbia den punischen Feldherrn Hanno, der tapfer kämpfend fällt (Periocha, Oros, Val. Max., Sil. Ital.).

3. Scipio lässt dem Hanno eine ehrenvolle Bestattung zuteil werden (Val. Max., Sil. Ital.).

4. Scipio erobert Olbia (Florus, Val. Max.; dagegen nicht Oros, wie Haltaus 231, 2 und Lützbacher 407 irrig angeben).

5. Scipio erobert mehrere Städte Sardiens (Frontin).

6. Scipio feiert einen Triumph (Entrop; ferner *acta triumphalia: de Poenici et Sardin. Corsica a. d. V. Id. Martius*).

7. Der von Sulpicius besiegte Hannibal, dessen Todesart von Zonaras nicht angegeben wird, ist nach der Periocha von seinen Soldaten gekreuzigt, nach Orosius gesteinigt worden. Die Version der Periocha findet sich auch bei Polybios I, 24, 6.

Die erste dieser Notizen wird von niemand angefochten, da sie durch das Zeugnis der Grabschrift gestützt wird. Die Frage, ob die Flotte auf der Fahrt von Italien nach Korsika oder erst zwischen dieser Insel und Sardinien von dem Sturm bedroht war, ist an sich unerheblich. Eliäson S. 39 wirft sie auf, ohne sich zu entscheiden, scheint aber mehr der ersten Möglichkeit zuzuneigen. Dafür kann vielleicht noch das Datum

1) Val. Max. V, 1, 2 (*De humanitate et clementia*): *L. Cornelius consul primo Panico bello, cum Olbiam oppidum cepisset, pro quo fortissime dimicans Hanno dux Carthaginiensium occiderat, corpus eius e tabernaculo suo amplo funere extulit, nec dubitavit hostis exequias ipse celebrare, cum demum victoriam et apud deos et apud homines minimum inciduae habituram credens, quae quam plurimum humanitatis habuisset.*

2) Front. strat. III, 9, 4 (*De irruptione ex diversa parte quam expectabatur*): *L. Cornelius Rufinus (Irrtum statt Scipio) consul complura Sardiniae cepit oppida, dum firmissimas portas copiarum noctu exponit, quibus praecipuebat, delitiscere oppeririisque tempus, quo ipse naves appelleret: occurrentibus deinde adveniantibus hostibus et ab ipso per simulationem fugae longius ad persequendum arcentis, illi in relictas ab his urbes impetum fecerant.*

III, 10, 2 (*De dispendiis insidiis, in quas eliciantur obsessi*): *L. Scipio in Sardinia, cuiusdam civitatis propugnatores ut eliceret, cum parte militum, relictas oppugnatione quam instruxerat, speciem fugientis praestitit: inservitque temere oppidanis per eos, quos in proximo occultaverat, oppidum invasit.* Die Ergänzung ist von Gundermann.

3) Ovid. fast. VI, 193 (Zu Kal. Jun.): *T. quoque, Tempestas, meritam delubra patemur, cum paene est Corsis obruta classis aquis.* Vgl. die Grabschrift des Scipio (CIL I, n. 32): *hec cepit Corsica Aleriaque urbe dedit tempestatebus aide mereto.*

4) Sil. Ital. VI, 669 ff.: *Cernit et extremos defuncti civis honores: Scipio ductoris celebrabat funera Poeni. Sarda victor terra.*

der Tempel dedikation (*Kal. Jun.*) angeführt werden. Man scheint, wo es möglich war, zur Einweihung eines Tempels gern den Jahrestag des Gelübdes gewählt zu haben¹⁾. War dies hier der Fall, so kann nur die Ausfahrt nach Korsika in Betracht kommen (daher auch bei Ovid: *Corsis aquis*, nicht *Sardis*). Denn dass Scipio am 1. Juni, also nur einen Monat nach seinem Amtsantritt (*Kal. Mai.*), die Unterwerfung Korsikas schon beendet hatte, wird man schwerlich annehmen dürfen.

Auch die letzte Notiz pflegt anstandslos zur Ergänzung des Zonaras verwendet zu werden, indem man für den Tod des Hannibal (*ἀνέωξετο* bei Zonaras) die Version des Polybios und der Periocha (*ἀνέταυρόθη, in crucem sublatus est*) annimmt. Die Version des Orosius wird als ein wohl durch die Flüchtigkeit dieses Autors zu erklärender Irrtum verworfen²⁾.

Sehr verschieden sind dagegen die Ansichten über die fünf dazwischen liegenden Notizen, die sämtlich die Tätigkeit des Scipio in Sardinien betreffen. Von einigen Forschern werden sie alle insgesamt verworfen (Wölfflin, Ihne, Eliäson), von anderen nur einige davon (Mommsen, Meltzer u. a.), wieder andere lassen alle als glaubhaft gelten (Haltaus, Luterbacher).

§ 3. Die gegen die Berichte über Scipios Tätigkeit auf Sardinien geltend gemachten Verdachtsgründe.

Die radikalste Skepsis findet sich bei Wölfflin in seinem Aufsatz über die Dichter der Scipionenlogen (*SB. Münch. Ak.* 1892 S. 206). Er verwirft alle jene Berichte über Scipios Tätigkeit auf Sardinien mit der Begründung, dass sie im Widerspruch mit Zonaras stehen; denn dieser melde, „Scipio sei zwar gegen Sardinien gesegelt, aber durch ein karthagisches Geschwader erschreckt umgekehrt“. Allein dies ist zweifellos eine falsche Interpretation der Worte des Zonaras³⁾. Der Aorist *ἤλθε* beweist, dass das karthagische Geschwader, das den Scipio zur Heimkehr veranlasste, nicht erschien, während er auf der Fahrt nach Sardinien begriffen war, sondern erst, als er sich bereits dort befand⁴⁾. Wölfflins

1) Vgl. Holzapfel *R. Chr.* 98, 6, der jedoch zu weitgehende Schlüsse darauf baut. Als eine sichere Regel darf man es nicht betrachten. Vgl. Matzat *R. Z.* 86 A. 3 und 4 und Lenz, *Die röm. Jahrzahl* 1909, S. 345.

2) Meltzer II 286, Schermann S. 61, Eliäson S. 73, 2. Entscheidend ist nach meiner Ansicht der Bericht des Polybios und zwar deshalb, weil dieser, wie weiter unten gezeigt werden wird (S. 439), nicht aus der römischen Überlieferung, sondern aus Philinus stammt.

3) Sie findet sich auch bei Gortzitz (S. 17, 61 und S. 19, 67), der aber dann von den zwei angeblich sich widersprechenden Berichten nicht wie Wölfflin den des Zonaras, sondern den der andern Quellen für richtig hält.

4) Dasselbe beweist der Gegensatz *καὶ οὐ μὲν ἔγχετο . . . ἐν τῷ δὲ ἐπὶ πόλει ὀλίγοις ἡμέραις*, ferner die Nennung der Stadt Olbia.

Ansicht, dass Scipio überhaupt nicht auf Sardinien gelandet sei, kann sich somit nicht auf Zonaras stützen. Sie ist denn auch vollständig vereinzelt geblieben: von allen anderen Kritikern wird nicht seine Anwesenheit in Sardinien geleugnet, sondern nur, dass er dort Erfolge gehabt habe.

Drei Gründe sind es, auf die die Anzweiflung dieser Erfolge sich stützt: das Schweigen der Grabinschrift, des Polybios und des Zonaras. Nicht innere Unglaubwürdigkeit also wird diesen Berichten vorgeworfen, sondern lediglich *argumenta ex silentio* werden ins Feld geführt. Solche sind aber immer nur dann überzeugend, wenn nachgewiesen werden kann, dass die Tatsachen, wenn sie historisch wären, von den betreffenden Zeugen hätten unbedingt erwähnt werden müssen. Das aber wird im vorliegenden Fall schwerlich zu erweisen sein.

Am einfachsten liegt die Sache bei Polybios. Er hat auch die Erfolge Scipios auf Korsika, die doch von niemand bezweifelt werden, mit keinem Wort erwähnt: wie kann man also aus seinem Schweigen über dessen Erfolge auf Sardinien einen Beweis gegen ihre Geschichtlichkeit herleiten¹⁾?

Ebensowenig entscheidend ist das Schweigen des Zonaras. Vor allem ist zu bedenken, dass sein Bericht nur ein Auszug aus dem viel ausführlicheren Werk des Cassius Dio ist, wobei der Epitomator „nicht nur durchgängig verkürzt, sondern auch manches willkürlich ausgelassen hat“²⁾. Beschränken wir uns zum Beweis dafür auf die Geschichte des ersten punischen Kriegs, so hat Zonaras z. B. die Friedensbedingungen des Regulus, die von Dio (fr. 43, 22 und 23) ausführlich angegeben waren, mit den kurzen Worten zusammengefasst: *πολλὰ ἀπαιτοῦντο καὶ γοῦναι*. Die grosse Niederlage des P. Claudius bei Drepana und den Schiffbruch seines Kollegen L. Junius (Dio fr. 43, 33; vgl. Boissevain S. 170) hat Zonaras nicht erzählt, sondern nur mit den Worten angedeutet: *πολλὰς δὲ τοῦ ρανιζοῦ καταστρόφας ἐπαφύοντο οἱ Πομαῖοι* (VIII, 15, 11). Auch von Hannibals berühmten Kämpfen am Heirke und Eryx würden wir durch Zonaras kein Wort erfahren, obwohl Dio sicher davon gesprochen hat (vgl. Boissevain S. 172 zu Dio fr. 43, 25). Wenn also Zo-

1) Sehr gut hat Meltzer II, 364 ff. die dem Bericht des Polybios gegenüber zunehmende kritische Stellung präzisiert, vgl. besonders S. 366: „Unbedingte Vollständigkeit erstrebte Polybios bei seiner Darstellung nicht, ganz besonders nicht, wie leicht begreiflich, in den zwei ersten Büchern, der *προοικονομή*. Können wir daher feststellen, dass irgendwelche unter seinen Vorlagen mehr an Tatsachen geboten hat, als er deren für seine eigene Darstellung verwertete, so ist daraufhin an sich nichts weiter zu schliessen, als dass jene Tatsachen ihm für seinen Zweck als unwesentlich erschienen seien. Die Frage nach ihrer Glaubwürdigkeit ist für jeden Fall noch einer besonderen Prüfung zu unterziehen“. Ähnlich äussern sich Holm, *G. Siz.* III 340, Niese *RG.* 3 96, C. Peter, *Zur Kritik d. Quellen d. alt. rom. Gesch.* 160.

2) Nissen, *Krit. Unt.* S. 308. Vgl. E. Zander, *quibus e font. Zon. hauserit annales suos Romanos*. 1849, S. 11. Holm *G. Siz.* III 341: „Dios Darstellung lernen wir durch seinen Exzerptor Zonaras kennen, der jedoch bisweilen schlecht gearbeitet hat“.

naras die Tätigkeit des Scipio auf Sardinien übergeht, so ist daraus noch nicht einmal mit Sicherheit zu schliessen, dass auch Dio sie nicht geschildert hat.

Was endlich die Grabschrift betrifft¹⁾, so wird ihr Schweigen über Sardinien von den einzelnen Forschern sehr verschieden gedeutet: die einen halten dadurch jeglichen Erfolg des Scipio für ausgeschlossen, andere wissen wenigstens den Sieg über Hanno, wieder andere auch noch die Einnahme Olbias damit zu vereinigen. Da nicht von vornherein ein sicheres Kriterium dafür existiert, wie weit die Grabschrift als historisches Zeugnis auch in negativem Sinn verwertet werden darf, so wird es das geratenste sein, zunächst einmal ganz ohne Rücksicht auf das Elogium die Notizen über Scipios sardinische Tätigkeit einzeln auf ihre Glaubwürdigkeit zu prüfen, und am Schluss erst das hierbei gewonnene Ergebnis mit der Grabschrift zu konfrontieren.

§ 1. Untersuchung der einzelnen in Zweifel gezogenen Notizen.

a) Das Flottenkommando des Hanno im Jahr 259.

Dass die dem Scipio zugeschriebenen Erfolge auf Sardinien nur leere Erfindungen seien, glaubt Ihne²⁾ schon daraus folgern zu können, „dass, wie wir aus Polybios und Zonaras wissen, im Jahre vor Scipios Konsulat in Sardinien nicht Hanno befehligte, sondern Hannibal“. (*R. G.* II² 59.) Ihnes Meinung ist also, dass Hannibal schon im Jahr 194/260 nach Sardinien gekommen sei und dort den Oberbefehl geführt habe, bis er im Jahr 496/258 vom Konsul Sulpicius besiegt und dann von seinen eigenen Soldaten gekrenzt wurde. Mit Unrecht beruft er sich aber für diese Ansicht auf Polybios und Zonaras. Keiner von beiden berichtet, Hannibal sei schon 494/260 nach Sardinien gefahren. Vielmehr erzählen beide übereinstimmend, Hannibal sei einige Zeit nach seiner Niederlage bei Mylae, die im Jahr 194/260 stattfand, nach Karthago berufen worden (*Pol.* I 24, 5, *Zon.* VIII 11, 5). Zonaras fügt hinzu, er sei wegen seines Missgeschicks zwar nicht — wie das sonst üblich war — am Leben gestraft, aber doch seines Kommandos entsetzt worden (*καὶ ὁ μὲν ἐσώθη, αὖρ δὲ ὑπερῶν ἀγλαῶθι*). An der Richtigkeit dieser Nachricht zu zweifeln, ist gar kein Grund. An Stelle des Hannibal müssen somit die Punier einen anderen Admiral ernannt haben, als es sich darum handelte, den römischen Angriffen gegen Korsika und Sardinien zu begegnen. Und hier fügt sich nun vollkommen passend die Notiz des Orosius ein: *Postea Carthaginensis C. Aquilio Floro L. Cornelio Scipione consulibus Annōnem in locum Annibalis subrogatum pro Sardis et Corsis defendendis navali proelio profecerunt*.

1) Text s. unten S. 421 Anm. 1.

2) Seine Ansicht wird von Neuling S. 34 und Schermann S. 54 gebilligt.

Nichts ist begrifflicher, als dass die Karthager den bei Mylae besiegten Hannibal bei der nächsten nautischen Unternehmung nicht wieder an die Spitze stellten, sondern durch einen anderen Admiral ersetzten. Es ist somit gänzlich unberechtigt von Ihne, an der von den römischen Berichten gegebenen Notiz zu zweifeln, dass dem Scipio auf Sardinien als Befehlshaber der karthagischen Flotte im Jahr 495/259 zunächst ein Hanno entgegentrat.

Hannibal ist erst in einem späteren Stadium dieser Kämpfe nach Sardinien gekommen. Der Zeitpunkt seiner Ankunft lässt sich noch genau bestimmen. Zwar Polybios (I 24, 5) sagt nur, er sei nicht gar lange (*μὲν οὐ πολὺ*) nach seiner Heimberufung von Karthago nach Sardinien geschickt worden. Aus Orosius erfahren wir, dass dies nach der Niederlage und dem Tod des Hanno, also frühestens im Sommer 495/259 geschah. Noch weiter hilft Zonaras. Er spricht zuerst von einem karthagischen Geschwader, das den Scipio vergeblich an der Fahrt nach Sardinien zu hindern suchte, und nachher von einer karthagischen Flotte, deren Erscheinen den Scipio zur Heimfahrt veranlasste. Da er beidemal den Befehlshaber nicht nennt, so könnte nach dem blossen Wortlaut die Meinung entstehen, als sei beidemal dieselbe Flotte gemeint; und diese Ansicht haben Wölfflin und Ihne offenbar auch gehabt¹⁾. Allein dagegen spricht deutlich die verschiedene Haltung des Scipio: dem ersten Geschwader fühlt er sich gewachsen und geht kühn darauf los, so dass dieses ohne Kampf die Flucht ergreift; dem andern fühlt er sich nicht gewachsen und weicht durch die Heimfahrt einem Zusammenstoss aus. Auch wenn man nichts hätte als den kurzen Bericht des Zonaras, müsste man die Vermutung aufstellen, dass das zweite Geschwader ein anderes und grösseres gewesen sein müsse als das erste. Der abrupte Bericht des Zonaras wird nun aufs beste ergänzt und geklärt durch die römische Ueberlieferung: das erste *παινίζον* war von Hanno befehligt; dagegen mit den Worten *τὸν Καρχηδονίων μετὰ τὸν νεὸν ἐπιφανέντων* ist die Ankunft des Hannibal aus Karthago gemeint. Da nun die Heimfahrt des Scipio von Zonaras als unmittelbare Folge des Erscheinens dieser Flotte bezeichnet wird, so gewinnen wir zunächst das Resultat: die Ankunft des Hannibal erfolgte ganz kurz vor der Rückkehr des Scipio nach Rom.

Aus dieser relativen Zeitbestimmung lässt sich nun weiter eine absolute gewinnen mit Hilfe der Triumphaltafel. Nach ihr hat Scipio *V. Id. Mart.* 495 Varr. triumphiert, d. h. etwa 1½ Monate vor dem Ende seines

1) Ihne *RG.* II² 58: „Von dort segelte Scipio nach Sardinien. Es kam aber hier zu keinem Zusammenstoss mit den Feinden, indem diese zuerst und dann die Römer demselben auswichen. Hierauf segelte Scipio nach Hause zurück“. Auch Haltaus (S. 228 u. 231) hatte dieselbe Ansicht; um aber doch die Berichte über Scipios Erfolge zu ihrem Recht kommen zu lassen, erfand er die Ausrufung: Scipio sei nur nach Rom gefahren, um Verstärkungen zu holen, und habe dann erst bei einer zweiten Fahrt nach Sardinien den Scipio besiegt und Olbia eingenommen.

Amtsjahrs (*pr. Kal. Mai*). Zweifellos ist er erst ganz kurz vor seinem Triumph nach Rom gekommen¹⁾. Dann ist seine Abfahrt von Sardinien und demgemäss die Ankunft des Hannibal dort in den Anfang des Martius oder das Ende des Februarius 495 Varr. nach vorjulianischem Kalender zu setzen²⁾, also, falls der damalige Kalender nicht erheblich vom julianischen abwich³⁾, ins Frühjahr 258 v. Chr.

b) Niederlage und Tod des Hanno.

Dass vor der Ankunft des Hannibal ein Hanno auf Sardinien kommandiert hat, glaubt Eliäson (S. 45 ff., S. 81), im Gegensatz zu Ihne, den römischen Berichten entnehmen zu dürfen. Aber was diese von Hanno erzählen, seine Niederlage, seinen Tod und sein Begräbnis durch Scipio, hält er für erdichtet, und ist vielmehr der Meinung, dass Hanno mit Erfolg Sardinien gegen Scipio verteidigt habe und dass er mit dem Hanno identisch sei, der im Jahr 496/258 nach Hannibals Tötung den Befehl auf Sardinien übernahm (Zon. VIII 12. 6).

Allein dieser Standpunkt, den der neueste Bearbeiter der Frage einnimmt, scheint mir durchaus unhaltbar. Die Streitkräfte des Hanno waren offenbar denen des Scipio nicht gewachsen, wie schon die Begegnung zur See zwischen Korsika und Sardinien zeigt (s. oben S. 413). Erst die Ankunft des Hannibal mit einer neuen Flotte führte einen Umschwung in den Stärkeverhältnissen der beiden Gegner herbei. Ein Sieg des Scipio über Hanno hat also gar nichts Unwahrscheinliches; deshalb haben auch

1) Und zwar direkt aus Sardinien. Merkwürdigerweise nimmt Varese S. 41, 1 an, Scipio habe Sardinien mit der Flotte schon gegen Ende der *9^{te}ia* von 259 verlassen, sei aber erst kurz vor dem Triumph (der nach Vareses Kalenderhypothese in den jul. Mai 258 fällt) nach Rom gekommen. Wo soll er sich denn aber in der Zwischenzeit aufgehalten haben? Dass Scipio den Winter über in Sardinien blieb, nimmt auch Luterbacher an, wenn ich seinen etwas unbestimmten Ausdruck S. 407 richtig deute.

2) Hältans S. 242 lässt den Hannibal erst unter Sulpicius nach Sardinien kommen; dies hängt mit seinem oben S. 413, Anm. 1 erwähnten Irrtum zusammen. Ganz verkehrt und unmotiviert ist Eliäsons Annahme (S. 67), Hannibal sei zweimal nach Sardinien gekommen; im Herbst 259 habe sein Erscheinen den Scipio zur Rückkehr nach Rom bestimmt (warum hätte dann aber Scipio erst im Frühjahr 258 triumphiert?); den Winter habe er mit seiner Flotte nicht auf Sardinien, sondern in Karthago zugebracht; im Sommer 258 sei er zum zweitenmal nach Sardinien geschickt worden. Von einer zweimaligen Fahrt des Hannibal nach Sardinien findet sich in den Quellen nirgends eine Spur.

3) Was ich für wahrscheinlicher halte; vgl. meine Besprechung von Vareses Schrift in der *Deutschen Lit. Ztg.* 1904 Sp. 672 ff. und den Aufsatz im *Philol.* 66, 1907 S. 148. — Ein ganz analoger Fall ist die Ueberfahrt des Hanno, der bei den Aegatischen Inseln VI *Id. Mart.* von Lutatius besiegt wurde. Beidemale (im J. 258 unter Hannibal und im J. 241 unter Hanno) scheint die punische Flotte den Beginn der für die Schifffahrt günstigeren Jahreszeit (die mit dem Untergang des Arctur ungefähr um den 24. Febr. jul. Kal. oder nach Vegetius am 10. März jul. anfängt) abgewartet, dann aber auch keinen Augenblick länger gezögert zu haben.

Mommsen (*CIL* I 18) und Meltzer (II 284) die Nachricht „als glaubhaften Bestandteil der annalistischen Ueberlieferung hingenommen“.

Ich möchte aber noch weitergehen zu der Behauptung: die Nachricht von Niederlage und Tod des Hanno ist nicht nur keineswegs unwahrscheinlich, sondern geradezu notwendig anzunehmen, wenn man den Gang der Ereignisse begreifen will. Wenn nämlich Hanno, wie Eliäson will, die Insel mit Erfolg gegen Scipio behauptet hätte, aus welchem Grunde hätten dann die Karthager, in deren Art es gar nicht lag, übermässige, nicht durch den Augenblick notwendig geforderte Anstrengungen zu machen, eine zweite Flotte nach Sardinien geschickt? Wenn Hanno nicht gefallen wäre, wie wäre es zu erklären, dass die Karthager den abgesetzten Hannibal von neuem zum Admiral machten? Kann man annehmen, die Karthager hätten einem siegreichen Feldherrn den bei Mylae geschlagenen Hannibal, dem man zur Vorsicht einige erprobte Trierarchen mitgeben musste (*Pol.* I 24, 5), als Vorgesetzten geschickt? Ich glaube, man braucht diese Fragen nur aufzuwerfen, um sie zu verneinen. Ich halte deshalb das kritische Resultat Eliäsons für einen Rückschritt gegenüber dem von Mommsen und Meltzer eingenommenen Standpunkt¹⁾.

c) Ehrenvolles Begräbnis Hannos.

Wenn man die Niederlage und den Tod des Hanno als historisch ansieht, so ist kein stichhaltiger Grund vorhanden, die Erzählung von der edelmütigen Handlung Scipios gegenüber dem gefallenen Gegner zu verwerfen, wie denn auch Mommsen und Meltzer sie ebenfalls zu den glaubhaften Bestandteilen der Ueberlieferung gerechnet haben.

d) Die Einnahme Olbias.

Am wenigsten Glauben hat die durch Florus und Valerius Maximus überlieferte Notiz gefunden, dass Scipio die Stadt Olbia erobert habe. Sie wird auch von solchen verworfen, die Hannos Niederlage und Tod als historisch gelten lassen²⁾. Indessen wer trotz des Schweigens der Grabchrift und des Zonaras den Sieg des Scipio über Hanno passieren lässt, hat eigentlich kein Recht, gegen die Eroberung Olbias nun plötzlich jenes *argumentum ex silentio* geltend zu machen.

An sich ist die Eroberung Olbias durchaus nicht unwahrscheinlich, vielmehr ist sie auf Grund der historischen Situation — das punische Heer geschlagen, der Führer tot — geradezu zu erwarten. Ich kann mir hier eine Argumentation zu eigen machen, die Eliäson S. 52 — aller-

1) Infolge dieser unrichtigen Ansicht ist auch Eliäsons ausführliche Erörterung über die verschiedenen Hannone (S. 75—81) zu falschen Resultaten gelangt. — Die Besiegung des Hanno durch Scipio hält auch Neumann S. 106 für historisch, begeht aber den Irrtum, sie nach Korsika statt nach Sardinien zu verlegen.

2) Z. B. von Mommsen *CIL* I 18. Neumann S. 110. Meltzer II 284. Münzer *R. E.* IV 1431.

dings in entgegengesetzter Absicht — vorbringt: „Hätte Scipio wirklich vor Olbia das karthagische Heer besiegt, so fragen wir uns wohl mit Recht, ob er denn nicht auch Olbia eingenommen haben müsse. Das karthagische Heer, dessen Mut schon durch die Niederlage, vor allem aber durch den Verlust seines Anführers gebrochen gewesen sein musste, hätte wohl kaum gegen die römischen Soldaten im Ernstfalle Stand halten können, wenn diese, hingerissen von ihren Erfolgen auf Korsika und zu allerletzt durch ihr Waffenglück auf der neuen Insel, die Stadt angefallen hätten. Ist ferner Scipio im Bewusstsein der Bedeutung seines Erfolgs im Stand gewesen, in siegesgewisser Ruhe seinen gefallenen Gegner feierlich zu bestatten, so wird es uns vollständig unfasslich, dass er nicht auch Olbia erobert hat“. Eliäson schliesst nun so: Olbia aber hat Scipio nicht erobert (wegen des Schweigens der Grabschrift); also ist es unwahrscheinlich, dass Hanno vor dieser Stadt gefallen und begraben worden ist. Wir schliessen umgekehrt: Hanno ist vor Olbia besiegt und getötet worden; also ist es höchst wahrscheinlich, dass Scipio als Folge des Siegs Olbia gewonnen hat.

Nach der Besiegung des punischen Heeres und dem Tod Hannos ist jedenfalls eine längere Zeit vergangen, bis die Nachricht nach Karthago kam und man sich dort entschloss, eine neue Flotte unter Hannibal zum Schutz Sardiniens abzuschicken. In dieser Zwischenzeit hatte Scipio jedenfalls keine beträchtliche karthagische Truppenmacht sich gegenüberstehen, und es wäre merkwürdig, wenn es ihm nicht gelungen sein sollte, bei dieser günstigen Situation sich einiger der schwerlich stark besetzten sardinischen Städte zu bemächtigen. Ferner lässt sich aus dem Triumphaldatum schliessen, dass Scipio erst im Frühling 258 Sardinien verlassen hat (s. oben S. 414). Er hat also den Winter 259/58 auf der Insel zugebracht. Wäre ihm das wohl möglich gewesen, wenn er nicht einige feste Städte als Stützpunkte und als Winterlager in seine Gewalt gebracht hätte?

Auf Grund dieser Erwägungen glaube ich mit Bötticher, Haltaus und Luterbacher¹⁾, dass auch die Nachricht von der Einnahme Olbias zu den glaubhaften Bestandteilen der annalistischen Ueberlieferung zu rechnen ist.

e) Scipios Kriegslisten.

Nach Frontin III 10, 2 hat Scipio „eine gewisse Stadt in Sardinien“ durch eine Kriegslist erobert, indem er zum Schein sein Belagerungsheer zurückzog und, während nun die Besatzung unvorsichtig ihn verfolgte, durch eine in der Nähe verborgene Schar die Stadt überrumpeln liess.

Nach Frontin III 9, 4 hat Scipio²⁾ durch eine andere Kriegslist³⁾

1) Bötticher S. 499. Haltaus S. 231. Luterbacher S. 497 f.

2) Dass III 9, 4 trotz des falschen Cognomen- Rufinus sich nur auf den Consul des J. 259 beziehen kann, zeigt Gaudermann *J. f. Ph. Suppl.* 16, 1888, S. 355.

3) Dies hat Eliäson zu wenig beachtet, wenn er S. 38 meint, diese Erzählung sei wohl nur eine Verallgemeinerung des einzelnen Falls, über den III. 10, 2 berichtet

„mehrere Städte Sardiniens“ gewonnen, indem er in der Nacht vor seiner eigenen Landung starke Truppenmassen ausschiffte und versteckte, die dann die Städte angriffen, während er durch seine bei Tag bewerkstelligte Landung die Verteidiger auf sich zog.

Mangels weiterer Beglaubigung lässt sich über diese Nachrichten kein sicheres Urteil fällen. Doch ist eigentlich kein Grund denkbar, weshalb diese Strategeme gerade dem Konsul von 195 beigelegt worden sein sollten, wenn er sie nicht wirklich angewendet hat. Es scheint mir deshalb in diesen Notizen gerade eine Bestätigung für das im Vorhergehenden gewonnene Resultat zu liegen, dass Scipio in der Tat auf Sardinien Erfolg gehabt und mehrere Städte erobert hat. Die in III 10, 2 gemeinte Stadt könnte vielleicht Olbia sein: die in III 9, 4 gemeinten sind offenbar Küstenstädte.

f) Scipios Triumph.

Nach den Triumphalaktent und Entrop hat Scipio einen Triumph gefeiert. Die geschichtliche Situation, wie sie sich uns im Vorhergehenden ergeben hat, bietet keinen Anlass an der Bewilligung eines Triumphs für Scipio zu zweifeln. Er hatte Korsika den Karthagern entrissen und dann in mehrmonatlichem Aufenthalt auf Sardinien das punische Heer besiegt und Olbia nebst anderen Städten erobert. Gegen Schluss seines Amtsjahrs, als er ohnehin im Begriff stand zur Abhaltung der Wahlen nach Rom zu fahren, erschien allerdings eine neue punische Flotte unter Hannibal. Klugerweise vermied es Scipio, in einem Kampf mit dem neu auftauchenden Gegner seine Erfolge noch einmal aufs Spiel zu setzen, sondern hielt an dem schon vorher gefassten Plane heimzufahren fest, natürlich unter Zurücklassung von Besatzungen in den eroberten Städten. Man konnte annehmen, dass diese sich bis auf weiteres gegen punische Angriffe behaupten können: und so erschien Scipio als unbesiegter Sieger über Korsika, Sardinien und den punischen Feldhern Hanno in Rom.

Aus dem Umstand, dass Scipio nach der Heimkehr den Sturmesgottheiten den gelobten Tempel — natürlich aus Beutegeldern — errichtet hat, schliesst Eliäson S. 57, die Beute könne nicht allzu unbedeutend gewesen sein, und er ist ferner geneigt, die Nachricht des Entrop von der grossen Menge Gefangener (*multa milia inde captivorum abduxit*) als glaubhaft gelten zu lassen. Das sind aber beides Momente, die für die Wahrscheinlichkeit eines Triumphes sprechen.

Zweifel an der Geschichtlichkeit dieses Triumphes sind erhoben worden von Ihne, Neuling, G. Schön, Eliäson, und zwar hauptsächlich wegen des Schweigens der Grabchrift¹⁾. Dass dies kein durchschlagender Gegen-

(ähnlich Schermann S. 54). Die beiden Kriegslisten beruhen wohl auf demselben Prinzip, aber die Situationen sind verschieden.

1) Ihne *R. G.* II² 59 rechnet den Triumph zu den leeren Erfindungen. Neuling S. 34 bezeichnet ihn als *furtim additum*, G. Schön, *Das kap. Verz. d. rom. Tr.* 1893

grund ist, wird weiter unten gezeigt werden. Auch ist die Annahme nicht ohne Schwierigkeit, zu der die Skeptiker genötigt sind, dass der Triumph später in das Triumphverzeichnis eingeschmuggelt worden sei. Denn mag auch die Liste für die ältere Zeit auf nachträglicher Ergänzung beruhen: dass in den geschichtlich hellen Zeiten noch ein nicht gefeierter Triumph in die offizielle Liste eingedrungen sein sollte, scheint mir undenkbar. Ich stimme hier vollständig dem Urteil Belochs zu (*Gr. G.* III 2 S. 220): „Dass die kap. Triumphalfasten, wenigstens seit dem Anfang des I. punischen Kriegs, höchst wahrscheinlich aber schon seit Pyrrhus Zeit, auf authentischem Material beruhen, und die darin überlieferten Triumphe durchaus glaubwürdig sind, wird durch jede tiefer eindringende Untersuchung bestätigt“.

§ 5. Zusammenfassung: Ergebnis der kritischen Untersuchung.

Auf Grund der kritischen Prüfung der vorhandenen Berichte stellt sich der Gang der korsisch-sardischen Kämpfe, chronologisch geordnet, folgendermassen dar.

Im Jahr 495 Varr. fährt der Konsul Scipio ungefähr einen Monat nach Antritt seines Amts (s. S. 410), also im Sommer 259 v. Chr., nach Korsika, erobert Aleria und ersetzt den punischen Einfluss durch den römischen. Noch im gleichen Sommer fährt er von Korsika nach Sardinien, ungehindert durch ein von Hanno geführtes karthagisches Geschwader, das den Versuch, ihn von Sardinien abzuhalten, ohne Kampf aufgab¹⁾. Scipio landet auf Sardinien, belagert Olbia, besiegt Hanno, der den Tod sucht und von Scipio ehrenvoll bestattet wird, und erobert dann Olbia und andere Küstenstädte. Den Winter 259/258 bringt Scipio in Sardinien zu: im Frühjahr 258, als Scipios Amtsjahr sich dem Ende näherte, erscheint eine neue punische Flotte unter Hannibal. Scipio weicht einem Kampf mit dem neuen Gegner aus, um nicht kurz vor Abschluss seine bisherigen Erfolge aufs Spiel zu setzen, und fährt unter Zu-

S. 28 findet es „auffällig, dass in der Grabchrift des L. Cornelius der Triumph, der doch als die höchste Ehre galt, nicht erwähnt wird“ und hält Ihnes Verdacht für nicht unberechtigt (vgl. auch G. Schön. *Die Elogien des Augustusforums* 1895 S. 6) Eliäson S. 58 bezeichnet es als „äußerst zweifelhaft, ob dieser Triumph eine historische Tatsache sei“.

1) Ob Hanno erst infolge der Angriffe Scipios in die sardischen Gewässer geschickt wurde (wie Haltaus 220 annimmt) oder bereits längere Zeit sich dort befand (wie Eliäson S. 45 vermutet), wird sich nicht mit Sicherheit entscheiden lassen: doch neige ich mich der ersteren Ansicht zu, weil Hanno von Oro-sius als *in locum Hannibalis subrogatus pro Sardis et Corsis defensandis* bezeichnet wird. So erklärt sich auch leichter, dass er für Korsika gar nichts tat: dafür kam er eben offenbar zu spät. Er traf erst ein, als Scipio schon auf der Fahrt von Korsika nach Sardinien begriffen war.

rücklassung von Besatzungen nach Hause, wo er *V. Id. Mart.*, also $1\frac{2}{3}$ Monate vor Ablauf seiner Amtszeit, triumphiert.

Im Jahr 196 Varr. wird der Konsul Sulpicius nach Sardinien geschickt, weil der eben angekommene Hannibal Versuche zur Rückeroberung der Insel machte. Er hat auf der Insel selbst Erfolge und es gelingt ihm auch, den Hannibal auf offener See zu besiegen und seine Flotte zu vernichten. An Hannibals Stelle übernimmt wieder ein Hanno (vielleicht einer der dem Hannibal mitgegebenen bewährten Trierarchen) den Oberbefehl und bringt einmal den sorglos gewordenen Römern eine Schlappe bei¹⁾. Sulpicius aber fährt am Ende des Sommers 258 nach Hause und triumphiert *III Non. Oct. de Poenici et Sardinis*.

§ 6. Das Fehlerhafte an der Darstellung der Epitomatoren.

Als Resultat der Untersuchung hat sich ergeben, dass die von den römischen Quellen berichteten Einzelheiten über Scipios Tätigkeit in Sardinien sämtlich glaubwürdig sind und in den Rahmen des knappen, von Zonaras gegebenen Exzerpts eingefügt werden können und müssen, und zwar zwischen den Worten *ἐν τῷ αὐτῷ ὁλίῳ ἔλθον* und *ἔρθαι τὸν Κάροχιδριον* zuz. Zonaras hat offenbar nur Ankunft und Abfahrt des Konsuls aus Dio exzerpiert, das Dazwischenliegende weggelassen²⁾.

Trotzdem aber die von ihnen erwähnten Tatsachen sich als richtig erwiesen haben, sind die Kompendienschreiber Florus, Eutrop, Orosius und der Verfasser der Periochä doch von dem Vorwurf der Entstellung des geschichtlichen Sachverhalts nicht ganz freizusprechen³⁾. Der Fehler liegt aber nicht in dem, was sie berichten, sondern in dem, was sie verschweigen, nicht im Zuviel, sondern im Zuwenig. Sie haben nicht erwähnt, dass Scipios sardische Eroberungen durch eine neue punische Flotte wieder in Frage gestellt wurden und dass erst Sulpicius diese Flotte besiegt hat. So ergibt sich ein schiefes Bild und eine zu starke Glorifizierung des Scipio. Hätten wir nur jene Kompendien, so müssten wir den Eindruck gewinnen, als wäre durch Scipio Sardinien genau so wie Korsika dauernd für die

1) Nicht zur See, wie Haltaus S. 240 meint. Nach den Worten des Zonaras kann es sich nur um einen Kampf zu Lande handeln, zumal ja die punische Flotte vernichtet war. So richtig Eliäson S. 71, der aber diesen Erfolg ohne Zweifel übertreibt, wenn er vermutet, er sei der Grund zu des Sulpicius Rückkehr nach Rom gewesen. Nach einer schweren Niederlage hätte dieser nicht triumphiert. Vielleicht errang Hanno seinen Erfolg überhaupt erst nach des Sulpicius Heimkehr.

2) Genau so ist z. B. das Verhältnis von Zon. VIII, 13, 4 zu Dio fr. 43, 22, 23. Anfang und Schluss ist fast wörtlich übernommen, das dazwischenliegende weggelassen.

3) Die Beispielsammler Val. Max. und Frontin werden von diesem Vorwurf natürlich nicht getroffen, da sie ja keinen fortlaufenden und vollständigen Bericht geben, sondern nur einzelne Episoden herausheben.

Römer erobert worden. Tatsächlich aber musste um Sardinien von seinem Nachfolger aufs neue gekämpft werden.

§ 7. Die Grabschrift.

Nachdem wir die einzelnen Berichte auf ihre Glaubwürdigkeit untersucht und den geschichtlichen Tatbestand festgestellt haben, müssen wir nun zum Schluss auf die Grabschrift des Scipio zurückkommen. Die Frage stellt sich für uns so: wie ist es zu erklären, dass die Grabschrift weder die sardischen Unternehmungen des Scipio noch seinen Triumph erwähnt?

Wenn Haltaus S. 232 den Gedanken aussprechen konnte, es liege in der Inschrift vielleicht nur der Anfang der auf Scipio gemachten Nämie vor, so ist diese Vermutung heute nicht mehr möglich, nachdem Wölfflin darauf aufmerksam gemacht hat: 1) dass alle vier erhaltenen Scipionen-Grabschriften aus je sechs Saturnischen Versen bestanden, 2) dass in den zwei ältesten die Disposition ganz konform ist: die drei ersten Verse enthalten den Namen mit ehrender Charakterisierung, die drei letzten geben die Ämter und die Taten¹⁾. Daraus geht hervor, dass die Inschrift vollständig ist: für die Nichterwähnung Sardinien und des Triumphs muss also eine andere Erklärung gesucht werden.

Wir haben gefunden, dass Scipio auf Sardinien ganz ähnliche Erfolge errang wie auf Korsika: und es ist demgemäss im Triumphaltitel Sardinien gleichmässig neben Korsika und den Puniern genannt. Warum erwähnt nun die Grabschrift nur Korsika und schweigt über Sardinien? Die Erklärung dafür liegt in der Abfassungszeit. Die Grabschrift ist frühestens nach Scipios Tod (c. 240), nach Wölfflins Ansatz aber sogar erst um 200 v. Chr. abgefasst worden. Sechs Jahrzehnte nach den Ereignissen steht man diesen objektiver gegenüber; man kann sie von einem höheren geschichtlichen Standpunkt aus betrachten. Wesentliches von Unwesentlichem, Dauerndes von Flüchtigem unterscheiden. Als Scipio im Frühjahr 258 nach Hause fuhr, schienen beide Inseln in gleicher Weise den Puniern entrissen. Das feindliche Heer war geschlagen, der Führer Hanno gefallen: mit Recht konnte in diesem Zeitpunkt Scipio einen Triumph über die Punier, Sardinien und Korsika verlangen. Zur Zeit der Abfassung des Elogiums aber wusste man, dass nur die Eroberung Korsikas dauernd war²⁾, während um Sardinien im folgenden Jahre Scipios

1) S. B. Münch. Ak. 1892, S. 194, 219. Bei den zwei andern Elogien war dieselbe Gliederung nicht möglich, weil die betr. Scipionen jung starben ohne Ämter und Taten. (S. 198 f.).

2) Nissen, *Ital. Landeskunde* I 365: „Endlich ward Korsika 259 v. Chr. von Konsul Scipio Barbatus . . . für Rom dauernd erobert“. Eliäson S. 43, I moniert mit Recht, dass der Konsul nicht Barbatus hiess, sondern vielmehr des Barbatus Sohn war. Mit Unrecht aber findet er in dem Worte „dauernd“ eine Uebertreibung; er selber meint, Korsika sei ebenso wie Sardinien wieder in die Hände der Karthager ge-

Nachfolger von neuem kämpfen musste. Auch die Erfolge des Sulpiciens waren nicht von Bestand; denn am Ende des Kriegs war Sardinien wieder in karthagischem Besitz und erst während des Söldnerkriegs haben die Römer durch eine wenig ehrenvolle Politik Sardinien im Jahr 238 definitiv in ihre Gewalt bekommen. Es ist deshalb sehr begreiflich, dass auf Scipios Grabstein nur geschrieben werden konnte: *hic cepit Corsicam*, nicht aber auch: *hic cepit Sardiniam*.

Aber wenn dem Scipio nicht die definitive Eroberung Sardinien's zugeschrieben werden konnte, warum ist nicht wenigstens sein Sieg über Hanno und die Einnahme Olbias erwähnt worden? Die Erklärung dafür liegt in der Entwicklungsgeschichte der römischen Grabschriften. Wer das Elogium Scipios als historisches Dokument in der Weise verwertet, dass er alles darin nicht Erwähnte als unwahr verwirft, der geht dabei von der Voraussetzung aus, die Grabschrift müsse alles aufzählen, was irgend zur Verherrlichung des Verstorbenen dienen könnte. Diese Voraussetzung ist aber durchaus willkürlich. Sie kann sich nicht auf analoge Beispiele berufen; und sie wird entschieden widerlegt, wenn man die Geschichte der Scipionengrabschriften ins Auge fasst: Nach dem Tod des L. Cornelius Scipio wurde zunächst nur eine kurze Inschrift in Prosa mit roten Buchstaben aufgemalt; sie enthielt nur Namen und kurlische Aemter. Erst später (c. 200) kam die poetische Grabschrift hinzu, die eingemeisselt wurde und ausser Namen und Aemtern auch noch Taten anführte¹⁾. Zeigen fallen. Beweise kann er aber dafür absolut keine anführen; es spricht vielmehr alles dagegen. Auf Korsika haben die Karthager von jeher viel weniger Wert gelegt als auf Sardinien, weil es für sie aus verschiedenen Gründen nicht so wichtig war; dies wird von Heeren (*Ideen* II³ S. 83), Hultaus (220 ff. 227), Neumann (S. 105), Meltzer (II 283) des näheren ausgeführt. So ist denn auch Korsika im Jahr 258 von den Punieren nicht mehr zurückzuerobern versucht worden; Sulpicius konnte sich so gleich gegen Sardinien wenden (Meltzer II 285. Auch Eliason S. 66 gibt dies zu). Wenn ferner in den Friedensbedingungen des Regulus (Dio fr. 43. 22) die Abtretung Siziliens und Sardinien's verlangt wird, während von Korsika gar nicht die Rede ist, so beweist das, dass zwar in Sardinien, nicht aber in Korsika die Punier sich wieder festgesetzt hatten. Auch während des Söldnerkriegs ist immer nur von Sardinien die Rede. Korsika konnten die Punier nicht abtreten, weil sie es seit 259 nicht mehr besaßen. So wird denn Nissens Satz zu Recht bestehen. Auch Niese *RG.* 101 sagt vom J. 259: „Korsika ward erobert, aber Sardinien verblieb nach mannigfaltigen Kämpfen in den Händen der Karthager“.

1) Die ältere rotgemalte Grabschrift (jetzt im Vat.-Mus. in Rom) lautet:

[L] Cornelio . L. f. Scipio

[a]idiles . cosol . censor

Die spätere poetische Inschrift (jetzt in der Barberinischen Bibl. in Rom) lautet:

Hunc oino . plourame . cosentiant . R[omano]

Duonoro . optumo . fuise . viro

Luciom . Scipione . filios . Barbati

[Co]nsol . censor . aidilis . hic . fuit . apud eos

Hec . cepit . Corsica . Meritumque . urbe

Dedit . Tempestatibus . aide . mereto.

sich hier zwei Stufen der Entwicklung, so sind beim Sarkophag des Vaters dieses Scipio, des Barbatus, sogar drei zu konstatieren: hier wurden anfänglich nur die Namen (ohne Aemter) mit roter Farbe angeschrieben; später (wohl gleichzeitig mit der ersten Inschrift des Sohnes) wurde eine zweite Inschrift, enthaltend Namen und Aemter, auf Stein eingehauen; wiederum später (wohl nicht lange nach der poetischen Inschrift des Sohnes) wurde auch bei Barbatus unter Auskratzung der zweiten Inschrift eine dritte angebracht, welche Namen, Aemter und Taten in sechs Saturniern enthielt. Es ergibt sich daraus, dass die Grabschriften nur ganz allmählich ausführlicher wurden und dass die Beifügung von Taten bei der Inschrift des uns beschäftigenden Scipio überhaupt eine Neuerung war. Darf man sich unter diesen Umständen wundern, dass man bei dem ersten Versuch in der Aufzählung der Taten sparsam war und sich auf die wichtigsten beschränkte, auf die, welche Rom einen dauernden Gewinn verschafften? Auch von den Aemtern sind ja nur die wichtigsten, die kurulischen, genannt. Dass schon die Abfassung in gebundener Rede eine gewisse Kürze und Abrundung empfahl, wird ebenfalls nicht ausser Acht zu lassen sein (vgl. die Sechszahl der Saturnier und dazu Wölfflin S. 197).

Endlich ist nach einer Erklärung dafür zu suchen, dass der Triumph „diese höchste Ehrung eines römischen Bürgers“ (1, in der Grabschrift nicht erwähnt wurde. Sie liegt wohl eben darin, dass der Triumph eine dem Scipio widerfahrene Ehrung, nicht eine von ihm vollbrachte Tat ist. Augenscheinlich war es die Tendenz des Verfassers, die Verdienste des Verstorbenen um sein Volk hervorzuheben: deshalb wird er als *bonorum optimus vir*, als „bester Patriot“ gepriesen; deshalb werden mit den Worten *consol censor audilis hic fuit apud vos* die vorübergehenden Bürger apostrophiert²⁾ und an die Leistungen des Verstorbenen für den Staat erinnert; die Eroberung von Korsika bedeutete einen dauernden Machtzuwachs; und auch die Erbauung des (ganz in der Nähe der Scipionengräber stehenden) Tempestastempels diente dem Staatsinteresse. Offenbar will also die Grabschrift nur die Taten nennen, durch die Scipio sich den Anspruch auf ewige Dankbarkeit verdient hat³⁾. Durch die Gewährung

Die Ergänzungen sind nach Wölfflin gegeben (*S.-B. Münch. Ak.* 1892 S. 191. Vgl. *Revue de phil.* XIV 1899 S. 113 ff.). Zum Teil andere Ergänzungen in *CIL* I n. 32.

1) Vgl. übrigens Laqueur, *Ueber d. Wesen d. röm. Triumphs*, *Hermes* 1909 S. 236.

2) Wölfflin S. 214: „*apud vos* konnte jeder römische Dichter schreiben, welcher die Rolle des Cicero übernahm; Ennius musste so schreiben und nicht *apud nos*, weil er erst i. J. 184 das römische Bürgerrecht erhielt.“ Ich glaube nicht, dass der Dichter in eigenem Namen spricht, sondern es ist die *gens*, die durch das *elogium* die Vorübergehenden, die Mitbürger, anredet.

3) Vgl. Nissen *Ih. M.* 41, 1886 S. 484: „Sehen wir von der blossen Namensnennung, die das Eigentumsrecht sichert, ab, so verfolgt eine jede Grabschrift den Zweck, das Gedächtnis des Toten bei den Lebenden zu erhalten. Je nach der Stellung, welche der Tote innegehabt, wendet sie sich an einen engeren oder weiteren

des Triumphs hat er schon zu seinen Lebzeiten einen Teil des Dankes abgestattet bekommen. Die Grabschrift aber will nur das Soll der Rechnung buchen, nicht das Haben, nur die Ansprüche an den Dank der Nachwelt, nicht den schon von der Mitwelt gespendeten Dank. Als die *gens Scipionum* um 200 v. Chr. die poetischen Inschriften am Grabmal der längst verstorbenen Vorfahren anbringen liess, war es ihre Absicht, dem Volke vorzuhalten, welche Verdienste schon ihre Ahnen um den Staat sich erworben haben. Bei dieser Tendenz war kein Grund vorhanden, den Triumph zu erwähnen. Auch die Ignorierung des Siegs über Hanno und der Eroberung Olbias wird von diesem Gesichtspunkt aus von neuem verständlich. Durch diese Taten hatte Scipio wohl private Lorbeeren errungen, aber für den Staat nichts Dauerndes gewonnen.

Man hat bisher stets die Grabschrift als Prüfstein für die historischen Berichte betrachtet¹⁾. Darin sehe ich ein methodisch falsches Verfahren. Die Ueberlieferung nach dem Elogium zu kritisieren, wäre nur dann berechtigt, wenn uns über die Absicht des Verfassers im speziellen oder über einen feststehenden Usus bei Grabschriften im allgemeinen Genaueres bekannt wäre. Dies ist nicht der Fall, da ja die Grabschrift unseres Scipio die älteste uns erhaltene und wahrscheinlich sogar überhaupt die älteste poetische Grabschrift bei den Römern, also ein *Novum* in ihrer Art ist. Wir müssen somit den umgekehrten Weg einschlagen: zuerst sind die vorhandenen Berichte ohne Rücksicht auf das Elogium einer Prüfung auf ihre Glaubwürdigkeit zu unterziehen; dann erst kann durch Vergleichung des als historisch Ermittelten mit dem, was die Grabschrift davon erwähnt, ein Schluss auf die Absicht gezogen werden, die den Verfasser der Grabschrift oder dessen Auftraggeber leitete. Dies ist im Vorhergehenden versucht worden.

II. Der Bericht des Polybios und seine angeblich fehlerhafte Chronologie.

§ 1. Der Wortlaut des Berichts.

Einer gesonderten Untersuchung bedarf der Bericht des Polybios, der sowohl wegen seiner Kürze als auch wegen seiner Stellung im Zusammenhang der Polybianischen Erzählung Anlass zu Erörterungen und Missverständnissen gegeben hat.

Alles was Polybios über die Kämpfe um Korsika und Sardinien in

Leserkreis. Für öffentliche Verdienste nimmt sie die Dankbarkeit der gesamten Bürgerschaft in Anspruch und zählt deshalb alle diejenigen Taten her, auf die sich ihr Anspruch gründet. Freilich hat in dieser Hinsicht die Mode stark gewechselt usw."

1) Z. B. Meltzer II 281: „Auf Sardinien dagegen hat Scipio keinen Erfolg gehabt. Dies wird durch das Schweigen der Grabschrift unwiderleglich bewiesen". Eliäson S. 53: „Olbias hat Scipio nicht erobert: Das Schweigen der Grabschrift über diesen Punkt bietet ein unwiderlegbares Zeugnis gegen eine solche Annahme".

den zwei Jahren 495 und 496 Varr. mitteilt, ist in folgenden Sätzen enthalten:

1 24, 5: Μετὰ δὲ ταύτην τὴν πράξιν ὁ μὲν Ἀρρίβας ἔχων τὰς διασωθείσας ναῦς ἀπέπλευσεν εἰς τὴν Καρχηδόνα,

μετ' οὐ πολὺ δ' ἐκείθεν εἰς Σαρδόνα διῆρε, προσλαβὼν ναῦς καὶ πρὸς τὼν ἐνδόξων τριήρχων.

(6) Χρόνῳ δ' οὐ πολλοῖς κατόπιν ἐν τῇ Σαρδόνι συγκλησθεὶς ἐπὶ Ῥωμαίων ἐν πρὶ ζυμένι καὶ πολλὰς ἀποβαλὼν τὼν νεῶν, παρανίκα ἀνέλιξις ἐπὶ τὼν διασωθέντων Καρχηδόντων ἀνιστασάντων.

(7) Ῥωμαῖοι γὰρ αἱ τῆς θαλάσσης ἱψαρῖο καὶ τὼν κατὰ Σαρδόνα παραμύτων εὐθέως ἀνείχοντο.

§ 2. Die auffällige Kürze des Berichts.

Von allen Ereignissen auf Korsika und Sardinien in den beiden Jahren 495 und 496 erwähnt Polybios nur die Ankunft des Hannibal mit seiner Flotte in Sardinien, die wir nach den übrigen Berichten an das Ende des Jahres 495 zu setzen haben (s. S. 413 f.), ferner die missliche Lage, in die er durch die Römer gebracht wurde, und endlich seinen Tod von der Hand der eigenen Landsleute, beides Ereignisse, die dem Jahr 496 angehören. Die Namen der römischen Feldherrn nennt Polybios nicht; auch von Korsika ist gar nicht die Rede.

Am auffälligsten hat man es gefunden, dass Polybios, der Freund und Günstling der Scipionen, die Tätigkeit des Konsuls Scipio auf Korsika und Sardinien vollständig mit Stillschweigen übergeht. Dass es verkehrt ist, daraus mit Ihne und Neuling einen Beweis gegen die Geschichtlichkeit der sardischen Erfolge herzuleiten, während man die korsischen, obwohl von Polybios ebenfalls nicht erwähnt, ruhig gelten lässt, ist schon oben betont worden (S. 411). Ganz unmöglich ist auch Gortzitzas Meinung (S. 11), die Erfolge des Scipio seien von Fabius infolge des Gegensatzes zwischen dem Hause der Fabier und dem Hause der Scipionen absichtlich unterdrückt worden, und Polybios habe sie deshalb übergangen, weil er sie bei Fabius nicht gefunden. Diese für Fabius beleidigende Vermutung ist absolut unbeweisbar, ja im Gegenteil schon deshalb ganz ausgeschlossen, weil Polybios, der Freund der Scipionen, eine solche Parteilichkeit des Fabius gewiss entdeckt hätte; nirgends wirft er aber in seiner mehrfachen Polemik gegen Fabius ihm derartiges vor.

Die einzig richtige Erklärung für das Schweigen des Polybios über Scipios Taten liegt darin, dass er für den I. punischen Krieg nur eine gedrängte Übersicht der Hauptereignisse geben wollte. Weil nun die Unternehmungen gegen Korsika und Sardinien für den Fortgang des Kriegs nicht von einschneidender Bedeutung waren, deshalb hat er sie nur im Vorbeigehen gestreift. Dass er sich auch durch den Umstand, dass ein Mitglied

des Scipionenhauses sich bei dieser Gelegenheit Lorbeeren holte, nicht verleiten liess, von seinem Programm abzugehen, stellt seiner Unparteilichkeit und Objektivität ein glänzendes Zeugnis aus.

§ 3. Die chronologische Schwierigkeit.

Die in § 1 zitierten Worte des Polybios sind angeschlossen an die Erzählung von Ereignissen, die ins Jahr der Seeschlacht bei Mylae, 494 Varr., fallen. Es sind dies die Befreiung von Egosta und die Eroberung von Makella durch die Römer, sowie ein Sieg des karthagischen Feldherrn Hamilkar, des Führers der Landmacht, über eine römische Heeresabteilung zwischen Thermä und Paropus (I 24, 2—4). Die Worte *μετὰ δὲ ταύτην τὴν πράξιν*, mit denen der oben ausgehobene Passus beginnt, beziehen sich eben auf diesen Erfolg des Hamilkar.

Andererseits fährt Polybios nach dem zitierten Abschnitt (§ 5—7) fort mit den Worten: (§ 8) *τὰ δ' ἐν τῇ Σικελίᾳ σιγαλόαιδα τῶν Ῥωμαίων κατὰ μὲν τὸν ἐξῆς ἐνιαυτὸν οὐδὲν ἄξιον ἐπαύξασθαι λόγον, τοῦ δὲ προσδεξιμένοι τοὺς ἐπιταγασταμένους ἄρχοντας Ἀβλὸν Αἰλίων καὶ Γάιον Σουλπίκιον ὀφικισαὶ ἐπὶ τὸν Πάροπον διὰ τὸ τὰς τῶν Καρχηδονίων δυνάμεις ἐκεῖ παραχειμαΐζειν*. Da nun A. Atilius und C. Sulpicius im Jahr 496/258 Konsuln waren, so sind die vorhergehenden Worte *κατὰ μὲν τὸν ἐξῆς ἐνιαυτὸν* auf das Jahr 495/259 zu beziehen.

Demnach scheint es, als sei alles vor den Worten *κατὰ μὲν τὸν ἐξῆς ἐνιαυτὸν* Stehende, also alles in § 5—7 Erzählte, von Polybios noch in das Jahr 494 verlegt worden. In der Tat haben sich auch unter den Neueren manche durch diese Anordnung bei Polybios verleiten lassen, die Fahrt des Hannibal nach Sardinien, seine Niederlage und seinen Tod daselbst noch unter 494 Varr. zu erzählen¹⁾. Dies kann aber unmöglich richtig sein, da es im Widerspruch mit den klaren und ausführlichen Berichten anderer Quellen steht, nach denen die Katastrophe des Hannibal in das Konsulatsjahr des Sulpicius 496 fällt.

Deshalb hat man gewöhnlich angenommen, Polybios habe hier einen chronologischen Irrtum begangen und man hat die Entstehung desselben auf verschiedene Weise zu erklären gesucht. So sagt Gortzitzka (S. 11 A. 30): „Weil Fabius hier so kurz gewesen ist und den Namen des Konsuls, der hier befahlte, weggelassen hat, ist diese Stelle auch in ein falsches Jahr (494) geraten“. Allein Fabius, der ja annalistisch erzählte, hat die Besiegung des Hannibal doch gewiss unter dem Jahrestitel *A. Atilio C. Sulpicio* gebracht, konnte also zu einem derartigen chronologischen Irrtum keinen Anlass geben. Nicht bei den Quellen, sondern bei Polybios

1) So Hudemann im *Phil.* II 1847 S. 629. Duruy, *Hist. des Rom.* I 1879 p. 452 (diese stellen es dann, im Widerspruch mit Polybios und Zonaras s. oben S. 412, so dar, als sei Hannibal nach der Schlacht bei Mylae mit einem Teil seiner Truppen direkt nach Sardinien geflohen); ferner Holm *G. Stz.* III S. 17.

selber sucht Meltzer II 566 die Entstehung des Irrtums: „Es erhellt, dass hier Polybios in einer Hinsicht einen Fehlgriff getan hat, der nicht ohne Folgen für die ganze Verteilung der Ereignisse und Personen bei ihm geblieben ist. Augenscheinlich ist er zunächst durch die ihm vorliegenden Ueberlieferungen über eine zweimalige Expedition nach Korsika und Sardinien, sowie über den Tod des einen karthagischen Feldherrn bei der ersten, des andern bei der zweiten zu der Annahme veranlasst worden, dass er es mit einer sogenannten Dublette zu schaffen habe; seine Zweifel mochten durch das zweimalige Vorkommen von Anführern namens Hanno noch gesteigert werden. So drängte er die korsisch-sardischen Ereignisse auf das Jahr 495/259 zusammen und liess nur den einen, Hannibal, und zwar von den eigenen Leuten getötet werden“. Hiegegen ist in erster Linie der Einwand zu machen, dass Polybios die korsisch-sardischen Ereignisse nicht ins Jahr 495 zusammengedrängt hat: es müsste vielmehr, wenn chronologische Anordnung vorausgesetzt wird, gesagt werden, dass sie von Polyb noch ins Jahr 494 verlegt seien¹⁾. Eliäson (S. 34) hat diesen schwachen Punkt in Meltzers Darlegung wohl durchschaut und gibt auch zu, dass dieser Umstand dessen Erklärung zu entkräften scheine. Aber statt sie aufzugeben, sucht er sie zu stützen durch eine weitere Hypothese: „Die Ereignisse auf Sardinien haben sich nach der Uebersetzung des Polybios in einem Jahre zugetragen und zwar unter Scipios Konsulat (495); da jedoch zwei Scipionen in zwei aufeinanderfolgenden Jahren (494 und 495) Konsuln waren, hat Polybios sie miteinander verwechselt“ und also die sardischen Ereignisse in 494 statt, wie er eigentlich, aber auch irrtümlich, wollte, in 495 verlegt. Allein wie kann man dem Polybios eine solche Verwechslung zutrauen, zumal er von dem Scipio des Jahres 494 berichtet hat, dass er schon vor der Schlacht bei Mylae von den Puniern gefangen genommen wurde? (I 21, 7. 8). Dass

1) Der Irrtum, als hätte Polyb die Katastrophe Hannibals ins Jahr 495 gesetzt, rührt von Niebuhr (*R. G.* III 680. 684) her, dem auch Neumann S. 106 und Görtzitz S. 11 folgten. Das Jahr 495 kann aber gar nicht in Frage kommen. Denn es sind nur zwei Fälle möglich: Entweder hatte Polybios die Absicht, in chronologischer Folge zu erzählen; dann muss man zugeben, dass er Hannibals Tod, da er ihn vor dem ἐξῆς ἐναετός = 495 bringt, noch ins Jahr 494 gesetzt und damit einen chronologischen Irrtum begangen hat. Oder aber ist Polybios hier von der chronologisch-annalistischen Erzählung mit Bewusstsein abgewichen; dann ist eine exakte Datierung der antizipierten Ereignisse aus ihm nicht abzuleiten, diese vielmehr nur den andern Quellen zu entnehmen. Denn gibt man einmal zu, dass Polybios aus späterer Zeit etwas vorausgenommen habe, so kann er ebensogut um mehrere Jahre wie um eines vorgegriffen haben, und es ist methodisch falsch, bei ihm einen Widerspruch mit der übereinstimmenden Chronologie der andern Quellen anzunehmen, statt eben nach diesen Quellen das Mass der Anticipation bei Polyb zu bestimmen. — Ferner hat Niebuhr die Berichte über Hanno und Hannibal in unzulässiger Weise kontaminiert, indem er den Hannibal von Scipio besiegt, dann von den Karthagern gekreuzigt und von den Römern ehrenvoll bestattet werden lässt.

durch diese Hypothese Eliäsons der von Meltzer stammende Grundgedanke nicht an Wahrscheinlichkeit gewonnen hat, dürfte einleuchtend sein. Auch an sich hat die Vermutung Meltzers, Polybios habe eine Dublette angenommen, nicht viel Bestechendes. Denn der Verdacht einer Dublette liegt doch nur dann nahe, wenn die beiden Fälle sehr ähnlich sind. Nun heisst aber der erste punische Feldherr Hanno und ist im Kampf gefallen, der zweite heisst Hannibal und ist von seinen eigenen Leuten gekrenzt worden: das sind ganz verschiedene Situationen. Auch das zweimalige Vorkommen von Anführern namens Hanno konnte den Polybios nicht auf diese Idee bringen, da gerade der Name Hanno wie auch Hannibal und Hamilkar in der Zeit des 1. punischen Kriegs öfters bei verschiedenen Personen vorkommt. Ausserdem hat Polybios die zwei Expeditionen nach Sardinien sowie den Tod der beiden karthagischen Feldherrn zweifellos nicht nur bei Fabius, sondern auch bei Philinus gefunden: wenn ihm aber von karthagischer wie von römischer Seite dasselbe berichtet wurde, konnte er nicht auf den Verdacht einer Dublette geraten.

§ 4. Der Zweck des Polybianischen Berichts.

Die bisher besprochenen Erklärungsversuche scheinen mir deshalb vor allem misslungen zu sein, weil sie von der falschen Voraussetzung ausgehen, dass Polybios die korsisch-sardischen Ereignisse, bezw. das was ihm daran als historisch erschien, habe schildern wollen. Allein man beachte genau den Text des Polybios und man wird zugeben: Nicht die Aktionen der Römer gegen die beiden Inseln sind das Thema; denn Korsika wird gar nicht genannt und auch die Tätigkeit der Römer auf Sardinien nicht als Selbstzweck erzählt, sondern nur gelegentlich erwähnt, um das Missgeschick des Hannibal zu begründen (*Ποικαῖον γὰρ πρὸς*, § 7). Man kann aber auch nicht sagen, der Zweck der Zeilen sei die Schilderung der karthagischen Unternehmungen zum Schutz der Inseln; denn die Tätigkeit Hannos im Jahr 495 wird ja ganz übergangen. Vielmehr sind die Mitteilungen in 24, 5—7 offenbar lediglich durch das Interesse für die Person des Hannibal diktiert. Hannibal ist nach seiner Niederlage bei Mylae zuerst nach Karthago gefahren, später ist er nach Sardinien geschickt und dort von den Römern besiegt und von seinen Landsleuten gekrenzt worden: das ist der Inhalt der Polybianischen Notiz. Um Hannibal dreht sich alles. Daraus erklärt sich auch die Nichterwähnung Korsikas: mit dieser Insel hatte Hannibal nichts zu tun gehabt.

Dass wir damit den Zweck des fraglichen Passus richtig erkannt haben, wird durch die Beobachtung bestätigt, dass auch sonst in der Erzählung des Polybios ein besonderes Interesse für diesen Hannibal und seine Geschieke zu Tage tritt. Er begegnet uns zum erstenmal als Ver-

teidiger von Agrigent (I 18, 7; 19, 7); nach der Niederlage des Entsatzheeres bringt er durch Kühnheit und List sich und die Besatzung in Sicherheit (19, 12—14). Im Jahr 491 ist er Befehlshaber der in Panormos stationierten punischen Flotte (21, 6); durch seinen Unterfeldherrn Boodes bringt er den Konsul Scipio in seine Gewalt; wenige Tage später lässt er sich selber bei einer Erkundungsfahrt mit 50 Schiffen von den Feinden überraschen¹⁾ und entrinnt mit knapper Not der Gefangenschaft: *καὶ τὰς μὲν πλείους ἀπέβαλε τῶν νεῶν, αὐτὸς δὲ μετὰ τῶν ἐπολιτευθεισῶν ἀνελάστωσεν καὶ παραδόξως διέφυγεν* (21, 11). In der Schlacht bei Mylae sodann führte Hannibal das Kommando auf der Heptere des Königs Pyrrhus: *ἔγειτο δ' Ἀρρίβας αὐτῶν — οὐτος δ' ἦν ὁ τὰς ὀνείμεις ἐκκλίψας νεκτὸς ἐκ τῆς τῶν Ἀζοργαρινῶν πόλεως — ἔχων ἐπιτόχῃ τῇ γενομένην Πρώτον τὸν βασιλέως*. Das Admiralschiff wird von den Römern erobert; fast mit denselben Worten wie 21, 11 wird Hannibals Rettung aus höchster Gefahr geschildert: *Ἀρρίβας δ' ἀνελάστωσεν καὶ παραδόξως αὐτὸς ἐν τῇ σκάφῃ διέφυγεν* (23, 7). Diese persönlichen Details — die Identifizierung mit dem Retter der Agrigentinischen Besatzung, die Notiz über das Admiralschiff, die Hervorhebung der dreimaligen unerwartet glücklichen Rettung aus der Gefahr der Gefangennahme — verraten deutlich das besondere Interesse an dem Helden. Es ist begreiflich, dass Polybios seinen Lesern nicht vorenthalten wollte, wo und wie den so oft der Gefahr glücklich Entronnenen schliesslich doch sein Schicksal ereilt hat. Diesem Zweck und keinem anderen — also nicht der Schilderung der römischen Unternehmungen gegen Korsika und Sardinien — dienen die kurzen Notizen in 24, 5—7. Hat doch Polybios dem Hannibal noch über dessen Tod hinaus sein Interesse bewahrt: in I 43, 4 erwähnt er seinen Sohn, der ebenfalls Hannibal hiess, mit den Worten: *τὸν υἱὸν τὸν Ἀρρίβου τοῦ μεταλλήχατος ἐν Σαρόδιον*.

§ 5. Die Lösung der chronologischen Schwierigkeit.

Mit der Erkenntnis, dass Polybios in 24, 5—7 nicht die Kriegsergebnisse, sondern das Schicksal des Hannibal schildern will, ergibt sich eine einfache Lösung der chronologischen Schwierigkeit: Polybios hat nicht einen chronologischen Irrtum begangen, sondern hat sich eine bewusste

1) Diese Erzählung ist nach Beloch (*Gr. G.* III, 1 S. 677, 1. III, 2 S. 12) nichts weiter als ein Duplikat der Schlacht bei Mylae (der karth. Admiral rettet sich das einemal ἀνελάστωσεν καὶ παραδόξως, das anderemal ἀνελάστωσεν καὶ παραβόλως) und zwar die Version des Philinus. Es ist charakteristisch, dass Meltzer sich dieser Einsicht verschliesst. Ich kann mir gleich Meltzer diese „Einsicht“ nicht aneignen. Um andere Einwände zu übergehen, so ist doch jedenfalls die Gleichheit der Ausdrücke für die Rettung des Hannibal kein Beweis dafür, dass der eine Bericht (21, 9—11) aus Philinus, der andere (23, 1—10) aus Fabius stammt, sondern eher umgekehrt dafür, dass beide Erzählungen von Hannibals Rettung demselben Autor (dem Philinus) entnommen sind und somit auch wirklich auf zwei verschiedene Fakta sich beziehen.

Abweichung von der chronologischen Folge gestattet¹⁾. Die Notizen über Hannibal sind ein Exkurs, den ein moderner Historiker als Anmerkung gegeben hätte²⁾. Bei einer solchen Digression ist es nun aber nicht verwunderlich, dass Polybios über das Jahr 191, an dem die Erzählung der Kriegsergebnisse stand, hinausgegriffen hat. Dass er das tut, gibt er übrigens deutlich genug zu erkennen, dadurch, dass er die einzelnen Akte durch die Formeln $\mu\epsilon\tau' \omicron\upsilon \pi\omicron\lambda\acute{\omicron}\epsilon$ und $\chi\omicron\rho\omicron\upsilon\omicron\varsigma \delta' \omicron\upsilon \pi\omicron\lambda\lambda\omicron\iota\varsigma \chi\alpha\tau\acute{\omicron}\tau\upsilon\omicron\upsilon$ trennt. Diese allerdings ganz unbestimmten Zeitangaben zeigen doch deutlich, dass das in 4—6 Erzählte nicht in ein und dasselbe Jahr von Polybios gesetzt werden will. Eine genauere Angabe der Intervalle schien dem Autor bei dieser beiläufigen Notiz, die gar nicht dazu bestimmt war, den chronologischen Faden der Kriegserzählung fortzusetzen, nicht notwendig zu sein. Wir aber müssen diese unbestimmten Distanzangaben mit Hilfe dessen interpretieren, was uns aus den übrigen Quellen bekannt ist. Darnach fällt Hannibals Fahrt nach Karthago in 191, die durch die Formel $\mu\epsilon\tau' \omicron\upsilon \pi\omicron\lambda\acute{\omicron}\epsilon$ davon getrennte Fahrt nach Sardinien ans Ende von 495 (Frühjahr 258), der $\chi\omicron\rho\omicron\upsilon\omicron\varsigma \delta' \omicron\upsilon \pi\omicron\lambda\lambda\omicron\iota\varsigma \chi\alpha\tau\acute{\omicron}\tau\upsilon\omicron\upsilon$ angesetzte Tod des Hannibal ins Jahr 496 (Sommer 258).

§ 6. Die angeblich falsche Verteilung von Ereignissen und Personen bei Polybios.

Meltzer hat an der früher zitierten Stelle II 566 ausgeführt, die irrtige Zusammendrängung der korsisch-sardischen Ereignisse auf das Jahr 495 259 habe bei Polybios zwei weitere Irrtümer in der Verteilung der Ereignisse und Personen zur Folge gehabt.

Erstens habe Polybios das Gefecht bei Thermä und Paropus, nach dem erst Hannibal nach Karthago fuhr, zeitlich weiter hinaufgerückt und es ins Jahr 191 gelegt, während es nach Meltzers Meinung in 495 gehört.

Zweitens habe er durch jene Zusammendrängung für das Jahr 496 258 beide Konsuln zur Verfügung bekommen und deshalb den C. Sulpicius anstatt des C. Aquillius Florus (Konsul 495, Prokonsul 496) das zweite Heer auf Sizilien befehligen lassen.

1) So richtig Reuss *Phil.* 60 S. 108 n. 141: „In I 24, 5 u. 6 greift Polyb. mit der Erzählung von Hannibals Tod bereits in das Jahr 258 über, um mit § 8 zu dem Jahr 259 zurückzukehren“. Seine daran geknüpften Bemerkungen über das Quellenverhältnis kann ich jedoch nicht billigen, s. unten S. 439.

2) Wenn wir uns die Worte $\mu\epsilon\tau' \omicron\upsilon \pi\omicron\lambda\acute{\omicron}\epsilon \dots \epsilon\upsilon\theta\upsilon\varsigma \epsilon\upsilon\tau\iota\mu\epsilon\upsilon\iota\alpha$ (§ 5b 7) in Klammer gesetzt oder als Anmerkung unter den Text geschrieben denken, so schlossen sich die beiden Sätze $\alpha\upsilon\tau\acute{\omicron} \delta' \epsilon\upsilon\tau\epsilon\upsilon\epsilon \tau\eta\varsigma \pi\omicron\lambda\acute{\omicron}\epsilon\varsigma \delta' \mu\epsilon\tau' \text{ } \epsilon\upsilon\theta\upsilon\varsigma \dots \epsilon\upsilon\tau\epsilon\upsilon\epsilon\upsilon\iota\alpha \epsilon\iota\varsigma \tau\eta\varsigma \text{ } \text{Κεργιδίου}$ (§ 5a) und $\kappa\alpha\iota \delta' \epsilon\upsilon\tau\epsilon\upsilon\epsilon \tau\eta\varsigma \text{ } \text{Σιζιλίης} \alpha\upsilon\tau\epsilon\tau\epsilon\upsilon\epsilon\upsilon\iota\alpha \tau\omicron\upsilon\varsigma \text{ } \text{Πομπηίου} \chi\epsilon\tau\epsilon\upsilon\epsilon \alpha\upsilon\tau\epsilon\upsilon\epsilon \tau\omicron\upsilon\varsigma \text{ } \text{Ελευθέριον} \alpha\iota\delta\omicron\upsilon\varsigma \text{ } \text{Ελίου} \text{ } \text{Ελίου} \text{ } \text{Ελίου}$ (§ 8) sowohl formell ($\mu\epsilon\tau' \omicron\upsilon$) als auch chronologisch ausgezeichnet an einander an. Das dazwischen liegende hat Pol. vielleicht erst nachträglich eingeschaltet, als er sah, dass er sonst auf Hannibal nicht mehr zu sprechen kommen werde, da er die Kämpfe um Korsika und Sardinien als unwesentlich übergehen wollte.

In beiden Punkten ist Eliäson der Ansicht Meltzers gefolgt. Wir müssen sie als irrig zurückweisen. Denn wir glauben festgestellt zu haben, dass Polybios keineswegs die korsisch-sardischen Ereignisse in 495/259 zusammengedrängt hat. Somit hatte Polybios auch keinen Anlass, in der zeitlichen Verteilung der übrigen Ereignisse eigenmächtige Verschiebungen vorzunehmen. Doch wird es nicht überflüssig sein, die zwei von Meltzer dem Polybios zur Last gelegten Verschiebungen auch noch einzeln ins Auge zu fassen.

a) Das Gefecht zwischen Thermä und Paropus.

Meltzer gibt nicht an, aus welchen Gründen er glaubt, das Treffen habe erst im Jahr 495 stattgefunden¹⁾. Ausser von Polybios wird es nur von Diodor XXIII 9 erwähnt. Aus dessen Fragmenten lässt sich aber, wie auch Eliäson (S. 54, 1) zugibt, keine Schlussfolgerung bezüglich der Zeit ziehen. Wir sind also für die Datierung dieses Ereignisses lediglich auf Polybios angewiesen. Da nun auch Meltzer die Reihenfolge: Schlacht bei Mylae, Treffen bei Thermä, Heimfahrt des Hannibal für richtig hält, und da andererseits nicht angenommen werden kann, dass die Heimberufung des Hannibal zur Verantwortung wegen der Niederlage bei Mylae erst im Jahre 495, also ziemlich lange nach der Schlacht, erfolgte, da ferner zwischen der Absetzung des Hannibal und seiner Wiedereinsetzung, die am Ende von 495 stattfand (S. 413 f.), doch sicher ein gewisses Intervall lag, so spricht in der Tat alles dafür, dass das Treffen bei Thermä noch ins Jahr 494 bald nach der Seeschlacht (*μετὰ δὲ τῇ νῆῃ νικητικῇ*) fiel. Es liegt deshalb gar kein Grund vor, an der Polybianischen Datierung dieses Ereignisses auf 494/260 zu zweifeln²⁾.

b) Der Konsul C. Sulpicius Paternulus.

Nach dem Bericht des Zonaras ist von den beiden Konsuln des Jahres 496 der eine, C. Sulpicius, nur in Sardinien, der andere, A. Atilius Calatinus, nur in Sizilien tätig. Dazu stimmt auch die Triumphaltafel, wonach Sulpicius *III Non. Oct. 496 de Poenici et Sardeis*, dagegen Atilius als Prokonsul *XIII Kal. Febr. 497 ex Sicilia de Poenici* triumphierte.

Polybios dagegen — so lautet die allgemeine Ansicht — lässt beide Konsuln, den Sulpicius zugleich mit seinem Kollegen Atilius, nach Sizilien gehen. Es liegt hier also nach der herrschen-

1) Auch von Niebuhr III 681, Peter *R. G.* 1^a 301, Neumann 108 wird das Treffen in 495 verlegt, ebenfalls ohne Begründung. Eine solche versucht nur Eliäson S. 54, 1 zu geben; sie beruht aber auf leeren Vermutungen und wird dadurch nicht empfohlen, dass Eliäson S. 56 genötigt ist, die Polybianische Angabe *ἔξωρ τὰς διακοθητάς ναῖς*, die ebenfalls deutlich für eine kurze Distanz zwischen Seeschlacht und Heimberufung des Hannibal spricht, als Irrtum zu verwerfen.

2) Sie ist mit Recht beibehalten von Bötticher *G. d. Karth.* 190, Haltaus 218, Hume II² 56, Holm III 16, Schermann 49 (dieser nennt, einen Irrtum Neulings nachschreibend, den Sieger Hannibal statt Hamilkar), Luterbacher *Phil.* 66 S. 406, Reuss *Phil.* 68 S. 416, Matzat *R. Chr.* II 235.

den Auffassung ein Widerspruch zwischen Polybios und Zonaras vor. Unter dieser Voraussetzung sind drei verschiedene kritische Standpunkte denkbar und alle drei sind vertreten worden. Erstens kann man Polybios Recht geben und die Erzählung des Zonaras von Sulpicius' Erfolgen auf Sardinien als spätere Erfindung verwerfen¹⁾.

Zweitens kann man Zonaras Recht geben und den Polybios entweder eines Versehens oder einer absichtlichen Verschiebung beschuldigen²⁾.

Drittens kann man den Versuch machen, beide Versionen mit einander zu vereinigen durch die Annahme, Sulpicius sei zuerst mit Atilius nach Sizilien gesegelt und habe sich erst später von ihm getrennt, um auf Sardinien zu operieren³⁾.

Da wir auf Grund der vorausgehenden Untersuchung die feste Überzeugung gewonnen haben, dass der Bericht des Zonaras glaubwürdig, die Tätigkeit des Sulpicius auf Sardinien also historisch ist, so könnten wir nur dem an zweiter Stelle genannten Standpunkt beitreten, falls wirklich Polybios berichtet hätte, Sulpicius habe auf Sizilien gekämpft. Aber ich glaube, diese ganze Voraussetzung ist irrig und unhaltbar. Wo findet sich denn bei Polybios die Behauptung, dass Sulpicius zugleich mit Atilius nach Sizilien gegangen sei? Man liest dies heraus aus den Worten I 24, 8, 9: *Τὰ δ' ἐν τῇ Σικελίᾳ σπουδαίοντα τὸν Πομπηίου κατὰ μὲν τὸν ἐξῆς ἐναντὶ τοῦ ὀπίθ' αὐτοῦ Παπίου λόγον, τότε δὲ προσδεξάμενοι τοὺς ἐπιπυθεστικαμένονας ἀρχορίας Αἰλίου Αἰλίου καὶ Πάτιορ Σολπίτιορ ὄντων ἐπὶ τὸν Πάριον διὰ τὸ τὰς τὸν Καρχηδονίαν δυνάμεις ἐκὶ παραχρῆμαίειν.* Durch das Wort *προσδεξάμενοι* soll die Ankunft der Konsuln angedeutet sein. Aber wäre es nicht eine seltsame Ausdrucksweise zu sagen: die römischen Landtruppen in

1) So Niese *R. G.* 4. Aufl. S. 101, 3: „Die jüngeren Annalen dehnen die Kämpfe um Sardinien noch auf 496/258 aus, mit Unrecht; denn aus Polyb. I 24, 9 wissen wir, dass 258 beide Konsuln auf Sizilien operierten.“ In der 3. Aufl. 1906 S. 84 hatte Niese diese Auffassung noch nicht; es heisst dort: „So konnten in den nächsten Jahren 259 und 258 auch Korsika und Sardinien zur See angegriffen werden“. Niebuhr III 684 spricht sich nicht deutlich aus, scheint sich aber gegen Zonaras zu entscheiden. Ebenso Seibt, *Quaest. chron.* S. 32 f.

2) So Meltzer II 566 (s. oben S. 429). Holm *G. S.* III 347: „Von den bei Polybios genannten Konsuln hat Sulpicius vielmehr in Sardinien gekämpft; Zon. VIII, 12.⁷ Varese S. 44, 2: „Pol. I 24, 9 omette la spedizione in Sardegna di C. Sulpicio, e fa quindi erroneamente partire per la Sicilia tutte due i consoli del 258/7.“ Lütkebacher *Phil.* 66 S. 498: „Polybios I 24, 9 irrt, indem er beide Konsuln nach Sizilien gehen lässt.“ Ebenso Eliason S. 62 und 66. An dem Feldzug des Sulpicius nach Sardinien halten ferner fest, ohne sich in Erörterungen über die Angabe des Polybios einzulassen: Mommsen *R. G.* I³ 513, Peter *R. G.* I⁴ 391, Neumann S. 108 Klebs in *R. E.* II 2089.

3) So Bütticher *G. d. Korth.* 190, 191. Halmus 233 f. 241. Ihne II² 57, 60. Die Schwäche eines solchen Kompromissstandpunktes ist von Eliason S. 64 richtig hervorgehoben worden.

Sizilien richteten im folgenden Jahr nichts aus, dann aber, als sie die neuen Konsuln aufgenommen hatten¹⁾, brachen sie gegen Panormus auf.

Ich schlage vor, *προσδέξασθαι* hier in der anderen Bedeutung zu fassen, in der es öfters von Polybios verwendet wird: „erwarten, gewärtig sein, zu gewärtigen haben“²⁾. Dann ist der oben zitierte Satz so zu übersetzen: „Die römischen Landtruppen in Sizilien richteten im folgenden Jahr nichts Nennenswertes aus, dann aber, als sie die Ankunft der neugewählten Konsuln A. Atilius und C. Sulpicius erwarteten, brachen sie gegen Panormus auf, weil das punische Heer dort im Winterquartier lag.“ Das Partizipium *προσδέξασθαι* hat zugleich kausalen Sinn: Der Konsul C. Aquillius Florus hat im Sommer 495/259 nichts Bedeutendes ausgerichtet: nun will er am Schluss seines Amtsjahrs (im Frühjahr 258), als schon die neuen Konsuln gewählt waren, vor seinem Abgang womöglich noch etwas Entscheidendes ausführen, um sich die Ehre des Triumphs zu verdienen³⁾. Für die Richtigkeit dieser Auffassung spricht, dass *τὰ στρατόπεδα* Subjekt auch zu *ἔσκησαν* ist: also sind die Truppen, die im Frühjahr 258 gegen Panormus marschieren, dieselben, die im Sommer 259 nichts geleistet haben, und nicht etwa neue, von den Konsuln Atilius und Sulpicius herbeigeführte. Ferner lässt sich dafür anführen der Bericht des Zonaras VIII 11, 10, wonach A. Atilius erst in dem Zeitpunkt nach Si-

1) Für eine solche Verwendung des Worts findet sich im *Lexicon Polybiumum* von Schweighäuser kein Analogon. Wenn bei Polybios *προσδέξασθαι* = *recipere* mit Personen verbunden ist, so heißt es *recipere aliquem in fidem et societatem*. — Es ist auch bezeichnend, dass die Übersetzer sich um die Schwierigkeit dieser Ausdrucksweise herumdrücken und kurzerhand eine andere Wendung dafür einsetzen, z. B. Seybold 1779: „als aber die nachfolgenden Konsuln . . . ankamen“, Campe 1863: „als die nachher erwähnten Konsuln . . . das Heer übernommen hatten“.

2) Pol. III 94, 4: *φύβοις . . . ἵππε τὴν ἰσχυρίαν ἐπὶ τῷ γόρῳ καὶ προσδέχεται τὴν ἡμέραν*. V 104, 10: *ἐὰν ἔπαυε τὰ προγεσθόμενα τῶν ἀπὸ τῆς ἰσχυρῆς γόφῃ προσδέχεται τοῖς κατὰ τὴν Ἑλλάδα τόποις ἐκστῆναι*. XXI 8, 7: *πῶς γὰρ ἐπιδέχεται μὴ προσδέξασθαι τοὺς ἑκείνων ἔσθρων γρόμους βεβαίως εἰς ἀπολογίαθῆναις ἀνθίσταται*; die Bedeutung „zu gewärtigen, zu befürchten haben“, wird wohl bei der öfters vorkommenden Verbindung *προσδέξασθαι τοὺς πολεμίους* zugrundeliegen: II 69, 6 *καταπλεῖσθαι ὅν, μὴ παντοχόθεν προσδέχεται τοῖς πολεμίοις*, III 42, 5 *ἐλλογισμένοις ἐκ τῶν περὶ τῶν ὅς οἱτε διαβάντων μετὰ βίας δευτέρων εἰς τοσούτων πολεμίων ἐξερσίστων, οἱτε ἐκστῆναι, μὴ παντοχόθεν προσδέχεται τοῖς ἐναντιοῦσι*.

3) Dies ist ein bei römischen Feldherren nicht ungewöhnliches Motiv. Regulus ist zu Verhandlungen mit den Karthagern bereit *τοῦτον ὅσον αἶψα κατέσθαι τῆς πόλεως ὄψιν* und *μὴ ἀγαθὴ τὸν ἐπαυρογενέστερον στρατηγὸν εἶναι τῆς πόλεως*; *ἡβόαται τὴν ἐπικρατίαν τῶν ἀρχαίων ἡγεῖν* (Pol. I 31, 4). Tib. Sempronius liefert voreilig die Schlacht an der Trebia: *ἐπὶ τῆς γιγνομένης ἐκπεσόντος καὶ καταπλεόντος τοῖς ἀρχαίοις περὶ τὸν γόρῳ καὶ οἱτε δὲ αἰετὸς τὰ ὄρεα καὶ μὴ τὸν ἡλιον δίνεσθαι κατεστῆναι τῇ νύκτι οἱτε τοῖς ἐπαυρογενέστεροις στρατηγοῖς ὅς θάσσαι περὶ τὸν γόρῳ οἱτε οἱτε γὰρ ἡ ὁ γόρῳ* (Pol. III, 70, 7) vgl. Liv. XXI 53: *stimulabat et tempus propinquum comitiorum, ne in novos consules bellum differretur, et occasio in se unum vertendae gloriae, dum ueger collega erat*.

zilien kam, als C. Aquilius Florus mit der Belagerung von Mytistratum beschäftigt war, bei der er diesen dann abdöste. Demnach ist alles, was bei Polybios I 21, 9—11 vor der Belagerung von Mytistratum erzählt wird, der Vormarsch gegen Panormus, die Eroberung von Hippana, von C. Aquilius Florus allein und vor der Ankunft des Calatinus ausgeführt worden.

Wenn wir die Polybiosstelle so interpretieren, so ist von einer gemeinschaftlichen Ankunft des Sulpicius und Atilius in Sizilien nicht die Rede. Polybios sagt bloss, man habe in Sizilien die Ankunft der neuen Konsuln erwartet und das dortige Heer habe sich durch diese Erwartung zu energischeren Anstrengungen bewegen lassen. Im weiteren Verlauf der Erzählung läßt er es vollkommen unentschieden, ob und inwieweit sich diese Erwartung erfüllt hat. Er erwähnt nicht, dass der Senat, ähnlich wie 495 eine Teilung vornehmend, den Sulpicius nach Sardinien gesandt, dem Florus das Kommando verlängert und den Atilius erst später nach Sizilien geschickt hat. Polybios erzählt die römischen Unternehmungen des Jahres 258 ganz ohne Rücksicht auf die Kommandoverhältnisse. Subjekt dieser Taten ist ihm das römische Heer; die Führer nennt er im ersten punischen Krieg überhaupt nicht regelmässig, sondern meist nur, wenn sie etwas Besonderes geleistet hatten¹⁾.

So kommen wir zu dem Ergebnis, dass man keinen Grund hat, bezüglich der Tätigkeit des Konsuls Sulpicius einen Widerspruch zwischen Polybios und Zenarias anzunehmen und dem Polybios die irtümliche Behauptung zu unterstellen, Sulpicius habe auf Sizilien statt auf Sardinien gekämpft.

III. Die mit den korsisch-sardischen Expeditionen gleichzeitige Kriegführung in Sizilien in den Jahren 259 und 258.

Durch die vorgeschlagene Interpretation der Polybiosstelle (I 21, 9) fällt auch auf die sizilische Kriegführung ein neues Licht und namentlich in zwei Punkten muss die bisher übliche Darstellung berichtigt werden. Diese betreffen die Tätigkeit des C. Aquilius Florus im Jahr 258 und den

1) Auch darin, dass in Polybs Bericht über den 1. pun. Krieg die Einzelpersönlichkeiten noch sehr zurücktreten, zeigt sich die Benützung des Fabius. Denn es entspricht dies dem Bild, das wir uns von den ältesten Annalen machen müssen. Vgl. Dion. Hal. I, 5, 1, 6. Nep. Cato 3. Plin. N. H. VIII, 11. Liv. X, 37, 14. Von Cato wird gesagt: *duces non nominavit, sed sua nominibus res notavit*. Auch in Wehnschriften der alten Zeit ist immer *exercitus populi Romani* Subjekt. „Das Zurücktreten des Individuums vor dem Staatsganzen ist bezeichnend für die ältere Zeit der Republik; langsam aber stetig gewinnt seit dem II. pun. Krieg das Individuum immer mehr an Selbständigkeit.“ (schön. *Die Elogien d. Aug. Fr* S. 54.) In der Kaiserzeit begann man wieder alte Vorbilder nachzuahmen; bei Florus ist immer *populus Romanus* Subjekt. Ueber *οἱ δὲ στρατηγοὶ* in § 19 S. 8, 438, Ann. I.

Zeitpunkt der Ankunft des Konsuls A. Atilius Calatinus auf dem sizilischen Kriegsschauplatz.

§ 1. Die Ankunft des A. Atilius Calatinus.

In fast allen neueren Darstellungen ist zu lesen¹⁾, Calatinus sei im Anfang seines Amtsjahrs, also etwa im Mai oder Juni vorjulianischen Kalenders, nach Sizilien gekommen und habe dann mit dem Prokonsul C. Aquillius Flornus gemeinsam dort gekämpft bis zu dessen Abgang zum Triumph, der *III Non. Oct.* 496 Varr. gefeiert wurde.

Diese bisher allgemein geteilte Ansicht muss m. E. als unrichtig aufgegeben werden: denn sie ist durch kein Quellenzeugnis zu beweisen²⁾; dagegen stehen ihr sowohl allgemeine Erwägungen wie auch einige bisher noch nicht genau genug ins Auge gefasste Äusserungen des Zonaras entgegen. Zonaras sagt VIII 11, 10: *Τῷ δ' ἐπιπλοῦντι τὸν θίγει* [496/258] *ἔρτε ἐν Σιζιλίᾳ καὶ ἐν Σαρδονίᾳ ἐπαπολύματα οἱ Ῥωμαῖοι καὶ οἱ Καρχηδόνοι· καὶ μετὰ τοῦτ' Αἰλίου Αἰλίου* [Irrtum st. *Καλαίου*] *ἐς τὴν Σιζι-*

1) So schreibt z. B. Meltzer II 284: „Auf Sizilien glichen die Römer im Jahr 258 den Fehler des vorübergehenden Jahres durch Verdoppelung der Streitkräfte aus, indem C. Aquillius mit verlängertem Imperium dort blieb und von den neuen Konsuln der eine, A. Atilius Calatinus, dazu kam. Jener hatte den Feldzug bereits vor der Ankunft des letzteren mit einer erneuten Belagerung von Mytistratum eröffnet. Indem sie nun, wie es scheint, vor dieser Stadt das Notwendigste an Truppen zurückliessen, rückten sie alsbald nach ihrer Vereinigung gegen Panormus vor, um Hamilkar, der noch vom Winter her dort eingelagert war, womöglich zu einer Schlacht zu veranlassen. Das gelang ihnen freilich nicht . . . So gingen sie denn zurück — wobei ihnen ein Platz von unbekannter Lage namens Hippana in die Hände fiel — und nahmen die Belagerung Mytistratums mit aller Kraft wieder auf usw.“. In dieser Darstellung hat Meltzer die Berichte des Polybios und des Zonaras in unzulässiger Weise kontaminiert. Polybios sagt nichts davon, dass vor dem Vormarsch gegen Panormus die Belagerung von Mytistratum bereits begonnen war; vielmehr betrachtet er offenbar jenen Vormarsch als das erste Ereignis in diesem Kriegsjahr, als den Anfang der Operationen des römischen Heers nach dem Winter 259/8 (*ἀπὸ τῶ . . . χειρὸς ἐκείνου*). Andererseits erwähnt Zonaras nichts von einer Unterbrechung der Belagerung, wie sie Meltzer konstruiert; die Reihenfolge der römischen Unternehmungen (Mytistratum, Camarina, Enna u. s. w.) stimmt genau mit Polybios überein. Es ist somit klar, dass der Bericht des Zonaras sich nur mit Pol. cap. 24 § 11b–13 deckt und das von Polyb. § 9–11a Erzählte von Zonaras übergangen ist. (Eliason S. 65 hat zwar bemerkt, „dass Zonaras die Schilderung der Unternehmungen des Atilius erst mit Mytistratum beginnt“, hat aber versäumt, daraus die richtigen Schlüsse zu ziehen.) — Anders wird die Ankunft des Cal. nur von Varro und Beloch bestimmt; über deren Annahme s. S. 435, Anm. 1.

2) Die einzige Stelle, auf die sich diese Darstellung glaubte stützen zu können — Pol. I 24, 9 *ἡγομένης αὐτοῦ στρατῶς* —, spricht nach unserer Auffassung nicht von der Ankunft des Calatinus. Sie war aber auch schon bei der früheren Auffassung nicht beweiskräftig, da man wenigstens die Ankunft des Sulpicius als Irrtum Polybs verwerfen musste und somit auch auf die Angabe über Calatinus nicht zu viel bauen durfte.

ζῆλον ἐξῆν καὶ Μονίσιον αὐτῶν ἐπὶ τοῖς Φλόεσσιν ἀπολογισμένους
εἶναι καὶ παρῶν ἐκείνους ἐξορίσας. In dieser Stelle hat man die
Worte *μετὰ τοῦτο* zu wenig beachtet. Die sizilische Tätigkeit des Calat-
tinus ist also nicht gleichzeitig mit der sardinischen seines Kollegen Sul-
picius, sondern folgt ihr nach: der gleichzeitig mit den sardinischen
Kämpfen in Sizilien kommandierende Feldherr ist vielmehr Florus. Weiter
geht aus den Schlussworten (*καὶ παρῶν ἐκείνους ἐξορίσας*) hervor, dass
Calatinus, als er den Florus bei der Belagerung der Stadt antraf, nicht
etwa gemeinsam mit diesem die Belagerung fortgesetzt, sondern dass er
ihn und sein Heer abgelöst hat. Florus muss somit unmittelbar nach der
Ankunft des Nachfolgers die Heimfahrt angetreten haben. Da er nun
III Non. Oct. 496 triumphierte, so kann Calatinus nicht lange vor diesem
Termin in Sizilien angekommen sein¹⁾, und da der Triumph des Florus
nur einen Tag vor dem des Sulpicius stattfand²⁾, so ist offenbar Calat-
tinus mit seinem Heer erst dann von Rom abgegangen,
als die Aufgabe seines Kollegen durch Besiegung des Han-
nibal und Vernichtung seiner Flotte beendet war und dessen Ankunft
in Rom unmittelbar bevorstand.

Das aus der Kombination der Zonarasstelle mit dem Triumphdatum
sich ergebende Resultat, dass Calatinus nicht im Anfang seines Amtsjahrs,
sondern erst im September (vorjul. Kal.) nach Sizilien kam und den Florus
dort ablöste, wird nun auch durch folgende Erwägungen gestützt. C.
Aquilius Florus hat im Jahr 259 nichts von Belang in Sizilien aus-
gerichtet (Pol. I 24, 8); im Gegenteil hatten in diesem Jahr die Punier
grosse Erfolge und Hamilkar hätte beinahe die ganze Insel unterworfen
(Zon. VII 11, 6). Wie kommt es, dass die Römer trotzdem dem Florus
den Oberbefehl verlängerten? ³⁾ Dies hat auch Neumann
S. 108 auffällig gefunden: „Der Konsul C. Aquilius Florus muss in Rom
mächtige Gönner gehabt haben, da ihm, wie wir aus den Triumphaltären
ersehen, der Oberbefehl für 258 (genauer wohl nicht für das ganze Jahr,
sondern für sechs Monate) verlängert wurde.“ Diese Erklärung dürfte

1) Bei der Annahme von Beloch (*Gr. G.* III 2 8, 233) und Varese (S. 44, 70), Cal-
atinus sei erst im Frühjahr 257, mehrere Monate nach Florus' Triumph, nach Sizilien
gegangen, ist die Notiz nicht beachtet, dass Calatinus den Florus noch in Sizilien
angetroffen hat.

2) Das Triumphdatum des Sulpicius ist allerdings nicht vollständig erhalten. Es
ist nur noch zu lesen *III. N.* Allein da der unmittelbar davorstehende, ins gleiche
Konsulatsjahr fallende Triumph *III. Non. Oct.* gefeiert wurde, und Triumphe an
zwei aufeinanderfolgenden Tagen auch sonst häufig in der Liste vorkommen, so ist
die im *CIL* 1² und in Schöns Ausgabe und überhaupt fast allgemein angenommene
Ergänzung *III Non. Oct.* in der Tat von grösster Probabilität und jedenfalls der
ganz willkürlich von Matzat *R. Chr.* II 241 aufgestellten und von Varese S. 70 an-
genommenen Ergänzung *III Non. Mart.* weit vorzuziehen.

3) Es ist der erste Fall einer *prorogatio imperii* im 1. pun. Krieg.

schwerlich genügen. Ich vermute, man hat ihm den Oberbefehl verlängert, weil man ihm nicht sogleich einen Nachfolger schicken konnte. Und warum dies? Von den neuen Konsuln war der eine für Sardinien bestimmt; was aber hinderte, den andern, wie es im Jahr 495 geschehen war, nach Sizilien zu schicken? Ich glaube, dass hier eine von Zonaras VIII 11, S. 9 und von Oros. IV 7, 12 aufbewahrte Notiz den Schlüssel liefert: Am Ende des Jahres 495 hatten 4000 Samniten, die für den Flottendienst ausgehoben waren, eine sehr gefährliche Verschwörung angezettelt, mit der Absicht, die Stadt Rom an allen vier Ecken anzuzünden. Der Plan wurde zwar verraten und die Verschwörung unterdrückt. Aber der Vorgang mochte den Konsul Calatinus am Anfang seines Amtsjahrs noch länger beschäftigen oder mochte die dadurch entstandene allgemeine Unsicherheit und Furcht die Römer veranlassen, den einen der beiden Konsuln zunächst nicht nach Sizilien zu schicken, sondern zum Schutz der Hauptstadt zu Hause zu lassen.

Dazu kommt ein weiterer Umstand. Florus hat als Prokonsul *de Punicis* triumphiert. „Wir wissen nicht, mit welchem Rechte“, sagt Holm *G. Siz.* III 17. Und allerdings musste das ein Rätsel bleiben, wenn Florus, der im Jahr 259 notorisch nichts ausgerichtet hat, auch im Jahr 258 nur in Gemeinschaft mit Calatinus einige Erfolge gehabt hätte. Dagegen wird der Triumph eher verständlich, wenn Florus bis zum September 496 (vorjul. Kal.) allein in Sizilien stand und, nach dem Winter 259/8 energischer den Krieg aufnehmend, dem Hamilkar mit Erfolg das Gleichgewicht hielt (Zon. VIII 11, 6: καὶ εἰ μὴ Πάρος Φλώρος αὐτὸν ἐπίσχευε ἐκεί χειμάσας, ἢ τιν Σιζελίαν ἢν κατεσιγόμηντο ἀπασιν).

Somit weist alles darauf hin, dass Calatinus nicht zu Beginn seines Amtsjahrs Rom verliess, und dass er nicht mit dem Prokonsul C. Aquilius Florus gemeinschaftlich operierte, sondern dass er erst, nachdem die sardinische Expedition seines Kollegen Sulpicius als glücklich beendet gelten konnte¹⁾, im Sept. 496 nach Sizilien ging und den Florus, der gerade Mytistratum belagerte, ablöste. Von dem bei Pol. I 24, 8—13 Berichteten fällt also auf sein Konto nur das in § 11b—13 Genannte: Eroberung von Mytistratum, Camarina, Etna und anderer Städte, Versuch

¹⁾ Dass bei Zonaras zuerst die Tätigkeit des Calatinus in Sizilien (VIII 11, 10 bis 12, 3), dann erst die des Sulpicius mit der Flotte (VIII, 12, 4—6) erzählt wird, ist kein Beweis dagegen, dass die Tätigkeit des Cal. später fällt als die des Sulp. Denn auch auf der Columna rostrata des Duilius sind zuerst dessen Erfolge zu Land, dann erst sein grosser Seesieg bei Mylae erwähnt, und ebenso sind im Triumphaltitel zuerst die sikuler und dann erst die punische Flotte genannt — im Widerspruch mit der chronologischen Reihenfolge. (Unrichtig Lütjebacher *Phil.* 1907 S. 496 f.). Die Anordnung ist eben nicht chronologisch, sondern sachlich, und beruht, wie Wölfflin (*S.-B. Münch. Ak.* 1899, S. 297) vermutete, darauf, dass die Stadtchronik die Kriegstaten in der stereotypen Reihenfolge terra marique aufzählte.

der Belagerung von Lipara¹⁾. Das in § 9–11a Erzählte fällt dem Florus zu.

§ 2. Die Tätigkeit des C. Aquilius Florus.

Im Jahr 259 hat C. Aquilius Florus nichts Nennenswertes ausgerichtet (Pol. I 24, 8), musste es vielmehr geschehen lassen, dass Hamilkar von Erfolg zu Erfolg eilte²⁾. Hattaus S. 230 hat vermutet, Florus sei nicht gleich zu Beginn seines Amtsjahrs nach Sizilien abgegangen; sonst hätte er das Umsichgreifen des Hamilkar wohl verhindern können. Das ist immerhin möglich; aber wir müssen bei dem Schweigen der Ueberlieferung uns bescheiden, darüber nichts zu wissen.

Offenbar aber hat Florus gleich nach dem Winter 259/8 die Kriegsführung sehr viel energischer und erfolgreicher aufgenommen als im Vorjahr. Aus Polybios I 24, 9 lässt sich das Motiv dafür entnehmen; er wollte vor der Ankunft der Nachfolger noch etwas Entscheidendes ausführen. Denn er musste zunächst damit rechnen, dass er bald nach dem Amtsantritt der neuen Konsuln abgelöst werde³⁾. So verliess er denn die Winterquartiere zeitiger als die Punier. Sein Vormarsch gegen Panormus ist wahrscheinlich noch in die Zeit zu setzen, da er noch Konsul war⁴⁾. Bald hat er dann erfahren, dass er zunächst

1) Irrtümlich hat Nommann S. 110 den Versuch, sich der liparischen Inseln zu bemächtigen, dem Sulpicius zugeschrieben. Zonaras VIII 12,3 nennt ausdrücklich den Atilius. — Meltzer II 286 gibt zu, die Nachricht trage sonst nichts Unwahrscheinliches an sich, ist aber trotzdem geneigt, an eine Verwechslung mit dem Konsul Atilius des nächsten Jahres 197/257 zu glauben; da es dunkel bleibe, woher der Konsul Atilius von 496 die zu einem solchen Unternehmen doch nötige, nicht ganz geringe Zahl von Schiffen gehabt haben sollte. Dieses Bedenken erledigt sich durch die Erwägung, dass die Unternehmung des Atilius gegen Lipara in eine Zeit fällt, in der die Flotte längst mit der sardischen Expedition fertig und somit zur Verwendung in Sizilien verfügbar war.

2) Zon. VIII, 11, 5–6. Diodor XXIII 9, 4.

3) Und zwar musste er, wenn er von der Unterwerfung Korsikas und Sardinien durch seinen Kollegen Scipio benachrichtigt war, zunächst annehmen, dass im nächsten Jahr wieder beide Konsuln nach Sizilien geschickt werden; deshalb *προσδοξάμενοι τοὺς ἐκ Ἑργασίας*. Dass diese Erwartung sich nicht erfüllte, war veranlasst einestheils durch das Erscheinen des Hannibal in Sardinien, andernteils durch die Verschwörung in Rom. Die dadurch bedingte Verteilung der *provinciae* wurde wohl erst nach dem Amtsantritt der neuen Konsuln (*Kal. Mai.*) beschlossen.

4) Dem steht nicht entgegen, dass Polyb. sagt: *κατὰ μὲν τὸν 157; ἐπεὶ οὖν οὐδὲν ἔτιον ἔργον ἔργον, τότε δὲ . . . ἔργον*. Denn dass Polybios bei *ἐπεὶ οὖν* an das römische Konsulatsjahr denke, das damals *Kal. Mai.* begann, ist unerweisbar (auch I 41, 3 ist *ἐν τῷ τετρακοσθέντῳ* nicht das 11. Konsulatsjahr); er meint hier vielmehr offenbar das natürliche Jahr und lässt einen neuen *ἐπεὶ οὖν* beginnen mit dem Eintritt der zum Kriegführen geeigneten Jahreszeit. — Auch das Wort *ἐξαεθεωρήμενοι* beweist nicht, dass die Konsuln bereits das Amt angetreten hatten. Gegen die Bemerkung von Reuss *Phil.* 68, 424 verweise ich auf Thouret *Rh. M.* 42, 1887, S. 431; *καθάρσει* gebraucht Pol. als technischen Ausdruck für die

nicht abgelöst werde, sondern dass ihm wegen Unabkömmlichkeit des Calatinus der Oberbefehl bis auf weiteres (wohl auf sechs Monate?) verlängert sei. Nun machte er sich daran, die im Vorjahr von den Puniern eroberten oder zu ihnen abgefallenen Städte wieder zurückzugewinnen¹⁾. Mit Hippana gelang es. Mytistratum aber hielt die Belagerung lange aus (Pol. I 24, 11: *πολλοὺς χρόρους ἐπομενικὸς τὴν πολιορκίαν διὰ τὴν ἀνδροσύτητα τοῦ τόπου*). Florus brachte sie auch nicht zu Ende, sondern wurde während derselben im September 496 (vorjul. Kal.) von Calatinus abgelöst und ging nach Rom, wo er einen Triumph erhielt (*IV Non. Oct.*).

IV. Das Verhältnis der erhaltenen Berichte zu den verlorenen Quellen Fabius und Philinus.

§ 1. Der Bericht des Polybios.

a) Cap. 24 § 3—4. Der Bericht über Hamilcars Sieg zwischen Thermä und Paropus²⁾ wird von Neuling (S. 32), Gortzitza (S. 11), Reuss (*Phil.* 60, 130) und Eliäson (S. 54, 1) auf Fabius zurückgeführt. Ich bin im Gegenteil überzeugt, dass er aus Philinus stammt. Nicht in dem Sinn, als ob die für die Punier günstige, für die Römer unvorteilhafte Sache nur von Philinus, nicht auch von Fabius berichtet worden wäre. Gewiss ist das Treffen selbst in beiden Quellen erwähnt worden und ebenso gewiss ist mir, dass Polybios beide Versionen verglichen hat³⁾. Aber in der Form hat er sich hier offenbar enger an den vielleicht ausführlicheren Philinus angeschlossen: denn Hamilkar ist der Mittelpunkt der Erzählung; den karthagischen Standpunkt verrät besonders der Umstand, dass nicht der Ausbruch eines Streits im römischen Lager geschildert, sondern gesagt wird, Hamilkar habe von einem solchen

Wahl der Oberbeamten; was die Konsuln betrifft, so ist es bei Pol. ganz unmöglich, einen Unterschied zwischen Designation und Amtsantritt zu machen.

1) An der Erkenntnis, dass die von Pol. I 24, 9—11 a. erzählten Unternehmungen dem Florus allein, nicht ihm und Calatinus gemeinsam, zuzuschreiben sind, darf uns auch der Umstand nicht irre machen, dass Polyb. in § 10 schreibt: *οἱ δὲ στρατηγοὶ ἀντιγύνακτες τῷ πόλει μετὰ πάσης τῆς δυνάμεως παρετάξαντο*. Denn der Pluralis beweist nicht, dass mehr als ein Konsul beim Heer war, sondern bezieht sich auf den Konsul mit seinem Stab; so werden auch I 30, 9 *οἱ τῶν Ποινείων ἡγεμόνες* handelnd eingeführt, obwohl nur Ein Oberkommandierender, der Konsul Regulus, in Afrika war.

2) Dieses Ereignis gehört ins Jahr 494/260 und deshalb strenggenommen nicht zu unserem Thema; es wird aber hier mitbehandelt, teils weil einige es ins Jahr 495/259 verlegten (s. S. 430), teils weil der Bericht darüber bei Pol. mit dem Folgenden eng verbunden ist (durch *μετὰ δὲ ταῦτα τὴν προᾶξαν*), so dass ich nicht zweifle, dass der ganze Passus 24, 3—6 zusammen aus Philinus übernommen ist.

3) Die Stellung, die Polybios zu seinen beiden Quellen einnahm, ist von Meltzer II 557 f. viel richtiger erkannt und gezeichnet worden als von Neuling, Gortzitza und Reuss.

Streit Kunde bekommen. Wenn ferner nach Meltzers Vermutung (II 282) das von Polyb. angegebene Motiv für die Zweiteilung der römischen Streitkräfte schwerlich das richtige ist, so ist ein solcher Irrtum eher bei dem auf karthagischen als bei dem auf römischen Berichten fussenden Autor möglich. Der zweifellos auf Philinus zurückgehende Parallelbericht bei Diodor XXIII 9, 4 unterscheidet sich von Polyb. nur durch eine höhere Angabe für die auf römischer Seite Gefallenen (6000, Pol. 4000). Dies ist der Grund, warum Neuling und Reuss den Polybischen Bericht nicht als philinisch gelten lassen. Allein Zahlen sind, weil am leichtesten der Verbernis ausgesetzt, kein sicheres Hilfsmittel der Quellenscheidung. Ich will übrigens gar nicht bezweifeln, dass Philinus die Zahl 6000 und Fabius 4000 hatte. Nur beweist diese Einzelheit nicht, dass Polybios den ganzen Bericht aus Fabius entnommen hat. Dieser ist vielmehr ganz deutlich vom karthagischen Standpunkt gegeben, für die Zahl der römischerseits Gefallenen aber mag dem Polybios die Angabe des Fabius glaubwürdiger erschienen sein. „Im allgemeinen hat Polybios anscheinend besonders den Zahlenangaben des Philinus ein tiefes Misstrauen entgegengebracht und sie entweder ganz fallen lassen oder geradezu durch die des Fabius ersetzt.“ (Meltzer II 580.)

b) Cap. 21 § 5—6. Der Bericht über Hannibal wird von Görtzitza (S. 11), Reuss (*Phil.* 60, 131), Elläson (S. 61) ebenfalls auf Fabius zurückgeführt¹⁾ und, wie mir scheint, gleichfalls mit Unrecht. Denn der von Görtzitza behauptete Widerspruch mit Zonaras existiert nicht, und was Reuss und Elläson als einziges Indizium für Fabischen Ursprung anführen, dass Polybios den Tod Hannibals in gleicher Weise berichtet wie Livius (*ἀρταρογόνῃ — in crucem subditus est*), ist schlechterdings nicht beweisend; denn dasselbe muss doch auch bei Philinus gestanden haben. Görtzitza muss selbst zugeben, dass „der Bericht über die Ereignisse in Sardinien einen karthagischen Eindruck mache“. Die Anwesenheit der Römer in Sardinien wird nur beiläufig erwähnt; auch die Niederlage der Karthager ist übrigens nicht als Hauptsache behandelt, sondern was Polybios gibt, sind lediglich, wie S. 427 gezeigt worden ist, biographische Notizen über Hannibal, die hier ausserhalb der chronologischen Ordnung der Kriegserzählung eingeschaltet sind. Ein solches Interesse für einen einzelnen und nicht gerade den bedeutendsten der feindlichen Führer ist aber bei Fabius nicht voranzusetzen, dagegen sehr begreiflich bei Philinus. Denn dieser stammte aus Agrigent; Hannibal aber war es, der im dritten Kriegsjahr diese Stadt lange und heldenmütig gegen die Römer verteidigt hat²⁾. Aus einer Stelle bei Diodor darf wohl geschlossen wer-

1) Der gleichen Ansicht scheint Meltzer zu sein, wenn er II 286 zu der Nachricht von der Kreuzigung Hannibals bemerkt: „wir stehen hier durchaus auf dem Boden römischer Ueberlieferung“.

2) Aehnlich wird in einer sicher aus Philinus stammenden Stelle bei Pol. I 43, 2

den, dass Philinus damals bei dem von Hanno befehligten punischen Entsatzheer sich befand¹⁾. Dass die Notizen des Polybios in § 5—6 aus Philinus stammen, beweisen auch die Worte *προσάξουσιν ἑαυτοὺς καὶ ἄλλας τῶν ἐρωδῶντος γεγονότων*, die eine intime Kenntnis der Vorgänge auf karthagischer Seite verraten.

c) Kap. 24 § 7 ist ein erklärender Zusatz des Polybios. Die tatsächliche Unterlage für diese Bemerkung war natürlich bei Fabius wie bei Philinus in gleicher Weise zu finden.

d) Kap. 24 § 8—13. Der Bericht über die Tätigkeit der römischen Landtruppen in Sizilien während der beiden Jahre 259 und 258 ist von Nenling (S. 34) und Reuss (*Phil.* 60, 141) auf Philinus zurückgeführt worden. Eine Begründung dieser Annahme finde ich bei Reuss nicht, bei Nenling nur die unzureichende: *Polybios et Diodorus Philinum scuti esse videtur, cum res in Sicilia gestas accuratissime tradant*. Richtiger wird man mit Gortzitza (S. 11) urteilen, dass hier Polybios sich mehr an Fabius gehalten hat. Denn die Tätigkeit des Landheers ist ganz vom römischen Standpunkt aus geschildert²⁾, und wenn wir die Bedeutung von *προσάξουσιν* richtig darin gefunden haben, dass damit das Motiv für die lebhaftere Aufnahme der Kriegführung im Frühjahr 258 angegeben wird, so weist diese Stelle auf genaue Kenntnis der Vorgänge und Stimmungen auf römischer Seite hin, die bei Philinus nicht voraussetzen ist.

§ 2. Der Bericht des Dio-Zonaras.

Zonaras hat für den ersten punischen Krieg keine andere Quelle benutzt als den Cassius Dio, aus dem er einen in manchen Partien fast wörtlichen, im ganzen aber stark gekürzten Auszug gibt.

Cassius Dio hat für die republikanische Zeit den Livius zugrunde gelegt, aber zur Ergänzung und Kontrolle auch andere Quellen herangezogen, z. B. Polybios, Dionys, Plutarch (Wachsmuth, *Einl.* 599). Dass sich in seiner Darstellung des 1. punischen Kriegs auch Spuren der philinischen Überlieferung finden, wird nicht zu leugnen sein; ob aber solche

der Verdienste eines andern Mannes um Agrigent gedacht: *ὁ δ' Ἀγρόν Ἀλίζον ὁ καὶ τοῖς Ἀγροκτινῶν κατὰ τοὺς ἑαυτοὺς χρόνους ἄλλος γενόμενος τῆς πόλεως*.

1) Mitten unter Berichten über karthagische Massregeln zur Verteidigung Agrigents findet sich in einem Diodorexzerpt (XXIII 8) der Satz: *φαῖρος δὲ ὁ Ἀγροκτινῶν ἡγεγμένως ἐρεγγαίετο*. Nach Ungers Vermutung (*Rh. M.* 34, 1879, S. 106) bezeichnet *ἐρεγγαίετο* den Philinus als Listenführer und somit wohl als Geheimschreiber bei Hanno; nach Gortzitza (S. 7 A. 15) ist damit das Aufschreiben tagebuchartiger Notizen zum Zweck späterer geschichtlicher Darstellung gemeint.

2) Damit meine ich nicht eine Parteinahme für die Römer, eine zu ihren Gunsten gefärbte Darstellung, sondern den rein formellen Umstand, dass nur die Unternehmungen der Römer geschildert sind, während wir über die Tätigkeit des karthagischen Heers in diesem Jahr gar nichts erfahren.

sich gerade in dem Bericht über die beiden Kriegsjahre 259 und 258 mit Sicherheit konstatieren lassen, scheint mir zweifelhaft.

a) Kap. 11 § 6. Den Bericht über Hamilkars Erfolge im Jahr 259 wollen Neuling (S. 34) und Eliäson (S. 31) auf Philinus zurückführen. Aber der dafür von Neuling geführte Beweis, auf den sich auch Eliäson beruft, ist nicht stichhaltig: *quae narratio certe Philino debetur, cum Polybius Fabium secutus nihil memoria dignum in Sicilia gestum esse dicat*. Denn Neuling läßt damit den Polybios etwas sagen, was dieser keineswegs gesagt hat: nicht dass in Sizilien überhaupt nichts Erwähnenswertes geschehen sei, berichtet jener, sondern dass die Römer nichts Derartiges getan haben (I 24, 8). Das ist aber kein Widerspruch mit Zonaras, sondern harmonisiert ganz gut zu dessen Bericht über die Erfolge der Punier. Dass diese von Fabius und weiterhin von Livius verschwiegen worden seien, wird man nicht ohne weiteres behaupten dürfen: ja sie mussten wohl erwähnt werden, da Calatinus im Jahr 258 gerade die gleichen Städte wieder zurückeroberte, deren sich Hamilkar im Jahr 259 bemächtigt hatte (Camarina und Enna: Diodor XXIII 9, 4; Polyb. I 21, 11).

b) Kap. 11 § 7. Der Bericht über Scipios Feldzug gegen Korsika und Sardinien soll nach Neuling (S. 34), Gortzitza (S. 17 A. 61), Eliäson (S. 31) aus Philinus stammen. Allein der Umstand, dass Zonaras die sardinischen Erfolge verschweigt, beweist nichts, da diese Kürze wohl nur dem Exzerptor, nicht dem Dio zur Last fällt¹⁾. Die Meinung, dass man hier eine Spur der ungetrübten, von römischen Fälschungen freien Philinischen Version vor sich habe, wird hinfällig, wenn man die Erfolge Scipios als historisch und nicht als spätere Erfindungen betrachtet.

c) Kap. 11 § 8 bis Kap. 12 § 6. Die Berichte über die Verschwörung in Rom, über die Tätigkeit des Calatinus in Sizilien und des Sulpicius in Sardinien werden allgemein auf die römische Ueberlieferung zurückgeführt (vgl. z. B. Neuling 34, Eliäson 61).

Es findet sich demnach in den Abschnitten des Zonaras, die über 259 und 258 handeln, n. E. nichts, was nicht auch bei Livius und in letzter Linie bei Fabius gestanden haben könnte.

§ 3. Die Darstellung der lateinischen Epitomatoren.

Es ist eine verbreitete Ansicht, dass die Berichte der lateinischen Kompendienschreiber (Florus, Eutrop, Orosius, Periocha) über die Flottenexpedition des Scipio in „grellstem Kontrast“ zu Polybios und Zonaras stehen, dass sie geschmacklose Uebertreibungen und wesentliche Entstel-

1) Andererseits möchte ich aber auch nicht mit Reuss (*Phil.* 68, 416) den Vergleich von *zēteira δ' ἐν τῷ Τεράριον ἀναγὰς ἐκείνων διὰ τὸν ἀνέγνωται, ἐν αὐτῇ εἰς τὰς πόλεις ἐντα δοξάζει* mit Florus II 2 *Sardiniam amaramque et Corsicam* als zwingenden Beweis der Quellengemeinschaft ansehen. Dazu ist diese geographische Bemerkung zu nahelegend und der Wortlaut zu wenig ähnlich.

lungen enthalten, die von irgend einem Bewunderer der Scipionischen Familie erdichtet und von kritiklosen Benützern der Familientradition — man denkt gewöhnlich an Valerius Antias — in die römische Geschichte eingeschmuggelt worden seien¹⁾.

Im Gegensatz zu dieser Ansicht haben wir gefunden, dass die angezweifelte Tatsachen — Sieg Scipios, Tod und ehrenvolles Begräbnis Hannos, Einnahme von Olbia — unbedenklich als historisch betrachtet werden dürfen, und dass jene Kompendienschreiber nur darin gefehlt haben, dass sie die Erfolge des Scipio auf Sardinien als ebenso dauernd hinstellten wie die auf Korsika.

Die positiven Nachrichten der Epitomatoren über Scipio darf man deshalb ohne Zweifel in letzter Linie auf Fabius Pictor zurückführen²⁾; die Frage kann nur sein, auf welcher Station des langen Wegs, den die Ueberlieferung von Fabius bis zu den Epitomatoren der Kaiserzeit zu durchlaufen hatte, jener Fehler hereingekommen ist, infolgedessen die Darstellung der Lateiner trotz der Richtigkeit der einzelnen Tatsachen doch einen falschen Gesamteindruck hervorbringt. Da dies bei allen vier in Betracht kommenden Autoren in gleicher Weise der Fall ist, so ist der Fehler wohl in einer gemeinsamen Quelle zu suchen. Es ist bekannt, dass jene Kompendien alle auf Livius beruhen. Livius kann aber der Urheber des Fehlers nicht wohl sein. Denn jener falsche Gesamteindruck hängt damit zusammen, dass bei den Epitomatoren die Tätigkeit des Konsuls Sulpicius gar nicht erwähnt wird. Zwar die in sein Amtsjahr fallende Niederlage des Hannibal wird von Orosius und der Periocha berichtet, aber ohne Nennung des römischen Siegers. Livius nun hat in seiner ausführlichen Darstellung die Konsuln des Jahres 496 natürlich ebensogut genannt wie die des Vorjahrs und hat die Besiegung des Hannibal und die Vernichtung der punischen Flotte, die Scipios Erfolge wieder in Frage gestellt hatte, als eine Leistung des Sulpicius erzählt. Aus seiner Darstellung konnte sich somit jener falsche Eindruck nicht ergeben, als ob Scipio Sardinien definitiv erobert hätte.

Es ist neuerdings allgemein anerkannt, dass zwischen Livius und die Kompendienschreiber mindestens ein Mittelglied einzuschieben ist, das man als die verlorene *Liviosepitome* zu bezeichnen pflegt. In dieser Epitome waren nicht für jedes Jahr die Eponymen genannt und die chronologische Anordnung war häufig durch eine sachliche ersetzt³⁾. Auf diese

1) Die obigen Ausdrücke sind aus Eliäson (S. 31, 36, 46, 49) entnommen. Ähnliche Urteile bei Ihne II² 59. Auch Meltzer II 283 betrachtet nicht alle, aber einige der fraglichen Notizen als „Auswüchse der späteren literarischen Ueberlieferung“. Ähnlich Münzer *J. E.* IV 1431.

2) Reuss (*Phil.* 60, 129): „Wenn auch nicht direkt, so beruht doch in letzter Linie die Darstellung Entrops und die des Orosius auf Fabius“. Ähnlich Schermann S. 129.

3) Vgl. G. Reinhold, *Das Geschichtswerk des Livius als Quelle späterer Historiker*.

Epitome wird die durch die grosse Kürze und die Sorglosigkeit des Exzerpierens, nicht etwa durch eine bewusste scipionenfremdliche Tendenz, einseitig gewordene Darstellung der sardinischen Kämpfe zurückzuführen sein, nicht auf Livius und ebensowenig auf die Annalistik der republikanischen Zeit¹⁾.

Chronologische Uebersicht.

259 v. Chr.

<i>Kal. Mai.</i>	Amtsantritt der Konsuln L. Cornelius Scipio und C. Aquilius Florus.
<i>Kal. Jun.</i>	Scipio auf der Fahrt nach Korsika (S. 409 f.).
Sommer	Scipio in Korsika (Eroberung von Aleria). Fahrt nach Sardinien (Begegnung mit Hannos Flotte). Scipio in Sardinien (Sieg über Hanno, Eroberung von Olbia u. a. Städten). Florus in Sizilien (<i>οὐδὲν ἄξιον λόγου</i>). Erfolge Hamilkar's in Sizilien (u. a. Eroberung von Camarina und Enna).
Winter 259/8	Scipio überwintert in Sardinien (S. 414, 416). Florus " " Sizilien. Hamilkar " " Panormus.

258 v. Chr.

Frühjahr	Ankunft des Hannibal mit seiner Flotte in Sardinien (S. 414 f.). Heimfahrt des Scipio zur Abhaltung der Wahlen.
17. u. 18. Mart.	Scipio's Triumph, hierauf Konsulwahlen. Verschwörung in Rom (S. 436).
Mart. Apr.	Florus beginnt in Sizilien frühzeitig die Kriegsoperationen

Progr. Berlin 1898, S. 13; F. Kornemann, *Die neue Livius-Epitome aus Oxyrhynchos*, 1904, S. 71.

1) Wenn Meltzer II 567 sagt, es sei äusserst interessant zu sehen, wie die Ueberlieferung römisch-annalistischen Ursprungs einestheils (namentlich bei Zonaras) den wahren Tatbestand überraschend rein bewahrt, andertheils aber auch (Flor. I 18, 12 *de cir.* III 39, 1) die ungeheuerlichsten Verdrehungen zuwege gebracht habe, so muss ich dem widersprechen. Jene Konfusion darf nicht der annalistischen Ueberlieferung in die Schuhe geschoben werden, sondern kommt lediglich auf das Konto des Florus, der überhaupt nicht als Geschichtschreiber zählt, und des ebenso leichtsinnig mit den Tatsachen umspringenden Verfassers des Buchs *de cir.* III. Die Ausdrücke bei Florus: *cum iam Sicilia suburbana esset populi Romani provincia* und *adeo omni terra et mari Poenos purgavit, ut iam victoriae nihil nisi Africa ipsa restaret* sind groteske Uebertreibungen, die niemals auf die alte Annalistik zurückgeführt werden dürfen, sondern des Florus persönliches Eigentum sind, hervorgerufen durch das geographische Prinzip, nach dem er die Geschichte des I. pun. Kriegs erzählte. — Auch sonst hat man öfter die Sünden der Epitomatoren der Kaiserzeit fälschlich den Annalisten der republikanischen Zeit aufgebürdet (vgl. Leuze, *Die röm. Jahrzahl.* 1909, S. 133, A. 167).

	durch einen Vormarsch gegen Panormus <i>ὅτι τὸ τὰς τῶν Καρχ. ὀνείμας ἐκεί μαχαρμέναι.</i>
<i>Kal. Mai.</i>	Amtsantritt der Konsuln A. Atilius Calatinus und C. Sulpicius Paterculus, Prorogatio imperii für Florus.
Sommer	Calatinus in Rom (S. 434 ff.). Sulpicius in Sardinien (Besiegung Hannibals). Florus als Prokonsul in Sizilien (Eroberung von Hippana, Belagerung von Mytistratum).
September	Calatinus kommt nach Sizilien und löst Florus ab (S. 435).
<i>IV Non. Oct.</i>	Triumph des Prokonsuls Florus
<i>III Non. Oct.</i>	Triumph des Konsuls Sulpicius (S. 435, Anm. 2).
Herbst	Hannos Erfolg in Sardinien (S. 419, Anm. 1). Calatinus erobert Mytistratum, Camarina, Enna u. a. Städte, macht einen Versuch auf Lipara (S. 437, Anm. 1).
Winter 258/7	Calatinus überwintert in Sizilien (und bleibt auch im Sommer 257 als Prokonsul dort: er triumphiert erst <i>XVIII Kal. Febr.</i> 497 Varr., also nach jul. Kal. entweder Ende 257 oder Anfang 256 v. Chr.).

Tübingen.

Der Gefechtsabstand der Manipulare.

Von Th. Steinwender.

In einer kürzlich veröffentlichten Abhandlung¹⁾ warf ich die Frage auf, ob der von Polybius angegebene Glieder- und Rottenabstand des Legionars zur Zeit der Manipularstellung buchstäblich zu nehmen sei, oder ob der Autor nicht vielmehr einen nur annähernd gleichen Abstand des Römers um der Kürze und des leichteren Verständnisses seiner griechischen Leser willen dem ihnen bekannten der Mazedonier gleichgesetzt habe, mit anderen Worten, ob die in Rede stehenden 3 und 6 Fuss römisch genaues oder ungefähres Maß bedeuten. Auch wurde bereits geltend gemacht, dass zur Beantwortung dieser Frage, abgesehen von den Gliedern des menschlichen Leibes, nur die Waffen und ihre mutmaßliche Führung ein zum Teil noch sichtbares und insoweit zuverlässiges Hilfsmittel darbieten.

Von der gesamten Rüstung des Manipulars kommen dabei lediglich drei Stücke in Betracht, die Wurflanze (*pilum*), das Schwert (*gladius*) und der Langschild (*scutum*). Was die beiden ersteren anlangt, so sind ihre Maße und Formen zur Genüge bekannt; anders verhält es sich mit dem Schilde. Hier darf auf gewisse Eigenschaften hingewiesen werden, die bisher nicht beachtet oder hinlänglich gewürdigt sind.

Polybius beschreibt ihn folgendermaßen: „Zur römischen Vollrüstung gehört fürs erste der Langschild (*θρεόξ*), dessen Breite mit gewölbter Fläche $2\frac{1}{2}$, die Länge aber 4 Fuss beträgt. Bisweilen ist er auch noch vier Fingerbreiten länger. Er besteht aus einer doppelten Bretterlage, die mittels Rinderleins zusammengefügt und auf der Aussenseite mit Leinwand und darüber noch mit einem Kalbfell bezogen ist. Um den oberen und unteren Rand läuft ein eiserner Besatz, der ihn gegen senkrecht geführte Schwerthiebe sowie beim Stande auf dem Erdboden gegen Nässe schützt²⁾. Endlich ist er mit einem gewölbten Buckel aus Eisen versehen zum Schutze gegen die Stosslanze, Steinwürfe und andere schwere Geschosse“³⁾. Es

1) *Der polybianische Gefechtsabstand* im *Hermes* XLIV p. 179 ff.

2) Die Einführung dieses von Verchère de Beffé, *Les armes d'Alise* in der *Revue archéologique*, Paris 1864 p. 340 als „dachrimmenartig“ bezeichneten Beschlages schreibt Plutarch (*Cam.* 40) dem Camillus zu.

3) Pol. VI 23.

darf hinzugefügt werden, dass unter dem Eisenblech in der Mitte, welches vielleicht erst später die Gestalt des Buckels annahm ¹⁾, in horizontaler Richtung die Handhabe lag und dass letztere wie ursprünglich auch an den Schilden der Orientalen und Griechen durchaus einfach war ²⁾.

So sind wir imstande, den Langschild der Römer zur Zeit des Manipularwesens lückenlos zu rekonstruieren, falls sich ermitteln lässt, wie das Breitenmaß zu verstehen ist. Bezieht es sich auf die gewölbte Aussenfläche oder auf die Sehne des von ihr umschriebenen Bogens? Der Wortlaut $\alpha\lambda\gamma\epsilon\iota\varsigma \lambda\epsilon\gamma\epsilon\iota\varsigma \epsilon\lambda\alpha\gamma\epsilon\iota\alpha\varsigma$ spricht für das letztere ³⁾; damit aber ist, insofern Polybius den Grad der Krümmung verschweigt, das Rätsel noch nicht gelöst.

Von vornherein muss der weit verbreiteten Ansicht widersprochen werden, dass ein Skutum dem halben Hohlzylinder geglichen habe ⁴⁾; denn so musste man es doch unmittelbar am Leibe halten, was aus naheliegenden Gründen ganz unzweckmäßig gewesen wäre. Insbesondere hätte dann eine dem Pilum ähnliche Wurflanze die Schildwand und damit zugleich den Panzer durchschlagen können ⁵⁾. Weshalb gaben die Römer ihrer Waffe das im Lichten 27 Zoll lange Speereisen? Einzig und allein um den Gegner trotz seines Schildes, selbst wenn er ihn mit annähernd gestrecktem Arm von sich hielt, noch zu erreichen ⁶⁾. Auch liess sich bei der in Rede stehenden Haltung nur durch Drehen des ganzen Körpers parieren, was viel zu langsam von statten gegangen wäre und die Führung der Klinge unnütz erschwert hätte. Darum rechtfertigen auch bildliche Darstellungen späterer Zeit jene Auffassung keineswegs. Auf der Trajanssäule sind die Langschilde nur schwach gewölbt, und ihre Träger in deren Handhabung augenscheinlich unbeschränkt ⁷⁾. Das Bild eines zylindrisch gekrümmten Langschildes auf dem Grabstein des Valerius Crispus ⁸⁾ aber ist nicht maßgebend, da es die wenig geschulte Hand des Anfängers verrät. Wie der Künstler den Unterschenkel hier viel zu kurz und zu dick gemeisselt hat, so könnte er wohl auch aus dem Schilde

1) Ibid. XVIII 12.

2) So auch an dem zu Corneto in Etrurien gefundenen sehr alten Langschilde und an sämtlichen im mittleren und nördlichen Europa bisher entdeckten Bronzeschilden. S. Heibig, *Das homerische Epos* S. 227 ff.

3) So schon Lipsius, *De militia romana* III 2.

4) Eher möchte der Vergleich mit einem Stück Baumrinde sanfterer Wölbung oder mit der Sohle eines Kanals zutreffen. S. Banmeister, *Denkmäler des klassischen Altertums* p. 2027; Lipsius a. a. O. III 2.

5) Veget. I 20; II 15; vgl. Liv. XXI 8, wo von der *falarica* die Rede ist.

6) Diese Ansicht teilt Verchère de Reffye a. a. O. p. 340.

7) Der im *Hermes* 1886 S. 85 und in *Die Perserkriege* etc. S. 307 ausgesprochenen Ansicht Delbrücks: „Die Römer pressten naturgemäss den linken Arm mit dem Schilde eng an den Leib“ kann ich daher nicht beipflichten.

8) Lindenschmit, *Tracht und Bewaffnung des römischen Heeres während der Kaiserzeit* Tafel IV, Fig. 1.

eine Karikatur gemacht haben. Uebrigens stehen ihm auf den Grabmälern der Kohorten Annains und Licains zwei völlig glatte Stücke gegenüber¹⁾. Sie zeigen wohl die ursprüngliche Gestalt des Türschildes, dem man erst später aus Gründen der Zweckmäßigkeit die Wölbung mitgeteilt. Die letztere aber war an gewisse Grenzen gebunden, insofern es dem Träger gestattet sein musste, die Schutzwehr in allen Lagen, selbst mit völlig gestrecktem Arm zu führen und insbesondere um das Schultergelenk, ja um den Rückgrat als Achse zu drehen.

Man sage nicht, dass der Schild bei solcher Haltung zu schwer gewesen wäre. Die zahlreichen in Carnuntum aufgefundenen, mit wenigen Ausnahmen aus Bronze hergestellten Nägel deuten mit ihrem Knick auf eine Holz- und Buckelstärke von 1 cm²⁾. Eine Dicke von nur 8 mm setzt der bei Mainz entdeckte, zu Wiesbaden aufbewahrte Buckel voraus, in dem noch ein Befestigungsnagel mit rechtwinklig umgebogener Spitze steckt³⁾. Dass auch die Schilde der Gallier jedenfalls nicht schwerer waren, bekunden die mit 5 mm die Holzstärke andeutenden eisernen Randlebelschläge eines Exemplars aus St. Etienne au Temple und die Nietnägels des ebendasselbst entdeckten Buckels im Museum zu St. Germain en Laye⁴⁾. Die germanischen Schilde dürften allerdings schwerer gewesen sein, da die Haftnägel der Griffspange an einem bei Dietersheim in Rheinhessen gefundenen und zu Mainz aufbewahrten Stück 14 mm lang sind, davon nur die Stärke des Griffs in Abzug zu bringen ist⁵⁾. Wahrscheinlich legte man die dünnen Holzplatten, um ihnen grössere Haltbarkeit zu verleihen, stets so übereinander, daß die Jahreslinien sich rechtwinklig schnitten. Der Schild an dem zu Montaigon bei Vauluse entdeckten, in Avignon aufbewahrten lebensgrossen Steinbilde zeigt an seiner Oberfläche nicht weniger denn 8 Tafeln, deren Rippen aufeinander annähernd senkrecht stehen⁶⁾.

Vom Faustgriff bis zum Rückgrat eines Mannes mittlerer Grösse sind es bei horizontal in Schulterrichtung gestrecktem Arm ungefähr 30 Zoll rheinisch. Davon hat man, insofern diese Linie während des Gefechts in Schulter und Ellenbogen mehr oder weniger gebrochen wird, mindestens 2—3 Zoll abzurechnen. So entsprach die Wölbung äussersten Falles einem Aktionsradius von 27—28 Zoll. Unter den wenigen auf uns gekommenen Buckeln, die eine Nachprüfung zulassen, ist der im Jahre 1867 bei South Shields in der Tyne gefundene aus der Zeit Hadrians⁷⁾ von besonderem Interesse. Hübner⁸⁾ nennt ihn schwach gewölbt, und die Abbildung zeigt annähernd

1) Lindenschmit a. a. O. Tafel VI, Fig. 1 und 2.

2) *Der Römische Limes in Oesterreich* Heft II, Wien 1901 S. 118 und 119.

3) Lindenschmit, *Die Altertümer unserer heidnischen Vorzeit* I, Heft 5, Tafel 5.

4) Lindenschmit a. a. O. III, Heft 2, Tafel 1.

5) Lindenschmit a. a. O. IV Heft 17. — 6) Lindenschmit a. a. O.

7) S. die Abbildung bei Lindenschmit a. a. O. III 4, 3.

8) Hübner, *Römische Schildbuckel* in den *Archaeologisch-epigraphischen Mitteilungen*, Wien 1878 II S. 197 ff. und Baumeister a. a. O. S. 2972.

dieselbe Krümmung, welche sich uns durch Kombination ergab. Noch geringer ist die Wölbung an der kreisrunden Basis eines im Jahre 1855 bei Halmagy in Siebenbürgen gefundenen, zu Hermannstadt aufbewahrten Umbo¹⁾. Auch die neuerdings in Carnuntum entdeckten Buckel sind entweder nur schwach oder überhaupt nicht merklich gekrümmt²⁾. Alle sonst noch vorhandenen stehen auf völlig horizontaler Basis und kommen lediglich insofern in Betracht, als man mittelbar auch aus ihnen auf eine nur geringe Wölbung der Oberfläche schliessen darf. Denn wäre sie stärker gewesen, etwa halbkreisförmig wie auf dem Grabstein des Valerius Crispus, dann müsste auch jetzt noch etwas davon zu merken sein.

Nun lassen sich Höhe und Sehne durch Messen an einem Modell sowie durch Rechnung bestimmen. Danach bezieht sich jene auf 85, diese auf 714 mm oder $27\frac{1}{4}$ Zoll rheinisch. Sie ist also nur um 26 mm gleich unmerklich mehr denn 1 Zoll kürzer als der 740 mm betragende Bogen, der Unterschied mithin so gering, dass er kaum ins Gewicht fällt. Damit wäre das allein richtige Maß gefunden, an dem auch die spätere Zeit, so lange Schwert und Pilum das Schicksal der Schlacht entschieden, nicht viel geändert haben. Wie hätte man beispielsweise auch mit dem halbzylindrischen Skutum des Valerius Crispus die Testudo bilden können, welche noch auf den Säulen des Trajan und Mark Aurel dargestellt ist und insbesondere beim Angriff auf Festungsanlagen unentbehrlich war. Dann rollten die vom Feinde geschleuderten Gegenstände nicht wie Regentropfen vom Dache herab, um mit Livius zu reden³⁾, sondern blieben entweder in den Furchen stecken und wurden hier bald zu einer untragbaren Last, oder sie trieben schon im Fallen die Schildreihen auseinander und stürzten ihren Trägern auf die Füße. Ja, man darf die von uns ermittelte Kurve als das äusserst zulässige Maß bezeichnen. Die Schilde der Kohortalen Annaius und Licinius mögen im Gefecht noch brauchbar gewesen sein; derjenige des Legionars Valerius Crispus war es nicht.

Die Wölbung des Schildes entsprach also einem Radius von 27 bis 28 Zoll rheinisch, und $27\frac{1}{4}$, also beinahe ebenso lang war die Sehne. Verbindet man nun deren Endpunkte mit dem durch die Längsachse des Trägers bezeichneten Mittelpunkt des Kreises, so ergibt sich, wie nachstehende Skizze veranschaulicht, ein annähernd gleichseitiges Dreieck (s. folgende Seite).

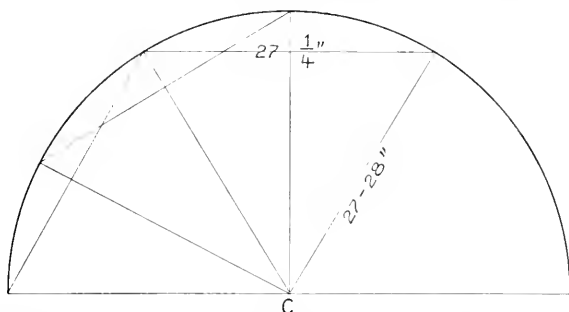
Versuchen wir jetzt auf Grund obiger Darlegung den Gefechtsabstand des Manipulars zu bestimmen, so ist von vornherein klar, dass 3 römische Fuss gleich 0,887 m oder $33\frac{7}{8}$ Zoll rheinisch für die Rotten unmöglich genügt haben können⁴⁾. Schon das Pilum erforderte als Wurflanze beträchtlich

1) Hübner a. a. O. Tafel VI.

2) M. v. Grollier, *Der Römische Limes in Oesterreich* Heft II Tafel XX Fig. 11, 13; Heft III Tafel VII Fig. 7, 8, 9; Heft IV Sp. 43—44 Fig. 7; Sp. 105 Fig. 6.

3) Liv. XXXII 17; XXXIII 8. — 4) Dagegen Lammert, *Polybios und die rom. Taktik*, Programm des kgl. Gymnas., Leipzig 1889 und nach ihm Delbrück.

mehr Spielraum: denn beim Ausholen musste der Arm bis zur völligen Streckung schräg abwärts zurückgezogen und auf dem Wege dahin auch horizontal seitwärts gestreckt werden. So kämen zur Schulterbreite von durchschnittlich 18 Zoll, da die schräge Haltung während des Wurfs nur eine vorübergehende war, etwa 20 Zoll hinzu. Da ferner vorgelaufen wurde¹⁾, und niemand im Eifer des Gefechts auch nur auf wenige Schritte die gerade Linie einhalten kann, sowie um zu verhüten, dass die ausholende und schleudernde Faust den Schildrand des Nachbarn streifte, wird man dem Schützen beiderseitig noch mindestens eine Handbreite gleich 4 Zoll Spielraum gewährt haben. Der Schild endlich ragte, selbst wenn er dicht am Leibe und schräg gehalten wurde, noch etwa 10 Zoll nach links hinüber, so dass der Gesamtabstand auf 56 Zoll rheinisch zu veranschlagen sein dürfte²⁾. Und dabei sind noch nicht die Unebenheiten des Geländes sowie andere auf Zufall beruhende Abweichungen berücksichtigt. Das



Ergebnis ist zwar nur ein annäherndes, der Unterschied von dem vermeintlichen Rottenabstande jedoch so beträchtlich, dass man nicht anstehen wird, den letzteren ins Reich der Fabel zu verweisen.

Das Schwert diente, obwohl damit gelegentlich auch gehauen wurde, in erster Linie als Stosswaffe³⁾. Aber warum sollte, wie Lammert und Delbrück meinen, nur die senkrechte Klingenführung üblich gewesen, und wofür R. Schneider eintritt, lediglich „mit gekrümmtem Ellenbogen“ gestossen sein?⁴⁾. Derartige Vorschriften hat es schwerlich gegeben; man

1) Veget. III 14; vgl. I 9; II 23.

2) Kromayer, *Vergleichende Studien zur Geschichte des griechischen und römischen Heerwesens* im *Hermes* XXXV 1900 S. 248 A. 3, versucht gleichfalls, den Spielraum des Legionars im Gliede genauer zu bestimmen und gelangt zu dem Ergebnis, dass derselbe nur um 16 bis 20 cm hinter den von Polybios mitgeteilten 6 römischen Fuss gleich 1,77 m zurückbleibe. 3) Veget. I 12, 25; II 23, 9; III 4, 29; vgl. Pol. VI 23; Liv. XXII 46; Machiavelli, *Kriegskunst* etc. übersetzt von Ziegler S. 51.

4) R. Schneider, *Legion and Phalanx* S. 92, schon Kromayer hat sich in den *Vergleichenden Studien* etc. a. a. O. S. 247 sehr entschieden dagegen ausgesprochen.

würde sie im Ernstfalle auch nicht befolgt haben, sondern stach selbstverständlich immer dahin, wo der Gegner sich eine Blösse gab und zu fassen war, gleichviel ob mit gekrümmtem oder gestrecktem Arm. Darum dürfte gerade der Horizontalstoss von rechts nach links, der ohnehin leichter und schneller ausführbar ist als der Stich geradeaus oder von oben herab und, insofern das Gesichtsfeld frei bleibt, eine bessere Deckung ermöglicht, sich besonderer Beliebtheit erfreut haben¹⁾. Der Einwand, dass er, da gegen die beschildete Seite gerichtet, unzweckmässig gewesen wäre, ist hinfällig: denn selbst der Langschild deckte in vertikaler Linie keineswegs den ganzen Mann. Das Antlitz, der Hals und die Unterschenkel einschliesslich der Kniee waren von vornherein ungeschützt, und sie wurden es während des Gefechts, wenn auch nur momentan, in noch höherem Grade. Die Haltung des Gegners aber und damit zugleich die Lage seines Schildes wechselten beständig, und man dürfte in der Annahme, dass letzterer, dem natürlichen Zuge des Faustgriffs folgend, mit dem oberen Rande nach links, dem unteren nach rechts geneigt habe, kaum fehl gehen. So war insbesondere das linke Knie durch den Horizontalstoss leicht zu fassen²⁾, weshalb noch Vegetius die Rekruten darauf sorgfältig auszubilden empfahl³⁾. Natürlich wurde die Klinge unter Umständen auch aufwärts und abwärts geführt. Am wenigsten Erfolg dürfte der Stoss geradeaus versprochen haben, da er wegen des zur Klinge rechtwinklig liegenden Handgriffs und der Stärke des Knopfs un bequem war. So erstreckte sich der Wirkungskreis des Schwertes auf den Bogen von Prim über Horizontalquart zur Sekond. Von den vielen Möglichkeiten dabei werde nur eine hervorgehoben. Man konnte mit schnellem Entschluss den Schild sich über den Rücken werfen⁴⁾, mit der linken den oberen Schildrand des Gegners erfassen, ihn an sich ziehen und darüber hinweg⁵⁾ den tödlichen Stoss führen. Denselben Zweck diente vielleicht ein plötzliches Anheben des Schildes derart, dass er mit seinem unteren Rande über denjenigen des Feindes reichte und ihm somit band oder niederdrückte. Wenigstens sieht man auf der Trajanssäule Kombattanten ihre

1) Das ist auch die Ansicht Kromayers a. a. O. S. 248, und sie findet durch den von ihm zitierten Ausdruck *lateribus minari* (Veget. I 11) Bestätigung. Die Entgegnung Dolbrücks in *Geschichte der Kriegskunst* etc. II p. 18 ff. kann ich für zutreffend nicht erachten. Selbst Lammert gibt a. a. O. S. 7 und 9 A. 2 wenigstens die Möglichkeit der Führung eines Horizontalstosses aus halber Armlänge zu. So hätte er doch aber weder die erforderliche Kraft gehabt noch eventuell sein Ziel erreicht.

2) Vgl. Kromayer a. a. O. S. 248, der diese Evolution als Hieb kennzeichnet.

3) Veget. I 11: *tiro se exercebat . . . ut nunc quasi caput aut faciem petcret, nunc a lateribus minaretur, interdum contenderet poplites et erua succidere* vgl. I 12: II 23: III 4.

4) Hom. II. XI 545.

5) Caes. Bell. gall. II 52: *reperi sunt complures nostri milites, qui in phalanges insilirent, scuta manibus revelarent et desuper ruderarent*.

Skuta öfters in die gedachte Lage emporschwingen. Dergleichen Manöver durften freilich wohl nur besonders gewandte und kräftige Männer wagen.

Der Horizontalstoß aber erforderte die Streckung des ganzen Arms und zwar nicht nur in schräg seitlicher, sondern auch in horizontaler Richtung. Es kämen also zur Schulterbreite noch mindestens 20 Zoll rheinisch hinzu. Mit dem Schilde, welcher wie oben in Ansatz zu bringen ist, wären es schon wieder 18 und bei der Annahme eines seitlichen Spielraums von je 4 Zoll 56. Denn die Führung des Schwertes verlangt die freie Bewegung des ganzen Oberkörpers, den bei Angriff wie bei Abwehr zu drehen und allseitig zu beugen, erlaubt sein musste. Ja, man hat, wie Vegetius und die Reliefs der Trajanssäule bekunden, innerhalb gewisser Grenzen dabei auch den Stand gewechselt ¹⁾. Der römische Legionar ist eben Fechter und macht als solcher selbstverständlich von allen Mitteln Gebrauch. Mit den Paukanten unserer heutigen Hochschule freilich, deren pagodenartige Stellung und sinnwidrige Klingenführung bei einseitiger Beschränkung auf den Hieb nachgerade zur Karikatur geworden ist, darf man ihn nicht vergleichen ²⁾. Die ermittelten Masse aber dürften stimmen, und angenommen, dass sie zu hoch gegriffen wären, ist doch klar, dass 3 Fuss nicht genügt hätten. Auch die von Rüstow und anderen für hinlänglich erklärten 4 Fuss würden schwerlich ausgereicht haben ³⁾.

Dagegen war eine Lockerung des Gliederabstandes aus taktischen Rücksichten im allgemeinen nicht geboten. Nur das erste Glied brauchte mehr Spielraum: denn es lief, um für die $6\frac{3}{4}$ Fuss lange Wurflanze Platz zu schaffen und ihr die grösstmögliche Wirkung zu sichern, im Sprunge etliche Schritte vor ⁴⁾. Auch die Führung des Schwertes erforderte gewiss einen grösseren Gliederabstand als 3 Fuss ⁵⁾. Damit stimmt, was Appian über den Ausgang der Schlacht bei Philippi berichtet. Da wichen die Parteigänger des Brutus „anfangs nur Schritt für Schritt und mit Besonnenheit zurück. Rascher wurde ihr Rückzug, als die Schlachtreihe einmal aufgelöst war, und als endlich auch das zweite und dritte Glied hinter ihnen zu weichen begann, da gerieten alle ordnungslos durcheinander, drängten sich selbst und wurden von den rastlos anstürmenden Feinden gedrängt, bis es zur allgemeinen Flucht kam“ ⁶⁾. Das erste Glied muss also, bevor es zurückging, mindestens 2 Schritt von dem zweiten entfernt gewesen sein. Ob die anderen denselben Abstand gehabt haben, geht aus der Darstellung Appians zwar nicht hervor; indessen würde die

1) Vgl. Veget. I 9; II 23; III 14.

2) So Kromayer im *Hermes* a. a. O. S. 249; vgl. *Wahre und falsche Sachkritik* in der *Historischen Zeitschrift* 1905 S. 12 ff. Dagegen Delbrück, *Kriegskunst* etc. II S. 18.

3) Rüstow, *Heerwesen und Kriegsführung Caesars* S. 39; vgl. Jähns, *Handbuch* etc. S. 256.

4) Veget. I 9; II 23; III 11; vgl. Liv. XXXIV 39 und *Bell. afr.* 71.

5) Veget. II 23; vgl. Kromayer a. a. O. 249. 6) App. *Bell. civ.* IV 128.

Rücksicht auf Ordnung und Symmetrie sowie der Umstand, dass noch Vegetius den Gliederabstand in der Tat auf 6 Fuss¹⁾ angibt, dafür sprechen.

Wir fanden, dass der gefechtsmässige Rottenabstand auf etwa 56 Zoll rheinisch zu veranschlagen sein dürfte. Es war mithin der von Polybios Rotten und Gliedern, von Vegetius wenigstens den letzteren zugeschriebene Spielraum um etwa einen Fuss grösser als das augenscheinliche Bedürfnis, und so entsteht die Frage, wie der Unterschied zu erklären sei.

Bekanntlich rechneten die Alten, wo es auf peinliche Genauigkeit nicht gerade ankam, nach dem natürlichen Fuss, der beträchtlich kleiner ist als das gleichnamige konventionelle Mass. Die Vermutung, dass es hier, wo man ging und stand, geschehen sei, liegt von vornherein nahe, zumal da die Anwendung eines künstlichen Maßstabes viel zu umständlich und zeitraubend gewesen wäre. Man hätte ihn doch erst in den natürlichen verwandeln müssen, was bei der Eile und Aufregung angesichts des Feindes zu verhängnisvollen Irrungen führen konnte. Rechnete man dagegen in der Grundstellung auf den Legionar 3 Fuss natürlichen Masses, die wir vorläufig dem Schritt gleichsetzen, beziehungsweise 6 Fuss oder 2 Schritt, so war das Verfahren einfach, schnell ausführbar und in jedem Falle, selbst vor dem Feinde durchaus zuverlässig. Es mag sein, dass die Griechen, wenn sie von dem Schlachtfelde noch eine Strecke entfernt waren, vermittelt der gespreizten Arme oder Anlegens ihrer durch 3 teilbaren und vielleicht wenigstens über dem Gegengewichtsstück (*σφρονα*) mit entsprechender Marke versehenen Sarisse die 6 Fuss konventionellen Masses ihrer Grundstellung gefunden und diesen Abstand sodann durch Eindoppeln aus der Tiefe und Aufrücken der hinteren Glieder auf die Hälfte, unter Umständen auch durch erneutes Eindoppeln und Aufrücken bis auf $1\frac{1}{2}$ Fuss verkürzt haben. Bei den Römern dagegen war ein derartiges Verfahren ausgeschlossen; denn hier wurde die engere Distanz nicht aus der weiteren, sondern umgekehrt diese aus jener ermittelt. Da hat man mit anderen Worten nicht durch Eindoppeln und Aufrücken gedichtet, sondern durch Abstandnehmen gelockert. Vorausgesetzt, dass es möglich gewesen wäre, mittels Stabes oder Schnur den Abstand auf 3 Fuss konventionellen Masses zu bestimmen, so wird doch gewiss niemand im Ernst behaupten, dass man diese Distanz vor dem Feinde plötzlich auf das Doppelte zu dehnen vermocht hätte. Hier war nur ein Mittel brauchbar, das jeder Mann in sich selbst trug und darum mühelos, gewissermassen instinktiv anwenden konnte, der Schritt, beziehungsweise der Doppelschritt.

Auf Grund dieser Erkenntnis darf auch die Vermutung ausgesprochen werden, dass man bei Aufstellung des Rahmens der Schlachtordnung unter dem Schutze der Reiter und Leichtbewaffneten die Front vom rechten zum

1) Veget. III 14; 15.

linken Flügel¹⁾ in der Regel abgeschritten und danach den Manipeln ihre Plätze angewiesen habe, worauf die letzteren Glieder und Rotten auf übliche Distanz ausrichteten²⁾. Das war einfach und leicht ausführbar, wofern man die Effektivstärke des Fussvolks genau kannte. So viel Kombattanten in der Front stehen sollten, so viel Schritte oder Doppelschritte musste sie breit sein.

Die Bemessung nach Schritten war im Heere auch sonst nicht allein üblich, sondern sogar die Regel. Wallhausen erklärt Rotten- und Gliederabstände von 2, 4, 8 und 16 Schritt für brauchbar und zweckmässig³⁾. Montecuccoli gewährte wenigstens den Gliedern beim Frontmarsch 2 Schritt Spielraum⁴⁾. Auch bei uns wurden, bevor die Entfernungsschätzer in Gebrauch kamen, alle Distanzen abgeschritten, und wenn der Apparat nicht zur Stelle ist, geschieht es noch jetzt. Die Römer aber hatten in der Wortverbindung *gradibus militariibus metiri* nicht umsonst dafür einen eigenen Ausdruck. Tatsächlich massen sie nach Doppelschritten die Länge ihrer Märsche, den Zwischenraum, welcher die feindlichen Lager und Heere von einander trennte, die Breite und Tiefe der Schlachtordnung, die Entfernungen im Gelände, kurz alles, was dem Fuss des Menschen zugänglich war. Vielleicht haben sie auch die Grundlinien des Lagers, nachdem ihre Richtung mittels der Groma festgelegt worden, nicht gemessen, sondern abgeschritten⁵⁾. Denn die von Polybios auf 50, 100 und 200 Fuss⁶⁾ angegebenen sowie alle hieraus ermittelbaren Distanzen lassen sich zwar durch $2\frac{1}{2}$, nicht aber wie die Masse Hygins durch 3⁷⁾ teilen. Darauf scheint auch die 10 Fuss gleich 4 Schritt lange Meßstange (*decempedus*).

1) Veget. II 15: *acies positum a prima cohorte incipit ordinari in cornu dextro*; vgl. III 18.

2) Vgl. m. Abhandlung *Zur Schlachtordnung der Manipulare im Rheinischen Museum* 1910 S. 11 ff.

3) Wallhausen, *Kriegskunst zu Fuss* S. 63 und 64. Dass er S. 79 auch von $1\frac{1}{2}$ Schritt spricht, steht damit nicht im Widerspruch, da die vorhergehenden Worte: „nach Gelegenheit etwas weiter“ diesen Abstand auf gewisse Fälle und Umstände beschränken. Damit soll übrigens nicht in Abrede gestellt werden, dass auch ein Abstand von 3 Fuss hier und da vorkam. S. hierüber Kromayer im *Hermes* a. a. O. S. 228 und 235.

4) Den Schritt aber rechnet Montecuccoli in seinen *Memoires* S. 25 *à deux grands pas géométriques*. Das sind 0,75 m oder $2\frac{1}{3}$ Fuss rheinisch, also genau so viel, wie auch wir noch gegenwärtig dem gewöhnlichen Maßschritt für Truppenmärsche und grössere Entfernungen im Gelände zuschreiben. Daneben gibt es einen verkürzten Schritt von 2 Fuss, der annähernd dem jetzt üblichen Gliederabstande von 64 cm entspricht. Er lag ehemals der Distanzierung auf dem Scheibenstande zugrunde und ist noch heute im Gebrauch, wo es gilt, die Tiefe einer Kolonne auf den vorsehriftsmässigen Abstand zu berichtigen. R. Schneider a. a. O. S. 77 schätzt ihm mit 55 cm gleich 21 Zoll rheinisch erheblich zu kurz. Vgl. Kromayer a. a. O. S. 229 A. 2, der einen Maßschritt von 60 bis 70 cm annimmt.

5) So auch bei Wallhausen a. a. O. S. 122 und 125. 6) Pol. VI 27 und 28.

7) Vgl. Nissen in *Norresium* S. 38.

mit welcher nach Vegetius¹⁾ die Schanzarbeit verteilt und kontrolliert wurde, hinzuweisen. Dass in späterer Zeit hier jedenfalls nicht gemessen wurde, bezeugt der Anonymus Byzantinus²⁾, da er von den zur Absteckung des Lagerplatzes entsandten *mensores* oder *metatores* sagt: „Sie bedienen sich nicht der Leine; denn das wäre ja lächerlich, sondern des Bogenschusses, durch welchen die Abmessung am schnellsten bewerkstelligt wird.“

Diese Bedeutung des polybianischen Gefechtsabstandes ist bisher nicht erkannt oder doch nicht genügend beachtet worden³⁾. Daher gibt es innerhalb der Grenzen von 3 bis 6 Fuss auf $\frac{1}{2}$ abgestuft, kein Mass, welches dieser oder jener Forscher nicht für das richtige erklärt hätte⁴⁾. Die Begründung freilich steht meistens auf schwachen Füßen. Dafür nur ein Beispiel! Wie Lammert und Delbrück hält auch R. Schneider einen Rottenabstand von 3 Fuss im Gefecht für ausreichend, da der linke Vorderarm fest in den Handhaben des Schildes geruht habe, das Schwert lediglich mit gekrümmtem Arm geführt worden, und die Ausfallstellung schräg gewesen wäre. Dagegen ist zu bemerken, dass der Schild nur einen Griff hatte, und Schneider sagt weiterhin selbst, es sei beim Schwertkampf bald der eine, bald der andere Fuss vorangestellt worden, woraus folgt, dass der Oberkörper sich bei jeder Wendung entsprechend um seine Achse gedreht, also durchaus nicht immer schräg gestanden hat. Weshalb endlich sollte die Klinge nur mit gekrümmtem Arm geführt worden sein? Unfänglich ist auch die Erklärung seines nach Vegetius⁵⁾ auf 6 Fuss angenommenen Gliederabstandes. So viel Raum, meint Schneider, habe der Pilenwurf erfordert; er denkt sich also die Waffe von allen oder doch mehreren Gliedern der vordersten Gefechtslinie zugleich geschleudert, was, obwohl auch Rüstow dafür eintrat⁶⁾, gewiss nicht geschehen ist. Denn erstlich wäre es, da man in den hinteren Gliedern das Ziel nicht mehr genau sehen konnte, eine sinnlose Verschwendung unersetzlicher Munition gewesen; sodann hätte das Schleudern schwerer Geschosse dicht über den Kopf der vorderen Glieder hinweg diese beunruhigt und am wirksamen Gebrauch ihrer eigenen Waffe gehindert. Daher eben liess Sulpicius sie gelegentlich eines Gefechts mit den Bojern, wo man ausnahmsweise so verfuhr, sich niederwerfen⁷⁾. Endlich würde der Zwischenraum von 6 Fuss zum Ausholen mit einer zur Zeit des Polybios beinahe 7 römische Fuss langen Lanze, wenn sie, was selbstverständlich, mit Nachdruck geschleudert wurde, nicht ausgereicht haben. So wird auch die bekannte Anord-

1) Veget., III 8. — 2) Anon. Byz. XXVII 1.

3) Nur Niebuhr scheint daran gedacht zu haben. Denn er schreibt in seiner *Römischen Geschichte* V S. 551, wo von dem Pilenkampf die Rede ist, also: „Wenn nun das erste Glied seine Pila geschleudert, so wird es sich zwischen den dahinter stehenden hindurchgezogen haben, und ein Doppelschritt vorwärts stellte die Front ungefähr auf ihrer ersten Linie her.“

4) S. die Zusammenstellung bei Kromayer a. a. O. S. 241.

5) Veget., III 14. — 6) Rüstow a. a. O. S. 48. — 7) App. *Kult.* 1.

nung Cäsars verständlich, der bei Ruspina seinen Legionären verbot, sich um mehr als 4 Fuss von dem *signum*, das heisst Manipel zu entfernen¹⁾. Mit dem lichten Gliederabstande von 4 Fuss hatten sie dann einen Spielraum von 8, der gerade erst genügte. Dagegen dürfte Rüstows Folgerung, dass der Gliederabstand überhaupt, den Mann miteingerechnet, regulär 4 Fuss betragen habe, woraus er des ferneren die Tiefe einer Kohorte von 10 Gliedern in der Schlachtordnung auf 40 Fuss berechnet, kaum zutreffen²⁾.

Mit der Frage, ob die von ihnen vorgeschlagenen Masse in Wirklichkeit zu ermitteln und darum brauchbar gewesen wären, las sich, soweit ich sehe, bisher niemand aufgehalten. Nur Schneider streift sie, wenn er gelegentlich äussert: „Auf dem Exerzierplatz gilt das Schema: in der Schlacht aber lässt sich nicht alles mit Zollstock und Lineal abmessen“³⁾. Trotzdem hält auch er, wie schon bemerkt, an dem tatsächlich unbestimmbaren Rottenabstande von 3 Fuss konventionellen Masses fest. Allen übrigen ist die Schwierigkeit, ja Unmöglichkeit, ihre Distanzierung zu verwirklichen, gänzlich entgangen. Vielleicht wendet jemand ein, dass die heute üblichen Masse noch unbequemer seien und sich gleichwohl bewährt hätten. Indessen unsere Rotten rücken bis auf lose Fühlung heran, so dass die Zwischenräume aufhören, und nichts übrig bleibt, was gemessen werden könnte, der Gliederabstand aber entspricht dem kleinen Schritt von 2 Fuss, der sich wohl ermitteln lässt und früher der Distanzierung auf dem Scheibenstande zugrunde lag.

Nun fragt sich also, ob bei Umrechnung des polybianischen Abstandes von 3 Fuss gleich 0,887 m oder 33⁷/₈ Zoll rheinisch in natürliches Mass der römische Schritt von vorläufig 0,74 m oder 28¹/₄ Zoll herauskommt, mit anderen Worten, ob die Differenz dem Unterschiede zwischen dem konventionellen und natürlichen Masse entspricht. Selbstverständlich kann es sich dabei nur um ein annäherndes Ergebnis handeln, zumal da für derartige Untersuchungen noch wenig zuverlässiges Material vorhanden ist.

Nach neueren Ermittlungen folgen die Rekruten der europäischen Völker hinsichtlich ihrer Körpergrösse in nachstehender Ordnung: 1. Norweger, 2. Schotten, 3. Schweden, 4. Iren, 5. Dänen, 6. Holländer, 7. Engländer, 8. Deutsche, 9. Russen, 10. Schweizer, 11. Franzosen, 12. Italiener, 13. Spanier, 14. Portugiesen. Damit stimmt, dass nach den Untersuchungen J. Denickers die heutigen Bewohner Italiens überwiegend, diejenigen Mittelitaliens sogar beinahe ausschliesslich betreffs ihrer Körpergrösse unter dem allgemeinen Durchschnitt von 168 cm mehr oder weniger zurückbleiben⁴⁾.

1) *Bell. afr.* 15.

2) Rüstow a. a. O. S. 40. Daneben sei bemerkt, dass $1,9 \div 1$, wie gerechnet werden muss, nicht 49, sondern nur 37 ergibt. — 3) R. Schneider a. a. O. S. 123.

4) Dementsprechend fand Tagliano unter 7000 Italienern nur eine Person von mehr als 1,90 m das ist 0,74 auf 1000, während Gould unter 300 000 Bewohnern der

Hieraus folgt zunächst als unbestreitbare Tatsache, dass die Italiener verhältnismässig klein sind. Sollten es da nicht auch die Römer gewesen sein? Und tatsächlich wird ihre Gestalt, wo davon die Rede ist, so bezeichnet. Nur klein, beziehungsweise mässig gross waren zum Beispiel Scipio Aemilianus¹⁾ und T. Manlius Torquatus²⁾. Wie hätte den Römern sonst auch die Grösse der Germanen und Gallier auffallen und imponieren können? Nast schätzt nach einer Stelle des Grammatikers Dosithens³⁾, die Grenze des römischen Militärmasses nach unten auf 5 Fuss $\frac{1}{2}$ Zoll. Wenn später die *statura militaris* auf 5 Fuss 7 Zoll angegeben wird⁴⁾, und Vegetius⁵⁾ für die Reiterei und die Flügelkohorten sogar 5 Fuss 10 Zoll bis 6 Fuss verlangt, so ist das kein Widerspruch, insofern es sich offenbar um Ausnahmen von der Regel handelt, und Rom seinen Heeresersatz damals grösstenteils aus den Provinzen bezog. Da nun die Gliedmassen des menschlichen Leibes seiner Grösse proportional sind, grössere Leute mithin auch längere Füsse haben als kleinere⁶⁾, so können diejenigen der Römer nicht sonderlich lang gewesen sein; ja, man ist zu der Annahme berechtigt, dass sie kürzer waren als diejenigen der oben unter 1 bis 11 angegebenen Völker, insbesondere der Nordeuropäer.

Nach Messungen, die neuerdings Sören Hansen an 2883 militärpflichtigen Dänen mit einer Durchschnittsgrösse von 1.675 m vornahm⁷⁾, schwankte die Länge des Fusses zwischen 22 und 31 cm. Das arithmetische Mittel betrug also 0.2643 m gleich 10 $\frac{1}{8}$ Zoll rheinisch, aber nicht weniger als 512 Mann hatten mit 26 cm oder 9 $\frac{7}{8}$ Zoll das bei weitem am häufigsten wiederkehrende Mass. Da nun die Dänen hinsichtlich ihrer Körper-

Vereinigten Staaten von Nordamerika deren 5 auf 1000 ermittelte. Andererseits wurden hier auf 1000 nur 0.01 Individuen mit weniger als 1.35 m festgestellt; in Italien dagegen 3. Auf den britischen Inseln gab es deren überhaupt nicht. S. hierüber G. Buschan, *Menschenkunde*, Stuttgart 1909 S. 42 ff. und die beigegefügte Skizze.

1) App. *Iber.* 53. — 2) Liv. VII 10.

3) Nast und Bösch, *Römische Kriegsaltertümer* S. 302 A.

4) *Cycl. Theod.* L. VII Tit. 13 leg. 3 und tit. 18 leg. 9.

5) Veget. I 5; vgl. I 11, wonach die Pfähle, an denen sich die Rekruten übten, ebenso hoch waren.

6) Einen interessanten Beleg dafür liefert Dr. Meissner in dem Artikel *Die Körpergrösse der Wehrpflichtigen im Gebiet der Unterelbe*. Er schreibt: „Danach blieb von 400 kleinen rheinischen Füsiliern aus der Gegend von Aachen der grösste Stiefel noch unter dem Maße des kleinsten Fusses von etwa ebenso viel grossen Schleswig-Holsteiner Artilleristen“.

7) In dem *Archiv für Anthropologie* XX S. 321 ff. gibt Topinard die Durchschnittsgrösse der Dänen auf 1.685 m, also um 11 mm höher an. Nur wenig kleiner war nach dem Stande vom 1. Dezember 1906 der Deutsche. Die an 624 261 Personen angestellte Erhebung ergab eine Durchschnittsgrösse von 1.6771 m. Darunter waren mit 1.6978 am längsten die geborenen Oldenburger und mit 1.6639 die Sachsen am kleinsten. S. das Ergänzungsheft 28 zur *Zeitschrift des Kgl. Preussischen statistischen Landesamts*.

grösse in der oben mitgeteilten Zusammenstellung an fünfter, die Italiener dagegen erst an zwölfter Stelle rangieren, so dürften die Füsse der Römer im allgemeinen kürzer gewesen sein als 26 cm.

Um die Differenz annähernd zu bestimmen, haben wir, da Ermittlungen über die Länge des Fusses der heutigen Bewohner Italiens nicht vorliegen, als Vergleichsobjekt nur die aus der römischen Kaiserzeit stammenden Schuhe. Ein untrügliches Mittel freilich sind sie nicht; denn ihre Träger könnten ebensowohl Römer engeren Sinnes wie Personen aus dem Gebiet des Fundorts gewesen sein; auch lässt sich weder ihre Altersstufe noch das Geschlecht mit Sicherheit feststellen. Der Durchschnitt von 26 Exemplaren des Saalburgmuseums, deren Masse mir von Herrn Geheimrat Jacobi freundlichst mitgeteilt wurden, liegt innerhalb der Grenzen von 25 bis 30 cm und übertrifft demnach den oben ermittelten nicht unerheblich. Auch die zu Brugg in der Schweiz aufbewahrten sind, wie Herr Dr. Eckinger mir gütigst mitteilte, im Durchschnitt noch $26\frac{1}{3}$ cm lang. Darunter befinden sich aber zwei hölzerne Sandalen von 239 und 246 mm oder einer Durchschnittslänge von wenig mehr denn 24 cm oder $9\frac{1}{4}$ Zoll rheinisch¹⁾, und vielleicht ist es kein Zufall, wenn dies Mass an den *caligae* des Mainzer Zentral-Museums wiederkehrt²⁾. Nach den Angaben, die ich der Güte des Herrn Geheimrat L. Lindenschmit verdanke, zeigen sie in den Grenzen von 19 bis $27\frac{1}{2}$ eine Durchschnittslänge von 24 cm oder $9\frac{1}{4}$ Zoll³⁾, und dieses Mass ist zugleich das am häufigsten vorkommende. Da die Schuhe im Moorboden gelegen haben und nicht geschrumpft sind, sich auch seit ihrer Hebung nicht geändert haben, so könnte das ermittelte Mass der wirklichen Länge des damaligen römischen Männerfusses annähernd entsprechen, zumal da es an einigen in Torfmooren Norddeutschlands aufgefundenen Lederschuhen wiederkehrt⁴⁾. Auch die in der Themse entdeckten Sandalen veranschaulichen, soweit sie bekannt geworden, bei einer Länge von 7 bis 11 Zoll annähernd denselben Durchschnitt⁵⁾; freilich darf nicht verschwiegen werden, dass hier auch längere Sohlen vorhanden waren, die in der Zeichnung keine Berücksichtigung gefunden

1) Wie Herr Dr. Eckinger des weiteren mitteilte, sind es nicht Einlagen, woran gedacht werden könnte, sondern komplette Sohlen. Die eine hat einen etwa 1 cm hohen Absatz und auf beiden Seiten der unteren Fläche ebenso hohe Wülste, die nach innen an Breite und Höhe abnehmen und mit der Sandale aus einem Stück bestehen. Vor dem Absatz befinden sich zwei starke Nägel zur Befestigung der Riemen. Die andere Sohle hat weder Nägel noch Wangen noch Absatz, aber da, wo der letztere beginnen würde, zwei Löcher von 1 cm Breite und 2 cm Länge für die Riemen.

2) Zum Teil abgebildet und beschrieben bei Lindenschmit, *Denkmäler etc.* IV 37.

3) Das ist genau die Fusslänge des von A. Ransch nach dem Kanon Fritsch entworfenen Modells eines Durchschnittsmenschen von 1680 mm Höhe. S. Baschian a. a. O. S. 41.

4) Lindenschmit a. a. O. II 7, 5.

5) Ch. Roach Smith, *Illustrations of Roman London* 1859 p. 131 ff.

haben. Die im Museum zu Neapel aufbewahrten, aus Pompeji stammenden Sandalen sind nur $17\frac{1}{2}$, 18 und 19 cm lang, aber unverhältnismässig breit. Ihre Masse werden sich also im Laufe der Zeit auf Kosten der Länge verschoben haben, was, da sie aus Stroh geflochten sind, wohl begreiflich ist. So könnte die ursprüngliche Form etwas kürzer, auf keinen Fall jedoch länger gewesen sein als das auf Grund ungefährer Schätzung vorhin angenommene Mass.

So wären 3 Fuss natürlichen Masses gleich 72 cm oder $27\frac{1}{2}$ Zoll rheinisch. Fast ebenso breit, nämlich $27\frac{1}{4}$ Zoll fanden wir auf der Sehne des Bogens gemessen, das heisst in seiner wirklichen Breitenerstreckung den Schild des Legionars. Der römische Schritt ist konventionell $28\frac{1}{4}$ Zoll rheinisch lang: da er jedoch in Wirklichkeit gewiss ebensowenig erreicht wurde wie der konventionelle Fuss ¹⁾, so dürfte man befugt sein, ihn obigem Werte gleichzusetzen. Auch bei uns rechnet man den gegangenen Schritt nicht zu vollen $2\frac{1}{2}$, sondern nur zu $2\frac{2}{5}$ Fuss oder $28\frac{4}{5}$ Zoll ²⁾.

Aus obiger Darlegung folgt, dass der natürliche Schritt des Legionars, der Abstand von Mann zu Mann und die Breite des Schildes annähernd gleich waren.

Uebrigens versteht es sich doch von selbst, dass man eine Schutzwaffe dem von ihr zu schirmenden Gegenstande möglichst anpasste. Wie der Helm dem Haupt, der Panzer dem Rumpf, so musste das Skutum, da eine Deckung der Langseitenränder, abgesehen von der Flügelrotte, ausgeschlossen war, dem Raum, welchen sein Träger im Gliede einnahm, entsprechen. Es gilt dies freilich nur für die *acies densa*, welche zugleich Grundstellung war, indes die *larata* den doppelten Spielraum beanspruchte. Und diese Auffassung wird durch ein Bildwerk, wenn auch späterer Zeit bestätigt. Auf der Trajansäule sieht man in Verschildung 6 Reihen Legionare zum Sturm auf eine mit Verteidigern besetzte Mauer schreiten. Die linke Flügelrotte hält den Schild schräg abwärts zur Seite und deckt sich damit bis zum Knie; die zweite Reihe trägt ihn der Länge nach zu Häupten derart, dass ihr linksseitiger Schildrand noch die obere Kante des Schildes der Flügelrotte, das vordere Schmalende aber den dritten bis vierten Teil der Schildfläche des vorderen Gliedes deckt. Die Skuta der übrigen Reihen berühren sich nur mit den Langseitenrändern und reichen wie diejenigen der zweiten über den hinteren Schmalrand des Vorschildes hinaus. Auf 6 Rotten kommen also $5\frac{1}{2}$ Schildbreiten: die Sturmkolonne ist auf dem Bilde jedoch nur angedeutet, so dass der Unterschied nicht ins Gewicht fällt. Schon in der dritten und vierten Reihe steht das Sku-

1) Gellius sagt ausdrücklich, dass man den *passus* nur mit Mühe habe schreiten können. Was aber vom Doppelschritt bezeugt ist, muss auch für den einfachen *gradus* gelten.

2) Monteucelli rechnet den Schritt „*égal à deux pieds géométriques*“, d. h. zu 0,75 m gleich $2\frac{2}{5}$ Fuss, also genau so wie wir.

tum seinem Träger genau zu Häupten, es entspricht also der Mannesbreite im Gliede der *densa acies*, das heisst der Rottenabstand war wie der Schild $27\frac{1}{4}$ Zoll rheinisch breit. Dass die Veliten Rundschilder von 3 Fuss oder annähernd 34 Zoll im Durchmesser führten¹⁾, ist damit kein Widerspruch, insofern sie bei lockerer Aufstellung und durch den Nebenmann weniger gedeckt, eine Schutzwehr brauchten, die breiter war als das Skutum, aber nicht so lang sein durfte, weil sie den Träger sonst im Lauf behindert hätte.

Auch der Gliederabstand lässt sich auf Grund des in Rede stehenden Bildes annähernd ermitteln. In 4 Gliedern tragen behufs Seitendeckung die Flügelmänner ihr Skutum in Längsrichtung schräg abwärts, derart, dass die Längsränder sich berühren. So entsteht eine zur Front senkrecht laufende Schilderwand von $4.27\frac{1}{4}$ Zoll gleich 109 Zoll rheinisch. Nun sind bei 4 Gliedern allerdings nur 3 Abstände zuzüglich einer Mannestiefe vorhanden; indessen dürfte man befugt sein, den Ueberschuss mit 15 bis 16 Zoll auf den Raum zwischen dem vorderen Rande des ersten Schildes und seinem Träger zu verrechnen. Die Nebenmänner rechts ferner halten 3 Schilde in der Längsrichtung zu Häupten, während der vierte, da als Stirnschutz senkrecht gestellt, nicht zu sehen, an der Ecke oben links aber wenigstens angedeutet ist. Die Gesamtlänge der 3 in Betracht kommenden beträgt an sich, da Polybios dem einzelnen 1.183 m gleich $45\frac{1}{4}$ Zoll rheinisch zuschreibt, 3.549 m oder $135\frac{3}{4}$ Zoll. Aber die beiden vorderen sind, da ihre Schmalseiten sich decken, um etwa $\frac{1}{3}$ der Länge verkürzt, und so bleiben in Wirklichkeit nur 2.864 m gleich 109 Zoll übrig. Bringt man nun auch hier etwa 16 Zoll für den über das erste Glied hinausragenden Stirnschutz des zweiten Schildes²⁾ und 12 Zoll für eine Mannesstärke in Abzug, so entsprechen die restierenden 81 einem Gliederabstande von 27 Zoll rheinisch.

Dagegen könnte geltend gemacht werden, dass in dem Bilde nicht 4, sondern 5 Glieder dargestellt sind³⁾. Gewiss! und so viele mussten nach der durch Eindoppeln der damals zehngliedrigen Schlachtordnung herbeigeführten Verdichtung ja auch vorhanden sein⁴⁾. Aber nur 4 tragen hier Schilde; denn das oben links sichtbare Skutum gehört zu der senkrecht gestellten Frontalreihe. Als Seitenschutz aufgefasst, würde er, da nur etwa $\frac{1}{3}$ so breit modelliert wie der benachbarte Schild mit dem sehr beträchtlichen Rest von 20 Zoll über dessen Vorderrand hinausragen, während er aus sachlichen Gründen mit ihm abschneiden musste. Wenn das fünfte Glied aber, dessen weit vorgestreckter Kopf und Nacken von dem hinteren Schmalende der dritten sichtbaren Schildreihe noch gedeckt wer-

1) Polyb. VI 22.

2) Liv. XLIV 9: *labebant scuta . . . praetexta puparum mori*.

3) So Cichorius. *Die Reliefs der Trajanssäule* II S. 330 zu Tafel 51.

4) S. m. Abh. *Der Quincunx* etc. p. 266.

den, das Skutum entbehrt, so liegt es doch näher, hierin eine Lizenz des Künstlers zu erblicken als in dem Aufbau der taktischen Formation, welche die Hauptsache war und zu bekannt gewesen sein dürfte, als dass man sie in einem für die Öffentlichkeit bestimmten Bilde ändern durfte. Wie so oft mag auch hier die Rücksicht auf räumliche Verhältnisse¹⁾ und den Effekt massgebend gewesen sein²⁾. Vielleicht hat der Künstler dem Beschauer auch nur die handelnden Menschen zeigen wollen, von denen, wenn er auch das fünfte Glied beschilderte, kaum etwas zu sehen gewesen wäre. So wird der Helm, um das Antlitz seines Trägers besser hervortreten zu lassen, öfters ohne Wangenschutz abgebildet: ja, der Feldherr entbehrt der Kopfbedeckung bisweilen gänzlich. Dass ferner die Schilde in der Regel zu klein dargestellt wurden³⁾, lehrt ein Vergleich der Grabdenkmäler des Legionars Valerius Crispus und der Kohortalen Annianus und Licinius⁴⁾. Auf dem ersteren ist das Skutum ungewöhnlich stark gewölbt und zu kurz, auf den andern dagegen völlig glatt und zu lang. Die Wahrheit liegt gewiss auch hier in der Mitte, und man wird in der Annahme, dass noch zur Kaiserzeit seine Masse den von Polybius mitgeteilten wenigstens annähernd entsprochen haben, kaum fehlgehen.

Zu ähnlichen Ergebnissen wie das Bild der Testudo auf der Trajanssäule führt dasjenige auf dem Bogen des Marc Aurel, wo zwei Kolonnen von je 4 Rotten und Gliedern zum Angriff auf eine Festungsanlage vorgehen. Durch den Umstand, dass die Seitendeckung fehlt, wird die Ermittlung des Rottenabstandes hier sogar erleichtert, und der deutlich erkennbare

1) Jähns a. a. O. S. 191 weist unter anderem darauf hin, dass die Pilen überhaupt nicht dargestellt werden, weil sie im Relief zu blossen Stücken zusammengeschrumpft wären. Vgl. auch Hübner, *Zur Bewaffnung der römischen Legionäre* im *Hermes* XVI S. 302. In ähnlicher Weise ist auf den Reliefs zu Gjölbaschi-Trysa die Stosslanze des griechischen Phalangiten unsichtbar. S. m. Schrift: *Die Sarisse und ihre gefechtsmässige Führung*, Danzig bei Sannier 1909 p. 35.

2) Ein klassisches Beispiel aus neuerer Zeit ist das den Sturmangriff der Garde auf St. Privat darstellende Gemälde von Georg Bleibtreu in der Ruhmeshalle zu Berlin. Da sieht man den Hauptmann Frh. v. Lyncker mit gezogenem Degen seiner in beschleunigtem Marsch dem Dorfrande sich nähernden Kompagnie, der ersten des 2. Garde-Regiments, voranschreiten. Tatsächlich war er, hinter ihr reitend, vom Pferde geschossen und nach St. Marie ins Lazarett geschafft worden. Gegen die gleichfalls irrthümliche Stellung des damaligen Divisions-Kommandeurs v. Pape hat der General selbst gelegentlich Einspruch erhoben. Auch sei bemerkt, dass die Leute nicht wie auf dem Bilde den Helm, sondern die Feldmütze trugen, dass der Tornister abgelegt war, die Fahne nicht bei der ersten Kompagnie, sondern vorsehriftsmässig bei der dritten geführt wurde u. s. w. Aehnliche Abweichungen von der Wirklichkeit würden sich, da noch Augenzeugen leben, an den bildlichen Darstellungen von Begebenheiten aus dem letzten deutsch-französischen Kriege auch sonst mit Leichtigkeit nachweisen lassen. Dergleichen Geschichtslügen deckt das Dogma von der künstlerischen Lizenz. Es fragt sich nur, ob man darin nicht zu weit geht.

3) Liers, *Kriegsweisen der Alten* S. 34.

4) Lindenschmit, *Tracht und Bewaffnung* etc, Tafel IV 1: VI 1 und 2.

durchgreifende Gleichschritt lässt auch den Gliederabstand in der oben entwickelten Differenzierung noch schärfer hervortreten¹⁾.

Natürlich haben die Abstände, auch wenn sie mittels des allein möglichen Schrittes festgelegt wurden, wenigstens im ersten Gliede nicht immer genau gestimmt, da sie vielmehr schon bei längerem Stehen sich verschieben mussten. Noch grösser, wenngleich nur vorübergehend, mochte der Unterschied während des Gefechts sein²⁾. Der dem Schlachthaufen zugewiesene Raum jedoch konnte nicht überschritten werden; denn auf den Flügeln standen als unverrückbare Eckpfeiler die Centurionen.

Danzig.

1) Auf anderem Wege kam Giesing in den *Jahrbüchern für klassische Philologie* 1889 S. 161 ff. wenigstens annähernd zu demselben Resultat, indem er das bekannte *pilaque* des Polybios (XVIII 39) mit 3 und die Mannsbreite mit $1\frac{1}{2}$ Fuss berechnet. Den gewöhnlichen Abstand jedoch schätzt auch er auf 3 Fuss. Ihn hätte man nach dem Rücktritt der Veliten auf $4\frac{1}{2}$ Fuss gelockert, was ein sehr einfaches und nur wenige Sekunden in Anspruch nehmendes Manöver gewesen wäre. Dagegen sei bemerkt, dass der Soldat, den Rottenabstand um $1\frac{1}{2}$ Fuss zu vergrössern, ohne Maßstab und Zeitverlust ausser stande ist. Uebrigens rechnet Giesing nach Maßfuss, derart dass die von ihm angenommenen Distanzen ungenau bleiben. Seine Ansicht aber, dass die Angabe des Polybios, wonach in der Schlacht immer ein Römer zwei Phalangiten gegenübergestanden hätte, nicht eine genaue, sondern nur ungefähre sei, dürfte zutreffen. Ähnlich wie Giesing rechnete auch Soltan in der *Deutschen Literaturzeitung* zu Lammerts Programm 1889, nur dass er dem Manne nicht $1\frac{1}{2}$, sondern 2 Fuss gab. Trotzdem schätzte er den Rottenabstand während des Gefechts nicht einfach auf 5, sondern auf 5 bis 6 Fuss. — 2) hierüber m. Abhandlung *Der polybianische Gefechtsabstand* im *Hermes* XLIV 1909, S. 180 A. 4.

2) Kromayer, *Wahre und falsche Sachkritik* in der *Historischen Zeitschrift* 1905 S. 17; vgl. Verg. *Georg.* II 277—84.

Vettius Agorius Praetextatus.

Von Johanna Nistler.

Unter den Vertretern des alten Götterglaubens, die in der zweiten Hälfte des vierten Jahrhunderts ihre Kräfte den Interessen des Heidentums unermüdlich widmeten, nimmt Vettius Agorius Praetextatus einen der ersten Plätze ein.

Sein Leben ist in grundlegender Weise von O. Seeck (Ausgabe der *Briefe des Symmachus*)¹⁾ behandelt worden. Da ich aber doch in mehreren Punkten von seinen Darlegungen abweichen zu müssen glaube und in anderen ihn ergänzen möchte, sei es mir gestattet, dieses ganze Thema in Zusammenhang mit den politischen, religiösen und militärischen Ereignissen der Lebenszeit des Praetextatus nochmals zu erörtern.

Gesellschaftliche Stellung und großer Reichtum hatten es Praetextatus ermöglicht, frei seinen hervorragenden Charaktereigenschaften nach handeln zu können und die Abwehr des Unrechtes, das gerade zu seiner Zeit den Anhängern der alten Staatsreligion von den christlichen Kaisern zugefügt ward, fand immer einen Anwalt in ihm. Ich glaube, daß vorzüglich dieser Umstand, daß die noch am alten Glauben hängende Bevölkerung jederzeit in religiösen Angelegenheiten auf ihn rechnen durfte, ihm die ungemein große Popularität²⁾, der er sich erfreute, verschafft hat.

Ueber die verschiedenen Aemter, die Praetextatus bekleidet hat, sind wir nicht bloß durch die Autoren, sondern auch durch Inschriften unterrichtet³⁾. Der Anfang seiner Laufbahn ist aller Wahrscheinlichkeit nach — chronologische Daten für diese Aemterstufen fehlen — in das Ende der vierziger oder den Anfang der fünfziger Jahre des vierten Jahrhunderts zu verlegen⁴⁾. Daß ein Mann, der wie er *quaestor candidatus* war, in der Zeit

1) *Mon. Germ. ant. antiqu.* VI 1 pg. LXXXIII sqq.

2) Vgl. im Folgenden S. 471 und die entsprechenden Anmerkungen.

3) *CIL* VI 1777: *CIL* VI 1778: *CIL* VI 1779a.

4) *CIL* VI 1779a erwähnt die 40jährige Ehe des Praetextatus. Man wird daher kaum fehlgehen, sich Praetextatus bei seinem Tode als mindestens an der Schwelle des Greisenalters vorzustellen. Hat aber Praetextatus seine Aemterlaufbahn normaler Weise ungefähr im Alter von achtundzwanzig Jahren begonnen, so kommen wir von diesen zwei Daten ausgehend zu obigem Schluß. — Seecks Ausführungen, der Praetextatus Geburtsjahr (pg. LXXXVI) infolge der Angabe seiner 40jährigen Ehe wenig vor das Jahr 330 setzen will, sind leider nicht mit Gründen belegt.

bis zu Julians Regierungsantritt nicht zu höheren Ämtern gelangt ist, hat seinen Grund darin, daß den christlich gesinnten Kaisern ein Beamter nicht sonderlich genehm war, der wie Praetextatus die antike Religion zu neuer Blüte bringen wollte. Als aber Julian zur Regierung gelangte, der nicht nur den Heiden wohlgesinnt war, sondern auch sich selbst für die Wiederherstellung der nationalen Religion einsetzte, sehen wir, daß die Häupter der Paganī einflußreiche Stellungen im Staate erlangen. So auch Praetextatus.

Das erste genauer datierbare Amt des Praetextatus ist das Prokonsulat über Achaia.

Kaiser Julian war am 11. Dezember in Konstantinopel eingezogen¹⁾. Ammianus Marcellinus berichtet²⁾, daß bei dem feierlichen Aufzug am Neujahrstage 362 wie bei dem Empfang des Philosophen Maximus von Seite Julians und bei anderen Vorgängen am Hofe der Senator Praetextatus Zeuge war, der sich damals in Privatangelegenheiten in Konstantinopel aufhielt³⁾. Der Kaiser ernannte ihn zum Prokonsul von Achaia⁴⁾ und zwar wahrscheinlich schon bald nach seinem Einzug in Konstantinopel im Dezember des Jahres 361⁵⁾. Jedenfalls aber hat er sein Amt im folgenden Jahr (362) erst angetreten. Himerius, der im Auftrage Julians Athen verließ, um mit dem Kaiser zusammenzutreffen, bezeugt vor der Abreise dem neuen Prokonsul von Achaia seine Verehrung⁶⁾.

Noch im Amt als Prokonsul von Achaia war Praetextatus nach dem 9. Sept. 364: denn an diesem Tage verbot Valentinian die nächtlichen

1) Amm. Marcell. 22, 2, 4. Sokrates *h. c.* III, 1: Ὀρλιαρὸς δὲ καὶ τῶν αὐτῶν ἐσθίων ἀπὸ τῆς ἐνδοξότης τοῦ ἐξῆς μυχὸς ἱεροποιῶν ἐκ τῶν βασιλικῶν μυστῶν ἐκείνων ἐς τῆς Κοινοτῆτοινοῦνται διακίχθητε. *Cons. Constant.* (ad. ann. 361).

2) Amm. Marc. 22, 7, 6.

3) Seeck I. I. pg. LXXXVII und adn. 399 (auf der gleichen Seite) verweist auf die Stelle bei Amm. Marc. 22, 7, 6 und somit auf 362 als den Zeitpunkt der Ernennung des Praetextatus zum Prokonsul Achaiae.

4) Siehe oben Ann. 2; ebenso: Zos. IV, 3: ἐπεὶ δὲ Ἡρακλεῖστῆτος ὁ τῆς Ἑλλάδος τῆς ἀρχαιότητος ἔχον ἀρχήν. . . . — Das Plusquamperfekt *praefecerat* scheint mir anzudeuten, daß die Ernennung den bei Ammian. Marc. (22, 7, 6) erwähnten Vorgängen vorangegangen ist.

5) Daß Julians Wahl bei der Besetzung gerade dieses Amtes auf Praetextatus fiel, hängt wohl damit zusammen, daß der Kaiser, dessen Bestreben auf Wiederherstellung des Heidentumes und Hellenisierung des Staates gerichtet war, sich Besonderes erhoffte von der Tätigkeit dieses Mannes in Griechenland, das ja noch immer Zentralstätte des alten Götterglaubens war. Denn wahrscheinlich war Praetextatus schon zu dieser Zeit bemüht gewesen um die Erhaltung der altväterlichen Religion, wie er ja tatsächlich als Prokonsul von Achaia eifrig bestrebt war, die Ausübung der alten Kulte zu fördern und ihnen neue Lebenskraft zuzuführen.

6) Phot. bibl. cod. 165 p. 198: ἰαχὴν . . . καὶ εἰς τὸν ἀρχαιότατον τῆς Ἑλλάδος Ἡρακλεῖστον καὶ τοὺς κτῆτορας, εἰτα ὑπὸς τὸν βασιλεὺς Ὀρλιαρὸν ἀπελθὼν μύλλον. . . . Auch diese Stelle hat Seeck pg. LXXXVII herangezogen.

Opfer¹⁾. Praetextatus aber erreichte durch seine Vorstellung die Zurücknahme des Gesetzes²⁾. Der Zeitpunkt, von welchem an Praetextatus nicht mehr Prokonsul von Achaia war, ist nicht fixierbar, wir wissen nur, daß er XV K. Sept. 367³⁾ das erstmal als Stadtpräfekt genannt ist.

In eine Zeit heftiger inneren Kämpfe und Streitigkeiten der christlichen Gemeinde in Rom fällt die Wahl des Praetextatus zum *praef. urb.*⁴⁾. Die eine Partei wollte Damasus, die andere Ursinus zum Bischof machen. Damasus erkämpfte sich gewaltsam den Sieg, Ursinus und seine Anhänger wurden aus der Stadt verbannt⁵⁾. Damasus suchte durch Gewalttaten sein Regiment zu befestigen. Nach gräueltollen Straßenkämpfen — der damalige Stadtpräfekt Viventius mußte bei diesen Vorfällen sogar mit der Besatzung die Stadt verlassen⁶⁾ — wußte sich Damasus zu behaupten. Allein die Anhänger des Ursinus wußten die Bewilligung zu seiner Rückkehr und der mit ihm verbannten Parteigänger durchzusetzen⁷⁾. Praetextatus war mittlerweile der Nachfolger des Viventius geworden. Er verstand es, mit Klugheit und Milde die Erregung zu unterdrücken⁸⁾. Doch die Parteikämpfe dauerten fort. Ursinus ward zum zweitenmal verbannt⁹⁾, wahrscheinlich auf Betreiben des Praetextatus¹⁰⁾, der mit Energie Ordnung zu schaffen suchte¹¹⁾. Die Bestätigung dieser Amtsbehandlung erfolgte durch den Erlaß vom 12. Jänner 368, so ist wohl statt 12. Juni zu schreiben¹²⁾. Der Kaiser hat in diesem Erlaß das Verfahren wohl gebilligt, aber die

1) *Cod. Theod.* IX, 16, 7. Zos. IV 3, 2: τὰς νεκτεράς ἐξόντας θανάτος ταπεινώσει τοὺς μάλιστα πραιποσίτους, ἐπαυθέν διὰ τοῦ τοιοῦτο νόμου γενέσθαι βουλόμενος.

2) Zos. IV 3, 3: ἐπεὶ δὲ Ἡλαριζίδης ὁ τῆς Ἐλλείδος τῆς ἀνθίστατο ἔχον ἀρχὴν τοῖς τῶν τῶν νόμων ἀφιστο τοὺς Ἐλλείδος καταστήσειν τὸν πόλε, εἰ μὴ οὐκ ἀντιτάξαι τὰ ἀντίστοιχα τὸ ἀντιτάξαι τῶν ἐκείνου μάλιστα κατὰ τὸν πόλεον ἐκτελεῖν, ἐκτελεῖται ἀποφύγετο τοῦ νόμου ἀντιτάξαι πάλιν κατὰ τὸ ἐξ ἐφ' ἧς πάλιν.

3) *C. Th.* VIII, 14, 1. Diese und die drei vorhergehenden Stellen sind schon von Seeck zur Datierung benützt worden.

4) *Amm. Marc.* 27, 3 (12 bis 14). — *Socr. h. e.* 4, 29. — *Sozom.* 6, 23. — *Rutin.* 2, 19. — *Hieron., ad ann.* 2382 p. 197. — *Marcellin. et Faustin. lib. prec. (praef.)*. — *Baron. ann. eccl.* IV *ad ann.* 367.

5) *Marcellin. et Faustin. lib. prec. praef.* cap. II (A). An Praetextatus ist zu dieser Zeit wohl auch gerichtet: *rescriptum de reddenda basilica*. (*Baron. ann. eccl.* IV p. 225.) Dieses Reskript erweist sich aber als vorzeitig gegenüber dem *rescriptum de indulgentia*.

6) *Amm. Marcell.* 27, 3, 12.

7) *Rescriptum de indulgentia*. *Baron. ann. eccl.* IV p. 208.

8) *Amm. Marcell.* 27, 9, 8. — 9) *Marcellin. et Faustin. lib. prec. (praef.)* IV B.

10) *Amm. Marcell.* 27, 9, 9.

11) *Sozom.* VI, 23 ὅς μάλιστα καὶ ταπεινὸς καὶ πόλεος τὸ κατὰ ἀποκρίσεις. Ἐπὶ δὲ ὁ τῆς Πόλεως ἑαυτοῦ πόλεος τοῦ δήμου καὶ τοῦ δήμου τιμωρίας ἐπαυθέν. Ἐπειτα τῆς ὁμοιωμένης ἀποκρίσεως. (Unter diesem τῆς Πόλεως ἑαυτοῦ kann, wie ich glaube, nur Praetextatus verstanden werden.)

12) Siehe oben Anm. 9. Der Zeitraum vom 16. Nov. bis 12. Jänner zur Erlangung der kaiserlichen Sanktion ist erklärlich, eine Zwischenzeit bis 12. Juni ist kaum möglich.

Strafe gemildert¹⁾. — Da der letzte Erlaß an Viventius als Stadtpräfekt vom 5. Mai 367²⁾ stammt, Ursinus aber am 16. November 367 zum zweitenmale Rom verließ³⁾, so kann man die Daten der Amtstätigkeit des Praetextatus als *prae-f. urb.* genauer begrenzen, wenn man die Zeitpunkte, zu welchen an ihn als Stadtpräfekten Erlässe gegeben wurden, in Erwägung zieht⁴⁾. Demnach würde die Stadtpräfektur des Praetextatus vom Sommer 367 bis in die ersten Monate des Jahres 368 fallen⁵⁾.

Während seiner Präfektur hat er in den verschiedensten Richtungen Nützliches angeordnet. So hat er verfügt, daß alle *naumiana* in Rom abgerissen würden. Das zweite Stockwerk der Häuser sprang nämlich mitunter erkerartig vor, wodurch die schmalen Wohnräume des zweiten Stockwerkes gegen die StraÙe zu erweitert wurden. Derartige Bauten waren in alter Zeit in Rom verboten gewesen⁶⁾. Es scheint aber, daß man diese

1) *Rescriptum de pellendis ab urbe schismaticis* (Baron. *ann. eccl.* IV p. 208.)

2) *C. Th.* IX, 38, 3. — 3) siehe Seite 464 Anm. 9.

4) Ich folge hierbei der rektifizierten Datierung, wie Mommsen sie in seiner Neuauflage des *cod. Theod.* gegeben hat und die von allergrößter Wahrscheinlichkeit ist. Nur das Gesetz vom 29. September [365 (*C. Th.* I, 6, 6)] möchte ich weder, wie es früher von verschiedener Seite geschah, in das Jahr 365 verlegen, noch auch in das Jahr 368, wie es Mommsen tat, sondern in das Jahr 367; denn zu Anfang des Jahres 368 (*C. Th.* XIII, 3, s. a. d. III *Kal. Febr.*) wird Praetextatus als Stadtpräfekt genannt, im Juni und Juli des gleichen Jahres aber sehen wir Olybrius schon mit diesem Amte betraut [*C. Th.* IX, 38, 4 (*a. d. VIII Id. Junius*)]; [*C. Th.* XI, 36, 19 (*a. d. XV. Kal. Sept.*)]. Es kann also, da Praetextatus nicht zweimal das Amt des *praefectus urbi* bekleidete, Praetextatus nicht im September 368 als Stadtpräfekt angeführt werden und ich glaube, daß man nicht irrt anzunehmen, es sei das Gesetz *C. Th.* I, 6, 6 vom 29. September 367 zu datieren.

Es ist übrigens *C. Th.* II ein Druckfehler unterlaufen. Mommsen pflegte sonst die unveränderten Daten der Gesetze in *caput X constitutionum auctores et acceptores et dies locutae* zu geben. (Vgl. z. B. p. CCXLIV Zeile 2 von unten und p. CCXLIX in der Mitte). Es hat daher p. CLXXXII sechste Zeile von oben zu heißen:

365 [368] Sept. 29 (I, 6, 6.)

370 [368] Jan. 30 (XIII, 3, 8.)

Ich lasse die einzelnen an Praetextatus erlassenen Gesetze folgen:

C. Th. IX, 40, 10 vom 8. Okt. 366 [rektifiziert in 8. Okt. 367];

VIII, 14, 1 vom 18. Aug. 367;

XIV, 4, 4 vom 8. Okt. 367 [es ist fraglich, ob das Gesetz im Okt. erlassen ist];

VI, 35, 7 vom 18. Nov. 367 (*acc. III Id. Dec.*);

I, 6, 6 vom 29. Sept. 365 [von Mommsen in 29. Sept. 368 verbessert];

XIII, 3, 8 vom 30. Jänner 370 [rektifiziert in 30. Jänner 368]

Dem Gesetze *C. Th.* XIII, 3, 8 entspricht *C. Just.* X, 53, 9, ebenso *C. Th.* VIII, 14 dem Gesetze *C. Just.* VIII, 49, 1.

5) Seeck l. l. p. LXXXVII sq. ist der Ansicht, daß Praetextatus bis in die Zeit zwischen 29. September 368 und 28. Jänner 369 *prae-f. urb.* war. Vgl. dazu die von Mommsen gegebenen Verbesserungen in den Daten der Erlässe des *C. Th.* CLXXXII (s. S. 465 Anm. 5.)

6) Anm. Marcell. 27, 9, 10. — Die casa del balcone pensile zu Pompei zeigt ein derartiges überragendes Stockwerk. Sommer, Photographie 1235 (casa del gran balcone); Durm, *Handbuch der Architektur* II/2 S. 494, Fig. 560.

Gesetze außer acht gelassen hatte. Ebenso verbot er, daß Mauern von Privathäusern in Verbindung mit Tempelgebäuden stünden¹⁾. Auch traf er Bestimmungen im Maß- und Gewichtswesen, um der Habgier der Händler vorzubeugen²⁾. Auch um die Wiederherstellung von Gebäuden sakraler Bestimmung machte sich Praetextatus verdient. Er verfügte die Restaurierung der *porticus* der *di consentes* mit den Götterbildern während seiner *praefectura urbana*³⁾. —

Nach langer Pause in seinem *cursus honorum*, über deren Ursache wir nicht unterrichtet sind, ward Praetextatus *praef. praet.* Die drei Inschriften (*CIL* VI 1777, 1778 u. 1779) stimmen nicht vollkommen überein. *CIL* VI 1777 nennt Praetextatus *praef. praetorii Illyrici Italiae et Africae*. *CIL* VI 1778 bezeichnet ihn als *praef. praet. II Italiae et Illyrici*. *CIL* VI 1779 als *praefectus praetorio II Italiae et Illyrici*.

Auffällig ist es, daß für Praetextatus auf der ersten Inschrift (1777) nicht die Iteration des Amtes verzeichnet ist. Es liegt wahrscheinlich in dieser Inschrift ein Fehler vor, der vom Steinmetzen begangen wurde beim Uebertragen des Konzepts in das Steinmaterial, indem in der Vorlage entweder stand: PRAEF PRAETOR II ILLYRICI etc. und der Steinmetz die Kürzungen falsch auflöste und PRAEF PRAETORII ILLYRICI etc. schrieb, oder indem auf der Vorlage stand: PRAEF PRAETORII II ILLYRICI etc. und er bei dem Nebeneinanderstehen von fünf gleichen *hastae* zwei beim Einhauen übersah.

Jedenfalls ist aber eine Iteration des Amtes erfolgt⁴⁾, und zwar hat Praetextatus zweimal dieselbe Präfektur verwaltet: *Italiae, Illyrici et Africae*. Das *et* in *praef. praet. Illyrici et Italiae* in *CIL* VI 1778 und 1779 drückt eine Gleichzeitigkeit aus: es kann aber dabei nicht an die selbständige Präfektur von Illyricum (orientale) gedacht werden, sondern es sind die Diözesen der *praefectura Italiae* aufgezählt, zu der auch noch Afrika als Diözese gehörte, was in nr. 1777 erscheint. Italien und Afrika aber standen schon längere Zeit unter der Verwaltung derselben *praef. praet.*, während Illyricum (occid.) erst seit 379⁵⁾ zum Verwaltungsbezirk

1) Amm. Marc. 27, 9, 10; *discrevit ab aedibus sacris privatorum parietes isdem in-reverende conecros*.

2) Amm. Marc. 27, 9, 10.

3) *CIL* VI 102. Wann diese Götterbilder aufgestellt worden sind, ist nicht überliefert; Varro *r. r.* I, 1 erwähnt sie bereits.

4) Merkwürdig ist es, daß in den einzelnen Besprechungen der Laufbahn des Praetextatus die Iteration seiner Praefektur weiter nicht erwähnt wird: weder im Kommentar zu den im *CIL* verzeichneten Inschriften, noch bei Seeck, auch nicht bei Schanz (*Rom. Lit. Gesch.* bei J. Müller, *Handbuch* VIII/4). Nur Borghesi-Villefosse erwähnt sie. Darüber siehe im Folgenden (Seite 467.)

5) Als Gratian Theodosius zum Augustus des Orients proklamierte, überließ er ihm außer anderem den östl. Teil von Illyricum, welches als eigene Präfektur verwaltet ward, während das westl. Illyricum der Präfektur von Italien und Afrika zu-

des *praef. praet. Italiae et Africae* gehörte und Praetextatus ist erst nach dieser Neueinteilung *praef. praet.* geworden¹⁾.

Es ist unmöglich, mit Héron de Villefosse (Borghesi *ouv. compl.* X pag. 453) anzunehmen, daß nach *CIL VI 1777* Praetextatus zuerst die selbständige Präfektur von Illyricum (orientale) und dann die Präfektur von Italien und Afrika verwaltet habe. Er verweist darauf, daß nur diese Erklärung für die Voranstellung von Illyr. möglich sei; denn Italien als die wichtigste Provinz hätte sonst an erster Stelle genannt werden müssen, wie es in den Inschriften *CIL VI 1778* und *1779* der Fall ist.

Doch ist demgegenüber zu bemerken, daß z. B. Polemius *praefectus praetorio Illyrici et Italiae* genannt ist²⁾, trotzdem er nicht zuerst die Präfektur von Illyricum (orientale) und dann die von Italien, Illyricum etc. innehatte, sondern nur die von Italien, Illyricum und Afrika. Ebenso ist Flavianus *praef. praet. Illyrici et Italiae* genannt³⁾, wozu gut stimmt *CIL VI 1783*, welche Inschrift ihn als *praef. praet. Italiae Illyrici et Africae iterum* bezeichnet, so daß man wohl annehmen darf, daß der Reihenfolge in der Aufzählung keine allzugroße Bedeutung beigemessen werden darf.

Die Bezeichnung *Italiae et Illyrici* für die oben erwähnte Präfektur genügt also, und *CIL VI 1777* gibt nur eine weitläufigere, aber wesens-eine Bezeichnung des gleichen Amtes.

Die Zeit der ersten *praefectura praetorii* des Praetextatus wird annähernd bestimmt durch eine von Asklepiodotos, Konsular von Kreta, dem Praetextatus gesetzte Inschrift⁴⁾. Asklepiodotos hat eine Reihe von Ehreninschriften, die der Landtag oder die Gortynr beschlossenen hatten, errichten lassen⁵⁾. Der *cursus honorum* der in diesen Inschriften geehrten Persönlichkeiten weist auf das Jahr 383 als terminus ante quem. Einem der Geehrten, Severus (*CIG 2595*)⁶⁾ kann die Inschrift erst in der Zeit zwischen 25. März 382 und 1. Aug. 382 gesetzt sein, da Severus nach den an ihn geteilt ward. Die Belegstellen für diese Reichsteilung siehe Gildenpenning und Ifland, *Kaiser Theodosius der Große* S. 62, 63 Anm. 8 u. 10.

1) Die gortyn. Ehreninschrift des Praetextatus (*CIG 2594*) lehrt in Zusammenhang mit anderen gortyn. Inschriften, daß man 379 als terminus post quem für die Präfekturen des Praetextatus ansehen darf. Siehe im folgenden Seite 468 ff.

2) *C. Th.* XV, 1, 26 u. XV, 1, 28 (p. p. *Illyrici et Italiae*.)

3) *C. Th.* IX, 40, 13

II, 1, 2 = *C. Iust.* I, 18, 12 } p. p. *Illyriae et Italiae*,
III, 1, 6 = *C. Iust.* IV, 38, 11 }

4) *CIG 2594*: Ἀγρόριον Πραετέ[ξ]ιττον, τὸν λαμπρότατον ἀπὸ ἐπαρχῶν τῆς βουλαινοσύης [Ρ]ώμης δόγματι τῆς λαμπρᾶς Γορτυνίων βουλῆς Οὐλομένιος Διοβήτος Ἀσκληπιόδοτος ὁ λαμπρότατος ἐπιτιμῶς ἀνέστησεν.

5) *CIG 2593* bis 2597.

6) *CIG 2595* [Φιλέριον Σεβήριον τὸν λαμπρότατον καὶ μεγαλοπρεπέστατον ἑταίρον τῆς βουλαινοσύης Ῥώμης δόγματι τοῦ κοινοῦ τῆς Κρητῶν ἐπαρχίας Ὀλομένιος Διοβήτος Ἀσκληπιόδοτος ὁ λαμπρότατος ἐπιτιμῶς ἀνέστησεν.

erlassenen *constitutiones* ungefähr innerhalb dieser Frist Stadtpräfekt war (*C. Th.* X, 12, 8; *C. Th.* VIII, 9, 2). Die Inschrift ist ihm gesetzt, während er dieses Amt bekleidet hat, denn er ist in ihr *ἐπαρχος τῆς βασιλευσούσης Ἰώμης* genannt.

Die Inschrift des Anicius Bassus¹⁾ ist gesetzt vor dem 22. November 382; denn an diesem Tage fungiert er als Stadtpräfekt²⁾, während ihm die Inschrift nur als Prokonsular von Campanien bezeichnet. Prokonsular von Campanien ist Bassus sicher von 379 an³⁾, doch könnte er es auch schon vor dieser Zeit gewesen sein.

Die Inschrift des Probus beansprucht⁴⁾ als *terminus post quem* den 27. Juni 380 (*C. Th.* VI, 35, 10) und kann nicht früher angesetzt werden.

Die Inschrift des Hypatius kann erst nach dem 28. Mai 383 gesetzt sein; denn Hypatius ist in ihr *ἀπὸ ἐπαρχῶν πραιτορίων* genannt, das am 28. Mai 383 erlassene Gesetz (*C. Th.* II, 49, 5) nennt ihn aber noch *praef. praef.*⁵⁾.

Die gortynische Ehreninschrift des Praetextatus nennt ihn *ἀπὸ ἐπαρχῶν τῆς βασιλευσούσης Ἰώμης*, ist ihm also gesetzt, bevor er *praef. praef.* ward.

Diese fünf Inschriften sind alle von dem gleichen Prokonsular von Kreta gesetzt, sie weisen nahezu gleiche Diktion auf und sind sämtlich zu Gortyn gefunden. Man wird daher wohl annehmen dürfen, daß der Anlaß ihrer Dedizierung der gleiche war, daß sie also in kurzen Zwischenräumen gesetzt worden sind, vielleicht den beiden einander im Amte folgenden Stadtpräfekten: Severus und Bassus im Sommer des Jahres 382 und den drei einander im Amte folgenden *praefecti praetorio*: Hypatius, Probus, Praetextatus⁶⁾ im Sommer 384. Vielleicht haben diese fünf Beamten

1) *CIG* 2597: *Τ. Αἰζίου Βάσσου | τὸν λαμπρότατον | ἀρχεῖτατον Καμπανίας | δόγματι τοῦ κοινοῦ πόλεως | τῆς ἐπαρχίας ὀκζομένιος | Ιωσήθεος Ἀσκληπιόδοτος | ὁ λαμπρότατος ἐπαιτὸς | τῆς Κρητῶν ἐπαρχίας | ἀνέστησεν.*

2) *C. Th.* I, 6, 8.

3) *CHL* X 6656. Die Inschrift kann erst nach dem 19. Jänner 379, an welchem Tage Theodosius zum Kaiser proklamiert wurde, gesetzt sein.

4) *CIG* 2593: *Ἱερώνιον Ἡρόδοτον | τὸν λαμπρότατον | ἀρχεῖτατον καὶ ἀπὸ ἐπαρχῶν πραιτορίων | γ' δόγματι τῆς λαμπρᾶς | Γορτυνίου βουλῆς | ὀκζομένιος Ιωσήθεος | Ἀσκληπιόδοτος | ὁ λαμπρότατος ἐπαιτὸς ἀνέστησεν.*

5) *CIG* 2596: [*T.*] *Φλ. Ὑπάτιον τὸν λαμπροτάτον ἀπὸ ἐπαιτὸν καὶ ἀπὸ ἐπαρχῶν πραιτορίων δόγματι τοῦ | κοινοῦ πόλεως τῆς ἐπαρχίας | ὀκζομένιος Ιωσήθεος Ἀσκληπιόδοτος ὁ λαμπρότατος ἐπαιτὸς τῆς Κρητῶν ἐπαρχίας ἀνέστησεν.*

6) Die Reihe der *praefecti praetorio* von den siebziger Jahren des vierten Jahrhunderts an bis zu dessen Ausgang ist aus der vorhandenen Ueberlieferung nicht mit Sicherheit herzustellen. Es gibt Jahre, innerhalb welcher der Ueberlieferung zufolge sogar fünf *praefecti praetorio* im Laufe eines Jahres fungiert haben sollen, einige derselben finden wir im vorangegangenen Jahr oder im folgenden wieder mit dem gleichem Amstitel bezeichnet, ohne daß irgendwo sich die Bemerkung für eine Iteration ihrer Aemter fände. Diese Zerstörung der Reihenfolge ist wohl darauf zu-

im Interesse von Gortyn oder Kreta in einer gleichen Angelegenheit sich betätigt. Wenn aber der Schluß erlaubt ist, daß die Inschrift des Prætextatus aus gleicher Zeit wie die anderen Inschriften stammt, so dürfen wir wohl weiter schließen, daß er zu dieser Zeit — im Sommer 383 — noch nicht *præf. præf.* war (wie ihn ja auch die gortynische Inschrift tatsächlich nicht als solchen nennt), daß also der Beginn seiner ersten *praefectura praetorii* erst in die zweite Hälfte des Jahres 383 verlegt werden kann¹⁾.

Den Zeitpunkt seiner zweiten Präfektur bestimmen zwei Gesetze: *C. Th.* VI, 5, 2 (= *C. J.* XII, 8, 1) und *C. J.* I, 51, 5 als ungefähr zwischen 21. Mai 384 bis 9. September 384 liegend. Prætextatus wird vermutlich die Präfektur bis gegen Ende des Jahres bekleidet haben, da er in diesem Amt als *consul ordinarius designatus*²⁾ starb.

Während seiner zweiten Präfektur erschien auf Betreiben des Prætex-

rückzuführen, daß vielen Erlässen im *Codex Theodosianus* und *Iustinianus* nicht die Konsuln des Jahres beigelegt sind, in welchem diese Gesetze erlassen wurden, sondern sehr oft das Jahr bezeichnet wurde als nachfolgend dem Konsulat der bereits außer Dienst befindlichen Konsuln. Dazu kommt noch, daß in den achtziger Jahren des vierten Jahrhunderts durch den Staatsstreich des Maximus Ruhe und Ordnung ins Reich nicht einziehen wollten und die Amtsgeschäfte wahrscheinlich nur lässig betrieben werden konnten. So mögen schon damals viele unrichtige Gesetzes-Subskriptionen entstanden sein und später im Codex Aufnahme gefunden haben. Viele Irrtümer kommen wohl auch auf Rechnung der Handschriftenabschreiber oder mittelalterlicher Herausgeber. Da man also auf Grund der Erlasse in den Codices allein nicht die Amtszeit der einzelnen *praefecti* bestimmen kann und Inschriften oder Autorenberichte nicht immer genügend Unterstützung bieten, so bleiben die Beamtenlisten jener Jahre vielfach ungelöste Rätsel. Seeck's Ansicht, der für ein Jahr drei oder mehr *praefecti praetorio* gleichzeitig mit kollegialem imperium annimmt, kann ich nicht beistimmen (vgl. I. I. p. LIV adn. 210). Mit dieser Annahme ist die Tatsache der falschen Subskriptionen nicht aus der Welt geschafft, denn trotz seiner Theorie muß Seeck auch diese annehmen, und außerdem ist dieser Ausweg nicht für alle Fälle der koinzidierenden Präfekturen der achtziger Jahre anwendbar. Uebrigens sind wir nicht in dieser Zeit allein genötigt, an schlechte Ueberlieferung zu denken. Auch in anderen Jahren haben wir ja Gesetze mit falscher Datierung. Ich erinnere nur an die Subskriptionen der Augusti Valentinianus und Valens als Konsuln (*cum tradantur fere numeris omissis neque ubi per exceptionem adsunt, iis recte fidamus* sagt Mommsen, Ausgabe d. *C. Th.* p. CCXLII). Dort können wir jedes einzelne Gesetz, wenn uns nicht andere Mittel zu Hilfe kommen, ebensogut ins Jahr 365, 368, 370 oder 373 verlegen. Ich möchte daher, bevor nicht reichlicheres Inschriftenmaterial mit chronologischen Angaben für die achtziger Jahre des vierten Jahrhunderts vorliegt, glauben, daß wir nur Vermutungen über eine Reihenfolge der Præfecti anstellen können, aber jeder Versuch genauerer Aemterdatierungen in den meisten Fällen der Beweise seiner Richtigkeit entbehrt.

1) Seeck p. LXXXIII verlegt diese gortynischen Ehreninschriften alle in die Zeit zwischen 382 und 384, gibt aber keine Beweggründe dafür nicht an.

2) Das geht aus *CIL* VI 1777 und 1780 hervor. Vgl. Hieron. *lib. contr. Ioann. Hierosol.* cap. 8.

tatus ein kaiserlicher Erlaß¹⁾, in welchem dem Stadtpräfekten Symmachus der Auftrag erteilt ward: *cultum spoliatorum moenium investigare*. Dieses Gesetz, das dazu angetan schien, die Christen von Uebergreifen gegen heidnisches Gut abzuhalten, entfesselte eine Intrigue. Von christlicher Seite ward anonym die Klage eingebracht, daß Christen zufolge dieses Gesetzes aus dem Innern der Kirche zur Folter geschleppt worden seien, ja sogar Bischöfe mit Gefängnis bedroht wurden. Am Hofe schenkte man der Denunziation Glauben. Das Vorgehen gegen die Christen von Seite des Symmachus wurde gerügt, die Befreiung der Christen verfügt, das oben erwähnte Edikt aufgehoben. Doch gelang es Symmachus, sich glänzend zu rechtfertigen, da er die anbefohlene *inquisitio* überhaupt noch nicht begonnen hatte²⁾.

Wie ich schon früher erwähnte³⁾, ward Praetextatus während seiner Präfektur zum *consul ordinarius*⁴⁾ designiert. Erlebt hat er den Amtsantritt nicht; er starb im Jahre 384, sein Todestag läßt sich nicht genau ermitteln⁵⁾.

Außer mit diesen Aemtern war Praetextatus siebenmal mit dem Ehrenamt eines Senatsgesandten betraut⁶⁾. In der Literatur haben wir nur über einen einzigen derartigen Fall eine Nachricht, wo er mit Namen als Gesandter angeführt ist⁷⁾. Diese Gesandtschaft fällt in die Zeit der Tätigkeit des *praefectus annonae* Maximinus⁸⁾, der als außerordentlicher Gerichtsberr in religiösen Angelegenheiten gegen die Paganen und gegen die Anhänger des Ursinns wütete.

Vielleicht ist es aber erlaubt, auch bei drei anderen in der Literatur uns überlieferten Gesandtschaften Praetextatus als Teilnehmer zu vermuten, indem man dem Winke folgt, den *CIL VI 1777* über den Charakter seiner Sendungen gibt: *ad impetrandum rebas arduis semper oppositus*; Als Gratian die Reihe seiner Feindseligkeiten gegen das Heidentum mit Ablehnung des Oberpriestertitels⁹⁾ begann, dürfen wir wohl ver-

1) Symm. X, 21, 3, 5. Es ist sicher, daß der Befehl an Symmachus direkt gerichtet war (l. l. 3.)

2) Symm. X, 21, 5. — 3) Vgl. S. 469 Anm. 2. — 4) *CIL VI 1779*.

5) M. L. de Tillemont *Hist. d. emp.* V hält den von Hieronymus *ep.* XXIII (siehe im Folgenden) erwähnten Praetextatus für identisch mit den in den Inschriften angeführten. Es dürfte daher seine unzweifelhaft richtige Annahme ein näher bestimmbares Datum ermöglichen. Seine Meinung ist gestützt auf die Koinzidenz des seltenen Falles, daß der *consul designatus* vor dem Amtsantritt stirbt und der Angabe, daß dieser *consul* ein Hauptvertreter des Paganismus gewesen ist; l. l. *ep.* XXIII (1), (2), (3).

6) *CIL VI 1777* und 1779.

7) Amm. Marcell. XXVIII, 1, 24. Auf diese Stelle weist auch Seeck l. l. p. LXXXVIII adn. 406.

8) Amm. Marcell. XXVIII, 1, 12.

9) Zos. IV 36, 5: τὼν οἷν ποταγίζων κατά τὸ σύνθηρ, προσερχόντων Γρατιανὸν εἰς στολὴν ἀπεστάτο τὴν αὐτὴν, ἀθροιστὸν εἶναι Χριστιανῶν τὸ σχῆμα νομίσεως.

nuten, daß unter den zu ihm entsendeten römischen *pontifices* Praetextatus war.

Als dann Gratian seine Erlasse gegen die Heiden erscheinen ließ, die Stiftungen für die Tempel einzog¹⁾, die Staatsdotationen für den Kultus²⁾, alle Privilegien der Kollegien und einzelnen Priester aufhob und die Entfernung des Altars der Victoria aus dem Sitzungslokal des Senates gebot³⁾, ward eine Gesandtschaft im Namen des Senates an Gratian entsendet, um die Zurücknahme des Ediktes zu erwirken. Ihr Sprecher sollte Symmachus sein. Es ist sehr wohl möglich, daß ein Mitglied dieser so wichtigen Deputation Praetextatus war.

Als ferner im Sommer 381 Symmachus seine Bittschrift an Valentinian um Aufhebung jener Anordnung des Gratian bezüglich der Viktoria-statue abgefaßt hatte⁴⁾, ist dieses Schriftstück wohl nicht ohne Spezialgesandtschaft nach Mailand geschickt worden, wo sich Valentinian fast das ganze Jahr hindurch aufhielt⁵⁾. An ihr kann recht wohl Praetextatus wieder beteiligt gewesen sein. Seine Stellung und persönlichen Eigenschaften schienen schon allein Gewähr zu bieten für den Erfolg einer Gesandtschaft.

Daß das Volk seine Person zu schätzen wußte, zeigt der Eindruck, den die Nachricht seines Todes hervorrief: allenthalben herrschte tiefe Trauer⁶⁾ und alles pries seine edlen und vorzüglichen Eigenschaften⁷⁾. Die festlichen Theatervorstellungen, die an jenem Tage stattfinden sollten, mußten abgesagt oder unterbrochen werden⁸⁾, so sehr war alle Freude geschwunden.

Wie groß sein Einfluß auf das Volk gewesen sein muß, zeigt die Tatsache, daß man am Hofe nach Praetextatus Tod seine Reden an das Volk zu lesen wünschte⁹⁾. Der Senat faßte den Beschluß, das Andenken dieses ausgezeichneten Menschen zu ehren, und es ward für ihn eine Statue, eine damals nicht häufige Ehrung, beantragt¹⁰⁾.

Symmachus legte die Bitte zur Gewährung der Errichtung dieser

1) Diese Erlasse Gratians werden *C. Th.* XVI, 10, 20 (= *C. J.* I, 11, 5) erwähnt. Ebenso Ambros. *ep.* I, 17, 5; vgl. auch Ambros. I, 17, 14; I, 18, 16; I, 18, 11; I, 57, 2. — Symm. X, III, 6, 7; X, III, 11; X, III, 12, 13; X, III, 15.

2) Symm. X, III, 7; Ambros. *ep.* I, 17, 3; I, 18, 11; I, 18, 13; I, 18, 3.

3) Die Viktoria-Statue in der Kurie war als altrömisches Kultbild gewissermaßen ein Wahrzeichen des Paganismus. Vgl. Claud. *de cons. Stilich* III, 206, 212 f. Ambros. *ep.* I, 18 (30—32); Claud. *pauēgyr. de sexto cons. Honor.* XXVIII (597—599).

4) Es ist dies jene berühmte *relatio*, die damals auf Kaiser und Senat einen mächtigen Eindruck machte und auch noch heute dem modernen Leser zu Herzen geht (X, III).

5) Vgl. die Reskripte der Erlasse dieses Jahres: *C. Th.* IX, 38, 7; VI, 5, 2; VI, 30, 6; IV, 17, 4; XI, 30, 44.

6) Symm. X, X, 2; XXII, 1, 2; X, XI. — 7) Symm. X, XXIV, 3. — 8) Symm. X, X, 2.

9) Symm. X, XXIV, 1. — Vgl. *C. Th.* I, 6, 6.

10) Symm. X, XII, 2.

Statue Theodosius in einem Schreiben vor¹⁾. Die spärlichen Reste der Basis der Statue sind wahrscheinlich — dem Fundorte, dem Forum Romanum, nach zu schließen — in *CIL* VI 1779a erhalten. Wahrscheinlich ist auch die Inschrift *CIL* VI 1778, welche die Angabe: *dedicata Kal. Febr. d. n. Fl. Valentiniano Aug. III et Eutropio cons.*²⁾ enthält, auf Veranlassung des Senates erfolgt. Aufgefunden ist diese Inschrift auf dem mons Caelius in einer Villa, wo eine kleine Antikensammlung bestand.

Dafß aber der Charakter des Praetextatus nicht nur auf alle, die näher mit ihm in Berührung kamen³⁾, sondern auch auf Fernerstehende einen gewaltigen Eindruck gemacht haben muß⁴⁾, zeigen die Urteile zeitgenössischer Autoren⁵⁾, besonders der Umstand, daß Macrobius in seinen Saturnalien Praetextatus als Hauptsprecher figurieren läßt, ja den Ort der Handlung in dessen Haus verlegt und soviel des Lobes über ihn zu sagen hat⁶⁾, daß wir deutlich sehen, daß Macrobius für Praetextatus ehrliche Bewunderung gefühlt hat, daß also dessen Andenken lange Jahre nach seinem Tode hoch geehrt fortlebte im Herzen derer, die noch treu zum alten Glauben standen⁷⁾.

In der Erhaltung und Ausübung der verschiedenartigsten Götterdienste, einheimischer wie fremder, sah Praetextatus eine wichtige Defensivmaßregel zur Kräftigung des abwelkenden Heidentums. Er übernahm selbst nicht nur zahlreiche priesterliche Würden altrömischer, sondern auch in Rom eingeführter fremden Kulte⁸⁾. Die hereinbrechende Flutwelle des neuen

1) Symm. X. XII. 2.

2) Diese Basis ist im Jahre 387 errichtet, nicht im Jahre 390, wie Marquardt, *Rom. Staatsverw.* S. 260 Anm. 9 annimmt. Vielleicht liegt an dieser Stelle ein Druckfehler bei Marquardt vor.

3) Praetextatus zählte zu den vertrautesten Fremden des Symmachus und die Briefe, die an ihn von diesem gerichtet sind, zeigen seine aufrichtige Ergebenheit und Bewunderung für die Persönlichkeit des Praetextatus. So Symm. X. 12. 3; X. 11 X. 21, 5.

4) Vgl. Symm. X. 24. 2.

5) Anm. Marcell. XXII. 7. 6; XXVII. 9. 8—10.

6) Die auf Praetextatus bezüglichen ehrenden Stellen sind zusammengestellt in der Ausgabe der Saturnalien von L. v. Jan., vol. 1 p. XXII.

7) Vgl. Zos. IV. 3: *Πραεξιτάτος . . . ἀνὴρ πρῶτος διατρέπων ἀρετᾶς*. — Hieronymus bestätigt durch sein Urteil nur die günstigen Urteile nichtchristlicher Autoren; vgl. Hieronym. *lib. contra Iovin. Hierosol.* cap. 8.

8) *CIL* VI 1778 und *CIL* VI 1779 zählen je neun Priestertümer auf, die er bekleidet hat. Während ihn aber 1778 *augur* und *pater sacrorum* nennt, attribuiert ihm 1779 die Würde eines *pater patrum* und eines *sacratu*s *Libero et Eleusinis*. Einzelne der von ihm bekleideten Priestertümer haben bis jetzt noch keine eingehende Erklärung gefunden; so das Amt eines *neocorus*, vgl. *IG* XIII 915 = *CIL* XIV. 47; *IG* XIII 914 = *CIL* XIV 1732; *IG* XIII 917 = *CIG* 5973 (v. *IG* XIII 919, 920, 921); *IG* XIII 1030; *CIL* XIV. 188; vgl. Jahn, *Ber. über d. Verhdlg. d. k. sachs. Ges. d. Wissenseh.*, Leipzig 1851/52 S. 239; P. Habel, *Comment. in honorem Studemundii*, p. 101 sq.; siehe *Bull. d'Inst.* 1882 p. 152 sq. Ueber das Amt eines *curialis Herculis, tauroboliatu*s,

Glaubens, des Christentums, erstreckte ihr Zerstörungswerk aber auch auf andere Gebiete als das der Religion. In der Philosophie und Literatur machte die neue christliche Strömung sich immer stärker bemerkbar. Da aber die Nachkommen der alten, berühmten Geschlechter ihr Ansehen verknüpft glaubten mit der alten, heidnischen Religion, so suchten sie, in Philosophie und Literatur die alten Güter festzuhalten. So war auch Praetextatus¹⁾ selbst philosophischen Studien ergeben²⁾. Er bearbeitete die Paraphrase des Aristoteles von Themistius³⁾ und ihm würde nach Vermutung von Fabricius⁴⁾ die unter Augustins Namen erhaltene Schrift *de X categoriis* zuzuschreiben sein. In engem Zusammenhang mit seinem Festhalten am nationalen Glauben steht auch seine literarische Tätigkeit. Er war bemüht⁵⁾, den großen Autoren der Vergangenheit erhöhte Verbreitung durch korrekte Ausgaben zu verschaffen⁶⁾.

Ueber das Privatleben des Praetextatus haben wir nur wenig Nachrichten. Wie schon Seeck l. l. pg. LXXXVI nachgewiesen hat, darf man C. Vettius Cossinius Rudinus⁷⁾, den Konsul des Jahres 323, als den Vater des Praetextatus ansehen. Vermählt war Praetextatus mit Fubia Aconia Paulina. Sie war die Tochter des Aconius Philomatus, der *prof. urb.* 342—44, *cos.* 349 war⁸⁾. Persönliche Nachrichten über sie fehlen⁹⁾. Wäh-

hierophanta (*Hecatur*) vgl. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer* p. 229 adn. 6; *Bull. arch. com.* XXI, 1892 p. 57, 269, addm. 4, 6; p. 316. Ueber *pontifex solis* und *pontifex Vestae* siehe P. Habel l. l. p. 102 sq. Als *pontifex Vestae* muß sich Praetextatus große Verdienste um dieses Kolleg erworben haben. Das Pontifikat ist nicht nur in den Inschriften, sondern auch bei Symmachus erwähnt (I 47; I, 49), worauf Seeck l. l. p. LXXXVII adn. 396 aufmerksam gemacht hat; vgl. Symm. I, 51; II, 36. Die Vestalinnen beschlossen, nach seinem Tode ihm eine Statue zu errichten (Symm. II, 36, 2). Ob dieser Plan zur Ausführung gelangte, wissen wir nicht, jedenfalls erregte er Widerspruch (Symm. II, 36). Tatsächlich aber hat Coelia Concordia, Vestalis maxima, sei es nun privatim oder offiziell, dem Praetextatus eine Statue errichten lassen; denn dies lehrt ihre eigene, ihr von der Gemahlin des Praetextatus aus Dankbarkeit dafür gesetzte Ehrenstatue; *CIL* VI 2145; vgl. unten S. 475, Anm. 2. Ueber das Amt eines *pater* vgl. Hieron. *ep.* C VII, 2, der die sieben Stufen der Mithraspriester aufzählt. Vgl. Wissowa a. a. O. S. 309.

1) Vgl. Schanz, *Rom. Lit.* IV, S. 128.

2) Boeth. *comm. in Arist. de interp.* ed. sec. I, l. p. 289, welche Stelle Seeck l. l. p. LXXXVII adn. 395 anführt.

3) Siehe Jahn, Ueber die Subskriptionen in den Handschriften röm. Klassiker (*Ber. über d. Verh. d. k. Sachs. Ges. d. Wiss. z. Leipz.* 1851/52 S. 311).

4) *Bibl. grec.* III, c. 6 p. 480. — 5) *CIL* VI 1779 (in parte postica).

6) Symm. *ep.* I, 53; I, 47.

7) *CIL* X 5061. Auf ihn bezieht sich, wie Mommsen meinte, auch *CIL* VI 32049. — Daß Praetextatus aus einem der angesehensten stadtrömischen Geschlechter stammte, hat Seeck l. l. adn. 386 festgestellt.

8) *CIL* VI 1780. — Vgl. Chronogr. a. 354; v. Palli de Lessert, *Fastes des provinces Africaines* II, I p. 25 sqq. u. 183 sqq.

9) Vgl. *CIL* VI 1780; 1779 (in latere sinistro) und (in parte postica). Symm. I, 48 spricht einmal von einer schweren Erkrankung der Paulina und fordert Praetextatus

rend der Amtsfunktion des Praetextatus in Griechenland weilte sie sicher bei ihm, da sie in den Kult der Priestertümer, die sie bekleidete, in Griechenland eingeweiht worden ist und ein anderer Termin für diese Einweihung nur wenig Wahrscheinlichkeit bietet¹⁾. Sie scheint eine hohe Wertschätzung für ihren Gemahl gehabt zu haben²⁾. Die vierzigjährige Ehe³⁾ beider war nicht kinderlos geblieben⁴⁾.

Praetextatus scheint über bedeutenden Reichtum verfügt zu haben. Ueber sein Landgut in Baiiae haben wir nur zwei Stellen in den Briefen des Symmachus⁵⁾; auch über ein Besitztum in Etrurien, das Praetextatus möglicherweise hatte, wissen wir nichts näheres⁶⁾. Sein Palast wurde 1591 auf dem Esquilin beim Bogen des Gallienus entdeckt⁷⁾, seine durch auf, jetzt, nach erfolgter Genesung, guten Mutes zu sein. Doch ist nicht ausgeschlossen, daß mit dieser im Brief erwähnten Paulina eine Tochter des Praetextatus und der Paulina gemeint sein kann: *Paulina ergo cura communis extremum salutis accesserat; an vester pro illa tantus est metus, ut...*

1) Unter dem Einfluß des Praetextatus übernahm Paulina mehrere Priestertümer. Vgl. *CIL VI 1779* (in parte postica): *tu me marite... | in templa ducis ac famulam dici dicas | te teste cunctis ambior mysteriis | ...*. Paulina wird genannt: *CIL VI 1780: sacra apud Eleusina deo Iaccho Cereri et Corae*; 1779: *sacra Cereri et Eleusiniis*; 1780: *sacra apud Iavernum* — die Lernaesischen Mysterien scheinen eine Nachahmung oder Abart der Eleusinischen gewesen zu sein; vgl. Preller, *Demeter u. Persephone* S. 210 ff.; vgl. Pausanias II, 36, 7; II, 37, 2; VIII, 15, 9; Libanius I p. 427 pro Aristophane: *ὁ τῆς Ἀγορᾶς ἀρχὴν ἔταξεν*, Kaibel *ep. Gr.* 866 = *CIG* 1, 405 — deo Libero et Cereri et Corae; 1780: *sacra apud Aeginum deabus*; 1779: *sacra apud Aeginum Hecatae*; 1780 u. 1779: *taurobolata*; 1780: *Isiaca*; 1780: *Hierophantria deae Hecatae*; 1779: *Hierophantria*; 1780: *Gravosacranea deae Cereris*.

2) *CIL VI 1779* (in parte postica): v. 4: *Agori, qui... | patriam senatam coniungamque | in hominis | probitate mentis moribus studiis simul | cirtutis apicem quis supremum nactus es.* — v. 30: *te propter omnis me beatam me piam celebrant quod ipse me bonam disseminas | totum per orbem...* *CIL VI 2145: ... Praetextato... omnia singulari dignitate etiam ab huiusmodi virginibus et sacerdotibus coli...* Hieron. *ep.* XXIII, 3 ... *nunc... non in lacteo coeli palatio* (sc. Praetextatus), *ut uxor mentitur infelix...* Hieron. *ep.* XXXIX, 3: ... *Erubescere, Ethnicae compatiuntur superaris...* *Ille* (sc. Paulina) *infidelium maritum translatus fugit in coelum.*

3) *CIL VI 1779* (in fronte baseos): *hi coniuncti simul rixerunt ann. XL.*

4) *CIL VI 1779* (in parte postica): *subolemque pulchram si tunc similis putant.* Vielleicht ist (Seeck I. I. p. LXXXVI nimmt es als selbstverständlich an) *CIL VI 1777* von einem Sohn des Praetextatus gesetzt (ein Name ist auf der Inschrift nicht erhalten). Die Gegenstellung *parenti publice privatimque reuerendo* scheint mir anzudeuten, daß wir diesen Ausdruck in zweifachem Sinne zu deuten haben: als Vater und als Beamteten, dem das Volkswohl am Herzen lag. Die Aureda *parens* gebührte übrigens Praetextatus als hohem Beamten. Vgl. z. B. Baron. *ann. eccl.* IV p. 208 *rescriptum de pellendis ab arce schismaticis*, wo *parens curissime* als Aureda für den *praef. urb.* dient. Ebenso I. I. p. 225 *rescript. d. redd. basil.* — Den *CIL VI 32163* genannten Vettius Agorius möchte ich für einen Urenkel des Vettius Agorius Praetextatus halten. Vgl. die adnotatio zu dieser Inschrift im *CIL*.

5) Symm. I, 47; I, 48. — 6) Symm. I, 51.

7) Seeck p. LXXXVI adn. 386 will auf Grund der am Aventin gefundenen Inschrift *CIL VI 1777* auch dort eine Besitzung des Praetextatus annehmen.

Wasserleitungsrohre¹⁾ bezeugten Gärten nicht weit davon im Jahre 1817²⁾. Die Inschrift *CIL* VI 1781 ist wahrscheinlich auch in der Nähe des Palastes oder der Gärten aufgefunden worden. Das Epigramm, das sich auf dem rechten Ende des Inschrift-Fragmentes befindet, scheint sich auf Vettius Agorius Praetextatus zu beziehen³⁾.

Wien.

1) *CIL* XV 7563: *ex* tab una parte; *Vet. Praetextat[i]*; — (in parte aversa): *Vet. Praetextat[i]*. — *β*) tab una parte; *et* (*Pauliniae*); — (in parte aversa): *IIIXXX et Paulinae*.

2) Lanciani, *the ruins & excavations* p. 295: Remains of his gardens on the Esquiline we discovered in 1873-74 near the piazza Manfredo Panti. The palace connected with the gardens had already been discovered in 1591 in the grounds of Federigo Cesi near the arch of Gallienus. It contained, like the gardens, a valuable set of works of art, among which was the statue of Coelia Concordia, a Vestalis maxima, so perfectly preserved that even the insignia of her order, of gilded metal, remained fastened around her neck.

3) *CIL* VI 1781: (links): *Vettii Agor[i]*:

(rechts, der Stein ist abgebrochen):

simplex su

casto

atque fa

aus

Berosos' Chronologie und die keilinschriftlichen Neufunde.

Von C. F. Lehmann-Haupt.

IX¹⁾.

Die neuesten Versuche zur Rekonstruktion der babylonischen Königsliste.

Unsere bisherigen Betrachtungen führten zu dem Ergebnis, dass „wenn wir, wie es uns als das Gegebene erschien, King's Folgerungen aus dem Synchronismus Ilusumma-Sumabum und die Thureau-Dangins aus dem Synchronismus Kastilias' Anfang - Eagamil Ende kombinieren, das unkorrigierte Datum von Bavian allem Anschein nach unhaltbar ist“. „uns nur noch zu prüfen übrig blieb, ob für die spätere Zeit durch neugefundenes Material eine Veränderung herbeigeführt werde, die unseren Standpunkt gegenüber dem Datum von Bavian verschiebe, sei es dass wir dadurch zu einer Modifikation der Korrektur dieses Datums, sei es zu einer schliesslichen unerwarteten Anerkennung seines Bestandes“ geführt würden²⁾.

Dabei sollte besonders der aus dem Archiv von Boghazköi gewonnene Synchronismus zwischen dem Hetiterkönig Hattusil und dem der Dynastie C angehörigen Kassitenkönig Kadasmann-Turgu³⁾ ins Auge gefasst werden.

War das erledigt, so konnte alsdann der Frage näher getreten werden, „ob die Zahl 2232 v. Chr. — und zwar, vom Standpunkt der Anschauung, die uns als die wahrscheinlichste galt, „nicht als in den Bereich der ersten babylonischen Dynastie fallend“ — als Ausgangspunkt von Berosos' historischer Kunde aufrecht zu erhalten oder ob sie zu reduzieren sei, weil auch Berosos Dynastien, die ineinandergreifen, als einander glatt ablösend betrachtet hat“.

Von vornherein hatte ich nämlich dabei betont und näher begründet⁴⁾, dass wir „als gegenwärtiges Endziel der chronologischen Betrachtungen eventuell nur die höhere Wahrscheinlichkeit zwischen verschiedenen Möglichkeiten, nicht die absolute Sicherheit ins Auge zu fassen“ hatten.

Das war um so notwendiger, als schon damals namhafte Forscher wie Ungnad und Thureau-Dangin an der Ansicht festhielten, dass das

1) I—VIII siehe *Klio* VIII S. 227—251. — 2) *Klio* VIII S. 251.

3) *Klio* VIII S. 233 f.

aus Berosos und Kallisthenes gewonnene Epochenjahr 2232 v. Chr. mit dem Beginn der Dynastie A der Königsliste gleich zu setzen sei. Ihnen hat sich inzwischen P. Schnabel zugesellt¹⁾. In der Tat steht und fällt diejenige Anschauung, zu der wir uns oben als zu der wahrscheinlichsten bekannt haben, mit der Voraussetzung, dass der Hušumma von Assyrien, mit dem nach der King'schen Chronik Sumabum, der mit dem Babylonierkönig Sumuabum, dem I. König der Dynastie A, identisch sein wird, die gleiche Persönlichkeit ist wie Hušumma, der Vater des patesi Erišum von Assur²⁾.

Das kann aber niemand mit voller Bestimmtheit behaupten, denn, wie in obigem Zusammenhange bereits betont, gerade die neuesten Funde, namentlich die aus den Ausgrabungen in Assur, haben uns gezeigt, dass die in alter Zeit einmal gebräuchlichen Herrschernamen weit häufiger und regelmäßiger wiederkehren, als man es früher ahnen konnte. Jetzt kennen wir 5 Salmanassar³⁾, 4 Tiglatpileser, 4 Adadnirari. Und wenn auch Hušumma keiner von den in späterer Zeit beliebten Herrschernamen ist, so kann die Annahme, dass er nur einmal vertreten war, immer nur als wahrscheinlich, keineswegs als sicher gelten.

Im Gegensatz dazu hatte, worauf ich bereits in einem Korrekturzusatz⁴⁾ hinwies, Ed. Meyer „die babylonische Chronologie“⁵⁾ als seines Erachtens jetzt völlig feststehend behandelt, und worauf diese seine Auffassung beruht, ist seither in der grossartigen zweiten Hälfte der zweiten Auflage des ersten Bandes seiner Geschichte des Altertums⁶⁾ dargelegt worden. Ed. Meyer bietet eine neue Rekonstruktion der babylonischen Königsliste, die, wenn sie zutreffend wäre, die ärgste von allen den Schwierigkeiten lösen würde, die mich in meinem Buche *Zwei Hauptprobleme der altorientalischen Chronologie und ihre Lösung* dazu geführt hatten, in der Angabe von Bavian den Störenfried und den damals einzigen Träger der Widersprüche, die der einheitlichen Gestaltung der babylonisch-assyrischen und damit der altorientalischen Chronologie im Wege standen, zu erblicken.

Diese Hauptschwierigkeit beruhte in dem Befund der baylonischen Königsliste, wie er von mir⁷⁾ im Einklang mit Knudtzon⁸⁾ durch Untersuchung des Originals festgestellt war. Kolonne IV der Königsliste beginnt nämlich, wie ich nachwies — und darin stimmt Eduard Meyer mir bei — mit dem ersten Könige der Dynastie J⁹⁾ im Jahre 754 v. Chr. Am Schlusse der Kolonne III der Königsliste ist dagegen ein bedeutendes

1) *Die babylonische Chronologie in Berosos' Babylonienka. Mitteil. der Vorderas. Ges.* 13 (1908) Nr. 5 bes. S. 263 (333). — 2) *Klio* VIII S. 236 f. — 3) *Klio* VIII 234.

4) *Klio* VIII S. 234 Anm. 1. — 5) *Sitzungsberichte Berl. Ak. d. W.* 1908 S. 115 Anm. 1.

6) § 325 ff. S. 333 ff. nebst Tabelle bei S. 334. — 7) *Zwei Hauptprobleme*, S. 21 — 29, bes. S. 25 f. — 8) Anhang zu seinem *Assyrischen Gebieten an den Sammonpott für Staat und königliches Haus* (1895) Bd. I S. 60, Bd. II S. 277.

9) Da I = J und = römisch I, was Verwirrung stiften könnte, so wähle ich J als Bezeichnung der vorletzten Dynastie der babylonischen Königsliste.

Stück weggebrochen und mit ihm mindestens eine Dynastie-Summierung, so dass dadurch die Verknüpfung mit der älteren Zeit, den Dynastien A bis G aufgehoben ist, die nun nur mittelbar, eben durch das Datum von Bavian und durch weitere von diesem abhängige Angaben, hergestellt werden kann.

Hier ergab nun die Prüfung des Originals der Königsliste die Tatsache, dass in die Lücke zu Ende der Kolumne III als Mitglieder der Dynastie II unmöglich so viele Könige untergebracht werden konnten, wie es das Datum von Bavian erfordert hätte. Dieses musste daher zu hoch sein und einer Reduktion bedürfen. Hieran musste festgehalten werden, auch wenn sich das Urteil über andere Erscheinungen, die mir als Stützen dieser Ermittlung erschienen waren, geändert hatte. Es konnten nämlich nach den Untersuchungen am Original der Königsliste zu Ende der Kolumne III nur zwölf Zeilen, d. h. 11 Könige (von 934—754, also ca. 180 Jahre herrschend) und eine Summierung ergänzt, allerhöchstens und unwahrscheinlicherweise konnte eine weitere Zeile in Betracht gezogen werden. Eduard Meyer gibt nun eine Wiederherstellung der Königsliste, nach welcher am Ende der dritten Kolumne 14 Zeilen ergänzbar sein sollen, wonach also die Dynastie II 13 Könige umfasst habe, die 251 Jahre (1004—754) geherrscht hätten. Er hält diese Anschauung deshalb für gesichert, weil nach der Chronologie, die er auf dieser Voraussetzung aufbaut, Barnaburias, König von Babylonien, tatsächlich Zeitgenosse Amenophis' IV. von Aegypten wird, mit dem er, wie der Fund von Tell el Amarna gezeigt hat, korrespondierte und dessen Zeit bis auf ein Jahrzehnt feststeht.

Dass diese Argumentation keineswegs bündig ist, beweist schon die Tatsache, dass natürlich auch ich den Synchronismus zwischen Barnaburias und Amenophis IV. meinen Berechnungen mitzugrundegelegt hatte¹⁾. Dass Amenophis IV. durch Meyers Korrektur meiner Berechnung der Regierungszeit Thutmosis' III [ob. Bd. VIII S. 215] um zwölf Jahre (Regierungsbeginn nicht „1392“ sondern 1380) herunterrückt, fällt dabei nicht wesentlich ins Gewicht. Was Eduard Meyer als Beweis für die Sicherheit seiner Ermittlungen betrachtet, zeigt in Wahrheit nur, dass sie ihren Ergebnissen nach nicht unmöglich ist, ohne jedoch andere Möglichkeiten auszuschliessen.

Und so ist denn auch Eduard Meyers Rekonstruktion der Königsliste erweislich falsch.

Um Knudtzons und meine Ermittlungen am Original der Königsliste sowie Eduard Meyers diesen widersprechende Aufstellungen und was den letzteren entgegenzuhalten ist, nach Möglichkeit zu verdeutlichen, wiederhole ich hier (S. 479) von Tafel II meiner *Zwei Hauptprobleme* die freilich nicht allzu klaren photographischen Autotypen der Vorder- und der Rückseite der Königsliste.

¹⁾ *Zwei Hauptprobleme*, Kap. XIII (S. 147—160) „*Aegyptisch-babylonische Synchronismen*“.

Die babylonische Königsliste a.

Vorderseite

Kol. I

Kol. II

Rückseite

Kol. III

Kol. IV



Hat der babylonische Schreiber das untere Ende der Vorderseite einer Tontafel erreicht, so übersprang er nur den unteren Rand der Tafel, und fuhr auf der Rückseite fort; die Zeichen und Zeilen stehen daher hier im Verhältnis zur Vorderseite auf dem Kopf. So entspricht der scharf abgebrochenen Ecke zu Beginn der Kolonne I auf der Vorderseite, die scharfe Ecke zu Ende der Kol. III der Rückseite u. s. w. Um die Korrespondenz klar zu machen, ist die Rückseite hier umgekehrt wiedergegeben und von unten nach oben zu lesen. Die Lücke zu Ende der Kol. III befindet sich also hier links oben. Die Pfeile zeigen die Richtung der Zeilenfolge an.

Kol. I enthält Summierung der im übrigen weggebrochenen 11 Könige umfassenden Dyn. A, Dyn. B (11 Könige) mit Summierung, Beginn der 36 Könige umfassenden Dyn. C; Kol. II: Schluss der Dyn. C mit Summierung und Beginn der 11 Könige umfassenden Dynastie D.

Kolonne III enthält den Schluss der Dyn. D mit Summierung, die Dynastie E und F (je 3 Könige) mit Summierung, die Dynastie G (1 König), den Beginn der Dynastie H (Rest weggebrochen) — Kolonne IV enthält Dyn. J mit Summierung (auf 22 Jahre lautend) und Dynastie K

Die beiden Kolonnen der Vorderseite berechnen sich mit den sichern Ergänzungen auf 32 Zeilen, und, da tatsächlich die Tafel ganz und sehr eng von Schrift bedeckt war, so schliesst Meyer, dass auch Kolonne III Rückseite 32 Zeilen umfassen haben müsste (ebenso wie Kolonne IV, bei der noch eine weitere Zeile in Betracht gezogen wird). Dann kommen auf Dynastie II tatsächlich 13 Könige und 1 Summierung!).

Eduard Meyers Fehler liegt nun darin, dass er die Zeilen der Königsliste als gleichwertig behandelt und nicht genügend beachtet hat, was dem Kenner der Originaltafel klar vor Augen steht, aber auch in den Publikationen (vgl. die Abbildungen) erkennbar ist, dass die Summierungen einen verhältnismässig bedeutenderen Raum einnehmen, als die Einzelzeilen, die nur einen Königsnamen mit vorgesetzter Zahl der Regierungsjahre umfassen. Und zwar aus zwiefachem Grunde: einmal erfordern die durch die Addition erzielten grösseren Zahlen öfters eine gesteigerte Zeilenhöhe, besonders aber nehmen die beiden tief in den Ton eingegrabenen Linien selbst, die die Summierungen je von der vorausgehenden und von der folgenden Dynastie trennen, jedesmal einen — im Vergleich zu der geringen Höhe der Zeichen in den gewöhnlichen Zeilen — nicht unbeträchtlichen Raum ein. Nun enthält die erste Kolonne zwei, die zweite Kolonne eine Summierung, um die dritte Kolonne aber steht es ganz anders.

Erhalten sind die Summierungen der Dynastien D, E und F. Bei Dynastie G ändert sich die Sachlage insofern, als sie nur einen König enthält, den Elamiten, so dass Dynastie und Summierung zusammenfallen, und somit die Linie, die sonst die Summierung dieser Dynastie G von deren Königen trennen müsste, in ihrer gesonderten Existenz in Wegfall kommt. In dem erhaltenen Teile der Kol. IV haben wir es also mit 4 Summierungen und zwar nicht acht, aber doch sieben durch sie bedingten Trennungslinien zu tun. (Dazu kommt dann in dem weggebrochenen Teile mindestens noch eine, möglicherweise aber zwei Summierungen mit je 2 Trennungslinien.) Diese Tatsache, die Meyer so gut wie ganz ausser Acht gelassen hat, erklärt es zur Genüge, dass die Zeilen, die in Kolonne III erhalten sind, (nämlich 15 in ihrer vollen Höhe und zwei nur in halber Höhe erhaltene Zeilen) so viel mehr Raum beanspruchen, dass das von Knudtzon und mir durch genaue Messungen am Original festgestellte Ergebnis vollauf zu Recht besteht, wonach zu Ende von Kolonne III nur 11 Könige (allenfalls, aber höchst unwahrscheinlich zwölf) und 1 Summierung oder 10 Könige und 2 Summierungen, sicher aber nicht 13 Könige und 1 Summierung zu ergänzen sind.

Diese Tatsache lässt sich nun aber auch, ohne dass man das Original vor Augen hat, an der photographischen Reproduktion durch eine einfache Vergleichung der wohlerhaltenen Teile der nebeneinanderstehenden

1) „Bei Lehmann fälschlich nur 11“, so Ed. Meyer *GLA.* I 2² S. 333 unten.

Kolumnen III und IV der Königsliste, nachprüfen. Der erste König der Dynastie K in Kol. IV, steht nahezu auf gleicher Höhe mit dem zweit-letzten der Dynastie D in Kolumne III. Mit dem 12. Könige der Dynastie K erreichen wir in der Kolumne III erst die 11. Zeile von jenen vorletzten Könige der Dynastie D inkl. ab gerechnet. Mit anderen Worten: 13 Zeilen in Kolumne IV entsprechen 12 Zeilen in Kolumne III. Oder aber noch genauer: den 5 Zeilen, die in Kolumne III gebildet werden durch die Summierung von Dynastie D, die drei Könige von Dynastie E und die Summierung der letzteren entsprechen in Kolumne IV nahezu 6 Zeilen und dieses Bild gibt auch Knudtzon's Autographie ziemlich genau wieder.

Die grössere Häufigkeit der Summierungen in Kolumne III bringt es also mit sich, dass in ihr nicht die Zeilenzahl der übrigen 3 Kolumnen (32), sondern eine geringere Zahl anzusetzen ist. Die am Original der Königsliste von Knudtzon und mir gänzlich unabhängig von einander und auch auf verschiedenem Wege aber mit dem gleichen Ergebnis vorgenommenen Feststellungen, die auf eine Gesamtzahl von 30, weit unwahrscheinlicher höchstens 31 Zeilen in der IV. Kolumne führen, bleiben also zu Recht bestehen; und mit einer Zahl von 13 Königen in der Dynastie H darf nicht gerechnet werden.

Meyer verfährt — abgesehen von diesem Irrtum — im übrigen ganz korrekt, wenn er, wie ich, mit der Gleichmässigkeit der Schrift auf der Königsliste rechnet:

„Die Schrift ist in der Tat“, wie ich hervorhob ¹⁾, „an den erhaltenen Teilen der Königsliste durchweg gleichmässig; wir sind daher in keiner Weise berechtigt, für die weggebrochenen Teile eine andere, etwa kleinere Schrift und eine engere Stellung der Zeilen voranzusetzen. Das wäre ein Fehler in der paläographischen Untersuchungsmethode. Ausserdem aber ist bereits auf den erhaltenen Teilen die Schrift so klein und stehen namentlich die Zeilen so eng, dass, von dem genannten methodischen Einwand ganz abgesehen, eine Steigerung in dieser Hinsicht überhaupt nicht denkbar wäre.“

Eine gewisse Abweichung von dieser Gleichmässigkeit würde es freilich voraussetzen, wenn mit Meyer Kolumne IV als „wahrscheinlich 33 Zeilen“ ²⁾ umfassend zu betrachten wäre. Und wäre das der Fall, so könnte jemand versucht sein, daraus zu folgern, dass dann ja die durch die vielen Summierungen in Kolumne III gebotene Differenz vorhanden wäre, man also für Kolumne III doch $33 - 1 = 32$ Zeilen rechnen dürfte ³⁾.

1) *Zwei Hauptprobleme*, S. 24 f. 2) In seiner Tabelle a. a. O.

3) Dabei ist noch hervorzuheben, dass der letzte erhaltene Königsname in Kol. IV Kan-dal = Kandalanu d. i. der Thronname, den Assurhannabal (668—626) als babylonischer König führt, eine Zeile folgt, die, wie auch Ed. Meyer betont, unlesbar ist, also sicher keinen Königsnamen enthält.

Und vielleicht beruht Meyers Ansatz der 33 Zeilen für Kolumne IV doch auf einer gewissen Berücksichtigung des grösseren Raumes, den die Summierungen in Kolumne IV beanspruchen.

Daher liegt uns auch noch der Nachweis ob, dass Kolumne IV nicht etwa weitläufiger als Kolumne I und II geschrieben ist; er ergibt sich ohne weiteres wie folgt. Eben den 12 ersten Zeilen der Dynastie K in Kolumne IV, die wir zum Vergleich mit Kolumne III verwendeten, entsprechen in Kolumne I genau die 11 Könige der Dynastie B mit ihrer Summierung, also 12 Zeilen zuzüglich des Ueberschusses, den die Summierungszeile beansprucht, in Kolumne II aber nahezu 14 Zeilen, die die Könige 23—36 der Dynastie C erfordern.

Die Kolumne IV ist also keinesfalls enger, eher in dem erhaltenen Teile etwas weitläufiger beschrieben, als Kolumne I und II. Wir dürfen ihr also — immer unter der Voraussetzung, dass sie bis zum Schluss in der gleichen Weise beschrieben war —, keinesfalls mehr Zeilen zubilligen, als die 32 Zeilen einschliesslich einer oder zwei Summierungen, wie sie für Kolumne I und II festgestellt sind.

Damit ist erwiesen, dass Ed. Meyers Ergänzung der Königsliste an der entscheidenden Stelle, zu Ende der Kolumne III, irrig ist.

Gleichzeitig ist damit der Versuch Schnabels¹⁾ abgetan, die alte, seit meinen Darlegungen allseitig als endgültig erledigt betrachtete Anschauung²⁾, als besage die 22 in der Summierung im oberen Teil der Kolumne IV nicht 22 Jahre einer Dynastie J, die wahrscheinlich mit Kolumne IV beginnt, sondern 22 Könige, die alle der Dynastie H (VIII) angehören.

Dann müssten, da zu Beginn der Kolumne IV der Rand der Tafel zu erkennen ist und in Kolumne IV nur 5 Könige der Summierung vorausgehen, in Kolumne III hinter dem Elamiten (Dynastie G) 17 Könige, und da eine Summierung hier nicht in Betracht käme, ebensoviele Zeilen zu ergänzen sein, d. h. 5 bzw. mindestens 4 mehr, als wirklich ergänzbar sind und noch 3 mehr, als Ed. Meyer irrigerweise unterbringen wollte! Schnabel gelangt dazu, indem er für die Zeilenhöhen der Königsliste mit einer Durchschnittsberechnung³⁾, bekanntlich immer einem sehr trügerischen Mittel, operiert, wobei er dann doch noch genötigt ist, mit der Annahme, der Schreiber habe zu Ende von Kolumne III erheblich enger geschrieben, den oben (S. 481) gekennzeichneten Fehler in der paläographischen Untersuchungsmethode zu begehen.

1) *Studien zur babylonisch-assyrischen Chronologie*, (Mitt. der Vorderas. Gesellsch. XII [1908]), S. 74 ff., vgl. S. 72 f. — 2) Vgl. Ed. Meyer *GA.* 1. 2^e § 325 Anm. 8, 333; „dass die Zahl 22 . . . nur die Jahreszahl sein kann, nicht die Zahl der Könige, hat Lehmann erwiesen“.

3) A. a. O., s. bes. S. 76.

X.

Berosos und die historische Semiramis.

Diese seine falsche Wiederherstellung der Königsliste ist es nun offenbar, die Ed. Meyer zu seiner abweisenden Stellungnahme gegenüber der Rekonstellation der Dynastienliste des Berosos veranlasste, die er selbst durch seinen Nachweis (ob. Bd. III S. 111), dass die Gesamtsumme der bei Eusebius erhaltenen Dynastien mit dem anderweitig überlieferten Betrage der berossischen Dynastien übereinstimmt, angebahnt hatte. Diese Abweisung kommt einesteils in wiederholten sehr scharf bestimmten Äusserungen über das hier vorliegende „ungelöste Rätsel“, andererseits aber darin zum Ausdruck, dass ein Hinweis auf meine die Frage betreffenden Darlegungen in *Klio* III und VIII in der neuen Auflage der *Geschichte des Altertums* nicht begegnet.

Im Anschluss an seine Ansätze für die Dynastien der Königsliste, die die Dynastie II auf 13 Könige mit 251 Jahren (1001—751) bemisst, heisst es bei Meyer¹⁾:

„Wie sich zu diesem sicherstehenden Ergebnis die in der Gesamtheit wie in allen Einzelheiten total abweichende Königsliste des Berosos verhält, ist bis jetzt noch völlig dunkel; denn es fehlt jeder Anhalt, um zu ermitteln, welche geschichtlichen Ereignisse etwa seiner Dynastieeinteilung zugrunde liegen mögen. Der einzige Anhalt, der sich bietet, wäre etwa das Ende seiner fünften Dynastie (9 arabische Könige) im Jahre 1258 mit der Eroberung Babylonens durch Thukulti-Ninib unter Kastilias (um 1273—1256) zu identifizieren; doch kann diese Koinzidenz nur zu leicht auf einem neckischen Zufall beruhen“.

Etwas früher heisst es: „Dass die Zahlen des Berosos korrekt überliefert sind, kann als sicher, dass sie auf die in den keilschriftlichen Listen aufgezählten Dynastien von Babel (§ 325 f.) zu deuten sind, wenigstens als wahrscheinlich gelten; aber mit den völlig authentischen Daten, welche diese bieten, stehen sie in absolutem Widerspruch, die eine Aufklärung bis jetzt noch nicht gefunden hat“²⁾.

Schliesslich hat Meyer noch nach Erscheinen seiner *Geschichte des Altertums* I 2³ Gelegenheit genommen, zu erklären, dass Berosos' „Dynastienliste noch immer ein ungelöstes Rätsel und mit den Daten der Denkmäler absolut unvereinbar“ sei³⁾.

Darauf wäre zu erwidern:

Wir kennen die babylonisch-assyrische Geschichte in den für Berosos Dynastien IV ff. in Betracht kommenden Perioden in den Grundzügen gut genug, um bestimmt sagen zu können, dass es geschichtliche Ereignisse, die ein für diese Zeit so völlig abweichendes chronologisches System ver-

1) *G. d. A.* I, 2 § 326 S. 336. 2) *G. d. A.* I, 2 § 320 S. 325 f.

3) *Gedächtnisrede auf Eberhard Schrader* (*Abh. Berl. Ak. d. W.* 1909), S. 9 Anm. 1.

anlassen oder auch nur rechtfertigen könnten, überhaupt nicht gegeben haben kann. Es können wohl verschiedene Abgrenzungen der Gruppen („Dynastien“) untereinander vorkommen, wie wir denn ja auch gesehen haben, dass die beiden ersten Könige der Dynastie II in Wahrheit zu einer anderen Dynastie gehören als die fünf folgenden, aber das Gesamtgerüst muss das gleiche sein.

Was speziell die neun Araber anlangt, so lässt sich mit Deutlichkeit zeigen, dass Berossos sie unmöglich in die Zeit gesetzt haben kann, die durch die Eroberung Babyloniens unter Kastilias abgeschlossen wird. Dieser Kastilias trägt einen deutlichen kassitischen¹⁾ Namen. Kassiten²⁾ sind aber nicht bloss seine 8 Vorgänger, sondern die sämtlichen Könige seit Beginn der Dynastie C, also hier einen tiefen auf eine Veränderung der Herkunft deutenden Einschnitt zu machen, als wären Kastilias und seine 8 Vorgänger ganz anderer Herkunft als die ihnen vorausgehenden Herrscher, kann Berossos keinen Anlass gehabt haben. Bezeichnete er die entfernteren Vorgänger des Kastilias als Chaldäer, so muss das auch diesen und seinen mittelbaren 8 Vorläufern gegolten haben. Zudem soll Tukulti-Ninib nach Sanheribs Angaben um 1290, nicht um 1260 regiert haben und ob wir genötigt sind, die Angabe Sanheribs dergestalt restriktiv zu interpretieren, wenn wir von Meyers irriger Herstellung der Königsliste absehen, muss sich noch zeigen.

Macht man sich aber von den mit dieser irrigen Wiederherstellung der Königsliste verbundenen falschen Vorstellungen los, so muss die Erkenntnis Platz greifen, dass der zwischen ihr und Berossos' Dynastien bestehende Widerspruch sehr wohl zu begreifen und wir durchaus nicht mehr einem unlösbaren Rätsel gegenüberstehen.

Meyer selbst hat darauf hingewiesen³⁾, dass Berossos sich „für die Zeit von 731 an und ebenso für die Tradition über die Urzeit vortrefflich bewährt“ habe. Alles, was er berichtet, ist durch die Keilinschriften genau bestätigt worden, so dass man seine Schriften — wo sie uns erhalten sind, als authentisch babylonische Quellen in griechischem Gewande betrachten kann.

Wenn nun bei Berossos die Gesamtsumme der Dynastien mit den sonstigen Nachrichten stimmt, die älteste Zeit und die spätere Zeit desgleichen, dagegen die Zwischenzeit ein mit der Königsliste nicht bloss, sondern mit der gesamten Geschichte absolut unvereinbares Bild zeigt, so bleibt methodisch nur der eine Schluss übrig, dass in der

1) Nicht „Kassäer“! S. *Zwei Hauptprobleme* S. 211 und was dort zitiert.

2) Babylonische Namen treten an Stelle der echt kassitischen gegen Ende der Dynastie C auf. Damit mag es (vgl. *Klio* III, S. 148 Abs. 3) zusammenhängen, dass, wie wir zeigten, der echte Berossos die ersten 24 Könige seine Dynastie IV ein die von den 12 letzten trennte und seiner mit den 11 Königen der Dynastie D der Königsliste IV 2 vereinigte.

3) *Klio* III, S. 134

Tradition die an sich richtigen Posten eine Verschiebung erfahren haben.

Den Nachweis, dass eine solche Verschiebung stattgefunden hat und wie sie zu beheben ist, habe ich *Klio* III (S. 135 ff.) erbracht, und zwar nicht etwa a priori aus der Erkenntnis dieser methodischen Notwendigkeit heraus, die sich mir vielmehr erst nachträglich ergab, sondern auf Grund mehrerer ineinandergreifender überraschender Beobachtungen.

Nur an die wichtigste und schlagendste will ich hier nochmals erinnern:

Ich erkannte — und P. Schnabel hat mir jetzt darin beigestimmt¹⁾ —, dass Berosos' Dynastie IV („Chaldäer“), wie sie uns überliefert ist, sich zusammensetzt aus zwei ursprünglich bei ihm getrennten Dynastien IV 1 von 26²⁾ und IV 2 von 23³⁾ Königen, jener entspricht die der gesamten Dynastie IV beigesetzte Zahl von 458 Jahren, dieser die in Folge der Verschiebung fälschlich der berossischen Dynastie V, den 9 Arabern, zugeschriebene Zahl von 245 Jahren, und zwar setzt sich Berosos' Dynastie IV 2 zusammen aus den 12 letzten Königen der Dynastie C der Königsliste und den 11 Königen der Dynastie D der Königsliste, die in der Tat nach der Königsliste 112⁴⁾ + 133 = 245 Jahre regiert haben.

Diese Einsicht wie überhaupt die Erkenntnis, dass uns die Dynastien des Berosos in einer Verschiebung überliefert sind, stützt sich n. a. und besonders auf die folgenden Worte des Eusebios:

Denique et Arabum IX reges et annos CCXLV. Post quos annos etiam ipsum Semiramidem in Assyrios dominatum esse tradit⁵⁾. Atque iterum minime omittat nomina regum XLV adsignans illis annos DXXVI. Post quos, inquit, rex Chaldaeorum cui nomen Phulvis est.

Von 2232 v. Chr. d. h. 1902 Jahre vor 331 v. Chr. als Anfangspunkt der Berossischen Dynastien ausgehend, erhalten wir für die späteren Dynastien folgendes Bild⁶⁾:

Dynastie IV 19 Chaldäer	458 Jahre	=	1960—1503
V 9 Araber	245 „	=	1502—1258
VI 45 Könige	526 „	=	1257—732
[VII]	101 „	=	731—331.

Danach hätte also Berosos die Semiramis als Beherrscherin Assyriens in die Zeit nach 1258 gesetzt, und, nachdem er ihrer gedacht hätte,

1) *Die babylonische Chronologie in Berosos' Babyloniaca* (Mitteil. Vorderas. Ges. 43 [1908]) S. 271 [41].

2) Ueber die Einrechnung der Usurpatoren s. *Klio* III S. 148 m. Anm. 2.

3) Die Posten stehen alle fest, nur der letzte (Dyn. C Nr. 36) konnte 2 oder 3 gelesen werden; letzteres die wahrscheinlichere Lesung, für die dann Berosos unterschied *Klio* III 162 (s. b. 73).

4) Die Worte *Post quos annos* bis *esse tradit* mit Schnabel, *Die babyl. Chronologie*, S. 37 als eine Interpolation zu betrachten, liegt methodisch nicht der mindeste Grund vor. Vgl. u. S. 486 Anm. 3. — 5) Näheres *Klio* III, S. 131; VIII, S. 230.

wäre er zur Aufzählung der 45 Könige, die 526 Jahre (1257—732) regierten, übergegangen.

Nun lesen wir aber, worauf ich zunächst im Anschluss an Marquart wiederholt hingewiesen habe¹⁾, bei Josephus *c. Ap.* I 142 *Ταῦτα μὲν οὖτως ἰσχυρίζεται* (sc. *Βιθώσης ἀρχὴ Ναβούθου μὲν τὸ γένος, γνήσιμος δὲ τοῖς περὶ πατρίαν ἀναστισσόμενοις* ib. I 129) *περὶ τοῦ προσηγομένου βασιλέως* (sc. *Ναβοσοδονόσου*) *καὶ πολλὰ πρὸς τοῖσις ἐν τῇ τοῦτῃ βίβλῳ τῶν Ναβουδάνων, ἐν τῇ μὲν γέγραπται τοῖς Ἑλλήνεσις σπργραγεῖσθαι, ὡς μάτηρ οἰονέροις ἐπὶ Σμετιράμειος τῆς Ἀσπασίας²⁾ καὶ σφίρειται τῇ Βαβυλῶνα καὶ τὰ θάνατά σιτα καὶ αὐτὴν ἀσφίρειται περὶ ἀντὶ τῆς ἐκείνης ἐργασθεῖσθαι³⁾ καὶ κατὰ ταῦτα τῇ μὲν τῶν Ναβουδάνων ἀναγραφῇ ἀξιόπιστος ἔργειον.*

Berosos hat also mit allen Mitteln die bei den Griechen seit Ktesias verbreitete Sage von der Begründung Babylons durch die Semiramis bekämpft. Wenn er in seiner babylonischen Geschichte einer Semiramis gedenkt, so kann er nur die historische Semiramis meinen und diese hat, wie längst bekannt, um 800 v. Chr., nicht im 13. Jahrhundert gelebt, da sie als Palastfrau des 811—783, d. h. zur Zeit der Dynastie H regierenden Adadniraris IV., auf der bekannten Nebo-Statue erwähnt wird⁴⁾.

Wir sind über sie jetzt durch den neuen Inschriftfund aus der Stelenreihe von Assur⁵⁾ noch genauer informiert als olnehin schon früher. Sie war danach die Gattin Samsi-Adads von Assyrien (826—811), des Sohnes Salmanassars III (bisher II) 860—826 — nicht, wie man bisher annehmen musste, die Gemahlin Adadniraris: Sie hat unter diesen beiden Herrschern einen überragenden Einfluss auf die Herrschaft ausgeübt und möglicherweise noch einen Teil der Regierung ihres Enkels (783—765) Salmanassar IV (bisher III) erlebt. Sie war, wie wir wissen, eine Babylonierin.

Schon ihr Schwiegervater Salmanassar III hatte in babylonische Thronwirren mit ordnender Hand erfolgreich eingegriffen, ihr Gemahl Samsi-

1) *Klio* I, S. 259 und 481; III, S. 149; VIII, S. 239.

2) Vgl. dazu *Klio* I, S. 277 f.

3) Hieraus will Schnabel a. a. O. S. 37 (vgl. oben S. 485 Anm. 4) folgern, dass Berosos von einer Semiramis überhaupt nichts gewusst habe und dass deshalb, was Ensebius nach Berosos von ihm berichte, Interpolation sei! Das werde auch bestätigt durch Abydenus, den Berosos benützt hat bei Ensebius (Schoene) I. 53 *de Nino et Semiramida nulla ipsis* (sc. *Chaldaeis* i. e. *Beroso*) *cara est*. In Wahrheit stimmen alle drei Aussagen, sowohl die von Ensebius aus Berosos bei Alexander Polyhistor und aus Abydenus wie die bei Josephus aus Berosos zitierten, aufs beste miteinander und stützen sich gegenseitig. Von Ninos und Semiramis, das heisst von der sagenhaften Semiramis des Griechen, haben die Chaldäer, ihnen voran Berosos, allerdings nichts wissen wollen; nur die historische Semiramis hat Berosos gekannt.

4) S. oben S. 296 f.

5) Siehe F. Delitzsch, *Mitteil. d. Deutsch. Or. Ges.* Nr. 42 (1909) S. 35 Anm.

Adad zwei aufeinander folgende Babylonierkönige bekämpft, den zweiten nach Assyrien entführt und keinen andern an seine Stelle gesetzt.

Unter den Gefangenen, die er aus Babylonien nach Assyrien führte, wird sich auch die Babylonierin Sammuramat befinden haben. Gemeinsam mit ihr hat er Assyrien und Babylonien beherrscht, und ihrer beider Sohn Adadmirari IV., der nachmals die Gefangenen unter „Freude und Jubel“ zurückführte, war von vornherein unter der Oberleitung seiner Mutter Beherrscher sowohl Assyriens wie Babyloniens — ein Verhältnis, dem die unter den Auspizien der Semiramis erfolgte Einführung des Nebokultes (787 v. Chr.) die staatsrechtliche Grundlage verleihen sollte¹⁾.

Da somit in dieser Zeit die Herrschaft in Wahrheit in den Händen der Semiramis lag, so hatte Berosos allen Anlass, ihrer zu gedenken. Und so hat er denn Gelegenheit genommen, gegenüber den irrigen auf der medisch-persischen Volkstradition beruhenden, hauptsächlich von Ktesias den Griechen übermittelten Vorstellungen zu betonen, dass nimmehr, in der auf die Araber folgenden Zeit, die Semiramis gelebt hat, und zwar als Gemahlin eines Assyriekönigs. Dass sie eine babylonische Gefangene, — ob königlichen Geblütes, steht dahin — gewesen war, tat hierbei nichts zur Sache (und es ist fraglich, ob das Berosos bekannt gewesen ist), als Herrscherin war sie eine Assylerin.

Demnach ist es ganz unmöglich, dass Berosos die Semiramis in das 13. Jahrhundert versetzt haben sollte. Ausserdem schwebt der Satz über die Semiramis, so wie er da steht zwischen den 9 Arabern der berossischen Dynastie V und den 15 Königen seiner Dynastie VI, in der Luft: die Semiramis würde, wiewohl sie über Babylon geherrscht hat, weder der einen noch der anderen Gruppe angehören. Und so ergibt sich, dass hier bei den Exzerptoren des Berosos etwas ausgefallen und dadurch im Zusammenhang mit der Zusammenziehung zweier gleich oder ähnlich bezeichneter Dynastien jene Verschiebung eingetreten ist, über deren Entstehung und deren Wiederausgleichung ich des näheren *Klio* III S. 146 ff. und *Klio* VIII S. 230 ff. gehandelt habe.

Auf diese Darlegungen muss ich mich beziehen und hebe nur nochmals das Ergebnis hervor:

Berosos Dynastie IV: 49 Chaldäer = Dynastie C + D der Königsliste²⁾.

Berosos Dynastie V, die 9 Araber, sind = Dynastie E (3 Könige) + F (3 Könige) + G (1 König) + den 2 ersten noch verwandtschaftlich mit F verknüpften Königen der Dynastie II.

Berosos Dyn. VI (15 Könige) läuft vom 3. Könige der Dyn. II bis auf Alexander den Grossen inkl.

1) *Klio* I S. 259 ff., X S. 257. *Die historische Semiramis und ihre Zeit* (Tübingen 1910) S. 60 ff.

2) Vgl. S. 485.

Mit einer zu supponierenden Dynastie VII von 731 — 331 (vgl. S. 485) ist nicht zu operieren.

„Berossos hatte zunächst über die den Dynastien „H“ (H₁ und H₂ [S. 491]) und J der Königsliste entsprechenden ersten Könige seiner Reihe von 45 Herrschern — darunter die historische Semiramis — das Nötige berichtet und war erst dann mit dem Satze *Post quos* etc. zu der Gruppe übergegangen, zu deren Beginn (Pol. Kanon *Νῆξτος καὶ Πόπος* 731 v. Chr.) Phulus hervorragte. Jener Zwischensatz ist in unserer Tradition, vielleicht schon durch einen dem Polyhistor vorausgehenden Bearbeiter (*Klio* III 153, IV 124) übergangen worden und dadurch die sinnlose Verschiebung entstanden, in der uns Berossos' Dynastien bei Eusebius entgegenreten.“

So hatte ich mich zuletzt zu dem Punkte geäußert und im Zusammenhang damit betont, dass zu den neun Arabern aufs beste die drei Könige der Meerland-Dynastie E, die weiteren drei der „von Bazi“, einem arabischen Gebiete, stammenden Dynastie F und der die Dynastie G darstellende eine Elamit passen (= 7 Könige).

Dynastien, die aus Gebieten stammten, die südlicher lagen als das bis zur Mündung der Ströme reichende Chaldäerland, aus dem Meerlande und von den beiden Küsten des persischen Golfes, dessen Ostufer ja heute noch Arabistan heisst, konnte Berossos nach seinen den geographischen Vorstellungen seiner Zeit angepassten Terminologie gar nicht anders denn als Araber bezeichnen¹⁾.

Der Elamit aber unterbricht in Wahrheit nur zeitlich die regelmässige Königsfolge. Der erste König der Dynastie H der Königsliste ist, wie ich nachgewiesen habe²⁾ und wie auch Meyer³⁾ anerkennt, Nabukinabli⁴⁾, der in nahen verwandtschaftlichen Beziehungen zum letzten Könige der Dynastie F Ninibkudurrušur gestanden hat. Ihm folgte Šamašmudammiq, der durch Nabūsumiškun ermordet wurde, der selbst — also als Begründer einer neuen Dynastie — den Thron bestieg. Šamašmudammiq ist der letzte der neun Araber. „Ein wirklicher Dynastiewechsel tritt also frühestens ein mit dessen Ermordung, was ich schon zu einer Zeit nachgewiesen hatte, da ich noch jede Bezugnahme auf Berossos bei der babylonischen Chronologie für aussichtslos hielt. Somit entsprechen die Dynastien E, F, G nebst den Königen 1 und 2 der Dynastie H den neun Arabern. Weiter aber: die Zahl der auf die Araber folgenden Könige soll 45 sein; in der Tat ergeben die Könige von Nr. 3 der Dyn. H bis auf Alexander den Grossen, wie oben näher dargelegt⁵⁾, die Zahl 45.

1) *Klio* III 142 f.; VIII 8, 230 f. mit Anm. 5. — 2) *Zwei Hauptprobleme* S. 121 ff.

3) S. seine Tabelle *G.L.* I 2² S. 331. — 4) Oder Nabū-mukin-abli(abab). Gegen die von Meyer angewendete Form *bal* für das Wort „Sohn“ in zusammengesetzten Eigennamen (Nabūmukinbal) s. meine Ausführungen *Šamašmudammiq* (1892) T. I S. 17 ff.

5) *Klio* III 8, 149, 155 f. Vgl. VIII 231

Demnach gehört die historische Semiramis mit in die Dynastie VI des echten Berosos, d. h. in die grosse Reihe von 15 Königen, die nach den 9 Arabern geherrscht haben und zwar in eine Gruppe, derselben die der mit Künzer (731) beginnenden vorausgeht.

Wann die 9 Araber (= Dyn. E Nr. 1–II Nr. 2 inkl.) geherrscht haben, wissen wir.

Auf Nabûsumîskun (S. 188) nämlich folgt nach der synchronistischen Geschichte Nabûbaliddin, mit dem wir, da er älterer Zeitgenosse Salmanassars III von Assyrien (860–826) ist, auf gesichertem chronologischen Boden stehen; er hat mindestens 31 Jahre lang geherrscht und kann, wie ich gezeigt habe¹⁾, nicht später als 882 die Regierung angetreten haben. Die synchronistische Geschichte lehrt uns als seine Nachfolger noch 3 Könige kennen: Marduknadinsum, Marduk-balattisun-igbi und Bauahiddin. Der Letztgenannte wurde von Samsi-Adad, dem Gemahl der Semiramis, abgesetzt. Von Nabûkinabli bis auf Bauahiddin kennen wir also 7 Könige der Dynastie II.

Bis zum Schlusse der Kol. III der Königsliste sind also falls die Reihe dieser sieben lückenlos ist, noch vier (höchst unwahrscheinlich fünf) Zeilen auszufüllen, d. h. wir haben entweder mit weiteren vier (höchst unwahrscheinlich fünf) Königen zu rechnen oder falls eine neue Dynastie in Betracht kommt mit 3 Königen und einer Summierung, welche letztere, da sie breiter ausfallen musste als die einzelnen Zeilen, den möglichen geringen Ueberschuss aufzehren würde, so dass man also von „höchst unwahrscheinlich“ vier Königen und einer Summierung nicht zu sprechen braucht.

Da Bauahiddin von dem Assyriekönige abgesetzt wurde und keinen Nachfolger erhielt, so sind wir geradezu gezwungen, mit einer neuen Dynastie zu rechnen, von der wir ein Mitglied mit Bestimmtheit kennen, Adadnirari IV, den Sohn der Semiramis.

Er hat nach der mit ihm endigenden „Synchronistischen Geschichte“ — in Wahrheit einem Auszug aus den Archiven, der unter Adadnirari IV wegen der zwischen Babylonien und Assyrien streitigen Grenzgebiete gefertigt wurde — in Babylon sich vor Nebo und Marduk gebeugt, hat die von seinem Vater gemachten Gefangenen nach Babylon zurückgeführt²⁾, im Jahre 787 durch Einführung des Nebokults in Assyrien die staatsrechtliche Grundlage für die Vereinigung Assyriens und Babyloniens in Personalunion unter dem nominellen Vortritt Assyriens geschaffen (ob. S. 187), und so haben sich unter ihm die „Leute von Assyrien und Babylonien verständigt, Gebiet und Grenze bestimmt“³⁾.

1) *Zur Hauptprobleme* S. 120 ff. 2) *Klio* I 263 f. 3) *Klio* I 264 Anm. 1

Dass die eigentliche Urheberin aller dieser Massregeln die Semiramis gewesen, war schon früher aus der ihr mitgewidmeten Inschrift der Nebostaturen von Kalach deutlich erkennbar, tritt aber jetzt in ein noch klareres Licht, seitdem wir durch die ihr speziell gesetzte neue Inschrift von Assur wissen, dass sie die Mutter, nicht die Gemahlin Adadnirari IV gewesen war, die gleichwohl in beiden Inschriften als seine Palastfrau angeführt wird, in sehr bereiteter Anerkennung des überragenden Einflusses, den sie auf den Sohn geübt hat und der noch in der Sage bei Ktesias nachklingt¹⁾.

Welchen Wert man zu Semiramis Zeiten auf die Beziehungen zu Babylonien legte, geht daraus hervor, dass während in ihrer Steleninschrift ihr Gemahl und ihr Sohn den Titel „König der Welt, König von Assur“²⁾, führen, dem Salmanassar darin nur der uralte babylonische Titel „König der vier Weltgegenden“³⁾ beigelegt wird. Ist ihr Schwiegervater Salmanassar III gemeint, so soll er als der grosse Eroberer, der auch in die babylonischen Thronwirren nachdrücklich ordnend eingegriffen und so die neue Lage der Dinge vorbereitet hatte, bezeichnet sein. Wäre dagegen, was minder wahrscheinlich, ihr Enkel Salmanassar mit dem Titel „König der vier Weltgegenden bedacht“, so müsste er noch zu Lebzeiten seines Vaters und seiner Grossmutter zum Unterkönig von Babylonien ernannt sein, oder aber, es wäre ihm überhaupt eine Mitregentschaft übertragen worden und man hätte dabei — in diesem ersten Falle der rechtmässigen Vereinigung beider Reiche auf Grund des Nebokultes — das babylonische Königtum in den Vordergrund treten lassen⁴⁾.

Hinter Bau-ah-iddin haben wir also in Kol. III der Königsliste eine Summierung und dann als Mitglied einer neuen Dynastie (der der Semiramis) Adadnirari IV einzutragen. Wie weit herab reichte diese neue Dynastie?

W. Belek der zuerst die Einsetzung der Dynastie Adadnirari's IV an dieser Stelle der Königsliste postuliert hat⁵⁾, wies darauf hin, dass um das Jahr 754 sowohl in Assyrien wie in Babylonien eine neue Dynastie ans Ruder kam. Assurnirari von Assyrien (755—745) war nach der Aussage der vorarmenischen Inschrift des Königs Sardur⁶⁾ Sohn eines Adadnirari, während sein Vorgänger Assur-dan(kal)-ili hiess. In Babylonien beginnt die Dynastie J der Königsliste, die 22 Jahre geherrscht hat und durch Künzer 731 abgelöst wird, mit dem Jahre 753, das heisst, dies ist das erste volle Regierungsjahr ihres ersten Königs, der also im Jahre 754 die Herrschaft angetreten hat.

Der Schluss liegt nahe, dass damals das unter Adadnirari IV begrün-

1) Vgl. *Die historische Semiramis und ihre Zeit* (Tübingen 1910) S. 9.

2) *Šar kiššati šar matī Aššur*, — 3) *Šar kabrati arba'i*. — 4) Vgl. oben S. 256 f.

5) S. darüber *Klio* III, S. 144 f. Vgl. VIII, S. 235.

6) *Berl. Sitzungsber.* 1899, S. 119.

dete Verhältnis der Vereinigung beider Reiche in Personalunion durch zwei ca. gleichzeitige Aufstände beendet wurde, dass also die beiden Nachfolger Adadnirari IV, Salmanassar IV und Assurban (offenbar Adadnirari's Sohn und Enkel, also der Enkel und der Urenkel der Semiramis), ersterer vielleicht noch z. T. unter ihrer Leitung, Babylonien mitbeherrscht haben.

Damit ist aber die Lücke zu Ende der Kol. III der Königsliste völlig geschlossen. Die 12 höchst unwahrscheinlich 13) möglichen Zeilen werden ausgefüllt: durch die 7 Könige der Dynastie II, von denen die beiden ersten eigentlich zur Dynastie F gehören und nur dem Dazwischentreten des Elamiten (Dynastie F) ihre Zuweisung an die Dynastie II verdanken die Summierung und die Dynastie der Semiramis, die wir um keine Verwirrung zu stiften als H₂ von der als H₁ gekennzeichneten Gruppe ihrer reichen Vorgänger unterscheiden. Hinter dem Elamiten ist also Kol. III der Königsliste wie folgt zu ergänzen. Ich bemerke, dass nur die Zahlen der 3 ersten Könige¹⁾ aber kein Name auf der Königsliste erhalten ist.

Dynastie H ₁	1	36 Jahre	Nabûknabli
	2	8 Monate 10 + x Tage	Šamas-mudanniq
	3	12 Jahre (2 ev. höher)	Nabûsumiskun
	4	31 " (+ x)	Nabûbaliddin
	5	x "	Marduknadinsum
	6	x "	Mardukbalattu-šiqbi
	7	x "	Bau-ah-iddin
	8	87 + x ... Jahre	7 Könige Dynastie von
Dynastie H ₂	9		Adadnirari
	10	(Regierungszeit vgl. S. 492)	Salmanassar III
	11		Assur-dankall
	12	x Jahre	3 Könige Dynastie von ²⁾ 3)

Das wiederhergestellte ursprüngliche Verhältnis zum echten, aus der Verschiebung befreiten Berosos und gleichzeitig die durch die assyrischen Synchronismen gebotene absolute Chronologie veranschaulicht folgende Uebersicht:

- 1) Zwischen ihnen keine von einer Summierung herrührende Trennungslinie.
- 2) In Wahrheit Dynastie von Assur, dieser Bezeichnung wird aber wohl die babylonische Königsliste ausgewichen sein.
- 3) Der geringe Raum, der höchst unwahrscheinlicher Weise noch für eine 13. Zeile in Betracht kommen könnte, wird wie bereits bemerkt, durch die beiden Summierungen völlig aufgewogen. Wollte man gleichwohl mit einer 13. Zeile rechnen, so müsste Samsi-Adad, der nach der Absetzung des Bauahubdin tatsächlich als Gemahl der Semiramis, aber ohne eigentliche staatsrechtliche Grundlage über Babylonien herrschte, an 9. Stelle eingerückt und der Dynastie H₂ 4 statt 3 Könige zugezählt werden. Eine 14. Zeile aber ist, wie im Texte dargelegt, völlig ausgeschlossen.

Berosos	Babylonische Königsliste	Assyrische Synchronismen (nach der synchron. Ge- schichte)
Dynastie IV 2 (215 Jahre)	Dyn. C Nr. 25—36 = 112 Jahre Dyn. D 11 Könige = 133 „	
Berosos Dynastie V (9 Araber, denen in der Verschiebung fälschlich die der Dyn. IV 2 zukom- menden Jahre zuge- teilt wurden)	Dyn. E (3 Könige) 21 Jahre Dyn. F (3 „ „) 29 „ Dyn. G (1 „ „) 6 „ 36 Jahre Nabūkinabli (Dyn. H ₁ Nr. 1 u. 2 Akommi- lungen Dyn. F 8 Mon. Šamašmudammīq)	Adadnirari II 911—891
Berosos Dyn. VI (45 Könige.) Deren erste Gruppe (VI 1)	Dyn. H ₁ Mindestens 12 Jahre Nabūsumiškun Nabūbaliddin (spät. 883 bis spät. 853) Marduknadinšum Mardukbalāṣṣu-īqbi	Tukulti-Ninib II 890—85 Assurnasirabal III 884—60 Salmanassar III 859—825 Samsi-Adad IV, der Gemahl der Semiramis, 824—812
Zweite Gruppe (VI 2)	Dyn. H ₂ Adadnirari IV 711—773 unter Leitung der Semiramis, sr. Mutter. Dyn. H ₂ Salmanassar IV, ihr Enkel 782—778 Assur-dan(kal)-il 772—755	
Dritte Gruppe (VI 3)	Dynastie J 22 Jahre 753—732	Asurnirari, Sohn eines Adadnirari 754—745
Vierte Gruppe (ev. noch geteilte Gruppe)	Kinzer bis Kandalanu 731—626	Tiglathpileser IV 745—727 (als babylon. König Pul- u 729—727)
Fünfte und folgende Gruppen	(Ptolemäischer Kanon: Nabopolassar bis Alexander der Grosse 625—331)	etc.

Berosos, Dynastie VI

Da Nabūbaliddin (Dyn. H₁ Nr. 4) spätestens 783 zur Regierung gekommen ist und seine Vorgänger (Nr. 3) mindestens 12, dessen beide Vorgänger (Dyn. H₁ Nr. 1 und 2) 36 (37) Jahre geherrscht haben, so kann Nabūkinabli und damit die Dynastie H₁ wohl um 940, unmöglich aber wie Meyer will, 1004 zu herrschen begonnen haben. Somit ergeben die Nachrichten über die historische Semiramis und ihr Vorkommen bei Berosos eine völlige und in sich ruhende Ausfüllung der Lücke zu Ende der Kolonne III der Königsliste.

Die Dyn. H beginnt um 935. Dazu gerechnet die 47 Jahre der Dyn. E—G, die 133 der Dyn. D, ergibt für das Ende der Dyn. C die Zeit um 1115 v. Chr. und für deren Beginn, ca. 570 Jahre (Königsliste 576 Jahre, 9 Monate) früher, die Zeit um 1685 oder 1700; nicht aber um 1760, wie es Eduard Meyer, auf dem Datum von Bavian fussend, fordert.

Der entscheidende Gewinn ist eben, dass der in den Grundzügen wiedergewonnene Berosos im Einklang mit der Königsliste und der Bertück-

sichtigung der einander widersprechenden chronologischen Distanzangaben der babyl.-assyrischen Inschriften überhebt.

Welcher oder welchen von diesen dadurch Recht gegeben wird, ist dabei ganz nebensächlich, und es bleibt daher auch gleichgültig, dass das Datum von Bavian, das ich früher als um ein Jahrhundert zu hoch angesprochen hatte, sich auch ferner als erheblich zu hoch erweist.

Nach manchen Aeusserungen in der neuesten Literatur muss der nicht näher Unterrichtete nämlich annehmen, ich hätte mich seiner Zeit ohne jeden triftigen Grund gegen das Datum von Bavian gewendet und suchte, was ich einmal geäußert, koste es was es wolle, festzuhalten. Man lese z. B. Schmabels Darstellung¹⁾, die für den Kundigen keiner Widerlegung bedarf. Aber auch Ed. Meyers Worte: „Aber Lehmann hat sich dadurch in Irrtümer verstrickt, dass er das Datum der Bavianinschriften für Tiglatpileser I bezweifelte und diese 8. Dynastie“ (H) „fast um ein Jahrhundert zu kurz auf 180 Jahre ansetzte“²⁾, könnten —, wenn sie sich auch an die Anerkennung meiner sonstigen die Königsliste betreffenden Ermittlungen anschliessen und ferner die an einer früheren Stelle³⁾ gegebene allgemeine Aeusserung, „Die chronologischen Fragen sind durch C. F. Lehmann-Haupt, *Zwei Hauptprobleme* wesentlich gefördert worden“, zur Voraussetzung haben, — doch gar leicht so aufgefasst werden, als sei diese meine Anzweiflung des Datums vor Bavian *a priori* und ohne stichhaltigen Grund erfolgt. Dem gegenüber sei angeführt, was Meyer selbst in seiner Besprechung meines Buches⁴⁾ seiner Zeit geäußert hatte:

„Durch nochmalige Untersuchung des Originals“ (der Königsliste) „hat er“ (Lehmann) „mehrere bisher unsichere Lesungen in der Königsliste wie es scheint, definitiv festgestellt, durchweg in Uebereinstimmung mit den Resultaten der gleichzeitig vorgenommenen Nachprüfung durch Knudtzon. In eingehender alle Möglichkeiten sorgfältig erwägender Untersuchung weist er nach, dass das Datum der Bavian-Inschrift⁵⁾, an deren Lesung, wie er aus den Abklatschen nachweist, nicht gezweifelt werden kann, in der Tat mit zahlreichen anderen Datierungen und auch mit den aus der Königsliste selbst zu entnehmenden Ansätzen in unlösbarem Widerspruch steht, während alle diese Daten untereinander aufs Beste harmonisieren⁶⁾. Da die Differenz ungefähr ein Jahrhundert beträgt, so kann Lehmanns Annahme, das Datum der Bavian-Inschrift be-

1) *Studien zur ass.-bab. Chronologie* S. 67 ff. So ist es z. B. vollkommen unrichtig, dass meine Gegengründe vor allem in der Anordnung der III. Dynastie beruhten, die vielmehr erst eine Folge der aus ganz anderen Gründen erfolgten Reduktion des Datums von Bavian war.

2) *GA.* 1 2² S. 333. — 3) Ebenda § 322 Anm. 8. 329.

4) *Literarisches Zentralblatt* 1899. Sp. 119 f.

5) Von mir gesperrt.

Klio, Beiträge zur alten Geschichte X 4.

ruhe auf einem Lesefehler des Steinmetzen, wohl als unabweislich gelten¹⁾.

Damals also, im Jahre 1898, war die einzig mögliche Lösung die, das anscheinend besonders genaue und deshalb vorher nie angezweifelte Bavian-Datum als den alleinigen Störenfried zu erkennen und danach zu behandeln.

Seither haben sich die Dinge geändert, es sind neue, chronologische Distanzangaben enthaltende Daten gefunden worden²⁾, die miteinander oder mit den bisher bekannten Daten im Widerspruch stehen, und dieser neuen Sachlage gegenüber haben sich unsere Wege getrennt.

Meyer stützt auf Grund einer, wie hier nachgewiesen, falschen Rekonstruktion der Königsliste, das Datum von Bavian und verwirft, weil er an der mit allen übrigen Daten ganz unvereinbaren überlieferten Bemessung der Dynastien IV ff. des Berosos festhält, jegliche Verwertung des Berosos. Ich hingegen glaube aufs Neue gezeigt zu haben, dass die Verschiebung, in der uns Berosos Dynastien überliefert sein müssen (S. 487), heilbar ist und dass der hergestellte Berosos, und damit übereinstimmend die Königsliste in ihren von Knudtzon und mir festgestellten Raumverhältnissen, die Grundlage für die Herstellung der babylon.-assyrischen Chronologie ergeben, durch die wir jeder Entscheidung zwischen den einander widersprechenden chronologischen Distanzangaben der babylonischen und assyrischen Inschriften überhoben werden.

Die wichtigsten Aufgaben, von deren Lösung die volle Verwertung des echten Berosos für die babylonische Chronologie abhängt, sind: die Herstellung der Dyn. C der Königsliste (= Berosos Dyn. IV 1 und IV 2 Nr. 1—12), die zugleich eine Entscheidung über die zwischen den keilinschriftlichen chronologischen Distanzangaben herrschenden Differenzen, u. a. über den Grad der für das Datum von Bavian zu fördernde Reduktion zu bringen hätte, sowie ferner eine ernente Erörterung über die Haltbarkeit und die Bedeutung des Jahres 2232 als Ausgangspunkt der Rechnung des Berosos, in dem am Schluss unseres VIII. und zu Beginn des IX. Abschnittes formulierten Sinne. Ob diese Aufgaben zur Zeit lösbar sind, muss die weitere Betrachtung zeigen.

1) Ähnlich urteilte u. a. C. P. Tiele, *Zeitschr. f. Assyr.* XIV (1899) S. 390. „Dies hat Lehmann *lucē clarior* nachgewiesen“. Ich schliesse mich diesem seinem Ergebnisse, wie Ed. Meyer Präsek u. a., unbedingt an“.

2) Vgl. *Klio* IV 113 f., 260 f. VIII 237 f.

Mitteilungen und Nachrichten.

Neue Beiträge zur Inschriftenkunde Dakiens¹⁾.

Von Gabriel Téglaş.

Im Folgenden stelle ich die neuen Inschriften zusammen, die ich seit 1892 bis 1907 teils selber für das Devaer Museum als dessen damaliger Leiter und Begründer sammelte, teils auf meinen Limesforschungsreisen in verschiedenen Sammlungen beobachtete. Das vor 1901 gesammelte Material teilte ich grösstenteils in den Museumsberichten zu Kolozsvár (*Erdéji Múzeum* 1902 XIX p. 1—50) mit. Das Meiste erscheint aber hier zum erstenmal²⁾. Zunächst gebe ich die ins Devaer Museum gekommenen Neufunde und nachher folgt, was ich bei anderen Sammlern abgeschrieben habe.

A. Déva im Vereinsmuseum.

1. Sarmizegetusa (Várhely.)

a. Inschriften.

1. Ein polierte Marmortafel, deren vorderer Teil leider abgebrochen ist. H. 0,9, br. 0,75 m, dick 0,06 m. Schriftfläche 0,6 m. Seitwärts 0,35 m br. Raum mit doppeladlerförmig stilisierten Vogelköpfen. Im J. 1903 erhielt ich den Stein als Geschenk von der Pfarrerswitwe Sármassy aus Hosdat für das Vereinsmuseum zu Déva, welches bis dahin unter meiner Leitung stand. Provenienz unbedingt Várhely, woher die Edelente in früheren Zeiten, gewiss nach dem Beispiele Johannis v. Hunyadi der schon im XV. Jahrhundert sein Schloss in Hunyad mit römischen Skulpturen und Inschriften schmückte, die Mommente bezogen. Die schönen Buchstaben 0,05 m h.

MOVA FVIT
*rectu*STATE CONLABSA
 HERCVLANVS
*col*L AEDIL OMNI
*impend*LO SVO AMPLI
*ato cu*M PORTICIBVS
*re*STITVIT

2. Fragment einer Marmorplatte mit schönen Buchstaben h. 0,22, br. 0,18; Buchstabenhöhe 0,08 Maros Nemeti im Privatmuseum des im J. 1905 verstorbenen Graf Géza v. Kuun de Oslola.

VAL
 ACT
 I. PA

1) Seit dem Jahre 1892, in dem wir die Ausgrabung des Amphitheaters in Sarmizegetusa (Várhely) beendigten, kamen daselbst nur sporadische Funde zum Vorschein. Die Bauern suchen in den Trümmern meistens nach Marmor- und Quadersteinen, und weil die Eisenbahn- und Brücken-Baumunternehmer hier die Steine ebenfalls billiger bekommen, wurde das Castrum in den letzten Jahren ziemlich beschädigt, obwohl der ehemalige Vereinspräsident Herr Geheimrat Graf Géza Kuun von Oslola im Namen des historisch-archäologischen Vereins dagegen Protest bei den betreffenden Behörden wiederholt erhob.

2) Deswegen legte ich alles, was Professor J. Jung und die Herren J. Oehlschläger und Münsterberg in den *Oesterreich. Jahresheften* aus meiner Sammlung publizierten, auf die Seite.

3. Fragment eines Altars aus Bukovaer Marmor h. 0.35 m br. 0.3 m, Buchstaben 0.05 m

AVG SACrum

LIBE

FLAMen

ob honorem

flAmonii

[Dionae] , Augustae sacrum) Libe . . . [flam(en) col. | Surmiz.] | [ab] ho{norem} [fl]a-
[monii].

Vergl. *CIL* III 1498 Sarmizegetusa 1434 Apulum, 13805 Viminacium und *ob honorem flaminatus* Mursa 3288.

4. Am unteren Rande eines Grabdenkmales

M LEG miles legionis XIII GE? [feri]

VSSIT [i]ussit. *Erd. Maz.* p. 8 n. 13

5. Marmorfragment: CAV

V *Erd. Maz.* p. 8 n. 14

6. An einem anderen Fragment: IA *Erd. Maz.* p. 8 n. 15

7. Marmorplatte h. 0.15 m br. 0.05 m:

. . . TY . . .

. . . AE . . .

. . . A . . .

8. Marmorfragment, dessen zweiter Teil fehlt.

PRO SALute imp.?

AN VAL Antonius Valentinus [leg.]

AVG PR P Augusti pr(o) p(raetore) [III Dacia].

RVM *Erd. Maz.* p. 6 n. 6.

9. Marmorfragment: MC. *Erd. Maz.* p. 6 n. 2.

10. Marmorfragment mit freier Hand eingekratzt:

VLTu *Erd. Maz.* p. 6 n. 5.

11. Beim Wegweiser in Várhely gegenüber dem Amphitheater im J. 1896 sah ich ein Altarfragment:

NVMINI

GLAE

AEL Nige

MAGIster

[collegii] fabrum?

[faciendum] Curavit

CIL III 7925 Aelius Nepos widmet eine Mithrastafel in Sarmizegetusa.

12. Im Jahre 1902, als ich am 2. Juli Herrn Professor GIL Tocilescu und die Repräsentanten des rumänischen historischen Vereins nach Sarmizegetusa führte, fanden wir ein Marmorfragment mit diesem grossen Buchstaben: A

13. Marmorfragment oben abgebrochen h. 0.25 br. 0.2 mit schönen Buchstaben

ABI [genio collegii] [fabr]um?

S o IVST . . . centurio

LEGXIII

V o S o L o M

11. Revidiert aus *Arch. epigr. Mitt.* XIII p. 193 n. 9

uNONu

et foRTVNae

b. Ziegelstempel.

1. Der schönste Ziegelstempel nördlich vom Castrum aus dem grossen Bade gefunden im J. 1888 auf einem 0.45×0.45 m grossen Ziegel. Buchstaben 0.03 m gross mit Ausnahme des letzten Buchstabens der kleiner ist:

APONIAE (*figlina*) *Aponiae*

2. Fragment mit schönen eingepressten Buchstaben: TRVFI = *T. Rafi*

3. Ebenso: *Gaius* *Aulius* *Valerius*?

4. Ebenso eingepresst: *AE(dius)* RI...?

5. FE

6. PI

7. Fragment: FO

8. Fragment: VP

9. Fragment:

GXIIGEM = [*le*]g *XIII Gem.*

FRONTO = *Fronto*

10. Aus dem Amphitheater im J. 1890

Figlina) *Vt. Fortis*

11. Mit schönem Reliefdruck: FREA *Erd. Maz.* p. 21 n. 1.

12. Fragment: VAV

13. Ebenso: SQV *Erd. Maz.* p. 21 n. 5.

14. Retrograd EGIHNGEL *leg. XIII ge(mina)*

AEM LV *Aem(ilius) Luc(ius?) Erd. Maz.* XIX p. 22 n. 6.

15. C · S · V *Erd. Maz.* p. 22 n. 8.

16. I · VAL *Erd. Maz.* p. 22 n. 10.

17. ES *Erd. Maz.* p. 22 n. 11.

18. RPAV *Erd. Maz.* p. 22 n. 12.

19. In vielen Exemplaren ausgegeben:

C · V · C

PR · AV *Erd. Maz.* p. 21 n. 4.

20. Aus dem Amphitheater: $\text{K} \circ \text{PA} \mathfrak{R}$

21. Ebendaher: $\text{VR} \circ \mathfrak{R} \circ$

22. Ebendaher:

Nach dem ersten Fragment *Arch. epigr. Mitt.* VIII (1888) p. 59 n. 6 und dem zweiten *CIL* III 8077.

Tertull[us] et Sacerdote consalibus] 158 n. Chr.

(*Tullius Al(cander)*).

23. Fragment: MCC *Erd. Maz.* p. 23 n. 20. 24. Fragment: MI

25. Im Amphitheater ausgegraben: RA \mathfrak{R}

26. Ebenda: LECIIIIT = *legio III Fl(avia) Felix*

27. Die ersten Exemplare mit schmalen feinen Buchstaben gewann ich mit meinen Söhnen Gabriel und Bela aus der Mauer des Amphitheaters noch im Juli 1885. In mehreren Exemplaren im Devaer Museum:

LEGIIIF

28. Fragment: I · SER · DD

29. Ebenda: CDD *Erd. Maz.* p. 23 n. 18.

30. Q · C · C *Erd. Maz.* p. 23 n. 19.

31. Fragment auf einem Hypokaustenziegel AG
 32. Fragment: AE
 33. Eingepresst retrograd: **PP**
 34. Zajkany westlich vom Sarmizegetusa längs der Traianstrasse aus einem Gebäudefundament 1903 ABEL

- c. Lampenstempel.
 1. AC
 d. Terra sigillata.

1. Q VARTI

11. Micia (zwischen Marosnemeti und Veczel W. von Déva.)
 a. Inschriften.

1. Aus rötlichem Aranyer Augitandesit sehr roh gearbeitet mit eingekratzten Buchstaben

D M
 AVR AVGVS
 VIN ANIII
 CIANVS
 VALER

D(is) M(anibus) Aur. Augus(tinus) | cir(rit) an(nis) III | G(aius) Janu(ariu)s Valer . . .
 CIL III 1387.

2. Fragment eines primitiven Grabdenkmals, obere Hälfte abgebrochen

VITA VIN *rito rictit)*
 AN L VLP PRV *an(nis) L. Ulp(ius) Pru*
 NCIALIS CONI *ncialis con(ux)*
 B M P *bene m(erenti) p(osuit)*

3. Primitives Grabdenkmal aus Köböldogfalvaer Kalkmergel, mit primitiv eingekratzten Buchstaben: *Iulio) Reuse no p(ossit,*

4. Oberer Teil eines Altars aus porösem Süßwasserkalk, seit 1862 als Torsessel vor dem Hause des Bezirksarztes Dr. Peter v. Dragits in Deva. H. 0,3, br. und dick 0,045 m. Buchstaben 0,045 m h. Im J. 1903 erhielt ich den Stein als Geschenk für das Dévaer Vereinsmuseum.

HERCVL = *Hercul(i)*

5. Aus demselben Hause in das Dévaer Museum gebracht. Provenienz Micia. Material Gyertyános-er Kalk. Die Buchstaben sind einfach; unterer Teil fehlt.

D(is) M(anibus) | Vetar(us)

6. Altar aus Kalkmergel h. 1,2 m, br. 0,5 m, dick 0,35 m. Die Schriftfläche 0,65 m, br. 0,4, die Buchstaben 0,06—0,07 m. Schriftfläche sehr verwittert und abgerieben, deswegen die vierte und fünfte Zeile mit dem Namen des Präfecten unsicher.

I O M
 DOLICHENO
 ARA MICIA
 M / / /
 / / / / PRA
 COH II FL
 COMMAG
 NORVM
 BENE M
 POSVIT

I(ovi) o(ptimo) m(aximo) † Dolichono | Ara Miciae | M | praefectus) | coh II
Flaviae) † Commag(enorum) | bene m(erenti) | posuit.

Ein *praefectus II Commagenorum* aus Micia auch *CIL* III 1371 (ed. p. 1107) 7818 und 7849: *C. Pomponius Cassianus*, weiter 7851: *C. Vettius Sabanus*, 7855: (*Iulius* [A]lcan(ian)s). Der Name *Micia* *CIL* III p. 229 n. 1016, 1102, 2110, 2248, *Genius papy Miciae* 7847; in der reformierten Kirche zu Marosnemeti eingemauert 7868: *Docta te voluit, possedit Micia secum*, 7852: *pro salute Miciae(ae) L. Aethius Faustus et M. Vibius(?) Romanus mag(istris)*.

b. Ziegelstempel.

1. Fragment: *leg* XIII GE
AEL VALENS

2. Sehr primitiv eingepresst:
LIIIGNHIGE *Leg XIII Ge*
AVRCALISTR *Aur. Collistr.*

CIL III 1629 10 c. beim verstorbenen Adam v. Várady, wieder aus Micia.

3. Fragment im J. 1895 ausgegraben: IV
4. Gut eingepresst: *Iulius) Vaberius)*
c. Lampenstempel.

1. OPTATI

III. Alsóváros viz Hunyader Comitát (*CIL* III Suppl. XXX) 8. vom Szászváros (Broos.)

a. Inschrift.

1. Auf einem stark verwitterten Stein, der oben im Kranze Vater, Mutter und die Tochter im Brustbild zeigt, gelang es mir im September des Jahres 1907 bei guter Belenchtung sechs Zeilen zu konstatieren, von denen sich aber nur die vier ersten lesen liessen. Material Kalkmergel aus Köboldogfalva h. 1.45 m. br. 0.8 m. dick 0.17. Die Buchstaben 0.07 m aber stark verwischt. Als Eigentum des Devaer Museums in der Vorhalle des Comitathauses aufgestellt

Tympanon rechts und links mit einem Delphin

Vater Tochter Mutter

D M
O / / /
FILIAE
MATER
/ / / / /
/ / / / /

Dis) Manibus) O | filiae | mater | |

b. Ziegelstempel.

1. An einem Ziegelfragment im J. 1886 im Castrum gefunden:

[*leg*] XIII *gemina*) | (*Aur Lucr(eti)us*)

2. J. 1888 aus den Ruinen des Castelles:

MCE = *Milites*) Ce ?

3. Eben dort ausgegraben:

LEGXIII GE
AEL VALENS

IV. Ad Aquas = Kiskalán und Pusztakalán Hunyader Comitát.

a. Grabdenkmal.

1. Zwischen Pusztakalán es Kiskalán trafen wir mit Herrn Volksschuldirektor Gabriel Druhora, der in dieser Gegend mir grosse Dienste leistete, auf einen Grabstein, der in drei Felder eingeteilt war. Oben eine Protome mit männlicher Figur,

unten die 0,73 m hohe Basis zum Eingraben vorgerichtet. In der Mitte das 0,82 m hohe 0,55 m breite Schriftfeld mit verwitterten Buchstaben. Das Ganze 1,2 m h., 0,8 m br. und 0,23 m dick. Das Material Kalkmergel, welcher eben hier gegenüber am rechten Strigyufer vorkommt. Beim Transport ist das Denkmal in zwei Teile zerbrochen und befindet sich in diesem Zustand im Devaer Museum:

D M
C IANI IANVAR
VIX ANIS LX
IANI MARCIAN
ET IANI IANARIA
IPSI B M ET C MARC
CONIVX PECVNIA
SVA POSVERE C

D(is) M(anibus) G(aius) Iani(us) Ianuarius) | viv(it) an(n)is LX Iani(us) Marcian(us) | et Iani(a) Iani(aria) | ipsi (bene) merenti et G(aius) Marc(ia) | coniug(i) pecunia | sua posuere

b. Ziegelstempel.

1. Neu. Durch Herrn Volksschuldirektor Gabriel Druhora erworben: KAK = L. Al...

V. Petris (Arany Rápolt.)

Revidiert, s. *Oest. Jahreshefte* V p. 123 n. 7. Dieser Altarstein stammt aus Petris und ist zwischen Arany (gegenüber von Piski) und Rápolt zum Vorschein gekommen, wo die Ruinen, dieser Station sichtbar sind. Als Geschenk des Herrn Ludwig Sandor de Kenos pens. Oberstuhlrichter, jetzt im Devaer Museum. Material Augitandesit, wovon Steinbrüche in Petris liegen.

SILVANO
DOMESTICO
P C C

VI. Aus anderen dakischen Fundorten durch mich für das Devaer Museum gesammelte Ziegelstempel.

1. Potaissa.

1. LEGNIIIE 2. LVM 3. LEGVMAC

2. Ampelum Zalotna.

1. Neu MOAD = *M(ilites) O(s)rhonorum) a(urariarum?) I(acicarium?)*

CIL III p. 2500 und 1436 ad. n. 8074/27 (= 1633/6) Ziegelstempel aus Zutor im Kolozsvár Erdélyi Museum: *N(umerus) M(ilitum) O(s)rhoenorum)* und cf. C. XI n. 3104 und A. v. Domaszewski. *Korresp. der Wstl. Zeitschrift* 1889 p. 46.

3. Vármező. (Szilagyier Comitát.)

1. Aus dem unter der Meszeskette liegenden Limeskastell. Der erste Buchstabe mit freier Hand, eigentlich mit dem Finger eingekratzt:

Col(ors) II N(umidarum) ∞ = miliaria.

CIL III 8074²² = 1633, 5 cf. *Ephem. ep.* II n. 467.

B. In verschiedenen Provinzialsammlungen.

1. Szászváros (Hunyader Comitát.)

1. Aus Sarmizegetusa. Bruchstück einer Marmortafel im Besitze des ev. reformierten Kunncollegiums, mit schönen Buchstaben. Fundort unbestimmt, aber nach den schönen Buchstaben und dem guten Material sicher aus Várhely

nuMINi maiestatique

2. Am Hauptplatz vor dem früheren Stadthaus als Torbau verwendet ein Steinsessel aus dem Amphitheater von Várhely mit diesem Monogramme des einstigen Eigentümers: C

II. Germizara zwischen Csizmo und Algyógy Hunyader Comitatus beider Witwe Julius v. Kontz in Déva.

Das römische Kastell, laut Tab. Penting, *Germizara* genannt, liegt am rechten Marosufer zwischen Csizmo und Algyógy auf einem Vorsprung, beim Volke unter dem Namen Turjakvár, rumänisch: Cetatea Turiak = Törökvar (Turjakburg) bekannt. Der im J. 1908 verstorbene königl. Tafelrichter Julius v. Kontz aus Déva liess mehrmal dort Probeausgrabungen vornehmen und im J. 1901 fand er diese vier Ziegelstempel.

I. VALE COMO
LEGXIII

CIL III 8065 4 Téglaß, *Arch. épigr. Mitt.* IX p. 212 n. 3. *Erd. Mus.* p. 218.

2. Neu, schön eingerahmt:

LEGXIII GEM = *leg XIII gem*
LVCRETAQII *Lucretius Aquila*

3. Dasselbe nur rahmenlos mit schönem Druck

LEGXIII GEM
LVCRET AQVILA

4. Noch im J. 1884 und 1886 als Geschenk der H. Ludwig v. Sándor de Kénos und Ludwig Baranyay erworben.

N S B

(Numerus) Singularium Britannorum

CIL III 7075 32 c. d. e. f. und = 1633. 14 a. h.

5. S · P · N

Singularium Praetorium Numerus

6. Im J. 1904 durch Herrn Julius v. Kontz ausgegraben:

N · S · P

(Numerus) Singularium Praetorium

7. Im J. 1907 in mehreren Exemplaren aus dem Castrum

N · S · B

(Numerus) Singularium Britannorum

CIL III 8075. 32 (1633. 14) von H. Ludwig v. Sándor dem Devaer Museum geschenkt.

8. Ziegelfragment ebenda:

LEGXIII

III. Lugos im bischöflichen Museum aus Sarmizegetusa.

1. Schöne Marmortafel mit vier Relieffiguren im Besitze des griechisch-katholischen Bischofs Dr. Ladislavs v. Hosszu zu Lugos. H. 0,65 br. 0,7. Links Dispaten auf hohem Thron sitzend, mit der Linken hebt er den Hammer auf seine Schulter; in der rechten Hand ein Schlüssel, unten der dreiköpfige Cerberus auf seinen Herrn zeigend.

Links Proserpina, in der linken Hand ein Korb voll Obst, auf der rechten Hand eine Schlange, unten bei ihren Füßen ein Altar.

In der Mitte etwas rückwärts sitzt Demeter, die Mutter der Proserpina, mit der rechten Hand den Schlangenkopf haltend. Links vom Dispaten steht Mercur mit dem Caduceus als *ερχομενός*.

Die Inschrift in vier Zeilen, teils oben teils in der Mitte und unten am Rand, lautet folgenderweise:

DITO PATRI ET PROSERPI
NAE SACR

Altar	Proserpina		Demeter		Cerberus	Dispatier		Mercurius
-------	------------	--	---------	--	----------	-----------	--	-----------

An der Basis: C VAL·ZENO DEC·ET II·VIR COL·V·S

L M

Dito (anstatt *Diti*) *patri et Proserpi* 'nae sacrum') / *C. Valerius* Zeno *decurio et II vir coloniarum* (coloni) *sacer* (libens) *merito* ¹⁾.

Aus Dakien ist in Apahida (18 km nö. von Kolozsvár) noch ein Altar (*CIL* III 7976) *Diti patri et Proserpinæ* gewidmet. In Sarmizegetusa aber ist es mir im J. 1883 mit meinem Kollegen Paul Kiraly geglückt, nördlich vom Castrum einen Tempel mit drei jetzt im Devaer Museum aufbewahrten Reliefs anzugraben²⁾.

IV. Szászsehes (Mühlbach) im ev. Untergymnasium.

1. Marmorfragment aus Apulum:

C·IVL = C. *Iulius*)

V. Gyulafehérvár (Apulum.)

1. Im reformierten Friedhofe als Grabdenkmal verwendet mit schönen Buchstaben

Deo AETERNO

Erd. Mus. p. 16 n. 33.

VI. Balázsfalva, im Unteralbenser Comitat beim erzbischöflichen Obergymnasium.

Bei dem Gymnasium in Balázsfalva fand ich die folgenden Ziegel aus Apulum:

- | | |
|----------------|------------------------------|
| 1. LEGXIII GE | 2. AVR DIONISI |
| AELIO | LEGXIII GEM |
| 3. LEGXIII G | 4. LEGXIII G |
| | AEL |
| 5. LEGXIII GEM | 6. LEGXIII |
| LVCRETAQVILA | FLAVITA |
| 7. LE XIII GE | 8. LEGXIII GEM ³⁾ |
| AV CALLISTI | AVR GODES |

VII. Ompolyicza in der Nähe von Apulum beim Herrn Ludwig Vadady in Sárd.

Ompolyicza zwischen Gyulafehérvár Apulum und Ampelum (Zalatna) aus grobem Kalke. 0.35 m h. und 0.32 br. durch gütige Vermittlung meines Freundes, des ehe-

1) Valentin Kuznisky, *Archaeologiai Értesítő* 1907 p. 119 Fig. I in fotogr. Abbildung.

2) Vorläufiger Bericht von Fr. Studniczka, *Archaeol. epigr. Mitt.* 1884, G. Tóglás, *Erdélmúzeum* 1888 VI p. 368; vgl. auch S. Reinach, *Bulletin de la société nat. des antiquaires de France* 1892 p. 139 und 233. Abbildungen p. 142. *Antiquités nationales. Description raisonnée du Musée de Saint Germain-en Laye* p. 182, 183 wieder mit Abbildungen. Zwei Tafeln wiederholt Valentin Kuznisky, *Archaeologiai Értesítő* 1907 p. 122, 123 Fig. 2 und 3.

3) *Erd. Mus.* XIX p. 29—30 n. 53—58.

mäligen Tafelrichters Julius von Kontz in Deva, der auf seinem Landgut während mir von diesem neuen Fund einen Abklatsch nahm.

1. Ara aus grobem Kalk mit primitiven Buchstaben; 0,05 · 0,007 gross.

[Iori] *Optimo* *Maurimo* N · VALERIVS | IANVARIVS | AIANI

2. Ebendort Ara aus grobem Kalk mit sehr ungeschickten Buchstaben. 0,1 h., 0,32 br. Die Buchstaben 0,05 · 0,07 h. Nach dem Abklatsch des Herrn Gerichtsrats Julius von Kontz aus Deva. Die Schriftfläche 0,32 h., 0,23 br.

DIAN(a)E | ARANIM POSVIT | MARTIVS (ex) VOTV (sic).

VIII. Zafatna = Ampelum.

(Unteralbenser Comitatus von Apulum.)

A. Inschriften.

Im J. 1900/1 stiess man bei den Erweiterungsarbeiten des königl. ung. Goldhüttenwerkes auf die Fundamente eines römischen Bauwerks. Ich konnte mit Hilfe des Bergrats Zigmund Kurovski sämtliche Funde an Ort und Stelle studieren. Ausser zwei Altären, mehreren gestempelten Ziegeln sind Gefässe aus Kupfer und eine Menge Scherben, Eisengeräte, Glasstücke und verschiedenes Baumaterial zum Vorschein gekommen.

Die beiden Votivaltäre bestehen aus Andesettuf, welches Gestein in der Nähe am Breazaberg vorkommt. Sämtliche Funde sind jetzt im Museum zu Kolozswar (Klausenberg).

1. Oben am Fries mit Palmette dekoriert h. 0,8. br. 0,4 m. Buchstaben durchschnittlich 0,05 m

D·E·E·E FORTVAE

SALVTARI M

AVR·VERECVN

DVS D·M·APVL

5. PRO SALVTE SVA

ET SVORVMQVE

OMNIVMV·L·M·P

Deae Fortunae Salutari M. Aur(elius) Verecundus decurio municipiis Apulensis pro salute sua et suorumque | omnium (totum) libens merito posuit.

Die Stadträte des 38 km entfernten Apulum nahmen auffallend grossen Anteil an den Bergwerksunternehmungen von Ampelum. Antonius Saturninus *decurio coloniae* ist mit vier Altären vertreten *CIL* 12*2, 12*3 dem Jupiter, 12*1 der Diana und 7*38, von mir in der gr. orth. Dorfkirche von Petrosan entdeckt, der Juno regina gewidmet.

Ein Verecundus ist aus Viminacium (Valerius Verec. *CIL* III 1653), ein Verecundus *sacerdos stationis* (472) aus Lonicum = Lienz), Julius Verecundus aus Juenna = Janenthen (3889) bekannt. In Pannonien kennen wir den L. II. Verecundus (3889 aus Emona), in Dalmatien einen Statius (Verecundus, Narona n. 1823 u.w.

2. Im Jahre 1901 im Monat April fand man in denselben Ruinen wieder einen Altar aus Breazaer Trachyttuf

I · O · M

OPELVS

SVRVS

V · S · L · M

[Iori] *Optimo* *Maurimo* *Opeius* | *Surus* | *totum* *s(aluti)* *libens* *merito*.

Ein Surus: Ulpius Surus (*signifer*) *CIL* III 1189 existierte in Apulum. In Noricum (Celeia) opferte ein Surus als *procurator Augusti* dem Jupiter (*CIL* III 5779) ¹⁾.

1) Im *Archaeologikai Értesítő* 1902 7—12 von mir publiziert.

B. Ziegelstempel.

1. Auf den Bauziegeln in mehreren Exemplaren

MOAD *M(ilitis) O(srhocinorum) a(ururiarum?) D(avicarum?)*

Siehe oben S. 500.

2. Nicht von demselben Fundplatz, aber auch aus Zalátna stammt der Ziegel bei der Witwe des Oberbergarztes Dr. Adolf v. Sontagh

LEGXIII *Erd. Mus.* p. 37 n. 93.

3. Im J. 1882 erwarb ich dort noch ein Exemplar

Erd. Mus. p. 37 n. 92.

IX. Nagy Enyed bei dem ref. Bethlen Collegium.

1. Aus Beros Boesard am Unteralbenser Comitatus bei Krakko NW, vom Apulum, am Rande der siebenbürgischen Erzgebirge, mit schönen Buchstaben

LEGXIII

2. Ispánlak (Ö. von Marosújvár, eigentlich Székelyföldvár (Salinae)), wo an den sogenannten Sngul Ackerfeldern zwischen Maros und Kleinhockeltal ausgebreitete Substruktionen vorkommen. Gesammelt von dem hochverdienten verstorbenen Prof. Karl v. Herepey:

leg. XIII g(emma) H. L.

3. Nagyenyed, Bruchla.

- a) Am Hauptplatz beim Bau des Stadthauses ausgegraben

L · V · M

Da Potaissa, als Garnisonstadt, westlich von Nagyenyed liegt und durch das Aranyostal diese Punkte über Toroerko miteinander in direkter Verbindung stehen, dürfte wohl eben Nagyenyed (Bruchla) an der Demarkationslinie der zwei dakischen Legionen liegen. Als Beweis dafür kann der folgende Ziegel dienen.

- b) Südlich von Nagyenyed am Kakasdomb (Hahnenhügel), wo die römische Hauptstrasse nach Apulum hinzieht, fand man bei der Regulierung der jetzigen Landstrasse einen Ziegel mit

IEGXIII = *leg. XIII*

X. Nagyszeben (Hermannstadt) im Bruckentalmuseum.

A. Inschriften.

1. Micia (Marosnemeti + Veczell). Ara aus Aranyer Angitandesit. Der Stein war bis in die letzte Zeit hinein an einem Teich in Felek (Freck) verwendet, wohin ihn im 18. Jahrhundert Baron Samuel Bruckental aus Micia verbringen liess. Buchstabengrösse 0,05 m

lori) O(ptimo) M(avicio) | NB ET CR | PRO SAL(ute) | V(icanorum) MIC(en-

sum) SV ORVMQ(ue) | V. S. L. M.

NB vielleicht *N(umerus) B(ritannorum)*, CR = *C(ohors) R(aetorum)*. Laut Dipl. XXXVII stand die *cohors VII Raetorum* im J. 110 in Dacia.

2. Aus Apulum Marmorfragment

*co LLE (gium)**f ABRV um*

3. Berve (= Blutroth) im Unteralbenser Comitatus im Székastal östlich von Apulum, wo Goos den ersten Ziegelstempel entdeckte (*Arch. epigr. Mitt.* 1 p. 116 = *Ephem. epigr.* IV n. 201 *CIL* III 8065, 20c). Der dortige Volksschullehrer Mich. Luister, der noch von Goos instruiert war, führte seit der Zeit seine Forschungen fleissig weiter, und brachte eine hübsche Sammlung aus Wasserleitungsröhren, verschiedenen Ziegeln Gefässfragmenten und prähistorischen Artefakten zusammen. Im J. 1906 schenkte er folgendes Fragment dem Bruckentalmuseum. Gestein Kalkmergel h. 0,42, br. 0,42.

dick 0,97 m. Es war früher in die alte ev. Kirche eingemauert, wohin es vielleicht als Baumaterial aus Apulum gebracht wurde.

[*torcs*] O M
dea adERNÖ

4. Harina (Mönchsorf) im Beszterezemazsoder Comitát 1905 vom Bezirksdechant Daniel Csallner geschenkt:

CVS,
VS MAGNus
VNiti

Es scheint ein Grabdenkmal gewesen zu sein.

5. Aus unbekanntem Fundorte. Oben zwei Grabhöfen und zwischen ihnen die Pinien. Material Grobkalk und Quarzkörnchen, was auf Potaissa hinweist. Nur die schönen Anfangsbuchstaben erhalten:

D M

6. Ara aus schlechtem Grobkalk mit eingekratzten Buchstaben. Fundort unbekannt. H. 0,44, br. 0,22, dick 0,17 m. Schriftfläche h. 0,2 m, br. 0,12 m

DEVS M *Deus Mathias*
VOTA
RUTVS
VSM P

B. Ziegelstempel.

1. Szerdabely (Reussmarkt) (Nagy-szebener Comitát) vom „Weisskirch“ genannten Ackerfelde auf einem 0,027 \times 0,027 m Ziegel im J. 1892 von H. Wilh. Löw geschenkt

P AEL' TER

Henri Müller, *Korrespondenzblatt des Vereins für siebenbürgische Landeskunde* XV p. 136.

2. Angeblich aus Potaissa auf einem Dachziegel:

FDD

Budapest.

Die Aufstellung der griechischen Flotte vor der Schlacht bei Salamis.

Von Rudolf Adam.

Aus den Persern des Aeschylus (v. 397 und 111), Diodor (XI, 18) und dem von Herodot (VIII, 77) überlieferten Bakisorakel gewinnt man die Vorstellung, dass die persische Flotte vor dem Beginn der Seeschlacht den südlichen Ausgang der zwischen Attika und Salamis gelegenen Meerenge sperrte und einer Schiffsbrücke ähnlich überspannte. Herodot dagegen nimmt (VIII, 70 u. 76) diese Stellung nur für den linken Flügel an; der rechte habe sich innerhalb des Sandes befunden und längs der attischen Küste in westlicher Richtung von Mnmychia aus nach Eleusis hin erstreckt (VIII, 85). Ein Blick auf die Karte zeigt, dass die angegebene Richtung nicht stimmt: man gewinnt den Eindruck, als ob Herodot sich bemühte, einen Ausgleich zwischen zwei einander widersprechenden Ueberlieferungen herzustellen. Die neueste Geschichtsforschung ist ihm darin nicht gefolgt, sondern hat sich nach schwerem Bedenken für die aus Aeschylus und Diodor gewonnene Auffassung entschieden¹⁾.

Niemand aber hat bisher das bestimmte Zeugnis Herodots angezweifelt, dass die Athener es mit den Phöniziern zu tun bekamen, die den rechten Flügel der persischen Schlachtordnung bildeten. Und doch wird dies Zeugnis nur teilweise von

1) Für Herodot ist Beloch, *Klio* VIII, 1908, S. 477 ff. eingetreten.

Diodor unterstützt (XI, 18), während unsere gesamte andere Ueberlieferung direkt oder indirekt dagegen spricht. Die Uebereinstimmung erklärt sich daraus, dass Diodor den Ephorus und dieser wieder den Herodot seiner Darstellung als Hauptquelle zu Grunde legt. Wenn aber Ephorus-Diodor auch die Lacedämonier dem linken griechischen Flügel zuweist, die Herodot auf den rechten versetzt, so gibt er damit zu erkennen, dass er bei einem in gutem Rufe stehenden Gewährmann eine von Herodot abweichende Schilderung der griechischen Aufstellung gefunden hat.

Der sicherste Ausgangspunkt einer jeden Untersuchung über die Schlacht bei Salamis ist der Botenbericht in den Persern des Aeschylus (v. 397 f.): Der rechte Flügel sei in guter Ordnung vorangegangen; den ersten Angriff hätte ein hellenisches Schiff gemacht und einem phönizischen Schiffe das ganze Hinterdeck zertrümmert. Dem Zusammenhang entsprechend muss man annehmen, dass dies hellenische Schiff zum rechten Flügel gehörte. Da nun nach dem übereinstimmenden Zeugnis des Herodot (VIII, 84 u. 93), Plutarch (*Them.* 14) und Diodor (XI, 27) der Athener Ameinias den ersten Vorstoss wagte, so wäre schon hiermit der Beweis erbracht, dass die Athener nicht auf dem linken, sondern auf dem rechten griechischen Flügel standen; der Scholiast zu Aeschylus 397 würde demnach mit seiner Anmerkung Recht behalten, dass der rechte Flügel der des Themistokles gewesen sei.

Eine ausführliche, fast in allen Einzelheiten anderweitig bestätigte Schilderung der Arieie des Ameinias gibt uns Plutarch im Leben des Themistokles (c. 14): Der persische Admiral Ariamenes sei mit seinem grossen Schiffe auf Themistokles losgefahren und habe ihn wie von einer Mauer herab mit Pfeilen und Wurfspießen überschüttet. Da hätten Ameinias und Sokles, sein Mitbefehlshaber, den Rammstoss gewagt und das feindliche Schiff zum Sinken gebracht. Als dann Ariamenes auf die attische Triere hinübersprang, hätten sie ihn mit ihren Speeren niedergestossen und ins Meer gestürzt. Artemisia habe den Leichnam geborgen und zu Xerxes gebracht. Wenn Plutarch den Ameinias *Ἰερείης* (statt *Ἡλλήνης*) und den Admiral *Ἀγαμέμνης* (statt *Ἀγαμέμνης*) nennt, so spricht dies dafür, dass seine Erzählung nicht aus Herodot herangesponnen sein kann. Vertrauen zu Plutarch und seiner Quelle muss auch der Umstand einflüssen, dass eine Seearkunde (*CL* II 812 c v. 89) einen *Σοκλῆς Ἡδρείς* als *στρατηγὸς* kennt. Die Quelle Plutarchs ist aller Wahrscheinlichkeit nach Ephorus gewesen: denn Diodor gibt uns (XI, 19 u. 27) dieselbe Darstellung in verkürzter Ausführung. Zur Bestätigung ihrer Richtigkeit müssen endlich zwei Zeugnisse des Herodot selbst dienen: er berichtet (VIII, 89), dass *ὁ στρατηγὸς Ἀγαμέμνης ὁ Ἰερεῖος, Σέξωρ δὲν Ἀδελφός*, vor Salamis gefallen ist, und nennt ihn (VII, 97) als den Oberbefehlshaber des ionischen und karischen Geschwaders. Nun wird es erst begreiflich, wie gerade die karische Fürstin Artemisia dazu kam, seinen Leichnam dem Meere zu entreissen.

Nicht übergehen möchte ich ein Epigramm des Simonides (fr. 136), wonach der Naxier Demokritos (Herod. VIII, 48) den Kampf als dritter eröffnet hat. Am natürlichsten ist die Annahme, dass er dem Angriffsflügel zugeteilt war und als Ionier an der Seite der stammverwandten Athener kämpfen durfte; wiederum ein, wenn auch schwaches, Zeugnis dafür, dass die Athener den Angriffsflügel, d. h. den rechten Flügel, bildeten.

Es gilt nun noch, einige Bedenken zu zerstreuen, die uns aus anderweitiger Ueberlieferung erwachsen. Wenn die Aegineten ihre Aeakidentriere (Herod. VIII, 64 u. 84) den Angriff beginnen lassen, so mag das für den dorischen Flügel der griechischen Schlachtreihe seine Richtigkeit haben, wenn es überhaupt nicht einfach auf Rechnung des Lokalpatriotismus zu setzen ist. Wenn ferner Plutarch (c. 15) an der Stelle des Ameinias dem Lykomedes die Arieie zuschreibt, so hat er sich offenbar eine Verwechselung mit den Kämpfen bei Artemisium zu schulden kommen lassen (Her. VIII, 11 und Diod. XI, 13). Wenn endlich Aeschylus das zuerst ange-

ramte Schiff ein phönizisches nennt, so konnte dies zwar dem Herodot, der mit den Persern des Aeschylus vertraut war (vgl. VIII, 68), einen Schein von Berechtigung zu seiner Darstellung geben, dass die seegewaltigen Phönizier von der neugeschaffenen athenischen Flotte überwunden worden sind. Aber schon der Scholiast zu Aeschylus bemerkt, dass *φονιάς* *νῆες* metonymisch *ἐκ τοῦ Ἡερίδα*, gesetzt sei; er muss davon Kenntnis gehabt haben, dass es eben nicht die Phönizier waren, mit denen die athenische Flotte zu kämpfen hatte. Ich ziehe indes eine dritte Erklärung vor und nehme an, dass Ariabignes sich für seine Person eines phönizischen Schiffes bediente, obwohl ihm die Führung der Ionier und Karer anvertraut war; denn die phönizischen Schiffe waren die besten (Herod. VII, 96), und Xerxes selbst bediente sich eines solchen bei seinen Flottenbesichtigungen (VII, 100 u. 128). Nach Plutarch (c. 15) fiel das Schiff des Admirals durch seine Grösse unter den andern auf.

Wenden wir uns nunmehr zur Betrachtung des den Athenern entgegengesetzten griechischen Flügels. Nach Herodot (VIII, 85) standen hier die Laedämonier, nach Diodor (XI, 18) die Aegineten und Megarer. Es ist dies also der dorische Flügel gewesen. Wenn unsere Quellen von einem anfänglichen Zurückweichen der Griechen erzählen (Herod. VIII, 84, Aeschylus v. 411), so haben sie vorwiegend diesen Flügel im Auge gehabt; wirft doch Herodot den Korinthern geradezu schimpfliche Flucht vor (VIII, 94). In den Schlachten des Alterthums hat der Verteidigungsflügel gewöhnlich den schwersten Stand. Wenn es trotzdem den Dorern gelungen ist, die Phönizier zurückzuschlagen, so ist das Lob wohl verdient, das Simonides (fr. 96) den Korinthern erteilt. Die Aegineten aber, denen die Aristie (Her. VIII, 83) zuerkannt worden ist, müssen noch etwas Besonderes geleistet haben. Es muss ihnen gelungen sein, sich in dem flacheren Fahrwasser an der attischen Küste um die tiefergehenden phönizischen Schiffe herumzuschleichen und ihnen in den Rücken zu kommen, wie es bekanntlich auch der englischen Flotte bei Abukir gelungen ist. Als dann die Perser, von den Athenern gedrängt, sich nach dem Phaleron hin zu retten suchten, da lagen die Aegineten im Hinterhalt und fügten ihnen empfindlichen Schaden zu (Herod. VIII, 91). Herodot erwähnt zwei Fälle, in denen die Aegineten mit den Athenern zusammen einmal ein samothrakisches, ein andermal ein sidonisches Schiff angreifen (VIII, 90—92). Die Athener müssen damals wenigstens einen Theil der Ionier zurückgeschlagen haben und ebenfalls den Persern in die Flanke gekommen sein. Das ist der Moment, den Aeschylus v. 413 andeutet: *Ἐλάνυτο νῆες . . . ζήζιον πῆμα ἔθρονον*. Herodot freilich will es nicht wahr haben, dass sich die Ionier absichtlich feig benommen hätten; er wüsste die Namen vieler Kapitäne zu nennen, die hellenische Schiffe genommen hätten (VIII, 85). Aber sein schwacher Verteidigungsversuch zeigt, dass der öffentlichen Meinung das Gegenteil für richtig galt (Justin II, 12, Diod. XI, 17, Herod. VIII, 90). Die Kampfeslust der Ionier ist aber unter der Annahme am begreiflichsten, dass man ihnen absichtlich auf griechischer Seite die stammverwandten Athener gegenübergestellt hatte; wie nämlich die persische Flotte geordnet war, das war den hellenischen Feldherrn rechtzeitig durch Ueberläufer mitgeteilt worden (Diod. XI, 17, Herod. VIII, 82).

Herodot kennt noch eine Episode, in der ein athenisches Schiff (unter Ameinias: VIII, 87 u. 93) ein halikarnassisches (unter Artemisia) verfolgt und diese schlaue Fürstin die Maske einer Ueberläuferin annimmt, damit ihr Verfolger von ihr abliesse. Sie habe zu diesem Zwecke absichtlich ein der karischen Stadt Kalynda gehöriges, ihrem Kommando unterstelltes (Herod. VII, 99) Schiff in den Grund gebohrt. Herodot fügt hinzu, dass dies erst geschehen sei, *ἐπειδὴ ἐς θόρυβον πολλὸν ἀνέστη τὰ πανθόλοισι πλοῖμα*. Aber der Umstand, dass Artemisia gerade ein ihr zugewiesenes Schiff in ihrer nächsten Nähe hatte, scheint mir eher dafür zu sprechen, dass die „Verwirrung“ noch nicht eingetreten war, als sie mit Ameinias in Kampf gerieth.

Als Schlussglied in dieser Kette der Beweise möge uns das Epigramm des Si-

monides auf die gefallenen Korinther (fr. 96) dienen: ἐρβάδε Φοινίκας νῆας καὶ Πίονας Ἰώνες καὶ Μήδους ἡρώων Ἐπίδαδε προάγουσα. Wer Herodot folgt, muss Φοινίκας νῆας metonymisch auffassen. Bei der von uns vorgetragenen Auffassung aber dürfen wir alles wörtlich verstehen: Die Korinther kämpften gegen phönizische Schiffe, und diesen waren persische, medische (und sakische) Krieger zur Verstärkung der Besatzung zuerteilt worden (Herod. VII, 96 und VIII, 92).

Darf man es nun aber einem Manne wie Herodot zu vertrauen, dass er es versäumte, wenn er wirklich um 430 sein Geschichtswerk in Athen vollendete, sich bei den noch lebenden Augenzeugen nach den Einzelheiten der Seeschlacht zu erkundigen; dass er es vorzog, sich aus so prekären Quellen, wie das Bakisorakel und die Dichtungen des Aeschylus, ein Bild von dem Hergang dieser so entscheidenden Schlacht zusammenzusetzen? Ich halte dies für ausgeschlossen und möchte in den hier vorgetragenen Ausführungen eher eine Bestätigung der aus Aristoteles (*rhet.* III, 9), Suidas und Stephanus von Byzanz (s. v. *Θοῖον*) erschlossenen Annahme finden, dass Herodot sein Geschichtswerk in Thuri vollendet hat.

Steglitz.

Zu Didymos VIII, 7 ff.

Von Ulrich Kahrstedt.

Im vorigen Heft der *Klio* (S. 391 ff. dieses Bandes) hat Lehmann-Haupt neues Material zur Behandlung des Didymos über die *ἐκτιμήσεις τῆς ἐξόφνης* von 343 gegeben. Er will die Lesung des Papyrus *παύλιος ἀνίσταται ἀντιπροσέλαστο ὁ Ἰθαίων* gegen Wendlands *ὁ ἀποσέλαστο* halten. Das ist wohl möglich, tatsächlich haben ja die Athener die makedonischen und persischen Gesandten gleichzeitig vorgelassen und nach langem Redekampfe sich für die Anerbietungen der ersteren entschieden. Hier ist noch nachzutragen, dass das Bild sich durch die chronologische Richtigerstellung der Ereignisse (vgl. meine *Forschungen* 15 ff.)¹⁾ etwas verschiebt²⁾. Die Verhandlungen in Athen gehören nicht nach, sondern vor den Feldzug des Ochos gegen Aegypten. Auch wissen wir, was Lehmann-Haupt bei seiner Anordnung nicht sehen konnte, sehr wohl, was der Perserkönig anbot, aus Diod. XVI 44, 1. Persien begehrte Waffenhilfe (oder zum mindesten wohlwollende Neutralität) für den beginnenden ägyptischen Feldzug, Athen aber wies das Begehren mit der höflichen Versicherung der *quid* ab. Wir kennen also sowohl das makedonische wie das persische Angebot, ebenso wie die Stellung der makedonischen und der persischen Partei in Athen. Man stand vor der Wahl, entweder durch Hilfeleistung gegen Aegypten sich in Persiens Gunst zu befestigen, oder durch ein definitives Abkommen mit Philipp sich in Europa die Wege zu ebuen.

1) *Forschungen zur Geschichte des ausgehenden fünften und des vierten Jahrhunderts*, 1910. Teil I („Die Chronologie“) der ersten Abhandlung „Die Politik des Demosthenes“ schon vorher (August d. J.) als Dissertation veröffentlicht.

2) Ich deute hier noch einmal an, was ich im Nachtrag zu den *Forschungen* (S. 283) kurz gestreift habe; dabei bemerke ich, dass meine Dissertation, die die von Lehmann-Haupt verwandte Chronologie richtig stellt, natürlich bei der Niederschrift des im August erschienenen Artikels von Lehmann-Haupt noch nicht zur Verfügung stand.

Personalien.

Als Nachfolger von B. Niese ist Prof. Ernst von Stern-Odessa nach Halle berufen worden.

In Breslau hat sich Hugo Prinz für alte Geschichte habilitiert.

Namen- und Sachverzeichnis.

Nicht aufgenommen sind Gegenstände, die nur gestreift, nicht neu behandelt wurden. — Die hochgestellten Zahlen bezeichnen die Anmerkungen. Das lateinische Alphabet ist auch für griechische usw. Namen massgebend gewesen. Inschriften, Münzen, Papyri s. unter diesen Stichwörtern.

	Seite		Seite
Achelooß, Grenzfluß	398	Alexandria Stadtverfassung 55 62; Juden-	65; Verhältnis z. ägypt. König
Admiral IV, S. d. Semiramis 256; Ein-	489	führung des Nebokultes in Assyrien 489;	1. König der Dynastie II
Adobogiona, Mutter Deiotaros' III auf	489	Münzen	120 6
Aegatische Inseln, Schlacht	38, 39 f.	Ἀγρινόος πόλις = Ἀγρινόσι πόλις = Pass	von Toprak Kalassi
Aegineten i. d. Schlacht von Salamis 506, 507	507	Amastris, G. d. Lysimachus auf Münzen 280 1	1
Aegypten: Stellung der eingewanderten	42; im	Ameinias i. d. Schlacht v. Salamis 506, 507	507
Griechen gegenüber dem König 42; im	3. Jahrh. 42 13, 67; im 2. Jahrh. 43 u. 43 ² ;	Amida am Tigris	87 f.
ptolemäische Verwaltung 44 ff.; Spuren	von Antonie 46 ff.; ποίτις d. Kreter	Amorium, Hekatekult	240
64/65; Makedonen in Aeg. 63; Gottkönig-	tum	Amphikrates a. Athen	89
Aelia Eudoxia, G. Theodosius II auf Münzen	310	Anatolien, Heiratsgebräuche	239/40
Aelia Verina, G. Leos I auf Münzen	310	Anicius Bassus praef. urb.	468
Aelia Zenonis, G. des Basiliscus auf Münzen	310	Annia Faustina auf Münzen	308
Aemilius (M.) Konsul im 1. pun. Kriege 31/36	381, 383	Antinoë, Ratsprotokoll	50/51
Aemilius Scaurus	400	Antiochos III. Frieden mit Rom 249/51; Ein-	führung weiblicher Porträts auf Münzen
Aemianen	397/8;	Antiochos Asiaticus	113
Aetoler, Bündnis mit Akarnanen 397/8;	dessen Zeitbestimmung 399/403; Ver-	Antonia auf Münzen d. Claudius	296
hältnis zu Epirus 403; Geschichte im	3. Jahrh.	Antonia Tryphaina auf Münzen	302
404	383	Appian Claudius, Gesandtschaft an Ti-	granes
Afranius (L.) Legat des Pompeius	285 6	Ἀππολίη od. Ἀππολίος	241
Agathokleia v. Baktrien auf Münzen 285 6	402	Apollodoros, Chronik in Prosabearbeitung	257 ¹
Agathokles v. Syrakus, Einnahme v. Kor-	336 ff.	Aquillia Severa auf Münzen	308
kyra u. Leukas	295	Aquillius Florus 432; Belagerung von My-	tistratum 433, 435; prorogatio imperii
Agesilaos, Sieg bei Sardes	296/7	435/6; in Sicilien	437 8
Agrippina d. ält. auf Münzen	400 ²	Aretas s. Erotimos.	4
Akarnanen, Geschichte im Anfang des 3.	400 ²	Ariabignes, pers. Admiral bei Salamis 506 7	221
Jahrh. 399/400; am Ende 404; Bündnis	405 u. 405 ² ;	Araxes, Fluss	563
mit Aetolern 397 8, 402; dessen Zeitbestimmung	405 u. 405 ² ;	Ἀργεῖος 54 ² ; in Arsinoë	86, 88
Bundesbürgerrecht 405 u. 405 ² ; Zeitbestimmung d. silbernen	400 ²	Argolis, Landschaftsbild in d. mykenischen	391
Bundesmünzen 404 ¹ ; Beteiligung am la-	400 ²	Ära, Epoche 390/1; im griech. Mittelalter 391	310
mischen Kriege	400 ²	Ariadne, G. d. Zeno auf Münzen	310
Akraiphia, Datierung einiger Inschriften:	327/31; Proxenedekrete	Aristagoras, Niederlage bei Myrkinos	4
329/30; Magistratskollegium 327 31;	331 ²	Armenien, S. Tigranes u. Lukullus.	4
Ptoia	113	Arsanias, Fluss, Lager d. Römer u. Armenier	209; Schlacht 209 13; Topographie d.
Alchaidamnos = Alchaudonius	407	Schlachtfeldes	213/4, 221 6
Aleria, Einnahme durch L. Cornelius Scipio	407	Arsinoë II auf Münzen	264 7
Alexander d. G., Schlacht bei Issus: Stellung	407	Arsinoë III auf Münzen	272/3
beim Anmarsch d. Darius 142 4;	407	Artaxata, Gründung 208; Lage 213 1, 221;	221 ²
Vormarsch 144 5; Lager 145 7; Aufmarsch	407	= Artaschar am Garni Tschai	221 ²
u. Aufstellung zur Schlacht 147 155; An-	407	Artaxerxes III Ochos, Gesandtschaft nach	392 93, 508
griff mit d. Hetärenreiterei 155 162; Sie-	407	Ἀσθενός = Ashkenaz	241
gesaltäre	404	A-sklepiodotus, Konsular v. Kreta	467
Alexander v. Epirus	404	Assur-dankab-ibi	190 1
	404	Assyrien, Einführung des Nebokultes 489	49

	Seite	Seite
Astronomische Dämmerung	133/4	316 22; Vollbürgerrecht 317 18; Steuern
<i>Azore</i> , Goldmine	22, 27	326; Münzrecht 326; Vorort 326; Auf-
Athena Parthenos, Kultbild d. Phidias 258		lösung d. Bundes 329; Bevölkerungs-zahl
Athener: Expedition nach Paros 6 8; Ein-		321, 325; Heeresstärke 329; Bötarchen
nahme Eions 8/11; Expedition nach		323/5; <i>πρωτοζοι</i> 316; Polemarchen 329,
Thasos 11/12; Expedition nach <i>Έρρα</i>		325, 330; <i>γέραιοι</i> 330, 330 ¹ ; Stadtver-
<i>δαρ</i> 12/13; Niederlage bei Drabeskos 13;		fassung nach 146 331 3; Gemeindevor-
Fehlen geprägten Goldes 18 19; im Bes-		fassung d. Kaiserzeit 333 4; Datierung
itz von Skaptesyle 19; Aufstellung der		einiger Inschriften 331 ¹ ; Aufkommen d.
Flotte bei Salamis 506 7; Gesandtschaften		griech. Gemeinsprache 331 ²
d. Philipp u. Artaxerxes I. J. 343 392/3,		Bonouia (Boulogne) 258
508; Strategenwahl 324 ¹		Borna, Lage 259; identisch mit Fectio 259 ¹
Atilius Calatinus, s. Triumph 430; in Sicilien		Bruttia Crispina auf Münzen 307
434 6		Bryaxis, Sarapiskultbild 125
Atilius Regulus in Afrika 34 35		Buldnk. Inschriften 238
Atilius (P.) Legat im Seeräuber-kriege 389,		Burnek. Inschriften 240
386		Bundesrat in Bötien 315/6, 322/3
Augustus, Säkularfeier 360/2; Anlegung von		Caecilius Metellus, Sieg bei Panormus 29/32
Munizipien in Mauretanien 253 4		Caecilius Metellus Celer, Legat d. Pom-
<i>Avasmar</i> , Quelle bei Laodikea 234		peius 383
Babylonische Königliste: Rekonstruktion		Caepio, Legat im Seeräuber-kriege 382
d. Dynastie II in Kolonne III 477 82,		Caesar, Urheber der lex Gabinia 378; Fest-
488 92		setzung der Schaltjahre 360 ⁵
bal, „Sohn“ in zusammengesetzten Eigen-		Calendarium Vellianum 236/7
namen 488 ³		Calpurnius Piso leg. pro quaestore 379
<i>Bäqgor</i> 384		Carrhae, Schlacht 336 7
<i>Βασιλεις βασιλεις</i> 76		Cassius, plebejischer Konsul 356
Basson, Hohepriester 235		Cassius Dio, s. Quellen 341 4; Erläuterung
Batman-Su, Fluss bei Tigranokerta 94 ff.		u. Einreihung einiger Fragmente 344/59;
Bauahiddin 489		politische Ansicht 350, als Quelle für
Bavien-Inschrift 493 4		Lukullus' armenische Feldzüge 192, 202;
Bellovesus, Führer-siedlung nach Italien 357		für I. pun. Krieg 440/1
Berenike I auf Münzen 261, 263		Cicero, Geschichtsdarstellung 196 ¹
Berenike II auf Münzen 268 71; Reichs-		Cilicien, provincia 252 3
verweser-in 268/9; Königin von Kyrene 269		Cilicisch-syrische Tore 139 41, 145
Berosos, Glaubwürdigkeit 483 5; Königs-		Cimon, Einnahme Eions 8/11; Einnahme
liste 4; Dynastie 485; 5. Dynastie 484,		von Thasos II 12
488/9; 6. Dynastie 488/9; 7. Dyn. 488;		Clandius Nero, Konsul 207 363 ff.
Chronologie der Semiramis 485 ff.		Clandius Nero (T.) Legat im Seeräuber-
Berytos, Geschichte zur Zeit Kleopatras VII		kriege 380, 387
277		Clodius (P.) Schwager des Lukullus 201
Bildnisrecht von Frauen auf antiken Mün-		Constantia, Schwester Constantins I auf
zen: in Ägypten 263, 267, 271 2, 273,		Münzen 310
271 5; im Seleukidenreich 279 80; in		Cornelia Salonina, G. Galliens auf Münzen
Pergamon 280; in Bithynien 280; in		309; Weihinschrift für sie aus Laodikea
Kappadokien 281; in Pontus 281/2; in		234
Kios (Bithynien) 283; in Bospornus 282;		Cornelia Supera, G. Aemilians auf Münzen
in Baktrien 285/6; in Galatien 284; im		308
hasmonäischen Judenstaat 284; in Par-		Cornelius Scipio (L.) Besitznahme von Kor-
thien 286; in Makedonien 289; in Syrakus		sika 407; Tätigkeit in Sardinien 410 2,
288 9; in der Lokalprägung des römi-		418; Einnahme Olbia 415/6; Kriegs-
sehen Reiches 290 1; in Rom; zur Zeit		listen 416/7; Triumph 417; Grab-schrift
der Triumviren 291/3; in der Kaiserzeit		420/3,
291 9, 304 11; in Armenien unter Ti-		Cornelius Sisenna, Legat im Seeräuber-
granes III 299 300; in Kommagene unter		kriege 380, 387
Antiochos IV 303 1; in Chalkis a. Li-		<i>Curatores calendarii</i> 236 7
banon 304		
Bitlis Pass in Armenien 203, 205 ¹		Dakien, Lateinische Inschriften 495/505
Bohtan Tschad = Kentrites 206, 206 ²		Damasus, Bischof v. Rom 464
Bötarchen 323/5		Darius, Schlacht bei Issus, Flankenstellung
Böotien, Bundesverfassung 315/34, Bun-		165/9 und siehe u. Alexander d. G.
desrat 315/6, 322 3; Bundesgericht 323,		Daskyleion, Gefecht 336
326; <i>παρτίς</i> d. einzelnen Bundesstädte		Datos od. Paton, Expedition der Athener 13

	Seite	Seite
Demetrios Poliorketes, Zug nach Korkyra u. Lenkas	491/2	auf antiken Münzen 261/314; <i>sub specie</i> <i>don</i> 314, 314; s. auch Münzrecht.
Demetrios, S. d. Mares	239	Frauenhaar zur Anfertigung v. Bogen- schmen 196
<i>Regist.</i>	339/3	Fulvia, G. des M. Antonius auf Münzen 291/2
<i>Δαριωμανία</i> , königliche Erlasse in Ägypten	14 ff.	Fulvius, Konsul im 1. pun. Kriege . . . 34/36
Didia Clara auf Münzen	307	Gabinus, lex Gabinia 375/7, Legat des Pompeius 383
Diodotes, Geschichtsschreiber	132/3	Galeria Valeria auf Münzen 310
Diadad in Armenien	225	Galla Placidia auf Münzen 310
Domitia, G. Domitians auf Münzen	299	Galepsos auf d. sithonischen Halbinsel 20
Domitilla, G. Vespasians auf Münzen	298	Galepsos, Apollonia, Oisyme, im Besitz der Athener 20, der Thasier 20
Doppelnamen bei d. Nabatäern	251/3	Gedächtnismünzen 295, 298
Dorimachos, ätolischer Tantis 399 u. 399/1		Gefechtsabstand der Manipulare 145/61
<i>Ιακχιαζός</i> , Niederlage d. Athener 13; identisch mit Schrakiv	14 ff.	Gellius Poplicola, Konsular im Seeräuberkriege 382, 385
Drepana, Schlacht	33	Gepaiopyris, Mutter Mithradats auf Münzen 363
Drubeta in Dakien	253/5	Geschichte, römische, Entstehung einer Tradition, Einfluss der Römerdramen 129; der griech. Historiker 130/3
Drusilla u. Schwestern auf Münzen	295	Gesoriacum 258, 259
Dryantilla, G. d. Regalianus auf Münzen 309		Gewichtsstücke, altpersische 213; das Petersburger Exemplar 213/8
Dynamis von Bosphoros	282/3	Gewichtssystem, persisches 246, 248
<i>δυνατός</i> unterschiedliche Bedeutung v. <i>ἐκ- παυτός</i> 354/5; = <i>possessores</i>	356	Goldgewinnung im Altertum 25/26
Ea, babylonischer Gott, als Tier dargestellt	391/5	Goldprägung in Athen 18/19
Eion, Einnahme durch Chion	811 u. 9/	Gordyene, Winterlager des Lukullus 194, 202/3; Reichtum 201
Eleer, Intervention im Prozess d. Phidias	258	Gotarzes, König v. Parthien auf Münzen 287
<i>Εἰρεία ὁδοί</i> , Hauptstadt Edoniens 125, athenische Expedition 12/13; Einnahme durch Alexander 173		Gottkönigtum in Ägypten 272/
<i>ἐλευτός</i> bei Polybios	437/	Gratianus 479/1; Reichsteilung 463
Ephesos zur Zeit Ptolemäus III.	270/	Griechische Gemeinsprache in Böotien 331/9
Erato, Schwester Tigranes' III auf Münzen	299/300	Gumuk, Inschriften 241
Erotimos, Nabatäerkönig, Name 251, 251/3; Identifizierung mit Aretas	252/3	Guras, Kommandant von Nisibis 216, 218
Eski Ras Pajas, Lager der Makedonier 145/7		Gymnasiarch 59/
Euböische Mine	246	Hadrian, Adoptierung durch Traian . . . 255
Eudocia, G. d. Arcadius auf Münzen	310	Halys als Grenzfluss 249/50
Eufemia, G. d. Anthemius auf Münzen	310	Hannibal, sardinisches Kommando 412/4
Eugenius, Bischof von Laodikea 233; Reste der von ihm erbauten Kirche	234	Hanno, Flottenkommando i. J. 259 412/4
Eurydike, T. d. Lysimachos auf Münzen 266/3		Niederlage u. Tod 414/5
<i>εὐρυτός</i> unterschiedliche Bedeutung v. <i>δυνατός</i>	354/5	Hasdrabal, Marschziel im Metaurus-Feldzuge 363/73
Exeget, städtisches Amt	571 u. 69/	Hekate, Kult in Amorion 241
Fabia Aconia Paulina, G. d. Praetextatus	473/4, 474/	Heimat u. Tribus, Zusammenstellung i. Namen 255/6
Fabius als Quelle des Polybios 433/1, 440		Heiratsgebräuche in Anatolien 239/10
Fausta, G. Constantinus I auf Münzen	310	Helenä, G. Julians auf Münzen 310/
Faustina I auf Münzen	305/6	Helenä, Mutter Constantinus I auf Münzen 309
Faustina II auf Münzen	306	Hellenica Oxyrhynchia, Autorschaft . . . 315/
Flaccilla, G. d. Theodosius auf Münzen 310		Herennia Etruscilla auf Münzen 308
Flavius Hypatius	468	Herodot: Glaubwürdigkeit 2/3; Angaben über das Wertverhältnis v. Gold u. Silber 245/7; Beendigung des Geschichtswerks in Thuri 508
Flavius Severus praet. urb.	467/8	Hippama, Eroberung 438
Florus, Quelle für Seeräuberkrieg	385	Histiaens v. Milet 3/4
Flotte, griechische, Aufstellung i. d. Schlacht b. Salamis 505/8; römische im Seeräuberkriege	375/6, 377/8	Hochzeitsmünzen 270, 271, 275, 281, 288/
Frauen, staatsrechtliche Stellung in Ägypten u. d. Ptolemaern 268/1, 274/1, 271/5/;		Honorä, Schwester Valentinians III auf Münzen 310

	Seite		Seite
Jannus bifrons	124	Kavallerie, antike	335/40
Herer, Bundesgenossen des Tigranes	195, 210/11	Kentrites = Bohtan Tschai	206, 206 ²
Idumaeer, <i>ἰδυμαῖοι</i> , Alexandrie 64 ² , 63/64	388	Kerman, sogenannte Inschrift	243 ff.
Illyria provincia	388	Kestros, Fluss in Pamphylien	249
Inschriften. Achämenidische: d. sogenannten von Kerman 243 ff. Assyrische: aus Assur 256/7, 486/7. Griechische: Allgemeines 116/9; <i>IG</i> I 184 —5, Suppl. p. 33, 4, 21; I. 440, 10 ⁸ ; IV 1504, 401 ³ ; VII 4127, 4128, 327 ff.; VII 4132, 4133, 4148, 328 ff.; VII 4127/8, 330; VII 2712/13, 332/3; VII 2711, 2708, 3059, 333; VII 1777, 334; <i>BCH</i> XXIII (1899) p. 90 ff., 330 ff., XXIV p. 74 ff., 331 ff. <i>CIG</i> 2593, 2596, 2597, 468; <i>CIG</i> 2594, 467 ff. <i>Bulletin Société archéol. d'Alexandrie</i> X (1908) 187 ff., 48. Stele der Sammlung Golenischeff 54 ² ; I. aus Ptolemäis 54 ² ; Arch. III 128 ff., Nr. 6, 63 f., Dittenberger <i>OGI</i> II 658, 64, Dittenberger <i>StG</i> I ² 343, 379, I. aus Balduk 238, aus Burnek 240; aus Gumuk 241; aus Karakilissa 238, 40; aus Katschuby 241/2; Laodikea 233/7; Senge 237/8; Silint 242; aus Tahir-bey 16; aus Theron <i>Ἐπεὶ αὐτὸς ἀπὸ</i> , 1905 Sp. 56 ff., 397 f. Lateinische <i>CIL</i> I n. 32, 420/3; III 1581 = 8017, 253/5; VI 1781, 475; VI 8511, 237; Mon. Ancyr. I, 21, 394; I. aus Dakien	495, 505	Kleopatra I auf Münzen	274
Ionier in der Schlacht bei Salamis	507	Kleopatra II auf Münzen	274
Iotape von Komagene auf Münzen	303/4	Kleopatra III auf Münzen 274; Datierung nach ihr auf Münzen von Paphos	275
Isidion bei Ptolemäis	54 ²	Kleopatra Selene auf Münzen	275
Isopolitie	398 ²	Kleopatra Tryphaina auf Münzen	275
Issus: Lage 138; Schlacht, Topographie von Alexanders Vormarschgelände 142/5; Lage s. Lagers 145/7; Topographie des Schlachtfeldes 147/62; Topographie der persischen Flankenstellung	165/9	Kleopatra VII auf Münzen 276/7; <i>ἡ ἀντιοχεια</i>	278
Iulia, T. d. Augustus auf Münzen	293/4	Kleopatra Thea von Syrien auf Münzen 278/80; als Vormund Antiochos' VIII Grypos	279/80
Iulia d. jüng. auf Münzen	298/9	Kleopatra, G. d. Iuba auf Münzen	301
Iulia Domna auf Münzen	307, 8	Kleruchentestamente	63 ¹
Iulia Maesa auf Münzen	308	Konsuln, römische im I. pun. Kriege, Eintritt des strategischen Kommandos 32/40; L. Postumius u. Q. Aemilius 39; M. Atilius Regulus und L. Manlius 34/35; M. Aemilius u. Ser. Fulvius 34/36; A. Atilius u. Cn. Cornelius 37; C. Atilius u. L. Manlius 37; L. Iunius u. P. Claudius 33/34; Lutatius Catulus	39/40
Iulianus in Konstantinopel	463	Korbulo, Zug gegen die Parther	84 f.
Iulia Paula, G. Elagabals auf Münzen 308		Korinther in der Schlacht bei Salamis 507/8	
<i>iunius</i> , Wortbedeutung	259	Korsika, Eroberung durch L. Cornelius Scipio	497, 420 ²
Iuppiter, etruskisch	126	Kreter, <i>κρηταῖοι</i> in Aegypten	64/65
Kalender, römischer zur Zeit d. I. pun. Krieges 28/40; Festsetzung d. Schaltjahre durch Cäsar	360 ⁶	Lampenstempel aus Dakien	498, 499
Kallätu, Wortbedeutung	257	Langschild, römischer	445/8, 450, 458/9
Kallinachos, Feldherr des Tigranes 216, 218		Laodikea, Epitaphium des Bischofs Eugenius 233; Inschriften 233/7; zur Zeit Galliens 234; Schmelzöfen für Kupfer u. Blei 242; südl. von L. Tempelruinen 233, 4; <i>Λαύμας</i>	234
Kallinachos, Stifter des Isidions bei Ptolemäis	54 ²	Laodike von Baktrien auf Münzen	285
Kalliope von Baktrien auf Münzen	286	Laodike, G. u. Schwester Mithradats IV auf Münzen	281/2
Karakilissa 225; Lager des Lukullus 226; Inschriften	238, 9	Laodike, G. Demetrios' I auf Münzen 278	
Kassander	399, 401	Latinismen im Griechischen	237
Kassitische Namen	484 ²	Legaten im Seeräuberkrige, Titel u. Rang 379; Namen	379/82
Kastilias	484	Leutulus Clodianus, Volkstribun 380; Konsular im Seeräuberkrige	382, 385
Kataphrakten, armenische Kerntruppe 102/3		Leutulus Marcellinus, Legat im Seeräuberkrige	379/80, 386
Katschuby oder Tehoghu, Inschriften 241/2		Leukas im akarnanischen Bunde 401/2; unter Pyrrhos 402; Eroberung durch Alexander	404
		Lex Gabinia de bello piratico	374/8
		<i>Liberti Augusti</i>	235, 235 ¹
		Limes, syrischer	134/5
		Licinia Endoxia auf Münzen	310
		Livia, Mutter d. Tiberius auf Münzen 293	
		Livius Salinator im Metanrus-Feldzuge 363	
		Livinepitome, verlorene, Quelle der Kompendienschreiber	442/3
		Lollius, Legat im Seeräuberkrige 380, 387	
		Loswahl	322 ⁵
		<i>λοῦλον ζῶντες</i>	395

	Seite		Seite
Octavia auf Münzen	291/2, 294	πολιτικοὶ νόμοι, ἐργασίαι, δικαστοὶ νόμοι	
Octavius, Legat im Seeräuberkrige	380	im Ptolemäerreich; ihre Bedeutung u.	
Odschakli, persische Flankenstellung in		Erklärung 44/52; ihre Kompetenz 52;	
der Schlacht von Issus	165/9	Ursprung u. Geltungsbereich	66 ¹
Oinadai, im Besitz der Akarnanen	400/1	πολιτικός, Bedeutung u. Gebrauch 46/49;	
Olbia, Einnahme durch L. Cornelius Sci-		nicht = urbanus	49
pilio	415/6	Polybios, z. Quellenkritik 411 ¹ ; Verhält-	
ὄρεα πελοποννησιακά, Begriff	318, 318 ¹	nis zu Fabius u. Philinus 433 ¹ , 438/40,	
Orbiana, G. d. Severus Alexander auf		37/38; Zeitangaben 33 ¹ , 37/39; <i>ἐναρξ</i>	
Münzen	308	437 ¹ ; Quelle für Kämpfe in Sardinien	
Orodatis auf Münzen	283	423/9
Orba, Orbanopolis, Varianten für das ci-		Polykritos, Stratege	399 ¹
cilische Olba	240	Pompeius, Seeräuberkrige 374/89; lex Gi-	
Ὀρβιανία in Pisidien	240 ²	abinia 376/8; seine Legaten 379/84; Ver-	
Orsobaris-Musa auf Münzen von Kios	283/4	teilung d. Streitkräfte 385/9; Stärke s.	
Otaclia, G. Philippus auf Münzen	308	Heeres	383 ⁷
Pajas, Fluss in Cilicien	142/69, 169/74	Pompei, <i>invenis</i> 382; angebliche Opera-	
Pangaeus, Minen	5/6	tionsbasis im Seeräuberkrige	387
Pauormus, Schlacht	29/32	Pomponius, Legat im Seeräuberkrige	
Papyri, P. Tor. col. 7, 45, 45 ¹ ; Petrie Pa-		386/7
pyri III 219/46; P. Teh. I, 5, 255 ff.,		Pomponius (M.), Reiterführer des Lukullus	
46/47, 46 ¹ ; I, 6, 23, 44 ² ; I, 32, 64 ² ; Oxyrh.		380
Pap. I 34 Verso; Kol II 10 ff. 48 ¹ ; IV,		<i>pontes</i> = „Bohlenweg“	258/9
706/49 ¹ ; V 119/223 ff. 315 ff.; P. Lille		Porcius Cato Legat	382
No. 29/49/50, 49 ² ; P. Fay. 22, 55 ¹ ; Genfer		Porcius Licinius	368
Papyrus	257/8	Praefecti praetorio in d. achtziger Jahren	
Parasange = 5,5586 km	224 ²	d. 4. Jahrh.	468 ⁸
Paropus, Gefecht i. J. 260	430	Praetextatus (Vettius Agorius) 462/55;	
Paros, Expedition der Athener unter Mil-		Alter 462 ¹ ; proconsul v. Achaia 463;	
tiades	6/8	praef. urbi 464/6; praef. praet. u. Itera-	
πελοποννησιακοί, Bedeutung in Böotien		tion 466/70, 466 ¹ ; consul ordinarius 470;	
.	316 ⁵	Senatsgesandter 470/1; Priesterämter	
Petronius Probus	468	472 ² ; sonstige Tätigkeit 473; Vater,	
Pheidonischer Medimnos	245 ⁵	Gattin, Privatleben 473/4; Kinder 474 ² ;	
Phidias, Prozess	257/8	Tod	470, 471
Philinus aus Agrigent <i>ιστοράζω</i> ; 440 ¹ ; Quelle		Promathion, Geschichtsschreiber	132/3
des Polybios 438/40; seine Zeitangaben 39		προσδεδεγμένα, Wortbedeutung 431/32, 432 ¹ ;	
Philipp von Makedonien, Verwindung im		432 ²
Illyriertfeldzuge 392 ² ; Gesandtschaft nach		προστίγματα, königliche Erlasse in Ae-	
Athen i. J. 343	392/3, 508	gypten	44 ff.
Philistis, G. des Hiero auf Münzen 288/9		ἐργασίαι s. πολιτικοὶ νόμοι; Wirkung	
Phraates, Partherkönig, Unterhandlungen		einer königlichen Gesandtschaft	67
mit Tigranes u. Lukullus	193/4	Ptoia, Einrichtung in Akraiphia	331 ⁹
Phryger, πολιτεύει in Alexandria 64, 64 ¹		Ptolemaïs, Stadtverfassung 53/54, 55; Ver-	
Pinaka, Hauptstadt des Karduchenlandes		hältnis zum Könige 54; Dauer der Au-	
.	206	tonomie 55; Belegstellen für P. 54 ¹ ; In-	
Pinarus, identisch mit d. Deli Tschai 145/69,		schriften 54 ² ; Isideion	54 ²
.	174/77	Pulcheria, Schwester Theodosius II. auf	
Plataeae, Schlacht	340 ²	Münzen	310
Plantilla, G. Caracallas auf Münzen	308	Punischer Krieg, erster; Beginn 37; Chro-	
Plantius Hypsaenus, Quästor d. Pompeius	381;	nologisches 28/40; Kämpfe in Korsika	
im mithridatischen Kriege	383	u. Sardinien	407 ff.
Pleminius	357	Papius Piso (M.), Legat im Seeräuberkrige	
Plotidia, G. Traians auf Münzen	304/5	382, 387
Plotus, Legat im Seeräuberkrige	381,	Pyrros, im Besitz von Korkyra u. Len-	
.	385/6	kas 402; Ehrendenkmal in Kallion 403 ¹	
πολίσις in Aegypten, ihre Rechte 51; ihr		Pythodori von Pontos auf Münzen 300/1	
Verhältnis zum Könige	66/67	Rasttage nach Gewaltmärschen	225 ¹
Polemarchen in den böiotischen Städten		Rechtskodex, ptolemäischer	52
325, 330; des böiotischen Bundes 329 ¹		Regia charta	237
πολιτεία, politische Körperschaft d. griech.		Reichsteilung unter Gratian	466 ⁸
Bevölkerung in Aegypten 63/66; Verhält-		Religions- und Nationalkrieg der Asiaten	
nis zum Könige 66/67; π . der Phryger 64;		196/7
der Kreter 64/65; d. Idumaer 64 ² , 63/64			

	Seite		Seite
Rheinmetallkes. von Thrakien auf Münzen mit s. Gattin	392	Abtretung an Athen 12; im Besitz der Thruker 12; im Besitz Athens 19; Art der Goldgewinnung 26; Dauer der Goldminen	26
Römerdramen, Einfluss auf livianische Darstellung	129	Soanias, Mutter Elagabals auf Münzen 308	
Rom: Sturz der Aristokratie 198, 200; Einführung des Kults d. Magna Mater 358; Meldung des Sieges am Metaurusfluss 357 8; Aufschwahn I. J. 203	359,	Sochoi	138, 139
Romuluslegende	131	Sophanes, Leiter der athenischen Expedition nach <i>Ἐπίρροδοι</i>	12/13
Sabina, G. Hadrians auf Münzen	305	Sornatius, Legat des Pompeius 198, 201	
Sabina Trauphillina, G. Gordians auf Münzen	308	<i>Souda</i> , attolischer Schatzmeister 399	
Säkularfeier des Augustus	360/2	Sosthenis	400, 400
Salamis, Aufstellung d. griech. Flotte in d. Schlacht	565/8	Stadtnamen, Bildungen	256/3
Salmia Alexandra auf Münzen	284/5	Strategen: attische, Wahl 321; in Böotien	333/4
Salmanassar III	257, 486, 489, 490	<i>στρατηγὸς τῆς τοῦτο</i> 68 70, 68, 68, 69	
Salmanassar IV	256 7, 490	Strymon, Goldlande	9
Salome, G. Aristobols auf Münzen	304	Strymodoros, Ursprung des Eigennamens 10	
Samsamdammiq	488	Sueton, Benützung der <i>res. gestae divi Augusti</i>	394
Sammuramat s. Semiramis.		Sulpicius Paternulus (C.) in Sardinien 419,	
Sammiten, Verschwörung d. 4000 Angehobenen	436	Symmachus praef. urbi	139/3
Samsi-Adad, G. d. Semiramis	256, 487	<i>στρατηγὸς</i> in Didym. VIII, 7 ff. 391 3,	
Absetzung Banihiddin v. Assyrien 489		508	
Sarapis: Kritik der Überlieferung 120/21; <i>ἱερ. apst.</i> 123; s. Kult in Aegypten 121, in Sinope 121/2, in Babylon 122; Einführung in Alexandria 123; Pluto-Hades-Osiris 124; Typen s. Darstellungen 125/6; Kultbild des Bryaxis	125	Synarchie in Böotien	328 ⁵
Sardes, Sieg d. Agesilaus	336 ff.	Synchronismen, Basumma-Sammabum 476/7; Hattusil-Kadashman-Targen 476; Kastilas Anf. — Eaganil Ende 476; Burnaburias-Amemophis IV 478; Nabubaidin-Salmanassar III	489
Sardinien: Kämpfe im 1. pun. Kriege 406		Synchronistische Geschichte	489
441; Quellen, Zonaras 407 ff.; die übrigen 408/10, 419, 441/3; Bericht des Polybios	423/9	<i>στρατὸς</i> in Böotien	330, 330
Sababian am Tigris	87	<i>στρατὸς, στρατὸς</i> ; Bedeutung	346
Sachaltahre Caesars	360 ⁵	<i>στρατὸς</i> oder <i>στρατὸς</i> , pagus von Laodikea	238
Schen, Ebene in Armenien	206	Tacitus, z. Sprachgebrauch	394
Schiffahrt, günstige Jahreszeit	414 ³	Tahir-bey, Inschrift	16
Schild, s. Langschild.		Tanais	249/50
Schildbuckel	447/48	Tarquinus, Gesandtschaft an die jungen Männer der Aristokratie Roms 319/54	
Schritt, römischer s. Grösse	452, 455 8	Taurusgebirge als Grenze	251
Schwert, s. Gebrauch	449/51	Taxiles	99/100
<i>scelus caralis</i> bei Tacitus	394	<i>ταγμοί, ταγμοί</i>	127 ff.
Seeräuberkrieg des Pompeius	374/89	Tempelweihiungen	410
Semiramis, G. Samsi-Adads, Mutter Adadniraris IV 256 7, 486 7; Chronologie des Berossos 485, 487; sagenhafte S. 486, 486 ³ ; historische S. 486 9; S.-Sammuramat	487	Terenius Varro (M.) Legat im Seeräuber-kriege	380, 385 6
Senge, Inschriften	237, 8	Terra sigillata aus Dakien	498
Serentios, neuer Name auf Inschrift aus Laodikea	237	Thasos, Einkünfte Anfang des 5. Jahrh. 1/3; Kulturzustand 3; Geschichte Anfang d. 5. Jahrh. 4 5; im Besitz von Skaptesyle 12; Einnahme durch Cimou 11/12; Tributleistung an Athen	19 20
Servilius, Legat des Pompeius	382	Thea Musa auf Münzen	286 7
Severina, G. d. Aurelianus auf Münzen 309		Theben, Vorort des böiotischen Bundes 326; Anzahl der zu wählenden Böioten 326 ³ ; Münzen	326 ²
Sextilius, Feldherr des Lukullus 90/92, 194		Theodora, G. Constantinus I auf Münzen 309	
Silint, Inschriften	242	Theophrast, Hauptgebiet für s. naturwissenschaftlichen Beobachtungen	21 ³
Sinatrukes, Vater des Phraates	193	Theopomp, Autor der Hellenica Oxyrhynchia 315 ¹ ; Wertkritik	338
Sis-ma, Minen, Zinnbergbauung 242; menschliche Skelettfunde	242		
Skaptesyle, Lage 22/25; Entdeckung der Goldminen I. 5; im Besitz d. Thasier,			

- Thermac. Gefecht i. J. 260 430
 Thermen. Inschrift 397
Thracopoliensis in Ptolemäus 492; in Alexandria 492; städtische Beamte . . . 49
 Thraker. Sieg über Aristagoras bei Myrkinos 4; im Besitz von Skaptosyle 12; Expedition der Athener nach *Ἐρζεβούλ* 12/13
 Thukulti-Ninib 483/84
 Thukydides, Korrektor herodoteischer Berichte 132; Pächter eines Goldfeldes in Skaptosyle 21/22
 Tiberius, Feldzug d. Jahr. 4 n. Ch. G. 259
 Tigranes, K. v. Armenien, Gesandtschaft des Lukullus 74/76; vor Akkon 75; Kriegsvorbereitungen 89; Nachtangriff auf d. römische Lager 92; Sammlung des Heeres in d. Ebene v. Musch 93/94; armenische Streitkräfte in d. Schlacht 94/95/97; Niederlage bei Tigranokerta 100/04; Verluste 110/11; Flucht 114/5; Unterhandlungen mit Phraates 193/94; Gefecht in d. Ebene v. Musch 207/8; Schlacht am Arsianus 209/13
 Tigranokerta in Armenien, identisch mit Mayafarkin 84/94; Lage 85. 88. 93; Belagerung 91/93; Schlacht 100/04; Topographie d. Schlachtfeldes 95/96; Aufstand der griech. Söldner 111; Eroberung 111/12
 Tomia = Izoli 82; Kastell u. Euphratübergang 82
 Traianssäule, Relief d. z. Sturm vorschreitenden Legionäre 458/60
 Traianus, Adoptierung Hadrians . . . 255
 Tribus u. Heimat, Zusammenstellung im Namen 255/6
 Triumphalfasten 418
trianoplus cucullis b. Sueton u. im *Mon. Anyr.* 394
 Trogus, eine schriftstellerische Eigenart 252/3
τίτρος 128. 128³
Τίτρα, Τίτρα, Thira, Τίττα 127/9
 Umbrien, Ansiedlung i. J. 207 369/71
 Ursinus 464. 465
 Valentinianus, Datierung s. Erlasse 465⁴
 Valerius Flaccus 383. 383³
 Vechten, Funde augusteischer Keramik 259³; identisch mit Borna? 259³
 Verginius, patrizischer Konsul . . . 356
 Victorina, Mutter d. Victorinus auf Münzen 309
 Vormundschaftsmünzen. Kleopatra I von Aegypten 274; Kleopatra III v. Aegypten 275; Kleopatra Thea v. Syrien 279; Adolbigonia v. Galatien 284; Agathokleia v. Baktrien 285/6; Antonia Tryphaina v. Pontos 302; Gepaiyryis v. Bosphorus 303; Kalliope v. Baktrien 286; Laodike v. Pontos 281/2; Nysa v. Kappadokien 281
 Wertung, gleiche d. O- u. E-Laute auf Inschriften v. Thasos 117
 Wertverhältnis v. Gold u. Silber . . . 243/8
 Wölfin. ogulnische am Lupercal 131. 131⁴
 Zartbios, Fürst v. Gordyene 113/14
 Zenobia 309; auf alexandriischen Stadtmünzen 309. 309²
 Zeus Alsenos 241
 Zeus v. Olympia, Kultbild d. Phidias 258
 Ziegelstempel aus Dakien 497/8. 499. 500. 501. 502. 504. 505
 Zitate. Aeschylus Perser v. 397 f. 506 f.; v. 867/72 82; Appian Mithr. c. 62 250 f.; c. 85 104/6; *bell. cir.* I. 61—62 180 ff.; Arrian II. 7. 2 143; II 8. 2 148; II 10. 1 175; Athenaeus II. 16. p. 42 243; Cassius Dio 51. 17 60⁴; Cedrenus I p. 295. 10 341. 346/7; Didymus VIII 7 ff. 391 ff.; XII. 64 392³; Diodor XI. 27 506; XIV. 80 339; XVI. 44. 1 508; Dionysius V. 5. 1 351; Eusebius 485/7; Herodot VI. 46. 1 f.; VI 132—36 68⁴; VII. 112 20; VII. 118 2; VIII. 70. 76. 77. 84. 85. 93 505/6. 507 f.; IX. 75 13; Josephus *c. Ap.* I. 142 486; Marcellinus *cita Thuc.* § 19 21; § 25 23; Phlegon. Müller *EHG* III p. 606 98⁴; Polybios I. 24. 5—7 423/33; I. 24. 8 425; I. 39. 15—40. 2 29/32; I. 41. 3 37; I. 25. 2—8 33/34; I. 56. 2 38; III. 16. 3—5 371; III. 117 337; V. 39 68⁴; VI. 23 445 ff.; XII. 17. 4 u. 21. 4 148; XII. 20. 1 149; XXI. 48. 11 249; Plutarch *Mar.* c. 37 346/7; *Numa* 15 346/7; 19 341; Suidas *Etym. s. v. ἰδρυμένη* 357⁴; Strabo 797 57. 57⁴; Theopomp. *Hellenica Oxyrhynchica* c. XI 315 ff.; Thukydides I. 100 13/14; Zonaras VII. 5 346/7; VII. 17 355; VIII. 11. 7. 12. 4—6 ff. 407 ff.; VIII. 11. 10 434 ff.; *Cod. Peir.* 569 344/6; II (p. 609) 358/9; Bekker *Anecd.* p. 158. 23 347; p. 177. 20 347/9; p. 130. 23; 164. 32; 120. 24; 139. 26; 164. 28; 155. 14; 139. 29 349/54; p. 140. 10 354/6; *Maif. script. vet.* p. 140. 141 349/54; 52 p. 156 356/7. — Florus II. 39. 26 258/9; Justin. *epit.* 39. 5. 6 251; Livius I. 51. 3 348; II. 41. 1 u. 7 ff. 356; XXVII. 43. 8—9 369 ff.; XXVII. 50. 4 358; XXVIII. 43. 17 35; XXIX. 10. 6 358; XXX. 3. 1 ff. 359; XXXVIII. 38. 4 249/51; Lucretius VI. 807—811 24; Spartian *cita Suet.* 17 60⁴; Sueton *Aug.* 22 394; Tacitus *ann.* XV c. 26 u. 27 348/9; Tacitus *hist.* 4. 85 Zwillingslegende, römische 131

D Klio
51
K6
Ed. 1.

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

